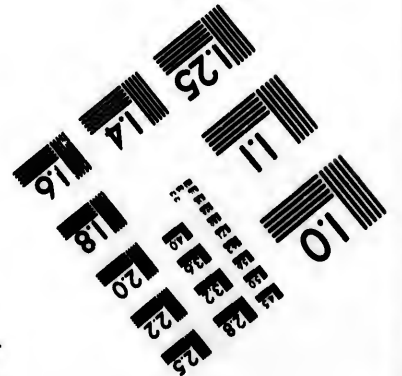
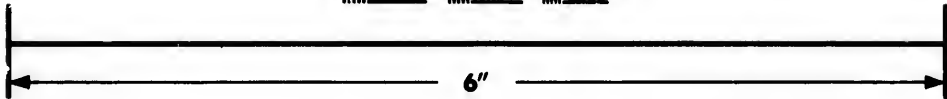
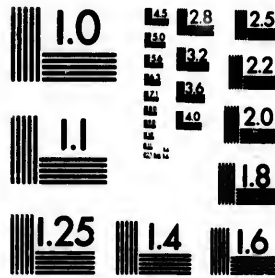


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

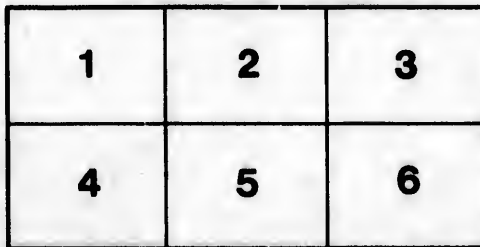
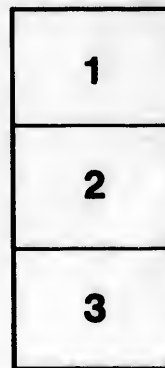
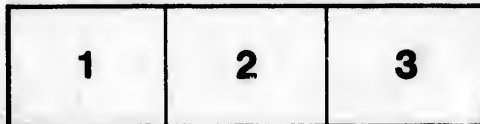
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



re
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

errata
to

pelure,
n à

32X

D'ÉT

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

2100
COMMUNISTE

122101

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES NATIONALES,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÈGE DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

—
TOME VINGTIÈME.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

—
1849.

D57
D24
V. 20

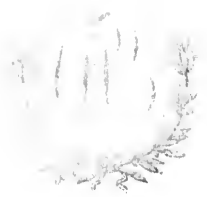
161834

20100

REPRODUCED FROM THE

1970

1970



1970

1970

1970

D

R

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

RECHERCHES SUR LES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES
APPLICABLES A L'HISTOIRE.

TABLES.

CH 100
BIBLIOTHÈQUE - 100 1000

SY

INNOVA

Mess
tudiera
sont du
mandait
tés parm
établi :
dont il

(1) On ve
nou sur TH
suiwi celle
cherchas su

X.

ÉTUDES HISTORIQUES.

RECHERCHES SUR LES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES APPLICABLES A L'HISTOIRE.

PREMIÈRE LEÇON.

INNOVATIONS LITTÉRAIRES; ANCIENNES ET NOUVELLES
MÉTHODES EN HISTOIRE.

Messieurs, les deux historiens dont je me propose d'étudier avec vous les ouvrages, Thucydide et Xénophon (1), sont du nombre de ceux que le nom de classiques recommandait autrefois et décrédite aujourd'hui. Ils sont comptés parmi les modèles d'après lesquels l'art historique s'est établi : leurs exemples ont suggéré ces règles générales dont il paraît qu'on a résolu de secouer le joug, d'abord

(1) On voit que les leçons de M. Daunou sur *Thucydide* et sur *Xénophon* ont suivi celles qui sont relatives aux *Recherches sur les systèmes philosophiques* applicables à l'histoire, mais nous n'avons pas cru devoir suivre cet ordre pour ne pas interrompre la série des historiens grecs.

parce qu'elles sont des règles, ensuite parce qu'elles sont anciennes, et qu'ayant fait leur temps, elles n'ont plus aucun droit ni même aucun moyen de prolonger leur empire. Thucydide, témoin des événements qu'il raconte, se prescrit une fidélité scrupuleuse, une sévère exactitude, et, sauf les harangues qu'il se permet d'embellir et d'inventer peut-être, il ne jette aucun prestige dans le cours de ses récits. Il ne sait pas non plus les attacher tous d'avance à un seul grand système; il les laisse au contraire se combiner entre eux comme ils peuvent, en se succédant selon l'ordre des temps : il n'a nulle idée, nul sentiment des nécessités qui les dominent et les enchaînent. Xénophon, son continuateur, montre presque autant de timidité : il est vrai qu'il a composé un roman sous le titre de *Cyropédie*; mais, lorsqu'il n'est que l'historien de la Grèce, ou quand il rend compte de l'expédition de Cyrus le Jeune et de la retraite des dix mille guerriers qui avaient pris part à l'entreprise de ce prince, il s'interdit presque toujours les fictions, les écarts, les mouvements hardis, les conceptions vastes; il se figure qu'une composition méthodique, des narrations animées et un style élégant devront lui suffire. Tous deux, en un mot, appartiennent à cette vieille école qui, dit-on, comprimait les mouvements du génie et circonscrivait en d'étroites limites la carrière des beaux-arts.

Il faut avouer pourtant que l'histoire, telle qu'ils l'écrivent, ne laisse pas d'avoir certains charmes, qui ont dû séduire et qui pourraient sinon justifier, expliquer du moins l'admiration qu'elle a excitée. Cette histoire-là n'est point un simple registre des faits : c'est un tableau où ils se développent, se raniment et rede-

viennent
l'intérêt
souvent
et rouver
croys
lire les e
que rien
Nous ass
l'inciden
enchante
lent aus
ranter la
Messieurs
ique. Ma
ditions n
employer
ocales de
icularités
ce qu'or
naturelle
issu de s
l'aperçus
n fait co
l'études?
es détails
énéralité
emps plu
ous donn
ans Thuc
s n'étaier
Ils ne s
loquents

qu'elles sont
 n'ont plus
 longer leur
 ts qu'il ra-
 une sévère
 rmet d'em-
 un prestige
 lus les atta-
 il les laisse
 ls peuvent,
 l n'a nulle
 ominent et
 ur, montre
 a composé
 s, lorsqu'il
 nd il rend
 et de la re-
 pris part à
 ue toujours
 is, les con-
 sition mé-
 yle élégant
 appartient-
 primait les
 d'étroites
 telle qu'ils
 armes, qui
 fier, expli-
 Cette his-
 s : c'est un
 et rede-

viennent sensibles. Elle conserve à tous les détails l'intérêt qu'ils ont eu lorsqu'ils étaient des spectacles; souvent même elle leur rend tout à fait ce caractère, et rouvre si bien les scènes qu'elle retrace, que nous croyons les contempler encore. Elle prend pour ainsi dire les événements dans le vif, et ne leur laisse presque rien perdre de leurs mouvements ni de leur éclat. Nous assistons à un vaste drame, plein d'entreprises, d'incidents, de nœuds, d'épisodes, dont la variété nous enchante, dont la rapidité nous entraîne, et qui semblent aussi, par leur multitude et par leur accord, garantir la fidélité de la narration tout entière. Voilà, Messieurs, les avantages dont se prévaut l'histoire classique. Mais reproduit-elle comme il convient les traditions naïves, les souvenirs immédiats, ou, pour employer l'expression devenue technique, les couleurs locales de chaque fait, c'est-à-dire apparemment ces particularités domestiques et familières dont se compose, ce qu'on nous assure, l'image la plus vive et la plus naturelle de la société? Ou bien offre-t-elle ce savant tissu de spéculations abstraites, de théories absolues, d'aperçus élevés, de vues transcendantes, dans lequel on fait consister la plus haute perfection de ce genre d'études? Enfin ressemble-t-elle, ou par ses formes et ses détails, aux chroniques du moyen âge; ou, par ses généralités, aux tableaux systématiques tracés en des temps plus modernes? Non, Messieurs, je n'oserais vous donner l'espoir de retrouver dans Xénophon et dans Thucydide ces deux nouvelles espèces de progrès : ils n'étaient pas, à beaucoup près, si avancés.

Ils ne sont, puisqu'il faut le dire, que des écrivains loquents et des historiens positifs. Peut-être n'auraient-

ils pas du tout compris un métaphysicien qui serait venu leur parler de l'histoire idéale ou typique, puisée d'avance dans la nature et les nécessités des choses humaines. Les vérités essentielles, antérieures aux réalités, ne se dévoilent point à leurs yeux; et je doute fort que, même en cette histoire si humblement réelle, où leurs idées se concentrent, ils sachent démêler, comme on nous enseigne à le faire, ce qui est anatomie, ce qui est physiologie, et ce qui doit être poésie. Toute leur étude se réduit à vérifier les faits, et tout leur art à les peindre. Leurs livres n'embrassent que soixante-neuf années de l'histoire des cités grecques, depuis l'ouverture de la guerre du Péloponèse, l'an 431 avant notre ère, jusqu'à la bataille de Mantinée en 362; court espace, mais pourtant si plein d'hommes célèbres et d'événements mémorables, qu'il n'est peut-être aucune partie d'annales qui ait conservé plus d'éclat, ni qui fournisse aux sciences morales et politiques plus d'expériences instructives. Un autre genre d'intérêt consiste en ce que les narrations de ces deux auteurs ont le caractère de témoignages : ils écrivent ce qui s'est passé de leurs temps, ce qu'ils ont vu, quelquefois ce qu'ils ont fait; et, de tous les ouvrages historiques qui subsistent en matière profane, les leurs sont les plus anciens qui aient été composés en présence des révolutions et des catastrophes qui nous y sont racontées. Pour nous, ce sont les premiers modèles de ces relations originales ou immédiates qu'on doit regarder comme le fonds le plus précieux de la science des faits. Nous ne remontons pas plus haut que Thucydide et Xénophon, quand nous voulons nous instruire d'exemples dans l'art d'acquiescer et de transmettre la connaissance d'é-

éneme

Il est

uspect

écrive

racent

sans c

e ratta

mes et

ions et

les deu

le faux

l s'agit

ports, d

brillants

ions, e

qu'elle

belle. Pl

rodote n

même, a

toutes le

rections

ils ont

comme

que les

voient, d

tes; mai

sont des

mêmes,

alors m

Les n

établies

de celle

en qui serait
pique, puisée
des choses
érieures aux
x; et je doute
ement réelle,
ment démêler,
est anatomie,
poésie. Toute
et tout leur
que soixante-
ques, depuis
au 431 avant
née en 362;
l'homme cé-
est peut-être
plus d'éclat,
olitiques plus
enre d'intérêt
deux auteurs
rivent ce qui
t, quelquefois
es historiques
eurs sont les
présence des
y sont racon-
odèles de ces
doit regarder
nce des faits.
dide et Xéno-
e d'exemples
naissance d'é-

énements accomplis durant notre vie et autour de nous.

Il est, Messieurs, une classe plus nombreuse et plus suspecte de livres historiques : ce sont ceux qui ne l'écrivent que longtemps après les époques dont ils racontent le souvenir. Ce second genre de compositions est sans doute des règles qui lui sont propres, mais qui se rattachent à celles qu'on a imposées au premier : les unes et les autres dérivent d'un même ordre d'observations et d'analyses. Elles sont des applications diverses des deux lois fondamentales de l'histoire : ne rien dire de faux, ne rien taire, s'il se peut, de ce qui est vrai. Il s'agit toujours d'apprécier des témoignages, des rapports, des traditions ; d'écarter les mensonges, quelque brillants qu'ils puissent être ; de se préserver des illusions, et de rechercher la vérité, parce qu'il n'y a qu'elle qui soit profitable, et qu'elle aussi qui soit belle. Plus constamment fidèles à ces maximes qu'Hérodote n'avait pu l'être, Thucydide et Xénophon lui-même, ailleurs que dans la *Cyropédie*, ont imprimé à toutes les branches de la littérature historique les directions qui ont longtemps passé pour les plus sûres. Ils ont donc été révéérés comme des maîtres, étudiés comme des modèles. Je ne veux pas dire assurément que les hommages qu'ils ont reçus durant vingt siècles soient, dans le nôtre, des recommandations bien puissantes ; mais la renommée et l'influence de ces deux écrivains sont des faits réels comme ceux qu'ils racontent eux-mêmes, des faits qu'il serait impossible de méconnaître alors même qu'on aurait résolu de n'en rien conclure.

Les méthodes qu'ils ont suivies avec tant de succès, établies avec tant d'autorité, diffèrent essentiellement de celles qui s'accréditent parmi nous depuis peu d'an-

nées, et que la conviction, les lumières, les talents de ceux qui les propagent, rendent à tous égards dignes du plus sérieux examen. C'est le soin qui va nous occuper. Nos regards se sont portés déjà sur ces nouvelles théories; nous aurons à les considérer sous quelques autres aspects, d'après les exposés plus étendus et les essais de plus en plus remarquables qui en ont été présentés au public, depuis l'époque où j'ai eu l'honneur de vous en entretenir.

En rentrant, Messieurs, dans ces questions importantes, je crois exercer un droit autant que remplir un devoir. S'il est vrai que l'instruction élémentaire n'admette point de controverses, si l'uniformité des doctrines y est désirable ou même nécessaire, c'est une raison de réclamer pour les degrés supérieurs de l'enseignement une liberté plus étendue, qui ne reconnaisse d'autre limite que l'inaltérable respect dû aux dogmes religieux et aux maximes sociales, qui se confondent avec les lois de l'État. Désormais, au sein de nos grandes écoles, les discussions ne peuvent plus dégénérer en disputes, ni les dissentiments en discordes, ainsi qu'il arrivait en ce moyen âge, que néanmoins on semble quelquefois admirer et regretter. Qui voudrait, au temps où nous vivons, renouveler ces querelles scolastiques, si misérables par leurs objets, si fastidieuses par leurs formes, si odieuses surtout par leurs résultats, puisqu'elles aboutissaient à des anathèmes, à des proscriptions, à des guerres civiles? Aujourd'hui la réprobation solennelle d'une doctrine purement scientifique, ancienne ou récente, ne servirait qu'à la recommander, quelque erronée qu'elle pût être, qu'à lui attirer plus de crédit, qu'à imposer silence à ses plus francs adver-

, les talents de
égards dignes
ui va nous oc
à sur ces nou-
onsidérer sous
osés plus éten-
quables qui en
oque où j'ai eu

estions impor-
t que remplir
n élémentaire
niformité des
saire, c'est une
eurs de l'ensei-
ne reconnaisse
û aux dogmes
se confondent
n de nos gran-
plus dégénérer
scordes, ainsi
moins on sem-
voudrait, au
querelles sco-
si fastidieuses
eurs résultats,
s, à des pros-
hui la répro-
t scientifique,
recommander,
i attirer plus
francs adver-

aires. L'interd^t serait la déclarer inviolable; il devien-
rait honteux de la combattre du moment où elle man-
querait des moyens de se propager et de se défendre.

Les discussions libres et paisibles, animées et non
hostiles, honorent le système politique qui les autorise ;
et, loin d'alarmer le pouvoir légitime, elles contribue-
raient plutôt à l'affermir ; car un de leurs effets est de
tempérer l'influence de l'enseignement public, de le
contenir dans ses limites naturelles, d'empêcher qu'il
n'usurpe un ascendant qu'une direction trop uniforme
et trop concentrée rendrait quelquefois redoutable. Il
n'est jamais bon d'introduire la division où elle n'est
pas ; et l'empire qu'on acquiert par cet artifice n'est
pas plus solide que bienfaisant ; mais la diversité que
la nature même des choses de ce monde entretient dans
les opinions des hommes voués à l'étude est à mes-
yeux une des conditions nécessaires au régime social,
à l'équilibre des forces qui agissent sur les esprits. Ce-
pendant, Messieurs, quelque profitable que soit aux
gouvernements eux-mêmes la liberté qu'ils laissent aux
développements des doctrines scientifiques et littérai-
res, c'est surtout dans l'intérêt de l'instruction que
nous devons désirer de la conserver intacte. Il vaudrait
encore mieux pour une science de n'être point du tout
enseignée dans les écoles supérieures, que de s'y voir
asservie à des usages et à des méthodes qui comprime-
raient ses mouvements, et ne lui laisseraient pas la pleine
faculté de faire tous ses progrès. C'est par un libre exa-
men de toutes les théories que l'intelligence humaine
s'éclaire : elle a besoin d'user largement du droit de
douter, de discuter, de contredire, pour empêcher le
trionphé des erreurs, et pour assurer celui de la vé-

rité. La plus saine doctrine est précisément celle à laquelle il importe le plus de ne prévaloir qu'après avoir subi cette épreuve ; sa victoire n'est décidée que lorsque toutes les objections qu'elle peut essayer ont été faites. Il faut que ceux qui sont le moins disposés à l'admettre contribuent, en la combattant, à vérifier ses succès et à les rendre irrévocables. En un tel genre de débats, quand, des deux parts, la conscience y préside, quand la conviction les anime et quand l'urbanité les tempère, on a raison de dire que les adversaires ne sont pas du tout des ennemis.

Ce qui perpétue les dissensions aveugles, ce qui retarde la véritable instruction des peuples, c'est le dogmatisme, vieux ou jeune, qui, toujours impérieux et décisif parce qu'il n'a jamais su s'éclairer, toujours pressé d'arrêter en quelque sorte les comptes de l'esprit humain, de sceller et parapher les idées publiques et d'en finir avec celles qu'il réprovoque, exige pour les systèmes qu'il impose la croyance qui n'est due qu'aux révélations divines, veut qu'on accepte et qu'on révère ses sentences, tantôt comme des traditions consacrées, tantôt comme des inspirations et des intuitions immédiates, ne nous prescrit d'ordinaire ce profond respect que pour des prestiges ou des mensonges, et compromet encore plus les intérêts de la vérité, quand par hasard c'est pour elle qu'il réclame de si serviles hommages. Un corps de doctrines, en philosophie, en histoire, suppose que ces sciences ont fait tous les progrès possibles, leur interdit ceux qui restent à faire, trace un cercle autour des notions acquises ou convenues, y renferme inévitablement beaucoup d'erreurs, en exclut beaucoup de connaissances réelles,

ent celle à la-
qu'après avoir
idée que lors-
suyer ont été
ins disposés à
ant, à vérifier
n un tel genre
science y pré-
and l'urbanité
les adversaires

ugles, ce qui
uples, c'est le
urs impérieux
airer, toujours
mptes de l'es-
dées publiques
exige pour les
est due qu'aux
et qu'on ré-
aditions con-
et des intui-
linaire ce pro-
es mensonges,
de la vérité,
réclame de si-
es, en philo-
ences ont fait
ceux qui res-
notions acqui-
ent beaucoup
sances réelles,

prépare au moins une fort mauvaise réception aux vérités qui doivent apparaître. A quelque époque, antique ou moderne, qu'on ait tenté de circonscrire ainsi l'enseignement, on a sanctionné des absurdités maintenant dévoilées à tous les yeux, et repoussé des lumières qui depuis ont commencé d'éclairer le monde. De soi l'esprit humain tend à la vérité : s'il n'y arrive qu'après des écarts et à travers les illusions, jamais il ne manque de reprendre le droit chemin, pour peu que l'autorité ne s'applique point ou ne réussisse pas à le lui fermer. Il y est rappelé par l'activité même qui a servi à l'égarer. Sa marche n'est ni rapide ni directe; mais, pas incertains et chancelants, il avance toujours, et on mesure avec surprise, après quelques siècles, l'espace qu'il a parcouru, quand il n'a pas été arrêté par la violence ou dérouteré par la fraude.

J'ai peut-être, Messieurs, trop insisté sur des maximes qui ne sont presque plus contestées et que semblent s'accorder à professer des écrivains divisés sur d'autres questions, philosophiques et littéraires. La plupart recommandent l'esprit d'examen, et reconnaissent l'utilité, la nécessité des discussions. Cependant, au milieu de leurs diverses doctrines, nous allons en discernant quelques-unes qui tendent à l'unité d'enseignement, et, par des conséquences plus éloignées, à cette intolérance absolue que l'on paraît désavouer de toutes parts. Tantôt on déclare que la raison est universelle, non individuelle, qu'elle tient à l'essence des choses, non aux mouvements de la pensée; et l'on en conclut que l'exercice n'en est pas libre comme celui de la volonté. Tantôt on proclame la toute-puissance, la souveraineté de cette raison universelle, soit en lui con-

servant le nom même de raison, soit en lui donnant ceux de bon sens et de sens commun, et en appliquant ces derniers termes aux opinions établies ou par les croyances vulgaires, ou du moins par l'autorité des savants qui ont le plus étudié chaque matière, et qu'à ce titre on qualifie *les hommes de la chose*. Ailleurs on soutient que la société consiste dans l'union des intelligences; qu'elle n'a de réalité qu'autant qu'elle est intellectuelle, et que par conséquent elle ne doit atteindre sa perfection que par la communauté des mêmes persuasions, par l'empire général des mêmes idées. Au fond, il n'y a dans toutes ces propositions qu'un seul système, mais présenté sous des aspects divers, exprimé par différentes formules. Cette variété d'expressions sert à le reproduire plus souvent, à le rattacher à un plus grand nombre de sujets, à le déguiser au besoin et à le rendre ainsi plus dangereux, s'il est faux en lui-même, s'il n'est fondé que sur des paroles équivoques, que sur des aperçus fantastiques. C'est ce qui nous importe d'examiner avec toute l'attention dont nous sommes capables; car il s'agit de savoir si nous subirons le joug d'une intolérance d'autant plus redoutable qu'elle se dirait philosophique.

Les vérités sont sans doute inhérentes aux choses mêmes dont elles déclarent l'existence ou dont elles expriment les qualités, les accidents, les rapports. Sous ce point de vue, les vérités subsistent indépendamment de la pensée qui les perçoit. Nous les reconnaissons, nous ne les faisons point. Mais ces vérités essentielles ou naturelles, sont par cela même très-distinctes de notre raison, qui les recherche avec plus ou moins de succès, et qui n'est en soi que l'ensem-

lui donnant
 en appliquant
 es ou par les
 l'autorité des
 atière, et qu'à
chose. Ailleurs
 ns l'union des
 tant qu'elle est
 elle ne doit at-
 auté des mêmes
 êmes idées. Au
 ions qu'un seul
 divers, exprimé
 é d'expressions
 rattacher à un
 iser au besoin
 il est faux en
 paroles équivo-
 s. C'est ce qu'il
 l'attention don-
 e savoir si nous
 tant plus redou-
 ntes aux chose
 e ou dont elle
 , les rapports
 sistent indépen-
 Nous les recou-
 Mais ces vérités
 même très-dis-
 he avec plus ou
 que l'ensembl

nos facultés intellectuelles. Transporter son nom
 ux objets qu'elle atteint ou qu'elle poursuit n'est
 u'une extension ou qu'un abus du langage. En fait,
 le n'a jamais été et ne peut jamais être qu'indivi-
 uelle. Les abstractions qui la généralisent, soit en
 identifiant avec les connaissances qu'elle acquiert,
 soit en la considérant à la fois dans toutes les créatu-
 es humaines qui en sont plus ou moins douées, n'en-
 êchent point assurément qu'elle n'appartienne en pro-
 pre à chacun de nous. Les facultés qui la composent
 ont d'existence positive que dans les personnes; et
 la raison universelle ne serait qu'un vain prestige ou
 u'une pure tyrannie, si on la concevait comme une
 uissance destinée à régir les mouvements et à restreindre
 l'activité des intelligences particulières.

Les acceptions fort peu justes et très-impropres
 qu'on se plaît à donner aux expressions de sens com-
 un et de bon sens, afin de les appliquer à des opi-
 ions dominantes, à des croyances généralement ré-
 andues, n'aboutiraient aussi qu'à substituer l'autorité
 la raison, qu'à interdire l'examen et à commander la
 ocilité, qu'à proscrire ce doute méthodique de Des-
 cartes, qui est le vrai commencement de toute science
 et de toute sagesse. Qui ne sait combien d'erreurs gros-
 ères ont obtenu l'assentiment et le respect des peuples,
 ur combien de pays et de siècles elles ont étendu leur
 mpire? Aussi n'est-ce plus au jugement de la multi-
 tude qu'on veut maintenant s'en rapporter. La puissance
 tribuée jadis aux adages et aux acclamations populaires
 era déferée, nous dit-on, au sentiment commun des
 ages, aux verdicts des experts, aux décisions des sa-
 vants qui auront fait une étude spéciale de chaque

matière. Mais ces savants, ces philosophes, seront-ils des oracles plus sûrs? L'expérience ne nous permet guère de l'espérer. L'histoire littéraire nous retrace presque à chaque page les illusions qu'ils se sont faites et qu'ils ont accréditées de concert. Ils ne se sont jamais mieux accordés qu'à répandre et à fortifier les préjugés dont on les avait tous imbus dès leur jeune âge, et que de longues traditions semblaient rendre inviolables. A peine est-il une seule branche d'instruction dont les progrès n'aient été retardés par les docteurs qui s'étaient spécialement dévoués à la cultiver; et l'on peut dire en général que ce sont précisément *les hommes de la chose* qui, par l'association de leurs efforts, résistent le plus efficacement aux réformes salutaires. Non, Messieurs, le droit sens n'est le produit ni des routines vulgaires, ni des décisions magistrales: il réside dans l'exactitude des méthodes, et non dans l'empire des doctrines; il suppose avant tout la pleine liberté des facultés intellectuelles.

Loin de croire que l'asservissement de toutes les intelligences à un système commun de pensées et de sentiments puisse constituer ou perfectionner l'état social, je suis persuadé, au contraire, que le problème à résoudre par l'organisation politique d'un peuple est d'obtenir, malgré l'extrême et nécessaire diversité des idées et des volontés individuelles, malgré le conflit de tant d'opinions et de penchants, l'obéissance aux mêmes lois, la soumission aux mêmes pouvoirs, le concours au maintien des mêmes institutions et à la défense des mêmes intérêts publics. Si l'unanimité d'opinions; si l'accord et en quelque sorte la consonnance de tous les esprits peuvent fonder quelque société, ce n'est certainement pas

celle qu'
qu'ils v
laquelle
veloppe
drait en
régime
par cons
prement
prennen
sonnelle
union m
comme l
en ferait
nière, do
tière de
nées au
tendance
niversalis
viles et c
mêmes o
par le gé
ments ja
fermées s
les interd
rigueur c
sciences
physique
tous les e
sidérant
théories
promettr
de se pe

, seront-ils
ous permet
ous retrace
e sont faites
se sont ja-
fortifier les
leur jeune
ient rendre
e d'instruc-
par les doc-
cultiver; et
sément *les*
on de leurs
formes salu-
e produit ni
gistrales : il
et non dans
ut la pleine
.
outes les in-
es et de sen-
l'état social,
me à résou-
e est d'ob-
té des idées
nflit de tant
mêmes lois,
urs au main-
des mêmes
si l'accord
les esprits
inement pas

celle qui convient aux humains tels qu'ils naissent et qu'ils vivent aujourd'hui sur la terre. L'association à laquelle leur nature les destine est celle qui tend au développement de leurs facultés, non celle qui les retiendrait enveloppés de liens communs et inflexibles. Ce régime les ramènerait à l'état de pure agrégation; et par conséquent il dissoudrait entre eux la société proprement dite, la seule qu'ils demandent et qu'ils comprennent, celle qui suppose et garantit la liberté personnelle de chacun de ses membres. Heureusement cette union mystique des intelligences, qu'on nous présente comme le plus haut terme de la civilisation, et qui nous en ferait redescendre tous les degrés, n'est qu'une chimère, dont l'impossibilité est attestée par l'histoire entière de l'esprit humain. D'innombrables sectes sont nées au milieu des associations qui avaient le plus de tendance à l'unité des doctrines, le plus de titres à l'universalité; et, pour ne parler que des institutions civiles et des études profanes, on a vu, dans les siècles mêmes où la vérité embellie par le talent, proclamée par le génie, brillait de son plus vif éclat, les dissentiments jaillir du sein des lumières, les discussions à peine fermées se rouvrir, et les disputes, dès qu'on s'avisait de les interdire, recommencer à troubler le monde. Si, par la rigueur des méthodes et par la précision du langage, les sciences mathématiques et quelques-unes des sciences physiques peuvent aspirer à porter la conviction dans tous les esprits où elles pénètrent, qui oserait, en considérant l'état actuel des connaissances historiques, des théories politiques, métaphysiques et littéraires, leur promettre un pareil triomphe? Qu'il leur soit possible de se perfectionner assez pour le mériter un jour, je

suis fort disposé à l'espérer ; mais les pas incertains, aventureux ou rétrogrades que nous leur voyons faire, annoncent trop qu'elles resteront longtemps encore livrées aux controverses des mortels. L'époque où de véritables progrès les en affranchiraient enfin est si loin de nous, qu'il y aurait une extrême témérité à vouloir la déterminer, et qu'il n'y a même aucun profit à la prévoir : c'est au moins une spéculation vague et oiseuse. En attendant, à Dieu ne plaise qu'il s'établisse, en de telles matières, des persuasions universelles : car on ne les obtiendrait que par des artifices et des violences, qui, au lieu d'achever, comme on le prétend, la société, ne serviraient qu'à la dénaturer, en la replongeant dans les ténèbres et dans l'esclavage.

Vous voyez, Messieurs, que je ne restreins pas l'indépendance de la pensée, et que, bien loin de méconnaître le droit d'examiner les anciennes doctrines et les nouvelles, je le réclame dans toute son étendue pour ou contre les unes et les autres. Ni la vétusté ni la nouveauté ne sont, à mes yeux, des titres de réprobation, non plus que de préférence. C'est le fond même des choses qu'il s'agit d'envisager sans prévention, et d'apprécier, s'il se peut, avec une impartiale équité.

En étudiant l'histoire, nous rencontrons dans le cours des âges certaines époques remarquables par un plus libre mouvement des esprits, par une inquiète activité, par le besoin ou l'impatience de s'élaner au delà des sentiers battus, de s'aventurer en des routes ignorées ou abandonnées. C'est, à ce qu'on assure, la disposition, le caractère qui doit distinguer le dix-neuvième siècle. En conséquence, on renonce aux anciennes carrières, et l'on s'efforce de les fermer en les dé-

s incertains,
 voyons faire,
 ps encore li-
 poque où de
 fin est si loin
 ité à vouloir
 rofit à la pré-
 ue et oiseuse.
 blisse, en de
 es : car on ne
 violences, qui,
 la société, ne
 ongeant dans

eins pas l'in-
 n de mécon-
 doctrines et
 étendue pour
 té ni la nou-
 réprobation,
 d même des
 ion, et d'ap-
 quité.

ons dans le
 bles par un
 inquiète ac-
 élancer au
 des routes
 assure, la
 le dix-neu-
 aux ancien-
 en les dé-

arant stériles en elles-mêmes ou épuisées par ceux qui
 ont parcourues dans tous les sens. Le moment est
 nu, dit-on, de se soustraire à ce vieux et caduque
 empire des traditions et des règles, de l'habitude et
 l'autorité. Ce régime littéraire a fait son temps; il
 a plus rien à faire, si tant est qu'on lui doive quel-
 es produits tolérables. N'a-t-il pas bien assez perpétué
 es méthodes artificielles qui dépravaient les talents,
 ptivaient le génie, et n'entretenaient que la médioc-
 ité? Car, après tout, qu'y a-t-il de vrai, de beau,
 excellent, dans ces compositions si vantées et si régu-
 res, sinon peut-être quelques traits originaux que la
 ture et le génie auront pu y jeter encore, à l'insu
 un art tyrannique ou en dépit de ses théories pédan-
 ques? On verra bientôt ce que deviendront ces re-
 mmées imposantes des Xénophon, des Thucydide,
 de leurs imitateurs, quand l'intelligence humaine
 e fois émancipée, aura recouvré assez de liberté pour
 apprécier sans superstition.

Cette liberté, Messieurs, qui sourit toujours aux es-
 its studieux et actifs, c'est surtout à la suite des grands
 ouvements politiques qu'ils se sentent vivement le besoin
 en faire usage. Ils se demandent s'il n'y a pas aussi
 e révolution à opérer dans la république des lettres,
 se persuadent volontiers qu'en effet il importe de
 ntinuer, d'achever par des innovations littéraires celles
 i viennent de s'introduire dans l'administration et
 ns les lois. Pourquoi resteraient-ils stationnaires après
 nt d'agitations et de déplacements autour d'eux. Des
 ts surannés conviennent-ils à un peuple rajeuni, sur-
 ut aux générations qui grandissent sous un système
 politique jeune comme elles? Et ne faut-il pas, pour un

nouvel ordre d'institutions civiles, une philosophie renouvelée et une autre littérature? Que faire de celles qui, établies sous un régime qui n'est plus, ont subi son influence, reçu ses directions, et qui ont toujours craint de franchir les limites dans lesquelles il les resserrait? Ne suffit-il pas qu'elles aient pu exister avec lui pour qu'elles ne doivent pas lui survivre?

Cependant, Messieurs, si nous voulons envisager sous toutes leurs faces des questions si graves, il est juste d'entendre aussi les réclamations que cette littérature et cette philosophie du temps passé pourraient opposer aux arrêts qu'on vient de prononcer contre elles. Toutes deux retraceraient les services qu'elles croient avoir rendus à la société durant les trois derniers siècles; elles prétendraient même avoir préparé les améliorations politiques dont on se prévaut pour les réformer à leur tour. S'il était vrai qu'elles eussent propagé et d'avance rendu dominantes les opinions et les mœurs avec lesquelles il a fallu que les institutions publiques se missent enfin plus en accord, n'auraient-elles pas quelque droit de répondre à ceux qui les méprisent, qu'ils détruiraient en elles les causes les plus efficaces et les plus pures des progrès dont ils semblent se féliciter; que ces agressions injustes et ces entreprises imprudentes n'imitent qu'à contre-sens la révolution politique dont ils s'autorisent, n'en sont que des copies puériles, que des parodies déplorables, où se retrouvent seulement les illusions, les écarts, les désordres qui ont accompagné et compromis cette révolution elle-même? N'est-il pas permis de penser qu'il y a eu, au lieu de salutaire, dans les mouvements qui viennent d'agiter le monde pendant quarante années, que les ré-

tats des travaux les plus classiques légués par les
 es précédents? Mais cette discussion toucherait peut-
 re de trop près aux grands intérêts du nôtre, s'il la
 llait approfondir : hâtons-nous de généraliser ces ob-
 servations, de les étendre au cours entier des siècles.
 L'histoire du monde physique et les annales des
 euples nous apprennent à reconnaître également, dans
 nature et dans la société, l'action constante de deux
 is générales que les mots de continuité et de mobilité
 peuvent exprimer ou désigner. D'une part, ce qui a
 longtemps duré tend à se conserver, et y emploie toutes
 es forces qui lui restent; ses vieilles racines sont pro-
 ndes; et, tant qu'elles demeurent vives, on ne les ar-
 ache pas sans efforts. De l'autre part, un mouvement
 ensible ou secret agit et anime tout ce qui respire,
 ransforme les substances, déplace les individus, mo-
 difie les habitudes, diversifie les rapports. Ces deux
 uissances, qui semblent moins opposées entre elles et
 resque ennemies, concourent avec une harmonie par-
 aite au maintien de l'ordre universel. Un monde, tel
 ue nous le concevons, en quelque sens qu'on prenne
 ce mot, ne subsiste qu'à condition de se renouveler
 ans cesse : il finirait d'exister ou du moins de vivre,
 si tous les éléments qui le composent pouvaient être
 ondamnés à une immuable stabilité; mais il n'est pas
 moins évident que des commotions brusques, des se-
 ousses violentes, qui ne seraient amorties par aucune
 résistance, tempérées par aucune force conservatrice,
 ne produiraient que le désordre, ne ramèneraient que
 le chaos. Par la combinaison de ces deux lois, les phé-
 nomènes de la nature physique, tels que la sagesse su-
 périeure les a déterminés, offrent le spectacle d'un im-

mense et perpétuel enchaînement, où tout ce qui a commencé s'achève, où tout ce qui s'est achevé recommence; où rien ne survient, où tout procède; où rien ne périt, où tout se transforme; où les vicissitudes ne sont que des successions régulières, les révolutions que des renouvellements prévus, les catastrophes mêmes que de plus vastes renaissances. Mais, quand nous considérons les faits du monde social, quand ils frappent immédiatement nos regards, ou quand l'histoire nous les retrace, il s'en faut que nous y retrouvions un cours aussi bien réglé, une aussi heureuse concordance : c'est là que l'intervention des volontés humaines multiplie sans mesure les aberrations proprement dites et les véritables calamités; soit qu'on s'opiniâtre à maintenir des institutions surannées, devenues inconciliables avec les lumières acquises, soit que l'ambition des conquérants, ou le zèle aveugle des novateurs, ou les manœuvres des factions impriment aux peuples des mouvements excessifs ou tumultueux, mal conçus ou mal concertés. Il faut, pour le plein succès de ces grands changements, beaucoup de conditions dont la réunion est fort rare : d'abord qu'ils soient raisonnables en eux-mêmes; ensuite que l'état des idées et des mœurs les rende possibles ou même indispensables; enfin qu'ils s'exécutent sans iniquités et sans extravagances, en respectant tous les droits personnels, et en ménageant, le plus qu'il se peut, les intérêts et les habitudes. Voilà pourquoi, au milieu de tant d'agitations, d'entreprises, de révolutions enfin, durant tout le cours des trois mille ans que l'histoire nous fait remonter, nous en discernons si peu qui aient réellement tourné au profit de la société. La plupart n'ont été que de lamentables dé-

estres;
 n dout
 depuis
 bat mi
 os moe
 oserai d
 ux libre
 novati
 S'il en
 téraire
 preuves
 acés? I
 endue s
 e vieux
 ans la p
 et spécial
 de littéra
 morales
 les vérités
 e dissipe
 carrières
 progrès r
 ort lents
 es doctri
 ont en
 uelles m
 onds les
 nsuite à
 nements
 société les
 er le bu
 résolu de

out ce qui a été achevé recom-
pède; où rien
vicissitudes ne
volutions que
ophes mêmes
and nous con-
d ils frappent
histoire nous
ions un cours
ordance : c'est
ines multipli-
lites et les vé-
e à maintenir
nciables avec
des conquê-
ou les manœu-
s des mouve-
nçus ou mal-
le ces grands
nt la réunion
ables en eux-
es mœurs les
; enfin qu'ils
ances, en res-
n ménageant,
pitudes. Voilà
d'entreprises,
des trois mille
us en discer-
au profit de
mentables dé-

estres; et, s'il est vrai pourtant, comme on ne peut
n douter, que le régime social se soit fort amélioré
epuis les affreux temps du moyen age, si nos droits
ont mieux garantis, nos connaissances plus étendues,
os mœurs moins barbares, nos cités plus florissantes,
oserai dire que, en général, ces progrès sont plutôt dus
ux libres et paisibles mouvements des esprits qu'à des
novations subites et à d'orageux bouleversements.

S'il en est ainsi, Messieurs, qu'espérer d'une réforme
ttéraire soudainement proclamée, sans essais, sans
preuves, sans autre annonce que son éclat et ses me-
aces? Dans certaines sciences, une découverte inat-
endue suffit quelquefois pour renverser en un instant
e vieux systèmes, dont elle dévoile la fausseté. Mais,
ans la philosophie générale, mais dans les beaux-arts,
et spécialement dans ceux qui sont compris sous le nom
de littérature, les théories tiennent à des observations
morales trop délicates et trop compliquées pour que
es vérités puissent apparaître inopinément et les erreurs
e dissiper au premier signal. C'est surtout en de telles
arrières que rien de bon ne s'improvise, et que les
rogrès ne sont réels et solides que lorsqu'ils ont été
ort lents. On a droit de vous demander, avant tout, si
es doctrines et les méthodes que vous prétendez abolir
ont en effet aussi vicieuses que vous l'affirmez; sur
uelles maximes précises, sur quels faits positifs sont
ondés les reproches que vous leur faites. Vous auriez
nsuite à nous exposer avec clarté vos propres ensei-
nements, à nous montrer dans la nature et dans la
ociété les sources d'où ils dérivent, et à bien détermi-
er le but où ils tendent. Car, si vous aviez seulement
ésolu de faire autrement qu'ou ne faisait avant vous,

de vous écarter des routes communes, d'en chercher ou d'en ouvrir d'inconnues, vos succès ne seraient pas longtemps soutenus par la nouveauté réelle ou apparente de vos idées ou de votre langage. Je dis ou apparente, parce que bien souvent ces innovations, quel qu'en soit l'éclat, ne consistent qu'en des changements assez légers de formes et d'expressions : c'est une réapparition tant soit peu déguisée de ce qui a été déjà mis en scène, même à plusieurs reprises, et autant de fois replongé dans l'oubli. Il n'est pas très-facile de créer un nouveau système de philosophie : on a vu la plupart de ceux qui l'ont tenté retomber, après leurs premiers pas, dans quelqu'une des anciennes écoles ; ou, s'ils essayaient de concilier, de combiner diverses doctrines, leur prétendu éclectisme n'aboutir qu'à la complication et à l'exagération d'une seule. Il en arrive à peu près de même en matière purement littéraire, où c'est surtout une très-vieille nouveauté que le mépris des règles et des modèles. Je n'en connais pas qui se soit plus fréquemment reproduite ; et il est superflu de remonter à des époques lointaines, quand nous voyons qu'elle a eu pour promoteurs, à la fin du dix-septième siècle un Charles Perrault, après le milieu du dix-huitième quelques écrivains plus recommandables, avec lesquels plusieurs d'entre nous ont vécu. On a souvent dit que ce besoin d'outrager ou de rabaisser les grands maîtres de l'art d'écrire ne décélait que l'impuissance de les imiter ; et nous sommes forcés de convenir que ce reproche, qui sans doute serait aujourd'hui fort injuste, a été jadis presque toujours mérité.

Toutes les fois pourtant que de pareilles doctrines littéraires ou philosophiques ont été rajeunies avec quel-

ne habileté, elles ont repris une vogue éphémère, qui semblait à leurs adeptes un triomphe irrévocable. Entre les causes qui contribuent à les remettre en crédit, la plus puissante est l'enthousiasme qu'elles peuvent exciter, et dont elles sentent si bien le besoin, qu'elles ne manquent jamais de le recommander comme une méthode, de le préconiser comme un progrès. La philosophie mystique a déclaré depuis longtemps, et l'on récite aujourd'hui avec elle, que l'enthousiasme est meilleur que la science; maxime fondamentale, qui embrasse toutes les autres, les réduit à leur expression la plus simple, et doit fermer tous les débats. Il ne s'agira plus de faire un pénible usage des facultés que nous avons d'observer, de réfléchir et d'analyser; il sera bien plus court et, à ce qu'on nous dit, plus sûr de s'en rapporter aux inspirations intimes, aux premières intuitions, aux pressentiments et aux émotions qui demandent tout examen. L'inspiration, qui soudainement saisit l'absolu et s'élève à l'unité, nous est désignée comme le premier moment de la pensée: on nous dit que la réflexion n'est que le second; c'est elle qui différencie, discute et dispute. Mais nous qui n'étudions que l'histoire, nous pour qui ces moments et ces mouvements de l'esprit humain ne sont que des faits à vérifier et à observer, si l'enthousiasme nous paraît avoir été quelquefois utile, c'est quand il a consisté dans une adhésion vive, ardente et même passionnée, aux vérités que la raison avait studieusement recherchées et mûrement reconnues. Hors des procédés rigoureux de cette raison elle-même, nous n'apercevons nulle part, en matière profane, que les transports, les caprices, les mensonges d'une imagination déréglée. Oui, quand je demande à l'histoire quels ont été

les effets de cet enthousiasme spontané qui précède les méthodes exactes et qui les exclut, elle l'accuse de la plupart des erreurs et des malheurs du monde. C'est par lui que les prestiges passent pour des réalités, les déviations pour des découvertes, et les pas rétrogrades pour des marches triomphales. En toute étude où la foi n'est pas commandée, notre esprit ne s'éclaire que par la science; et, loin que l'enthousiasme, quand elle ne l'a pas créé, soit meilleur qu'elle, il est cent fois pire que l'ignorance.

La médisante histoire vous en dirait bien davantage. Elle vous parlerait fort au long des manœuvres ignobles et frauduleuses qu'on a jadis employées pour inspirer cet aveugle enthousiasme, pour l'exalter, pour le mettre en scène, et souvent aussi pour le feindre. Elle vous dévoilerait tous les secrets du prosélytisme, tous les artifices par lesquels, en des temps qui sont loin de nous, tant de sectes déplorables ont réussi à s'établir et à s'étendre; comment elles triomphaient avant de combattre, se vantaient d'avoir, par leur seul aspect, désarmé, ruiné définitivement les vieux partis, s'efforçaient de paraître puissantes afin de le devenir, et prenaient si bien les attitudes de la domination qu'on devait supposer qu'elles l'avaient déjà conquise; vous verriez, à différentes époques déjà bien anciennes, les promoteurs des théories alors nouvelles se prodiguer mutuellement les plus solennels hommages, dédaigner superbement leurs adversaires, ou ne leur répondre que par des outrages, des menaces et des anathèmes; leur appliquer des noms injurieux; leur imputer des opinions expressément désavouées; s'ériger en dispensateurs suprêmes des renommées; condamner à l'oubli

qui précède les
l'accuse de la
monde. C'est
réalités, les
pas rétrogrades
étude où la
s'éclairer que
ne, quand elle
est cent fois

rien davantage.
œuvres igno-
es pour inspi-
alter, pour le
se feindre. Elle
élytisme, tous
ni sont loin de
ssi à s'établir
ient avant de
r seul aspect,
partis, s'effor-
venir, et pre-
ion qu'on de-
nquise; vous
anciennes, les
se prodiguer
es, dédaigner
leur répondre
s anathèmes;
imputer des
er en dispen-
mer à l'oubli

à de plus graves expiations quiconque osait rester
rentre dans les carrières qu'ils avaient prétendu
primer. Je ne dois pas insister sur ces pratiques et quel-
ques autres qui ne sont plus du tout en usage dans un
siècle aussi éclairé que le nôtre; mais les âges pré-
cédents en ont offert le scandale, et il nous importe
encore de les connaître, afin de savoir comment les
intérêts, les craintes, les espérances, achèvent les per-
suasions, et comment on parvient à produire un en-
thousiasme factice, d'autant plus éclatant qu'il a moins
de profondeur et de réalité.

C'est donc, Messieurs, sans enthousiasme qu'il vous
conviendra de juger le système qu'on a tenté depuis
quelques années d'imposer à toutes les branches de la
littérature et par conséquent à l'histoire. Il a pris ou
accepté la qualification de romantique, mot nouveau
lui-même et qu'il n'est pas aisé de définir. De la lan-
gue anglaise, où il ne signifiait que romanesque, il a
passé dans la nôtre après le milieu du dernier siècle,
et y a été d'abord appliqué à des localités et à des
sites qui semblaient inspirer des rêveries vagues et
mélancoliques. En cherchant son étymologie, on remou-
terait au nom de cette ancienne Rome, dont la langue
transportée et déformée au delà des Alpes est devenue
la langue romane. Les ouvrages écrits en ce nouvel
idiome ont été appelés romans; et cette dénomination
est particulièrement restée à ceux qui contenaient des
récits fabuleux d'aventures merveilleuses. Depuis, on a
fait l'adjectif romanesque pour indiquer ce genre spé-
cial de compositions; et, lorsque bien plus tard il a fallu
donner un nom à un système plus général de littéra-
ture, on a choisi celui de romantique, qui était en effet

préférable à tout autre par cela même qu'il ne signifiait rien du tout. Ce sera, si l'on veut, la littérature mélancolique du nord, ou bien l'expression des fortes croyances du moyen âge, ou la représentation des mœurs chevaleresques et du régime féodal, ou la poésie des troubadours et des trouvères, ou celle de Shakespeare; en un mot, tout ce qui ne ressemblera point aux compositions classiques.

Ce nom de classique, il le faut avouer, n'est pas non plus très-précis, et ne serait qu'un assez faible titre de recommandation, s'il ne se rattachait qu'à l'usage d'expliquer dans les classes ou écoles certains livres considérés comme des modèles; car le choix de ces livres n'est pas toujours très-judicieux. Mais, ainsi que j'ai déjà eu occasion de l'exposer dans cette chaire, l'expression d'écrivains classiques, employée chez les anciens, ne tenait en aucune manière aux pratiques de l'enseignement; elle désignait les meilleurs écrivains, ceux qui formaient une classe éminente, ceux qui ne restaient pas confondus dans la foule des auteurs vulgaires ou prolétaires : *Classicus assiduusque aliquis scriptor, non proletarius... Classici, primæ tantum classis homines*. Ce titre a distingué les productions littéraires qui, ayant obtenu le premier rang en un siècle éclairé, l'ont conservé ou repris à chaque nouvel âge de lumières. C'est l'étude de ces chefs-d'œuvre qui a fait reconnaître les méthodes à suivre pour obtenir de pareils succès; et la théorie appelée classique s'est ainsi composée d'un petit nombre de préceptes ou de conseils, révélés par le génie lui-même dans ses créations les plus heureuses. Ces règles ne sont ni des dogmes imposés d'autorité pour être crus sans examen, ni

il ne signi-
littérature
des fortes
ntation des
ou la poésie
de Shak-
ra point aux

r, n'est pas
ez faible ti-
qu'à l'usage
tains livres
ix de ces li-
s, ainsi que
ette chaire,
ée chez les
x pratiques
s écrivains,
ceux qui ne
auteurs vul-
que *aliquis*
non tantum
productions
g en un siè-
aque nouvel
d'œuvre qui
our obtenir
assique s'est
eptes ou de
us ses créa-
ni des dog-
examen, ni

es liens qui entravent les mouvements de la pensée, si des barrières opposées à l'essor des talents : loin de rétrécir la carrière, elles en font découvrir l'immensité, et au même temps qu'elles en signalent les écueils. La littérature classique est sans bornes. Vous en pouvez juger, Messieurs, par la variété infinie de ses produits en chaque âge et en chaque genre : elle embrasse tout ce qu'il y a de vrai et de beau dans les idées et les sentiments de l'homme. Sans doute elle est un système, mais comme la nature en est un. L'expérience seule pourra nous apprendre si le romantisme a la même étendue, la même richesse, une aussi véritable fécondité. Jusque-là il sera permis d'en douter, et de craindre que la haute idée qu'il a conçue de ses moyens et de sa destinée ne soit qu'une illusion fatale. Il a pu, découragé par les chefs-d'œuvre et désespérant de mieux faire, se figurer qu'il lui suffirait de faire autrement, et qu'au lieu d'imiter attentivement la nature, il aurait moins de peine à la surpasser par des monstruosité. En vain, par ses arrêts de chaque jour, il juge et condamne l'un après l'autre presque tous nos écrivains français du dix-septième siècle, et surtout du dix-huitième, qu'il nomme l'âge d'or de la médiocrité. Qu'il nous soit permis de ne point souscrire à ces décisions souveraines ; il serait dur de nous forcer à déclarer subalternes ceux que nous sommes si loin d'égaliser.

Je ne dois considérer le romantisme que dans ses rapports avec l'histoire, et par conséquent je n'ai point à vous entretenir, Messieurs, de la décadence si rapide dont il paraît menacer la versification et tous les genres de poésie. Il est néanmoins un de ces genres qui se met si souvent en contact avec les études qui nous

occupent, que nous pouvons bien jeter sur lui un ou deux regards, sans trop sortir du cercle où nous devons nous renfermer. De tous temps, les poètes dramatiques ont puisé des sujets dans les annales des peuples, et, par l'heureux usage qu'ils ont fait de la science historique, ils en ont rendu l'utilité plus sensible. Mais si l'on veut trouver immédiatement tous les détails et le plan tout entier d'une tragédie, les plus habiles d'entre eux ne l'ont pas espéré. Ils ont senti le besoin et largement usé du droit de retrancher, d'ajouter, de modifier et d'intervertir; ils pensaient apparemment qu'il ne saurait y avoir de poésie sans fiction, d'art sans convenance de spectacle dramatique sans illusion. Se persuadant qu'il suffise de traduire les récits en scène et ne voulant d'autre fable que le rapprochement des faits qui peuvent le plus frapper les regards, c'est une idée qu'on n'a conçue nulle part sinon au premier et au dernier âge de chaque théâtre. Elle ne contribuerait aujourd'hui à aucun progrès réel ni de l'art dramatique ni de la science historique, et ne servirait qu'à dégrader, qu'à ramener à l'enfance celui peut-être de tous les genres où la littérature française a le plus excellé, le mieux surpassé toutes ses rivales soit antiques, soit surtout modernes.

Il y aurait plus de profit à tirer des romans historiques ou des histoires romanesques qui se sont fort multipliées de nos jours, mais dont il existait depuis vingt-trois siècles un exemple classique dans la *Cyropédie* de Xénophon; mémorable ouvrage, dont l'analyse critique remplira, quand il en sera temps, quelques-unes de nos séances. Dans les compositions de cette espèce on ne veut emprunter à l'histoire qu'un petit nombre

de noms
raux :
étend
s mou
racont
est que
qu'on
struction
donner
suis bi
te et l'u
caractéri
e roman
on de r
Nous a
ée, plus
est poin
hypothèse
grèce, le
et excell
tira l'att
onaux et
er alors
outes les
ésirable
onde esti
ne port
es métho
ieuse élé
ductions
omposé.
son tou

sur lui un ou
 où nous de
 s poètes dra
 ales des peu
 t de la scienc
 sensible. Mais
 et le plan tou
 l'entre eux ne
 et largement
 le modifier e
 qu'il ne sau
 ns convenanc
 Se persuade
 e et ne voul
 faits qui peu
 une idée qu'o
 et au dernie
 ait aujourd'hu
 tique ni de la
 dégrader, qu
 ous les genre
 ellé, le mieu
 s, soit surtou

noms, d'époques, de faits célèbres, de résultats gé-
 raux : la fiction construit et achève l'édifice; et l'on
 prétend qu'elle a plus de moyens de bien représenter
 les mœurs, par cela même qu'elle n'est point assujettie
 à raconter exactement les actions. Ce qui est certain,
 est que les livres de ce genre se composent fort vite,
 qu'on les lit une première fois très-avidement. L'in-
 struction qu'ils répandent est-elle aussi pure que facile
 à donner et à recevoir? Je n'oserais le décider. Mais
 je suis bien éloigné d'en contester, en général, le mé-
 rite et l'utilité. Seulement je crois qu'il convient de les
 caractériser par le nom, depuis longtemps intelligible,
 de romanesque, plutôt que par l'inexplicable qualifica-
 tion de romantique.

Nous aurons, Messieurs, dans le cours de cette an-
 née, plusieurs occasions de recourir à un ouvrage qui
 n'est point un tissu de fictions, mais où une simple
 hypothèse fournit le cadre d'un tableau de l'ancienne
 Grèce, le plus savant et le plus fidèle qui me soit connu.
 C'est un excellent ouvrage, publié il y a quarante et un ans,
 qui attirera l'attention publique au milieu des intérêts na-
 tionaux et des débats animés qui la semblaient absor-
 ber alors tout entière. Depuis, il a été traduit dans
 toutes les langues, et a joui constamment de la plus
 désirable des renommées, de celle qui signale une pro-
 fonde estime. Étranger d'ailleurs à tout esprit de secte,
 il ne porte l'empreinte que de l'érudition laborieuse,
 des méthodes exactes, du goût exquis, et de l'ingé-
 nieuse élégance, qui caractérisent les meilleures pro-
 ductions des trente années durant lesquelles il a été
 composé. Par quelle fatalité le voyons-nous dédaigné
 son tour depuis quelques mois, et relégué dans la

omans histori
 sont fort mul
 t depuis ving
 Cyropédie de
 nalyse critique
 lques-unes de
 cette espèce
 petit nombre

menue littérature du dix-huitième siècle? C'est, dit-on, parce qu'il manque de couleurs locales; mais il est perpétuellement extrait de textes originaux; mais il reproduit à chaque ligne les idées et, autant qu'il se peut dans notre langue, jusqu'aux expressions de l'antiquité. Pour moi, Messieurs, je ne vois pas que le *Voyage du jeune Anacharsis* ait d'autre défaut essentiel que d'être éminemment classique; et cette raison ne m'empêche point de vous le citer quelquefois, quand il s'agira de certains détails et de certains résultats que je ne trouverai aussi bien exprimés en aucun autre de nos livres.

Maintenant, si vous me demandez quelle serait l'influence du romantisme sur les compositions historiques proprement dites, je vous répondrai, avec une pleine conviction, qu'il en flétrirait les formes, qu'il en altérerait les éléments, et qu'il éteindrait la lumière qu'elles doivent jeter sur les sciences morales et politiques.

Thucydide et Xénophon chez les Grecs, Tite-Live et Tacite chez les Romains, avaient fait prendre à l'histoire un rang honorable parmi les principaux genres littéraires: le romantisme du moyen âge l'en a fait descendre, en la transformant en chroniques arides et en légendes puérides; et voilà maintenant que, pour la maintenir dans ce déplorable état, ou pour l'y ramener, on soutient qu'elle ne peut jamais manquer de plaisir de quelque manière qu'elle soit écrite. C'est une maxime de Pline le Jeune: quand elle serait de Cicéron, à qui on l'attribue fort mal à propos, je ne la trouverais plus vraie. Je sais bien qu'il faut lire les chroniques les plus informes, quand il n'existe pas d'autres relations originales, quand elles sont en quelque sorte des témoignages moins nécessaires. C'est un devoir; mais, certes, ce n'est

ècle? C'est, dit-on
 es; mais il est per
 aux; mais il repro
 it qu'il se peut dan
 de l'antiquité. Pour
 Voyage du jeune
 tiel que d'être émi
 ne m'empêcher
 quand il s'agira d
 ats que je ne trou
 autre de nos livre
 z quelle serait l'i
 npositions histor
 irai, avec une plei
 nes, qu'il en altér
 la lumière qu'ell
 les et politiques.
 Grecs, Tite-Live
 fait prendre à l'hi
 principaux genre
 en âge l'en a fa
 chroniques aride
 tenant que, pour
 u pour l'y ramene
 manquer de plai
 e. C'est une max
 t de Cicéron, à q
 ne la trouverais p
 e les chroniques
 s d'autres relatio
 elque sorte des t
 mais, certes, ce n'

un plaisir. Grégoire de Tours et Frédégaire, les
Annales de Saint-Bertin et de Metz sont utiles et non
 ectables; et je ne vois qu'un grand dommage à déco-
 er ainsi le tableau des destinées humaines. Il n'est
 nt d'intérêt qu'une diction barbare ou négligée n'af-
 blisse; et, pour peindre les révolutions des empires,
 égarements et les malheurs des peuples, ce n'est
 trop de toutes les richesses d'un style énergique,
 pide, animé, tel que celui des deux historiens dont
 us étudieron ses ouvrages. Qu'important, nous dit-on,
 incorrections, la monotonie, la sécheresse, l'insi-
 fiance? L'histoire romantique est ainsi faite. Je le sais
 en, et je ne lui conteste pas l'avantage d'abréger con-
 érablement le travail des écrivains : elle n'est pénin-
 e que pour les lecteurs. Mais n'est-ce donc pas com-
 omettre ou ralentir au moins les progrès d'une in-
 struction nécessaire, que de la priver des attraits qui
 t jadis contribué à la propager?

Un second moyen de simplifier beaucoup la tâche
 s compositions historiques est de renoncer à tout
 amen sévère des récits, de les prendre tels qu'ils se
 ucontentent chez les chroniqueurs, de les transcrire ou
 les traduire dans leur naïveté primitive. Vous dites
 e cette pratique trop commode expose à reproduire
 s erreurs ou des mensonges : d'accord, vous répon-
 a-t-on, mais voilà toujours les faits comme on les a
 contés, voilà les traditions, les croyances, l'esprit, et
 ème le langage du bon vieux temps; voilà les couleurs
 cales. Cependant, Messieurs, les annales de tous les
 ecles, et particulièrement celles du moyen âge ont
 uvent besoin d'être éclaircies; il s'y rencontre des ar-
 ecles sur lesquels il existe des témoignages et des ju-

gements très-divers. Si, au milieu de ces relations plus ou moins discordantes, l'historien moderne ne vous en offre qu'une seule, celle qui lui paraît la plus romantique, il ne traite plus l'histoire comme une science, il s'épargne le soin d'en rassembler tous les éléments, et quand il réussirait à vous plaire, ce dont je n'oserais lui répondre, il ne vous instruirait pas.

Peut-être même aura-t-il pour troisième et dernière maxime que l'histoire ne doit rien enseigner, qu'il est de sa nature de n'aboutir à aucun résultat. Quintilien dit, en effet, qu'elle s'écrit pour raconter et non pour prouver; et il est certain que l'historien remplirait fort mal ses devoirs, si son travail tendait, comme celui de l'orateur, à défendre une cause, ou, comme ceux des philosophes, à établir certaines doctrines. On attend de lui des dépositions, des témoignages, dont il n'a dû ni préparer, ni pour ainsi dire prévoir les conséquences. S'il vous annonce, s'il vous expose d'avance le système politique ou moral que ses récits devront amener ou favoriser, vous aurez droit de craindre qu'il ne les arrange tout exprès pour une telle fin, et ce prospectus pourra vous les rendre fort suspects. Mais de ce qu'il ne faut pas qu'ils aient un but prédéterminé, s'ensuit-il qu'ils doivent rester étrangers, inutiles à toute étude philosophique, et que leur perfection consiste à n'être d'aucun usage? Ce n'est encore qu'au moyen âge et à des époques très-récentes qu'en rédigeant des livres d'histoire, on a évité avec tant de soin de les rendre bons à quelque chose. Tous les siècles éclairés ont cherché dans la science des faits des exemples et des leçons; et après tout, je ne sais pas pourquoi l'on prendrait la peine d'écrire des annales, de les lire, de les

udier, s
re plus
Je vien
usses qu
rands ca
r une in
e la litte
ans les c
a été
e l'ère v
parfaitem
aujourd'h
pésie, de
ue, et fi
streuse
uelles a
gné, les
rature v
ans leur s
ent de c
n renonc
u'on déd
on goût
ours mêm
es sentim
t des sai
euvent e
éieux, d
r libre?
nousiasm
ne tyran
assique,

relations plus étendues, si elles ne devaient pas contribuer à nous rendre plus expérimentés et plus sages.

Je viens d'indiquer, Messieurs, les trois directions fausses que le romantisme imprime à l'histoire, les trois grands caractères qu'il lui ôte; et vous le verriez exercer une influence toute pareille sur les autres branches de la littérature, si nous pouvions nous engager ici dans les détails d'un tel examen. Au surplus l'épreuve a été faite, surtout lorsqu'à la fin du second siècle de l'ère vulgaire et durant les suivans, des doctrines parfaitement semblables à celles qui se renouvellent aujourd'hui ont amené par degrés la décadence de la poésie, de l'éloquence, aussi bien que de l'art historique, et fini par étendre sur le monde la longue et désastreuse nuit du moyen âge. Ne soyons pas surpris si elles aient détruit, dans tous les lieux où elles ont régné, les derniers restes de l'antique liberté : une littérature vague et une philosophie vaporeuse ne portent dans leur sein que le désordre et l'oppression; elles n'offrent de chances qu'à l'anarchie et au pouvoir absolu. On renonce à toutes les garanties sociales, du moment qu'on dédaigne l'exactitude dans les recherches et le bon goût dans les arts. N'avons-nous pas vu, de nos jours même, à quels excès épouvantables l'exaltation des sentimens, l'empire des idées absolues, le discrédit des saines études et l'ignoble barbarie du langage peuvent entraîner un peuple naturellement loyal et généreux, déjà même assez cultivé pour aspirer à devenir libre? N'avons-nous pas vu ensuite un autre enthousiasme fonder et affermir pendant treize années une tyrannie militaire, ennemie déclarée de l'histoire classique, telle que Tacite l'avait faite, et à la fois de

cette philosophie expérimentale qui, relevée par Bacon chez nos voisins, s'était agrandie parmi nous? Admirez l'instinct qui révélait si bien à cette tyrannie encore novice ce qu'elle avait à redouter de ces deux genres d'études, ce qu'elle avait à espérer des doctrines et des traditions du moyen âge. Quand elle a eu un sentiment si juste de ses propres intérêts, connaissez donc aussi les vôtres. Oui, Messieurs, c'est par un goût pur et par des méthodes sévères, c'est par la plus sage direction de tous les talents qu'un peuple obtient et conserve des institutions raisonnables : lorsque, après les avoir possédées, il vient à les perdre, il faut encore plus s'appliquer à ceux qui l'égarèrent qu'à ceux qui l'asservissent.

Je suis donc persuadé que le plus important service que nous puissions rendre aux générations qui vont nous succéder est de résister, autant qu'il est en nous, aux mouvements irréflechis qui entraîneraient en de routes si fausses et si périlleuses nos plus jeunes concitoyens. O vous, leur dirais-je, qui n'avez fait encore que les premiers pas dans la vie sociale, et devant qui vont s'ouvrir les carrières honorables des lettres, des armées, des professions civiles et des fonctions publiques, croirez-vous que, pour acquérir à votre patrie de nouveaux titres de gloire, il faille commencer par flétrir ce qu'elle possède? Se peut-il qu'une littérature et une philosophie auxquelles sont dus tous les progrès de notre civilisation soient devenues tout à coup des obstacles à ceux qu'elle doit faire encore? Demandez à l'histoire comment vos aïeux, dans le cours des trois derniers siècles, ont retrouvé ou étendu la plupart des connaissances utiles; obtenu, par des idées plus saines et par des mœurs moins barbares, des lois plus justes, et, jeta-

ée par Bacon
 us? Admire
 annie encore
 deux genre
 etrines et de
 un sentimen
 ez donc aus
 goût pur e
 us sage direc
 nt et conserv
 s les avoir po
 core plus s'e
 l'asservisse
 portant servic
 ons qui von
 il est en nou
 raient en de
 jeunes conc
 ait encore qu
 vant qui von
 s, des armées
 bliques, croi
 e de nouveau
 flétrir ce
 ature et un
 progrès de no
 up des obst
 andez à l'his
 trois dernier
 des connais
 nes et par de
 tes, et, jeta

e toutes parts les semences de la liberté, soumis peu
 peu à l'influence des beaux-arts et des sciences l'in-
 dustrie privée, l'administration publique, et même en-
 le système général des institutions. C'étaient des
 hommes instruits à l'école classique de l'antiquité qui,
 au seizième siècle, entreprenaient de désarmer le des-
 otisme à peine affaibli du moyen âge. Ils ont, au sein
 des infortunes personnelles et des désastres communs,
 renouvelé, pour vous, les lettres, et par conséquent la
 civilisation véritable. Que d'actions de grâces vous devez
 ce siècle orageux, qui n'a presque joui lui-même d'au-
 un des biens qu'il vous a légués! Les chefs-d'œuvre de
 l'âge suivant ont perfectionné, pour vous encore, cette
 civilisation si péniblement acquise dont ils étaient les
 premiers et brillants fruits; monuments immortels, où
 s'est reproduit avec un nouvel éclat le génie de la lit-
 érature antique, pour exprimer dans votre langue et
 faire ainsi passer dans vos mœurs tous les sentiments
 équitables, humains et généreux. Vous entendez sou-
 vent accuser le dix-huitième siècle : il vous a pourtant
 conservé et transmis ce dépôt; et il n'a pu vous l'ap-
 porter sans l'enrichir. En même temps qu'il ouvrait des
 carrières plus vastes aux sciences mathématiques et
 physiques, il rattachait les sciences morales et politi-
 ques d'une part à l'histoire, de l'autre à la théorie des
 idées et des facultés de l'entendement humain. Il a
 multiplié les applications de tous les genres de connais-
 sances, resserré les liens établis entre eux par la nature,
 et dirigé leur marche commune vers les intérêts les
 plus élevés de la société. D'horribles orages l'ont ter-
 miné; nous en avons subi les atteintes; vous en recuei-
 lez les fruits. Laissez-nous emporter l'espoir que vous

ne mériterez pas qu'on vous les ravisse. Ne fermez pas les sources les plus pures des bienfaits dont vous jouissez; et que de vains systèmes, qui ne sont pas même nouveaux, puisqu'ils ont été plusieurs fois nuisibles, ne viennent pas compromettre des institutions jeunes encore, qui n'ont été obtenues qu'après trois cents ans d'études méthodiques et de travaux raisonnables.

Mais le romantisme se rattache à la philosophie mystique ou éclectique, et ne forme avec elle qu'un seul et même système. L'influence spéciale de cette philosophie sur les études historiques sera l'objet des observations que je vous soumettrai, Messieurs, dans nos prochaines séances.

SYSTÈM

Mess

e signi

onnais

ans la

ment di

caractèr

vulgaire

le confi

de l'esp

elle con

rifiés et

Voilà po

ports en

philosop

Quel

mieux à

transcen

ou le pl

pour n

venons ic

tre que p

historiqu

essées, e

produits.

nombre

prendre

ETC.

ne fermez pas
vous jouis-
nt pas même
ois nuisibles,
utions jeunes
ois cents ans
onnables.

philosophie
le qu'un seul
cette philo-
jet des obser-
rs, dans nos

DEUXIÈME LEÇON.

SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES APPLIQUÉS A L'HISTOIRE.

Messieurs, le nom de *Philosophie*, qui de soi-même signifie qu'amour de la sagesse, a été appliqué aux connaissances physiques et morales que la raison puise dans la nature. Au fond, toute connaissance proprement dite est philosophique; et l'on ne doit refuser ce caractère qu'aux préjugés, aux erreurs, aux traditions vulgaires, aux notions reçues sans examen, adoptées de confiance et non acquises par l'emploi des facultés de l'esprit humain. L'histoire est philosophie, quand elle consiste en une série méthodique de faits bien vérifiés et présentés comme des leçons expérimentales. Voilà pourquoi l'on a tant cherché à établir des rapports entre la science des faits et les divers systèmes philosophiques.

Quel est de tous ces systèmes celui qui s'adapte le mieux à l'étude des annales humaines? Est-ce le plus transcendant ou le plus timide? Le plus romantique ou le plus positif? C'est une question qui sans doute a pour nous une très-haute importance, puisque nous venons ici étudier l'histoire, mais qui ne se peut résoudre que par un exposé précis, exact, et déjà lui-même historique, des doctrines que les philosophes ont professées, et des effets, heureux ou funestes, qu'elles ont produits. Cet examen devant embrasser un très-grand nombre de faits proprement dits, je pourrais l'entreprendre avec vous, Messieurs, sans sortir du cercle des

études auxquelles cette chaire est consacrée ; mais, suivi dans tous ses développements, il nous occuperait durant une année entière ou même fort au delà. Je vais, pour le moment, le resserrer en des limites plus étroites, sans me borner toutefois à des observations générales, mais en y joignant les détails positifs les plus propres à éclairer la question que je viens de poser : Quelle est la philosophie qui doit fournir des méthodes à l'histoire ?

Quand nous remontons aux époques antiques, nous voyons les personnages qu'on appelait philosophes rechercher avant tout quel est *le principe* des choses ; et nous ne savons pas trop bien ce qu'ils entendaient par ce mot de principe, l'un des plus vagues en effet qui existe dans nos langues. S'agissait-il de la cause première et universelle, ou d'un élément primordial, base commune de toutes les substances ? Quoi qu'il en soit, le premier rang dans la nature a été attribué à l'eau, à l'air, au feu, à la lumière, à l'infini, à l'unité, aux nombres. Il paraît même que, de fort bonne heure, certains esprits s'étaient formé je ne sais quelles notions d'identité absolue, de substance unique et de panthéisme ; mais la plupart des cosmogonies, riches au contraire d'éléments, de ressorts et de détails, s'alliaient à des théologies poétiques : en personnifiant la nature et tout ce qu'on croyait reconnaître de ses principes et de ses lois, on peuplait le ciel et la terre de dieux, de génies, de démons, de puissances surnaturelles. La philosophie n'était plus là qu'un genre de poésie, ou que l'art de combiner et de mettre à l'œuvre des agents physiques et des sentiments moraux.

Ce qui est à conclure de ces premiers faits, c'est

que l'ho
nstituti
observer
t de l'a
reconde
riomplu
es plus
Au fond
si noble
l'orgueil
qu'elle p
le génie
humaine
anniqu
écarts. S
espaces,
des, et
plaudit
tions ou
admirés
merveill
quand i
l'enthou
ainsi, d
duit à
de phil
illusion
faire, p
disciple
qu'il so
restant
de pen

e; mais, suivi
 occuperait du
 delà. Je vais,
 plus étroites,
 ns générales,
 plus propres
 poser : Quelle
 méthodes à
 tiques, nous
 philosophes
 e des choses;
 entendaient
 gues en effet
 de la cause
 primordial,
 Quoi qu'il en
 é attribué à
 ni, à l'unité,
 bonne heure,
 elles notions
 panthéisme;
 au contraire
 aient à des
 a nature et
 principes et
 e dieux, de
 les. La phi-
 sie, ou que
 des agents
 faits, c'est

que l'homme, soit par sa nature, soit par l'effet des institutions sociales, est plus disposé à imaginer qu'à observer, et à croire qu'à penser. D'une part les fictions, et de l'autre les analyses; la timidité et la patience des secondes; la présomption, l'audace, et souvent le triomphe des premières: tels seront peut-être les résultats les plus généraux de toute l'histoire de la philosophie. Au fond, Messieurs, l'imagination est en soi une faculté si noble et si puissante, qu'il n'y a rien d'étonnant dans l'orgueil qu'elle peut nous inspirer, ni dans l'empire qu'elle prend sur nos habitudes. Bien dirigée, elle est le génie, c'est-à-dire le plus haut degré de la raison humaine. De là vient que l'éclat de ses succès se communique à tous ses élans, et semble même couvrir ses écarts. Sous prétexte de franchir soudainement de grands espaces, elle s'éloigne des routes, dédaigne les méthodes, et prétend s'élever quand elle se perd. On l'applaudit également de laisser derrière elle ou les traditions ou les réalités; et ses plus vains prestiges sont admirés, pourvu qu'ils brillent. C'est une ouvrière de merveilles que la politique prend volontiers à gages, quand il s'agit de substituer la croyance à la science, l'enthousiasme à l'étude. Cependant, après qu'on eut ainsi, dans l'enfance des peuples, associé ou même réduit à des mythologies vulgaires presque toute espèce de philosophie publique, ceux qui propageaient ces illusions commencèrent à ne plus les partager, et à se faire, pour leur propre compte et à l'usage de leurs disciples les plus intimes, des doctrines secrètes. Quoi qu'il soit difficile de s'éclairer beaucoup soi-même en restant imposteur, et de jouir pleinement du droit de penser quand on le ravit aux autres, les efforts de

certains mages pour s'élever au-dessus de leurs dupes les engageaient nécessairement dans quelques recherches : ils devaient reconnaître, au moins confusément, qu'avant d'expliquer la nature, il convenait de l'étudier, c'est-à-dire de chercher des rapports entre elle et notre intelligence.

Cette duplicité de doctrines est une des causes qui jettent aujourd'hui dans l'histoire de l'ancienne philosophie des Asiatiques et des Grecs tant d'incertitudes et de difficultés. Nous ne connaissons pas assez bien l'un et l'autre enseignement, pour être sûrs que l'intérieur ou ésotérique vaille beaucoup mieux que l'exotérique ou extérieur. Nous voyons seulement que les croyances les plus saines ou les plus élevées, celles du moins qui passaient pour telles, ne se transmettaient qu'à un petit nombre d'initiés : il demeurait convenu que pour instruire ou civiliser la multitude il fallait la tromper. Les professions de docteurs, de mages, de philosophes, étaient héréditaires; et les intérêts spéciaux de ces castes déterminaient la nature et les objets de l'instruction. La liberté de mieux observer et de mieux penser n'appartenait à personne, pas même à ces privilégiés. Les institutions interdisaient et réprimaient les progrès : les notions une fois reçues restaient immobiles. De là nous viennent surtout les mauvaises divisions et classifications qui se sont maintenues dans le système des connaissances humaines. En un mot, la philosophie n'était que traditionnelle; et, lorsqu'il s'élevait quelque dispute, c'était bien moins sur le fond d'une doctrine que sur son authenticité. On agitait la question de savoir si le fondateur, l'instituteur, le maître enfin avait dit cela, si de tout temps l'école avait professé une telle croyance.

Ce rég
ectes, do
ette histo
près beau
nécessaire
erne l'As
es époqu
e vous en
pourraien
Le seul n
ongtemps
ou bien au
tres? N'en
pays, en q
institué?
déens sup
il présidai
nomie et e
L'opinion
de lui le f
gie des Po
l'existence
paraît qu'a
mencemen
Avesta. I
déjà, que
Ormuzd o
principe d
des doctri
vaient exi
soit en d'
C'était

leurs dupes
ues recher-
onfusément,
it de l'étu-
entre elle

causes qui
ne philoso-
tudes et de
bien l'un et
ntérieur ou
térique ou
oyances les
ns qui pas-
à un petit
e pour ins-
tromper.
philosophes,
de ces cas-
struction.
enser n'ap-
légiés. Les
progrès :
les. De là
s et clas-
stème des
philosophie
it quelque
e doctrine
de savoir
t dit cela,
croissance.

Ce régime n'empêchait pas qu'il ne se formât des sectes, dont les démêlés compliquent de plus en plus cette histoire. Il s'en faut que nous possédions encore, après beaucoup de recherches, tous les renseignements nécessaires pour bien discerner, surtout en ce qui concerne l'Asie, les dogmes, les personnages, les lieux et les époques. Si j'entreprenais de parcourir ces détails je vous engagerais en de longues discussions, qui n'aboutiraient qu'à d'incertains et bien modiques résultats. Le seul nom de Zoroastre pourrait nous arrêter fort longtemps. N'est-ce pas un nom purement imaginaire? ou bien au contraire n'y a-t-il pas eu plusieurs Zoroastres? N'en a-t-il existé qu'un seul? et celui-là, en quel pays, en quel temps a-t-il vécu? Qu'a-t-il enseigné ou institué? Ceux qui le donnent pour maître aux Chaldéens supposent que, vers l'an 2000 avant notre ère, il présidait aux premiers progrès de ce peuple en astronomie et en astrologie, en métaphysique ou en magie. L'opinion plus plausible qui prévaut aujourd'hui fait de lui le fondateur de la philosophie ou de la théologie des Perses. Ce Zoroastre ou Zerdust, le seul dont l'existence soit constatée par d'anciens témoignages, ne paraît qu'au sixième siècle avant J. C., et meurt au commencement du cinquième. On lui attribue le *Zend-Avesta*. Les Perses apprirent de lui, s'ils ne le savaient déjà, que de Mithras, c'est-à-dire du feu, émanaient Ormuzd ou Oromaze, principe du bien, et Ahrimane, principe du mal. Zerdust établit ou développa chez eux des doctrines et des pratiques, dont les germes pouvaient exister avant lui, soit au sein même de la Perse, soit en d'autres contrées.

C'était peu après ces mêmes temps que, dans l'Inde,

un des personnages désignés par le nom de Bouddha modifiait les traditions que les Brahmanes tenaient d'un Bouddha plus célèbre et plus ancien d'environ six siècles; pour ne rien dire de Brahma, auquel ils attribuaient une antiquité bien plus haute et l'établissement de leurs dogmes philosophiques ou religieux. Une morale mystique et une physique très-obscurse semblent avoir formé le premier fond de cet enseignement, qui a subi à travers les âges, beaucoup de réformes et de commentaires.

Les annales de la philosophie égyptienne s'écrivent ordinairement par le nom d'Hermès, ou de Thoth, ou de Mercure Teutatès, qui, dit-on, vers l'an 2000 ou vers l'an 1500 avant l'ère vulgaire, apporta ou répandit en cette contrée quelque connaissance des astres et de leur prétendue influence, institua un sacerdoce, et cacha sous des emblèmes ou caractères hiéroglyphiques une métaphysique déjà bien assez mystérieuse par elle-même, selon laquelle Dieu, la matière et la nature de la matière, ou bien quelque autre triade, renfermaient les principes de toutes choses. La métempsycose figurait parmi les dogmes égyptiens. Thoth ou Hermès a passé pour avoir inventé la grammaire, l'éloquence, l'arithmétique, la musique, les dés et les lois, l'astrologie et la médecine, l'alchimie et la théologie païenne, et pour avoir composé plusieurs livres. On a publié sous son nom deux dialogues métaphysiques intitulés le *Pimandre* et *Asclépius*, deux livres d'horoscopes, un traité de médecine astrologique, cent aphorismes d'astrologie, les *Cyranides* ou cent quatre-vingt-deux chapitres sur les vertus médicales des trois règnes de la nature, sept chapitres sur le grand œuvre, et une

vingtaine de lignes qui ont été appelées la *Table d'ébraude*. Une version latine de l'*Asclépius* fait partie des œuvres d'Apulée, quoiqu'il ne soit pas très-sûr qu'elle ait été faite par cet écrivain. Le *Pimandre* ou *Hermandre*, c'est-à-dire le pasteur, nous est parvenu en grec : c'est un dialogue sur la sagesse et la puissance de Dieu. On retrouve et le même titre et le même sujet dans l'ouvrage d'un chrétien qui vivait au premier siècle de notre ère et qui s'appelait Hermas, nom bien voisin de celui d'Hermès. Tant de conformités ont donné lieu de regarder cet Hermas comme l'auteur du *Pimandre* et même de l'*Asclépius*, où il s'agit aussi de Dieu et de ses œuvres. Mais il est plus probable que ces deux dialogues n'ont été composés qu'au commencement du quatrième siècle, vers le temps de Constantin : ils sont néanmoins ce qu'il y a de plus ancien parmi les prétendus écrits d'Hermès trismégiste. Le surplus appartient qu'au moyen âge, et ne saurait contribuer en aucune façon à nous faire connaître la philosophie de l'ancienne Égypte.

Orus ou Horus Apollo, Horapollon, Horapolle, se disait l'auteur de deux livres *sur les hiéroglyphes*, s'il fallait s'en tenir au titre de l'ouvrage. Mais quel est cet Horapolle? Est-ce Horus, l'Apollon des Égyptiens qui le faisaient presque contemporain d'Hermès? N'est-ce qu'un grammairien alexandrin du quatrième siècle de notre ère? Ce n'est vraisemblablement ni l'un ni l'autre. En effet, nous n'avons de ce livre qu'une version grecque, faite d'après un prétendu texte égyptien par un nommé Philippe, qui, selon certains critiques, n'est pas antérieur au quinzième siècle. Ce Philippe pourrait fort bien être le véritable auteur des fragments

qu'il dit avoir extraits ou traduits. Du reste, la lecture n'en est pas inutile à ceux qui étudient la théologie symbolique de l'antiquité. Il en a été publié une traduction française par Réquier, en 1779; et, dans ces derniers temps, on a cherché à tirer quelque parti de l'ouvrage.

C'est en d'autres sources, plus pures ou plus fécondes, c'est dans les livres classiques grecs et latins, dans la littérature ecclésiastique des cinq premiers siècles de notre ère, dans les productions de l'école alexandrine et dans ce qui subsiste des doctrines professées par les sectes gnostiques, que nous retrouverions quelques éléments ou linéaments de l'antique philosophie des Égyptiens. Chez eux, comme en Perse et en d'autres contrées asiatiques, une science mystérieuse s'était propagée, qui traitait des émanations divines; du Logos, monde des idées, archétype de l'univers; du Cosmos, système général des choses visibles; de la Sophia, mère de la création; des anges, démons ou génies, gouverneurs des planètes; du bon et du mauvais principe; du Nous (Nous) ou de l'âme pure alliée à l'âme irrationnelle; de l'emprisonnement des esprits dans la matière; de leurs passages successifs de corps en corps, ou de régions en régions; de leurs efforts pour se rejoindre à l'Intelligence suprême, pour rentrer dans la sphère de ses irradiations, et parvenir à l'intuition immédiate; enfin des moyens théurgiques ou magiques par lesquels on supposait que ces communications pouvaient s'obtenir. Je laisse cette théorie dans sa généralité; car, si nous tentions de rechercher comment elle s'est développée et modifiée en Égypte, il nous faudrait pénétrer dans la plupart des détails de la mythologie de cette contrée.

Malgré le caractère mystique que vous venez, Messieurs, d'apercevoir dans les doctrines asiatiques, le polythéisme ou le culte du soleil était fort répandu dans toute la partie du monde : il se remarquait surtout en Égypte. Une telle religion tenait de trop près à l'astrologie et à certaines branches des sciences naturelles pour ne pas disposer à quelques essais de ces études. On s'élevait de là, et beaucoup trop rapidement, à des notions de physique générale, qui se transformaient bientôt en cosmogonie, en théogonie, et en une sorte de métaphysique. La cosmogonie des Phéniciens semblerait offrir la première esquisse du système des atomes. Les Égyptiens les représentait agités par l'esprit ou le souffle de l'air ténébreux, et formant par leurs combinaisons toutes les parties de l'univers. Les doctrines des Éthiopiens paraissent tendre aussi à l'athéisme; celles des Grecs au contraire passaient, ainsi que celles des Romains, aux Sabins, pour très-religieuses. La métaphysique des Celtes se composait de polythéisme, de fatalisme, de métempsycose et de magie.

Nous n'en avons d'ailleurs qu'une connaissance imparfaite; car les druides ne révélaient leurs dogmes et leurs secrets qu'à ceux qu'ils recevaient dans leur ordre; et Fréret a jeté des doutes sur la correspondance qu'on avait établie entre les divinités celtiques et les romaines. Quoi qu'il en soit, on suppose que le Pluton des Celtes, par eux nommé Tuiston, était le mauvais principe, et que Taranis ou leur Jupiter était le bon. Hercule et Mars se retrouvent pareillement dans leur mythologie: il y est question d'Ymérus et de l'espace, qui ont précédé la formation du monde. Cependant Strabon nous attribue des opinions semblables à celles des stoï-

ciens sur l'éternité de l'univers, et sur les révolutions qu'il doit essayer par l'eau et par le feu, catastrophes destinées à changer les formes sans détruire la substance des corps, qui est, dans ce système, éternelle et inaltérable comme celle des âmes. Les Scythes, chez lesquels on a quelquefois cherché l'origine des Celles, tenaient de Xamolxis, d'Abaris, d'Anacharsis, de Thor, de Odin, de la magie et de la divination. Le fond ou du moins quelques traits de ces doctrines des Scythes et des Celtes se retrouvent chez les Germains et chez les Scandinaves. Plusieurs dieux et déesses des Grecs reparaissent sous d'autres noms, au nord de l'Europe, où l'on a cru reconnaître aussi des traces de la philosophie philosophique. Mais, d'un autre côté, l'on raconte qu'au premier siècle avant l'ère vulgaire, un Scythe nommé Odin ou Sigge Odin, qui avait pris le parti de Mithridate contre les Romains, vaincu et poursuivi par eux, s'enfuit dans la Scandinavie, y porta sa mythologie, fonda une religion, fut regardé comme un dieu, et devint le législateur, le prophète de cette contrée. Il a été souvent confondu avec un dieu Odin bien plus antique. Là, comme en Perse, dans l'Inde et en Égypte, un même nom a servi à désigner un personnage divin dont on reculait l'histoire dans la plus profonde nuit des temps et le prophète ou envoyé instituteur du culte de cette divinité. Depuis le règne de Sigge Odin, sont survenus les scaldes ou poètes septentrionaux, qui, s'emparant de toutes ces traditions philosophiques ou scythiques, y ont ajouté de plus tristes rêveries, des fictions plus sombres, que la littérature romantique compte aujourd'hui au nombre de ses éléments.

es révolution
catastroph
ruire la sub
e, éternelle
Scythes, ch
ne des Celta
rsis, de Tou
ultes, le go
ou du mo
es et des C
ez les Scan
reparaiss
pe, où l'on
philosophie
ate qu'au p
nommé O
de Mithrida
par eux, s'e
ologie, for
hète de ce
un dieu O
, dans l'Ind
igner un pe
dans la pl
e ou envoy
depuis le re
u poètes se
traditions
e plus trist
la littérature
re de ses é

nous pouvions, Messieurs, entrer plus avant dans l'examen de ces divers systèmes philosophiques, si nous nous bornions aux doctrines de tous les peuples de l'Asie orientale, vous verriez l'esprit humain errer en tous sens dans un même cercle d'observations et d'abstractions, de recherches et de croyances, de méditations et de fictions. Les mêmes idées, les mêmes traditions, les mêmes sectes se reproduiraient, de toutes parts, et les différences de formes, les changements de nomenclatures, et les variantes innombrables que la diversité des climats, des langues et des mœurs, doit nécessairement y apporter. Il suit de là, Messieurs, que la philosophie des Grecs, qui nous est exposée en un plus grand nombre de monuments, et sur laquelle vont se fixer un peu plus longtemps nos regards, pourra, sous plusieurs rapports, nous tenir lieu d'un tableau général des doctrines de l'antiquité.

La philosophie grecque, en son premier âge, se réduisait à un petit nombre de notions de physique et de pensées morales, répandues dans les poèmes, dans les lois, dans les entretiens des sages. Linus et Orphée, dont nous n'avons plus les vers, Hésiode, Homère et d'autres poètes antérieurs au septième siècle avant J. C., avec eux les législateurs Zaleucus, Charondas, Lycurgue et Solon, ouvrent chez les Grecs la liste des philosophes. Solon est l'un des sept sages; et, entre les six autres, Chilon, Bias, Pittacus, Cléobule, Périandre et Thalès, ce dernier est le seul auquel on attribue une doctrine systématique. Ne possédant plus ni ses écrits ni ceux de ses premiers disciples, comment pourrions-nous, à une distance de plus de vingt-quatre siècles, nous mêler assez bien les opinions qu'il professait, ou qu'il

cachait; car il avait sans doute, comme tant d'autres, un enseignement secret, destiné à jeter dans quelques esprits des lumières stériles, et un enseignement public, plus circonspect ou plus mensonger, qui nourrissait les erreurs vulgaires. On dit toutefois qu'il avait assez de géométrie pour mesurer les pyramides égyptiennes, et assez d'astronomie pour prédire une éclipse. Selon lui, le monde était peuplé de génies et gouverné par la nécessité. L'eau lui semblait susceptible d'une infinité de formes, et à ce titre le principe de toutes choses, l'âme de l'univers.

Une lettre adressée à Thalès par Phérécyde et rapportée par Diogène de Laerte est une pièce supposée. Mais Phérécyde, l'un des plus anciens écrivains de la prose, avait laissé des livres dont il ne subsiste que de bien faibles débris. Son principal ouvrage, composé vers le commencement du sixième siècle avant notre ère, était, selon toute apparence, une théogonie et une cosmogonie. Il y enseignait l'immortalité de l'âme et l'automatisme des bêtes. Élève du sage Pittacus, il eut Pythagore pour disciple. L'état actuel de la critique ne permet plus de s'arrêter aux vers dorés ni aux autres écrits attribués jadis à Pythagore. Ce philosophe eut aussi deux doctrines; et nous n'avons ni sur l'une ni sur l'autre assez de documents instructifs. Ses institutions demi-monastiques sont très-fameuses; ses opinions sont fort peu connues. Il n'est pas certain qu'il ait cru à la métempsycose. A-t-il à la fois avancé les sciences mathématiques et attribué aux nombres des propriétés mystérieuses? Cela est possible, quoiqu'il soit de peine que nous ayons aujourd'hui à concilier ces progrès et ce travers. Avait-il sur la disposition et le

vements
s depuis
te qu'éta
ons au-d
unaire le
ne s'acc
able.
Quoi qu'il
fondateur
e, Pytha
ce qu'elle
lie mérid
toire de
es les au
partagé l
yrénaïque
ies, ancien
ens, les c
école italiq
nôcrité, c
a paru c
ment les
elle ne re
ont entre
de comm
plus exa
autres disci
ts et les p
modifiant
ont point
alès n'aura
ndre, An

vements des corps célestes les idées que nous en
 avons depuis Copernic? On le dit; et cependant on
 se contente qu'établissant l'Être suprême et toutes ses per-
 sonnes au-dessus de la lune, il faisait du seul espace
 universel le théâtre de tous les désordres; hypothèse
 qui ne s'accorderait guère avec une cosmologie rai-
 sonnable.

Quoi qu'il en soit, Thalès et Pythagore passent pour
 fondateurs de deux grandes écoles, Thalès de l'Io-
 nie, Pythagore de celle qui est appelée Italique,
 parce qu'elle s'est d'abord répandue en Sicile et dans
 l'Italie méridionale. La plupart de ceux qui ont écrit
 l'histoire de la philosophie grecque ont prétendu que
 toutes les autres sectes dérivait de ces deux-là. Ils
 ont partagé l'école ionique en dix à douze branches;
 la pythagoréenne, la mégarique, l'éliaque, les trois aca-
 démiques, ancienne, moyenne et nouvelle, les péripaté-
 ticiens, les cyniques, les stoïciens; et ils ont attaché
 à l'école italique les sectes de Xénophane, d'Héraclite, de
 Démocrite, de Pyrrhon et d'Épicure : cette classifica-
 tion a paru commode. Mais, lorsqu'on examine atten-
 tivement les faits qu'elle veut résumer, on s'aperçoit
 qu'elle ne représente en aucune manière les rapports
 qui existent entre elles les diverses philosophies, ce qu'elles
 ont de commun, les nuances qui les distinguent. Il se-
 rait plus exact de ne donner à Thalès et à Pythagore
 pour autres disciples que les propagateurs les plus immé-
 diats et les plus fidèles de leurs doctrines, ceux qui,
 sans modifier les systèmes de ces deux philosophes, ne
 les ont point essentiellement altérés. De cette manière,
 Thalès n'aura de successeurs un peu connus qu'Anaxi-
 mandre, Anaximène, Anaxagoras, Diogène d'Apollo-

nie, Archélaüs. Leurs écrits sont perdus; et ce que nous est rapporté de leurs travaux, c'est qu'ils ont fait des cadrans solaires, des cartes géographiques, des cosmogonies fondées sur l'éternité de la matière. La liste des pythagoriciens comprend plus de quatre cents noms, dans la Bibliothèque grecque de Fabricius; mais ce bibliographe y fait entrer et des prédécesseurs de Pythagore, comme Abaris et Numa Pompilius, et d'autres hommes dont la célébrité ne tient aucunement à leurs opinions philosophiques, par exemple Pindare, Euripyle, Épaminondas, Milon de Crotone, et un grand nombre de personnages obscurs dont les noms ne rappellent aucun souvenir positif. Si vous écarterez, Messieurs, ces trois classes de pythagoriciens, il restera Hippodamus, Euryphamus, Métopus, Criton, Cornélius, Archytas, Philolaüs et quelques autres dont on a des fragments plus ou moins authentiques; mais sans tout Ocellus de Lucanie et Timée de Locres, connus par les livres qui portent leurs noms.

L'opuscule d'Ocellus sur la nature de l'univers ne paraît pas complet; et, quoi qu'en aient dit Juste-Lipse et Brucker, on peut craindre, avec d'autres savants, qu'il ne soit supposé. Au surplus, l'auteur, quel qu'il puisse être, pense que le monde a toujours existé, qu'il existera toujours, que sa figure est sphérique, que les nature des choses sont éternelles, que le feu et la terre sont les éléments extrêmes; l'eau et l'air, les éléments moyens. Le livre attribué à Timée de Locres a pour sujet l'âme du monde; âme composée de nombres et de proportions, d'accords et d'harmonies, et qui n'est pourtant elle-même ni une harmonie, ni un nombre; âme mathématique qui tient le milieu entre l'intelligible et

visible. Ce
cevoir su
l'opuscule
, comme
strines; i
çais par
e et Tim
ence des
pourrait
tologique
ité de la
a d'aille
ues, et p
gesse. Un
ait écrit p
s nombre
sente
its sont t
iverselle
e le nom
ernelleme
piter, aut
il n'arriv
de l'harm
bérées par
osent et t
ont, Messi
vous une
n étendre
es rappo
ans cette é
distinctes.

able. Ce livre est-il en effet de Timée? On peut recevoir sur ce point les mêmes doutes qu'à l'égard de l'opuscule d'Ocellus. Mais ces deux traités sont à peu près, comme anciens, et comme tenant à l'histoire des doctrines; il sont été traduits en latin par Nogarola, en français par d'Argens et par Batteux. Comme Pythagore et Timée de Locres, Archytas amalgamait la science des nombres avec la métaphysique et la morale. Il pourrait passer pour l'inventeur des dix catégories philosophiques, s'il était véritablement l'auteur d'un traité de la Nature qui a été imprimé sous son nom. On a d'ailleurs de lui les restes d'un livre de mathématiques, et plusieurs fragments sur le bonheur et sur la sagesse. Un disciple d'Archytas, Philolaüs de Crotone, a écrit plusieurs volumes qui traitaient de l'âme, des nombres, de la géométrie et de la musique. Jamblique nous a laissé un fragment, et Stobée plusieurs. Si ces extraits sont fidèles, Philolaüs a enseigné que la nature universelle se compose d'êtres finis et d'êtres infinis; que le nombre est un lien dont la puissance maintient éternellement la durée des choses; que le feu, domicile de Jupiter, autel de la nature, existe au centre du monde; qu'il n'arrive rien qui ne soit le résultat de la nécessité de l'harmonie; que des révolutions alternativement opérées par le feu du ciel et par l'eau de la lune décomposent et transforment périodiquement l'univers. Tels sont, Messieurs, les dogmes pythagoriques dont nous n'avons une connaissance positive. On peut, je l'avoue, étendre le système, mais par des conjectures, par des rapprochements hasardés, et en forçant d'entrer dans cette école des sectes qui en sont, à mon avis, très-distinctes.

La première que nous présente, après celles de Thalès et de Pythagore, l'ordre des temps, qui est, je crois, le meilleur à suivre en pareilles matières, parce qu'il éclaire tout et ne préjuge rien, est la secte de Xénophane, qui a été nommée Élématique. Ce nom lui vient de ce que Parménide et Zénon, qui en sont devenus les chefs, étaient d'Élée, ville fondée en Italie par les Éléens; et l'on conçoit comment cette circonstance a servi à la rattacher à l'école Italique. Ce qui nous importe est de discerner, s'il se peut, les principaux dogmes que les premiers élématiques professaient. Rien ne se fait de rien : il n'y a ni naissance, ni altération, ni mort. Le mouvement est impossible, et le monde immuable. Les sens, qui nous offrent des apparences de changements et de vicissitudes, nous induisent en erreur; ils ne pénètrent pas dans la réalité des choses. Telle était, au sixième siècle avant notre ère, la doctrine de Xénophane et de Parménide, autant que nous en pouvons juger, soit par de minces débris de leurs écrits, soit plutôt par le compte qu'en rendent Aristote, Diogène de Laërte et d'autres anciens auteurs. Héraclite d'Éphèse, qui parut en ce même sixième siècle et qui vivait encore au commencement du cinquième, est communément classé dans l'école d'Élée. Il a suivi les leçons de Xénophane, et conseillé lui-même d'écouter la raison plutôt que les sens : en tout le reste, il semblait préférer la philosophie de Pythagore. C'est à sa mélancolie, plus qu'à sa doctrine, qu'il doit sa célébrité. Il refusait les magistratures, et jouait, dit-on, aux osselets, aimant mieux s'amuser avec des enfants que gouverner des hommes corrompus. Héraclite avait laissé un traité divisé en trois livres : le premier

ar la nature
ar les choses
crit en p
omme d'un
iple de Pa
léatiques,
t de la Na
ransmis de
publics de
plus fameux
écrits perd
lectique. C
le fondateur
ses visibles
ces. Il se v
vement, et
à je ne sais
lait l'infini
culièrement
de ce mon
d'Élée par
en vain qu'
gnes ininté
neuf à dix
d'Élée. Les
nommer, r
men des f
spéculation
nature, re
expérience
est une au
rattacher

celles de la nature, le second sur la république, le troisième sur les choses divines. Cet ouvrage était probablement écrit en prose, quoiqu'on en ait quelquefois parlé comme d'un poëme. Au cinquième siècle, Mélissus, disciple de Parménide, embrassa pleinement les opinions éléatiques, et les développa dans un livre de l'Être et de la Nature, dont Eusèbe et Simplicius nous ont transmis des fragments. Bien qu'occupé des intérêts publics de Samos sa patrie, il eut des disciples, dont le plus fameux est Zénon d'Élée, auteur de plusieurs écrits perdus, et inventeur, à ce qu'on dit, de la dialectique. Ce Zénon, qu'il ne faut pas confondre avec le fondateur du stoïcisme, dédaignait l'étude des choses visibles, et contemplait immédiatement les essences. Il se vantait de démontrer l'impossibilité du mouvement, et prétendait ramener toutes les idées humaines à je ne sais quel archétype que l'école éléatique appelait l'infini, l'absolu ou l'unité. Ces opinions, et particulièrement celle qui refuse tout mouvement aux choses de ce monde, sont expressément attribuées à Zénon d'Élée par Aristote et par Platon lui-même; et c'est bien en vain qu'on allègue, pour l'en disculper, quelques lignes inintelligibles de Proclus, qui lui est postérieur de neuf à dix siècles. Un schisme éclata au sein de l'école d'Élée. Les uns, guidés par les maîtres que je viens de nommer, renouèrent à toute physique et à tout examen des faits, n'estimèrent que les abstractions et les spéculations générales; les autres voulaient étudier la nature, recueillir les résultats des observations et des expériences. Mais, à vrai dire, cette seconde branche est une autre école, qu'il ne convient pas du tout de rattacher à la précédente, puisqu'elle s'en est séparée.

La distinction de deux éléatismes, l'un métaphysique, l'autre physique, est l'un des plus sensibles abus de classifications. Le vrai et le seul éléatisme est celui qui a nié le mouvement des corps, et fini même par douter de leur existence. C'est le nihilisme, ou du moins l'idéalisme, à prendre ce mot dans son véritable sens.

Ainsi nous regarderons comme une quatrième école distincte et même ennemie de celle d'Élée, celle que fonda Leucippe, qui avait pourtant reçu les leçons de Zénon. C'est à Leucippe que remonte, chez les Grecs, la philosophie atomistique, dont l'un des premiers sectateurs fut Démocrite d'Abdère, ce rieur fameux qu'on a coutume d'opposer au pleureur Héraclite. Démocrite avait composé plus de six cents ouvrages; du moins on en cite les intitulés; mais il n'en subsiste vraisemblablement pas autre chose; car son traité de physique et son fragment sur les antipathies et les sympathies n'ont pas plus d'authenticité que ses lettres. Nous n'avons rien de Protagoras ni de Diagoras, philosophes de cette école, rien non plus d'Épicure, sinon des lignes dispersées dans les livres de divers auteurs, des morceaux conservés par Diogène de Laërte, et des fragments qu'on a commencé de publier à Naples en 1814; faibles restes de trois cents volumes ou traités d'Épicure, dont je ne fais ici qu'un disciple de Leucippe, est ordinairement représenté comme le chef de la secte dont il s'agit, et qui, de cette manière, ne remonterait qu'à la fin du quatrième siècle avant l'ère vulgaire. Mais tous les documents autorisent à penser qu'il n'a fait que reproduire, modifier, étendre des doctrines professées dans le siècle précédent. Il enseignait et développait la physique et la métaphysique de Leucippe; il y

métaphysique
 les abus de
 est celui qu
 e par doute
 du moins l'i
 able sens.
 trième écol
 e, celle qu
 es leçons d
 z les Grecs
 remiers sec
 ur fameux
 éracrite. D
 y rages; d
 'en subsiste
 on traité de
 s et les sym
 ses lettres
 oras, philo
 cure, sinon
 rs auteurs
 erte, et des
 Naples en
 ou traités
 e Leucippe,
 de la secte
 emonterait
 gaire. Mais
 'il n'a fait
 nes profes
 t dévelop
 cippe; il y

aptait un système de morale dont plusieurs traits se
 trouvent dans les poésies d'Anacréon, et dans les
 oeuvres de beaucoup d'Athéniens du temps de Périclès.
 Cette morale n'est d'ailleurs consignée ou suffisamment
 expliquée dans aucun livre antique. Ceux qui l'ont
 appliquée en Grèce et à Rome jusqu'au temps du poète
 Lucrèce ne l'ont point écrite : ils ne formaient point
 une école philosophique; on les distinguait dans la so-
 ciété par leurs habitudes plutôt que par leurs doctri-
 nes. Il résulte des recherches de Battenx, que la
 morale d'Épicure, également défigurée par des abus et
 par des calomnies, était en elle-même plus pure et
 même plus sévère qu'on ne pense.

En nous reportant à l'époque de Leucippe, nous re-
 marquerons parmi ses contemporains un philosophe
 beaucoup plus illustre que lui. C'est Socrate, fondateur
 d'une école que nous compterons pour la cinquième.
 Socrate n'a peut-être rien écrit, quoiqu'on dise qu'il avait
 écrit en vers les fables d'Ésope et qu'il aidait Euripide
 à composer des tragédies. Aucun ouvrage, aujourd'hui
 subsistant, ne lui est attribué, sinon des lettres dont la
 authenticité n'est pas douteuse. C'est par les livres de
 ses disciples Eschine et Cébès, par les dialogues de Pla-
 ton, mais surtout par les récits de Xénophon, que nous
 connaissons tant soit peu Socrate. Comme nous aurons
 à faire dans la suite une étude particulière de cette
 partie des ouvrages de Xénophon, je me bornerai en
 ce moment à un fort petit nombre d'observations géné-
 rales sur le philosophe que nous y trouverons dépeint.
 Socrate n'a imaginé ni adopté aucun système de cos-
 mologie, d'ontologie, de physique universelle : selon
 lui, c'était s'éclaircir que de parvenir à ne pas se croire

instruit sur de telles matières. Il méprisait la vanité de la science des sophistes, encore plus que les superstitions des peuples, cultivant d'ailleurs et chérissant toutes les connaissances qu'il jugeait à la fois accessibles et profitables. Ses dogmes étaient l'unité de Dieu, la providence, la vie future, et des maximes de morale puisées dans les rapports de l'homme avec ses semblables et avec l'Être suprême. Est-il vrai qu'il ait mêlé à ce théisme des prestiges ou des mensonges; qu'il ait eu des prétentions aux privilèges d'un inspiré? Quelques-uns de ses historiens le racontent. Croyons plutôt qu'il avait trop d'esprit pour se faire à lui-même de pareilles illusions, et trop de probité pour répandre d'autres erreurs que celles dont sa raison ne triomphait pas. Il n'y a dans son histoire qu'un seul prodige qu'il faille admettre : c'est l'horrible arrêt qui l'a condamné à mourir. Cette iniquité est trop attestée pour qu'il soit permis de la révoquer en doute; et d'ailleurs nous en rencontrons tant d'autres exemples à travers les âges, que nous ne pouvons pas même la regarder comme un prodige.

Trois dialogues, l'un sur la vertu, l'autre sur les richesses, et le troisième sur la mort, quelquefois attribués à Platon, souvent imprimés avec ses œuvres, sont précédés, en d'autres éditions, du nom d'Eschine. Ce n'est point Eschine l'orateur, mais un Eschine surnommé le Socratique, et qui fut en effet l'un des premiers disciples de Socrate. Plusieurs savants pensent que ces dialogues sont moins anciens : toutefois la doctrine de Socrate y est assez purement présentée. On y professe l'immortalité de l'âme; on y recommande le mépris des richesses; on y préfère à tous les biens

l'usage et
peut rec
re, mais
es, de l'i
ent le T
on ait au
livre, be
ntaires, e
re élève
fut trav
tendue s
ad qu'une
ait, nous
l'usage co
est moi
sitions né
ete éliaqu
phismes
st-à-dire
tu pour fo
s-différen
ait assisté
s juste, a
rément bi
e des pué
tritent pa
Deux aut
thène, pa
res. La C
istippe, s'
andait les
du corps

sage et la vertu, bienfaits ineffables que l'homme
 ne peut recevoir que de Dieu seul. Des idées du même
 genre, mais alliées aux dogmes de la préexistence des
 âmes, de l'influence et de l'assistance des génies, com-
 posent le Tableau de Cébès, philosophe thébain. Quo-
 ien ait aussi conçu des doutes sur l'authenticité de
 ce livre, beaucoup d'éditions, de traductions, de com-
 mentaires, en ont répandu et perpétué l'usage. Phédon,
 autre élève de Socrate, établit dans l'Élide une école
 qui fut transférée à Érétrie par Ménédème. De là une
 étendue secte éliaque ou érétrique, qui n'est au-
 tre qu'une colonie de l'école socratique. Elle ensei-
 gnait, nous dit-on, que la vertu est le seul bien; que
 la sagesse consiste dans la modération des désirs; et, ce
 qui est moins incontestable, qu'il n'y a point de pro-
 positions négatives. Le seul service qu'ait rendu cette
 secte éliaque est d'avoir combattu quelques-uns des
 sophismes de celle qui est appelée tantôt éristique,
 tant-à-dire disputeuse, tantôt mégarique, parce qu'elle
 eut pour fondateur le Mégarien Euclide, personnage
 très-différent du géomètre de ce nom. Le Mégarien
 assista aux leçons, ou, pour employer un terme
 plus juste, aux entretiens de Socrate, et en avait as-
 sez bien peu profité; car il ne débitait lui-même
 que des puérilités, qu'il croyait fort subtiles, et qui ne
 méritent pas, Messieurs, de vous être rapportées.

Deux autres disciples de Socrate, Aristippe et An-
 thène, passent aussi pour des chefs d'écoles particu-
 lières. La Cyrénaïque, à la tête de laquelle on place
 Aristippe, s'occupait spécialement de morale, et recom-
 mandait les voluptés compatibles avec la santé de l'âme
 et du corps. Condillae nous fait remarquer dans Aris-

tippe le premier philosophe qui ait parlé des sens avec justesse, reconnaissant qu'ils ne nous trompent que par les jugements qu'il nous plaît de joindre à nos sensations ; et que, destinés seulement à nous montrer les rapports des choses avec nous, ils ne sauraient nous découvrir ce qu'elles sont en elles-mêmes. Ces idées n'étaient pas indignes d'attention ; mais, dans la suite, la doctrine de Socrate se conserva si peu chez les Cyrénaïques, qu'on en vit quelques-uns, comme Évhémère et Théodore, professer ouvertement l'athéisme. Pour Antisthène, il est le fondateur des cyniques. Ce mot vient, dit-on, du Cynosarge ou temple du Chien, lieu où Antisthène enseignait : ses disciples ont depuis mieux mérité, par leur impudence et par leurs aboiements satiriques, le nom qui les désigne et les flétrit. Le plus fameux des cyniques est Diogène de Sinope : on distingue, après lui, Cratès et sa femme Hipparchia. Ils condamnaient les arts comme dangereux, les études comme inutiles ; réduisaient la philosophie à la morale, et la morale au mépris des bienséances et des commodités de la vie. Suivant eux, il n'y avait de cité bien ordonnée que l'univers.

Je crois, Messieurs, pouvoir ne tenir aucun compte de ces quatre sectes de Phédon, d'Euclide le Mégarien, d'Aristippe et d'Antisthène. La première rentre dans celle de Socrate ; les opinions des trois autres sont peu constantes, surtout fort peu développées. Il ne nous reste aucun écrit authentique sorti de leur sein. Ainsi, à la suite des cinq écoles de Thalès, de Pythagore, de Xénophane, de Leucippe et de Socrate, la sixième et la septième vont être celles de Platon et d'Aristote. Je ne dois pas m'arrêter à Hippocrate ; il n'est chef d'é-

cole qu'en m
philosophie,
devait servir
plus que les
faisaient par
toutes les co
leurs règles
non de raiso
méthodiquen
personnes p
tage pour o
des arts ; q
pour nous y
venus un i
pas déjà for
l'habitude d
avait pas d'a
tôt. On s'ef
aux artifices
tions, d'exp
tion dans la
biner des no
avant deux j
un troisième
proprement
non encore
encore semé
qui ne form

On voit c
son contemp
l'édifice enti
qu'il en app

cole qu'en médecine. Cependant, il avait bien aussi sa philosophie, et la science qu'il créait ou agrandissait devait servir peut-être à guérir les esprits autant ou plus que les corps. Il savait ou supposait que les sens faisaient parvenir à l'entendement les matériaux de toutes les connaissances, et qu'en tout genre les meilleures règles pratiques étaient celles qui se déduisaient, non de raisonnements spéculatifs, mais d'expériences méthodiquement recueillies et comparées. Plusieurs personnes pensent encore qu'il n'en fallait pas davantage pour ouvrir la véritable carrière des sciences et des arts; qu'aujourd'hui même nous n'aurions pas, pour nous y guider, de maximes plus sûres, si, parvenus un instant à cette sagesse, nous n'en étions pas déjà fort déçus. Mais, dès le temps d'Hippocrate, l'habitude des arguments *a priori* était prise; et il n'y avait pas d'apparence qu'on y voulût renoncer de sitôt. On s'efforçait de réduire tout l'art de la pensée aux artifices des raisonnements. De faits, d'observations, d'expériences, il n'en était presque plus question dans la philosophie générale; on s'exerçait à combiner des notions données, par exemple, à mettre en avant deux jugemens supposés vrais, pour en conclure un troisième. Cet art se nommait logique, ou moins improprement dialectique: il pouvait préserver des erreurs non encore établies, ou dont les germes n'étaient pas encore semés; mais il affermissait l'empire de celles qui ne formaient entre elles qu'un seul et même corps.

On voit que Socrate a reconnu, comme Hippocrate son contemporain, la nécessité de reconstruire à neuf l'édifice entier des sciences; qu'il rejetait les hypothèses; qu'il en appelait à un sens intime ou à la conscience, à

l'expérience, à l'analyse. On ajoute qu'il circonscrivait les études dans la sphère des objets que les facultés et les méthodes intellectuelles peuvent atteindre. Si Socrate avait de pareilles vues, et s'il expliquait nettement ce qu'il entendait par sens intime ou conscience, il faut convenir que Platon n'a guère profité des leçons d'un si grand maître. A la vérité, Platon comprit que le premier pas à faire dans les études philosophiques était d'analyser la pensée; mais il crut y parvenir en commençant par rechercher l'état passé, présent et futur, de la substance intelligente; par déterminer son origine, son essence, ses rapports avec Dieu, avec le logos, avec l'univers. Une analyse de l'entendement ne précède point son système général de philosophie; elle y est incluse, et n'est, en quelque sorte, que l'un des chants d'un grand poème. Nous y apprenons à distinguer dans notre esprit deux facultés, celle de sentir et celle de penser; à sous-diviser la seconde en intellect et raison; à rapporter aux sens les images, à l'intellect les notions, à la raison les idées, c'est-à-dire les formes ou types d'après lesquels Dieu a ordonné le monde, et qu'il a imprimés dans nos âmes pour y devenir les principes de nos connaissances. Mais ce n'est là, comme je viens de le dire, qu'une partie d'un plus vaste système.

Point de science de ce qui passe. La matière, mue et transformable de toute éternité, n'est l'objet d'aucune connaissance proprement dite; les choses sensibles ne sont pas des êtres : il n'y a de réalité ou du moins de vérité que dans les essences immuables, c'est-à-dire dans les idées, éléments du monde intelligible, exemplaires ou archétypes du monde sensible. Ces idées composent l'entendement divin; elles existent en Dieu, cause uni-

que et pre
finie et in
matière, e
place un
produit ou
ment, cet
renferme
temporair
nelles, qu
les essence
purer, s'é
dire pour
science hu
sisté aux
n'a obéi q
fiée à l'ân
essences, c
a que la p
de cette d
cupiscible

Telle e
qu'on en
logue le
d'indique
cuteurs,
que le pr
ainsi que
séance, a
contrées
orientale
depuis q
répandu

conscrivait
facultés et
dre. Si So-
nettement
nce, il faut
çons d'un
crit que le
osophiques
arvenir en
présent et
miner son
a, avec le
dement ne
ophie; elle
e l'un des
s à distin-
e sentir et
intellect et
l'intellect
es formes
monde, et
r les prin-
comme je
e système.
ère, mue
d'aucune
nsibles ne
moins de
dire dans
emplaires
omposent
ause uni-

que et première, souverainement bonne, substance in-
finie et incorporelle, quoique ignée. Entre Dieu et la
matière, entre les essences et les choses muables, se
place un être mitoyen, instrument par lequel Dieu
produit ou plutôt arrange l'univers visible. Cet instru-
ment, cet être moyen est l'âme du monde, laquelle
renferme toutes les âmes destinées à s'emprisonner
temporairement dans les corps des animaux; âmes éter-
nelles, qui, avant leur séjour dans les corps, voyaient
les essences, et qui, durant ce séjour même, peuvent s'é-
purer, s'élever assez pour les entrevoir encore, c'est-à-
dire pour rapprendre ce qu'elles ont su; car toute
science humaine est réminiscence. Une âme qui a ré-
sisté aux mouvements désordonnés de la matière, qui
n'a obéi qu'aux impressions de Dieu, retourne puri-
fiée à l'âme du monde, et y contemple à son gré les
essences, ce qui est la félicité suprême. Toutefois il n'y
a que la partie raisonnable de notre âme qui soit digne
de cette destinée: les deux autres, l'irascible et la con-
cupiscible, sont mortelles.

Telle est, Messieurs, la doctrine de Platon, autant
qu'on en peut juger par des livres où la forme du dia-
logue le dispense fort souvent d'être méthodique, et
d'indiquer, entre les opinions qu'il prête à ses interlo-
cuteurs, celles qu'il adopte lui-même. Cette doctrine,
que le profane Condillac ose appeler un délire, avait,
ainsi que nous l'avons vu au commencement de cette
séance, apparu et germé dès longtemps en diverses
contrées de l'Asie; elle avait séduit des imaginatives
orientales, bien avant d'exercer celle de Platon. Mais
depuis qu'il l'a parée des grâces de son style, qu'il a
répandu sur elle les charmes de son éloquence et pour

ainsi dire de sa poésie, elle a eu sur les études philosophiques et même théologiques de tous les siècles une insurmontable influence. On la retrouve chez les écrivains ecclésiastiques les plus orthodoxes et les plus respectables, en même temps que chez quelques-uns de leurs adversaires, surtout chez les gnostiques; elle se reproduit et se développe ou s'exagère dans l'école d'Alexandrie; elle reparait dans les controverses du moyen âge, et se perpétue dans celles de nos temps modernes. Nous en rencontrons, sous différentes formes, ou les germes, ou les détails, ou les résultats, dans les livres de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz et de Kant. Elle est partout où les natures universelles, l'ordre essentiel, les idées innées, l'étendue intelligible, ou les sentiments intimes appelés faits de conscience, tiennent la place des faits purement sensibles; partout où une synthèse immédiatement savante devance la timide analyse, la circonscrit, la domine, dispense enfin ou défend même d'observer avec trop de scrupule les effets de notre organisation naturelle et de nos habitudes sociales. Indépendamment du talent de Platon, plusieurs caractères de sa philosophie ont concouru à la rendre extrêmement communicable: Condillac dirait contagieuse. Du premier abord, elle vous présente des idées générales, sans que vous ayez à prendre la peine de les composer de notions particulières. Point de faits matériels à recueillir; point de vérifications, ni d'expériences, ni de tâtonnements; point de langue à faire, ni même à étudier. Il ne s'agit que de choisir à volonté, dans le langage ordinaire, un certain nombre de termes abstraits, d'une signification

ague, et
 La nature
 orassent,
 pour donne
 le la scien
 philosophe
 que du tal
 miers l'illus
 quand ce n
 leurs pro
 La phiic
 l'enthousia
 bien mieux
 combine se
 d'un poème
 noms et elle
 qu'il y en a
 elle vous e
 près comme
 tiques. Vou
 leur imprim
 tuations le
 les formes
 Vénus, An
 nous des p
 se conserve
 connues, a
 que sensil
 qu'une mé
 le monde,
 pensées. T
 telles sont

ague, et d'en former des combinaisons ingénieuses. La nature de ces termes, l'étendue indéfinie qu'ils embrassent, et le mystère qui les enveloppe, suffisent pour donner aux doctrines qu'ils expriment l'empreinte de la science la plus transcendante. Cette manière de philosopher peut sembler une sorte de jeu, qui n'exige que du talent : les joueurs habiles y éprouvent les premiers l'illusion qu'ils font aux autres ; et leurs créations, quand ce ne seraient que des prestiges, resplendent à leurs propres yeux comme des lumières.

La philosophie platonicienne veut de la verve et de l'enthousiasme : elle est poétique, romanesque, et, pour bien mieux dire, romantique. Les idées abstraites qu'elle combine sont entre ses mains comme les personnages d'un poème : d'avance, s'il le faut, elle vous en dit les noms et elle en détermine le nombre ; elle vous annonce qu'il y en a trois, quatre, cinq, sept, ni plus ni moins ; elle vous en donne le programme ou la liste, à peu près comme il se pratique à la tête des ouvrages dramatiques. Vous la voyez distribuer les rôles à ses acteurs, leur imprimer des mouvements, les placer dans les situations les plus propres à développer les qualités et les formes dont elle les a doués. De même que Junon, Vénus, Armide, Zaïre et Clarisse sont devenues pour nous des personnes dont les images ou les souvenirs se conservent dans nos esprits comme si nous les avions connues, ainsi reçoivent une existence positive et presque sensible les principes, les causes, les agents qu'une métaphysique poétique sait employer à former le monde, et à composer le système général de nos pensées. Telle est, Messieurs, notre nature, ou bien telles sont nos habitudes intellectuelles, qu'il y a deux

manières très-distinctes de nous communiquer des opinions. L'une est de nous aider à nous les donner à nous-mêmes par l'examen et la décomposition des objets; l'autre est d'offrir à notre imagination un tissu brillant de notions déjà toutes faites. Le premier de ces moyens est d'une lenteur extrême, il fatigue le maître et les disciples; l'autre les transporte d'un plein vol dans les hauteurs de la science, et réussit trop bien à les enchanter, pour qu'ils ne soient pas persuadés qu'il les éclaire.

La philosophie prend à tel point chez Platon les caractères d'inspiration, la forme de révélation, qu'il a été surnommé Divin. Il nous reste de lui trente-six ouvrages, que l'on a distribués en neuf tétralogies ou quaternes. La première de ces sections comprend l'*Eutyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Phédon* : c'est l'une des plus riches. Eutyphron est un faux dévot, qui croit se rendre agréable aux dieux en accusant son père; mais Socrate, qui vient d'être accusé lui-même par Mélitus, en informe Eutyphron, qu'il tâche de ramener, par des questions un peu capiteuses, à de plus saines idées de morale. L'*Apologie* de Socrate est d'une très-haute éloquence, ainsi que plusieurs morceaux du *Criton*, surtout celui où Socrate, pour repousser le conseil qu'on lui donne de s'évader, suppose que les lois de sa patrie lui apparaissent, et, le rappelant au devoir qu'on veut qu'il méprise, le retiennent innocent et libre dans les fers. Le livre intitulé *Phédon* nous représente Socrate s'entretenant avec ses amis de l'immortalité de l'âme, avant de boire la ciguë : on admire le caractère pathétique et sublime des premières pages. Il y a dans les autres

es raisons
La deux
du *Théétète*
pour objet
relations av
ologies, q
re Platon
te est un
origine de
ectement à
questions, p
ux à aucu
re du *Sop*
oyaume, n
fois enseig
es peuples.
Le *Parme*
orment un
est du m
es choses,
ant fort te
ion de Bru
histiques f
qu'en soutem
re philoso
montrer à n
xposer au
près l'opini
analyse du F
Proclus, de
offre une l
agresse : on

niquer des
s donner à
on des ob
n un tissu
premier de
fatigue le
d'un plein
t trop bien
persuadés

Platon les
tion, qu'il
a trente-si
talogies ou
prend l'*Eti*
et le *Phé*

ron est un
x dieux en
d'être ac-
Cutyphron.
n peu cap-
L'Apologie
, ainsi que
ui où So-
donne de
i apparais-
t qu'il mé-
es fers. Le
te s'entre-
me, avant
pathétique
les autres

es raisonnements auxquels Fénelon n'approuvait pas.

La deuxième tétralogie est composée du *Cratyle*, du *Théétète*, du *Sophiste*, du *Politique*. Le *Cratyle* a pour objet l'exactitude des noms, leurs origines, leurs relations avec les choses. Il contient beaucoup d'étymologies, qui, en général, ne sont pas heureuses : peut-être Platon n'a-t-il voulu que s'en moquer. Son *Théétète* est un jeune homme qui, interrogé par Socrate sur l'origine de nos connaissances, les rapporte assez directement à nos sensations. Mais Socrate, à force de questions, parvient à le dérouter ; et l'on n'arrive avec lui à aucun résultat d'une grande importance. Le livre du *Sophiste* ou de l'Être, celui du *Politique* ou du Royaume, ne sont guère plus instructifs ; le dernier toutefois enseigne qu'un roi doit être le père et le pasteur des peuples.

Le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Banquet* et le *Phèdre* forment un troisième quaterne, très-digne d'attention. C'est du monde intellectuel, de l'essence intelligible des choses, qu'il s'agit dans le *Parménide*. On est pourtant fort tenté, en lisant ce livre, de partager l'opinion de Brucker, qui n'y voyait que d'obscures et sophistiques futilités. Batteux ne contredit ce jugement qu'en soutenant que Platon, loin d'enseigner ici sa propre philosophie ou celle de Socrate, n'a voulu que montrer à nu les vains systèmes de l'école d'Élée, et les exposer au mépris des hommes judicieux. C'est à peu près l'opinion de Tiedemann, qui a donné une savante analyse du *Parménide*, et accusé les alexandrins, surtout Proclus, de l'avoir fort mal compris. Le *Philèbe* nous offre une longue discussion sur la volupté et sur la sagesse : on examine si elles sont conciliables, et si le

bonheur de l'homme ne consiste pas à les réunir ; mais ce point ne demeure pas très-positivement convenu entre les interlocuteurs. Dans le Banquet, chaque convive prononce un discours sur l'amour : l'un en célèbre les effets, l'autre en distingue les espèces ; celui-ci en recherche la nature, celui-là en admire la puissance. Presque tous prennent le mot *amour* dans un sens très-étendu, qui embrasse l'amitié. Le Phèdre traite de la beauté, du beau essentiel, de l'art de le distinguer des prestiges qui en usurpent le nom et les apparences. Ce dialogue est parsemé de détails quelquefois peu sévères ; et Plutarque y remarquait certaines descriptions au moins superflues.

Je ne m'arrêterai, Messieurs, qu'à un seul des quatre articles de la section suivante : savoir, au premier *Alcibiade*. Que ce livre soit réellement de Platon, je le crois fort, quoiqu'on en ait douté ; mais qu'il contienne le germe de toute sa métaphysique, je partagerais plutôt l'opinion de ceux qui n'attribuent qu'un caractère dramatique à ce dialogue : il tend à convaincre Alcibiade de son ignorance, et de la nécessité d'entreprendre des études sérieuses, s'il veut prendre une part honorable aux délibérations publiques des Athéniens. Qu'il attende, avant d'entrer dans la carrière politique qu'il sache au moins ce que c'est que la justice, et qu'il ait acquis des notions précises de la statistique et des intérêts de son pays. Nous retrouverons, Messieurs, dans les œuvres de Xénophon un entretien du même genre entre le jeune Glaucon et Socrate ; morceau plus généralement connu, depuis que M. Andrieux en a fait une élégante et ingénieuse traduction en vers. Quant au livre de Platon, il est parsemé de traits historiques

c'est vers
tracer la f
énoncer d
edemann
ées manq
rsqu'on a
ate la the
la vérité.
ent Tieder
ne raison s
ons intelle
roclus a p
où sur qu
ur chef, de
nature de
Les quatre
nt *Théagè*
présenté par
admettre c
ue l'on pr
ommes. Ch
ogue qui a l
ar Philippe
tempéran
une discu
ravoure, su
oyis cause
ésavoué pa
ans cet ent
La sixième
protagoras,
son frère ain
XX.

réunir ; mais
 ent conve
 chaque con
 un en célé
 es ; celui-
 la puissance
 ns un sen
 èdre trait
 distinguer
 apparences
 quefois pe
 es descrip
 l des quatre
 premier A
 laton, je k
 il contien
 gerais plu
 n caractè
 incire Alc
 'entrepre
 ne part he
 Athéniens
 e politique
 ice, et qu
 ique et de
 Messieurs
 du même
 orceau plu
 ux en a fai
 ers. Quant
 historiques

c'est vers la fin seulement que Socrate a occasion de tracer la fameuse maxime « Connais-toi toi-même, » et énoncer quelques idées sur la nature de l'homme. Tiedemann fait même observer que l'expression de ces idées manque d'exactitude, et qu'on s'est fort abusé lorsqu'on a cru voir dans quelques métaphores de Socrate la théorie d'une intuition extatique de Dieu et de la vérité. C'est le comble de l'absurdité, dit bien crûment Tiedemann, que de supposer qu'il puisse y avoir une raison sans raisonnement, et un intellect sans fonctions intellectuelles. Telle est pourtant l'hypothèse que Proclus a prétendu extraire du premier Alcibiade; et voilà sur quel fondement les néo-platoniciens ont, de leur chef, donné un second titre à ce livre: savoir, *De la nature de l'homme*, Περὶ φύσεως ἀνθρώπου.

Les quatre articles de la cinquième division s'appellent *Théagès*, *Charmide*, *Lachès* et *Lysis*. Théagès est présenté par son père Démodocus à Socrate, qui, avant d'admettre ce nouveau disciple, discute les fausses idées que l'on prend de la sagesse dans le commerce des hommes. Charmide est l'un des interlocuteurs d'un dialogue qui a lieu quelques jours après la prise de Potidée par Philippe, et dans lequel on recherche la nature de la tempérance. Lachès est un Athénien qui prend part à une discussion scolastique sur la définition de la bravoure, sur la question de savoir si c'est une science. Lysis cause avec Socrate sur l'amitié; mais Socrate a désavoué particulièrement ce que Platon lui fait dire dans cet entretien.

La sixième tétralogie consiste dans l'*Euthydème*, le *Protagoras*, le *Gorgias* et le *Ménon*. Euthydème, son frère aîné et Socrate s'engagent en de vagues dis-

sertations, où il s'agit du bien, de la science et de l'incertitude des connaissances humaines. Quoique Protagoras soit le personnage ridicule du dialogue qui porte son nom, il n'y est point, à vrai dire, plus fécond que Socrate en sophismes et en arguties d'école. Gorgias et Polus disputent avec Socrate encore sur l'art oratoire. Ce livre, assez étendu, renferme d'utiles observations contre l'éloquence sophistique et sur les abus de l'éloquence populaire. La vertu est-elle une science? La vertu peut-elle s'enseigner? Telles sont les questions que Ménon et toujours Socrate ont le loisir de discuter; nous lisons dans ce dialogue que toute science humaine est un ressouvenir d'une vie antérieure, et, ce qui peut sembler mieux prouvé, que le doute est une grande partie de la sagesse.

On a pour septième quaterne les deux *Hippias*, la *Ménéxène* ou l'*Épitaque*. Ce dernier article est une oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie en divers combats. Ion est le titre d'une déclamation contre les rhapsodes, qui allaient récitant des vers d'Homère d'Hésiode et des autres poètes. Dans le second et le plus court des deux *Hippias*, Socrate préfère le caractère d'Achille à celui d'Ulysse. Il soutient, dans le premier, que le beau est ce qui est utile et puissant, et ne consiste point, comme le prétend Hippias, à parler avec élégance et avec force dans les assemblées publiques. Cet Hippias a voulu enseigner l'éloquence et la politique dans Lacédémone, et n'y a pas fait fortune.

Les dix livres de la *République* ne comptent que pour un seul article de la huitième tétralogie. La *République* de Platon est à peu près, ainsi que son monde et son âme, divisée en trois ordres, qui sont les magistrats

guerriers
philosophes
attachent à
fortune. S
elle d'où l
communes
vres de l
es choses
ble, est l
as compl
depuis long
Afrique n
le contro
ophon rep
nérîte d'au
est pas du

La neu
e traité de
titulé *Épin*
des lettres
a sous le t
on y trouv
et une dis
Lois est tr
extraire un
des plus re
l'éducatio
ques doiv

En vou
j'ai préfér
ancienne.
disons

etc. guerriers et les ouvriers. Il veut pour magistrats les philosophes qui soient religieux et musiciens, et qui attachent à l'éducation des enfants la plus haute importance. Selon lui, la société la mieux ordonnée est celle d'où les poètes sont bannis, et où les femmes sont communes. Le second article est le *Timée*, celui des livres de Platon où son système général de la nature des choses, de l'univers intelligible et de l'univers sensible, est le plus développé. Dans le *Critias*, qui n'est pas complet, il est parlé de l'Atlantide, île immense depuis longtemps submergée. Est-ce une fiction? Est-ce l'Afrique méridionale? Est-ce l'Amérique? Grand sujet de controverse entre les savants. Le dialogue où Cléophon reproche à Socrate de ne pas définir la vertu, mérite d'autant moins d'attention que l'authenticité n'en est pas du tout constante.

La neuvième et dernière section comprend *Minos*, le traité *des Lois* en douze livres, un treizième livre intitulé *Épinomis* et qui semble supposé, en quatrième lieu des lettres qui ne sont pas moins apocryphes. Ce qu'on a sous le titre de *Minos* n'est peut-être qu'un fragment : on y trouve une apologie de ce législateur de la Crète, et une dispute sur la définition de la loi. Le traité des Lois est trop peu méthodique pour qu'il y ait moyen d'en extraire un système. Parmi les détails qu'on y rencontre, les plus recommandables seraient ceux qui concernent l'éducation, et les rapports que les institutions politiques doivent avoir avec les localités.

En vous offrant un aperçu des ouvrages de Platon, j'ai préféré la distribution en tétralogies comme la plus ancienne. On a dans les derniers siècles établi d'autres divisions plus arbitraires, sans être plus méthodiques.

Les épigrammes attribuées à Platon, et son testament conservé par Diogène de Laërte, restent en dehors des tétralogies. Quant aux livres intitulés *Aleyon*, *Acéphale* ou *Sisyphé*, *Démodocus*, *du Juste*, *de la Vertu*, les *Définitions* et quelques autres, on convient qu'il n'en est pas l'auteur. Il avait composé des dithyrambes, des drames, des poèmes, qu'il a lui-même livrés aux flammes. Je ne vous entretiendrai pas en ce moment des travaux de ses interprètes, scoliastes, commentateurs et traducteurs : la liste en serait interminable et fastidieuse. Parmi les noms qui la rempliraient, les plus dignes de mémoire se présenteront plus à propos dans le cours de nos prochaines séances, à mesure qu'ils seront amenés par l'ordre chronologique des faits dont se compose l'histoire de la philosophie.



RÉCIS DE
PLATON

Messieur
dernière sé
systèmes ph
être ou qu
avons jusq
ar Thalès;
ont les che
énide et Z
ocrate et
es six école
t à la pre
re ère. On
es qui se s
ous les av
ésignées :
épendance
osophie de
ers de cha
déterminer
ont précédé
an 430 av
a naissance
ristote. On
Cadmus ou

ETC.

n testamen
ehors desté
, *Acéphale*
e *Vertu*, le
t qu'il n'è
ambes, de
s aux flam
moment de
mentateurs
ble et fasti
t, les plus
ropos dans
e qu'ils se
aits dont se

TROISIÈME LEÇON.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE APRÈS
PLATON JUSQU'À L'AN 500 DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, j'ai essayé de vous offrir, dans notre dernière séance, un précis de l'histoire des anciens systèmes philosophiques, surtout de ceux qui ont pétré ou qui sont nés au sein des cités grecques. Nous avons jusqu'ici distingué six écoles : l'Ionique, fondée par Thalès; l'Italique, établie par Pythagore; l'Éléatique, dont les chefs ont été successivement Xénophane, Parménide et Zénon d'Élée; puis celles de Leucippe, de Démocrite et de Platon. La fondation et les progrès de ces six écoles correspondent au sixième, au cinquième et à la première moitié du quatrième siècle avant notre ère. On a donné des noms à quelques autres sectes qui se sont élevées durant ces mêmes temps; mais nous les avons rattachées à celles qui viennent d'être désignées : il nous a paru qu'elles n'en étaient que des dépendances. J'ai exposé le système général de la philosophie de Platon, et indiqué même les sujets particuliers de chacun de ses livres. J'ajouterai, pour mieux déterminer les rapports de son école avec celles qui l'ont précédée ou suivie, qu'il était né dans l'île d'Égine, l'an 430 avant l'ère vulgaire, environ quarante ans après la naissance de Socrate, et quarante-six avant celle d'Aristote. On dit que son père, Ariston, descendait de Cadmus ou de Codrus, et sa mère Périctyone, d'un

frère de Solon; que d'abord il avait porté, selon l'usage, le nom de son aïeul Aristoclès; mais qu'un de ses maîtres, Socrate peut-être, le nomma Platon à cause de la largeur de ses idées ou de ses épaules. Ces traditions sont fort suspectes; car, ainsi que l'observe Brucker, le nom de Platon était déjà commun chez les Grecs avant 430. Le philosophe qui l'a porté et immortalisé était entré durant sa jeunesse en quelque autres carrières: il avait tenté de se faire athlète, peintre, musicien, poète; il devint un très-habile écrivain. Des voyages étendirent ses connaissances: il parcourut la Grèce, l'Égypte, l'Italie méridionale, et fut trois fois attiré en Sicile par le fol espoir d'y inspirer des sentiments équitables à des tyrans de profession. Il irrita Denys l'Ancien, qui le fit vendre, et déplut à Denys le Jeune, auquel il échappa plus heureusement. C'est dans Athènes qu'il a eu des disciples. Il y avait ouvert une école avant la mort de Socrate; car on assure que celui-ci s'écriait quelquefois: « Que de sottises « ce jeune homme débite sous mon nom! » En effet, Platon, dans ses leçons comme dans ses livres, ne faisait point de citer Socrate, tout en professant des doctrines empruntées bien plutôt de Pythagore, de Xénophane et de Parménide. Socrate avait indiqué l'expérience comme la source des lumières; Platon prouvait par des principes, et vous avez vu, Messieurs, par quels principes.

Il donnait ses leçons hors des murs d'Athènes, dans un jardin qui avait appartenu au nommé Académus ou Écadémus. C'est de ce personnage que vient le nom d'*Académie*, si fameux dans l'histoire de la philosophie ancienne comme dans celle de nos littératures modernes.

La doctrine par son nom, et avec leurs disciples le qu'on chef de la méthode professait guère, celle pour les essences aucune confirmation de l'Académie, Critiques n'appartenait nous que qui pouvait val, dans ne reconmourut n discerner Philon de Antiochus tant de pésilas. Ces avec celle diens de de pour ne pa l'attribuer Nous ne ti école même rine qui la intellectuel,

La doctrine de Platon fut assez purement conser-
 vée par son neveu Speusippe, par Xénocrate, par Po-
 non, et ensuite par Grantor, lesquels composent,
 avec leurs disciples, l'école platonique proprement dite,
 celle qu'on a qualifiée l'ancienne Académie. Arcésilas,
 chef de la moyenne, au troisième siècle avant J. C., ne
 professa guère qu'une seule des opinions de la pre-
 mière, celle qui déclarait les sens incapables d'aperce-
 voir les essences, et par conséquent de nous transmettre
 aucune connaissance véritable; c'était un commen-
 cement de scepticisme. Le fondateur de la troisième
 académie, Carnéade, alla plus loin : il soutint que les
 vérités n'existaient qu'en elles-mêmes; qu'il ne nous
 appartenait pas de les connaître; qu'il n'y avait pour
 nous que des apparences ou de simples hypothèses,
 qui pouvaient cependant nous guider, tant bien que
 mal, dans le cours de la vie; il admettait le fatalisme,
 et ne reconnaissait point de morale ou de loi naturelle.
 Il mourut vers l'an 129 avant notre ère; et après lui
 on discerne encore une quatrième académie fondée par
 Philon de Larisse, et une cinquième qui eut pour chef
 Antiochus d'Ascalon, contemporain de Cicéron. Ce sont
 autant de progrès ou de variations du scepticisme d'Ar-
 césilas. Ces quatre sectes n'ont réellement de commun
 avec celle de Platon que le nom d'Académie; et, si je
 m'osais en descendre jusqu'à Antiochus, c'est seulement
 pour ne pas omettre les dépendances qu'on a coutume
 d'attribuer, assez mal à propos, à l'école platonique.
 Nous ne tiendrons compte en ce moment que de cette
 école même, restreinte à la première académie. La doc-
 trine qui la caractérise est de reconnaître un monde in-
 tellectuel, archétype du monde visible; d'appliquer im-

médiatement la pensée humaine à la contemplation du premier, d'admettre des communications directes entre l'esprit de l'homme et la source divine de toute science des révélations intimes et personnelles, tout autres que celles que la foi consacre; en un mot, des connaissances essentielles et primitives, soit innées, soit formées dans les régions supérieures de notre intelligence, et acquises, comme on le dit aujourd'hui, dans le pays des intuitions.

Je ne crois pas que le nom d'*idéalisme* soit celui qui convienne à cette philosophie, quoiqu'on le lui ait depuis quelque temps appliqué. Il avait été jusqu'ici plus ordinairement réservé aux sectes qui, comme l'éclectique, nient l'existence du mouvement ou même du corps, ou qui du moins enseignent qu'elle ne peut jamais être assez attestée par les apparences sensibles. L'école que nous appellerons platonique admet comme réel le monde visible et matériel, et déclare seulement que c'est dans le monde intelligible que les vérités essentielles apparaissent à nos esprits.

Aristote, fondateur d'une septième école grecque était né à Stagire, en 384 : il avait trente-cinq ans en 349, époque probable de la mort de Platon ; et dès lors, sans doute, il s'était distingué dans la carrière des études philosophiques. Vous savez que ses disciples ont reçu le nom de Péripatéticiens, parce qu'ils discourent en se promenant dans le Lycée. Aristote est l'homme de l'antiquité qui a recueilli le plus d'observations, tenté le plus d'analyses, cultivé le plus de sciences. Ses regards pénétrants, dirigés à la fois sur la nature et sur les arts, sur l'univers et sur la société, sur les objets physiques et sur les relations morales, ont recherché,

oursuivi pre
maines ; et
mense, ils
l'aucun de s
encore que de
urs il eût él
il eût échapp
immédiates et
lenti les pro
oute philosop
ar la généra
s rapports d
at présent, l
oir si elles o
existence ou
développemen
ents primiti
aient fort épi
out ce qui le
t les résoudre
questions plu
antes. Aristot
outes nos co
e hâta, com
a raison asse
gore, l'unité
Leucippe et l
l'autres hyp
Les princi
es existent.
des principe
périssent, il

oursuivi presque tous les détails des connaissances humaines; et, s'ils n'en ont point embrassé la sphère immense, ils l'ont du moins parcourue. Plus instruit qu'aucun de ses contemporains, il avait plus de génie que de savoir; et l'on ne peut dire à quelles hautes études il eût élevé rapidement la plupart des sciences, si l'eût échappé davantage à cette manie d'abstractions immédiates et de généralités qui avait partout si fortement senti les progrès. Ses prédécesseurs avaient cru que toute philosophie devait commencer par un système sur la génération du monde; qu'avant de reconnaître les rapports des choses avec nous, avant d'étudier leur état présent, leurs propriétés, leurs effets, il fallait savoir si elles ont toujours été, scruter les causes de leur existence ou de leurs formes, tracer l'histoire de leurs développements ou de leurs altérations, deviner les éléments primitifs qui les constituent. Ces problèmes sentaient fort épineux encore, après qu'on aurait examiné tout ce qui les précède; mais les aborder les premiers et les résoudre suffisait pour rendre insolubles des questions plus immédiates et plus réellement importantes. Aristote, quoiqu'il inclinât fort à croire que toutes nos connaissances dérivent de nos sensations, ne hâta, comme un autre, d'établir des principes; et la raison assez forte pour rejeter les nombres de Pythagore, l'unité absolue de Xénophane, les atomes de Leucippe et les essences de Platon, resta condamnée à l'adoption des autres hypothèses générales.

Les principes, s'est-il dit, sont ce par quoi les choses existent. Puisqu'il y a des choses, il faut qu'il y ait des principes; et, puisque les choses s'engendrent et se détruisent, il faut qu'il y ait des principes contraires.

Or quel en sera le nombre? Deux seraient opposés, et leurs effets détruits les uns par les autres. Il y en a donc trois : la matière, la forme et la privation. La matière, qui n'est rien par elle-même, est un sujet habile à devenir corps dès qu'elle est revêtue de qualités. Les corps ont du mouvement : il existe donc un moteur immobile. Tout ce qui n'est pas ce moteur se meut ou en ligne droite ou en ligne courbe : en ligne droite dans l'espace sublunaire, où les choses sont tantôt pesantes, tantôt légères, selon qu'elles s'approchent du centre ou qu'elles s'en éloignent; en ligne courbe dans les cieux, où rien n'est léger ni pesant, parce que chaque chose demeure toujours à la même distance du centre. La terre est l'élément pesant; le feu est l'élément léger; l'eau et l'air sont les éléments moyens. Mais il est au delà de l'espace sublunaire une cinquième essence, une quintessence inaltérable. Les cieux sont incorruptibles, et seuls dignes de l'attention du moteur suprême. Ce qu'il y a de plus noble parmi les choses sublunaires, c'est notre âme, principe de tout ce qui se produit en nous, assemblage des trois facultés, de végéter, de sentir et de raisonner. Les deux premières de ces facultés meurent; la troisième se compose de l'entendement passif qui meurt aussi, et de l'entendement actif qui est immortel, qui pourrait bien même être une émanation, non de l'Être suprême, non de l'âme du monde, mais d'une intelligence éternelle, animant toute l'espèce humaine.

On peut soupçonner Aristote d'avoir enseigné cette doctrine; on ne pourrait pas l'en convaincre, car il s'en faut qu'elle soit clairement exposée dans ses ouvrages, qui ne nous sont parvenus que défigurés. Il est

rai que no
es de littéra
mais une mo
e reste, y c
e logique o
oup de not
ote avait d
es résultats
taient cons
hraste, qui
e Sceptis. C
lusieurs, qu
l'Alexandrie
itiers de Ne
ent trente a
ous prétext
es achever
L'ordre des
restitués, de
obscurcis ég
des oracles,
des blasphè
ont été refa
Enfin il a é
qu'il nous
percer un t
latins, qui
voyez, Mes
siècles, enc
qui nous re
en avons p
lisant la list

proposés, et j'ai que nous y retrouvons encore de très-bons traités de littérature, de politique et d'histoire naturelle; mais une métaphysique obscure décolore et flétrit tout le reste, y compris même, s'il faut l'avouer, les livres de logique ou d'idéologie, qui recèlent pourtant beaucoup de notions utiles et d'analyses profondes. Aristote avait donné fort peu de publicité aux écrits où les résultats de ses méditations et de ses recherches étaient consignés : il les laissa en mourant à Théophraste, qui les légua, trente-six ans plus tard, à Nélée de Scepsis. On dit que Ptolémée Philadelphie en acheta plusieurs, qui furent brûlés depuis avec la bibliothèque d'Alexandrie; que les autres furent enfouis par les héritiers de Nélée dans un souterrain, d'où ils sortirent, trente ans après, mutilés et vermoulus. Bientôt, sous prétexte de les restaurer, les copistes et les sophistes achevèrent à l'envi de les rendre méconnaissables. L'ordre des livres fut bouleversé : les textes, cent fois restitués, déplacés, commentés, discutés, demeurèrent obscurcis également par ceux qui les révéraient comme des oracles, et par ceux qui les réprouvaient comme des blasphèmes. Quelques-uns de ces prétendus textes ont été refaits d'après des versions arabes ou latines. Enfin il a été de toutes ces manières si bien procédé, qu'il nous faut aujourd'hui, pour aborder Aristote, percer un triple nuage d'interprètes grecs, arabes et latins, qui l'enveloppe dans nos bibliothèques. Vous voyez, Messieurs, que ses livres ont eu, à travers les siècles, encore plus de malheur que de célébrité. Ceux qui nous restent sont nombreux et volumineux : nous en avons perdu davantage. En voyant les uns, et en lisant la liste des autres, on admire la féconde activité

d'un philosophe qui n'a vécu que soixante-trois ans (de 384 à 322), et qui en a perdu huit à faire l'éducation d'Alexandre. Aristote semble distribuer ses propres livres en deux classes, les exotériques et les acroamatiques; distinction qui a fort tourmenté ses commentateurs et ses historiens. Plusieurs disent qu'il avait comme la plupart des philosophes plus anciens que lui y compris Platon, deux doctrines, et que le nom d'acroamatique désigne la secrète. D'autres réservent ce nom aux livres qui traitent des propriétés internes de la nature intime des choses, et appliquent la dénomination d'exotérique aux ouvrages qui ne concernent que les apparences extérieures. Ce n'est point là le sens ou du moins l'usage ordinaire de ce mot : vous l'avez vu employé pour indiquer la publicité d'un enseignement ; et l'on a d'ailleurs peine à concevoir l'opposition à établir entre exotérique ou externe, et acroamatique, c'est-à-dire écouté ou entendu. Une division plus claire et plus utile consisterait à placer d'un côté les livres où l'on reconnaît davantage l'esprit d'observation et d'analyse, de l'autre ceux qui, plus imprégnés de la doctrine métaphysique et du système de physique générale dont je vous ai d'abord offert le précis, ne renferment guère, à parler avec franchise, que d'obscures et stériles spéculations.

On peut mettre à la tête des premiers la *Rhétorique* et la *Poétique*. Cesont les deux plus anciens traités que nous ayons sur l'art d'écrire; et vingt siècles écoulés depuis n'en ont produit qu'un assez petit nombre de meilleurs. La Poétique cependant ne traite que de l'épopée et de la tragédie : c'est vraisemblablement le premier livre d'un ouvrage dont les deux tiers sont per-

s. On conje
ncipal la
me des fins
ssi divisée
loquence,
lérées dans
rnier sur l'
uoique la d
ns cet ouvr
t puisé ce
lérable. Un
Alexandre,
Aristote; m
selon tout
Les huit l
aurait dési
sez par la p
sse des idées
monarchie
nt, en dégr
e. Il recher
ces divers
ncipe qui
ntiments et
our se main
archie, l'ho
chesses; à l'
our éclairé
licence con
e. L'ouvrag
tion mixte,
nées, et où

s. On conjecture que le second livre avait pour objet principal la comédie, et qu'il s'agissait dans le troisième des fins morales de la poésie. La Rhétorique est aussi divisée en trois livres, l'un sur les divers genres d'éloquence, l'autre sur les mœurs et les passions considérées dans leurs rapports avec l'art oratoire, le dernier sur l'élocution et sur les parties du discours. Quoique la dialectique remplace trop souvent l'analyse dans cet ouvrage, la plupart des rhéteurs modernes y ont puisé ce qu'il enseigne de moins inutile et de plus estimable. Une autre rhétorique, celle qui est adressée à Alexandre, a été insérée dans la collection des œuvres d'Aristote; mais elle est peu digne de lui appartenir, selon toute apparence, elle n'est point de lui.

Les huit livres de sa *Politique*, dans lesquels on pourrait désirer plus de méthode, se recommandent surtout par la profondeur et souvent par l'extrême justesse des idées. Aristote distingue trois gouvernements, la monarchie, l'aristocratie, la république, qui devient, en dégénérant, tyrannie, oligarchie et démagogie. Il recherche les éléments, les caractères, les effets de ces diverses constitutions; il assigne à chacune le principe qui lui est propre, c'est-à-dire, le genre de sentiments et d'habitudes qu'elle a besoin d'inspirer pour se maintenir; au despotisme, la crainte; à la monarchie, l'honneur; à l'oligarchie, le goût et le soin des richesses; à l'aristocratie, la vertu; à la république, l'amour éclairé de la liberté personnelle; à la démagogie, la licence commune, qui ramène la terreur et la tyrannie. L'ouvrage contient d'ailleurs le plan d'une organisation mixte, où l'aristocratie et la démocratie sont combinées, et où la distinction des trois pouvoirs, légis-

latif, exécutif et judiciaire, semble indiquée. Le philosophe fait surtout sentir la nécessité d'adapter à la constitutionnelle toutes les autres lois de chaque État et spécialement celles qui concernent l'éducation des enfants. Quand il remonte aux origines politiques, il voit la société naître des affections domestiques; la royauté, de la puissance paternelle; la tyrannie, du pouvoir des maîtres sur les esclaves; la république, d'une sorte de confédération des chefs de famille. Cette théorie peut bien n'être pas toujours exempte d'erreurs, mais elle suppose une longue étude du sujet. Aristote avait décrit les gouvernements de cent cinquante-huit cités : nous n'avons plus ce travail, où se trouvaient recueillies les connaissances historiques et positives qui ont servi à composer et à vivifier les huit livres de sa Politique.

Il semble assez naturel de rapprocher de ces huit livres ceux que le même philosophe nous a laissés sur l'économie domestique et sur la morale; savoir, deux livres d'*Économie*, un opuscule consacré au dénombrement des vertus et des vices, deux livres intitulés *Grands des morales*, sept livres de *Morale* adressés à Eudème et dix autres à Nicomaque. Mais ces vingt-deux livres offrent beaucoup de répétitions, peu de détails instructifs, et encore moins d'analyses lumineuses. L'idée générale qu'on y voit le plus dominer est que toute vertu consiste dans la modération, et tient le milieu entre deux vices opposés, le vice par excès, et le vice par défaut. Cette idée toutefois n'est appliquée par Aristote qu'aux vertus qu'il qualifie morales, comme le courage, la tempérance et la justice, et non à celles qu'il nomme intellectuelles, et qu'il dit être au nombre de cinq,

ence, l'intelligence, la sagesse, l'art et la prudence; l'admiration qui, je crois, ne supporterait pas un examen très-rigoureux. Le plus important de ces ouvrages morales est celui que l'auteur adresse à Nicomaque, son fils : c'est aussi le plus authentique; quoiqu'il ait été quelquefois attribué à Nicomaque lui-même. M. Thuret en a donné une excellente traduction, ainsi que des huit livres de la Politique, et il a joint à ces deux ouvrages des discours préliminaires qui enseignent à les bien lire. Cinq traités dignes du génie d'Aristote, malgré leurs imperfections et leur obscurité, se réunissent sous le titre commun de *Logique* ou *Organon*. Les *Catégories*, objet du premier, sont très-fameuses : c'est une tentative honorable que le succès n'a point couronnée. Il s'agissait de rapporter à un petit nombre de termes généraux toutes les idées dont l'entendement humain se compose. Aristote divise les notions en dix classes : substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, situation, possession, action et passion, comprenant ainsi toutes les substances dans une seule catégorie, et distribuant les modes et les rapports dans les neuf autres. Voilà encore un dénombrement tout à fait arbitraire, qui ne résulte d'aucune série d'observations, et dont rien ne garantit l'exactitude. Le second traité, celui de *Interprétation*, est un essai de grammaire universelle, qui n'est pas non plus très-heureux; la théorie générale du langage y est à peine effleurée. Ce n'est qu'un tableau des différentes espèces de propositions, avec un ramas de notions techniques, dont plusieurs ont passé dans nos logiques vulgaires. Suivent les *Analytiques* en quatre livres, dont les deux premiers expliquent la nature du syllogisme, ses espèces, ses formes, ses règles;

et les deux autres traitent assez peu méthodiquement de la méthode, de l'art de définir, diviser, démontrer et réfuter. Ce troisième ouvrage ne paraît pas non plus atteindre le but de la véritable logique. En effet, comment vertir tous les procédés de l'esprit en syllogismes, ni indiquer d'autre genre d'analyse que la recherche d'un terme moyen entre deux termes donnés, réduire l'art de penser à quelques recettes pour éviter les conclusions gauches, attribuer à des principes ou propositions universelles une fécondité inépuisable, supposer que de la combinaison de ces principes avec certaines définitions il puisse naître des connaissances réellement nouvelles, n'était-ce pas donner le change à l'intelligence humaine, tromper son activité, substituer à la science un verbiage puéril, et aux méthodes productives une routine au moins infructueuse? Il n'est que trop vrai que ces écrits d'Aristote ont contribué à créer la scolastique du moyen âge. On a puisé chez lui les deux prétendus principes de l'identité et de la contradiction, c'est-à-dire ce qui est est, et la même chose ne peut pas être et n'être point; deux niaiseries qui n'en sont pas en réalité, qu'une seule sous un double aspect, et que néanmoins plusieurs sectes ont vantées ou préconisées encore comme les finesses suprêmes de la science. Huit livres de *Topiques* forment un quatrième traité : c'est une longue exposition de ces lieux communs dans lesquels les scolastiques, les rhéteurs, les orateurs même ont si longtemps cherché des idées, des détails et des preuves. La cinquième et dernière partie consiste en deux livres sur les *Sophismes*. En étudiant avec l'attention qu'elles méritent toutes ces sections de l'*Organon*, il me semble qu'on reconnaît que Platon a égaré

me Aristote
géné de
anchir des
pothèses,
que d'emp
rmer. D'or
poste dans
ai n'a pas
aucoup m
phie prem
cience et l'
néral de c
formation
est à ces t
es, son *Inte*
arriver à
n'a point
à quelles sc
uels élém
rés-grands
être applic
es sujets su
umaine, ne
qu'à l'exclus
ependant, M
elle qu'il l'a
et si sévère
comme un
l'enseigner
marquerez
sa Rhétoric
des animau

odiquement
démontre
pas non plus
en effet, com
ismes, n'is
cherche d'u
réduire l'a
les conclu
ou propos
e, suppose
ec certain
s réellement
intelligence
à la scienc
uctives un
ne trop va
réer la so
ui les deu
ntradiction
se ne peut
i n'en sont
ect, et que
préconisen
ience. Hu
raité : c'es
s dans les
eurs même
ails et des
onsiste en
avec l'at
de l'*Orga*
ou a égari

me Aristote, son contradicteur. Il est bien plus facile
génie de repousser des opinions fausses que de s'af-
anchir des habitudes vicieuses. On délaisse de vaines
hèses, et l'on n'en brise pas le moule; on con-
ue d'employer les instruments qui ont servi à les
rner. D'ordinaire, celui qui veut détruire des erreurs
poste dans le champ même où elles sont écloses, et
ni n'a pas perdu sa fécondité. Aristote avait conçu,
aucoup mieux que Platon, qu'il y avait une philo-
ophie première, et qu'elle devait consister dans la
cience et l'art de la pensée. Il a même saisi le plan
énéral de cette étude : il a su qu'elle devait embrasser
formation, l'expression et la déduction des idées; car
est à ces trois objets que correspondent ses *Catégo-*
ies, son *Interprétation* et ses *Analytiques*; mais, pressé
arriver à des résultats scientifiques et pratiques,
n'a point pris la peine de rechercher rigoureusement
à quelles sont nos facultés intellectuelles, ni même de
uels éléments nos idées se composent. Il n'a donné de
ès-grands soins qu'à la théorie du syllogisme, qui, loin
être applicable, comme il paraît l'avoir cru, à tous
es sujets sur lesquels pouvait s'exercer l'intelligence
umaine, ne tendait, en plusieurs genres de recherches,
u'à l'exclusion de toute analyse proprement dite. Ce-
pendant, Messieurs, cette théorie, telle qu'il l'a conçue,
elle qu'il l'a faite, est elle-même une analyse si profonde
et si sévère, qu'il sera toujours utile de la proposer
comme un modèle excellent, quand on s'abstiendra de
enseigner comme une méthode universelle. Vous re-
marquerez d'ailleurs que les bons ouvrages d'Aristote,
sa Rhétorique, sa Poétique, sa Politique, son Histoire
des animaux, sont des tissus d'observations et d'expé-

riences, bien plus que de syllogismes; et vous en concluez qu'il a eu pour se diriger lui-même, des moyens plus sûrs, plus efficaces, plus étendus, que ceux auxquels se réduisait sa Logique. Enfin il n'admettait point d'idées innées, ni d'archétypes essentiels, ni d'intuitions immédiates; il ouvrait une école qui devait un jour ramener aux sensations toutes les connaissances et tous les moyens de connaître. Les seize livres de son *Organon* ont été traduits dans notre langue par l'abbé de Canaye; et, quoique cette version ne soit pas très-bonne, j'ignore s'il serait facile et convenable de la refaire; mais si l'on s'appliquait à recueillir et à disposer dans un meilleur ordre les détails les plus intelligibles et les résultats les plus précis de ses seize livres, ce travail offrirait le tableau des plus anciens essais de la science qui, de nos jours, a été nommée idéologie, et des premiers progrès des deux arts qui en dérivent immédiatement, la grammaire et la logique.

Nous venons de distinguer, dans la collection des œuvres d'Aristote, quatre classes de traités : littérature, politique, morale et philosophie générale, ou, comme on dit quelquefois, rationnelle. La cinquième réunirait quarante-trois livres qui ont pour objet les sciences naturelles. L'ouvrage le plus important de cette division est l'*Histoire des animaux*, vaste recueil de faits, qui, malgré ses inexactitudes, a obtenu les hommages de Buffon et de Cuvier. Camus, qui l'a traduit en français, a omis le dixième et dernier livre, qui n'est pas authentique. Ce grand ouvrage est beaucoup plus lu que les deux traités qui le suivent, l'un en quatre livres, *sur les parties des animaux*, l'autre en cinq, *sur leur génération*. On ne s'arrête plus à deux livres *sur les*

antes, pro
aura été
is on ret
servateur
ême dans
s couleurs
ature s'ap
ent des a
on, de leu
tions, de
es songes
omme dou
omie. Deu
admirables
vre; le pr
aux, aux
cs, etc.; le
vin, les o
que, les a
erminer co
nécanique.
eur, a esq
e quelque
nutile, pu
genre d'étu
a nature,
La sixième
a moins u
ments de s
es, les cie
matière de
livres de M

Antes, production tout à fait indigne d'Aristote, et qui
 n'aura été prêtée par quelque Arabe du moyen âge.
 Mais on retrouve souvent ce philosophe et son esprit
 conservateur dans les quatre livres de *Météorologie*,
 même dans les trois opuscules qui concernent les vents,
 les couleurs et les sons. Le titre de *Petits traités sur la
 nature* s'applique à onze livres où il s'agit du mouve-
 ment des animaux, de leur marche, de leur respira-
 tion, de leur esprit, de leur vie, de leur mort, des sen-
 tations, de la mémoire, du sommeil, de l'insomnie et
 des songes; recueil auquel nous pourrions ajouter
 comme douzième article, six chapitres *sur la physio-
 nomie*. Deux autres mélanges sont intitulés, l'un *Récits
 admirables*, et l'autre *Problèmes*, chacun en un seul
 livre; le premier contenant des faits relatifs aux ani-
 maux, aux pierres, aux métaux, aux fontaines, aux
 vents, etc.; le second, des recherches sur les maladies,
 le vin, les odeurs, la voix, le travail, la sagesse, la mu-
 sique, les astres et d'autres objets fort variés. On peut
 terminer cette classe d'écrits par le livre des *Questions
 mécaniques*, où Aristote, s'il en est réellement l'au-
 teur, a esquissé la théorie des leviers, des machines et
 de quelques arts. Je n'ai pas cru cette énumération
 inutile, puisqu'elle montre qu'il n'avait négligé aucun
 genre d'études. Voilà bien le génie qui embrasse toute
 la nature, *naturam amplectitur omnem*.

La sixième et dernière classe de ses livres, de toutes
 les moins utile, ne présente que d'obscurs développe-
 ments de son système concernant les principes des cho-
 ses, les cieux, les éléments et les âmes. Telle est la
 matière de ses huit livres de *Physique*, de ses quatorze
 livres de *Métaphysique* ou d'*Ontologie*, de son traité *De*

l'univers adressé à Alexandre, de ses quatre livres sur *Le ciel*, de ses deux livres *De la génération et de la corruption*, de ses trois livres *De l'âme*, de celui où il combat Gorgias et Xénophane, contre lesquels est aussi dirigé le *Traité des insécables*.

Je n'ai fait entrer dans ces six classes des œuvres d'Aristote ni les fragments qu'on imprime à leur suite, ni ses lettres, ni son testament, ni une cinquantaine de distiques ou épitaphes de héros troyens et grecs, ni un poëme adressé à l'eunuque Hermias, ni quatorze livres sur la philosophie mystérieuse des Égyptiens, ni enfin huit ou dix opuscules dans lesquels il s'agit du Nil, de l'intelligence, de la bonne fortune, etc. Parmi ces productions, presque toutes d'une faible importance, il en est dont la supposition est manifeste; l'authenticité des autres est très-douteuse. Je suis d'ailleurs bien loin de vous garantir celle de tous les livres que j'ai distribués en six divisions. Au contraire, je vous ai désigné plusieurs de ces productions comme fort suspectes, et les soupçons peuvent en atteindre un plus grand nombre. Les plus authentiques sont aussi les meilleurs, la Rhétorique en trois livres, la Poétique, la Politique, la Morale à Nicomaque, qui a été pourtant attribuée quelquefois à Nicomaque même, l'Organon et les neuf premiers livres de l'Histoire des animaux. J'ai indiqué à peine trois ou quatre versions : s'il fallait nommer tous les interprètes d'Aristote, arabes, grecs, latins, et en langues modernes, ce serait une fort longue nomenclature.

Fabricius a commencé et Harles a complété une liste de trois cents péripatéticiens antiques, qui avaient acquis en leurs temps plus ou moins de célébrité; il n'y en a guère que deux qui en conservent aujourd'hui

quelques restes,

Théophraste,

os, s'appelait or

on esprit et de

hraste ou beau p

ar leur divin. On

Athènes, son la

ar une vieille r

aucoup, dit Ci

ilien, d'autre ca

essive pureté d

évoquée en dout

uccesseur imméd

attirait à ses leço

lit même deux mi

inq ans, en se p

maine. D'utiles e

carrière qu'il trou

d'hui qu'une très

composés, et don

Diogène de Laert

aux n'est pas u

trop sévères les on

osophe, d'autres

moins altérés d'u

que Théophraste

qu'il fit ce livre

qu'il est assez bi

vingt-cinq. Ces

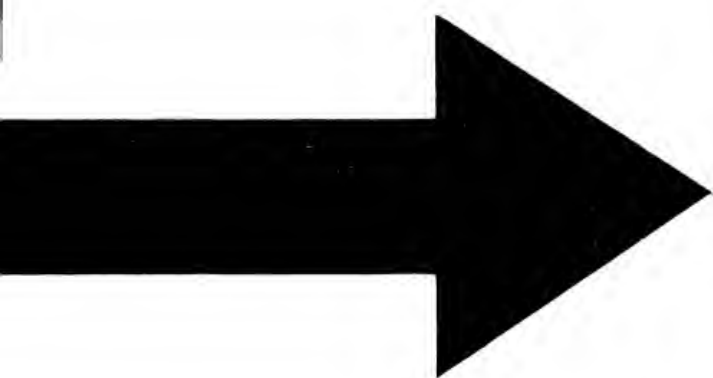
de tout le monde

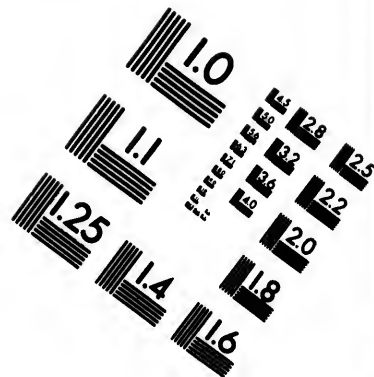
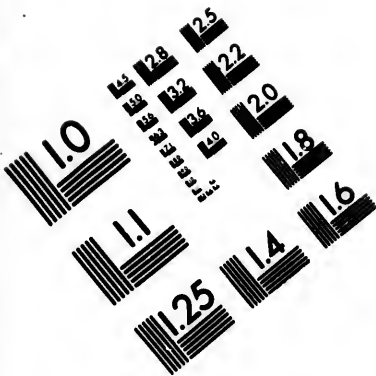
traduction franç

il a imité et surp

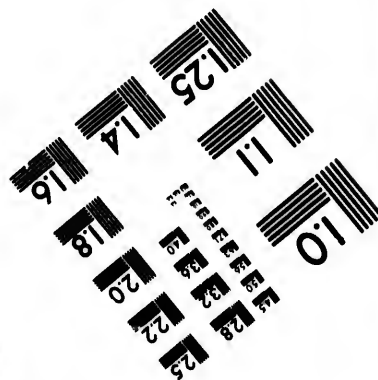
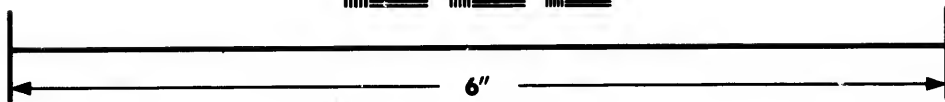
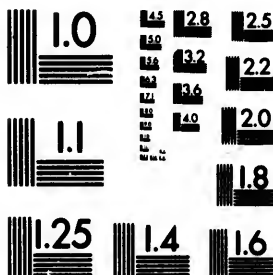
quelques restes, Théophraste et Héraclide de Pont. Théophraste, né en 371 à Èrèse, dans l'île de Lesbos, s'appelait originairement Tyrtame. Les grâces de son esprit et de son éloquence le firent nommer Euphraste ou beau parleur, puis Théophraste, c'est-à-dire parleur divin. On raconte néanmoins que, dans une rue d'Athènes, son langage le fit reconnaître pour étranger par une vieille marchande; aventure qui le mortifia beaucoup, dit Cicéron, quoiqu'elle n'eût selon Quintilien, d'autre cause que la perfection et l'expressive pureté de son atticisme. Cette anecdote a été évoquée en doute. Nous savons mieux que, disciple et successeur immédiat d'Aristote au Lycée, Théophraste attirait à ses leçons un grand nombre d'auditeurs; on lui en comptait même deux mille. Il mourut en 286, à quatre-vingt-cinq ans, en se plaignant de la brièveté de la vie humaine. D'utiles et immenses travaux avaient rempli sa carrière qu'il trouvait si courte. On ne possède aujourd'hui qu'une très-faible portion des livres qu'il avait composés, et dont le catalogue nous a été transmis par Diogène de Laerte. L'authenticité de ses *Caractères moraux* n'est pas universellement reconnue. Des savants trop sévères les ont déclarés peu dignes d'un si grand philosophe; d'autres n'y voient que des fragments plus ou moins altérés d'un ouvrage très-étendu. On a dit aussi que Théophraste avait quatre-vingt-dix-neuf ans lorsqu'il fit ce livre, ce qui n'est point admissible, puisqu'il est assez bien établi qu'il n'en a vécu que quatre-vingt-cinq. Ces *Caractères* au surplus sont connus de tout le monde depuis que la Bruyère en a placé une traduction française à la tête de l'ouvrage célèbre où il a imité et surpassé ce modèle. Des productions qui







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

nous restent de Théophraste, la plus digne d'attention est son *Histoire des plantes*, en neuf livres avec le commencement du dixième. C'est le plus ancien traité de botanique que nous ayons, puisque nous regardons comme apocryphe celui qui se rencontre parmi les œuvres d'Aristote. Théophraste a étudié plus de cinq cents plantes, presque toutes peu communes; et, ce qui est plus rare qu'aucune plante, les descriptions qu'il en donne sont telles qu'on les doit attendre d'un observateur attentif et d'un habile écrivain. Six autres livres du même auteur, intitulés *Des causes des plantes*, sont moins estimés: ils contiennent des généralités qui ne peuvent plus être d'aucun usage; c'était hasarder trop tôt un traité de physique végétale. Les autres écrits qu'on a de lui sont un *Traité des pierres*, un *Traité des sens*, le premier livre d'une *Métaphysique*, deux livres sur le *Feu*, des opuscules sur les *Vents*, les *Pluies*, les *Odeurs*, la *Sueur*, les *Lassitudes*, les *Poissons* qui vivent hors de l'eau; enfin des fragments dont le plus considérable concerne le *Vertige*.

Héraclide de Pont, contemporain de Théophraste, avait aussi traité plusieurs sujets philosophiques. Mais de tous ses travaux, il ne subsiste que des notices sur les gouvernements et les lois des républiques de la Grèce. C'est d'un Héraclide moins ancien que nous viennent des *Allégories homériques*. Les notices rédigées par celui de Pont se trouvent dans le *Trésor des antiquités grecques* de Gronovius; elles ont été plusieurs autres fois publiées, et je vous les fais remarquer, Messieurs, parce qu'elles pourraient être extraites du recueil de cent cinquante-huit constitutions politiques composé par Aristote; c'est l'opinion de Clavier et de M. Coraï. Cet

d'attention
avec le com
en traité de
regardon
rmi les œu
e cinq cent
ce qui es

ns qu'il es
l'un obser
k autres li
es plantes
éralités qu
it hasarde
utres écrit
Traité de
deux livre
es *Pluies*
Poisson
nts dont le

éophraste
ques. Mais
notices sur
de la Grèce
s viennent
ligées par
antiquités
urs autres
Messieurs,
recueil de
imposé par
Corai. Cet

Éraclide a, comme Théophraste, honoré l'école du Ly-
ce, qui cherchait dans les faits positifs, saisis par l'ob-
servation, découverts et vérifiés par l'expérience, les
premiers germes des idées les plus élevées ou les plus
abstraites, école à laquelle nous devons, selon Cu-
ser, tout ce que nous savons de réel touchant la nature
physique et morale.

Vers la fin du quatrième siècle avant notre ère, sont
nées les sectes des stoïciens et des pyrrhoniens, que
nous compterons pour la huitième et la neuvième des
écoles grecques de philosophie, à la suite de celles qu'a-
ient fondées Thalès, Pythagore, Xénophane, Leu-
ppe, Socrate, Platon et Aristote. Le nom des stoïciens
dérive du mot grec *στοά*, qui signifie portique, lieu où
enseignait dans Athènes Zénon de Cittium, leur chef.
Zénon naquit en 362; il est ainsi postérieur d'en-
viron un siècle et demi à celui d'Élée. Après avoir re-
cueilli les dogmes de plusieurs sectes, il réussit à répan-
dre une doctrine nouvelle. Le chaos, disait-il, a précédé
le monde qui n'est que le chaos débrouillé. Le monde
est formé de deux principes, tous deux éternels, mais
l'un passif et imparfait, c'est la matière; l'autre actif et
incorruptible, c'est l'âme ou l'éther, le feu qui réside
au plus haut des cieux. Il existe dans l'univers un in-
flexible enchaînement de causes et d'effets qui s'appelle
destin. La matière et l'âme lui obéissent; on voudrait
en vain lui résister. La sagesse humaine consiste à se
soumettre volontairement à cet empire nécessaire.
L'homme vertueux ne se considère jamais isolément,
mais dans le tout immense dont il fait partie: il est in-
variablement heureux, parce qu'il n'y a point d'évène-
ment qui ne tende à la perfection du tout. La douleur

n'atteint pas le sage. Cette doctrine, Messieurs, ne nous est connue que par des auteurs qui l'ont professée et combattue bien après Zénon de Cittium ; car les livres que ce philosophe et ses disciples immédiats avaient écrits sont perdus. Vous venez de voir que la cosmogonie des stoïciens ne valait guère mieux qu'une autre ; mais ils ont eu l'art de concilier avec le fatalisme une morale pure et sublime qui a souvent agrandi les âmes, ennobli les victimes du malheur, et donné à la vertu une stature héroïque. Les noms de Caton et de Brutus suffiraient à la gloire du stoïcisme ; mais il peut se glorifier encore d'avoir, sous les Antonins, suspendu le cours des calamités et des crimes. Il convient de remarquer aussi que son fondateur, Zénon, avait enseigné qu'il n'existait rien dans l'entendement qui n'eût passé par les sens ; qu'ainsi toute connaissance devait commencer par l'observation d'un fait, toute certitude naître de l'accord parfait des sensations, les signes de la vérité résider dans nos facultés intellectuelles ou résulter de nos plus exactes méthodes. Voilà donc encore les bases de la science posées dans le Portique, comme dans le Lycée ; et, lorsqu'on voit les anciennes sectes, toutes peut-être, à l'exception de celles de Xénophane et de Platon, faire leurs premiers pas dans un si droit chemin, on ne s'explique leurs égarements ou leurs déviations que par l'ascendant des spéculations imaginaires, que par le crédit des principes généraux et des procédés syllogistiques. Ce qui a manqué dans l'antiquité et chez les modernes avant Locke, c'est une décomposition universelle de l'entendement humain, tant de ses facultés que de ses idées ; et ce travail est venu si tard pour contrarier les habitudes de vingt-cinq siècles qu'il n'a

mais pu t
On peut d
doute mé
liqué à tou
ec une pa
crédulité
us palpab
ensonge. C
école éléat
ence des co
ui ont prof
oins Pyrrh
chef de la se
pyrrhon n'a
ont connus
iricus et D
qui déclare
l'en oppose
oin de seco
té accusé,
de la socié
nécessité de
volontiers q
l'était poin
Nous ne co
pour discer
approchait
académies.
ces quatre
ique. Je n'e
qui tient à u
que l'ordre

mais pu triompher d'elles que fort incomplètement. On peut distinguer deux scepticismes : l'un n'est que doute méthodique ou raisonnable de Descartes, appliqué à toutes les questions qui ne sont pas résolues avec une parfaite évidence; l'autre, plus aveugle que la première, par une crédulité même, s'obstine à contester les vérités les plus palpables; c'est pur délire, quand ce n'est pas mensonge. Ce scepticisme absurde était né au sein de l'école éléatique, où l'on niait le mouvement et l'existence des corps; il s'est reproduit dans toutes les sectes qui ont professé l'idéalisme proprement dit. C'est néanmoins Pyrrhon qu'on a coutume de signaler comme le chef de la secte qui a porté le doute aux derniers excès. Pyrrhon n'a rien écrit : sa vie et sa doctrine ne nous sont connus que par les exposés qu'en font Sextus Empiricus et Diogène de Laerte. On lui attribue la maxime qui déclare qu'à toute raison de croire il est possible d'en opposer une contraire d'une égale force. Du reste, loin de secouer le joug de toute morale, comme il en a été accusé, il respectait l'autorité des lois et des usages de la société; il admettait même comme un fait la nécessité de se confier au témoignage des sens. Il avouait volontiers que la vérité existait; mais il prétendait qu'elle n'était point encore trouvée, et il invitait à la chercher. Nous ne connaissons point assez bien son scepticisme pour discerner avec précision en quoi il différait ou se rapprochait de celui de la moyenne et des trois dernières académies. Je crois qu'il nous est permis de confondre ces quatre sectes et la sienne en une même école sceptique. Je n'en distinguerais que l'éléatisme ou l'idéalisme, qui tient à une tout autre métaphysique. A ne considérer que l'ordre des temps, Pyrrhon paraît avoir précédé de

quelques années Arcésilas, chef de l'académie moyenne et je dois dire que leurs deux sectes demeurent séparées dans les anciens documents relatifs à l'histoire de la philosophie. Pyrrhon nous est représenté comme ayant attaqué toutes les doctrines jusqu'alors en vogue croyant les avoir renversées l'une sur l'autre, il n'osa rien substituer; il pensait que le moment n'en était pas encore venu; et, n'accordant aux sens et à la raison qu'une confiance provisoire, il plaçait le bonheur dans une tranquille indifférence entre tous les systèmes. Les progrès de l'esprit humain, fruits du doute, ont amené des idées plus saines sur l'usage du doute lui-même. C'est le préparatif de toutes les études, et le résultat de plusieurs; mais il conduit quelquefois à des lumières vives et pénétrantes, auxquelles il ne doit pas résister; car il deviendrait, par cette opiniâtreté, une des plus graves et des plus grossières erreurs.

Telles sont, à mes yeux, les neuf grandes écoles à distinguer dans la philosophie grecque, en observant que la plupart ont vu naître dans leur sein des écoles secondaires et le plus souvent schismatiques. Je persiste à croire que cette classification est plus historique, plus chronologique, plus véritable que celle qui n'admet que deux écoles principales, l'ionique et l'italique. Sans doute, il est fort permis d'apercevoir certaines affinités entre les doctrines de Pythagore, de Xénophane et de Platon, comme entre celles de Leucippe et d'Aristote; de remarquer aussi les points de contact que peuvent avoir avec les unes et les autres les écoles de Socrate, de Zénon de Cittium et de Pyrrhon; de réduire enfin toutes ces sectes au platonisme et à l'aristotélisme, en ne tenant pas compte de ce qu'a pu enseigner Tha-

, à qui nous
sitif et assez
main n'a ré
une part, in
e, observatio
ppé des éc
phies, il ne
accessible,
uctueuse. M
eillir sur le
isir la méth
ense qu'il es
ous venons
onnaître co
ées, reprodu
écles avant
e cette ère, a
Sous les Pt
métropole
niers travaux
immortel. Ja
hommages,
ieux contri
emps d'Érat
ue, d'Arista
res écrivains
ait les scien
licie à ses ré
les, recueil
e l'histoire
plus saines t
ue pas de r

à qui nous ne saurions assigner aucun système assez positif et assez constant. Peut-être que, au fond, l'esprit humain n'a réellement à choisir qu'entre deux routes : d'une part, intuitions, abstractions et synthèse; de l'autre, observations, expériences et analyses; à moins que, frappé des écarts et des dissensions de ces deux philosophies, il ne vienne à se figurer que toute vérité est inaccessible, toute science illusoire, toute recherche inproductive. Mais comme on est fort loin de pouvoir recueillir sur les écoles grecques assez de faits pour bien choisir la méthode et le système de chacune d'elles, je pense qu'il est plus sûr d'en compter neuf, ainsi que nous venons de le faire. Maintenant nous avons à reconnaître comment elles se sont maintenues ou modifiées, reproduites ou métamorphosées, dans les derniers siècles avant l'ère vulgaire, durant les premiers siècles de cette ère, au moyen âge, et dans les temps modernes. Sous les Ptolémées, rois d'Égypte, Alexandrie devint métropole de la littérature et des sciences; et les premiers travaux de cette célèbre école jetèrent un éclat immortel. Jamais, à mon avis, elle n'a mérité plus d'hommages, plus de reconnaissance; jamais elle n'a mieux contribué aux progrès de l'esprit humain, qu'aux temps d'Ératosthène, d'Aristarque de Samos, d'Hipparque, d'Aristarque le grammairien, et de plusieurs autres écrivains laborieux, lorsque, à la fois, elle agrandissait les sciences mathématiques, ramenait la philosophie à ses résultats les plus positifs et les plus profitables, recueillait tous les souvenirs, tous les monuments de l'histoire, perpétuait autant qu'il était en elle les plus saines traditions littéraires, et ne s'occupait presque pas de métaphysique. La nature et la direction de

ses travaux nous autorisent à penser qu'elle préféra les méthodes expérimentales de l'aristotélisme aux contemplations platoniques. Elle avait tiré le meilleur fruit possible de tant de recherches et de controverses sur l'origine des choses et des idées, si elle en conclut qu'il fallait désormais étudier la littérature, l'histoire, la morale, les sciences naturelles et les mathématiques, car ce sont les progrès communs et l'enchaînement de ces connaissances réelles qui constituent la véritable philosophie.

A Rome, quand la carrière des lettres venait à peine de s'ouvrir au sein de cette cité déjà puissante, Caton le Censeur fit bannir les philosophes : il inspira contre eux des préventions si durables et si violentes, que, trois cents ans après lui, ils furent expulsés encore par Vespasien et par Domitien. Cependant Cicéron, loin de partager cette aveugle aversion, avait, au contraire, consacré fort souvent ses loisirs et ses talents à des études philosophiques. C'est l'objet d'une importante partie de ses ouvrages : il a discuté les questions de métaphysique religieuse et de physique générale qui pouvaient alors passer pour les plus difficiles et les plus graves. Seulement il évitait de professer expressément aucun système, soit que cette circonspection lui parût convenir aux temps orageux où il vivait, soit que, en effet, entre tant de sectes, il eût conservé une impartialité absolue, une parfaite indépendance. On ne parvient en le lisant, à le fixer dans aucune école, pas même dans celle des sceptiques; on voit du moins qu'il les a toutes fréquentées et qu'il n'ignore rien de ce qu'elles enseignent; on peut le considérer comme leur plus ancien et leur plus habile historien. Il est successivement

as ses dial
ore, il anim
ute qu'une
d'approfond
ne faire pa
lui-même
l'art d'un
; lorsqu'il s
nent à la na
ciété, il ne sè
utefois, à n'
r aspect le
e teinte de
solument le
oins de cell
'on serait
ains qui on
epticisme fa
oins encore
'en se dével
us pur pyrr
re ni le mo
violents tre
La secte sc
squ'au seco
in grec, S
ains qui dev
onsistance.
tention sér
typoses ou
extus, le se
uillité de l'e

ETC.
de préfé-
ne aux co
eilleur fr
roverses s
n conclus
, l'histoir
ématique
finement
a véritab

es ses dialogues, l'interprète de chacune d'elles; il
ore, il anime le tableau de leurs controverses, et n'y
ute qu'une admirable urbanité. Ce talent d'exposer
d'approfondir toutes les opinions sans rien conclure,
ne faire parler des interlocuteurs que pour les écou-
lui-même sans les juger, n'est point du tout chez
l'art d'un sophiste ni d'un sceptique de profession;
lorsqu'il s'agit des vérités morales qui tiennent étroit-
ment à la nature de l'homme et à l'organisation de la
ciété, il ne sème pas le doute, il répand de vives lumières.

naît à pei
ante, Cate
spira cont
s, que, tro
re par Ve
on, loin
contraire
s à des ét
tante parti
s de méta
le qui pou
et les pla
pressémen
on lui par
que, en
impartiali
e parvient
pas même
s qu'il les
ce qu'elle
eur plus ac
essivement

utefois, à n'envisager ses livres de philosophie que sous
r aspect le plus général, on y trouverait bien quel-
e teinte de l'indifférence académique; et, s'il fallait
solument le rapprocher d'une secte, on l'éloignerait
oins de celle-là que de toute autre. C'est même l'idée
on serait tenté de prendre de la plupart des Ro-
ains qui ont cultivé ou abordé ce genre d'études. Le
epticisme faisait à cette époque des progrès sensibles,
oins encore en acquérant beaucoup de sectateurs,
en se développant lui-même et en s'exaltant jusqu'au
us pur pyrrhonisme; également qui n'est ni le moins
re ni le moins funeste de ceux qu'amènent de longs
violents troubles civils.

La secte sceptique se propagea dans l'empire romain
squ'au second siècle de notre ère, époque où un écri-
ain grec, Sextus Empiricus, ne négligea aucun des
oins qui devaient la perpétuer et lui donner plus de
nsistance. Il nous a laissé trois ouvrages dignes d'une
ention sérieuse. L'un consiste en trois livres d'*Hy-*
potyposes ou d'*Institutions pyrrhoniennes*. Suivant
extus, le scepticisme tend à la plus heureuse tran-
uillité de l'esprit, contrebalance toute preuve par une

preuve du même poids, et se fonde sur l'observation de toutes les circonstances tant de la pensée humaine que de la vie sociale : variétés dans les organes et dans les tempéraments, conflit et diversités des témoignages de nos sens; attachement de chacun à ses opinions personnelles; différences des positions, des aspects, des points de vue; influence des coutumes et des lois, puissance de l'habitude, empire des croyances populaires. Au second livre, l'auteur nous entretient de la faiblesse de notre raison, de l'incertitude de nos connaissances, de la confusion de nos idées, de l'ambiguïté des signes qui les expriment; il en conclut que nous n'avons aucun moyen de discerner la vérité, de la séparer des erreurs. Au troisième, il parcourt les principaux objets sur lesquels nous nous prétendons instruits, les causes, les effets, le mouvement, le changement de lieu, le temps, le nombre, le bien et le mal; il relève tout ce qu'il y a d'obscur ou de fantastique en ces différentes notions, et n'en trouve aucune à laquelle on puisse accorder quelque valeur. Son deuxième ouvrage est intitulé *Contre les mathématiciens*; mais ce mot est pris ici dans un sens très-vaste que nous ne leur donnons plus : il s'applique à tous ceux qui enseignent quelque chose, à toutes les écoles dogmatiques. C'est à toutes les sciences, sans exception, que Sextus fait le procès. Il s'adresse d'abord aux grammairiens, raisonne avec eux orthographe, étymologie, critique, histoire, et accumule sur tous ces points les objections et les nuages. Les abus; les sophismes, les prestiges de la rhétorique subissent dans le second livre un rigoureux examen. Le troisième est dirigé contre les géomètres dont la science, est-il dit, n'a point de fondement réel.

arithmétique
et dans les
première les v
es; à la seco
étés mensu
sa théorie
en des princ
et le septièm
s erreurs d
r la nature
langage, d
solue d'un s
métaphysi
une sévérité
ante impito
us croyons
n audace est
qu'au mon
on lui att
rne la mor
gner; il la
tient qu'el
essieurs, le
isme univer
ut que le té
es abstrac
voir; il se p
nérale. Les
nséquence,
culté de re
ent reconn
vrages; m

arithmétique, l'astronomie et la musique comparais-
ent dans les trois livres suivants : on reproche à la
première les vertus chimériques qu'elle prête aux nom-
bres ; à la seconde, ses hypothèses hasardées et ses pro-
pétés mensongères ; à la troisième, le caractère vague
de sa théorie et l'immoralité de ses effets. La réfuta-
tion des principes et des conclusions de la logique rem-
plit le septième livre et le huitième : il y est question
des erreurs de nos sens, de notre ignorance profonde
de la nature de l'âme et du corps, de l'imperfection
du langage, de la vanité des arguments, et de l'absence
de tout signe auquel on puisse reconnaître le vrai.
La métaphysique et la physique sont traitées avec la
même sévérité dans les livres IX et X. Sextus y tour-
mente impitoyablement toutes les idées générales que
nous croyons posséder ; et le plus coupable excès de
son audace est d'ajourner la croyance d'un Être suprême
jusqu'au moment où l'on aura concilié les perfections
qui lui attribue. Le onzième et dernier livre con-
tient la morale, qui, selon Sextus, ne peut pas s'en-
seigner ; il la révère comme établissement social, et
admet qu'elle n'existe pas comme science. Tels sont,
messieurs, les motifs et les développements de ce scep-
tisme universel. On avait mal observé ; Sextus en con-
clut que le témoignage des sens est toujours trompeur.
Les abstractions chimériques avaient usurpé le nom de
sagesse ; il se prévaut de cet abus pour rejeter toute idée
générale. Les écoles retentissaient de sophismes ; en
conséquence, il proscriit toute logique, et nous refuse la
culte de rechercher la vérité. On ne saurait assurément
recommander la doctrine exposée dans ces deux
ouvrages ; mais la lecture en est indispensable à qui-

conque veut étudier profondément l'histoire de l'ancienne philosophie.

A côté de la secte des sceptiques, celles des épicuriens, des platoniciens, des péripatéticiens, des stoïciens, ont traversé les siècles compris entre les campagnes de Jules-César et le détronement d'Auguste. Je ne m'arrête point au cynisme, qui, à proprement parler, n'était point une école, et consistait plus en habitudes qu'en opinions. Un Musonius de Babylone, Démétrion de Chypre, l'insensé Pérégrinus et quelques autres l'ont successivement affiché sous Néron, sous Adrien, sous les Antonins.

Les doctrines de Leucippe et d'Épicure, proclamées et chantées par Lucrèce, n'ont pu manquer d'acquiescer et de trouver des partisans au sein de Rome et d'y modifier diversement les mœurs publiques. Cette philosophie s'est introduite à la cour d'Auguste, et il paraît que plusieurs poètes l'avaient embrassée. Virgile lui-même a été compté parmi le nombre des épicuriens. Horace ne se défend pas de l'avoir été. Il subsiste d'assez fortes traces du système atomistique dans l'Histoire naturelle de Plinie; et si, au siècle suivant, Lucien avait pu s'attacher à une école, c'eût été à celle-là. D'abord sculpteur, puis avocat, puis rhéteur, puis greffier ou préfet en Égypte, Lucien de Samosate a fini par être le meilleur écrivain et peut-être l'homme le plus éclairé de son temps. Chez lui une philosophie ingénieuse se compose d'un heureux mélange d'épicurisme et de malice, de science et de scepticisme. Il eut ce qu'il faut de raison et d'esprit pour avoir le droit d'être satirique, et on le vit diriger à la fois ce talent contre les travers des philosophes et contre les superstitions vulgaires. Il a peu ajouté au

des de ses c
anché, ce q
ns la secte
oisième sièc
otices biogr
l'antiquité
on, la sour
it pas plus
es premiers
mpilateur.
ns esprit. A
is peu avé
joint des ex
tres dont i
esquelles il
ssi à insér
ont l'élégan
ait sujet à
i dans l'An
Durant les
s épicuriens
étaient alor
thénodore s
es successeu
ême, a céléb
es mœurs au
es écrits de
Montaigne p
éron, le st
t *desert*, me
ions, de p
énéque, en
XX.

ées de ses contemporains, mais il en a beaucoup ren-
 anché, ce qui était encore une avance. On place aussi
 dans la secte épicurienne Diogène de Laerte, qui, au
 troisième siècle de notre ère, a rédigé en dix livres des
 notices biographiques sur quatre-vingt-deux philosophes
 de l'antiquité. Son recueil est, pour ce genre d'instruc-
 tion, la source la plus féconde : il est fâcheux qu'elle ne
 soit pas plus pure, et qu'il faille, pour étudier l'histoire
 des premiers progrès de l'esprit humain, recourir à un
 compilateur sans méthode, sans critique, sans goût et
 sans esprit. Aux traits les plus remarquables et quelque-
 fois peu avérés de la vie de ces philosophes, Diogène
 joint des exposés trop vagues de leurs dogmes et des
 autres dont il les suppose auteurs, mais de l'authenticité
 desquelles il n'est pas un garant bien sûr. Il s'est plu
 aussi à insérer dans ces dix livres beaucoup de vers
 dont l'élégance ne surpasse point celle de sa prose. Il
 fait sujet à versifier; il y a quelques épigrammes de
 lui dans l'Anthologie de Planude.

Durant les siècles dont nous parlons en ce moment,
 les épicuriens ont eu pour adversaires les stoïciens, qui
 étaient alors un bien plus vif éclat. Renouvelé par
 Cratés, Théodore sous Auguste, enseigné sous Néron et sous
 ses successeurs par Cornutus, que Persé, stoïcien lui-
 même, a célébré, et par Chærémon; dont Martial a peint
 les mœurs austères, le stoïcisme a surtout brillé dans
 les écrits de Sénèque, d'Épictète et de Marc-Aurèle.
 Montaigne préfère à Cicéron, tout sceptique qu'est Ci-
 céron, le stoïcien Sénèque, comme *plus ondoyant*
et disert, moins embarrassé de préfaces, de défini-
tions, de partitions et autres longueries d'appréts.
 Sénèque, en effet, s'il a moins de grandeur et d'élo-

quence, peut sembler plus rapide et plus énergique. C'est un esprit mobile, pénétrant, inépuisable. Toutes ses expressions, tous les éléments de son langage recèlent des pensées ingénieuses, souvent profondes, quelquefois sublimes. L'art d'écrire n'est jamais chez lui que le mouvement même et l'activité de ses idées. A l'exception d'un petit nombre d'exagérations ou de subtilités stoïciennes, il n'avance rien que de raisonnable, quoiqu'il ne dise jamais rien de commun. Sa logique n'est que son extrême sagacité : il pense juste, parce qu'il pense beaucoup. S'il y a peu de chaleur dans ses écrits, ils sont encore plus exempts de sécheresse et de langueur. S'il n'amuse pas, il occupe et il exerce. Je crois qu'on l'a beaucoup déprécié dans les écoles. Épictète veut dire *acheté*, *serviteur* ; on ignore le nom propre du philosophe qui est désigné par ce surnom, et qui appartient, comme esclave, à Épaphrodite. Sous ce maître barbare, il apprit trop à souffrir et à s'abstenir, habitudes dont il faisait les deux principaux articles de sa morale ; il croyait à l'immortalité de l'âme. Des sages modernes ont essayé de reconnaître en lui un chrétien ; il n'était qu'un stoïcien très-estimable. Chassé de Rome sous Domitien, il y revint après la mort de cet empereur, et y fut plus que jamais considéré. Ange Politien et d'autres écrivains plus modernes ont raconté fort au long les actions d'Épictète, qui en effet lui font plus d'honneur que ses écrits un peu arides. Le bonheur si rare de se conduire sagement vaut encore mieux que le talent de penser avec profondeur ou d'écrire avec élégance. Ce que nous avons d'Épictète se réduit à des discours conservés ou arrangés par Arrien, à des fragments cités par Stobée, et au fameux *Enchi-*

ridion ou *Méthaphrases*, langues ont été cités célèbres. Arrien que dans le plus grand temps le plus grand penseur Marc-Aurèle dans ses livres n'eut rien à dire dans ses écrits et d'ailleurs n'est bien lumineux qu'il s'est accablé d'idée trop avide et éloquente que réflexions a une particulière et M. Ripa avait laissé des lettres qui politiques. On a midore d'Épictète vérité, Messieurs l'interprétation de philosophe par des discours que supers

Il me rappelle pendant ces et d'Aristote que cette petit noml

pidion ou *Manuel* qu'une multitude de scolies, de paraphrases, de commentaires et de versions en toutes langues ont fait universellement connaître. Les stoïciens célèbres du second siècle de l'ère vulgaire sont cet Arrien que je viens de nommer et qui est en même temps le plus sage des historiens d'Alexandre, et l'empereur Marc-Aurèle Antonin. Ce prince, en professant dans ses livres une morale très-élevée et très-sévère, n'eut rien à redouter des comparaisons à faire entre ses écrits et ses actions privées ou publiques. Ce n'est d'ailleurs ni un style très-élégant ni une philosophie bien lumineuse qu'il faut chercher dans les réflexions qu'il s'est adressées à lui-même : on en prendrait une idée trop avantageuse, si l'on s'en tenait à l'analyse éloquente que Thomas en a composée. Le texte de ces réflexions a été revu, éclairci par plusieurs éditeurs et particulièrement par M. Coray; André Dacier, Joly, et M. Ripault l'ont traduit en français. Marc-Aurèle avait laissé aussi des dialogues qui n'existent plus; les lettres qui portent son nom ne sont pas assez authentiques. On a disputé sur la question de savoir si Artémidore d'Éphèse était épicurien ou stoïcien; mais en vérité, Messieurs, un homme qui écrit cinq livres sur l'interprétation des songes, n'appartient à aucune classe de philosophes. Son traité ne peut nous être utile que par des détails historiques relatifs à d'anciennes pratiques superstitieuses.

Il me reste à vous exposer ce que sont devenues, pendant ces mêmes siècles, les deux écoles de Platon et d'Aristote. Je vais commencer par la seconde, parce que cette partie de son histoire ne comprend qu'un fort petit nombre de détails, au lieu que le platonisme a

pris dans cet âge de tels développements ou subi de telles métamorphoses, qu'il me faudra, pour vous en offrir un aperçu, plus de moments que vous ne pouvez m'en accorder aujourd'hui.

En vain Cicéron avait admiré le génie d'Aristote; en vain Sosigène avait apporté d'Alexandrie à Rome la philosophie péripatéticienne, lorsqu'il vint aider Jules César à réformer le calendrier : par une fatalité difficile à expliquer, cette grande école s'est moins soutenue qu'aucune autre sous les empereurs jusqu'à Augustule; on pourrait même dire qu'elle ne s'est pas rouverte alors en Occident. L'épicuréisme, qui a bien quelque affinité avec elle, puisqu'il se fonde aussi sur des expériences immédiates, s'est beaucoup mieux propagé, apparemment parce qu'il présentait une cosmogonie plus sensible ou plus poétique, et que sa morale, bien ou mal entendue, touchait de plus près aux pratiques de la vie sociale. Nicolas de Damas, qui vivait sous Auguste, est cité comme péripatéticien par Plutarque et par Athénée; mais il ne nous est plus connu que par des fragments de ses livres d'histoire. J'écarte d'autres noms, auxquels ne se rattacherait aucun fait important et qui d'ailleurs pourraient être revendiqués par des écoles très-distinctes de celles d'Aristote. Car les sectes tendaient alors à se confondre; le syncrétisme les mélangeait, et, pour distinguer celle à laquelle appartenait chaque philosophe de ces temps-là, il faudrait nous engager en de longues et minutieuses discussions qui encore n'aboutiraient le plus souvent à aucun résultat. Alexandre d'Aphrodisie, ville de Carie, fut au second siècle de notre ère ou plus probablement au troisième le restaurateur du Lycée. De ses commentaires d'Aris-

ote, ou a co
des Ana
traités de
les ouvrage
commentair
doctrine du
l'âme, la mi
lit bien enc
ête de deux
Sur les fièv
plutôt au m
disie n'est p
grecques su
tribuées. Au
talents pour
Ses paraphr
les idées d'A
sent et les n
ple, rétabli
tant pas em
Il a exist
tribuer à ce
des sympa
de l'école p
tateur de la
né en Paph
caractère d
ques, parti
tinople. Né
ministrateur
plus distin
trois oraiso

ote, on a conservé ceux qui concernent le premier li-
vres des Analytiques, les Topiques, la Métaphysique,
les traités des Sophismes, des Sens et des Météores. Trois
des ouvrages d'Alexandre ne portent point le titre de
commentaires, quoique le fonds en soit puisé dans la
doctrine du philosophe de Stagire; ils ont pour sujets
l'âme, la mixtion des corps, la fatalité et la liberté. On
lit bien encore le nom d'Alexandre d'Aphrodisie à la
tête de deux livres de *Questions médicales*, et d'un livre
Sur les fièvres; mais ces productions appartiendraient
plutôt au médecin Alexandre de Tralles. Celui d'Aphro-
disie n'est pas non plus le véritable auteur des scolies
grecques sur la Rhétorique d'Aristote qui lui ont été at-
tribuées. Au surplus, il n'avait pas ce qu'il eût fallu de
talents pour relever à cette époque le péripapéticisme.
Ses paraphrases sont peu instructives. En reproduisant
les idées d'Aristote, elles les affaiblissent, les obscurcis-
sent et les modifient quelquefois. Alexandre, par exem-
ple, rétablit le dogme de la Providence; ce qui n'a pour-
tant pas empêché de l'accuser d'athéisme.

Il a existé plusieurs Anatoles: il a plu à Fabricius d'at-
tribuer à celui qui vivait au troisième siècle, un *Traité
des sympathies et des antipathies* qui semble sorti
de l'école péripatéticienne; un plus recommandable sec-
tateur de la philosophie d'Aristote fut Thémistius, qui,
né en Paphlagonie, se fit estimer par la noblesse de son
caractère dans l'exercice de plusieurs fonctions publi-
ques, particulièrement dans celle de préfet de Constan-
tinople. Né de parents obscurs, il devint, comme ad-
ministrateur et comme écrivain, l'un des hommes les
plus distingués du quatrième siècle. On a de lui trente-
trois oraisons, dont dix-neuf sont à la vérité des pané-

gyriques, adressés aux empereurs, mais qui, plus remplis de leçons que de compliments, relevaient, autant qu'il se pouvait, ce genre d'éloquence. Thémistius a paraphrasé plusieurs ouvrages d'Aristote, qui depuis longtemps n'avait pas eu un si honorable interprète. Le *Traité des météores* a été commenté par un Olympiodore, qu'il ne faut pas confondre avec un ou deux platoniciens du même nom : celui-ci était d'Alexandrie et appartenait à la secte péripatéticienne; mais il n'a probablement terminé sa carrière qu'au sixième siècle : en vous le nommant ici je dépasse un peu la limite de l'année 476 ou 500. J'en userai de même à l'égard de Boèce, de Philopon et de Simplicius, afin de ne pas trop morceler cette partie de l'histoire de l'aristotélisme.

Boèce cultiva toutes les branches de la philosophie. Depuis Sénèque et Pline l'Ancien, il n'y avait guère eu de Romains si instruits et si laborieux. Né vers 470, au sein d'une famille illustre, il fut consul en 510, exilé en 524 près de Pavie, et massacré en 526 : il avait été accusé de conspiration et dénoncé au roi goth Théodoric. A toute époque, c'est dans les rangs des philosophes que la tyrannie choisit le plus volontiers ses victimes. Boèce doit à son bannissement son plus beau titre littéraire; car, à cette occasion, il composa en latin ses cinq livres *De la consolation philosophique*. Là il s'entretient avec la Philosophie, qui répond du mieux qu'elle peut à ses craintes et à ses doutes. L'ouvrage, quoique sérieux, est agréable; et des vers, assez bien tournés, y sont entremêlés à une prose qui n'est pas sans élégance. Mazzuchelli indique plus de cent éditions de ces cinq livres, avec ou sans notes; ils ont été traduits dans toutes les langues : la plus ancienne version française est

de Jean de
ose. Les a
brité ni de
vres d'Aris
és du syll
les différen
arithmétique
grecs, enfin
du christia
appliqué à l
ilont il avai
assez par se
tions qu'il
ulés *Catég
ques, Sufe
ductions ne
corde de l'a
Simplici
tête, était
quitter Ath
seigneur, il
Khosrou, e
rantissait,
liberté de
ils ne rou
de Simplic
dans leur
tote certa
surtout a
écrits des
et Brucke
tous les ar*

de Jean de Meung, l'un des auteurs du *Roman de la Rose*. Les autres écrits de Boèce n'ont pas autant de célébrité ni de mérite. Ce sont des commentaires sur des livres d'Aristote, de Cicéron et de Porphyre; des traités du syllogisme, de la division, de la définition, et des différences topiques, des éléments de musique, d'arithmétique, de géométrie, extraits des mathématiciens grecs, enfin des écrits sur les dogmes fondamentaux du christianisme. Boèce est l'un des premiers qui ait appliqué à la théologie la philosophie péripatéticienne, dont il avait fait une étude spéciale, ainsi qu'on le voit assez par ses recherches sur Aristote et par les explications qu'il donne des ouvrages de ce philosophe intitulés *Catégories, Interprétation, Analytiques, Topiques, Sujets sophistiques*. Quelques-unes de ses productions ne se retrouvent plus, par exemple une Concorde de l'aristotélisme et du platonisme.

Simplicius, commentateur grec d'Aristote et d'Épictète, était né en Cilicie peu après l'an 500. Forcé de quitter Athènes, où Justinien ne lui permettait plus d'enseigner, il se réfugia en Perse, auprès de Chosroës ou Khosrou, et en revint en vertu d'un traité qui lui garantissait, ainsi qu'à ses compagnons d'exil, la pleine liberté de leurs opinions religieuses et philosophiques; ils ne rouvrirent pourtant pas d'écoles. Les relations de Simplicius avec quelques éclectiques l'ont fait ranger dans leur secte; il mêlait en effet au système d'Aristote certaines idées empruntées aux platoniciens et surtout aux stoïciens. On rencontre même dans ses écrits des teintes de christianisme, ainsi que Fabricius et Brucker l'ont observé; il a été appelé le ciment de tous les anciens philosophes. Mais c'est un édifice essen-

tiellement aristotélique qu'il compose des divers matériaux qu'il rassemble. Il a contribué à répandre en Orient les doctrines et les méthodes que le débordement du néo-platonisme en avait bannies; ses livres se recommandent aussi par le très-grand nombre d'extraits et de fragments qu'ils contiennent: beaucoup d'écrivains dont nous n'avons plus les ouvrages y sont cités. D'un autre côté, nous voyons que Simplicius se laissait entraîner à des discussions plus vives que précises, et dans lesquelles il n'avait quelquefois l'avantage ni pour le fond ni pour les formes. Il argumente surtout avec aigreur contre Philopon, qui était pourtant presque aussi péripatéticien que lui, et qui commentait pareillement Aristote.

Dans notre prochaine séance, Messieurs, nous rechercherons les traces du platonisme durant les cinq ou six premiers siècles de l'ère chrétienne.



Q
CIS DE L'E
ONISME ET
LES DE L'E

Messieurs, e
duit jusqu'
re et même
osophiques
toniciens, à
sé l'époque
Cicéron, fo
t aujourd'h
tinguerons
seulement
pour qu'il
sont restés
verture de
ée aux doc
es. Je parl
s des philo
doctrines,
; ensuite j
x qui, en l
réellement
place disti
'était, selo
exalté que

QUATRIÈME LEÇON.

DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — PLATONISME ET MYSTICISME DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, dans notre dernière séance, nous avons conduit jusqu'à la fin du cinquième siècle de l'ère vulgaire et même un peu au delà l'histoire de toutes les sectes philosophiques de l'antiquité, à l'exception pourtant des stoïciens, à l'égard desquels nous n'avons pas désigné l'époque où Antiochus d'Ascalon, contemporain de Cicéron, fondait la cinquième académie. En reprenant aujourd'hui les annales du platonisme, nous ne le négligerons pas de la philosophie pythagoricienne, non-seulement parce que celle-ci n'est point assez connue pour qu'il soit facile de discerner les dogmes qui sont restés propres, mais surtout parce que, depuis l'ouverture de l'ère vulgaire, elle s'est de plus en plus adonnée aux doctrines de Platon et de ses nouveaux disciples. Je parlerai en premier lieu et en fort peu de mots des philosophes ou sophistes qui, en professant ces doctrines, ne les ont pas très-essentiellement modifiées; ensuite j'arrêterai plus longtemps vos regards sur ceux qui, en les amalgamant avec d'autres systèmes, ont véritablement ouvert une école nouvelle, qui occupe une place distincte dans l'histoire de l'esprit humain. C'était, selon toute apparence, un pythagoricien qui exalta que cet Apollonius de Tyane dont la longue

vie semble correspondre à peu près aux cent premières années de l'ère chrétienne. Il n'y a pas trop moyen de rechercher quel était le système philosophique de ce personnage : on lui attribue beaucoup de miracles et peu d'écrits. Cependant les lettres fort laconiques qui portent son nom offrent quelques teintes d'éléatisme, et autorisent à présumer que ses opinions, s'il en avait de bien arrêtées, étaient puisées dans l'école de Xénophane autant que dans celles de Platon et de Pythagore.

Nous aurions peine aussi à fixer dans une secte bien déterminée un écrivain beaucoup plus fécond et plus célèbre, Plutarque, né, ce semble, vers le milieu du même siècle, et dont la carrière s'est prolongée dans le suivant. La philosophie et principalement la morale lui ont fourni les sujets d'une partie de ses ouvrages ; mais il serait plutôt à consulter comme historien des systèmes qu'à étudier comme le défenseur ou l'interprète d'une doctrine. Il n'est le chef d'aucune école ni un disciple très-distingué d'aucun maître. On remarque dans ses écrits des traces de stoïcisme ; et néanmoins il a écrit contre les stoïciens comme aussi contre les épiciuriens. Il rend çà et là quelques hommages à Aristotele mais il lui reproche d'avoir combattu le système platonique des idées, et il parle avec plus de complaisance des chefs de l'école contemplative. Je n'ai point à vous parler des travaux biographiques de Plutarque : ce sont ses principaux titres de gloire.

Un de ses contemporains, Favorinus d'Arles, qui probablement n'est mort que sous les Antonins, est aussi malgré quelque penchant au pyrrhonisme, à placer parmi les pythagoréo-platoniciens, si nous en jugeons par les rapports des auteurs qui sont venus après lui

et il ne subsis
urtout connu
ses opinions
es *Nuits attiq*
histoire de la p
même sous auc
latonicien Tau
Apulée, qui a
ers les mêmes
on célèbre com
n recueil histo
rois livres sur
e dieu de Socr
le quelque aut
rie ou *Discours*
qu'on puisse, sa
parler ni de ce
eux qui n'ont p
Vous remarq
éclatante que
n'empêchait per
ement de tou
Alcinoüs et Al
roductions à la
Maxime de Ty
plus étendu ou
quarante et u
sujets de méta
doux et la dict
de la noblesse
superstitieuses
de ces quarant

at il ne subsiste rien de ses propres livres. Il nous est surtout connu par les mentions qu'Aulu-Gelle a faites de ses opinions et de ses entretiens. Cet Aulu-Gelle, dont les *Nuits attiques* fournissent de précieux documents à l'histoire de la philosophie, ne peut guère se ranger lui-même sous aucune secte, quoiqu'il ait été disciple du platonicien Taurus de Béryte.

Apuléc, qui a écrit en latin, ainsi qu'Aulu-Gelle et vers les mêmes temps, est fameux comme romancier, et non célèbre comme philosophe. Toutefois il nous a laissé un recueil historiquement utile sous le titre de *Florides*, trois livres sur la doctrine de Platon, un discours sur le dieu de Socrate, une version du livre d'Aristote ou de quelque autre sur l'univers, de plus une *Apolo-gie* ou *Discours sur la magie*. Ces écrits suffisent pour qu'on puisse, sans témérité, le déclarer platonicien, sans parler ni de ceux qui sont moins authentiques, ni de ceux qui n'ont pas traversé les âges.

Vous remarquerez, Messieurs, que la prédilection éclatante que Marc-Aurèle avait vouée au stoïcisme n'empêchait personne d'adopter et de professer ouvertement de tout autres systèmes. Deux auteurs grecs, Alcinoüs et Albin, publièrent sous son règne des introductions à la philosophie de Platon. Un troisième, Maxime de Tyr, acheva, sous Commode, un ouvrage plus étendu ou plutôt des opuscules plus nombreux, quarante et une dissertations qui roulent sur des sujets de métaphysique et de morale. Le style en est doux et la diction assez claire; les pensées ont souvent de la noblesse, mais elles prennent tantôt des teintes superstitieuses, tantôt des formes sophistiques. L'un de ces quarante et un discours traite de la divination.

L'auteur examine en d'autres quelle est la nature de la science; quelles sont les fins de la philosophie; si le vertu est un art; quelle est l'origine du mal, et si peut exister un bien plus grand qu'un autre bien. Sur cette dernière question, Maxime de Tyr soutient successivement le pour et le contre, et il en use de même à l'égard de la préférence à donner soit aux agriculteurs sur les militaires, soit à la vie active sur la vie contemplative. On lit avec plus d'intérêt ou de curiosité les discours relatifs au pardon des injures, au fruit de tirer des adversités, au génie de Socrate et à ses idées sur l'amour. On a, depuis 1802, une très-bonne traduction française de toutes ces dissertations par M. Combès Dounous.

Entre les pythagoriciens du troisième siècle on distingue les deux Philostrate, l'oncle et le neveu, mais surtout le premier, qui nous a laissé entre autres écrits des notices sur cinquante-neuf philosophes, et neuf livres où il expose la doctrine et raconte les actions miraculeuses de cet Apollonius de Tyane dont je vous parle; il y a peu d'instant. C'est un exemple fameux de la crédulité que l'esprit de secte inspire, ou des impostures qu'il commande. Des sentences quelquefois comparables à celles des vers dorés attribués à Pythagore se retrouvent dans un manuel de Sextus ou Sextius, qu'on a confondu mal à propos avec son contemporain le pape Sixte II, mort en 258.

Le quatrième siècle fournit à la même école ou à celle de Platon, Dexippe, Sallustius, Némésius, Chalcidius; et un auteur latin, Macrobe. Dexippe a écrit la défense de la philosophie platonique dans un ouvrage divisé en trois livres et intitulé *Questions sur les*

catégories. Seculois, préfet
un *Traité de*
païenne. Né
nisme; et son
rhodoxe, sau
reur d'Origè
question des
du libre arbit
me et de ses
nisme est co
glose du
approche auss
on a cru y r
est pourtant
r les proprié
onie des sphè
songes. Mais
il y a de plus
de lui, sous le
littérature,
Tels ont été,
cles après J. C.
plus dociles
pins ôté aux
es ont espéré
int hésité à
plusieurs op
ette classe de
connue sous
néo-platonie
elle s'est intr

égories. Secundus Sallustius Promotus, capitaine gaulois, préfet des Gaules, est probablement l'auteur d'un *Traité des dieux et du monde* selon la théologie païenne. Némésius, au contraire, professe le christianisme; et son traité *de la Nature de l'homme* est fort orthodoxe, sauf pourtant quelques lignes imbues de l'erreur d'Origène sur la préexistence des âmes. Il y a aussi une question des éléments, du destin, de la Providence, du libre arbitre, du volontaire et de l'involontaire, de la nature et de ses facultés. C'est l'un des livres où le platonisme est concilié avec les dogmes évangéliques.

La glose du Timée de Platon par Chalcidius se rapproche aussi à tel point de ces mêmes dogmes, qu'on a cru y reconnaître l'ouvrage d'un chrétien; ce qui est pourtant resté fort douteux. Macrobe a raisonné sur les propriétés mystérieuses des nombres, sur l'harmonie des sphères célestes, sur les différentes espèces de songes. Mais ces idées pythagoriques ne sont pas ce qu'il y a de plus utile dans ses livres. Vous savez qu'on a de lui, sous le titre de *Saturnales*, un curieux recueil de littérature, d'antiquités et de philosophie.

Tels ont été, Messieurs, dans le cours des premiers siècles après J. C., les pythagoriciens et les platoniciens les plus dociles, ceux qui ont le moins ajouté et le moins ôté aux enseignements de leurs maîtres; d'autres ont espéré de les épurer, de les enrichir, et n'ont point hésité à les altérer plus ou moins par l'alliage de plusieurs opinions empruntées à diverses écoles. Cette classe de philosophes, qui s'est fort multipliée, est connue sous les noms d'éclectiques ou syncrétistes, de néo-platoniciens, et aussi d'alexandrins, parce qu'elle s'est introduite dans l'école d'Alexandrie, où les

études avaient pris auparavant une bien différente à mon avis, beaucoup plus heureuse direction. C'est un nouveau platonisme, qui cherchait ses premiers fondements dans l'ancien, mais pour bâtir de plus rapportées, de matériaux recueillis de toutes parts, un édifice plus élevé, plus vaste et, s'il se pouvait, plus solide. *Ἐκλέγω* signifie *choisir, recueillir*. L'éclectisme devait être une philosophie choisie ou choisissante, appliquée à extraire de chaque doctrine les articles les plus purs et les plus vrais. Ceux qui ont prétendu qu'il n'atteignait pas ce but ont changé son nom de syncrétisme, c'est-à-dire mixtion, rapprochement, amalgame des opinions.

C'est une résolution qui paraît en soi fort raisonnable que celle de ne s'inscrire d'avance dans aucune secte, de ne jurer sur la parole d'aucun maître, d'écarter toutes les opinions des philosophes, de faire entre elles un choix éclairé, de les assortir autant qu'il se peut, et de s'en former un système dont on ait acquis la conviction intime et en quelque sorte la propriété. Ce plan n'était pas nouveau. Galien et Cicéron se vantaient l'avoir conçu. Avant eux, Aristote l'avait réellement suivi; car il n'a professé un système qu'après avoir pris une connaissance positive et profonde de toutes les doctrines antérieures aux siennes. On peut à certains égards, attribuer des procédés semblables non à Platon, du moins à Socrate, et auparavant à Pythagore et à Thales, qui, avant d'ouvrir des écoles s'étaient, à ce qu'il semble, instruits à celles de l'Égypte et de l'Asie.

Mais je remarquerai d'abord, Messieurs, que le nom d'éclectisme, bien entendu, caractériserait une méthode

ne désigner
t, autant d'é
ères diverses
un grand' ne
est point un
fait professi
s néo-platon
cole, ils n'éta
re autant de
u qui usurpe
Je vous prie
il y a plusi
lement distin
ouveau qui s
runtés aux u
certains détail
qui les contien
mais, prises da
rétiennent no
lées, ces do
une est vraie,
et confondus r
lage, qu'un c
que la philoso
elle de l'école
mêlaient des
qui semblaient
nant, par des
ments ou app
y avait donc
concilier, en
tantôt la théol

ne désignerait point une secte : il y aurait, en résultant, autant d'électismes particuliers, qu'il y a de manières diverses de choisir et de combiner les éléments d'un grand nombre de doctrines. Un vrai éclectique n'est point un sectaire; il en est précisément l'opposé: il fait profession d'indépendance. Par cela même que les néo-platoniciens ou alexandrins formaient une école, ils n'étaient point éclectiques; et l'on doit en dire autant de toutes les sectes qui ont usurpé ensuite le nom qui usurperaient encore le même nom.

Je vous prie d'observer, en second lieu, que partout où il y a plusieurs systèmes proprement dits et véritablement distincts, il est impossible d'en former un nouveau qui soit raisonnable, avec des principes empruntés aux uns et aux autres. Il se rencontrera bien certains détails qui pourront se détacher de la doctrine qui les contient et s'adapter à celle où ils manquent, mais, prises dans leurs généralités, et en tant qu'elles prétendent nous dévoiler l'origine des choses et des idées, ces doctrines s'excluent réciproquement : si l'une est vraie, l'autre est fautive; leurs principes réunis et confondus ne formeraient qu'un monstrueux assemblage, qu'un obscur chaos. Aussi verrons-nous bientôt que la philosophie des alexandrins n'était au fond que celle de l'école pythagorique ou platonique, et que, s'ils mêlaient des théories, des traditions, des croyances qui semblaient puisées ailleurs, c'était en les transformant, par des interprétations forcées, en développements ou appendices d'un platonisme fondamental. Il n'y avait donc là qu'un misérable syncrétisme, destiné à concilier, en apparence, avec la doctrine de Platon, tantôt la théologie égyptienne, tantôt les dogmes chré-

tiens, d'une part l'idéalisme de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Élée; de l'autre la dialectique d'Aristote et, au besoin, la morale des stoïciens, même quelques hypothèses de Leucippe et d'Épicure. On entreprenait de persuader à ces écoles si discordantes qu'elles n'avaient toutes qu'un même système diversement exprimé, à peu près comme on tente quelquefois de faire accroire à des puissances rivales ou à des plaideurs irréconciliables qu'il leur suffit pour vivre en paix de mieux s'entendre. On rédigeait entre les sectes des espèces de traités où des termes équivoques et des clauses captieuses voilaient les inimitiés et recélaient les germes des guerres prochaines. Le savoir obscur ou fantastique des syncrétistes se couvrait d'un langage mystérieux; une ontologie pointilleuse leur tenait lieu de logique; et les superstitions, la morale. Ils étaient ou feignaient d'être enthousiastes et j'aurai à vous rapporter des miracles opérés par quelques-uns d'entre eux.

Auparavant tâchons de nous former, s'il est possible, une idée plus précise des différentes doctrines que les alexandrins voulaient concilier. On nous assure que de l'école socratique étaient sorties les cinq grandes sectes grecques que désignent les noms de platoniciens, péripatéticiens, stoïciens, épicuriens et sceptiques. On a même ajouté qu'il devait en éclore ainsi précisément cinq, ni plus ni moins, parce qu'il fallait ou s'élever avec Platon jusqu'à l'unité intime et suprême qui, à peine accessible à l'intelligence, embrasse et vivifie à la fois le monde spirituel et le monde matériel, ou avec Aristote, réunir en un seul corps de science le système intellectuel et le système de la nature ex-

terne, sans philosophes science pers ou, comme portance q Pyrrhon, r et des illusi et y acheva Le scepticis milieu du se à la fin de c losophies d tium. Voilà des néo-pla peint repro son unité théories de heureux ch pur dans les tiennes et o tre des trois d'Alexandri et des scie qu'il soit au blir une cl avec leur ch nités, leurs les traits c idée positiv trine génér laquelle sen scepticisme

terne, sans les dépasser ni l'un ni l'autre; ou, avec les philosophes du Portique, se renfermer dans sa conscience personnelle, en méprisant toute autre existence; ou, comme Leucippe, n'accorder de réalité ou d'importance qu'aux objets physiques; ou enfin, comme Pyrrhon, n'apercevoir nulle part que des apparences et des illusions. L'épicuréisme s'exila, dit-on, en Italie, et y acheva la corruption des maîtres et des esclaves. Le scepticisme s'éteignit après Sextus Empiricus, vers le milieu du second siècle de notre ère. Il ne restait donc, à la fin de ce siècle, qu'à mettre d'accord les trois philosophies de Platon, d'Aristote, et de Zénon de Citium. Voilà donc, poursuit-on, quelle fut l'entreprise des néo-platoniciens; voilà leur œuvre. On nous les peint reproduisant l'école socratique, mais rappelée à son unité primitive, mais enrichie des plus hautes théories de Platon, et rassemblant aussi par le plus heureux choix tout ce qu'il y avait de grand et de pur dans les doctrines orphiques, pythagoriques, égyptiennes et orientales. Tel s'établit l'éclectisme, au centre des trois parties de l'ancien monde, dans cette ville d'Alexandrie qui était devenue la métropole des lettres et des sciences. Cependant, Messieurs, croirez-vous qu'il soit aussi facile qu'on vient de le supposer d'établir une classification des sectes, qui, en s'accordant avec leur chronologie, représente fidèlement leurs affinités, leurs oppositions, ce qu'elles ont de commun, les traits caractéristiques qui les distinguent? Quelle idée positive pourrez-vous jamais concevoir de la doctrine générale et primitive de cette école socratique, de laquelle seraient sortis également le dogmatisme et le scepticisme, la métaphysique de Platon et le matéria-

lisme d'Épicure? Si, comme l'a dit Montaigne, le revers de la vérité a cent mille faces et un champ indéfini, y a-t-il moyen de limiter d'avance, de fixer *à priori* le nombre des faux systèmes qui doivent éclore? Est-il bien sûr qu'il n'y ait que cinq manières de résoudre la question « Qu'est-ce qui existe? » et d'ailleurs ce problème était-il le seul par lequel pût s'ouvrir le cours des recherches et des controverses philosophiques? Je vois que, depuis qu'on a établi ces cinq écoles comme nécessaires et seules possibles, on nous en a présenté aux mêmes titres, d'abord seulement deux ou trois, et ensuite quatre, toujours ni plus ni moins. D'ailleurs, Messieurs, vous aurez bientôt occasion de reconnaître que le néo-platonisme a beaucoup puisé dans la secte éleatique, qui n'a pas été nommée parmi celles qu'on vient d'énumérer. J'en conclus qu'il faut, ainsi que nous avons tâché de le faire jusqu'ici et que nous continuerons de le pratiquer, prendre les sectes telles que les documents historiques nous les offrent dans l'ordre chronologique qu'ils leur donnent, avec toutes les variétés et les anomalies que le cours des temps et le choc des opinions amènent.

Toutes les fois que l'établissement d'une de ces sectes n'a pas été provoqué par quelque événement public, ou par une découverte éclatante, ou par les recherches profondes d'un homme de génie, tel qu'Aristote, Bacon, Descartes, Locke ou Newton, les fondateurs n'ont guère conçu d'autre dessein que d'ouvrir une école nouvelle, d'enseigner autrement qu'on ne l'avait fait avant eux; et le moyen le plus ordinaire qu'ils ont employé pour y parvenir a été de rajeunir et de combiner de vieilles doctrines, de coudre des lambeaux

divers, usés
une parure
des premiers
s'autorisaient
pas sans qu'
« ils, de phi
« ques vérité
« pour se pré
« prendre de
« accepter ce
« bon. » J'ai
tendre et s'a
de rectifier
tails d'un pr
prendre ce q
l'un et dans
n'attacher au
comprendre
ment deux c
chacun d'eu
sorte sa pers
deux ennemi
rer et à se r
qu'un monst
Pour se pu
soi-disant éc
ractère d'une
duit ou le m
plus sage. Sa
esprits, de ra
tre les écoles,
dalaises. Par

divers, usés ou brillants encore, et de s'en composer une parure qui pût paraître neuve. Voilà tout le secret des premiers chefs de la philosophie alexandrine. Ils s'autorisaient néanmoins d'une observation qui n'était pas sans quelque valeur : « Il n'y a point eu, disaient-ils, de philosophie si extravagante qui n'ait dit quelques vérités, et il n'y en a pas eu non plus d'assez sage pour se préserver de toute erreur. Il faut donc choisir, prendre de toutes mains, se défier des meilleurs maîtres, accepter ce qu'un mauvais peut par hasard offrir de bon. » J'ai déjà dit, Messieurs, comment doivent s'entendre et s'appliquer ces maximes : il convient en effet de rectifier et de compléter, quand il y a lieu, les détails d'un premier système par ceux d'un second. Mais prendre ce qu'il y a d'essentiel, de caractéristique dans l'un et dans l'autre pour n'en faire qu'un seul, c'est n'attacher aucune idée à ce mot de système, ou ne pas comprendre celle qu'il exprime. Si ce sont véritablement deux corps distincts de doctrines philosophiques, chacun d'eux a son existence propre et en quelque sorte sa personnalité. Ce sont deux individus et souvent deux ennemis que vous voulez forcer à vivre, à respirer et à se mouvoir ensemble ; vous n'en ferez jamais qu'un monstre.

Pour se présenter sous un plus séduisant aspect, le soi-disant éclectisme s'est quelquefois attribué le caractère d'une vertu morale ; il s'est donné pour le produit ou le modèle de la modération la plus pure et la plus sage. Sa mission, disait-il, était de concilier les esprits, de rapprocher les sectes, de rétablir la paix entre les écoles, de mettre un terme à leurs hostilités scandaleuses. Par le fait, il a renouvelé toutes les discordes et

rallumé toutes les guerres, qui sont même devenues, sous son influence, plus violentes et plus mortelles. Je ne tarderai pas à vous en faire le récit ; mais ce qui nous importe en ce moment est de ne pas nous laisser abuser par ce nom à jamais vénérable de modération, et de ne rendre à cette vertu éminente, la régulatrice de toutes les autres, que des hommages dignes d'elle. Ce sont les actions et non les opinions qu'elle doit régir. C'est elle qui, au sein des dissensions soit politiques soit littéraires, interdit les persécutions et les outrages ; il ne lui suffit pas de prescrire la justice, de recommander la clémence, de conseiller l'urbanité : elle inspire aux défenseurs les plus sincères des causes les plus opposées des sentiments mutuels de bienveillance et d'estime. Elle empêche que les opinions ne deviennent des passions ; les doctrines, des inimitiés ou des tyrannies. Mais sera-ce elle qui limitera ou accordera les théories elles-mêmes, qui déterminera le point où elles doivent se rencontrer et se confondre ? C'est un droit qui ne lui appartient pas, un pouvoir qu'il ne lui convient pas d'usurper.

Dans notre dernière séance, Aristote a placé la vertu, non la vérité, au juste milieu entre deux vices opposés, l'un par excès, l'autre par défaut ; l'économie, par exemple, entre l'avarice et la prodigalité. Mais, lorsqu'il s'agit d'opinions, de connaissances, de procédés purement intellectuels, les deux points extrêmes sont la vérité et l'erreur : il n'y a sur toute la ligne qui les sépare que des vérités, affaiblies, incomplètes ou dégradées, et des erreurs qui se grossissent par degrés jusqu'à leur entier développement. Le juste milieu d'une telle ligne serait le point où la vérité finit et où

l'erreur com
A parler sa
dans une r
et morales
de parveni
directes et
ment à gar
même per
doit avoir
notre vie p
huc point
gence un
refuse. Les
sion si usi
propre : el
git de rés
l'état, aux
en ce cas,
jours les n
matière ell

Voilà po
une fois à
vers philos
jamais enfa
que des pa
entre des
syncretism
systèmes
l'autre. Le
sieurs, un
l'hypothès
les appare

l'erreur commence. Quelle sagesse y aurait-il à s'y fixer? A parler sans figure, la vérité en philosophie consiste dans une représentation exacte des réalités physiques et morales par nos idées et par notre langage. Il s'agit de parvenir à ce but en suivant les méthodes les plus directes et les plus sûres. Il n'y a point là de tempérament à garder, point de ménagements commandés ni même permis, et la modération n'y a que faire; elle doit avoir bien assez d'exercice dans la conduite de notre vie privée et publique, pour qu'on ne lui attribue point sur les opérations intimes de notre intelligence un empire que la nature même des choses lui refuse. Les opinions sont vraies ou fausses, et l'expression si usitée d'opinions modérées est au moins impropre : elle n'a de sens raisonnables que lorsqu'il s'agit de résolutions pratiques, d'actes qui touchent à l'état, aux habitudes, aux intérêts des personnes; et, en ce cas, où en effet les opinions modérées sont toujours les meilleures, cela vient de ce qu'en pareille matière elles sont les seules vraies.

Voilà pourquoi l'éclectisme, appliqué, non encore une fois à certaines observations particulières des divers philosophes, mais à leurs systèmes généraux, n'a jamais enfanté que des monstruosités ou des fantômes, que des pactes illusoire entre les vérités et les erreurs, entre des doctrines inconciliables, et s'est résolu en un syncrétisme informe, plus déplorable qu'aucun de ces systèmes qu'il prétendait corriger et achever l'un par l'autre. Les temps modernes peuvent vous offrir, Messieurs, un exemple sensible de ces amalgames, dans l'hypothèse astronomique de Tycho-Brahé. Longtemps les apparences et habitudes avaient entraîné à établir la

terre au centre de l'univers : enfin Copernic était venu, qui avait dissipé cette illusion et trouvé néanmoins des contradicteurs. Tycho survint; et, pour concilier les deux partis, il régla que la lune et le soleil recommenceraient à tourner autour de la terre, mais que le soleil serait désormais le centre des mouvements de Mercure, de Vénus, de Mars, de Jupiter et de Saturne. Vous savez que cette théorie éclectique n'a pas fait fortune; et cependant elle était proclamée par un très-habile observateur, auquel l'on ferait injure, si on le comparait aux néo-platoniciens alexandrins. Leur entreprise avait été non-seulement de combiner le platonisme et l'aristotélisme, mais encore d'y joindre un mélange d'éléatisme et de stoïcisme, sans parler de ce qu'ils pourraient tirer de Pythagore, emprunter d'Épicure, et puiser à d'autres sources. Un enseignement si confus ne pouvait manquer d'arrêter le progrès de toutes les études philosophiques; et ce n'était pas encore là sa plus pernicieuse influence : il tendait à énerver les âmes, à dégrader les caractères. Il habituaux accommodements et aux complaisances : il mettait en honneur ces transactions, ces compromis, ces moyens termes qui, en fait de philosophie et de littérature, ne sont jamais que des actes de faiblesse et bien souvent que des mensonges. Il convient sans doute de proposer ses opinions avec modestie et de les soutenir avec modération; mais il faut les énoncer avec franchise, et y adhérer avec une fermeté inflexible, tant qu'on les retrouve dans sa conscience. Toute énergie et toute loyauté se perdent par ces prétendues fusions de doctrines : quand le commerce des esprits n'est plus qu'un échange de monnaies fausses ou rognées, la société entière se

falsifie et s
aux gouver
vant des co
considérati
l'histoire du

Il eut p
que Suidas
que Brucke
raison à la fi
commencem
essaya de c
anciennes p
n'en pouvo
cause, puis
commentair
qu'il avait
longtemps p
réduite par
mier, qui a
nelle, décl
l'un princip
mental, et
paroles qui
Ledeuxièm
porte que
la matière,
Brucker do
ses les nom
et aux deux
les qualités
tait Potam
jets naturel

falsifie et se déprime. L'éclectisme a servi de ressort aux gouvernements tyranniques : il serait un dissolvant des constitutions représentatives. Mais je laisse ces considérations préliminaires, et j'arrive aux détails de l'histoire du néo-platonisme.

Il eut pour premier chef Potamon d'Alexandrie, que Suidas fait vivre sous le règne d'Auguste, mais que Brucker, Buhle et M. Matter placent avec plus de raison à la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne et au commencement du troisième. Diogène de Laërte dit qu'il essaya de composer, d'éléments choisis dans toutes les anciennes philosophies, une philosophie nouvelle. Nous n'en pouvons pas juger en parfaite connaissance de cause, puisqu'il ne reste aucun écrit de Potamon : son commentaire sur le Timée de Platon, et l'ouvrage qu'il avait intitulé *Science élémentaire*, sont depuis longtemps perdus. Sa doctrine a été, d'après Diogène, réduite par Brucker à trois articles généraux. Le premier, qui appartient, dit-on, à la philosophie rationnelle, déclare qu'il y a deux examens de la vérité : l'un principal, ou de l'esprit qui juge; l'autre instrumental, et consistant dans une image intime et claire, paroles qui déjà ne sont pas très-claires elles-mêmes. Le deuxième dogme domine la philosophie naturelle : il porte que les commencements de toutes choses sont la matière, la cause efficiente, la composition et le lieu. Brucker donne aux deux premières de ces quatre choses les noms de principes, l'un passif, et l'autre actif; et aux deux dernières, le nom d'affections, c'est-à-dire les qualités d'une part, et le lieu de l'autre : car, ajoutait Potamon, nous avons à demander sur tous les objets naturels, de quoi et par qui ils sont faits, de quelle

manière et en quels lieux ils existent. C'est à la morale que tient le troisième article, où il est dit que la fin à laquelle tout se rapporte est la vie, que la vertu perfectionne et achève, non pourtant sans les biens naturels et extérieurs du corps. En conséquence, Diderot expose la doctrine de Potamon en ces termes : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nous des facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinct des choses vraies; « en physique, qu'il y a deux principes de la production générale des êtres, l'un passif ou la matière, l'autre actif ou seule cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités. « Il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible; ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage des biens et des plaisirs. » Voilà, Messieurs, des généralités qui n'avancent pas beaucoup la science; et l'on peut douter, même en les supposant vraies, qu'elles soient des préliminaires très-utiles d'une étude positive de la nature et de la morale. Il a toujours été facile de mettre ainsi en avant des distinctions de trois, quatre ou cinq choses fondamentales : ce n'est jamais là qu'une combinaison arbitraire d'expressions vagues; et, toutes les fois qu'une philosophie débute de cette manière, on doit prévoir qu'elle sera ou stérile, ce qui n'est que le moindre mal, ou mensongère, ce qui est beaucoup plus commun. Cependant celle de Potamon ne parut pas assez inintelligible : elle n'obtint qu'un succès médiocre; et le pur syncrétisme ou illuminisme, professé par Ammonius Saccas, se propagea bien davantage.

Ce surnom de Saccas vient, dit-on, de ce qu'Ammo-

is, né au se
ait été porte
lui aucun li
bué est d'un
blement rien
secrets de s
ncilier tous
ception seul
quoiqu'il empr
ns lequel on
ait par rejete
e, pour y su
nnelles. Au l
crées, c'était
lte, qui se rep
ecles, et dont
fondateur. E
rêterons qu'à
Un des trav
on âge ni le
ar Eunape, q
ablement dan
artenait à la
e l'ère vulgai
ape est fort
erveilleux de
ayle lui-mêm
en critique
ue Bayle ait
lotin acheva
e vingt-huit
philosophes a

us, né au sein d'une famille pauvre d'Alexandrie, ait été porte-sac dans son jeune âge. Nous n'avons lui aucun livre; car celui qu'on lui a quelque fois attribué est d'un évêque Ammonius. Le Saccas n'a probablement rien écrit : il ne dévoilait pas à tout le monde secrets de sa doctrine; elle tendait, ce semble, à concilier tous les anciens systèmes philosophiques, à l'exception seulement de celui de Leucippe et d'Épicure, quoiqu'il empruntât quelques dogmes au christianisme, dans lequel on croit que ses parents l'avaient élevé. Il a voulu par rejeter toute révélation positive et authentique, pour y substituer les inspirations intimes et personnelles. Au lieu de la théologie puisée à des sources sacrées, c'était déjà la théosophie, sorte de science occulte, qui se reproduira plus d'une fois dans le cours des siècles, et dont Ammonius Saccas pourrait passer pour le fondateur. Entre ses nombreux disciples nous ne nous arrêterons qu'à Plotin, qui est devenu un maître.

Un des travers de Plotin était de ne vouloir dire ni son âge ni le lieu de sa naissance. On sait pourtant, par Eunape, qu'il était né en Égypte, à Lycopolis; probablement dans celle des deux villes de ce nom qui appartenait à la Thébaïde. Il vit le jour en l'année 205 de l'ère vulgaire. La notice qui le concerne dans Eunape est fort courte : les récits plus étendus et plus merveilleux de Porphyre ont acquis tant de crédit, que Bayle lui-même les a recueillis sans y joindre l'examen critique dont ils ont besoin; Brucker regrette que Bayle ait négligé ce travail. Depuis le temps où Plotin acheva ses études de grammaire jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, où l'envie lui prit d'aller écouter les philosophes alexandrins, nous ignorons ce qu'il a pu

faire ; mais nous apprenons que les leçons de ces philosophes lui déplurent, parce qu'ils y mêlaient des notions grammaticales, historiques et littéraires. C'était bien ce qu'il y avait de plus solide et de plus réel dans l'enseignement ; mais il fallait à Plotin de la métaphysique toute pure : il ne prit goût qu'à la doctrine d'Ammonius Saccas. Les autres docteurs l'avaient ennuyé et attristé ; il n'eut pas plutôt commencé d'entendre celui-là, qu'il s'écria « Voilà ce que je cherchais. » Il le dit-on, pendant onze ans le disciple assidu de ce scepticiste ; et comme Ammonius lui avait toujours vanté la sagesse des mages et des brahmes, il résolut d'aller en Orient puiser la philosophie à sa source. Il était sur ce point impatient d'être initié dans l'art d'opérer des miracles, on en faisait et on en croyait beaucoup alors, au sein de la plupart des sectes païennes. Après avoir, en 246, servi quelque temps dans l'armée de Gordien, qui entreprenait une guerre contre les Perses, il regagna la Lybie, sans rien rapporter des trésors de la science orientale, et vint professer la philosophie à Rome. Longtemps il s'abstint de divulguer la partie ésotérique de la doctrine d'Ammonius ; ce ne fut qu'après que d'autres initiés en eurent trahi le secret qu'il se crut dispensé de le garder lui-même. A quarante-neuf ans il composa vingt premiers livres, qu'il ne communiquait pas à tout venant. L'année suivante, il eut pour disciple Porphyre, dont les questions et les objections l'obligèrent à écrire vingt-quatre livres de plus, qui étaient achevés avant la fin de l'an 261. Depuis, il en fit neuf autres, qui complétèrent le nombre de cent trente-trois. Des sénateurs venaient l'entendre, et quelques-uns abandonnaient les fonctions publiques

pour vivre con
 il inspirait
 mina, voulu
 de jouir, e
 passait pour
 ent leurs bi
 nd nombre
 it le bonheu
 rtant, un p
 s, employa
 croit, la ma
 maléfices su
 vile, qu'un j
 nti par les fa
 son ennemi
 membres se
 a, Messieurs
 té avec laque
 et découvri
 herches ordi
 tait pas qu'il
 taphysique s
 ination plus
 crédit, mên
 int de l'emp
 e un territoi
 e qui devait
 onie de phil
 n. Ce projet r
 nistres de l'
 rce que les c
 iraient pour

ar vivre comme lui en philosophes. L'enthousiasme
il inspirait gagna plusieurs dames. L'une, appelée
mina, voulut absolument qu'il logeât chez elle,
de jouir, elle et sa fille, de ses délicieux entretiens.
passait pour si vertueux, que les mourants lui con-
ent leurs biens et leurs familles : surveillant d'un
nd nombre de tutelles et arbitre de cent procès, il
it le bonheur de ne pas se faire d'ennemis. A la fin
rtant, un philosophe d'Alexandrie, nommé Olym-
s, employa pour le perdre la calomnie et, par
croît, la magie; mais Plotin savait faire retomber
maléfices sur Olympius. Plotin était un magicien si
bile, qu'un jour il annonça, sans craindre d'être dé-
nti par les faits, qu'au moment où il parlait, le corps
son ennemi se plissait comme une bourse, et que
membres se froissaient l'un contre l'autre. Après
a, Messieurs, vous ne serez pas surpris de l'infail-
té avec laquelle il prédisait les destinées de ses élè-
et découvrait les coupables qui échappaient aux
herches ordinaires. S'il dédaignait l'astrologie, ce
tait pas qu'il ne l'eût profondément étudiée; mais sa
taphysique sublime lui fournissait des moyens de
ination plus immédiats et plus sûrs. Il jouissait d'un
crédit, même à la cour, qu'en dépit des jaloux, il
int de l'empereur Galien et de l'impératrice Salo-
ne un territoire dans la Campanie, pour y bâtir une
e qui devait s'appeler Platonopolis et recevoir une
onie de philosophes gouvernée selon les lois de Pla-
n. Ce projet n'eut pas d'exécution, soit parce que des
nistres de l'empereur y mirent des obstacles, soit
ce que les colons, transportés dans ce territoire, y
irent pour avoir trop scrupuleusement suivi le ré-

gime de vie que leur avait prescrit Plotin. Lui-même il éprouva durant la dernière année de sa vie diverses incommodités, un violent mal de gorge, qui l'empêcha de disserter, un extrême affaiblissement de la vue, des douleurs cuisantes aux pieds et aux mains, des coliques auxquelles il refusait de remédier par des moyens vulgaires, indignes de sa gravité philosophique. Amélius, de ses disciples, lui proposait d'assister à un sacrifice aux dieux : « C'est aux dieux, répondit-il, de venir à moi, non pas à moi d'aller à eux ; » propos où nous trouverions, Messieurs, plus d'orgueil et même d'impiété que de métaphysique. Plotin ne permit pas non plus que l'on fit son portrait, que ses élèves désiraient conserver; un d'eux le traça de mémoire. Pour lui-même se disait humilié d'avoir un corps, et ne consentait point à regarder cette enveloppe grossière comme une partie de sa personne. Lorsqu'il mourut d'une esquinancie, dans sa soixante-cinquième année, en 270, « Je le dis, dit-il, mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers. » On eut, après sa mort, les plus heureuses nouvelles de l'état de son âme. L'oracle d'Apollon, consulté par Amélius, daigna répondre, en cinquante vers, que Plotin s'était présenté à Minos, Æacus et Rhadamanthe moins pour être jugé que pour ne pas manquer à la visite d'usage et de bienséance, et qu'il jouissait de la félicité due à ses lumières et à ses vertus. Vous comparez, Messieurs, que je ne vous donne pas ces détails pour avérés; mais que Porphyre les ait rapportés et que l'école dite éclectique les ait accueillis, ce sont des faits constants qui doivent entrer dans l'histoire des idées et des habitudes de cette école. Il paraît que Plotin

avait ses ouvrages
comme il était
qu'il ne pr
chevait pas l
phe. Revoir
compatible
en chargea
vent substit
être. Il exist
te par Eutoci
polis. Tels qu
e de cinquar
ou neuvain
tinguer par
éologie natu
e; mais, au
il soit facile
ation systém
seul qui leur
M. Buhle, so
extravagante
nière la plu
obscur et in
rêt à son o
il extravagu
homme qui
d'une imagin
vous noterez
mand qui s'exp
si l'on n'exi
quelles corr
dans Plotin

...ait ses ouvrages avec une négligence extrême. Comme il était fort myope, il écrivait en caractères mesquins, qu'il ne prenait pas la peine de rendre lisibles; il ne savait pas les mots; il ignorait ou dédaignait l'orthographe. Revoir ses écrits, en rétablir l'ordre, était un soin incompatible avec les mouvements de son imagination: on en chargea Porphyre, qu'on a soupçonné d'avoir souvent substitué ses propres pensées à celles de son maître. Il existait une seconde copie de ces livres, faite par Eutocius, autre disciple du philosophe de Lycaonie. Tels qu'ils nous sont parvenus, ils sont au nombre de cinquante-quatre, et distribués en six ennéades ou neuvaines, qu'on pourrait être d'abord tenté de distinguer par les titres de morale, physique générale, cosmologie naturelle, psychologie, idéologie, ontologie; mais, au fond, il y règne trop peu d'ordre pour qu'il soit facile d'en assujettir les matières à une classification systématique; et le nom de métaphysique est le seul qui leur convienne pleinement. « Ces livres, dit M. Buhle, sont précisément ceux où les spéculations extravagantes des alexandrins se peignent de la manière la plus évidente; la philosophie de Plotin est obscure et inintelligible. Pour prendre quelque intérêt à son ouvrage, pour apprécier la manière dont il extravague, il faut se mettre à la place d'un homme qui s'abandonne sans réserve aux égarements d'une imagination échauffée et presque en délire. » Vous noterez, Messieurs, que c'est un écrivain allemand qui s'exprime en ces termes. Toutefois il ajoute que, si l'on n'exige pas des idées claires et précises, auxquelles correspondent des objets réels, on admirera dans Plotin un esprit très-profond, et, dans son sys-

« tème, un chef-d'œuvre de philosophie transcendante
 « tale. » J'avouerai qu'à travers tant d'extravagances
 j'ai peine à démêler ce génie transcendant pour lequel
 on réclame notre admiration. Plotin est persuadé que
 l'état d'extase ou de ravissement est la première con-
 dition de la philosophie, et il appelle cela la simplifica-
 tion de l'âme. Il exige la concentration de toutes les
 cultés dans la contemplation, et il promet à l'âme qu'elle
 saura être ainsi attirée par un objet unique le bonheur
 de se reconnaître elle-même pour l'unité absolue. Il
 déclare que l'existence ne peut cesser d'être; et que, par
 cela même qu'elle est absolue, elle est éternelle. De ce
 argument et de quelques autres il conclut l'éternité du
 monde, et arrive, ainsi que Bayle le lui reproche, au
 panthéisme ou spinosisme. Il est pourtant si loin de
 montrer athée, qu'on a cru retrouver, dans quelques-
 uns de ses textes, le dogme des trois personnes divines.
 Ailleurs son mysticisme aboutit à la théurgie, à
 l'astrologie même, dont il méprisait ordinairement les
 applications pratiques. Pour expliquer l'univers, il ad-
 met trois réalités distinctes : la matière, la forme, et le
 corps qui se compose de la forme et de la matière. Ce
 sont, à ses yeux dans son langage, trois substances
 et, par substances, il entend ce qui n'existe pas dans
 un sujet, mais ce qui existe absolument de soi-même
 et sans attributs; aussi ne veut-il pas que la forme soit
 un attribut de la matière. Tout en admettant un pre-
 mier principe, une divinité suprême, il place dans le
 monde intelligent plusieurs dieux, tout à fait spirituels,
 inéteudus, impénétrables; au-dessous d'eux, des déités
 d'un second ordre, qui ne sont pas aussi complètement
 spirituelles, et qui occupent l'espace compris entre le

monde intellectuel
 mons, bons c
 unication en
 ysique. Plot
 familier, dor
 rant donné a
 etuelle, au cie
 as céleste, il
 que, une Vé
 veries ne tro
 ngue; et, à m
 effable, inex
 récis, et parti
 reuse et fantas
 é aussi disci
 emêlé d'étude
 es, il se ser
 n'a su donne
 autre alimen
 comme il ne s
 es termes qu'i
 bjets et des id
 mots des rapp
 anciens établ
 ne pose nett
 ons dont la so
 ar exemple, c
 acquièrent pa
 es les fruits d
 tre divisées
 e l'une ou de
 cu de la vog

monde intellectuel et le monde sublunaire; ensuite des monons, bons ou mauvais, par lesquels s'établit la communication entre le monde intellectuel et le monde physique. Plotin avait lui-même son démon propre et familier, dont il s'est, durant toute sa vie, fort occupé. Il avait donné au monde intellectuel une âme intellectuelle, au ciel une âme encore, qu'il nommait la Vénus céleste, il créa, pour servir d'âme au monde physique, une Vénus terrestre. La plupart de ses autres ouvrages ne trouveraient pas d'expressions dans notre langue; et, à mon avis, toute philosophie qui demeure ineffable, inexprimable en langage humain, clair et précis, et particulièrement en français, n'est que ténéreuse et fantastique. Si, à l'exemple de Longin, qui avait été aussi disciple d'Ammonius Saccas, Plotin eût entremêlé d'études littéraires ses méditations philosophiques, il se serait préservé de beaucoup d'écarts; mais il n'a su donner à son imagination ardente et sombre autre aliment qu'une métaphysique improductive. Comme il ne songe ni à se rendre compte de la valeur des termes qu'il emploie, ni à s'assurer de la réalité des objets et des idées qu'ils expriment, il suppose entre ces objets des rapports à peu près pareils à ceux que les romanciers établissent entre des personnages imaginaires. Il ne pose nettement, dans aucun de ses livres, les questions dont la solution l'occupe et le tourmente à son insu; par exemple, celle de savoir si toutes nos connaissances acquièrent par l'intelligence pure, ou si elles sont toutes les fruits de l'expérience, ou si, enfin, elles doivent être divisées en deux classes, selon qu'elles dérivent de l'une ou de l'autre de ces sources. Plotin, cependant, au lieu de la vogue en son siècle, de l'influence dans les

âges suivants sur certaines écoles de philosophie a été loué par des écrivains très-estimables, tels que saint Augustin, Macrobe, Marsile Ficin, Juste-Lipse, Gérard Jean Vossius et de plus modernes. Par son caractère de pureté et de simplicité profonde, il a longtemps échappé aux commentateurs; car, ainsi que l'a remarqué Bayle, c'est à peine qu'on a donné le nom de commentaires aux sommaires ou analyses qui accompagnent la version latine de Marsile Ficin. Cette version, qui n'est pas très-facile à comprendre, a été publiée en 1492, quatre-vingt-huit ans avant le texte grec.

Porphyre avait d'abord porté le nom de Malchus, qui signifiait *roi* dans la langue syriaque. C'est par cette observation qu'Eunape commence une notice succincte de la vie de ce philosophe; il dit ensuite que Longin l'ayant pour élève, changea ce nom en Porphyre, qui veut dire *purpuratus*, revêtu de la pourpre. Porphyre a traduit lui-même son nom de Malk ou Malchus en Βασιλεύς. Il était né en 233, à Tyr selon Eunape, Longin et Jamblique; saint Jérôme cependant le décrit comme un Bataanéote, c'est-à-dire apparemment natif de Bataané, un bourg de Syrie, peuplé d'une colonie tyrienne. On lui donne pour maîtres Longin et Plotin, le grammairien Apollonius et Origène; pour disciples, Jamblique et d'autres des personnages moins renommés; ces détails au reste ne sont pas très-bien éclaircis. Il vint à Rome vers l'an 253, à l'âge de vingt ans, retourna en Asie, et mourut en Égypte, revint à Rome en 263, y suivit les leçons de Plotin, et tomba, d'un enthousiasme exalté, dans une mélancolie profonde; effet naturel de la philosophie transcendante, à ce que dit Brucker. Si nous croyons Eunape, Porphyre avait renoncé à ses amis

pris en haine
 rer le langua
 résolut de c
 icile. Là, so
 nourriture co
 ne vivait plu
 qui s'intéress
 t chercher,
 même où Por
 uentes parole
 er, et le déte
 Cette relation
 hyre lui-mêm
 ome que par
 rouver, près
 appelait Pro
 ours ou par s
 éconcilia Por
 disciple repr
 accueillir ou à
 liquer la doc
 obscure. Eun
 ntre Plotin et
 evait rester ic
 étant attaché
 aisie de mon
 près de Plotin
 n Sicile, soit
 on délire qu'
 e la magie p
 être initié à
 es génies, p
 XX.

ris en haine son propre corps : il ne pouvait plus tenir le langage humain, ni supporter la vie mortelle. Il fut résolu de quitter Rome, et se rendit à Lilybée en Sicile. Là, solitaire, inaccessible, et se refusant toute nourriture comme tout commerce avec les hommes, il ne vivait plus que pour soupirer et s'éteindre. Plotin, qui s'intéressait toujours à lui, suivit ses traces ou le chercha, et, survenant, dit Eunape, au moment même où Porphyre allait défaillir, il lui adressa d'éloquentes paroles qui retinrent son âme prête à s'échapper, et le déterminèrent à ranimer son corps exténué. Cette relation s'accorde assez peu avec celle que Porphyre lui-même a laissée; car on y lit qu'il ne quitta Rome que par le conseil de Plotin, et dans l'espoir de trouver, près de Lilybée, un fort aimable homme qui s'appelait Probus. Quoi qu'il en soit, Plotin, par ses discours ou par ses lettres, ou de quelque autre manière, réconcilia Porphyre avec la vie. De retour à Rome, le disciple reprend ses études philosophiques, se remet à recueillir ou à rédiger les livres de son maître, à expliquer la doctrine plotinienne à ceux qui la trouvaient obscure. Eunape l'appelle un mercure intermédiaire entre Plotin et les mortels. Cependant, comme si rien ne devait rester ici sans embarras, Porphyre nous dit que, étant attaché à Probus en Sicile, et ayant perdu la fantaisie de mourir, il fut privé du bonheur de vivre auprès de Plotin jusqu'à la mort de ce philosophe. Soit en Sicile, soit à Rome, il n'était pas tellement guéri de son délire qu'il ne continuât de se livrer aux rêveries de la magie platonique ou pythagorique : il se félicitait d'être initié à une si belle science, qui, par le moyen des génies, procurait aux humains tout ce qu'ils pou-

vaient désirer d'utile et d'agréable. Il bénissait la théologie, qui lui avait gagné l'amitié de ces dieux intermédiaires, et il trouvait dans leur commerce d'inexpiables délices au milieu des chagrins et des orages de la vie. Déjà il avait entendu un oracle, et chassé un mauvais démon; il finit par voir Dieu en personne. C'est lui qui l'affirme: « Dieu m'apparut, dit-il; j'ai été assez heureux pour m'approcher une fois eu ma vie de l'Être divin et pour m'unir à lui, et j'avais soixante-huit ans quand cela m'arriva. » Porphyre s'était marié dans un âge assez avancé, à une veuve nommée Marcella, qui avait cinq enfants; et à laquelle il a dédié un livre. Pour lui, il n'a pas laissé d'autre postérité que ses livres et son école. Bien qu'Eunape écrive qu'il atteignit l'extrême vieillesse, on a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, âgé de soixante-dix ans ou tout au plus de soixante-douze. On a souvent agité la question de savoir s'il avait été chrétien. Les livres composés par lui contre le christianisme sont depuis longtemps perdus; et quarante autres de ses ouvrages ont eu le même sort. Les plus regrettables sont, à ce qu'il semble, ceux qui avaient pour sujets l'histoire de la philosophie, l'histoire de la philologie ou littérature, les recits de Thucydide, les catégories d'Aristote, l'accord des doctrines d'Aristote et de Platon. Quatre autres de ses productions n'ont point encore été publiées, mais se conservent manuscrites: ce sont un Manuel grammatical, des Scolies sur Homère, des Observations sur Platon, et un Traité des Vertus. Cet écrivain ne nous est immédiatement connu que par quinze ouvrages qu'on a mis au jour sous son nom, et qui n'ont jamais été réunis en un seul corps.

Les trois premiers
Pythagore, u
ence de la c
mande par de
nées, et par u
profonde des r
religieuses de
présente qu'u
mots, genre,
colastique d
philosophie p
luction aux c
paraît que tro
on a pour c
H. de Gérard
iens ne rapp
aux traditions
vaient point e
dans l'examen
en effet, décl
toutes les opé
duits arbitrai
magination a
ait occupé d
ronomie; ma
n'est pas le
effets physiqu
eurs aspects,
et féminins. D
il jette quelc
et sur divers
livre de l'Ody

Les trois premiers que je vous indiquerai sont une *Vie de Pythagore*, une *Vie de Plotin* et le traité de l'*Abstinence de la chair des animaux*, traité qui se recommande par des idées philosophiques clairement exprimées, et par une riche érudition, par une connaissance profonde des mœurs, des croyances et des institutions religieuses de l'antiquité. Le livre intitulé *Isagoge* ne présente qu'une explication peu lumineuse des cinq mots, *genre, espèce, différence, propre et accident*; la scolastique du moyen âge en a fait usage. C'est à une philosophie plus obscure encore qu'appartient l'*Introduction aux choses intelligibles*, extraite, comme il n'y paraît que trop, des leçons de Plotin. Une épître à Anénon a pour objet la théurgie, et elle prouve, selon M. de Gérando, que jusqu'alors les nouveaux platoniciens ne rapportaient point l'origine de leurs doctrines aux traditions mythologiques de l'Égypte, et qu'ils n'avaient point encore renoncé à tout usage de leur raison dans l'examen des questions métaphysiques. Porphyre, en effet, déclare dans cette lettre qu'il ne sait trop si toutes les opérations théurgiques ne seraient pas les produits arbitraires de l'enthousiasme religieux et d'une imagination active. On voit, par d'autres écrits, qu'il s'était occupé de physique générale, de musique et d'astronomie; mais il faut croire, pour son honneur, qu'il n'est pas le véritable auteur d'un livre qui traite des effets physiques et moraux des astres, de l'influence de leurs aspects, des pouvoirs attachés aux signes masculins et féminins. Dans ses trente-deux Questions homériques, il jette quelque jour sur des textes du poète grec et sur divers points d'antiquité. Onze vers du treizième livre de l'*Odyssée*, qui décrivent l'*Antre des nymphes*,

ont fourni à Porphyre le sujet d'une dissertation curieuse. Il y a là, suivant lui, une allégorie qui recèle un profond mystère. Cet antre est le monde dont la matière est ténébreuse, et dont la beauté résulte de l'ordre que Dieu y a établi. Les Néréides, auxquelles l'antre est consacré, sont les âmes qui doivent habiter des corps; et ces corps sont représentés par les urnes et les cruches de pierre, où des essaims d'abeilles viennent déposer leur miel. Le travail des abeilles correspond aux opérations des âmes dans les corps. Les métiers de marbre où les nymphes tissent des robes de pourpre figurent les os sur lesquels s'étendent les veines. Les fontaines qui arrosent la grotte tiennent la place des mers, des rivières et des étangs, qui baignent le globe terrestre. Les deux pôles enfin sont retracés par les deux portes de l'antre, dont l'une, tournée au nord, est ouverte aux humains, et l'autre, au midi, réservée aux immortels : par l'une, les âmes descendent en bas; par l'autre, elles retournent aux cieux. Madame Dacier admire cette interprétation et la déclare fort vraisemblable. Pope, au contraire, est persuadé qu'Homère n'a jamais songé à ces merveilles métaphysiques. Sans adopter les idées de Porphyre, on peut les trouver ingénieuses; il les expose avec précision, et y rattache un grand nombre de faits et de détails instructifs. Vous voyez, Messieurs, qu'il avait à la fois cultivé la philosophie et les belles-lettres; deux genres d'études qui gagnent toujours à s'entr'aider, et dont les véritables progrès ne sont bien garantis que par leur association. Que Porphyre ait été un littérateur très-instruit, qu'il ait profité de ses immenses lectures, on a droit de le conclure, non pas seulement de la multitude des livres

qu'il cite et
d'environ tro
facilité avec
le veut, tou
naturelle, lo
sciences mor
sciences occu
cision de son
n'hésite poin
de son siècle
l'antiquité, s
bre et stéril
offrent un m
de Pythagore
avec raison
de ceux qui
conservaient
Il croyait qu
passions, ou
sacrifices des
système de s
sions qu'aux
corps ignés
hommes. C'e
retombe dan
Il enseigne t
que la vie inc
incorporelle
moins, l'âme
nière partic
mène de la
cordes d'un

qu'il cite et dont Fabricius a donné une liste composée d'environ trois cents articles, mais surtout de l'extrême facilité avec laquelle il traite et approfondit, quand il le veut, toutes les matières : histoire civile, histoire naturelle, logique et grammaire, poésie et musique, sciences morales, et, puisqu'il faut l'avouer, jusqu'aux sciences occultes. Il sait écrire avec élégance; et la précision de son style est quelquefois énergique. Brucker n'hésite point à dire qu'il eût été l'une des lumières de son siècle, et même l'un des premiers écrivains de l'antiquité, s'il n'eût puisé à l'école de Plotin un sombre et stérile enthousiasme. Ses livres de philosophie offrent un mélange assez confus des doctrines d'Orphée, de Pythagore, de Platon et d'Aristote. Fréret le place avec raison au nombre des orphiques les plus zélés, de ceux qui condamnaient les sacrifices sanglants, et conservaient néanmoins le culte des dieux subalternes. Il croyait que tous les dieux étaient susceptibles de passions, ou sensibles du moins aux invocations et aux sacrifices des mortels; et, en ce point, il s'écartait du système de son maître Plotin, qui n'attribuait de passions qu'aux démons. Porphyre donne à ceux-ci des corps ignés ou aériens, et les met en contact avec les hommes. C'est ainsi que, du haut de son éclectisme, il retombe dans presque toutes les superstitions païennes. Il enseigne toutefois que l'âme est la vie par essence, que la vie incorporelle est immortelle; qu'une substance incorporelle est partout où il lui plaît d'être; que, néanmoins, l'âme, l'intelligence et Dieu, ont chacun leur manière particulière d'être partout. Il compare le phénomène de la sensation à l'harmonie produite par les cordes d'un instrument; et l'on voit qu'il n'est pas très

éloigné de croire que les objets conçus par notre intelligence existent hors d'elle. Il avait même fait un livre pour prouver cette proposition ; mais il finit par céder sur ce point à Plotin , et par faire rentrer toutes choses dans la pensée. Porphyre est donc à classer, comme philosophe , dans l'école des néo-platoniciens syncrétistes, quoiqu'il se fasse distinguer dans leurs rangs tant par l'étude plus spéciale qu'il a faite des livres d'Aristote, que par l'étendue de ses connaissances littéraires. On pourrait ajouter qu'il ne professait pas une très-haute admiration pour le divin Platon : il a été accusé de l'avoir calomnié, et d'avoir aussi mal parlé de Socrate, apparemment dans son Histoire de la philosophie, l'un de ses ouvrages perdus. Il ne serait pas fort aisé de tirer de ceux qui subsistent un corps bien constant de doctrine philosophique : aussi Brucker s'est-il abstenu d'en rédiger le précis ; et l'on doit être d'autant moins tenté d'entreprendre un tel travail, qu'Eunape nous apprend que Porphyre, dans les dernières années de sa vie, a rectifié ou modifié plusieurs de ses opinions.

Le plus connu de ses disciples est Jamblique, qui, né à Chalcis en Cœlésyrie, écouta aussi les leçons d'Anaxagore, étudia profondément les dogmes de Pythagore et de Platon, cultiva les mathématiques et presque toutes les sciences, acquit enfin tant de célébrité, qu'il passa pour avoir fait des miracles. Il avait des extases ; quand il s'entretenait avec les dieux, son corps s'élevait dans les airs, et ses vêtements resplendissaient d'une vive lumière ; il prophétisait l'avenir, évoquait les génies du fond des eaux, et tenait les démons à ses ordres. On a de lui une *Exhortation à l'étude de la philosophie*, une *Vie de Pythagore*, une *Introduction à l'arithmétique*.

ue de Nico
in, et un Tra
nier ouvrage
un assez préc
païenne. Le
livres de Jam
êtres émanen
sieurs degrés
vie à l'intuit
sans le secour
entre la sou
On se met e
dégageant de
reté des mœ
déclines : ell
leurs vices s
porelle, atta
qu'à ce qu'e
Cette métén
l'être infini,
des dogmes d
térieusement
législateurs
tre, Pythag
l'empereur
consumé en
derniers dé
prise génér
grès de la
déclamaient
des traits d
s'efforçant

que de Nicomaque, avec des considérations sur le des-
in, et un *Traité sur les mystères des Égyptiens*. Ce der-
nier ouvrage, dont l'authenticité a été contestée, est
un assez précieux monument de la théurgie ou liturgie
païenne. Le système qui se montre le mieux dans les
livres de Jamblique est celui des émanations. Tous les
êtres émanent de Dieu et retournent à lui après plu-
sieurs degrés de purification. Le sage s'élève dès cette
vie à l'intuition de la divinité suprême, non pourtant
sans le secours d'esprits ou dieux inférieurs, médiateurs
entre la souveraine sagesse et l'intelligence humaine.
On se met en communication avec ces génies, en se
dégageant des choses terrestres, par la plus sainte pu-
reté des mœurs. Les corps sont les prisons des âmes
déclines : elles doivent y travailler à se dépouiller de
leurs vices sous peine d'être, après chaque mort cor-
porelle, attachées à des corps de plus en plus vils, jus-
qu'à ce qu'elles prennent enfin le parti de s'épurer.
Cette métempsycose, et l'idée d'une triade formée de
l'être infini, de l'intelligence, *νοῦς*, et de l'âme, semblaient
des dogmes de l'Hermès égyptien, ouvertement ou mys-
térieusement professés dans le cours des siècles par des
législateurs et des philosophes, tels qu'Orphée, Zoroas-
tre, Pythagore et Platon. Jamblique, contemporain de
l'empereur Constantin, mourut vers 333, après s'être
consumé en efforts impuissants pour soutenir les
derniers débris du paganisme décrépité. Une entre-
prise générale des éclectiques était d'arrêter le pro-
grès de la religion chrétienne : en même temps qu'ils
déclamaient contre elle, ils s'étudiaient à lui dérober
des traits de sa morale et quelques-uns de ses dogmes,
s'efforçant d'ailleurs de séduire les peuples par des ap-

pareils liturgiques, par le langage de l'inspiration et par d'artificieux prestiges.

Je n'aurai, Messieurs, rien de particulier à vous dire des opinions philosophiques de plusieurs des disciples ou successeurs de Jamblique : Sopater, Édésius, Eustathe, Maxime d'Éphèse, Priscus, Chrysanthé, Proérésius. Quelques-uns ont souffert honorablement des persécutions injustes; plusieurs n'ont été que des charlatans, que des thaumaturges, qu'il eût fallu prendre en pitié. Ils n'étaient plus qu'un parti occupé d'intérêts plutôt que d'études; leur métaphysique semble être demeurée stationnaire jusqu'à la fin du quatrième siècle; ou, si leurs erreurs prenaient encore quelques développements, c'était au sein de la secte religieuse des gnostiques, dont je ne vous entretiendrai que dans notre prochaine séance. L'éclectique le plus célèbre de cet âge est l'empereur Julien, qui mourut en 363 à trente-deux ans. Ses huit harangues, ses soixante-neuf lettres, sa Satire des Césars et son *Misopogon* tiennent assez peu à la philosophie spéculative : on y rencontre des pensées sophistiques et des traits originaux, des plaisanteries froides et des saillies spirituelles. Sa doctrine métaphysique serait sans doute mieux connue, si ses livres contre le christianisme s'étaient conservés : la réfutation que saint Cyrille a faite de cet ouvrage ne saurait nous en donner une idée complète. Nous n'avons point à examiner ici la conduite et l'administration d'un prince dont il a été dit depuis quatorze siècles et demi beaucoup de mal et quelque bien : je ne le considère que dans ses relations avec les néo-platoniciens, dont il se montra un des plus dociles ou des plus aveugles disciples : non-seulement il accepta leur théologie

ienne, mais
 ux observanc
 ogmes, initia
 ccultes, magi
 isculper d'int
 ance : en fair
 edire ses écri
 i, ce qu'il va
 ousiaste et s
 Des notices
 lien ont été
 usieurs fois
 de Proérési
 nes, médecins
 sez peu rem
 nisme. Nous
 ème, qui, ve
 cueil et une
 ue. A l'âge de
 ie, pour venir
 ssius. Les noti
 nthe n'ont p
 un sectaire pa
 mplissent-ell
 a meilleure e
 ope est celle
 Successeur
 alexandrie au
 ntait fort so
 fermeté de s
 supportant
 aitement ind

païenne, mais il prit goût ou attacha de l'importance aux observances superstitieuses qu'ils mêlaient à leurs dogmes, initiations, évocations, mystères, cérémonies occultes, magie théurgique. Ses apologistes ont pu le disculper d'inhumanité, d'injustice, et même d'intolérance : en faire un philosophe éclairé, c'est trop contredire ses écrits et son histoire. S'il a été de bonne foi, ce qu'il vaut mieux supposer, il fallait qu'il fût enthousiaste et superstitieux.

Des notices sur les éclectiques depuis Plotin jusqu'à Julien ont été rédigées par Eunape, que je vous ai plusieurs fois cité, et qui a placé à la suite de Julien de Proérésius quinze autres personnages, philosophes, médecins, sophistes, rhéteurs ou orateurs, tous assez peu remarquables dans les annales du néoplatonisme. Nous ne tiendrons compte que d'Eunape lui-même, qui, vers la fin du quatrième siècle, écrivait ce recueil et une histoire de son temps que l'on a perdue. A l'âge de seize ans, il avait quitté Sardes, sa patrie, pour venir écouter dans Athènes les leçons de Proérésius. Les notices qu'il entreprit par le conseil de Chrysanthé n'ont pas le mérite de l'impartialité ; elles sont d'un sectaire passionné, d'un païen déterminé : toujours remplissent-elles une lacune dans l'histoire littéraire. La meilleure et la plus savante édition du texte d'Eunape est celle que M. Boissonade a donnée en 1822. Successeur d'Eunape, Hiéroclès enseignait dans Alexandrie au commencement du cinquième siècle ; on sentait fort son éloquence, sa science, et même aussi la fermeté de son caractère. Il en fit preuve à Byzance, en supportant, dit-on, avec un courage stoïque, un traitement indigne que lui firent subir les gouverneurs

de cette ville, sur le compte desquels il s'était exprimé avec quelque liberté. En philosophie, il se proposait comme tous ceux de sa secte, de démontrer que Platon et Aristote étaient parfaitement d'accord sur tous les articles importants. Il s'est aussi imposé un long travail pour concilier la Providence et le destin, le libre arbitre et la toute-puissance divine gouvernant tout l'univers : c'était le sujet d'un ouvrage en sept livres dont il ne subsiste que des extraits recueillis par Photius. Stobée nous a conservé de même des fragments de deux autres productions d'Hiéroclès, ses *Économiques* à l'imitation de Xénophon et ses *Maximes des philosophes*. Son *Commentaire des vers dorés de Pythagore* est presque aussi fameux que ces vers les eux-mêmes et n'est guère plus authentique. On a fait néanmoins de très-pompeux éloges du fond et du style de cette glose; et Hiéroclès a passé pour un des oracles de l'école éclectique. Il avait non moins habilement commenté le Gorgias de Platon et disserté sur la justice; mais ces derniers trésors de sa philosophie ne nous ont pas été transmis.

Sous Hiéroclès, le platonisme synchrétique repassa d'Alexandrie dans Athènes, où cette école eut ensuite pour chef, pendant le reste du cinquième siècle, Plutarque, fils de Nestorius, Syrianus, un Égyptien nommé Herméas, et son frère Grégorius. On a de Syrianus des observations sur la Métaphysique d'Aristote; elles sont destinées à servir d'introduction aux mystères de la philosophie alexandrine : le point capital était toujours d'établir la concorde entre Orphée, Pythagore, l'Académie et le Lycée. Syrianus avait traité à fond cette matière, dans un livre dont Suidas fait men-

on, et dont nous n'avons pas d'autre connaissance.
A la suite de Plutarque, fils de Nestorius, de Syrianus
et des deux Herméas, c'est Proclus qui se présente. Il
attirera notre attention, Messieurs, dans la prochaine
séance, où j'achèverai de tracer l'histoire des syncrétis-
tes, avant d'arriver à la philosophie du moyen âge.

CINQUIÈME LEÇON.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — PRO-
CLUS. — PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE.

Messieurs, nous avons divisé les platoniciens des cinq premiers siècles de l'ère vulgaire en deux ordres : d'une part, ceux qui ont peu modifié les doctrines de Platon et de Pythagore ; de l'autre, ceux qui ont essayé de les présenter sous de nouvelles formes. La première classe a été la moins importante : nous y avons rencontré Apollonius de Tyane, Plutarque, Favorinus d'Arles, Apulée, Alcinoüs, Albin, Maxime de Tyr, Philostrate, Dexippe, Sallustius, Némésius, Chalcidius, et un auteur latin, Macrobe. Plus ou moins connus par des titres littéraires, ils n'ont laissé aucune empreinte bien profonde de leurs pas dans la carrière philosophique. La deuxième classe se compose d'hommes peut-être moins recommandables, mais plus fameux par leur concours à l'établissement ou à la propagation de certaines doctrines. Ceux-là ont formé une secte, une école : celle qu'on a nommée néo-platonicienne, alexandrine, éclectique ou syncrétique. Ils annonçaient d'abord un choix, puis un accord entre les opinions professées en divers lieux dans les âges précédents : ils ont opéré une sorte d'amalgame dont nous n'avons pu prendre connaissance qu'en recueillant plusieurs articles de leur enseignement, autant du moins que son caractère mystérieux a pu nous le permettre. Après

vous avoir offe
ets de choisir
fluence et les
ros yeux un ta
non, d'Amme
le Jambligue,
le leurs discip
empereur Ju
Hiéroclès. Nou
le; et c'est là
ou de tous
grand maître c
Proclus naq
clut de divers
atal que son l
ricius expliqu
eu, en l'année
quée en effet d
vier 484. Sel
voixante-quinz
semblerait inex
ées alors chez
années julienn
sance deux er
re au second s
un de ses ma
l'historien. Le
naissance jusq
19; en suppo
a flotte de V
manière d'Arc
Cédrenus, qu'

vous avoir offert des réflexions générales sur ces projets de choisir et de concilier les doctrines, sur l'influence et les résultats de ces tentatives, j'ai mis sous vos yeux un tableau des leçons et des dogmes de Plotin, d'Ammonius Saccas, de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, et de plusieurs de leurs successeurs ou de leurs disciples, entre lesquels vous avez remarqué l'empereur Julien, le biographe Eunape et le disert Hiéroclès. Nous sommes arrivés ainsi au cinquième siècle; et c'est là que nous rencontrons Proclus, le plus grand de tous les éclectiques, selon Diderot, le plus grand maître de leur école, selon d'autres juges.

Proclus naquit le 8 février de l'an 412 : on le conclut de divers renseignements, et surtout de son thème natal que son historien Marinus a rapporté et que Fabricius explique. Il mourut le 17 avril 485; il y avait eu, en l'année précédente, une éclipse de soleil, marquée en effet dans les tables astronomiques au 13 janvier 484. Selon ce même Marinus, Proclus a vécu soixante-quinze ans; calcul qui, au premier coup d'œil, semblerait inexact; mais il s'agit d'années lunaires, usitées alors chez les Grecs, et un peu plus courtes que les années juliennes. On a commis sur l'époque de sa naissance deux erreurs plus graves. Les uns l'ont fait vivre au second siècle, trompés par le nom de Plutarque, l'un de ses maîtres, qu'ils ont confondu avec Plutarque l'historien. Les autres, au contraire, ont retardé sa naissance jusqu'à l'an 443, et sa mort jusqu'en 518 ou 519; en supposant, sur la foi de Zonaras, qu'il a brûlé la flotte de Vitalien avec des miroirs ardents, à la manière d'Archimède; sur la foi de Théophane et de Cédrenus, qu'il a prédit en 518 la mort de l'empereur

Anastase. Ou ces faits sont chimériques, ou il faudrait les rapporter à quelque autre Proclus ; car celui-ci avait déjà eu dans son école deux successeurs, Marinus et Isidore, quand Anastase régnait. Proclus est souvent surnommé Lycien, et considéré comme natif de Xanthe ; mais, si nous en croyons Marinus, il naquit à Byzance, où ses parents étaient venus de Syrie pour fixer leur séjour, et où il reçut la première éducation. Sa mère s'appelait Marcella et son père Patricius, mais moins que ce nom ne désigne une dignité. De Constantinople ou de Xanthe, il fut envoyé, fort jeune encore, à Alexandrie, où il suivit les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, professeurs alors renommés. Il fréquenta aussi les écoles que les Romains avaient dans cette ville, et y apprit la jurisprudence, l'étude que lui avait recommandée son père, et qui elle-même avait, dit-on, valu beaucoup de considération et de crédit. Léonas distingua le jeune Proclus ; il l'admettait dans sa société la plus intime, il le traitait comme son fils : obligé d'aller à Byzance, il le prit pour son compagnon de voyage ; et l'élève eut la satisfaction de revoir sa propre patrie, sans cesser de profiter de ses leçons et des soins de son maître. De retour dans Alexandrie, Proclus y étudia la philosophie sous Olympiodore, dont il croyait comprendre la doctrine intelligible à tous les autres auditeurs : il retenait et récitait une leçon entière, dont pas un seul mot n'avait pu se fixer dans la mémoire de ses condisciples. Héron, le second de ce nom, lui enseigna une plus véritable science, une philosophie plus réelle, les mathématiques. Cependant, depuis des troubles arrivés en 415 et dont je reparlerai, l'école d'Alexandrie perdait son éclat. Sy-

anus avait qu
es, l'antique
succéder, pou
urque, fils de
ns, s'y rendit
le : on l'accu
ni expliqua le
Aristote, et
lui lui révéla
eine vingt-hu
ur le Timée. L
ni apprit les
arda point à :
occupait aus
abile dans cet
ux magistrats
y désigna pou
ait devenue
amascius dan
roclus tenait
était fort peu
e ses livres :
re, où il asso
hée, de Pytha
e Porphyre e
ombreux élév
ote, Zénodot
qui lui a suc
ait sans doute
en 450, que
os, qui veut
occupée duran

anus avait quitté cette ville, et s'était retiré dans Athènes, l'antique patrie des arts et des sciences, et y allait accéder, pour l'enseignement du platonisme, à Plutarque, fils de Nestorius. Proclus, à peine âgé de vingt ans, s'y rendit, déjà précédé d'une réputation honorable : on l'accueillit avec un faveur extrême. Plutarque lui expliqua le Phædon de Platon et quelques livres d'Aristote, et le recommanda en mourant à Syrianus, qui lui révéla la science des mystères. L'initié avait à peine vingt-huit ans, lorsqu'il écrivit un commentaire sur le Timée. Depuis, Asclépigénie, fille de Plutarque, lui apprit les arts magiques des Chaldéens ; et il ne tarda point à se faire initier aux mystères d'Éleusis. Il occupait aussi d'études politiques, et passait pour habile dans cette matière : il donnait des consultations aux magistrats et aux cités. Syrianus, avant de mourir, désigna pour son successeur ; l'école qu'il lui léguait était devenue fort lucrative, à ce que nous apprend Damascius dans Photius. Outre cinq leçons par jour, Proclus tenait des soirées littéraires, en sorte qu'il lui restait fort peu de temps à consacrer à la composition de ses livres : il en écrivit néanmoins un grand nombre, où il associait ses propres doctrines à celles d'Orphée, de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. On distingue, entre ses nombreux élèves, Hiérius, fils de Plutarque, Asclépiote, Zénodote, Hégias, et Marinus, qui a écrit sa vie et qui lui a succédé dans sa chaire de philosophie. C'était sans doute en la prenant, après Syrianus, vers l'an 450, que Proclus avait reçu le surnom de Διάδοχος, qui veut dire successeur. Il ne paraît pas l'avoir occupée durant les trente-cinq années suivantes ; car son

historien parle de persécutions qui l'obligèrent de sortir d'Athènes : il fit un voyage en Asie, et en profita pour étudier les rites de ces contrées. Après un an de séjour en Lydie, il revint en Grèce, et recommença d'instruire les Athéniens. Il mourut dans leur ville, à l'âge de soixante-quinze ans, comme je l'ai dit. Il avait été souvent malade, particulièrement de la goutte, et ne s'était jamais marié. Tels sont les faits les plus vraisemblables de sa vie : des contes y ont été entremêlés par Marinus, dont l'opuscule est moins une notice biographique qu'une sorte de panegyrique, calqué sur le système des vertus qu'un platonicien doit pratiquer et que l'école d'Alexandrie ne bornait point à celles qui sont connues sous le titre de cardinales : elle en distinguait de physiques, de morales, de théurgiques et de théorétiques ou contemplatives. Il suit de là que la succession chronologique des faits n'est pas toujours bien établie dans cette notice; et c'est par conjecture seulement qu'à l'exemple de Brucker, j'ai placé entre la mort de Syrianus et celle de Proclus, le voyage de ce lui-ci en Asie, et son séjour en Lydie. Du reste les fables racontées par Marinus sont à recueillir, comme servant à expliquer et à caractériser les doctrines de ces philosophes. Vous saurez donc, Messieurs, que Proclus, attaqué dans sa jeunesse d'une maladie jugée incurable, en fut guéri par Apollon, qui lui apparut et lui toucha la tête; qu'avant de repartir de Byzance avec Léonas, il eut des entretiens nocturnes avec Minerve, qui lui conseillait d'aller à Athènes; qu'il retourna pourtant à Alexandrie, mais que peu de temps après, il se souvint de l'avis de la déesse, et déserta les leçons d'Olympiodore, pour se transporter auprès de Plutar-

que et de S
Athènes, le
portes, si v
évidemment
que. Il se pr
cate et de p
le dernier j
les lunes. Il
quelle il att
chait les tren
miraculeuses
nes et des p
mit un empl
que c'était u
un oracle pl
dieu vint lu
Une autre f
sion encore
droite, et le p
neur de la v
nommé Ruffi
clus, aperçu
terna religie
trésors, qu'i
sément plus
était né de
legs considé
d'argent. Br
tions dans c
et, dès qu'il
recours à de
tements et à

que et de Syrianus; qu'au moment où il entra dans Athènes, le portier de la ville lui dit : « J'allais fermer les portes, si vous n'étiez venu ; » paroles qui présageaient évidemment qu'il rétablirait l'éclat de l'école socratique. Il se prépara par des jeûnes aux apparitions d'Hécate et de plusieurs autres divinités; il jeûnait surtout le dernier jour de chaque mois, et célébrait les nouvelles lunes. Il avait une petite sphère au moyen de laquelle il attirait la pluie, tempérant la chaleur, empêchant les tremblements de terre et opérant des guérisons miraculeuses, pour lesquelles il employait aussi des hymnes et des prières. Un jour, ayant mal au pied, il y mit un emplâtre qu'un oiseau vint enlever : il comprit que c'était un heureux présage; mais il osa demander un oracle plus rassurant; et, pendant son sommeil, un dieu vint lui baiser les genoux et lui rendre la santé. Une autre fois, sans qu'il fût malade, il eut une vision encore plus solennelle : Dieu lui tendit sa main droite, et le proclama, d'une voix haute et sonore, l'honneur de la ville d'Athènes. Un personnage important, nommé Rufin, survenant au milieu d'une leçon de Proclus, aperçut une auréole autour de sa tête, et se prosterna religieusement devant lui. Ce Rufin lui offrit des trésors, qu'il refusa; et Marinus admire ce désintéressement plus qu'il ne convient peut-être; car Proclus était né de parents riches, Nestorius lui avait fait un legs considérable, et son école lui rapportait beaucoup d'argent. Brucker a relevé plusieurs autres contradictions dans cette légende : Proclus méprise la douleur; et, dès qu'il ressent l'indisposition la plus légère, il a recours à des remèdes de bonne femme, à des enchantements et à des formules. Il est exempt de toutes les

faiblesses humaines ; et cependant il est colérique, emporté, insatiable de louanges, et il n'a pas toujours des mœurs austères. Il n'aime que la vérité, et il mêle au culte de la mère des dieux, à celui des autres divinités, les superstitions les plus grossières. Mais enfin son visage resplendit des rayons célestes ; il est sobre, et il renoncerait à l'usage des viandes, si Plutarque ne lui avait conseillé d'en user pour fortifier son tempérament et pour vivre avec plus de sainteté : telle est, en un mot, la vénération que ses vertus inspirent, que, lorsqu'on l'enterre dans le tombeau de son maître Syrianus, toute la ville d'Athènes assiste à ses funérailles, et le proclame le plus heureux des mortels. Cette notice de Marius pour titre *Περὶ εὐδαιμονίας*, « De la félicité : » elle est destinée à montrer que le platonisme perfectionné est le souverain bien. Elle fournit la clef des doctrines professées par Proclus, par ses maîtres, par ses disciples, et imaginées surtout pour être mises en opposition au christianisme, dont ils étaient ennemis déclarés. Proclus est un hiérophante plutôt qu'un philosophe : il aspire à être le pontife de toutes les religions de l'univers, il chante tous les dieux, excepté celui des chrétiens. Il puise le plus qu'il peut dans les livres d'Hermès, d'Orphée, de Zoroastre, productions évidemment supposées qu'il prend pour authentiques. Il s'efforce d'y rattacher les institutions de Pythagore, les dogmes de Platon, et même quelques-unes des observations d'Aristote, et d'en composer un système, qui néanmoins demeure si confus, qu'on n'a point encore réussi à en présenter un exposé complet, clair et méthodique. Ce qu'on y voit d'abord de plus positif, c'est, comme l'a remarqué Fréret, la résolution de faire descendre des orphiques, et

non des Égyptiens, mais de la ville de Locres, que le philosophe, que le poète, que les mains de Platon, dans celles de Platon, ensuite de Jupiter, prononcé son père, Bacchus, par cette mythologie, que la métaphysique, philosophie alexandrine, unique, Proclus précéder l'univers, d'exister et produit d'après la fin sous la De là provient de là principationnelles : l'intelligence bien l'essence la limite, l'illimité, et là ces Proclus, soit institutions, soit qu'à ses yeux, les choses, qui sont choses : les êtres ; mais les substances, et les êtres réels à l'homme d'

tion des Égyptiens, les doctrines de Pythagore, de Timée de Locres et de Platon. Il répète, après les orphiques, que le sceptre de l'univers fut d'abord entre les mains de Phanès, c'est-à-dire de Bacchus; qu'il passa dans celles de la Nuit, puis d'Uranus, puis de Saturne, ensuite de Jupiter, qui regne depuis qu'il a, dit-on, détrôné son père, mais qui sera forcé de céder la place à Bacchus, premier et dernier souverain du monde. Cette mythologie est du moins fort claire : il s'en faut que la métaphysique de Proclus le soit autant. La philosophie alexandrine faisant tout dériver d'un principe unique, Proclus enseigne que la pluralité ne saurait précéder l'unité; que l'une et l'autre n'ont pu commencer d'exister en même temps; que l'unité est essentielle, et produit d'abord la dualité, puis toutes les pluralités, le fini sous toutes ses formes, et pour comble l'infini. De là proviennent toutes choses par voie de mélange; de là principalement diverses triades, tant réelles que rationnelles : l'être, la vie et l'intelligence; ou la vie, l'intelligence et l'âme; ou l'infini, le fini et la vie; ou bien l'essence, l'identité et la variété; ou bien encore la limite, l'illimitation et le mélange; car on rencontre çà et là ces différentes expressions dans les livres de Proclus, soit qu'elles répondent aux mêmes conceptions, soit qu'elles aient chacune un sens particulier. A ses yeux, les idées sont des essences pures et immortelles, qui subsistent en elles-mêmes et non en d'autres choses : leur mixtion est le grand hyménée des êtres; mais la substance universelle, genre de toutes les substances, est l'être absolu, le point culminant de tous les êtres réels. Bien avant Proclus, on avait recommandé à l'homme de se connaître lui-même; c'est le commen-

cement de toute étude : en s'emparant de cette maxime, Proclus dit que la parfaite connaissance de nous-mêmes consiste à juger des facultés par l'essence, et des actes par les facultés. Il distingue cinq ordres de fonctions dans l'âme : les sensations; puis le sentiment que l'âme acquiert d'elle-même comme unie au corps et comme distincte de lui; ensuite les lumières supérieures par lesquelles elle corrige les notions imparfaites; en quatrième lieu, le retour de l'âme sur elle-même pour considérer sa propre essence, et y découvrir l'image du monde; enfin ses rapports avec les autres âmes quelconques. Les connaissances se divisent aussi en cinq ordres, selon qu'elles concernent ou les choses matérielles, ou les caractères communs aux objets sensibles, ou l'unité, autrement dite l'absolu, conduisant à la recherche des causes par déduction de conséquences, ou la contemplation immédiate des êtres et des essences, ou, en dernier lieu, les choses supérieures à l'entendement. Cette cinquième science est la plus élevé; aussi prend-elle le nom d'exaltation ou de *μαρία*, dernier progrès qui a manqué, dit-on, à plusieurs philosophes, par exemple à Aristote; mais Platon y tendait; Ammonius Saccas, Plotin et surtout Proclus y sont parvenus. Cet aperçu général de la doctrine de ce dernier maître me dispensera, Messieurs, d'entrer dans un examen particulier de chacun de ses livres. L'énumération seule en serait fort longue, particulièrement s'il la fallait étendre aux livres perdus, qui sont au nombre de plus de vingt : il s'y rencontrait des traités de la mère des dieux, de la théologie d'Orphée, et des oracles, des commentaires sur les deux poèmes d'Homère, sur le Phédon, le Phèdre et les Lois de Platon, sur les En-

néades de Platon, la glose de Proclus ne subsiste que dans quelques versions latines, sans appartenir à la philosophie. Il y a des hymnes au Soleil, d'une *Chrestomathie* prenant une nouvelle forme sur Hésiodus, et d'un recueil moins authentique de philosophie, même ceux qui sont en latin, comme *de la liberté*, des notions sur le monde, de l'latin Guillaume de Creizème siècle. Proclus, après une longue carrière, distinguée de l'intelligence et du mysticisme; et il ne faut pas confondre ces notions inexactes de la science que l'on a vu surtout le moyen-âge par lesquelles l'intermédiaire est infiniment éloigné, parce qu'elle n'est que d'une extrême clarté.

écrites de Plotin, et des livres contre le christianisme : la glose de Proclus sur les Harmoniques de Ptolémée ne subsiste que manuscrite. Entre ceux de ses ouvrages dont on a publié ou le texte grec, ou seulement des versions latines, ou de simples extraits, quelques-uns appartiennent aux belles-lettres, la plupart à la philosophie. Dans la première classe se présentent des hymnes au Soleil, aux Muses, à Vénus, des fragments d'une *Chrestomathie grammaticale et poétique*, comprenant une notice de la vie d'Homère, des restes de scholies sur Hésiode, une dissertation sur la poésie, un opuscule moins authentique sur le style épistolaire. Ses livres de philosophie ont excité beaucoup plus de curiosité, même ceux qui ne sont connus que par des traductions en latin, comme un *Traité de la Providence, du destin et de la liberté*, des *Réponses à dix objections* ou questions sur le même sujet, et un livre que le traducteur latin Guillaume de Morbeka, dominicain belge du treizième siècle, a intitulé *De subsistentia malorum*. Proclus, après avoir distingué la Providence de la destinée, distingue aussi la sensibilité organique et passive de l'intelligence qui s'élève par degrés jusqu'à l'enthousiasme; et il ne veut pas non plus que l'on confonde, avec ces notions imparfaites acquises par les sensations, ni la science qui procède par analyse ou par synthèse, ni surtout les extases ou illuminations intellectuelles par lesquelles l'esprit aperçoit immédiatement la vérité. Intermédiaire entre Dieu qui ne choisit pas, parce qu'il est infiniment bon, et la matière qui ne peut choisir, parce qu'elle est inerte, l'homme jouit d'une liberté réelle, qui n'est d'ailleurs pas définie ici avec une extrême clarté. Quant à la Providence et au destin, ce

sont deux causes générales; mais la Providence est déclarée antérieure au *fatum*, qui est sa parole et qui ne régit que les causes sensibles, tandis que l'empire de la Providence s'étend sur le monde intellectuel. L'une des dix questions est de savoir pourquoi, si la Providence connaît et gouverne toutes choses, les anges, les démons, les héros, contribuent à l'administration de l'univers. La réponse paraît être que Dieu régit le monde entier, dont certaines parties sont soumises aux soins des divinités subalternes. Nous n'avons plus le texte grec; mais il fallait qu'il fût bien obscur, pour avoir pu donner lieu à une version conçue en ces termes: *Duplicibus autem unitatibus entibus sive etiam bonitatibus quas bonum, illud produxit ens, causa utrumque et altero modo unum.* Je n'oserais trop vous dire non plus quels sont les résultats de la dissertation de Proclus sur les biens et les maux de ce monde. La doctrine qu'on y peut découvrir ou soupçonner est que le mal physique, ou du moins ce que nous appelons ainsi, est un produit naturel de l'ordre général, et par conséquent un bien; que le mal n'existe ni chez les dieux, ni chez les anges, ni chez les démons, ni chez les héros; qu'il ne consiste, à l'égard des âmes, que dans la faiblesse qui les fait descendre vers les choses matérielles; que les biens dérivent d'une cause unique, nécessaire, éternelle; qu'ils sont réels, qu'ils ont une hypostase; au lieu que les maux naissent de causes indéterminées, et ne sont que des privations. Une *Institution théologique* par le même métaphysicien n'est pas beaucoup plus intelligible, quoique le texte s'en soit conservé: elle contient les preuves de deux cent onze propositions, dont quelques-unes ont paru se rapprocher

des dogmes
l'on remarque
platonisme.
Théologie platonique
à peu près les
controverses
troisième et
les Platon n'
sième de ces
des bêtes, qu'
tes, non pas
sitive, capable
clus se félicite
Platon: il est
leur ouvrage
premier essa
part; il en
pour fort sav
savez, Messie
Platon, celu
loppé son sy
vers sensible
Proclus s'arr
difficultés qu
d'instructif
suite de ce
Proclus sur
le Premier A
et par une
Ficin. Le tex
d'après des
des variant

des dogmes d'Arius : ce n'est pas la seule occasion où l'on remarque des affinités entre l'arianisme et le néoplatonisme. Cet ouvrage de Proclus est distinct de sa *Théologie platonique*, en six livres, qui toutefois offrent à peu près les mêmes idées ; on y reconnaît les traces des controverses religieuses qui venaient d'agiter l'Orient au troisième et au quatrième siècle, et à la plupart desquelles Platon n'avait nullement songé. C'est dans le troisième de ces livres que se trouve un passage sur l'âme des bêtes, que Bayle a discuté, et qui accorde aux brutes, non pas une âme raisonnable, mais une âme sensitive, capable de mémoire et d'imagination. Mais Proclus se félicitait surtout d'avoir expliqué le *Timée* de Platon : il chérissait ce commentaire comme son meilleur ouvrage, quoique ce fût, à ce qu'il semble, son premier essai. Le temps en a détruit la plus grande part ; il en subsiste pourtant cinq livres qui passent pour fort savants ; beaucoup d'auteurs y sont cités. Vous savez, Messieurs, que le *Timée* est, de tous les livres de Platon, celui où cet ancien philosophe a le plus développé son système sur la nature des choses, sur l'univers sensible et l'univers intelligible. L'explication de Proclus s'arrête au tiers de ce livre, et y ajoute plus de difficultés qu'elle n'en éclaircit ; on ne peut y recueillir d'instructif que des citations. Les éditeurs ont mis à la suite de ce commentaire ce qui reste des scholies de Proclus sur le traité de la République. Son travail sur le Premier Alcibiade n'était connu que par des extraits, et par une version latine très-incomplète de Marsile Ficin. Le texte grec en a été publié depuis peu d'années, d'après des manuscrits de la bibliothèque du Roi, avec des variantes recueillies à Milan et à Venise. En

vous parlant de ce dialogue même de Platon, j'ai tâché de vous montrer à quel point le but et le sujet en ont été méconnus par Proclus et par d'autres néo-platoniciens. Un commentaire sur le Parménide était aussi demeuré inédit; et il n'y a pas longtemps non plus qu'on en a imprimé les sept livres. Le premier me paraît celui dont il serait possible de tirer le plus de fruit. C'est une sorte d'introduction où certains détails historiques se mêlent, un peu confusément, à des observations générales. On y puiserait quelques renseignements sur l'école d'Élée, sur les caractères qui la peuvent distinguer de celle de Pythagore, d'où elle semble sortie; sur les opinions que professaient Parménide et Zénon, même sur toutes les différentes branches de la philosophie grecque. Proclus y reconnaît trois écoles : l'italique, occupée des choses divines, intellectuelles et surnaturelles; l'ionique, livrée à l'étude de la nature : c'est l'école expérimentale; et l'attique, tenant le milieu entre l'une et l'autre, pour rectifier la seconde et développer la première. Remarquons aussi la distinction de trois dialectiques : l'une exerce l'esprit par des définitions, des divisions, des démonstrations; la deuxième l'établit dans la paisible contemplation du vrai; la troisième l'élève au-dessus de lui-même, en le guérissant de toute indocilité, en l'habituant aux fortes croyances. Mais ce livre est principalement destiné à exposer le dogme élatique de l'unité : tout est un, et l'un est la cause de toutes choses : tout est substance ou se substantifie; tout est âme ou s'anime; Dieu est en tout, et tout est en Dieu. L'un est immuable, éternel, incorruptible : il n'y a de variable que l'autre. Tel est, Messieurs, dans l'école d'Élée, le fondement de toute science.

C'est, en théo
point, à ce q
en idéologie,
observations ps
semblables à
clarer ici la
autres livres
que texte du
dogmes de la
transcendant
De que j'y voi
met ou replac
le vers orph
d'Hésiode, d'
de Zénon d'É
l'Héraclite, c
Callimaque et
supplément a
mascius, l'un
siècle, mais d
ard. A tous d
viennent de F
dre celui qu'
M. Boissonad
édition; le C
matiale. Les
sciences math
offrir aujour
deux livres s
de la Physiq
ivre des Élé
qui n'est qu'

C'est, en théologie, une sorte de panthéisme, qui n'est point, à ce qu'on nous assure, celui de Spinoza : c'est, en idéologie, l'absolutisme, mais déduit, dit-on, d'observations psychologiques, par des méthodes exactes, semblables à celle d'Aristote, que Proclus veut bien déclarer ici la plus recommandable de toutes. Les six autres livres forment une longue paraphrase, où chaque texte du Parménide ramène perpétuellement les dogmes de la métaphysique, sinon obscure, du moins transcendante, dont nous venons de prendre une idée. Ce que j'y vois de plus utile, c'est que le commentateur met ou replace sous nos yeux un assez grand nombre de vers orphiques, d'oracles chaldaïques, de passages d'Hésiode, d'Homère, de Pythagore, de Parménide, de Zénon d'Élée, d'Empédocle, d'Héraclide de Pont, d'Héraclite, d'Aristote, de Théophraste, d'Époupolis, de Callimaque et autres. Le septième livre est suivi d'un supplément aride et défectueux, qui a été attribué à Damascius, l'un des derniers syncrétistes, mort au sixième siècle, mais qui pourrait avoir été rédigé encore plus tard. A tous ces commentaires métaphysiques, qui nous viennent de Proclus et de ses successeurs, il faut joindre celui qu'il a fait sur le Cratyle de Platon, et dont M. Boissonade a donné, il y a dix ans, une très-bonne édition; le Cratyle du moins tient à la science grammaticale. Les autres écrits de Proclus concernent les sciences mathématiques et physiques, et ne sauraient offrir aujourd'hui aucune notion profitable. Ce sont deux livres sur le mouvement, principalement extraits de la Physique d'Aristote; des scholies sur le premier livre des Éléments d'Euclide, un *Traité de la sphère*, qui n'est qu'une copie de plusieurs chapitres de Gémi-

nus, des positions astronomiques, un opuscule sur les éclipses, une paraphrase du Tétrabible astrologique attribué à Ptolémée. Delambre dit que les scholies sur Euclide sont d'une prolixité fatigante, mais qu'on apprend quelques détails curieux de l'histoire des mathématiques; par exemple, qu'Euclide est chez les Grecs le quatorzième qui ait rédigé des éléments de géométrie. Voilà donc, Messieurs, quelles sont les diverses productions de Proclus : à ne considérer que l'étendue de ses connaissances et la variété de ses travaux, il occupait un rang distingué dans l'histoire littéraire du cinquième siècle. Peut-être, à une époque plus heureuse, eût-il recueilli et répandu de vives lumières : il eût donné de meilleures directions à ses vastes études, à l'activité de son imagination, à la puissance de sa pensée. Toujours a-t-il, tel qu'il était, excité parmi ses contemporains un enthousiasme qui a gagné quelques-unes des générations suivantes, et qui depuis trente-six ans paraît se renouveler en Allemagne, en Écosse, et même en France. Proclus a été proclamé le plus digne successeur de Platon, le prince de la philosophie éclectique, ou même plus généralement de la philosophie grecque : on l'a représenté rapprochant et éclairant l'une par l'autre toutes les connaissances humaines, grammaire, littérature, morale, métaphysique, géométrie, astronomie; réfléchissant avec éclat et sans confusion toutes les lumières qu'avait jetées dans les divers âges le génie des plus habiles maîtres, depuis Orphée jusqu'à Jamblique; embrassant dans son vaste esprit toutes les doctrines théologiques, dans son cœur pur tous les sentiments religieux; et devenant ainsi, comme l'a dit son historien Marinus, le pontife du

genre humain
 ποπάρτην. Sa
 Éloges, MM
 mann, ont t
 qu'il ne l'ava
 l'attention. M
 dans ses livre
 l'impostures.
 rie, trouvait
 très-confuse,
 ières mal dig
 urbe. Didero
 ou des électi
 ni le désordre
 ort à sa mém
 composée Mar
 aisse en dout
 istes, depuis
 été des fourb
 Après ce M
 sur les Théoré
 plus connus
 l'Herméas, I
 des scholies d
 sur celles d'A
 Damascius a
 et son nom
 avait rédigé
 l'entre eux :
 en a conservé
 principes de
 ont disparu,

genre humain, l'hiérophante de l'univers, τοῦ ὅλου κόσμου προφάντην. Sans lui prodiguer à beaucoup près autant d'éloges, MM. de Gérando, Buhle, Tennemann, Tiedemann, ont tâché d'exposer ses idées plus clairement qu'il ne l'avait fait lui-même, et les ont jugées dignes de l'attention. Mais auparavant Brucker n'avait guère vu dans ses livres qu'un tissu ou qu'un amas de visions et d'impostures. Burigny, qui a écrit une notice sur sa vie, trouvait son style obscur, sa manière d'enseigner très-confuse, l'ensemble de ses écrits un chaos de matières mal digérées, sa science fautive, et son système absurbe. Diderot, je vous l'ai déjà dit, le déclarait le plus fou des éclectiques. Mais ni la sévérité de ses censeurs, ni le désordre de ses propres livres, ne font autant de tort à sa mémoire que l'histoire de sa vie, telle que l'a composée Marinus, son élève et son successeur : elle ne laisse en doute que la question de savoir si les syncrétistes, depuis Ammonius Saccas jusqu'à Proclus, ont été des fourbes ou seulement des illuminés.

Après ce Marinus, dont on a aussi un commentaire sur les Théorèmes d'Euclide, les chefs ou les suppôts les plus connus de l'école éclectique sont Ammonius fils d'Herméas, Isidore de Gaza et Damascius. Il subsiste des scholies d'Ammonius sur les Catégories de Porphyre, sur celles d'Aristote et sur le traité de l'Interprétation. Damascius a vécu assez avant dans le sixième siècle, et son nom peut terminer la liste des syncrétistes. Il avait rédigé des mémoires historiques sur quelques-uns d'entre eux : à l'exception des extraits que Photius nous en a conservés, et de quelques fragments du *Traité des principes des choses*, tous les écrits de Damascius ont disparu, à moins qu'on ne lui attribue le supplé-

ment au commentaire de Proclus sur le Parménide de Platon. L'éclectisme avait compté, parmi ses adeptes, un grand nombre de femmes, dont la plus célèbre est Hypatia, fille du mathématicien Théon, et si savante elle-même, qu'elle occupa et honora une chaire de géométrie dans Alexandrie. Une populace fanatique la massacra et la pleura. Je ne retracerai point les circonstances de cet attentat, mais j'en rappellerai la date, l'année 415, parce qu'elle suffit pour dissiper deux erreurs qui se sont introduites et longtemps perpétuées dans les histoires de la philosophie. On a dit d'une part qu'Hypatia était épouse d'Isidore de Gaza ; de l'autre, que sa mort tragique avait éteint la philosophie alexandrine. Isidore était moins âgé que Proclus, qui n'avait que trois ans quand Hypatia périt. L'éclectisme s'est soutenu durant plus d'un siècle après cet événement, et, quoique transféré à Athènes, il paraît avoir été professé encore à plus d'une reprise au sein d'Alexandrie.

En général, cette secte a vécu en guerre avec le christianisme; cependant certains articles de la doctrine qu'elle professait pouvaient se concilier avec les dogmes de l'Évangile, et avaient été même adoptés par des écrivains ecclésiastiques d'une orthodoxie non suspecte. Mais le néo-platonisme était bien plus mis à contribution par les théologiens hétérodoxes, surtout par ceux qu'on appelait gnostiques, et qui se subdivisaient en plusieurs familles. Un caractère commun à toutes ces sectes consiste dans les lumières transcendantes qu'elles prétendent avoir acquises sans employer les procédés de l'intelligence humaine, comme aussi sans le secours d'une révélation extérieure et positive. C'est la théosophie, la sagesse divine, la science que l'esprit

humain puise
 ecisme substi
 mentiquement
 es profondeu
 re essor, atte
 veu, ni acces
 foi; il reven
 caractère et
 abli à la sou
 nces. Cette t
 es formes qu
 ue à toutes l
 e l'esprit hum
 ernes, en rec
 ils. On a lieu
 ble pythagori
 rines de Plato
 n néo-platon
 La simple p
 est-à-dire par
 e déductions
 usqu'aux dog
 e l'immatéria
 des peines qu
 Mais elle a tro
 tives à la nat
 ées de lui, et
 rits supérieu
 origine ou à
 e ses parties
 hâinement de
 els des idées

l'homme puise immédiatement au sein de Dieu. Le gnosticisme substitue ou du moins associe aux dogmes authentiquement révélés ceux qu'il découvre lui-même dans les profondeurs de son intelligence. Il veut, de son propre essor, atteindre des hauteurs qui ne sont, de son côté, ni accessibles à la simple raison, ni dévoilées à la foi; il revendique pour ses spéculations mystérieuses le caractère et l'autorité de l'inspiration; il se déclare établi à la source la plus sublime de toutes les connaissances. Cette théosophie, Messieurs, se retrouve, sous des formes quelconques, en Asie et en Europe, presque à toutes les époques un peu connues de l'histoire de l'esprit humain. Des livres orientaux, anciens et modernes, en recèlent les germes ou en exposent les détails. On a lieu de croire qu'elle avait pénétré dans l'école pythagorique; on la reconnaît dans certaines doctrines de Platon; mais elle est enfin le principal élément du néo-platonisme alexandrin.

La simple philosophie, par le seul raisonnement, est-à-dire par des séries méthodiques d'observations, de déductions et d'analyses, s'est élevée quelquefois jusqu'aux dogmes de l'existence et de l'unité de Dieu, de l'immatérialité des âmes humaines, des récompenses et des peines qui leur sont réservées dans une vie future. Mais elle a trouvé bien plus épineuses les questions relatives à la nature même de Dieu, aux substances émanées de lui, et particulièrement aux divers ordres d'esprits supérieurs ou inférieurs à celui de l'homme; à l'origine ou à l'état primitif du monde et de chacune de ses parties; aux principes du bien et du mal; à l'enchaînement des causes et des effets; aux types universels des idées; aux réalités et aux apparences; aux

transformations ou renouvellements, et aux destinées finales de toutes choses. Les uns ont pensé que de telles questions étaient insolubles, ou bien qu'elles ne pouvaient être résolues que par une révélation positive, et qu'il n'était ni possible ni utile d'ajouter un seul mot aux réponses obtenues par cette voie surnaturelle ; les autres se sont promis de découvrir dans les régions supérieures de l'intelligence humaine un système de connaissances, un corps de doctrine qui embrasserait toutes ces matières : c'est l'idée générale que nous devons prendre du gnosticisme, et voilà comment toutes les sectes qui lui appartiennent se rattachent au mysticisme éclectique.

Il importe même d'observer que les plus anciens syncrétistes sont des gnostiques. Sous Marc-Aurèle, près d'un demi-siècle avant Potamon, qui passe pour le fondateur du néo-platonisme, Bardesane établissait deux principes, le père inconnu, Dieu souverainement parfait, et la matière éternelle, masse inerte, informe et ténébreuse, mère ou siège de Satan et source de tous les maux. Le Dieu suprême, en répandant hors de lui-même ses perfections et sa vie, se déployait en plusieurs éons qui procédaient par couples. Ces syzygies étaient au nombre de sept, qui, en y ajoutant le père inconnu et sa pensée, formait une ogdoade, qualifiée plérôme. Outre les sept esprits planétaires, Bardesane admettait douze génies zodiacaux et trente-six autres intelligences astrales. Il distinguait l'homme intérieur et l'extérieur ou hylique, et présentait sous des formes nouvelles, avec de nouveaux développements, plusieurs idées empruntées à Platon.

C'est surtout au sein même de l'Égypte, à Alexan-

rie, que le gnosticisme se développa dans notre ère, et qu'il prit des formes pythagoriques et chrétiennes, et qu'il se répandit dans le Nil. Ce syncrétisme n'avait peu de principes, mais il procédait par une observation et de toutes celles qui se présentaient à l'esprit des volontiers d'intelligence, de faits et de mystères. Il est donc avec les gnostiques que l'on trouve, dès le premier siècle, des com-
mencements de pratiques mystiques, par un mélange de la doctrine d'ore et Platon et de l'ancienne religion d'Égypte. Il est vrai que les gnostiques ; il est vrai que les trois principes de la *παρουσία*, l'incarnation de notre intelligence suprême, pour Jamblique, celle il appartenait à l'absolu, de bien au principe, les notions de plérôme des idées se rapportent à la science qui adopte le nom

rie, que le gnosticisme présente, dès le second siècle de notre ère, un mélange de doctrines zoroastriques, pythagoriques et platoniques, de croyances judaïques et chrétiennes, et de la théologie primitive des bords du Nil. Ce syncrétisme, déjà si compliqué et si mystique, avait peu de prise sur celles des sectes philosophiques qui procédaient ou prétendaient procéder par voie d'observation et de raisonnement; mais il devait convenir à toutes celles dont la métaphysique se composait plus volontiers d'intuitions immédiates, d'inspirations extatiques, de faits de conscience, et de traditions secrètes. C'est donc avec les pythagoriciens et avec les néo-platoniciens que les gnostiques ont eu, jusqu'au sixième siècle, des communications intimes et sensibles; avec les premiers, par la doctrine mystérieuse des nombres, par des pratiques ascétiques et théurgiques; avec les seconds, par une philosophie transcendente: Pythagore et Platon semblaient revenus en Égypte, où, suivant d'anciennes traditions, ils avaient puisé leurs systèmes. Il est vrai que Plotin a écrit un livre contre les gnostiques; il combat leur dualisme, mais en établissant les trois principes *ἀγαθόν*, *νοῦς* et *ψυχή*. Ce qu'il dit de la *παρουσία*, intuition de Dieu, de *ἁπλωσις*, simplification de notre être, et de *ἕνωσις*, union avec l'intelligence suprême, dépasse le mysticisme de la gnose. Pour Jamblique, c'est un vrai théosophe. L'école à laquelle il appartient donne au premier principe les noms d'absolu, de bien suprême, d'unité parfaite; au second principe, les noms de *νοῦς* et de *λόγος*. Elle construit un système des idées; elle hypostasie toutes celles qui tiennent à la science des choses immatérielles. Jamblique adopte le nom même de *γῶσις*; il l'applique à la con-

naissance innée, selon lui, que nous avons de Dieu et qui se communique par des traditions mystérieuses. Il admet, il cultive l'art théurgique, que les platoniciens héritent enfin des Chaldéens. Proclus, au milieu de ses étranges arguments contre les chrétiens, recommande les fortes croyances comme les plus sûrs moyens de saisir la vérité. Dans son système, si ses écrits offrent réellement un système, tout émane d'une monade primitive, tous les êtres intelligents forment une chaîne unique, et Proclus se fait lui-même le dernier terme de cette série d'émanations sublimes. Il prétend commander à la nature, éviter de se confondre avec elle, retire par degrés son âme de l'enveloppe corporelle, et s'attache, en vrai gnostique, à concentrer dans sa pensée les rayons de la Divinité. Les néo-platoniciens ne pardonnaient point au gnosticisme d'admettre des croyances chrétiennes : à son tour, le gnosticisme s'occupait de faire des mythes grecs que les philosophes s'obstinaient à conserver ; mais, de part et d'autre, on puisait dans les mêmes sources égyptiennes et orientales ; et ces écoles, plutôt émules qu'opposées, tendaient à se réunir. Voilà pourquoi, Messieurs, bien que les doctrines gnostiques paraissent tenir beaucoup plus à la théologie qu'à la philosophie, je n'ai pu me dispenser de les rapprocher de l'éclectisme alexandrin : elles sont réellement ses sœurs. Il a contribué avec elles à semer la discorde au sein des Églises, à imprimer une marche rétrograde à l'esprit humain, à interrompre et retarder tous les progrès, à mettre en crédit la théurgie, la magie, l'astrologie, les sciences et les arts occultes, compléments naturels et inmanquables du mysticisme.

Brucker a extrait des livres de l'école neo-platonicienne, et des

ent quatorze
itres de dial
mologie, thé
a doctrine sy
mais mettre s
erait l'histoi
eclectique, et
le sa méthod
incohérence
ne vous en
e crois, vous
esquels je su
crits de Plotin

Il y a cinq g
dans le monde
— Les cinq g
réduire à trois,
la substance, l'
même, le mou
intelligible, l'
nier principe
âme : voilà le
neut pas y en
re eux. Il ne
émontre que
oit aucune m
ou, procédan
intellectuelle.
manent d'ab
et le premier
Le principe
XX.

ienne, et des divers documents qui la concernent, trois cent quatorze propositions, qu'il a distribuées sous les titres de dialectique, métaphysique, psychologie, cosmologie, théologie et morale. C'est le corps entier de la doctrine syncrétique rédigé par articles. Si je pourrais mettre sous vos yeux cette série de sentences, ce serait l'histoire la plus réelle de la secte qui se disait eclecticique, et vous pourriez juger très-immédiatement de sa méthode et de son langage. Mais la multitude, l'incohérence et l'obscurité de ces oracles m'obligeroient à ne vous en présenter qu'un fort petit nombre, qui, je crois, vous suffira, surtout après les détails dans lesquels je suis entré déjà, en vous entretenant des écrits de Plotin, de Porphyre, de Proclus et de Jamblique.

Il y a cinq genres analogues les uns aux autres, tant dans le monde intelligible que dans le monde corporel. — Les cinq genres du monde sensible, qu'on pourrait réduire à trois, sont : la substance, l'accident qui est dans la substance, l'accident dans lequel la substance est elle-même, le mouvement, et la relation. — Dans le monde intelligible, l'ordre naturel est de descendre du premier principe à l'entendement, et de l'entendement à l'âme : voilà les trois termes, ni plus ni moins. Il ne peut pas y en avoir moins, puisqu'il y a diversité entre eux. Il ne peut pas y en avoir plus ; car la raison démontre que l'énumération est complète. On ne conçoit aucune moyenne entre l'entendement et l'âme : la raison, procédant de l'entendement dans l'âme, rend l'âme intellectuelle. — Du principe souverainement parfait émanent d'abord les êtres les plus parfaits après lui, et le premier de ces êtres est l'entendement, le νοῦς. — Le principe souverain réalise tout ce qui est émané

de lui : en rappelant les émanations dans son sein, il les empêche de dégénérer en matière. — L'entendement, première émanation, n'a pu être stérile : qu'a-t-il engendré? l'âme, seconde émanation, moins parfaite que la première, mais plus parfaite que celles qui l'ont suivie; l'âme, hypostase de l'entendement, auquel elle est inhérente, par lequel elle est éclairée et fécondée. — Il y a deux ordres de dieux dans le ciel incorporel, les uns intelligibles, et les autres intelligents : les premiers sont les idées mêmes, les seconds sont des entendements béatifiés par la contemplation des idées. — L'âme du monde et l'âme de l'homme ont la même nature; ce sont comme deux sœurs. Cependant les âmes des hommes ne sont point à l'âme du monde et que les parties sont au tout; car il faut bien que l'âme du monde soit tout entière partout; elle ne doit pas être divisée. Les essences vraies ne résident que dans le monde intelligible. C'est aussi le séjour des âmes; c'est de là qu'elles passent dans notre monde sensible. — Les âmes ont leurs révolutions, comme les astres ont leur apogée et leur périégée. Elles descendent du monde intelligible dans le monde matériel, remontent de celui-ci dans l'intelligible; et voilà pourquoi on lit au ciel leurs destinées. — L'univers est parfait; il a tout ce qu'il peut avoir; il se suffit à lui-même. Il est rempli de dieux, de démons, d'âmes, d'animaux et de plantes. Les âmes justes, répandues dans la vaste étendue des cieux, donnent le mouvement et la vie aux corps célestes. — L'âme, séparée du corps, conserve, dans ses révolutions à travers les cieux, la nature dominante, soit végétative, soit sensitive, soit rationnelle, qu'elle a eue dans le corps. Le caractère qui la distin-

guait lui dem
ses autres pu
nous avons v
hommes, ois
créatures. —
tent les empre
l'avenir. L'un
ces signes, et
sur l'harmonie
dans le mond
a nommés dé
sible, compri
dieux visibles
des intelligib
étoiles. — L
extrêmes des c
intermédiaire
sens; il met l
suit, l'agite,
nature comm
sophie trans
— L'homme
principe intel
porel. La pré
la fatalité ne
mouvements
démon qui p
c'est lui qui
c'est toujours
pas de distri
incorporées,
ploie deux p

guait lui demeure dans le monde intelligible, et retient ses autres puissances engourdies et captives. Selon que nous avons vécu, nous renaissions plantes, brutes, ou hommes, oiseaux de proie, bêtes féroces, ou bonnes créatures. — La marche des astres est réglée; ils portent les empreintes de toutes choses; ils annoncent donc l'avenir. L'univers est plein de symboles; le sage étudie ces signes, et les inductions qu'il en tire sont fondées sur l'harmonie universelle. — Il n'y a point de démons dans le monde intelligible; ce sont des dieux qu'on y a nommés démons. — Dans la région du monde sensible, comprise depuis la terre jusqu'à la lune, il y a des dieux visibles, dieux du second ordre, qui dépendent des intelligibles, comme les splendeurs dépendent des étoiles. — Les dieux et les âmes sont les deux ordres extrêmes des choses célestes: les héros constituent l'ordre intermédiaire. — L'enthousiasme suspend l'usage des sens; il met l'âme sous l'empire d'un dieu qui la poursuit, l'agite, la tourmente, et l'élève au-dessus de la nature commune: c'est ainsi que s'acquiert la philosophie transcendante, la seule complète et véritable. — L'homme a deux âmes: l'une qu'il tient du premier principe intelligible, l'autre provenant du monde corporel. La première retourne sans cesse à sa source, et la fatalité ne l'enchaîne pas; la seconde est asservie aux mouvements des mondes. — Chacun de nous a son démon qui préexistait à l'union de l'âme et du corps; c'est lui qui les a unis. Il conduit l'âme, il l'inspire; c'est toujours un bon génie. Les mauvais génies n'ont pas de district. — Pour adoucir l'esclavage des âmes incorporées, ou pour finir leur exil, la philosophie emploie deux purifications, l'une rationnelle et l'autre

théurgique, qui toutes deux concourent à élever successivement l'âme à quatre degrés de perfection : le plus haut est la théopathie, l'état où l'on sent avec Dieu ou en Dieu. Les vertus ou qualités de l'homme sont ou physiques, ou morales et politiques, comme les quatre dites cardinales, ou spéculatives et philosophiques, ou expurgatives et sanctifiantes, ou enfin théurgiques. Celles-là sont les plus hautes; elles mettent l'homme en commerce avec les âmes libres, avec les héros, avec les démons, avec les dieux.

J'écarte, Messieurs, près de trois cents autres propositions, qui seraient plus difficiles à comprendre et à traduire : notre langue n'est point assez riche en expressions vagues, en nomenclatures mystérieuses. En nous enfonçant plus avant dans le monde intelligible des néoplatoniciens, nous risquerions de le trouver tout à fait inintelligible. Je crois en avoir dit assez pour être en droit de conclure que le syncrétisme alexandrin aboutissait au pur mysticisme ou illuminisme : c'était là le résultat du mélange de la doctrine de Platon avec des doctrines métaphysiques puisées à tant d'autres sources. On y retrouve bien, non pourtant sans altérations et sans nuages, les dogmes fondamentaux qui appartiennent à la plupart des philosophies, depuis celle de Socrate jusqu'à celle de Locke inclusivement, je veux dire l'existence de Dieu, la vie future, la loi morale; mais, si vous mettez à part ces premières bases de l'instruction commune, le surplus de l'enseignement dit éclectique ne vous peut offrir que des théories imaginaires, qui ne sont les fruits d'aucune étude de la nature, d'aucun véritable travail de l'esprit. Il ne faut qu'en avoir le loisir et la volonté, pour associer ainsi des termes

abstraits et po
n'est là qu'un
pas le plus in
constructif. L'infl
ensible depui
sixième siècle
e plus efficac
science, à flét
fermer la ca
ge de ténébre
plus de libert
les connaissa
pour établir o
l'accréditent,
est nécessaire
ricienne; et la p
ces, trop de
ussent pas en
L'expressio
ployée d'une
déterminer le
l'année 476,
l'empire d'Occ
la prise de C
Annales de l'emp
neuf cent soi
cles. Ces limit
e mieux dans
icile de les im
ciale. Pour a
fallu descend
avons condu

abstraits et pour en former de prétendus systèmes : ce n'est là qu'un genre de romans, et ce n'est assurément pas le plus ingénieux ; je crois que c'est le moins instructif. L'influence de cet enseignement n'a été que trop sensible depuis le second siècle de l'ère vulgaire jusqu'au sixième siècle : il est une des causes qui ont contribué le plus efficacement à éteindre le bon goût et la vraie science, à flétrir toutes les branches de la littérature, à fermer la carrière des beaux-arts, à ouvrir un long âge de ténèbres et de servitude. Jamais les peuples n'ont eue plus de liberté que de lumières : il faut au milieu d'eux des connaissances très-étendues et surtout fort exactes pour établir ou maintenir leurs droits. Où les prestiges s'accréditent, se propagent et enveloppent la raison, il est nécessaire que quelque tyrannie ou usurpation adrienne ; et la philosophie mystique offrait trop de chances, trop de facilité aux oppresseurs, pour qu'ils ne pussent pas en profiter.

L'expression de moyen âge n'est pas toujours employée d'une manière précise. Quand on veut en bien déterminer le sens, on fixe l'ouverture de cet âge à l'année 476, époque de la chute d'Augustule, fin de l'empire d'Occident, et la clôture à l'année 1453, quand la prise de Constantinople par les Turcs termine les annales de l'empire grec ou oriental. C'est un espace de neuf cent soixante-dix-sept ans, ou d'environ dix siècles. Ces limites sont assurément celles qui conviennent le mieux dans une histoire universelle ; mais il est difficile de les imposer aussi strictement à une histoire spéciale. Pour achever celle du néo-platonisme, il nous a fallu descendre jusque dans le sixième siècle ; et nous avons conduit celle de l'aristotélisme jusqu'au même

terme. J'appliquerai donc le nom de philosophie du moyen âge aux doctrines enseignées après l'an 560 et jusque vers 1500; cours d'environ neuf cent quarante ans, que l'an 1000 sous-divisera en deux séries, la première aboutissant à la plus profonde nuit, et la seconde offrant par degrés les lueurs qui ont lentement ramené le jour.

La plus remarquable des notions générales établies à la fin du sixième siècle était celle qui fixait à sept le nombre des arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Cette nomenclature remontait à Marcianus Capella, auteur latin du quatrième siècle : elle fut reproduite et, pour ainsi dire, consacrée par Cassiodore, qui vivait et écrivait encore après 562. Depuis ce temps, elle a servi en quelque sorte de plan d'études. C'était le système d'enseignement usité auprès des églises et au sein des monastères, surtout de ceux de l'ordre de Saint-Benoît. Dans la suite, on a partagé les sept arts en *trivium* et *quadrivium* : les trois premières routes de la science étaient la grammaire, la rhétorique, et la dialectique ou logique; les quatre autres, le calcul, le chant, l'arpentage, et l'étude des astres. On s'épuisait en arguments pour prouver que l'énumération était complète, qu'il ne pouvait y avoir ni plus ni moins d'arts, et que cette manière de distribuer les études profanes était la meilleure possible. En des âges plus antiques et plus éclairés, la classification des connaissances humaines n'aurait point paru si facile, ni leur horizon si resserré. Toujours était-ce un plan quelconque d'instruction élémentaire, d'enseignement traditionnel. Du reste, Cassiodore n'a pas seulement écrit sur les sept arts libéraux; il a laissé un *Traité de l'âme*,

et pris ainsi une place sans s'y distinguer ni par l'exactitude dans l'histoire de la ver célèbre.

Le nom de philosophie quelquefois une horde de la plupart et en Occident; ca charlatans, astrologues. Le syncrétisme pour longtemps la p de jour en jour sur profane. La seule ment cultivée était qu'on pouvait espérer en effet à quel

Au septième siècle livres d'*Origines*, d'*Opérations*, des traités des choses, outre d'histoire. On peut positives, propres toujours très-exact conséquent celle devons le remarquer plus dignes de ce nommé Léon Magistric des Analytiques tation. L'école périt mais ces faits ont ait lieu de nous y

et pris ainsi une place parmi les métaphysiciens, mais sans s'y distinguer ni par l'originalité de sa doctrine, ni par l'exactitude de sa méthode. Ce ne serait pas dans l'histoire de la philosophie qu'on pourrait le trouver célèbre.

Le nom de philosophie inspirait alors un mépris et quelquefois une horreur que semblaient justifier les délires de la plupart de ceux qui le portaient en Orient et en Occident; car c'étaient des enthousiastes ou des charlatans, astrologues, magiciens, sorciers, thaumaturges. Le syncrétisme ou mysticisme avait déshonoré pour longtemps la philosophie; et ce discrédit s'étendait de jour en jour sur toutes les branches de la littérature profane. La seule science qui fût encore honorablement cultivée était la théologie; et, de tout le reste, ce qu'on pouvait espérer de sauver du naufrage se réduisait en effet à quelques éléments des sept arts.

Au septième siècle, Isidore de Séville écrivit vingt livres d'*Origines*, deux de *Synonymes*, deux *Sur les différences*, des traités *Du souverain bien et de la nature des choses*, outre des ouvrages de pure théologie et d'histoire. On peut recueillir chez lui quelques notions positives, propres à éclairer, bien qu'elles ne soient pas toujours très-exactes, la science du langage et par conséquent celle des idées. C'est à ce titre que nous devons le remarquer ici dans l'absence de philosophes plus dignes de ce nom. De son temps, un auteur grec, nommé Léon Magentinus, commentait la première partie des *Analytiques* d'Aristote et le traité de l'*Interprétation*. L'école péripatéticienne ne s'était donc pas fermée; mais ces faits ont trop peu d'importance pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter.

Bède, au huitième siècle, rouvrit aussi les écrits d'Aristote ; il traita, en langue latine, de la nature des choses, comme avait fait Isidore, et s'occupa plus particulièrement des éléments, des substances, de l'arithmétique, de l'art nautique, de l'astronomie. Ces livres-là, qui ne sont aujourd'hui à peu près d'aucun usage, n'ajoutaient rien de considérable à l'enseignement philosophique, et continuaient seulement les traditions.

Le neuvième siècle nous fournit les noms d'Alcuin et de Scot Érigène ; et, chez les Grecs, ceux de Photius et de l'empereur Basile. Alcuin, à vrai dire, appartient plus au siècle précédent, puisqu'il est mort septuagénaire en 804. Il est justement célèbre pour avoir secondé ou même excité le zèle de Charlemagne en ce qui concernait l'instruction publique : il a donné à la cour de ce prince des leçons de rhétorique, de dialectique et en général des arts libéraux, dont on le nommait le sanctuaire, *artium liberalium sacrarium*. Grammairien, historien, possédant presque toutes les connaissances qui n'étaient pas tout à fait éteintes de son temps, il a droit à beaucoup de qualifications, plutôt qu'à celle de philosophe. Les écrits de Jean Scot Érigène, y compris ses *Dialogues sur la division de la nature*, sont devenus plus inutiles : ils tiennent d'ailleurs à la théologie, et n'ont pas été trouvés assez orthodoxes. Cet Irlandais, qui mourut en 875, ne saurait être confondu avec un docteur du treizième siècle, fameux sous ce même nom de Scot. Quelque renommé que soit Photius dans les lettres et dans l'histoire, je ne fais ici mention de lui qu'à raison des extraits qu'il nous a conservés de plusieurs anciens livres de métaphysique, de dialectique et de morale ; il manquerait sans lui plus

de pages aux sciences. Nous de droit anc impériales, d Macédonien est ou passe fils Léon, div nant des prin rale. Ce man puénil, ne pe d'ouvrages ap et des mœur

Tout com Porphyrogén donna son ne par son ordre ral, un autre vétérinaire, griculture. T cette dernier Brutus, plus d'extraits his cinquante-tr le vingt-sept quantième d productions fabuleuse de Léonce de B Quatre autr s'ils étaient effet : le pu théorique su

de pages aux annales déjà trop incomplètes de ces sciences. Nous n'avons point à nous occuper de l'*Abrégé de droit ancien*, ni des soixante livres de constitutions impériales, dites *Basiliques*, que l'empereur Basile le Macédonien a commencé ou fait entreprendre. Mais il est ou passe pour être l'auteur d'une exhortation à son fils Léon, divisée en soixante-six chapitres, et contenant des principes ou des maximes de philosophie morale. Ce manuel, fort sage, mais fort simple et presque puéril, ne peut, Messieurs, vous être cité qu'à défaut d'ouvrages appartenant réellement à la science des idées et des mœurs.

Tout comme son aïeul Basile, l'empereur Constantin Porphyrogénète voulut être auteur ou réputé tel. Il donna son nom à des nouvelles ou constitutions. On fit, par son ordre, un recueil politique, historique et moral, un autre recueil en deux livres sur la médecine vétérinaire, un recueil encore en vingt livres sur l'agriculture. Toutefois, plusieurs savants estiment que cette dernière compilation nous vient d'un Cassianus Brutus, plus ancien que le Porphyrogénète. La collection d'extraits historiques, politiques et moraux, comprenait cinquante-trois titres : il ne nous en est parvenu que deux, le vingt-septième traitant des *Ambassades*, et le cinquantième des *Vertus et des vices*. On cite comme des productions personnelles de ce prince, une vie assez fabuleuse de son aïeul Basile, quelquefois attribuée à Léonce de Byzance, et un opuscule sur une image de J. C. Quatre autres ouvrages feraient honneur à Constantin s'ils étaient réellement de lui, comme il est possible en effet : le premier est un traité plus historique que théorique sur l'administration de l'empire ; le second

consiste en deux livres sur les usages et les cérémonies de la cour de Byzance; le troisième est une tactique terrestre et navale; le quatrième est une description des provinces, l'un des monuments les plus instructifs de la géographie du moyen âge. Vous penserez, Messieurs, que ces travaux ne peuvent guère faire inscrire le nom du Porphyrogénète sur la liste des philosophes; mais vous voyez par là combien les hommes tant soit peu dignes de ce nom étaient devenus rares, même au sein des villes les plus studieuses, les plus riches en écoles, en livres et en traditions.

En Occident, l'un des hommes les plus instruits était un Français nommé Gerbert, qui a été précepteur du roi de France Robert, fils de Hugues Capet. Des chroniqueurs l'ont appelé Gerbert le Philosophe. Il reste dans ses écrits des traces de ses diverses études, tant morales que mathématiques. On dit qu'il construisit une horloge et qu'il avait connaissance des chiffres arabes. Il passait pour sorcier; et, lorsqu'en 999 il fut élu pape sous le nom de Sylvestre II, on le soupçonna d'avoir employé la magie à obtenir la tiare, qu'il a portée jusqu'en 1003. Nous devons le compter dans le très-petit nombre des personnages qui, en ce siècle, faisaient encore quelques efforts pour répandre le goût des sciences.

L'instruction de Gerbert, qu'il ne faut pourtant pas se figurer comme très-profonde ou très-étendue, lui venait, à ce qu'il semble, de quelques communications avec des Sarrasins d'Espagne. Au sein des ténèbres de cet âge, et quand elles couvraient l'Europe entière, quelques rayons de lumière avaient recommencé de luire en Orient. Les Arabes, après avoir pris Alexan-

drie en 638 et à la regretten et tous les ré blèrent digne de s'instruire, de la dynastie sous les calife moun, au ne sembler, à trouver de liv tote une prés d'honneur. Co ont nui aux p nion que je n Arabes n'ont direction sûr ont ranimé méditations e métrie, créé tique, jeté da beaucoup d'c saines, fruit ont moins éc générale, il fa des choses, ce tous les autr de l'immense quels ils suc toute appare d'Aristote qu s'était tant a Avant l'au

crie en 638 et brûlé la bibliothèque, ne tardèrent point à la regretter : ils sentirent le prix des connaissances ; et tous les restes des travaux de l'antiquité leur semblèrent dignes d'être soigneusement recueillis. Ce désir de s'instruire, qui s'était manifesté chez eux dès le temps de la dynastie des Ommiades, acquit plus d'activité sous les califes abassides, particulièrement sous Al-Mamoun, au neuvième siècle. Ils se mirent donc à rassembler, à traduire, à commenter ce qu'ils purent trouver de livres grecs, et conçurent pour ceux d'Aristote une prédilection invariable, qui leur fait beaucoup d'honneur. Condillac prétend que les travaux des Arabes ont nuï aux progrès de l'esprit humain : c'est une opinion que je ne saurais partager. Il est bien vrai que les Arabes n'ont donné ni une impulsion rapide ni une direction sûre aux études philosophiques ; mais ils en ont ranimé le goût. Ils ont ouvert la carrière des méditations et des recherches, ils ont cultivé la géométrie, créé ou achevé l'algèbre et même l'arithmétique, jeté dans la médecine et dans l'histoire naturelle beaucoup d'erreurs, et un certain nombre de notions saines, fruit de l'observation et de l'expérience. S'ils ont moins éclairé la métaphysique ou la philosophie générale, il faut songer d'abord que, par la nature même des choses, ce genre de progrès ne vient guère qu'après tous les autres, et en second lieu il faut tenir compte de l'immense dommage causé par les syncrétistes, auxquels ils succédaient presque immédiatement. Selon toute apparence, les Arabes ne retrouvaient les écrits d'Aristote qu'altérés et défigurés par l'école mystique, qui s'était tant appliquée à les concilier avec ceux de Platon.

Avant l'an 1000, trois philosophes orientaux, Alkendi,

Thabet ou Thebit, et Alfarabi, étaient entrés déjà dans la carrière des sciences. On les a placés tous trois au dixième siècle; les deux premiers pourraient être un peu plus anciens. Nous les rejoindrons à leurs successeurs dans notre prochaine séance, où nous suivrons l'histoire de la philosophie du moyen âge, de cet an 1000 à l'an 1300.

Messieurs, que dans le siècle pour chef, et jamais ne s'était élevé de ce qui pouvait même de l'enthousiasme; l'exaltant, soit par la vertu d'un descendre du éprouva, pendant et rapide ou quelque a il avait éteint préparé le m Messieurs, de nuit profonde fort longtem toire des tra quel ce nombre de faits. conçues contre l'énumération

SIXIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE, DE L'AN 1000 A L'AN 1300.

Messieurs, la secte des néo-platoniciens a duré jusque dans le sixième siècle de l'ère chrétienne. Elle avait pour chef, au cinquième, l'ardent et laborieux Proclus; et jamais le mysticisme des prétendus éclectiques ne s'était élevé plus haut. Rien ne lui manquait plus de ce qui pouvait lui mériter le titre de transcendant ou même de transcendental, si cette dernière syllabe eût ajouté plus de force et de valeur à l'expression. L'enthousiasme semblait avoir atteint son degré suprême; l'extase, ou plus sublime ravissement. Cependant, soit par l'effet des conjonctures politiques, soit en vertu d'une loi fatale qui condamne toujours à descendre du faite où l'on est monté, le néo-platonisme éprouva, pendant le sixième siècle, une décadence sensible et rapide: son école paraît fermée après Damascius ou quelque autre maître encore moins célèbre. Mais il avait éteint le goût des études positives, et trop bien préparé le moyen âge de la philosophie. Nous avons, Messieurs, déjà parcouru la première moitié de cette nuit profonde, et nous n'aurions pu nous y arrêter fort longtemps; car, de l'an 600 à l'an 1000, l'histoire des travaux philosophiques, s'il en est alors auquel ce nom convienne, se réduit à un très-petit nombre de faits. Vous y avez remarqué les préventions conçues contre les philosophes, tous réputés magiciens, l'énumération des sept arts libéraux distribués en tri-

vium et quadrivium ; quelques écrits d'Isidore de Séville au septième siècle ; de Bède au huitième ; d'Alcuin, de Scot Érigène et de Photius au neuvième ; de Gerbert ou Silvestre II au dixième ; travaux plus destinés à perpétuer des traditions qu'à étendre des connaissances, mais qui touchaient pourtant à la grammaire, à la dialectique, à la métaphysique, à la morale, quelquefois même aux sciences naturelles, au calcul et à la géométrie. Les Arabes commençaient à se livrer en ces temps à des études laborieuses, qui peuvent sembler dignes d'attention tant par leurs propres objets qu'à raison de l'influence qu'elles ont exercée plus tard sur celles de l'Occident.

A partir de l'an 800, une application soutenue à lire et à traduire des livres grecs avait formé chez les Orientaux des mathématiciens habiles et des médecins plus renommés encore, tels que Mesué. Mais, si l'on ne tient compte que de ceux qui se sont occupés de philosophie générale, la liste peut commencer par Alkendi. Tout en exerçant la médecine, il expliqua les livres dont se compose l'Organon d'Aristote, rédigea des *Questions de logique et de métaphysique*, un *Traité de philosophie intérieure*, des exhortations à cette étude et à celle des mathématiques. Il pourrait passer pour le Thalès ou le Pythagore des Arabes, s'il ne s'était rangé lui-même dans l'école péripatéticienne. Il a donné l'excellent exemple d'appliquer les sciences l'une à l'autre, d'établir entre elles des relations propres à les éclairer toutes et à les agrandir. Il ne faut pourtant pas croire que son goût pour la dialectique fût très-éclairé : il a perdu beaucoup de temps à paraphraser des livres mal transcrits, et dont il ne pouvait

encore avoir
nommé Thébi
qui attribue p
et en syriaqu
géométrie, d'
chronique de
l'Euclide, d'A
peut supposer
qu'Alfarabi a
une sorte de
il prétendait
prenait assez
était surtout
pour maître :
avec le Coran
eux-mêmes en
lix. On retro
chez les Latins
mentaires. Le
Aristote servi
qui ne manqu
Rhasis ou Ra
siècle, a laiss
auxquels sa re
qu'il y ait lie
Avicenne, e
erait pas no
quoiqu'il ait
métaphysique
l'âme, de la s
ses œuvres e
Galien. Ce q

encore avoir la clef. Thabet, plus communément nommé Thébit, parcourut les mêmes carrières : Casiri lui attribue plus de cent cinquante ouvrages en arabe et en syriaque, traités de logique, de musique, de géométrie, d'astrologie, de théologie, de médecine, chronique des rois de Syrie, traductions d'Aristote, d'Euclide, d'Archimède, de Ptolémée, de Galien. On peut supposer que Thabet est mort vers l'an 900, et qu'Alfarabi a vécu jusqu'en 950. Celui-ci était déjà une sorte de syncrétiste, sans mysticisme toutefois : il prétendait concilier Aristote et Platon, et les comprenait assez peu pour les trouver d'accord. Du reste, c'était surtout Aristote que les mahométans prenaient pour maître : ils résolurent de le mettre en harmonie avec le Coran; et ce projet n'aboutit qu'à les diviser eux-mêmes en un nombre de sectes qu'on porte à soixante-dix. On retrouve chez eux, comme chez les Grecs et chez les Latins, la manie des disputes et celle des commentaires. Les scholies d'Alexandre d'Aphrodisie sur Aristote servirent de texte aux paraphrases d'Alfarabi, qui ne manquèrent pas d'être expliquées à leur tour. Rhasis ou Razi, médecin plus célèbre de ce dixième siècle, a laissé quelques essais de métaphysique, mais auxquels sa renommée n'est point assez attachée pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter.

Avicenne, qui naquit en 980 et mourut en 1037, ne serait pas non plus très-illustre comme philosophe, quoiqu'il ait composé des livres de dialectique, de métaphysique, de physique générale, des traités de l'âme, de la sphère et des étoiles. La meilleure part de ses œuvres est consacrée à l'art d'Hippocrate et de Galien. Ce qu'il nous importe d'observer dans tous ces

travaux des Arabes, c'est le mélange ou le combat de la méthode expérimentale avec un incurable penchant aux doctrines occultes. Le syncrétisme a passé par là; et il faudra bien du temps pour que l'esprit humain, se replaçant en présence des systèmes antiques de philosophie, reprenne et poursuive le cours des véritables recherches.

Le seul écrivain grec que nous ayons quelque sujet de remarquer dans le cours du onzième siècle s'appelle Psellus. On peut compter cinq personnages du nom de Psellus : celui dont je veux parler est Michel Constantin Psellus le jeune, né à Constantinople en 1020 et mort vers 1081. Qu'il soit l'auteur de tous les écrits connus sous son nom, cela n'est pas indubitable; mais il est commode et très-permis de le supposer. Le plus curieux est un *Dialogue sur les diables*; nous y apprenons que l'espèce démoniaque correspond au triangle scalène (à trois côtés inégaux), l'espèce humaine au triangle isoscèle (deux côtés égaux, un inégal), et la nature céleste au triangle équilatéral; que les démons, divisés en six classes, remplissent l'air, la terre et les eaux. Psellus examine particulièrement les actions des diables, leurs rapports avec nous, les pièges qu'ils nous tendent, les moyens d'y échapper. Un autre de ses ouvrages a une matière bien plus étendue; ce sont des questions et des réponses sur toutes les sciences. On a de lui un traité des pierres, et de l'usage qu'on en peut faire dans l'art de guérir, car il était aussi médecin; un traité du grand œuvre; un abrégé de la science mathématique, comprenant l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, c'est-à-dire le *quadrivium*. Vous savez qu'en y ajou-

tant le *trivium*
on avait les
que ce n'était
sances néces
us des sept
hologie. Ces
un siècle aprè
sités; les arts
c'est celle qui
noms de lettr
et le *quadriv*
scientifique, c
meaux. Il com
tote, les Orac
ius. Il disserta
écrivait une *In*
facultés de l'a
vertus et les v
un goût si déc
droit civil et
zèle pour la p
porain Philipp
entre l'âme et
qui domine d
des sujets qu
phes; et, com
a plus étudié
En Occide
nominiaux; et
tions et de di
qu'elle devai
traditions re

ant le *trivium*, grammaire, rhétorique et logique, on avait les sept arts libéraux; mais on s'apercevait que ce n'était point là le système complet des connaissances nécessaires, et l'on commençait à élever au-dessus des sept arts la médecine, la jurisprudence et la théologie. Ces trois grandes branches allaient devenir, un siècle après, les trois premières facultés des universités; les arts ne devaient plus être que la quatrième: c'est celle qui est aujourd'hui divisée en deux, sous les noms de lettres et de sciences, à peu près le *trivium* et le *quadrivium*. Ainsi se dessinait ce vieux arbre scientifique, et Psellus en parcourait déjà tous les rameaux. Il commentait la Logique et la Physique d'Aristote, les Oracles de Zoroastre, le roman d'Achille Tatiüs. Il dissertait sur les antiquités de Constantinople, écrivait une *Introduction à la dialectique*, un *Traité des facultés de l'âme*, des panégyriques, des vers sur les vertus et les vices, sur Tantale et sur Circé. Il avait un goût si décidé pour les vers, qu'il a versifié jusqu'au droit civil et au droit canon. Il a même, toujours par zèle pour la poésie, commenté les vers de son contemporain Philippe le Solitaire, qui ont pour titre *Dispute entre l'âme et le corps*. Malgré le caractère théologique qui domine dans ses ouvrages, la nature et l'étendue des sujets qu'il a traités le placent parmi les philosophes; et, comme tel, il est en général péripatéticien: il a plus étudié Aristote que Platon.

En Occident s'élevait la dispute des réalistes et des nominaux; et elle se compliquait tellement d'applications et de discussions dogmatiques, qu'on se persuada qu'elle devait être terminée par les dépositaires des traditions religieuses. L'importance de cette contro-

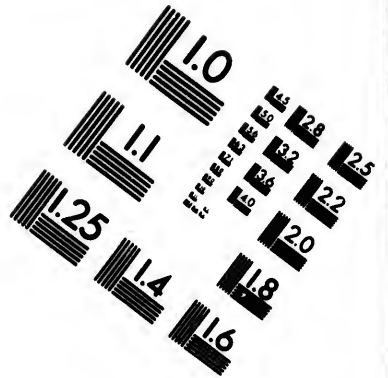
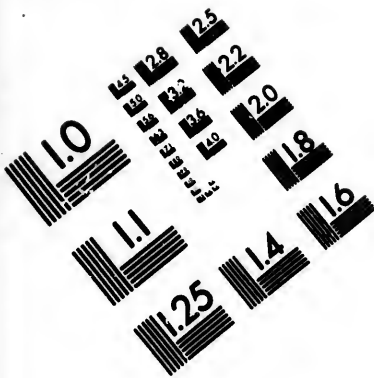
verse ne saurait être sentie par ceux qui ne font attention qu'aux arguments également déplorables de l'un et de l'autre parti; mais, au fond, la question était la plus grave qui pût s'agiter. Il s'agissait de choisir, pour toute la carrière des études philosophiques, la bonne ou la fausse route. Si les universaux, c'est-à-dire les essences de Platon, les formes substantielles d'Aristote et généralement les abstractions n'existaient que dans l'esprit et dans le langage; s'ils n'étaient que les expressions sommaires d'un genre ou d'un faisceau de connaissances, ainsi que le soutenait Roscelin, chef des nominaux, dès lors il fallait n'attribuer de réalité qu'aux individus, et reconnaître dans les idées particulières ou singulières les éléments ou les commencements de toutes les autres. Si au contraire les natures, les qualités, les accidents étaient des êtres positifs, ayant hors du discours et de la pensée une existence absolue et même immuable, comme le prétendaient Guillaume de Champeaux et les réalistes ses disciples, la philosophie devenait la description d'un monde essentiel et intelligible, antérieur et supérieur à celui dont le spectacle frappe nos sens. Les écoles ne manquèrent point de préférer ce second et sublime système; engagées dans les ténèbres, elles s'y enfoncèrent et n'en sortirent plus. Vous observerez, Messieurs, qu'elles ne croyaient pas donner gain de cause à Platon contre Aristote; les universaux paraissaient appartenir également à l'une et à l'autre philosophie, et c'était un jugement péripatétique, plutôt encore que platonique, que l'on prononçait, en condamnant Roscelin en 1092. Je n'examine pas si, plusieurs années auparavant, un autre docteur nommé Jean avait professé le premier la doctrine des

nominaux : il
 le Compiègne
 tribulations. J
 été répréhens
 irréprochable
 philosophique. G
 années après
 Ce Guillau
 professeur de the
 Marne et mo
 vent désigné
 appelé scolasti
 plutôt résume
 lance dans l'his
 nous efforcer
 écrits d'Aristo
 siècle; e
 aines écoles,
 de la pensée. I
 ou être appor
 la première c
 pas même trè
 aient fait un
 siècle. Mais, c
 entre les main
 d'Aristote tra
 férence, non
 à comprendre
 que, de la po
 l'histoire natu
 dont la lectur
 point, mais p

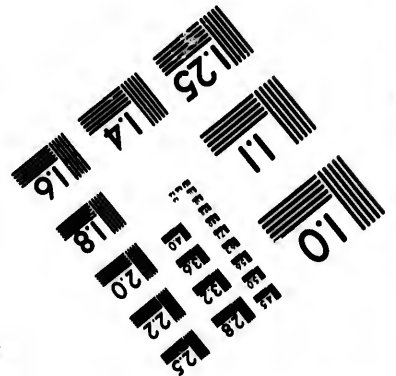
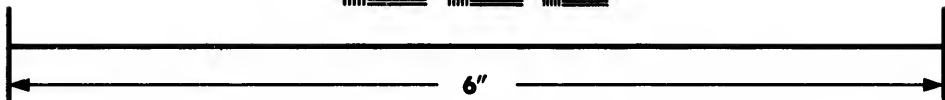
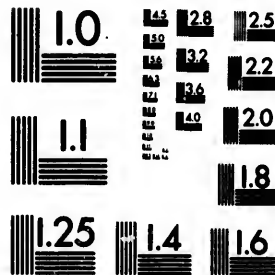
nominaux : il suffit qu'elle ait valu à Roscelin, chanoine de Compiègne, un anathème, un exil, et dix ans de tribulations. Il se peut d'ailleurs que sa conduite ait été répréhensible; celle de ses adversaires n'était pas irréprochable; et il ne s'agit que de son opinion philosophique. Guillaume de Champeaux renouvela, peu d'années après, la querelle contre l'infortuné Abélard.

Ce Guillaume, qui d'archidiacre de Paris et de professeur de théologie fut fait évêque de Châlons-sur-Marne et mourut dans son diocèse en 1121, est souvent désigné comme le maître de l'école de l'enseignement appelé scolastique. Ce nom n'est qu'un fait général, ou plutôt résume une suite de faits d'une si grave importance dans l'histoire de la philosophie, que nous devons nous efforcer d'y attacher des idées positives. Quelques écrits d'Aristote avaient pénétré en France dès le neuvième siècle; et au dixième on expliquait déjà, en certaines écoles, le traité de l'Interprétation ou des signes de la pensée. Les traductions faites par les Arabes n'ont pu être apportées dans nos contrées qu'au retour de la première croisade, entreprise en 1095; et il n'est pas même très-probable que les docteurs français en aient fait un grand usage dans le cours du douzième siècle. Mais, de quelque manière que ce fût, ils avaient entre les mains, on ne peut en douter, plusieurs livres d'Aristote traduits en latin; et ils s'attachaient de préférence, non aux plus instructifs, non aux plus faciles à comprendre, non à ceux qui traitent de la rhétorique, de la poétique, de la morale, de la politique, de l'histoire naturelle des animaux, mais à sa dialectique, dont la lecture exigeait des connaissances qu'on n'avait point, mais plus encore à ses livres de métaphysique





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E

10
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E
E E E E

et de physique générale; livres profondément obscurs, soit qu'ils fussent déjà tels en sortant de la plume de l'auteur, ce qui n'est pourtant guère croyable, soit plutôt que les interprètes, les copistes, les éditeurs, les aient incurablement défigurés. Cependant, moins ces livres étaient intelligibles, plus ils acquéraient d'autorité: et fort souvent, sur des matières philosophiques ou même théologiques, la question se réduisait au seul point de savoir ce qu'ils décidaient. Si depuis on s'avisa quelquefois de les juger et de les condamner, ils ne tardèrent guère à reprendre faveur; et, quoique leur fortune ait été variable, à tel point qu'on en a fait particulièrement l'histoire, ils n'ont pas cessé, jusqu'au delà du quinzième siècle, de fournir des arguments et de prétendus principes aux différentes sectes de disputeurs.

Voilà donc, Messieurs, comment se répandit, au sein des écoles occidentales, le goût des généralités et des abstractions, c'est-à-dire d'un genre de sciences qui n'exige ni recherches, ni lectures, ni expériences, ni calculs, mais auquel suffit la vaine subtilité qu'il exerce et qu'il développe. Quoiqu'on répâtât de temps en temps, après Aristote, que rien ne parvient à l'entendement qu'à l'occasion ou en conséquence de quelque affection sensible, on s'empressa de rassembler, à l'entrée de chaque genre d'études, un amas d'idées universelles, de définitions par le genre et par l'espèce, de divisions catégoriques, de propositions plus ou moins abstraites. Au delà de ces principes ou de ces notions préliminaires, qui, disait-on, s'établissaient d'elles-mêmes, par leur propre et naturelle évidence, on prétendait ne plus rien avancer sans preuve ou même sans

démonstratic
fondant sur

Quand no
chose, de no
nous est ind
termes qui l'
faits ou tous
pose. Cette v
et pénible; n
à une connai
une en effet
tous les mot
et nous savo
qu'elles ont
réunir ou di
De là ces dé
tout discour
ment la sph
on sait, et v
ver n'est au
a fait pour s

La scolast
des proposit
gements, q
comprise da
combinaison
pelle syllogi
sorte trois p
gendrée par
mises étant
suivre néce
règles ingén

démonstration, parce qu'en effet on allait toujours se fondant sur ces généralités.

Quand nous avons intérêt de bien savoir quelque chose, de nous assurer de la vérité d'un résultat, il nous est indispensable de bien reconnaître le sens des termes qui l'expriment, et de vérifier un à un tous les faits ou tous les rapports qu'il embrasse ou qu'il suppose. Cette vérification peut quelquefois être longue et pénible; mais, une fois qu'elle est faite, elle aboutit à une connaissance réelle, s'il y a lieu d'en acquérir une en effet sur la matière dont il s'agit. Dès lors tous les mots correspondent à autant d'idées précises, et nous savons au juste en quoi ces idées diffèrent, ce qu'elles ont de commun, quelles sont celles qu'il faut réunir ou diviser pour obtenir l'équivalent d'une autre. De là ces déductions naturelles qui forment le tissu de tout discours proprement dit, et qui étendent indéfiniment la sphère de la véritable science. Voilà comment on sait, et voilà aussi comment on prouve; car prouver n'est autre chose que rendre compte de ce qu'on a fait pour savoir.

La scolastique, au contraire, prouve en combinant des propositions ou des phrases qui énoncent des jugements, qui déclarent qu'une idée est ou n'est pas comprise dans une autre. Elle réduit même toutes ces combinaisons de phrases à une seule forme, qu'elle appelle syllogisme, et qui consiste à rapprocher de telle sorte trois propositions, que la troisième paraisse engendrée par les deux premières. En effet, les deux prémisses étant supposées vraies, la conclusion doit s'ensuivre nécessairement, si l'on a observé certaines règles ingénieuses qui ont été recueillies dans les écrits

d'Aristote. Mais bien conclure n'est point prouver; et jamais nous ne serions tentés de regarder ces deux expressions comme synonymes, si l'enseignement scolastique ne nous avait habitués à les confondre. Les conclusions vicieuses sont rares; il est peu difficile de les éviter. Mais les vaines hypothèses, les abstractions creuses et les mots obscurs ont envahi le domaine des sciences; et, bien loin que la scolastique prémunisse contre ces illusions, elle accoutume à les prendre pour les données. Elle trompe l'activité de l'esprit humain en l'exerçant, et en le fatiguant même sans l'éclairer ni l'étendre. En vain enseignerait-elle par aventure quelques vérités: les formes dont elle les couvrirait seraient encore nuisibles; ses procédés, son langage monotone ou barbare, ses syllogismes, ce moule éternel où elle jette tout ce qu'elle nomme preuves, objections et réponses, appauvriraient toutes les facultés intellectuelles, la raison, la sagacité, le goût, l'imagination, et jusqu'à la mémoire. Aussi avait-elle, dans les temps que nous envisageons, flétri et presque éteint, du moins dans les écoles, toutes les études profitables, littéraires, historiques et théologiques. La grammaire s'y réduisait à quelques notions confuses; et Crévier fait observer que le nom même de rhétorique avait disparu tout à fait: une dialectique puérile et pointilleuse tenait lieu des arts de parler et d'écrire. L'histoire ne semblait pas digne d'entrer dans le plan d'instruction; enfin l'on avait perdu l'habitude de recourir aux véritables sources de la théologie chrétienne, qui sont les livres sacrés, les décisions des conciles et les ouvrages des Pères de l'Église: on argumentait.

De soi, le mot de scolastique ne signifie qu'ensei-

gnement d'é
impossible
mais cela n
les obstacles
qu'on ne de
importaient
traient dans
tudes de tou
tre en acco
substituer l
savoir aux
choisissait
ton ou aille
sique et de
mes pédant
philosophie
scolastique
l'on a cout
dont la pré
peu près, a
de Champ
les détails,
de ce siècle
la Porée,
core ce der
la seconde
controvers
que je you
que par l'e
patéticien
zèle, ils as
bileté qu'i

gnement d'école; et sans doute il n'est pas de tous points impossible de bien enseigner dans les écoles publiques; mais cela n'est point arrivé durant le moyen âge; et les obstacles qui s'y opposaient étaient si puissants, qu'on ne devait pas en triompher de sitôt. Les erreurs importaient aux uns, plaisaient aux autres; elles entraient dans les intérêts de plusieurs et dans les habitudes de tous. Le système d'instruction, pour se mettre en accord avec les institutions politiques, avait dû substituer les routines aux méthodes, et l'appareil du savoir aux connaissances réelles. On recueillait, on choisissait dans Aristote, et subsidiairement dans Platon ou ailleurs, les plus obscures notions de métaphysique et de physique, pour en composer, sous des formes pédantesques et barbares, de prétendus cours de philosophie. C'est à cet enseignement que le nom de scolastique est resté. Il a subsisté fort longtemps; et l'on a coutume d'en diviser l'histoire en trois périodes, dont la première correspond, non exactement mais à peu près, au douzième siècle. J'ai déjà nommé Guillaume de Champeaux et Abélard: pour ne pas multiplier les détails, je ne distinguerai, entre les autres docteurs de ce siècle, que Robert Pulleyn ou Pullus, Gilbert de la Porée, Jean de Salisbury et Pierre Lombard: encore ce dernier est-il considéré comme ayant commencé la seconde période de la scolastique. Au surplus, leurs controverses étaient beaucoup trop théologiques pour que je vous en offre l'exposé. Elles ne nous intéressent que par l'emploi qu'ils y faisaient de la dialectique péripatéticienne. Non contents de l'étudier avec un grand zèle, ils aspiraient à la perfectionner; et l'extrême habileté qu'ils acquéraient dans l'art de l'argumentation

attirait autour d'eux un prodigieux concours d'auditeurs. Les écoles de Paris, quoique non encore organisées, devenaient de jour en jour plus populeuses et plus célèbres. La querelle des nominaux et des réalistes durait toujours, sans aucun profit pour la science; et, à voir ce qui nous reste du verbiage et des subtilités de tant de logiciens si renommés alors, on s'étonne peu des préventions que certains esprits avaient conçues contre tout ce qui s'appelait dialectique, éloquence et même grammaire. Les ennemis de ces trois arts portent le nom de Cornificiens dans les écrits destinés à réfuter leurs allégations, spécialement dans ceux de Jean de Salisbury. Ce qu'il est à propos d'observer, c'est que les écrivains de ce siècle dont la réputation s'est le mieux conservée sont ceux qui se mêlaient le moins de métaphysique et de scolastique, par exemple Suger, saint Bernard et Pierre le Vénérable.

L'aristotélisme, si bien établi et si mal employé en Occident, n'était pas sans crédit chez les Grecs : un scolaste, nommé Eustrate, expliquait le dernier livre des Analytiques et la Morale adressée à Nicomaque; mais le souvenir des travaux grecs de cette espèce est presque tout à fait éteint. Ceux des écrivains arabes de la même époque ont eu plus de vogue et plus d'influence. Algazeli, directeur du collège de Bagdad, s'occupait de logique et en général de philosophie. Il passait pour un libre penseur; et après sa mort, arrivée en 1111, son *Traité des sciences religieuses* est resté longtemps fameux en Orient. Le médecin Thogrâi, qui lui survécut environ dix ans, commenta la République de Platon; fait que Brucker trouve avec raison remarquable; car ces Arabes étudiaient plus volontiers

Aristote. Le
en Espagne e
de Thophail
la médecine
de mathéma
Ibn Thopha
l'idée était f
sophique, qu
le titre de P
qui s'instrui
naufnage sur
une biche;
pent, il trav
diates aux p
d'heureux q
effet qu'une
veries mysti
lenom d'idéa
de Dieu, po
divine est l'o
qui, dit-on
beaucoup en
nombre d'éc
zélé, d'admi
ples que cit
d'extravagar
commentate
d'Aristote e
n'y aura jan
Dieu nous l
nous pouvo
nous rendre

Aristote. Les livres de ce philosophe se retrouvaient en Espagne entre les mains d'Aben-Pace, d'Aben-Zohar, de Thophaïl, d'Averrhoès, qui tous quatre, en cultivant la médecine, étendirent leurs recherches sur des sujets de mathématiques, ou de métaphysique, ou de morale. Ibn Thophaïl Abou Djaffer est l'auteur d'un essai dont l'idée était fort ingénieuse, d'une sorte de roman philosophique, qui porte dans la traduction latine de Pococke le titre de *Philosophus autodidactus*, « le Philosophe qui s'instruit lui-même. » Un nouveau-né, jeté par un naufrage sur la rive d'une île déserte, y est nourri par une biche; et, à mesure que ses facultés se développent, il travaille à s'élever des notions les plus immédiates aux plus hautes connaissances. Mais il n'y a d'heureux que le sujet du livre; et l'on n'y trouve en effet qu'une série d'abstractions ontologiques et de rêveries mystiques, dont le dernier résultat mériterait le nom d'idéalisme; nulle autre existence réelle que celle de Dieu, point d'autre science que celle dont l'essence divine est l'objet. Thophaïl mourut en 1175. Averrhoès, qui, dit-on, avait été son disciple, le surpassa de beaucoup en célébrité, composa un bien plus grand nombre d'écrits. Aristote n'a point eu d'interprète plus zélé, d'admirateur plus passionné. C'est un des exemples que cite Malebranche pour montrer à quel degré d'extravagance peut se porter la préoccupation des commentateurs. Si l'on en croit Averrhoès, la doctrine d'Aristote est la souveraine vérité; il n'y a pas eu, il n'y aura jamais d'homme aussi savant que le Stagirite. Dieu nous l'a donné pour nous apprendre tout ce que nous pouvons savoir, et nul autre maître ne peut mieux nous rendre sage. Malebranche ajoute que cependant

les ouvrages d'Averrhoès se sont répandus dans toute l'Europe, et même en des pays plus éloignés; qu'ils ont été traduits d'arabe en hébreu, d'hébreu en latin, et peut-être encore en bien d'autres langues; ce qui montre assez l'estime que les savants en ont fait. Ils ont été plus sévèrement et plus justement appréciés après le moyen âge, surtout par Louis Vivès; et l'on a reconnu que le docteur arabe comprenait assez mal les livres grecs qu'il commentait, et pour lesquels il avait conçu tant d'enthousiasme. Nous aurions quelque peine à bien démêler dans ses écrits les erreurs qui l'ont fait, de son vivant, condamner comme hérétique par les mahométans, et qu'il a été forcé de rétracter avec assez peu de dignité. Il paraît, quoi qu'en ait dit Freind contre Bayle, qu'Averrhoès niait l'immortalité de l'âme humaine proprement dite, c'est-à-dire de la ψυχή de chaque homme, et qu'il ne reconnaissait pour immortel que le νοῦς ou l'intellect actif commun à tous les humains; doctrine puisée en partie dans la psychologie péripatéticienne. Toujours les travaux d'Averrhoès sont-ils à remarquer au douzième siècle, dans les annales de la philosophie comme dans celles de la science médicale. Il a vécu jusqu'en 1198. La plupart des philosophes arabes de son temps ne soumettaient à l'influence des impressions sensibles que l'entendement passif, et attachaient l'intellect agent à l'Être des êtres: ils transportaient ainsi quelques idées de Platon dans la doctrine aristotélicienne, et l'on retrouve les traces de ce mélange dans Averrhoès lui-même.

Ce genre d'étude s'est continué chez les Arabes du treizième siècle, mais sans produire d'ouvrages bien célèbres. On a toutefois vanté Nassireddin, qui non-seu-

lement com-
mais aussi
de Platon
en répond
entrepren
rait guère
et de Geor
Aristote,
second, pl
commenté
phies; mais,
Pachymère
insécables
Édouard B
d'ailleurs ex
définitions
taux que la
en scène, a
pareil. Pier
avait ouve
multipliant
sions, il a
de la synth
les formes
logie qu'il
les quatre
sentences;
de prendre
aux précep
sait ainsi.

Jadis T
avaient ap

lement commentait Euclide et l'Almageste de Ptolémée, mais aussi recueillait, expliquait, accordait les dogmes de Platon et d'Aristote, en éclaircissant les doutes et en répondant aux objections, ce qui n'était pas peu entreprendre. La littérature grecque ne nous fournirait guère ici que les noms de Nicéphore Blemmida et de George Pachymère. Le premier a fait, d'après Aristote, des abrégés de logique et de physique; le second, plus connu par ses *Annales byzantines*, a commenté presque tous les écrits du prince des philosophes; mais, de toutes ces productions philosophiques de Pachymère, on n'a mis au jour qu'un *Traité des lignes insécables* et une *Logique*, livres dont J. B. Rasario et Édouard Bernard ont rédigé des versions latines. On a d'ailleurs extrait de cette même Logique un *Traité des définitions et des catégories*. C'était chez les Occidentaux que la dialectique et la métaphysique se mettaient en scène, alors cultivées avec le plus de bruit et d'appareil. Pierre Lombard, à la fin du douzième siècle, avait ouvert un second âge de la scolastique; en multipliant les distinctions, les divisions et sous-divisions, il avait étendu presque indéfiniment l'usage de la synthèse, et achevé d'imprimer à l'enseignement les formes les plus arides. A la vérité, c'était à la théologie qu'il avait surtout appliqué cette méthode, dans les quatre livres qui lui ont valu le nom de Maître des sentences; mais les autres études ne pouvaient manquer de prendre la même direction, comme la plus conforme aux préceptes et aux oracles d'Aristote; on le supposait ainsi.

Jadis Tertullien et d'autres écrivains ecclésiastiques avaient appelé Aristote le père des hérésies; et le pla-

tonisme, quoiqu'il en produisît bien autant, avait dominé, durant quelques-uns des premiers siècles de notre ère, au sein de certaines écoles chrétiennes; mais vous avez vu l'aristotélisme y reparaître vers le neuvième siècle. Il prévalut presque partout, quand les croisés eurent transporté d'Orient en Occident des livres destinés à le répandre, et quand des relations plus fréquentes avec les Sarrasins d'Espagne eurent multiplié ce même genre de communications. La philosophie péripatéticienne fournissait des arguments aux orthodoxes et aux hérétiques; elle était en quelque sorte leur langue commune. Il ne s'éleva contre elle de réclamations bien vives qu'au moment où Amaury de Chartres et David de Dinant parurent y avoir puisé leurs erreurs. Philippe-Auguste, en 1209, fit condamner Aristote par des prélats : les livres qui portaient le nom de ce philosophe furent livrés aux flammes; il fut défendu, sous peine d'excommunication, de les lire, de les transcrire, de les conserver. Il semble néanmoins que ces anathèmes ne frappaient irrévocablement que sa Métaphysique; car la lecture de ses traités de physique n'était interdite que pour trois ans. Le légat Robert de Courçon, qui, en 1215, défendit d'enseigner Aristote dans l'université de Paris, à laquelle il donnait des réglemens, excepta de la sentence la Logique, si on pouvait la recouvrer. Des évêques et des docteurs, rassemblés en 1220, renouvelèrent ces censures, en bornant aussi à trois années le temps durant lequel la lecture des livres de physique ne serait pas permise. Grégoire IX, en 1231, ne maintint pas cette limite : il prohiba tout à la fois la Métaphysique et la Physique, et les commentaires qu'en avait faits Averrhoès; mais il laissait

prévoir un
pourraient
damnation
peu plus ta
et légat en
des chrétiens
rait superfl
ne pouvait
tateurs qu
beaucoup d

Nous ne
mes aient p
sité, de pro
l'admiration
mal compr
tout à fait,
vant Arist
n'a pris ses
de ce vaste
qu'elle ne p
lui, que lui
comme l'a
ce qui n'éta
main en l'
la paresse
quels dogme
de fait étai
ce temps-là
Quoi qu'il e
que les sc
révérer Ar
vrages, sa

prévoir une époque où ces livres, purgés d'erreurs, pourraient redevenir utiles à l'enseignement. La condamnation la plus absolue fut celle que prononça un peu plus tard Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile, et légat en France; il déclarait tous ces livres inutiles à des chrétiens, et contraires aux saintes Écritures. Il serait superflu d'observer qu'un ancien philosophe grec ne pouvait inspirer tant de haine; mais ceux de ses sectateurs qui brillaient dans les écoles avaient excité beaucoup d'envie.

Nous ne voyons pas, Messieurs, que des anathèmes aient produit d'autre effet que de piquer la curiosité, de provoquer la désobéissance, et de redoubler l'admiration fanatique dont Aristote, si mal traduit, si mal compris, était devenu l'objet. On ne disait pas tout à fait, comme les Arabes, comme Averrhoès, qu'avant Aristote la nature n'était point achevée; qu'elle n'a pris ses derniers développements qu'à la naissance de ce vaste et puissant génie; mais on était persuadé qu'elle ne pouvait être expliquée parfaitement que par lui, que lui seul enseignait à la bien connaître: c'était, comme l'a observé Louis Vivès, accorder à l'autorité ce qui n'était dû qu'à la raison, dégrader l'esprit humain en l'habituant à penser par autrui, et favoriser la paresse en réduisant toutes les recherches à savoir quels dogmes Aristote avait enseignés. Peut-être ce point de fait était-il déjà trop difficile pour les docteurs de ce temps-là; il le serait souvent pour ceux du nôtre. Quoi qu'il en soit, tous les documents nous apprennent que les scolastiques les plus célèbres persistèrent à révéler Aristote, à le traduire, à commenter ses ouvrages, sans distinction de ceux qui concernaient la

inétaphysique, la physique ou la logique. Gilles Colonna, le Romain, était qualifié *archiphilosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator*. Pierre de Tarentaise et Pierre d'Auvergne passaient pour des péripatéticiens déclarés. Aristote est l'oracle d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, qui a contribué plus que personne à le réhabiliter dans les écoles de Paris. On se demande comment Albert et saint Thomas osèrent expliquer et préconiser des livres si authentiquement condamnés. Il y a de la puérilité à répondre qu'ils avaient obtenu des permissions particulières de les lire et de les vanter. La vérité est que ces anathèmes ne purent jamais s'accréditer, parce qu'ils contraiaient non pas seulement des opinions, mais des habitudes déjà invétérées. Hors d'Aristote il n'y avait plus d'enseignement; et il eût fallu fermer les écoles, si l'on avait refusé bien décidément de les lui rouvrir. Il y fut maintenu en Allemagne par Frédéric II, le prince le plus instruit de cette époque, et par son ministre Pierre des Vignes; en Italie, par Manfredi et par le pape Urbain IV, Français de naissance, lequel, du haut de la chaire de Saint-Pierre, excitait le zèle des traducteurs et des glossateurs du philosophe par excellence.

A vrai dire, on empruntait de ses écrits plutôt des formules que des doctrines. Cependant, sur son témoignage, on rejetait les idées innées, et l'on rapportait aux sensations les premiers germes de toute connaissance. On regardait les bêtes comme des créatures intelligentes, qui agissaient par leurs propres déterminations. On tirait l'univers non des atomes d'Épicure, mais d'un chaos de matières premières, et l'on suppo-

sait que cette
ceptible de
tre élément
dix catégori
de toute éter
destin, anim
Dieu n'était
matière pre
s'épuisaient
mes du chris
que toutes le
les unes aux
rieures; qu'e
âme subsista
d'êtres distin
chaque décor
masse généra
vaient de fo
combattus, e
détournaient
sique n'avait
sensibles qu'a
qui n'était pa

La plupart
antérieures à
qui ont été
Victorin, pe
à Boèce et à
Tiraboschi s
Jacques. D'a
il est fort p
faites sur l'a

sait que cette matière, dépourvue de formes, était susceptible d'en recevoir une infinité. On distinguait quatre éléments, quatre qualités, quatre tempéraments, dix catégories. Selon quelques-uns, le monde existait de toute éternité, gouverné par les lois inflexibles du destin, animé toutefois par une intelligence universelle : Dieu n'était que cette intelligence, et même que la matière première ; et ceux qui soutenaient ces opinions s'épuisaient en efforts pour les accorder avec les dogmes du christianisme. Les Arabes enseignaient de plus que toutes les parties de l'univers se correspondaient les unes aux autres, savoir, les supérieures aux inférieures ; qu'elles participaient à la même âme ; que cette âme subsistait divisée en autant de portions qu'il y avait d'êtres distincts dans l'univers ; et qu'au moment de chaque décomposition, ces portions reentraient dans la masse générale. Quelques points de cette doctrine servaient de fondement à l'astrologie ; tous, admis ou combattus, exerçaient la subtilité des docteurs, et les détournaient des études positives. La littérature classique n'avait point de charmes à leurs yeux ; ils n'étaient sensibles qu'aux attraits des syllogismes, et rien de ce qui n'était pas obscur ne leur semblait digne d'attention.

La plupart des traductions latines d'Aristote sont antérieures à l'année 1200 : les plus anciennes de celles qui ont été faites sur le texte grec sont attribuées à Victorin, personnage du quatrième ou cinquième siècle, à Boèce et à Hermannus Contractus, mort en 1054. Tiraboschi substitue à celui-ci un clerc de Venise nommé Jacques. D'après les temps où vivaient ces traducteurs, il est fort permis de douter que les versions latines faites sur l'arabe aient eu autant d'influence qu'on le

croit communément : cependant, il est certain que les croisés en rapportèrent plusieurs, et qu'il s'en fit quelques autres aux époques où les Sarrasins se répandirent dans les deux Siciles et sur les côtes d'Espagne, lorsqu'ils fondèrent des écoles à Cordoue et dans le royaume de Naples. Ces versions d'après l'arabe servirent de supplément à celles qu'on avait rédigées en présence d'un texte grec, et qui demeuraient incomplètes, même depuis qu'on avait retrouvé quelques livres de plus à Constantinople. Un autre point à remarquer, c'est qu'il existait dès le douzième siècle des traductions françaises d'Aristote, et qu'un manuscrit du treizième en contient une des trois livres De la nature des choses. Frédéric II et Urbain IV firent traduire en latin plusieurs autres traités de ce philosophe, soit d'après le grec, soit surtout d'après l'arabe; mais personne n'était capable d'apprécier ces versions, et de comprendre à quel point elles devaient nuire aux véritables études philosophiques.

La logique, première partie du cours de philosophie, occupait quelquefois les étudiants durant deux ou trois années. On leur expliquait la dialectique de saint Augustin, ou celle d'Aristote, ou enfin celle de Pierre d'Espagne, docteur qui a été le pape Jean XXI durant quelques mois des années 1276 et 1277. La première, la moins sophistiquée des trois, fut abandonnée comme insuffisante; la seconde, qui était, selon Condillac, mauvaise en elle-même, plus mauvaise dans les versions, pire encore dans les commentaires des Arabes, valait mieux qu'aucune autre pour alimenter les disputes. A proprement parler, il n'existe point de traité d'Aristote intitulé Logique : pour composer une

logique à
appliqué
Catégories
communs
contenté d'
écoles, les
gibles de c
d'en compo
disputeuse,
éléments de
des proposi
ner, lorsqu'
du raisonne
les écoles les
Robert de C
qu'ils en ba
d'Aristote.
avait l'avant
but, elle y a
Holywood o
goût; pas u
une meilleu
n'avons aucu
mais il passa
pour l'un des
dit-on, pour
lui était prop
autant qu'ur
la dialectiqu
et barbarie.
peinte. « Cel
« sur un suje
XX.

logique à laquelle le nom de ce philosophe pût être appliqué, il eût fallu la recueillir dans ses traités des Catégories, de l'Interprétation, de l'Analyse, des Lieux communs et des Sophismes. Qu'a-t-on fait? On s'est contenté d'extraire à la hâte, et de traduire à l'usagé des écoles, les parties les plus oiseuses et les moins intelligibles de ces différents livres; et l'on est venu à bout d'en composer une dialectique éristique, c'est-à-dire disputeuse, qui, au lieu de fixer l'attention sur les idées, éléments de nos jugements, s'arrêtait au mécanisme des propositions, et feignait d'enseigner l'art de raisonner, lorsqu'en effet elle n'apprenait que l'art d'abuser du raisonnement. C'était là ce que maintenaient dans les écoles les conciles de Paris et les légats apostoliques Robert de Courçon et Simon de Brie, en même temps qu'ils en bannissaient la Métaphysique et la Physique d'Aristote. La *Summula logica* de Pierre d'Espagne avait l'avantage d'être la plus courte: tendant au même but, elle y arrivait plus vite. Une *Dialectique* de Jean Holywood ou Sacrobosco était composée dans le même goût; pas un seul livre élémentaire n'imprimait alors une meilleure direction à l'intelligence humaine. Nous n'avons aucun traité de logique d'Amaury de Chartres; mais il passait, au commencement du treizième siècle, pour l'un des plus habiles maîtres en cette partie; il avait, dit-on, pour étudier et pour enseigner, une méthode qui lui était propre, quoique péripatéticienne et sophistique autant qu'une autre. Vivès et Brucker, en examinant la dialectique de ces docteurs, n'y trouvent qu'ignorance et barbarie. Condillac ne l'a pas moins fidèlement dépeinte. « Celui, dit-il, qui faisait le plus de syllogismes sur un sujet était le plus habile, et il était censé avoir

« raison, parce qu'il parlait le dernier. Or, cet art est
 « facile : il suffit de ne déterminer ni l'état de la ques-
 « tion ni la signification des mots; et les scolastiques
 « auraient été bien embarrassés de faire autrement. Ils
 « trouvaient donc toujours, dans des notions vagues et
 « dans des termes équivoques, de quoi tirer continuelle-
 « ment de nouvelles conclusions, et de quoi soutenir
 « toutes les thèses qu'ils pourraient avancer. Par ce
 « moyen, ils multipliaient les disputes et ils n'en termi-
 « naient jamais aucune, parce que celui qui soutenait
 « une proposition et celui qui l'attaquait ne faisaient
 « l'un et l'autre que des sophismes, et qu'ils étaient
 « tous deux incapables de s'en apercevoir. C'est ainsi
 « qu'ils raisonnèrent d'après la Logique d'Aristote, que
 « les Arabes avaient commentée sans jugement, et qu'ils
 « défigurèrent encore eux-mêmes. Cette Logique cepen-
 « dant devint la principale étude : on négligea la gram-
 « maire et la rhétorique, afin de l'apprendre plus promp-
 « tement. A peine en avait-on goûté les délices, qu'on ne
 « se lassait plus de l'apprendre. On la rendait tous les
 « jours plus volumineuse; on avait du regret à la quit-
 « ter, et souvent les scolastiques s'y fixaient pour toute
 « leur vie. »

L'art de penser a sans doute des rapports intimes avec la métaphysique, si l'on comprend dans celle-ci l'analyse des facultés intellectuelles, la classification de nos idées, et la recherche de leurs origines. Mais lorsque la métaphysique ne consiste qu'en un amas d'abstractions et de subtilités, en se versant dans la dialectique, elle l'égaré et la déprave. Or, telle était la métaphysique dans les traductions des écrits d'Aristote, dans les commentaires arabes, et dans ceux d'Alexandre

de Hales (*A*)
 que tous ces
 longtemps se
 it produit a
 ions usuelles
 re les différe
 suggérer le p
 diques. Vince
 réunit et ench
 tane, les scien
 ce qu'on savai
 classification
 quelques-uns
 ui, parcouru
 ques-uns, et s
 es distribuer
 avantage, c'est
 delier provoq
 humain, et ter
 cette même ré
 tard, un phil
 une seconde f
 parties de l'*O*
 rance, les obs
 éritable; la tr
 eur influence
 dernières sont
 mécanique, à
 et, sauf ce qui
 iste en observ
 vers ces même
 Scot, comme

de Hales (*Alésius*) et d'Albert le Grand; il est heureux que tous ces dépôts de la plus précieuse science soient depuis longtems fermés. Le seul bon effet que le péripatétisme ait produit au treizième siècle fut d'établir des relations usuelles, des communications plus fréquentes entre les différentes branches de connaissances, et de suggérer le projet d'en former des systèmes encyclopédiques. Vincent de Beauvais tenta cette entreprise: il réunit et enchaîna la théologie, l'histoire sacrée et profane, les sciences physiques et morales, recueillant tout ce qu'on savait ou croyait savoir, et n'y ajoutant qu'une classification universelle. Ses contemporains, dont quelques-uns furent plus savants et plus pénétrants que lui, parcoururent les mêmes détails, en étendirent quelques-uns, et s'appliquèrent moins à les rassembler et à les distribuer en un seul corps. Mais ce qui étonne davantage, c'est de voir, au sein de ces ténèbres, un cordelier provoquer les progrès les plus hardis de l'esprit humain, et tenter, dans l'ouvrage intitulé *Opus majus*, cette même rénovation qu'entreprit, trois cents ans plus tard, un philosophe anglais comme lui, qui illustra une seconde fois le nom de Bacon. Les deux premières parties de l'*Opus majus* signalent les causes de l'ignorance, les obstacles qui s'opposent à la science utile et véritable; la troisième traite de l'usage des langues, de leur influence sur les pensées et les opinions; les trois dernières sont consacrées aux sciences physiques, à la mécanique, à l'astronomie, à la perspective, à l'optique; et, sauf ce qui concerne l'astrologie judiciaire, tout consiste en observations, expériences et analyses. Cependant, vers ces mêmes temps, un autre franciscain, Jean Duns Scot, commençait à se rendre fameux par les plus

déplorables subtilités : il portait la scolastique au dernier terme de la démente ; il fondait une école qui est restée longtemps opposée à celle de saint Thomas d'Aquin ; et, quoique bien plus occupé de théologie que de matières philosophiques, il écrivait une grammaire speculative, des questions de logique, un traité du principe des choses, quatre livres sur les météores, parmi lesquels il comprenait les comètes, et un fastidieux commentaire de la Physique d'Aristote. Une telle époque ne fournissait que trop la matière d'un livre sur les erreurs des philosophes : c'est le titre d'un traité de Gilles Colonne ; mais ce prétendu censeur débile, pour son propre compte, bien plus d'erreurs qu'il n'en signale.

De toutes les parties de la philosophie, la morale était, au treizième siècle, la plus négligée. Je n'aurais guère à vous citer d'autre production en ce genre que le sixième livre du *Trésor* de Brunetto Latini : c'est un abrégé de la Morale d'Aristote. Le *Miroir moral* de Vincent de Beauvais est bien plus étendu, puisqu'il forme le quart d'une encyclopédie ; mais la théologie revendique les trois parties qui le composent, et qui traitent des actes humains, des quatre fins de l'homme, des péchés et de la pénitence. Les autres moralistes, contemporains de Vincent de Beauvais, ne seraient encore que des théologiens ; et l'on pourrait dire plus généralement que l'enseignement philosophique se confondait tellement avec celui des doctrines révélées, qu'ils n'en formaient réellement qu'un seul. En voulant compléter la liste des philosophes de ce siècle, on reproduirait celle des docteurs ecclésiastiques. Tel serait Guillaume d'Auvergne ; tel aussi Robert Grossetête ou Greathead, évê-

que de Linco
la science
avait bien
recque. C'é
ain IV rass
les problèm
entendre dis
t d'Arnaud
eu plus libr
antage. De
branlaient l
it paraître u
l'idéalisme,
l'autres pren
Déjà le scepti
linaires des s
dans les espri
En physiqu
l'étudier la m
vations et d'
pour bases à
vagues qu'ils
ments les arg
dialectique. A
moins on obs
core, ils pre
peu avancé l
Aristote, qu'i
core moins i
autant de m
motions conf
science de la

ue de Lincoln, dont il faut pourtant dire qu'il joignait la science des écoles des connaissances plus réelles; il avait bien étudié la langue latine et même la langue grecque. C'étaient pareillement des théologiens qu'Urban IV rassemblait autour de lui pour leur proposer les problèmes de métaphysique et de physique, et les entendre disputer. La philosophie de Pierre d'Aponot d'Arnaud de Villeneuve se donnait une carrière un peu plus libre; elle était plus profane, et s'égarait davantage. Des spéculateurs encore plus téméraires branlaient les croyances universellement reçues : on vit paraître une secte de conceptualistes, qui inclinaient à l'idéalisme, c'est-à-dire à nier l'existence des corps; d'autres prenaient des directions toutes contraires. Déjà le scepticisme et même l'athéisme, fruits trop ordinaires des subtilités et des controverses, s'insinuaient dans les esprits.

En physique, au lieu de recueillir des faits, au lieu d'étudier la nature par une suite méthodique d'observations et d'expériences, les scolastiques donnaient pour bases à cette partie de leur philosophie des idées vagues qu'ils croyaient générales, et pour développements les argumentations interminables de leur subtile dialectique. Au fond, ils ne voulaient que dissertar; et moins on observe, plus on disserte à son aise. Là encore, ils prenaient pour unique maître Aristote, si peu avancé lui-même dans ce genre de connaissances; Aristote, qu'ils ne pouvaient lire qu'en des versions encore moins intelligibles que le texte. Ils y trouvaient autant de mots obscurs, d'expressions équivoques, de notions confuses qu'il leur en fallait pour réduire la science de la nature à des abstractions ontologiques, ou

à une cosmogonie plus vaine encore. Saint Thomas a écrit sur les principes de la nature, sur la nature de la matière, sur le mélange des éléments, sur le mouvement du cœur, sur la physique mystérieuse; partout sa doctrine consiste essentiellement à trouver, dans les divers aspects des corps célestes, les causes de la génération et de la corruption, à représenter toutes les propriétés et facultés des corps terrestres, comme les résultats des formes qui leur sont imprimées par les astres ou par des vertus supérieures aux astres, par des substances intellectuelles. Veut-il, par exemple, expliquer la vertu magnétique? elle est inhérente à une forme occulte que donnent à l'aimant les sphères célestes et les intelligences qui président à chacune d'elles. Saint Bonaventure, le moins barbare des physiciens scolastiques de cette époque, enseigne que l'élément est le principe simple des choses composées ou composables; que les corps élémentés sont des composés dans lesquels entrent les quatre éléments; que la quintessence est un corps qui en soi diffère de tous les éléments et de tous les élémentés, qui s'en distingue tant par la matière que par la forme, tant dans la nature que dans la vertu, et qui ne renferme aucune cause de contrariété, ni par conséquent de corruption. Le langage d'Albert le Grand sur ces matières est plus incompréhensible encore: il l'est même à tel point qu'il se refuse à peu près à toute traduction. Mais j'en ai dit bien assez pour vous montrer, Messieurs, que, sur de pareils principes, il ne pouvait s'élever aucune véritable science. Voilà quelle était la physique des docteurs dont les livres subsistent, et sans doute aussi de ceux dont il ne reste aucun ouvrage. Quiconque essayait d'offrir des notions plus

claires, de des conséqu hypothèse sée, se voy comme hér absurdités, saient pour de censurer qu'en des li ans. Honor Érigène, qu auteur du commun a contraire, scolastique nération et et le vide, s

Hors des physiques u pouvons cor années 120 meilleurs o des animaux grec. Alber recueillir d mais il ne guère à les Vincent de brasce les tr critique et s de notions Séville, dan

claires, de vérifier et de rassembler des faits, d'en tirer des conséquences positives; celui qui hasardait quelque hypothèse que ces faits avaient indiquée ou autorisée, se voyait bientôt réprouvé comme magicien ou comme hérétique. On ne pardonnait pas même aux absurdités, quand elles différaient de celles qui passaient pour être d'Aristote; et l'on avait un tel besoin de censurer des propositions, qu'on en recherchait jusqu'en des livres composés depuis plus de trois cents ans. Honorius III condamna ainsi la Physique de Scot Érigène, quoique le système émanatif enseigné par cet auteur du neuvième siècle n'eût réellement rien de commun avec le panthéisme, et fût très-digne, au contraire, par son obscurité profonde, de ce que la scolastique débitait, au temps de ce pontife, sur la génération et la corruption des animaux, sur le plein et le vide, sur les formes substantielles.

Hors des écoles, on s'occupait quelquefois d'études physiques un peu plus sérieuses: c'est ce que nous pouvons conclure d'abord de ce qu'il fut fait, entre les années 1200 et 1300, deux traductions de l'un des meilleurs ouvrages d'Aristote: savoir, de son Histoire des animaux, l'une d'après l'arabe, l'autre sur le texte grec. Albert le Grand lui-même avait du penchant à recueillir des détails de zoologie et de minéralogie; mais il ne savait pas les choisir, et ne s'appliquait guère à les vérifier. Nous en pourrions dire autant de Vincent de Beauvais, dont le *Speculum naturale* embrasse les trois règnes de la nature: il y amasse, sans critique et souvent aussi sans ordre, tout ce qu'il trouve de notions superficielles et vulgaires dans Isidore de Séville, dans Guillaume de Conches, dans un manuel

composé au douzième siècle, et intitulé *Physiologus*; il n'extrait rien du tout de Pline ni d'Élien, presque rien d'Aristote. Ce qui tenait du surnaturel était ce qu'on estimait le plus dans l'histoire de la nature; on ne propageait par les entretiens, on ne consignait dans les livres que les traditions merveilleuses : il fallait des miracles. On n'en manquait pas; il n'y avait alors rien de si commun que les prodiges, surtout dans les provinces méridionales de la France; et l'éclat des choses inouïes qu'on entendait raconter chaque jour ne laissait aucun intérêt à l'étude de la nature vulgaire, à l'observation des phénomènes, qui n'offraient rien d'incroyable ni d'imprévu. La science, les talents, le génie même, se plaisaient à rechercher partout des qualités occultes, des vertus mystérieuses, et à cultiver des arts transcendans. Albert le Grand ne méprisait point la magie; et Roger Bacon ne la regardait pas comme une chimère, quoiqu'il ait écrit un traité *De nullitate magie*, et qu'il ait dit qu'on pouvait se passer d'elle, en étudiant bien la physique. Albert occupe aussi une place parmi les alchimistes avec Roger Bacon encore, avec saint Thomas et le roi Alphonse le Sage, et Pierre d'Apono, et, dit-on, Raymond Lulle. Il est juste de remarquer pourtant que déjà quelques-unes de ces recherches, si peu raisonnables en elles-mêmes, aboutissaient par aventure à certains résultats utiles : on commençait à reconnaître et à séparer les ingrédients qui entrent dans la composition des corps, les sels, le soufre, le mercure; et ces premières analyses, quelque grossières qu'elles fussent, ont produit ou étendu l'une des trois découvertes célèbres qui semblent appartenir à ce siècle, et qui sont la poudre à

canon, la bo
 lieu de croire
 très-grande p
 chiffres arab
 ils ont été em
 bileté, sous le
 Hardi. L'Itali
 quelque notic
 la sévérité de
 la rendaient
 tiques. Roger
 sentir le prix.
 de Diophante
 étudié l'Optic
 du; il en cite
 fets de la lun
 une surface p
 traverse un ve
 de la chambr
 et des télesco
 des verres co
 apparence le
 ment de cette
 de la Gaule,
 times de l'An
 terposition d'
 les images. S
 des connaissa
 progrès de ce
 sur la réfracti
 célestes. Il re
 solstices ne

canon, la boussole et les verres convexes; mais on a lieu de croire que les deux premières étaient dues en très-grande partie aux Orientaux. L'introduction des chiffres arabes en Europe remonte aux mêmes temps; ils ont été employés en France, quoique avec peu d'habileté, sous les règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi. L'Italien Fibonacci avait puisé à la même source quelque notion d'algèbre. L'exactitude de cette science, la sévérité de sa méthode, la concision de sa langue, la rendaient fort peu attrayante aux yeux des scolastiques. Roger Bacon cependant était bien digne d'en sentir le prix. Son attention s'était portée sur les livres de Diophante et des autres analystes grecs : il avait étudié l'Optique de Ptolémée, ouvrage aujourd'hui perdu; il en cite le cinquième livre. Il avait observé les effets de la lumière, tant lorsqu'elle est réfléchie par une surface polie, plane ou concave, que lorsqu'elle traverse un verre convexe. On lui doit la première idée de la chambre obscure, et peut-être aussi des lunettes et des télescopes; il disait du moins que, par le moyen des verres convexes, on pourrait faire descendre en apparence le soleil et la lune, et qu'avec un instrument de cette espèce Jules César avait pu, des rivages de la Gaule, apercevoir les ports et les villes maritimes de l'Angleterre. Il conçut, en un mot, que l'interposition d'un milieu dense et sphérique amplifierait les images. S'il n'a pas perfectionné le système entier des connaissances astronomiques, il a contribué aux progrès de cette étude par des observations judicieuses sur la réfraction et sur la grandeur apparentes des corps célestes. Il reconnut d'ailleurs que les équinoxes et les solstices ne correspondaient plus aux jours qui leur

étaient assignés dans l'année civile ou ecclésiastique, et proposa au pape Clément IV une réforme du calendrier julien, pareille à celle qu'opéra, trois cents ans plus tard, Grégoire XIII. Il s'en fallait pourtant que Bacon fût pleinement détrompé des illusions astrologiques; seulement il rejetait les prédictions particulières, et voulait qu'on s'en tint aux générales, fondées, selon lui, sur ce que le corps humain étant affecté par les causes extérieures, et soumis aux influences astrales, l'âme est forcée, ou du moins portée, induite, excitée à certains actes qu'il devient ainsi possible, non de déterminer, mais de prévoir. Tous les esprits étaient imbus de ces préjugés : l'apparition d'une comète à l'occident, en 1222, est remarquée par les historiens comme un présage de la mort de Philippe-Auguste et de l'affaiblissement du royaume; on observait des éclipses; et, quoiqu'on n'en ignorât pas tout à fait la cause naturelle, on ne renonçait point à y voir des prodiges qui pronostiquaient la mort de grands personnages. C'était, au surplus, un point que les plus doctes n'osaient pas décider; ils en abandonnaient à Dieu le jugement suprême. Il est dit, dans un livre en langue provençale, que le soleil passe la nuit à éclairer tantôt le purgatoire et tantôt la mer; que la terre est soutenue par l'eau, l'eau par les pierres, les pierres par les quatre évangélistes, et ceux-ci par le feu spirituel, image des anges, et figure des archanges. Quoiqu'un peu moins déraisonnables, des cosmologies latines, composées sous Philippe le Hardi, comparent l'univers à un œuf : la terre est le jaune; l'eau, le blanc, et l'air, la pellicule; le tout est enveloppé par le feu, qui tient lieu de coque. Une opinion plus

remarqu
sans, étai
au bout de
dans leurs
cours de le
phénomèn
hypothèses
superstition
tude, mais
les princes
tels que Fr
pagne, enfi
taux et occi
encore hon
c'est-à-dire
branches de
quérant de
truire un ob
dont le chef
une théorie
trolabe, et d
de son protec
de Houlagou
encourageai
vateurs atte
tions de cha
traduisait er
latin, en mé
tables qui p
tiens et les
travail, on
il y avait eu

remarquable, qui acquérait alors beaucoup de partisans, était celle d'une période de trente-six mille ans, au bout de laquelle tous les corps célestes se retrouvaient dans leurs situations primitives, pour recommencer le cours de leurs révolutions, et ramener la même suite de phénomènes naturels. Malgré le crédit de ces vaines hypothèses, malgré l'empire bien mieux affermi des superstitions astrologiques, non-seulement sur la multitude, mais sur les plus éminents personnages, mais sur les princes les plus zélés pour le progrès des sciences, tels que Frédéric II en Allemagne et Alphonse X en Espagne, enfin sur les savants les plus renommés orientaux et occidentaux, le treizième siècle a laissé des traces encore honorables dans les annales de l'astronomie, c'est-à-dire de la plus vaste et de l'une des principales branches des études réellement philosophiques. Le conquérant de la Perse, Houlagou-Ilécou-Khan, fit construire un observatoire, et créa une sorte d'académie, dont le chef, Nassar-Eddin ou Nassireddin, composa une théorie des mouvements célestes, un traité de l'astrolabe, et des tables qu'il appela Iléculiques, du nom de son protecteur. A la Chine, l'empereur Koublaï, frère de Houlagou-Ileku, et fondateur de la dynastie des Yven, encourageait Co-chéou-King et plusieurs autres observateurs attentifs des hauteurs solstiales et des positions de chaque planète. L'Almageste de Ptolémée se traduisait en arabe, et par ordre de Frédéric II en latin, en même temps qu'Alphonse faisait rédiger les tables qui portent son nom. Entre les juifs, les chrétiens et les Sarrasins concurremment employés à ce travail, on distinguait le juif Isaac-Habensid Hazan; il y avait eu la plus grande part, et y avait mêlé, dit

Bailly, des rêveries cabalistiques et des erreurs de calcul qui furent rectifiées sous le règne même d'Alphonse. En Italie, en Angleterre, en France, on rédigeait des traités de la sphère, dont l'un a particulièrement servi à répandre les notions d'astronomie apparente, jusqu'au seizième siècle, où le jésuite Clavius l'a commenté. Ce livre élémentaire était de Sacrobosco, qui a fait aussi des traités du calendrier et de l'astrolabe.

Tel était, Messieurs, au treizième siècle, l'état des études comprises ou à comprendre sous le nom de philosophie : leur histoire, jusqu'à 1600, nous occupera dans notre prochaine séance.

PHILOSOP

Messieurs
 partie du r
 l'an 1090,
 Occident, q
 ne seront pa
 vra retracer
 tinction du
 quelles se sc
 contribué p
 doctrines d'
 ver et les c
 des esquisse
 suite porté
 ou sensés te
 treizième. L
 éclaté avant
 Roscelin et
 rement con
 que. Ce mot
 tine aveugle
 l'origine et
 empire s'est
 l'un des plus
 raient mérit
 Robert Pull

SEPTIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE : AN 1300 A 1600.

Messieurs, si l'on considère comme une première partie du moyen âge les cinq siècles qui ont précédé l'an 1000, l'histoire de la philosophie n'y offrira, en Occident, qu'un très-petit nombre de faits, qui encore ne seront pas bien mémorables. Mais, en Orient, elle devra retracer, d'une part, le déclin et peu s'en faut l'extinction du néo-platonisme, de l'autre les études auxquelles se sont livrés les Arabes, et par lesquelles ils ont contribué particulièrement à remettre en crédit les doctrines d'Aristote, autant qu'ils pouvaient les retrouver et les comprendre. J'ai essayé de vous présenter des esquisses de ces deux tableaux, et nous avons ensuite porté nos regards sur les travaux philosophiques ou sensés tels du onzième siècle, du douzième et du treizième. La querelle des nominaux et des réalistes a éclaté avant la fin du premier de ces trois siècles entre Roscelin et Guillaume de Champeaux, qui est ordinairement considéré comme le fondateur de la scolastique. Ce mot désigne une méthode, ou plutôt une routine aveugle, dont nous avons tâché de reconnaître et l'origine et l'influence. Des docteurs sur lesquels son empire s'est exercé dans le cours du douzième siècle, l'un des plus célèbres est Abélard, dont les talents auraient mérité une meilleure direction. Il était, comme Robert Pullus, comme Gilbert de la Porée et Jean

de Salisbury, contemporain de quelques Arabes dont les noms se distinguent encore dans les fastes de la métaphysique, des mathématiques et de la médecine, Algazel Tograï, Aben-Pace, Aben-Zohar, Thofaïl, Averrhoès. Après le milieu de ce douzième siècle, Pierre Lombard ouvre, dans l'histoire de la scolastique, une seconde période, qui s'étend sur presque tout le treizième. Les études dites philosophiques prirent alors, en Occident, une très-grande activité; elles embrassaient la dialectique, la métaphysique, la morale, la physique, plusieurs branches des sciences mathématiques, même l'astronomie. Je vous ai offert un exposé général des objets, des formes, des progrès ou des écarts de ces divers enseignements; je vous ai nommé plusieurs écrivains qui, par l'étendue de leurs ouvrages et même de leurs connaissances, ont laissé de longs et honorables souvenirs: Vincent de Beauvais, auteur d'une Encyclopédie déjà volumineuse; saint Thomas d'Aquin, plus laborieux encore, surtout bien plus penseur, et dont Fontenelle a dit qu'en un siècle moins barbare il aurait été Descartes; saint Bonaventûre, qui savait adoucir par l'aménité de ses mœurs, par une sensibilité vive et profonde, l'austérité ou, si l'on veut, l'aspérité de sa science; Albert surnommé le Grand, et qui serait digne de ce titre, si vingt et un in-folio qui touchent à presque toutes les parties du savoir humain suffisaient pour l'obtenir; Roger Bacon, le génie le plus vaste et le plus éclairé de cet âge, malgré les tributs qu'il a payés à quelques-unes des erreurs alors dominantes, et au prix desquels il méritait, ce me semble, qu'on lui pardonnât ses lumières. Les franciscains, ses confrères, l'ont persécuté, emprisonné; ils ont fait plus peut-être: il a disparu en 1292 ou 1294;

mais il deva
vivre heur
Il n'a pas
vivant; et p
la célébrité
énorme dist
scolastiques
Richard de
ce Duns Sco
Il faut pour
Middleton de
sances innées
la réalité de
formément fr
Un métap
ses idées est R
que en 1235
est l'inventeur
en faisant aper
choses la raiso
même essentie
et à ruiner défi
Lulle enseigna
prises, obtint
sheliens, même
neuf principes.
publia d'autres
rper des école
ien. N'obtenu
rit le parti de
mode univers
mahométans,

mais il devançait beaucoup trop ses contemporains pour vivre heureux ou tranquille au fond de son cloître. Il n'a pas même joui d'une grande réputation de son vivant; et peut-être n'a-t-il pas encore aujourd'hui toute la célébrité due à ses hautes conceptions. A quelle énorme distance il laissait au-dessous de lui et des scolastiques vulgaires, tels qu'un autre Anglais nommé Richard *de media villa* ou de Middleton, et même ce Duns Scot dont la renommée a si longtemps retenti! Il faut pourtant dire qu'il est échappé à Richard de Middleton de déclarer qu'il n'y avait point de connaissances innées; et à Scot, que l'accord des sens certifiait la réalité de l'objet qui les avait parallèlement et uniformément frappés.

Un métaphysicien remarquable par l'originalité de ses idées est Raimond Lulle, qui, né dans l'île de Majorque en 1235, a prolongé sa carrière jusqu'en 1315. Il est l'inventeur d'un art général de démontrer la vérité, en faisant apercevoir dans les attributs les plus élevés des choses la raison de leur existence et de leurs rapports; système essentiellement platonique, destiné à confondre et à ruiner définitivement l'aristotélisme et l'averrhoïsme. Lulle enseigna son grand art dans Paris à plusieurs reprises, obtint l'approbation de quarante docteurs ou bacheliers, même la protection de Philippe le Bel; il établit neuf principes, les distribua trois à trois, fit une *Logique*, publia d'autres écrits, et ne réussit pas néanmoins à extirper des écoles européennes l'enseignement péripatéticien. N'obtenant point les succès qu'il croyait mériter, il prit le parti de faire des voyages en Afrique, où sa méthode universelle devait convertir infailliblement les mahométans, les juifs, les nestoriens, les jacobites, tous

les infidèles; ils lui firent au contraire essayer d'odieux traitements, et, selon quelques récits, ils le mirent à mort. Il a été révééré comme un martyr; et ses légendes se lisent dans la collection des Bollandistes. D'autres, par compensation, l'ont accusé d'hérésie, en lui attribuant des écrits téméraires dont il n'est probablement pas l'auteur. Depuis sa mort jusque dans le seizième siècle, son enseignement a été différentes fois essayé à Majorque, en Espagne, en Italie, en France: Mais il y fallait tant de clefs et d'interprétations, qu'on a fini par y renoncer: on aurait, je crois, aussi bien fait de commencer par là. Vous allez en juger, Messieurs, en prenant une idée de cette merveilleuse méthode. Bonté, grandeur et durée, premier ternaire constituant l'essence; puissance, sagesse et volonté, deuxième ternaire duquel provient l'unité; vérité, vertu et gloire, troisième ternaire composant la perfection: telle est l'échelle ascendante des neuf grands attributs successivement applicables à neuf sujets, qui sont Dieu, et, en descendant, les esprits et le ciel, ternaire éminent; l'homme, l'imaginatif et le sensitif, ternaire moyen; le végétatif, l'élémentatif et l'instrumental, ternaire inférieur. L'un dispose en cercle l'une et l'autre de ces séries; et il en use de même à l'égard des neuf termes: *tempus, locus, quantitas, qualitas, relatio, actio, passio, habitus, situs*. Je ne sais trop pourquoi il reproduit, à peu de variantes près, les idées énoncées par ces termes, dans un quatrième cercle où se succèdent les neuf questions: Quand? où? oui ou non? quoi? de quoi? pourquoi? combien? quellement? moyennant quoi? c'est-à-dire époque, localité, possibilité, quiddité, matière, causalité, quantité, qualité, instrument ou moyen. Ce n'est pas

tout; il faut
tions que v
premier ter
terne; maj
Enfin, Mes
neuf vertus
nière: justi
rage, molles
rance, envie
inconstance.
nier contour
tes pour qu'
avoir ainsi
quelque sort
cinq séries
selon lui, l'a
de discourir
formes et les
toutes les qu
faces, de pa
de raisonner
trouver les m
ker ne voit,
menclatures
examen série
nion. Jamais
découvrir ou
cependant qu
ni imposture
tion, longter
occupée du
un travail re

tout ; il faut aussi ranger circulairement les neuf relations que voici : différence, concordance et contrariété, premier terme ; commencement, milieu et fin, second terme ; majorité, égalité, minorité, troisième terme. Enfin, Messieurs, un sixième cercle se compose de neuf vertus et de neuf vices, entremêlés de cette manière : justice, avarice ; prudence, gourmandise ; courage, mollesse ; modération, orgueil ; foi, tiédeur ; espérance, envie ; charité, colère ; patience, mensonge ; piété, inconstance. Il y a bien quelques variantes dans ce dernier contour, mais je ne les crois point assez importantes pour qu'il nous en faille embarrasser. Lulle, après avoir ainsi établi ces six cercles, fait mouvoir et en quelque sorte danser en rond, mais en divers sens, les cinq séries novennaires et la double ennéade. Voilà, selon lui, l'art universel d'interroger et de répondre, de discourir et d'objecter, d'épuiser en tous sens les formes et les modes de l'argumentation ; l'art de poser toutes les questions, de les envisager sous toutes leurs faces, de parvenir à toutes les solutions désirables, de raisonner pertinemment sur toute matière, et de trouver les moyens termes de tous les syllogismes. Brucker ne voit, dans ces combinaisons artificielles de nomenclatures vagues, que des puérilités indignes d'un examen sérieux ; et j'avoue que j'en ai la même opinion. Jamais on n'est parvenu, par de telles voies, à découvrir ou à reconnaître une seule vérité. Il se peut cependant qu'il n'y ait eu de la part de Raymond Lulle ni imposture ni charlatanisme. Son ardente imagination, longtemps fixée sur les mêmes idées, longtemps occupée du même jeu, aura fini par le prendre pour un travail réel et consommé : tous ces arrangements,

par leur symétrie même, quoiqu'elle ne fût qu'un indice de fiction, lui auront paru des images fidèles de la nature; et les révolutions de ses six cercles artificiels, une représentation complète de l'univers intelligible, de toute la sphère de nos connaissances. C'est une illusion commune à tous les métaphysiciens inventeurs de classifications *a priori*. Je ne suis pas surpris non plus que plusieurs de ses contemporains aient partagé son enthousiasme; d'abord, parce qu'en étant si bien pénétré lui-même, il ne devait manquer, pour le communiquer, ni de zèle, ni de cette loquacité entraînante qu'on appelle quelquefois éloquence; ensuite, parce que les penchants ou les habitudes des hommes favorisent toujours plus ou moins le débit des recettes ou méthodes universelles.

En effet, Messieurs, toute étude réelle est longue et pénible : les éléments exigent de l'enfance d'autant plus d'efforts qu'elle ne sent pas l'utilité d'un si laborieux apprentissage; et, dans les autres âges de la vie, jusqu'au dernier, chaque progrès commande un nouveau travail, de plus en plus austère. L'horizon s'agrandit à mesure qu'on avance; bientôt il n'a plus de bornes; la nature est immense, et chacune de ses parties est un monde physique ou moral, ou même à la fois l'un et l'autre. Il n'est pas une science, pas un art où l'on ne doive observer de longues séries de faits, vérifier d'innombrables détails, démêler des rapports indéfiniment compliqués, saisir mille nuances fugitives. A celui qui n'a fait qu'éviter les erreurs et les fautes, sans mériter de louanges, il lui a fallu encore des soins infinis : jugez de la tâche à remplir pour étendre une branche de connaissances ou pour enrichir un genre de litté-

rature! T
n'accou
ni l'impat
donc leur
épineuses;
pliqueront
une seule,
doit rempla
même de ce
mirables. V
Raymond L
pas été plus
un avantage
posé, comm
perfection o
de son temp
pas mieux,
fût plus ma
courte, plus
pas modifié
dinaire, mal
reproduire s
compliquait
en divers éc
trativa, inv
ars magna,
ad omnes s
vous indiqu
quent d'auth
l'alchimie. T
Mayence en
cours des âg

rature ! Tant de recherches, de fatigues et de lenteurs n'accroissent ni la paresse de la plupart des esprits, ni l'impatiente curiosité de quelques-uns. Qu'on vienne donc leur promettre d'abrèger et d'aplanir ces routes épineuses ; qu'on leur apporte des formules qui s'appliqueront à toutes les études ou qui les réduiront à une seule, plus expéditive qu'aucune de celles qu'elle doit remplacer ; ils seront aussi intéressés que l'auteur même de ces prétendues découvertes à les trouver admirables. Voilà, Messieurs, les causes des succès de Raymond Lulle ; et je m'étonne seulement qu'ils n'aient pas été plus brillants et plus rapides ; car il avait aussi un avantage qui n'a guère manqué à ceux qui ont proposé, comme lui, des méthodes nouvelles : c'était l'imperfection ou plutôt la fausseté de celles qu'on suivait de son temps. Pour être pénibles, elles n'en valaient pas mieux, et il pouvait sembler difficile que la sienne fût plus mauvaise ; on la devait préférer comme plus courte, plus générale, et plus neuve. Elle n'a pourtant pas modifié d'une manière sensible l'enseignement ordinaire, malgré les peines qu'il s'est données pour la reproduire sous différentes formes. Il est vrai qu'il la compliquait chaque fois : il l'a successivement intitulée, en divers écrits, *Ars generalis sive magna, demonstrativa, inventiva veritatis, expositiva ; ars brevis, ars magna, generalis, ultima ; Arbor scientiæ ; tabula ad omnes scientias applicabilis*. Il serait inutile de vous indiquer ses autres livres, dont plusieurs manquent d'authenticité, spécialement ceux qui concernent l'alchimie. Une collection de ses œuvres a paru à Mayence en 1721, en dix volumes in-folio. Dans le cours des âges précédents, on avait plusieurs fois tenté

de remettre son grand art en valeur : on rencontre, parmi ceux qui s'en sont occupés, Giordano Bruno, Jacques Lefèvre, Raymond de Sebonde l'ami de Montaigne, Alstedius, le jésuite Kircher, Nicolas de Hauteville. Toutes ces entreprises ont été vaines ; mais l'enseignement universel de Lulle, son platonisme, sa théosophie, n'en sont pas moins des faits remarquables, quoique assez isolés, dans l'histoire de la philosophie à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième.

L'extrême activité qu'avaient acquise tous les travaux littéraires durant le premier de ces siècles ne s'est pas soutenue dans le second ; et l'on pourrait compter au nombre des causes de cette décadence le goût des méthodes artificielles et compendieuses, pareilles à celle dont je viens de vous entretenir ; car jamais les progrès ne s'obtiennent et ne se continuent que par des études très-sérieuses et très-profondes. La science qu'on obtient à si bon marché vaut encore moins qu'elle ne coûte : elle entretient la nonchalance et inspire la présomption ; deux habitudes dont une seule suffirait pour qu'il ne se fît que des pas rétrogrades. Un écrivain très-ingénieur et très-instruit qui, l'an dernier, a publié un tableau de la France du quatorzième siècle, fait déclarer par des personnages de ce temps, que leur siècle est le grand siècle ; qu'il laisse bien loin derrière lui son prédécesseur ; que sa littérature est bien moins menue ; qu'il porte bien plus haut la poésie, l'éloquence, et surtout la métaphysique ; qu'il a posé les limites du monde intellectuel. C'est encore là, Messieurs, une illusion commune à bien des siècles, mais principalement à ceux où les véritables progrès s'arrêtent. La scolastique elle-même déclina au quatorzième. Elle entra

dans une tr
de Saint-P
termina sa
fruit et sans
d'Aquin, h
de méditati
Guillaume
esprit fort b
ressusciter l
à des observ
articles. Att
épousa les in
repentit, dit
pénitent et a
ger Suisse
tote ; et, par
géométrie à l
depuis fort o
meux par cet
les bottes de
équilibre des
imaginé on r
manquer de
et l'on dit qu
est bien sûr,
gloses sur A
seizième sièc
sophes le qua
rais guère à v
qui, en voula
plagiaire de
une situatio

dans une troisième période, qu'ouvre le nom de Durand de Saint-Pourçain. Ce docteur, qualifié *le très-résolatif*, termina sa carrière en 1333, après avoir combattu sans fruit et sans gloire certaines doctrines de saint Thomas d'Aquin, homme qui s'était montré bien plus capable de méditations et même d'analyses profondes. L'Anglais Guillaume d'Ocham vécut jusqu'en 1347 : c'était un esprit fort bizarre, il en faut convenir; mais il essaya de ressusciter la secte des nominaux, et de ramener les écoles à des observations plus positives au moins sur quelques articles. Attaché à l'empereur Louis de Bavière, il épousa les intérêts de ce prince contre Jean XXII, et se repentit, dit-on, de cette audace : il mourut censuré, pénitent et absous. Un autre Anglais, Richard ou Roger Suisseth, se remit à commenter les livres d'Aristote; et, par de subtiles applications du calcul et de la géométrie à la métaphysique, il se fit un nom, devenu depuis fort obscur. Buridan de Béthune est resté fameux par cet âne qui meurt de faim entre deux égales bottes de foin, et qu'il citait comme exemple de l'équilibre des délibérations humaines. Il passe pour avoir imaginé on ne sait quel expédient, afin de ne jamais manquer de moyen terme en faisant un syllogisme, et l'on dit que cela s'appelait le pont aux ânes. Ce qui est bien sûr, c'est que personne n'a plus recours à ses gloses sur Aristote, imprimées au commencement du seizième siècle. Voilà, Messieurs, quelle sorte de philosophes le quatorzième a produits en Occident; et je n'aurais guère à vous citer en Orient que Démétrius Cydone, qui, en voulant imiter Platon, a fini par n'être que le plagiaire de Némésius. Ce siècle laissait l'Europe dans une situation déplorable et alarmante. La décrépitude

de l'empire grec et les progrès des Turcs annonçaient une révolution prochaine. Le schisme d'Avignon ébranlait la puissance pontificale, menacée par l'audacieux Wicief. En Allemagne, des cérémonies et des diplômes tenaient lieu d'institutions; en Angleterre, de fréquentes catastrophes en présageaient de plus tragiques. La branche des Valois, établie sur le trône de France, avait peine à s'y soutenir. Les quatre règnes de Philippe VI, de Jean, de Charles V et de Charles VI, n'avaient été, sauf quelques années du troisième, qu'un long cours d'erreurs et de calamités; M. de Sismondi vient d'en faire un tableau fidèle et instructif. On s'éveillait à peine dans le Nord, on languissait ailleurs; on ne se polissait et l'on ne s'éclairait qu'en Italie, où, après le Dante, avaient brillé Pétrarque et Boccace.

Les grands événements du quinzième siècle ont contribué à ranimer les études ou les disputes philosophiques. En 1400, l'empire byzantin avait pour chef Manuel Paléologue, qui, vaincu par les Turcs, implora vainement l'assistance des monarques occidentaux. Il mourut en 1425, ayant fort mal régné, mais écrit avec quelque talent des choses assez communes, si l'on n'en considère que le fond. Celles de ses productions qui touchent de plus près à la philosophie consistent en des discours moraux, et en un traité de l'éducation d'un prince théologien schismatique. Il n'est pourtant pas platonicien; le péripatétisme avait prévalu à la cour de Constantinople. Les doctrines de Pythagore, de Platon, de Plotin, ne s'étaient maintenues qu'au sein de plusieurs monastères de cette contrée. A Manuel succéda son fils Jean Paléologue, qui se rendit à Ferrare, puis à Florence, où l'on négocia une réunion éphémère entre les deux

Églises : le se mettre e par la grâ Amurath I sa couronn Dracosès, c tastrophe e par l'influe rection des que de ceu sophie, Jea rion, Théod Trébisonde. deux discipl Valla et An son de trois premiers cor l'autre, don des affection Camariote, d bien plus ha Théodore d aussi la dé Pléthon. Bes cien maître de Trébison Platon. Voi les Grecs do docteurs by ple, il avait et s'était fai gré son ent

Églises : les Grecs et les Italiens commençaient ainsi à se mettre en contact. Jean ne régnait presque plus que par la grâce ou sous le bon plaisir de son vainqueur Amurath II, lorsqu'il cessa de vivre en 1448, laissant sa couronne de feuilles mortes à son frère Constantin Dracosès, que Mahomet II détrôna en 1453. Cette catastrophe exila en Italie plusieurs savants grecs, connus par l'influence qu'ils y exercèrent sur le cours et la direction des études : je n'ai à vous parler ici, Messieurs, que de ceux qui s'occupaient ou se mêlaient de philosophie, Jean Andronic, Matthieu Camariote, Bessarion, Théodore de Gaza, Gémistus Pléthon, George de Trébisonde. Andronic, grammairien de profession, eut deux disciples beaucoup plus renommés que lui, George Valla et Ange Politien : je fais mention de lui, à raison de trois opuscules qui lui sont attribués, les deux premiers contenant des notions de physique générale, et l'autre, dont l'authenticité est plus douteuse, traitant des affections de l'âme. Ils ont une teinte péripatéticque. Camariote, dans ses deux discours sur le destin, se déclare bien plus hautement encore l'adversaire du platonisme. Théodore de Gaza et George de Trébisonde prirent aussi la défense d'Aristote, qu'invectivait Gémistus Pléthon. Bessarion, plus modéré que Gémistus son ancien maître, n'en fit pas moins un livre contre George de Trébisonde, qu'il appelait le calomniateur du divin Platon. Voilà les premières leçons de philosophie que les Grecs donnaient aux Italiens. Le plus zélé de ces docteurs byzantins était Gémistus. Né à Constantinople, il avait eu du crédit sous les derniers empereurs, et s'était fait remarquer au concile de Florence. Malgré son enthousiasme platonique et ses erreurs théo-

logiques, il mérite une place honorable parmi les littérateurs de cette époque. On n'a pas publié tous ses écrits : par exemple, ses notices géographiques sont encore inédites ; mais l'impression a fait connaître ses remarques sur Zoroastre, son abrégé des dogmes de Zoroastre et de Platon, son parallèle de Platon et Aristote, son opuscule sur les années et les mois, son discours sur l'immortalité de l'âme, son traité de la fatalité, contre lequel sont dirigés les deux discours de Matthieu Camariote sur le même sujet. On a aussi mis au jour ce que Gémistus Pléthon a écrit sur les vertus, sa description du Péloponnèse, les deux oraisons où il expose l'état et les besoins de cette contrée si souvent malheureuse, enfin les deux livres qu'il a destinés à servir de supplément à l'Histoire grecque de Xénophon. C'est de toutes les productions de Gémistus, celle qui trouve le plus de lecteurs aujourd'hui ; et j'aurai, Messieurs, occasion de vous en reparler, puisque nous devons, dans le cours de cette année, étudier l'ouvrage de Xénophon, qu'elle continue. Mais, en ce moment, nous n'envisageons Gémistus que comme un restaurateur du platonisme.

Quoique la langue italienne eût exprimé, dans les écrits du Dante, de Pétrarque et de Boccace, un très-grand nombre de pensées et de sentiments, le latin passait toujours pour l'idiome de la science, et conservait la rouille que lui avaient imprimée les chroniqueurs, les légendaires et les scolastiques du moyen âge. Pétrarque lui-même et Boccace et Dante semblent abandonnés de leurs plus heureux talents, quand ils écrivent en latin. Léonard Bruni d'Arezzo, vulgairement nommé Léonard Arétin, est à peu près le seul, avant 1453,

qui eût com-
teinte de so-
de plus hab
Philelphe, A
naître, et res
leurs siècles.
fort incompl
telle qu'elle
anciens mod
de meilleurs
langage hun
terprète de l
le jargon syl
çait plus aut
important se
la philosoph
dans l'histoir

Laurent V
tés du vrai e
bien. George
d'arithmétique
mie encore
decine, de
nomie et de
de presque
et raisonna
heureuse, s
gante d'Ang
dre d'Aphro
rale d'Arist
ne dis pas
fonds des

qui eût commencé de rendre à cette langue quelque teinte de son antique urbanité. Cultivée bientôt par de plus habiles littérateurs, tels que Laurent Valla, Philelphe, Ange Politien, Érasme, elle parut enfin renaître, et ressembler à ce qu'elle avait été dans les meilleurs siècles. Sans doute cette ressemblance doit être fort incomplète, et pourrait n'être qu'apparente; mais, telle qu'elle est, on n'a pu l'obtenir qu'en imitant les anciens modèles, en les étudiant, et en prenant ainsi de meilleurs guides dans l'art d'écrire et de penser. Un langage humain et poli, le seul qui pût devenir l'interprète de la raison, s'introduisait dans les livres; et le jargon syllogistique, relégué dans les écoles, n'exerçait plus autant d'influence. C'est le premier et le plus important service que la littérature ait alors rendu à la philosophie, et l'un des grands faits à remarquer dans l'histoire de l'une et de l'autre.

Laurent Valla fit, à la manière des anciens, des traités du vrai et du faux, de la volupté et du souverain bien. George Valla composa en bon style des éléments d'arithmétique, de musique, de géométrie, d'astronomie encore appelée astrologie, de physiologie, de médecine, de grammaire, de logique, de morale, d'économie et de politique; son livre est un cours abrégé de presque toutes les sciences. Agostino Prati disserta et raisonna même avec grâce sur les vertus, sur la vie heureuse, sur l'immortalité de l'âme. La plume élégante d'Ange Politien mit en latin Épictète et Alexandre d'Aphrodisie, commenta les Analytiques et la Morale d'Aristote, et écrivit un traité de dialectique. Je ne dis pas que ces latinistes habiles aient fort enrichi le fonds des sciences qu'ils entreprenaient d'enseigner;

mais c'était beaucoup, je le répète, que de polir les formes de cette instruction. Ce progrès, dont ils ne sentaient pas eux-mêmes toute l'importance, décréditait la scolastique, l'ennemie de toute lumière. Du reste, le cours naturel de leurs études et de leurs idées les disposait à préférer ordinairement les doctrines aristotéliques; ils n'y réprouvaient que le mauvais goût, la diction barbare, et les fausses méthodes. Pour les francs scolastiques, nombreux encore, ils ne démor-daient pas du péripatétisme, auquel s'adaptaient, depuis quatre siècles, leurs arguments, leurs controverses, et même leur théologie. Il restait peu de traces, dans les écoles, de quelques anciennes affinités entre le platonisme et certaines branches de la science ecclésiastique. La foule des docteurs, routinée au syllogisme, ne connaissait aucun fond ni aucune forme d'enseignement, hors de l'ontologie et de la dialectique, attribuées au prince des philosophes : nul autre système d'études ne leur eût assez garanti une science invincible et une loquacité intarissable. Les nouveaux hérétiques se déclaraient tout aussi péripatéticiens que les orthodoxes; et ceux qui croyaient le moins n'étaient pas ceux qui raisonnaient le mieux. En tout temps, comme vous l'avez vu, Messieurs, il avait éclaté des schismes au sein de l'école péripatéticienne : on en vit se renouveler au quinzième siècle. Il s'alluma surtout une dispute violente entre ceux qui cherchaient le véritable sens d'Aristote dans Alexandre d'Aphrodisie, et ceux qui prétendaient le mieux apprendre d'Averrhoès. Cependant la mission platonique à laquelle s'était voué Gémistus Pléthon ne restait pas sans influence : il faisait çà et là des prosélytes; et quelques-uns de ceux

qu'il ne conv
de concilier l
siècles parta
fameux de c
de la Mirand
devait soute
humain, de
bien compté
en trouva de
nant sur un
beaucoup plu
fait approuv
leurs engagé
à Rome, tou
les attaquer.
des Médicis,
sance et de
études classi
Ils établirent
ou même p
Ficin, pieux
dable par de
presque au
imagination
dant, et pass
arrivée en
Baronius le
de son viva
astrologue.
sions latine
Proclus, de
grecs : le su

qu'il ne convertissait pas tout à fait essayaient du moins de concilier les deux grandes écoles qui depuis tant de siècles partageaient le monde des philosophes. Le plus fameux de ces nouveaux syncrétistes était le jeune Pic de la Mirandole, qui en 1486, à l'âge de vingt-trois ans, devait soutenir, sur tous les objets possibles du savoir humain, *de omni re scibili*, neuf cents propositions bien comptées. On ne le lui permit pas, parce qu'on en trouva de mal sonnantes, ce qui n'était pas étonnant sur un si grand nombre. Elles étaient pourtant beaucoup plus platoniques qu'aristotéliques; il les avait fait approuver toutes par des experts, et s'était d'ailleurs engagé à défrayer, de leur voyage et de leur séjour à Rome, tous les savants de l'Europe qui viendraient les attaquer. Le pur platonisme avait gagné la faveur des Médicis, qui secondaient alors de toute leur puissance et de tous leurs talents le renouvellement des études classiques, le progrès des lettres et des sciences. Ils établirent à Florence une académie platonicienne ou même plotinienne, sous la direction de Marsile Ficin, pieux chanoine de cette ville. Ficin, recommandable par des mœurs douces et pures, doué d'ailleurs, presque au même degré que Plotin et Proclus, d'une imagination métaphysicienne, acquit beaucoup d'ascendant, et passa pour inspiré. On crut qu'après sa mort, arrivée en 1499, il avait apparu à Michel Mercato; Baronius le raconte. D'autres disaient au contraire que, de son vivant, il avait été magicien; il était seulement astrologue. Une moitié de ses œuvres consiste en versions latines de Platon, de Plotin, de Porphyre, de Proclus, de Jamblique, de Psellus, et autres écrivains grecs : le surplus se compose de quatorze livres d'épi-

tres et d'une quarantaine de traités, qu'il tire encore des doctrines de ses maîtres plutôt que de son propre fonds. L'article le plus considérable est une théologie platonicienne, ou un traité de l'immortalité de l'âme en dix-huit livres. « Il s'était, dit Ginguené, familiarisé avec les « ténèbres de l'école d'Alexandrie, au point de les « prendre pour de la clarté. Son style s'était formé sur « ces modèles; et, souvent dans ses lettres mêmes, il est « énigmatique et mystérieux. Des rêveries des platoniciens à celles de l'astrologie il n'y a qu'un pas : et ce « pas, Ficin l'a franchi. » Telles étaient, Messieurs, les différentes formes que la métaphysique prenait en Italie.

Ailleurs nous rencontrerions Pierre d'Ailly, commentateur d'Aristote, mais plus remarqué comme théologien, et comme membre des conciles de Pise et de Constance; son disciple Gerson, dont le plus glorieux titre littéraire est le livre de *l'Imitation de J. C.*, s'il en est réellement l'auteur, comme on a des motifs de le croire; Rodolphe Agricola, très-savant homme, dans les œuvres duquel on distingue un traité de l'invention dialectique; Hermann Wessel, dont nous possédons bien peu d'écrits, pour le grand bruit qu'il a fait en passant de la secte des réalistes dans celle des nominaux, de l'école de Platon à celle des péripatéticiens; Gabriel Biel, sectateur plus invariable de la doctrine de Roscelin et d'Ocham, et avec lequel on suppose qu'a fini, en 1495, le troisième âge de la scolastique. On inscrit aussi au nombre des nominaux ou, comme on disait alors, des terministes, un Martinus Magister, un Jacques Almain, et d'autres noms plus obscurs, dont la série se prolonge jusqu'au règne de François I^{er}. Mais, avant de quitter le quinzième siècle, nous avons

à tenir compte qu'il fournit le thème général est l'invention 1440 et 1445 et en Asie n' ches solides. talliques ont l'influence su de l'esprit h Avant l'anné multiplié, ré beaucoup d'c auparavant e scrites. Il éta mes studieux crèce, Cicéro Boèce, Simp physiciens, r au onzième si de Beauvais, Bessarion, ni multitude d'a tous les autre plus d'activité

Le second particulière e et physiques aux Arabes c rections les p bienfaites moins par les

à tenir compte de quelques faits bien plus mémorables qu'il fournit à l'histoire de la philosophie, ou du système général des connaissances humaines. Le premier est l'invention de l'art typographique entre les années 1440 et 1450 : jusque-là, les impressions en Europe et en Asie n'avaient été que des gravures sur des planches solides. La mobilité et la fonte des caractères métalliques ont produit un art véritablement nouveau, dont l'influence sur l'instruction des peuples, sur les progrès de l'esprit humain, n'a pas besoin d'être expliquée. Avant l'année 1500, l'imprimerie avait déjà publié, multiplié, répandu de toutes parts des exemplaires de beaucoup d'ouvrages philosophiques, dont il n'existait auparavant qu'un fort petit nombre de copies manuscrites. Il était devenu possible, facile même aux hommes studieux, de lire Platon, Aristote, Euclide, Lucrèce, Cicéron, Sénèque, Pline, Plutarque, Lucien, Boèce, Simplicius, Avicenne; pour ne rien dire des physiciens, métaphysiciens ou moralistes postérieurs au onzième siècle, tels que Jean de Salisbury, Vincent de Beauvais, Sacrobosco, Gilles Colonne, Pétrarque, Bessarion, ni de ce qui touche à la philosophie en une multitude d'autres livres. Ce genre d'études, comme tous les autres, allait donc prendre inmanquablement plus d'activité, d'étendue et de profondeur.

Le second article auquel nous devons une mention particulière est le progrès des sciences mathématiques et physiques dans le cours du quinzième siècle. C'était aux Arabes qu'on devait le goût et jusqu'alors les directions les plus utiles de ces sciences, si fécondes, si bienfaisantes par elles-mêmes, et qui ne le sont pas moins par les méthodes qu'elles communiquent à toutes

les autres études. Pour ne pas entrer en de trop longs détails, je ne nommerai que Purbach et Muller de Montréal, dit Regiomontanus; ils ont enrichi l'astronomie par leurs observations et leurs calculs, le premier jusqu'en 1461, et le second jusqu'en 1476; et le moment était proche où Copernic allait retrouver ou découvrir le système du monde. Quand il serait vrai que Pythagore l'eût jadis connu, les savants et les peuples s'accordaient depuis deux mille ans à y substituer des erreurs grossières, qui nous captiveraient encore si Copernic ne les avait dissipées. Son système était connu avant 1500, quoiqu'il n'ait été publié qu'au XVI^e siècle.

Enfin, Messieurs, les entreprises et les succès de Vasco de Gama et de Christophe Colomb, en terminant, en couronnant avec tant d'éclat le quinzième, suffisent, d'une part, pour attester les progrès que l'esprit humain venait de faire dans les sciences, dans les arts, dans l'étude générale de la nature; de l'autre, pour annoncer ceux auxquels les âges suivants étaient appelés.

Aucun de nos siècles modernes n'a été plus fertile que le seizième en hommes mémorables dans toutes les carrières. Presque tous les trônes étaient occupés par des princes célèbres que des vertus, des talents, des passions vives, un caractère énergique, recommandent diversement à l'histoire : Jules II, Léon X et Sixte-Quint sur la chaire de Saint-Pierre; Henri VIII et sa fille Élisabeth en Angleterre; Charles-Quint et Philippe II en Espagne; Louis XII, François I^{er}, Henri IV en France. Plein de gloire, d'orages et de catastrophes, ce siècle brille en Europe, et surtout en Italie, de l'éclat des arts, de la littérature et des sciences; il est teint, dans l'un et l'autre hémisphère, de tout le sang que

l'ambition e
années. Cha
grand événe
concordat d
par les Turc
Indes, la pu
1530; puis
des jésuites,
ment d'Élisa
1545 jusqu'
hérésies; bie
de Philippe
forme du ca
Blois, l'assas
les triomphes
Pour tracer
phiques dura
stant, la ratt
gieuses; car
genres d'inst
l'imprimerie
que toutes le
et les intérêt
des habitude
ne sont pas
écoles et des
monde, au c
de batailles.
chée et tout
fond des cal
la pensée et
nent pour te

l'ambition et le fanatisme peuvent répandre en cent années. Chacune des époques qui le divisent est un grand événement : la ligue de Cambrai en 1508; le concordat de 1515; ensuite la conquête de l'Égypte par les Turcs, de nouvelles expéditions dans les deux Indes, la prise de Rome en 1527, de Florence en 1530; puis le schisme d'Angleterre, l'établissement des jésuites, l'abdication de Charles-Quint, l'avènement d'Élisabeth en 1558; le concile de Trente depuis 1545 jusqu'en 1563; en même temps le progrès des hérésies; bientôt la confédération batave et les excès de Philippe II, la Saint-Barthélemy de 1572, la réforme du calendrier de 1582, la Ligue, les états de Blois, l'assassinat de Henri III par Jacques Clément, les triomphes de Henri IV; et, en 1598, l'édit de Nantes. Pour tracer une histoire complète des études philosophiques durant tout cet âge, il faudrait, à chaque instant, la rattacher à celle des affaires politiques et religieuses; car les développements qu'y prennent tous les genres d'instruction et tous les arts, particulièrement l'imprimerie, modifient à tel point la société, que presque toutes les questions s'établissent entre les opinions et les intérêts, entre des doctrines vraies ou fausses, et des habitudes bonnes ou mauvaises. Les controverses ne sont pas resserrées dans l'ombre des cloîtres, des écoles et des synodes : elles s'agitent sur le théâtre du monde, au cœur des nations et jusqu'à sur les champs de batailles. La politique veut en vain se maintenir cachée et toute-puissante dans l'enceinte des cours, au fond des cabinets; elle y est poursuivie, atteinte par la pensée et la voix des sages ou de ceux qui se donnent pour tels : ils ont avec les princes, comme avec

les peuples, des communications de plus en plus directes, rapides et fréquentes. Le monde littéraire n'a pas envahi le monde politique; mais il l'environne, il le presse, et s'enhardit à y faire des incursions. Ce serait donc un bien vaste tableau que j'aurais à vous tracer ici, Messieurs, si nous n'avions resserré d'avance le cadre des études préliminaires qui nous occupent en ce moment.

Du moins est-il indispensable, pour éclairer cet aperçu de la philosophie du seizième siècle, de rapprocher d'abord ses annales spéciales de celles des autres branches de la littérature. Cette partie de l'histoire générale des lettres et des arts peut se diviser en trois sections : la première, de 1501 à 1530, époque de la prise de Florence; la seconde, jusqu'à la clôture du concile de Trente en 1563; la troisième, jusqu'en 1600. Dans la première, l'église de Saint-Pierre commencée par Bramante est continuée par Michel-Ange, dont le génie agrandit à la fois tous les arts du dessin. C'est aussi le temps des chefs-d'œuvre de Raphaël, des plus beaux ouvrages du Corrège, et des premiers travaux de Jules Romain. La poésie italienne s'enrichit des récits de l'Arioste; et la prose, des écrits de Machiavel, où la science politique, sans prendre encore le caractère moral dont elle a besoin, s'éclaire au moins par le rapprochement des faits et par des observations profondes : c'est de la philosophie expérimentale. En France, Clément Marot saisit quelquefois et, à vrai dire, invente cette élégance philosophique qui doit distinguer notre poésie nationale. Mais la plupart de ceux qui alors cultivent l'art d'écrire ne l'exercent qu'en latin : Érasme pense en cette langue; il a besoin d'elle

pour développer
vaste savoir
indépendant
avant dans
mœurs. Budé
antiquaire,
des premiers
ces érudits,
cepteurs un
latin que dis
tres philosop
téméraire. L
tre la cour
par la foi de
en des erreu

La seconde
jusqu'en 156
raire. Elle a
giques et qu
Mélanchthon
rendaient ho
à ses mœurs
et de son sty
chrétien le d
pour son cor
brûler à Ger
fait aussi que
scènes, on s'é
Copernic par
cace; le systè
Fernel, Fall
anatomiques
XX.

pour développer les trésors d'un talent fécond et d'un vaste savoir, pour exprimer toutes les idées d'un esprit indépendant, satirique même, et qui a pénétré fort avant dans la théorie du langage et dans celle des mœurs. Budé, moins élégant écrivain, est helléniste, antiquaire, jurisconsulte, dialecticien; il prend, l'un des premiers en France, une place honorable parmi ces érudits, disciples bien dociles des anciens, et précepteurs un peu pédants des modernes. C'est aussi en latin que dissertent Pomponace, Henri Agrippa et d'autres philosophes dont la métaphysique occulte est déjà téméraire. Luther déclame dans la même langue contre la cour romaine et contre des dogmes consacrés par la foi des siècles. Son zèle réformateur entraîne en des erreurs nouvelles une partie de la chrétienté.

La seconde section du seizième siècle, depuis 1530 jusqu'en 1563, abonderait en détails d'histoire littéraire. Elle a produit les principaux ouvrages théologiques et quelquefois philosophiques de Calvin et de Mélanchthon. D'équitables adversaires de Mélanchthon rendaient hommage à l'étendue de ses connaissances, à ses mœurs pacifiques, à la douceur de son caractère et de son style. Mais Calvin, qui attribuait à chaque chrétien le droit d'interpréter les livres saints, et qui pour son compte usait largement de cette liberté, fit brûler à Genève en 1553 Michel Servet, qui en avait fait aussi quelque usage. Au milieu de ces lamentables scènes, on s'étonne du progrès des sciences. Le livre de Copernic paraît en 1543; un pape en accepte la dédicace; le système des corps célestes est dévoilé à la terre. Fernel, Fallope et Vésale publient leurs découvertes anatomiques. Jules-César Scaliger consacre ses travaux

à la critique historique et à la critique littéraire, qui, de leur nature, sont des applications de la philosophie. Les écrits latins de Bembo se recommandent par plus d'élégance et d'urbanité; et son nom orne aussi les fastes de la littérature italienne, qui s'enrichit en même temps des observations de Varchi, de l'histoire de Guichardini, des traductions en vers d'Annibal Caro, des poésies du Trissin, d'Alamanni, de Jean della Casa. Cette littérature ne s'était pas encore montrée si féconde; et le nom fameux de l'Arétin, qui se mêle à ceux que je viens de citer, montre qu'elle l'était déjà beaucoup trop. L'Italie se couvrait d'académies qu'on n'estimerait point assez, si on les jugeait par les dénominations bizarres qu'il leur plaisait d'adopter. Il n'existait en France que des universités : un établissement plus littéraire et d'un genre plus moderne s'éleva sous le nom de Collège royal de France. François I^{er}, qui le fonda, aimait les lettres; sa sœur, Marguerite de Valois, les cultivait non sans succès pour un tel temps; et la France avait une autre dixième muse dans Louise Labé. Mellin de Saint-Gelais était, jusqu'en 1558, le plus tolérable versificateur français; depuis la mort de Marot, il n'y avait plus de poètes dans notre langue. Mais un prosateur tel que Rabelais valait un poète, et pouvait compter même pour un philosophe, quelquefois ivre, il est vrai, souvent observateur et peintre, et le premier des écrivains facétieux, dans le siècle à la fois le plus jovial et le plus tragique de toute l'histoire.

Les travaux littéraires des trente-huit dernières années de ce siècle sont innombrables, surtout si nous y comprenons ceux dont la théologie, soit hétérodoxe soit orthodoxe, a été l'objet. Les sectes se multipliaient

en tous sens
métaphysiq
des luthérie
ciniens, on
tes, vingt-q
taires, et je
nommer ent
larmin, San
à une secte
bitre, à la p
en philosop
opposées à
Thomas. Po
mention de
en France,
Le Toulous
jurisprudenc
premières av
cle, Accorso
les textes rec
Accorso, et
lités gothiqu
droit par la
toire; il ouv
et véritable
dont les com
avait adopté
en 1572; ses
d'août. Pier
Paris à cette
tantisme, et
l'Église gall

en tous sens; et la plupart attachaient des systèmes de métaphysique à leurs doctrines religieuses. A la suite des luthériens, des zuingliens, des calvinistes, des sociniens, on comptait jusqu'à treize espèces d'anabaptistes, vingt-quatre de confessionnites, neuf de sacramentaires, et je ne sais combien d'autres. Qu'il suffise de nommer entre les théologiens catholiques Baronius, Bellarmin, Sanchez, Molina. Ce dernier a donné son nom à une secte qui, sur les questions relatives au libre arbitre, à la prémotion physique, à la grâce, a soutenu en philosophie et en théologie les opinions les plus opposées à la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. Pour rentrer dans les genres profanes, je ferai mention de trois jurisconsultes célèbres, tous trois nés en France, Cujas, François Hotman, Pierre Pithou. Le Toulousain Cujas est le fondateur d'une école de jurisprudence comptée pour la quatrième. Les trois premières avaient eu pour chefs Irner au douzième siècle, Accorso au treizième, Barthole au quatorzième: les textes recueillis par Irner avaient été commentés par Accorso, et noyés par Barthole dans un déluge d'inutilités gothiques. Cujas s'efforça d'éclairer la science du droit par la littérature, par la philosophie et par l'histoire; il ouvrit aux hommes de loi une carrière savante et véritablement philosophique. François Hotman, dont les connaissances historiques étaient fort étendues, avait adopté la religion réformée; il professait à Bourges en 1572; ses élèves le sauvèrent des massacres du mois d'août. Pierre Pithou courut de plus grands dangers à Paris à cette même époque; depuis, il abjura le protestantisme, et resta un zélé défenseur des maximes de l'Église gallicane. Il fut, en 1593, un des auteurs de la

satire Ménippée, œuvre que la saine philosophie peut revendiquer encore. Ambroise Paré, calviniste aussi, en 1572, mais premier chirurgien de Charles IX, et, à ce titre, excepté par grâce spéciale de la proscription générale, a écrit en français sur son art avec beaucoup de méthode et de clarté. Toutefois c'était l'Italie qui possédait alors les médecins les plus instruits, Impériali, André Césalpin, Prosper Alpini; ils appliquaient à leur science, le premier une érudition riche et solide, les deux autres une étude approfondie des végétaux. Aldrovande, à Bologne, embrassait l'histoire naturelle tout entière, et en exposait les diverses parties en de trop longs volumes. L'Italie a vu naître aussi Jérôme Cardan, esprit pénétrant et bizarre, qui ne recueillait les notions acquises avant lui que pour les dénaturer, et leur imprimer la teinte de son imagination vive, de ses idées originales; auteur peu instructif après avoir acquis lui-même une vaste instruction; pouvant très-bien écrire, s'il eût moins écrit, et curieux encore, précisément, parce qu'en parcourant la nature, il amasse tout, n'assortit rien, ne conçoit aucune théorie générale. Les sciences étaient cultivées jusque dans le nord. Tycho-Brahé, quoiqu'il ait contredit le système de Copernic, est pourtant, au jugement de Laplace, l'un des plus grands observateurs qui aient existé : il a donné de la précision aux instruments, aux procédés, aux détails de l'astronomie. Le jésuite allemand Clavius eut part à la réforme grégorienne du calendrier. Joseph Scaliger créait la science chronologique. L'algèbre, ébauchée par les Arabes, prit en France plus d'étendue et des formes plus heureuses entre les mains de Viète. Ramus, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, s'é-

fait occupé
maire, de l
substituer
nes syllogis
en dialectic
lement cond
distingué, t
flattait les h
ses propres p
raient les div
se; le stoicie
nève; Sigoni
plus haut deg
celui du Tas
Portugais Car
un éclat qu'el
en Angleterre
forme et dicté
que ne pren
ment il sortai
Jodelle, Robe
ter Sénèque
du vrai et du
gard : il était
Il y a longtem
Régnier et su
française nou
e *Traité de p*
es *Recherch*
Montaigne, l
de, puisque
e suivant.

était occupé d'arithmétique, de géométrie, de grammaire, de logique, de philosophie générale; il avait osé substituer quelques préceptes raisonnables aux routines syllogistiques; traduit en justice pour ses méfaits en dialectique et métaphysique, il avait été solennellement condamné. Le Limousin Muret, littérateur très-distingué, traitant parfois des sujets philosophiques, flattait les hommes puissants, et bénissait élégamment ses propres persécuteurs. Plusieurs autres savants honoraient les diverses parties de l'Europe: Buchanan, l'Écossais; le stoïcien Juste-Lipse, les Pays-Bas; Casaubon, Genève; Sigonio, l'Italie. Mais l'Italie était parvenue au plus haut degré de sa gloire poétique. Ici un seul nom, celui du Tasse, éclipe tous les autres. Cependant le Portugais Camoëns ouvrait une nouvelle littérature avec un éclat qu'elle n'a point soutenu; Shakespeare débutait en Angleterre, où son génie allait élever un théâtre informe et dicter de grandes conceptions. L'art dramatique ne prenait pas cet essor chez les Français; seulement il sortait du cercle des moralités et des mystères: Jodelle, Robert Garnier, Antoine Baïf, aspiraient à imiter Sénèque et Térence. On avait si peu le sentiment du vrai et du beau en littérature, qu'on admirait Ronsard: il était le premier astre d'une pléiade poétique. Il y a longtemps que ces sept étoiles sont éteintes, mais Ronsard et surtout Malherbe brillent encore. La prose française nous offre dès lors les traductions d'Amyot, de *Traité de politique* de Bodin, les *Vies* de Brantôme, les *Recherches* d'Étienne Pasquier, et les *Essais* de Montaigne, l'ouvrage le plus philosophique de ce siècle, puisque les livres de Bacon n'ont paru que dans le suivant.

Quoique plusieurs des articles compris dans le précis que je viens, Messieurs, de vous offrir puissent paraître étrangers aux annales particulières de la philosophie, ils concourent tous à former le tableau des directions et des progrès de l'esprit humain durant cet âge; ils font connaître les résultats auxquels aboutissait l'étude générale de la nature et de la société. Je retracerai quelques travaux particuliers des dialecticiens, métaphysiciens, moralistes et physiciens de profession; mais ces détails auront moins d'intérêt, ils seront moins historiques; car, si vous exceptez les recherches et les découvertes soit astronomiques soit anatomiques, et dont j'ai déjà fait mention, le seizième siècle, au milieu de tant de controverses, de tant de renouvellements des anciennes doctrines, n'a ouvert aucune grande école comparable, pour son étendue et pour sa durée, à celles de Platon et d'Aristote dans l'antiquité, ni même à celle des éclectiques des six premiers siècles de l'ère chrétienne, ni enfin à la scolastique du moyen âge; il n'a produit, hors des matières purement théologiques, aucune doctrine qui ait jeté un très-grand éclat et laissé de longues traces.

Il n'est pas d'ailleurs très-facile de se former une idée précise de l'aristotélisme de ce siècle. Excepté dans un petit nombre de sectes, on réprouvait assez généralement le platonisme, qui, en effet, convenait fort peu aux habitudes et aux tendances des esprits, au caractère positif des études, au besoin d'investigation et de progrès qui tourmentait les classes supérieures et moyennes de la société. La question des réalistes et des nominalistes ou terministes s'agitait encore; et c'était le réalisme qui prévalait dans la plupart des écoles; mais ses partisans

et ses adversaires
une doctrine
les livres qu
pas très-cer
aucune sort
conçoit et d
vous savez
s'était confo
les formes d
fausses qui a
ment qui, de
plupart des
familier dor
ordres et po
les théologie
premiers ent
trale; les au
est, à vrai di
même, et ne
pas s'exprim

Depuis Jo
qu'à Juste-Li
les écrivains
et de succès
principaux g
ouvrages très
ceux de Pon
d'une part,
lestes, sur l
traités méd
sujets la fo
splendeur, l

et ses adversaires s'accordaient à le considérer comme une doctrine d'Aristote; et de fait, si l'on en juge par les livres qui portent le nom de ce philosophe, il n'est pas très-certain qu'il n'ait attribué aux idées générales aucune sorte d'existence réelle, hors de l'esprit qui les conçoit et du discours qui les exprime. Enfin, Messieurs, vous savez comment, au moyen âge, le péripatétisme s'était confondu avec la scolastique, c'est-à-dire avec les formes d'enseignement les plus barbares et les plus fausses qui aient été jamais employées. Or, cet enseignement qui, depuis l'an 1500, continuait d'être cher à la plupart des docteurs, comme le plus commode, le plus familier dont ils pussent faire usage, rencontrait deux ordres et pour ainsi dire deux armées d'ennemis dans les théologiens hétérodoxes et dans les littérateurs. Les premiers entendaient s'affranchir de l'autorité magistrale; les autres établissaient celle du bon goût, qui est, à vrai dire, sous un autre nom, celle de la raison même, et ne toléraient plus rien de ce qui ne pouvait pas s'exprimer avec une élégance classique.

Depuis Jovianus Pontanus, qui mourut en 1503, jusqu'à Juste-Lipse, qui a vécu jusqu'en 1606, presque tous les écrivains habiles se sont, avec plus ou moins de zèle et de succès, occupés de philosophie : c'était l'un des principaux genres d'instruction que répandaient leurs ouvrages très-mélangés. Nous rencontrons ainsi parmi ceux de Pontanus des traités d'astrologie et de morale : d'une part, des livres sur la lune, sur les choses célestes, sur les sentences de Ptolémée; de l'autre, des traités médiocres mais non barbares, qui ont pour sujets la force, la magnanimité, la magnificence, la splendeur, la libéralité, les bienfaits, la prudence, la

convenance, la fortune, l'obéissance, le prince et la tyrannie. Un recueil qui porte le titre de *Lectiones antiquæ* et dont l'auteur, Louis Richard de Rovigo, s'est donné le nom de Cælius Rhodiginus, comprend des leçons de cosmologie, de pneumologie et d'optique. L'ingénieux *Éloge de la folie* mériterait à Érasme une place parmi les philosophes, quand même il n'aurait pas laissé une *Philosophie chrétienne*, une *Institution du prince*, un traité de l'*Éducation des enfants*, un grand nombre d'observations générales sur la grammaire et sur le système entier des études. Les travaux du savant espagnol Vivès embrassaient tout ce système: Brucker et d'autres juges lui ont décerné des éloges que justifient particulièrement ses quatre livres de dialectique, son livre sur les origines des dogmes et des sectes philosophiques, ses trois livres sur la corruption des arts, *De corruptis artibus*, les épîtres et les écrits divers où il traite des méthodes d'enseignement. Vivès a été l'un des plus redoutables adversaires du péripatétisme des écoles, tel que les Arabes et le moyen âge l'avaient fait. Sadolet, digne collègue de Bembo dans la fonction de secrétaire de Léon X, a composé une *Consolation philosophique*, deux livres intitulés *Phædrus* ou *Louanges de la philosophie*, et un *Nouveau traité d'éducation*. Giraldi expliquait les Symboles de Pythagore; Vettori, ou Victorius, d'autres anciennes doctrines; en France, Turnèbe traduisait des livres d'Aristote et de Théophraste, des traités de Plutarque et les paradoxes de Cicéron: Muret commentait Platon, Xénophon et les œuvres philosophiques de l'orateur romain. On a de Juste-Lipse une *Introduction au stoïcisme*, trois livres de philosophie stoïcienne, deux autres sur la con-

stance, cin
d'exemples
rateurs Al
écrit com
pourtant s
d'Aristote.
ment cons
On ne le
Piccolomin
la philosop
sistent en c
en cinq liv
finir et de
*Universa p
decem gra
science des
s'élevant de
plus compo
moins un
François P
tion entre
des deux m
qu'ils fusse
ter qu'ils l'a
extrême im
l'analyse, es
ture, d'une
l'âme, et d'
Elle a pour
tails de cett
saires, les
lisant les éc*

stance, cinq sur la politique, suivis de conseils et d'exemples. Je n'ai pas inscrit dans la liste de ces littérateurs Alexandre Piccolomini, parce qu'il n'a pas écrit comme eux dans la langue savante, excepté pourtant sa paraphrase sur les Questions mécaniques d'Aristote. Ses autres livres philosophiques, principalement consacrés à l'instruction morale sont en italien. On ne le confond point avec son parent, François Piccolomini, dont toutes les productions concernent la philosophie et sont en langue latine : elles consistent en commentaires de plusieurs traités d'Aristote, en cinq livres de la science de la nature, un art de définir et de discourir élégamment, et l'ouvrage intitulé : *Universa philosophia de moribus, nunc demum in decem gradus reducta et explicata*. Ce livre, où la science des mœurs est enseignée synthétiquement, en s'élevant des principes les plus simples aux notions les plus composées, obtint un brillant succès et trouva néanmoins un contradicteur dans Zabarella, collègue de François Piccolomini à l'académie de Padoue. La question entre ces deux professeurs était réellement celle des deux méthodes, l'analyse et la synthèse; et, quoiqu'ils fussent très-habiles l'un et l'autre, on peut douter qu'ils l'aient discutée avec toute la précision que son extrême importance exige. Zabarella, qui tenait pour l'analyse, est auteur de trente livres sur l'étude de la nature, d'une physique aristotélicienne, d'un traité de l'âme, et d'une logique dont on a fait longtemps usage. Elle a pour suppléments des opuscules sur certains détails de cette science, tels que les propositions nécessaires, les différentes espèces de démonstrations. En lisant les écrits de ces deux philosophes de profession

et ceux des littérateurs que j'ai désignés avant eux comme s'étant exercés quelquefois sur des sujets philosophiques, on sent qu'on est sorti du moyen âge : leurs essais, quelque imparfaits qu'ils puissent nous sembler aujourd'hui, sont des chefs-d'œuvre, en comparaison de ce qu'avaient produit, en ce même genre d'études, les siècles antérieurs. Au milieu du quinzième, la scolastique n'est plus qu'une maladie locale, non encore extirpée de quelques vieux établissements; ce n'est plus une puissance universelle, dominant tout le système de l'instruction publique. Les talents et le savoir ont pris un essor qui les a élevés fort au-dessus d'elle. Cependant, Messieurs, la scolastique a été représentée, même en ces derniers temps, comme éminemment ingénieuse : elle avait tant d'esprit, nous a-t-on dit, qu'il est impossible d'en avoir davantage. Pour décider un tel point, il faudrait commencer par attacher à ce mot d'esprit une idée précise. La faculté intellectuelle qu'il désigne dans notre langue semble être celle qui saisit, entre les idées ou entre leurs expressions, de nouveaux rapports, des affinités inaperçues, ou des contrastes non observés. Je suis loin de refuser cette faculté à tous les écrivains du moyen âge : elle brille, par exemple, dans saint Bernard; c'est peut-être celle dont la nature l'avait le plus libéralement doué, et qu'il a le plus cultivée par l'exercice. Mais elle ne se montre chez les scolastiques que lorsqu'ils deviennent par hasard moins scolastiques qu'à l'ordinaire, ou même lorsqu'ils cessent tout à fait de l'être. Car accorder le nom d'esprit à leurs subtilités puériles, à leurs arguties pointilleuses, c'est comme si on le prodiguait aux quolibets et aux plus grossiers calembours de nos boulevards, comme

si l'on déc
J'ajoutera
ractère qu
ait acquis
primer ce
l'élégance
nus, et, je
est pas qu
s'était fait

Je n'ai
quel était,
il me reste
s'y sont élé
ou des éca
physique e
articles à
porteront

si l'on décernait à Tabarin les hommages dus à Molière. J'ajouterai que pour que les pensées prennent le caractère que nous appelons esprit, il faut que la langue ait acquis déjà, ou qu'elle acquière par le besoin d'exprimer ces pensées elles-mêmes, de la précision, de l'élégance et de la grâce. Or, de tous les idiomes connus, et, je crois, de tous les idiomes possibles, il n'en est pas qui manque plus de ces qualités que celui que s'était fait la scolastique.

Je n'ai point achevé de vous exposer, Messieurs, quel était, au seizième siècle, l'état de la philosophie : il me reste à vous entretenir, d'une part, des sectes qui s'y sont élevées ou renouvelées ; de l'autre, des progrès ou des écarts particuliers de la logique, de la métaphysique et de la morale. Je suis forcé de renvoyer ces articles à notre prochaine séance, où nos regards se porteront ensuite sur le dix-septième siècle.

HUITIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU SEIZIÈME SIÈCLE ET DU DIX-SEPTIÈME JUSQU'EN 1650.

Messieurs, le troisième âge de la scolastique, ouvert par Durand de Saint-Pourçain à la fin du treizième siècle, n'a laissé, dans le cours du quatorzième, d'autre souvenir que celui des efforts de Guillaume d'Ocham pour rétablir la doctrine des nominaux : du reste, ses écrits, ceux de Suisseth, de Buridan, et en Orient de Démétrius Cydone, ne retracent que la décadence des saines études; et j'ai essayé de vous indiquer quelques-unes des causes de cette interruption de tous les progrès. La prise de Constantinople en 1453 fit émigrer en Italie des littérateurs grecs, qui tous contribuèrent à renouveler l'instruction publique, et dont l'un, Gémistus Pléthon, s'efforça de rendre de la vogue au platonisme. Cette entreprise fut ardemment secondée par Marsile Ficin, chef d'une académie platonique fondée par les Médicis. Cependant le péripatétisme régnait toujours dans les écoles; il y conservait son langage barbare; et les hommes de lettres, malgré la juste aversion qu'ils avaient conçue pour de telles formes, demeuraient presque tous attachés au fond des doctrines d'Aristote. Ils ne réprouvaient que la scolastique, dont le crédit, ruiné de jour en jour par les progrès du bon goût, ne devait plus se relever. Le caractère classique des études, l'invention de l'imprimerie, les observa-

tions des s
annonçait
siècle n'a p
dans tout
qui le divis
verses reli
l'esprit hum
dis et plus
le régime
de ce siècle
leurs veille
tefois, Mes
par le prog
nouveaux s
nous n'avon
la théologic
ait à peine
secte, à pe
livre de dia
il sera possi
détails ce q
de ces trois
et du confli
Ce n'étai
renouvelées
zèle par Gé
dans Achill
absolu, mē
decin et an
nomie et er
commentair
pas très-lou

tions des savants, les découvertes des voyageurs, tout annonçait un nouvel âge de la philosophie. Le seizième siècle n'a point trompé cet espoir; nous avons envisagé, dans tout son cours et en chacune des trois périodes qui le divisent, les mouvements politiques, les controverses religieuses et les travaux littéraires : jamais l'esprit humain ne s'est commandé des efforts plus hardis et plus pénibles pour améliorer, par l'instruction, le régime social. Presque tous les écrivains célèbres de ce siècle ont employé au moins quelques-unes de leurs veilles à traiter des sujets philosophiques. Toutefois, Messieurs, cet âge s'est beaucoup plus distingué par le progrès général des lumières que par l'éclat des nouveaux systèmes en matière purement profane; car nous n'avons point à considérer ceux qui concernaient la théologie. Ainsi, quoique de l'an 1500 à 1600 il y ait à peine un seul lustre qui n'ait ramené quelque secte, à peine une année qui n'ait vu paraître quelque livre de dialectique, de métaphysique ou de morale, il sera possible de réduire à un assez petit nombre de détails ce que j'ai à vous dire encore, tant de chacune de ces trois branches de la philosophie, que de l'état et du conflit des écoles.

Ce n'étaient que les anciennes sectes maintenues ou renouvelées. Celle de Platon, rouverte avec tant de zèle par Gémistus et Ficin, avait un ardent adversaire dans Achillini, le champion du péripatétisme le plus absolu, même de celui des Arabes. Cet Achillini, médecin et anatomiste, se croyait fort savant en physiologie et en chiromancie; il est mort en 1512, et ses commentaires sur Aristote, faits d'après Averrhoès, n'ont pas très-longtemps vécu. Il fallait d'autres armes pour

triumpher du platonisme, qui se reproduisait comme principal élément d'un éclectisme ou syncrétisme nouveau. Une sorte de philosophie alexandrine sembla dès lors renaître en Europe, mais sous des formes si modernes et si variées, qu'on avait peine à la reconnaître. Ainsi qu'autrefois elle modifiait les doctrines de Platon par divers alliages de pythagorisme, d'éléatisme, d'aristotélisme, et quelquefois elle y mêlait autant de science mosaïque ou rabbinique qu'il était nécessaire pour mériter à la métaphysique les noms de cabale et de magie. Il se forma ainsi plusieurs sectes éclectiques, dont l'une, celle des théosophes, finit par s'allier à la société mystérieuse des Rose-Croix. Reuchlin entreprit de rétablir la philosophie de Pythagore, au moyen de celle des Hébreux; c'est le but de ses livres intitulés *De verbo mirifico*, *De arte cabalistica*. Pour obtenir la protection de Léon X, il se prévalait de celle que la famille de ce pontife avait accordée aux restaurateurs du platonisme. Reuchlin trouva des contradicteurs qui s'efforcèrent de le faire condamner comme hérétique et n'y réussirent pourtant pas. Après sa mort, arrivée en 1522, sa doctrine continua d'être professée par le franciscain George de Venise, auteur d'une *Harmonie du monde* et de *Problèmes bibliques*, où il est dit que l'univers est disposé par nombres; qu'il y a vingt-sept premiers genres, distribués en trois neuvaines, la supra-céleste, la céleste, et l'élémentaire; que toutes trois aboutissent à un même dixième terme, émanent de Dieu et sont contenues dans son nom suprême; que les qualités du corps humain correspondent aux sept planètes et au huitième ciel; que toutes les émanations s'opèrent en propositions ou arithmétiques ou

géométrique
autres dog
que les id
plaires éte
Henri Cor
en 1535,
cine, c'éta
c'était son
mondes : l'
chaque mo
souveraine
gie est une
et de mond
quatre élém
bres trois e
douze, ont d
cipe et la fi
ni principe
et l'origine d
est une, il y
mens ou l'e
mière, s'écc
in ulolum;
originaire d
qu'il n'y a
Dieu même
menté Rayn
intitulé *De*
C'est une d
toutes les s
lieu de ran
disposition

géométriques, et pour ne choisir, entre plus de soixante autres dogmes pareils, que le plus platonique de tous, que les idées sont les formes, les espèces, les exemplaires éternels des choses. A la même école appartient Henri Corneille Agrippa de Nettesheim, qui mourut en 1535, après avoir publié plusieurs livres de médecine, c'était sa profession, et de philosophie occulte, c'était son goût le plus vif. Il enseigne qu'il y a trois mondes : l'élémentaire, le céleste, et l'intellectuel; que chaque monde inférieur est régi par le supérieur, et souverainement par l'archétype universel; que la magie est une science sublime, qui nous élève par degrés, et de monde en monde, jusqu'à l'archétype; qu'il y a quatre éléments, dont chacun est triple; que ces nombres trois et quatre, leur somme sept et leur produit douze, ont des vertus éminentes; que l'unité est le principe et la fin de toutes choses, et n'a elle-même ni fin ni principe; que la dualité est mauvaise de sa nature et l'origine de tout mal; que dans l'âme humaine, qui est une, il y a trois choses : *mens*, *ratio*, *idolum*; que *mens* ou l'esprit éclaire la raison, qui, sans cette lumière, s'écoule et s'absorbe dans l'imagination, *fluit in idolum*; que cet *idolum* est mortel; que la raison, originaire du ciel, tient de cette source sa longévité; qu'il n'y a d'immortel que *mens*, l'esprit, émané de Dieu même ou du monde intelligible. Agrippa a commenté Raymond Lulle; il a aussi composé un ouvrage intitulé *De incertitudine et vanitate scientiarum*. C'est une déclamation violente contre tous les arts et toutes les sciences, contre toute étude : elle a donné lieu de ranger l'auteur parmi les sceptiques; mais la disposition habituelle de son esprit l'eût entraîné plu-

tôt à la magie. Un écrivain moins déraisonnable, plus savant, et honorablement connu par des ouvrages étrangers à la métaphysique, François Patrizzi, s'est presque subitement déclaré l'adversaire, et pour ainsi dire l'ennemi personnel d'Aristote, après avoir essayé de le concilier avec Platon; Patrizzi n'est, en philosophie, qu'un syncrétiste moins fameux que plusieurs autres. Il n'a point, à beaucoup près, la célébrité de son contemporain Jérôme Cardan. Celui-ci est, comme Agrippa, un médecin de profession : plus d'un tiers des dix volumes in-folio qu'on a de lui est consacré à l'hygiène, à la thérapeutique, à l'anatomie. Il est aussi astrologue et presque sorcier; il tire des horoscopes, il sait les secrets de toutes choses : ses études surnaturelles occupent un autre tiers de ses œuvres. Mais il y est resté encore place pour quarante-cinq traités de dialectique, de métaphysique et de morale. Les deux plus considérables sont intitulés, l'un, *De la variété des choses*, et l'autre *De la subtilité*. Cardan n'admet que trois éléments, la terre, l'eau et l'air; il lui plaît de retrancher le feu; que trois principes, la nature, la forme et l'âme; et qu'une seule âme universelle pour tous les hommes et pour tous les animaux. Il a de l'instruction, de l'imagination, de la sagacité, encore plus de bizarrerie et de folie; il était impie et superstitieux, austère et déréglé, studieux et négligent. Les opinions singulières et paradoxales de Guillaume Postel annonçaient aussi un savoir très-étendu et un esprit original. Ses écrits sont nombreux et divers : celui qui le classe parmi les syncrétistes est intitulé *Panthénosie*, ou Accord de tous les démêlés qui se sont élevés entre les philosophes, comme entre les théologiens soit or-

thodoxes :
vérité. Là
systèmes,
unique et
matérielles
même les
se flattait
par cet étra
ristote, au
de toutes p
philosophie
Postel qu'e
ce jugement
écrivain son

Le Napo
après Poste
liciens et m
guer de tou
de la préfèr
phane, de F
ressusciter
mêler quelq
de nouveau
principes :
froid; et l'a
recevoir les
condense;
et le froid,
Mobile de s
étoiles et le
Quant à la
toujours ce

thodoxes soit hétérodoxes, relativement à l'éternelle vérité. Là sont admis, expliqués et conciliés tous les systèmes, y compris surtout le dualisme. Dieu, cause unique et suprême des choses spirituelles et des choses matérielles, est représenté comme réunissant en lui-même les deux principes, le bon et le mauvais. Postel se flattait de ramener toutes les croyances à l'unité, par cet étrange traité de paix, dont il n'exceptait qu'Aristote, auquel il garda toujours rancune. On réclama de toutes parts contre l'impiété de cette extravagante philosophie; mais le parlement de Paris ne condamna Postel qu'en le déclarant fou. Il y avait de l'équité dans ce jugement. Du reste, les productions de ce bizarre écrivain sont encore fort recherchées comme curieuses.

Le Napolitain Telesio, qui mourut en 1588, sept ans après Postel, en voulait aussi beaucoup aux aristotéliens et même à leur fondateur; mais il est à distinguer de tous les autres éclectiques de cet âge, à cause de la préférence qu'il donnait aux dogmes de Xénoplane, de Parménide et de Zénon d'Élée: il entendait ressusciter l'antique éléatisme, non pourtant sans y mêler quelques doctrines modernes, ou sans l'enrichir de nouveaux développements. Telesio établissait trois principes: deux incorporels, savoir la chaleur et le froid; et l'autre corporel, savoir la matière, destinée à recevoir les deux premiers. La chaleur dilate, et le froid condense; de là l'humide et le sec, qui, avec le chaud et le froid, complètent le nombre des quatre qualités. Mobile de sa nature, la chaleur constitue le soleil, les étoiles et le ciel; le froid est immobile, il a fait la terre. Quant à la matière, troisième principe, elle demeure toujours ce qu'elle est, sans accroissement, sans dimi-

nution dans l'univers entier. Inactive et d'elle-même invisible ou noire, elle ne vaut quelque chose que par l'action qu'exercent sur elle les deux principes incorporels et opposés l'un à l'autre. De leur conflit perpétuel et sans trêve résultent tous les phénomènes. Le ciel est lucide; les plantes ont un esprit plus grossier que celui des animaux, chez lesquels cet esprit admet aussi des degrés. Chaque corps humain, au moment de sa naissance, reçoit de Dieu une âme incorporelle et immortelle. Tous les sens sont des tacts, excepté cependant l'ouïe. Cette philosophie de Telesio n'a point paru indigne d'attention à Bacon de Verulam, qui en a fait un exposé assez détaillé; mais on doit convenir qu'elle n'a aujourd'hui qu'un intérêt historique, qui même s'est fort affaibli. M. Salfi en a donné une analyse assez étendue, dans ses additions à l'Histoire littéraire de l'Italie de Ginguené.

On doit du moins cette justice à Telesio, qu'il ne montrait pas pour les sciences occultes le penchant qui égarait la plupart des platoniciens ou syncrétistes de ce siècle, particulièrement ceux qui ont pris le nom de théosophes. Cette secte, qui s'est prolongée dans le dix-septième siècle, avait eu pour chef Théophraste Paracelse, né en Suisse en 1493, mort en 1541, médecin renommé qui a contribué à quelques-uns des progrès de la chirurgie et de la pharmacie. Ses disciples en métaphysique ont été Jean Oporin, Jacques Gohorry, Gérard Dorn et quelques autres, auxquels ont succédé, après 1600, Henri Kunrath, Robert Fludd, Jacques Boelim, J. B. Van Helmont et son fils Pierre Poirer, et plusieurs membres de la société secrète des Rose-croix, qui se disait fondée par Rosencreuz vers la fin du qua-

torzième s
nant une p
des théoso
comme un
dans l'usag
ils se préte
rations int
l'esprit. C
l'extase de
platonique
la multitu
doivent po
ceux des th
peu profita
bre de leur
médecine v
tion, non c
unique rév
le trésor de
des végéta
l'univers. P
tution int
grand univ
c'est-à-dire
créé, dans
esprits anim
phes, leurs
terres ont le
et pour mo
terne ou l
l'interne ou
res, l'extéri

torzième siècle, et que Parny a chantée, en lui donnant une plus ancienne origine. L'idée la plus générale des théosophes était de regarder la raison humaine comme une fausse lueur, tant qu'elle ne consistait que dans l'usage irrégulier de nos facultés intellectuelles : ils se prétendaient bien mieux éclairés par des inspirations intimes, indépendantes de tous les procédés de l'esprit. C'est proprement l'illuminisme de Plotin, l'extase de Proclus, le plus haut degré de l'enthousiasme platonique. Dans ce pays des intuitions immédiates, la multitude et la diversité indéfinie des dogmes ne doivent point étonner. Vous retracer, Messieurs, tous ceux des théosophes serait une tâche fastidieuse et fort peu profitable : je me bornerai à un très-petit nombre de leurs maximes. La vraie philosophie et la vraie médecine viennent, selon Paracelse, non de l'observation, non de la raison, mais immédiatement de Dieu, unique révélateur des arcanes. Le soufre est le pepin, le trésor de la nature entière : il a pour base le baume des végétaux, principe de tout ce qui s'opère dans l'univers. Pour être médecin et philosophe, il faut l'intuition interne des rapports du macrocosme ou du grand univers avec le microcosme ou petit monde, c'est-à-dire l'homme. Afin d'éviter le vide, Dieu a créé, dans les quatre éléments, des êtres vivants, des esprits animés. Les eaux, par exemple, ont leurs nymphes, leurs ondins, et pour monstres des sirènes ; les terres ont leurs gnomes, leurs lémuures, leurs sylphes, et pour monstres des pygmées. Il y a deux cieux, l'externe ou l'agrégat des corps dans le firmament, et l'interne ou l'astre invisible ; de même il y a deux terres, l'extérieure, et celle qui ne se voit pas et qui est

l'élément, la vie, l'esprit. Lorsqu'un germe ou un astre meurt ou se corrompt, c'est pour passer dans un nouveau corps et se multiplier : toute corruption est cause d'une génération. Les maladies sont, les unes élémentaires, les autres astrales et firmamentales. L'homme est un composé du corps mortel, de l'esprit sidéral et de l'âme impérissable ; il y a ainsi triplicité et unité dans l'homme. Il est au pouvoir de l'imagination de créer, par l'art cabalistique, tout ce que nous voyons dans le monde. Il n'y a point de privation dans la nature. Comment s'obtient l'abstraction pure et complète qui seule voit la vérité ? Par l'inaction et en quelque sorte par l'anéantissement de l'âme, jusqu'à ce que brille la lumière interne qui la doit éclairer. Vous comprenez assez, Messieurs, comment une métaphysique et une physique dont tels étaient les articles fondamentaux aboutissaient à l'astrologie et à l'alchimie. L'illuminisme contient le germe des sciences occultes ; il n'a jamais manqué de les faire éclore.

Il n'existait point alors d'homme plus versé dans l'histoire et dans tous les détails de ces sciences que Jean-Baptiste Porta, qui pourtant n'appartenait point à la secte des théosophes. Ce savant napolitain a terminé sa carrière laborieuse en 1615. Ses ouvrages sont d'un physicien ingénieux, d'un littérateur érudit, d'un écrivain exercé. Les erreurs qu'on y rencontre ne sont plus dangereuses, et l'instruction qu'on y peut recueillir a encore du prix.

Toutes les fois que le mysticisme et la magie reparaissent, leurs extravagances en provoquent d'autres en sens contraire. Des contemporains de Reuchlin, de Paracelse, de Telesio, ont passé pour athées. C'est, du

reste, une
été fort sou
subie dans
seizième si
des témoig
cardinaux
plusieurs e
devraient,
doxie, et c
téméraire.
pas toujours
sion, je de
volume in-f
n'y rencont
ait changé
des erreurs
Porta, méd
cipes des cl
anima et
n'ont été to
non pourta
en oppositi
athée de l'E
physique es
noms de so
il y soutien
a été accus
dis rien de B
des catalog
moins mal
tants, des j
qu'on en ai

reste, une accusation dont il convient de se défier; elle a été fort souvent injuste. Le Mantouan Pomponace, qui l'a subie dans le cours des vingt-cinq premières années du seizième siècle, ne la méritait pas peut-être. Sans parler des témoignages d'estime ou d'intérêt qu'il a reçus des cardinaux Bembo et Gonzaga, il s'est exprimé dans plusieurs endroits de ses livres en des termes qui ne devraient, ce semble, laisser aucun doute sur son orthodoxie, et qui désavouent expressément toute opinion téméraire. Il est bien vrai qu'ailleurs son langage n'est pas toujours irrépréhensible. Mais, s'il y a lieu à discussion, je doute que ses écrits, qu'on a réunis en un volume in-folio, vailent la peine d'un tel examen. On n'y rencontre presque rien d'original, presque rien qui ait changé l'état de la science, ou des controverses et des erreurs. L'athéisme imputé à son disciple Simon Porta, médecin et auteur de deux livres sur les principes des choses naturelles, ainsi que d'un traité *De anima et mente*, pourrait n'être pas plus réel. Ils n'ont été tous deux que des aristotéliens très-zélés, non pourtant averrhoïstes; ils se sont mis sur ce point en opposition avec Achillini. On a voulu aussi faire un athée de l'Espagnol Gomez Pereyra, dont l'œuvre métaphysique est intitulée, *Antoniana margarita*, des prénoms de son père Antoine et de sa mère Marguerite; il y soutient l'automatisme des animaux, et Descartes a été accusé de lui avoir dérobé cette doctrine. Je ne dis rien de Bodin, dont le nom, pareillement inscrit dans des catalogues d'athées, figure en même temps, et non moins mal à propos, sur ceux des déistes, des protestants, des juifs et des sorciers. Jamais non plus, quoi qu'on en ait dit, Taurellus n'a nié l'existence de Dieu :

Féverlin et Brucker l'en ont disculpé ; mais les opinions de Taurellus n'ont pas un caractère bien déterminé. C'est un éclectique d'une espèce singulière, inclinant au péripatétisme et le désavouant sur plusieurs articles. Brucker ne voit encore qu'un semi-pythagoricien dans ce trop fameux Giordano Bruno que l'Inquisition fit brûler à Rome en 1600, et dont les livres bizarres, plus recherchés que réellement curieux, signalent une imagination ardente et un esprit désordonné. Vanini, qui subit le même supplice à Toulouse, en 1619, à l'âge de trente-quatre ans, appartient, comme on voit, au dix-septième siècle. Mais il faut dire qu'on motivait sa condamnation sur des propos tenus, disait-on, par lui, en des entretiens particuliers, bien plutôt que sur ses ouvrages, dont les deux principaux, *Amphitheatrum divinæ providentiæ*, *De admirandis naturæ arcanis*, avaient été imprimés à Lyon et à Paris, en 1615 et 1616, avec approbation et privilège. Il suit de ces détails que, s'il y a eu des athées au seizième siècle, ils n'étaient ni assez nombreux ni assez déclarés pour former une secte proprement dite. Si vous exceptez Bruno, vous trouverez que c'étaient le plus souvent des aristotéliens qui avaient à se défendre contre cette accusation intentée par des platoniciens ou des syncrétistes.

Comme on ne peut guère dire non plus que Montaigne ait fait à lui seul une secte de sceptiques, ni Juste-Lipse à lui seul une secte de stoïciens, je n'aurai plus à vous présenter, Messieurs, relativement à la philosophie du seizième siècle, que de courtes observations sur certains livres de logique, de métaphysique et de morale.

Vous ayant déjà indiqué les logiques de Vivès, de Ra-

mus, de Ca
je n'y pou
jésuite Pie
tives. Cepen
table art d
rédigées av
guement q
rature dial
fier et de s'a
le système
le mouvem
et de Zaba
ce qui disti
ques précep
de l'univer
comme un
je l'ai déjà
lui firent im
vectives co
approuvez
l'autorité,
habitudes
franchir.

Je vous
de métaph
tinctes. L'
recherche
ses destiné
essentiels e
les soit sur
de cette so
rapporte p

mus, de Cardan, de Zabarella, de François Piccolomini, je n'y pourrais ajouter que celles de Gorséius et du jésuite Pierre de Fonseca, qui ne sont pas très-instructives. Cependant elles sont bien moins étrangères au véritable art de penser que ne l'avaient été les dialectiques rédigées avant le quinzième siècle. Il s'agit d'un enseignement qui tient de près à la grammaire et à la littérature dialectique; on s'aperçoit qu'il vient de se modifier et de s'agrandir avec elles; qu'il s'est renouvelé avec le système entier des lettres; qu'il a été entraîné dans le mouvement général des esprits. Les traités de Vivés et de Zabarella rendent ce progrès plus sensible encore: ce qui distingue ici Ramus, c'est d'oser substituer quelques préceptes raisonnables aux routines syllogistiques de l'université parisienne. On le traduit en justice comme un blasphémateur; il fut condamné, ainsi que je l'ai déjà dit, et des lettres patentes du 10 mai 1543, lui firent *inhibition d'user de telles médisances et invectives contre Aristote ne autres anciens auteurs et approuvez*. Il importe de connaître ces égarements de l'autorité, afin de mieux comprendre la puissance des habitudes et le prix des efforts tentés pour s'en affranchir.

Je vous ai fait remarquer, Messieurs, que le nom de métaphysique s'applique à deux sciences très-distinctes. L'une remonte aux principes de toutes choses, recherche les origines de l'univers et aspire à prévoir ses destinées futures, s'exerce à démêler les attributs essentiels et les divers ordres de substances soit matérielles soit surtout spirituelles. Je ne reviens pas sur l'état de cette science au seizième siècle; c'est à elle que se rapporte presque tout ce que j'ai dit, il y a peu d'in-

stants, des sectes philosophiques de cet âge. Je pense que vous avez pu en conclure qu'au delà des dogmes fondamentaux de l'existence et de l'unité de Dieu, de l'immatérialité et de l'immortalité des âmes humaines, la simple raison n'avait pu jusqu'alors acquérir, par d'opiniâtres efforts, cent fois renouvelés, que la conviction de sa propre impuissance. Ce qu'elle a besoin de savoir de plus que ces dogmes, c'est une révélation surnaturelle et authentiquement divine qui peut seule l'en instruire. Tout ce qui, sous le nom d'extase, d'enthousiasme, d'intuitions immédiates, d'illuminations internes, a voulu usurper l'autorité sacrée de cette révélation, n'a jamais été qu'illusion ou imposture.

L'autre métaphysique a pour objets l'analyse de nos facultés intellectuelles, leurs rapports avec les choses qui nous sont extérieures, l'origine et la classification de nos idées, leur formation, leur expression et leur déduction; études éminemment utiles, puisque c'est d'elles seules que peuvent provenir les arts de parler, de penser et d'écrire. Or, Messieurs, à l'exception des logiques dont je viens de faire mention et de quelques traités de grammaire, le seizième siècle fournit bien peu d'essais de ce deuxième genre de philosophie générale. Il n'est pourtant pas impossible d'en discerner quelques-uns. Un Espagnol, né dans la Navarre française et nommé Huarte, a publié, en 1580, un *Examen des esprits et de leur aptitude aux sciences*. Ce livre d'abord fort loué et traduit en diverses langues, trois fois même en français, est aujourd'hui presque ignoré. L'auteur y recherche quelle organisation physique nous dispose le mieux aux exercices de la pensée; car il ne croit point à l'égalité des intelligences: il entreprend d'expliquer, sans trop de succès

à la vérité
res pour
remplies;
l'humide,
différences
l'âme sensi
tempérame
le secours
l'âme rais
quels talen
mémoire, s
tinction de
commune à
commencé
que tout ce
sophes, des
devrait bien
monini sur
de Thomas
nation, *De*
qui n'ont ac
siècle, étai
mier près d
sont, ainsi q
tote et d'Al
des philosop
cusaient de
ques les plu
l'ont vengé d
futées d'aille
conservé sa
de ses jours.

à la vérité, quelles conditions organiques sont nécessaires pour que les fonctions intellectuelles soient bien remplies; comment du chaud et du froid, du sec et de l'humide, et de leurs diverses proportions dérivent les différences entre les esprits; comment l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme raisonnable, lorsqu'elles ont le tempérament requis, se développent et s'éclairent sans le secours d'aucune instruction extérieure; pourquoi l'âme raisonnable n'est ni corruptible ni mortelle; quels talents appartiennent particulièrement soit à la mémoire, soit à l'imagination, soit à la raison. La distinction de ces trois facultés est la seule idée qui soit commune à Bacon et à Huarte; peut-être avait-elle déjà commencé à se répandre. Huarte, d'ailleurs, puise presque tout ce qu'il dit dans les écrits des anciens philosophes, des scolastiques et surtout des médecins. On devrait bien aussi quelque attention au traité de Cremonini sur les sens et la faculté appetitive, et à celui de Thomas Fienus ou Fyens sur les forces de l'imagination, *De imaginationis viribus*. Ces deux écrivains, qui n'ont achevé leur carrière que dans le dix-septième siècle, étaient nés vers le milieu du seizième, le premier près de Modène, le second à Anvers. Tous deux sont, ainsi que Huarte, fort imbus des doctrines d'Aristote et d'Alexandre d'Aphrodisie; et Cremonini est un des philosophes que les platoniciens de son temps accusaient de matérialisme et d'athéisme. Mais les critiques les plus impartiaux, Apostolo Zeno, Tiraboschi, l'ont vengé de ces imputations calomnieuses, assez réfutées d'ailleurs par la tranquillité dont il a joui : il a conservé sa chaire publique à Padoue jusqu'à la fin de ses jours. Il est bon d'observer, Messieurs, que ces

dénonciations, tantôt impuissantes, tantôt efficaces, toujours lâches et le plus souvent injustes, ont été, à toute époque, les arguments ordinaires de l'école platonique ou éclectique : il faut croire qu'elle aurait pu en trouver de meilleurs, mais ce sont ceux qu'elle a employés de préférence.

La plupart des moralistes du seizième siècle sont ou des théologiens, ou des scolastiques, ou des compilateurs d'anciennes maximes. Le nom de philosophie, sinon encore de moraliste, appartient mieux à Machiavel : il a jeté sur les mœurs sociales les regards d'un observateur ; il éclaire la science politique, lors même qu'il ne lui donne pas les plus honorables directions. Bodin, s'il a moins enrichi cette science, s'est plus appliqué à la réduire en système ; et son nom n'est pas indigne d'être prononcé entre ceux d'Aristote et de Montesquieu. Le platonicien François Patrizzi a écrit, sur l'histoire et sur quelques institutions publiques, des livres qui ne sont pas étrangers à la morale. Les deux Piccolomini, dont j'ai parlé à la fin de notre dernière séance, ont envisagé d'une manière plus générale la théorie des mœurs humaines. Les idées de sagesse et de vertu ne sont pas celles que le nom de Rabelais retrace : cependant ce qui existe de philosophie dans ses livres, et l'on ne saurait dire qu'il n'y en ait pas, concerne principalement les habitudes et les travers des hommes. A plus forte raison dois-je nommer ici Montaigne, philosophe non de profession mais par nature, sans programme et sans système ; observant toujours et n'enseignant jamais ; trop délicieusement paresseux pour bâtir aucun système ; laissant errer sa plume sur tous les sujets qu'elle rencontre, mais souvent entraîné

par le cou
dre les all
porains n'a
les coutum
progrès de
plutôt qu'à
disciples, e
rut, en 156
son influen
fallait dire
zième siècle
Ce siècle,
de dissensio
vre littérai
ces imposan
phie général
le cours des
renversé les
ment des co
dité la scola
thiques, cau
routes de la
charlatans,
devenues ac
en liberté !
Les noms
Malebranch
lisent assez
sophie entre
nécessaire d
volutions, c
la philosoph

par le cours libre de ses pensées à regarder et à peindre les allures de l'espèce humaine. Nul de ses contemporains n'a mieux apprécié toutes les opinions et toutes les coutumes anciennes et modernes. Travaillant au progrès de la raison, non de la science, et à désabuser plutôt qu'à instruire, il n'ambitionna point d'avoir des disciples, et réellement il n'en avait pas quand il mourut, en 1592, ni même encore cinquante ans plus tard : son influence, qui sera longue, a été fort tardive. S'il fallait dire quel a été le plus grand philosophe du seizième siècle, je répondrais : « C'est Montaigne. »

Ce siècle, célèbre par tant de mouvements politiques, de dissensions religieuses, de travaux et de chefs-d'œuvre littéraires, se fermait sans avoir produit aucun de ces imposants systèmes de métaphysique ou de philosophie générale destinés à vivre ou à renaître dans tout le cours des âges suivants. Mais il avait ébranlé ou renversé les obstacles qui s'opposaient au développement des connaissances philosophiques ; il avait décrédité la scolastique, et la plupart des institutions gothiques, causes ou effets des mauvaises études. Les routes de la science, moins infestées de brigands, de charlatans, de mendiants et de mercenaires, étaient devenues accessibles et praticables : on allait y marcher en liberté !

Les noms de Bacon, de Descartes, de Gassendi, de Malebranche, de Locke, de Newton et de Leibnitz disent assez quels vont être les caractères de la philosophie entre les années 1600 et 1730. Il ne sera plus nécessaire de rapprocher son histoire de celle des révolutions, des catastrophes politiques ; car maintenant la philosophie vivra, comme dans la Grèce antique, de

sa propre activité : la voilà, autant du moins que le permet la nature des choses sociales, indépendante du cours des affaires publiques. Nous écarterons aussi les minces détails, les personnages tout à fait obscurs. les simples essais qui n'ont eu ni d'influence ni d'éclat : toute notre attention est réclamée par les conceptions vastes, par les grands travaux qui ont le caractère d'événements.

Fils d'un chancelier de la reine Élisabeth, Bacon naquit à Londres en 1560. Sa conduite politique n'est pas honorable. Il commença, bien jeune encore, par approuver la condamnation du comte d'Essex, son bienfaiteur. Courtisan du roi Jacques et du duc de Buckingham, il obtint par les plus basses adulations les titres de chancelier et de garde des sceaux, de baron de Verulam et de comte de Saint-Alban. La chambre des communes se plaignit de la corruption de la chancellerie : accusé, convaincu même d'exactions honteuses, de malversations commises par lui et par ses subalternes, Bacon fut condamné à une amende de quarante mille livres sterling, destitué de ses charges et enfermé à la Tour de Londres. Le roi lui fit grâce de l'amende et lui rendit la liberté. Bacon, heureusement pour sa gloire et pour le progrès de l'esprit humain, ne rentra point dans les affaires : sa disgrâce le transforma, de vil ministre, en philosophe illustre ; et, jusqu'à 1626, époque de sa mort, il consacra ses loisirs à des travaux qui lui ont mérité l'admiration, la reconnaissance de ses contemporains et de la plus lointaine postérité.

Doué d'un génie actif, Bacon sentit l'extrême imperfection des connaissances communes : il osa les recommencer ou du moins tracer le plan qu'il fallait

suivre pour
proposition
naires, les
obscurités
notions éta
offre la nat
tion, l'exp
de ces trois
visoire de t
si mal faite
Après avoir
ouvrage, *In*
novation gé
vent parcou
tauce des sci
et augment
les reproche
ceux qui les
théologiques
Au milieu d
et ses contra
nements pour
termine leur
règles que d
s'applique à l
naissances hu
ont besoin, i
és, la mémo
l fait corres
a poésie et l
es trois mêm
Huarte, dans

suivre pour les refaire : il vit, dans les principes ou propositions universelles qui leur servaient de préliminaires, les sources de toutes les erreurs, de toutes les obscurités, et en conclut que les éléments de toutes les notions étaient à revoir. Les trois instruments que nous offre la nature pour l'étudier elle-même sont l'observation, l'expérience et le calcul : Bacon enseigne l'usage de ces trois moyens ; il esquisse même un tableau provisoire de toutes les sciences, tant de celles qu'on avait si mal faites que de celles qui n'existaient pas encore. Après avoir fait sentir, dans la préface de son grand ouvrage, *Instauratio magna*, la nécessité de cette rénovation générale, il divise en six parties la route qu'il veut parcourir. Il s'agit, dans la première, de l'importance des sciences et de leur perfectibilité, de *Dignitate et augmentis scientiarum*. Bacon les justifie de tous les reproches qu'on a coutume de leur faire ainsi qu'à ceux qui les cultivent ; reproches tirés de considérations théologiques, politiques, morales et même littéraires. Au milieu du dernier siècle, Jean-Jacques Rousseau et ses contradicteurs ont exploité cette mine d'arguments pour et contre les lettres. Le philosophe anglais termine leur apologie par l'exposition des vues et des règles que doit se proposer tout honnête homme qui s'applique à l'étude. Examinant ensuite l'état des connaissances humaines et les accroissements dont elles ont besoin, il distingue dans l'entendement trois facultés, la mémoire, l'imagination et la raison, auxquelles il fait correspondre trois genres d'études, l'histoire, la poésie et la philosophie. Vous avez vu, Messieurs, ces trois mêmes facultés intellectuelles distinguées par Huarte, dans un livre publié à une époque où Bacon

n'était âgé que de vingt ans. Ce qui appartient en propre à celui-ci, c'est la classification des trois genres d'études. L'histoire est naturelle ou civile. La première devrait comprendre les phénomènes de la nature, ses écarts, et les usages que les arts peuvent faire d'elle. Mais Bacon observe qu'on s'est borné à la première de ces trois sections, c'est-à-dire à la description des cieux, des météores, de la terre, de la mer, des quatre éléments, qui sont ici appelés *collegia majora*, et des espèces minérales, végétales, animales, *collegia minor*. L'histoire civile embrasse les annales des empires et des églises : il faudrait qu'elle s'étendît aux progrès des belles-lettres et des sciences. C'est l'histoire littéraire, qui est ainsi désignée, comme encore absente ou négligée. La poésie est ou narrative, ou dramatique ou parabolique; et, pour exemples de ce dernier caractère, Bacon cite Pan représentant l'univers; Persée, la guerre; Bacchus, l'avidité. Je crois, Messieurs, qu'il y aurait lieu de considérer comme un appendice à cet article de la poésie parabolique le traité de Bacon sur la sagesse des anciens; car ce n'est qu'une suite d'explications allégoriques de plusieurs fictions mythologiques; et il y est aussi question du dieu Pan, à l'occasion duquel l'auteur nous fait remarquer l'enchaînement de toutes les substances qui composent la nature: chaque espèce y est biforme, et participe de celle qui lui est immédiatement supérieure, comme de celle qui la suit immédiatement. La philosophie, troisième classe de nos études, est naturelle ou surnaturelle. La naturelle consiste dans la connaissance de Dieu, de la nature, et de l'homme. A la connaissance de Dieu s'unissent celle des purs esprits. La science de la nature a des branches, les causes des causes, la science calculative, sur les quipratiq, s' donne pour pures et mi grès. La co sophie hum a deux obje d'abord l'ho personne, c de l'autre, l tions et imp physionomie du corps hu l'athlétique, e eruditus lux de la santé, gation de la mme l'anato nature, dont avancé. Il me ure et la m aître ses fac ment, et leu ppendices, es des facu ogique et pa ue par la rée e retenir et

branches : la métaphysique ou l'ontologie, qui considère les causes formelles et finales ; la physique, qui s'occupe des causes efficientes et matérielles, et qui est ou spéculative, raisonnant sur les abstraits et les concrets, sur les qualités et les mouvements de la matière, ou pratique, se sous-divisant en mécanique et magie. Bacon donne pour appendices à la physique les mathématiques pures et mixtes, qu'il croit susceptibles d'immenses progrès. La connaissance de l'homme se partage en philosophie humaine et philosophie sociale ; et la première a deux objets, le corps et l'âme. Mais, en considérant d'abord l'homme tout entier, on étudie d'une part sa personne, c'est-à-dire ses misères et ses prérogatives ; de l'autre, l'alliance du corps et de l'âme, les indications et impressions qui en résultent, par exemple, la physionomie et les songes. Ensuite l'étude particulière du corps humain amène la médecine, la cosmétique, l'athlétique, et cet art de la volupté que Tacite appelle *eruditus luxus*. La médecine tend à la conservation de la santé, à la guérison des maladies et à la prolongation de la vie. Ces trois sections ont pour base commune l'anatomie ; pour moyenne, les trois règnes de la nature, dont Bacon ne trouve point l'examen assez avancé. Il met au nombre des arts voluptueux la peinture et la musique. Dans l'âme humaine il faut connaître ses facultés, qui sont le mouvement et le sentiment, et leurs différents usages. Là viennent, comme appendices, la divination et les prestiges. Mais les usages des facultés physiologiques sont enseignés par la logique et par la morale. La logique ne sera complète que par la réunion des quatre arts de trouver, de juger, de retenir et d'exprimer. L'art de trouver manque en-

core ou ne consiste que dans l'invention des arguments par lieux communs ou particuliers. On juge par induction ou par syllogisme. L'induction est la meilleure de ces deux méthodes; aussi est-elle la moins connue. La théorie du syllogisme a deux branches, l'analytique, qui offre des moyens, et la critique, qui conseille des précautions, soit contre les sophismes, soit contre les préjugés que Bacon appelle *idoles*. Il les distribue en *idola tribus*, ceux qui tiennent à la nature de la tribu ou espèce humaine; *idola specus*, ceux qui proviennent du tempérament et des habitudes de chaque individu; *idola fori*, ceux qui naissent du commerce mutuel des hommes et de l'ambiguïté des signes; *idola theatri*, ceux qu'accréditent l'exemple et l'autorité. L'art de retenir peut s'aider de prénotions, d'emblèmes et d'autres secours. L'organe du discours, sa méthode et sa perfection, voilà les objets des trois sections de l'art d'exprimer ou de communiquer. C'est la grammaire qui traite de l'organe et des éléments du discours, du langage et de l'écriture. La versification, les hiéroglyphes et les chiffres servent d'appendice à la grammaire littéraire. La grammaire philosophique était encore à naître, et Bacon ne manque pas d'en faire la remarque. La méthode du discours est ou la synthèse ou l'analyse. C'est la rhétorique qui tend à le perfectionner. Deux autres arts tiennent accessoirement à celui de communiquer: ce sont la critique littéraire, et la pédagogie ou l'enseignement. Après avoir ainsi parcouru tous les arts dont la réunion est exprimée par le mot de logique, Bacon passe à la morale et la divise en théorique ou doctrinale, et pratique ou géorgique. Dans l'une, il s'agit du bien, simple ou composé, in-

dividuel
l'âme et
voilà la p
losophie
des affair
troisième
un autre
de se taire
deux autre
à quelques
science ma
voir: l'art
naissance d
Tous ces dé
la nature et
turelle. Il y
c'est la théol
Ce tablea
appelé *Arbr*
de la rénova
intitulée *Nou*
de la nature
mes destinés
la méthode
par les expér
sûrs et plus
la nature, n
observations
sont en lui u
rhodes: l'un
mmuable vé
et dans les n
XX.

dividuel ou commun; dans l'autre, de la culture de l'âme et des remèdes à ses vices. Logique et morale, voilà la philosophie humaine ou individuelle. La philosophie sociale comprend l'économique, la science des affaires et la politique. Bacon ne traitera point ce troisième article, quoiqu'il pût en parler tout comme un autre : il aime mieux donner un exemple de l'art de se taire, l'un de ceux qu'on a trop négligés. Sur les deux autres branches de la science sociale, il se borne à quelques maximes, et finit par observer que cette science manque de deux appendices nécessaires, savoir : l'art d'étendre les bornes d'un empire, et la connaissance du bien universel ou des sources du droit. Tous ces détails de la connaissance de l'homme et de la nature et de Dieu ne forment que la philosophie naturelle. Il y a de plus une philosophie surnaturelle : c'est la théologie révélée.

Ce tableau de nos connaissances, qui est souvent appelé *Arbre de Bacon*, n'est que la première partie de la rénovation ou restauration générale. La seconde, intitulée *Nouvel organe des sciences, ou Interprétation de la nature*, contient cent quatre-vingt-deux aphorismes destinés à montrer les sources de nos erreurs et la méthode à suivre pour obtenir, par l'observation, par les expériences, par les analyses, des résultats plus sûrs et plus vastes. L'homme, interprète et ministre de la nature, n'a de savoir et de pouvoir qu'en raison des observations qu'il a faites sur elle. Science et puissance sont en lui une seule et même chose. Il y a deux méthodes : l'une part des principes, et leur attribue une immuable vérité; l'autre cherche dans les sensations et dans les notions particulières les éléments des axio-

mes; elle ne s'élève que par degrés aux généralités. C'est la véritable route : elle n'est point encore ouverte. On se traîne sur les vestiges des anciens, comme si l'esprit humain n'était pas réellement plus vieux aujourd'hui que dans ce jeune âge du monde que nous nommons antiquité. Personne encore n'a eu le courage de se débarrasser rigoureusement de toutes les théories et notions communes, et d'appliquer à la reconnaissance des idées particulières une intelligence unie et plane comme une table rase. Il n'y a rien à espérer que de celui qui, dans la maturité de l'âge, osera renouveler toutes ses connaissances, en employant à l'observation, à l'expérience et à l'analyse, des organes sains et une raison forte. Les cinquante-deux derniers aphorismes consistent en exemples. Ce livre aboutit à deux grands résultats. Premièrement il n'existe dans la nature que des individus : c'est une vérité presque triviale à force d'être sensible, mais que le génie seul pouvait retrouver, après que le moyen âge l'avait recouverte de tant de ténèbres. Secondement, ce que fait la nature, il ne s'agit pas de l'inventer, mais de la reconnaître ; maxime bien commune encore, mais qui suffit seule à renverser toutes les théories purement idéales. J'avouerai que ce deuxième livre me paraît fort supérieur au premier, et peut-être aussi à l'excellent *Discours sur la méthode* que nous distinguerons dans les œuvres de Descartes. Le philosophe français n'enseigne qu'à vérifier les jugements ; l'anglais sent la nécessité de refaire les idées : ses aphorismes portent l'empreinte d'un génie plus pénétrant. J'admirerai un peu moins la classification dont je vous ai d'abord présenté le précis. Dans la multitude des détails qu'elle

renferme,
précision
pourtant
l'enchaîner

La trois
tinée à exp
la nature,
phiques; m
la composi
essai de cet
sous le titre
pertoires. C
pes générat
pratiques d
était le suje
restée impa
intitulé en ef
pagné de m
qu'esquissés
modèles des
attendait d
surplus ont
la rareté et
sympathie e
sel, le son e
mant, les tr
menx, le me
il ne reste
jour d'hui. I
que la préf
les avant-co
enoucer pro

renferme, il en est qui peuvent n'avoir pas toute la précision et toute la justesse désirables. Elle suppose pourtant des méditations profondes sur l'ensemble et l'enchaînement des connaissances.

La troisième partie de l'ouvrage de Bacon était destinée à exposer les faits ou phénomènes immédiats de la nature, qui sont la matière des recherches philosophiques; mais tout se réduit à quelques préparatifs de la composition d'une histoire naturelle, et à un simple essai de cette histoire, en mille articles ou dix centuries, sous le titre de *Sylva sylvarum* ou *Répertoire des répertoires*. Comment de ces faits remonter aux principes généraux, et de ceux-ci redescendre aux maximes pratiques dont se compose la théorie des arts? Tel était le sujet de la quatrième partie, qui semble aussi restée imparfaite. Le principal article est un opuscule intitulé en effet *Échelle de l'entendement*. Il est accompagné de morceaux décousus, dont la plupart ne sont qu'esquissés; l'auteur les proposait apparemment pour modèles des recherches qu'il venait de conseiller: on attendait de lui de meilleurs exemples. Ces traités au surplus ont pour objets les vents, l'esprit et la mort, la rareté et la densité, la pesanteur et la légèreté, la sympathie et l'antipathie, le soufre, le mercure et le sel, le son et l'ouïe, les métaux et les minéraux, l'aimant, les transmutations, la lumière et les corps lumineux, le mouvement, le flux et le reflux de la mer: il ne reste là presque aucune notion à recueillir aujourd'hui. La cinquième partie, dont Bacon n'a fait que la préface qui en expose l'objet, devait contenir les avant-coureurs de la philosophie active, c'est-à-dire énoncer provisoirement des vérités non encore décou-

vertes par une méthode rigoureuse. Je n'ai rien à vous dire de la sixième partie, fin dernière des cinq précédentes, sinon qu'elle n'a pas été commencée. Elle eût été cette philosophie active elle-même; elle eût offert un tissu de connaissances physiques et morales définitivement acquises. Hors de ces six parties de l'*Instauratio magna*, on possède quelques ouvrages particuliers de Bacon, un *Traité des principes et des origines*, où il explique comment les fables de Cupidon et du Ciel servent de voile aux systèmes philosophiques de Parménide et de Démocrite; ce livre *Sur la sagesse des anciens*, duquel j'ai déjà fait mention; une *Nouvelle Atlantide*; des *Essais ou Mélanges de morale et de politique*; enfin une *Histoire* ou, si l'on veut, un panégyrique *du roi Henri-VII*. Quoique ces dernières productions se ressentent du chancelier, autant au moins que du philosophe, elles décèlent souvent encore le talent de Bacon et la hauteur de son génie.

Il ne faut pas songer à extraire de ces livres un corps de doctrines philosophiques; le tableau sommaire que je viens de vous présenter de son grand ouvrage vous a montré, Messieurs, que la mission que ce philosophe a parfaitement remplie était d'ouvrir des routes nouvelles: il guide, il éclaire plus et mieux qu'il n'enseigne. D'une part, il a porté ses regards bien au delà de la science aujourd'hui nommée Idéologie; de l'autre, il ne l'a point, à beaucoup près, embrassée tout entière; on peut dire seulement qu'il l'a évoquée et qu'il en a posé les premiers fondements: il ne l'a point faite. Cette décomposition du système de nos idées, de laquelle il a reconnu et démontré la nécessité, loin de l'avoir achevée, à peine l'a-t-il entreprise lui-même.

Quand il a d
cultés appelée
énumération,
était garantie
rigoureuse. C
sion plus com
rendu par Bac
notions génér
étaient fausses
l'édifice des sc
ce qu'on avait
par un examen
sitions, mais c
pas s'élançer d
abstrait, mais
particuliers, po
aux énonciation
suite des axiom
des arts.

Les travaux
ont eu fort peu
guère commenc
accrue depuis;
siècle. Toutefois
et non une doc
spectateurs, ou
not des héritier
Le philosophe
premier et long
et Thomas Hob
de 1588 à 1679
d'ailleurs son

Quand il a distingué dans l'esprit humain les trois facultés appelées Mémoire, Imagination et Raison, cette énumération, qu'il ne proposait pas le premier, ne lui était garantie par aucune analyse préliminaire assez rigoureuse. Condillac a fait sentir le besoin d'une division plus complète et plus exacte. Le service éminent rendu par Bacon est d'avoir prouvé que la plupart des notions générales reçues en logique et en physique étaient fausses ou confuses; qu'il fallait refaire tout l'édifice des sciences, soumettre à une révision sévère ce qu'on avait adopté sur la foi d'autrui; commencer par un examen attentif, non des jugemens ou propositions, mais des idées qui en sont les éléments; ne pas s'élançer du premier bond aux principes les plus abstraits, mais partir de l'histoire naturelle et des faits particuliers, pour s'élever lentement et insensiblement aux énonciations universelles et pour redescendre ensuite des axiomes aux règles pratiques et aux détails des arts.

Les travaux philosophiques de Bacon de Verulam ont eu fort peu d'éclat de son vivant: leur influence n'a guère commencé qu'après 1650; mais elle s'est fort accrue depuis; elle était immense à la fin du dernier siècle. Toutefois, comme il n'a établi qu'une méthode et non une doctrine, il a eu des élèves plutôt que des sectateurs, ou que des disciples, si l'on entend par ce mot des héritiers d'opinions ou de croyances.

Le philosophe qu'on a représenté comme sorti le premier et longtemps presque seul de l'école de Bacon est Thomas Hobbes, qui a vécu quatre-vingt-onze ans, de 1588 à 1679; mais Bacon n'avait point eu d'école; et d'ailleurs son compatriote Thomas Hobbes n'y eût

été qu'un disciple fort indocile. A la vérité, il n'admettait aucune notion antérieure à la sensation ; il faisait maître de la faculté de sentir, celle de concevoir et d'imaginer, et ne voyait dans le langage qu'une institution arbitraire, source de nos erreurs autant que de notre savoir. C'était bien à la philosophie expérimentale qu'il entendait se livrer ; mais il la réduisait quelquefois au pur empirisme, c'est-à-dire à la considération de certains faits isolés ; et, pressé d'obtenir des résultats généraux, il fondait la science sur la possibilité des choses plus que sur leur réalité. Il retombait ainsi dans la synthèse ; et, par un faux emploi des formes mathématiques, il se laissait conduire à des conséquences que l'analyse eût démenties. Sa doctrine en morale et en politique est que chacun a droit à toutes choses ; que le conflit de ces droits amène l'état de guerre ; que la force établit la paix et institue la société ; qu'il n'y a pas d'autre équité que cette force, et pas d'autre garantie de l'ordre public que le pouvoir absolu et victorieux de toute espèce de résistances. En métaphysique, il étend le nom de Matière et l'empire de la nécessité sur tout ce qui a une existence réelle, y compris l'intelligence suprême et toutes les intelligences inférieures ; il aboutit ainsi à une sorte de panthéisme, qu'il ne professe pourtant pas expressément. Une de ses maximes est que nous ne pouvons rien démontrer, sinon à l'égard des objets dont les causes sont en notre puissance. Telles sont les opinions qu'on peut considérer comme le fonds de son système, quoiqu'il lui arrive parfois de les contredire dans le cours de ses ouvrages. Sa philosophie se divise en trois sections, sous les titres *De corpore, de homine, de civitate* ; « Du corps

« en générale
« en société
possible ;
de doutes
en six sec
qu'il en so
la partie i
Hobbes. Je
par le tit
cette logiq
traduite, n
ductions de
un élève de
logica, par
sont une me
être contest
tion des idé
mots ; le tra
l'art syllogis
reurs ; et le
réellement c
traducteur ;
tesse ; mais
profondes.
pour penser
ne découvre
le pressent
que pour les
la science so
mouvements
suppose celle
de philosoph

« en général ; de l'homme, individu animé ; de l'homme « en société. » J'ignore si cette division est la meilleure possible ; mais j'avoue qu'il me resterait encore plus de doutes sur celle de l'*Instauratio magna* de Bacon , en six sections, comme vous venez de le voir. Quoi qu'il en soit, c'est par un traité de logique que s'ouvre la partie intitulée *De corpore* dans la philosophie de Hobbes. Je ne sais encore si cet article est assez annoncé par le titre vague sous lequel il est compris ; mais cette logique, fort connue depuis que M. de Tracy l'a traduite, me semble en effet une des meilleures productions de Hobbes, celle où l'on reconnaîtrait le mieux un élève de Bacon. Elle est intitulée *Computatio sive logica*, parce que, selon l'auteur, calculer et raisonner sont une même chose ; ce qui néanmoins pourrait aussi être contesté. Le premier chapitre traite de la formation des idées ; le deuxième, de leur expression ou des mots ; le troisième, de la proposition ; le quatrième, de l'art syllogistique ; le cinquième, des causes de nos erreurs ; et le sixième, de la méthode. Cette logique est réellement originale, quoique incomplète, de l'aveu du traducteur ; certains détails y peuvent manquer de justesse ; mais elle présente beaucoup de vues neuves et profondes. Hobbes considère les mots comme notes pour penser et comme signes pour communiquer. S'il ne découvre pas le vice des procédés syllogistiques, il le pressent du moins, et n'expose les règles de cet art que pour les déclarer à peu près inefficaces. Il sait que la science sociale doit reposer sur la connaissance des mouvements de l'âme, et que cette connaissance présuppose celle des idées et des sensations. Outre ce cours de philosophie, il a laissé un traité du droit naturel

et du droit civil, sous le titre de *Corps politique* ; un autre ouvrage intitulé *Leviathan*, où il s'agit principalement des relations du sacerdoce avec l'empire ; quelques opuscules sur ces mêmes matières ; une version anglaise de Thucydide, dont j'aurai occasion de vous reparler, et une traduction de l'Iliade et de l'Odyssée en vers anglais. Il lisait peu, écrivait beaucoup, pensait davantage. Il remonte, comme Bacon, à la source de toutes nos pensées ; il reconnaît, comme Descartes, que les qualités sensibles des corps ne consistent que dans la diversité des mouvements de la matière ; il ne voit dans nos connaissances que le produit de nos sensations ; dans nos mœurs, que les résultats de nos institutions sociales ; la nature, selon lui, ne donne que des appétits ; elle n'établit ni droit, ni justice, elle nous met et nous laisse dans l'état de guerre. Peut-être les circonstances tumultueuses au sein desquelles Hobbes a vécu ont-elles influé sur ses opinions : peut-être aussi ses idées politiques n'auraient-elles besoin que d'être mieux enchaînées et développées pour devenir plus morales. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de voir en lui, malgré les doctrines fausses et dangereuses qu'on lui doit reprocher, l'un des hommes du dix-septième siècle dont les études ont contribué aux progrès de l'esprit humain.

Né huit ans avant Descartes, il lui a survécu vingt-huit ans. Je l'ai placé immédiatement après Bacon, à cause des rapports qu'il est possible de remarquer entre leurs idées ; rapports qui ne sont néanmoins ni aussi intimes ni aussi habituels qu'on l'a quelquefois supposé. Vous en pouvez juger, Messieurs, d'après ce que vous venez d'entendre. Trois autres écrivains,

Campanel
ont publié
du même
philosoph
beaucoup
peu de mo
prochaine
des travail

Campanella , Vossius père, et Bérigard ou Beauregard ont publié, dans le cours des cinquante premières années du même siècle, des livres qui appartiennent aussi à la philosophie générale, mais qui n'ont pas conservé, à beaucoup près, autant de célébrité : je n'aurai que peu de mots à vous en dire au commencement de notre prochaine séance, où je vous entretiendrai ensuite des travaux de Descartes et de Gassendi.

NEUVIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — CAMPANELLA, VOSSIUS, BÉRIGARD, DESCARTES, GASSENDI.

Messieurs, après avoir porté nos regards sur l'état général de la littérature et même de la société entière durant le seizième siècle, nous y avons particulièrement suivi le cours des études philosophiques, les mouvements et les démêlés des sectes, les progrès des sciences exactes et des sciences naturelles, ceux de la logique, de la métaphysique et de la morale. Vous avez vu presque tous les littérateurs habiles de cet âge mémorable prendre part à ces divers travaux, et quelques philosophes de profession, s'ils n'inventaient pas de nouveaux systèmes, essayer du moins de rajeunir et de perfectionner d'anciennes doctrines. L'aristotélisme continuait de prévaloir, mais sous les trois couleurs différentes que lui avaient fait prendre la scolastique, les commentaires d'Averrhoès, et autrefois ceux d'Alexandre d'Aphrodisie. Le crédit de la scolastique s'affaiblissait de jour en jour; l'averrhoïsme, presque aussi barbare, conservait peu de partisans, et en acquérait encore moins : on voulait un péripatétisme raisonnable et poli, que le bon goût pût avouer. De son côté, le platonisme, ressuscité par Gémistus Pléthon et par Marsile Ficin, était redevenu le principal élément d'un syncrétisme nouveau, allié informe et variable de beaucoup d'autres doctrines pythagoriques, éléatiques, aristotéliques, même

rabbinique
mysticisme
occultes.
remarque
neille Agr
les résultats
distingué
teur de l'
sophes, se
mystérieu
toire et ré
mystiques
théisme Pe
Plus,
derniers ai
moins qu'
tous, nous
Au nombre
odieuses ou
traités de l
de François
core l'art de
Les science
davantage
des essais d
plus avancé
guère alors
che les pri
essentiels d
l'histoire d
se confond
tres, avec

rabbiniques et cabalistiques. C'était encore une fois le mysticisme aboutissant à la magie et à toutes les sciences occultes. Parmi ces étranges éclectiques, je vous ai fait remarquer Renschlin, George de Venise, Henri Cornille Agrippa, Cardan, Guillaume Postel ; j'ai exposé les résultats de leurs travaux ou de leurs rêveries. J'ai distingué Telesio, qui s'annonçait comme le restaurateur de l'école d'Élée, et Paracelse, le chef des théosophes, secte consacrée à ces doctrines et à ces pratiques mystérieuses dont Jean-Baptiste Porta a tracé l'histoire et révélé les secrets. Un effet des extravagances mystiques est de provoquer l'incrédulité : on accusa d'athéisme Pomponace, Simon Porta, Gomez Pereyra, et plus, Giordano Bruno, Vanini; et, quoique les deux derniers aient péri victimes de cette imputation, les motifs qu'on a de la croire mal fondée à l'égard de tous, nous ont paru, sinon décisifs, du moins suffisants. Au nombre des travaux utiles, contemporains de ces odieuses ou déplorables querelles, nous avons placé les traités de logique de Vivès, de Cardan, de Zabarella, de François Piccolomini, de Ramus. Ce n'était pas encore l'art de penser, mais une plus tolérable dialectique. Les sciences politiques et morales se sont enrichies bien davantage des livres de Machiavel et de Bodin, surtout des essais ou plutôt du chef-d'œuvre de Montaigne, le plus avancé des philosophes de cet âge. On ne cultivait guère alors d'autre métaphysique que celle qui recherche les principes et l'origine des choses, les attributs essentiels des substances matérielles et spirituelles. L'histoire de cette ontologie et de cette pneumatologie se confond au seizième siècle, comme en tous les autres, avec celle des sectes. Une plus profitable méta-

physique a pour objets l'analyse de l'entendement humain, la reconnaissance de ses facultés, la formation, l'expression, la déduction et la classification de ses idées. En ce genre, je n'ai eu à vous indiquer, Messieurs, que l'Examen des esprits par Huarte, les Essais de Cremonini sur les sens, de Fyens sur l'imagination. Mais Bacon était né; et l'apparition de son grand ouvrage ouvre avec éclat l'histoire de la philosophie du dix-septième siècle. J'ai mis sous vos yeux le plan et les principaux résultats de l'*Instauratio magna*, et j'ai tâché de faire sentir la haute importance de cette rénovation générale des sciences, sans en dissimuler les imperfections. Notre dernière séance s'est terminée par des observations sur les doctrines de Hobbes, qui a été quelquefois représenté comme le disciple de Bacon. A vrai dire, Messieurs, il n'y a point de nom à placer entre ceux de Bacon et de Descartes. Cependant je vous ai annoncé que j'aurais à vous parler de quelques écrits publiés avant 1650 par Campanella, par Vossius père, et par Bérigard. Ces trois auteurs ne vont pas nous arrêter longtemps.

Il est arrivé à Campanella d'écrire que toutes nos facultés intellectuelles procèdent de celle de sentir; et que l'analogie, en nous conduisant du connu à l'inconnu, dirige toutes les découvertes. Mais Condillac, qui envisageait dans leur ensemble les œuvres de Campanella, sa philosophie épilogistique, sa philosophie réelle, rationnelle, universelle, et ses deux livres de magie, n'a eu que trop de raison de le déclarer aussi visionnaire que Telesio, pour lequel il avait conçu un vif enthousiasme. Thomas Campanella était né en Calabre, en 1568 : ses talents s'annoncèrent dès son jeune âge.

On dit qu
On sait q
bonne he
ration. Il
bus impo
En 1599,
Traduit ci
tion, reco
norable du
chelieu lui
vres, et m
Philosoph
1591 : tous
siècle. L'un
Atheismus
nommé *At*
ments des a
gueusement
surplus, que
les êtres ont
tent. Le mo
les rayons de
les arcs de s
mouvement.
et lui donna
cette matière
et fit la ter
qu'ils sont c
corps étrange
qui engendre
ment, car il
trois substan

On dit qu'il apprit d'un rabbin l'art de Raymond Lulle. On sait que l'originalité de ses opinions lui suscita de bonne heure des ennemis. Ils l'accusèrent de conspiration. Il est un de ceux à qui le fameux livre *De tribus impostoribus* a été fort mal à propos attribué. En 1599, il fut condamné à une détention perpétuelle. Traduit cinq fois en jugement, il subit sept fois la question, recouvra sa liberté en 1626 par l'entremise honorable du pape Urbain VIII, vint en France, où Richelieu lui fit, dit-on, une pension de deux mille livres, et mourut en 1639. Le premier de ses ouvrages, *Philosophia sensibus demonstrata*, avait paru en 1591 : tous les autres ont été publiés au dix-septième siècle. L'un des plus renommés autrefois a pour titre *Atheismus triumphatus*; on disait qu'il eût été mieux nommé *Atheismus triumphans*, parce que les arguments des athées et des mécréants y semblaient plus soigneusement exposés que fortement combattus. Voici, au surplus, quelques-uns des dogmes de Campanella. Tous les êtres ont horreur du vide, et par conséquent ils sentent. Le monde est un animal qui sent. Ses mains sont les rayons de lumière; ses yeux sont les étoiles; ses pieds, les arcs de sa circonférence : sa sphéricité le dispose au mouvement. Dieu mit la matière au milieu de l'espace, et lui donna deux principes actifs : la chaleur qui divisa cette matière et fit les cieux, le froid qui la condensa et fit la terre. Les cieux sont incorruptibles, parce qu'ils sont composés de feu et n'admettent point de corps étrangers. Il y a deux éléments, le soleil et la terre, qui engendrent toutes choses. L'air n'est point un élément, car il n'engendre rien; l'homme est composé de trois substances : le corps, l'esprit et l'âme; le corps

est l'organe, et l'esprit le véhicule de l'âme, qui donne la vie à l'un et à l'autre. Nous avons, Messieurs, souvent rencontré cette distinction de l'âme et de l'esprit; elle remonte à l'ancienne secte péripatéticienne. Les autres idées de Campanella lui sont plus personnelles, et suffiraient, je crois, pour prouver qu'il ne méritait ni les persécutions qu'il a souffertes ni l'attention qu'on a donnée à sa philosophie.

Gérard-Jean Vossius est un écrivain, à tous égards, plus recommandable, plus positif et plus sage. Je fais mention de lui à raison de celui de ses ouvrages qui est intitulé : *De artium et scientiarum natura libri quinque*. Le premier de ces cinq livres concerne la grammaire, la gymnastique, la musique et l'art graphique; le second, la littérature et les sciences historiques; le troisième, les mathématiques pures et appliquées. Le quatrième est consacré à la logique, et renferme une fort bonne analyse de l'Organon d'Aristote. Le cinquième traite de la philosophie, spéculative et pratique, de la métaphysique, de la morale, de la politique, de l'art militaire, de la médecine et de la théologie naturelle. On a mis à la suite de ses livres une notice des anciennes sectes, dans laquelle Bayle et d'autres critiques ont remarqué plusieurs inexactitudes. Il faut noter qu'elle n'a été imprimée que neuf ans après la mort de Vossius, arrivée en 1649, à Amsterdam. Ses livres sur la nature des sciences et des arts sont, je l'avoue, plus philologiques et historiques que philosophiques. Les notions d'idéologie qu'on y peut recueillir lui appartiennent moins qu'à ses devanciers. Il ne discute et ne modifie guère les opinions qu'il extrait des anciens livres, et qu'il emprunte surtout aux stoïciens, pour lesquels il a de la prédilec-

tion, com
pas moins
sa philoso
coup plus
chez la p
non scolas
commence

Dans la
rigard, qui
patétisme d
ionique, de
gina un syst
nom de ce
de Bérigard
Provence, à
occupa des
mourut en
tient l'immo
trine de Ga
struction d'
il mit au jou
logues de Pis
tote. L'autor
tée au sein d
tant à n'y p
des hommag
guer sa dial
de parlement
sa Métaphy
amendement
circonspecti
encore de sù

tion, comme son compatriote Juste-Lipse. J. n'en suis pas moins persuadé que ceux qui étudient sérieusement sa philosophie et son histoire auraient à puiser beaucoup plus de véritable instruction chez Vossius que chez la plupart des métaphysiciens, scolastiques ou non scolastiques, de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième.

Dans la seconde de ces deux classes est compris Bérigard, qui, pour ruiner ce qui restait de crédit au péripatétisme des écoles, entreprit de renouveler la secte ionique, dont les dogmes sont si peu connus, et imagina un système obscur, que l'on trouva dangereux. Le nom de ce personnage est Claude Guilletmet, seigneur de Bérigard ou Beauregard. Né à Moulins, il étudia en Provence, à Aix, vint s'établir à Paris, passa en Italie, occupa des chaires publiques à Pise et à Padoue, où il mourut en 1663. Dans un livre publié en 1632 il soutient l'immobilité de la terre, et se récrie contre la doctrine de Galilée : c'était préluder assez mal à sa construction d'un nouvel édifice philosophique. En 1643, il mit au jour sous le titre de *Circulus Pisanus*, ou *Dialogues de Pise*, un commentaire sur la physique d'Aristote. L'autorité de ce philosophe grec, toujours respectée au sein de l'université parisienne, commençait pourtant à n'y plus obtenir une obéissance aussi servile ni des hommages aussi unanimes. En ordonnant d'enseigner sa dialectique et sa morale, le gouvernement et le parlement avaient permis, prescrit même de corriger sa Métaphysique et sa Physique. Toutefois de pareils amendements exigeaient en ce temps-là beaucoup de circonspection plutôt que de science. Il n'y avait point encore de sûreté à contredire trop ouvertement l'oracle

des écoles; ceux qui avaient eu cette témérité, s'en étaient fort mal trouvés. Fallait-il moins de précautions en Italie? Non, sans doute; car la puissance ecclésiastique y maintenait l'empire du péripatétisme, et s'alarmait de toute innovation dans l'enseignement. Bérigard s'est donc bien gardé d'abjurer expressément cette philosophie: au contraire, il déclare qu'il la professe, et feint si bien de n'en vouloir pas enseigner d'autre, qu'on a dit, et qu'on répète encore dans les dictionnaires, qu'il ne croyait qu'en Aristote. Mais il convient d'observer d'abord quels noms il impose aux deux interlocuteurs de ses dialogues pisans: le premier, Charilaüs, ou l'homme qui ne veut pas perdre les bonnes grâces publiques, est un déterminé partisan des doctrines reçues; sa devise est le péripatétisme, tout le péripatétisme, rien que le péripatétisme. Le second s'appelle Aristée; il cherche les meilleures et les plus sages opinions, il s'établit le champion d'un prétendu système ionique. Entre ces deux adversaires, Bérigard, qui les fait parler, évite avec un grand soin de se compromettre lui-même, sans néanmoins qu'il soit très-difficile de démêler, au milieu de tous les ménagements dont il fait usage, que ses propres opinions sont celles d'Aristée. Voilà, du moins, l'idée que Brucker en conçoit, et qui me paraît fort plausible. J'aurais bien plus de peine à souscrire aux éloges que Brucker décerne à ce métaphysicien. Sans doute les accusations d'athéisme et de mécréance intentées contre Bérigard étaient fort injustes; on ne saurait lui refuser d'ailleurs une connaissance très-étendue des controverses qu'il retrace: il vivait dans un temps où l'on n'écrivait et n'enseignait qu'après avoir beaucoup lu et profondément étudié.

Mais qu'i
autant d'a
tion, et q
voulait re
suis pas d

Avant c
dénomina
qu'elle a é
la fin du
dix-septièm
à Campan
que, si on n
parce qu'il
de Thalès.

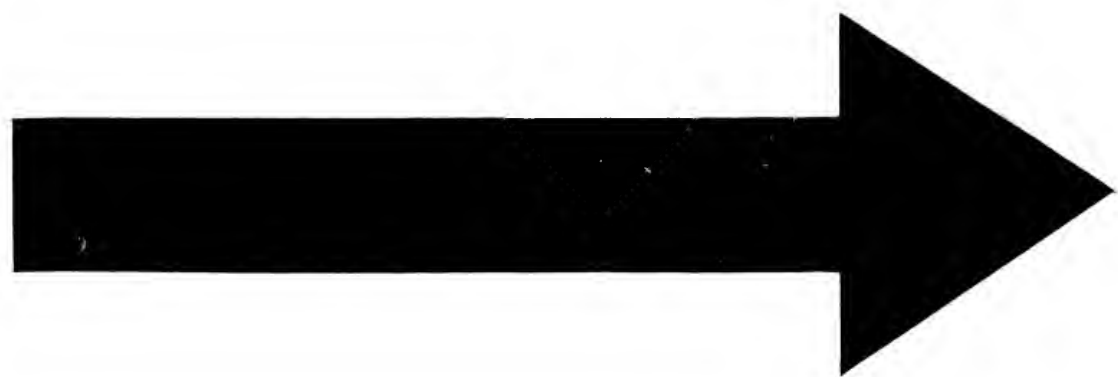
sa propre r
d'un maître
l'être; et al
école, aucun
mis cette ob
très-importa
plus célèbre

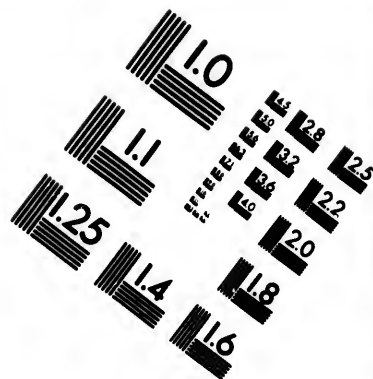
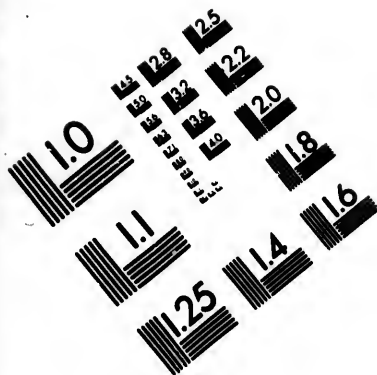
René Des
armes, voya
en Hollande
gien Voet et
soustraire a
ciples la pri
Suède Chris
a lieu de per
il n'avait po
aussi à une r
médiatemen

Mais qu'il ait eu autant de sagacité que de science, autant d'amour de la vérité que de peur de l'inquisition, et que son système valût mieux que celui qu'il voulait renverser sans oser l'attaquer de front, je n'en suis pas du tout convaincu.

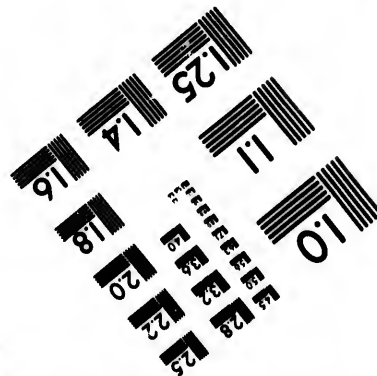
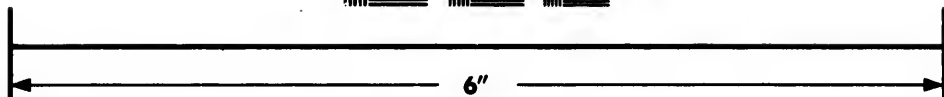
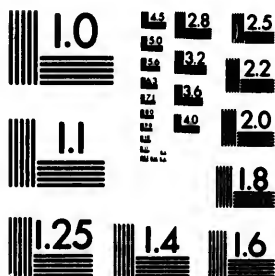
Avant d'arriver à Descartes, je remarquerai que la dénomination de philosophe éclectique est si vague, qu'elle a été appliquée à plusieurs métaphysiciens de la fin du seizième siècle et à presque tous ceux du dix-septième : à Giordano Bruno, à Cardano, à Campanella, à Hobbes, à Descartes lui-même ; et que, si on ne l'a pas étendue à Bérigard, c'est seulement parce qu'il lui a plu de faire de son Aristée un disciple de Thalès. S'il ne faut pour être éclectique qu'exercer sa propre raison, et ne la point asservir aux décisions d'un maître ou d'une secte, tout vrai philosophe doit l'être ; et alors ce nom ne peut servir à désigner aucune école, aucune doctrine particulière. Je vous ai déjà soumis cette observation ; je la répète parce que je la crois très-importante. Mais il est temps de nous occuper du plus célèbre des philosophes français.

René Descartes, né en Touraine en 1596, porta les armes, voyagea dans plusieurs États de l'Europe, se fixa en Hollande, y fut calomnié, poursuivi par le théologien Voet et par le fanatique Schooke, s'enfuit pour se soustraire aux plus graves persécutions, eut pour disciples la princesse Élisabeth de Bavière et la reine de Suède Christine, et mourut à Stockholm en 1650. On a lieu de penser qu'à l'époque de ses premiers travaux il n'avait point lu Bacon ; mais ses pensées tendaient aussi à une rénovation générale. Sa méthode réduit immédiatement en pratique quelques-unes des grandes vues





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
LE 128 125
LE 132
LE 136 122
LE 20
LE 18

10
01

du philosophe anglais ; elle se compose de quatre règles, dont la première, malgré son extrême simplicité, a peut-être contribué plus qu'aucune autre cause aux nouveaux progrès de l'esprit humain. Il nous y prescrit seulement d'éviter les jugements précipités, de ne rien affirmer au delà de ce que nous avons conçu et reconnu, de n'admettre enfin d'autres vérités que celles dont l'évidence exclut tout pouvoir de douter. C'était affranchir la raison du joug de l'autorité, soumettre à l'examen tout ce que le platonisme et le péripatétisme et les écoles avaient consacré sous le nom de principes. S'il n'a conseillé que la vérification des jugements, s'il a moins senti que Bacon la nécessité de remonter à l'origine et aux éléments de toutes nos idées, il est juste de dire qu'il a plus étudié la nature de nos facultés intellectuelles. S'il s'est laissé entraîner bien vite dans les théories platoniques, c'était du moins en y portant une rigueur que personne encore n'y avait introduite. Il a donné à l'innéisme une précision parfaite ; il a établi la distinction la plus sévère entre nos organes et notre intelligence, qu'il a pourvue d'idées innées, apparemment afin de ne rien conserver de la philosophie d'Aristote. D'un autre côté, il a jeté dans l'algèbre, dans la géométrie, dans la mécanique, dans l'optique, de plus vives lumières : c'est à ces sciences qu'il a réellement appliqué sa méthode. Son imagination a fait tout le reste ; elle a construit l'entendement humain et l'univers, au lieu de les analyser ; et son école n'a pu maintenir ces systèmes, parce qu'ils étaient trop faibles contre les mouvements qu'il avait imprimés lui-même à la raison. Ce n'est là, Messieurs, qu'un premier aperçu de sa philosophie, nous devons plus

d'atten

Je vi
de sa n
question
peut con
plus sim
fasse des
Cet essai
nait le g
hommag
adversair
M. de Tra
qui ne so
pages de l
dans toute
profond,
Descartes
l'un d'avo
méthode
tout entiè
de nos étu
les, par le
mérite qu'à
marqué da
des plus he
traité fort
ques expre
langue y p
propre aux
vère, une
simplicité.
à vérifier,

d'attention à chacun de ses principaux ouvrages.

Je viens de rapporter la première des quatre règles de sa méthode. La seconde veut qu'on divise chaque question en autant de portions ou parcelles qu'elle en peut contenir; la troisième, qu'on procède par ordre, du plus simple au plus composé; et la quatrième, qu'on fasse des énumérations exactes, où rien ne soit omis. Cet essai de Descartes était un chef-d'œuvre, qui contenait le germe de toutes ses idées, et qui a obtenu les hommages, non-seulement de ses disciples, mais des adversaires les plus prononcés de ses autres doctrines. M. de Tracy ne trouve dans Bacon aucune maxime fertile qui ne soit mieux énoncée dans les quarante premières pages de l'admirable *Discours de la méthode*; il ne voit dans toute la grande rénovation rien d'aussi précis, d'aussi profond, d'aussi juste que les quatre règles; il ajoute que Descartes a sur le philosophe anglais deux avantages: l'un d'avoir su réduire tout ce qui constitue la bonne méthode à quatre maximes qui l'embrassent en effet tout entière; l'autre d'avoir reconnu que la première de nos études doit être celle de nos facultés intellectuelles, par lesquelles nous connaissons tout le reste. Un mérite qu'à mon avis, Messieurs, ou n'a point assez remarqué dans ce *Discours* est d'avoir été, en 1637, un des plus heureux essais de la prose française; c'est un traité fort bien écrit. On y rencontre, il est vrai, quelques expressions qui ne sont plus usitées; mais notre langue y prend déjà les caractères qui la rendent si propre aux matières philosophiques, une précision sévère, une clarté inaltérable, une élégante et noble simplicité. Ces quatre préceptes ont enhardi à douter, à vérifier, à se défier, en matière profane, de toutes

les fortes croyances : c'était là, nous ne pouvons trop le redire, un éminent et immense service, bien que, du reste, ces préceptes soient purement négatifs; qu'ils enseignent plus à éviter l'erreur qu'à rechercher la vérité; qu'ils ne tendent point à la rectification immédiate des idées, ni à la détermination de la valeur des signes. Encore une fois, ils ne sont guère applicables qu'aux jugements, qu'aux propositions; et ils supposent la présence ou l'absence d'une évidence essentielle antérieure à l'observation des faits. Voilà peut-être pourquoi ils n'ont pas préservé Descartes d'un assez grand nombre d'illusions, si même ils ne l'y ont pas entraîné.

En 1641 il publia en latin le livre intitulé *Meditationes de prima philosophia*. Ce second ouvrage, qui a été traduit en français par le duc de Luynes, est quelquefois un développement du premier. Le doute méthodique y est reproduit; on y revoit l'intelligence humaine commencer par reconnaître sa propre existence. D'autres propositions déjà énoncées dans le Discours sur la méthode, sont expliquées plus au long, et, selon Descartes, rigoureusement démontrées dans le second ouvrage. Il a pour objet d'avoir, que l'idée que nous concevons de Dieu suffit pour prouver qu'il existe; que la certitude de toutes nos connaissances, même en géométrie, dépend de la connaissance que nous avons de Dieu; que les notions que nous acquérons des choses physiques ne sont jamais aussi fermes ni aussi évidentes que les raisons qui nous conduisent à la connaissance de Dieu et de notre âme; que, par conséquent, cette double connaissance est la seule base assurée que toutes les autres puissent avoir.

Ces
suyé de
Ses con
Gassend
Excepté
franchise
de Dieu.
Mais De
et signale
pas s'éton
siècle qu
fondemer
manière
de montr
on suppos
conséquer
qui on les
doit être
rendre im
déplorable
l'histoire d
souvent q
tour à tou
L'expérien
controvers
phe de la
les limites
dire à l'ho
à Arnauld
sagesse; m
s'en dispens
tarderai pe

Ces propositions et celles qui s'y rattachent ont essuyé des objections auxquelles Descartes a répondu. Ses contradicteurs étaient Catérus, Hobbes, Arnauld, Gassendi, le jésuite Bourdin, et divers théologiens. Excepté Hobbes, tous professaient, avec une parfaite franchise, les croyances fondamentales de l'existence de Dieu, de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme. Mais Descartes lui-même ayant été accusé d'athéisme et signalé comme un précurseur de Spinoza, il ne faut pas s'étonner que ses adversaires, tant au dix-septième siècle qu'au suivant, aient essuyé, avec aussi peu de fondement, le même reproche. Sans doute c'est une manière fort légitime de combattre une doctrine que de montrer les conséquences dangereuses auxquelles on suppose qu'elle aboutit; mais, lorsque ces prétendues conséquences sont désavouées hautement par celui à qui on les oppose, transformer en accusation ce qui ne doit être qu'une objection n'est plus qu'un moyen de rendre impossible toute discussion véritable. Or ce déplorable genre de combat, si fréquent dans toute l'histoire de la philosophie, ne se répète nulle part plus souvent que dans celle du cartésianisme : on le voit tour à tour attaqué et soutenu avec de pareilles armes. L'expérience de tous les siècles a prouvé qu'il n'y a de controverses utiles au progrès des sciences, au triomphe de la vérité, que celles qui se maintiennent dans les limites de la plus décente modération; et l'on doit dire à l'honneur de Descartes que dans ses réponses à Arnauld et à Catérus il donne l'exemple de cette rare sagesse; malheureusement, on est forcé d'avouer qu'il s'en dispense à l'égard de Bourdin et de Gassendi. Je ne tarderai point, Messieurs, à vous parler des travaux

de Gassendi ; et vous reconnaîtrez, je crois, que ce philosophe méritait les plus grands égards.

Pour vous donner dès ce moment une idée des objections qu'il faisait à Descartes et des réponses de celui-ci, je dirai que la célèbre sentence, « Je pense, donc je suis, » ne paraissait à Gassendi qu'un enthymème, qu'un syllogisme tronqué, ayant nécessairement pour majeure sous-entendue la proposition, « Qui pense existe ; » ce qui ramenait une généralité à l'entrée de la philosophie. C'était précisément ce que Descartes voulait éviter : aussi répond-il, en propres termes, que, lorsque nous apercevons que *nous sommes des choses qui pensent*, c'est une première notion qui n'est tirée d'aucun syllogisme. Selon lui, nous ne concluons pas notre existence de notre pensée, et notre pensée de notre doute, par la force d'un raisonnement, mais *par une simple inspection de l'esprit*. Ce sont encore ses termes. De son côté, Gassendi soutient que le mot *donc*, partout où il s'introduit, signale une conséquence, suppose des prémisses et un raisonnement. Descartes réplique que, tout au contraire, c'est la prétendue majeure, « Ce qui pense est, » qui nous est enseignée par cela même qu'il nous est impossible de penser sans exister ; et, chose fort remarquable, il se laisse entraîner jusqu'à dire que *le procédé naturel de notre intelligence est de former les propositions générales de la connaissance des particulières*. Comme cette maxime peut sembler peu conciliable avec certains articles du système cartésien, il n'est pas superflu d'observer qu'elle se lit, exprimée de la même manière, en deux endroits fort distincts des écrits de Descartes ; et que, la seconde fois, il l'étend à des axiomes tels que « Le tout est plus grand que

« la par
que ; ce
réellem
cette na
preuve
qui les
faites su
rayons c
intelligen
les prop
effectiver
la vérité
et de la c
revenant
rait dema
réellement
du fait mé
mieux inst
notre espr
doute et su
L'ouvra
chainé tou
de *Princip*
a été tradu
section, to
l'origine d
sent plus
sur la mét
l'article de
n'admet da
sens, Desc
l'analyse d

« la partie. » Il y aurait bien matière ici à quelque critique ; car on peut douter que les cas particuliers soient réellement les preuves des propositions générales de cette nature ; ils en offrent tout au plus l'explication. Leur preuve est dans les idées mêmes, dans le sens des mots qui les expriment. Ce n'est point par des expériences faites sur plusieurs cercles qu'on sait que tous les rayons d'un cercle sont égaux, mais par la parfaite intelligence des termes de cercle et de rayons. Parmi les propositions universelles, il en est qui résument effectivement des faits particuliers ; il y en a aussi dont la vérité dépend de la comparaison immédiate des idées et de la corrélation des termes qui les représentent. En revenant à la sentence, « Je pense, donc je suis, » on pourrait demander si la connaissance de notre existence a réellement besoin d'être acquise, si elle ne résulte pas du fait même de notre sensibilité, si nous en sommes mieux instruits par ou ne sait quelle *inspection de notre esprit*, c'est-à-dire par des réflexions sur notre doute et sur notre pensée.

L'ouvrage où Descartes a le mieux rassemblé et enchaîné toutes ses doctrines est celui qui porte le nom de *Principes de la philosophie*, et qui, composé en latin, a été traduit par Picot en langue française. Une première section, toute métaphysique, est destinée à rechercher l'origine des connaissances humaines. Là se reproduisent plusieurs des notions exposées dans le Discours sur la méthode et dans les *Méditations*, spécialement l'article des idées innées. En combattant l'opinion qui n'admet dans l'entendement que ce qui a passé par les sens, Descartes bannit encore une fois l'observation et l'analyse de toutes les études morales. La seconde par-

tie est une sorte de physique générale qui tend à expliquer les premières lois de la nature, les éléments de la matière, les propriétés de l'espace et du mouvement. Un système du monde est exposé dans la troisième section, et la quatrième concerne la terre. Descartes, au lieu d'étudier l'univers, a mieux aimé le bâtir, et n'a demandé pour cela que de la matière et du mouvement. On s'est longtemps occupé de son roman des trois éléments et des trois ordres de tourbillons : éléments grossiers, globuleux et subtils ; tourbillons solaires, planétaires et lunaires. Après avoir reconnu la futilité de ces hypothèses, on a persisté à les exalter comme ingénieuses : nous n'y pouvons plus voir aujourd'hui qu'un exemple des égarements auxquels le génie s'expose dès qu'il abandonne les méthodes exactes.

Descartes a écrit en français son *Traité des passions*, où il rapporte à l'amour et à la haine tous les sentiments du cœur humain : il montre qu'ils ne sont jamais que des variétés, des circonstances, des situations diverses de l'une ou de l'autre de ces deux principales affections ; et cette analyse instructive est accompagnée d'observations anatomiques et physiologiques, qui ne sont pas d'une parfaite exactitude, mais qui prouvent que ce philosophe ne négligeait aucune des études qui pouvaient jeter quelque lumière sur ses doctrines. Le *Monde ou le Traité de la lumière* explique le système des trois éléments et des tourbillons : c'est une sorte d'appendice de la troisième et de la quatrième section des *Principes de la philosophie*. Nous voyons dans les deux livres intitulés *L'homme et la formation du fœtus* quels rapports Descartes établissait entre sa métaphysique et les notions de physiologie qu'il s'était formées.

« Les pa
 « cerveau
 « stance,
 « et très-
 « figures
 « cie de la
 « tion et
 « vent être
 « formes
 « rer imm
 « chine, e
 cartes ava
 comme le
 partie du
 quelle mar
 sance des o
 je l'ai dit,
 toute sens
 Pour re
 faut envisa
 tes. Sa *Géo*
 gloire imm
 qu'alors les
 exprimées
 sentait, ou
 Descartes
 cette notati
 et à l'étend
 aussi de lu
 gnes, le no
 peut avoir
 découvertes

« Les parties du sang, dit-il, qui pénètrent jusqu'au
 « cerveau n'y servent pas seulement à nourrir sa sub-
 « stance, mais aussi à y produire une flamme très-vive
 « et très-pure, qu'on nomme les esprits animaux... Les
 « figures qui se tracent dans ces esprits sur la superfi-
 « cie de la glande pinéale, où est le siège de l'imagina-
 « tion et du sens commun (*sensorium commune*), doi-
 « vent être prises pour les idées, c'est-à-dire pour les
 « formes ou images que l'âme raisonnable doit considé-
 « rer immédiatement, lorsque, étant unie à cette ma-
 « chine, elle imaginera ou sentira quelque objet. » Des-
 cartes avait déjà, dans le *Traité des passions*, désigné
 comme le siège de l'âme, cette glande pinéale, la seule
 partie du cerveau qui ne soit pas double. Voilà de
 quelle manière il faisait arriver à l'âme la connais-
 sance des objets sensibles; mais il lui attribuait, comme
 je l'ai dit, d'autres idées plus intimes et antérieures à
 toute sensation.

Pour reprendre une haute idée de son génie, il le
 faut envisager cultivant et enrichissant les sciences exac-
 tes. Sa *Géométrie* peut sembler, de tous ses titres à une
 gloire immortelle, le plus imposant et le plus sûr : jus-
 qu'alors les puissances d'une quantité n'avaient été
 exprimées que par la répétition de la lettre qui la repré-
 sentait, ou que par les initiales des mots *carré*, *cube*, etc.
 Descartes inventa les exposants; et l'on sait combien
 cette notation a contribué à la simplicité, à la rapidité
 et à l'étendue des calculs. Les mathématiciens apprirent
 aussi de lui à reconnaître, par les alternatives des si-
 gnes, le nombre des racines réelles qu'une équation
 peut avoir; et, pour ne point rappeler quelques autres
 découvertes, il appliqua, beaucoup mieux qu'on ne

l'avait su faire encore, l'algèbre à la géométrie; il créa des méthodes générales, par lesquelles on put énoncer en langage algébrique et résoudre par une analyse immédiate des problèmes géométriques très-complicés, qui avaient été presque inaccessibles à l'ancienne méthode. Il importe d'observer que ce fut dans sa Méta-physique qu'il puisa les moyens d'agrandir à ce point la science du calcul; les mathématiciens eux-mêmes en ont fait l'aveu, et par là ils ont reconnu que le véritable commencement de tous les progrès de l'esprit humain est dans l'étude profonde qu'il doit faire de ses propres facultés, de ses idées, de ses rapports naturels avec les objets qu'il veut connaître.

Descartes n'a pas su que la réfrangibilité des divers rayons de lumière est inégale; et, manquant de cette connaissance, il a dû laisser beaucoup d'imperfection dans sa Dioptrique; mais il y a établi pour la première fois la loi générale de la réfraction. Ceux qui, après sa mort, ont avancé qu'il s'était frauduleusement attribué cette découverte, qu'elle appartenait à Snell, dont il avait pu lire les manuscrits en Hollande, n'en ont fourni aucune preuve. Le prétendu livre de Snell n'a jamais été publié; et celui de Descartes, imprimé en français dès 1638, en latin en 1644, est le premier où cette théorie soit consignée. Son *Traité des météores* n'est point aussi recommandable; il est en grande partie rempli d'hypothèses et de divinations. Toutefois on y rencontre la vraie théorie de l'arc-en-ciel; et elle fait d'autant plus d'honneur à sa sagacité, qu'il ignorait, comme je viens de le dire, l'inégale réfrangibilité des rayons; mais il procédait à ces recherches par voie d'observation, d'expérience et d'analyse; et c'est encore

ici l'un des
thode phil

En joign
sennue, à C
Arnauld, à
Christine,
réponses q
nombre tot
sept; et la
professées
matière les
que, morale
que, etc. C
des notes ch
les marges
thèque de l'
toutes ces l
édition qui
rendu à ces
avec les ouv
curieux, et
cessaire. Je
missives cell
sée à Voet;
pose le plan
duction pur
écrit de pl
et ne peut p
avait eus à s
La premiè
esquels je v
rés-habile m

ici l'un des plus heureux usages qu'il ait faits de sa méthode philosophique.

En joignant aux lettres qu'il a écrites au P. Mersenne, à Cler sellier, à Henri le Roi, à Henri More, à Arnauld, à Fermat, à la princesse Élisabeth, à la reine Christine, à plus de trente autres correspondants, les réponses que quelques-uns d'eux lui ont adressées, le nombre total des épîtres est de trois cent cinquante-sept; et la plupart sont relatives aux doctrines qu'il a professées dans ses livres. Aussi a-t-on distribué par matière les pièces de cette correspondance métaphysique, morale, physique, médecine, géométrie, dioptrique, etc. Cette classification avait été assez mal faite : des notes chronologiques, qui se lisent manuscrites sur les marges d'un exemplaire de ce recueil, à la bibliothèque de l'Institut, ont fourni le moyen de ranger toutes ces lettres par ordre de dates dans la dernière édition qui en a été publiée en français. Cet ordre a rendu à ces lettres tout leur intérêt; elles sont à lire avec les ouvrages de Descartes, comme un supplément curieux, et un commentaire instructif, quelquefois nécessaire. Je ne compte point au nombre de ses lettres missives celle qui, imprimée à part en 1643, est adressée à Voet; c'est un livre avec une préface qui expose le plan et la division en neuf sections. Cette production purement polémique n'est pas ce que l'auteur a écrit de plus poli et de plus digne d'un philosophe, et ne peut plus servir qu'à l'histoire des démêlés qu'il avait eus à soutenir.

La première conséquence à tirer des détails dans lesquels je viens d'entrer, c'est que Descartes était un très-habile mathématicien. Comme le langage des scien-

ces mathématiques est d'une précision sévère, parce qu'aucun intérêt n'a excité à l'obscurcir et à l'embrouiller; comme les propositions générales ne sont et même ne peuvent être dans ces sciences que des résultats de notions élémentaires bien acquises et non altérées, la méthode cartésienne suffit pour diriger ce genre d'études, si même elle n'y est pas superflue. Peu importe qu'on y prenne les axiomes pour des vérités essentielles, éternelles, immédiatement évidentes, établies *a priori*, puisqu'enfin elles sont certaines. L'erreur où l'on tombe relativement à l'origine et aux caractères des propositions générales ne préjudicie qu'aux sciences qui ne sont pas encore exactes; elle les empêche de le devenir, en les faisant procéder comme si elles l'étaient, quoiqu'en même temps on soutienne quelquefois qu'elles ne pourront jamais l'être. En littérature, en morale, en politique, en histoire, en physique générale, en tout ce qui n'est pas mathématiques, il y a d'abord des faits à vérifier, puis des mots à bien définir, avant d'arriver à aucun résultat. Or, ces deux conditions de tout progrès en de pareils genres d'études, Descartes ne les a pas remplies, n'a point enseigné à les remplir; et, à cet égard, il n'a fait que régénérer le platonisme, qui s'en est toujours dispensé.

On a conçu, dans le monde, contre la science appelée métaphysique, des préventions que je crois injustes et pernicieuses, mais que vous avez vu justifiées en apparence de siècle en siècle par les égarements de plusieurs métaphysiciens, de ceux-là surtout qui, prenant pour des analyses tous les mouvements et tous les élans de leur imagination, se sont exercés à compliquer, à force d'abstractions, de distinctions et de personni-

fications, t
en un tén
tour à tou
celle de P
rentes sect
durant le
en Anglet
sendi et De
moins tant
turer le lan
tions barba
un titre de
en même t
juste défini
qu'on a dro
prime touj
gue telle qu
et sans qu'
La vraie me
quement to
à représen
cette explic
faut qu'elle
ce même la
pris, pour
n'en est pa
découverte
priétés qui
à composer
Messieurs,
de fausseté;
en général à

fications, tout le système intellectuel, et l'ont transformé en un ténébreux amas de prestiges. Ce travers a flétri tour à tour les deux grandes écoles de philosophie, celle de Platon aux temps des gnostiques et des différentes sectes de prétendus éclectiques; celle d'Aristote, durant le long règne de la scolastique du moyen âge, en Angleterre jusqu'à Bacon, en France jusqu'à Gassendi et Descartes. Pour exprimer ou pour nommer du moins tant de chimères, il a fallu déformer et dénaturer le langage, le surcharger de formules et de locutions barbares, dont l'impénétrable obscurité devenait un titre de recommandation aux yeux de la multitude, en même temps qu'elle inspirait aux bons esprits une juste défiance. En effet, c'est surtout en métaphysique, qu'on a droit d'assurer que ce qui est bien conçu s'exprime toujours clairement, et que les idées qu'une langue telle que la nôtre refuse d'exprimer immédiatement et sans qu'on la tourmente ne sont que des rêveries. La vraie métaphysique est celle qui explique méthodiquement tous les mots du langage commun employés à représenter des choses immatérielles; et, pour que cette explication soit claire, pour qu'elle soit réelle, il faut qu'elle soit toujours fournie par d'autres mots de ce même langage assez précis eux-mêmes, assez compris, pour n'avoir besoin d'aucun éclaircissement. Il n'en est pas de cette science comme de celles où la découverte de quelques substances ou de quelques propriétés qui étaient restées inconnues oblige à créer ou à composer de nouvelles dénominations. Mais enfin, Messieurs, ce néologisme obscur, symptôme infaillible de fausseté, n'est point à reprocher à Descartes, ni en général à ses principaux disciples en France depuis

1650 jusqu'en 1800. Son premier soin a été de maintenir dans l'exposé de ses opinions métaphysiques la clarté la plus parfaite; et, en ce point d'une si haute importance, il est un des meilleurs modèles à offrir à ceux qui écrivent pour soutenir ou développer, pour modifier ou combattre ses doctrines.

Le cartésianisme est donc un très-grand fait dans l'histoire si brillante et si honorable de la littérature française du dix-septième siècle. Les travaux de Descartes de 1636 à 1650 sont contemporains de tous les chefs-d'œuvre de Corneille. Ses premiers disciples, Arnauld, Nicole et d'autres solitaires de Port-Royal, ont recueilli, étendu, expliqué ses leçons dans leurs excellents traités de logique et de grammaire, en même temps que Pascal, Molière, Boileau et Racine élevaient rapidement l'art d'écrire en prose et en vers à un degré où il ne s'est pas toujours soutenu depuis. *L'Art poétique* de Boileau et les premiers livres de la *Recherche de la vérité* du cartésien Malebranche parurent ensemble en 1674 : c'était l'époque où la scolastique achevait de perdre son empire, vaincue par le bon goût comme par la raison. Ce triomphe de la philosophie de Descartes sur celle des écoles est une des causes qui amenèrent les éclatants progrès que Bossuet et ses plus dignes émules firent faire au genre oratoire durant les trente dernières années de ce siècle. Ceux des sciences mathématiques et physiques vers ces mêmes temps étaient dus à Descartes encore, au moins en partie, comme nous venons de le reconnaître. S'il a peu cultivé l'histoire, s'il a trop laissé à Gassendi l'avantage de ce genre d'instruction, il n'en est pas moins vrai que sa méthode a contribué à ren-

dre la cr
le corps
cherches
par se co
Descartes
érudit qu
malgré lu
ses lecture
de cette in
époque le
tote, et, à
première é
Roger Bacon
nes, Bacon
même, Leib
ques autres
point dissin
je crois que
conclurai pa
taire sur pre
humaines, s
et que la Fra
er parmi le
devable de s
Il n'y a po
une école, et
travaux de p
pas trop nous
erons d'abor
é vers le mé
inq ans : on
Un village

dre la critique plus exacte et l'érudition plus solide : le corps académique, spécialement consacré à des recherches historiques et philologiques, a commencé par se composer presque entièrement de cartésiens. Descartes lui-même avait été plus studieux et plus érudit qu'il ne lui convenait de l'avouer : il reste, malgré lui, dans ses ouvrages, beaucoup de traces de ses lectures. Quoi qu'il en dise, il avait senti le besoin de cette instruction très-étendue qu'ont acquise à toute époque les métaphysiciens justement célèbres, Aristote, et, à son exemple, les chefs les plus éclairés de la première école d'Alexandrie, Cicéron chez les Romains, Roger Bacon au moyen âge, et, dans les temps modernes, Bacon de Verulam, Gassendi, Malebranche lui-même, Leibnitz, Locke, d'Alembert, Condillac et quelques autres. Ainsi, Messieurs, quoique je ne vous aie point dissimulé les illusions, les erreurs graves dont je crois que Descartes ne s'est point préservé, je n'en conclurai pas moins qu'il a exercé une influence salutaire sur presque toutes les branches des connaissances humaines, sur la direction de la plupart des talents ; et que la France, qu'il a trop peu habitée, doit le compter parmi les hommes de génie auxquels elle est redevable de sa gloire littéraire.

Il n'y a point eu de baconistes ; Descartes a fondé une école, et nous aurons à prendre connaissance des travaux de plusieurs de ses disciples. Mais, pour ne pas trop nous écarter de l'ordre des temps, nous porterons d'abord nos regards sur son rival Gassendi, qui, né vers le même temps que lui, ne lui a survécu que cinq ans : on ne peut guère être plus contemporain.

Un village voisin de Digne en Provence est la patrie

de Pierre Gassendi ou Gassend, qui, après avoir fait rapidement d'excellentes études, a rempli honorablement dans le cours de sa vie différentes fonctions publiques, entre lesquelles je ne remarquerai ici que celle de professeur de mathématiques au Collège Royal de France. Ses talents, son savoir, la droiture et la bonté de son caractère, l'aménité de ses mœurs, lui valurent l'estime et l'amitié de plusieurs hommes de mérite, comme Galilée, dont il partageait les opinions et presque les infortunes par le tendre intérêt qu'il y prenait, Képler, Hobbes, Diodati, Boulliaud, Mydorge, Mersenne, Roberval, Naudé, la Mothe le Vayer, Bernier, Chapelle, Bachaumont, Pascal et Molière. Il mourut à Paris, en 1655, avec la réputation du plus lettré des philosophes, du plus philosophe des littérateurs. Mais il s'agit de prendre une idée de ses travaux et de sa doctrine. Tandis que Descartes, tout en ruinant les fondements de la fausse philosophie, ne faisait pourtant que ressusciter et rajeunir celle de Platon, Gassendi, plus savant que Descartes, plus familier avec l'antiquité, peut-être aussi plus riche d'observations particulières et d'expériences immédiates, s'aperçut le premier qu'après avoir cherché et presque trouvé le droit chemin, on allait rentrer dans la voie large des abstractions, des hypothèses et des erreurs. N'osant pas reproduire le péripatétisme, que son alliance avec la scolastique avait décrédité, il fit revivre l'épicuréisme, et entreprit de le réconcilier avec la théologie chrétienne. C'était une condition difficile et indispensable à remplir. Gassendi employa, pour y satisfaire, tant d'art et de science, qu'il n'essuya aucune condamnation et ne provoqua même aucune plainte. Il parut emprunté

d'écru
 e. pati
 Cependa
 tions d'
 épicurien
 et dans t
 tout par
 De toute
 vèremet
 il le fit sa
 temps il a
 tonisme,
 par une p
 à Leucippe
 il s'était n
 la morale
 pris la pei
 tait d'aill
 malveillan
 pêcher d'y
 ration, qu'i
 de s'interdi
 ces et les
 passait pou
 ble que lui
 leurs mains
 mes les plu
 le plus fam
 ogique plu
 une très-sai
 sources des
 analyse, les
 XX.

d'Épicure, une morale et une physique tout à fait compatibles avec la religion tant naturelle que révélée. Cependant, Messieurs, vous savez de quelles accusations d'athéisme, d'impiété, de libertinage, l'école épicurienne avait été poursuivie dès les anciens temps et dans tout le cours des âges par les stoïciens et surtout par les platoniciens, dénonciateurs de profession. De toutes les sectes, la plus calomniée, ou la plus sévèrement jugée, était celle que Gassendi osait préférer : il le fit sans encombre et sans péril, quoiqu'en même temps il attaquât et la philosophie des écoles, et le platonisme, et les nouveaux systèmes de Descartes. Mais, par une profonde étude de tous les monuments relatifs à Leucippe, à Démocrite, à Épicure et à leurs disciples, il s'était mis en état de montrer qu'on avait réproché la morale et la physique de cette école sans avoir pris la peine de les bien connaître. Comme il ne portait d'ailleurs dans ces discussions aucune sorte de malveillance, ses adversaires ne pouvaient guère s'empêcher d'y garder aussi quelque mesure; et sa modération, qu'ils n'imitaient qu'à demi, les forçait du moins de s'interdire à son égard les dénonciations, les menaces et les injures les plus grossières. Aucun d'eux ne passait pour plus intègre, plus pieux, plus irréprochable que lui. Toutes ces circonstances arrachaient de leurs mains, quand ils le voulaient combattre, leurs armes les plus redoutables, celles dont l'usage leur était le plus familier. Enfin il s'était réservé l'avantage d'une logique plus rigoureuse que la leur, et déjà fondée sur une très-saine idéologie. Il connaissait et indiquait les sources des connaissances réelles, la puissance de l'analyse, les écueils ou les vices de la synthèse; et, bien

qu'ennemi déclaré du péripatétisme tel qu'on le professait encore, il ne négligeait pas d'employer au besoin les résultats les plus sûrs et les plus pratiques de la dialectique d'Aristote. Nous devons le considérer bien moins comme le restaurateur de la philosophie d'Épictète, quoiqu'il se soit annoncé pour tel, que comme le plus digne intermédiaire entre Bacon et Locke.

Les ouvrages de Gassendi remplissent six volumes in-folio, dans l'édition qui en a été donnée en 1658, trois ans après sa mort, et qui s'est reproduite à Florence en 1727. Les deux premiers contiennent un cours de philosophie, c'est-à-dire des traités de logique, de physique et de morale. Qu'il n'admette que ces trois parties de la philosophie, qu'il ne fasse point un traité particulier de métaphysique, c'est déjà un fait assez remarquable. Sa doctrine positive ne l'est pas moins. Non content de répéter, après tant d'autres, que toutes les idées proviennent des sens, il le prouve; il conçoit le plan d'un tableau généalogique, où toutes les notions se distribueraient selon l'ordre de leurs développements depuis celles qui représentent de purs individus jusqu'aux plus hautes généralités. Il cherche entre le scepticisme et le dogmatisme les origines de la vraie science; et il les trouve dans les sens qui attestent les faits et dans l'entendement qui les compare. Sa logique traite successivement de l'idée, du jugement, du raisonnement et de la méthode; c'est la division ordinaire; mais il s'applique à distribuer les idées en deux classes : celles qui naissent immédiatement des sensations, et celles que la réflexion compose des premières. Nous retrouverons chez Locke la même théorie. Les sections consacrées au jugement et au raisonne-

ment ne
mais Ga
la diffé
première
position,
Ainsi, M
synthèse
les quelq
croit le r
travail, q
conclura
L'analyse
mauvais r
voudra pr
même, qu
et, s'il ne
vent que
l'appareil
l'honneur
peut mult
tiles et im
le plus gra
quelques s
être beauc
en doute le
regardera
La phy
deux autre
trois secti
et les corp
de celle d
atomes, et

ment ne contiennent que des notions plus communes; mais Gassendi, en traitant de la méthode, fait consister la différence entre la synthèse et l'analyse en ce que la première commence par examiner l'attribut d'une proposition, au lieu que l'analyse étudie d'abord le sujet. Ainsi, Messieurs, veut-on savoir si le luxe est utile, la synthèse cherchera dans la catégorie des choses utiles quelque espèce où le luxe soit compris; et, si elle croit le rencontrer parmi les choses qui provoquent le travail, qui exercent et développent l'industrie, elle en conclura qu'on ne doit pas méconnaître son utilité. L'analyse, au contraire, sans s'informer du bon ou mauvais recensement qu'on a pu faire des choses utiles, voudra premièrement savoir ce que c'est que le luxe lui-même, quelle est sa nature, quels sont ses divers effets; et, s'il ne lui paraît être en soi que l'ostentation, et souvent que l'affectation mensongère de la richesse, que l'appareil des dépenses qu'on ne fait que pour avoir l'honneur de les faire, si elle observe qu'il amène et peut multiplier sans mesure les consommations inutiles et improductives qui appauvrissent les riches et le plus grand nombre des pauvres, tous même excepté quelques serviteurs et quelques ouvriers qui pourraient être beaucoup mieux employés, elle finira par révoquer en doute le bien qu'il se vante de faire à la société, et ne regardera comme avérés que les maux qu'il lui cause.

La physique de Gassendi, plus étendue que les deux autres parties de sa philosophie, est divisée en trois sections, la nature en général, les corps célestes et les corps terrestres : elle ne diffère essentiellement de celle des épicuriens qu'en ce qu'il nie l'éternité des atomes, et qu'il reconnaît un Dieu créateur. Il soutient

contre Descartes que le vide est possible. Il fait, pour définir l'espace et le temps, des efforts plus pénibles qu'heureux, et s'engage en de très-obscurcs méditations sur l'essence de la matière. Quant à la morale naturelle, soit individuelle, soit sociale, il la conçoit comme la science du bonheur ou l'art de vivre heureux. Il ne dit point expressément que nos intérêts bien entendus soient les sources de nos devoirs; mais c'est la conséquence qu'il serait permis de tirer de son enseignement à l'égard des devoirs qui ne sont pas religieux. Du reste, il ne débite sur les quatre vertus cardinales que des choses fort communes; et, quand il disserte sur la liberté, ce n'est pas d'une manière très-lumineuse. Je viens d'indiquer ce qui remplit les deux premiers volumes de ses œuvres. Le troisième contient un abrégé de la philosophie épicurienne, avec des écrits contre Aristote, contre le théosophe Robert Fludd et contre Descartes. Vous avez entendu ses observations sur le célèbre énoncé, « Je pense, donc je suis : » il en propose de semblables sur les idées innées et sur la preuve de l'existence de Dieu tirée de la seule idée d'un être infini, nécessaire et souverainement parfait. Il est étonné, presque effrayé d'une preuve si concise, si rapide, si soudaine du premier des dogmes philosophiques; il veut qu'une vérité dont l'importance est si haute s'établisse sur des fondements dont la solidité soit plus sensible et la consistance mieux garantie. Le tome IV ne concerne que l'astronomie. Le cinquième est biographique et historique : on y trouve le livre de Diogène de Laërte, relatif à Épicure, une vie de ce même Épicure par Gassendi, qui a écrit aussi celles de Peiresc, de Peurbäch, de Régio-

montanus
suivies, d
tails d'his
lettres éc
le dernier
sendi, a r
français, q
lire ceux d
conservé d
phie et d'h
uns de ses
rien à nous
Il est, en t
des plus ha
les combats
si sérieux
reste de cré
il s'est guér
cent. Ce n'es
voir, malgré
jugés dont i
en soit, en p
tre autres d
qui consister
Cette planète
elle passe, e
traient pou
aussi que l'h
ens, et que
que des indiv
l'examiner si
deux pieds ou

montanus, de Copernic et de Tycho-Brahé : elles sont suivies, dans le tome V, d'opuscules sur quelques détails d'histoire et d'une introduction à la musique. Des lettres écrites depuis 1621 jusqu'en 1655 composent le dernier volume. Bernier, l'un des disciples de Gassendi, a réduit ces six in-folio latins à sept in-douze français, qui ont été trouvés un peu longs. Il vaut mieux lire ceux des ouvrages originaux de Gassendi qui ont conservé de l'intérêt; sa logique, ses livres de biographie et d'histoire, plusieurs de ses lettres et quelques-uns de ses écrits polémiques. Il n'a plus aujourd'hui rien à nous apprendre en physique ni en astronomie. Il est, en traitant de cette dernière science, au niveau des plus hautes connaissances de son temps : seulement les combats qu'il livre aux chimères astrologiques sont si sérieux et si laborieux, qu'il semble décéler un reste de crédulité; c'est une maladie qu'il a eue et dont il s'est guéri sans doute, mais il est encore convalescent. Ce n'est pas la seule matière dans laquelle il laisse voir, malgré sa pénétrante sagacité, l'influence des préjugés dont il a été imbu dans son enfance. Quoi qu'il en soit, en parlant du flux et du reflux de la mer, entre autres causes de ce phénomène, il expose celle qui consisterait dans une force attractive de la lune. Cette planète attirerait les eaux au-dessus desquelles elle passe, et celles sur lesquelles elle a passé se refouleraient pour prendre leur niveau. Gassendi a su aussi que l'homme pouvait être doué de plus de cinq sens, et que nous avons commencé par ne connaître que des individus. On peut s'étonner qu'il se soit avisé d'examiner si l'homme est destiné à marcher sur ses deux pieds ou à quatre pattes : il discute sur cette ques-

tion le pour et le contre, comme a fait depuis Jean-Jacques Rousseau. Vous conclurez, Messieurs, de tous ces détails, que Gassendi n'avait point autant de talent et de génie que Descartes; mais il possédait, en divers genres, plus de connaissances positives; et peut-être la philosophie générale qu'on apprendrait de lui serait-elle beaucoup plus réelle. Il a bien moins de célébrité, et il est aisé d'en concevoir les causes. Jamais il ne s'élève à la hauteur où se tient Descartes dans son Discours de la méthode, et surtout dans sa Géométrie. Telle est d'ailleurs, à ce qu'il semble, la nature de l'esprit humain, ou telles sont ses habitudes, que les observations studieuses et timides n'ont point, à ses yeux, l'éclat des spéculations hardies et générales; bien qu'il soit vrai néanmoins et trop prouvé par l'expérience que les méditations solitaires, quand elles ne s'exercent point sur des faits bien reconnus et sur des notions représentées par des signes très-précis, n'enfantent ordinairement que des chimères. Les cartésiens sont donc parvenus, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, à diminuer et presque à éteindre la renommée de Gassendi; en quoi je pense qu'il y a eu encore plus de dommage que d'injustice. Elle n'est pas devenue plus brillante par l'éloge qu'un dominicain appelé Mene a fait de lui et que l'académie de Marseille a couronné en 1767. Dans ces derniers temps, l'académie d'Aix a ouvert, sur le même sujet, un concours qui n'a point eu de résultat. Ainsi rien n'annonce que les ouvrages de Gassendi puissent recouvrer de sitôt plus de gloire et plus d'influence. Ce n'est pas la moins remarquable des expériences qui montrent que les travaux littéraires et philosophiques ont des destinées indépendantes

de leur
Dans
de l'éco
où la p
mençèr

c.
uis Jean-
e, de tous
de talent
en divers
peut-être
lui serait-
célébrité,
mais il ne
dans son
Géométrie
ure de l'es-
que les ob-
à ses yeux,
; bien qu'il
l'expérience
e s'exercent
des notions
n'enfantent
tésiens sont
dix-septième
a renommée
encore plus
pas devenue
appelé Menc
e a couronné
adémie d'Aix
qui n'a point
les ouvrages
plus de gloire
remarquable
aux littéraires
ndépendantes

de leur mérite et de leur utilité : *Habent sua fata.*

Dans notre séance prochaine, nous suivrons l'histoire de l'école cartésienne depuis 1650 jusqu'au temps où la philosophie de Locke et celle de Leibnitz commencèrent à se propager.

DIXIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU DIX-SEPTIÈME ET DU DIX-HUITIÈME
SIÈCLE : — DE 1650 A 1730.

Messieurs, si nous ne tenons pas compte des notions recueillies par Vossius ni des doctrines encore plus oubliées de Campanella et de Bérigard, l'histoire de la philosophie ne nous offrira, de l'an 1600 à 1650, que les noms de Bacon, de Hobbes, de Descartes et de Gassendi. J'ai exposé les résultats des travaux mémorables de ces quatre écrivains. Nous avons à considérer aujourd'hui comment leurs doctrines ont été soutenues, développées, modifiées ou contredites durant les cinquante dernières années du dix-septième siècle. Les trois personnages sur lesquels s'arrêteront le plus longtemps nos regards sont Malebranche, Locke et Leibnitz; mais nous commencerons par distinguer entre leurs contemporains ceux dont les travaux philosophiques, sans avoir autant d'éclat ou d'étendue que les leurs, sont pourtant dignes de quelque souvenir.

Les idées du calviniste de Rodon sur le libre arbitre et sur les atomes se rapprochent beaucoup de celles de Gassendi; mais elles se rattachent aussi à des controverses théologiques dont je n'ai point à vous entretenir. Pascal, que son traité de l'*Équilibre des liqueurs* et son problème de la *roulette* placent au rang des plus habiles physiciens et géomètres de son siècle, n'a guère non plus envisagé la métaphysique et la

morale que
ses *Pensees*
meilleurs
agrandi l
plus avan
amis de l
quels on c
que instru
Jamais en
la théorie
logismes.
le mieux é
ganon d'A
tions de D
tesse de p
pensée y r
aucune rec
naissances
Toujours e
dont les é
brillent en
rieux et m
et de la vé
Racine et d
cartésiens.
n'en était c
de l'enseign
casation de l
quefois le p
un titre qu
Femmes sav
à qui l'on r

morale que sous l'aspect religieux. Ses *Provinciales* et ses *Pensées* n'en resteront pas moins au nombre de nos meilleurs livres : écrivain du premier ordre, il eût agrandi la philosophie cartésienne, s'il se fût engagé plus avant dans cette carrière, comme ont fait ses amis de Port-Royal, Nicole, Arnauld, Lancelot, auxquels on doit, entre beaucoup de bons écrits, une *Logique* instructive et une meilleure *Grammaire générale*. Jamais encore on n'avait exposé avec autant de clarté la théorie aristotélicienne des propositions et des syllogismes. Leur *Art de penser* est le livre où l'on peut le mieux étudier ce qu'il y a de plus positif dans l'Organon d'Aristote et de plus pratique dans les Spéculations de Descartes. Cependant, quelle que soit la justesse de plusieurs détails, la science et l'art de la pensée y reposent sur la doctrine des idées innées, sans aucune recherche rigoureuse ni des sources de nos connaissances ni des méthodes qui les peuvent étendre. Toujours est-il certain que cette société de Port-Royal, dont les erreurs sont éteintes, dont les lumières brillent encore, avait mérité, par des talents laborieux et modestes, par un sincère amour de la vertu et de la vérité, l'estime et les hommages de Pascal, de Racine et de Boileau. Tous ces grands hommes étaient cartésiens. Molière eût été plutôt gassendiste; mais il n'en était que mieux disposé à saisir tous les ridicules de l'enseignement des écoles; il n'a négligé aucune occasion de les mettre en scène. On le nommait quelquefois le philosophe, comme par excellence; et c'est un titre qu'en effet on ne pouvait refuser à l'auteur des Femmes savantes, du Misanthrope et du Tartuffe. Racine, à qui l'on n'a pas coutume d'attribuer ce même titre,

possédait pourtant au plus haut degré deux sciences éminemment philosophiques, celle du langage et celle du cœur humain. Boileau, son maître, et, ce qui est plus, son émule dans l'art d'écrire en vers, a été qualifié le poète de la raison ; il est du moins celui qui a le mieux discerné les plus raisonnables doctrines de l'école cartésienne. Au moment où elles allaient être solennellement condamnées par les chambres du parlement, comme par les quatre facultés de l'université, il fit l'*Arrêt burlesque* ; ce n'est point là sans doute une de ses productions les plus précieuses, mais l'heureuse influence qu'elle obtint est un fait remarquable dans l'histoire des opinions et des controverses de cet âge.

Cependant, Messieurs, entre la vieille et la nouvelle métaphysique, le scepticisme ne laissait pas d'acquiescer d'assez nombreux partisans. C'est l'effet ordinaire de ces démêlés. Dès le commencement du siècle, le médecin français Sanchez avait osé déclarer, dans l'intitulé même d'un de ses livres, que nous ne savons rien du tout, *quod nihil scitur* : il empruntait de Sextus Empiricus les développements de cette sentence. La Mothe le Vayer exprima les mêmes doutes, les représenta comme souverainement raisonnables, prétendit qu'ils étaient fort utiles, et les resserra néanmoins en de certaines limites. La logique, la morale et les autres petits traités de la Mothe le Vayer, peu consultés aujourd'hui, avaient alors du crédit. Pour arrêter le torrent de cette incrédulité, un conseiller d'État, membre de l'Académie française, Jean de Silhon, publia en 1661 un énorme traité *De la certitude des connaissances humaines*, qui depuis longtemps n'a plus du tout de lecteurs, et n'en a jamais eu beaucoup. Le scepticisme fit

nouveau
pulaires
mesure
empire. L
ses sur l
dans le c
jusqu'en
cation de
rédigé en
un cours
taphysiqu
quelques
ticisme. Il
sées sur la
« Contrain
et surtout
plus neuf
l'érudition
genre. C'e
gnait une
points fail
doit le pla
ter les mon
robés ; ma
immense. S
par la lect
taient le p
erit la mét
à compter
évêque d'A
compositio
De la faib

nouveaux progrès : le livre de Browne sur les erreurs populaires eut un succès rapide, qui ne s'est affaibli qu'à mesure que ces erreurs ont elles-mêmes perdu de leur empire. L'Italien Flosi hasarda des observations sérieuses sur la tyrannie de l'opinion. Bayle parut enfin : né dans le comté de Foix en 1647, il étudia, lut, écrivit jusqu'en 1706, date de sa mort à Amsterdam ; la révocation de l'édit de Nantes l'avait chassé de France. Il a rédigé en latin et en français, à l'usage de la jeunesse, un cours de logique, de morale, de physique et de métaphysique : c'est l'enseignement ordinaire modifié par quelques idées cartésiennes et par des nuances de scepticisme. Il y a plus de philosophie originale dans les *Pensées sur la comète*, dans le commentaire sur les paroles, « Contrains-les d'entrer, » en divers autres écrits de Bayle et surtout dans son *Dictionnaire historique*, l'édifice le plus neuf et le plus vaste, quoique non complet, que l'érudition d'un seul homme ait jamais bâti en un tel genre. C'est qu'à cette érudition si étendue, Bayle joignait une raison forte, capable de discerner tous les points faibles des doctrines anciennes et modernes. On doit le plaindre de ses erreurs théologiques, et regretter les moments que ce genre de controverses lui a dérobés ; mais le profit à tirer de ses travaux réels est immense. Ses doutes, entretenus presque chaque jour par la lecture de quelques pages de Montaigne, n'étaient le plus souvent que ceux que conseille ou prescrit la méthode de Descartes. Nous avons, Messieurs, à compter encore parmi les sceptiques, le savant Huet, évêque d'Avranches, qui, après beaucoup d'études et de compositions, a fini par concevoir une idée fort exagérée *De la faiblesse de l'esprit humain*. Le volume auquel

il a imposé ce titre est divisé en trois parties. La première contient une très-bonne histoire du scepticisme et une prétendue démonstration de l'impossibilité de toute certitude. Le but de la seconde est d'inviter les philosophes à s'en tenir au calcul des probabilités : ici Huet se déclare contre les idées innées de Descartes, et soutient, avec Aristote, que toute connaissance dérive des sensations ; mais il se garde bien de faire un seul pas de plus : il veut qu'on ne s'attache à aucune secte, et n'approuve pas plus l'éclectisme que la profession exclusive d'une seule et même doctrine. La troisième section se compose de réponses bien faibles à des objections très-graves.

Jusqu'en 1688, le cartésianisme avait peu pénétré en Angleterre, où les intérêts et les débats politiques occupaient la plupart des esprits actifs et studieux. C'est à un système d'organisation sociale que tendent les *Aphorismes* d'Harrington et son ouvrage intitulé *Oceana* : ils lui ont valu un emprisonnement, de longues poursuites, et l'ont exposé à la peine capitale. Algernon Sidney, qui n'a point échappé à cette destinée, a laissé des discours philosophiques sur le gouvernement qui ont passé, comme les livres d'Harrington, dans notre langue ; les Anglais eurent néanmoins en ces temps-là un métaphysicien assez renommé dans Ralph Cudworth, auteur d'un in-folio qui parut en leur langue, en 1678, sous le titre de *Véritable système intellectuel* et que Mosheim a traduit en latin. Cudworth entreprend de réfuter Épicure, et accuse d'athéisme ceux qui soutiennent que l'intellect doit aux sens le premier fonds des lumières. A son tour, il eut à se défendre d'inculpations non moins calomnieuses. Des théologiens

prétend
produit
et affai
nions h
rement
donnée
corps de
très-loua
anciens p
sant et j
blir ce f
textes, c
ainsi un
re le fon
tribue au
Un de
l'homme c
dont il é
ou ne peu
gants et ir
à vous fair
métaphysi
sur l'idée d
idée fourm
celui qui c
voit ainsi c
verselle, u
l'antique p
ment de ce
mes spécial
de Descarte
des notion

prétendirent qu'il avait, méchamment et à dessein, reproduit dans toute leur force les objections des mécréants et affaibli les réponses. Ils lui reprochèrent des opinions hasardées, des rêveries platoniques, et particulièrement certaine nature plastique qui, selon lui, subordonnée à l'Être suprême, organisait immédiatement les corps des animaux. Il s'était pourtant proposé un but très-louable : il voulait prouver que presque tous les anciens philosophes avaient reconnu un Dieu tout-puissant et juste, dont l'intelligence est infinie. Pour établir ce fait, il a rassemblé un très-grand nombre de textes, de témoignages, de documents, et composé ainsi un ouvrage fort érudit, qui, s'il n'enrichit guère le fonds même des sciences philosophiques, contribue au moins à en éclaircir l'histoire.

Un de ses contemporains, le Hollandais Spinoza, est l'homme qu'on a le plus reproché à l'école cartésienne, dont il était sans doute un disciple, mais à laquelle on ne peut sans injustice imputer les dogmes extravagants et impies qu'il a professés. Je ne m'arrêterai point à vous faire un long exposé de son système, qui n'a de métaphysique qu'une obscure ontologie. Tout y repose sur l'idée de la substance ; et le développement de cette idée fournit le premier et le plus vaste des principes, celui qui déclare que tout est dans tout. Spinoza ne voit ainsi dans la nature entière qu'une substance universelle, unique, nécessaire et divine : il reproduit l'antique panthéisme de certaines écoles, particulièrement de celle d'Élée ; mais il le présente sous des formes spéciales, empruntées de Platon et plus souvent de Descartes. L'un et l'autre lui fournissent de prétendues notions typiques ou essentielles de la substance,

des modalités, de l'infini, de l'absolu, de l'unité. Les définitions qu'il donne de ces termes aboutissent à des propositions générales qu'il érige en axiomes; et il procède ensuite par divisions, théorèmes, lemmes, corollaires, à la manière des géomètres et selon la méthode cartésienne. Cet appareil de démonstrations séduisit plusieurs métaphysiciens : il y en eut qui osèrent parler assez crûment le langage de Spinoza; quelques autres furent soupçonnés de n'avoir feint de réfuter sa doctrine que pour la mieux propager. On pourrait faire ainsi une assez longue liste de vrais ou de prétendus spinosistes, qui commencerait par les noms de Cuffeler, auteur d'une Logique, de Wirmars, de Guillaume Hosse, se continuerait par celui de Boulainvilliers, et, pour abréger, se terminerait par Sabatier de Castries, qui, après s'être tant récrié, dans ces trois siècles de la littérature française, contre les philosophes du dix-huitième, a composé une apologie sérieuse de Spinoza et du spinosisme, imprimée à Altona en 1806. Cette étrange philosophie, que Fénelon, Bayle, Voltaire et tant d'autres, semblaient avoir anéantie et presque ensevelie dans un oubli profond, est redevenue depuis quarante ans le sujet de beaucoup de discussions en Allemagne, où l'on a publié, en ces derniers temps, des éditions complètes de Spinoza. Il n'en existait que de partielles, qui avaient suffi jusqu'alors. Mais rentrons dans le dix-septième siècle.

Les réflexions du P. Rapin sur la logique et les autres morceaux de philosophie qui se rencontrent dans ses œuvres, dans celles de Saint-Réal et de quelques autres littérateurs de ce siècle, n'ont rien d'original ni de très-important. La Bruyère lui-même, qui tiendra toujours

un rang
être cité
philosoph
droiture
d'idées r
ressé n'e
Traité de
c'est auss
toute aut
entretiens
cond de c
mandable
égards, d
çois Lami
ou sectate
che, né en
à fait avec
Pendant
fruit, des
l'homme p
lecture de
ditations n
sophe, sar
l'autre. Sor
taient que
jamais cher
digne de la
n'a une éloc
ton instruit
savant, aus
Royal s'éta
médiates d

un rang si distingué parmi les moralistes, ne saurait être cité comme ayant professé un système général de philosophie. Fénelon a porté dans sa métaphysique la droiture de sa raison, la grâce de son esprit et peu d'idées neuves. Sa doctrine même de l'amour désintéressé n'était que rajeunie. Plusieurs articles de son *Traité de l'existence de Dieu* sont d'un cartésien; et c'est aussi à cette école qu'appartiendrait plutôt qu'à toute autre, Bernard Lami, auteur de sept excellents entretiens et de quatre lettres sur les sciences. Le second de ces entretiens est suivi d'une logique recommandable par sa précision, et qui mérite, à tous égards, de n'être pas confondue avec celle de François Lami bénédictin. Mais le plus illustre des disciples ou sectateurs de René Descartes est Nicolas Malebranche, né en 1638 et mort en 1715 : sa vie coïncide tout à fait avec celle de Louis XIV.

Pendant qu'on lui faisait étudier, avec assez peu de fruit, des livres d'histoire ecclésiastique, le *Traité de l'homme* par Descartes lui tomba sous la main; et la lecture de cet ouvrage le voua soudainement aux méditations métaphysiques. Il devint éloquent et philosophe, sans s'être jamais exercé à paraître ni l'un ni l'autre. Son talent, son art, son savoir, son génie, n'étaient que son enthousiasme : personne peut-être n'a jamais cherché la vérité avec un désintéressement plus digne de la rencontrer. Aucun métaphysicien moderne n'a une éloquence plus naturelle et plus vive : c'est Platon instruit par Descartes, et devenu aussi religieux que savant, aussi méthodique qu'inspiré. L'école de Port-Royal s'était bornée à recueillir les leçons les plus immédiates de Descartes; elle les appliquait à la gran-

maire, à la logique, à la morale, et ne les employait qu'à donner aux études une meilleure direction. Malebranche, que son imagination entraîna à des recherches, je ne dirai pas plus utiles, mais plus profondes, creusa le cartésianisme jusqu'à ce qu'il y eût retrouvé la philosophie platonicienne, et même encore, à ce qu'il croyait, celle de l'Évangile. Son génie concentra les doctrines de Platon, du christianisme, et de Descartes, n'en fit qu'un seul système, qui se recommandait à la fois par l'étroite cohérence de toutes ses parties et par le riche éclat de ses couleurs. La publication de sa *Recherche de la vérité* commença en 1674 : l'auteur y dévoile successivement les erreurs des sens, de l'imagination, de l'entendement, des inclinations et des passions, et finit par indiquer la méthode à suivre pour découvrir et discerner le vrai. Il y a dans une sensation action d'un objet externe sur nos organes extérieurs, ébranlement des nerfs jusqu'au cerveau, sentiment, et en quatrième lieu jugement. C'est dans ce jugement que l'erreur se glisse. On juge plus qu'on n'a senti; on attribue aux corps externes des qualités autres que l'étendue, la configuration et le mouvement; on oublie que les sens ne nous font connaître que les rapports de ces corps externes avec nous et non pas leur nature. Pour expliquer l'imagination, Malebranche met en jeu les nerfs et les esprits animaux : ceux-ci ébranlent les extrémités des nerfs plongées dans le cerveau même; de là l'imagination ou la reproduction de certaines circonstances des sensations; de là aussi la mémoire et l'habitude, dont l'une consisterait dans l'union des fibres, et la seconde dans la plus grande facilité des mouvements. Ce sont là, Messieurs, des dé-

velopper
doit av
physiolo
çoit bien
ment pur
pas moir
à l'esprit
dents; q
seul; que
dans l'éte
les autres
nations s
mouvement
au bien er
d'inapplic
il entend
raient épr
tions qui
du sang. C
miration e
le mal pou
vent aussi
de l'esprit
but de ren
l'aide des s
mêmes; ét
par l'usage
gèbre. L'ou
des quatre
Les entr
et la religi
opinions de

veloppements de quelques idées de Descartes; mais on doit avouer que Malebranche ne sait point assez de physiologie pour traiter ces matières difficiles. Il conçoit bien mieux comment les abstractions de l'entendement pur deviennent des sources d'erreurs, et n'en est pas moins persuadé que la pensée est seule essentielle à l'esprit; que sentir et imaginer ne sont que des accidents; que nous voyons tout immédiatement en Dieu seul; que nous connaissons Dieu en lui-même, les corps dans l'étendue intelligible, notre âme par conscience et les autres esprits par conjecture. A ses yeux, les inclinations sont dans le monde spirituel ce qu'est le mouvement dans le monde matériel. Notre tendance au bien en général lui paraît un principe d'inquiétude, d'inapplication, de curiosité vague. Par inclinations, il entend des mouvements que de purs esprits pourraient éprouver comme nous; par passions, les émotions qui résultent du cours des esprits animaux et du sang. Ces passions altèrent le corps et l'âme; l'admiration et l'amour nous égarent; les passions qui ont le mal pour objet sont encore plus malfaisantes, et souvent aussi plus injustes: il s'ensuit que la perfection de l'esprit est de s'unir à Dieu. La méthode a pour but de rendre l'esprit attentif et étendu: attentif par l'aide des sens, de l'imagination et des passions elles-mêmes; étendu par la généralisation des connaissances, par l'usage des signes abrégés, tels qu'en emploie l'algèbre. L'ouvrage finit par une sorte de développement des quatre règles de Descartes.

Les entretiens de Malebranche sur la métaphysique et la religion exposent encore plus complètement les opinions de ce philosophe. On y voit qu'il ne regarde

point les idées comme des modifications de l'âme, mais comme la substance de Dieu même. Il enseigne expressément que le monde où nos corps habitent n'est pas celui que nous voyons; que les corps ne sont point visibles; que leurs propriétés se réduisent à divers rapports de distance. Il répète que rien de semblable à nos sensations n'existe ni dans les corps qui nous sont étrangers, ni dans le nôtre. Il conclut qu'il faut juger des choses par leurs idées et non par les sentiments qui nous affectent en leur présence : l'idée éclaire l'esprit; le sentiment ne peut jamais être employé utilement qu'à rendre ce même esprit plus appliqué, plus attentif. Malebranche se laisse conduire bien plus loin par le cours de ses méditations. Suivant lui, l'existence des corps ne serait point croyable, si la révélation ne l'attestait pas. Il n'y a hors de Dieu et autour de nous que des causes occasionnelles. Dieu n'a pas voulu faire l'ouvrage le plus parfait possible, mais seulement le plus parfait *par rapport aux voies les plus dignes de lui*. Je cite littéralement ces dernières paroles, qui pourtant me sembleraient énoncer un optimisme plutôt absolu que relatif. Quoi qu'il en soit, Malebranche poursuit en déclarant que ces voies, *les plus dignes de Dieu*, sont simples; que la Providence est générale; qu'elle consiste dans les combinaisons infiniment infinies du moral avec le physique; du naturel avec le surnaturel. A toutes ces propositions, il s'en mêle de purement théologiques, dont nous n'avons point à nous occuper. Seulement il importe d'observer que le philosophe et le chrétien ne font jamais qu'un dans cet écrit : ses Entretiens avec un Chinois sur l'existence et la nature de Dieu, ses autres Conversations offrent tou-

jours co
premen
lement.
térieur,
invoque
pour éca
intellig
et nature
spéciale,
âme et s
civile. V
mais Male
Mêmes id
tus y sont
devoirs so
et qui se d
tent ou à
qu'il a pou
à la société
même; et
précepte,
Verbe. La
des dévelo
celui de l'
la grâce, e
re Arnau
dans son li
plusieurs le
dogmes de
nous voyon
plaignant d
arnauld, et

jours ce double caractère. Dieu est la seule cause proprement dite : excepté lui, rien n'agit qu'occasionnellement. Le Verbe de Dieu, le λόγος ou le maître intérieur, est la raison universelle; nous sommes nés pour invoquer ses lumières dans la plus profonde solitude, pour écouter ses oracles au fond le plus secret de notre intelligence. La retraite est donc la destinée commune et naturelle de tous les hommes; il faut une vocation spéciale, extraordinaire, pour vivre en dehors de son âme et se mêler des affaires de la vie domestique et civile. Voilà, Messieurs, d'assez étranges maximes; mais Malebranche ne recule devant aucune conséquence. Mêmes idées dans son *Traité de morale* : toutes les vertus y sont ramenées à l'amour de l'ordre. Les premiers devoirs sont ceux que nous avons à remplir envers Dieu, et qui se divisent en trois genres, selon qu'ils se rapportent ou à sa puissance, ou à sa sagesse, ou à l'amour qu'il a pour lui-même. Les devoirs sociaux remontent à la société éternelle, dont la source est encore en Dieu même; et la morale individuelle se résume en un seul précepte, chercher la perfection dans les leçons du Verbe. La théologie revendique une très-grande part des développements dont se composent et ce traité et celui de l'*Amour de Dieu*, et celui de *la nature et de la grâce*, et les écrits polémiques du même auteur contre Arnauld, relativement à ces matières. Arnauld, dans son livre *Des vraies et des fausses idées* et dans plusieurs lettres, avait entrepris de réfuter certains dogmes de Malebranche, surtout celui qui déclare que nous voyons tout en Dieu. Malebranche répondait en se plaignant de n'avoir point été compris par le docteur Arnauld, et s'efforçait de se mieux expliquer. On assure

qu'à ce propos Boileau lui dit un jour : « Qui donc voulez-vous qui vous comprenne, si Arnauld ne vous entend pas ? » Je crois cependant, Messieurs, que le grand Arnauld, comme on disait alors, n'avait point en effet, quelque studieux qu'il fût, apporté assez d'attention à l'examen des livres de Malebranche ; et l'on s'en étonnera peu, si l'on considère à quel point différaient les habitudes intellectuelles de ces deux éminents personnages, tous deux cartésiens il est vrai et les plus illustres successeurs qu'ait eus Descartes, mais voués par inclination et, pour ainsi dire, par nature, l'un aux méditations les plus solitaires et les plus profondes, l'autre à des études positives, à la science pratique, à l'érudition doctorale : le premier ne cherchant la vérité que dans les replis les plus secrets de sa propre intelligence ; le second plus accoutumé à s'éclairer des lumières acquises avant lui, et par là aussi plus exposé quelquefois à la contagion des erreurs étrangères ; celui-ci en un mot plus savant, celui-là beaucoup plus métaphysicien et même plus philosophe. L'indissoluble enchaînement des pensées et toute la clarté d'expression que peuvent exiger des lecteurs attentifs caractérisent, dans la littérature métaphysique, les écrits de Malebranche. Je ne veux pas dire assurément que sa doctrine soit préférable à toute autre ; elle doit être au contraire plus constamment fautive, si les dogmes fondamentaux qui sont communs à Malebranche avec Descartes et avec Platon ne sont que de vains prestiges ; car il en saisit et en accepte toutes les conséquences : personne ne les a déduites avec plus de rigueur, ni exposées avec plus de franchise. Si vous voulez prendre une très-haute et très-juste idée de ses livres, vous n'avez qu'à les com-

parer
dire d
vent d
toujou
léger s
Il a be
ni sub
que s'ex
en ce t
dre tant
religieu
jusqu'au
pas la li
et le pré
cultes. D
cartes, le
ginaux,
structifs
paraisse
manque
res qui se
d'ailleurs
temps, la
parmi les
habiles éc
Nous av
et Zénon
depuis a f
qu'elle éta
prement l'
qu'il ne fa
quefois, a

parer avec ceux de Proclus, de Plotin, j'oserais presque dire de Platon lui-même. Vous retrouverez tout souvent chez Malebranche l'éloquence de Platon, mais toujours avec une meilleure méthode, et sans le plus léger symptôme de l'extase vaporeuse des Alexandrins. Il a beau être profond, il ne devient nulle part obscur ni subtil; et, à quelque degré que son théisme s'élève, que s'exalte sa piété, jamais sa philosophie ne dégénère en ce ténébreux mysticisme où nous avons vu se perdre tant de systèmes métaphysiques beaucoup moins religieux que le sien. Ses contemplations le conduisent jusqu'aux confins de la théosophie; mais il ne franchit pas la limite: sa raison et ses croyances le retiennent et le préservent de toute tendance aux doctrines occultes. Des livres sortis de l'école de Platon ou de Descartes, les siens me sembleraient à la fois les plus originaux, les plus purs, j'ajouterais même les plus instructifs: car, bien qu'il n'affecte pas l'érudition et qu'il paraisse au contraire ne la point estimer assez, il ne manque pourtant d'aucune des connaissances littéraires qui se rattachent à la science qu'il cultive; il met d'ailleurs à profit les progrès qu'ont faits, jusqu'à son temps, la physique et les mathématiques; et il est enfin, parmi les métaphysiciens de tous les âges, un des plus habiles écrivains.

Nous avons vu qu'il eût nié, comme jadis Parménide et Zénon d'Élée, le mouvement des corps et, comme depuis a fait Berkeley, leur existence, s'il n'eût pensé qu'elle était certifiée par les livres saints. C'eût été proprement l'idéalisme, espèce de pyrrhonisme élatique, qu'il ne faut pas confondre, quoiqu'on l'ait fait quelquefois, avec le platonisme ou le cartésianisme, qui

peuvent bien y aboutir par leurs derniers développements, mais qui en sont distincts. La philosophie de Descartes, contre-balancée dans le cours du dix-septième siècle par le péripatétisme des écoles, par les doctrines de Bacon, de Hobbes, de Gassendi et enfin de Locke, n'aurait pas osé avouer une conséquence aussi étrange que la non-existence de l'univers matériel.

Locke, né en 1632, six ans avant Malebranche, ne commença qu'en 1686 à se faire connaître dans le monde littéraire, et ne publia qu'en 1690 l'ouvrage qui l'immortalise. Il avait pourtant quitté de bonne heure le comté de Bristol, son pays natal, et s'était livré à des études laborieuses, moins pour acquérir les moyens d'existence que lui refusait la fortune que pour satisfaire son goût le plus vif, son penchant le plus impérieux. Des seigneurs, des ambassadeurs, des ministres, discernèrent ses talents et les mirent à profit. Il fit avec eux des voyages en diverses parties de l'Europe : l'un d'eux, lord Ashley, lui confia l'éducation de son fils puis de son petit-fils, et l'introduisit en des sociétés brillantes et même éclairées. En 1672, Ashley, devenu grand chancelier, lui donna un emploi de secrétaire, que Locke perdit l'année suivante, quand Ashley rendit les sceaux; mais, en 1679, ce seigneur, qui était depuis quelques années comte de Shaftesbury, reentra dans les affaires en qualité de président du conseil des ministres, et ne manqua point de rappeler Locke auprès de lui. Disgracié de nouveau quelque temps après, Ashley se retira en Hollande; Locke l'y suivit, et y resta jusqu'en 1683, époque de la mort du comte. Locke avait obtenu à Oxford une chaire dont on le déposséda en 1684, en le déclarant factieux; il était, en

effet, l'un
berté. O
qu'on ve
prudente
au comm
frait ce q
vait eu a
n'en avai
si fort de
conspirati
tradition a
une retrai
patrie: il
missions o
démit du
permettait
ordres du r
appointem
mourut en
époux de l
qu'un simp
citoyens et
le dix-sept
modifier ou
vie de Loc
dres, et qu
c'est des li
dois vous
caractère a
honorables
lumières.
Il a com

effet, l'un des plus fidèles et des plus sages amis de la liberté. On ne tarda point à reconnaître que la conduite qu'on venait de tenir à son égard n'était ni équitable ni prudente : il n'eût tenu qu'à lui de reprendre sa chaire au commencement du règne de Jacques II; on lui offrait ce qu'on appelait sa grâce. Il répondit qu'on n'avait eu aucune raison de le juger coupable, et qu'on n'en avait pas davantage de lui pardonner. On se fâcha si fort de cette noble réponse, qu'on le comprit dans la conspiration de Montmouth, et qu'on demanda son extradition aux magistrats hollandais, qui lui ménagèrent une retraite. La révolution de 1689 le ramena dans sa patrie: il y publia ses principaux ouvrages, refusa des missions diplomatiques, accepta d'autres emplois, se démit du dernier, quand il vit que sa santé ne lui permettait plus d'en remplir les devoirs, et, malgré les ordres du roi Guillaume, n'en voulut pas conserver les appointements, qui étaient de mille livres sterling. Il mourut en 1704, à Oates, chez le chevalier Marsham, époux de la fille de Cudworth. Ce n'est là, Messieurs, qu'un simple sommaire de l'histoire d'un des meilleurs citoyens et des plus grands philosophes qu'ait produits le dix-septième siècle. Peut-être y aura-t-il lieu d'en modifier ou d'en étendre quelques articles d'après une vie de Locke qu'on a publiée il y a peu de mois à Londres, et que nous n'avons point encore en France. Mais c'est des livres de Locke et de sa philosophie que je dois vous entretenir. Il nous suffit de savoir que son caractère aussi paisible qu'énergique, que ses mœurs honorables autant que modestes, étaient dignes de ses lumières.

Il a composé lui-même un précis de son *Essai sur*

l'entendement humain, précis dont une traduction française fut insérée en 1688 dans un journal de Leclerc, la *Bibliothèque universelle*. L'ouvrage entier parut, comme je l'ai dit, en 1690; et les réimpressions, les traductions en latin et en langues vulgaires, ne tardèrent point à le répandre dans l'Europe entière. C'est là que se développe pour la première fois la science appelée cent ans plus tard Idéologie. La doctrine des idées innées avait acquis tant de crédit, que Locke s'arrêta fort longtemps à la combattre; et cette première partie de son traité paraît un peu prolix à ceux qui ne voient qu'une pure chimère dans l'opinion qu'il examine sous tous les aspects possibles, avec tant de soin, de méthode et de scrupule. Il en a désabusé le monde, on le croyait du moins; et il semblait l'avoir détruite de manière à n'y plus jamais revenir. Sensation et réflexion, voilà, selon lui, les deux sources de nos idées tant simples que complexes. Les simples naissent ou d'un seul sens, ou de plusieurs, ou de la réflexion seule, ou de la réflexion et de la sensation à la fois: elles ont pour objets les modes, les substances et les relations. A leur tour les modes sont simples ou mixtes. Les qualités sensibles des corps se divisent en trois ordres, selon qu'elles résident dans les corps mêmes, ou qu'elles consistent dans les affections que la présence ou le contact de ces corps excitent en nous, ou qu'elles supposent dans ces mêmes corps une énergie réelle, la faculté d'agir en effet sur d'autres corps. C'est à ces trois espèces de qualités que correspondraient, par exemple, les mots dur, amer et dissolvant. Locke développe particulièrement les idées de solidité, de durée et d'expansion. Si nous admettons plus aisément une durée

infinie q
fondons
ties. L'ex
comme u
lieu est à
détermin
de lieu e
celle de l
l'infini, le
leurs, sav
modes mi
subissent
sidérant
comment
nion des
ou *substra*
corps les
de réalité
vrir les q
chacun de
tionnées a
actuel: de
seraient fo
ports: la c
avoir expl
essaye de
morales. M
tout genre
nent de la
des impres
complexes
dent indis

infinie qu'une expansion illimitée, c'est que nous confondons celle-ci avec l'étendue ou la pluralité des parties. L'expansion est conçue comme un solide; la durée comme une ligne: le temps est à la durée ce que le lieu est à l'expansion ou espace. Ce sont des portions déterminées de l'une et de l'autre; et ces deux idées de lieu et de temps sont nécessaires pour compléter celle de l'existence. L'unité et les nombres, le fini et l'infini, les modes du mouvement, puis le son, les couleurs, saveurs et odeurs, la puissance et la volonté, les modes mixtes ou les combinaisons de modes simples, subissent successivement une analyse rigoureuse. Considérant ensuite les substances, Locke nous montre comment les idées collectives s'acquièrent par la réunion des idées singulières et par la fiction d'un sujet ou *substratum*. Nous cesserions bientôt d'attribuer aux corps les qualités sensibles du second ordre, qui n'ont de réalité qu'en nous-mêmes, si nous pouvions découvrir les qualités premières des plus petites parties de chacun de ces corps; mais nos facultés sont proportionnées aux conditions et aux besoins de notre état actuel: des organes plus délicats, plus précis, nous seraient fort souvent nuisibles. Suit l'examen des rapports: la cause et l'effet, l'identité et la diversité. Après avoir expliqué en quoi l'individualité consiste, Locke essaye de décomposer aussi le système des relations morales. Mais il s'applique surtout à prouver qu'en tout genre d'idée, l'obscurité et la confusion proviennent de la grossièreté de nos organes, de la faiblesse des impressions ou des souvenirs, de ce que les notions complexes embrassent trop d'idées simples et les rendent indistinctes. Ces idées simples sont toutes réelles,

au lieu que les idées complexes offrent des combinaisons souvent arbitraires et fantastiques. Du reste, vérité et fausseté sont des caractères qu'on ne doit appliquer qu'aux jugements : quand on parle de la fausseté ou de la vérité des idées, on suppose toujours quelque proposition tacite. C'est dans ce vaste tableau de la génération de nos idées que Locke a jeté, trop accessoirement peut-être, celui de nos facultés intellectuelles : sensation, perception, attention, réflexion, contemplation, réminiscence, mémoire et raison. Ses successeurs ont revu, abrégé et achevé cette nomenclature, qui leur a paru à la fois incomplète et redondante. Ayant ainsi recherché comment les idées naissent et se forment, Locke s'occupe de leurs signes : il fait voir que le langage enregistre et fixe les notions ; que les signes sont nécessaires pour penser avant de l'être pour communiquer ; que les expressions générales étaient indispensables ; que l'abstraction les a faites ; que la division en espèces est l'ouvrage de notre entendement plus que de la nature ; que les essences ne nous étant pas connues, les définitions par le genre et l'espèce sont moins instructives, moins exactes que les descriptions ; que certains éléments du discours ne représentent que les modes de la pensée et non ceux des choses ; que l'imperfection du langage est une source féconde d'erreurs ; que les mots, appris en l'absence des idées, s'appliquent d'une manière variable, et quelquefois se prennent mal à propos pour les choses mêmes ; qu'il suffirait de n'employer jamais que des termes propres pour rendre les sciences morales susceptibles de démonstration. La dernière partie de l'ouvrage concerne la connaissance, les moyens que nous avons de connaître avec

certitude
ou la divi
soit leur
moyens s
la démon
l'entender
même le
de très-p
losophe a
l'inutilité
identiques
que Dieu
ser ; opini
Stillingslee
Locke d'im
empêché l
osaient acc
fessé des s
phrase de
tiné à pro
saints l'étal
Entre se
tés du gouv
Jean-Jacqu
et de l'autre
l'Émile beau
Mais, il en
clat et mém
jour par l'au
thode pour
la tolérance
gieuses den

certitude, ou seulement avec probabilité, soit l'identité ou la diversité des objets, soit leurs relations entre eux, soit leur coexistence, soit leur existence réelle. Ces moyens sont la sensation, la perception, le jugement, la démonstration. Si ce quatrième livre de l'Essai sur l'entendement humain n'est ni le mieux rempli, ni même le mieux conçu, du moins il renferme encore de très-précieux développemens; c'est là que le philosophe anglais fait sentir l'infécondité des axiomes, l'inutilité du syllogisme, la frivolité des propositions identiques. Mais c'est là aussi qu'il s'est avisé de dire que Dieu pouvait donner à la matière la faculté de penser; opinion contre laquelle se sont vivement récriés Stillingfleet et plusieurs autres docteurs. Ils ont accablé Locke d'injures et d'anathèmes, qui n'ont pourtant pas empêché le succès de son ouvrage. L'écrivain qu'ils osaient accuser de mécréance avait constamment professé des sentiments religieux; on a de lui une paraphrase de trois épîtres de saint Paul et un traité destiné à prouver que le christianisme, tel que les livres saints l'établissent, est éminemment raisonnable.

Entre ses autres productions, on distingue ses traités du gouvernement civil, et de l'éducation des enfans: Jean-Jacques Rousseau a tiré un grand parti de l'un et de l'autre. On retrouve dans le Contrat social et dans l'Émile beaucoup d'observations et de pensées de Locke. Mais, il en faut convenir, exposés avec bien plus d'éclat et même de précision. Les premiers écrits mis au jour par l'auteur anglais avaient été, en 1666, une méthode pour faire des recueils; en 1689, des lettres sur la tolérance: il voulait que le choix des croyances religieuses demeurât pleinement libre; condition néces-

saire en effet pour qu'elles soient sincères et utiles. On a aussi de lui des considérations sur les monnaies; des observations météorologiques; des éléments de physique; un examen de l'opinion de Malebranche, que nous voyons tout en Dieu; une histoire de la navigation; des mémoires sur la vie du comte de Shaftesbury, et des lettres familières. Mais la grande mission qu'il a remplie a été d'analyser l'entendement de l'homme; de montrer comment les idées se forment, s'expriment, se traduisent et s'enchaînent. Il laissait bien dans ce travail quelques vides à combler, quelques points obscurs à éclaircir, certaines classifications à perfectionner; mais, dans une carrière à peine ouverte encore, il faisait du premier coup des pas immenses. Locke et Newton, son compatriote, ont créé, à la fin du dix-septième siècle, la philosophie du dix-huitième. En même temps que le métaphysicien débarrassait la philosophie générale et les sciences morales et politiques de tous les prestiges dont les platoniciens, les syncrétistes, les scolastiques et les cartésiens les avaient offusquées, Newton démolissait le monde fantastique de Descartes et construisait l'astronomie physique. Depuis ce temps, les sciences exactes et les sciences naturelles ont fait, à leur aise, des progrès aussi étendus que rapides; et les autres branches de la philosophie, quoique bien plus délicates et plus entravées, ont pris par degrés presque tous les développements que Bacon leur avait promis ou indiqués.

Nous pourrions, Messieurs, considérer comme un des premiers disciples de Locke, Antoine Shaftesbury, l'auteur des *Characteristics*, et petit-fils du ministre Ashley; car il avait, ainsi que son père, reçu dans son

enfance
vous en
en 1713
écrits ph
de raison
tères : ce
C'est, en
l'enthousi
l'esprit et
à un aute
une rhaps
diverses, l
cule. Il rè
phie que
plutôt que
Les pensés
beaucoup p
ment au se
rimentales
reconnais
médecin al
démie des
par Fonten
titulé *Méde*
avec la mé
connues. L
nous avons
nous; que,
bles, les a
sont à notr
bornes de
les choses

enfance des leçons du philosophe dont je viens de vous entretenir. Ce Shaftesbury mourut à Naples en 1713, à l'âge de cinquante-deux ans, laissant des écrits philosophiques auxquels s'est appliqué, sans trop de raison, le titre général de *Caractéristiques* ou *Caractères* : celui d'œuvres diverses serait plus convenable. C'est, en effet, un recueil qui comprend une épître sur l'enthousiasme, des lettres, un essai sur la liberté de l'esprit et sur l'usage de la raillerie, un *Soliloque ou avis à un auteur*, des *Recherches sur la vertu et le mérite*, une rhapsodie intitulée les *Moralistes*, des réflexions diverses, l'idée du tableau historique du jugement d'Hercule. Il règne dans toutes ces productions une philosophie que Voltaire trouvait trop libre. Elle est originale plutôt que profonde, et rappelle assez peu celle de Locke. Les pensées de Shaftesbury se portent sur la morale beaucoup plus que sur la métaphysique; c'est principalement au scepticisme qu'il incline. Les méthodes expérimentales auxquelles aboutit la doctrine de Locke se reconnaissaient mieux dans un livre de Tschirnhausen, médecin allemand, qui, en sa qualité d'associé de l'Académie des sciences de Paris, a été, après sa mort, loué par Fontenelle, en 1709. Ce livre, écrit en latin, est intitulé *Médecine de l'esprit* ou *Essai de logique pratique*, avec la méthode à suivre pour découvrir les vérités inconnues. L'auteur commence par poser en fait que nous avons le sentiment intérieur de ce qui se passe en nous; que, de nos affections, les unes nous sont agréables, les autres pénibles; que certaines connaissances sont à notre portée, et que plusieurs autres passent les bornes de notre intelligence; que nous ne percevons les choses qui sont hors de nous que par le moyen

de nos sens et de nos organes. Ces quatre faits sont exposés et développés dans la première partie du traité. La seconde les applique à des vérités fondamentales et à des problèmes de géométrie; la troisième, à la science morale. Ce livre est remarquable tant par les réclamations qu'il a excitées, surtout de la part de Thomasius, dont je parlerai bientôt, que par quelques traits de ressemblance avec la *Logique* composée depuis par Condillac. Mais on y découvrirait aussi des germes de kantisme, déjà semés de loin; car les facultés intellectuelles y sont distribuées en imagination ou sensibilité, entendement et raison; les perceptions divisées en intérieures et extérieures, la philosophie en théorique et pratique. Au surplus, nous ne pourrions jamais considérer la logique de Tschirnhausen comme un produit de l'école de Locke; car elle a paru deux ou trois ans avant l'Essai sur l'entendement humain. C'est en descendant le cours du dix-huitième siècle que nous rencontrerons des disciples de Locke; encore les verrons-nous, pour la plupart, et surtout en Angleterre, modifier diversement sa doctrine. Mais, afin de ne pas trop nous écarter de l'ordre chronologique, nous devons auparavant examiner comment s'est ouverte, vers la fin du dix-septième siècle, l'école de Leibnitz, premier germe ou première forme de la philosophie allemande.

Godefroi Guillaume Leibnitz, né à Leipzig en 1646, et mort à Hanovre en 1716, est l'homme qui a le plus honoré la littérature germanique: aucun de ses contemporains dans l'Europe entière ne possédait et n'enchaînait autant de connaissances. Il faisait même des vers latins, sans user, dit Fontenelle, du droit de ne point penser, si bien acquis à ceux qui travaillaient

en ce ge
plus hon
coup de
rencontro
rangs obs
tiquités. I
étaient ve
mêmes qu
cherches
gieuse éte
sultes et d
par son sa
la sagacité
ritablemen
une étude
cinq ans,
du mouvem
une nouvel
« tenelle,
« qui aien
« dans tou
« grand et
« toire spécia
cul différen
ton, ou, co
par l'autre
à Leibnitz.
questions de
ologie, de
gé de ving
ivre latin q
re les scol

faits sont
e du traité.
mentales et
à la science
es réclama-
Thomasius,
es traits de
depuis par
s germes de
tés intellec-
sensibilité,
visées en in-
théorique et
mais considé-
n produit de
ois ans avant
n descendant
rencontrerons
s-nous, pour
odifier diver-
as trop nous
avons aupara-
ers la fin du
remier germe
mande.
zig en 1646,
qui a le plus
n de ses con-
édait et n'en-
ait même des
droit de ne
travaillaient

en ce genre. Sa place entre les théologiens est d'autant plus honorable, qu'il portait dans les controverses beaucoup de science, de tolérance et d'urbanité. Nous le rencontrons parmi les historiens, et jusque dans les rangs obscurs des compilateurs de chroniques et d'antiquités. Il croyait découvrir que les Francs ou Français étaient venus des bords de la mer Baltique; et ceux mêmes qui n'adoptent pas tous les résultats de ses recherches en reconnaissent la profondeur et la prodigieuse étendue. On le retrouve au milieu des jurisconsultes et des publicistes; et il s'y fait distinguer encore par son savoir, par l'importance de ses travaux, par la sagacité d'un esprit supérieur. A cette érudition véritablement immense, il se sentit capable de joindre une étude approfondie des sciences exactes. A vingt-cinq ans, il publia deux traités concernant la théorie du mouvement abstrait et concret; bientôt il entreprit une nouvelle dynamique. « Son nom, dit encore Fontenelle, est à la tête des plus sublimes problèmes qui aient été résolus de nos jours; et il s'est mêlé dans tout ce que la géométrie moderne a fait de grand et de difficile. » Un point litigieux dans l'histoire spéciale des mathématiques est de savoir si le calcul différentiel a été inventé par Leibnitz ou par Newton, ou, ce qui est fort probable, à la fois par l'un et par l'autre. Mais tant de recherches n'ont point suffi à Leibnitz. Il voulut sonder aussi les plus abstruses questions de physique générale, de métaphysique, d'ontologie, de théologie naturelle et surnaturelle. En 1670, âgé de vingt-six ans, il donna une nouvelle édition d'un livre latin que Mario Nizzoli avait publié, en 1533, contre les scolastiques, et où il s'agissait des vrais prin-

cipes et de la vraie méthode: *De veris principiis et de vera ratione philosophandi contro pseudo-philosophos*. Ce traité, à vrai dire, n'était remarquable que par l'opposition courageuse de Nizzoli aux routines de l'école qui conservaient encore quelque empire, quoique déjà fort décriées en Italie et ailleurs. Leibnitz y joignit une préface, des notes, et une lettre qui a pour but de réconcilier Aristote avec les modernes, en montrant que le véritable Aristote n'est point du tout celui des scolastiques, et en osant même déclarer qu'on a trouvé moins de résultats satisfaisants dans Descartes que dans le philosophe de Stagire. Cette lettre, ces notes, cette préface, supposent une vaste lecture et un studieux examen des doctrines de toutes les sectes. C'est, je crois, ce premier travail philosophique de Leibnitz qu'il conviendrait de citer, quand on veut combattre l'opinion que M. de Gerando énonce en ces termes : « La science de l'entendement humain a été une des dernières que Leibnitz vint à explorer ou à approfondir. » Maine-Biran n'a employé, pour réfuter cette assertion, que des arguments beaucoup plus faibles ; mais, au fond, ce que dit M. de Gerando est fort vrai, ou n'est du moins susceptible que d'une restriction très-légère ; car, si l'on excepte un petit nombre de pages publiées par Leibnitz sur ces matières avant 1694, et insérées en des préfaces, en des épîtres et des journaux, on reconnaîtra qu'il ne s'en est occupé avec quelque suite que dans les vingt-deux dernières années de sa vie et après l'apparition de l'ouvrage de Locke. Son écrit *De primæ philosophiæ emendatione et de notione substantialiæ* n'est que de 1694, et n'occupe encore que deux pages dans les *Acta eruditorum*. Ses lettres à

Arnauld
correspo
lebranch
ses essa
Mainten
système
avec bea
sion. Ma
cinquant
rapporte
aussi lon
sions et d
tats princ
les écrits
et à les co
ne serez p
ques incol
doctrines
pinions é
un seul, l
Dans se
ouverteme
Selon lui,
lisme, et l'a
Il veut qu
ces, comm
bord il av
une simpl
repos. Il a
bué à la
tincte de
deinr. N'é

Arnauld, à Sturm, à Foucher, à plusieurs autres; sa correspondance avec Clarke, ses opuscules contre Malebranche et contre Locke ont des dates postérieures; ses essais de *Théodicée* n'ont vu le jour qu'en 1710. Maintenant, Messieurs, si vous demandez quel est son système philosophique, Brucker l'a réduit en articles avec beaucoup d'exactitude, de méthode et de précision. Mais ces articles sont au nombre de deux cent cinquante-neuf, et je ne puis entreprendre de vous les rapporter. Maine-Biran en a fait un exposé presque aussi long et moins positif, plus embarrassé de discussions et d'hypothèses. Je me bornerai à quelques résultats principaux, en les prenant immédiatement dans les écrits de Leibnitz, et sans chercher à les éclaircir et à les concilier plus qu'il ne l'a fait lui-même. Vous ne serez pas surpris de quelques obscurités ou de quelques incohérences, puisqu'il s'agit, non d'un corps de doctrines exposé en un seul grand ouvrage, mais d'opinions éparses en divers opuscules ou traités, dont un seul, la *Théodicée*, a une certaine consistance.

Dans ses discussions avec Clarke, Leibnitz se déclare ouvertement l'adversaire de la philosophie anglaise. Selon lui, la métaphysique de Locke tend au matérialisme, et l'attraction newtonienne dégrade la Providence. Il veut que l'espace ne soit que l'ordre des coexistences, comme le temps est l'ordre des successions. D'abord il avait admis le vide, et conçu la matière comme une simple étendue indifférente au mouvement ou au repos. Il a changé d'avis sur ces deux articles, et attribué à la matière je ne sais trop quelle essence distincte de l'étendue et quelle force distincte de la grandeur. N'était-ce pas revenir à l'entéléchie péripatétici-

cienne, aux formes substantielles des scolastiques ? En professant le dogme des causes finales, il l'étendit jusqu'à l'optimisme, et en déduisit ce qu'il appelait la loi de la moindre action. Il enseigna que la puissance et la sagesse de Dieu font toujours, par les moyens les plus simples, ce qu'il y a de plus grand et de meilleur à faire; que rien n'existe et que rien ne s'accomplit sans une raison suffisante et pas plus que suffisante; que les changements s'opèrent par degrés insensibles, non brusquement et par secousses. Les rapports du corps et de l'âme lui restaient à établir : il découvrit que l'âme n'agit jamais sur le corps ni le corps sur l'âme, et que Dieu, au lieu d'intervenir à chaque instant comme médiateur de ces deux substances, a pré-établi entre elles une harmonie si parfaite, que leurs mouvements ne manquent jamais de coïncider, de se correspondre : ce sont deux horloges montées pour aller toujours d'accord. Ce n'était point assez : il fallait concevoir le principe universel des choses, discerner les substances simples, saisir les unités dans lesquelles seules l'individualité réside. Leibnitz les appelle des monades, et les rattache toutes à une monade suprême. Les âmes sont des monades, et en même temps des miroirs sur lesquels rayonnent les diverses parties de l'univers. Dieu même se réfléchit dans les âmes humaines, qui par là deviennent membres de la cité divine; et tout est ainsi ramené à l'unité, dernière fin de la science. Voilà, Messieurs, comment le leibnitzianisme aboutit à l'étendue intelligible de Malebranche, aux idées essentielles de Descartes, aux idées archétypes de Platon, mais en employant d'autres formules, une nomenclature nouvelle. Il ne reproduit pas les idées innées;

an co
l'intell
tera-t
existe,
cette p
tion un
et il n'
Elle d
ricur d
l'aperce
sance re
sieurs,
« ailleur
« cessain
« bonheu
« desque
« comme
« en mêm
« Ce son
« princip
veritatur
bus... re
vati sim
appellatu
giantes,
temus. A
objecta re
Je m'al
des théor
à rapport
nent. L'un
gereuses :

stiques ? En
étendit jus-
appelait la loi
puissance et
moyens les
de meilleur
s'accomplit
e suffisante;
insensibles,
rapports du
il découvrit
le corps sur
chaque ins-
stances, a pré-
te, que leurs
cider, de se
montées pour
sez : il fallait
es, discerner
ans lesquelles
appelle des
ade suprême.
ne temps des
es parties de
âmes humai-
cité divine;
re fin de la
bnitzianisme
ranche, aux
rchétypes de
les, une no
dées innées;

au contraire il dira, s'il le faut, qu'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait été dans les sens, excepté, ajoutera-t-il, l'intellect lui-même, qui, par cela seul qu'il existe, reçoit et réfléchit des lumières originelles. Dans cette philosophie, l'abstrait précède le concret; la notion universelle devance les représentations singulières; et il n'y a rien de plus réel que les concepts généraux. Elle distingue de la perception, qui est l'état intérieur de la monade, représentant les choses externes, l'aperception, qui est la conscience ou la connaissance réflexive de cet état intérieur: je vous cite, Messieurs, les propres paroles de Leibnitz. « C'est, dit-il « ailleurs en latin, c'est à la connaissance des vérités né-
« cessaires, et à leurs abstractions, que nous devons le
« bonheur d'être élevés aux actes réfléchis, par la force
« desquels nous pensons à ce qui s'appelle *moi*; et voilà
« comme, en pensant à nous-mêmes, nous pensons
« en même temps à l'être, à la substance, et à Dieu.
« Ce sont ces actes réflexifs qui nous fournissent les
« principaux objets de nos raisonnements. » *Cognitioni
veritatum necessariarum et earum abstractioni-
bus... referri debet, quod ad actus reflexos ele-
vati simus, quorum vi istud cogitamus quod ego
appellatur. Et inde etiam est quod nosmetipsos co-
gitantes, de ente, de substantia, ... et ipso Deo cogi-
temus. Atque hi actus reflexi præcipua largiuntur
objecta ratiociniorum nostrorum.*

Je m'abstiens, Messieurs, de toute observation sur des théories déjà si transcendantes, et je me bornerai à rapporter historiquement deux faits qui les concernent. L'un est que des théologiens les ont jugées dangereuses : ils y ont perçu ou aperçu des tendances au

panthéisme, à l'idéalisme, c'est-à-dire, à révoquer en doute l'existence des corps, au fatalisme, et à la méconnaissance de l'obligation morale. Ce qui est certain, c'est que Leibnitz, très-sincèrement religieux, désavouait ces prétendues conséquences. L'autre fait est que les métaphysiciens allemands qui lui ont succédé dans le cours du dix-huitième siècle ont puisé dans ses écrits le premier fonds de leurs doctrines, en modifiant toutefois plusieurs articles de la sienne, et en s'efforçant même d'en réfuter quelques-uns. Kant a souvent pris cette liberté : il lui a particulièrement reproché d'intellectualiser les sensations, comme Leibnitz lui-même avait accusé Locke de sensualiser les concepts. Je me sers là, Messieurs, de mots qui ne sont pas français; mais vous voyez bien qu'il s'agit de hautes connaissances, que ne possédaient et ne prévoyaient point ceux qui ont fait notre langue. Il faut dire aussi que Leibnitz, quand il expose ses opinions métaphysiques, est un fort mauvais écrivain; ses panégyristes en conviennent. En toute autre matière, s'il orne peu ses pensées, du moins il les exprime avec précision; et alors ses traités, ses opuscules, ses épîtres se lisent avec intérêt comme avec fruit, soit en latin, soit en français. On y rencontre de très-grandes idées, par exemple celle d'une langue universelle. Il réclame hautement la liberté des consciences, et, dans sa Théodicée, il n'entreprend de réfuter Bayle qu'après avoir fait le panégyrique et presque l'apothéose de cet illustre sceptique. Cette Théodicée, où l'optimisme s'étale et se développe, est quelquefois très-riche d'érudition et de littérature. Mais Leibnitz, purement métaphysicien, se montre si différent de ce qu'il est ailleurs, qu'il se pourrait qu'une

secrète
ses méd
qui ne f
français
lemande
fondate
établies
de Pruss
nitz s'éta
de ce lab
sophie; s
Il mouru
tant.

Ses dis
été Chré
eu jadis
qu'une m
philosoph
premier n
Leipzig, d'
de gramm
masius asp
n'être qu'u
losophie a
gique, sa
l'esprit, et
marquerei
mais qu'on
auteur enc
à 1740, tr
losophie p
logie ratio

secrète rivalité nationale ait souvent dirigé à son insu ses méditations : il a voulu construire une philosophie qui ne fût ni celle de Descartes ni celle de Locke, point française et point anglaise ; il a créé la philosophie allemande. On pourrait le considérer aussi comme le fondateur des académies de Berlin et de Pétersbourg, établies l'une par l'électeur de Bavière, qui devint roi de Prusse en 1701, l'autre par le czar Pierre, dont Leibnitz s'était concilié l'estime et la confiance. Les mœurs de ce laborieux et savant écrivain honoraient sa philosophie ; seulement ses ennemis l'accusaient d'avarice. Il mourut extrêmement riche, surtout en argent comptant.

Ses disciples ou successeurs les plus immédiats ont été Chrétien Thomasius et Jean-Chrétien Wolf, qui ont eu jadis de la renommée, et dont je ne ferai pourtant qu'une mention fort succincte, parce que leurs travaux philosophiques ne sont presque plus d'aucun usage. Le premier mourut à Halle en 1728 ; il était né en 1655, à Leipzig, d'un philologue estimable qui a donné des leçons de grammaire et de littérature à Leibnitz. Chrétien Thomasius aspirait à l'originalité ; il ne lui convenait pas de n'être qu'un leibnitzien docile. Si on lisait encore sa *Philosophie aulique* ou de cour, son *Introduction à la logique*, sa *Vie d'Aristote*, son *Essai sur la nature de l'esprit*, et ses autres écrits qui sont nombreux, on y remarquerait des idées qui lui appartiennent en propre, mais qu'on ne lui envierait guère. Chrétien Wolf est un auteur encore plus fécond : il a mis au jour, de 1728 à 1740, trente in-4° latins, qui ont pour sujets la philosophie première ou l'ontologie, la logique, la psychologie rationnelle, la psychologie empirique, la théolo-

gie naturelle, la physique expérimentale et doctrinale, la cosmologie générale, les mathématiques, la philosophie pratique universelle, la morale, le droit de la nature et des gens; le tout distribué par définitions, théorèmes, corollaires, à la façon des géomètres, et rédigé dans le style syllogistique des écoles. C'est une somme de philosophie comparable aux sommes théologiques du moyen âge : on croirait lire les livres d'un docteur du treizième siècle, retrouvés au fond de quelque monastère. Les pensées mêmes et les doctrines sont souvent dignes de cette origine et de cette époque. Cependant il s'y mêle beaucoup d'articles de philosophie moderne, surtout de la leibnitzienne. Wolf rassemble tous les dogmes épars dans les opuscules de Leibnitz, et en compose un énorme corps de philosophie germanique. Il enseigne, comme son maître, que la sensation est la représentation de la variété dans l'unité, et que, par la pensée, l'âme a la conscience d'elle-même. De là deux ordres d'opérations et d'idées : l'ordre inférieur qui ne dérive que des impressions sensibles, l'ordre supérieur qui tient à l'entendement; ou bien, en d'autres termes, la raison empirique et la raison pure; la première appuyée sur l'expérience et procédant par des méthodes *a posteriori*, la seconde dirigée par l'enchaînement des vérités nécessaires. Comme Leibnitz, il fait de l'activité intérieure et originelle de l'esprit la source de toutes les connaissances, et en discerne qui ne viennent pas des sens, puisqu'elles sont inhérentes à l'intellect même. Il distingue les vérités de fait des vérités de raison, fondant les premières sur l'expérience et la diversité, les secondes sur l'intuition et l'identité, ressuscitant ainsi les méthodes *a priori*, et appliquant la syn-

thèse à
posé en
écrit m
livres la
échappé
et de sa
suivaie
cius; ils
chaire p
en dépit
manie av
1764, ma
proché c
près, il a
s'est imp
branches
Nous s
losophie j

ETC.

doctrinale,
, la philo-
droit de la
définitions,
omètres, et
s. C'est une
nmes théo-
livres d'un
fond de
et les doctri-
et de cette
d'articles de
ienne. Wolf
opuscules de
de philoso-
maître, que
été dans l'u-
cience d'elle-
d'idées : l'or-
ons sensibles,
nt; ou bien,
et la raison
et procédant
le dirigée par
me Leibnitz,
de l'esprit la
scerne qui ne
érentes à l'in-
it des vérités
rience et la di-
entité, ressus-
iquant la syn-

thèse à toutes les études philosophiques. Wolf a composé en allemand quelques volumes, et l'on prétend qu'il écrit mieux en cette langue. Malgré l'innocence de ses livres latins et leur gravité si respectable, Wolf n'a point échappé aux persécutions des théologiens de son pays et de sa secte. L'une des accusations dont ils le poursuivaient était d'avoir trop vanté la morale de Confucius; ils le firent chasser de Halle, où il occupait une chaire publique, qui depuis lui fut rendue. Il est resté, en dépit de l'envie, le maître le plus accrédité en Germanie avant Emmanuel Kant. Wolf n'est mort qu'en 1764, mais à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Je l'ai rapproché de Leibnitz, parce qu'à deux ou trois articles près, il a professé les doctrines de ce philosophe, et s'est imposé la tâche de les introduire dans toutes les branches de l'enseignement scolastique.

Nous suivrons, la prochaine fois, l'histoire de la philosophie jusque vers la fin du dix-huitième siècle.



ONZIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Messieurs, les trois philosophes que nous avons distingués les premiers dans le dix-septième siècle sont Bacon, Descartes et Gassendi. Hobbes, considéré quelquefois comme un élève de Bacon, s'est fait remarquer plus qu'estimer par des doctrines qui lui sont propres. Descartes a eu de plus véritables disciples et même de très-illustres, tels que les écrivains de Port-Royal, Pascal, Boileau, Racine, et le métaphysicien Malebranche. Pourquoi faut-il que l'école cartésienne ait produit aussi le panthéiste Spinoza ? Ce système impie a été réfuté par Fénelon et même par Bayle, savant sceptique, par la Motte le Vayer et l'évêque Huet. Jusqu'en 1688 les Anglais s'étaient bien moins occupés des méditations métaphysiques de Bacon, que des intérêts et des théories politiques : c'est l'objet d'une grande partie des écrits de Hobbes, et l'unique sujet des livres d'Harrington et d'Algernon Sidney. Cependant Cudworth publia, en 1678, son système intellectuel, qui, s'il n'étendait pas les connaissances philosophiques, en pouvait au moins éclaircir l'histoire. L'Essai de Locke sur l'entendement humain parut en 1690, et créa la science aujourd'hui nommée idéologie, en même temps que Newton renouvelait et agrandissait les sciences exactes. Je n'ai pu vous indiquer avant la fin du dix-septième siècle aucun disciple de Locke ; car Tschirnhausen avait écrit avant 1690 sa

Logiqu
point a
Leibnit
de vous
losophie
de Desc
elle ne
platonis
des obse
ples de l
Messieur
phie du d
j'écartera
tance. N
philosoph
disciples
et sur la
miers art
Les éc
travaux d
servaient
routines :
de syllogis
dialectiqu
ces quatre
primées se
cette incor
habitudes
du moyen
dans le cou
nier siècle,
cours de ph

Logique expérimentale ; et Shaftesbury n'appartient point assez pleinement à cette école. Nous avons vu Leibnitz en ouvrir une autre avant 1700, et j'ai tâché de vous donner une idée de ce premier état de la philosophie allemande, presque également rivale de celle de Descartes et de celle de Locke, quoique, à vrai dire, elle ne soit, ainsi que la cartésienne, qu'une forme du platonisme. Notre dernière séance s'est terminée par des observations succinctes sur les deux premiers disciples de Leibnitz, Thomasius et Chrétien Wolf. Je vais, Messieurs, vous entretenir aujourd'hui de la philosophie du dix-huitième siècle. Pour en resserrer le tableau, j'écarterai les détails qui n'auraient qu'une faible importance. Nos regards se porteront successivement sur la philosophie des écoles, sur le cartésianisme, sur les disciples de Locke tant en Angleterre qu'en France, et sur la philosophie allemande ; mais les deux premiers articles ne nous arrêteront que peu d'instant.

Les écoles, sans tenir presque aucun compte des travaux de Descartes, de Locke et de Leibnitz, conservaient, comme si de rien n'était, leurs anciennes routines : elles continuaient de donner, à des canevas de syllogisme en mauvais latin, les noms de logique ou dialectique, de métaphysique, morale et physique. Sous ces quatre titres, des compilations manuscrites ou imprimées semblaient toujours suffire à l'enseignement ; et cette incorrigible pratique perpétuait les plus viciennes habitudes intellectuelles. C'était encore la scolastique du moyen âge, légèrement amendée. On a rédigé ainsi, dans le cours des quatre-vingts premières années du dernier siècle, ou même un peu au delà, plusieurs prétendus cours de philosophie, que les véritables philosophes du

seizième auraient pu trouver fort arriérée. Il serait inutile de vous indiquer aucun de ces traités : ils sont tous ensevelis dans un oubli profond, et nous en pouvons dire autant de plusieurs livres élémentaires composés en français, sur les mêmes sujets et presque dans le même goût, de 1700 à 1789. Cependant la latinité des premiers était devenue par degrés un peu moins barbare; et l'on en remarquerait un petit nombre dans l'une et l'autre langue, où s'introduisaient, comme à la dérobée, quelques idées nouvelles et des méthodes moins déraisonnables. Tant que le cartésianisme avait pu être considéré comme un progrès, les écoles s'étaient obstinées à le réprouver : quand il eut vieilli à son tour, il prit faveur dans leur sein; et le zèle qu'elles avaient déployé contre lui, elles s'en armèrent pour résister à la propagation de la philosophie expérimentale. C'est là, sauf bien peu d'exceptions, le dernier état de l'enseignement. Les écoles, n'ayant pu demeurer tout à fait telles qu'au moyen âge, se tenaient du moins à un siècle de distance des lumières qui autour d'elles éclairaient le monde.

En adoptant le cartésianisme, elles ont contribué à ralentir le discrédit dont il était menacé ou atteint. Les défenseurs qui lui restaient ailleurs n'étaient ni nombreux, ni tous fort capables de le soutenir bien longtemps. Crousaz y employa ses veilles laborieuses; mais son meilleur ouvrage, l'*Examen du pyrrhonisme*, n'a été recherché qu'à raison des notions historiques qu'il contient. Sa *Logique* a paru ne rien renfermer d'utile, même dans la dernière édition en six volumes; et son *Traité du beau* est fort inférieur à celui d'un autre cartésien, le jésuite André. On a de celui-ci des Discours

sur l'ho
sans ha
tes. Dar
sentiel,
il distri
siques,
selon lu
impressi
l'unité et
sence; o
nature; c
nie, le g
ventionn
sulte ou
sentiment
Dans les
tiel, anté
l'ordre in
loppemen
qu'on ne
ses de co
que cet es
gré que l
vers 1750
l'Irlandais
soutenait d
dont il ré
possible. T
Philonoüs
chaînemen
le cours n
goureuse.

sur l'homme et une Métaphysique où il reproduit, non sans habileté, quelques idées de Platon et de Descartes. Dans son *Essai sur le beau*, il distingue le beau essentiel, le naturel et l'arbitraire ou de convention, et il distribue en ces trois ordres toutes les beautés physiques, spirituelles et morales. La vue et l'ouïe sont, selon lui, les seuls de nos cinq sens qui reçoivent les impressions du beau physique : ils sont frappés ou de l'unité et de la régularité parfaite, c'est le beau par essence; ou des variétés et de l'éclat, c'est le beau par nature; ou de l'exacte observation des lois que le génie, le goût, le caprice ont établies, c'est le beau conventionnel. Dans les ouvrages d'esprit, toute beauté résulte ou de la vérité immuable, ou des images et des sentiments, ou de la correction et des artifices du style. Dans les mœurs, la soumission à Dieu est l'ordre essentiel, antérieur à l'ordre naturel ou domestique, et à l'ordre institué ou civil. Les applications et les développements de cette doctrine remplissent huit discours, qu'on ne lit point sans intérêt, malgré quelques phrases de collège; et je ne pourrais guère choisir mieux que cet estimable essai pour indiquer le plus haut degré que la philosophie atteignait dans les académies vers 1750. Le coryphée de l'école cartésienne était alors l'Irlandais Berkeley, qui niait l'existence des corps, et soutenait que, loin d'être certifiée par les livres saints, dont il révérait l'autorité, elle était de tout point impossible. Tel est l'objet de ses *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, livre extrêmement remarquable par l'enchaînement étroit des objections et des réponses, par le cours naturel de l'entretien, par une dialectique vigoureuse. Les *Recherches de Berkeley sur l'eau de gou-*

dron aboutissent au même résultat; car, après avoir, dans les soixante premières pages, exposé les propriétés de cette eau, il s'élève à des considérations générales sur les sels, sur les végétaux, sur l'éther, sur le feu, sur la lumière et sur l'âme: il affirme que les dogmes de Platon sont conformes à ceux du christianisme, et prétend que ce philosophe a su aussi que les corps n'étaient que des images ou apparences. Ce système, auquel le nom d'idéalisme doit rester exclusivement réservé, est en effet bien plus ancien que Berkeley. Tout étrange qu'il est, il n'a manqué de partisans en aucun lieu ni en aucun âge: on le retrouve dans l'Inde; il remonte, chez les Grecs, au moins à l'école d'Élée, qui a précédé d'un siècle celle de Socrate; il s'est mêlé aux autres visions des syncrétistes: je vous l'ai fait remarquer dans une secte scolastique. C'est une des erreurs qui s'est reproduite depuis le renouvellement des lettres; Malebranche n'en a été préservé que par ses croyances religieuses. Les doctrines platoniques y tendent, et d'autres écoles s'y égarent, comme nous aurons encore occasion de nous en convaincre. Outre les deux livres dont je viens de faire mention, Berkeley en a composé qui concernent l'arithmétique, la vision, le mouvement, les principes de la science humaine; on a de lui une *Apologie du christianisme*, à laquelle il a donné le titre d'*Alciphron*. Il est mort, âgé de soixante-sept ans, en 1753. Le centenaire Fontenelle, qui lui a survécu quatre ans appartenait à une autre classe de cartésiens; et son patriarcat littéraire est à compter parmi les causes qui ont prolongé en France l'existence de cette école. Fontenelle avait cultivé tous les genres de connaissances: son esprit, aussi étendu que fin, possédait les premiers

germes
la physique
de son s
à l'exame
mise à se
porains,
miques,
prudence
dans les a
sianisme
rut même
sein des é
ranflech,
sur la rais
en valeur
che: de pu
France, a
La phil
général, c
naitre les
loppement
sidérer d'u
Locke o
connaissan
Shaftesbur
faculté de
tuelle. Hut
surtout à é
ceur et les
mière orig
maine dist
qu'on appe

germes de tous les talents. Imbu dès son enfance de la physique de Descartes, il l'a ornée des grâces légères de son style, et n'a pas pris la peine de la soumettre à l'examen de sa raison. Mais, quelque réserve qu'il ait mise à se détromper lui-même et à éclairer ses contemporains, son *Histoire des oracles*, ses *Éloges académiques*, la dextérité avec laquelle il touchait, malgré sa prudence, à des points délicats, lui assurent une place dans les annales de la philosophie. Après lui, le cartésianisme déclina de jour en jour parmi nous, et disparut même tout à fait, si ce n'est, comme je l'ai dit, au sein des écoles. L'un de ses derniers défenseurs fut Kéranflech, auteur, en 1765, d'un volume intitulé *Essai sur la raison*; il y faisait de vains efforts pour remettre en valeur la métaphysique de Descartes et de Malebranche : depuis, on a fort peu entendu parler d'elle en France, au moins jusqu'en 1800.

La philosophie de Locke et de Newton a été, en général, celle du dix-huitième siècle; mais, pour connaître les modifications qu'elle y a subies et les développements qu'elle y a reçus, il est à propos de la considérer d'une part en Angleterre, de l'autre en France.

Locke ouvrait et distinguait deux sources de nos connaissances : la sensation et la réflexion. Son disciple Shaftesbury parut les confondre : il transformait la faculté de réfléchir en sensibilité morale et intellectuelle. Hutcheson s'empara de cette idée, et s'appliqua surtout à établir des rapports entre les sentiments du cœur et les connaissances de l'esprit. Il trouva la première origine de toute moralité dans une faculté humaine distincte de la raison, et fort semblable à celle qu'on appelle ordinairement sympathie. Il crut recon-

naître dans le cœur humain un désir habituel du bonheur de tous les êtres raisonnables, une disposition à souffrir de leurs douleurs, à partager et par conséquent à soulager leurs peines. L'activité de cette bienveillance générale et ses relations avec le système intellectuel sont des bases de la philosophie écossaise; on les voit posées dans les *Recherches sur l'origine des idées de beauté et de vertu*, dans le *Traité des passions* et les autres écrits de Hutcheson, qui mourut en 1747.

Hobbes avait énoncé des opinions diamétralement opposées à celle-là; et de plus il avait fort resserré la philosophie expérimentale, en lui contestant le droit de s'étendre au delà du simple aperçu des faits immédiats. Bolingbroke embrassa un système à peu près pareil: d'accord avec Locke pour écarter les abstractions métaphysiques et les raisonnements *a priori*, il restreignait l'observation au pur recensement des faits, et refusait le caractère de vérités absolues aux résultats obtenus en observant. Cette doctrine un peu vague aurait eu de la peine à se propager, si Hartley n'avait travaillé à lui donner de la précision et de la consistance. Ne voulant voir dans l'association de nos idées qu'une loi mécanique de notre organisation, Hartley soutint que l'enchaînement de nos connaissances, c'est-à-dire les rapports entre des prémisses et des conséquences, n'avait pas non plus d'autre origine: il se mit à étudier l'histoire naturelle de nos sensations, et les fit consister tout entières, y compris les perceptions qui en dérivent, dans l'ébranlement et les vibrations des parties infinitésimales de la substance médullaire du cerveau. Hume adopta une partie de cette doctrine: il déclara qu'en effet les notions isolées, singulières,

que de
résumen
seule, c
des caus
liaison c
vérités n
des démo
relations
plus de
Hume a c
vers poin
tiques: il
tagne, des
de morale
et autres
intitulé *L*
tèmes des
et des scept
donne à la
ciple de *L*
tre: il adu
sions cont
existence.
idées: la
temps et de
idée comp
voir; que
qu'à l'égar
il n'y a jam
bien que d
conçues de
tinent qu'à

que de simples faits nous fournissent, ne pouvaient se résumer dans aucune connaissance générale. L'habitude seule, disait-il, nous entraîne à supposer des effets et des causes; c'est elle qui, en matière de faits, opère la liaison de nos idées. Il n'accordait de certitude qu'aux vérités mathématiques; mais il reconnaissait en ce genre des démonstrations réelles, parce qu'il s'agissait là des relations établies entre nos idées elles-mêmes, et non plus de jugements à porter sur des faits extérieurs. Hume a d'ailleurs dirigé ses regards pénétrants sur divers points des sciences métaphysiques, morales et politiques: il a laissé, outre son *Histoire de la Grande-Bretagne*, des *Essais sur l'entendement humain*, des *Essais de morale*, de *science sociale*, d'*économie publique*, et autres morceaux de philosophie. Dans celui qui est intitulé *Les quatre philosophes*, et où il expose les systèmes des épicuriens, des stoïciens, des platoniciens et des sceptiques, il ne dissimule pas la préférence qu'il donne à la quatrième secte. Il n'est, au fond, qu'un disciple de Locke; mais il veut souvent amender son maître: il admet, non des idées innées, mais des impressions contemporaines des premiers instants de notre existence. Il distingue trois principes de la liaison des idées: la ressemblance, la causalité, la contiguïté de temps et de lieu. Or, il croit que nous n'avons pas une idée complète et précise de ce que nous appelons pouvoir; que nous ne connaissons bien aucune causalité; qu'à l'égard de l'existence réelle des choses elles-mêmes, il n'y a jamais de démonstration; que nous ne jugeons bien que des rapports entre les idées que nous avons conçues de ces choses; que la morale tient plus au sentiment qu'à l'entendement; que la superstition provient

de la faiblesse, de la terreur, de la mélancolie, de l'ignorance; le fanatisme, de l'imagination, de l'orgueil, de la présomption et de l'ignorance encore; que le régime monarchique tend à se perfectionner, le populaire à se détériorer; que partout la liberté de la presse est la sauvegarde la plus sûre de la liberté commune. En économie, David Hume a des opinions qui peuvent sembler aujourd'hui des préjugés; en morale, il n'approfondit presque aucune question; en idéologie, il recule à l'aspect des difficultés, et se retranche dans le scepticisme. Ses écrits n'en sont pas moins précieux par un grand nombre d'aperçus neufs et utiles. Locke n'avait encore eu en Angleterre aucun disciple plus recommandable. Plusieurs des idées de Hume ont essuyé des contradictions, spécialement de la part de Priestley, qui pensait qu'en ce qui concerne les faits, nos connaissances s'associent, se généralisent et s'élèvent jusqu'à l'évidence. Sur d'autres points Priestley se rapprochait de Hartley, admettait la même théorie des sensations, et combattait surtout avec zèle ceux qui plaçaient dans l'esprit humain un instinct des principes. C'est un des dogmes de la philosophie écossaise. Vous voyez, Messieurs, qu'il y a lieu de distinguer deux classes dans l'école de Locke, au sein de la Grande-Bretagne : l'anglaise, où nous venons de rencontrer Bolingbroke, Hartley, Hume qu'on en détache quelquefois, et Priestley; l'écossaise, ouverte par Hutcheson avant 1747, et dont nous avons à considérer les progrès ou les vicissitudes jusqu'à la fin du siècle.

Dans la classe anglaise, Bolingbroke a terminé sa carrière en 1751, Hartley en 1755, Hume en 1776; Priestley a prolongé la sienne jusqu'en 1804. La chro-

nologie
se fixer
Adam S
après 18
Dugald
Henri
des *Esso*
gion nat
Élément
l'homme,
de ses li
cien, il m
très-ferme
de son pay
lisme. Il fo
des mœurs
raux est pu
a recherch
de la riches
philosophe
appartient
pour ériger
présenter c
nature hum
attache aux
reconnait e
Le docteur
autres dire
entre les cl
instinct de
instinct nat
commun, c
XX.

nologie de la classe écossaise après Hutcheson peut se fixer par les noms de Henri Home mort en 1782, Adam Smith en 1790, Reid en 1796, Adam Ferguson après 1800, Beattie en 1803, puis Oswald, Search et Dugald Stewart.

Henri Home, autrement dit lord Kames, a écrit des *Essais sur les principes de la morale et de la religion naturelle*, une *Introduction à l'art de penser*, des *Éléments de critique*, des *Esquisses de l'histoire de l'homme*, un *Essai sur l'éducation*; je ne parle point de ses livres de jurisprudence. Comme métaphysicien, il marche, mais de loin et d'un pas qui n'est pas très-ferme, sur les traces de Hutcheson; les théologiens de son pays lui ont reproché de la tendance au fatalisme. Il fonde sur la sensibilité intellectuelle la théorie des mœurs et des beaux-arts; et celle des sentiments moraux est puisée à la même source par Adam Smith, qui a recherché aussi l'origine du langage et les éléments de la richesse des nations. Adam Smith est, je crois, le philosophe qui a le plus honoré l'école écossaise: il lui appartient par le travail rigoureux qu'il s'est prescrit pour ériger la sympathie en principe universel, et la présenter comme le phénomène éminent sans lequel la nature humaine n'existerait pas. A l'importance qu'il attache aux faits intellectuels, moraux et politiques, on reconnaît en lui un des meilleurs disciples de Locke. Le docteur Thomas Reid a suivi et imprimé de tout autres directions: ne voulant point d'intermédiaires entre les choses et les idées, il a doué l'homme de cet instinct de principes contre lequel s'est récrié Priestley; instinct naturel, qui prend au besoin les noms de sens commun, de sens intime, de conscience, et que frappe

immédiatement l'éclat des premières vérités. Reid croyait résoudre par là un problème souvent agité, celui de savoir comment nous est garantie la conformité des objets extérieurs aux idées que nous en concevons. Il n'y a rien de si merveilleux qu'un instinct pour trancher les difficultés et pour simplifier les méthodes. Après s'être annoncé par un essai sur l'application des mathématiques à la morale en 1748, et par une analyse de la Logique d'Aristote en 1752, Reid a publié en 1764 un volume intitulé *Inquiry into the human mind*, qui a été traduit dans notre langue en 1768, « Recherches sur « l'esprit humain, » 2 vol. in-12; et, en 1785, il a mis au jour l'*Essay on the intellectual powers of man*, « l'Essai « sur les facultés intellectuelles de l'homme ; » ce sont là ses principaux ouvrages. Ils comprennent une très-solide réfutation de l'idéalisme de Berkeley et du scepticisme de Hume, systèmes vers lesquels Reid avait d'abord incliné; car ses opinions ne sont devenues invariables que lorsqu'il eut découvert l'instinct des principes comme le premier fait à observer dans notre intelligence, et duquel dérivent tous ces faits particuliers de conscience qui ont joué depuis un si grand rôle dans les spéculations métaphysiques. La psychologie, la morale, les vérités religieuses, soit naturelles, soit même révélées, ont été prouvées directement par l'instinct ou le sens commun; et peu s'en faut qu'on ne soit arrivé à réduire toutes les questions philosophiques à de simples questions de fait, consistant à savoir ce que pense ou croit sur chaque article la plus grande partie du genre humain. Ce sera toujours là, dit-on, une philosophie expérimentale : on commencera par tout, ainsi que le veulent Aristote, Bacon et Locke,

par l
tingu
d'hist
les fai
rifier
que, c
aura d
giques
les pré
Voilà,
ans, la
tendre
dernier
la trop
contredi
l'immu
dérable
tes de to
ordres d
intuitiver
les second
mais ces
cipes que
point les
wald, d'
enseigne
pénétré e
considéra
fère que p
Si défig
la philoso
giée en F

par l'observation des faits; seulement on saura distinguer les matières : quand il s'agira de physique, d'histoire naturelle et de la nature sensible, ce seront les faits extérieurs qu'il conviendra de recueillir, de vérifier et de comparer; mais en idéologie, inétaphysique, ordre intellectuel, philosophie générale, il n'y aura d'admissible et de décisif que les faits psychologiques ou de conscience, c'est-à-dire, les opinions et les préjugés vulgaires qu'il plaira de qualifier ainsi. Voilà, Messieurs, ce qu'est devenue, depuis cinquante ans, la doctrine écossaise. Hutcheson n'avait fait qu'étendre et modifier celle de Locke; encore à la fin du dernier siècle, Ferguson continuait de l'appliquer sans la trop altérer : mais James Beattie n'hésitait plus à la contredire expressément; son *Essai de la nature et de l'immuabilité de la vérité* assigne à une partie considérable de nos connaissances des origines indépendantes de toute sensation. En effet, il y a, selon lui, deux ordres de vérités : notre esprit connaît les premières intuitivement, par le sens commun qui en est frappé; les secondes supposent des preuves, des raisonnements, mais ces raisonnements remontent à de premiers principes que l'intuition seule nous révèle. Je ne suivrai point les progrès de cette science dans les écrits d'Oswald, d'Édouard Search, de Dugald Stewart : cet enseignement touche de trop près à notre âge; il a pénétré en France, et au surplus il n'ajoute rien de considérable à celui de Reid et de Beattie; il n'en diffère que par des formes et des nomenclatures.

Si défigurée ou si mal appréciée dans son pays natal, la philosophie de Locke s'était en quelque sorte réfugiée en France, où elle acquit, parmi nos écrivains les

plus distinguées, un tel nombre de partisans, que je n'entreprendrai pas, Messieurs, de vous les nommer tous.

Le *Cours des sciences* du P. Buffier renferme une grammaire française, une rhétorique, une poétique et même une tragédie; mais la philosophie y occupe aussi un grand espace. Dans un *Traité sur les premières vérités*, Buffier accorde ce caractère à l'existence des corps et non à celle de Dieu, qui, à ses yeux, est démontrée, et par conséquent conclue. Il rejette les idées innées, et recherche les sources et les éléments de plusieurs de nos idées abstraites; les rédacteurs de l'Encyclopédie ont emprunté de lui l'article ACTION. Un autre traité, où il s'occupe des vérités de conséquence, comprend une logique; mais Buffier commence par reconnaître que nos erreurs dérivent plus souvent de notions fausses que de conclusions mal déduites. A cette première logique, rédigée en forme de lettres, il en fait succéder une où, s'attachant à examiner les jugements plutôt que les raisonnements, il montre à quel point les imperfections et les vices du langage influent sur nos opinions. Viennent ensuite des *Éléments de métaphysique*, où quelques observations originales se mêlent à des notions communes et à des paradoxes; puis un *Essai de morale sociale*, qui n'est pas non plus sans mérite. « Il y a, « dit Voltaire, dans les traités de Buffier, des morceaux « que Locke n'aurait pas désavoués; et c'est le seul « jésuite qui ait mis une philosophie raisonnable dans « ses ouvrages. » J'ajouterai, Messieurs, que les deux logiques de ce jésuite mériteraient d'être plus connues qu'elles ne le sont : on y trouve le germe d'une meilleure théorie du jugement et du raisonnement. Le

sujet e
sous le
ferma
comme
tienne
Gassen
pas de
pas for
l'y ratta
carrière
ans. Va
mourut
les regre
mes dor
fort éclai
actes les
méconna
pris qu'e
que tous
agrandi
historiqu
la littéra
Locke. L
tous les
raires. E
chéologic
judicieux
critique s
une autre
il en a re
posé les
rigoureux

sujet et l'attribut d'une proposition y sont représentés sous leur véritable point de vue, le sujet comme renfermant l'attribut dans sa compréhension, l'attribut comme l'une des qualités ou circonstances qui appartiennent au sujet : c'est une idée voisine de celle de Gassendi sur l'analyse et la synthèse. Buffier n'est donc pas de l'école de Descartes; et, quoiqu'il ne s'inscrive pas formellement dans celle de Locke, j'ai cru pouvoir l'y rattacher, au moins comme auxiliaire. Il a fini sa carrière laborieuse en 1737, à l'âge de soixante-seize ans. Vauvenargues n'en avait que trente-cinq lorsqu'il mourut en 1747, ayant acquis aussi l'estime et mérité les regrets de Voltaire. Les observations et les maximes dont se composent ses essais annonçaient un esprit fort éclairé; il s'était appliqué à se rendre compte des actes les plus délicats de l'intelligence humaine; et, sans méconnaître le pouvoir de la réflexion, il avait compris qu'elle devait être précédée de l'expérience. Presque tous les écrivains français qui, depuis 1730, ont agrandi les connaissances morales et politiques ou même historiques, la théorie des arts, le système général de la littérature ou des sciences, étaient des disciples de Locke. L'influence de sa philosophie se manifestait dans tous les genres un peu élevés de compositions littéraires. Elle est sensible jusque dans les recherches archéologiques et philologiques de Fréret, dont la vaste et judicieuse érudition a tant contribué aux progrès de la critique savante. Montesquieu, plus célèbre encore dans une autre carrière, a décomposé les systèmes politiques; il en a recherché les éléments, décrit les ressorts, exposé les effets. Cette analyse, pour n'être pas toujours rigoureuse, n'en est pas moins une des plus hautes en-

treprises de cette époque. Locke, qui avait fait, comme nous l'avons vu, de très-grands pas dans la science sociale, n'avait point, dans sa marche rapide, aperçu autant de détails. Mais, quelque hommage qu'on doive à l'*Esprit des lois*, peut-être Montesquieu s'était-il montré plus philosophe encore dans le tableau de la *Grandeur et de la décadence des Romains*, surtout dans ses *Lettres persanes*, où, dès 1721, il jetait des regards si pénétrants sur les opinions et les mœurs des peuples. Si, de ces rangs éminents, nous descendons aux grammairiens de cet âge, nous y rencontrons Dumarsais, auteur du livre *des Tropes*, et de beaucoup d'autres excellentes observations sur le langage. Les sujets qu'il a traités l'ont attiré sur les pas de Locke : il a particulièrement éclairci les caractères et les effets de l'abstraction. Je ne crois pas qu'on doive autant d'éloges à la *Logique* publiée sous son nom : cependant elle explique assez nettement l'origine de nos idées, et la nature de quelques-uns de nos actes intellectuels ; elle expose ensuite les règles du syllogisme, et fait connaître les diverses espèces d'arguments et de sophismes. Les noms de Fréret, de Montesquieu, de Dumarsais, peuvent signaler le milieu du dix-huitième siècle : ils moururent, le premier en 1749, le second en 1755, le troisième en 1756.

Entre les autres faits dignes d'attention que présentent chez nous, depuis 1740 jusqu'en 1778, les annales de la philosophie expérimentale, nous distinguerons d'abord l'éclat et l'influence des ouvrages de Voltaire, les travaux de quelques Français attirés en Prusse par Frédéric II, et l'entreprise de l'*Encyclopédie* par d'Altembert et Diderot.

N
ni le
théol
quatr
n'ont
de l'e
derni
regar
qui a
la phi
a le p
Fran
tions,
génie
sûrs r
Locke.
âges, a
les ren
les facu
à l'exp
que les
usurpé
rêts de
la méta
rature ;
humain
dans les
et de so
Pour
ques dis
à Berlin
nombre

Nous n'envisageons ici dans Voltaire ni le poète, ni le littérateur, ni même l'historien, ni surtout le théologien : qu'il y ait çà et là des erreurs graves dans quatre-vingt-douze volumes, ceux qui s'en étonneraient n'ont qu'à lire le traité du savant Huet sur la faiblesse de l'esprit humain, dont j'ai fait mention dans notre dernière séance. Voltaire ne s'offre aujourd'hui à nos regards que sous un seul aspect : il n'est pas l'homme qui a le plus profondément étudié ni le plus enrichi la philosophie de Locke et de Newton, mais celui qui a le plus contribué à l'introduire et à la propager en France. On peut dire même qu'en ses meilleures productions, quand chez lui le goût, le savoir, l'esprit et le génie ne sont que la raison parfaite, il expose les plus sûrs résultats non-seulement de la métaphysique de Locke, mais des recherches philosophiques de tous les âges, avec tant de grâce, d'énergie et de clarté, qu'il les rend accessibles à toutes les intelligences. Observer les facultés physiques et morales de l'homme; restituer à l'expérience et aux méthodes rigoureuses l'empire que les hypothèses, les rêveries, les mensonges avaient usurpé; appliquer la science aux besoins et aux intérêts de la société; féconder, éclairer l'une par l'autre la métaphysique et la grammaire, la morale et la littérature; enchaîner entre elles toutes les connaissances humaines, et rechercher la vérité dans les arts comme dans les sciences : telle est la philosophie de Voltaire et de son siècle.

Pour contrebalancer en Allemagne le crédit de quelques disciples de Leibnitz, Frédéric II s'avisa d'attirer à Berlin des philosophes ou littérateurs français, au nombre desquels on pouvait presque le compter lui-

même. Il a composé l'éloge funèbre de la Mettrie, qui n'était pourtant pas le personnage le plus recommandable de cette espèce de colonie. La Mettrie mourut en 1751, laissant des livres aujourd'hui presque ignorés, et qui montrent seulement qu'on abusait dès lors de la théorie de Locke; qu'au lieu de suivre les méthodes sévères qu'elle prescrit, on l'altérait par des exagérations qu'elle désavoue. Maupertuis, qui vécut jusqu'en 1759, avait été, en 1736, le chef de l'expédition savante entreprise pour déterminer la figure de la terre : c'est ce qu'il a fait de plus utile. Lorsqu'en Prusse il écrivit sur les lois du mouvement et du repos, et qu'il les déduisit de la loi de la moindre action, Koenig prétendit que cette idée appartenait à Leibnitz; et Voltaire fit retentir dans toute l'Europe cette accusation de plagiat. Condorcet ne voit dans Maupertuis qu'un « homme « d'esprit, savant médiocre, philosophe plus médiocre, « cherchant de petits moyens de célébrité parce que « les grands lui manquaient, et disant des choses bizar-
« res, faute de trouver des vérités piquantes. » Ce jugement peut sembler bien rigoureux; mais, à vrai dire, les œuvres de Maupertuis ne renferment que de simples essais ou ébauches : éléments de cosmologie, de géographie, d'astronomie nautique, de philosophie morale; discours ou éloges académiques; réflexions, lettres ou mémoires sur l'origine des langues, sur des sujets de métaphysique et de physique, sur les lois et le système de la nature, sur les divers moyens d'analyse, sur le progrès des sciences. Toujours faut-il avouer que de tels essais ne se rencontrent que dans un siècle fort éclairé. A ne considérer que certaines idées de cet auteur, on serait tenté de le placer dans l'école leib-

nitzien
sieurs de
Sa *Vénu*
gine des
les diver
sés. Pour
quit de la
Voltaire
constant
philosoph
de ce titre
plus dura
qui les ren
Lettres ch
plus haut
plus de s
douter de
il croyait
d'exiger d
d'érudition
d'aucun de
Bayle; et,
reusement
logie des
des leçons
philosophe
retint quel
italien, dor
cole frança
Espagnol d
quoiqu'il n
tion généra

nitziennne; mais on ne saurait méconnaître dans plusieurs de ses écrits l'influence de Locke et de Newton. Sa *Vénus physique* est un opuscule qui traite de l'origine des animaux et des variétés de l'espèce humaine; les divers systèmes relatifs à la génération y sont exposés. Pour que cette colonie philosophique de Berlin acquit de la renommée et de l'ascendant, il eût fallu que Voltaire s'y fixât; ce qui n'était guère possible. Le plus constant de ces colons fut d'Argens, dont on a une philosophie dite du bon sens, et quelquefois peu digne de ce titre. Ses *Lettres juives* ont eu un succès un peu plus durable; et pourtant les observations critiques qui les remplissent n'étaient déjà plus très-neuves. Les *Lettres chinoises*, moins volumineuses, avaient un bien plus haut caractère. Adaptant à la doctrine de Locke le plus de scepticisme qu'il peut, d'Argens s'exerce à douter de tout ce qui avant lui a été révoqué en doute: il croyait cependant aux vampires. On a coutume d'exiger des sceptiques plus d'originalité, d'esprit et d'érudition qu'il n'en avait, quoiqu'il ne fût dépourvu d'aucun de ces avantages. Il prend son érudition dans Bayle; et, moyennant ce secours, il réfute assez heureusement les remarques de l'abbé d'Olivet sur la théologie des Grecs. D'Argens est une sorte de répétiteur des leçons de Locke et de Bayle, et de quelques autres philosophes plus hardis et moins éclairés. Frédéric retint quelque temps près de lui Algarotti, littérateur italien, dont les idées s'étaient étendues au sein de l'école française. Je nommerai ici occasionnellement un Espagnol qui semble avoir puisé à la même source, quoiqu'il ne le déclare pas, ce qu'il a répandu d'instruction générale dans sa patrie: c'est le bénédictin Feyjoo,

auteur de recueils justement estimés, et portant les titres de *Théâtre critique* et de *Lettres curieuses* : il se prononce contre le cartésianisme, et c'est par l'observation attentive des faits qu'il s'efforce d'arriver à de véritables connaissances. Il mourut en 1764, comme Algarotti, qui ne le valait pas.

Alors se poursuivait en France la collection encyclopédique commencée en 1751, et qui restera longtemps célèbre, malgré les erreurs, les omissions, les négligences que le nombre prodigieux des articles, la multitude des rédacteurs, la variété des matières, l'inégalité des styles et, plus que tout cela peut-être, la distribution alphabétique rendaient absolument inévitables. On y peut critiquer mille détails, pourvu qu'on reconnaisse la grandeur et l'utilité de l'ensemble, sur lequel il serait trop injuste d'étendre les reproches que certaines pages ont pu mériter. La construction de cet immense édifice est un des faits mémorables de l'histoire des lettres et de la philosophie au dernier siècle. D'Alembert et Diderot y ont fait coopérer la plupart des écrivains distingués de ce temps; Dumarsais, Montaigne, Voltaire y ont fourni des articles. La préface est un des meilleurs livres de D'Alembert. S'il y distingue de l'ordre généalogique des idées l'ordre encyclopédique des connaissances, c'est que, ayant à présenter le tableau de toutes les sciences qui allaient être disséminées et morcelées dans le recueil, il devait les considérer comme acquises, et puiser leur classification dans leur état présent, plutôt que dans l'histoire naturelle de leurs origines et de leurs progrès. Je serais néanmoins tenté de regretter que D'Alembert, l'un des grands géomètres et des métaphysiciens les plus éclairés de son

ter le tabl
prélimina
néral tous
pliquent l
vérités pre
nus, pour
et qui entr
générales.
père ou pa
réduire à u
sives de qu
teur Didero
rentre à cha
nir des sens
recueillir le
le raisonne
sons par l'ex
d'étudier et
toujours ave
théories, on
ment lié; m
ouverts, il
delà de ce q
rattache aux
principes de
malgré des
es écrits, pa
es notices de
our les aveu
expression
bienfaisante,

rés de son siècle, se soit borné à résumer et à compléter le tableau tracé par Bacon. Du reste, et ce discours préliminaire, et ses *Éléments de philosophie*, et en général tous ses ouvrages, reproduisent, étendent et appliquent la philosophie de Locke. Il n'admet pour vérités premières que les faits simples observés et reconnus, pour vérités moyennes que celles qui en dérivent, et qui entrent à leur tour dans des propositions plus générales. Il pense que l'enchaînement des vérités s'opère ou par l'étude des phénomènes et par l'art de les réduire à un seul fait, ou par les traductions successives de quelques propositions avérées. Son collaborateur Diderot, qui se donne quelquefois pour éclectique, rentre à chaque pas dans l'école expérimentale. Recevoir des sens à la réflexion et de la réflexion aux sens, recueillir les faits par l'observation, les concilier par le raisonnement, vérifier les résultats de ces combinaisons par l'expérience, voilà, selon Diderot, la manière d'étudier et d'interpréter la nature. Il n'expose pas toujours avec une extrême clarté ses méditations et ses théories, on a peine à y démêler un système parfaitement lié; mais il creuse tous les sentiers qu'il trouve ouverts, il essaye d'en ouvrir d'autres, il regarde au delà de ce qu'ont vu ses prédécesseurs; et partout il rattache aux sensations la science de la pensée et les principes des beaux-arts. C'est le terme où aboutissent, malgré des exagérations et des erreurs graves, tous ses écrits, particulièrement ses *Recherches sur le beau*, ses notices des sectes anciennes et modernes, ses *Lettres sur les aveugles, sur les sourds-muets*. Cette dernière expression nous retrace, Messieurs, une institution bienfaisante, qui doit être considérée elle-même comme

un des fruits de la doctrine de Locke relative aux idées et à leurs signes, et comme un monument des lumières du dix-huitième siècle, en même temps que de l'habileté, de la philanthropie et des vertus modestes de l'abbé de l'Épée.

Parmi les coopérateurs de l'Encyclopédie on remarque l'ingénieur Boulanger, qui, en s'approchant la géologie de l'histoire et de l'étude des langues, crut se mettre sur la voie de plusieurs découvertes importantes; mais il mourut en 1759, à l'âge de trente-sept ans, n'ayant pu achever les recherches qu'eût exigé le plan qu'il avait conçu. Les ouvrages publiés sous son nom après sa mort ne sont pas tous authentiques; et ce n'est point à ceux dont il est réellement l'auteur qu'on pourrait adresser de très-graves reproches, quoiqu'ils ne soient pas sans doute exempts d'erreurs. On y voit l'intention de fonder sur des faits toutes les connaissances physiques, historiques et morales. L'école de Locke revendique aussi Le Cat, qui, dans son *Traité des sens*, rapprocha, l'un des premiers, de la physiologie l'étude des pensées et des affections humaines. Helvétius, en appliquant à la morale l'analyse de la sensibilité et de l'intelligence, voulut moins instruire ses lecteurs que les étonner par la nouveauté et la généralité des résultats qu'il se pressait de leur offrir. Il restreignit le plus qu'il put l'activité de nos facultés, et prétendit que l'existence des corps n'était que probable. Remarquons encore une fois, Messieurs, combien de formes l'idéalisme a su prendre, et en combien de sectes modernes il s'est glissé. Il avait apparu dans celles de Hobbes, de Descartes, de Spinoza, de Malebranche, de Berkeley, de Hume; le voilà dans celle d'Helvétius, et

nous le
Presque
rées, y a
rentes rou
commun
point où
paraît for
sérieusem
contre ce
systèmes,
en ceux q
tions indé
vétius, qu
que plus
l'Esprit et
vagues, de
Le premier
de l'omett
phie du de
fois une ex
inconnus d
es intellig
elles l'inég
que l'intens
érêt ou de
dernière d
quelques d
ellectuelle
uits de so
constances
conséquent
sises, dor

nous le retrouverons chez plusieurs disciples de Kant. Presque toutes les métaphysiques, fausses ou exagérées, y aboutissent plus ou moins nettement par différentes routes; c'est un phénomène qui leur est presque commun, et en quelque sorte un écueil placé sur un point où leurs directions se croisent. Cependant il me paraît fort peu vraisemblable qu'on ait jamais douté sérieusement de l'existence des corps; mais on a élevé contre ce fait des objections épineuses dans tous les faux systèmes, peut-être insolubles en quelques-uns, savoir en ceux qui admettent des perceptions ou apperceptions indépendantes de toute sensation. L'idéalisme d'Helvétius, qui ne professait point ces systèmes, n'en est que plus étrange, pour ne pas dire plus absurde. *De l'Esprit et de l'Homme*, tels sont les deux titres, un peu vagues, des deux principaux ouvrages de cet écrivain. Le premier a fait trop de bruit pour qu'il soit possible de l'omettre dans un tableau historique de la philosophie du dernier siècle. On y voyait pour la première fois une exposition brillante de certains paradoxes ou inconnus ou non divulgués: par exemple, que toutes les intelligences sont naturellement égales; qu'entre elles l'inégalité résulte du plus ou moins d'attention; que l'intensité de l'attention se mesure sur celle de l'intérêt ou de la passion; que le plaisir sensuel est la fin dernière de tous nos penchans, quelques noms et quelques directions qu'ils prennent; que les facultés intellectuelles et morales de chaque homme sont les produits de son éducation, c'est-à-dire de toutes les circonstances qui l'ont entouré depuis sa naissance, et par conséquent des institutions sociales, bonnes ou mauvaises, dont il subit l'empire. Mêmes idées dans le traité

de l'Homme, qui est plus méthodique, mais beaucoup moins piquant, moins parsemé de traits originaux et d'anecdotes. Toutes nos pensées, affections, habitudes sociales, y sont ramenées à la sensibilité physique; tous les talents gradués selon les forces de l'attention; toutes les erreurs et tous les malheurs présentés comme les effets d'une éducation vicieuse, comme les fruits des passions factices qu'amènent les mauvais régimes; le luxe, enfin, non comme la cause mais comme le résultat des calamités publiques, et particulièrement de l'excessive inégalité des fortunes. Ce livre enseigne aussi que toutes les vérités sont bonnes à dire; que du moins elles ne nuisent qu'à ceux qui osent les proclamer; qu'elles servent ceux qui les persécutent, et que le bonheur public deviendra possible dès l'instant où l'ignorance cessera de jeter de la défaveur ou du ridicule sur les progrès de la science sociale. Helvétius a quelques idées communes avec la Rochefoucauld; toujours est-il aisé de s'apercevoir qu'il y a entre l'un et l'autre l'intervalle de près d'un siècle. Du reste, quand on part d'une donnée aussi fautive que l'égalité naturelle des intelligences, il n'est point de doctrine erronée ni de mauvaise méthode à laquelle on ne puisse être conduit par un mécompte aussi grave; et lorsqu'on méconnaît assez la dignité de la nature humaine pour supposer que tous ses penchants ne tendent qu'à des plaisirs sensuels, il est difficile de retrouver les véritables règles de la morale individuelle et civile. Des deux ouvrages d'Helvétius, le second ne serait pas le moins dangereux, si les formes en étaient séduisantes. Le premier est plein d'esprit, et ce n'est guère que de cette manière qu'on justifie le titre qu'il porte. C'était déjà, chez les Français

de 1750
censures
autre re
gré les s
la person
prodigue
le caract
composé.
senter He
scène fran
c'était de
entreprit
naissance
deux ou tr
sans désig
à Helvétius
« veux en
« principes
« et l'abus
« en dépit
Ce Jean-
prends pou
cun écrivai
de la prose
de Locke et
jeunis. Non
social des c
fants et sur
tier de l'Ém
l'entendeme
giais. Souv
Jean-Jacque

is beaucoup
originaux et
s, habitudes
ysique; tous
ation; toutes
s comme les
es fruits des
régimes; le
omme le ré-
lièrement de
nseigne aussi
que du moins
s proclamer;
et que le bon-
tant où l'igno-
u ridicule sur
us a quelques
toujours est-il
et l'autre l'in-
quand on part
naturelle des in-
rronée ni de
e être conduit
on méconnaît
pour supposer
es plaisirs sen-
ables règles de
ouvrages d'Hel-
dangereux, si
mier est plein
manière qu'il
ez les Français

de 1758, un très-grand moyen de succès : l'éclat des censures, des condamnations, des anathèmes, fut une autre recommandation non moins puissante; car, malgré les sages ménagements que l'autorité garda pour la personne de l'auteur, le public ne manqua point de prodiguer au livre proscrit toute la faveur que méritait le caractère moral et civique de l'homme qui l'avait composé. Tous les témoignages s'accordent à représenter Helvétius tel que M. Andrieux l'a montré sur la scène française en 1802. Ce qui importait en 1758, c'était de réfuter le livre de l'Esprit; J. J. Rousseau entreprit ce travail, et l'abandonna lorsqu'il eut connaissance des poursuites judiciaires. Seulement il saisit deux ou trois occasions d'en improuver les doctrines, sans désigner l'auteur : on croit, par exemple, que c'est à Helvétius que s'adressaient ces lignes de l'Émile : « Tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine; et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

Ce Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, je le prends pour un Français; et il le faut bien, puisque aucun écrivain n'a porté si loin le charme et la perfection de la prose française. Sa philosophie se compose de celle de Locke et de quelques paradoxes très-habilement rajeunis. Nous avons déjà rapproché l'Émile et le *Contrat social* des deux traités de Locke sur l'éducation des enfants et sur le gouvernement civil; mais le système entier de l'Émile repose essentiellement sur la théorie de l'entendement humain exposée par le philosophe anglais. Souvent néanmoins la profonde sensibilité de Jean-Jacques jette dans ses écrits des teintes platoniques,

et quelquefois son ardente imagination semble dominer assez sa raison pour donner un caractère demi-sophistique à son éloquence. Heureusement il avait appris de Locke qu'il fallait lire dans les faits avant d'écrire des maximes. Sans la philosophie expérimentale, il pouvait n'être qu'un sophiste et un enthousiaste; elle fit de lui un logicien ordinairement sévère, un moraliste toujours éloquent, un très-grand écrivain. Il a mis en action, en spectacle, la science et l'art de la pensée. Je n'ai point à rappeler ici ses erreurs; elles ont été bien assez expiées par ses infortunes. L'année 1778, la dernière de sa carrière, ferme aussi celle de Voltaire et de quelques autres hommes célèbres, par exemple de Linné et de Haller, auxquels la philosophie des sciences naturelles devait de mémorables progrès.

Condillac, né en 1715, trois ans après Rousseau, vécut jusqu'en 1780. Il est le premier auteur français qui ait tenté d'achever l'analyse de l'entendement. Le nom de Locke fixe la première époque de l'idéologie, et celui de Condillac la deuxième. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, il s'attache à établir la succession de nos diverses opérations intellectuelles, depuis les impressions que nos sens reçoivent, jusqu'à la reconnaissance des rapports qui existent entre les idées les plus abstraites. Il explique surtout beaucoup mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors en quoi l'attention consiste; quels effets elle produit, et comment les signes sont à la fois des notes et des instruments de la pensée. Ne s'étant point assez arrêté, dans ce livre, à l'examen des sensations, il en fit l'objet d'un second ouvrage, qui est à lire avant celui que je viens d'indiquer. C'est dans ce *Traité des sensations* qu'il

anime
dorât, l
d'abord
qu'à ce
semble.
elle n'ac
vient ca
et de mé
de méco
venir, d'
quoiqu'e
nombre
est, et le
de toute
sont les r
d'observ
à pas tou
ment, pa
à juger le
du sien,
discerner
les idées;
tive, à m
le progrè
grand non
et pour a
ments de
pour app
applique
même ge
tingue tro
principes

anime une statue en lui donnant successivement l'odorat, l'ouïe, ces deux sens à la fois, les trois autres d'abord un à un, puis avec chacun des précédents, jusqu'à ce qu'elle soit enfin pourvue de tous les cinq ensemble. Douée de l'odorat seul, la statue se juge odeur : elle n'acquiert point l'idée de la matière ; mais elle devient capable d'attention, de jouissance, de souffrance et de mémoire. Elle se forme les idées de contentement, de mécontentement, d'une durée passée, d'une durée à venir, d'une durée indéfinie, et même des nombres, quoiqu'elle ne conçoive rien d'assez distinct au delà du nombre trois. Son *moi* est la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été. Elle a le germe de toutes les facultés dont le plaisir et la douleur sont les mobiles. Les hypothèses suivantes donnent lieu d'observer de semblables phénomènes, et de suivre pas à pas tous les développements de l'intelligence : comment, par exemple, la statue apprend à voir les figures, à juger les distances, à reconnaître les corps distincts du sien, à trouver les organes de ses propres sens, à discerner le sommeil de l'état de veille, à généraliser les idées ; comment son imagination devient moins active, à mesure que ses sens se multiplient, et comment le progrès de ses connaissances peut l'exposer à un plus grand nombre d'erreurs. Ce livre, qui contient l'histoire et pour ainsi dire le journal des premiers développements de notre sensibilité et de notre intelligence, a pour appendice un *Traité des animaux*, où Condillac applique à tous les êtres animés des observations du même genre. Dans un *Traité des systèmes*, il en distingue trois espèces, selon qu'ils se fondent ou sur des principes généraux, ou sur des hypothèses, ou sur l'ex-

périence. Les premiers renversent l'ordre de la génération de nos idées; l'imagination seule bâtit les seconds; pour garantir les troisièmes, il faut des observations attentives, et une méthode rigoureusement exacte qui n'admette aucun procédé synthétique. Les quatre premiers volumes du *Cours d'études* du même écrivain traitent des arts intellectuels: arts de parler, d'écrire, de raisonner et de penser. Parler, c'est communiquer sa pensée; et cette pensée, quoiqu'elle soit une, quoiqu'elle affecte l'âme en un seul instant, est néanmoins composée d'idées simultanées. Pour la communiquer il la faut décomposer: le langage est donc une analyse. Des signes artificiels sont nécessaires pour détailler les affections ou opérations de l'entendement, pour en donner des idées distinctes. Ainsi le discours est un tissu de propositions principales, subordonnées, incidentes, dans lesquelles entrent des noms, des adjectifs, des verbes, des prépositions: voilà, selon Condillac, les quatre éléments nécessaires du discours. Les autres espèces de mots, pronoms, adverbes, conjonctions, exclamations, ne sont que des ellipses. L'organe d'une sensation est susceptible de deux états; il reçoit des impressions d'une manière purement passive, ou bien il se meut et agit pour les mieux recevoir: l'œil voit, et il regarde; l'oreille entend, et elle écoute. Le mot *être*, ou le verbe, est essentiellement destiné à exprimer le premier de ces états; mais il l'exprime génériquement, et abstraction faite de tout organe particulier. Être signifie éprouver des sensations, sentir, ou, ce qui revient au même, vivre, et plus abstractivement exister. Telles sont, Messieurs, les principales vues de Condillac dans son *Art de parler*; telles sont les bases de son système grammatical. L'art

d'écrire n'est, perfection; idé écrire, c'est tro plus précise et achever de dir duit les qualite teté et le caracte brasse tous les Peut-être n'en a être aussi, dans ne sait-il guère d'autre caractère il divise la science vérités abstraites: raison dont le sig timent pour ce q dence de faits c Quand l'évidenc tures la remplace l'Art de penser a sées et de leurs naître. La preti tion des idées et affirme que c'est servir qui fait to signale de nouve et soutient toujou les seules vraies. d'acquérir des co de nos erreurs da en avoir détermin refaire toutes les

d'écrire n'est, à ses yeux, que l'art de parler porté à sa perfection; idée que je crois d'une parfaite justesse : écrire, c'est trouver l'expression la plus complète, la plus précise et la plus vive de ce qu'on a pensé; c'est achever de dire et même de concevoir. Condillac réduit les qualités du style à deux principales, la netteté et le caractère. Je doute que cette division embrasse tous les détails de la théorie qu'il devait exposer. Peut-être n'en avait-il point assez médité le plan; peut-être aussi, dans ce volume comme en ses autres écrits, ne sait-il guère lui-même donner à son propre style d'autre caractère que la netteté. Dans l'*Art de raisonner*, il divise la science de la nature en vérités sensibles et vérités abstraites : il y a, suivant lui, une évidence de raison dont le signe est l'identité, une évidence de sentiment pour ce qui se passe en nous-mêmes, et une évidence de faits qui s'applique à l'existence des corps. Quand l'évidence manque, l'analogie et les conjectures la remplacent, et la peuvent quelquefois ramener. L'*Art de penser* a deux parties : l'une traite de nos pensées et de leurs causes; l'autre, des moyens de connaître. La première reproduit l'histoire de la génération des idées et de l'institution des signes. Condillac affirme que c'est l'usage de ces signes et l'adresse à s'en servir qui fait toute la différence entre les esprits. Il signale de nouveau l'abus des propositions générales, et soutient toujours que les propositions identiques sont les seules vraies. Lorsque ensuite il expose les moyens d'acquérir des connaissances, il trouve l'unique source de nos erreurs dans l'habitude d'employer les mots sans en avoir déterminé le sens, et en conclut qu'il faut refaire toutes les idées complexes. Il montre comment

les sens et l'imagination concourent à soutenir l'attention, et comment l'analyse seule conduit aux découvertes. Ces dernières maximées sont de nouveau développées dans le traité que Condillac a intitulé *Logique*. Il y fait voir que la nature même nous enseigne l'analyse; et il explique, d'après cette méthode, l'origine et la formation soit des idées, soit aussi des facultés de l'intelligence, qui toutes dérivent de celle de sentir. Une seconde partie de cette logique expose les moyens et les effets de l'analyse, et réduit l'art de raisonner à une langue bien faite. Pour rendre ce dernier résultat immédiatement sensible, Condillac a composé l'ouvrage qui a pour titre *Langue des calculs*; expérience mémorable de la précision rigoureuse à laquelle peut parvenir la langue vulgaire, et de l'extrême clarté dont les notions abstraites sont susceptibles, quand elles sont réelles. On a du même philosophe un traité du *Gouvernement* et du *Commerce*, un *Cours d'histoire générale*, ancienne et moderne, où il a donné une attention particulière aux égarements et aux progrès de l'esprit humain. Peut-être a-t-il laissé partout quelque imperfection dans l'énumération et la nomenclature des facultés intellectuelles, et parlé d'une manière un peu vague de la liaison ou de l'association des idées : je crois surtout qu'il serait fort permis de contester l'importance et la valeur qu'il attribue aux propositions identiques. Mais il a posé toutes les questions qu'embrasse l'analyse de l'entendement; il en a résolu plusieurs, et il a justifié les principaux résultats de sa théorie par d'heureuses applications aux sciences historiques, morales et politiques, que cultivait plus spécialement son frère Mably.

La Harpe, en 1797, dans la dernière partie de son

Cours
d'aigr
dix-hu
gyriste
intrait
indépe
aux do
donne
cet illu
mier d
ajoute
pirer de
lysé l'en
pleinem
il la dé
ait avan
contrain
même t
assurer
Condilla
gieux, se
la mode
philosop
mer sens
s'en faut
les doct
l'Allema
de ces de
quels ten
« montre
« que la
« veries

Cours de littérature, dans celle où il traite avec le plus d'aigreur et souvent d'injustice plusieurs écrivains du dix-huitième siècle, dont il avait été auparavant le panegyriste et presque l'adulateur; la Harpe, devenu le plus intraitable ennemi de toute témérité et même de toute indépendance philosophique, rend un éclatant hommage aux doctrines de Condillac. Il s'en faut, je l'avoue, qu'il donne une notice exacte et complète des ouvrages de cet illustre métaphysicien; mais il révère en lui le premier disciple habile que Locke ait eu en France, et il ajoute que c'était la seule gloire à laquelle on pût aspirer depuis que le philosophe anglais avait si bien analysé l'entendement humain. La Harpe, en 1797, adopte pleinement la métaphysique de Locke et de Condillac; il la déclare expressément la plus saine, la seule qui ait avancé la science; et il ne la trouve aucunement contraire aux croyances théologiques dont il fait en même temps profession. En effet, Messieurs, on peut assurer qu'il n'y a pas, dans les vingt-trois volumes de Condillac, une seule ligne qui offense les dogmes religieux, soit naturels, soit révélés. Cependant, depuis 1802, la mode s'est introduite en France, non de réfuter cette philosophie, ni même de la discuter, mais de la nommer sensualisme, mais de la taxer de matérialisme et peu s'en faut d'athéisme, mais enfin de la remplacer par les doctrines transcendantes ou transcendentales de l'Allemagne et de l'Écosse. La Harpe avait aussi parlé de ces doctrines, toujours en 1796 et 1797, et voici en quels termes : « L'irrévocable histoire, disait-il, ne « montrera chez les Allemands du dix-huitième siècle « que la *démence* de vingt sectes d'illuminés, que les rê- « veries de Swedenborg, de Kant et de leurs disciples .

« *opprobre de l'esprit humain.* » Je suis, Messieurs, d'autant plus éloigné d'approuver ou d'excuser ces expressions injurieuses, que la métaphysique à laquelle la Harpe les applique me paraît, comme à lui, très-fausse. Mais la qualifier *démence, opprobre de l'esprit humain*, ce n'est plus là le langage du bon goût ni de l'histoire.

Il sera question de ces doctrines dans notre prochaine séance, où je terminerai l'exposé historique des systèmes de philosophie.

FIN DU

Mess
 au dix-
 nous a
 l'état de
 vau des
 France,
 nitzienn
 tine étai
 tard le b
 et de raj
 le systèm
 esprits :
 eût comm
 ralenti s
 trop faib
 dré, aute
 professai
 prement
 non-exist
 uelle, le
 philosopl
 Bretagne
 de ces con
 deux class
 tiennent l

T C.

Messieurs,
ser ces ex-
à laquelle
lui, très-
de l'esprit
on goût ni

e prochaine
e des systè-

DOUZIÈME LEÇON.

FIN DU PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Messieurs, pour recueillir les faits dont se compose au dix-huitième siècle l'histoire de la philosophie, il nous a paru à propos d'y considérer successivement l'état de la scolastique, celui du cartésianisme, les travaux des disciples de Locke, tant en Angleterre qu'en France, et les développements de la métaphysique leibnizienne en Allemagne. Les écoles, dont la vieille routine était frappée d'un discrédit mortel, sentaient trop tard le besoin de tempérer la barbarie de leurs formes et de rajeunir leurs doctrines. Elles avaient réprouvé le système cartésien quand il séduisait les meilleurs esprits : elles ne s'avisèrent de l'adopter que lorsqu'il eût commencé de vieillir. Leur alliance a fort peu ralenti sa décadence : il avait de meilleurs et pourtant trop faibles soutiens dans Crousaz, dans le jésuite Audré, auteur d'un *Traité sur le beau* ; dans Berkeley, qui professait même, et non sans habileté, l'idéalisme proprement dit, le pur inmatérialisme, le dogme de la non-existence des corps ; enfin dans l'ingénieur Fontenelle, le patriarche des lettres jusqu'en 1757. Mais la philosophie expérimentale se propageait dans la Grande-Bretagne et en France. Déjà même, dans la première de ces contrées, les disciples de Locke se partageaient en deux classes, l'anglaise et l'écossaise. A l'anglaise appartenaient Bolingbroke, Hartley, Hume, qu'on en détache

quelquefois, et Priestley. Ce qui caractérise cette école, c'est de réduire l'expérience au simple aperçu des faits immédiats, et de contester la solidité des notions générales, surtout de celles qui concernent les rapports de causes et d'effets. L'écossaise a commencé par mettre la sympathie au nombre des plus actives facultés de l'homme, et elle a fini par le douer d'un instinct des principes. Elle a établi des faits de conscience, des vérités qui se perçoivent intuitivement, et qui dominent celles que les faits extérieurs manifestent. Entre les partisans de ces doctrines nous avons distingué, après Shaftesbury et Hutcheson, Henri Hume, Adam Smith, Reid, Adam Ferguson, Beattie, Oswald, Search, Dugald Stewart. En France, la philosophie de l'expérience a présidé aux travaux d'un grand nombre d'écrivains plus ou moins célèbres, tels que Baillet, Vanvenargues, Fréret, Montesquieu, Dumarsais, Voltaire. C'était, en général, celle des littérateurs français que Frédéric II attira en Prusse, et de ceux qui, depuis 1751 jusqu'en 1767, coopérèrent à l'Encyclopédie avec d'Alembert et Diderot. Elle est fort reconnaissable dans les divers écrits de ces deux auteurs, quoique le second se soit donné quelquefois pour éclectique. Altérée par Helvétius, elle a été appliquée à de grands sujets de morale et de politique par Jean-Jacques Rousseau, qui sans elle aurait pu n'être qu'un enthousiaste ou qu'un sophiste. Mais l'homme du dix-huitième siècle qui s'est le plus voué à répéter les analyses de Locke, à les rectifier et à les étendre, est Condillac, dont les livres nous ont offert le tableau de l'état de cette science chez les Français, en 1780. Elle avait présidé à tous les travaux par lesquels ils venaient de perfectionner d'une

part
politique
physique
S'il
de ces
grès ou
et quel
ter sur
et par
de con
sez par
Turgot
cet, Ma
Pierre.
plutôt c
l'ont mo
ton, de
exemple
rait fixe
cien, il a
nombre
plusieurs
était de
ces imm
des purs
logie dan
crets de
d'activité
raccorder
force de
par s'en
l'un après

part les théories grammaticales, littéraires, morales, politiques; de l'autre, les sciences mathématiques et physiques, et particulièrement la chimie.

S'il fallait donc compléter et poursuivre l'histoire de ces études philosophiques, en retracer tous les progrès ou toutes les vicissitudes, les applications diverses et quelquefois les abus, nos regards devraient se porter sur beaucoup d'autres ouvrages qui par leurs sujets et par leurs formes appartiennent à différents genres de connaissances, et dont la variété s'annoncerait assez par les noms de leurs auteurs, Duclos, Buffon, Turgot, Thomas, Bonnet, Raynal, Lavoisier, Condorcet, Marmontel, Saint-Lambert, Bernardin de Saint-Pierre. Mais quelques-uns de ces écrivains ont employé plutôt qu'enseigné la philosophie de Locke; d'autres l'ont modifiée par des idées empruntées à celles de Platon, de Descartes ou de Leibnitz. Charles Bonnet, par exemple, est un éclectique ou syncrétiste qu'on ne saurait fixer dans aucune école. Naturaliste et métaphysicien, il a observé une multitude de détails, vérifié un grand nombre d'expériences, et rajeuni moins heureusement plusieurs hypothèses. Le but de ses laborieuses recherches était de porter l'analyse jusque dans l'étude des substances immatérielles, d'associer et de confondre la science des purs esprits et celle des idées, de puiser la théologie dans l'histoire naturelle, et de retrouver les secrets de la nature dans les mystères révélés. Plus doué d'activité que d'imagination, il n'a guère fait que raccorder des doctrines exposées avant lui; mais, à force de les mettre en œuvre, il finissait quelquefois par s'en croire l'inventeur; et parce qu'il contredisait l'un après l'autre chacun de ses maîtres, il pensait

n'être plus disciple. Il a mis dans un très-grand jour l'enchaînement de tous les êtres ; les nuances qui rapprochent les espèces, et qui ne laissent dans la série intellectuelle des substances aucune place vide. Selon lui, le germe préexiste à la fécondation ; ses parties se développent les unes plus tôt, les autres plus tard ; mais, en ce qu'elles ont d'essentiel, toutes sont également anciennes. Ainsi Bonnet préfère le système de l'évolution à celui de l'épigenèse ; et il conclut que, à proprement parler, il n'y a point de génération dans la nature. Il établit et gradue sur l'échelle générale des êtres les sphères célestes et les mondes, ainsi que, dans chaque être organisé, les facultés vitales, animales, sensitives, intellectuelles et sociales. Ce qu'il conserve de la théorie de Locke consiste à reconnaître dans les sens la première source de nos idées ; dans la réflexion, la seconde. Quoiqu'il tienne la spiritualité de l'âme pour indubitable, il déclare que ce qu'on appelle matérialisme ne lui paraît point une opinion dangereuse ; il donne l'exemple d'expliquer mécaniquement nos pensées et nos volontés. A son avis, les motifs ont leur siège dans certaines fibres du cerveau, et la morale pourrait se réduire à l'art d'unir ou de séparer des faisceaux de fibres. L'âme réside en un petit corps organique et indestructible, qui conserve la personnalité de l'animal et qui ressemble fort à une monade leibnitzienne. Ce petit corps, et par conséquent l'animal, est destiné à une plus grande perfection dans l'état futur de l'univers ; car l'univers aussi se développe et se transforme ; le parallélisme est parfait entre le système astronomique et le système organique, entre les divers états de la terre considérée comme

planète
faits po
n'est q
l'univer
règne o
entendu
Tels som
vrages d
gié, de
Considé
Spallanz
Essai de
statue, c
gnésie pl
ut futur
ment com
générale
nier, le pl
et sous to
Je ne m
çais, Con
les résulta
avait fait
Les éloges
cadémie d
publique
de l'analys
pluralité d
du monde
vres de m
tent que le
grès de l'

planète ou comme monde, et les divers états des êtres faits pour la peupler. Ce que nous nommons création n'est qu'une grande révolution; toutes les parties de l'univers sont contemporaines : au chaos a succédé le règne organique; et c'est en ce sens que doivent être entendus, selon Bonnet, les récits des livres saints. Tels sont, Messieurs, les principaux résultats des ouvrages de ce métaphysicien genevois, de son *Insectologie*, de ses mémoires sur l'histoire naturelle, de ses *Considérations sur les corps organisés*, de ses lettres à Spallanzani, de sa *Contemplation de la nature*, de son *Essai de psychologie*, d'un autre essai où il anime une statue, comme avait fait Condillac; enfin de sa *Palinogénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Je doute qu'il ait extrêmement contribué aux véritables progrès de la philosophie générale; mais il est un de ceux qui l'ont, au siècle dernier, le plus étudiée dans son ensemble, dans ses détails, et sous tous ses aspects.

Je ne m'arrêterai plus qu'à un seul philosophe français, Condorcet, qui n'a pas eu le temps de rassembler les résultats de ses études idéologiques, mais qui en avait fait de profondes : ses écrits en offrent la preuve. Les éloges qu'il a prononcés comme secrétaire de l'Académie des sciences; ses travaux relatifs à l'instruction publique et au régime social; l'application qu'il a faite de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix; sa lettre à d'Alembert sur le système du monde, son *Traité du calcul intégral*, ses autres livres de mathématiques, y compris ceux qui ne portent que le nom d'essais; enfin cette *Esquisse des progrès de l'esprit humain* composée dans les derniers

jours de sa vie, lorsque, proscrit par une tyrannie sauvage, il allait bientôt ne plus trouver d'asile; tout porte l'empreinte de la véritable philosophie, de celle qui observe, éprouve, décompose, et fait servir les résultats de ses recherches aux besoins de la société. Ami passionné et propagateur zélé des lumières, il avait conçu l'espoir d'éclairer et de raffermir les premiers pas des sciences exactes, et d'introduire dans les études morales, politiques, historiques, littéraires, l'exactitude mathématique. Le tableau des progrès accomplis l'induisait à penser qu'il pouvait s'en opérer d'indéfinis, c'est-à-dire dont le terme ne saurait être assigné. Les réclamations qui se sont élevées contre cette idée n'auraient de sens qu'autant que le mot indéfini serait synonyme d'infini. Assurément notre espèce ne sera jamais souverainement parfaite; mais on a tant de moyens de l'empêcher de se perfectionner encore, qu'on devrait bien lui laisser au moins la consolation de croire à la possibilité des vastes progrès de ses facultés naturelles, quand elle en a le libre usage. Condorcet périt en 1794, à cinquante et un ans, ayant à peine achevé la moitié des travaux qu'il s'était prescrits. Ses derniers écrits de 1788 à 1794 représentent l'état le plus élevé de la philosophie de Locke, en France, vers la fin du dix-huitième siècle.

Elle a néanmoins commencé, un peu avant 1801, de prendre quelques autres développements d'une très-haute importance, et dont je ne parlerai pas, pour ne point toucher de trop près aux choses et aux personnes du temps actuel. L'histoire littéraire veut être écrite à quelque distance des faits, de telle sorte qu'on les aperçoive encore immédiatement, et qu'on se soit doué

le temp
prends
historiq
encore p
ment un
blics, qu
cette his
qui usur
nemi pe
ceux qui
mais idé
ravir tout
Le secon
truisit un
ces moral
établisse
ouvrages
en vertu d
losophie s
rieux qui
manquer
qu'on ait
ser. Le tro
date plus
cronlait le
usurpé, pa
de l'Allen
nom, le ta
ce livre l'e
insensées
empêcher
crédit et

le temps de les apprécier avec maturité. Je n'entreprends donc pas de vous offrir, Messieurs, un tableau historique de la philosophie d'un siècle qui n'est point encore parvenu au tiers de son cours; je ferai seulement une mention succincte de deux ou trois faits publics, qui, je crois, seront un jour fort remarquables dans cette histoire. Le premier, c'est qu'en 1802 l'homme qui usurpait la puissance souveraine se déclara l'ennemi personnel de la philosophie de Locke, appela ceux qui la cultivaient, non pas encore sensualistes, mais idéologues, et ne négligea aucun moyen de leur ravir toute influence et presque toute liberté d'opinions. Le second fait, c'est qu'en 1803 le même potentat détruisit un établissement académique consacré aux sciences morales et politiques, et à la philosophie générale; établissement qui, en sept années, avait produit plusieurs ouvrages composés soit par ses propres membres, soit en vertu des concours qu'ils avaient ouverts. Une philosophie si hautement proscrite par un despote victorieux qui déjà dominait l'Europe, ne pouvait certes manquer d'adversaires: ce qui doit surprendre, c'est qu'on ait osé quelquefois encore l'avouer et la professer. Le troisième fait est d'une autre nature, et d'une date plus rapprochée. Aux jours où chancelait et s'ébranlait le brillant et fragile édifice de ce pouvoir usurpé, parut l'ouvrage de madame de Staël intitulé *de l'Allemagne*. Déjà bien assez recommandé par le nom, le talent et le caractère honorable de l'auteur, ce livre l'était encore par les mesures tyranniques et insensées qu'on avait employées en 1810 pour en empêcher la publication; il a rapidement obtenu du crédit et de l'influence. On ne s'est point enquis s'il

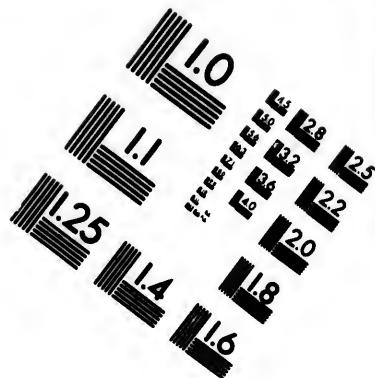
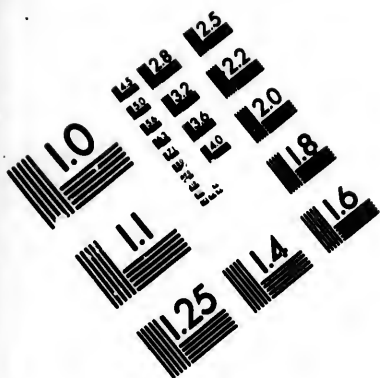
régnaient assez de méthode dans la distribution des détails, d'exactitude dans les exposés, d'enchaînement entre les idées : il eût été difficile d'examiner les raisonnements, car il n'y en a réellement pas un seul, et même il ne doit point y en avoir; la pensée générale de l'ouvrage étant que le raisonnement abuse, que la science égare, que l'enthousiasme est la vraie source des lumières et du bonheur. La plupart des lecteurs français apprenaient, dans ces gracieux et ingénieux récits, les noms de beaucoup de littérateurs et philosophes allemands, dont jusqu'alors ils avaient fort peu entendu parler : nulle autre cause n'a plus contribué à mettre à la mode parmi nous cette philosophie germanique, dont je vous ai montré les premiers germes et la première forme dans la métaphysique de Leibnitz, de Thomasius, de Chrétien Wolf, et dont je dois vous retracer sommairement l'histoire à partir de 1750 jusqu'en 1800.

'S Gravesande, l'un des premiers propagateurs de la physique newtonienne, avait bien aussi quelque penchant pour la métaphysique de Locke. Mais ses idées sur ce second genre d'études étaient beaucoup moins arrêtées; et d'ailleurs il s'agissait là d'une théorie que sa nature même et diverses circonstances rendaient plus difficile à introduire dans l'enseignement. En rédigeant une introduction à la philosophie, c'est-à-dire une logique et une métaphysique, 'S Gravesande crut à propos d'y adopter de préférence la doctrine leibnitzienne, à laquelle il n'ajouta d'ailleurs aucun développement qui la pût rendre plus recommandable. Ne pouvant établir la logique sur ses véritables bases, il eut du moins le bon esprit de la restreindre à des ré-

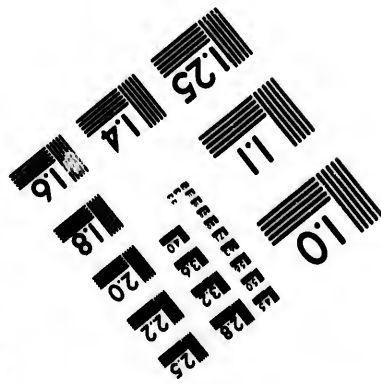
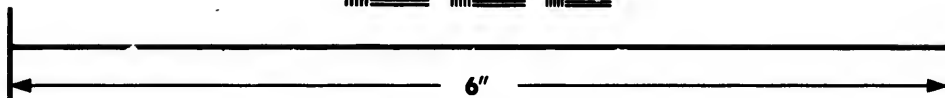
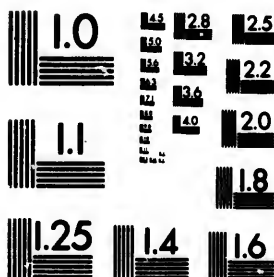
sulta
Fran
sont e
Arist
les fa
Hemst
de Loc
toutes
et distr
imagin
attracti
force d'
à ce qu'
faudrait
rapports
moral, in
de ce mo
l'école éc
soumet t
encore pl
quoique
assez obsc
lemagne.
avec succè
eut des vi
esprits céle
tiques, et
sophes. Le
leurs impo
la philosop
sing, quoi
physicien,

sultats pratiques. Les opuscules d'un autre Hollandais, François Hemsterhuys, fils d'un philologue laborieux, sont des dialogues intitulés *Sophyle ou la philosophie, Aristée ou la divinité, Alexis ou l'âge d'or, Simon ou les facultés de l'âme*, et une lettre sur l'athéisme. Hemsterhuys mêle aussi quelques traits de l'idéologie de Locke à la psychologie de Leibnitz; mais il ramène toutes nos connaissances au principe de la conscience, et distribue nos facultés en deux genres principaux, imagination et raison. Il se dans l'âme une force attractive qui la porte hors d'elle vers l'idéal, et une force d'inertie qui la retient en elle-même. L'univers, à ce qu'il dit, n'est pas tourné pour nous du côté qu'il faudrait pour que nous puissions bien concevoir les rapports de l'intelligence avec la matière; un organe moral, indépendant de nos sens, atteint une autre face de ce monde. Cet organe est à peu près, comme dans l'école écossaise, le sens commun, auquel Hemsterhuys soumet tous les systèmes métaphysiques. Le sien est encore plus platonique et poétique que leibnitzien; et, quoique très-vague, il n'était pas assez compliqué et assez obscur pour faire une très-grande fortune en Allemagne. Le Suédois Svedenborg, après avoir cultivé avec succès les sciences exactes et les sciences naturelles, eut des visions, des révélations, des entretiens avec les esprits célestes, avec Dieu même, écrivit des livres mystiques, et devint le chef d'une nouvelle secte de théosophes. Les rêveries de ces illuminés, leur délire ou leurs impostures n'ont réellement rien de commun avec la philosophie allemande ou leibnitzienne. Mais Lessing, quoique plus littérateur, plus poète que métaphysicien, se joignit en effet aux adversaires de l'école.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
11
E5 12.8
E6 13.2
E7 13.6
E8 14.0
E9 14.4
10 14.8
11 15.2

11
10
E5 12.8
E6 13.2
E7 13.6
E8 14.0
E9 14.4

entra dans celle de Leibnitz, et n'y pénétra pas fort avant. Il lui restait, comme à 'S Gravesaudé, quelque indécision sur ces matières. C'est par ses travaux purement littéraires qu'il s'est acquis, chez les Allemands ses compatriotes, une renommée qui a retenti dans l'Europe. Les productions philosophiques de Formey sont si nombreuses, qu'il n'y a pas moyen de les passer sous silence. N'a-t-il pas fait un *Philosophe païen*, un *Philosophe chrétien*, des *Mélanges de philosophie*, une *Belle wolfienne*, c'est-à-dire un exposé de la doctrine de Wolf; de plus, un abrégé de ce qu'avait écrit le même Wolf sur le droit de la nature et des gens; en outre, des *Principes de morale*, un *Système du vrai bonheur*, un *Examen de la liaison qui existe entre les sciences et les mœurs*? Il a fourni des articles à l'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot, et des mémoires au Recueil de l'Académie de Berlin, dont il a été secrétaire jusqu'à sa mort en 1797, à l'âge de quatre-vingt-six ans. La plupart de ses écrits sont en notre langue; il était né au sein d'une famille française, réfugiée en Prusse depuis la révocation de l'édit de Nantes. Mais l'école de philosophie allemande le revendique: Leibnitz et Wolf lui fournissent le fonds de ses idées en métaphysique; il s'est étudié à les revêtir de quelques formes tolérables; et quand il n'y réussit pas, c'est surtout la matière qui s'y refuse. On retrouve quelquefois chez lui la méthode et la politesse d'un Français.

Il ne sera pas inutile d'observer qu'un membre plus illustre de l'Académie de Berlin, et qui a vingt-cinq ans habité cette ville, Léonard Euler, le plus laborieux et l'un des plus savants mathématiciens du dernier siècle, celui qui a le plus perfectionné et propagé l'enseigne-

ment
pour
expres
monie
profon
sophie
que l'a
lieu de
pu lire
en 178

Avan
contre
voulait,
allemand
fondé no
gieux: su
pas trou
nitz, celu
et d'origi
en 1724
guère, en
rables qu
tème a m

Il exist
sibilité,
en avoir
sibilité co
qui est p
de l'imag
les vues
il réunit
ité; il ju

ra pas fort
é, quelque
vieux pure-
Allemands
retenti dans
de Formey
de les passer
ne païen, un
philosophie,
de la doctrine
avait écrit le
des gens; en
ème du vrai
viste entre les
cles à l'Ency-
s mémoires au
a été secrétaire
atre-vingt-six
otre langue; il
e, réfugiée en
e Nantes. Mais
endique : Leib-
de ses idées en
tir de quelques
it pas, c'est sur-
ve quelquefois
a Français.
un membre plus
a vingt-cinq ans
plus laborieux et
du dernier siècle,
ppagé l'enseigne-

ment de ces sciences, ne s'est senti aucun penchant pour la métaphysique allemande. Il en a contredit expressément plusieurs dogmes, spécialement l'harmonie préétablie de Leibnitz; et, sans faire ni une étude profonde, ni une profession trop couverte de la philosophie de Locke, il a reconnu que c'est par les sens que l'âme acquiert ses premières connaissances. On a lieu de croire qu'il n'aurait pas changé d'avis s'il avait pu lire les premiers écrits de Kant, peu répandus encore en 1783, époque de la mort d'Euler à Pétersbourg.

Avant Kant, Jacobi avait commencé d'entrer en lice contre les philosophes d'Angleterre et de France, et voulait, comme Leibnitz, une métaphysique purement allemande. Il a fait une analyse de l'âme humaine, et fondé notre nature intellectuelle sur le sentiment religieux : sur ce point et sur quelques autres, il ne s'est pas trouvé d'accord avec Kant, qui est, après Leibnitz, celui dont les doctrines ont eu le plus d'étendue et d'originalité. Emmanuel Kant était né à Kœnisberg en 1724; il y est mort en 1804. Sa vie ne présente guère, en quatre-vingts ans, d'autres faits bien mémorables que ses études et ses ouvrages : mais son système a mérité une place dans l'histoire de la philosophie.

Il existe trois facultés intellectuelles, qui sont la sensibilité, l'entendement et la raison : il ne peut pas y en avoir plus; il ne saurait y en avoir moins. La sensibilité comprend le sens et l'imagination reproductive, qui est purement mécanique. Des sensations, comme de l'imagination, proviennent des *intuitions* ou simples vues d'objets individuels. L'entendement est actif; il réunit les impressions sensibles, et les ramène à l'unité; il juge, et, de ses jugements synthétiques ou ana-

lytiques, résultent des *notions*. Les jugements synthétiques exigent des additions, les jugements analytiques reposent sur l'identité. C'est pourquoi, en disant que deux et deux font quatre, nous faisons un jugement synthétique *a priori*. La sensibilité est en nous ce que les sujets sont dans un empire; les fonctions de l'entendement ressemblent à celles des ministres d'État, et la raison ou être à celles du souverain: elle réunira les jugements en raisonnements; et, par ce moyen, elle fera succéder aux intuitions et aux notions les idées, c'est-à-dire des conceptions nécessaires qui seront encore de trois sortes, psychologiques, cosmologiques et théologiques. La raison est théorique lorsqu'elle s'applique aux objets de nos connaissances, et pratique lorsqu'elle régit nos propres facultés, morales et appetitives.

Maintenant, Messieurs, il nous faut apprendre à distinguer toujours, dans nos intuitions, notions et idées, ce que nous empruntons des objets extérieurs, et ce que nous tirons de nous-mêmes. Les impressions sensibles, où nous ne sommes que passifs, sont *empiriques*; celles qui viennent de notre propre fonds sont *pures*. La matière n'est ni quoi? ni qu'elle? Elle consiste dans les données d'emprunt que les objets extérieurs fournissent à la sensibilité, à l'entendement et à la raison. La forme est le caractère que ces trois facultés intellectuelles qui sont en nous impriment à la matière. Il n'est point dans l'intention de Kant que ces formes soient des idées innées: ce sont des moules que la nature a mis en nous pour recevoir ce qui adviendra. C'est ainsi que le temps et l'espace sont les formes de notre sensibilité, c'est-à-dire celles que la sensibilité imprime aux objets de nos intuitions; la

qua
mes
men
que

Ti
sible

temp

qu'en

l'intui

dans l

gemen

formes

est simp

ou nie

pothéti

matique

comme

çant ce

donnant

pures q

entenden

ation,

disjoncti

c'est-à-di

ité, rela

posent, en

les modes

et le tout;

ndement

est l'âme

la cause a

ures: la

quantité, la qualité, la relation, la modalité, les formes que les objets des notions reçoivent de l'entendement; le moi ou l'âme, l'univers et Dieu, les formes que la raison fait prendre aux objets des idées.

Tant que nous n'avons reçu aucune impression sensible, nous ne savons encore ce que c'est qu'espace et temps; mais puisqu'un objet sensible ne peut exister qu'en un lieu et à une époque, il faut de nécessité que l'intuition empirique de cet objet se place et se moule dans les *intuitions pures* de l'où et du quand. Un jugement, acte de l'entendement, doit avoir quatre formes, ni plus ni moins : 1° quantité, ce jugement est singulier, pluriel ou général; 2° qualité, il affirme, ou nie, ou limite; 3° relation, il est catégorique, hypothétique, ou injonctif; 4° modalité, il est ou problématique, présentant l'union du sujet et de l'attribut comme simplement possible; ou assertorique, énonçant cette union comme réelle; ou apodictique, la donnant pour nécessaire. Ainsi, Messieurs, les *notions pures* qui correspondent aux quatre formes de notre entendement sont : 1° unité, pluralité, totalité; 2° affirmation, négation, limitation; 3° inhérence, causalité, disjonction; 4° possibilité, nécessité, ou contingence, c'est-à-dire, en expressions générales, quantité, qualité, relation, modalité. Enfin les raisonnements supposent, en premier lieu, des sujets auxquels on attribue des modes; secondement, des rapports entre les parties et le tout; en troisième lieu, des causes qui servent de fondements aux hypothèses. Or, quel est le sujet absolu? c'est l'âme. Quel est le tout absolu? c'est l'univers. Quelle cause absolue? l'Être suprême. Voilà les trois *idées pures* : la première psychologique, la seconde cosmo-

logique, la troisième théologique. Tels sont, Messieurs, les principes de la *théorie transcendante élémentaire*, laquelle amène la *théorie transcendante des méthodes*; et ces deux théories jointes composent le *criticisme* ou la critique (l'examen) de la *raison pure*.

La théorie transcendante des méthodes explique l'association qui s'opère entre les éléments de nos intuitions, notions et idées; empiriques et pures; comment les pures absorbent les empiriques; comment, par des absorptions diverses, se produisent différents genres de types; comment surtout se distinguent l'*objectif* qui se rapporte à l'être pensé, et le *subjectif* qui appartient à l'être pensant. La certitude est une conviction fondée sur des motifs qui suffisent tant objectivement que subjectivement; et c'est ce qui n'arrive point en ce qui concerne les choses extérieures à nos facultés : la réalité de ces choses n'est pour nous que phénoménale ou apparente. Mais des motifs péremptoires subjectivement autorisent et commandent même la croyance : nous devons croire tout ce qui est une condition nécessaire pour atteindre un but nécessaire; la raison pratique exige de nous cette docilité. Ainsi, Messieurs, tout cet appareil de distinctions et de nomenclatures aboutit, d'une part, au scepticisme des idéalistes, de l'autre, à la crédulité pratique du vulgaire. Nous ne connaissons parfaitement, selon Kant, que nos facultés intellectuelles; à l'égard des objets externes sur lesquels elles s'exercent, nous ne sommes certains de rien; mais là commence l'empire de notre raison usuelle, qui nous prescrit de faire comme si nous avions les convictions qui nous man-

que
mor
ue la
des
que
qu'il
avons
à peu
moins
Une
trine d
et la s
son vo
passive
avons à
matéria
la plura
ce qu'op
titude, r
Le rapp
produit
gré. L'en
tanéité,
tour à l'
eusuite l
mais éle
Cette ra
res; et,
l'unité, à
qu'elle ti
pures, se
Voilà, M

quent. Le docteur Kant va jusqu'à refuser aux vérités morales le caractère de connaissances objectives; il ne laisse aucune certitude aux maximes qui énoncent des droits et des devoirs; il ne voit entre les hommes que des obligations hypothétiques, que des conventions qu'il faut respecter, parce qu'ainsi va le monde. Nous avons vu d'autres sophistes arriver à des conclusions à peu près pareilles, par des chemins plus courts et moins ténébreux.

Une distinction qui joue un grand rôle dans la doctrine de Kant est celle qu'il établit entre la *réceptivité* et la *spontanéité*: ce sont deux termes opposés dans son vocabulaire. La sensation est d'abord purement passive, et la réceptivité n'est que l'aptitude que nous avons à l'éprouver. Nous recevons de cette manière les matériaux divers d'une représentation, matériaux dont la pluralité a besoin d'être ramenée à l'unité. C'est ce qu'opère la spontanéité, qui n'est plus une simple aptitude, mais une faculté intellectuelle proprement dite. Le rappel du *varium* à l'unité forme l'intuition pure, produit de la spontanéité considérée à son premier degré. L'entendement, second degré de cette même spontanéité, réunit ces intuitions diverses, les réduit à leur tour à l'unité, et en forme des notions pures. Vient ensuite la raison, qui n'est encore que la spontanéité, mais élevée à sa troisième et plus haute puissance. Cette raison s'empare des conceptions ou notions pures; et, en ramenant leur pluralité, leur *varium* à l'unité, à l'absolu, au moyen de la notion de l'infini qu'elle tire de sa propre activité, elle en fait des idées pures, semblables aux idées archétypes de Platon. Voilà, Messieurs, les différents ressorts de ce que le

philosophe de Kœnisberg appelle l'organe cognitif.

On a de lui plusieurs autres ouvrages : la *Critique de la raison pratique*, les *Principes métaphysiques de la science du droit*, des *Pensées sur les forces vitales*, une *Histoire naturelle de l'univers*, une *Théorie du ciel*, une *Métaphysique des mœurs*, une *Démonstration de l'existence de Dieu*, un *Essai sur la philosophie de l'histoire*. Je pourrai trouver l'occasion de vous parler de ce dernier écrit : il doit me suffire, en ce moment, de vous avoir exposé le système métaphysique par lequel ce philosophe est principalement connu. Avant 1810 les Allemands reprochaient amèrement aux Français de s'obstiner à négliger une si profonde et si sublime doctrine, malgré tous les soins qu'avaient pris pour la propager MM. Schultz, Reinhold, Schmid, Kiese-wetter, Mellin, Heidenreich; pour l'appliquer à la morale, aux sciences, à la littérature, aux arts, MM. Buhle, Fulleborn et Schlegel; pour la rectifier ou la perfectionner, MM. Jacobi, Fichte, Schelling, Bouterwek et autres kantien, semi-kantien, ou kantien et demi; car cette école est devenue si populeuse, qu'elle s'est divisée en plusieurs sectes, dont je n'entreprendrai pas le recensement. Je ne citerai qu'un seul exemple des admirables progrès du kantisme : M. Bardilli, l'un de ces métaphysiciens, est arrivé à des résultats qui s'expriment en ces termes : « Le caractère de la pensée, comme pensée, est la ré-
« pétition infinie de l'un et du même, comme tel est
« sous tous les rapports. L'application de la pensée
« comme pensée, dans l'application, est l'essence vivante
« organique. Il faut l'élever à un nouveau degré, l'é-
« lever à une essence qui se répète dans la réalité

« com
« à un
« dra
« com
« puiss
« comm
« çonne,
que ce
possible
deuxièm
lesquelle
son. Ce
d'aussi
le néo-p
transcen
On a
de Kant,
MM. Jac
principal
religieux
Schelling
de dualis
la récept
et les facu
tif et le s
l'unité, le
nature; ex
au spinos
humain qu
elles; et
ments de
pur. Ficht

« comme essence dans l'essence, (en un mot) l'élever
 « à une essence représentante. Après quoi, il lui fau-
 « dra une nouvelle propriété qui applique la pensée
 « comme pensée à l'essence représentante; troisième
 « puissance ou essence qui se répète dans la réalité,
 « comme essence, par l'essence dans l'essence. » Je soup-
 çonne, Messieurs, et je n'oserais pourtant l'assurer,
 que ce n'est là qu'une traduction, mais la plus savante
 possible, de la doctrine de Kant, sur la première, la
 deuxième et la troisième puissance de la spontanéité;
 lesquelles sont la sensibilité, l'entendement et la rai-
 son. Ce qui me paraît certain, c'est qu'il n'y a rien
 d'aussi merveilleux dans Plotin et dans Proclus. Voilà
 le néo-platonisme alexandrin vaincu en élocution
 transcendante.

On a compté quelquefois au nombre des adversaires
 de Kant, outre Eberhard, Herder et le théologien Storr,
 MM. Jacobi, Schelling et Fichte. Jacobi lui reprochait
 principalement de ne point accorder aux sentiments
 religieux assez de place dans le système intellectuel;
 Schelling, d'avoir introduit dans ce système une sorte
 de dualisme, la sensation passive et la pensée active,
 la réceptivité et la spontanéité, les objets extérieurs
 et les facultés intellectuelles, la nature et l'âme, l'objec-
 tif et le subjectif. Schelling redemandé à grands cris
 l'unité, le pur absolu, et semble tout rapporter à la
 nature; en quoi l'on a cru démêler quelque tendance
 au spinosisme. Toutefois, il reconnaît, dans l'individu
 humain qui périt, des facultés qui demeurent immor-
 telles; et l'on a trouvé encore que, par les développe-
 ments de cette idée, il se rapprochait de l'idéalisme
 pur. Fichte est mort en 1814, âgé de cinquante-trois

ans. Sa vie avait été agitée par d'assez vives controverses. Quoique auteur d'un volume consacré à l'exposition des preuves de la révélation, il s'est vu accusé de mécréance et d'athéisme pour des propositions qui n'étaient qu'inintelligibles. Il pourrait bien être le plus obscur des kantien, ce qui ne serait pas peu dire. On assure qu'il est celui qui déduit des principes de cette école les conséquences les plus rigoureuses : s'il en est ainsi, on doit reconnaître que la philosophie de Kant aboutit à un indéfinissable mélange de l'ancien éléatisme, du néo-platonisme alexandrin, de la scolastique du moyen âge, et de la théorie de Spinoza. Madame de Staël, sans entrer dans ses distinctions, et en admirant la force incroyable des pensées de Fichte, convient pourtant que ce grand et subtil métaphysicien, à force d'exalter l'âme, la sépare de la nature, et ne laisse point au sentiment, qui est la véritable beauté de l'existence, le rang qu'il mérite. Nous retrouverions, Messieurs, quelques idées de l'école allemande, mais présentées avec infiniment plus de méthode et de clarté dans les écrits de M. Ancillon de Berlin, particulièrement dans son tableau analytique des développements du moi humain. Il se propose aussi de tracer la ligne de démarcation où doit s'arrêter la science expérimentale, et commencer l'empire du sentiment. Il établit comme un fait primitif de l'âme le sentiment de l'infini; il veut que l'inspiration domine l'analyse, et place l'évidence naturelle au-dessus des démonstrations. A bien des égards, il serait de l'école écossaise plutôt que de la kantienne. Toutes ces nouvelles théories ont fort affaibli en Allemagne l'autorité d'Emmanuel Kant : il n'est plus révéré comme un oracle; le nombre de ses

disci
rempl
publi
dispu
néral
obtien
prouv
philos
de Co
Les
et cin
réussi
antiqu
progrè
l'obscu
n'appr
caracté
sein. I
moyen
qu'un d
qu'on
physiqu
tème ér
l'autori
de l'inté
dont il a
tats des
ses étai
réponse
quand
tes et s
nière d

controver-
à l'exposi-
u accusé de
ositions qui
être le plus
eu dire. On
pes de cette
: s'il en est
hie de Kant
ancien éléa-
la scolastique
. Madame de
t en admirant
te, convient
icien, à force
ne laisse point
de l'existence,
s, Messieurs,
ais présentées
clarté dans les
articulièrement
ements du moi
a ligne de dé-
expérimentale,
établit comme
t de l'infini; il
et place l'évi-
rations. A bien
e plutôt que de
éories ont fort
manuel Kant: il
nombre de ses

disciples fidèles diminue de jour en jour. Son école s'est remplie, encombrée de novateurs, entre lesquels le public allemand s'est partagé, sans pourtant que leurs disputes aient troublé la paix commune. Mais, en général, ceux dont le langage se comprend le moins obtiennent le plus de vogue, et tous s'accordent à réprouver ce qu'ils appellent empirisme, c'est-à-dire la philosophie, par trop vulgaire, de Bacon, de Locke et de Condillac.

Les syncrétistes ou illuminés des troisième, quatrième et cinquième siècles de l'ère vulgaire, n'ont que trop réussi à détruire les derniers germes de la littérature antique, et à interrompre pour bien longtemps les progrès de l'esprit humain. Cependant, quelle que fût l'obscurité de leurs doctrines et de leur langage, elle n'approchait point, vous venez de le voir, de celle qui caractérise l'école de Kant et les sectes nées dans son sein. L'enseignement scolastique qui s'est établi au moyen âge, et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, n'était qu'un déplorable fatras d'équivoques et de sophismes, qu'on prenait pour un cours de logique, de métaphysique, de morale et de physique, et pour un système émané du génie profond d'Aristote. On employait l'autorité de ce philosophe à réprimer toutes les tentatives de l'intelligence humaine, à condamner tous les progrès dont il avait lui-même jadis ouvert la carrière. Les résultats des observations attentives et des analyses rigoureuses étaient repoussés par des anathèmes, seul genre de réponses qu'en effet l'erreur et la sottise aient à faire quand la vérité menace leur empire. Lorsque Descartes et ses disciples allaient être ainsi réfutés, cette manière de les réduire au silence fut exposée au grand jour

en 1671, dans la requête et l'arrêt burlesque que rédigea Despréaux, et dont j'ai parlé dans l'une de nos dernières séances. On y voit que le plus sûr moyen d'en finir avec l'expérience et avec la raison est de les traiter en inconnues, en personnes sans état, et d'exiger, avant de les écouter, qu'elles exhibent leurs passe-ports et leurs diplomes. Une autre sauvegarde des doctrines scolastiques consistait dans les nuages ténébreux dont elles s'enveloppaient : elles avaient un droit bien acquis à ce respect que nous portons, par nature ou par habitude, à ce que nous ne comprenons point. Cependant, Messieurs, qu'étaient-ce, après tout, que les *entités*, les *eccités*, les *virtualités*, et les formules diverses qu'il s'agissait alors de maintenir *en leur bonne fame et renommée*, en comparaison de l'*absolu*, du *sujet absolu*, du *tout absolu*, de l'*intuition empirique*, de l'*intuition pure*, du *subjectif* et de l'*objectif*, de la *répétition de l'un et du même*, de la *réceptivité* et de la *réflexivité*, et de tant d'autres choses *transcendantes* ou *transcendantales* que vient d'étaler à vos yeux l'école allemande. La scolastique se croyait bien assez obscure, on la pouvait trouver suffisamment déraisonnable ; mais la perfectibilité de toutes les inventions humaines est si réellement indéfinie, qu'on est parvenu, à la fin du dix-huitième siècle, à s'enfoncer dans une nuit bien plus noire. N'en doutons pas, Messieurs, Pascal et Boileau et Molière auraient versé à pleines mains un ridicule ineffaçable sur ces théories occultes, si elles avaient pu éclore au milieu du siècle qu'ils éclairaient ; ils les auraient jugées bien plus nuisibles que celles dont ils se sont tant moqués, plus incompatibles avec la saine

littérat
modèle

En t
tôme d
Ce qui
conçu ;
res qu'o
que les
mais ces
duisible
laire co
impossi
qui se d
posture.
siècle, c
cialemen
connaître
scolastiq
nous d'
qu'on p
vulgaire
veut ser
là son
philosop
littéraire
visible.
en prose
si, dans
tradition
guties à
taigne,
sibles,

littérature, dont ils étaient appelés à offrir de si beaux modèles.

En toute matière, l'obscurité du langage est le symptôme de la confusion et de la fausseté même des idées. Ce qui ne peut s'énoncer clairement n'a pas été bien conçu; et ce n'est jamais que pour exprimer des chimères qu'on a besoin de mots incompréhensibles. Il est vrai que les sciences ont des termes qui leur sont propres; mais ces expressions abrégées sont immédiatement traduisibles par une suite de mots pris dans le vocabulaire commun : toutes les fois que cette traduction est impossible ou litigieuse, il n'y a, sous le langage inusité qui se dit savant, qu'erreur et prestige, si ce n'est imposture. Voilà comment les bons esprits du dix-septième siècle, ceux mêmes qui ne s'étaient pas consacrés spécialement aux études philosophiques, avaient su reconnaître la dangereuse futilité de la philosophie scolastique, et comment aussi il ne tiendrait qu'à nous d'apprécier le transcendantalisme plus barbare qu'on prétend nous imposer. Quand son langage est vulgaire, il demeure extrêmement vague; aussitôt qu'il veut sembler expressif, il devient inintelligible, et c'est là son caractère ordinaire. L'influence qu'une telle philosophie doit exercer sur les études et les travaux littéraires est trop facile à concevoir, et déjà même trop visible. Se peut-il en effet que l'art d'écrire en vers et en prose prenne ou conserve une heureuse direction, si, dans la recherche des vérités morales, on préfère les traditions aux méthodes, l'autorité à la raison, les arguties à l'analyse, et les visions aux expériences? Montaigne, Bacon, Descartes et Locke avaient rendu possibles, dans tous les genres de littérature, des progrès

depuis longtemps interrompus par le mysticisme des métaphysiciens alexandrins, et par l'ontologie ténébreuse des scolastiques. On recommençait à comprendre que, pour imiter la nature et pour la peindre sous ses véritables aspects, il faut l'avoir observée, interrogée, étudiée comme elle veut l'être. Le bon goût tient au vrai savoir, le mauvais goût à la fausse science; et déjà l'histoire des lettres nous fournissait bien assez de preuves de cet enchaînement nécessaire, sans celle qui s'offrirait encore, si la métaphysique de l'Allemagne et de l'Écosse achevait de ramener parmi nous l'ignorance et le romantisme du moyen âge.

Je termine ici, Messieurs, l'exposé historique que j'avais à vous offrir des systèmes généraux de philosophie jusqu'à la fin du dix-huitième siècle : je n'ai dépassé tant soit peu la limite de l'année 1800 que pour terminer le récit de quelques faits. Les véritables sources de l'histoire de ces systèmes sont les ouvrages mêmes des philosophes, ouvrages que j'ai successivement indiqués à mesure qu'ils ont été amenés par l'ordre des temps. Mais si l'on veut recueillir certains documents plus particuliers sur cette matière, plusieurs livres classiques, grecs et latins, en présentent. C'est un service que nous rendent les écrits philosophiques de Cicéron, le traité de Plutarque sur les opinions des philosophes, un livre de Galien sur le même sujet, les *Φιλοσοφούμενα* d'Origène, divers articles des œuvres d'Aulu-Gelle, d'Athénée, d'Apulée, de Macrobe, de Martianus Capella, une longue relation des *Gestes, dits et miracles d'Apollonius de Tyane* par Philostrate l'Ancien, et deux livres du même auteur sur cinquante-neuf sophistes, dont quelques-uns mérite-

raient
philos
platon
fourni
rencon
bury,
Au qu
mœurs
qui a e
fameux
Ficin,
bles no
les his
seraien
tio mag
n'était
d'abord
livres s
mais je
a releve
tulé *De*
tuor; e
n'est qu
avant le
que, par
d'écrits
multipli
historiq
de Gass
sophiæ
sophiæ,
comman

ysticisme des
 rieténébreuse
 prendre que,
 ous ses véri-
 , interrogée,
 goût tient au
 science; et
 bien assez de
 sans celle qui
 l'Allemagne et
 us l'ignorance

historique que
 ux de philoso-
 cle : je n'ai
 ée 1800 que
 . Les vérita-
 s sont les ou-
 que j'ai suc-
 nt été amenés
 recueillir cer-
 ette matière,
 s, en présen-
 es écrits phi-
 tarque sur les
 Galien sur le
 e, divers ar-
 ée, d'Apulée,
 ngue relation
 de Tyane par
 ne auteur sur
 s-uns mérite-

raient un nom plus honorable; les *Vies des anciens philosophes* par Diogène de Laerte, celles des néoplatoniciens alexandrins par Eunape. Le moyen âge fournit peu d'exposés de ce genre : les plus utiles se rencontreraient dans Isidore de Séville, Jean de Salisbury, Vincent de Beauvais, et surtout Roger Bacon. Au quatorzième siècle, Walter Burleigh écrivit sur les mœurs et les travaux des philosophes un aride volume, qui a été pendant deux cents ans aussi étudié et aussi fameux qu'il est ignoré aujourd'hui. On dut à Marsile Ficin, à la fin du quinzième siècle, quelques semblables notices. Mais, depuis le renouvellement des lettres, les histoires partielles ou générales de la philosophie seraient innombrables. J'y comprendrais l'*Instauratio magna* de Bacon de Verulam, si ce grand ouvrage n'était pas déjà l'une des sources immédiates que j'ai d'abord désignées. Gérard-Jean Vossius a composé deux livres sur les systèmes et les sectes philosophiques; mais je vous ai avertis des inexactitudes que Bayle y a relevées. Jonsius est le rédacteur d'un volume intitulé *De scriptoribus historiæ philosophicæ libri quatuor*; ce n'est pas une histoire de la philosophie, ce n'est qu'un tableau des historiens qu'elle avait eus avant le milieu du dix-septième siècle. Je vous l'indique, parce que Jonsius vous ferait connaître beaucoup d'écrits dont je n'ai pas fait mention, de peur de trop multiplier les détails. Mais je dois rappeler la partie historique que nous avons remarquée dans les œuvres de Gassendi. Les essais de Hornius, *Historiæ philosophicæ libri septem*, et de Stanley, *Historia philosophicæ*, ont été lus avec fruit, et seraient encore recommandables, s'ils n'avaient été remplacés par des

ouvrages plus étendus. En vous parlant du système intellectuel de Cudworth, je vous l'ai représenté comme pouvant servir à l'histoire de l'ancienne philosophie, plutôt qu'à l'enseignement de la moderne. Un livre qui a conservé tout son prix est celui de Lannoï sur les Vicissitudes de l'autorité d'Aristote, *De varia Aristotelis fortuna*. Morhof a étendu à la philosophie les recherches historiques qu'il a publiées sous le titre de *Polyhistor* : depuis Bacon jusqu'à Morhof, tous les auteurs que je viens de nommer sont morts entre les années 1600 et 1700. Parmi ceux dont la carrière s'est prolongée au delà de ce terme, nous avons à distinguer Bayle, à cause des articles de son savant Dictionnaire, qui sont relatifs à des philosophes de divers siècles; Fénelon, qui a laissé un abrégé des vies de ceux de l'antiquité; Huet, qui, dans la première partie de son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, a tracé l'histoire spéciale du scepticisme, et dont on a aussi des mémoires sur l'école de Descartes, contre laquelle il s'était déclaré. Ces mémoires ont paru en 1693, à Anvers, où l'on avait imprimé, en 1689, un recueil de pièces concernant la philosophie cartésienne. L'excellente *Histoire du manichéisme*, par Beausobre, a jeté du jour sur différents points de l'histoire entière des doctrines métaphysiques. Nous ne saurions tenir autant de compte ni des notices bibliographiques de Struve, ni d'une esquisse historique tracée par Heineccius. Après les ingénieux et instructifs éloges de Malebranche, de Leibnitz, de Newton et de plusieurs autres, par Fontenelle, nous arriverons aux histoires de la philosophie par Deslandes et par Brucker. Deslandes a puisé dans Stanley le fond d'un ouvrage quelquefois piquant, plus souvent monotone

et sup
dernier
et le pr
a eu pe
peu tro
sieurs,
plus sa
phiques
temps l
siècle, j
le seul
quemen
annales.
soigneu
lieu de
tout ce q
teur ind
les livre
plus am
nombre
comme l
d'autres
souvenir
monume
est mort
bien qu'
plus bril
nologiqu
mieux en
les opinio
controver
les plus

ETC.

t du système
ésenté comme
philosophie,
ne. Un livre
e Lannoï sur
De varia Aris-
philosophie les
us le titre de
f, tous les au-
orts entre les
carrière s'est
s à distinguer
Dictionnaire,
s siècles; Fé-
eux de l'anti-
de son *Traité*
l'histoire spé-
des mémoires
était déclaré.
où l'on avait
concernant la
De re mani-
sur différents
étaphysiques.
ni des notices
uisse histori-
enieux et in-
z, de Newton
us arriverons
andes et par
e fond d'un
nt monotone

DOUZIÈME LEÇON.

383

et superficiel. Il est en quatre volumes in-12, dont le dernier est le plus recherché. Quoique écrit en français et le premier en cette langue sur une telle matière, il a eu peu de succès : il a été jugé fort sévèrement, un peu trop peut-être. Quant à Brucker, je crois, Messieurs, qu'il est encore aujourd'hui le plus savant et le plus sage historien des doctrines et des sectes philosophiques. Il les suit dans tout leur cours, depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, jusqu'à Chrétien Wolf inclusivement. Brucker est le seul qui ait rassemblé, comparé, disposé méthodiquement, tous les matériaux de ces longues et vastes annales. Son ouvrage, qui consiste en six volumes in-4°, soigneusement rédigé en langue latine, pourrait tenir lieu de presque tous ceux que je viens de nommer; car tout ce qu'ils contiennent de positif y est recueilli. L'auteur indique toutes les sources de son propre travail, tous les livres auxquels on peut recourir, si l'on désire de plus amples renseignements. A l'exception d'un petit nombre d'articles accessoires qu'il a un peu négligés, comme le gnosticisme et le manichéisme, il n'omet d'autres résultats ni d'autres détails, dignes de quelque souvenir, que ceux qui n'ont été connus que par des monuments ou documents découverts depuis 1760 : il est mort à soixante-quatorze ans, en 1770. Je crois bien qu'une si riche matière était susceptible de formes plus brillantes; qu'une disposition un peu plus chronologique de tant de notices aurait contribué à les mieux enchaîner, et à les abréger peut-être; qu'enfin les opinions personnelles de l'historien sur le fond des controverses dont il rend compte ne sont pas toujours les plus plausibles; mais elles n'influent point sur le

tissu de ses récits, et n'ébranlent pas son impartialité : si l'on cherche une instruction réelle et franche, véritablement historique, c'est à lui qu'il la faut demander. Les parties modernes qui manquent à son ouvrage sont celles qui concernent les philosophes français après Malebranche, Huet, et les premiers écrits de Voltaire; les philosophes de la Grande-Bretagne, depuis leur division en classe anglaise et classe écossaise; l'école allemande, après Wolf et S'Gravesande. A côté du nom de Brucker, ceux de Burigny, de Formey, de Savorien, ne sauraient se soutenir. Le premier a fait une *Histoire de la philosophie païenne*, le second une *Histoire abrégée de toutes les philosophies*, le troisième dix-sept vol. in-8° qui embrassent tous les siècles anciens et modernes, leurs progrès dans les sciences intellectuelles, naturelles, exactes, etc. On connaîtrait un peu mieux ces progrès par les exposés, d'ailleurs incomplets et quelquefois inexacts, de Diderot. Mais quatre autres écrivains français dont j'ai eu occasion de vous citer les ouvrages, d'Alembert, Condillac, Condorcet et M. de Gérando, ont jeté de vives lumières sur les annales des sciences philosophiques. M. de Gérando s'est spécialement appliqué à démêler, à travers les âges, la succession et les reproductions des systèmes relatifs à l'origine des connaissances humaines. La philosophie n'a pas manqué non plus d'historiens en Allemagne. Meiners, Tiedemann, Tenneman, Gurlitt, Fulleborn, Bardilli, Buhle, ont diversement traduit, abrégé, commenté, complété Brucker, mais en donnant bien plus que lui, à leurs récits, les teintes de leurs propres doctrines. Gardons-nous de leur en faire un reproche : il est fort permis à celui qui raconte les opinions d'au-

trui,
les con
celles
tester
tialité
cer les
jamais
censur
impass
uns do
il en p
sera qu
riens a
fait, em
celui q
serait d
anglais
ver; si
idée de
seurs,
rieuse,
risme.
seul fai
ces gén
recomm
de conc
Il s'e
recenser
sciences
Car, out
mince in
histoires

trui, d'exprimer ce qu'il en pense, de les approuver, de les contredire, en un mot d'exposer ou de laisser voir celles qu'il a conçues ou adoptées lui-même. Lui contester cette liberté serait trop mal comprendre l'impartialité prescrite à tout historien : elle consiste à retracer les faits avec la véracité la plus scrupuleuse, à ne jamais les altérer, soit qu'il les approuve, soit qu'il les censure, mais non pas à rester neutre, indifférent, impassible, entre des systèmes opposés, dont quelques-uns doivent être des erreurs. La franchise avec laquelle il en parlera selon sa conscience et ses lumières ne sera qu'une garantie de plus de sa fidélité. Les historiens allemands des philosophies de tous les âges n'ont fait, en professant la leur, qu'user d'un droit pareil à celui qu'on a d'en préférer une autre. La seule question serait de savoir s'ils ont exposé fidèlement les doctrines anglaises et françaises qu'ils avaient résolu de réprouver; si, par exemple, ils ne donnent pas une très-fausse idée de la philosophie de Condillac et de ses successeurs, lorsqu'ils lui appliquent la dénomination injurieuse, non pas encore de sensualisme, mais d'empirisme. Ce qui caractérise l'empirisme, c'est de tirer d'un seul fait, ou d'un petit nombre de faits, des conséquences générales; au contraire, la véritable école de Locke recommande de tout observer, de tout rapprocher avant de conclure.

Il s'en faut, Messieurs, que je vous aie présenté un recensement complet de tous les livres où l'histoire des sciences philosophiques est ou recueillie ou disséminée. Car, outre ceux que j'ai écartés comme n'ayant qu'une mince importance, je n'ai pu entrer dans le détail des histoires littéraires soit générales, soit nationales, soit

spéciales, où les annales de la philosophie occupent quelque place. J'ai omis la plupart des histoires particulières des sectes, des écoles, des controverses, ainsi qu'un grand nombre de mémoires consacrés à l'éclaircissement de certains faits, de certains articles d'une doctrine. Je n'ai point énuméré non plus tous les exposés historiques qui ne concernent qu'une seule partie de la philosophie, comme la politique ou la morale, ou qu'une branche des sciences physiques ou mathématiques. Il est enfin des historiens de la philosophie qui n'ont envisagé qu'une seule nation ou qu'une seule contrée. Hornius et Kortholt ont recherché les premiers quelle était la philosophie des peuples barbares. Les systèmes métaphysiques et moraux de la Perse et de l'Inde ont occupé des académiciens du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, Anquetil du Perron, Mignot, Foucher, Langlès. Les doctrines des Chinois fournissent la matière de plusieurs travaux estimables des jésuites Couplet, Noël, Gaubil, Prémare, Mailla et autres; elles ont aussi attiré l'attention de Leibnitz, de Reimann, de Guignes; mais les notions les plus positives et les plus détaillées qu'il soit aujourd'hui possible d'acquérir sur la philosophie des peuples de l'Asie sont dues aux sociétés asiatiques de Calcutta, de Paris, de Londres, aux profondes recherches de plusieurs orientalistes français, MM. de Sacy, Étienne Quatremère, Chézy, Abel Rémusat.

Nous devons pourtant avouer qu'un tableau général des systèmes et des sectes qui seraient à discerner chez les peuples, à diverses époques de l'histoire, est encore attendu. Je n'ai pu, sur cette matière, vous offrir, Messieurs, qu'un petit nombre de résultats. Nous en avons

recu
ques
gaire
de Py
d'Élé
de Pl
Citium
Les se
ont p
ces pl
de Tha
peu de
second
ce sont
tisme,
alexan
cru rec
école u
nuit dé
qui s'es
c'est d'
arts cor
l'autre
Leurs t
cours d
Occiden
le com
s'est div
au douz
événem
des lett
particul

e occupent
oires parti-
s, ainsi qu'un
aircissement
doctrines. Je
s historiques
philosophie,
une branche
Il est enfin
ont envisagé
rée. Hornius
uelle était la
stèmes méta-
de ont occupé
dix-neuvième
ier, Langlès.
natière de plu-
uplet, Noël,
ont aussi attiré
de Guignes;
plus détaillées
r sur la philo-
x sociétés asia-
s, aux profon-
stes français,
ézy, Abel Ré-
tableau général
discerner chez
pire, est encore
ous offrir, Mes-
Ncus en avons

recueilli davantage en ce qui concerne les écoles grecques depuis Thalès jusqu'au second siècle de l'ère vulgaire. Les neuf principales sont celles de Thalès même, de Pythagore, de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Élée, de Leucippe, et plus tard d'Épicure, de Socrate, de Platon, d'Aristote, des stoïciens ou de Zénon de Citium, de Pyrrhon ou des sceptiques les plus absolus. Les sectes appelées cyrénaïque, mégarique, cynique, ont pris moins de consistance; et le partage de toutes ces philosophies en deux grandes écoles, l'Ionique ou de Thalès, l'Italique ou de Pythagore, nous a paru avoir peu de fondement et peu d'utilité. Depuis la fin du second siècle de notre ère jusqu'à l'ouverture du septième, ce sont surtout les progrès de l'éclectisme ou syncrétisme, c'est-à-dire du néo-platonisme ou mysticisme alexandrin, qui ont attiré notre attention: nous avons cru reconnaître dans les rêveries fantastiques de cette école une des causes qui ont étendu sur le monde la nuit désastreuse du moyen âge, de l'an 600 à 1000. Ce qui s'est offert le plus distinctement à nos regards, c'est d'une part l'enseignement traditionnel des sept arts compris sous les noms de *trivium* et *quadrivium*, de l'autre les études plus réelles et plus actives des Arabes. Leurs travaux philosophiques se sont continués dans le cours du onzième siècle, à la fin duquel a éclaté, en Occident, la querelle des réalistes et des nominaux. C'est le commencement de la scolastique, dont l'histoire s'est divisée en trois âges, qui correspondent à peu près au douzième siècle, au treizième et au quatorzième. Les événements du quinième ont amené le renouvellement des lettres et de quelques-unes des sectes antiques, particulièrement du platonisme et du péripatétisme.

Celui-ci, à la vérité, avait presque toujours prévalu durant le moyen âge, mais dénaturé par des formes barbares et par l'alliage des plus ignobles subtilités. La gloire immortelle du seizième siècle est d'avoir, par de pénibles et constants efforts, par de vastes et mémorables travaux en tous les genres, rallumé, au sein des dissensions, des persécutions et des calamités publiques, les flambeaux de la littérature et des sciences. Cependant la philosophie moderne n'a été proclamée qu'au commencement du dix-septième siècle dans l'*In-stauratio magna* de Bacon. Depuis ce temps se sont ouvertes les écoles de Descartes, Malebranche, Spinoza et Berkeley; de Hobbes, Gassendi et Locke; de Leibnitz et de ses successeurs. Celle de Locke, divisée dans la Grande-Bretagne en classe anglaise et classe écossaise, a fini par devenir presque méconnaissable en l'une et en l'autre. La philosophie de Locke s'est réfugiée en France, où elle a reçu pendant le dix-huitième siècle les plus riches développements, les applications les plus fécondes. Son état en 1780 nous est représenté par les ouvrages de Condillac. Quant à la philosophie allemande, nous venons de considérer aujourd'hui même les formes qu'elle a prises depuis Leibnitz, Thomasius et Chrétien Wolf jusqu'après l'ouverture du dix-neuvième siècle.

Dans cette longue succession de systèmes, dans toutes ces doctrines si divergentes et si capricieuses dont je vous entretiens depuis six semaines, vous avez pu être principalement frappés de l'obscurité des unes, de la fertilité des autres, de la bizarrerie ou de la fausseté de la plupart. Vous aurez plus d'une fois reconnu la vérité d'une observation déjà fort ancienne, qu'il

n'y
phil
cette
être
dités
mais
si, à
duran
restât
se so
vérité
res et
Ma
tant d
avons
à nos
c'est ce
mais a
caractè

n'y a rien de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. Seulement ceux qui ont les premiers énoncé cette sentence en de pareils termes se pressaient peut-être un peu trop de croire que le champ des absurdités était épuisé; on a continué non pas d'y glaner, mais d'y moissonner largement jusqu'à nos jours; et si, à l'aspect de ces innombrables chimères accumulées durant trente siècles, on s'avisait de craindre qu'il n'en restât plus à trouver par nos successeurs, il faudrait se souvenir de cette pensée de Montaigne, que la vérité est une, mais que son revers a cent mille figures et un champ indéfini.

Maintenant que nous avons pris connaissance de tant de systèmes philosophiques ou sophistiques, nous avons à examiner quels sont ceux qui peuvent fournir à nos études historiques les méthodes les plus sûres: c'est ce qui nous occupera dans notre prochaine séance, mais après quelques considérations générales sur les caractères et la classification de ces systèmes.

T C.
urs prévalu
des formes
abtilités. La
voir, par de
s et mémo-
é, au sein
lamités pu-
les sciences.
é proclamée
le dans l'*In*
mps se sont
che, Spinos
ke; de Leib-
diviséq dans
t classe écos-
naissable en
cke s'est réfu-
dix-huitième
s applications
est représenté
a philosophie
r aujourd'hui
Leibnitz, Tho-
ouverture du

ystèmes, dans
i capricieuses
nes, vous avez
arité des unes,
ou de la faus-
ne fois reconnu
ancienne, qu'il

TREIZIÈME LEÇON.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES CARACTÈRES ET
LA CLASSIFICATION DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES,
SUR LEURS APPLICATIONS AUX DIVERS GENRES
D'ÉTUDES, ET PARTICULIÈREMENT A L'HISTOIRE.

Messieurs, en vous offrant, dans nos douze séances précédentes, un précis de l'histoire universelle de la philosophie, je n'ai établi entre les sectes ou écoles aucune classification systématique, c'est-à-dire puisée dans la nature et les caractères des dogmes qu'elles ont professés. J'ai pris les doctrines pour des faits, que j'ai laissés le plus constamment qu'il m'a été possible dans leur ordre chronologique, persuadé que c'est celui qui convient le mieux à toute histoire, ou même le seul qui n'expose ce genre d'études à aucune sorte de déviation et d'erreur. Il a l'avantage inappréciable de ne rien préjuger, et de permettre le plus libre examen de toutes les questions. Toutefois, en suivant le fil historique de tant d'opinions, anciennes et modernes, originales ou rajeunies, il nous a été impossible de ne pas apercevoir des oppositions ou des affinités, des nuances ou des ressemblances; et le résultat des observations positives que nous avons recueillies doit être en effet de reconnaître les rapports qui peuvent exister entre ces systèmes, et qui tendent à les diviser en classes, en genres, en espèces.

La division à la fois la plus ordinaire et la plus tranchante partage toutes les doctrines philosophiques

en c
tem
arch
la s
men
pren
direc
toute
nelle
tique
et pri
supér
des in
école
tes les
à l'exp
on a v
pres,
de Th
de Des
dillac.
thagen
jours t
été ho
interp
cation
tonism
et des
confus
dont il
damen
pris de

en deux grandes écoles : celle qui applique immédiatement la pensée de l'homme à un monde intellectuel, archétype du monde visible, et celle qui enseigne que la sensation et la réflexion nous fournissent les éléments de toutes nos idées, même des plus abstraites. La première admet des communications plus ou moins directes entre l'esprit humain et la source divine de toute science; tantôt des révélations intimes et personnelles, distinctes de celles qui ont un caractère authentique; tantôt seulement des connaissances essentielles et primitives, soit innées, soit formées dans les régions supérieures de notre intelligence, acquises dans le pays des intuitions, ainsi que s'exprime aujourd'hui cette école elle-même. La seconde, au contraire, ramène toutes les recherches, toutes les méthodes, à l'observation, à l'expérience, à la décomposition ou analyse. Quand on a voulu distinguer ces deux écoles par des noms propres, on a employé quelquefois ceux de Pythagore et de Thalès, plus souvent de Platon et d'Aristote, ou bien de Descartes et de Locke, ou enfin de Kant et de Condillac. Mais les doctrines antiques de Thalès et de Pythagore nous sont peu connues; Platon n'expose pas toujours très-clairement les siennes; et celles d'Aristote ont été horriblement défigurées par ses copistes et par ses interprètes. Les unes et les autres ont subi des modifications graves lorsqu'elles se sont renouvelées : le platonisme des Alexandrins, le péripatétisme des Arabes et des scolastiques n'ont représenté que d'une manière confuse ou grossière les deux philosophies grecques dont ils empruntaient les noms et quelques dogmes fondamentaux. Dans l'antiquité même, toutes deux avaient pris déjà des formes ou des nuances diverses; les traits

distinctifs soit de la métaphysique de l'école d'Élée, soit de la physique des épicuriens, en sont des exemples. Les réalistes et les nominaux du moyen âge se croyaient tous péripatéticiens, et ne savaient pas remonter à la question plus élevée qui les divisait. Les philosophes modernes l'ont beaucoup mieux comprise : ils ont vu qu'ils se séparaient en deux grandes routes; et cependant il leur est arrivé plus d'une fois de retomber de l'une dans l'autre. Le dernier état demi-platonique de la métaphysique écossaise, originaire de celle d'Aristote ou de Locke, en offre un exemple sensible. Ainsi, Messieurs, l'histoire des deux écoles primitives ou génériques amène ou exige un trop grand nombre de distinctions et de sous-divisions, dans la première comme dans la seconde, pour qu'il soit possible de les bien caractériser par des noms personnels. En appelant la première contemplative, la seconde expérimentale, on en donnerait peut-être l'idée, je ne dis pas la plus précise, mais la plus générale, celle qui embrasserait le plus de faits. Je crois surtout que ces dénominations auraient beaucoup plus de justesse et de convenance que celle d'idéalisme et de sensualisme, que l'on a depuis quelque temps employées.

C'est une femme qui joignait à des sentiments élevés, bienveillants et libéraux, beaucoup d'esprit, un rare talent et une instruction littéraire très-étendue; mais qui, s'il est permis de le dire, n'avait pas étudié bien profondément le fond ni l'histoire des systèmes philosophiques; c'est madame de Staël qui a donné les premiers exemples d'étendre expressément le nom d'idéalisme à toutes les doctrines qui supposent dans l'esprit humain des idées essentielles, antérieures aux sen-

sations
langue.
particu
que l'e
apparen
est imp
et que
qui, loi
tésiens,
le plus
était si
dernier
vait ave
occupé
plus sév
tion pré
une lett
«Vot re
« philoso
« corps...
« nous n
« point.
« mais (
« soyons
« Selon c
« lusion;
« impres
« s'ensui
« dent à
« tème id
« des cho
« tence. »

ETC.

d'Élée, soit
exemples.
se croyaient
monter à la
philosophes
ils ont su
; et cepen-
retomber de
i-platonique
e celle d'A-
sible. Ainsi,
tives ou gé-
l nombre de
nière comme
e les bien ca-
appelant la
périmentale,
s pas la plus
embrasserait
énominations
e convenance
que l'on a de-
iments élevés,
prit, un rare
étendue; mais
as étudié bien
ystèmes philo-
loans l'ou de
nt le nom d'i-
ssent dans l'es-
eures aux sen-

sations. Auparavant, la destination de ce mot dans notre langue, où il n'est pas très-ancien, était de désigner particulièrement, exclusivement, l'opinion qui déclare que l'existence des corps n'est que phénoménale ou apparente, qu'elle n'est point réelle, ou même qu'elle est impossible; opinion qui remonte à l'école d'Élée, et que nous avons retrouvée dans plusieurs sectes, mais qui, loin d'être commune à tous les platoniciens, cartésiens, leibnitziens ou kantien, a été contredite par le plus grand nombre d'entre eux. Le sens de ce terme était si bien établi dans la langue philosophique, au dernier siècle, c'est-à-dire quand on la parlait et l'écrivait avec exactitude, qu'Euler, qui s'était d'ailleurs peu occupé de métaphysique, mais que d'autres études plus sévères avaient accoutumé à discerner la signification précise des mots, s'exprimait en ces termes dans une lettre adressée à une princesse allemande en 1761. «Vot re Altesse ne sera pas surprise qu'il y ait eu des philosophes qui ont nié hautement l'existence des corps... Ils tirent une preuve bien forte des songes, où nous nous imaginons voir tant de corps qui n'existent point. On dit bien que ce n'est alors qu'une illusion; mais (répondent-ils) qui nous garantit que nous ne soyons pas assujettis à la même illusion en veillant? Selon ces philosophes, ce n'est pas tout à fait une illusion; car l'âme la perçoit, reçoit bien une certaine impression, une idée; mais ils nient hautement qu'il s'ensuive qu'il existe réellement des corps qui répondent à ces idées. On nomme les sectateurs de ce système *idéalistes*, parce qu'ils n'admettent que les idées des choses matérielles, en niant absolument leur existence.» Voilà, Messieurs, le vrai sens des mots idéa-

listes, idéalisme; c'est introduire une extrême confusion dans le langage et dans l'histoire que de les appliquer indifféremment à toutes les sectes issues de l'école de Platon. Ces mots n'expriment que le délire plus exalté de quelques-uns, délire où sont tombés quelquefois des disciples de l'école opposée; ce qui achève de montrer à quel point le nouvel emploi de ces termes est faux et irréflecti.

Quant au mot *sensualisme*, s'il pouvait être français, c'est-à-dire, signifier quelque chose, il serait, comme *sensualité*, formé immédiatement de sensuel et non de sens ou sensation : il désignerait quelque système ou quelque art voluptuaire. Jamais il ne représenterait une philosophie qui, en recherchant l'origine de nos idées, croit la trouver dans les sensations et les réflexions. A voir Locke et Condillac signalés comme des auteurs sensualistes, on croirait, ainsi que l'a remarqué M. Thurot, qu'ils ont fait des traités de gastronomie; et l'on ne devinerait pas qu'ils ne sont que des métaphysiciens austères, occupés à étudier comment se développent nos facultés intellectuelles, comment se forment et s'enchaînent nos connaissances. Le choix d'une si odieuse dénomination ne peut s'expliquer que par l'habitude, si familière, comme nous l'avons vu, aux platoniciens, de répondre aux raisonnements par des dénonciations. Plus d'une fois pourtant ils ont eu à se défendre eux-mêmes de ces accusations d'athéisme ou de mécréance; et l'expérience, s'ils n'avaient pas résolu d'en dédaigner toutes les leçons, aurait pu affaiblir leur penchant aux argumentations de cette espèce. Sans remonter à Socrate, qu'ils invoquent et revendiquent on ne sait trop de quel droit, com-

bien, dans ces temps modernes, la calomnie n'a-t-elle pas frappé de victimes dans leurs rangs? Ce Giordano Bruno, dont elle alluma le bûcher en 1600, sortait de leur école : on a dit et imprimé l'an dernier qu'il était Marsile Ficin élevé à sa plus haute puissance. Jene suis pas trop sûr de bien comprendre ce langage ; mais il signifie certainement que Bruno était encore moins sensualiste que ne l'avait été Ficin. Après 1680, Spinoza n'a pas été le seul panthéiste qu'on ait reproché aux cartésiens ; et jusque dans les disciples de Leibnitz, de Wolf et de Kant, on a persécuté ou menacé de prétendus athées. Je sais trop que la philosophie expérimentale a été exposée aux mêmes anathèmes : elle avait les mêmes ennemis et les platoniciens de plus. Du moins il est un point de vue sous lequel on peut dire que les vexations et les outrages qu'elle essuyait étaient plus injustes : c'est qu'en général elle n'avait point à s'en reprocher de pareils à l'égard de ses adversaires ; car on ne saurait compter comme appartenant à cette philosophie les scolastiques du moyen âge qui se disaient péripatéticiens : leur histoire ne nous a montré en eux que des docteurs, que des dogmatistes de profession, qui s'armaient de l'autorité d'Aristote sans s'éclairer de ses lumières. Mais cette histoire nous apprend qu'en ces temps-là même ce n'étaient point les nominaux qui faisaient condamner les réalistes, et que Roger Bacon, succombant sous les plus iniques violences, n'en commettait ni n'en sollicitait aucune. Les annales des lettres depuis 1600 rendent aussi à Bacon de Verulam, à Gassendi, à Locke, à Condillac, à leurs plus illustres disciples. ce témoignage, qu'ils savaient éclairer ou réfuter, sans préparer les proscrip-

tions par des outrages, sans dénoncer comme impies ou séditieuses les doctrines philosophiques qu'ils n'adoptaient pas. Maintenant, de savoir si les leurs propres avaient ou non de si odieux caractères, vous avez pu en juger, Messieurs, par l'exposé que je vous en ai présenté. Ils ont pensé qu'il n'existe dans l'entendement des humains, tels qu'ils vivent ici-bas, aucune connaissance qui n'y arrive par les sens. C'est précisément ce qu'ont déclaré dans l'antiquité beaucoup de philosophes reconnus alors pour très-religieux, et attachés soit à l'aristotélisme, soit à d'autres sectes, même à la stoïcienne, la plus morale et la plus austère de toutes. Nous avons retrouvé ce même dogme idéologique chez des théologiens d'une orthodoxie non suspecte, dans tout le cours des seize premiers siècles de notre ère. Gassendi, qui le professait au dix-septième, ne trouvait aucune difficulté à le concilier avec les plus pieuses et les plus sincères croyances. Ses successeurs, Locke, Huet, Buffier, Condillac, ont échappé à tout reproche tant soit peu fondé de fatalisme, de dualisme, de panthéisme et d'athéisme : on rencontrerait bien plutôt dans l'autre école des personnages qui en ont été atteints fort mal à propos sans doute, et surtout sans qu'il y ait lieu d'en tirer contre cette école aucune conséquence générale. Non, Messieurs, la philosophie platonicienne ou cartésienne n'a d'elle-même nulle tendance à l'irréligion; le théisme est au contraire un de ses principes. Nous lui devons une autre justice; c'est que de son propre fonds, et telle que nous l'expose Platon en trois ou quatre de ses livres, Descartes dans son *Discours de la méthode*, Malebranche dans presque toute sa *Recherche de la vérité*, elle se recommande par de très-

honor
nobles
ture.
mier as
de très
honma
quelque
si sens
dans so
notre a
cipes, e
hypothè
fiction d
sur la pl
les méth
qu'aurai
fortuite
Ce n'e
substance
porels. T
est in int
gue expre
et les imp
mots que
réellemen
Ce qu'ils
ment est
d'être di
contester
pas d'un
comme la
connaît q

honorables caractères, s'allie aux sentiments les plus nobles, à la plus pure morale, à la plus saine littérature. Je conçois à merveille comment, sous ce premier aspect, elle a pu et peut encore être préférée par de très-bons esprits. Mais quand nous lui rendons ces hommages, malgré les témérités si graves reprochées à quelques-uns de ses sectateurs, malgré les égarements si sensibles à nos yeux de plusieurs des sectes nées dans son sein, malgré les applications abusives et à notre avis si pernicieuses qu'on a faites de ses principes, enfin malgré tant de réfutations victorieuses des hypothèses qui les composent, à commencer par la fiction des idées innées, quelle équité y a-t-il à étendre sur la philosophie expérimentale, sur les doctrines et les méthodes qui lui sont propres, les condamnations qu'auraient méritées certaines opinions particulières fortuitement associées à sa théorie fondamentale?

Ce n'est pas elle qui enseigne à confondre l'âme, la substance pensante, l'intelligence avec les organes corporels. Tout au contraire, l'antique proposition *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* distingue expressément du sens par lequel passent les images et les impressions l'intellect à qui elles arrivent; et les mots que Leibnitz ajoute, *præter intellectum*, ne disent réellement que ce qu'elle suppose, que ce qu'elle énonce. Ce qu'ils signifieraient de plus serait que l'entendement est dans l'entendement; chose qui n'a nul besoin d'être dite, soit parce que personne n'est tenté de la contester, soit peut-être aussi parce que ce langage n'est pas d'une précision très-sévère. Comme Leibnitz, comme la plupart des philosophes écossais, Kant reconnaît que les impressions sensibles sont les premiers

éléments de nos connaissances : des trois facultés dont il compose l'organe cognitif, c'est la sensibilité qu'il met en jeu avant l'entendement et la raison ; et lorsque ensuite il bâtit de tant de pièces l'édifice de nos pensées, il commence par les intuitions empiriques, c'est-à-dire par les sensations : c'est le premier terme de sa longue nomenclature. Qu'il existe en chaque personne humaine des rapports intimes entre le système organique et le système intellectuel, l'histoire de toutes les périodes, de toutes les phases de notre vie, l'atteste ; l'analyse de tous les langages le confirme ; les théories, d'ailleurs si diverses, de toutes les sectes philosophiques le supposent. Leibnitz lui-même est obligé d'imaginer l'harmonie préétablie, pour trouver dans ces deux systèmes deux horloges montées en même temps afin d'aller toujours d'accord. Ce sont des cartésiens qui, dans les deux derniers siècles, ont tenté, avant les disciples de Locke, d'expliquer organiquement et mécaniquement la pensée. Descartes a logé l'âme dans la glande pinéale, dont la superficie se couvre, selon lui, d'images tracées par les esprits animaux, flammes vives et pures que produisent les parties du sang qui pénètrent jusqu'au cerveau. Malebranche met en œuvre ces mêmes esprits animaux pour ébranler les extrémités intérieures des nerfs, plongées dans la substance cérébrale : la mémoire, l'habitude, d'autres actes ou états de l'intelligence et de la volonté, lui paraissent résulter des mouvements et de l'union des fibres. Depuis soixante-dix ans, Le Cat, Charles Bonnet, divers métaphysiciens de l'une et de l'autre école ont proposé des explications pareilles, qui, je l'avouerai, sont loin d'être satisfaisantes. Il y a là une liaison encore inconnue entre

deux
avéré,
existe
mortel
toutes
actives
tions a
Ce fait
car, selo
philosop
littéraire
rimenta
nables o
pression
ment, da
fondes, c
idées inn
la métho
la plus h
croiser le
même, d
la troisiè
même dan
ration, pr
de l'unive
tue; enfin
donner à l
neur. Voi
tus, les g
ont acquis
faits vous c
ruits de co

ETC.

facultés dont
sibilité qu'il
on; et lors-
difice de nos
empiriques,
premier terme
n chaque per-
re le système
toire de toutes
e vie, l'atteste;
; les théories,
es philosophi-
t obligé d'ima-
r dans ces deux
me temps afin
cartésiens qui,
é, avant les dis-
ment et mécani-
e dans la glande
on lui, d'images
s vives et pures
pénètrent jus-
uvre ces mêmes
nités intérieures
érébrale : la mé-
ats de l'intelli-
esulter des mou-
uis soixante-dit
métaphysiciens
posé des explica-
loin d'être satis-
inconnue entre

deux ordres de faits positifs; et de ces faits le mieux avéré, c'est que l'âme unie à un corps, et telle qu'elle existe dans le moi humain durant la vie terrestre et mortelle, reçoit des sens les premiers matériaux de toutes ses conceptions, et qu'elle emploie ses facultés actives à nommer, comparer, classer, combiner les notions acquises au moyen des organes de sa sensibilité. Ce fait, Messieurs, est d'une très-grande importance : car, selon que nous l'aurons ou reconnu ou renié, notre philosophie et toutes nos études physiques et morales, littéraires et même historiques, deviendront ou expérimentales ou contemplatives, c'est-à-dire ou raisonnables ou imaginaires. Si, antérieurement à toute impression sensible, il existe au fond de notre entendement, dans ses régions les plus élevées ou les plus profondes, des idées essentielles, des idées archétypes, des idées innées, des formes pures, un instinct des principes, la méthode à suivre pour acquérir à fort peu de frais la plus haute instruction sera de fermer les yeux, de croiser les bras, de replier son intelligence sur elle-même, d'exalter son âme, d'élever l'organe cognitif à la troisième puissance; puis d'attendre en silence, et même dans l'inaction de toutes les facultés, l'inspiration, premier moment de la pensée, l'intuition pure de l'univers intelligible, la révélation de l'unité absolue; enfin de se confier à l'instinct rationnel, de s'abandonner à l'enthousiasme, source des lumières et du bonheur. Voilà en effet comment Parménide, Plotin, Proclus, les gnostiques et les théosophes de tous les siècles ont acquis leur savoir transcendantal. Mais assez de faits vous ont montré, Messieurs, quels sont les étranges fruits de cette méthode, quelle influence elle exerce sur

les études et sur l'état social. Que si au contraire nous ne pouvons rien apprendre qu'à mesure que le monde visible et réel frappe nos sens et provoque l'exercice de nos facultés intellectuelles, nous aurons besoin d'une méthode plus timide et plus laborieuse, de celle qui consiste à observer et recueillir les faits, à interroger la nature, à décomposer les choses, les idées et le langage; en un mot, à nous élever par degrés du connu à l'inconnu, des notions particulières à des résultats généraux. Voilà comment ont procédé, après Aristote, les philosophes de l'école expérimentale; et c'est de cette philosophie qu'on a dit que, pendant que la platonique entraînait les esprits aux illusions du mysticisme, elle nous conduisait, à l'aide des sens et d'une raison calme, à tout ce que nous savons de réel touchant la nature physique et morale. J'ai déjà cité ces paroles de M. Cuvier.

Telle est donc, Messieurs, cette philosophie d'Aristote, de Bacon, de Gassendi, de Locke, de Condillac, à laquelle sont prodigués, depuis quelques années, tous les genres d'anathèmes et d'outrages, sans le moindre mélange de véritable discussion, sans aucun examen, et, s'il faut le dire, presque sans aucune étude ni de sa théorie ni de son histoire. A ce sobriquet de sensualisme, forgé pour la dénigrer, on ajoute l'épithète de grossier, pour que rien n'y manque. Sensualisme grossier, extravagances du sensualisme, philosophie subalterne, sœur de la littérature subalterne et menue de ce dix-huitième siècle qui fut l'âge d'or de la médiocrité, ce sont là des formules tellement convenues et usitées, qu'elles se reproduisent à chaque instant, non-seulement à travers les livres, mais dans

les p
annon
couve
Messie
vraie,
fesser
les ém
science
qui mé
Quo
les phi
venez c
idéalism
par for
terme e
le pense
rents, tr
gués. S'i
toute ce
cerner, e
sur tout
commun
le profes
de ce py
cherait n
il y a deu
est un de
et le seco
rimentale
est né au
ihilisme
dont je v

ETC.

ontraire nous
ue le monde
l'exercice de
besoin d'une
de celle qui
à interroger
lées et le lan-
rés du connu
des résultats
près Aristote,
t c'est de cette
la platonique
mysticisme, elle
e raison calme,
chant la nature
roles de M. Cu-

osophie d'Aris-
e, de Condillac,
quelques années,
es, sans le moins
sans aucun exa-
s aucune étude
ce sobriquet de
on ajoute l'épi-
nanque. Sensua-
alisme, philoso-
re subalterne et
fut l'âge d'or de
s tellement con-
uisent à chaque
livres, mais dans

les préfaces, les avis d'éditeurs, les prospectus, les annonces et catalogues de librairie, et jusque sur les couvertures des productions nouvelles. Je ne vois là, Messieurs, pour ceux à qui cette philosophie paraît vraie, utile et sage, qu'une raison de plus de la professer hautement, de raconter ses honorables travaux, les éminents services qu'elle a rendus aux lettres, aux sciences et aux arts, à la liberté publique, à tout ce qui mérite le nom de civilisation.

Quoi qu'il en soit, après avoir réduit toutes les écoles philosophiques aux deux que l'on appelait, vous venez de voir avec quelle justesse et quelle convenance, idéalisme et sensualisme, on s'est avisé d'y joindre, par forme de supplément, le scepticisme. Ce troisième terme est-il plus précis que les deux premiers? Je ne le pense pas : il s'applique à des systèmes très-différents, très-opposés même, que nous avons déjà distingués. S'il s'agit du scepticisme absolu, de celui qui nie toute certitude, qui nous refuse tout moyen de discerner en quoi que ce soit la vérité, qui étend le doute sur toutes les notions possibles, il n'a jamais été fort commun ; je ne connais aujourd'hui aucune secte qui le professe, peut-être n'a-t-il jamais été sincère. Hors de ce pyrrhonisme universel, qui en effet ne se rattacherait ni à l'une ni à l'autre des deux grandes écoles, il y a deux scepticismes spéciaux, dont le plus ancien est un des produits de la métaphysique contemplative, et le second une des formes que la philosophie expérimentale a pu prendre quelquefois. Le premier, qui est né au sein de l'école d'Élée et qu'on a jadis nommé nihilisme, n'est que cet idéalisme proprement dit dont je vous entretenais il y a peu d'instant, et qui

consiste à nier l'existence réelle des corps ou même leur possibilité. L'autre n'est qu'un examen très-rigoureux, ou, si l'on veut, trop exigeant de plusieurs opinions établies en philosophie générale, en morale, en politique, surtout en histoire. C'est une disposition de l'esprit plutôt qu'un corps de doctrine; c'est la critique appliquée, soit avec sagesse, soit avec témérité, à la discussion particulière de certains faits, de certaines traditions ou maximes.

Cependant, au lieu de deux écoles, au lieu de trois, on en a aussi compté cinq, et l'on a présenté cette autre énumération comme fondée à la fois sur les faits et sur la nature même des choses. C'est ici la classification dont je vous ai parlé à propos des éclectiques ou néo-platoniciens, qui, nous a-t-on dit, rapprochaient et conciliaient si habilement, si heureusement, les cinq sectes dont il s'agit. On a donc supposé que de l'école de Socrate étaient sorties celles de Platon, d'Aristote, des stoïciens, des épicuriens et des pyrrhoniens. On a déclaré qu'il ne pouvait y en avoir ni plus ni moins de cinq, attendu qu'il fallait ou s'élever jusqu'à l'unité suprême, ou réunir en un seul corps de science le système intellectuel et le système de la nature externe, ou se renfermer dans sa conscience personnelle en méprisant toute autre existence, ou n'accorder soit de réalité soit d'importance qu'aux objets physiques, ou enfin n'apercevoir nulle part que des illusions et des apparences. Vous savez quelles objections l'histoire et l'analyse nous ont fournies contre ce recensement. En effet, comment définir, comment concevoir la doctrine centrale et primitive de cette école socratique, de laquelle seraient provenus également le dogmatisme et le scepti-

ticisme
d'Épic
de répu
raison
quelle
travers
C'es
tère va
près a
écoles à
a fini pa
le scept
que ce
ni augm
des obse
sensuali
chercher
tenir à
qu'une d
l'histoire
transcen
la conte
sentielle
Malebran
l'harmon
l'instinct
lui-même
tendeme
cisme en
les traces
pays enc
et des vis

ticisme, la métaphysique de Platon et le matérialisme d'Épicure? Pourquoi n'y aurait-il que ces cinq manières de répondre à la question « Qu'est-ce qui existe? » et quelle raison a-t-on de la considérer comme la seule par laquelle pût s'ouvrir le cours des recherches et des controverses?

C'est apparemment parce qu'on a reconnu le caractère vague et hypothétique de cette classification, qu'après avoir successivement fixé le nombre des grandes écoles à deux, à trois, à cinq, ni plus ni moins, on a fini par en établir quatre, l'idéalisme, le sensualisme, le scepticisme, et le mysticisme, en affirmant encore que ce nombre était nécessaire, qu'il ne pouvait être ni augmenté ni diminué. Je viens de vous soumettre des observations sur les trois premiers termes, idéalisme, sensualisme, scepticisme; nous n'avons plus qu'à rechercher en quoi le mysticisme peut consister. A s'en tenir à l'origine et à la valeur du mot, ce ne serait qu'une doctrine cachée, tacite, secrète, intérieure; dans l'histoire positive des philosophies, c'est le platonisme transcendant, ou arrivé aux degrés les plus aériens de la contemplation. Ce qu'enseigne Platon des idées essentielles ou archétypes, Descartes des idées innées, Malebranche de l'étendue intelligible, Leibnitz de l'harmonie préétablie et des monades, les Écossais de l'instinct des principes et des faits de conscience, Kant lui-même des formes pures de la sensibilité, de l'entendement et de la raison, peut bien n'être pas mysticisme encore; mais un seul pas de plus entraîne sur les traces de Plotin, de Proclus, de Jamblique, dans le pays enchanté des intuitions, des inspirations soudaines, et des visions extatiques, dans la carrière aventureuse

qu'ont parcourue, en tant de sens divers, les syncrétistes, les gnostiques et les théosophes. Aux confins de ce pays habitent la théurgie, la magie, l'astrologie, l'alchimie, toutes les sciences occultes; et les pas sont si glissants sur ces frontières, qu'elles ont été franchies par le plus grand nombre de ceux qui s'en sont approchés. Le mysticisme est, de l'aveu de Proclus, un état de l'esprit du genre que les Grecs appelaient *μυσική* : c'est, persuasion immédiate, enthousiasme spontané, qui n'est point excité par l'éclat des lumières, puisque, au contraire, c'est de lui qu'elles doivent jaillir. Tranchons le mot, Messieurs, c'est pur délire, quand ce n'est pas imposture. Le nom de philosophie est-il donc assez dégradé pour être devenu applicable à de si futiles rêveries? Et n'est-ce pas manquer d'égards pour le platonisme lui-même que d'ériger ses petites maisons en école spéciale de la science à côté de lui?

Je crois donc que, s'il fallait un classement général des systèmes philosophiques, la division en deux écoles, l'une contemplative, l'autre expérimentale, serait encore préférable, sauf à distinguer plus ou moins de sectes en chacune d'elles. Mais le meilleur parti peut-être est de les énumérer, comme le fait l'histoire, en les laissant dans l'ordre que la chronologie leur assigne. En effet, nous en avons remarqué plusieurs : par exemple, la stoïcienne chez les anciens; l'écossaise, l'anglaise même, et quelquefois la kantienne, chez les modernes; qui, plus ou moins affectées d'éclectisme, semblent à la fois appartenir, échapper, à l'une et à l'autre des deux écoles principales. Quant à cet éclectisme lui-même, peut-il jamais être une secte particulière, si, comme son nom le promet, il se réserve un choix li-

bre e
ner e
nable
resser
mer l
a pr
plato
dans l
sans p
sulten
C'est a
ou sca
égaux,
gal, ou
de tria
n'en ad
qu'il y
voir : l'
losophie
sentimen
et du ra
qu'il est
poser un
qu'on va
vent retr
plissent.
ments de
Pourquoi
trie? Auc
y a, appa
soin pour
phie? Ce

bre entre toutes les doctrines, la faculté de les combiner en autant de manières diverses qu'il jugera convenable? En de pareils sujets, les classifications doivent ressembler à celles des naturalistes, ne faire que résumer les faits. Prétendre qu'elles sont données, établies *a priori* par la nature des choses, est une illusion platonique, qui a jeté beaucoup de préjugés et d'erreurs dans les sciences. Il n'y a d'énumérations définitives, sans possibilité de plus ni de moins, que celles qui résultent de la signification des mots qui les énoncent. C'est ainsi que tout triangle est équilatéral, ou isocèle, ou scalène; car il faut bien ou que ces trois côtés soient égaux, ou que, deux étant égaux, le troisième soit inégal, ou enfin qu'ils soient inégaux tous trois : l'idée de triangle renferme essentiellement ces trois cas, et n'en admet point un quatrième. Mais, quand on affirme qu'il y a précisément cinq éléments de l'humanité, savoir : l'industrie, les lois, les arts, la religion et la philosophie; trois éléments de la conscience, qui sont : le sentiment intérieur de l'infini d'abord, puis du fini, et du rapport entre l'un et l'autre; quand on prononce qu'il est impossible d'ajouter, de retrancher, de transporter un seul terme dans ces énumérations, je pense qu'on va fort au delà des faits et des notions que peuvent retracer les termes qui les composent ou les remplissent. Quel sens attache-t-on aux expressions d'*éléments de l'humanité*, et d'*éléments de la conscience*? Pourquoi les arts ne sont-ils pas compris dans l'industrie? Auquel de ces deux éléments, puisque éléments y a, appartiennent les langues, dont l'humanité a besoin pour recevoir des lois, une religion, une philosophie? Ces langues ne pourraient-elles pas, si on le

voulait bien, compter pour un élément à part, distinct des cinq autres qu'elles ont dû souvent précéder? D'un autre côté, si nous avons eu le sentiment intérieur de l'infini avant celui du fini, comment se fait-il que le langage suppose tout le contraire, en affectant d'un caractère négatif ou privatif, d'un signe de dérivation, la première et non la seconde de ces idées? Qu'entend-on par le rapport qui existe entre elles? Si la conscience n'a que ces trois éléments, pourquoi le troisième est-il si vague? Que veut-on dire en déclarant qu'ils sont les trois lois de la raison? A ces questions et à bien d'autres, on répondrait que ce sont là des faits contre lesquels il n'y a pas lieu d'argumenter, pas plus que contre ceux que les naturalistes et les historiens établissent. J'y vois pourtant cette différence que les historiens prouvent leurs assertions par des témoignages, et que les physiiciens fondent les leurs sur des expériences, tandis qu'apparemment les faits de conscience, les faits psychologiques n'ont besoin que d'être allégués. Quelle étrange science que celle qui repose sur de telles bases, et qui se développe par de pareils procédés! S'il ne s'agit que de combiner ainsi quelques termes plus ou moins abstraits, de proclamer les résultats de ces combinaisons arbitraires comme des faits révélés par le sentiment intérieur, et de prétendre que ce sont là des vues générales, des théories absolues, des classifications essentielles, il n'est personne qui ne puisse tirer du vocabulaire de la métaphysique autant de systèmes qu'il voudra, à peu près comme les ternes, les quaternes et les quines sortent de la roue des loteries. Voilà, Messieurs, tout le secret des nomenclatures et des énumérations de Kant, à commencer par sa distinc-

tion o
demen
nous
près c
laquel
supéri
trois s
ne son
Telles
ponder
ception
par les
ments,
minolog
empiriq
et qu'ell
nité, s
mière pa
jugemen
ment à é
recueilli
nements
dées pu
partie so
une théo
non à ex
nos diver
système d
chacune d
ces de m
pendants
comme o

tion des trois facultés intellectuelles, sensibilité, entendement et raison. Avant lui et à différentes époques, nous avons vu d'autres métaphysiciens séparer à peu près de même de l'âme sensitive l'âme rationnelle, dans laquelle ils disceruaient aussi l'entendement inférieur et supérieur. Seulement ils semblaient quelquefois en faire trois substances distinctes, au lieu que chez Kant ce ne sont que trois facultés d'un même organe cognitif. Telles qu'il les conçoit ou les représente, elles correspondent, ou peu s'en faut, aux trois genres de conceptions ou opérations que les dialecticiens désignent par les noms d'idées, de jugements et de raisonnements, quoique, pour son compte, il se serve d'une terminologie beaucoup plus compliquée. Les intuitions empiriques que la sensibilité acquiert par sa réceptivité et qu'elle transforme en intuitions pures par sa spontanéité, sont les idées dont il est question dans la première partie des logiques vulgaires. Ce qu'on y appelle jugement, Kant en fait des notions que l'entendement a élaborées ou purifiées; et il emploie la raison à recueillir ces notions, pour en composer des raisonnements dont les résultats reçoivent de lui le nom d'idées pures. Plusieurs dialectiques ont une quatrième partie sous le titre de méthodes. Kant a de son côté une théorie transcendante des méthodes, destinées, sinon à enchaîner, du moins à caractériser bien ou mal nos diverses connaissances. La partie platonique de son système consiste dans ce qu'il nomme les formes de chacune de ses trois facultés; formes qui sont des espèces de moules, ou de types essentiels, primitifs, indépendants des sensations. Tels sont les matériaux ou, comme on dit, les éléments de son travail: il les a ras-

semblés, combinés, symétrisés et déguisés sous une nomenclature nouvelle, dont l'obscurité même n'a pas peu contribué à recommander sa théorie comme tout a fait originale : elle l'est réellement, envisagée dans son ensemble, et elle ne laisse entrevoir que le moins possible ce qu'elle a d'emprunté. S'il y a là peu de créations proprement dites, on y doit reconnaître un très-laborieux et très-savant artifice; mais on y peut remarquer aussi les effets inmanquables de toutes les classifications métaphysiques *a priori*; c'est de retarder les progrès de la science, de la replonger dans les hypothèses et dans les ténèbres, au lieu d'y remplir des lacunes, ou d'y rectifier des inexactitudes et des erreurs.

Descartes avait beaucoup plus avancé l'analyse des facultés intellectuelles, et Locke celle des idées. Kant, au lieu de continuer et d'achever ce travail difficile, au lieu de s'appliquer à reconnaître le sens précis des anciens mots, étale un vain appareil de nouvelles formules. Il a résolu de n'admettre que trois facultés, ni plus ni moins : seulement il veut bien attacher à la première, à la sensibilité, l'imagination reproductrice, dans laquelle apparemment il comprend la mémoire. Il dédaigne de rechercher les causes, les effets, les caractères de l'attention et de la réflexion; il sent fort peu l'importance de l'institution des signes. Les dix-sept catégories qu'il répartit entre ses trois facultés n'offriraient qu'un tableau confus et incomplet des notions qui doivent se coordonner dans notre intelligence. En adoptant à l'égard du jugement et du raisonnement les traditions scolastiques, déjà si défectueuses, il les présente sous des aspects un peu plus faux

et da
aussi
tif et
qu'il
vulga
pas b
assez
autre
pensé.
rappor
l'autre
seul, il
de rela
du mêm
tous les
raison p
Tout
puis Ka
que plu
professé
importé
enseign
cret; qu
nité, co
à la var
tuel qui
semble
particul
leur co
leur obj
tacher e
soient r

és sous une
 même n'a pas
 comme tout
 visagée dans
 que le moins
 peu de créa-
 ture un très-
 n y peut re-
 de toutes les
 st de retarder
 dans les hy-
 y remplir des
 es et des er-

L'analyse des
 s idées. Kant,
 travail difficile,
 ens précis des
 nouvelles for-
 ms facultés, ni
 attacher à la
 reproductivité,
 d la mémoire.
 s effets, les ca-
 n; il sent fort
 ignes. Les dix-
 s trois facultés
 omplet des no-
 tre intelli-
 gence et du rai-
 sonnement déjà si défectueux
 n peu plus faux

et dans un langage beaucoup plus obscur. Il emprunte aussi à l'école du moyen âge la distinction du subjectif et de l'objectif, et l'usage qu'il en fait ajoute, à ce qu'il me semble, une très-grave erreur à la théorie vulgaire de la certitude. Il suppose que ce qui n'est pas bien connu objectivement peut quelquefois l'être assez subjectivement; comme si la connaissance était autre chose qu'un rapport entre l'être pensant et l'être pensé; et comme s'il ne fallait pas, pour concevoir ce rapport, en tenir les deux termes rapprochés l'un de l'autre. Du moment où l'on n'en considère plus qu'un seul, il n'y a lieu de reconnaître entre eux aucune sorte de relation, ni réelle, ni même chimérique. Des objections du même genre, ou plus sérieuses, s'élèveraient contre tous les articles du criticisme ou de la critique de la raison pure, à commencer par ce titre même.

Toutes les doctrines vagues se sont propagées depuis Kant, tant celles qu'il a inventées ou reproduites que plusieurs autres qu'il n'avait point expressément professées. De l'Allemagne et de l'Écosse, elles ont été importées même en France. Depuis ce temps, on nous enseigne que l'abstrait précède, éclaire et domine le concret; que l'abstraction est le retour de la variété à l'unité, comme l'expansion est le mouvement de l'unité à la variété. Je ne sais pas bien quel est l'acte intellectuel qui peut se nommer expansion; mais l'abstraction semble supposer que nos idées sont originairement particulières, ou même individuelles, embrassant dans leur compréhension tous les modes ou attributs de leur objet; car la fonction de l'abstraction est de détacher et d'écarter ces modes jusqu'à ce que les idées soient réduites à ce qu'elles peuvent avoir de plus gé-

néral. Autrefois, Messieurs, ces mêmes idées passaient pour être les images des choses; c'était le sens de ce mot idée, c'était sa valeur primitive : aujourd'hui ce sont les choses qu'on déclare être le reflet des idées; le vrai est distinct du réel et s'élève fort au-dessus; en sorte que, pour connaître ce qui est ou ce qui a été, le meilleur moyen, ou, comme on dit, le seul légitime, est de commencer par savoir ce qui a dû être. On nous assure que la raison débute ainsi par une synthèse forte. De soi, la synthèse n'est que l'ordre dans lequel il est quelquefois utile ou commode de disposer nos connaissances, quand elles sont acquises. Les philosophes du siècle dernier recommandaient de ne l'employer que de cette manière : maintenant on veut qu'elle soit la première méthode à suivre pour découvrir ce qu'on ne sait pas encore.

J'ignore si la synthèse forte est la même chose que l'inspiration; mais on assure aussi que la raison débute par l'intuition ou l'inspiration, fille de l'âme et du ciel; qu'il y a deux moments de la pensée, celui de la spontanéité et celui de la réflexion, qui est, ajoute-t-on, un élément d'erreur et de différence, c'est-à-dire de diversité d'opinion; d'où il suit que notre intelligence passe par deux états, l'enveloppement et le développement. Je ne ferai sur ces propositions qu'une seule remarque : c'est que les mots d'intuition et de spontanéité y sont employés en des sens très-différents de ceux qu'y attachait le docteur Kant. Il en faut convenir, la métaphysique transcendante est trop nouvelle encore pour avoir un vocabulaire bien établi : un jour, sans doute, sa langue sera mieux fixée. Kant nous fait, il est vrai, débiter par l'intuition, mais par l'intuition

emp
pur
la s
non
la r
pres
cult
de p
fusio
de n
lorsc
la fo
torité
les m
comm
des p
crire
de fo
turer
La
l'emp
matière
dus c
qui l'é
thodes
hors d
à ne p
sonne
torité
tre son
Descar
physic

ETC.

es passaient
a sens de ce
jour'd'hui ce
t des idées;
t au-dessus;
ou ce qui a
t, le seul lé-
ni a dû être.
usi par une
que l'ordre
commode de
ont acquises.
ndaient de ne
nant on veut
pour décou-

me chose que
raison débute
me et du ciel;
ui de la spon-
oute-t-on, un
à-dire de di-
e intelligence
et le dévelop-
s qu'une seule
n et de spon-
s-différents de
en faut conve-
trop nouvelle
tabli : un jour,
tant nous fait,
par l'intuition

empirique, qui n'est qu'une sensation, et qui ne devient pure que par la force de notre spontanéité. Chez lui, la spontanéité est un terme opposé à la réceptivité, et non pas à la réflexion. Bien au contraire, tandis que la réceptivité n'est qu'une aptitude à recevoir des impressions ou représentations, la spontanéité est une faculté active, une véritable puissance, qu'il serait permis de prendre pour la réflexion elle-même. Dans cette confusion des langues, nous sommes, je crois, excusables de ne rien comprendre de ce qu'on veut nous dire; et, lorsqu'on déclare de plus que l'inspiration commence la foi, que la foi précède la science et possède une autorité à laquelle il faut se soumettre avant d'employer les méthodes, nous avons peine encore à concevoir comment ces maximes peuvent s'appliquer à des études purement philosophiques et profanes. Nous prescrire de les commencer par une synthèse forte et par de fortes croyances, ce n'est pas seulement les dénaturer; c'est réellement nous les interdire.

La foi est une vertu religieuse, dont l'exercice et l'empire embrassent tous les dogmes révélés, toutes les matières théologiques. Les deux hommages qui lui sont dus consistent, l'un à reconnaître le caractère divin qui l'élève au-dessus de la critique humaine et des méthodes scientifiques; l'autre, à ne la jamais transporter hors du domaine sacré qui lui appartient en propre, à ne permettre à aucune prétendue inspiration personnelle, à aucun enthousiasme de secte, à aucune autorité doctorale d'usurper ses droits et de compromettre son nom. Quand il ne s'agit que de philosophie, Descartes, quoique bien aussi religieux que les métaphysiciens plus modernes, ne prescrit point la foi,

mais tout au contraire le doute, l'examen, la division des questions; l'analyse ou décomposition des idées; les énumérations exactes et complètes; les procédés qui conduisent du connu à l'inconnu, du simple au composé, du particulier au général; c'est, vous le savez, le résumé des quatre règles de la méthode. Et à quelle étude applique-t-il d'abord ces préceptes? Précisément à celle dont je viens de vous entretenir, à l'étude de nos facultés intellectuelles.

Il est vrai que plusieurs philosophes ont mêlé à cette étude des recherches qui devaient lui demeurer étrangères. Dans l'exposé que vous avez entendu, Messieurs, de leurs travaux et de leurs controverses, il a été trop souvent question de l'origine et des principes de toutes choses, du commencement et de la fin du monde, des différentes classes de substances matérielles et spirituelles. Trois vérités seulement sont sorties de ces longues et violentes discussions, l'unité de Dieu, la vie future et l'immatérialité de l'âme. Vous avez vu des sages de tous les siècles s'élever à la connaissance des deux premières par les seules lumières de la raison; et Descartes, éclairé par ce même flambeau, a proclamé la troisième avec plus de précision et d'éclat qu'on ne l'avait fait avant lui. A l'exception de ces trois vérités, qui encore, selon Pascal, deviennent plus claires au moyen des livres saints et des preuves de la religion, toutes les autres questions de cet ordre sont restées inaccessibles à notre faible intelligence. Vous avez pu vous en convaincre par l'impuissance de tant d'efforts tentés pour les résoudre. Il n'appartenait qu'à une révélation positive et authentique de nous offrir les solutions que nous avons besoin de connaître et de sup-

plée
scien
à l'ép
et de
lectu
les in
ne se
La
cueill
jointe
nous a
l'une
l'autre
conten
et am
nous
conde
les. Ne
deux
nir des
physiq
tains.
jours
toire,
d'histor
il s'agi
à vérifi
C'est
eux-mê
spéciale
nement
duelles

pléer, par les croyances qu'elle commande, à la science que nous sommes incapables d'acquérir. Mais, à l'égard de l'origine de nos idées, du développement et de la plus heureuse direction de nos facultés intellectuelles, il n'y a rien à croire, tout est à étudier; et les inspirations qui prétendraient devancer l'examen ne seraient que des prestiges.

La conclusion de tous les faits que nous avons recueillis et de toutes les observations que nous y avons jointes est que, des deux philosophies entre lesquelles nous avons vu se distribuer presque tous les systèmes, l'une est le tableau d'un monde idéal ou imaginaire, et l'autre l'image ou du moins l'esquisse des réalités. Les contemplations de la première ont produit les illusions et amené les ténèbres où s'est égaré le genre humain; nous devons aux tentatives expérimentales de la seconde tous les progrès des sciences physiques et morales. Nous n'avons donc plus à rechercher laquelle des deux convient aux études historiques et doit leur fournir des véritables méthodes. S'il était vrai que la métaphysique contemplative pût s'appliquer utilement à certains travaux de l'esprit, ce que je ne crois pas, toujours serait-elle inconciliable avec tout ce qui est histoire, soit de la nature soit de la société. Car il n'y a d'historique que ce qui est positif et reconnu pour réel; il s'agit là de faits purement extérieurs à recueillir et à vérifier.

C'est ce qu'ont avoué quelquefois les platoniciens eux-mêmes. L'histoire, disaient-ils, est essentiellement spéciale ou particulière : elle a pour matière des événements singuliers; ses couleurs doivent être individuelles, locales et propres à ses divers objets. En vou-

lant prendre un caractère général, elle ne devient que vague : peindre ce qui a été vu, décrire l'extérieur de la vie, voilà son unique fonction. Il n'est guère possible de déclarer plus expressément que l'histoire est destinée à retracer des faits externes, dont la connaissance s'acquiert par les sens et se transmet par des témoignages; que par conséquent sa méthode est expérimentale. D'après de pareils aveux, nous aurions tout lieu de croire que la science des faits passés n'a plus rien à démêler avec le platonisme : il l'a lui-même émancipée ou aliénée; et, content de régir l'étude des choses générales, essentielles, nécessaires, qui composent le monde invisible et intérieur, il semblait dédaigner d'étendre son empire sur des recherches particulières et pour ainsi dire matérielles. Cependant, Messieurs, vous allez le voir revendiquer l'histoire, aussitôt qu'elle voudra prendre le titre et le caractère d'une science.

En effet, il nous enseigne qu'il n'y a point de science de ce qui passe, de ce qui est sujet au changement; c'est Platon lui-même qui l'a dit, *ipse dixit*; l'arbitraire, le fortuit, l'accidentel, de quelque manière qu'on le combine, ne donnent rien d'absolu, et partant ne sont pas la matière d'une science. En vain vous direz qu'ils sont réels. Ne savez-vous pas qu'il ne faut point confondre le réel avec le vrai? Le réel n'est susceptible d'être connu qu'autant qu'il réfléchit la vérité. Le monde qui passe ne se comprend que lorsqu'on parvient à y voir le monde qui ne passe point; et, pour bien savoir un fait qui arrive, il faut s'élever à sa raison d'être, à la cause par laquelle il devait nécessairement arriver. Si l'on décrit la partie sensible des choses humaines sans remonter à sa source, ce n'est

point
l'hu
pour
idéa
nem
jama
donc
des f
livres
des c
J'a
succè
et qu
les ca
ver ve
veux p
tous le
nécess
« surv
sonner
à expli
qui se
imman
révolu
ce qu'o
sités et
ce fatal
nature
tière qu
vrai au
que cel
elles-mé

e devient que
 l'extérieur de
 t guère possi-
 stoire est des-
 connaissance
 des témoigna-
 expérimentale.
 s tout lieu de
 a plus rien à
 ème émancipée
 des choses gé-
 composent le
 lait dédaigner
 es particulières
 nt, Messieurs,
 aussitôt qu'elle
 d'une science.
 n'y a point de
 t sujet au chan-
 dit, *ipse dixit*;
 quelque manière
 l'absolu, et par-
 ce. En vain vous
 pas qu'il ne faut
 Le réel n'est sus-
 éfléchit la vérité.
 d que lorsqu'on
 e point; et, pour
 s'élever à sa rai-
 devait nécessai-
 rtie sensible des
 source, ce n'est

point du tout là l'histoire intérieure et rationnelle de
 l'humanité. On a conclu de ces maximes que l'histoire,
 pour devenir science, devait prendre un caractère
 idéal; et on lui a prescrit surtout de retracer les évé-
 nements sous de tels aspects, qu'ils parussent n'avoir
 jamais été que ce qu'il fallait qu'ils fussent. Elle s'est
 donc mise à révéler des *nécessités*, au lieu de raconter
 des faits; et nous l'avons vue, dans quelques nouveaux
 livres, transformée en une sorte de théorie universelle
 des causes prédéterminantes.

J'avoue qu'il existe, entre les événements qui se
 succèdent, une liaison quelconque, sensible ou secrète,
 et qu'il y a un très-grand profit à démêler les effets et
 les causes, toutes les fois qu'il est possible de les obser-
 ver véritablement et de s'assurer de leur réalité. Je ne
 veux pas contester non plus l'enchaînement général de
 tous les phénomènes : les stoïciens l'ont cru immuable,
 nécessaire; c'est en ce sens que Sénèque a dit, « Rien ne
 « survient, tout procède. » Je sais enfin qu'à force de rai-
 sonnements, soit ingénieux, soit frivoles, on parvient
 à expliquer et en quelque sorte à prédire tous les faits
 qui se sont accomplis, à trouver qu'ils étaient tous
 immanquables, succès, revers, embarras, intrigues,
 révolutions, catastrophes; mais je ne vois point du tout
 ce qu'on a gagné à remplir ainsi nos annales de *néces-
 sités* et d'*exigences*, ni à quelle instruction solide
 ce fatalisme universel pourrait jamais aboutir. Il dén-
 nature et falsifie l'histoire, qui, après tout, n'a pour ma-
 tière que des choses mobiles, qui ne conçoit rien de
 vrai au delà du réel, qui enfin ne connaît de causes
 que celles qui se présentent positivement et qui sont
 elles-mêmes des faits. Elle pourra bien par hasard en

conjecturer d'autres, mais elle se gardera de confondre de telles hypothèses avec ses récits : elle ne devine pas, et même elle n'enseigne pas, elle raconte.

Au milieu de plusieurs systèmes d'histoire idéale, imaginés à différentes époques et reproduits en ces derniers temps, y compris celui de Vico, qui était resté durant un siècle plongé dans un trop juste oubli, je ne m'arrêterai aujourd'hui qu'à un petit traité de Kant que j'ai indiqué dans notre dernière séance, et sur lequel j'ai annoncé que je pourrais bien revenir. En 1798 on a publié une traduction française d'un opuscule intitulé *Idée d'une histoire universelle*, et dans lequel le philosophe de Kœnigsberg établit d'abord que les actions humaines, quelque libre que soit la volonté qui les produit, sont, comme tous les autres faits de la nature, déterminés par des lois générales; que ces lois ou ces causes ne sont pas toujours aussi profondément cachées qu'on le pense; que l'histoire n'est une science vraie et profitable qu'autant qu'elle nous les dévoile, qu'autant qu'elle découvre, dans le cours discordant des choses humaines, le plan universel de la nature. Or ce plan consiste, selon Kant, à faire que toutes les dispositions et les facultés de l'homme se développent entièrement, non dans les individus, mais bien dans l'espèce. Le moyen dont se sert la nature pour opérer ce développement est l'*antagonisme* des hommes réunis en société, c'est-à-dire le double besoin qu'ils éprouvent de se mettre en opposition les uns aux autres pour la défense de leurs intérêts personnels, et de rester néanmoins associés pour la garantie de leurs intérêts communs. Cet antagonisme social devient la source d'un ordre légitime : il force à résoudre le plus

impo
une s
probl
plus s
dre :
solu e
eux ;
l'une a
dérang
ports
homme
vilisés.
les app
longten
et cette
plusieu
ouvrag
l'a cour
soin, et
tammer
Messieu
des prog
mais s'i
semble p
Car, pou
rième s
rations n
c'est la r
affirme a
qu'on le
qui a été
peines qu
XX

important et le plus difficile des problèmes, constituer une société civile qui maintienne le droit. De tous les problèmes, c'est celui dont les hommes occupent le plus souvent et qu'ils parviennent le plus tard à résoudre : il dépend d'un autre qui n'a pas été non plus résolu encore, celui du rapport extérieur des États entre eux ; car les relations hostiles ou politiques des nations l'une avec l'autre apportent beaucoup d'obstacles ou de dérangements à leurs constitutions intérieures. Ces rapports universels ne se régulariseront que lorsque les hommes seront moralisés, c'est-à-dire pleinement civilisés. Ils sont encore loin de ce terme où la nature les appelle, et qui est le but de ses lois : ils ont été longtemps incultes, ils ne sont maintenant que cultivés ; et cette culture, loin d'éteindre les vices, en nourrit plusieurs. En attendant que la nature ait achevé son ouvrage, les historiens doivent montrer comment elle l'a commencé et poursuivi ; comment, sans égards, sans soin, et même sans pitié pour les individus, elle a constamment travaillé à perfectionner l'espèce. Vous voyez, Messieurs, que ce système suppose, dans la société, des progrès continuels, nécessaires, qui ne peuvent jamais s'interrompre ; par malheur, cette hypothèse ne semble pas très-facile à concilier avec l'histoire positive. Car, pour ne citer qu'un seul grand exemple, du quatrième siècle de l'ère vulgaire au onzième, les améliorations ne sont guère visibles dans les États européens : c'est la rétrogradation qui s'y manifeste. Je sais qu'on affirme aujourd'hui que le moyen âge était en progrès, qu'on le représente comme une période nécessaire, et qui a été extrêmement utile. Mais, malgré toutes les peines qu'on se donne pour faire aboutir l'histoire à ce

résultat, il est, je crois, trop démenti par les faits pour qu'on puisse raisonnablement espérer de l'établir. Il resterait d'ailleurs à savoir pourquoi il a fallu de si longues séries de malheurs et de méfaits individuels pour améliorer l'espèce humaine, ou plutôt pour tendre à ce but, et si ce n'est pas elle-même qui a été vicieuse ou souffrante pendant les trois ou quatre mille ans dont il subsiste des souvenirs. On répondra que quarante siècles ne sont rien dans l'immensité des temps; c'est du moins une très-grande partie de l'espace que nos faibles regards mesurent, et il nous est permis, ce semble, d'être effrayés, affligés des maux qui s'y sont accumulés sur nos devanciers pour s'étendre jusqu'à nous-mêmes. N'accusons pas la nature; mais n'aspirons point à découvrir les desseins qu'elle tient secrets. Cependant, Messieurs, ce petit écrit de Kant se recommande par des intentions honorables, par des observations ingénieuses, par une précision et une clarté qui ne se rencontrent guère dans ses traités de pure métaphysique. Je vous l'ai cité parce qu'il me paraît l'un des meilleurs et peut-être le plus estimable de ceux où l'on s'est efforcé de réduire l'histoire en système.

J'aurai peut-être occasion de vous exposer dans la suite et de discuter plusieurs autres théories générales du même genre. Mais il est temps de rentrer dans l'histoire elle-même. Vous verrez que nous n'en excluons pas l'enchaînement, ni la reconnaissance, ou même la recherche des causes. Seulement nous n'admettons aucune sorte d'histoire idéale ou *a priori*. Pour être sûrs de bien recueillir les faits, tels qu'ils sont arrivés, et que les plus fidèles témoignages les représentent, nous nous garderons de tout système préétabli. Quand nous

pourro
mence
chent
celles-
gnées,
aussitôt
C'est, e
tale qu

S, ETC.

pour les faits pour
l'établir. Il res-
fallu de si lon-
individuels pour
pour tendre à ce
été vicieuse ou
mille ans dont
a que quarante
temps; c'est du
ce que nos fai-
rmis, ce semble,
y sont accumu-
e jusqu'à nous-
n'aspérons point
secrets. Cepen-
t se recommande
observations in-
clarté qui ne se
pure métaphy-
e paraît l'un des
ble de ceux où
en système.
exposer dans la
néories générales
entrer dans l'his-
us n'en excluons
nce, ou même la
n'admettrons au-
i. Pour être sûrs
sont arrivés, et
présentent, nous
abli. Quand nous

pourrons assigner ou entrevoir des causes, nous com-
mencerons par les plus prochaines, celles qui tou-
chent de plus près aux faits qu'elles ont amenés. De
celles-là nous remonterons, s'il y a lieu, aux plus éloi-
gnées, mais timidement et par degrés, en nous arrêtant
aussitôt qu'elles ne nous seront plus assez visibles.
C'est, en un mot, une instruction purement expérimentale
que nous nous proposons d'acquérir.

FIN DU VINGTIÈME ET DERNIER VOLUME.

.....
SYSTÈME
Première
n
De
Mé
q
En
h
Aut
la
Clas
Exar
Avar
th
Inco
l'i
Chin
Ni la
tre
Disc
La li
ves
liti
Récl
pas
Actio
lité
Pour
soc
Quel

TABLE ANALYTIQUE
DU TOME VINGTIÈME
DES ÉTUDES HISTORIQUES.

	Pages.
SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES, ETC.	
<i>PREMIÈRE LEÇON. Innovations littéraires; anciennes et nouvelles</i>	
<i>méthodes en histoire.</i>	1
De Thucydide et de Xénophon.	2
Mérites dont peuvent se prévaloir ces historiens classiques.	3 et 5
En quoi ils diffèrent des historiens du moyen âge et des historiens modernes.	<i>ib.</i>
Autre genre d'intérêt qu'ils offrent comme témoins des faits qu'ils racontent.	4
Classe plus nombreuse et moins sûre de livres historiques.	5
Examen des nouvelles méthodes qui prédominent.	<i>ib.</i>
Avantages qui résultent du libre examen de toutes les théories.	7 et 11
Inconvénients du dogmatisme, de l'unité de doctrines, de l'intolérance.	8-12
Chimère de l'union mystique des intelligences.	13
Ni la vétusté ni la nouveauté des doctrines ne sont des titres de réprobation, non plus que de préférence.	14
Discrédit actuel des traditions, des règles, de l'autorité.	<i>ib.</i>
La liberté d'examen, les innovations littéraires, plus actives, plus hardies, à la suite de grands mouvements politiques.	15
Réclamations que la littérature et la philosophie des temps passés pourraient faire entendre.	16
Action constante des deux lois de continuité et de mobilité.	17
Pourquoi si peu de révolutions ont tourné au profit de la société.	18
Quel bien espérer de la réforme littéraire qu'on proclame?	19

	Page.
Difficulté de créer un nouveau système de philosophie et de littérature.	20
Opinions et maximes de la philosophie mystique.	21
L'enthousiasme qu'elle préconise est, dans la littérature et dans l'histoire, pire que l'ignorance.	22
Du système nouveau qui se qualifie de romantique.	23
Examen de ce mot et du sens qu'on lui donne; du mot et du sens de classique.	ib. et 24
Le romantisme dans ses rapports avec l'histoire.	25-28
Triple effet de son influence sur les compositions historiques.	28-31
Nécessité de la résistance à ce système dangereux pour les lettres et pour la société.	31-32
Résultats des études méthodiques et des travaux raisonnables des trois derniers siècles.	33-34
DEUXIÈME LÉÇON. Systèmes philosophiques appliqués à l'histoire.	35
Rapports entre la science des faits et les divers systèmes philosophiques.	36
Quelle est la philosophie qui doit fournir des méthodes à l'histoire.	ib.
Ce que recherchaient avant tout les philosophes de l'antiquité.	ib.
Immobilité de leurs doctrines traditionnellement transmises.	38
De Zoroastre ou Zerdust, fondateur de la philosophie et de la théologie des Perses.	39
De Bouddha et de Brahma dans l'Inde.	39-40
D'Hermès ou de Thoth en Égypte, de ses découvertes et de ses livres.	40
D'Horus Apollon, l'auteur du livre sur les hiéroglyphes.	41
Éléments de l'antique philosophie des Égyptiens.	42
Du sabéisme ou culte du soleil.	43
De la religion et de la philosophie des Arabes, des Phéniciens, des Celtes.	ib.
De la philosophie grecque, de ses fondateurs, des sages de la Grèce.	44
De Thalès et de ses doctrines, de Phérécyde, de Pythagore.	45
De l'école ionienne et de l'école italique, et des philosophes qui les ont illustrées.	46
D'Ocellus de Lucanie et de Timée de Locres.	47
Archytas et Philolaüs.	48

TABLE ANALYTIQUE.

423

Pages.

Pages.

de philosophie et 20
 mystique. 21
 la littérature et 22
 manistique. 23
 onne; du mot et *ib.* et 24
 histoire. 25-28
 ositions histori- 28-31
 dangereux pour 31-32
 s travaux raison- 33-34
 bliqués à l'histoire. 35
 divers systèmes 36
 nir des méthodes *ib.*
 osophes de l'anti- *ib.*
 nnellement trans- 38
 la philosophie et 39
 39-40
 découvertes et de 40
 les hiéroglyphes. 41
 yptiens. 42
 43
 rabes, des Phéni- *ib.*
 eurs, des sages de 44
 de, de Pythagore. 45
 , et des philoso- 46
 oeres. 47

Xénophane, et son école nommée éléatique. 50
 Principaux dogmes des premiers éléatiques, de Parménide,
 d'Héraclide d'Éphèse, de Mélissus, de Zénon d'Élée. *ib.*
 Schisme au sein de cette école. 51
 Leucippe, fondateur de la philosophie atomistique. 52
 Démocrite d'Abdère, Protagoras, Diagoras, enseignent
 cette philosophie. *ib.*
 Épicure, disciple de Leucippe, se fait chef d'une nouvelle
 secte. *ib.*
 Socrate. *ib.* et 56
 Disciples de Socrate : Eschine, Cébès, Xénophon, Platon. 53
 Dogmes socratiques. 54
 Des trois dialogues d'Eschine. *ib.*
 Phédon fonde la secte éliaque. 55
 Euclide fonde celle de Mégare. *ib.*
 Aristippe, chef de l'école cyrénaïque, Evhémère, Théodore. 56
 Antisthène, chef de l'école cynique, Diogène de Sinope. *ib.*
 Hippocrate. *ib.*
 Platon et son système. 58
 Influence de ses doctrines sur les écrivains ecclésiastiques,
 chez les Alexandrins, etc. 60
 Critique de la philosophie platonicienne. 61
 Énumération des ouvrages de Platon, leur distribution en
 tétralogie. 62-68

TROISIÈME LEÇON. *Précis de l'histoire de la philosophie après
 Platon jusqu'à l'an 500 de l'ère vulgaire.* 69
 Notice biographique sur Platon. *ib.*
 De l'école platonique ou ancienne académie. 71
 De la moyenne académie et de son chef Arcésilas. *ib.*
 De la troisième académie et de son fondateur Carnéade. *ib.*
 De la quatrième et de la cinquième académie, fondées par
 Philon et par Antiochus. *ib.*
 Doctrines qui caractérisaient la première académie. 71-72
 Aristote, fondateur d'une septième école : sa biographie et
 ses doctrines. 72-75
 Comment nous ont été transmis les ouvrages d'Aristote. 75
 De sa Rhétorique et de sa Poétique. 76
 De sa Politique, de ses Morales, de sa Logique, etc. 76-78
 Dans les œuvres d'Aristote, six classes de traités. 82
 Histoire des animaux, Météorologie, etc. 82-84
 Principaux péripatéticiens : Théophraste, Héraclide de

	Pages.
Pont.	85
Huitième et neuvième écoles : stoïciens et pyrrhoniens.	87
Zénon de Cittium.	<i>ib.</i>
Distinction de deux scepticismes.	89
Pyrrhon.	<i>ib.</i>
Les neuf écoles de la philosophie grecque réduites à deux, platonisme et aristotélisme.	90
Comment ces neuf écoles se sont maintenues et modifiées.	91
École d'Alexandrie, son époque la plus florissante.	<i>ib.</i>
Les philosophes à Rome.	92
Cicéron, appréciation de ses ouvrages philosophiques.	<i>ib.</i>
Sextus Empiricus, analyse de ses ouvrages, examen de ses doctrines.	93
Progrès des doctrines d'Épicure à Rome.	96
Lucien de Samosate.	<i>ib.</i>
Diogène de Laërte.	97
Philosophes stoïciens : Sénèque, Épictète.	97, 98
Arrien, philosophe et historien.	99
L'empereur Marc-Aurèle.	<i>ib.</i>
École d'Aristote sous les empereurs.	<i>ib.</i>
Nicolas de Damas.	100
Alexandre d'Aphrodisée.	<i>ib.</i>
Thémistius.	101
Olympiodore.	101
Boèce.	<i>ib.</i>
Simplicius.	103
Philopon.	104
QUATRIÈME LEÇON. Précis de l'histoire de la philosophie. Platonisme et mysticisme dans les premiers siècles de l'ère vulgaire.	105
Annales du platonisme et de la philosophie pythagoricienne pendant les six premiers siècles.	<i>ib.</i>
Apollonius de Tyane.	<i>ib.</i>
Plutarque.	106
Phavorinus d'Arles.	<i>ib.</i>
Aulu-Gelle.	107
Apulée.	<i>ib.</i>
Alcinoüs et Albin.	<i>ib.</i>
Les deux Philostrates.	108
Sextus, ou Sextius.	<i>ib.</i>
Déxippe, Salluste, Némésius, Macrobe.	<i>ib.</i> et 109

Pages.
 85
 pyrrhoniens. 87
 *ib.*
 89
 *ib.*
 ue réduites à
 90
 es et modifiées. 91
 ssante. *ib.*
 92
 osophiques. *ib.*
 examen de ses
 93
 96
 *ib.*
 97
 97, 98
 99
 *ib.*
 *ib.*
 100
 *ib.*
 101
 101
 *ib.*
 103
 104
 losophie. Plato-
 cles de l'ère vul-
 105
 ythagoricienne
 *ib.*
 *ib.*
 106
 *ib.*
 107
 *ib.*
 *ib.*
 108
 *ib.*
 *ib.* et 109

Pages.
 Des éclectiques, néo-platoniciens, ou alexandrins. . 109-112
 Idée plus précise des différentes doctrines que les alexan-
 drins voulaient concilier. 112-115
 Que penser de la mission de modération et de conciliation
 qu'ils se donnaient. 115-116
 Il n'y a point de juste milieu pour la vérité. 116
 Détails de l'histoire du néo-platonisme. 119
 Potamon d'Alexandrie. *ib.*
 Ammonius Saccas. 120
 Plotin. 121-128
 Porphyre. 128-134
 Jamblique. 134-136
 Eunape. 137
 Hiéroclès. *ib.*
 Le platonisme syncrétique repasse d'Alexandrie à Athènes. 138
 Chefs de cette école. *ib.*
 CINQUIÈME LEÇON. Précis de l'histoire de la philosophie. —
 Proclus ; Philosophie du moyen âge. 140
 Biographie de Proclus. 141-144
 Ses principaux ouvrages. 143
 Fables et miracles rapportés au sujet de Proclus, par Mari-
 nus son biographe. 144-145, et 155
 Doctrine et enseignement de Proclus, ses ouvrages. . . 147-154
 Appréciation et jugements qu'on en a portés. 155
 Chefs les plus connus de l'école éclectique. *ib.*
 Damascius. 153 et 155
 Hypatia. 156
 Du gnosticisme. 157 et 136
 Bardesane, son fondateur. 158
 Développement du gnosticisme à Alexandrie. 159
 Livre de Plotin contre les gnostiques. *ib.*
 Affinité des doctrines gnostiques et de l'éclectisme alexan-
 drin. 160
 Sentences ou oracles extraits de la philosophie syncrétis-
 que. 161-164
 Le syncrétisme alexandrin aboutissait au pur mysticisme,
 ou illuminisme. 164
 Effets funestes de la philosophie mystique sur les lettres,
 les arts, la politique. 165
 Du moyen âge, ses limites. *ib.*
 Limites de la philosophie dite du moyen âge. 166

	Pages.
Notions générales établies à la fin du sixième siècle, et des sept arts libéraux.	166
Leur division en <i>biotum</i> et <i>quadriutum</i>	<i>ib.</i>
Discrédit de la philosophie, prédominance de la théologie.	167
Cassiodore, Isidore de Séville, son Magentinus.	166 et 167
Bède, Alcuin, Scot Érigène.	168 et 199
Le patriarche Photius.	<i>ib.</i>
L'empereur Basile, et son petit-fils Constantin Porphyrogénète.	169
Gerbert, depuis le pape Sylvestre II.	170
Travaux scientifiques des Arabes, leur prédilection pour Aristote.	171
SIXIÈME LEÇON. Philosophie du moyen âge, de l'an 1000 à l'an 1300.	173
Mathématiciens, médecins, philosophes orientaux.	174
Alkendi, Thabit ou Thebit, Alfarabit.	174-175
Divisions et sectes parmi les Arabes.	175
Rhasis, Avicenne.	<i>ib.</i>
Observation importante sur les travaux des Arabes.	176
Michel Constantin Psellus.	<i>ib.</i>
Dispute des réalistes et des nominaux.	177 et 184
Gravité de la question qui s'agitait entre eux.	178
Condamnation de Roscelin, chef des nominaux.	<i>ib.</i>
Guillaume de Champeaux, Abélard.	179 et 183
Comment se répandit alors le goût des généralités, des abstractions.	180
Procédés de la scolastique, abus du syllogisme.	181
Première période de l'histoire de la scolastique.	183
Robert Pulleyn, Gilbert de la Porée, Jean de Salisbury, Pierre Lombard.	<i>ib.</i> et 187
Suger, saint Bernard, Pierre le Vénérable.	184
Le Grec Eustrate, scolaste d'Aristote.	<i>ib.</i>
Algazeli, Thophaïl, Averrhoës, Nassireddin.	186
Nicéphore Blemmidas, Georges Pachymère.	187
Deuxième âge de la scolastique.	<i>ib.</i>
Amaury de Chartres, David de Dinant.	188
Condamnation d'Aristote, à Paris et ailleurs.	<i>ib.</i>
Effet de ces anathèmes.	189
Albert le Grand, saint Thomas.	190
Ce qu'on savait, ce qu'on enseignait des doctrines péripatéticiennes.	<i>ib.</i>

Pages.
 ème siècle, et 166
 *ib.*
 e la théologie. 167
 tinus. . . 166 et 167
 168 et 199
 *ib.*
 tin Porphyro-
 169
 170
 dilection pour
 171
 l'an 1000 à
 173
 antaux. 174
 174-175
 175
 *ib.*
 s Arabes. 176
 *ib.*
 177 et 184
 ix. 178
 aux. *ib.*
 179 et 183
 généralités, des
 180
 isme. 181
 tique. 183
 de Salisbury,
 *ib.* et 187
 181
 *ib.*
 n. 186
 e. 187
 *ib.*
 188
 *ib.*
 189
 190
 doctrines péri-
 *ib.*

Pages.
 Premières et plus anciennes traductions d'Aristote. 191
 Dialectique des philosophes de cette époque décrite par
 Condillac. 193
 Seul bon effet du péripatétisme au treizième siècle. 195
 Encyclopédie de Vincent de Beauvais. *ib.*
 Bacon, auteur de l'*Opus majus*. *ib.*
 Jean Duns Scot; son école opposée à celle de saint Tho-
 mas d'Aquin. *ib.*
 Brunetto, auteur du Trésor. 196
 État de la science de la nature ou physique. 197, 199-200
 Physique de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure,
 d'Albert le Grand, de Roger Bacon. 198 et 201
 Découvertes de la poudre à canon, de la boussole, des
 verres convexes. 201
 Opinions singulières, cosmologies déraisonnables. 202
 Faits et travaux d'astronomie qui honorent le treizième
 siècle. 203
 SEPTIÈME LEÇON. *Philosophie du moyen âge ; au 1300 à 1600.* 205
 Raymond Lulle; sa biographie, sa méthode et ses illusions. 207
 Causes des succès de Raymond Lulle. 211
 Les méthodes artificielles et abrégatives amènent la dé-
 cadence des études et des travaux de l'intelligence. 212
 Troisième âge de la scolastique. 213
 Durand de Saint-Pourçain, Guillaume d'Ocham, Roger
 Suisseth. *ib.*
 Buridan de Béthune et son âne. *ib.*
 Situation déplorable et alarmante de l'Europe, sauf l'Italie. 214
 Au quinzisième siècle les études ou disputes philosophiques
 se raniment. *ib.*
 Philosophes grecs qui après 1453 se réfugient en Italie. 215
 Andronic, Bessarion, Gémistus Pléthon; George de Tré-
 bisonde. *ib.*
 Renaissance de la langue latine, et par là service éminent
 rendu à la philosophie. 216
 Laurent et George Valla, Agostino Prati, Ange Politien. 217
 Un schisme se déclare dans l'école péripatéticienne. 218
 Influence de la mission platonique que s'était donnée Gé-
 mistus Pléthon. *ib.*
 Pic de la Mirandole, et sa fameuse thèse. 219
 Académie platonicienne établie à Florence par les Médicis. *ib.*
 Marsile Ficin, ses travaux. *ib.*

	Pages.
Pierre d'Ailly, Gerson, Rodolphe Agricola.	220
Faits plus mémorables fournis par le quinzième siècle à l'histoire de la philosophie.	221
Invention de l'imprimerie.	<i>ib.</i>
Progrès des sciences mathématiques et physiques.	<i>ib.</i>
Vasco de Gama, Christophe Colomb.	222
Le seizième siècle est illustré par des hommes éminents dans toutes les carrières.	<i>ib.</i>
Revue des grands événements qui s'y accomplissent.	223
Histoire des lettres et des arts rapprochée des annales de la philosophie.	224
Première période de 1501 à 1530.	<i>ib.</i>
Érasme, Budé, Pomponace, Luther.	225 et 231
Deuxième période du seizième siècle.	225
Mélancton, Servet, Copernic, Scaliger.	<i>ib.</i>
Fondation du collège de France.	225
Rabelais.	<i>ib.</i>
Multiplication des sectes religieuses.	227
Baronius, Bellarmin, Sanchez, Molina.	<i>ib.</i>
Jurisconsultes célèbres : Cujas, Hotman, Pithou.	<i>ib.</i>
Médecins célèbres : Ambroise Paré, Impériali, Aldrovande, Jérôme Cardan.	228
Tycho-Brahé, Viète, Ramus, Muret, Buchanan, Juste- Lipse, Casaubon.	229
Le Tasse, Camoens, Shakespeare, Ronsard, Amyot, Bodin, Brantôme, Pasquier, Montaigne.	<i>ib.</i>
De l'aristotélisme du seizième siècle.	230
Cœlius Rhodiginus.	231
Vivès, Sadolet, Giraldi, Vettori, Turnèbe, Piccolomini, Zabarella.	232-234
HUITIÈME LEÇON. Philosophie du seizième siècle et du dix-sep- tième jusqu'en 1650.	236
Sectes qui se sont élevées ou renouvelées au seizième siècle.	237
Achillini.	<i>ib.</i>
Reproduction du platonisme comme élément d'un syncré- tisme nouveau.	238
Reuclin, Cornélius Agrippa, Patrizzi, Postel.	238-240
Extravagante philosophie de Postel, déclaré fou.	241
Telesio et sa doctrine.	<i>ib.</i>
Théosophes : leur chef Paracelse et ses disciples.	242

Let
 u
 Pon
 Gio
 lo
 Sur
 en
 Mac
 Mor
 Bac
 Com
 Juge
 Tho
 NOUVIÈME
 ne
 Biog
 Ouvr
 Bérig
 René
 Exam
 Disoc
 Idée
 Analy
 Revu
 Servic
 Ce q
 pré
 Sa cor
 Le lan
 et o
 Éloge
 dix
 Gasse
 Gasse
 Il est
 Analy
 Gasse
 DIXIÈME I
 sièc
 Idées
 Pascal

TABLE ANALYTIQUE

429

Pages.

Pages.
 220
 me siècle à
 221
 *ib.*
 *ib.*
 222
 es éminents
 *ib.*
 issent. 223
 s annales de
 224
 *ib.*
 225 et 225
 225
 *ib.*
 227
 *ib.*
 hou. *ib.*
 i. Aldrovande,
 228
 hanan, Juste-
 229
 Amyot, Bodin,
 *ib.*
 230
 232
 Piccolomini,
 232-234
 et du dix-sep-
 236
 au seizième
 237
 *ib.*
 t d'un syncré-
 238
 l. 238-240
 é fou. 241
 *ib.*
 riples. 242

Leur idée la plus générale et quelques-unes de leurs
 maximas. 243
 Pomponace et autres philosophes accusés d'athéisme. 245
 Giordano Bruno, brûlé à Rome; Vanini, brûlé à Tou-
 louse.
 Sur certains livres de logique, de métaphysique, de morale,
 en usage au seizième siècle. 247
 Machiavel. 250
 Montaigne et ses Essais. 251
 Bacon, et son *Instauratio magna*, etc. 252-258
 Comparaison entre Bacon et Descartes. 258 et 275
 Jugement sur la philosophie de Bacon. 260
 Thomas Hobbes. 261

NEUVIÈME L. ÇON. Philosophie du dix-septième siècle. — Campa-
 nella, Vossius, Bérigard, Descartes, Gassendi. 266
 Biographie, écrits et dogmes de Campanella. 268
 Ouvrages de Gérard-Jean Vossius. 270
 Bérigard ou Beauregard, sa vie, sa doctrine. 271
 René Descartes; ses voyages, ses travaux. 273
 Examen de ses principaux ouvrages. 275
 Discours sur la méthode. *ib.*
 Idée des objections faites à Descartes par Gassendi. 278
 Analyse des *Principes de philosophie*. 279
 Revue des autres ouvrages de Descartes. 280
 Services par lui rendus aux sciences mathématiques. 281
 Ce que n'a pas su Descartes; erreurs dont il ne s'est pas
 préservé. 282
 Sa correspondance, commentaire instructif de ses doctrines. 283
 Le langage philosophique de Descartes, modèle de clarté
 et de correction. 385
 Éloge du cartésianisme, l'un des grands faits littéraires du
 dix-septième siècle. 286
 Gassendi, son rival : idée de ses travaux et de sa doctrine. 287
 Gassendi fait revivre l'épicurésisme. 288
 Il est l'intermédiaire entre Bacon et Locke. 290
 Analyse de ses ouvrages de philosophie et de physique. 293
 Gassendi comparé à Descartes. 294

DIXIÈME L. ÇON. Philosophie du dix-septième et du dix-huitième
 siècle : de 1650 à 1730. 297
 Idées du calviniste de Rodon sur le libre arbitre. *ib.*
 Pascal : ses Provinciales, ses Pensées. *ib.*

	Pages.
Logique et grammaire de Port-Royal.	297
Molière, nommé quelquefois <i>le Philosophe</i>	<i>ib.</i>
Heureuse influence de l' <i>Arrêt burlesque</i> de Boileau.	298
Sceptiques : Sanchez, Lamothe le Vayer, Browne, Bayle, Huet.	298-299
Harrington et ses aphorismes, Sidney, Cudworth.	300
Spinosa, ses dogmes extravagants et impies.	301
Court exposé de son système.	<i>ib.</i>
Rapin, Saint-Réal, la Bruyère, Fénelou.	302
Nicolas Malebranche, ou Platon instruit par Descar- tes.	303 et 309
Analyse de sa Recherche de la vérité.	304
— des Entretien sur la métaphysique et la religion.	305
— de ses Conversations chrétiennes et autres traités.	307
Comparaison entre Malebranche et Arnauld.	308
Locke; sommaire de sa vie.	310
De ses livres et de sa philosophie.	311
Tableau de la génération de nos idées et de nos facultés, d'après Locke; ses autres écrits.	312-315
Newton.	316
Shaftesbury et ses Caractéristiques.	<i>ib.</i>
Tschirnhausen.	317
Leibnitz; variété de ses connaissances; ses premiers tra- vaux.	319-320
Résultats principaux de son système philosophique.	321
Son harmonie préétablie, ses monades, sa Théodicée.	322-324
Il est le fondateur de la philosophie allemande.	325
Ses disciples ou successeurs les plus immédiats, Thomasius et Wolf.	<i>ib.</i>
ONZIÈME LEÇON. Philosophie du dix-huitième siècle.	328
Philosophie des écoles; elle conserve ses anciennes rou- tines.	329
Le cartésianisme y est enfin adopté.	330
Crousaz, son examen de pyrrhonisme, sa logique.	<i>ib.</i>
Le jésuite André, son traité du Beau.	<i>ib.</i>
La philosophie de Locke et de Newton a été celle du dix- huitième siècle.	332
Leurs disciples, Berkeley, Fontenelle, Shaftesbury, Hut- cheson, Bolingbroke, Hartley, Hume, Priestley.	333-338
Distinction entre l'école anglaise et l'école écossaise.	339
Coryphées de l'école écossaise : Henri Home, Adam Smith.	

Pa
Bu
An
Ve
Fr
Al
L'E
Bo
Sa
Douzièm
Vic
p
Bon
Con
Pers
Mad
lo
Hist
S'Gr
Forn
Eule
Kant
Placc
ph
Énur
ph
Prop
Adve
Sche
L'éco
tist
L'obs
la
Indic
tes
Stan
Fauts

Pages.	Pages.
..... 297	Reid, Ferguson, Beattie, Dugald Stewart..... 337-339
..... <i>ib.</i>	Partisans de la philosophie de Locke en France..... 340
leau..... 298	Buffier, Vauvenargues, Montesquieu, Dumarsais.. 340-342
wne, Bayle,	Annales de la philosophie expérimentale de 1740 à 1778. 342
..... 298-299	Voltaire, propagateur de la philosophie de Locke et de
orth..... 300	Newton..... 343
..... 301	Frédéric II, la Mettrie, Maupertuis, d'Argens..... 345
..... <i>ib.</i>	Algarotti, Feyjoo..... 346
..... 302	L'Encyclopédie, d'Alembert, Diderot..... <i>ib.</i>
par Descar-	Boulanger, Le Cat, Helvétius..... 349
..... 303 et 309	J. Rousseau..... 351
..... 304	Condillac; sa statue, son Cours d'études..... 353-354
et la religion. 305	Sa philosophie taxée de sensualisme, de matérialisme.... 357
autres traités. 307	Deuxième LEÇON. <i>Fin du précis de l'histoire de la philosophie...</i> 358
..... 308	Vicissitudes, applications diverses et abus de la philoso-
..... 310	phie de Locke..... 361
..... 311	Bonnet, principaux résultats de ses ouvrages..... 361-363
e nos facultés,	Condorcet..... 363
..... 312-315	Persécutions qu'éprouve en France la philosophie de Locke. 365
..... 316	Madame de Staël; elle met en lumière et à la mode la phi-
..... <i>ib.</i>	losophie allemande..... 366
..... 317	Histoire sommaire de cette philosophie de 1750 à 1800....
es premiers tra-	S'Gravesande, Hemsterhuys, Swedenborg, Lessing.. 366-368
..... 319-320	Formey..... 368
osophique..... 321	Euler..... <i>ib.</i>
Théodicée. 322-324	Kant; étendue et originalité de ses doctrines..... 369
nde..... 325	Place considérable qu'elles méritent dans l'histoire de la
ats, Thomasius	philosophie..... <i>ib.</i>
..... <i>ib.</i>	Énumération de ses ouvrages, exposé de sa doctrine méta-
..... 328	physique..... 369-374
anciennes rou-	Propagation de cette doctrine..... 375
..... 329	Adversaires de Kant..... <i>ib.</i>
..... 330	Schelling, Fichte, Ancillon..... 376
logique..... <i>ib.</i>	L'école de Kant et de ses sectateurs comparée aux syncré-
..... <i>ib.</i>	tistes anciens et aux scolastiques..... 377-378
été celle du dix-	L'obscurité du langage, symptôme de la confusion et de
..... 332	la fausseté des idées..... 379
astesbury, Hut-	Indication des sources de l'histoire, des systèmes et des sec-
Priestley... 333-334	tes philosophiques..... 380
écossaise..... 335	Stanley; Deslandes, Brucker, de Gérando, etc..... 382
ne, Adam Smith,	Fausse idée que les historiens allemands de la philosophie

	Pages
se sont faite des doctrines de Condillac et de ses suc- cesseurs.....	385
Esquisse du tableau général des systèmes et des sectes, qui est encore à faire.....	386-389
TROISIÈME LIEUX. Considérations générales sur les caractères et la classification des systèmes philosophiques, sur leurs ap- plications aux divers genres d'études, et particulièrement à l'histoire.....	390
Division la plus ordinaire et la plus tranchante à établir entre toutes les doctrines philosophiques : les unes con- templatives, les autres expérimentales.....	391-392
Abus que Madame de Staël a fait du mot <i>idéalisme</i>	392
Autre abus du mot <i>sensualisme</i> par les platoniciens.....	392
Apologie de la philosophie expérimentale.....	397 et 400
Inconvénients et dangers des études contemplatives ou imaginaires.....	399
Injures prodiguées depuis quelques années à la philoso- phie d'Aristote, de Bacon, de Locke, de Condillac....	400
Aux écoles de l'idéalisme et du sensualisme on joint celle du scepticisme.....	401
Classification des écoles en cinq.....	401
Autre classification en quatre : idéalisme, sensualisme, scepti- cisme, mysticisme.....	402
En quoi le mysticisme peut consister.....	ib.
École contemplative, école expérimentale avec des sectes, meilleure classification.....	404
L'éclectisme peut-il former une secte particulière.....	ib.
Propagation des doctrines vagues en Allemagne, en Écosse, en France, depuis Kant.....	409
L'école expérimentale fournit seule de véritables méthodes aux études historiques.....	412
En quels termes les platoniciens eux-mêmes l'ont reconnu.....	ib.
Du fatalisme en histoire.....	415
Examen du traité de Kant : <i>Idée d'une histoire universelle</i> ..	416
Résumé des meilleures théories historiques : point d'his- toire idéale, point de système préétabli, etc.....	418
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.....	411

Quoi
ait été
dans so
me l'a p
imprim
le forcè
de reve
Il est in
vrange so
préféré
On a ain
nombre
Nous s
habétiq
chronolo
a été pr
de l'ou
rsque M
emande
avaux p
Pour l'
r que le
deux s
XX.

	Pages
et de ses suc-	385
et des sectes,	386-389
es caractères et	
s, sur leurs ap-	
articulièrement à	390
ante à établir	
: les unes con-	391-392
éalisme.....	393
oniciens.....	394
.....	397 et 400
emplatives ou	399
es à la philoso-	
Condillac....	400
e on joint celle	401
.....	401
nsualisme, scep-	403
.....	404
avec des sectes,	404
.....	404
culière.....	404
agne, en Écosse,	409
tables méthodes	413
.....	413
es l'ont reconnu.	415
.....	415
oire universelle..	416
es : point d'his-	416
i, etc.....	416
.....	417

AVERTISSEMENT.

Quoique le plan du *Cours d'études historiques* ait été suivi par M. Daunou tel qu'il l'avait tracé dans son Discours d'ouverture (13 avril 1819), il ne l'a pas professé de suite dans l'ordre où il a été imprimé. Les besoins d'un enseignement public le forcèrent quelquefois d'en interrompre le fil, et de revenir sur des parties qu'il avait déjà traitées. Il est inutile de dire que, tout en conservant à l'ouvrage son cadre primordial, nous avons toujours préféré les plus récentes rédactions du professeur. On a ainsi la dernière pensée de M. Daunou sur les nombreux sujets qui l'ont occupé.

Nous avons cru utile de faire précéder la Table alphabétique et analytique des matières d'un *Tableau chronologique* du Cours dans l'ordre des années où il a été professé. On verra, par la date de chaque partie de l'ouvrage, le point où la science était parvenue lorsque M. Daunou l'a traitée; et on ne pourra lui demander compte du silence qu'il a gardé sur des travaux plus récents, qu'il a par conséquent ignorés. Pour l'intelligence de ce tableau, il faut rappeler que les cours du Collège de France sont partagés en deux semestres : le premier, qui s'ouvre au com-

mencement de décembre, et qui se termine aux vacances de Pâques de l'année suivante, et le second, qui commence après ces vacances, et qui dure jusqu'à la fin de juillet.

M. Daunou, pendant les onze ans qu'il a été professeur à ce célèbre collège, n'a jamais manqué de faire deux leçons par semaine; et c'est ainsi qu'il a composé le vaste ouvrage dont nous terminons l'impression.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre reconnaissance aux savants qui ont bien voulu nous seconder dans cette publication, et qui y ont pris une part directe et souvent considérable.

Ainsi M. Guérard a revu la géographie; M. Natalis de Wailly toute la chronologie, qui ne renferme pas moins de quatre volumes; M. Boissonade a dirigé l'impression de l'Hérodote; M. Letronne celle du Thucydide; enfin M. Dehèque a corrigé les épreuves de Xénophon, de Diodore de Sicile et de tous les volumes relatifs à l'histoire romaine et de celui qui traite des systèmes philosophiques applicables à l'histoire. Il eût été impossible de porter plus loin le zèle et l'amour de la science.

Mais si quelqu'un mérite surtout l'expression de notre gratitude, c'est M. Gorré, employé aux Archives Nationales: après avoir aidé M. N. de Wailly dans la publication des quatre volumes de Chronologie, il a consenti à préparer la copie livrée à l'impression; il a corrigé les épreuves de tous les volumes, a vérifié les textes cités; en un mot, il s'est livré à un immense travail, dont nous ne saurions lui rendre un hommage digne de sa tâche. Il a contribué à mériter dignement notre reconnaissance. Il a contribué à

ronné de si pénibles efforts par la rédaction de la *Table alphabétique et analytique des matières* qui complète ce grand ouvrage.

Citer de pareils faits, c'est faire l'éloge de ceux qui en ont fourni l'exemple et honorer la mémoire de l'auteur qui a su inspirer de pareils dévouements.

Nous ne terminerons pas sans rappeler quelles sont les circonstances qui ont signalé les dernières années du cours de M. Daunou.

De nouvelles idées se faisaient jour dans la littérature, l'histoire et la philosophie. MM. Guizot et Cousin, dans leurs chaires de la Faculté des Lettres, exprimaient des opinions qui savaient les doctrines dont le triomphe paraissait assuré par les efforts successifs des deux siècles précédents. M. Daunou, fortement attaché à ces doctrines, combattait le nouvel enseignement avec les armes de la raison et de l'expérience. L'éclectisme et le romantisme avaient trouvé en lui un rude adversaire. Ces luttes littéraires étaient alors les principales préoccupations de l'opinion publique. Depuis, une trêve est intervenue, des concessions réciproques paraissent avoir été faites, et l'on ne songe plus à la guerre des classiques et des romantiques, de la philosophie allemande et du condillacisme. Cette explication était donc nécessaire pour donner la clef de certaines obscurités, qui sans elle ne seraient peut-être pas suffisamment comprises de tous les lecteurs.

Mais, si M. Daunou fut un adversaire déclaré de la nouvelle école, les hommes les plus éminents de cette école respectèrent constamment le grand savoir et le beau caractère de celui qui combattait

leurs doctrines avec tant de vigueur. Nous n'en donnerons pour preuve qu'un seul témoignage, celui de M. Augustin Thierry. « Nous avons admiré « M. Daunou, » dit ce célèbre historien dans une appréciation des premières leçons du *Cours d'études historiques*; « apprenons quelle force a créé son caractère, élevé son âme, agrandi sa pensée; il nous « le dira lui-même : Quarante ans de retraite et d'études (1). »

A. TAILLANDIER.

Paris, le 15 juillet 1848.

(1) *Censeur* du 5 juillet 1819. Cet article a été reproduit dans les *Dix années d'études historiques*, p. 187 de l'édition de 1846.

CO

Critique
de décembre

Usages et
Géograph

Chronolo
1824, de m

Art d'écr
1826 à février

Hérodote
1827 (en y jo

Thucydide

Xénophon

Polybe : j
Intervalle

r. Nous n'en
moignage, ce-
avons admiré
rien dans une
Cours d'études
a créé son ca-
pensée; il nous
retraite et d'é-

LLANDIER.

reproduit dans les Dix
1846.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DU

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

1^{er} Volume.

Critique historique : avril et mai 1819, décembre 1821 et janvier 1822,
de décembre 1824 à février 1825.

2^e Volume.

Usages de l'histoire : mai et juin 1819, janvier et février 1822.
Géographie : juin et juillet 1819, décembre 1827 et janvier 1828.

3^e, 4^e, 5^e et 6^e Volumes.

Chronologie : de décembre 1819 à juillet 1820, de décembre 1823 à juillet
1824, de mai à juillet 1829.

7^e Volume.

Art d'écrire l'histoire : de décembre 1820 à février 1821, de décembre
1826 à février 1827.

8^e et 9^e Volumes.

Hérodote : mars 1821 (abrégé), de mars à juillet 1825, de février à juillet
1827 (en y joignant la *Cyropédie*).

10^e Volume.

Thucydide : avril 1821, janvier et février 1830.

11^e Volume.

Xénophon : mars, avril et mai 1821, de février à juin 1830.

12^e Volume.

Polybe : juin et juillet 1821, juin et juillet 1830.

Intervalle entre Polybe et Diodore, et Diodore : mars et avril 1822.

13^e, 14^e, 15^e, 16^e, 17^e, 18^e et 19^e Volumes.

Histoire Romaine.

Denys d'Halicarnasse : avril et mai 1822.

Tite-Live : de juin 1822 à juillet 1823.

Histoire Romaine (les deux auteurs réunis) : de décembre 1825 à juillet 1826, de mars à juillet 1827, de décembre 1828 à avril 1829.

20^e Volume.

Systèmes philosophiques applicables à l'histoire : décembre 1829 et janvier 1830.



DES
 (

Ab
 Ab
 ment.
 Ab
 condu
 Ab
 Ab
 Ab
 183.
 Ab
 livrer
 par les
 XVIII
 Ab
 Ab
 Ab
 Ab
 Ab
 Ab
 graphie
 Ab
 la Susi
 Ab
 Abrah
 et la so
 Ère d'
 Ab
 Hénant
 Ab
 Ab

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES VINGT VOLUMES

DU

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

(Les chiffres romains indiquent le volume et les chiffres arabes la page.)

A

- Abaris*, V, 398; IX, 88.
Abassides (Les). Leur affaiblissement, VI, 242.
Abdère. Des navires thasiens y sont conduits par ordre de Darius, IX, 247.
Ahdoul Razzac, II, 401.
Abel Tasman, Voyez *Tasman*.
Abelard, VI, 262; XX, 179 et 183.
Abéluz. Artifice qu'il emploie pour livrer aux Romains les otages donnés par les cités espagnoles à Annibal, XVIII, 236 et suiv.
Aben Esra. Voyez *Esra*.
Aborigènes (Les). XIII, 200.
Aboubekr, VI, 161.
Abouiafar Almanzar, VI, 169.
Aboul-Abbas, VI, 169.
Aboulsaraïj, IV, 325.
Aboulrihan ou *Albirouni*. Sa géographie, II, 370; VI, 205.
Abradate. Son histoire et celle de la Susienne Panthée, VIII, 235.
Abraham. Intervalle entre Noé et Abraham, V, 87. — Entre Abraham et la sortie d'Égypte, 88. Voyez aussi *Ère d'Abraham*.
Abrégé chronologique du président Hénaut. Voyez *Hénaut*.
Abrégés, VII, 193.
Abrégés historiques, I, 408. — Leur utilité, 410. — Rédigés en différents siècles, 410 et suiv. — Indétermination du mot *abrégé*, 417. — Dans quels cas ils ne présentent pas d'inconvénients, 419. — Quels sont ceux qu'il est facile d'examiner, 421. — Degrés de confiance qu'ils méritent, 422. — Inconvénients qu'ils peuvent présenter, 422 et suiv.
Abresch. Ses travaux sur l'ouvrage de Thucydide, X, 49.
Absimare-Tibère, VI, 163.
Abstractions. Comment le goût s'en répandit dans les écoles philosophiques, XX, 180.
Abuljéda, II, 397; IV, 325; VI, 317.
Abydène, IV, 284; XII, 7 et 9.
Abydos. L'armée des Perses va y camper, IX, 331. — La flotte grecque s'y arrête, 507. — Victoire navale qu'y remporte Alcibiade, XI, 244.
Abyla. Voyez *Ère d'Abyla*.
Abyssins (Ère des). Voyez *Ère de Dioclétien*.
Académie française. Sa création, VI, 450.
Académie des Inscriptions et Belles lettres. Sa création, VI, 451.
Académie des Sciences. Sa création, VI, 451.

Acanthe. L'armée de Xerxès y arrive, IX, 347. — L'armée de Xerxès en part, 349. — Embrasse le parti de Sparte, X, 184.

Acarmanie (L'). Les Péloponnésiens projettent de l'envahir, X, 158. — Suite de cette expédition, 161. — Envahie par les Étoliens, XIX, 135.

Acarmaniens (Les). Vainqueurs des Lacédémoniens, X, 130. — Appelent Philippe à leur secours, XIX, 136.

Acciagnoli. Ce qu'il dit sur l'itinéraire suivi par Annibal pour traverser les Alpes, XII, 150 et suiv.

Accius (Le poète), XII, 308.

Accius Navius, l'augure. Voyez *Navius*.

Acerra ou *Acerres*. Siège de cette ville, XVII, 408. — Prise de cette ville, 41. — Annibal s'y replie, XVIII, 360. — Prise et pillée, 361.

Acès (Le fleuve), IX, 16.

Achaïe (L'). Traversée par l'armée perse, IX, 375. — Envahie par les Thébains, XI, 379. — Envahie par les Romains, XII, 281.

Achéens (Les). Leurs traditions au sujet d'Athamas fils d'Éole, IX, 375. — Demandent du secours à Sparte, XI, 324. — Leur confédération, VI, 80, et XII, 37, 118 et suiv. — La liberté rendue à ceux qui sont détenus en Italie, 51. — Origine et cause de la puissance et des succès de leur confédération, 118. — Du but que se proposait leur confédération, 120. — Guerre de la confédération contre les Étoliens, 182. — Assemblée où Aratus est accusé et absous, 183. — Guerres et négociations de la ligue achéenne avec les Étoliens et les Spartiates, 216. — Leurs demandes en faveur de leurs prisonniers rejetées par le sénat romain, 272. — Leurs prisonniers obtiennent enfin la permission de rentrer en Grèce, 275. — Mission pacifique et de conciliation dont Polybe s'acquitte auprès d'eux, 282.

Achille Tatus. Voyez *Tatus*.

Achillini, XX, 237.

Achradine. Voyez *Syracuse*.

Acridophages (Les), XII, 436.

Acritles en Sicile. Victoire temporelle

par Marcellus près de ce lieu, XVIII, 536.

Acron, médecin, V, 457.

Acron, commentateur d'Horace, VI, 166.

Acté (Pays appelé). Brasidas fait la guerre aux habitants, X, 188.

Actéon. Notice sur lui, XII, 468.

Actes, supposés ou altérés. Dans quel cas les plus authentiques deviennent mensongers, I, 251 et suiv. — Toujours défectueux ou peu instructifs, 256. Voyez aussi *Relations originales*.

Actes des apôtres. Voyez *Apôtres*.

Actisanès. Son règne, XII, 410.

Actium (Bataille d'). Sa date, V, 522; VI, 95.

Acunha (Christophe de), II, 444.

Acusilais. Jugé par Barthélemy, IV, 277; V, 399.

Adam Olearius. Voyez *Olearius*.

Adam le roi. Voyez *Adenez le roi*.

Adada. Bataille gagnée en ce lieu par les Romains, XII, 116, et XVII, 396.

Addico. Explication de ce mot dans les fonctions des préteurs romains, XV, 522.

Addison, VI, 466 et 475.

Adenez ou *Adam le roi*, VI, 302.

Adis. Son siège, XVII, 92.

Adon de Vienne, IV, 318.

Adranodore. S'installe dans la citadelle de Syracuse, XVIII, 471. — Remet à Théodote et Sosis les clefs de la citadelle et du trésor de Syracuse, 476. — Élu préteur, *ibid.* — Engagé à usurper le pouvoir par sa femme Démarete et par des émissaires d'Annibal, 477. — Assassiné par Théodote et Sosis, *ibid.*

Adria. Établissement d'une colonie romaine, XVI, 421.

Adrien (L'empereur). Son règne, VI, 115. — Sanctionne l'édit perpétuel ou code de Salvius Julianus, XV, 558.

Adrien 1^{er} (Le pape), VI, 182.

Adrien II (Le pape), VI, 200.

Adrien IV (Le pape), VI, 257.

Adrien VI (Le pape), VI, 393.

Adrien de Jongh. Voyez *Jongh*.

Adulis (Inscription d'). Erreur qui s'y est introduite, IV, 241; XII, 17.

Adryn

Ebutin

loi, XVII

Egium

XIX, 255

Egos

nienne y

Lysandre

267.

Elius

Elius P

Emilia

Emilius

Combat et

Emilius

devant Sy

uisse, XV

Emilius

qu'il remp

100. — So

Emilius

l'ordre de

tius, XVI

Tarentins,

dans leur

Apulie, et

ver, 460 et

porte sur lo

466.

Emilius

contre les

XVII, 322.

Emilius

gue et est

XVII, 314.

Emilius

victoire sur

Se fait popu

obtenir le tr

Emilius

tateur, XVI

Emilius

consulat, X

prime des n

516.

Emilius

préteur rom

à la retraite

Emilius

consul avec V

en Illyrie, e

37. — Son t

en accusation

254. — Ordo

des armem

près de ce lieu

I, V, 457.

antateur d'Honore,

elé). Brasidas fait

habitants, X, 188,

sur lui, XII, 468.

ou altérés. Dans

authentiques devien-

I, 251 et suiv. —

ix ou peu instructif,

à Relations origi-

es. Voyez Apôtres.

régne, XII, 410.

de d'). Sa date, V,

tophe de), II, 444.

é par Barthélemy,

Voyez Oléarius.

Voyez Adenez le roi.

gagnée en ce lieu par

118, et XVII, 396.

ication de ce mot

des prêteurs ro-

466 et 475.

am le roi, VI, 302.

, XVII, 92.

te, IV, 318.

installe dans la cita-

XVIII, 471. — Re-

et Sosis les clefs de

trésor de Syracuse,

ur, *ibid.* — Engage

voir par sa femme

es émissaires d'An-

ssassiné par Théo-

ement d'une colonie

1.

ereur). Son règne,

tionne l'édit perpe-

sius Julianus, XV.

pape), VI, 182.

pape), VI, 200.

pape), VI, 257.

pape), VI, 393.

l. Voyez Jongli.

ption d'). Erreur

duite, IV, 241;

Adrymachides (Les), IX, 140.

Ebutius. (Les deux tribuns). Leur

ioi, XVII, 309 et 310.

Egium. Dièze achéenne en ce lieu,

XIX, 251 et 253.

Egos Potamos. La flotte athé-

nienne y est battue et détruite par

Lysandre et les Lacédémoniens, XI,

267.

Elius Aristide, VI, 118.

Elius Pétus. Élu consul, XIX, 476.

Emilianns, VI, 122.

Emilius (Caius), tribun militaire.

Combat contre les Éques, XV, 41.

Emilius (Le préteur Marcus). Bat

devant Syracuse la flotte carthagi-

noise, XVIII, 93.

Emilius Barbula (Q.). Victoire

qu'il remporte sur les Étrusques, V, VI,

100. — Son triomphe, 101.

Emilius Barbula (Lucius). Reçoit

l'ordre de marcher contre les Taren-

tins, XVI, 454. — Attaqué par les

Tarentins, les défait et les refoule

dans leur ville, 460. — Se retire en

Apulie, et y prend ses quartiers d'hi-

ver, 460 et 461. — Succès qu'il rem-

porte sur les Salentins et leurs alliés,

466.

Emilius Barbula (M.). Marche

contre les Boiens et les Liguriens,

XVII, 322.

Emilius Lépidus. Pille la Sardai-

gne et est dévalisé par les Corses,

XVII, 314.

Emilius Mamercinus (Tib.). Sa

victoire sur les Latins, XV, 444. —

Se fait populaire de dépit de ne pas

obtenir le triomphe, *ibid.*

Emilius Papus (M.). Nommé dic-

tateur, XVI, 46.

Emilius Papus (Quintus). Son

consulat, XVI, 508 et suiv. — Ré-

prime des mouvements en Étrurie,

316.

Emilius Papus (L.). Dégage un

préteur romain, et force les Gaulois

à la retraite, XVII, 382.

Emilius Paulus (Lucius). Élu

consul avec Varron, XII, 174. — Passe

en Illyrie, et assiege Dimale, XVIII,

37. — Son triomphe suivi de sa mise

en accusation, 41. — Nommé consul,

234. — Ordonne des levées d'hommes

et des armements, XVIII, 261. — Dis-

cours que Fabius lui adresse avant son

départ, 267. — Son départ et son arrivée

au camp, 271. — En mésintelligence

avec son collègue Varron, 276. — Ne

répond pas à une provocation des

Numides, 276. — Bataille de Cannes,

276 et suiv. — Ses efforts héroïques

et sa mort, 285 et 286. — Ses funé-

railles, 297.

Emilius Paulus (Lucius) fils. Poly-

lybe fait l'éducation de ses deux fils,

XII, 46 et suiv. — Sa mort, 749.

Emilius Probus. Voyez *Cornélius*

Népe.

Enéas Silvius. Sa géographie, II,

406; IV, 329.

Equivoca, ouvrage attribué à Xé-

nophon par Annius de Viterbe, XI,

39.

Erarü. Leurs fonctions à Rome,

XVI, 260.

Erarium. Voyez *Trésor public à*

Rome.

Ethicus. Sa géographie, II, 347;

VI, 144.

Étius d'Amida, VI, 159.

Affections. Leur influence, II, 63.

Affranchis à Rome. Complotent le

sac et l'incendie de la ville, XVII, 71.

Afrique. Voyages en ce pays, II,

490. — Ses califes, VI, 204. — Ses

peuples divers, XII, 436 et suiv. —

Expédition de Valérius Messala sur la

côte de cette contrée, XIX, 199.

Agatharchide de Cnide, XII, 299.

Agatharques, V, 457.

Agathémér. Sa géographie, II, 345.

Agathias, VI, 159.

Agathocle, fils de Carcinus. Son

histoire, XII, 694. — Chef de band-

its, il s'empare du pouvoir suprême,

695. — Ses guerres avec Dinocrate et

les Carthaginois, 697. — Fait une

descente en Afrique et brûle ses vais-

seaux, 698. — Une sédition éclate

dans son camp, 701. — Ses victoires

sur les Carthaginois, 702. — Sa per-

fidie envers l'Athénien Ophellas, *ibid.*

— Son retour en Sicile, 703. — Tue

dans un repas cinq cents de ses en-

nemis, 704. — Revient en Libye,

où il est vaincu par les Carthaginois

et arrêté par ses soldats, *ibid.* —

Sa fuite en Sicile, ses exactions et

ses vengeances, 705. — Triomphe

sur Dinocrate, qui devient son lieutenant, XIX, 707. — Son expédition contre Lipari, *ibid.* — Jugement sur le caractère de cet usurpateur, 709. — Détails sur sa mort, 735.

Agathocle, frère de la courtisane Agathocléa. Ses intrigues et sa mort, XII, 249.

Agathocléa (La courtisane). Ses intrigues et sa mort, XII, 249.

Agathodæmon. Son culte en Égypte était célébré dans le huitième mois, IV, 58.

Agathon, V, 450.

Agathyrsus (Les). Leurs mœurs, IX, 102.

Age héroïque, I, 98. — De l'an 1500 à l'an 776 avant J. C., I, 143; IV, 446; V, 183, et VI, 11. — Divisé en trois sections, V, 183. — Systèmes divers à ce sujet, 184 et suiv. — De l'an 1500 à l'an 1000 avant J. C., 219. — Principaux faits qui se rattachent à cette dernière période, 223. — Quatrième et quinzième siècles avant J. C., *ibid.* — Treizième siècle, 225. — Douzième siècle, 223. — Onzième siècle, 230. — Incertitude de ces époques, 232. — Entre l'an 1500 et l'an 1000 avant J. C., 248 et suiv. — Entre l'an 1000 et l'an 884 avant J. C., 277 et suiv., et VI, 15 et suiv. — Entre les années 884 et 776 avant J. C., V, 316 et suiv., et VI, 18.

Age historique. Son ouverture à l'an 776 avant J. C., IV, 448. — Années 776 à 484 avant J. C., 450. — Années 484 à 323 avant J. C., 451. — De l'an 323 avant J. C. à l'ouverture de l'ère vulgaire, 452. — Temps qui l'ont précédé, V, 340. — De 776 à 484 avant J. C. en Asie et en Afrique, 354 et suiv. — De 776 à 484 avant J. C. en Grèce et à Rome, 389 et suiv. — De 484 à 323 avant J. C. en Judée, à Rome et en Grèce, 431 et suiv. — De 484 à 323 avant J. C. en Perse et en Macédoine, 463 et suiv. — Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'ouverture de l'ère chrétienne, 492 et suiv. — Résumé des dates les plus mémorables de la période comprise entre les années 484 et 323 avant J. C., 492 et 495.

Age mythologique, I, 98 et 112.

Ages des Indiens. Voyez *Iougom*.

Agésilas (La vie d'), ouvrage de Xénophon, XI, 134. — Est un panégyrique, 136. — Son authenticité, 136 et 138. — Écrite avant les sept livres de l'Histoire grecque, 137. — Ses manuscrits, ses éditions et ses traductions, 138. — Son analyse, 139. Voyez en outre *Agésilas*.

Agésilas. Descend d'Hercule, XI, 139. — Élu roi de Sparte, passa en Asie pour combattre Artaxerxe Mnémon, 140. — Ses victoires sur Tissapherne, 141. — Son séjour à Ephèse, 142. — Marche sur Sardes, *ibid.* — Reçoit l'ordre de rentrer dans sa patrie, 143. — Remporte la bataille de Coronée, 144. — Devenu vieux sert sa patrie comme ambassadeur, 145. — Son expédition d'Égypte, *ibid.* — Énumération de ses qualités, *ibid.* — Cet éloge, fait par Xénophon, n'est historiquement ni toujours exact ni complet, et a été encore abrégé par Cornélius Népos, 152. — So voir par Plutarque, 153 et suiv. — Xénophon en reparlera avec plus d'exactitude dans ses *Helléniques*, 162. — Succède à son frère Agis comme roi de Sparte, 304. — Sur l'avis de l'armement d'une flotte considérable, il fait voile vers Ephèse, 306. — Livre un combat aux Perses près de Daseille, 307. — Exerce ses troupes à Ephèse, *ibid.* — Victoire qu'il remporte sur les Perses près du Partole, 308. — Rappelé de l'Asie, 319. — Trait de clémence et de magnanimité, 321. — Son départ pour Delphes et son retour à Sparte, *ibid.* — Corinthe se rend à lui, 323. — Proscrit les auteurs du massacre des partisans de Sparte à Corinthe, *ibid.* — Chargé de secourir les Achéens, 324. — A la tête d'une nouvelle expédition contre Thèbes, 351.

Agésipolis, chargé d'une expédition contre Argos, XI, 325. — Marche contre Olynthe, 346. — Meurt de la fièvre à Olynthe, 347.

Agias, général grec. Est assassiné, XI, 460.

Agis, roi de Sparte. Envahit l'Attique et entreprend de fortifier Décélie, X, 266. — S'avance jusqu'au

port
mor
XIV
A
A
A
vanc
A
A
FA
A
554.
XVII
arrive
47.
XII,
par le
par I
au sur
Métr
Ag
395.
Ag
cours
XIV,
Aia
Ail
d'Ailly
Aim
Aiu
XIII, 4
XV, 8.
Aix.
Alai
Alai
Alar
Alar
Alar
Alar
Romain
cité por
Alas
Alba
Romain
tés à l
corpore
330.
Ave
dieux p
255. —
lois ba
ville, X
Albe
XV, 18

vens. Voyez *Tougom*,
 (vie d'), ouvrage de
 134. — Est un pa-
 — Son authenticité,
 Écrite avant les sept
 oire grecque, 137. —
 , ses éditions et ses
 38. — Son analyse,
 outre *Agésilas*.
 descend d'Hevéde, XI,
 bi de Sparte, passa en
 battre Artaxerxe Més-
 ses victoires sur Tasa-
 — Son séjour à Éphèse,
 sur Sardes, *ibid.* — Re-
 rentrer dans sa patrie,
 ete la bataille de Coro-
 devenu vieux sert sa pa-
 ambassadeur, 145. — Son
 Égypte, *ibid.* — En-
 ses qualités, *ibid.* —
 par Xénophon, n'est
 ni toujours exact ni
 été encore abrégé par
 nos, 152. — Sa vie par
 3 et suiv. — Xénophon
 avec plus d'exactitude
léniques, 162. — Sue-
 ère Agis comme roi de
 — Sur l'avis de l'arme-
 otte considérable, il fait
 thèse, 306. — Livre un
 erses près de Dascille,
 e ses troupes à Éphèse,
 brie qu'il ramporte sur
 es du Pactole, 308. —
 Asie, 319. — Trait de
 e magnanimité, 321. —
 ur Delphes et son re-
ibid. — Corinthe se
 23. — Proserit les au-
 sers des partisans de
 anti.e, *ibid.* — Chargé
 s Achéens, 324. — A
 nouvelle expédition con-
 51.
 chargé d'une expédi-
 gos, XI, 325. — Mar-
 ynthe, 346. — Meurt
 Dlynthe, 347.
 éral grec. Est assassiné.
 e Sparte. Envahit l'A-
 prend de fortifier Déce-
 — S'avance jusqu'aux

portes d'Athènes, XI, 245. — Sa
 mort, 304, et XII, 631.
Agriali. Explication de ce terme,
 XIV, 306.
Agobard, VI, 190.
Agonales (La fête des), XIII, 456.
Agréens (Les). Démosthène s'a-
 vance contre eux, X, 184.
Agricola (Rodoïphe), XX, 220.
Agriculture (L'). Son état dans
 l'Antiquité, XI, 203.
Agrippa. Sa description, XII,
 554. — Assiégée par les Romains,
 XVII, 44. — Détresse des assiégés,
 arrivée de la flotte carthaginoise,
 47. — Prise et pillée par les Romains,
 XII, 93 et 94, et XVII, 50. — Reprise
 par les Carthaginois, 110. — Reprise
 par Imilcon, XVIII, 536. — Livrée
 au consul Lévinus par la trahison de
 Metinès, XIX, 196.
Agrippa (Henri Corneille), VI,
 395, et XX, 239.
Agrippa (Ménénius). Son dis-
 cours et son apologue au mont Sacré,
 XIV, 78. — Sa mort, 91.
Aianani des Indiens, III, 275.
Ailly (Pierre d'). Voyez *Pierre*
d'Ailly.
Aimoin, VI, 207.
Aius locutius chez les Romains,
 XIII, 421. — On lui élève un temple,
 XV, 82.
Aix. Sa fondation, XVII, 445.
Alain Chartier, VI, 258.
Alain de l'Isle, VI, 262.
Alamanni, VI, 396.
Alaric, VI, 141.
Alarodiens (Les), XI, 339.
Alatrium (Ville d'). Fidèle aux
 Romains, qui lui offrent le droit de
 cité romaine, XVI, 121 et 122.
Alazons (Les), IX, 44.
Albaïas (Les). Guerre avec les
 Romains, XIII, 317. — Transportés
 à Rome, 329. — Familles in-
 corporées parmi les patriciens romains,
 330.
Albe. Ascagne y transporte les
 dieux pénates de Lavinium, XIII,
 255. — Détruite, 329. — Les Gau-
 lois battus par Camille près de cette
 ville, XV, 314.
Albe (Le lac d'). Sa crue saïnte,
 XV, 18. — Révélation d'une prophé-

véen au sujet du dessèchement de
 ce lac, 20. — Prédiction semblable
 par l'oracle de Delphes, 21. — Tra-
 vaux de dessèchement confiés à l'a-
 ruspice véien, 21.
Albéric. Son consulat, V, 215.
Albéric de Troisfontaines, IV,
 324, et VI, 293.
Albert. Sa table sur la chronologie
 de Rome est préférable à toutes les
 autres, IV, 111.
Albert d'Autriche, empereur d'Al-
 lemagne, VI, 333.
Albert le Grand, VI, 287; XX,
 190. — Sa physique, 198 et 201.
Albert de Stad, IV, 324.
Albertino Mussato. Voyez *Mussato*.
Albigéois (Les), VI, 259.
Albin (Claude), VI, 117.
Albin (Le philosophe), VI, 118,
 et XX, 107.
Albinus ou Alvanus (Le plébéien).
 Beau trait de sa part, XV, 71.
Albinus (Posthumius). Voyez *Pos-
 thumius*.
Albirouin. Voyez *Aboutrihan*.
Albius de Calés. Prend le nom de
 consul et se fait précéder de lieutenants,
 XIX, 319. — Sa punition, 321.
Albucahis, VI, 226.
Albuquerque, II, 428.
Alcèz, V, 397.
Alcibiade, VI, 54. — Ruse qu'il
 emploie pour empêcher les députés
 de Sparte de négocier avec Athènes,
 X, 210. — Notice sur lui, 211. —
 Projet des Athéniens d'envoyer en
 Sicile une flotte commandée par lui,
 234. — Est accusé de la mutilation
 des Hermès, 239. — Dissension entre
 lui et les deux autres généraux Ni-
 cias et Lamachus, 246. — Est rappelé
 à Athènes, *ibid.* — Se réfugie chez
 les Péloponnésiens, 249. — Conseille
 aux Lacédémoniens de fortifier Dé-
 cèlie, 254. — Observations sur son
 caractère, 260. — Ses intrigues pour
 brouiller Tissapherne avec les La-
 cédémoniens, 308. — Ses intrigues
 pour revenir à Athènes, 309. —
 Phrynicus s'oppose à son retour, 310.
 — Il veut établir l'oligarchie à Athè-
 nes, *ibid.* — Dénonce Phrynicus aux
 Athéniens, 311. — Propose d'éta-
 blir l'oligarchie à Athènes, 312.

Mis à la tête de l'armée athénienne de Samos, promet de renverser l'oligarchie à Athènes, X, 317. — Victoire navale qu'il remporte à Abydos, XI, 244. — Arrêté par Tissapherne s'évade et passa à Clazomène, *ibid.* — Nouvelle victoire où il s'empare de Cyzique, 245. — Thrasyले se joint à lui, 246. — Assiège Chalcédoine, 247. — Contributions levées par lui, 249. — Son arrivée triomphale à Athènes, 250. — Il est proclamé généralissime, *ibid.* — Son expédition contre Andros, 251. — En son absence et contre ses ordres, l'Athénien Antiochus attaque la flotte de Lysandre, 252. — Déchu de son commandement de la flotte athénienne, se retire dans la Chersonèse, *ibid.* — Conon lui succéda dans le commandement de la flotte athénienne, *ibid.* — Son exemple prouve les inconvénients des institutions démocratiques, 260. — N'est peut-être pas étranger à l'inique sentence prononcée contre les généraux vainqueurs aux Arginuses, 263. — Silence de Xénophon sur sa mort, 285. — Histoire des dernières années de sa vie d'après Plutarque, 285. — Ordre que les éphores donnent à Thrasybule de le faire périr, 290. — Tué par les sicaires de Pharnabaze, 291. — Autres détails sur sa mort d'après Cornélius Népos, Justin, etc., 292. — Son image placée dans les comices de Rome, 294.

Aleidas, V, 453.

Aleioûs, VI, 118, et XX, 107.

Alcman, V, 397.

Alcmeon, V, 457.

Alcmaonides (Les). Vaincus dans une tentative qu'ils font pour renverser Hippias, tyran d'Athènes, IX, 195. — Accusés d'avoir eu des intelligences avec les Perses, 299. — Notions sur leur race, 300.

Alcon (Le Sagontin). Sa démarche auprès d'Annibal, XVIII, 46.

Alcûin, VI, 184, et XX, 168.

Aldrovandi ou *Aldrovande*, VI, 421, et XX, 228.

Alésia, capitale des Celtes, XII, 461.

Aleuades (Les). Promettent des secours à Xerxès, IX, 314.

Alexandre. Sa vie, I, 346. — Ses expéditions, II, 311. — Son siècle, V, 457 et suiv. — Date de sa mort, 471 et suiv. — Nombre des jours de sa vie, 480. — Durée de sa vie et de son règne, 484 et suiv. — Résumé chronologique de sa vie, 490. — Partage de sa couronne entre Philippe Aridée et Alexandre II, 497. — Son règne, VI, 61. — Partage de ses conquêtes et ses résultats, etc., 73; XII, 30 et suiv., et 734. — Historiens contemporains dont les ouvrages sont perdus, 618. — Commencement de son règne, 620. — Menace et détruit Thèbes, 621. — Son expédition contre Darius et l'Asie, 624. — Sa maladie, 625. — Sa victoire à Issus, 625. — Assiège et prend Tyr, 626. — Va consulter l'oracle d'Ammon, 628. — Fonde l'Alexandrie, 629. — Bataille d'Arbelles, 630. — Prend Suse et Babylone, 631. — Incendie Persépolis, 633. — Sa conquête de l'Hyrcanie, 634. — S'abandonne aux voluptés asiatiques, 635. — Livre à Bessus la famille de Darius, 636. — Sa conduite envers Taxile et Parus, 637. — Guerre contre les Mèliens et les Oxydraques, 640. — Sa navigation sur le fleuve Indus, 641. — Envoie Néarque explorer les côtes de l'Indus à l'Euphrate, 642. — Épouse Statira, fille de Darius, 643. — Son séjour à Ecbatane, 646. — Prédiction qu'il mourra dans Babylone, 647. — Sa rentrée dans cette ville, *ibid.* — Événements qui précédèrent sa mort, 649. — Sa mort, 650. — Les faits les plus admirés de sa vie sont inventés ou exagérés, 654. — Événements mémorables de sa vie dont la vérité est bien établie, 655. — Idée qu'il convient de se former du caractère et des actions de ce prince, 657. — Opinion de Rollin sur son caractère, *ibid.* — A-t-il profité des leçons d'Aristote, 661. — Des conquérants comme lui sont les fléaux du genre humain, 662. — Réfutation des éloges que lui prodigue Voltaire, 663. — Crimes qu'il a commis flétris par Sénéque, 664. — Sa guerre contre Darius fut-elle légitime? 667. — Influence de ses conquêtes, 668. — Pa-

négyrique
quieu, X
nombre de
— Opini
conciliabl
672. — D
ditions et
successeur
— Synchr
Live entre
toire roma
dre, XV, 4
son égard,
passage de
arrivé si A
aux Romai
flexions ca
nouvel exa
suiv.

Alexandre
Philippe Aride
V, 497.

Alexandre
et XX, 107.

Alexandre
sion dont M

des Athéni
cours aux A

que lui fon
Confie aux

donius, 477

Alexandre
XII, 750.

Alexandre
donien, VI,

Alexandre
Alexandre

Alexandre
les Indes e

Espagnols,
Alexandre

Alexandre
gnee en Lusit

Alexandre
Alexandre

Alexandre
(Alexandre

Alexandre
629. — In

668, Voyez
École d'Al

Alexandre
tiques.

Alexis II
244.

...e, I, 346. — Son siècle, V. — Date de sa mort, livre des jours de sa vie et de sa mort. — Résumé de sa vie, 490. — Son règne entre Philippe II, 497. — Son partage de ses conquêtes, etc., 73; et 734. — His- tories dont les ou- vres, 618. — Commen- ce, 620. — Menace de son règne, 621. — Son ex- pédition et l'Asie, 624. — Sa victoire à Tyr et prend Tyr, et l'oracle d'Am- mon, 629. — Alexandre, 629. — Prend Tyr, 630. — Incendie Per- sonnelle de l'Hy- andonne aux vo- 635. — Livre à le Darius, 636. — Les Taxile et Porus, entre les Maliens et — Sa navigation, 641. — Envoie ses côtes de l'Indus — Épouse Statira, — Son séjour à Ec- — Prédiction qu'il le, 647. — Sa ren- — Événement sa mort, 649. — Les faits les plus ont inventés ou Événements mé- — Idée qu'il con- du caractère et prince, 657. — — sur son caractè- profité des le- — Des conquê- — Réfutation des — Voltaire, 663. — mis flétris par a guerre contre — In- — Pa-

négyrique de ce prince par Montes- queu, X II, 669. — Exagération du nombre des villes qu'il a fondées, 670. — Opinions sur son compte qui sont conciliables avec la morale et l'histoire, 672. — Désastreux effets de ses expé- ditions et de ses crimes, 673. — A pour successeur son frère Aridée, 674 et 784. — Synchronisme inexact dans Tite- Live entre divers événements de l'his- toire romaine et les guerres d'Alexan- dre, XV, 420. — Autre synchronisme à son égard, 458. — Traduction d'un passage de Tite-Live sur ce qui serait arrivé si Alexandre eût fait le guerre aux Romains, XVI, 68 et suiv. — Ré- flexions critiques sur ce passage et nouvel examen de la question, 77 et suiv.

Alexandre II. Partage avec Phi- lippe Aridée la couronne d'Alexandre, V, 497.

Alexandre d'Aphrodisée, VI, 125, et XX, 100.

Alexandre, fils d'Amyntas. Mis- sion dont Mardonius le charge auprès des Athéniens, IX, 438. — Son dis- cours aux Athéniens, 440. — Réponse que lui font les Athéniens, 442. — Confie aux Grecs les desseins de Mar- donius, 473.

Alexandre Bala. Tue Démétrius, XII, 750.

Alexandre, frère de Basile le Macé- donien, VI, 203.

Alexandre III (Le pape), VI, 257.

Alexandre IV (Le pape), VI, 268.

Alexandre VI (Le pape). Partage les Indes entre les Portugais et les Espagnols, II, 417; VI, 364 et 382.

Alexandre VII (Le pape), VI, 456.

Alexandre, roi d'Épire. Sa campa- gne en Lusitanie et sa mort, XV, 469.

Alexandre de Paris, VI, 261.

Alexandre Sévère. Voyez *Sévère* (Alexandre).

Alexandre de Tralles, VI, 159.

Alexandrie. Sa fondation, XII, 629. — Influence de sa fondation, 668. Voyez aussi *Ère d'Alexandrie* et *École d'Alexandrie*.

Alexandrins (Les). Voyez *Éclec- tiques*.

Alexis II, empereur d'Orient, VI, 214.

Alexis III, empereur d'Orient, VI, 244.

Alexis Comnène. Voyez *Comnène*.

Alexis de Thurinm, V, 462.

Alfarabi, VI, 205, et XX, 175.

Alfred le Grand, VI, 196.

Algarotti, XX, 345.

Algazeli, XX, 186.

Ali, VI, 161.

Alise (Bataille d'), XVII, 496.

Alkendi, VI, 192, et XX, 174.

Allacci (Léone), IV, 352.

Allectus, VI, 123.

Allegretti, VI, 320.

Allemagne. Son histoire, I, 363. —

Au onzième siècle de l'ère vulgaire, VI, 234. — Au douzième siècle, 250. — Au treizième siècle, 278. —

Au quatorzième siècle, 333. — Au

quinzième siècle, 348. — Organisa-

tion du corps germanique, 349. —

Astronomie en ce pays, 371. — Après

la prise de Constantinople, *ibid.* —

Protestantisme au seizième siècle, 410.

— Au dix-septième siècle, 434, 440,

458 et 462. — État des lettres et des

sciences au dix-septième siècle, 436. —

Au dix-huitième siècle, 472, 477, 484,

488 et 497. — Transmissions de

peuplades celtiques, XVII, 508.

Allia. Bataille sur ses bords entre

les Gaulois et les Romains, XV, 68. —

Date attribuée à cette bataille, 69.

Alliffes (Les). Annibal va camper

sur leur territoire, XVIII, 227.

Allobroges (Les). Annibal arrive

chez eux, XII, 143. — Vaincus et

massacrés par les consuls Domitius

Æuobarbus et Fabius Maximus Allo-

brogique, XVII, 449.

Allucius (Le prince). Fiancé d'une

jeune et belle Espagnole qui lui est

rendue par Scipion, XIX, 190.

Allusions historiques. En ses livres

étrangers à l'histoire, I, 456.

Almagest. Ses rapports intimes

avec les dates consignées dans le Ca-

non de Ptolémée, IV, 261.

Almanach. Définition de ce mot,

IV, 2. — Étymologie de ce mot, 3. —

Avant 1474, les almanachs particuliers

pour une seule année étaient fort ra-

res, 13. — Les premiers qui purent

être scientifiques, *ibid.* — Mathieu

Laensberg est l'auteur du premier

et Bellouèse en Alle-
 ie, 433.
Principales à Rome. La
 découverte aux questeurs ur-
 et 267.
Lucius. N'a découvert
 Brésil, II, 413.
 découverte, II, 414.
 ou géographique à la
 tième siècle, 433.
 pays, 491. — Au sei-
 406. — Tyrannie par
 — Premiers germes
 d'ance, 498. — Sou-
 100.
 mine de Xerxès. Offre
 le divinité souterraine,
 erréauté, 505.
 criptions d'), I, 208.
 f d'une armée com-
 ts peuples. Est vaincu
 de Syracuse, IX, 368.
 ca. Remplace Cartha-
 VII, 163. — Descend
 faire du butin, 164. —
 n Sicile, *ibid.* — Petits
 uels et achainés entre
 ns, 165. — Son strati-
 itailler Lylibée, 178.
 ix, et s'y maintient,
 Lutatius marche con-
 Forcé de se rendre,
 générale avec le conseil
 — Sanction de celle
 à Carthage, 214. —
 ge d'Utique aux mer-
 bat en plusieurs ren-
 Parvient à réduire les
 fait crucifier Spendius
 110, et XVII, 259. —
 agne avec une armée,
 nt de haine au nou-
 t prêter à son fils An-
 Sa mort en Lusitanie,
 328.
 tenant d'Annibal. Ses
 les Locriens, XVIII.

Ammon (Oracle d'). Consulté par
 Alexandre, XII, 628.

Ammoniens (Les). Cambyse se ré-
 out à les combattre, VIII, 516. —
 Perte de cinquante mille Perses en-
 voyés contre eux, VIII, 526; IX, 144.

Ammonius Saccas, XX, 120.

Amnisties (Les). Leur utilité et
 leurs bienfaits, XI, 335.

Amompharète, chef de la légion
 des Pitanales. Refuse de suivre l'armée
 grecque, IX, 477.

Amour. Voyez *Cours d'amour*.

Amour de la patrie, II, 121. —
 L'impartialité ne saurait empêcher un
 historien de montrer qu'il aime son

pays, VII, 167. — Peut entraîner à
 des erreurs ou à des injustices, VII,

173.

Amphictyons (Les). Leur conseil
 et la nullité de ce conseil dans la guerre
 du Péloponnèse, XI, 2.

Amphiloque (L'). Les Pélopon-
 nésiens projettent de l'enlever, X,
 158. — Suite de cette expédition,
 161.

Amphipolis. Prise par Brasidas, X,
 187. — Cléon veut la reprendre,
 201. — Les Athéniens y sont défaits,
 202.

Amulius, XIII, 261. — Détrôné
 par Numinor, 264.

Amurath, empereur ottoman, VI,
 338.

Amurath II, VI, 353.

Amynas. Massacre des députés
 perses que lui envoie Mégabaze, IX,
 171. — Son origine, 173.

Amytot, VI, 424, et XX, 229.

Ana, anecdotes, beautés histo-
 riques, I, 436.

Anabase ou *Expédition de Cyrus le*
Jeune, de Xénophon, XI, 407. —
 Est-ce l'ouvrage de Thémistogène
 ou de Xénophon qui nous est par-
 venu? *ibid.* — Loué par Denys

d'Halicarnasse, Cicéron et autres,
 410. — Ses manuscrits, ses éditions

et ses traductions, 412. — Jugé par
 Voltaire, 414 et suiv. — Sa géogra-
 phie offre de grandes difficultés,

421. — Dates des principaux faits
 suivant le major Rennell, 425. —
 Traduction de Perrot d'Abancourt,

438.

Anacharsis (Le philosophe), IX,
 72 et 89.

Anaclet, VI, 255.

Anacréon, V, 398. — Détails
 que fournissent sur lui des auteurs an-
 ciens et modernes, IX, 20

Anactorium. Prise par les Athé-
 niens, X, 178.

Anagnote (Jean), VI, 355.

Anastase, VI, 140.

Anastase II, VI, 166.

Anaxandride (Le poète), V, 462.

Anaxandride, roi de Sparte. L'un
 des enfants de ses deux femmes est roi
 de Sparte, IX, 179.

Anaxibius, amiral de Sparte. De-
 mande de vaisseaux que lui fait Chi-
 risophe, XI, 498. — Fait évacuer
 la Bithynie aux Dix mille, et les trans-
 porte à Byzance, 527.

Anaximène de Lampsaque, XII,
 5.

Anchimolius. Envoyé par Sparte
 pour renverser les Pisistratides, est
 vaincu et tué, IX, 196.

Ancillon de Berlin, XX, 376.

Aneus Marius. Son élection à la
 royauté, XIII, 334. — Remet en vi-
 gueur les institutions de son aieul
 Numa, 334. — Ses guerres et ses
 victoires, 336. — Transporte à
 Rome les peuples vaincus, *ibid.* —
 Sa mort, 338.

Anda. Prise par Scipion l'Africain,
 XIX, 409.

Andocide, V, 453.

André (Le jésuite). Son traité du
 Beau, XX, 330.

Andrieux. Son imitation en vers du
 passage d'un ouvrage de Xénophon
 où il est question du jeune Glaucôn,
 qui aspire à gouverner la république,
 XI, 95. — Son *Sénat de Capoue*,
 XVIII, 330.

Andronic, empereur d'Orient, VI,
 244.

Andronic, fils de Michel Paléologue,
 VI, 273.

Andronic le Jeune, empereur d'O-
 rient, VI, 337.

Andronic (Jean), VI, 362, et XX,
 215.

Androphages (Les), IX, 46. —
 Leurs mœurs, 102.

Andros. Exactions de Thémistocle

- envers ses habitants, IX, 428. — Expédition d'Alcibiade, XI, 251.
- Anecdotes*, I, 436.
- Autéreste*, chef gaulois. Marche sur Rome, XVII, 379.
- Aufol* (Pierre d'). Voyez *Pierre Ange Politien*. Voyez *Politien*.
- Anglais* (Les). Leur école philosophique, XX, 336.
- Angleterre*, I, 363. — Son état au sixième siècle de l'ère vulgaire, VI, 156. — Au neuvième siècle, 196. — Domination de Saint-Dunstan, 210. — Au onzième siècle, 236. — Au douzième siècle, 246. — Au treizième siècle, 279 et suiv. — Au quatorzième siècle, 337 et suiv. — Au quinzième siècle, 351. — Après la prise de Constantinople, 373. — Au seizième siècle, 404 et 414. — Au dix-septième siècle, 429, 455 et 462. — Révolution au dix-septième siècle, 443. — Au dix-huitième siècle, 471, 477, 485 et 495. — Conquête du Bengale, 498. — Transmigration de peuplades celtiques en ce pays, XVII, 507. Voyez aussi *Recueils d'histoire*.
- Anglo-Saxons*. Leurs mois, III, 179. — Comptaient les années par automnes, 188.
- Angusticlave*, des chevaliers romains, XIV, 395.
- Anio* (Aqueduc de l'). Entrepris par le consul Curius Dentatus, XVI, 561.
- Anna Pérenna*. Sa légende, III, 193. — Sa fête, XIII, 464.
- Annales* (Corps d'). Distincts des sources de l'histoire, I, 71. — Formés au quinzième, au seizième et au dix-septième siècle, 391. — Comment se divisent ceux qui ont été faits depuis 1700, 392 et suiv. — Usage à en faire, 401. — Les débris d'annales perdues ont plus servi aux progrès de la chronologie, IV, 276. — Espace compris entre la naissance d'Hérodote et la mort d'Alexandre, V, 432. — Tracé par Bossuet de cette partie de l'histoire sainte, 433. Voyez aussi *Grandes annales*.
- Annales ecclésiastiques* (Corps d'), I, 377, et VI, 229.
- Annales grecques*, I, 346.
- Annales des Lagides*, par M. Chérol, polion-Figeac, IV, 411.
- Annales romaines*, I, 348.
- Annales Thucydéides*, de Dodwell, IV, 199.
- Annales Xenophontei*, de Dodwell, IV, 201.
- Anne d'Autriche*, VI, 446.
- Anneau d'or*, des chevaliers romains, XIV, 394.
- Anneaux*. Chez les Grecs et chez les Romains, XIX, 265 et suiv.
- Année* (L'). Premières notions sur elle, III, 9. — Complication du système des mois lunaires combinée avec l'année solaire, 122 et 196. — L'idée de cercle entre dans son nom, 198. — Différence entre l'année sidérale et l'année tropique, 200. — L'année tropique sert de type à l'année civile, 202. — Opinion de Gouget et de Court de Gébelin sur la longueur de l'année tropique avant le déluge, *ibid.* — Opinions diverses sur la longueur de l'année du déluge, 204. — Comment le calcul des années devait-il être établi? 206. — Diversité des calculs suivis chez les différents peuples, 208. — Difficultés chronologiques qui en résultent, 209. — Ces difficultés sont moindres pour les années des Égyptiens, des Perses, des Arméniens et des Cappadociens, 211. — Divers commencements usités chez les anciens, 219. — Huit pratiques différentes employées en Europe, 222. — Commencée à Noël et au 1^{er} janvier, 223. — Commencée au 1^{er} et au 25 mars, 224. — Commencée à Pâques, 225. — Autres pratiques plus rares, 226. — Quel était le commencement le plus convenable pour l'année civile, 227. — Changement peu raisonnable de l'ouverture de l'année dans le calendrier de la république, 229. — Il y a eu des semaines d'années chez certains peuples, 284. — Variations du commencement de l'année de l'ère chrétienne, 489. — Correspondances des années de l'hégire avec les nôtres, 513. — L'ère d'Isdegerde a rendu le calcul des années moins exact qu'il n'était auparavant, 521. — Manière de la commencer au treizième siècle, IV, 322. — Inventée

par le
que o
454
avec l
Voyez
l'endric
Ann
Noma
cié pri
et 462.
bre de
Année
poème d
que les
474. —
par un p
ries d'ann
— Comm
leurs ann
Année
révélés ju
238 avant
toire sain
238 et 1
Années
tauce avec
78 et suiv
Annibal
l'ancien pro
est mis en
t et 82.
Annibal
lybée et
VII, 134.
Annibal
de Lily
assieges
Annibal,
naissance
haine au
lait prête
ne le com
n. — Par
es campag
brubal, X
lui déferv
les et m
Traits d
2, 9. —
pare d'A
— Ouvr
Espagne,
contre
et les
des au)
XX.

gides, par M. Chas.
411.
nes, I, 348.
ridei, de Dodwell,
phontei, de Dodwell,
e, VI, 446.
les chevaliers romains,
ez les Grecs et chr.
IX, 265 et suiv.
mières notions sur elle,
lication du système de
ombinée avec l'année
96. — L'idée de ce
on nom, 198. — Dil-
année sidérale et l'année
— L'année tropique
année civile, 202. —
guet et de Court de Gé-
gneur de l'année tra-
déluge, *ibid.* — Opi-
sur la longueur de l'an-
204. — Comment le
ées devait-il être établi?
rsité des calculs suivis
rents peuples, 208. —
onologiques qui en ré-
— Ces difficultés sont
ir les années des Égyp-
rses, des Arméniens et
ciens, 211. — Divers
nts usités chez les an-
— Huit pratiques diffé-
ées en Europe, 222. —
a Noël et au 1^{er} janvier.
nnencée au 1^{er} et à
4. — Commencée à Pé-
— Autres pratiques plus
— Quel était le commen-
s convenable pour l'an-
7. — Changement pu-
de l'ouverture de l'année
drier de la république,
a eu des semaines d'an-
rtains peuples, 284. —
commencement de l'an-
hrétienne, 489. — Cor-
des années de l'hégire
es, 513. — L'ère d'Is-
du le calcul des années
qu'il n'était auparavant
ière de la commencer au
cle, IV, 322. — Invente

par les Égyptiens, VIII, 316. — Épo-
que où elle devrait commencer, XIII,
454. — Ses rapports et ses divisions
avec la mythologie païenne, 489.
Voyez aussi *Calendrier Julien*, *Cal-
endrier Grégorien* et *Grande année*.
Année des Romains. Réglée par
Numa, XIII, 306, 446. — A-t-elle
été primitivement de dix mois? 447
et 462. — Modifications dans le nom-
bre de jours et de mois, 449. —
Année dite de confusion, 451. — Le
poème des *Fastes* d'Ovide ne comprend
que les six premiers mois de l'année,
474. — *Fastes* des six derniers mois
par un poète de Dijon, 476. — Sé-
ries d'années en usage à Rome, 500.
— Comment les Romains comptaient
leurs années, XV, 162.
Années du monde, VI, 4. — Faits
révélés jusqu'à l'an du monde 1656,
2338 avant J. C., 5. — Partie de l'his-
toire sainte comprise entre les années
2338 et 1500 avant J. C., 6.
Années olympiques. Leur concor-
dance avec les années avant J. C., V,
378 et suiv., 482.
Anibal, amiral carthaginois.
vaincu près de Miles, XVII, 60. —
Est mis en croix par ses matelots,
et 82.
Anibal, fils d'Amilcar. Ravitaille
Lilybée et débarque un renfort,
VII, 134.
Anibal, le Rhodien. Force le blo-
cade de Lilybée, et porte des messages
aux assiégés, XVII, 136.
Anibal, fils d'Amilcar Barca.
naissance, XVII, 175. — Serment
fait au nom romain que son père
avait prêté, 265. — Asdrubal lui
donne le commandement en Espagne,
XII, 112. — Part que les Gantois prirent
dans les campagnes, 445. — Il succède à
Asdrubal, XII, 112, et XVIII, 7. —
Qui lui défère la direction des affaires
civiles et militaires en Espagne, 8.
— Traits dont il est peint par Tite-
Live, 9. — Il attaque les Oreades,
compagne d'Althéa et d'autres villes,
9. — Ouvre une seconde campagne
en Espagne, 15. — Succès qu'il obtint
contre les Carpétans, les Vac-
cés et les Oreades, 16. — Sommé
de se rendre, des ambassadeurs romains de

s'abstenir de toute entreprise contre
Sagonte, XVIII, 18. — Sa troisième
campagne en Espagne; siège de Sa-
gonte, 41 et suiv. — Nouvelle députa-
tion envoyée vers lui par les Romains,
42. — Il est blessé au siège de Sagonte,
ibid. — Insurrection des Carpétans et
des Oretans contre lui, 45. — Il ré-
prime leur révolte, et serre de plus près
Sagonte, 46. — Prend Sagonte, XII,
134, et XVIII, 48. — Les Romains
demandent qu'on leur livre, 48.
— Des députés gaulois viennent lui
offrir leurs services, 65. — Ses pré-
paratifs contre Rome; mines d'or
qu'il découvre, 68. — Son mariage,
69. — Laisse son frère Asdrubal en
Espagne, *ibid.* — Indices de ses
succès futurs, 87. — Il annonce à
son armée l'expédition qu'il va entre-
prendre, 100. — Va porter la guerre
en Italie, XII, 138. — Part de Car-
thagène; son itinéraire, XVIII, 101.
— Aventure merveilleuse qui lui ar-
rive à Etovisse, 103. — Il traverse
l'Èbre, les Pyrénées, et arrive à Rus-
cino, 104 et suiv. — Arrive sur les
bords du Rhône, XII, 141. — Passe
le Rhône, XVIII, 107 et suiv. —
Franchit les Alpes, XII, 143 et suiv.,
et XVIII, 109 et suiv. — Son itiné-
raire du Rhône à Turin, XII, 142 et
suiv., et XVIII, 112. — Relation
textuelle de Polybe sur le passage des
Alpes, 115 et suiv. — Narration de
Tite-Live, 122 et suiv. — Etat de la
question et ses principales difficultés,
XII, 148 et suiv., et XVIII, 127 et
suiv. — Hypothèse préférable, 133. —
Prend Turin, XII, 147, et XVIII,
140. — Bataille du Tésin, XII, 161,
et XVIII, 141 et suiv. — Singulier
spectacle qu'il offre à ses soldats avant
de les haranguer, 147. — Harangue
que lui prête Tite-Live, 148 et suiv. —
Ses promesses à ses soldats consacrées
par un sacrifice, 152. — Il traite avec
les Gantois Cisalpins et se les attache,
156. — Se rend maître par trahison
de Clastidium et des magasins de
l'armée romaine, 159. — Prépare une
embuscade à Sempronius, et y attire
les Romains, 161. — Bataille de la
Trébie, XII, 164, et XVIII, 163 et
suiv. — Échec qu'il essuie contre Sem-

proxius près de Plaisance, XVIII, 175. — Par représailles il s'empare de Victurnvies et y commet des actes de cruauté, 176. — Mécontentement contre lui dans la Gaule Cisalpine, *ibid.* — Il se dispose à passer en Étrurie, 177. — Son armée, assaillie dans les Apennins par un violent orage, y éprouve des pertes en hommes, en chevaux et en éléphants, 177 et 178. — Il renonce au passage des Apennins et retourne vers Plaisance, 179. — Attaque l'armée commandée par Sempronius, et le met en déroute, 180. — Pénètre dans l'Étrurie, par la Ligurie, à travers des marais, 181. — Flaminius le poursuit, 182. — Il continue péniblement sa marche à travers les marais de l'Étrurie, et y perd un œil, XII, 167, et XVIII, 197. — Flaminius s'avance au-devant de lui, 198. — Bataille de Trasimène, XII, 168, et XVIII, 199 et suiv. — Il attaque Spolète en Ombrie; il est repoussé, 208. — Ses marches et campements sur divers territoires, XII, 169, et XVIII, 208, 214 et 218. — Ses efforts inutiles pour entraîner Fabius à une bataille, XII, 170, et XVIII, 214 et 218. — Il marche sur Capoue, 214. — S'égare et arrive à Falerne, 215. — Observation fort sage de Condillac sur sa conduite, 222. — Son armée enfermée dans la campagne de Falerne, 224. — Stratagème qu'il emploie pour dégager son armée, XII, 171, et XVIII, 225 et 228. — Il va camper sur le territoire des Allifes, 227. — Épargne une terre de Fabius, 239. — Succès de Minucius contre lui, à Géronium, XII, 173, et XVIII, 240. — Il engage un combat avec Minucius, et met ses légions en déroute, 246. — Forcé à la retraite par Fabius, 247. — Sa détresse et celle de son armée, 251. — Échec qu'éprouvent ses fourrageurs, 272. — Il tend un piège à l'armée romaine, *ibid.* — Son stratagème révélé, 274. — Son embarras, sa pénurie et sa retraite en Apulie, *ibid.* — Bataille de Cannes, XII, 175, et XVIII, 276 et suiv. — Son inaction après la victoire de Cannes lui est reprochée par Maharbal, 295. —

Prix qu'il fixe à la rançon d'un esclave, d'un allié et d'un Romain, XVIII, 303. — Ses regrets de n'avoir point immédiatement marché sur Rome, 304. — Examen de la question s'il eût réussi à s'emparer de Rome ou s'il eût échoué, 305 et suiv. — Tableau de ses marches après la bataille de Cannes, 326. — Il s'empare de Compsa, et marche sur Naples, *ibid.* — Les Capouans s'allient à lui d'après les suggestions de Vibius, 337. — Son entrée à Capoue, 339. — Il dine chez Pacuvius, 340. — On lui livre Décimus Magius, 344. — Il passe sur le territoire de Nole, 353. — Assiège Nucérie, 355. — Revient sur Nole, y est battu par Marcellus, et se replie sur Acerra, 360. — Prend et pille Acerra, et se replie ensuite sur Casilinum, 361. — Échoue devant cette ville, et prend ses quartiers d'hiver à Capoue, 363. — S'y amollit ainsi que son armée, *ibid.* et suiv. — Indignes traitements qu'il fait subir aux prisonniers romains, 366. — Jugemens portés sur son caractère et ses vices, *ibid.* et suiv. — Il serre de plus près le blocus de Casilinum, 370. — S'empare de Consentia, Crotona et Locres, 393. — La nouvelle de ses victoires parvient à la cour de Philippe en Macédoine, XII, 217, et XVIII, 404. — Ambassade que lui envoie Philippe, *ibid.* — Traité entre lui et Philippe, 405 et suiv. — Il revient sur Cannes, et campe sous ses murs, 413. — Repoussé dans ses attaques, il retourne à son camp de Tifate, 414. — Les Samnites implorent ses secours, 421. — Il promet aux Samnites de marcher sur Nole et d'y attaquer Marcellus, 422. — Son armée investit Nole, 423. — Vaincu à Nole, il prend ses quartiers d'hiver en Apulie, 426. — Sa position militaire, 441. — Rappelé par les Capouans, il revient à son camp de Tifate, 454. — Cherche inutilement à s'emparer de Pouzzoles, 455. — On lui offre de mettre Tarente à sa disposition, *ibid.* — Son nouvel échec à Nole; il part pour Tarente, 459. — Raison de ses succès et de sa décadence, 463. — Ses émissaires engagent Adranodore

la raison d'un es-
et d'un Romain,
es regrets de n'avoir
ement marché sur
xamen de la question
empereur de Rome ou
305 et suiv. — Ta-
arches après la ba-
326. — Il s'empare
marche sur Naples,
ponans s'allient à lui
stions de Vibius, 337.
Capoue, 339. — Il
ius, 340. — On lui li-
us, 344. — Il passe sur
Nole, 353. — Assiège
— Revient sur Nole,
Marcellus, et se repille
360. — Prend et pille
repille ensuite sur Casti-
— Échoue devant cette
ses quartiers d'hiver à
— S'y amollit ainsi
ibid. et suiv. — Indi-
cations qu'il fait subir aux pri-
sons, 366. — Jugements
n caractère et ses vices,
— Il serre de plus près le
asilinum, 370. — S'ém-
entia, Clotone et Locres,
nouvelle de ses victoires
la cour de Philippe en
XII, 217, et XVIII, 404.
le que lui envoie Philippe,
té entre lui et Philippe,
— Il revient sur Cannes,
us ses murs, 413. — Res-
ses attaques, il retourne à
Tifate, 414. — Les Sam-
ent ses secours, 421. —
ux Samnites de marquer
d'y attaquer Marcellus,
armée investit Nole, 423.
Nole, il prend ses quar-
en Apulie, 426. — Sa
litaire, 441. — Rap-
Capouans, il revient à
Tifate, 454. — Cherche
à s'emparer de Pouzzol-
On lui offre de mettre Tri-
position, *ibid.* — Sa
c à Nole; il part pour
9. — Raison de ses suc-
à décadence, 463. —
engagent Adranodure

surper le pouvoir à Syracuse, XVIII,
477. — Affaiblissement de son ascen-
dant et de ses forces, 527. — Il cherche
à surprendre Tarente et Thurium,
XIX, 58. — Détache Haunon au se-
cours de Capoue, 66. — Envoie un
faible secours aux Capouans, 70. —
Vient à son secours, et attaque l'armée
des consuls, 76. — Combat en Lucanie
contre Centenius Pénula, qui, vaincu,
périt avec ses légions, 78. — Passe
en Apulie, y surprend et détruit les
troupes du préteur Cu. Fulvius, 79
et suiv. — Abandonne le blocus de
la citadelle de Tarente et marche au
secours de Capoue, 106. — Oblige de
lâcher en retraite, 108. — Marche
sur Rome pour opérer une diversion,
et campe à huit milles de ses murs,
109, 110 et 113. — Se poste à trois
milles de Rome et s'avance jusqu'à la
porte Colline, 115. — On veut le
champ sur lequel il campe, 116. —
Il vend par représailles les boutiques
du Forum, et campe près la porte Ca-
pène, 117. — Itinéraire de sa retraite
et pillage du temple de la déesse Fé-
ronia, 118. — Il est attaqué au passage
du Léris, et perd une partie de son
butin, 119. — Tombe sur le camp
d'Appius, et lui tue beaucoup de
monde, *ibid.* — Forcé de s'éloigner de
Capoue, il gagne la Lucanie et ensuite
le Bruttium, *ibid.* — A quels faits
Polybe réduit son expédition sur
Rome, 120. — Plaintes que les Ca-
pouans lui adressent par lettres, 121.
— Il défait Fulvius Centumalus, qui
voulait reprendre les villes de l'A-
pulie, 169. — Cet échec de Fulvius
vengé par Marcellus, 170. — Pour-
suivi par Marcellus jusque dans l'A-
pulie et rejoint à Venouse, 172. —
Suivi et harcelé par Marcellus dans le
Bruttium, 212 et suiv. — Vainqueur
de Marcellus près de Canusium, 214
et 215. — Vaincu le lendemain par
Marcellus, 216. — Ruse tramée par
lui à Métaponte déjouée par Fabius,
224. — Il surprend et taille en pièces
les troupes romaines envoyées de Ta-
rente au siège de Locres, 262. — Em-
buscades qu'il tend à Crispinus et à
Marcellus, et dans lesquelles ils tom-
bent, 263. — Usage qu'il fit de l'an-

neau de Marcellus, XIX, 265. — Hon-
neurs funèbres qu'il fait rendre à Mar-
cellus, 266. — Force les Romains à le-
ver le siège de Locres, 269. — On lui
oppose Claudius Néron, 273. — Prépa-
ratifs à Rome pour lui résister, 276. —
Vaincu par Néron, il se retire en Apu-
lie, 279 et 280. — On intercepte les
messages que lui adresse son frère As-
drubal, 280. — On jette dans son camp
la tête de son frère Asdrubal, 292. —
Il se retire dans le Bruttium, et y con-
centre toutes ses forces, 293. — Se
tient sur la défensive contre les consuls
Cécilius Métellus et Véturius Philo,
301. — Ses efforts pour reprendre Lo-
cres, 353. — Il se retire à l'arrivée de
Scipion, 354. — Est vaincu par Sem-
pronius, et ne hasarde plus de rencon-
tre, 386. — Reçoit l'ordre de revenir
à Carthage, 413. — Sa position pres-
que désespérée en Italie, 432. —
Il quitte l'Italie, et se dirige vers l'A-
frique, 436. — Solennelles actions de
grâces à Rome pour son départ, 438.
— Ce qu'il fit et laissa faire en éva-
cuant l'Italie, 440 et suiv. — Son ar-
rivée en Afrique, 446. — Il reçoit des
secours de tous les points de l'Afrique,
449. — Carthage lui ordonne de ve-
nir camper à Zama, 450. — Tentative
de négociation avec Scipion, XII,
245, et XIX, 451. — Nouvelles né-
gociations avec Scipion, 452 et suiv.
— Une grande bataille est résolue;
dispositions stratégiques de son ar-
mée, 456. — Préludes, incidents, et
résultats de la bataille de Zama, XII,
245, et XIX, 460. — Il regagne
Adrumète, et de là se rend à Carthage,
465. — Est d'avis qu'on accepte les
conditions de paix imposées par Sci-
pion, 470. — Se réfugie à la cour
d'Antiochus, qui s'engage à le livrer
aux Romains, XII, 262, et XIX, 470.
Annibal Caro. Voyez Caro.
Annius (Lucius), préteur latin.
Son discours au sénat romain, XV,
422 et suiv. — Demande que les La-
tius fournissent un des deux consuls
et la moitié du sénat, 424. — Son
évanouissement et sa chute en sor-
tant du sénat, 425. — Examen de ses
propositions, 426.
Annius de Piterbe. Attribue à Xé-

nophon l'ouvrage intitulé *Æquinoxia*, XI, 39. — Son jugement sur Antioche-Live, XIII, 165.

Annuaire mahamétan, IV, 162. — Distinction de l'almanach courant (*Takwim*) et de l'almanach perpétuel (*Rusnam* ou *Rouz-nameh*), 163. — Causes diverses d'irrégularité dans les années de l'Hégire, *ibid.* — Indications fournies par le *Rusnam*, 165.

Annuaire. Indication de quelques annuaires remarquables du dix-huitième siècle, IV, 14. — Nos modernes annuaires pouvaient-ils fournir la matière d'un poème? 159.

Annus. Étymologie de ce mot, III, 198.

Anonyme de Ravenne, VI, 263.

Anquetil, IV, 404.

Anselme. Son mémoire dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, VII, 114.

Anselme de Cantorbery, VI, 227.

Anser (l'historien), XII, 334.

Antalcidas. Envoyé par les Lacédémoniens vers Tiridaze pour faire la paix, XI, 327. — Revient d'Asie, où il a négocié une alliance avec le roi de Perse, VI, 62, et XI, 337. — Son traité apprécié par Gillies, 338. — Suites immédiates de son traité, 339.

Antandros. Prise par les exilés de Mitylène et d'autres Lesbiens, X, 178. — Les Athéniens empêchent les Mityléniens de la fortifier, 184.

Anthème, VI, 139.

Anthestérion. Fêtes de ce mois grec, IV, 90.

Antias (Valérius), XIII, 45.

Antiates (Les). Expédition envoyée contre eux par les Romains, XIV, 94. — Une guerre contre eux nécessite chez les Romains la nomination d'un dictateur, 552. — Camille leur livre une bataille sanglante, XV, 212. — Vaincus par Valérius Corvus, 379. — Les éperons de leurs galères décorent la tribune aux harangues des Romains, 453. Voyez aussi *Antium*.

Anticyre. Prise par les Romains, qui la laissent aux Étoliens, XIX, 136.

Antigerio (beaucoup), XIV, 336.

Antigone. Son alliance avec Eumène de Cardie, XII, 681. — Sa

puissance relevée par des victoires navales, XII, 692. — Défait Eumène, et le met à mort, 711. — Parcourt et pille la Perse, 712. — Discorde entre lui et Séleucus, 714. — Poursuit Cassandre comme le meurtrier d'Olympias, 715. — La Grèce se partage entre lui et Cassandre, 716. — Porte la guerre chez les Arabes-Nabatéens, 718. — Paix avec Cassandre, 1752. — Maque et Ptolémée, 720. — La discorde se rallume entre lui et Cassandre, 722. — Il attaque Ptolémée, 726. — Bataille d'Ipsus, 730.

Antioche. Voyez *Ère d'Antioche* et *Ère Césaréenne d'Antioche*.

Antiochus. Fondateur de la cinquième académie, XX, 71.

Antiochus (L'Athénien). Il attaque la flotte de Lysandre en l'absence et malgré les ordres d'Alcibiade, XI, 252.

Antiochus III, dit le Grand, roi de Syrie. Guerre entre lui et Ptolémée au sujet de la Coélesyrie, XII, 205 et 206. — Villes de la Coélesyrie qui lui sont livrées, 206. — Révolte de Molon, gouverneur de la Médie, *ibid.* — Se défait de son ministre Hermias, 210. — S'empare de Séleucie et de plusieurs villes syriennes, 212. — Bataille de Raphie, 213. — Guerre entre lui et les Romains, 260. — Traité avec les Romains, auxquels il s'engage à livrer Annibal, 262.

Antiochus Épiphanes, roi de Syrie. Sa conduite singulière et ses manies, XII, 744 et suiv.

Antiochus Sidètes. Assiège Jérusalem, XII, 756.

Antipater, XII, 5. — Régent d'Antioche frère d'Alexandre, 674. — Révolte des soldats macédoniens, 675. — La guerre lamiaque éclate contre lui, 676. — Il s'empare d'Athènes, 677. — Discorde entre lui et Ptolémée, 679. — Il fait un nouveau partage des gouvernements, 680. — Sa mort, 682.

Antipater (Cælius), XIII, 44.

Antiphane de Rhodes, V, 462.

Antiphon, V, 453.

Antisthène, orateur, V, 453.

Antisthène, philosophe, V, 453.

— Chef de l'école cynique, XX, 56.

Ant
liu
Herni
la colo
Ant
Ant
VI, 11
Ave
Ant
Romain
les Vols
Ant
378.
Aou
IV, 128
Apè
Lacédém
Apelle
Apelle
Macedoi
trignes,
grâce et
Apen
éprouve
d'un orag
Aphét
seaux per
Aphro
les Athén
place, X
Aphth
— Son c
62.
Apicu
Apoca
Apollo
l'abrégé
287; XII
Apollo
Apollo
Apollo
aux Délie
Camille
qu'on doi
25 et 26.
au sujet
ven, 35
Camille
et 40.
Apollo
Apollo
mander

e par des victoires.
2. — Défait Eumène,
711. — Parcourt et
2. — Discorde entre
714. — Poursuit Cas-
meurtrier d'Olym-
Grèce se partage en-
dre, 716. — Porte la
s Arabes-Nabatéens,
avec Cassandre, 720.
mée, 720. — La dis-
e entre lui et Cassan-
Il attaque Ptolémée,
e d'Ipsus, 730.
oyez *Fre d'Antioche*
ne d'Antioche.

fondateur de la cin-
ie, XX, 71.

sandre en l'absence et
dres d'Alciade, XI.

II, dit le Grand, roi de
entre lui et Ptolémée
a Coelézyrie, XII, 205
lles de la Coelézyrie qui
es, 206. — Révolte de
rneur de la Médie, *ibid.*
le son ministre Hermias,
pare de Séleucie et de
les syriennes, 212. —
aphie, 213. — Guerre
les Romains, 260. —
es Romains, auxquels il
rer Annibal, 262.

Épiphané, roi de Syrie,
singulière et ses manies
suis.

Sidétès. Assiège Jérusa-
56.

XII, 5. — Régent d'An-
lexandre, 674. — Révolte
macédoniens, 675. — La-
aque éclate contre lui.
empereur d'Athènes, 677.
e entre lui et Ptolémée,
lit un nouveau partage de
nts, 680. — Sa mort.

(Cælius), XIII, 44.
e de Rhodé, V, 412.
e V, 453.

e, orateur, V, 453.
e, philosophe, V, 453.
école cynique, XX, 56.

Antium. Fabius propose d'y éta-
blir une colonie, XIV, 200. — Les
Hermiques et les Latins complètent
la colonie. *ibid.*

Antonine, VI, 95 et 96.

Antonin. Son itinéraire, II, 339;
VI, 116.

Anville (D'). Voy. *D'Anville*.

Anzur (Terracine). Prise par les
Romains, XIV, 554. — Reprise par
les Volsques, XV, 11 et 16.

Anysis. Son règne en Égypte, VIII,
378.

Août. Fêtes de ce mois à Rome,
IV, 128, et XIII, 477.

Apega, femme de Nabis, tyran de
Lacédémone, XII, 240.

Apelauve (Le mont). Victoire rem-
portée près de ce mont, par Philippe,
sur les Étoliens, XII, 193.

Apelle, V, 458.

Appellés, tuteur de Philippe, roi de
Macédoine. Son insolence et ses in-
trigues, XII, 195 et 199. — Sa dis-
grâce et sa mort, 203 et 204.

Appennin (Les). Pertus qu'y
éprouve l'armée d'Annibal par suite
d'un orage, XVIII, 177 et 178.

Apôtres (Les). Naufrage des vais-
seaux perses, IX, 397.

Apodiosta (Place d'). Défaite par
les Athéniens de la garnison de cette
place, X, 180.

Aphlone (Le rhéteur), VI, 138.
— Son opinion sur Hérodote, VIII,
62.

Apicius, VI, 125.

Apocalypse, VI, 113.

Apollodore. Doit-on s'occuper de
l'abrégé qui porte son nom? IV, 223,
287; XII, 301.

Apollodore (Le peintre), V, 458.

Apollodore de Géla, V, 462.

Apollon. Sa statue rendue par Datis
aux Déliens, IX, 297; XII, 415. —
Gamille lui voue une partie du butin
qu'on doit prendre sur les Vénéus, XV,
25 et 26. — Mécontentement à Rome
au sujet de l'accomplissement de ce
vœu, 35. — L'offrande vouée par
Gamille transportée à Delphes, 35
et 40.

Apollon (Horus). Voyez *Horus*.

Apolloniates (Les). Envoyent de-
mander la protection des Romains

par des ambassadeurs, qui sont insultés
par deux édiles, mais auxquels on
livre les coupables, XVI, 587. —
Leur noble vengeance, 588.

Apollonide. Est dégradé et chassé
pour avoir été d'avis d'implorer la
clémence d'Artaxerce, XI, 476.

Apollonide. Païe à Syracuse en fa-
veur de l'alliance des Romains, XVIII,
482.

Apollonie. Se rend aux Romains,
XVII, 332. — Délivrée par le pré-
teur Valérius, XVIII, 510.

Apollonius, V, 457.

Apollonius de Rhodé. (Le poète),
XII, 13.

Apollonius de Tyane, XX, 105.

Apologie de Socrate, ouvrage de
Xénophon, XI, 84 et suiv.

Apostolo Zeno. Voyez *Zeno*.

Apôtres (Actes et épîtres des),
VI, 113.

Appel au peuple. Loi y relative
proposée par le consul Valérius Cor-
vus, XVI, 152.

Appien. Ses Annales romaines, I,
348; VI, 118; XIII, 190.

Appius Claudius (Le Sabin). Vient
s'établir à Rome, et forme avec ses
parents et ses clients la tribu Clau-
dienne, XIV, 38. — S'oppose à une
transaction au sujet de l'abolition des
dettes, 43. — Compromet son collè-
gue Publius Servilius en ne tenant
pas ses promesses, 66. — S'oppose à
ce que son collègue jouisse des hon-
neurs du triomphe, 67. — Propose
d'être un dictateur, 69. — S'oppose à
toute conciliation, *ibid.* — Mesures
extrêmes qu'il propose au sujet de la re-
traite de l'armée sur le mont Sacré, 74.

Appius Claudius, fils du Sabin. Élu
consul, XIV, 189. — Dureté de son
commandement militaire, 193. —
Est accusé par les tribuns, 195. — Sa
maladie et sa mort; son éloge funèbre,
196.

Appius Claudius (Caius). Élu con-
sul, XIV, 222. — Sommé de remplir
la promesse de son collègue au sujet
de la loi Tarentilla, 226.

Appius Claudius, neveu de Caius
Claudius. Nommé consul, XIV, 244.
— L'un des décemvirs, 245. — Ses
vues ambitieuses, 246. — Réçu dé-

ceuvrir avec de nouveaux collègues, XIV, 247. — Conçoit une passion criminelle pour Virginie, fiancée d'Ceilius, 259. — Fait arrêter Virginie comme esclave, 260. — Envoie l'ordre de retenir Virginus, 262. — Virginus comparait devant son tribunal, *ibid.* — Ordonne d'arrêter Ceilius, 266. — Sa fuite, 267. — Son crime dénoncé par Virginus à l'armée, qui marche sur Rome, *ibid.* — Accusé et saisi par Virginus, en appelle au peuple, 278. — Son arrestation et sa mort en prison, 279 et 280.

Appius Claudius, petit-fils du déceuvrir. Justifie les quartiers d'hiver et le casernement autour de Véies, XV, 8. — Son discours au sujet de trois projets de loi, 308 et suiv. — Remarques sur ce discours, 321.

Appius Claudius Cecus (l'Aveugle). Sa censure, XVI, 91. — Il permet aux Tulliens de déléguer à des esclaves publics le culte d'Hercole, *ibid.* — Frappé de punition céleste, *ibid.* — Description de son aqueduc par Frontin et de sa voie par Procope, 92 et suiv. — Troubles excités par son obstination à garder la censure, 102. — Menacé de la prison par le tribun Sempronius, 105 et suiv. — Traditions diamétralement opposées sur lui, 107. — Élu consul, il reste à Rome et laisse à son collègue le soin de la guerre, 120. — Son débat sur la question d'admettre les plébéiens aux fonctions sacerdotales, 148 et suiv. — Il brigue et obtient le consulat, 165. — Essuie en Etrurie des revers qui nécessitent l'aide de son collègue Volturnus, 171. — Insolent accueilli qu'il fait à ce collègue, 173. — Il fait le vœu d'élever un temple à Bellone, 175. — Construction de ce temple et inscription qu'Appius y fait mettre, *ibid.* — Arrivé en Etrurie, il est renvoyé par Fabius, 185. — Sa dictature, 424. — Il combat les propositions de paix avec Pyrrhus proposées par Cincas, 493. — Les fait rejeter et décréter la continuation de la guerre, 496. — Éloge de sa conduite par Cicéron et par Rollin, 497.

Appius Claudius Crassus. Sa campagne en Ombrie, XVI, 530. — Ses

rigueurs adoucies par des incursions équitables de la république, XVI, 531.

Appius Claudius Caudex, XVII, 200. Il invoque une ancienne amitié pour que Hieron renonce au siège de Messine, 25. — Explication de son surnom de *Caudex*, 26 et 29. — Bataille qu'il gagne sur les Carthaginois, 27. — Son retour à Rome et son triomphe, 27 et 28.

Appius Claudius. Il épie et suit les mouvements de la Sicile, XVIII, 446. — Conduit la flotte romaine devant Syracuse, 482. — Partage avec Marcellus le commandement des troupes et de la flotte, 503. — Se dispose à escalader les murs de l'Hexapyle, 504.

Appius Claudius Pulcher. Élu consul, XVIII, 544. — Commandements militaires dont il est chargé, XIX, 1. — Presse le siège de Capoue, 71. — Harcelé jusque dans ses retranchements, 75. — Reste chargé, comme proconsul, du siège de Capoue, 99. — Blessé au siège de Capoue, 107. — Annibal tombe sur son camp, et lui tue beaucoup de monde, 119. — Sa mort, 127.

Aoriès. Son règne en Égypte, VIII, 332.

Après, chef des Égyptiens, il est vaincu par les Cyrénéens, IX, 136.

Apulée, VI, 117; XX, 107.

Apuléius Pansa. Il assiège et prend Néquinum, XVI, 153 et 154.

Apulie (L'). Peuplades de l'Apulie soumises par les Romains, XVI, 57 et 58. — Soumission aux Romains de quelques villes, 81. — Le commandement de Varro en Apulie lui est continué pour un an, XVIII, 386. — Excursions de Fabius, 469. — Fulvius Centumalus veut reprendre quelques villes, XIX, 168.

Apulicus (Les). Ils reprennent les hostilités contre les Romains, X, 499.

Aqueduc appien, XVI, 92.

Aqueduc (Les), à Rome dans ses premiers siècles, XIII, 39.

Aquilus Florus (Caius). Son consulat, XVII, 71. — Sa campagne en Sicile, 76.

Aquilouie. Une armée samnite y est rassemblée, XVI, 207. — Prise

par les Ro-

incendiee,

Aquitaine

vient d'Es-

Arabes (

géographiqu-

ployé la sen-

mois avant

mois depuis

saïsons, 186.

par Mahom-

— Leurs dy-

de l'ère vul-

princes, leur-

ces au neuvi-

gaire, 194.

leurs scient-

Père vulgair-

VIII, 511.

par, IX,

438. — Leur

sophie. X.

scientifi-

Aristote,

monies sur

ques, 176.

Arabes-N

la guerre che-

dails sur ce

Arabie, V.

Aragon,

Arator, V.

Aratus,

igue achée-

conduite à l'

du tyran Aris-

Caphtyes par

accusés dans

est absent, i-

successeur, u-

à la préture

par Philippe

Arctus fils

comme préte-

87.

Arbace, r.

Arbèles. B.

ite, XII, 63.

Arbiane, v.

Arcaadiens

de Sparte, les

X, 260.

Arctus, XI,

Arcaadius,

ies par des menaces républicaine, XVI, 561.
dius Caudex, XVII, 209.
 e ancienne amitié pour
 nonce au siège de Média-
 nification de son surnom
 et 29. — Bataille qu'il
 Carthaginois, 27. —
 tome et son triomphe,

dius. Il érie et 221. Il
 la Sicile, XVIII, 446.
 flotte romaine devant
 — Partage avec Mar-
 azement des troupes
 503. — Se dispose à
 ours de l'Hexapyle, 504.
dius Pulcher. Élu con-
 4. — Commandement
 il est chargé, XIX, 17.
 iège de Capoue, 71. —
 e dans ses retranchemens
 Reste chargé, comme
 siège de Capoue, 99.
 iège de Capoue, 107.
 mbe sur son camp, et
 oup de monde, 119.
 27.
 égne en Égypte, VIII,

 des Égyptiens. Il est
 yréniens, IX, 136.
 117; XX, 107.
usa. Il assiège et prend
 VI, 153 et 154.
 Peuplades de l'Apulie
 Romains, XVI, 57.
 mission aux Romains de
 81. — Le commande-
 en Apulie lui est con-
 an, XVIII, 386. —
 Fabius, 469. — Fol-
 vent reprendre quel-
 4, 163.
 s). Ils reprennent les
 e les Romains, XV,

ien, XVI, 92.
 s), à Rome dans les
 , XIII, 39.
orus (Cains). Son
 71. — Sa campagne

 ne armée saumée r
 XVI, 207. — Prise

par les Romains, XVI, 214. — Est
 succédée, et disparaît, 215.
Aquitaine. Colonie phénicienne qui
 y vient d'Espagne, XVII, 436.
Arabes (Les). Leurs connaissances
 géographiques, II, 397. — Ils ont em-
 ployé la semaine, III, 75. — Leurs
 mois avant l'hégire, 139. — Leurs
 mois depuis l'hégire, 140. — Leurs
 saisons, 186. — Changement introduit
 par Mahomet dans leur année, 517.
 — Leurs dynasties fabuleuses, V, 27.
 — Leur puissance au huitième siècle
 de l'ère vulgaire, VI, 168. — Leurs
 princes, leur littérature et leurs scien-
 ces au neuvième siècle de l'ère vul-
 gaire, 191. — Leur littérature et
 leurs sciences au dixième siècle de
 l'ère vulgaire, 205. — Leurs mœurs,
 VIII, 511. — Leurs mœurs et leur
 pays, IX, 13, 337; XII, 429 et
 438. — Leur religion et leur philo-
 sophie, XV, 22. — Leurs travaux
 scientifiques. — Leur prédilection pour
 Aristote, 22. — Observations impor-
 tantes sur leurs travaux philosophi-
 ques, 176.
Arabes-Nabatéens. Antigone porte
 la guerre chez eux, XII, 718. — Dé-
 tails sur ce peuple, *ibid*.
Arabie, VI, 159. — Ses califes, 204.
Aracot, VI, 371.
Arator, VI, 158.
Aratus, XII, 11. — Chef de la
 ligue achéenne, 37 et 118. — Sa
 conduite à l'égard des Mantinéens et
 du tyran Aristomaque, 122. — Vaincu
 à Caphyes par les Étoliens, 183. —
 Accusé dans l'assemblée des Achéens,
 est absous, *ibid*. — A son fils pour
 successeur, 187. — Élu de nouveau
 à la préture, 204. — Empoisonné
 par Philippe, 231.
Aratus fils. Il succède à son père
 comme préteur des Achéens, XII,
 187.
Arbace, roi des Mèdes, XII, 425.
Arbéles. Bataille qu'y gagne Alexan-
 dre, XII, 630.
Arbiane, roi des Mèdes, XII, 425.
Arcaéliens (Les). Cléomène, roi
 de Sparte, les soulève contre sa patrie,
 XI, 260. — Leur guerre avec les
 Péloponnésiens, XI, 386 et suiv.
Arcadius, VI, 133.

Arcésilas, chef de la moyenne acadé-
 mique, XX, 71.
Arcésilaüs III. Rétabli à Cyrène
 par les Samiens, IX, 137. — Sa mort,
 138.
Archagathus (Le Grec). Il intro-
 duit à Rome la chirurgie, et y reçoit
 le surnom de *Carnifex*, XVIII, 61.
Archéologie. On y a compris des
 détails étrangers à l'histoire, I, 162.
 — Ouvrages y relatifs, VII, 219.
Archias (L'architecte), V, 457.
Archias (Le poète), XII, 326.
Archidamus, fils d'Agésilas. On lui
 confie la conduite d'une nouvelle ar-
 mée contre les Thébains, XI, 361. —
 Sa victoire à Midée, 377.
Archidamus, roi de Sparte. Son
 conseil des députés des villes du Pé-
 loponnèse mécontentes d'Athènes,
 X, 87. — Son discours comme chef
 de l'expédition contre Athènes, 108.
 — Il propose aux Athéniens d'entrer
 en composition, 109.
Archiloque, V, 397.
Archimède. Il défend Syracuse as-
 siégée par Marcellus, XVIII, 491.
 — Sa vie, ses inventions et ses tra-
 vaux, XII, 229, et XVIII, 491 et
 suiv. — Ravages opérés par ses ma-
 chines, 505 et suiv. — Sa mort,
 XIX, 45. — Détails donnés par Cicé-
 ron sur sa sépulture, 47.
Architectes, VI, 328.
Archives. Leur état avant la mort
 d'Alexandre, I, 111. — Voyez aussi
Chartes ou pièces d'archives.
Archives de Rome. La garde en est
 confiée aux questeurs urbains, XVI,
 264.
Archontat (L'). Sa réforme chez
 les Athéniens, VI, 27.
Archytas, V, 458, et XX, 49.
Ardéates (Les). Leur contestation
 avec les Ariciens au sujet d'un terri-
 toire, XIV, 352. — Ils tombent avec
 Camille sur le camp des Gaulois,
 XV, 75.
Ardée (Ville d'). Assiégée par
 Tarquin le Superbe et ses fils, XIII,
 392. — La discorde y éclate, XIV,
 501. — La faction populaire est secon-
 dée par les Volscques sous les ordres de
 Cluilius, et la noblesse sollicite l'assis-
 tance de Rome, 502. — Les Romains

y envoient une colonie, XIV, 504. — L'armée gauloise s'en approche en fourrageant, XV, 74.

Arctée, VI, 113.

Arctin (L'), VI, 396.

Arctin (Léonard), IV, 329, et VI, 357.

Arctins (Les). Sédition chez eux, XVI, 142 et 145. — Armée romaine envoyée à leur secours contre les Étrusques et les Gaulois, 429. — Défaite de cette armée, *ibid.*

Araxion (Le devin), XI, 519.

Argées (Les). Substituées par Hercule aux sacrifices humains, XIII, 198.

Argent. Voyez *Monnaie*.

Argent chez les Romains, XIV, 301. — Loi relative à son intérêt, XV, 355. — Réduction de son intérêt, 378. Voyez aussi *Monnaie à Rome*.

Argiens (Les). Guerre avec les Lacédémoniens, VIII, 132. — Récit d'une guerre que leur fait Cléomène roi de Sparte, IX, 262. — Récit de ce fait d'après Plutarque, 265. — Récit de ce fait d'après Pausanias, 267. — Refusent du secours aux Éginètes, 273. — Mille volontaires argiens et leur chef Eurybate tombent sous les coups de l'armée athénienne, 274. — Ne secourent pas les Grecs, 363. — Leur histoire, 521. — Leur alliance avec les Athéniens, X, 216. — Reprennent les hostilités contre les Epidauriens, 218. — Guerre et traité entre eux et les Lacédémoniens, 220. — Dispositions du traité avec Lacédémone, 222. — Recherchent l'alliance du roi de Macédoine, Perdicas, *ibid.* — Se révoltent contre Sparte, 223. — Combats entre eux et les Phlasiens, 227. — Aident les Athéniens contre Ornées, ville alliée de Sparte, 233. — Tentative de Sparte contre eux, 256. — Envahissent Phlasié, 260. — Chariclès est chargé d'inviter leurs hoplites à se joindre à lui, 267. — Expédition de Lacédémone contre les Argiens XI, 325.

Arginuses (Les). Victoire qui y est remportée par la flotte athénienne, XI, 253. — Les généraux vainqueurs sont condamnés à mort, 254. — Exécution du jugement sur six de ces généraux, XI, 259. — Alcibiade ne peut-être pas étranger à l'inique sentence prononcée contre eux, 263. — Belles paroles de Diomèdeon, l'un de ces généraux, *ibid.*

Argippéens (Les), IX, 47.

Argoli. Ses éphémérides, IV, 5, 346.

Argonautes (Les). Détermination de leur époque par Newton, V, 201. — Cette détermination réfutée par Fréret, Souciel et Whiston, 205. — Difficulté de fixer la date de leur expédition, 266. — Leurs petits-fils, chassés de Lemnos par les Pélasges, se réfugient sur le mont Taygète, IX, 127. — Leurs petits-fils se disent Minyens d'origine, et obtiennent à Sparte le droit de cité, 128. — Ces Minyens condamnés à mort sont sauvés par leurs épouses, *ibid.* — Une partie de ces Minyens se réfugient sur le territoire des Cancons et des Paroréates, et les autres accompagnent Théras à l'île de Calliste, appelée depuis Théra, 129. — Leur expédition, XII, 463. Leur passage dans la Celtique et dans la Ligurie, XVII, 430.

Argos. Ses rois, V, 282. — Ses rois de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., VI, 18. — Troubles en cette ville, X, 228. — Son territoire ravagé par les Spartiates, 259.

Argument négatif, I, 311.

Argyre (Isaac), IV, 326.

Argyropule (Jean), VI, 363.

Arciens (Les). Leur contestation avec les Arcètes au sujet d'un territoire, XIV, 352.

Aridée, frère d'Alexandre. Il succède à Alexandre, sous la régence de Perdicas, XII, 674. — Distribution des provinces d'Alexandre entre ses généraux, *ibid.* — Révolte des soldats macédoniens, 675.

Ariée. Il refuse la couronne de Perse que Cléarque proposait de lui donner, XI, 451. — Détaché du parti des Grecs par Artaxerce et Tissapherne, 457. — Conduit la retraite des Grecs, *ibid.* Se déclare l'ennemi des Grecs, 460.

Ariens (Les), IX, 337.

Arim
Arioc
Arist
Cléomène
d'Araïn
terre, et
l'Asie, I.
Athénien
Se retire
Thrace,
Arista
aux pièg
Rome, X
Arista
301.
Aristée
Aristée
Notice sur
Aristée
Aristid
Aristid
près de T
bravoure
415. — Il
me parmi
Xerxès, 4
dans l'arm
86. — N
Plutarque,
Aristipp
X, 56.
Aristipp
mes pour
Aristobu
Aristocr
Aristocr
sur les ser
47.
Aristodém
e, XI, 3
Aristodém
aut et les v
voient por
cile, XIV
Aristogite
pparque,
3; X, 24
Aristonac
mys de Sy
Aristomac
Aratus à s
Aristomén
les conce
3.
Ariston, a
A.A

ment sur six de ces gé-
59. — Alcibiade n'est
arranger à l'unique sen-
se contre eux, 263.
es de Diomède, l'un
e, *ibid.*
(Les), IX, 47.
éphémérides, IV, 5;

(Les). Détermination
par Newton, V, 205.
termination réfutée par
l et Whiston, 205.
xer la date de leur ex-
s. — Leurs petits-fils,
anos par les Pélasges, se
le mont Taygète, IX,
s petits-fils se disent
igine, et obtiennent le
it de cité, 128. — Ce
lammés à mort sont sau-
épouses, *ibid.* — Une

Minyens se réfugient
aire des Cancons et des
et les autres accompa-
à l'île de Calliste, appelée
a, 129. — Leur expé-
463. Leur passage dans
t dans la Ligurie, XVII,

rois, V, 282. — Ses rois
à l'an 834 avant J. C.
troubles en cette ville, X,
territoire ravagé par les
59.

négatif, I, 311.
saac), IV, 326.
le (Jean), VI, 363.

(Les). Leur contestation
éates au sujet d'un terri-
352.

rière d'Alexandre. Il suc-
ndre, sous la régence de
II, 674. — Distribution
es d'Alexandre entre ses
id. — Révolte des soldats
, 675.

efuse la couronne de Perse
e proposait de lui faire
— Détaché du parti de
rtaxerce et Tissapherne,
duit la retraite des Grecs
are l'ennemi des Grecs

(Les), IX, 337.

Animaspes (Les), IX, 16 et 49.

Aristote (L'), VI, 394.

Aristagoras de Milet. Il présente à
Cléomène, roi de Sparte, une table
d'airain où est tracé le circuit de la
terre, et l'engage à marcher contre
l'Asie, IX, 182. — Se ligue avec les
Athéniens contre Darius, 216. —
Se retire à Myrcine, et va de là en
Thrace, où il meurt, 225.

Aristarchus (L'orateur). Il se dérobe
aux pièges de Pyrrhus, et se rend à
Rome, XVI, 469.

Aristarque (Le grammairien), XII,
301.

Aristée (L'historien), XII, 13.

Aristés, fils d'Apollon et de Cyrène.
Notice sur lui, XII, 467.

Aristée de Proconèse, IX, 42.

Aristénète, VI, 138.

Aristide. Il revient de son exil au-
près de Thémistocle, IX, 411. — Sa
bravoure à la bataille de Salamine,
415. — Il découvre un complot tra-
mé parmi les Grecs en faveur de
Xerxès, 465. — Les Grecs enrôlés
dans l'armée perse sont par lui vaincus,
486. — Notions fournies sur lui par
Plutarque, 509.

Aristippe (Le philosophe), V, 458;
XX, 56.

Aristippe. Il enrôle des troupes grec-
ques pour Cyrus le Jeune, XI, 428.

Aristobule (L'historien), XII, 4.

Aristocratie. Voyez *Gouvernements*.

Aristocratie (L') à Rome. Fortifiée
par les services de Camille, XV,
47.

Aristodème. Armée qui lui est con-
cée, XI, 319.

Aristodème de Cumes. Il retient l'ar-
gent et les vaisseaux que les Romains
avoient pour acheter des blés en
Sicile, XIV, 92.

Aristogiton (Le Géphyréen). Il tue
l'appareur, tyran d'Athènes, IX,
55; X, 247; XII, 512.

Aristomachus. Son mariage avec
Aratus de Syracense, XII, 563.

Aristonaque (Le tyran). Conduite
Aratus à son égard, XII, 122.

Aristomène et Cléonnis. Fragments
sur les concernent, XII, 504, 586 et
3.

Ariston, acteur tragique. Il dévoile

les intrigues d'Adranodore à Syracuse,
XVIII, 477.

Aristophane. Il met en scène Mé-
ton, III, 307; V, 451.

Aristote, II, 315. — Contredit par les
conclusions de Wolf au sujet de l'au-
thenticité de l'Iliade et de l'Odyssee,
V, 315, 459. — Notions géographi-
ques qu'il fournit sur la Libye, IX,
151. — Alexandre a-t-il profité de ses
leçons? XII, 661. — Fondateur
d'une septième école; sa biographie
et ses doctrines, XX, 72 et suiv. —
Comment ont été transmis les ou-
rages d'Aristote, 75. — Sa Rhétorique et
sa Poétique, 76. — Sa Politique, ses
Morales, sa Logique, etc., 76 et suiv.
— Il y a dans ses œuvres six classes de
traités, 82. — Son Histoire des ani-
maux, sa Météorologie, etc., *ibid.* et
suiv. — Sa philosophie, 90. — Sa con-
damnation à Paris et ailleurs, 188.
— Effet des anathèmes lancés contre
lui, 189. — Sa première et ses plus
anciennes traductions, 191. — Sa
philosophie au seizième siècle, 230.
— Injures prodiguées à sa philosophie,
400.

Aristote, l'un des Trente, XI,
271.

Aristotélisme, XX, 90. Voyez aussi
Aristote, et *École aristotélique*.

Aristoxène, V, 458.

Armand de Zirczee, IV, 331.

Arménie (L'). Chronologie de ses
rois, V, 510. — Au premier siècle
avant J. C., VI, 101.

Arménie occidentale (L'). Les Dix
mille y entrent, XI, 489.

Arméniens (Les). Leurs mois, III,
145. — Leur année, 211. — Leur
ère, 503. — Mesure et division de
leur année civile et de leur année ec-
clésiastique, 504. — Systèmes de leur
date depuis leur réconciliation avec
l'Église latine, *ibid.* — Guerre avec
Cyrus, VIII, 214. — Leur roi est fait
prisonnier, 217. — Observations cri-
tiques sur leur guerre avec Cyrus,
221; IX, 338.

Arnaud de Brescia. Sa condamna-
tion. VI, 256.

Arnaud de Villeneuve, VI, 290.

Arnauld (Antoine), VI, 451. —
Comparé à Malebranche, XX, 308.

Arnauld (L'abbé). Son jugement sur la Cypopédie de Xénophon, VIII, 183.

Arnold, VI, 260.

Arowsmith. Ses cartes géographiques, II, 474.

Arpi, XVI, 55 et 56. — Un citoyen de cette ville vient offrir de la livrer aux Romains, XVIII, 520. — Assiégée et prise par les Romains, 523.

Arrien, II, 344. — Son texte sur l'époque de la mort d'Alexandre, V, 475 et 483; VI, 118. — Fait un supplément au Traité de la chasse de Xénophon, XI, 70; XX, 99.

Arsacides (Les). Leur dynastie, VI, 124.

Art d'écrire. Sa théorie adaptée par les anciens au genre oratoire, VII, 267. — Sa théorie générale peut se diviser en quatre sections, 287. — Les progrès et la décadence de l'art d'écrire en prose correspondent à l'état de la poésie, 296.

Art d'écrire l'histoire. Sa théorie, VII, 2. — Traité sur ce sujet depuis Cicéron jusqu'au commencement du dix-septième siècle, 34 et suiv. — La critique que Denys d'Halicarnasse fait de Thucydide est la première ébauche d'un traité en forme sur l'art des historiens, 38. — Au moyen âge, 44. — Traité sur ce sujet au quinzième siècle, 45. — Traité au seizième siècle, 47. — Traité au dix-septième siècle, 70. — Résumé de ses différentes règles, 73. — Traité au dix-huitième siècle, 108 et suiv. — Ses quatre lois fondamentales, 146 et suiv. 1^o Ne pas dire ce qu'on sait être faux, 147; 2^o Ne rien omettre de vrai, 153; 3^o Ne rien écrire par complaisance ou bienveillance, 171; 4^o Qu'il n'y ait aucune apparence d'animosité, 178. — Il ne peut pas être étudié dans les rhétoriques, 274. — Le sentiment poétique est nécessaire pour bien écrire l'histoire, 301.

Art oratoire, VII, 267. — Le mot *éloquence* n'est pas son synonyme, 272. — L'invention, dans l'art oratoire, se sous-divise en trois branches, 273.

Art théâtral. Voyez *Théâtre*.

Art de vérifier les dates. Opinion

de ses auteurs sur la naissance de J. C., III, 461. — Ses auteurs ont compris dans sept tableaux toutes les variétés du calendrier perpétuel, IV, 173. — Premières éditions de cet ouvrage, 390. — Troisième édition de cet ouvrage, 401. — Quatrième édition de cet ouvrage, 411.

Artaban, oncle de Xerxès. Ses avis contraires à une expédition contre Athènes, IX, 317. — Menacé par Xerxès, 318. — Ses visions nocturnes, 321. — Ses nouveaux conseils à Xerxès, qui le renvoie à Suse, 332.

Artabazane. Contestation entre lui et Xerxès au sujet du gouvernement de la Perse, IX, 311.

Artabaze, général perse. Après avoir assiégé Potidée et pris Olynde, il retourne vers Mardonius, IX, 433. — Se retire vers l'Hellespont après la bataille de Platée, 486. — Reentre en Asie, 499.

Artachée, directeur du canal creusé sur le mont Athos. Sa mort, IX, 357.

Artapherne. Il met à mort le Mésien Histiée, IX, 237. — Division qu'il fait de l'Ionie, 243.

Artaxerce Longue-Main. Son avènement, V, 466. — Lettre qui lui est adressée par Thémistocle, 467. — Message qu'il adresse aux Lacédémoniens intercepté par les Athéniens, X, 178. — Chronologie de ses successeurs, V, 469.

Artaxerce Mnémon, XI, 140. — Négociations de Pélopidas et des Athéniens auprès de lui, 378. — Son frère Cyrus le Jeune projette de le détrôner, 426. — Averti de ce projet par Tissapherne, 428. — Blessé par Cyrus le Jeune à la bataille de Canaxa, 438. — Renseignements fournis sur lui par Plutarque, 446. — Il prend le camp des Grecs, et s'empare de Phocécenne Myrto, 447. — Sa conférence avec Cléarque au sujet de la traite des Grecs, 456. — Promesse qu'il fait de reconduire les Grecs dans leur patrie, 457. — Il détache Artaban du parti des Grecs, *ibid.* — Jugement sur sa conduite, 463. — Exposition de sa vie et de son règne, 467 et suiv. — Placé par une révolution sur le trône de Perse, XII, 518. — Révolte

des É
Révo
neran
Artax
Art
taxerc
Ar
nom,
Art
Notio
IX, 5
Art
505.
Art
Art
Art
vaissea
port,
grecque
Art
d'avis
Grecs
Art
Art
pose, V
Artis
457. —
et suiv.
stanti
siècle
dans l'A
Art
nombre
166.
Arty
Arty
Arin
bres d'
Arin
Il est in
principa
342.
Arin
singulie
Arus
XIII, 4
Arva
Arve
Arva
est imp
césilai
Barcé, I
Asby
Asca
tre Tite

des Égyptiens contre lui, XII, 518. — Révolte de ses satrapes et de ses généraux, 538. — Il a pour successeur Artaxerce Ochus, 591.

Artaxerce Ochus. Il succède à Artaxerce Mnémon, 591.

Artaxercès. Signification de ce nom, IX, 276.

Artayctès, gouverneur de Sestos. Notions historiques sur lui et son fils, IX, 507 et 508.

Artaynta, nièce de Xercès, IX, 505.

Artés, roi des Mèdes, XII, 425.

Artémidore, VI, 118; XII, 323.

Artémisium, IX, 370. — Quinze vaisseaux perses sont pris dans ce port, 375. — Abandonné par la flotte grecque et occupé par les Perses, 399.

Artémise (La reine). Elle n'est pas d'avis que les Perses attaquent les Grecs sur mer, IX, 409.

Arthur Young. Voyez *Young*.

Articles dont un ouvrage se compose, VII, 628.

Artistes du siècle de Périclès, V, 457. — Du siècle d'Alexandre, *ibid.* et suiv. — Après la prise de Constantinople, VI, 370. — Au seizième siècle, 394. — Ce qu'ils gagnaient dans l'Asie, XI, 215.

Arts libéraux. Fixation de leur nombre à la fin du sixième siècle, XX, 166.

Artycas, roi des Mèdes, XII, 425.

Artynés, roi des Mèdes, XII, 425.

Arundel (Marbres d'). Voyez *Marbres d'Arundel*.

Aruns, neveu de Tarquin l'Ancien. Il est installé par son oncle dans la principauté de Collatie, XIII, 341 et 342.

Aruns, fils de Tarquin. Combat singulier entre lui et Brutus, XIV, 12.

Aruspices (Les) chez les Romains, XIII, 428.

Arvales (Les frères), XIII, 430.

Aryernes (Les). Voyez *Auvergnats*.

Aryandès (Le satrape). Son secours est imploré par Phérétime, mère d'Arceésilaüs III, IX, 138. — Il assiège Barcé, IX, 148.

Asbyats. (Les), IX, 140.

Ascagne. Désaccord à son sujet entre Tite-Live, Virgile et Denys d'Ha-

licarnasse, XIII, 240. — Son histoire d'après Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, etc., 254. — Il transporte les dieux pénates de Lanuvium dans Albe, 255 et suiv.

Ascelin. (Voyage d'), II, 384.

Asclépias, V, 462.

Asceus (Cecco d'). Voyez *Cecco*.

Asconius Pedianus, VI, 112.

Ascras (Malif), VI, 275.

Ascras Musa, VI, 274.

Asculum. Bataille en ce lieu entre Pyrrhus et les Romains, XVI, 502. — Prise par les Romains, 582.

Asdrubal, général carthaginois. Il dirige et commande des armées à Carthage, XVII, 120. — Vaincu par le proconsul Métellus, *ibid.* et suiv. — Crucifié à Carthage, 123.

Asdrubal, gendre d'Amilcar. Il fonde Carthage, XVI, 359. — Éclaircissements sur lui, 419 et suiv. — Est assassiné, XII, 112, et XVII, 421.

Asdrubal, frère d'Annibal. Laisé en Espagne pour la gouverner, XVIII, 69. — Il se retire en Lusitanie, 234. — Preuves qu'il donne de son habileté, 288. — Il reçoit des renforts et rapproche son camp de celui des Romains, 387. — Bat et soumet des tribus espagnoles révoltées, 388. — Reçoit l'ordre de passer en Italie; ses remontrances au sénat de Carthage, *ibid.* — Remplacé par Himilcon, 389. — Il lève des tributs et fait ses apprêts de départ, *ibid.* — Est défait dans une bataille sanglante, et son camp est pillé, 390 et 391. — Passe l'Albre et attaque les Romains, XIX, 93. — Est vaincu et mis en fuite, 94. — Son bouclier déposé au Capitole comme un des trophées de la victoire des Romains, 98. — Son armée cernée, 137. — Par quel stratagème lui et son armée parviennent à s'échapper, 138. — Avis de renforts qu'il doit amener en Italie, 205. — Abandonné par des princes espagnols, 229. — Attaqué par Scipion, qui le met en fuite et s'empare de son camp, 230. — Il prend la route d'Italie, 233. — Se dispose à passer les Alpes et à entrer en Italie, 271. — Les Romains envoient Livius Salinator au-devant de

lui, XIX, 273. — Préparatifs à Rome pour lui résister, 276. — Alarmes qu'il cause à Rome, 277. — Ses lettres à son frère Annibal sont interceptées, 280. — Il s'aperçoit de l'arrivée de Claudius Néron et des renforts amenés, 284. — Décampe la nuit, et s'é gare sur les rives du Métaure, 285. — Poursuivi, vaincu, il meurt les armes à la main, 287. — Sa tête emportée par Claudius Néron, 291. — Sa tête jetée dans le camp de son frère Annibal, 292.

Asdrubal le Chauve. Il reçoit la mission d'enlever la Sardaigne aux Romains, XVIII, 398. — Sa flotte jetée par une tempête sur les îles Baléares, 410. — Fait prisonnier par les Romains en Sardaigne, 419.

Asdrubal, fils de Giscon. Poursuivi par Scipion, XIX, 294. — Son armée en présence de celle de Scipion, 305. — Son armée, harcelée dans sa retraite, finit par être écrasée, 307. — Sa fuite, 308. — Hommage qu'il rend à Scipion, 310. — Vaincu par Scipion et Massinissa, 398. — Scipion prend connaissance de son camp et de ses forces, 406. — Prise et incendie de son camp et destruction de son armée, 408. — Il se retire à Andra, où il est assiégé par Scipion, 409. — Sa jonction avec Syphax, 410. — Vaincu par Scipion, 412. — Son projet d'incendier le camp romain, 427 et 428. — Décrédit dans lequel il tombe, 429. — Sa mort, 451.

Asédy, VI, 226.

Asellio (Sempronius), XIII, 45.

Asidate, seigneur perse. Xénophon tente un coup de main contre son château, XI, 542. — Il est pris quelque temps après avec tous ses trésors, 543.

Asie (L'). État de ses peuples, II, 422. — Thymbron y passe avec une armée, XI, 299 et 543. — Principal but des expéditions des Lacédémoniens en Asie, 316. — On en rappelle Agésilas, 319. — Ce qui s'y passait lors de la bataille de Cannes, XII, 181. — État des gouvernements des peuples de cette contrée d'après Hérodote, Thucydide, Xénophon et Polybe, 289. — Histoire de ses différents peu-

ples, XII, 417 et suiv. — Politique des Romains pour la soumettre, XVII, 219.

Asile (Droit d'), à Rome, XIII, 273.

Asiné. Cette ville est ravagée par les Athéniens, X, 179.

Asmonéens. Voyez *Ere des Asmonéens*.

Asopus. Mardonius va camper près de ce fleuve, IX, 459.

Aspadas, roi des Mèdes. Voyez *Astyage*.

Asphaltite (Le lac). Détails sur ce lac, XII, 719.

Assassins. Voyez *Bathéniens*.

Assemblées (Les). Celles où se exerçaient chez les Romains les droits politiques, XIV, 145.

Assidui. Ce qu'ils étaient chez les Romains, XIII, 369.

Assuérus. Controverse relative à son époque, V, 436.

Assyrie (L'). La chronologie de Diodore au sujet de ce pays est inexacte, IV, 205. — Chronologie entre les années 2348 et 1500 avant J. C., VI, 8. — Annales de l'an 1000 à l'an 883 avant J. C., 17. — Au huitième siècle avant J. C., 24. — Au septième siècle avant J. C., 29. — Annales de l'an 600 à l'an 323 avant J. C., 37. — Hérodote a-t-il écrit un ouvrage sur ce pays? VIII, 39.

Assyriens ou *Babyloniens* (Les), I, 116. — Ils ont employé la semaine, III, 75. — Origine qui leur est assignée par la Genèse, V, 135. — Origines assignées par les auteurs anciens, 136. — Systèmes des auteurs modernes sur ces origines, 137 et suiv. — Leur chronologie, 241. — Les annales des Perses sont des copies défigurées de l'histoire des Assyriens et des Mèdes, 251. — Leur chronologie, 281. — Obscurité de leurs annales, 330. — Chronologie controversée de leurs rois, 360 et suiv. — Sommaire de ce qu'Hérodote en dira, VIII, 99. — Cyrus conduit les Perses contre eux, 208. — Guerre de Cyrus contre eux, 224. — Les Hyrcaniens se joignent à Cyrus contre eux, 228. — Plan concerté entre Gobryas et Cadastar pour les attaquer, 245. — Traité

ronch
150.
l'expé
parati
Cyrus
d'aller
observ
de leu
et leur
lumes
Ast
sa tra
XIX,
Ast
neut e
Ast
Ast
Ast
120.
ciens et
des not
tème de
IV, 15.
eurent
par gro
— Don
naient le
— Elle
avant C
Socrate
état au
Asty
VIII, 14
Manda
Charge
Manda
pour être
Exerce u
Harpagu
font les
155. —
gager Cy
156. —
425.
Asty
Astym
cydide,
Asyeh
VIII, 37.
Atarax
Atella
Atham
des Aché
Athau
XVIII, 1

et suiv. — Politique de la soumettre, XVII.

d'), à Rome, XIII.

le villi est ravagée par X, 179.

Voyez *Ère des Arméniens* va camper près, X, 459.

roi des Mèdes. Voyez

Le lac). Détails sur 179.

Voyez *Bathéniens*.

(Les). Celles ou s'élevaient les Romains les droits

V, 145.

qu'ils étaient chez les I, 369.

Controverse relative à V, 436.

La chronologie de Diode ce pays est inexacte,

chronologie entre les années 1500 avant J. C., VI,

de l'an 1000 à l'an 887.

7. — Au huitième siècle 24. — Au septième

C., 29. — Annales de 323 avant J. C., 37. —

il écrit un ouvrage sur 39.

ou *Babyloniens* (Les),

ont employé la semaine, origine qui leur est assyrienne, V, 135. — Origine par les auteurs anciens.

Thèmes des auteurs modernes origines, 137 et suiv.

Chronologie, 241. — Les Perses sont des copies de l'histoire des Assyriens et

1. — Leur chronologie, autorité de leurs annales, chronologie controversée

360 et suiv. — Somme Hérodote en dira, VIII,

conduit les Perses contre le royaume de Cyrus contre les Hyrcaniens se joignent

contre eux, 228. — Contre Gobryas et Gadabacher, 245. — Traité

conclut par leur roi avec Cyrus, VIII, 250. — Discours de Cyrus au sujet de l'expédition contre eux, 253. — Préparatifs de cette expédition, 254. —

Cyrus charge trois députés indiens d'aller à la cour du roi d'Assyrie pour

observer ses desseins, 256. — Ordre de leur armée, 257. — Leurs impôts et leur commerce, 281. — Leurs coutumes, 282; IX, 336; XII, 417 et suiv.

Asatape. Cette place est punie de sa trahison et de ses brigandages, XIX, 311.

Astaque. Les Corinthiens reprennent cette ville, X, 113.

Asiabaraz, roi des Mèdes, XII, 425.

Astronomes allemands, VI, 371.

Astronomie (L'). Ses progrès, II, 420. — Différence entre celle des anciens et la nôtre, III, 97. — Influence des notions astronomiques sur le système des temps, 238. — Son antiquité, IV, 15. — Les premiers astronomes eurent besoin de distribuer les astres par groupes et par constellations, 17. — Données astronomiques qui contenaient les germes du paganisme, 26. — Elle était encore dans l'enfance avant Corébus, V, 344. — Ce que Socrate en pensait, XI, 99. — Son état au treizième siècle, XX, 203.

Astyage. Son règne en Médie, VIII, 148. — Le mariage de sa fille Mandane avec Cambyse, 149. — Charge Harpagus de tuer l'enfant de Mandane, *ibid.* — Reconnaît Cyrus pour être le fils de Mandane, 152. — Exerce une cruelle vengeance contre Harpagus, 154. — Réponse que lui font les magas au sujet de Cyrus, 155. — Artifice d'Harpagus pour engager Cyrus à s'armer contre Astyage, 156. — Vaincu par Cyrus, 158; XII, 425.

Atydumas, V, 462.

Astymaque. Sa harangue dans Thucydide, VII, 452.

Asychis. Son règne en Égypte, VIII, 378.

Atarantes (Les), IX, 144.

Atellaus. Voyez *Fables attelanes*.

Athamas, fils d'Éole. Traditions des Athéniens sur lui, IX, 375.

Athanaïe. Prise par Scipion, XVIII, 169.

Athanis, V, 461.

Athéisme. Peine contre ceux qui en sont accusés, XX, 245 et suiv.

Athénagoras. Son discours au sujet de l'expédition des Athéniens contre la Sicile, X, 243.

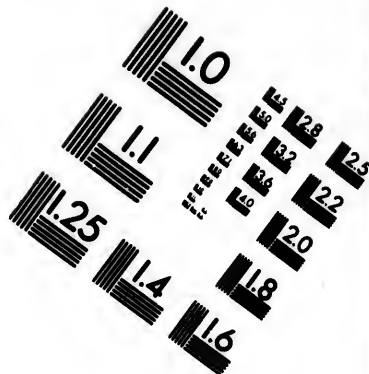
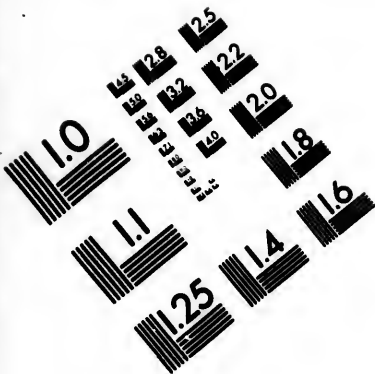
Athénagore, VI, 119.

Athéniens (Eudoxie). Voyez *Eudoxie*.

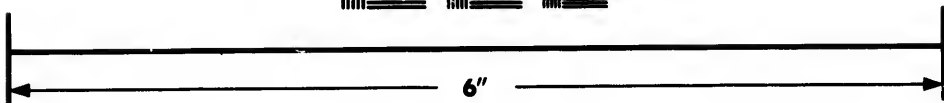
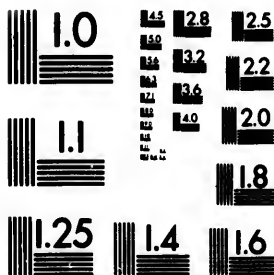
Athènes. Son texte sur la date de la mort d'Alexandre, V, 474; VI, 118. — Son jugement sur Xénophon, XI, 42.

Athènes. Description, par Thucydide, d'une peste qui ravagea la ville VII, 520. — On y lit l'ouvrage d'Hérodote, VIII, 32. — Usage de l'écriture et des livres à Athènes, IX, 185. — Elle recouvre sa liberté par la mort d'Hipparque, *ibid.* — Tyrannie d'Hippias, 195. — Les Pisistratides en sont chassés, 197. — Le peuple partagé par Clisthène en dix tribus, *ibid.* — Clisthène banni par un édit de Cléomène, 200. — Cléomène y entre, et en expulse sept cents familles, 201. — Cléomène en sort, *ibid.* — Clisthène et les sept cents familles rappelés, 202. — Sparte veut y rétablir les Pisistratides, 208. — Sociétés s'oppose à ce projet, 209. — Retour de Miltiade, 243. — Les Perses n'osent l'attaquer, 297. — Quitte par ses habitants, 402. — Prise, 405. — Détails fournis par Plutarque sur la prise de cette ville, 417. — Rivalité entre elle et Sparte d'après Diodore de Sicile, 444. — Reconstruction de ses murs, 447. — Facilité de corrompre ses magistrats, 451. — Mardonius s'en empare, et les habitants se retirent à Salamine, 453. — Les Spartiates arrivent à son secours, 458. — Abandonnée par Mardonius, qui y a mis le feu, *ibid.* — Intrigues d'Alcibiade pour y revenir, X, 309. — Alcibiade veut y rétablir l'oligarchie, 310 et 312. — Crimes de la faction oligarchique, 313. — Les Athéniens de Samos veulent combattre la faction oligarchique, 317. — La faction oligarchique renversée, *ibid.* — Xénophon y est né, XI, 14. — Xénophon en est banni, 20. — Xénophon y est rappelé et





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
24
25
26
28

01
01

s'abstient d'y rentrer, XI, 24. — Ressentiment de Xénophon contre elle, 169. — Sa constitution, *ibid.* — Xénophon en dit moins encore que Thucydide contre son gouvernement, 170. — Son gouvernement a cependant produit des grands hommes, un peuple illustre, 171. — Vues de réforme et d'amélioration dans son gouvernement par Xénophon, 174. — Xénophon insiste sur la nécessité d'y favoriser l'établissement et l'affluence des étrangers, 175. — Avantages commerciaux qui en résulteraient, 176. — Le prêt et les intérêts, 178. — La navigation, le commerce et l'exploitation des mines, 179 et suiv. — Ses revenus en cas de guerre augmentés par le nombre des esclaves et le produit des mines, 186. — Elle recouvrerait par la paix la suprématie maritime, 188. — Travaux de MM. Leronne et Boëckh sur les recettes et les dépenses de cette république, 193. — Système monétaire des Athéniens, 194. — Ses dépenses n'étaient pas réglées, chaque année, par budget, 221. — Nouvelle de la bataille navale remportée à Abydos par Alcibiade, 244. — Agis s'avance jusqu'à ses portes, 245. — Arrivée triomphale d'Alcibiade, 250. — Lysandre l'assiège par terre et par mer, 269. — Son sort mis en délibération dans une grande assemblée des Lacédémoniens et de leurs alliés, 270. — Ses murs sont abattus, *ibid.* — Gouvernement des Trente tyrans, 271 et suiv. — Lysandre y laisse une garnison, 271. — Terreur et émigration, 278. — Retour des fugitifs avec Thrasybule, qui s'empare de Phylé, *ibid.* — Nomination de dix magistrats, 282. — Amnistie générale, 283. — Ses murs rétablis par Conon, 297 et 326. — Son port attaqué par Téléutias, 337. — Sa situation politique comparée à celle de Sparte et de Thèbes, 352. — Jalouse et mécontente de Thèbes, elle traite de la paix avec Lacédémone, 355. — Négocie avec Lacédémone de la paix générale de la Grèce, 356, 358. — Députés lacédémoniens envoyés pour obtenir des secours, 369. — On y décide qu'on secourra les Spartiates,

XI, 370. — Lacédémone négocie un traité général d'alliance avec elle, 375. — Après le partage des conquêtes d'Alexandre, XII, 36. — Sa ruine projetée par Philippe, 613. — Prise par Antipater, 677. — Révolution démocratique qui s'y opère, 690. — Des commissaires romains y vont recueillir des lois, XIV, 243. Voyez aussi *Attique*.

Athéniens (Les). Nomenclature de leurs mois, III, 146. — Questions à l'égard de ces mois, 149. — Tableau de leurs mois comparés avec les nôtres, 164. — Ont-ils employé l'enneadécatéride? 305. — Examen particulier de leur année, IV, 77 et suiv. — Résumé des fêtes du premier semestre de leur année, 86. — Examen du second semestre de leur année, 89 et suiv. — Quel était leur mois intercalaire et le point de départ de leur année, 97. — Bizarrevie de la nomenclature de leurs mois, 99. — Leur archontes, V, 282. — Leurs annales politiques de 776 à 484 avant J. C., 400. — Leurs annales de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., VI, 17. — Réforme de leur archontat, 27. — Leurs révolutions politiques au cinquième siècle avant J. C., 54. — Au troisième siècle avant J. C., 79. — Vainqueurs des Béotiens et des Chalcidiens, IX, 203. — Origine de l'inimitié des Éginètes contre eux, 204. — Leur dispute avec les Mityléniens au sujet de Sigée, 215. — Ils rejettent l'ordre que leur donne Darius de recevoir Hippias, 216. — Leur ligue avec Aristagoras contre Darius, *ibid.* — Les Érétriens se joignent à eux, 217. — Leur deuil au sujet de la prise de Milet, 234. — Ils refusent de rendre les otages que leur avaient donnés les Éginètes, 270. — Leur ressentiment contre les Éginètes, 271. — Combat naval contre les Éginètes, 273. — Mille volontaires Argiens et leur chef Eurypate tombent sous les coups de l'armée athénienne, 274. — Darius veut les soumettre, *ibid.* — Ils accordent du secours aux Érétriens, 277. — Nomination de dix généraux, 278. — Ils demandent du secours aux Spartiates, 279. — Les Platéens vont

a leu
néra
taille
Milti
mic,
de M
dition
— A
donn
317.
des g
355.
— p
Delp
femme
sorient
— No
404.
près d
438. I
Alexan
voie u
répons
442. —
refusent
454. —
Lycidas
Spartiate
— Cont
grètes,
de devin
gent Sec
532. —
attribue
X, 28.
eux et le
sociation
es Corin
Potidée,
pèse en s
ours pr
ambassa
— Répor
venus à S
86. — T
es Spart
minace
acédém
nation d'
linerve,
acédém
pes, 93.
— délibé
parliatés
ains veul

acédémone négocie un
alliance avec elle, 375.
Partage des conquêtes
XII, 36. — Sa ruine
Philippe, 613. — Prise
677. — Révolution dé-
ni s'y opère, 690. —
vires romains y vont
rois, XIV, 243. Voyez

Les). Nomenclature de
I, 146. — Questions à
mois, 149. — Tableau
comparés avec les nôtre,
s employé l'ennéadécate.
— Examen particulier
te, IV, 77 et suiv. —
ètes du premier semestre
86. — Examen du se-
re de leur année, 89 et
el était leur mois inter-
point de départ de leur
Bizarrière de la nomes-
eurs mois, 99. — Leur
7, 282. — Leurs annales
776 à 484 avant J. C.,
eurs annales de l'an 1000
ant J. C., VI, 17. — Ré-
leur archontat, 27. —
itions politiques au cin-
le avant J. C., 54. — An-
ècle avant J. C., 79. —
des Béotiens et des Chl-
203. — Origine de li-
Éginètes contre eux, 204.
pute avec les Mityléniens
igée, 215. — Ils rejettent
leur donne Darius de re-
pins, 216. — Leur ligne
oras contre Darius, *ibid.*
riens se joignent à eux,
r deuil au sujet de la
et, 234. — Ils refusent de
otages que leur avaient
Éginètes, 270. — Leur
contre les Éginètes, 272.
naval contre les Éginètes,
les volontaires Argiens et
rybate tombent sous les
mée athénienne, 274. —
les soumettre, *ibid.* — Ils
u secours aux Érétriens,
mination de dix généraux,
demandant du secours aux
279. — Les Platéens vont

à leur secours, IX, 280. — Leurs gé-
néraux délibèrent s'ils livreront ba-
taille aux Perses, 281. — Ils donnent à
Miltiade le commandement de leur ar-
mée, 282. — Discours de Xerxès et
de Mardonius en faveur d'une expé-
dition contre Athènes, 315 et 316.
— Avis contraire à cette expédition
donné par Artabane, oncle de Xerxès,
317. — Violation par eux du droit
des gens envers des envoyés de Xerxès,
355. — Leur courage, 356. — Ré-
ponse que leur donne l'oracle de
Delphes, 357. — Ils font sortir leurs
femmes et leurs enfants de l'Attique, et
sortent eux-mêmes de leur ville, 402.
— Noms qu'ils avaient autrefois porté,
404. — Mission dont est chargé au-
près d'eux Alexandre fils d'Amynas,
438. Discours que leur adresse cet
Alexandre, 440. — Sparte leur en-
voie une députation, 441. — Leur
réponse à Alexandre et aux Spartiates,
442. — Leur générosité, 449. — Ils
refusent de se soumettre à Xerxès,
454. — Leurs excès envers le sénateur
Lyctidas et sa famille, *ibid.* — Les
Spartiates ne les secourent pas, 455.
— Contestation entre eux et les Té-
gates, 463. — Réponse que leur fait
le divin Tisamène, 470. — Ils assiè-
gent Sestos, 507. — Leur histoire,
532. — Jugement que Barthélemy leur
attribue sur l'ouvrage de Thucydide,
X, 28. — Rupture de la trêve entre
eux et les Péloponnésiens, 81. — Né-
gociations entre eux, les Corcyréens et
les Corinthiens, 82. — Ils assiègent
Potidée, 84. — Les villes du Pélopon-
nèse en sont mécontentes, 85. — Dis-
cours prononcé contre eux par les
ambassadeurs des Corinthiens, *ibid.*
— Réponse que font des Athéniens
venus à Sparte pour d'autres affaires,
86. — Trêve rompue entre eux et
les Spartiates, 87. — Leur prédo-
minance sur les Spartiates, 88. — Les
acédémions exigent d'eux l'ex-
tinction d'une offense faite à la déesse
Minerve, 92. — Ils demandent que les
acédémions expient deux sacrilè-
ges, 93. — Harangue de Périclès
à délibération sur les exigences des
Spartiates, 96. — Trois mille Thé-
bins veulent soulever Platée contre

eux, X, 107. — Partage des cités et
des îles de la Grèce entre eux et les
Lacédémions, *ibid.* — Archidamus
leur propose d'entrer en composition
avec Lacédémone, 109. — Conseil que
leur donne Périclès, 110. — Ils s'em-
parent de plusieurs villes du Pélopon-
nèse, 112. — Se jettent sur Mégare,
ibid. — Honneurs funèbres rendus à
leurs guerriers et discours de Péri-
clès à ce sujet, 113. — Ils mettent à
mort les députés de Sparte, 129. —
Phormion commande leur flotte, *ibid.*
— Leurs revers contre les Chalcidiens,
130. — Harangue de leurs généraux,
131. — Révolte des Lesbiens contre
eux, 134. — Ils assiègent Mitylène,
136. — La garnison de Platée se réfugie
chez eux, *ibid.* — Ils traitent avec les
Mityléniens, 137. — Délibèrent sur
la vengeance à exercer contre les Mi-
tyléniens, 138. — Fournissent vingt
vaisseaux aux Léontins, 149. — Sou-
mettent les îles Ioniennes, 150. —
Preignent Mylès, et Messane se rend
à eux, 151. — Leur expédition contre
Mélus, Oropé et Tauagra, *ibid.* —
Ils attaquent Lencaée, 153. — Leur
échec auprès de Nessa, 158. — Ils dé-
font les Locriens, *ibid.* — Leur des-
cente sur la côte d'Himère, 164. — Ils
s'emparent de Pylos et repoussent les
Lacédémions qui voulaient repren-
dre cette île, 167. — Armistice conclu
entre eux et les Lacédémions, 169.
— Ils mettent une garnison à Pylos,
174. — Combats entre eux et les
Corinthiens, 175. — Leur cruauté
envers les Corcyréens, 176. — Ils pren-
nent Anactorium, 178. — Intercep-
tent un message du roi de Perse Ar-
taxerce aux Lacédémions, *ibid.* —
Preignent Cythère, et ensuite attaquent
et ravagent Asiné et Hélos, 179. —
Défont les garnisons de Cortyrté et
d'Aphrodisia, 180. — S'emparent de
Thyrée, défendue par les Éginètes et
les Lacédémions, *ibid.* — Ligue contre
eux, conseillée au congrès de Gêla
par Hermocrate, 181. — Ils font une
tentative contre Mégare, et prennent
Nicée, 182. — Empêchent les Mitylé-
niens de fortifier Antandros, 184. —
Sont vaincus par les Béotiens près de
Délium, 186. — Sont défaites par les

Sicyoniens, X, 186. — Conclusion d'une trêve avec les Spartiates, 189. — Leur alliance recherchée par Perdiccas, roi de Macédoine, 195. — Ils veulent reprendre Scione et Mendé, *ibid.* — Se retirent de Scione, mais en y laissant des troupes, 196. — Sont défaits près d'Amphipolis, 202. — Leur traité avec Sparte, 204. — Nouvelle transaction au sujet de ce traité, 206. — Ils reprennent Scione, 209. — Rétablissent les bannis de Délos, *ibid.* — Panactum leur est rendue par les Béotiens, *ibid.* — Leurs négociations avec les députés de Sparte empêchées par la ruse d'Alcibiade, 210. — Leur alliance avec les Argiens, les Éléens et les Mantinéens, 216. — Ils retirent leurs soldats de l'Épidaurie, et sont abandonnés de leurs alliés, 222. — Conférence entre leurs députés et les magistrats Méliens, 223. — Leurs combats contre les Spartiates et les Corinthiens, 227. — Secours que les Égestains leur demandent pour faire la guerre à Scélinonte et à Syracuse, 232. — Aidés par les Argiens, ils attaquent et rasent Ornées, 233. — Inquiètent la Macédoine, *ibid.* — Délibèrent d'envoyer en Sicile une flotte sous le commandement d'Alcibiade, de Nicias et de Lamachus, 234. — Départ de cette flotte, 242. — Discours d'Hermocrate et d'Athénagoras au sujet de cette expédition, 243. — Ils se réunissent à Corcyre avec leurs alliés, 245. — Ils sont dupes des Égestains, *ibid.* — Invasions entre leurs trois généraux, 246. — Ils rappellent Alcibiade, *ibid.* — Bataille de Léontium, qu'ils envoient à leur armée à Samos, 249. — Ils recherchent l'alliance de Camarina, 251. — Recherchent l'alliance des Sicules, des Carthaginois et des Tyrséniens, 253. — Ravagent Mégare, traitent avec Centoripe, se retirent à Catane, et reçoivent un renfort, 255. — Assiègent Syracuse, et perdent leur général Lamachus, 256. — Se portent à Argos, 259. — Vainqueurs dans un premier combat contre les Syracusains, ils sont vaincus dans un second, 264. — Nicias leur demande un renfort, 265. — Combat entre eux et les Syracu-

sains près des lignes de Plemmyrium, X, 267. — Leur fâcheuse position en Sicile et dans leur propre pays, *ibid.* — Combat près de Naupacte entre eux et les Corluthiens, 270. — Attaques sur terre et sur mer par les Syracusains, *ibid.* — Secours par de nouvelles forces de Démosthène et d'Épimédon, 271. — Leur tentative sur l'Épipole, *ibid.* — Délibération de leurs généraux sur le projet de quitter la Sicile, 273. — Combat naval entre eux et les Syracusains, 274. — Ils repoussent Gylippe sur terre, et éloignent un bâtiment lancé pour incendier leur flotte, 275. — Leur dernière résolution, et harangue qui leur est adressée par Nicias, 276. — Ils sont vaincus dans un combat naval contre les Syracusains, 280. — Leur retraite, et harangue de Nicias, 282 et 281. — Ils sont massacrés, 290. — Leur captivité, 291. — Position désastreuse de leurs prisonniers, 292. — Quelques-uns vendus comme esclaves peuvent rentrer dans leur patrie, *ibid.* — Conséquences de leurs désastres en Sicile, 303. — Ils sont abandonnés de leurs alliés, 304. — Se soutiennent par leur activité, 305. — Révolte en leur faveur du parti populaire à Samos, 306. — Ils obtiennent des avantages dans des combats contre les Laocédémoniens, *ibid.* — Leur nouveau système politique les prive de plusieurs alliés, 313. — Leur nouvelle constitution, 314. — Ils tentent de négocier avec les Laocédémoniens, qui les attaquent, 315. — Nouvelle tentative de négociation, 316. — Réputation qu'ils envoient à leur armée à Samos, *ibid.* — Ceux de Samos se décident à combattre à la fois et les Péloponnésiens et l'oligarchie à Athènes, 317. — Ils sont défaits près du port d'Erétrie, et l'Eubée se soulève contre eux, 320. — Victoire remportée près de Seatos par leur flotte sur celle des Péloponnésiens, *ibid.* — Rencontre de leurs ambassadeurs avec ceux de Sparte, XI, 249. — Leur ambassadeurs arrêtés par Pharnabaz pendant trois ans, *ibid.* — Ils sont défaits dans une bataille navale par la flotte de Lyсандre, 251.

lignes de Plemmyrium, leur fâcheuse position en leur propre pays, *ibid.* — Les de Naupacte entre eux, 270. — Attaqués sur mer par les Syracusains. Secourus par les nouvelles Démotiens et d'Enna. — Leur tentative sur *ibid.* — Délibération de eux sur le projet de quitter. — Combat naval entre cracusains, 274. — Ils retirent sur terre, et décident lancé pour incendie, 275. — Leur dernière et baraque qui leur est Nicias, 276. — Ils sont dans un combat naval contre Nicias, 280. — Leur retraite de Nicias, 282 et 283, massacrés, 290. — Leur 291. — Position des leurs prisonniers, 292. — Masses vendus comme esclaves dans leur patrie, *ibid.* — Evénements de leurs désastres, 303. — Ils sont abandonnés alliés, 304. — Se soutiennent activité, 305. — Réussissent par faveur du parti populaire, 306. — Ils obtiennent des dans des combats contre les Athéniens, *ibid.* — Leur nom politique les prive d'alliés, 313. — Leur constitution, 314. — Ils tentent avec les Lacédémoniens, 315. — Nouvelle négociation, 316. — De qu'ils envoient à leur armée *ibid.* — Ceux de Samos se combattre à la fois et les Athéniens et l'oligarchie à Athènes. — Ils sont défaites près de Sicile, et l'Eubée se soulève, 320. — Victoire remportée par leur flotte sur les Péloponnésiens, *ibid.* — De leurs ambassadeurs avec Sparte, XI, 249. — Leur succès arrêtés par Pharnabazus, *ibid.* — Ils sont dans une bataille navale contre de Lysandre, 252.

Équipent une nouvelle flotte, XI, 253. — Victoire aux Arginusés, *ibid.* — Repeatir du peuple le lendemain de l'exécution des généraux vainqueurs aux Arginusés, 260. — Leur flotte détruite à Egos-Potamos, 267. — Proposition d'alliance qui leur est faite par les Thébains, 310. — Ils se déclarent pour les Thébains, 311. — Négociations auprès de Tiribaze, 327. — Réflexions morales et politiques sur leur guerre avec Lacédémone, 331. — Ils assiègent Égine, 336. — Sont forcés de souscrire au traité d'Antalcidas, 337. — Équipent une flotte et secourent les Béotiens, 351. — Reprennent l'empire de la mer, 352. — Rassemblent les députés des villes grecques au sujet du traité avec le roi de Perse, 366. — On propose de leur donner le commandement de la flotte, 375. — On décide que le commandement tant sur terre que sur mer sera alternativement donné aux Athéniens et aux Lacédémoniens, 376. — Réunion à Corinthe des deux armées athénienne et lacédémonienne, *ibid.* — Leurs négociations auprès d'Artaxerce, 378. — Ils ne savent plus quelle cause ils doivent servir, 385. — Ambassade du rhéteur Gorgias, XII, 538. — Leur expédition contre la Sicile, 539. — Malheureuse issue de cette expédition, 542. — Délivération sur le traitement à faire subir à leurs prisonniers, 543 et suiv. — Entreprises de Philippe contre eux, 606. — Ils réclament auprès de Polysperchon l'exécution du traité, 689. — Cassandre leur donne pour chef suprême Démétrius de Phalère, 693. — Ambassade romaine vers eux au sujet de la guerre d'Illyrie, XVII, 311. — Ils admettent les Romains aux mystères d'Eleusis, 342. — Leurs ambassadeurs engagent Philippe à terminer la guerre contre les Romains, XIX, 239. — *Athos* (Le mont). Canal qu'y fait creuser Xerxès, IX, 323. — Ce canal est traversé par sa flotte, 348. — *Attalus* (Famille des). Ses illustrations, ses tribunats militaires, ses consulats, XVII, 83. — *Attalus*. Voyez *Régulus*.

XX.

Attilius Balbus (Caius). Il soumet les Gaulois et les Liguriens, XVI, 288. — *Attilius Calatinus Serranus*. Il s'empare de Camarine, d'Enna, de Sittane (ou Hippone), de Camioe et d'Erbesse, et est repoussé à Lipari, XVII, 79. — D'où lui vient le surnom de *Serranus*, 82. — Il remporte sur les Carthaginois une victoire navale qui lui vaut un triomphe, 84. — Consul pour la seconde fois, 110. — Son retour à Rome, 112. — Nommé dictateur, 154. — Envoyé en Sicile, 160. — Il n'y marque son séjour par aucune tentative importante, *ibid.* — *Attilius* (Marcus). Élu consul, XVIII, 243. — Il prend le commandement de l'armée de Fabius, 250 et 251. — Reste à la tête des légions comme proconsul, 254. — *Atinius*. Son tribunat, XVI, 326. — *Atis*. Il rend aux Déliens une statue d'Apollon, IX, 297. — *Atlantes* (Les). Leur ère, V, 34; IX, 145. — Leur histoire et leur opinion sur la généalogie des dieux, XII, 442. — *Atlantide* (Ile), II, 409; XII, 474. — *Atlas*, roi des Atlantes, XII, 446 et 462. — *Atossa*. A-t-il été le nom de Sémiramis? V, 246. — *Atossa*, fille de Cyrus. Guérie par Démocède, IX, 26. — *Atrius d'Ombria*. Il prend le titre de consul, et se fait précéder de lieutenants, XIX, 319. — Sa punition, 321. — *Attale*, roi de Pergame, XII, 12. — Sa conduite, 755. — Il fait une descente dans l'île de Péparète, XIX, 239. — Entreprend avec Sulpicius Galba le siège d'Orée, 248. — Renonce à s'emparer de Chalcis, et prend Cynus, 250. — Retourne à Pergame pour se défendre contre le roi de Bithynie, *ibid.* — *Attane*, roitelet turdétan. Sa défection en faveur des Romains, XIX, 307. — *Atticus*, XII, 322. — *Attila*. Ses expéditions, II, 353; VI, 141. — *Atlique* (L.). Les Lacédémoniens y pénètrent, X, 111. — Peste dans ce pays, 118 et suiv. — Incursions des

31

Péloponnésiens sur son territoire, X, 133. — Incurson de Cléomène, 137. — Peste et tremblements de terre en ce pays, 149. — Nouveaux tremblements de terre qui éloignent les Péloponnésiens, 150. — Envahie par Agis, roi de Sparte, 266. — Son territoire et sa population considérés relativement aux productions et à la consommation, XI, 196. — Sources de ses richesses, *ibid.* — Trois classes de fortunes particulières, *ibid.* — Tout son avoir estimé dans Polybe d'une manière erronée, 197. — Sa description géographique, 199. — Sa population en hommes libres et en esclaves, 200. — Son agriculture, 203. — Son commerce, 204. — Le prix de ses denrées, 205. — Son économie publique, 207 et suiv. Voyez aussi *Revenus publics, Commerce, Douanes, Domaines, Mines*, etc. — Avant Solon elle était divisée en quatre classes ou tribus, 226. — Nouveau cens établi par l'archonte Nausinique, 227. — Son trésor public, 230. — Équilibre des recettes et des dépenses, 235. — Son système financier, 236. Voyez aussi *Athènes*.

Atyades (Les). Leurs dynasties, V, 332.

Atys, amant de Cybèle, XII, 445.

Auchites (Les), XII, 440.

Aufidius (Cnéius), XIII, 45.

Augures (Les). Institués par Numa, XIII, 301; 426 et suiv.

Auguste. Il corrige le dérangement introduit dans l'année après la mort de Jules César, III, 213. — Son règne ou principat, VI, 108. — Il honore Tite-Live de ses bonnes grâces, XIII, 100. — Ses prêtres, 431. — Sa fête à Rome, 457. — Temple que les Lyonnais élèvent en son honneur, XVII, 457.

Augustins (Les), VI, 271.

Augustule, VI, 139.

Aulu-Gelle. Système qu'il attribue à Varron au sujet de l'époque d'Hésiode et d'Homère, V, 293; VI, 117. — Il appelle Hérodote conteur de fables, VIII, 61. — Sa notice sur Thucydide, X, 10. — Son jugement sur Xénophon, XI, 42; XX, 107.

Aurélien, empereur romain, VI, 122.

Aurélius Cotta. Rigueurs excessives de ce consul, qui fait dégrader quatre cents chevaliers romains, XVII, 116.

Aurélius Victor, VI, 138; XIII, 188. — Ce qu'il dit sur l'état du Latium avant Énée, 201 et 208.

Aurinz. Voyez *Oringis*.

Auronces (Les). Vaincus par le dictateur L. Furius Camille, XV, 379.

Aurunques (Les). Guerre sanglante avec les Romains et massacre de leurs prisonniers, XIV, 41.

Auschises (Les), IX, 140.

Ausens (Les), IX, 143.

Ausétans (Les). Vaincus par Scipion, XVIII, 169.

Ausone, VI, 137. — Son opinion sur la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, 172.

Ausone (Ville d'). Elle tombe au pouvoir des Romains, XVI, 85 et 86.

Ausones (Les). Défaits par les Romains, XV, 456.

Auspices (Les). Digression à ce sujet, XIII, 270.

Auspices à Rome, XVI, 210 et 211; XVIII, 373.

Australes (Terres). Voyages en ces lieux, II, 492.

Auteurs latins. Voyez *Littérature latine*.

Autolycus, V, 458.

Automne. Les Anglo-Saxons comptaient les années par automnes, III, 188.

Autorité paternelle. Voyez *Père*.

Auvergnats (Les). Vaincus et massacrés par les consuls Domitius Enobarbus et Fabius Maximus Allobrogique, XVII, 449.

Aventin (Le mont). Partage des terrains entre les plus pauvres plébéiens, XIV, 236.

Averani (Benedetto). Ses dissertations sur l'ouvrage de Thucydide, X, 49.

Averrhôts, VI, 265; XX, 186.

Avicenne, VI, 225; XX, 175.

Aviénus, VI, 144.

Avitus, VI, 139 et 158.

Avril. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 120; XIII, 366.

Azamenta ou vers saliens, XIV, 336.

Azivis. Ville bâtie en ce lieu, IX, 143.

B

B. Rigneurs excessives
 i fait dégrader quatre
 romains, XVII, 116.
 or, VI, 138; XIII,
 n'il dit sur l'état du
 ée, 201 et 208.
 ez *Oringis*.
), VI, 357.
). Vaincus par le dieu
 Camille, XV, 379.
 (es). Guerre sanglante
 is et massacre de leurs
 V, 41.
 (es), IX, 140.
 (es), IX, 143.
 (es). Vaincus par Sci-
 69.
 137. — Son opinion
 ie de Xénophon, VIII,
 le d'). Elle tombe au
 romains, XVI, 85 et 86.
 (s). Défaits par les Ro-
 56.
 (es). Digression à ce su-
 à Rome, XVI, 210 et
 373.
 (Terres). Voyages en res-
 .
 (ins). Voyez *Littérature*
 V, 458.
 Les Anglo-Saxons comp-
 nées par automnes, III,
 ternelle. Voyez *Péret*.
 (Les). Vaincus et mas-
 consuls Domitius Eoo-
 bius Maximus Allobro-
 449.
 Le mont). Partage des es
 e les plus pauvres plé-
 236.
 Benedetto). Ses disserta-
 ouvrage de Thucydide, X,
 VI, 265; XX, 186.
 VI, 225; XX, 175.
 VI, 144.
 I, 139 et 158.
 tes de ce mois à Rome,
 III, 366.
 ou vers siliens, XIV, 336.
 e bâtie en ce lieu, IX, 143.

Babylone. Sa description, VIII, 277. — Prise par Cyrus, 280. — Sa prise d'après Xénophon, 287. — Elle se révolte, et est assiégée par Darius, IX, 34. — Massacre des femmes, *ibid.* — Stratagème de Zopyre pour s'en emparer, 35. — Darius la prend et fait crucifier trois mille habitants, 36. — Notions sur cette ville, XII, 419 et 420. — Prédiction qu'Alexandre y mourra, 647. — Alexandre y rentre, *ibid.*
Babyloniens (Les). Leur mois, III, 143. Voyez aussi *Assyriens*.
Bacchantes (Les), XII, 450.
Bacchus. Son histoire, XII, 447. — Traditions des Atlantes sur ce dieu, 451. — Traditions des Grecs, 457. — Sa fête chez les Romains, XIII, 465.
Bacciolini (Poggio), VI, 356.
Bacis (Le devin). H prédit le désastre des Perses, IX, 473.
Bacon (Roger), IV, 325; VI, 201. — Son *Opus majus*, XX, 195. — Sa Physique, XX, 198 et 201.
Bacou de Verulam. Ses disgrâces et ses travaux, VI, 430. — Il divise l'histoire en naturelle et civile, VII, 194. — Son analyse des connaissances historiques, 205. — Ses ouvrages, XX, 252 et suiv. — Comparé à Descartes, 258 et 275. — Jugement sur sa philosophie, 260. — Injures prodiguées à sa philosophie, 400.
Bactres. Assiégée et prise par Sémiramis, XII, 418.
Bactriens (Les), IX, 336.
Badius (Le Capouan). Combat singulier entre lui et le Romain Crispinus, XIX, 76.
Baffin, II, 441.
Bagrada (Le fleuve), XVII, 90 et suiv.
Baif (Antoine), VI, 423.
Bailly. Son opinion sur la chronologie du *Bavagadam* des Indiens, V, 3. — Il a soutenu la réalité de quelques-unes des traditions autogénésiques des Perses, 24. — Réfutation de

cette opinion, 25. — Examen critique de son opinion sur l'astronomie antédiluvienne, 57.

Bajazet, empereur ottoman, VI, 339 et 353.

Balbin, VI, 122.

Balduccio (Jean), VI, 328.

Baléares (Iles). Une tempête jette sur ces îles la flotte d'Asdrubal le Chauve, XVIII, 410.

Balzac, VI, 450.

Bannier (L'abbé). Son jugement sur la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, 178.

Banquet (Le), ouvrage de Xénophon, XI, 79.

Bantius, habitant de Nole. Marcellus se l'attache, XVIII, 356 et 358.

Barbe (La). Que voulaient dire les Romains en la laissant croître? XV, 260.

Barbares (Les). Leur invasion, VI, 140. — Origines des peuples qui ont envahi l'Europe, VI, 146 et suiv.

Barbeau de la Bruyère, IV, 395.

Barberino, VI, 320.

Barberousse (Frédéric), VI, 250.

Barcé. Assiégée et prise, IX, 148. — Les prisonniers qu'on y fait conduits à Darius, IX, 150.

Bardane, VI, 197.

Bardes chez les Bretons. Leur antiquité antédiluvienne, V, 81.

Bardesane, fondateur du gnosticisme, XX, 158.

Bardi, IV, 333.

Barland (Adrien), IV, 332.

Baronius, IV, 346; VI, 420; XX, 227.

Barre (La). Voyez *La Barre*.

Barsine. Sa mort, XII, 722.

Barthélemy. Ses voyages, II, 485. — Son jugement sur Acusilaüs, Phérécyde, Hécatee, Xanthus et Hellanicus, IV, 277. — Son opinion sur les premiers historiens grecs, VIII, 20. — Son jugement sur l'ouvrage d'Hérodote, 52. — Son tableau du défilé des Thermopyles, IX, 380. — Hommages qu'il rend aux guerriers de

Sparte morts aux Thermopyles, IX, 393. — Jugements attribués par lui aux Athéniens sur l'ouvrage de Thucydide, X, 28. — Exposé qu'il donne de l'exploitation des mines à Athènes, XI, 179. — Ce qu'il dit des mystères d'Eleusis, XVII, 344 et suiv.

Barthole, VI, 315.

Bartholomée de Fiadonibus. Voyez *Ptolémée de Fiadonibus*.

Basile II, VI, 203.

Basile Macédonien, VI, 198; XX, 169.

Basile (La reine), XII, 444. — Sa ressemblance avec Cybèle, 445.

Basiliques à Rome. Construites par les censeurs, XV, 191. — Usage de ces basiliques, 192.

Bassano (Castellan de). Voyez *Castellan*.

Basselin (Olivier), VI, 322.

Bathéniens ou *Assassins*. Leur secte, VI, 240.

Battus (Le Minyen). Il conduit une colonie à Platée, IX, 132. — Son origine d'après les traditions des Cyréniens, 133. — Il va à Platée par ordre de la Pythie, 134. — Bâtit une ville dans un lieu nommé Aziris, 134. — Bâtit Cyrène, 135. — Discorde entre ses successeurs à Cyrène, 136.

Baudoin I^{er}, empereur français de Constantinople, VI, 272.

Baudoin II, empereur de Constantinople, VI, 272.

Baudouin (Français). Ses deux livres de prolégomènes historiques, VII, 49.

Bauer. Ses travaux sur l'ouvrage de Thucydide, X, 49.

Baumgarten-Crusius, IV, 398.

Bavagadam. Opinion de Bailly sur sa chronologie, V, 3.

Bayar (Théophile), IV, 384. — Sa géographie de la Scythie, IX, 83.

Bayle, I, 453; VI, 465; XX, 299.

Beattie (James), XX, 339.

Beatus Rhenanus. Il revoit Tite-Live, XIII, 156.

Beaufort. Méthode qu'il a suivie dans la discussion des annales romaines, XIII, 2. — Son opinion sur les Antiquités romaines de Denys d'Hali-

carnasse, XIII, 76 et 97. — Lumières qu'il jette sur la question des chevaliers romains, XIV, 385; XV, 90. — Éloges qu'il fait de la censure, 213 et 214. — Son apologie du tribunat romain, XVI, 368 et 369.

Beausobre, XX, 382.

Beautés historiques, I, 436.

Beaux-arts à Rome. Objets d'art transportés de Syracuse, XIX, 53 et 54.

Bède. Son opinion sur la naissance de J. C., III, 456. — Il est le premier qui ait partagé l'histoire en six âges, IV, 470. — Cette division a été souvent reproduite et modifiée, *ibid.*; VI, 180; XX, 168.

Bélier (Le). Siècle où l'équinoxe vernal avait lieu dans ce signe, IV, 19.

Bélisaire. Ses victoires, VI, 157.

Bellarmin, VI, 420; XX, 227.

Bellay (Du), VI, 423.

Bellenger. Sa traduction de Denys d'Halicarnasse comparée à celle de Lejay, XIII, 72 et 76. — Exactitude et utilité de cette traduction, 75.

Belley (L'abbé). Éres qu'il signale, III, 494; IV, 391.

Bellin. Ses cartes géographiques, II, 474.

Bellone. Appius Claudius l'Avengle fait vœu de lui élever un temple, XVI, 175. — Construction de ce temple et inscriptions qu'y fait mettre Appius, *ibid.*

Belloc, VI, 423.

Bellovèse. Son émigration, XV, 53. — Date et synchronisme de son émigration, 65. — Envoyé en Italie, XVII, 433.

Beltramo della Torre, VI, 321.

Bembo, VI, 396.

Benedetto Averani. Voyez *Averani*.

Bénévent (Ville de). Victoire remportée près de cette ville sur les Samnites par les Romains, XVI, 89. — Fête qu'on y donne aux Romains vainqueurs des Carthaginois, XVIII, 457.

Bengale. Sa conquête par les Anglais, VI, 498.

Béni (Paul). Son traité *De scribenda historia*, VII, 56. — Son jugement sur Tite-Live, XIII, 167.

Benjamin de Tudèle (L'Israélite,

Sa gé
Be
Be
1emp
Be
Be
entren
XI, 3
par C
376.
Bé
— Va
203.—
Théba
Certifi
cile de
thènes
451.—
eux, et
439.—
de Déli
Délium
aux Ath
avec Sp
tiement
voient e
Second
Béran
Berche
tion de
Béran
Béren
Béren
Bérige
ses doct
Berke
Berlic
pour l'é
des anc
Berlin
406.
Bernar
Beruid
Bernot
Orient, I
Bernou
Bérose
sujet des
65; XII,
Bertau
Bertius
Bertold
Bertold
Béryll
Bessari

76 et 87. — Lumière
question des chevaliers
185; XV, 90. — Eloge
ensure, 213 et 214. —
du tribunal romain,
89.
XX, 382.
Africains, I, 436.
à Rome. Objets d'art
Syracuse, XIX, 53 et
Opinion sur la naissance
56. — Il est le premier
de l'histoire en six âges,
cette division a été sou-
levée et modifiée, *ibid.*; VI,
8.
8. Siècles où l'équinoxe
lieu dans ce signe, IV,
des victoires, VI, 157.
VI, 420; XX, 227.
a), VI, 423.
Sa traduction de Demos-
tène comparée à celle de Le-
moyne et 76. — Exactitude et
de cette traduction, 75.
abbé). Êres qu'il signale,
V, 391.
des cartes géographiques,
Appius Claudius l'aveugle
qui élève un temple, XVI,
destruction de ce temple et
qu'y fait mettre Appius,
4, 423.
Son émigration, XV, 53.
Le synchronisme de son
65. — Envoyé en Italie,
della Torre, VI, 321.
I, 396.
Avarani. Voyez Averani.
(Ville de). Victoire rem-
portée de cette ville sur les Sam-
nites Romains, XVI, 89. —
donnée aux Romains vain-
cus par les Carthaginois, XVIII, 457.
Sa conquête par les At-
riviens, 98.
II), Son traité *De scribendis*
II, 56. — Son jugement
sur le, XIII, 167.
de Tudèle (L'Israélite).

Sa géographie, II, 374; VI, 265.
Benoit XIV (Le pape), VI, 484.
Benivoglio. Digressions dont il a
rempli l'histoire, VII, 568.
Benyowski, le voyageur, II, 501.
Beolie (La). Les Lacédémoniens y
entrent, sous la conduite de Pausanias,
XI, 311. — Epaminondas est forcé
par Chabrias d'y ramener son armée,
376.
Béotiens (Les). Leurs moeurs, III, 151.
— Vaincus par les Athéniens, IX,
203. — Ils demandent des secours aux
Thébains et aux Éginètes, 204. —
Certifient à Mardonius qu'il serait fa-
cile de corrompre les magistrats d'A-
thènes et des villes du Péloponnèse,
351. — Mardonius se dirige contre
eux, et va camper près de l'Asopus,
359. — Vainqueurs des Athéniens près
de Délium, X, 186. — Ils assiègent
Délium, *ibid.* — Rendent Panactum
aux Athéniens, 209. — Leur alliance
avec Sparte, que Nicias s'efforce inu-
tilement de rompre, 216. — Ils en-
voient des forces en Sicile, 266. —
Secondés par les Athéniens, XI, 351.
Bérardier, IV, 392.
Bercheure ou *Berchoire*. Sa traduc-
tion de Tite-Live, XIII, 145.
Béranger. Son hérésie, VI, 232.
Béranger I^{er}, roi d'Italie, VI, 212.
Béranger II, roi d'Italie, VI, 213.
Bérigard ou *Beauregard*. Sa vie et
ses doctrines, XX, 271.
Berkeley, XX, 331.
Berlier. Son ouvrage recommandé
pour l'étude de l'origine et des moeurs
des anciens Gaulois, XV, 66.
Berlinghieri. Sa géographie, II,
406.
Bernard de Gordon, VI, 290.
Bernier, II, 444.
Bernoulli (Jean). Ses voyages en
Orient, II, 489, VI, 467.
Bernoulli (Jacques), VI, 467.
Bérose, IV, 283. — Son récit au
sujet des temps antédiluviens, V,
55; XII, 7 et 8.
Bertaut, VI, 424.
Bertius, II, 448.
Bertiola, II, 39.
Bertolin de Novarre, VI, 328.
Bérylle. Ses hérésies, VI, 128.
Bessarion, VI, 363; XX, 215.

Bessus. Il assassine Darius, XII,
633. — Alexandre lui livre la famille
de Darius, 636.
Béton, ingénieur, V, 458; XII, 5.
Beuf (Le). Voyez *Le Beuf*.
Beveridge (Guillaume), IV, 357.
Bianchini, IV, 376.
Bibliographie (La). Considérée
comme complément de l'histoire lit-
téraire, XIII, 139.
Bibliothèques publiques. Leur état
avant la mort d'Alexandre, I, 111.
Bienfaisance publique, II, 219.
Biens-fonds (Les) à Rome. Droits
qui les concernent, XIV, 315. —
La vente de ceux qui étaient confis-
qués confiée aux questeurs urbains,
XVI, 266 et 267.
Biographie. Ouvrages y relatifs,
VII, 219.
Biographie universelle, I, 456.
Biondo (Flavio). Voyez *Flavio*.
Biot, IV, 408. — Discute sur
l'âge des zodiaques, 418.
Bitynie (La). Chronologie de ses
rois, V, 502. — Au troisième siècle
avant J. C., VI, 74. — Au premier
siècle avant J. C., 101. — Évacuée
par les Grecs, XI, 527. — Après
le partage des conquêtes d'Alexandre,
XII, 31.
Biton d'Argos. Ce qui est dit de
lui et de son frère Cléobis dans l'en-
tretien de Crésus avec Solon, VIII,
110.
Bituitus, roi des Auvergnats. Vaincu
et pris par les Romains, XVII, 449.
Blacas, VI, 300.
Blaeu. Ses cartes, II, 446.
Blair, IV, 395.
Blasio (C. Corassini). Son triom-
phe, XVI, 565.
Blé (Le) de l'Attique. Conson-
nation qu'on en faisait, XI, 209. —
Prix du setier, 211. — Ses dépôts pu-
blics, 218.
Blemmidas (Nicéphore), XX, 187.
Blondel, IV, 369.
Boccace, VI, 319; V, 320.
Bochart. Son opinion sur les anciens
peuples de l'Italie, XIII, 221.
Bodin (Jean), VI, 424. — Son
ouvrage intitulé *Methodus ad facilem
historiarum cognitionem*, VII, 51.
— Son jugement sur Diodore de Si-

- cile, XII, 370. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 63. — Son jugement sur Tite-Live, 166; XX, 229 et 245.
- Boèce*, VI, 159; XX, 102.
- Boeckh* (M.). Ses travaux sur les recettes et les dépenses de la république d'Athènes, XI, 193. — Extrait de son travail sur l'économie publique de l'Attique, 209.
- Boédromion*. Fêtes de ce mois grec, IV, 80.
- Boerhaave*, VI, 486.
- Bog* (Le), fleuve. Voyez *Hypanis*.
- Bogès*, gouverneur d'Éion. Sa conduite courageuse, IX, 345.
- Bohème*, VI, 434.
- Bohordicum*, IV, 154.
- Bohourdi*, IV, 154.
- Boiens* (Les). Coalisés contre Rome, XVII, 248. — Ils font éprouver un échec au consul Falto, 262. — Les consuls *Æmilins* Barbola et Junius Péra marchent contre eux, 322. — Ils se liguent contre Rome et se fortifient, 360.
- Boileau*. Contredit par les conclusions de Wolf au sujet de l'authenticité de l'Iliade et de l'Odyssee, V, 315; VI, 451. — Heureuse influence de son *Arrêt burlesque*, XX, 298.
- Bois-Germain* (Luneau de). Voyez *Luneau*.
- Boismilon*. Son tableau chronologique, IV, 418.
- Boivin* l'aîné. Son travail sur la chronologie de Denys d'Halicarnasse, IV, 208; XIII, 71.
- Boivin* (Louis). Ses dissertations sur la chronologie, IV, 378.
- Bojardo*. Ses poésies, VI, 370.
- Bolingbroke*, VI, 487; XX, 334.
- Bologne*. Au seizième siècle, VI, 390.
- Bomilcar*. Envoyé par Carthage avec une flotte au secours des Syracusains, XIX, 39.
- Bondochar*, VI, 275.
- Bongars* (Jacques). Son travail sur Justin, IV, 217.
- Boniface VIII*, VI, 269.
- Bonjours* (Guillaume), IV, 376.
- Bonne*. Son atlas, II, 473.
- Bonne foi publique* chez les peuples anciens, IX, 574.
- Bonnet* (Charles). Principaux résultats de ses ouvrages, XX, 361 et suiv.
- Bonté* (La), II, 87.
- Borelli*, VI, 453.
- Borysthène* (Le), fleuve, aujourd'hui le Niéper, IX, 63.
- Borysthénites* (Les). Voyez *Scythes cultivateurs*.
- Bosphore de Thrace*. Pont de bateaux construit par Mandroclès, IX, 93. — Darius fait élever deux colonnes près de ses rives, *ibid.* — Traversé par Darius, 94.
- Bosso* (Donato). Voyez *Donato*.
- Bossu d'Arras* (Le), VI, 302.
- Bossuet*. Son *Histoire universelle*, I, 413. — Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, III, 452. — Remarques sur cette opinion, *ibid.* — Jugement sur son *Histoire universelle*, IV, 361. — Indication des principales dates qu'il détermine, 362. — Son *Histoire universelle* a pu servir aux progrès de la chronologie, 365. — Son opinion sur les temps antédiluviens, V, 51. — Sa chronologie égyptienne, 127. — Son système sur l'origine des Assyriens, 138. — Comparaison de son système avec celui de Volney, 146. — Son récit au sujet de la chronologie sacrée, 338. — Son exposé de l'histoire sainte pour l'époque comprise entre Mésopotamie et Alexandre, 433 et suiv. — Ce qu'il dit des annales des Juifs, VII, 90, 451 et 465. — Vif sentiment qui avait de l'harmonie, VII, 705. — Son jugement sur la Cyropédie de Xenophon, VIII, 173. — Sa chronologie des Égyptiens, 458. — Tableau de la trace du partage de l'empire d'Alexandre, XII, 734. — Éloge qu'il fait du peuple romain, XIII, 216 et 26.
- Bostres*. Voyez *Ère de Bostres*.
- Botta* (M.). Son poème *Il Canale*, XV, 28.
- Bouchaud*. Comment il a distribué les fragments de la loi des Douze Tables, XIV, 296.
- Bouddha* des Indiens. Son antiquité antédiluviennne, V, 80; XX, 40 et 40.
- Bougainville*, IV, 390; VI, 400.

- Charles). Principaux résumés des ouvrages, XX, 361 et 362.
-), II, 87.
- VI, 453.
- ne (Le). Fleuve, aujourd'hui dans le désert, X, 63.
- mites (Les). Voyez Scythiens.
- de Thrace. Pont de construit par Mandrocles, II, 483. — Julius fait élever deux colonnes sur ces rives, *ibid.* — Traversé en 94.
- Donato). Voyez Donato.
- Arras (Le), VI, 302.
- Son Histoire universelle.
- Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, III, 432. — Sur cette opinion, *ibid.* — Sur son Histoire universelle, 361. — Indication des dates qu'il détermine, son Histoire universelle a pu faire des progrès de la chronologie, son opinion sur les temps anciens, V, 51. — Sa chronologie, 127. — Son système de l'histoire des Assyriens, 138. — Son opinion de son système sur les temps modernes, 146. — Son récit de la chronologie sacrée, son exposé de l'histoire sainte, époque comprise entre les règnes d'Alexandre, 433 et suiv. — Suite des annales des Juifs, VI, 465. — Vif sentiment qu'il a pour la harmonie, VII, 705. — Son opinion sur la Cyropédie de Xénophon, II, 173. — Sa chronologie, 458. — Tableau qui représente le partage de l'empire d'Alexandre, XII, 734. — Éloge qu'il fait du peuple romain, XIII, 246.
- Voyez Ère de Bostre.
- M.). Son poème *Il Camille*.
- ud. Comment il a distribué les ordres de la loi des Douze Tables, IV, 296.
- ta des Indiens. Son opinion sur l'édiluvienne, V, 80; XX, 361.
- ville, IV, 390; VI, 483.
- Bougainville* aîné. Son opinion sur Polybe et son ouvrage, XII, 80.
- Bougoinc* (Simon), VI, 395.
- Bouguer*, VI, 486.
- Bouhier*. Son opinion sur la question de savoir si Hérodote a écrit un ouvrage sur l'Assyrie, VIII, 40.
- Boulangier*, XX, 348.
- Boulis* (Le Spartiate). Son dévouement, IX, 355.
- Bourbon* (Le duc de). Son ministère, VI, 481.
- Bourgogne* (Le duc de). Conduite de Louis XI à son égard, XVI, 513.
- Bourguignons* (Les), II, 359; VI, 152.
- Bourrit*. Ses voyages, II, 483.
- Boursaler* (Delfini). Voyez *Delfini*.
- Boussole* (La). Employée par les Européens, II, 393. — Sa découverte, XX, 201.
- Bovianum*. Prise par Junius Brutus, XVI, 98. — Assiégée par les Romains, 124. — Victoire que Fulvius remporta sur les Samnites, 159.
- Bozhorst*, IV, 352.
- Boyer de Nice*, VI, 321.
- Boyle* (Robert), VI, 452.
- Brahma*, XX, 39 et 40.
- Bramante*, VI, 394.
- Brancheria*, IV, 155.
- Brandis de Schass* (Luc), IV, 328.
- Brantôme*, I, 448; VI, 424; XX, 219.
- Brasidas*. Ses intrigues à Acanthe, I, 184. — Il prend Amphipolis, 187. — Fait la guerre aux habitants du pays appelé Acté, 188. — S'empare de Toroné, *ibid.* — Sa tentative sur la Sicile, 197. — L'un des principaux auteurs de la guerre du Péloponnèse, 199. — Sa mort, 202.
- Brennus*. Récit de son expédition par Diodore de Sicile, XV, 56 et suiv. — Il ajoute son épée aux poids qui servent à peser la monnaie des Romains, 80. — Bouclier où cette scène est représentée, 92.
- Brevil* (Le). Il n'est pas découvert par Amerigo Vespucci, II, 413.
- Bretons* (Les). Antiquité antédiluvienne de leurs druides et de leurs bardes, V, 81.
- Brial* (Dom.). Ses dissertations sur la chronologie, IV, 410.
- Brienne* (Nicéphore), VI, 265.
- Briet*, IV, 354.
- Brièveté*. Voyez *Style historique*.
- Brindes*. Prise par les Romains, XVI, 584.
- Brosses* (Le président de). Ses voyages, II, 485. — Son système sur l'origine des Assyriens, V, 139.
- Browne*, XX, 299.
- Brucker*, XX, 383.
- Bruits publics*, VII, 329. — Ils doivent être recueillis et jugés, 330.
- Brumales* (Les). Fêtes à Rome ainsi appelées, XIII, 480 et 481.
- Brun* (Cornelle Le). Voy. *Le Brun*.
- Brundisium*. Voyez *Brindes*.
- Brunehaut*, VI, 155.
- Brunetto Latini*, VI, 295; XX, 196.
- Bruno* (Giordano). Brûlé à Rome, XX, 246.
- Bruטים* (Les). Eux et leur territoire, XIII, 212. — Vaincus par Fabricius, XVI, 516. — Leur caractère, 525. — Ils demandent la paix à Fulvius Flaccus, XIX, 218.
- Brutus Papius* (Le Samnite). Auteur de la guerre contre les Romains; il leur est livré, XV, 503.
- Brutus*, VI, 96. — Son jugement sur Polybe, XII, 62.
- Brutus* (Junius). Mission que lui donne Tarquin le Superbe de consulter l'oracle de Delphes, et sa folie simulée, XIII, 389. — Son degré de parenté avec Tarquin le Superbe, 390. — Réflexions que sa folie simulée suggère à Machiavel, 391. — Il renverse la royauté des Tarquins, 394 et suiv. — Est élu consul, 397. — Il condamne ses fils à mort, XIV, 7. — Accuse Collatin devant le peuple, 10. — Combat singulier entre lui et Aruns, fils de Brutus, 12. — Ses funérailles, *ibid.* — Son oraison funèbre, 13. — S'il a laissé des enfants, *ibid.* — Traité conclu sous son consulat, *ibid.*
- Brutus Scéva* (Junius). Il marche contre les Samnites et les Vestins, XV, 480. — Défait les Vestins, *ibid.*
- Brutus Scéva* (Lucius). Élu consul, XVI, 220 et 224. — Il défait les Falisques, 225.
- Bruzen de la Martinière*, IV, 369.
- Buache*. Ses cartes géographiques, II, 473.

Buchanan, VI, 423; XX, 229.
Buddé, VI, 395; XX, 225.
Budius (Les), IX, 47. — Leurs mœurs, 102.
Buffier. Sa géographie, II, 462; XX, 340.
Buffon. Son opinion sur l'antiquité du globe n'oblige pas à faire commencer la chronologie du genre humain plus de sept mille ans avant notre ère, V, 35; VI, 492.
Bugatti, IV, 333.
Bulle (La). Son institution à Rome, XIII, 345.
Bulletins. Voyez *Relations originales*.
Burchard, I, 258. Voyez *Journaux*.
Burchiello, VI, 258.
Buret de Longchamps. Ses *Fastes universels*, IV, 414.
Buridan, VI, 313.
Buridan de Béthune, XX, 213.
Burigny. Son mémoire dans le Re-

cueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, VII, 114. — Son jugement sur l'ouvrage de Diodore, XII, 380.

Burley (Gautier), VI, 313.
Burnet. Son opinion sur les effets du déluge relativement à la constitution du globe, V, 76.
Busa, riche Apulienne. Secours qu'elle fournit aux Romains qui se sont réfugiés à Canusium, XVIII, 297 et 303.
Busbec, II, 432.
Busching. Sa géographie, II, 461.
Butin de guerre, XIII, 524.
Byzance. Sa livre aux Athéniens, XI, 248. — Lysandre s'en empare, 268. — Les Dix mille y sont transportés, 527. — Ordre aux Dix mille de l'évacuer, 528. — Sa description, XII, 190.
Byzantins (Les). Soumis par Otanès, IX, 175. — Leur guerre contre les Rhodiens, XII, 191.

C

C (La lettre) mise à la place du *g*, XIV, 339.
Cabales (Les). Peuple de la Libye, IX, 140.
Cabanis. Son jugement sur le mot de Caton contre les médecins, XVIII, 62.
Cabelliens-Méoniens (Les), IX, 339.
Cabires (Les dieux). Cambyse fait jeter au feu leurs images, VIII, 532. — Éclaircissements sur ce mot, 534.
Cabot (Le Vénitien Jean ou Sébastien). Son voyage, II, 416; VI, 382.
Cabrera (Louis de). Ses ouvrages, VII, 59.
Cadamo, VI, 381.
Cadmus, IV, 276. — Culte qu'il introduit en Grèce, V, 168. — Chargé par Gélon, roi de Syracuse, d'observer le mouvement de la guerre entre les Grecs et les Perses, IX, 367. Ses légendes, XII, 402, 458.
Cadrans solaires (Les), III, 53. — Ils étaient connus des Grecs au sixième siècle avant l'ère vulgaire, 54. — Mention du premier cadran établi à Rome, XVI, 223. — Valérius Messala

en apporte un de Catane à Rome, XVII, 42 et 43.
Cadusiens (Les). Défaits par les Assyriens, VIII, 250.
Cæditius, tribun légionnaire. Voyez *Calpurnius Flamma*.
Cæpio (Ca. Servilius). Élu consul, XIX, 401. — S'étant mis à la poursuite d'Annibal, il est rappelé à Rome, 443.
Cæso Quintus. Ses violences et ses services contre les tribuns et les patriciens, XIV, 220. — Mis en accusation, il est défendu par son père, 221. — Dix citoyens lui servent de cautions, 221. — Sa condamnation et sa fuite, *ibid.* — On parle de lui comme du nouveau Coriolan, 222.
Calanus, philosophe indien. Sa mort volontaire, XII, 643.
Calavius (Les). Incendie dans Rome qui leur est attribué, X IX, 149.
Calcédoniens (Les). Soumis par Otanès, IX, 175.
Calculs (Les). Appliqués mal à propos à mesurer la probabilité des événements, I, 27 et 31.

Académie des Inscriptions et
Belles-Lettres, VII, 114. — Son juge-
ment sur le ravage de Diodore, XII,

Gautier), VI, 313.

son opinion sur les effets
relativement à la constitu-
tion, V, 76.

Asie Apulienne. Secours
préparés aux Romains qui se
rendirent à Canusium, XVIII,
13.

II, 432.

g. Sa géographie, II, 465.

de guerre, XIII, 524.

e. Se livre aux Athéniens,

— Lysandre s'en empare,

— Dix mille y sont transportés.

Ordre aux Dix mille de l'en-

— Sa description, XII, 190.

ins (Les). Soumis par Oe-

— Leur guerre contre

liens, XII, 191.

orte un de Catane à Rome,

— 42 et 43.

siens (Les). Défaits par les

VIII, 250.

ius, tribun légionnaire. Voyez

ius Flamma.

o (Cn. Servilius). Élu consul

— S'étant mis à la poursuite

Annibal, il est rappelé à Rome.

Quintus. Ses violences et

— contre les tribuns et les

XIV, 220. — Mis en accusa-

— est défendu par son père, et

— citoyens lui servent de cautions.

— Sa condamnation et sa fuite.

— On parle de lui comme d'un

— Coriolan, 222.

us, philosophe indien. Sa

— re, XII, 643.

ius (Les). Incendie dans Rome

— est attribué, XIX, 149.

doniens (Les). Soumis

— IX, 175.

ls (Les). Appliqués mal à

— mesurer la probabilité des évé-

— 31.

Calderon, VI, 450.

Calendes (Les). Conservées en Eu-
rope, malgré l'usage de la semaine, IV,
150. — Chez les Romains, XIII, 446.
— Étymologie de ce mot, 465.

Calendrier (Le). Réformé par Gré-
goire XIII, pape, XIII, 450. — Éty-
mologie et synonymie de ce mot, IV, 1,
et XIII, 486. — Le soleil et la lune
considérés comme son idée fondamen-
tale, 515. — Résumé de sa question,
ses origines et sa transmission, 517.

Calendrier astronomique de Gaupp,
IV, 378.

Calendrier des Égyptiens, IV, 45.

— Dissertations de la Nauze sur ce

calendrier, 46. — Opinion de cet au-

teur sur le zodiaque égyptien, 47. —

Opinion de cet auteur sur l'année

alexandrine, 48. — Opinion de cet

auteur sur un calendrier lunaire

adopté par quelques habitants de l'É-

gypte vers les premiers siècles de l'ère

chrétienne, 49. — Partage de l'année

égyptienne en douze divinités,

51. — Tableau sommaire de ce ca-

lendrier, 62. — Différence de ce

calendrier comparé à celui des Perses,

65. — Son système général altéré par

les fêtes des Romains, 138.

Calendrier des Grecs. Inexact et

compilé, IV, 75. — Idée générale des

fêtes de la Grèce, 76. — Examen par-

ticulier de l'année athénienne, 77. —

Fêtes du mois lécatombreion, *ibid.* —

Fêtes du mois métageitnion, 79. —

Fêtes du mois hoédromion, 80. —

Fêtes du mois urmactéonion, 81. —

Ce dernier mois précédait-il ou sui-

vait-il pyonépsion? *ibid.* — Fêtes

de ce dernier mois, 84. — Fêtes du

mois poseidéon, 85. — Résumé des

fêtes du premier semestre de l'année

athénienne, 86. — Fêtes du mois

gumélion, 89. — Fêtes du mois au-

théstéonion, 90. — Fêtes du mois

éplébolion, 91. — Fêtes du mois

munychion, 93. — Fêtes du mois tar-

gélion, 94. — Fêtes du mois sciro-

phorion, 96. — Quel était le mois in-

tercalaire des Athéniens et le point

de départ de leur année? 97. — Bi-

zarrière de la nomenclature des mois

antiques, 99.

Calendrier grégorien. Grégoire XIII

réforme le calendrier Julien, III,

214. — But principal de cette ré-

forme, 215. — Cette réforme ne fut

pas universellement adoptée, 218.

— Jugement porté sur ce calendrier,

IV, 341; XIII, 452.

Calendrier des Indiens. Année et

mois des Indiens, IV, 64.

Calendrier des Juifs. Commence-

ment de l'année chez les Hébreux

avant et après la sortie d'Égypte, IV,

67. — Distinction de l'année civile et

de l'année religieuse, 67. — Méthode

d'intercalation chez les Juifs, 68. —

Principales fêtes, 69. — Mois de l'année

religieuse, 71.

Calendrier Julien. Aidé de Sosigène,

Jules César réforme le calendrier ro-

main, III, 169. — Système de Jules

César, 211. — Dérangement introduit

après la mort de Jules César et cor-

rigé par Auguste, 213. — Rectifié au

onzième siècle par les Persans, 214.

— Son inexactitude soupçonnée dès

le huitième siècle, *ibid.* — Sa réforme,

longtemps sollicitée, est exécutée par

Grégoire XIII, *ibid.* — Son cadre

emprunté au moyen âge par les peu-

ples de l'Europe, IV, 139; XIII, 451.

Calendrier des Perses. Différence

de ce calendrier comparé à celui des

Égyptiens, IV, 65. — Mois persans

depuis Dgaleddin, 66.

Calendrier républicain. Change-

ment peu raisonnable de l'ouverture

de l'année dans ce calendrier, III,

229; IV, 404.

Calendrier des Romains. Les pon-

tifes en ont longtemps refusé la con-

naissance au peuple, IV, 7. — Ce

qu'il y a de superstition dans ce qui

nous en reste, 10. — Ses variations

successives, 105. — Critique de Dod-

well sur la chronologie de Rome,

106. — Système de la Nauze sur le

même sujet, 107. — La table d'Albert

est préférable à toutes les autres,

111. — Principales fêtes de ce ca-

lendrier : fêtes du mois de janvier, *ibid.*

— Fêtes du mois de février, 115.

— Fêtes du mois de mars, 118. —

Fêtes du mois d'avril, 120. — Fêtes

du mois de mai, 121. — Fêtes du

mois de juin, 124. — Fêtes du mois de

juillet, 127. — Fêtes du mois d'août,

IV, 128. — Fêtes du mois de septembre, *ibid.* — Fêtes du mois d'octobre, 130. — Fêtes du mois de novembre, 131. — Fêtes du mois de décembre, 132. — Distinction des fêtes fixes, des fêtes mobiles et des fêtes extraordinaires, 133. — Réformé par Jules César, XIII, 451. — Étrange confusion qui y régnait, 499. — Monopole que les patriciens et les pontifes s'étaient attribué dans cette science, XVI, 132.

Calendriers (Les). Leur connaissance indispensable à la chronologie, III, 532. — Étymologie de ce mot, IV, 1, et XIII, 486. — Définition de ce mot, IV, 2. — Difficulté de classer les différentes espèces de calendriers, 11. — Les calendriers généraux sont les plus anciens, *ibid.* — Au moyen âge les livres de comput généralisèrent aussi la science des temps, 12. — Antiquité des calendriers généraux, 15. — Les plus anciens se rattachent aux siècles où l'équinoxe vernal avait lieu dans le Taureau ou le Bélier, 19. — Antiquité absurde qui leur est attribuée, 20. — C'est aux levers et aux couchers des étoiles zodiacales qu'on a fait le plus d'attention en rédigeant les anciens calendriers, 25. — Fêtes qui y sont introduites, 28. — Aperçus généraux sur les calendriers, 86. — Projet de réforme ajourné après la mort de Régiomontanus, 334. — Traités concernant les calendriers de certains peuples, 421. — Notions incomplètes qu'en avaient les anciens peuples, V, 488. Voyez aussi *Almanach*.

Calendriers perpétuels, IV, 169. — Éléments dont ils se composent, 170. — Sont-ils aussi utiles pour le passé que pour l'avenir? *ibid.* — Ils doivent s'appliquer à soixante-dix espèces d'années différentes, 172. — Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont compris toutes ces variétés dans sept tableaux, 173. — On peut au besoin se servir d'un seul calendrier, 175. — Comment cet unique calendrier doit-il être disposé, *ibid.* — Moyen d'y retrouver les jours de la semaine par les lettres dominicales, et l'âge de la lune par les épactes, 176. — Moyen d'y re-

trouver l'âge de la lune par le nombre d'or, quand il s'agit d'années juliennes, IV, 178. — Autres indications que doit fournir le calendrier perpétuel, 181. — Observations sur l'application de ce calendrier aux années antérieures à l'ère vulgaire, 184. — La période julienne simplifiée le plus possible cette application, 186.

Calènes (La fête de), IV, 157.

Calès. Prise par les Romains, XV, 456. — On y établit une colonie, 457.

Califes (Les). Leur décadence, VI, 240. — Au treizième siècle, 274.

Califes d'Arabie, d'Afrique et d'Égypte. Voyez ces noms.

Caligula, VI, 109.

Calicouam des Indiens, III, 273. — Ouverture du calicouam au dernier âge des Indiens, V, 3. — Exposition des systèmes imaginés pour réduire la durée des trois âges qui ont précédé le calicouam, 5. — Réfutation de ces systèmes, 7.

Calixte II (Le pape), VI, 254.

Calixte III (Le pape), VI, 364.

Callias, IX, 299.

Callias de Syracuse, V, 461; XII, 5.

Callinus, V, 397.

Callipides (Les), IX, 44.

Callippe. Sa période de soixante-seize ans, III, 303; V, 458.

Calliste (Ile de). Voyez *Théra (Ile de)*.

Callisthène (L'historien), IV, 282; V, 461; XII, 4. — Réfuté par Polybe, 237.

Calmet (Dom), IV, 383.

Calpé (Port de). Descente de la première division des Dix mille, XI, 518.

Calpurnius, VI, 125.

Calpurnius Flamma, tribun légionnaire. Il délivre, près de Camarine, une armée romaine tombée dans un défilé, XVII, 78.

Calvin, VI, 395.

Calvisius, IV, 347. — Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 173.

Camarine. Son alliance recherchée à la fois par les Athéniens et les Syracusains, X, 251. — Prise par Al-

fin
tem
105
C
riap
VII
Cyr
209
C
tion
té,
battr
niens
516.
pour
Reno
— Ma
vient
Théb
phis,
frère.
vers
cruant
tres p
evers
537. —
et fait
dieux
mages
d'Héro
mort d'
— Cou
au suje
conquêt
Cama
Cama
des deu
l'Équita
la cavale
Cami
XVII, 7
Cami
Volsques
XII, 57
exploit
Il est l'
la place
12. — É
autres pa
tateur, 2
25 et 26.
Il réserve
de la ve
transport
Apollon,

la lune par le nombre
 d'années juliennes,
 autres indications que
 le calendrier perpétuel,
 applications sur l'application
 aux années antérieures,
 184. — La période
 la plus possible cette
 6.
 fête de), IV, 157.
 par les Romains, XV,
 établit une colonie,
 Leur décadence, VI,
 seizième siècle, 274.
 arabie, d'Afrique et
 ces noms.
 VI, 109.
 des Indiens, III, 273.
 du calicougam ou der-
 Indiens, V, 3. — Ex-
 systèmes imaginés pour
 rée des trois âges qui
 e calicougam, 5. — Ré-
 systèmes, 7.
 (Le pape), VI, 254.
 (Le pape), VI, 364.
 X, 299.
 Syracuse, V, 461; XII,
 V, 397.
 (Les), IX, 44.
 Sa période de soixante-
 I, 303; V, 458.
 Ile de). Voyez *Thim*
 e (L'historien), IV, 282;
 I, 4. — Réfuté par Po-
 dom), IV, 383.
 ort de). Descente de la
 sion des Dix mille, XI,
 s, VI, 125.
 s *Flamma*, tribun légion-
 re, près de Camarone, une
 line tombée dans un dé-
 8.
 VI, 395.
 IV, 347. — Son juge-
 Cyropédie de Xéno-
 173.
 Son alliance recherchée
 les Athéniens et les Syra-
 251. — Prise par Al-

lus Calatinus, XVII, 79. — Une
 tempête y détruit une flotte romaine,
 109.

Cambyse, père de Cyrus. Son ma-
 riage avec Maudane, fille d'Astyage,
 VIII, 149. — Il accompagne son fils
 Cyrus jusqu'aux frontières de la Perse,
 209, 424 et 447.

Cambyse, fils de Cyrus. Tradi-
 tions sur lui, VIII, 508. — Sa cruau-
 té, 515. — Sa résolution de com-
 battre les Carthaginois, les Ammo-
 niens et les Éthiopiens-Macrobiens,
 516. — Il envoie des Ichthyophages
 pour espionner en Éthiopie, 517. —
 Renonce à subjuguier Carthage, *ibid.*
 — Marche contre les Éthiopiens, et re-
 vient sur ses pas, 520. — Saccage
 Thèbes, 526. — Sa cruauté à Mem-
 phis, 527. — Sa cruauté envers son
 frère Smerdis, 528. — Sa cruauté en-
 vers sa propre veuve, *ibid.* — Sa
 cruauté envers Prexaspe et douze au-
 tres personnes, 530. — Sa cruauté
 envers Crésus et plusieurs courtisans,
 531. — Il se moque du dieu Vulcain,
 et fait jeter au feu les images des
 dieux Cahires, 532. — Révolte des
 magies contre lui d'après la traduction
 d'Hérodote par Courier, 537. — Sa
 mort d'après la même traduction, 539.
 — Contradictions des auteurs anciens
 au sujet de son règne, 543. — Sa
 conquête de l'Égypte, XII, 411 et 511.

Caméniat (Jean), VI, 206.

Camévarius (Joachim). Sa version
 des deux traités de Xénophon sur
 l'Équitation et le Commandement de
 la cavalerie, XI, 71.

Camice. Prise par Atilius Calatinus,
 XVII, 79.

Camille. Ses campagnes contre les
 Volscs, les Éques, les Gaulois, etc.,
 XII, 572. — Ses magistratures, ses
 exploits et ses services, XV, 5. —
 Il est l'un des tribuns militaires élus à
 la place de Sergius et de Virginus,
 12. — Élu tribun militaire avec cinq
 autres patriciens, 18. — Nommé dic-
 tateur, 23. — Son vœu et sa prière,
 25 et 26. — Prise de Véies, 26. —
 Il réserve au trésor public le produit
 de la vente des Véiens, 27. — On
 transporte à Delphes le butin volé à
 Apollon, 35, 36 et 40. — Il est com-

pris parmi les six nouveaux tribuns
 militaires, XV, 37. — Traduit en jus-
 tice, il s'exile volontairement, 48. —
 Il est condamné par contumace à une
 amende, *ibid.* — Désastres attribués
 à cette condamnation, 50. — Il
 tombe avec les Ardéates sur le camp
 des Gaulois, 75. — Cominius se
 rend au Capitole pour obtenir sa
 dictature, 76. — Il arrive au moment
 où l'on pèse la rançon des Romains,
 80. — Reçoit les honneurs du
 triomphe, 81. — Son discours contre
 le projet de transmigration à Véies,
 82 et suiv. — Diodore ne le fait
 point intervenir pour expulser les
 Gaulois, 85. — Bouclier sur le-
 quel est gravée son arrivée au mo-
 ment où l'on pèse la rançon des Ro-
 mains, 92. — Il reprend Sutrium
 sur les Étrusques, 234. — Son en-
 trée triomphale à Rome, 236. —
 Élu tribun militaire, 238. — Il reçoit
 de ses collègues le commandement
 suprême, 239. — Son discours à ses
 soldats, 240. — Il livre aux Antiates
 une bataille sanglante, et s'empare
 de Satricum, de Sutrium et de Né-
 pété, 242 et 243. — Exagération de
 ses exploits par les historiens grecs,
 246. — Ses services ont fortifié l'a-
 ristocratie dans Rome renaissante,
 247. — Jalousie du patricien Manlius
 contre Camille, 251. — Élu tribun mi-
 litaire, 264. — Il répare un échec du
 jeune et téméraire Furius, 279
 et suiv. — Épargne Tusculum, où il ne
 voit aucune apparence de guerre,
 282. — Opposé comme dictateur à
 Stolon et à Sextius, 303. — Impuis-
 sant contre les factieux, il se démet de
 la dictature, 304. — Élu dictateur, il
 marche de nouveau contre les Gaulois,
 et les bat près d'Albe, 314. — Re-
 marques sur cette nouvelle victoire,
 321. — Enlevé par la peste, 323. —
 Son éloge par Tite-Live, *ibid.*

Camille (Lucius Furius), fils du
 grand Camille. Dictateur, il défait les
 Auronces, XV, 379. — Achève la
 soumission de Latium, 450. — Son
 discours sur le parti à prendre vis-à-
 vis des vaincus, *ibid.* — Il marche
 contre les Samnites et les Vestins,
 480. — Tombe malade, *ibid.*

Camoëns, VI, 423.
Camp chez les Romains. Sa description, XIV, 214.
Campanella. Sa biographie, ses écrits et ses dogmes, XX, 268.
Campanie (La). Offerte aux Romains, XV, 392. — Les Romains ordonnent aux Samnites de l'évacuer, 393. — Description de ce pays, 387 et 393. — Jonction en ce pays des deux consuls Lévinus et Coruncanus, XVI, 467.
Campaniens (Les). Ils prennent la ville de Cumès, XIV, 541. — Leurs députés implorent le secours des Romains contre les Samnites, XV, 388. — Les Romains n'offrent que leur médiation, et refusent une assistance directe, 392. — Leur alliance avec les Latins contre les Romains, 420. — Bataille de Vésérus, 438 et suiv. — Une partie de leurs terres distribuée au peuple romain, 443. — Une de leurs légions s'empare de Rhégium, XVI, 484 et suiv. — Terrible châtement de cette légion, 563. — Par quel stratagème ils entreprennent de soumettre la cité de Cumès, XVIII, 411. — A leur demande, Annibal revient sur Cumès et campe sous ses murs, 413. — Leur territoire ravagé par Fabius, 427. — Leurs plaintes contre le proconsul Fulvius, XIX, 149. — On statue sur leurs plaintes; rigueurs excessives dont ils sont victimes, 155 et suiv.
Cananus (Jean), VI, 354.
Canatha. Voyez Ère de *Canatha*.
Candaule, dernier des Héraclides qui règne en Lydie. Assassiné par Gygès, VIII, 108.
Candidature. Explication d'un passage de Tite-Live sur ce mot, XIV, 523.
Candish (Thomas), II, 430.
Cannes. Les Romains y arrivent, et forment deux camps, XVIII, 275. — Bataille qui s'y livre, XII, 175 et suiv., et XVIII, 276 et suiv. — Date précise de cette bataille, 309. — Deuil à Rome par suite de cette bataille, 310 et 311. — Par suite de cette bataille, Rome est abandonnée de beaucoup de ses alliés, 320 et 324. — Les soldats qui avaient lui

sont envoyés en Sicile pour y servir jusqu'à la fin de la guerre, XVIII, 386.
Canons chronologiques, IV, 251.
Cantacuzène (Jean), VI, 315 et 338.
Cantica, XV, 331 et suiv.
Canuléius (Le tribun). Son discours au sujet des alliances entre les familles patriciennes et plébéiennes, VII, 454, et XIV, 355 et suiv.
Canusium. Cette ville se soumet aux Romains, XVI, 81. — Des Romains s'y retirent après la bataille de Cannes, XVIII, 294. — Accueil fait par les habitants aux Romains fugitifs, 297 et 303. — Varron y rejoint Scipion, 299. — Variantes des manuscrits en ce qui concerne l'effectif des soldats romains ralliés en ce lieu, 302.
Canut, roi d'Angleterre, VI, 236.
Capet (Hugues). Voyez *Hugues*.
Caphyes. Victoire que les Étoiliens y remportent sur Aratus, XII, 183.
Capitilavium, IV, 155.
Capitolin (Le mont). Voyez *Tarpeien* (Le mont).
Capiton. Mis en parallèle avec Labéon par Tacite, VII, 436.
Capouans (Les). Ils se révoltent contre Rome, XVI, 87. — D'après les suggestions de Vibius, ils s'allient à Annibal, XVIII, 337. — Rappellent Annibal, 454. — Révèlent leur intention de rester sous la domination romaine, 525. — Plaintes qu'ils adressent à Annibal, XIX, 121.
Capoue. Les esclaves s'y révoltent, XII, 760. — Les Samnites s'emparent de la ville étrusque de Vulturne, et la nomment Capoue, XIV, 536. — Description de cette ville, XV, 387 et 393. — Conjuraton des soldats romains pour s'en emparer, 405. — On y crée la première préfecture romaine, XVI, 81. — Pyrrhus se dispose à la prendre, mais Lévinus y entre avant lui et le force de se retirer, 475. — Marches d'Annibal sur cette ville, XVIII, 214 et 327. — Arifice de Pacuvius pour y asservir les mat à ses volontés, *ibid.* — L'autorité de Rome y est compromise, 331. — Cette autorité ruinée par un discours maladroît de Varron, 332 et 337. —

signi
 maus
 — Ent
 39. —
 d'hiver
 ainsi qu
 Opinion
 séjour,
 sent à l'
 envoyé
 66. —
 76. —
 siège, 7
 secours,
 cette vil
 Les cons
 chargés
 fanne d
 mbal mar
 106. —
 siègeant
 pouaus f
 pillation
 étercées
 Repeuple
 ouvriers,
 Rome, 1
 Romains
Cappa
 ses rois, V
 premier s
 — Après
 d'Alexand
Capad
 III, 211.
Cappari
 plice et ce
 9 et 10.
Cappel
Cappel
Caprée
 Tacite, V
Caproti
 XIII, 477
Capiviti
 ville.
Caput j
Caracac
Carauus
Carausi
Carbau.
Carciu.
Carvan
 218.
Caridua

Sicile pour y servir
guerre, XVIII, 386.
Biographiques, IV, 253.
(Jean), VI, 315 et

331 et suiv.
(tribun). Son discours
ances entre les familles
léliennes, VII, 454,
suiv.

cette ville se soumet
VI, 81. — Des Ro-
at après la bataille de
, 294. — Accueil fait
aux Romains fugitifs,
Varron y rejoint Scî-
Variantes des manu-
concerne l'effectif des
ralliés en ce lieu, 302.
l'Angleterre, VI, 236.
nes). Voyez *Hugner*.
victoire que les Ro-
tent sur Aratus, XII,

, IV, 155.
Le mont). Voyez *Tar-*
(t).

is en parallèle avec La-
te, VII, 436.

(Les). Ils se révoltent
XVI, 87. — D'après
de Vibius, ils s'allient à
III, 337. — Rappelent
. — Révèlent leur in-
ster sous la domination
— Plaintes qu'ils adres-
l, XIX, 121.

es esclaves s'y révoltent,

Les Samnites s'empa-
étrusque de Vulturne,
t Capoue, XIV, 536. —
de cette ville, XV, 387.
Conjuration des soldats
r s'en emparer, 403.

de la première préfecture

VI, 81. — Pyrrhus se

prendre, mais Lévinus y

ai et le force de se retirer.

ches d'Annibal sur cette

, 214 et 327. — Arté-
ius pour y asservir les sé-
ntés, *ibid.* — L'autorité

est compromise, 331. —
é ruinée par un discours

Varron, 332 et 337. —

volignes traitements subis par les Ro-
mans qui s'y trouvent, XVIII, 338.

— Entrée d'Annibal dans cette ville,

319. — Annibal y prend ses quartiers

d'hiver, 363. — Annibal s'y amollit

ainsi que son armée, *ibid.* et suiv. —

Opinion de Rollin sur les effets de ce

sejour, 365. — Les Romains se dispo-

sent à l'assiéger, XIX, 58. — Hannon

envoyé à sa défense par Annibal,

66. — Secours envoyé par Annibal,

76. — Les Romains en pressent le

siège, 71 et 81. — Annibal vient à son

secours, 76. — Reprise du siège de

cette ville par les Romains, 78. —

Les consuls Fulvius et Appius restent

chargés du siège, 99. — Détresse et

famine dans cette ville, 104. — An-

nnibal marche de nouveau à son secours,

106. — Annibal attaque l'armée as-

siégeante en même temps que les Ca-

poniens font une sortie, 107. — Ca-

pitulation de cette ville et rigueurs

exercées par Fulvius, 123 et suiv. —

Repeuplée par des affranchis, des

ouvriers, des négociants envoyés de

Rome, 127. — Complot contre les

Romains, 172.

Capadoce (La). Chronologie de

ses rois, V, 508, et XII, 748. — Au

premier siècle avant J. C., VI, 101.

— Après le partage des conquêtes

d'Alexandre, XII, 34.

Capadociens (Les). Leur année,

III, 211.

Caparonia (La vestale). Son sup-
plice et celui de ses complices, XVII,

99 et 10.

Cappel (Jacques), IV, 347.

Cappel (Louis), IV, 354.

Caprée (Ile de). Sa description par

Varite, VII, 525.

Caproïnes (Les). Fête à Rome,

XIII, 477.

Capivié. Voyez *Ère de la capti-*
vié.

Caput jejunii, IV, 154.

Caracalla, VI, 121.

Caranus, XII, 502.

Caranus, VI, 123.

Carbon. Son tribunat, XVI, 326.

Carcinus, V, 450.

Cardan (Jérôme), VI, 422 ; XX,

228.

Cardinal (Pierre), VI, 300.

Caricinum ou *Carentum*. Assiégée

par les Romains, XVI, 569.

Carie (La). Expédition d'Harpagus

en ce pays, VIII, 273. — Villes voi-

sines prises par les Ioniens, IX, 218.

— Expédition des Perses en ce pays,

223. — Les Perses s'en emparent,

237. — Expédition des Grecs en ce

pays, XI, 303.

Cariu, VI, 123.

Carion (Jean), IV, 331.

Carlovingiens (Les). Leur déca-

dence, VI, 219.

Carmenta (La prophétesse). Sa

fête, XIII, 457.

Carmes (Les), VI, 271.

Carna (La déesse). Sa fête à Rome,

XIII, 471.

Carneade. Fondateur de la tri-

sième académie, XX, 71.

Caruiprivium, IV, 154.

Caro (Annibal), VI, 396.

Carpétiens (Les). Vaincus par An-

nnibal, XVIII, 16. — Leur insurrec-

tion contre Annibal, 45.

Carreri (Gemelli), II, 445.

Cartes géographiques, II, 309. —

Leur usage très-répandu du temps de

Florus, 339 et 367. — Au treizième

siècle, 389 et 405. — Celles de Ptolé-

mée, 433. — De Blaeu, des Sansons, de

Zeiller, de Mérian, de Coronelli, 446

et 466. — De Guillaume Delisle, de

d'Anville, de Buache, de Mentelle,

du major Rennel etc., 469. — De

Cassini de Thury, 474.

Cartes hydrographiques, II, 478.

Cartes à jouer, VI, 312.

Cartésianisme (Le). Voyez *Des-*
cartes.

Carthage. Époque de sa fondation,

V, 326 et suiv., et XVII, 11.

Carthagène ou *Carthage la neuve*.

Fondée par Asdrubal, XVII, 359.

— Départ d'une flotte carthaginoise,

XVIII, 232. — Les Romains s'y por-

tent et en dévastent les environs,

234. — Assiégée par Scipion, XIX,

176 et suiv. — Prise, 182. — Pillée,

183. — Jeux funèbres que Scipion

l'Africain y fait célébrer en mémoire

de son père et de son oncle, 313. —

Son escalade tentée par Magon, qui

y éprouve un terrible échec, 328.

Carthaginois (Les). Ils n'ont pas

employé la semaine, III, 72. — Étaient plus avancés que les Romains au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, V, 423. — Vaincus par les Phocéens, VIII, 272. — Cambyse se résout à les combattre, 516. — Cambyse renonce à les subjuguier, 517. — Xerxès s'était allié avec eux, suivant Diodore, IX, 352. — Leur alliance recherchée par les Athéniens, X, 253. — Alternative de succès et de revers avec les Romains, XII, 99 et suiv. — Acharnement réciproque de Rome et de Carthage, 101. — Alliance avec les Romains, *ibid.* — Révolte des soldats étrangers et mercenaires, 105. — Amilcar et Hannon gagnent sur ces mercenaires une victoire décisive, 110. — Leurs expéditions en Espagne, 111. — Guerre que les Romains leur déclarent, 135. — Ils prennent Turin, 147. — Traité avec Philippe roi de Macédoine, 226. — Ils sont forcés d'accepter la paix, 248. — Arrivée de leurs députés à Rome, 275. — Dures conditions qui leur sont imposées, 276. — Leur désarmement, *ibid.* — Guerre entre eux et les Siciliens, 553. — Projet de les expulser de la Sicile, 562. — Denys leur déclare la guerre, 563. — Denys traite avec eux, 566. — Denys leur déclare de nouveau la guerre, 569. — Leur guerre avec Agathocle, 697. — Ils continuent le siège de Syracuse, 699. — Vaincus par Agathocle, 701. — Ils sont vainqueurs d'Agathocle en Lilye, 704. — Traité entre eux et les Romains, XV, 377. — Ils félicitent Rome sur ses succès, et lui offrent une couronne d'or, 404. — Envoient une ambassade pour offrir à Rome des secours contre Pyrrhus, XVI, 497. — Quatrième traité avec Rome, 500. — Aide de Pyrrhus invoquée contre eux par les Siciliens, 515. — Vaincus par Pyrrhus, 518. — Leurs nouveaux armements, 532. — Périls que leur flotte fait courir à Pyrrhus, 533. — Ils envoient une flotte devant Tarente, 558. — On leur offre Messine, XVII, 4. — Leur organisation politique et militaire, leurs mœurs et leur mauvaise foi, 11 et suiv. — Disposition sommaire des quatre traités précédemment conclus

entre eux et les Romains, XVII, 14. — Nature des relations entre eux et les Romains, 17. — Ils se liguent avec Hiéron contre les Romains, 23. — Vaincus par le consul Appius Caudex, 27. — Alarmes que leur cause le traité conclu entre Hiéron et les Romains, 40. — Les soldats romains qui avaient passé sous le joug sont repoussés par les consuls, 41. — Tableau représentant la victoire de Valérius Messala sur eux exposé dans le sénat de Rome, 43. — Une sortie de leur part repoussée par les Romains, 46. — Ils envoient une flotte à Agrigente, 47. — Livrent aux Romains une bataille sanglante près d'Agrigente, 48 et suiv. — Leurs nouveaux armements pour défendre les villes maritimes de la Sicile, 53. — Ils font éprouver au consul Scipion Asina un échec près de Lipari, 53 et 56. — Première victoire remportée sur leur flotte par le consul Duilius, 56. — Vaincus sur mer par Duilius près de Myles, 60. — Vaincus sur mer par Q. Sulpicius Paternulus, 80. — Vaincus sur mer par Atilius Serranus, 84. — Vaincus près d'Héracle par les consuls Atilius Régulus et Manlius Vulso, XII, 97, et XVII, 86. — Leurs alarmes, et résolution qu'ils prennent, 89. — Le sénat carthaginois repousse les propositions de paix de Régulus, 93 et 94. — Le Lacedémonien Xanthippe prend le commandement de leur armée, XII, 97, et XVII, 94. — Vainqueurs de Régulus, ils l'accablent d'outrages, XII, 97, et XVII, 106. — Renforts envoyés à l'armée romaine, 107. — Ils reprennent Cossura, Agrigente et d'autres places, 110. — On leur enlève plusieurs villes, 111. — Ils font des armements considérables sous la direction et le commandement d'Asdrubal, 120. — Vaincus près de Panorme par Métellus, 120 et suiv. — Leur savante et énergique défense au siège de Lilybée, 132 et suiv. — Combat de leur flotte contre celle des Romains devant Drépane, 148 et 149. — Leurs vaisseaux poursuivis par des corsaires romains, 168 et 169. — Échange de prisonniers avec les Ro-

maines
en Sic
— Sa
Amilc
cuent
du ave
des cé
Leur g
Merve
249. —
les Me
Carth
révolte
envoyé
Rome a
— Fin
naires,
les Ro
qu'ils e
tenir la
Rome q
des initi
avec Ro
— Espagn
359. —
ajournée
XVIII,
tient qu'
Le sénat
hassadeu
est déclar
acceptée
action h
que prod
ambassa
Afrique é
et celle e
Scipion, 2
ditions de
suiv. —
Syracuse
leur Em
eurs forc
6. — Ils
leur flotte
er au-de
ette flott
écés par
eurs canto
tient la
oues, 34
ent d'hon
ur armée
ent de l
aire rava

es Romains, XVII, 14.
 relations entre eux et les
 — Ils se liguent avec
 les Romains, 23. —
 consul Appius Caudex,
 es que leur cause le
 entre Hiéron et les
 — Les soldats romains
 ssé sous le joug sont re-
 les consuls, 41. — Ta-
 tentant la victoire de
 mala sur eux exposé dans
 rome, 43. — Une sortie
 repoussée par les Ro-
 Ils envoient une flotte à
 47. — Livrent aux Ro-
 bataille sanglante près
 48 et suiv. — Leurs nom-
 ments pour défendre les
 mes de la Sicile, 53. —
 ouver au consul Scipion
 iec près de Lipari, 55 et
 ièrre victoire remporée
 te par le consul Duilius,
 ucus sur mer par Duilius
 les, 60. — Vaincus sur
 Sulpicius Paterculus, 80.
 sur mer par Atilius Sea-
 — Vaincus près d'Héro-
 consuls Atilius Régulus et
 ulso, XII, 97, et XVII,
 es alarmes, et résolution
 ent, 89. — Le sénat rep-
 pousse les propositions de
 Régulus, 93 et 94. — Le La-
 Xanthippe prend le com-
 t de leur armée, XII, 97,
 94. — Vainqueurs de Hé-
 accablent d'outrages, XII,
 II, 106. — Renforts en-
 mée romaine, 107. — Il-
 Cossura, Agrigente et
 ecs, 110. — On leur en-
 urs villes, 111. — Ils font
 nents considérables sous
 n et le commandement
 120. — Vaincus près de
 ar Métellus, 120 et suiv. —
 te et énergique défense au
 lybée, 132 et suiv. — Com-
 flotte contre celle des Ro-
 ant Drépane, 148 et 149.
 vaisseaux poursuivis par
 es romains, 168 et 169.
 de prisonniers avec les Ro-

omains, XVII, 169. — Ils ne font plus
 en Sicile qu'une guerre défensive, 171.
 — Sanctionnent la paix conclue entre
 Bomilcar et Lutatius, 214. — Éva-
 cuent la Sicile, *ibid.* — Le traité con-
 clu avec eux est consacré en Sicile par
 des cérémonies religieuses, 232. —
 Leur guerre contre les Numides et les
 Mercenaires, XII, 105, et XVII,
 249. — Massacrés en Sardaigne par
 les Mercenaires, 255. — Sept cents
 Carthaginois sont massacrés par les
 révoltés, 256. — Secours qui leur est
 envoyé par le roi Hiéron, 258. —
 Rome aussi leur vient en aide, *ibid.*
 — Fin de la guerre contre les Mercen-
 naires, 260. — Rupture entre eux et
 les Romains, 287. — Ambassade
 qu'ils envoient à Rome pour main-
 tenir la paix, *ibid.* — Ambassade de
 Rome qui constate des défiances et
 des inimitiés, 307. — Conventions
 avec Rome au sujet des possessions
 espagnoles et de la ville de Sagonte,
 359. — Les hostilités des Romains
 ajournées par la guerre d'Illyrie,
 XVIII, 20. — Les Romains deman-
 dent qu'on leur livre Annibal, 48. —
 Le sénat rejette la demande des am-
 bassadeurs romains, 53. — La guerre
 est déclarée par les ambassadeurs et
 acceptée avec enthousiasme par la
 faction barcine, 54. — Impression
 que produit à Rome le résultat de
 l'ambassade, 70. — La guerre en
 Afrique échoit au consul Sempronius
 et celle en Espagne à P. Cornélius
 Scipion, *ibid.* — Ambassades et négocia-
 tions des Romains auprès d'eux, 81
 et suiv. — Leur flotte battue devant
 Syracuse par Hiéron et par le pré-
 leur Émilius, 93. — Inégalité de
 leurs forces et de celles des Romains,
 96. — Ils arrivent à Turin, 140. —
 Leur flotte part de Carthagène pour
 aller au-devant des Romains, 232. —
 Cette flotte est détruite, 233. —
 Préparés par l'hiver de se retirer dans
 leurs cantonnements, 238. — Ils re-
 çoivent la nouvelle de la bataille de
 Cannes, 347. — Votent un supplé-
 ment d'hommes et de chevaux pour
 leur armée en Italie, 351. — S'em-
 parent de Pétillie, 392. — Leur ter-
 ritoire ravagé et leur flotte battue par

Otacilius, XVIII, 420. — Syphax, roi
 de Numidie, se déclare leur ennemi,
 531. — Vaincus par Syphax, ils lui op-
 posent Massinissa, qui les venge de leur
 défaite, 533. — Leurs efforts pour re-
 couvrir la Sicile, 535. — Ravages que
 la peste fait dans leur armée, XIX,
 35 et suiv. — Ils envoient Bomilcar
 avec une flotte au secours des Syracu-
 sains, 39. — Tarente leur est livrée,
 59 et suiv. — Ils prennent Métaponte
 et Thurium, 71. — Les Scipions pro-
 jettent de les attaquer en Espagne,
 83. — Leurs forces se réunissent contre
 Cn. Scipion, 86. — Leur flotte amène
 en Sicile une armée qui s'empare de
 plusieurs places, 141. — Ces places sont
 reprises par Céthégus, 142. — Leur
 flotte bloque le port de Tarente, atta-
 qué par D. Quintius, 166. — Les villes
 qui leur appartaient dans le Sam-
 nium sont reprises par Marcellus, 167.
 — Projet de charger Scipion de la
 guerre d'Afrique, 333 et suiv. —
 Contingent volontaire des villes d'Ita-
 lie pour faciliter l'expédition des
 Romains en Afrique, 337. — Rome
 vend un vaste domaine pour subvenir
 aux frais de cette guerre, 338. —
 Leur armée ravagée par la peste, 340.
 — Leurs intrigues à la cour de Sy-
 phax, 392. — Leur traité avec Scipion,
 429. — Secours que leur envoie
 Philippe contrairement aux traités,
 430. — Leur ambassade à Rome sui-
 vant Polybe et suivant Tite-Live, 439
 et 440. — Ils rompent la trêve qu'ils
 avaient conclue avec Scipion, 444.
 — Attaque de la quinquerème qui
 ramenait à Rome les ambassadeurs
 romains, 445. — Leurs négociateurs,
 ramenés de Rome par Lélius, sont
 loyalement renvoyés à Carthage,
ibid. — Bataille de Zama, XII, 245,
 et XIX, 456 et suiv. — Ils implorent
 la paix avec les Romains, 469. — En-
 voient à Rome une ambassade pour
 la ratification du traité, 471. — Le
 sénat romain donne audience à leurs
 ambassadeurs, 479. — Retour des
 ambassadeurs carthaginois avec des
 félicieux et dix sénateurs romains, 482.
 — Exécution des divers articles du
 traité, incendie de la flotte carthagi-
 noise, payement des tributs, XIX,

483. Voyez aussi *Mercenaires* (Les).

Carthalon. Succès qu'il obtient à Lilybée contre la flotte romaine, XVII, 155. — Il attaque une escadre commandée par les questeurs, et la refoule dans la rade de Phintia, 156. — Bat Junius Pullus à Égithalle, 159. — Fait une descente en Lucanie, 161. — Est repoussé et forcé de passer en Sicile, *ibid.* — Rappelé par les Carthaginois, 162. — Remplacé en Sicile par Amilcar Barca, 163.

Carthalon, autre général carthaginois. Sa mort, XIX, 222.

Cartulaires (Les). Quelle confiance leur est due en ce qui précède l'an 1000, I, 241.

Carus, VI, 123.

Carventum. Prise par les Romains avec un butin considérable, XIV, 549. — Reprise par les Volsques, 551.

Carvilius (Spur.) *Ruga*. Il donne à Rome l'exemple du premier divorce, XVII, 320.

Carvilius (Spur.). Il propose, pour remplir les vides du sénat, de prendre des sénateurs parmi les Latins, XVIII, 379.

Carvilius Maximus. Consul, XVI, 207. — Ses succès dans le Samnium, 209. — Il escalade et prend Cominium, 215. — Son armée passe dans l'Étrurie, qui s'est soulevée, 216. — Son triomphe, 218 et 219. — Il remplace en Sardaigne le préteur Cornélius, et réprime la révolte, XVII, 292.

Carystiens (Les). Exactions de Thémistocle envers eux, IX, 428.

Casa (Jean della), VI, 396.

Casaubon (Isaac), VI, 423; XX, 229.

Casilinum. Annibal y conduit ses troupes, XVIII, 361. — Annibal échoue devant cette ville, 363. — Son siège serré de plus près par Annibal, 370 et 371. — Tonneaux de blé que Sempronius y envoie, 371 et 377. — Sa capitulation, 372. — Continuation du siège de cette ville par Fabius, 467. — Elle est prise, 468.

Caspiens (Les), IX, 337.

Cassandre, fils d'Antipater. Il aspire au rang suprême, XII, 683. — Ses in-

trigues, XII, 683. — Il rejoint Polyperchon dans l'Attique, qui devient le théâtre de la guerre, 692. — Sa puissance relevée par des victoires navales, *ibid.* — Il donne aux Athéniens pour chef suprême Démétrius de Phalère, 693. — Assiège Olympias dans Pydna, 712. — Pourchassé par Antigone comme le meurtrier d'Olympias, 715. — La Grèce se partage entre lui et Antigone, 716. — Il fait la paix avec Antigone, Lycimaque et Ptolémée, 720. — La discordance se rallume entre lui et Antigone, 722. — Confédération resserrée entre lui, Séleucus et Ptolémée, 729. — Bataille d'Issus, où il est un des vainqueurs, 730.

Cassai de Thury. Sa carte de France, II, 474; VI, 451.

Cassiodore, VI, 158. — Son jugement sur Tite-Live, XIII, 121; XX, 166.

Cassitérides (Les), IX, 15.

Cassius Viscellinus. Il propose le partage des terres on la loi agraire, XIV, 128. — Est condamné à mort et ses biens sont confisqués, 129.

Castellan de Bassano, VI, 320.

Castille (Royaume de), VI, 321.

Castor. Voyez *Dioscures* (Les).

Castor de Rhodes, IV, 286.

Castro. Établissement d'une colonie romaine, XVI, 421.

Castulon. Cette place est punie pour sa trahison et de ses brigandages, XIX, 311.

Catane. Les Athéniens s'y retirent et reçoivent un renfort, X, 253. — Valérius Messala en rapporte un grand solaire, XVII, 42 et 43.

Catherine II. Son portrait par Rulhière, VII, 425.

Catilia. Son portrait par Cicéron, VIII, 414.

Catius (Q.), lieutenant de C. Néron, garde son camp, XII, 281.

Caton le censeur (M. Porcius), IX, 96. — Mis en parallèle avec C. Salluste, VII, 435. — Ce qu'il dit de la médecine et des médecins, XII, 309; XIII, 45; XVIII, 62. — Il s'allie avec Fabius contre Scipion, XIX, 734.

Ca
XVI,
Ca
les an
221.
Cat
487.
Cat
Cau
Argonne
toire,
Cau
dium.
Cau
Poptius
près de
gagemen
ces défil
est conc
tion à Ro
des Rom
— Post
compte d
cette ville
et les gar
Cauie
pugus con
Caylus
de Sicile,
Cayz
rique, IV
Cèbes,
Cecco d
Cicrop
Grèce, V
Cédreus
27.
Cèlères
71, 274,
chevaliers
Célestin
Célestin
Célibata
urs les ol
e à se ma
Cellama
8.
Cellarius
Cellène.
les Arc
Celles (P
Celsus, V
Celtas (L
361. —
démomien

83. — Il rejoint Polus à l'Attique, qui devient la guerre, 692. — Sa évée par des victoires. — Il donne aux Athéniens le chef suprême Démétrius, 693. — Assiège Olympéna, 712. — Pour vaincre comme le meurtrier, 715. — La Grèce se partage et Antigone, 716. — Il se bat avec Antigone, Lycolémée, 720. — La dispute entre lui et Antiochus. — Confédération restreinte, Séleucus et Ptolémée, 715. — La bataille d'Ipsus, où il est tué, 730. — Sa carte de Thury. Sa carte de Thury, 474; VI, 451. — Son portrait, VI, 158. — Son portrait, Tite-Live, XIII, 124.

Ides (Les), IX, 15.

Viscellinus. Il propose de donner les terres ou la loi agraire. — Est condamné à mort, ses biens sont confisqués, 129. — Son portrait, VI, 320. — (Royaume de), VI, 311. — Voyez **Dioscures** (Les) de Rhodes, IV, 286. — Établissement d'une colonie, XVI, 421. — Cette place est punie de sa révolte et de ses brigandages.

Les Athéniens s'y retirent pour un renfort, X, 253. — Messala en rapporte un portrait, XVII, 42 et 43. — Son portrait, VII, 425. — Son portrait par Cicéron, VI, 12.

(Q.), lieutenant de Ciceron, garde son camp, XI, 12.

le censeur (M. Porcius), est en parallèle avec Ciceron, VII, 435. — Ce mot est en médecine et des métiers, XIII, 45; XVIII, 62. — Voyez Fabius contre Scipion, 4.

Caton d'Utique. Son tribunal, XVI, 334.

Catrou (Le P.). Son opinion sur les anciens peuples de l'Italie, XIII, 221.

Catteau-Calleville. Ses voyages, II, 487.

Catulle, VI, 98.

Caucons (Les). Les petit-fils des Argonautes se réfugièrent sur leur territoire, IX, 129.

Caudines (Fourches), Voyez **Caudium**.

Caudium (Ville et défilés de). C. Poulus, général samnite, va camper près de cette ville, XVI, 33. — Engagement de l'armée romaine dans ces défilés, 34 et 35. — Traité qui y est conclu, 38. — Deuil et indignation à Rome à la nouvelle du désastre des Romains près de Caudium, 46. — Posthumus sommé de rendre compte du traité, *ibid.* — Départ pour cette ville des légions avec les féciaux et les garants du traité, 52.

Cauvins (Les). Expédition d'Harpagus contre eux, VIII, 273.

Caylus. Son jugement sur Diodore de Sicile, XII, 384.

Coxz (M.). Son tableau chronologique, IV, 418.

Cèbes, V, 456; XX, 53.

Cecco d'Ascoli, VI, 320.

Cécrops. Culte qu'il introduit en Grèce, V, 168.

Cédreus (George), IV, 319; VI, 27.

Cèlères (Les). Leur origine, XIII, 271, 274, 288 et 300. Voyez aussi **Chevaliers**.

Celestin V, VI, 269.

Celestins (Les), VI, 271.

Celibataires (Les) à Rome. Les censeurs les obligeaient autant que possible à se marier, XV, 194.

Cellanare. Sa conspiration, VI, 28.

Cellarius (Christophe), II, 448.

Cellène. Les Éléens y sont défaites par les Arcadiens, XI, 386.

Celles (Pierre de), VI, 262.

Celles, VI, 112.

Celles (Les). Eux et leurs colonies, 361. — Envoyés au secours des Lacédémoniens par Denys de Syracuse,

XI, 376. — Leurs divinités devenues celles des Romains, XIII, 413. — Traditions sur ce nom, XVII, 467. — Leur origine, d'après Pelloutier, 470. — Leurs limites et leur langue, 472 et suiv., et 558. — Tableau de leurs langues, 479. — Ce qu'on sait de précis sur eux, 484. — Leurs transmissions et établissements en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, 507. — Leur origine, 516 et 517. — Leurs institutions, leurs mœurs, d'après Tacite, 534 et suiv. — Leurs croyances religieuses ou leur théologie, 538 et suiv. — Leurs doctrines philosophiques et morales, 541. — Autorité attribuée aux femmes, 550. — Leur religion et leur philosophie, XX, 43. Voyez aussi **Gaulois** (Les).

Celibériens (Les). Victorieux qu'ils remportent sur les Carthaginois, XVIII, 235. — Introduits par les Scipions dans les troupes romaines, 534. — Défection de ceux qui servaient sous les ordres de Cn. Scipion, XIX, 84. Voyez aussi **Espagnols** (Les).

Celtique (La). Les Argonautes y passent, XVII, 430. — Sens géographique de ce mot, 480.

Céminates (Les). Vaincus par Romulus, XIII, 275 et 285.

Cénomans (Les). Détachés par les Romains de la ligue gauloise, XVII, 364.

Cens (Le). En quoi il consistait chez les Romains, XIV, 177. Voyez aussi **Recensements périodiques**.

Censeurs romains (Les). Institués pour procéder au recensement des personnes et des biens, XIV, 370. — Leurs autres attributions, *ibid.* — Noms et dates des premiers, 371. — Leur inspection des chevaliers, 380. — Droit qui leur est conféré de nommer et d'exclure des sénateurs, 412. — Réduction de leur magistrature par Mamercus Æmilius, 522. — Leur vengeance contre ce Mamercus, *ibid.* — Cession qui leur est faite des attributions administratives et judiciaires des consuls, XV, 144. — Leurs fonctions, 163 et suiv. — La censure a-t-elle empêché les mœurs de se corrompre, les innovations de s'introduire? 166 et suiv. — Les auteurs

modernes ont admiré la censure romaine, XV, 168 et suiv. — Arbitraire et despotisme de leur institution, 169 et suiv. — Leurs trois principales fonctions, 172 et suiv. — Création de la censure, 177. — A quoi se réduisaient les pouvoirs, l'âge et les conditions qu'on exigeait d'eux, 178. — On ne pouvait exercer qu'une fois cette magistrature, *ibid.* — Abdication de l'un des deux censeurs lorsque l'autre mourait, *ibid.* — Durée de leurs pouvoirs, 179. — Interruption et lacune de leurs fonctions, 180. — Dignité de leurs fonctions, 181. — Énumération de leurs fonctions rédigée par Cicéron, 182, et 186 et suiv. — Basiliques qu'ils construisent, 191. — Ils avaient la garde du trésor public, 192. — Obligeaient autant que possible les célibataires à se marier, 194. — Exemples des répressions et des flétrissures qu'ils imposaient, 196. — Réflexions sur leurs actes ou sentences, 197. — Autres peines qu'ils pouvaient infliger, 198 et suiv. — Exemple d'un censeur qui dégrade presque tout le peuple romain, 203. — Deux censeurs se dégradent réciproquement, 204. — Edit censorial contre les écoles de rhéteurs, 206. — Ils terment le lustre, 207. — En quoi consistait leur responsabilité, 208. — Mesures prises pour restreindre les abus de leur pouvoir, 209 et suiv. — Doutes sur certains pouvoirs exorbitants qui leur étaient attribués, 212. — Exemples d'abus de pouvoir, 213. — Eloges de la censure par Cicéron, Plutarque et Beaufort, *ibid.* et suiv. — Série chronologique des censeurs, 215. — Suite du tableau chronologique de la censure, 219 et suiv. — Annulation d'une élection, 286. — Premier exemple d'un plébéien élevé à cette dignité, 366. — Un d'eux doit être plébéien, 449.

Censorin. Son traité de *Die natali*, IV, 218. — Détails précieux fournis par les neuf derniers chapitres de cet ouvrage, 219; VI, 125.

Censure. Voyez *Censeurs*.

Centénius Pénula (M.). Il obtient du sénat la mission de combattre An-

nibal en Lucanie. XIX, 77. — Est vaincu, et périt avec ses légions, 78.

Centon (Claudius). Nommé dictateur pour tenir les comices d'élection, XVIII, 544.

Centoripe (Ville de). Les Athéniens traitent avec elle, X, 255.

Centrite (fleuve), XI, 482 et 488. — Traversé par les Dix mille, 489.

Centumalus. Voyez *Fulvius*.

Centumvirs (Les) à Rome. Causes portées à leur tribunal, 530. — Lieu de leurs assemblées, et composition de leur tribunal, 531 et 532.

Centuries. Voyez *Comices par centuries*.

Céphalas (Constantin). Voyez *Constantin*.

Céphalon, IV, 289.

Cépiou. Vainqueur du Lusitanien Viriathé, qu'il tue traitreusement, XII, 753.

Cérasonte (ville). Arrivée des Dix mille commandés par Xénophon, XI, 500.

Cercle (le). Sa division en trois cent soixante degrés est fort ancienne, III, 51. — Son idée entre dans le nom d'année, 198.

Céré (ville). Les vestales romaines s'y sauvent, XV, 71. Voyez aussi *Cérites* (Les).

Cérés. Jeux à Rome en son honneur, XIX, 474.

Cérites (Les). Ils sollicitent et obtiennent la clémence des Romains, XV, 361.

Certitude. Degré de certitude de connaissances historiques, I, 3. — Les faits vrais seuls dignes de servir d'exemple, 6. — Si le temps en diminue la crédibilité, 22. — Leur probabilité, 27. — Leur examen intrinsèque, 47. — Faits à rejeter comme fabuleux, 146. — Faits qui n'ont aucune probabilité, 148. — Attestation des faits, 309 et suiv.

Cerus manus (bon Créateur), XI, 337.

Cervantes, VI, 437.

Césaire d'Arles, VI, 158.

Césalpini (André), VI, 421.

César (Jules), I, 276; II, 322; III, 94. — Assassiné, VI, 95, 96 et suiv. — Caractères généraux de ses con-

ges,
tol,
Caton
critique
513;
tre Pr
public
expédit
45a et
Julien.
Césa
descen
Céth
plusien
thagino
Sicile,
Marcell
— Il dé
de Mag
Magon,
Chab
queur de
nètes, X
Lacédém
Épamin
370.
Chaco
Cher
Chaise
Chaise
maïns, X
Chalce
— Assié
— Lysan
Chalce
184.
Chalci
ippe con
206.
Chalci
Athéniens
les Athé
Chalci
Chalci
Attale, ro
feu emp
Chalco
Chalco
Chalci
ennaine,
207. — L
tre de qu
est la mest
iennes, 9
tribuées a
ms, *ibid.*

nie, XIX, 77. — Est avec ses légions, 78. (Audiens). Nommé dieux les couïces d'élé. 544.
 Ville de). Les Athéniens ville, X, 255.
 (Nve), XI, 482 et 483. — es Dix mille, 489.
 . Voyez *Pulvius*.
 (Les) à Rome. Causes tribunal, 530. — Lieu emblées, et composition nal, 531 et 532.
 Voyez *Comices par cen-*
 (Constantin). Voyez
 , IV, 289.
 vainqueur du Lusitanien il tue trahitusement, XII
 e (ville). Arrivée des Dia andés par Xénophon, XI,
 e). Sa division en trois de degrés est fort ancienne, Son idée entre dans le non 98.
 e). Les vestales romaines XV, 71. Voyez aussi Co
 ux à Rome en son honneur.
 Les). Ils sollicitent et ob a clémence des Romains
 e. Degré de certitude de ces historiques, 1, 3. — rais seuls dignes de ser 6. — Si le temps en d rédibilité, 22. — Leur po 7. — Leur examen intro 146. — Faits qui n'ont a bilité, 148. — Attesta Bog et suiv.
 naus (bon Créateur), XI
 es, VI, 437.
 d'Arles, VI, 158.
 ni (André), VI, 421.
 Jules), I, 276; II, 322; sassiné, VI, 95, 96 et 97.
 ères généraux de ses out

ges, VII, 29. — Son portrait par Ver tot, 422. — Mis en parallèle avec Caton par Salluste, 435. — Ses descriptions et dispositions militaires, 513; XII, 322. — Ses inimitiés contre Pompée, 763. — Il pille le trésor public de Rome, XVI, 259. — Son expédition dans les Gaules, XVII, 152 et suiv. Voyez aussi *Calendrier Julien*.

Césars (Les). Leurs prétentions à descendre d'Iule et d'Énée, XIII, 250.
Cébégu (M. Cornélius). Il reprend plusieurs places Siciliennes aux Carthaginois, XIX, 142. — Prêteur en Sicile, ourdit une accusation contre Marcellus, 147. — Sa censure, 211. — Il déjoue en Étrurie les manœuvres de Magon, 386. — Sa victoire sur Magon, 433.

Chabrias, général athénien. Vainqueur des Lacédémoniens et des Égipètes, XI, 336. — Vainqueur des Lacédémoniens, 352. — Il force Épaminondas de rentrer en Béotie, 376.

Chacon (Pierre), IV, 331.
Chéréphou, V, 450.
Chaise curule. Celle des consuls romains, XV, 119.

Chalcédoine. Darius y va, IX, 91. — Assiégée par Alcibiade, XI, 247. — Lysandre s'en empare, 268.
Chalcédon. Colonie de Mégare, X, 184.

Chalcidie (La). Entreprises de Philippe contre les villes de ce pays, XII, 206.

Chalcidiens (Les). Vaincus par les Athéniens, IX, 204. — Vainqueurs des Athéniens, X, 130.

Chalcidius, XX, 108 et 109.
Chalcis (ville). Sulpicius Galba et Attale, roi de Pergame, renoncent à s'en emparer, XIX, 250.

Chalcondyle (Démétrius), VI, 362.
Chalcondyle (Laonic), VI, 362.

Chalcéens (Les). Ils ont employé la zodiac, III, 75. — Leur zodiaque, 77. — Leurs mois, 143. — Le nombre de quatre cent trente-deux mille est la mesure de leurs annales antédiluvienne, 278. — Valeurs diverses attribuées au Sossos, au Néros et au Sossos, *ibid.* — Leurs hypothèses an-

togénésiques, V, 16. — Explications qui en ont été proposées, 17. — Idée de Voltaire sur l'antiquité de ce peuple, 20. — Guerre de Cyrus contre eux, VIII, 222; IX, 336. — Leurs connaissances astronomiques, XII, 423. — Ils prédisent à Alexandre qu'il mourra dans Babilone, 647. Voyez aussi *Ère chaldaique*.

Chalus (Le), fleuve de Syrie. L'armée de Cyrus campe sur ses bords, XI, 432.

Champ de mars à Rome, XIV, 6.
Champeaux (Guillaume de), XX, 179 et 183.

Champollion-Figeac (M.). Son opinion sur les mois macédoniens, III, 153. — Ancien hémérologue corrigé et complété par lui, IV, 4. — Ses *Annales des Lagides*, 411. — Son système sur la date de la mort d'Alexandre, V, 478. — Son calcul sur le nombre des jours compris dans la vie d'Alexandre, 480 et suiv. — Son opinion sur la date de la bataille d'Actium, 522.

Chandler (Richard), II, 499.
Chantreau, IV, 395 et 407.

Chapitres qui divisent un ouvrage, VII, 628.

Charbuy, IV, 389.
Chardin, II, 444.
Charès de Mitylène, historien d'Alexandre, XII, 5.

Chariclès. Il est chargé de côtoyer le Péloponnèse et d'inviter les hoplites argiens à se joindre à lui, X, 267.

Chariton d'Aphrodisée, VI, 138.

Charles I^{er}, empereur d'Allemagne, VI, 333.

Charles I^{er}, roi d'Angleterre, VI, 443.

Charles II, roi d'Angleterre, VI, 455.

Charles-Quint. Son avènement au trône d'Espagne, VI, 389. — Son abdication, 400, et VII, 508.

Charles Martel, VI, 171.

Charlemagne, VI, 172. — État déplorable de la France sous ses successeurs, VI, 193.

Charles le Chauve. Son serment en langue vulgaire, VI, 195.

Charles IV, roi de France, VI, 335.

Charles V, roi de France, VI, 336.

Charles VI, roi de France, VI, 336, et 349.

Charles VII, roi de France, VI, 350.

Charles VIII, roi de France, VI, 376.

Charles IX, roi de France, VI, 403 et 414.

Charles XII, roi de Suède. Son portrait par Voltaire, VII, 424. — Mis en parallèle avec Pierre le Grand par Voltaire, 438.

Charles de Duras, VI, 333.

Charon de Lampsaque. Mentionné dans un mémoire de Sévin, IV, 278.

Charondas. Exposé de sa législation, XII, 529. — Sa mort, 531.

Charpentier. Son jugement sur la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, 174.

Chartes ou pièces d'archives, I, 215. — Authenticité de celles qui sont antérieures à l'an 1000, 218. — Leur classification, 223. — Importance des titres historiques conservés dans les archives de Rome, de Florence et de France, 225. — Moyens de constater leur authenticité, 230. — Ces moyens ne s'appliquent point aux chartes antérieures à l'an 1000, 237. — Notions qu'elles fournissent à l'histoire, 244; VII, 316.

Chartier (Alain). Voyez *Alain*.

Chasse (Traité de la), ouvrage de Xénophon, XI, 68. — Supplément à ce traité par Arrien, 70.

Chasteté patricienne (Temple de la). Contestation à ses portes, XVI, 180.

Chasteté plébéienne (Temple de la). Son établissement, XVI, 180.

Châtelain, IV, 377.

Chancer, VI, 322.

Chaulon, I, 455.

Chavanette (Pernin de). Voyez *Pernin*.

Chemnis. Temple en ce lieu consacré à Persée fils de Danaë, VIII, 362.

Chemnis. Son règne, XII, 411.

Chénelophages (Les), XII, 436.

Chéops. Son règne en Égypte, VIII, 367.

Chéopécen. Son règne en Égypte, VIII, 370, et XII, 411.

Chéronée. Bataille en ce lieu, XII, 614.

Chersonèse. Miltiade second y va, IX, 242. — Alcibiade s'y retire, XI, 252.

Chersonèse de Carie, XII, 484.

Cheval public des chevaliers romains, XIV, 393.

Chevalier (Le), II, 499.

Chevaliers romains. Divisés en trois centuries, *Rhameuses*, *Titennes* et *Luceres*, XIII, 286. — Nouvelles centuries créées par l'arquin l'Ancien, 350. — Difficultés et variantes sur leur nombre, 351. — Notions particulières sur leur ordre, XIV, 372.

— Origine et noms divers des *equites*, 372 et suiv. — Double acception de ce mot, 375. — Passage de Plinie qui les concerne, *ibid.* — Leur état et leur condition avant les Gracques, 377. — Leurs cérémonies et leurs revues sous l'inspection des censeurs, 379 et 380. — Conclusion générale sur la nature de l'ordre équestre, 381. — Des différentes espèces d'*equites*, 384. — Lumières que Beaufort et Lebeau ont jetées sur cette question, 385. — Domage que leur érection en ordre de l'État a causé à la classe plébéienne, 389. — L'ordre équestre se sépare insensiblement de la cavalerie romaine, 390. — Quelles conditions il fallait réunir pour être chevalier, *ibid.* — Conditions d'âge, de cens, etc., 391. — A quelles distinctions honorifiques ce titre donnait droit, 392. — Du cheval public et de l'anneau d'or, 393 et 394. — Leurs ornements ou insignes, phalère, trebée, onguiclavé, 395. — Places qui leur étaient réservées dans les spectacles, 396. — Quelles fonctions furent attachées à leur titre, *ibid.* — Attributions judiciaires qu'ils tiennent des Gracques, 397. — Observations sur un passage de Montesquieu relatif à l'ordre équestre, 398 et 399. — Les fonctions judiciaires qui leur sont dévolues rehaussent leur importance, 400. — Ils afferment les revenus de l'État, *ibid.* — Le mot *publicani* est presque synonyme d'*equites*, 401. — Détériorés dans les provinces, ils jouissent à Rome d'une grande considération, 402. — La qualification de *nautæ* jointe à celle d'*equites*, *ibid.* — Zèle et bons offices

de Cicé
403. —
mille S
404. —
dans le
digées
Dégrad
Auréli
cents,
Chev
XI, 20
Chev
Chi
Chi
Chi
feuilles
— Sa c
238, et
Ses ann
avant J.
776 av
siècle av
siècle av
au cinq
toire pro
toire ne
au quat
— Au
91. —
J. C., 92
J. C., 10
siècle de
lutions ar
gairé, 14
siècle, 2
241. —
— Révol
442 et 46
489; XII
Chinoi
maine, II
Le nom
deux mil
des péri
Leurs eye
cycle de
mons de
mont l'at
temps fab
12. — A
s'attribue
autédit
vers sur h
— Destr

de Cicéron pour l'ordre équestre, XIV, 203. — Cet ordre est ajouté à la formule *Senatus populusque Romanus*, 204. — Un grand nombre sont admis dans le sénat, 416. — Leurs listes rédigées par les censeurs, XV, 172. — Dégradés par les censeurs, 199. — Aurélius Cotta en dégrade quatre cents, XVII, 116 et 117.

Chevans. Leur prix dans l'Attique, XI, 209.

Cheveau, IV, 369.

Chi-tsou. Ses conquêtes, VI, 275.

Chibrera, VI, 450.

Chiffe. Voyez *Papier de chiffe*.

Chine (La). Gazettes publiques ou feuilles périodiques en ce pays, I, 263.

— Sa chronologie entre les années 2338 et 1500 avant J. C., VI, 7. — Ses annales de l'an 1000 à l'an 884

avant J. C., 17. — De l'an 884 à l'an 756 avant J. C., 21. — Au huitième

siècle avant J. C., 25. — Au septième

siècle avant J. C., 30. — Elle n'a pas, au cinquième siècle avant J. C., d'histoire proprement dite, 48. — Son histoire ne présente rien de mémorable

au quatrième siècle avant J. C., 59. — Au troisième siècle avant J. C.,

81. — Au deuxième siècle avant J. C., 92. — Au premier siècle avant

J. C., 103. — Révolutions au troisième siècle de l'ère vulgaire, 124. — Révolutions au quatrième siècle de l'ère vul-

gaire, 144. — Révolutions au dixième siècle, 208. — Au onzième siècle,

241. — Dynastie Mim ou Ming, 339. — Révolutions au dix-septième siècle,

442 et 460. — Au dix-huitième siècle, 489; XII, 319.

Chinois (Les). Ils ont employé la semaine, III, 74. — Leurs mois, 124. — Le nombre de quatre cent trente-

deux mille entre dans quelques-unes des périodes des Chinois, 277. — Leurs cycles démesurés, *ibid.* — Leur

cycle de soixante ans, 278. — Opinions de Fréret, de Gaubil, de Four-

mont l'ainé et de Voltaire, sur les temps fabuleux des Chinois, V, 11 et 12. — Antiquité démesurée qu'ils

s'attribuent, 13. — Leurs dynasties antédiluviennes, 56. — Systèmes divers sur leur chronologie, 99 et suiv.

— Destruction de leurs livres par

Tsin-chi-hoang-ti, V, 101. — Mesures prises par Kuo-tou pour réparer

ce désastre, 102. — Tribunal d'histoire et de chronologie institué en Chine,

104. — Leur chronologie particulière, 233. — Observation astronomique

attribuée à Tchou-loung, 234. — Leur chronologie, 282. — Leurs annales, 334 et 514. — Anarelle chez

eux, 385. — Leurs sectes philosophiques, *ibid.* — Courte appréciation de leur chronologie, 438.

Chio (Ile de). Courage de ses habitants, IX, 232. — La ruine de ses habitants achevée par Histiee,

237.

Chiomara, femme galate. Son aventure, XII, 263.

Chionides, V, 451.

Chrisophe. Placé à l'avant-garde de la retraite des Dix mille, XI, 479. — Il demande des vaisseaux à Anaxibius,

498. — Arrive à Sinope et est élu généralissime, 514. — Chargé du second corps de l'armée des Dix mille,

517. — Il rejoint la première division des Dix mille à Calpé, et la délivre d'une embuscade, 518. — Sa mort,

ibid.

Chirurgie (La). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 290.

Chirurgie (La) à Rome. Introduite par le Grec Archagathus, XVIII, 61.

Chiusole. Sa géographie, II, 466.

Choiseul (Le duc de). Son exil, VI, 496.

Choiseul-Gouffier, II, 499.

Chorasmiens (Les). Leur plaine, et leur montagne, IX, 16 et 37.

Chorégie (La) dans l'Attique, XI, 225.

Chosroès, VI, 157.

Christianisme (Le). Le jubilé des chrétiens, III, 285. — Son origine, VI, 113. — Texte de Tacite et de Pline le Jeune sur les chrétiens, 114. — Son état et ses écrivains au second siècle de l'ère vulgaire, 119. — Au troisième siècle de l'ère vulgaire, 128. — Ses progrès et ses sectes au quatrième siècle de l'ère vulgaire, 133.

Christine de Pisan, VI, 319.

Christman (Jacques), IV, 348.

Christophe, fils de Constantin Porphyrogénète, VI, 203.

Christophe de Acunha. Voyez *Acunha*.

Christophe Cellarius. Voyez *Cellarius*.

Christophe Colomb, II, 411; VI, 381. — Description de son entrée à Barcelone par Robertson, VII, 511; XX, 222.

Christophe de Roffiniac. Voyez *Roffiniac*.

Chronicon paschale, IV, 318. — Renseignements qu'il fournit sur la question de savoir si Hérodote a écrit un ouvrage sur l'Assyrie, VIII, 42.

Chronique Alexandrine, IV, 318.

Chronique anonyme en vers romans, IV, 325.

Chronique de Paros. Voyez *Mabres d'Arundel*.

Chronique pascale. Voyez *Chronicon paschale*.

Chronique scandaleuse, VI, 379.

Chroniques de Saint-Denis, VI, 294.

Chroniqueurs. Détails absurdes imaginés ou reproduits par les chroniqueurs du dixième, du onzième et du douzième siècle, IV, 320.

Chronographes ecclésiastiques (Les). Leur catalogue des rois d'Égypte, V, 237; VIII, 465.

Chronologie (La). Éclairée par les monuments numismatiques, I, 193. — Transition de l'étude de la géographie à celle de la chronologie, II, 521. — Prévention contre la chronologie, III, 1. — Utilité de cette science, 3. — Son fondement, 12. — Les histoires traditionnelles ne sont pas susceptibles de chronologie, 13. — Elle peut donner des résultats certains ou probables, 14. — Événements qui lui servent d'époques, 15. — Science chronologique depuis Hérodote jusqu'à nos jours, 17. — Divisée en trois sections: technique, litigieuse et positive, 20 et suiv. — Considérations sur son utilité, 25. — Opinion de Bossuet à cet égard, 26. — Intérêt qu'elle peut présenter, 27. — Défaut, 34. — Systèmes fondés sur les zodiacs découverts en Égypte, 116. — Les hommes semblent avoir pris à tâche de la compliquer, 359. — Ses calculs facilités par la période julienne,

III, 366. — Avantages et inconvénients du compte rétroactif par années avant J. C., 381. — Impossibilité de résoudre les questions qui se rattachent aux ères mondaines, 403. — Les supputations par ans du monde s'élevaient à plus de deux cents depuis le seizième siècle, 404. — Systèmes suivis par Scaliger, Péton, Ussérinus, Pezron, etc., *ibid.* — Les manuels de chronologie ne sont complètement utiles qu'à ceux qui en ont mûrement étudié la théorie, 441. — Il n'existe sur l'ancienne chronologie que des recherches partielles, 442. — Il faut se mettre en état de reconnaître les erreurs que les plus habiles critiques ont commises dans la chronologie moderne, 443. — Il est possible de ne rien laisser d'obscur ni d'ambigu dans le vocabulaire de la chronologie, 447. — Causes des erreurs commises par les hommes dans le calcul des temps, 531. — La connaissance des calendriers est indispensable en chronologie, 532. — Importance de l'examen des sources de la chronologie antérieure à l'ère vulgaire, IV, 194. — Division de ses sources en trois genres, 195. — Quels sont les historiens dont il importe particulièrement d'apprécier l'autorité, 196. — Historiens qu'il ne faut pas comprendre dans l'examen des sources de la chronologie, 221. — Idée que Fontenelle avait conçue de l'étude des temps, 228. — Quel degré de consistance peut avoir la chronologie ancienne, 230. — Défaut commun de tous les systèmes de chronologie publiés par les modernes, 231. — Défauts chronologiques, 253. — Les débris d'annales perdues ont plus servi que servi à ses progrès, 276. — Résumé des faits de l'histoire de la chronologie pour les siècles antérieurs à l'ère vulgaire, 307. — Résumé des faits de l'histoire de la chronologie appartenant aux huit premiers siècles de notre ère, 311. — Idée générale des travaux chronologiques pendant le moyen âge, 315. — Indication des ouvrages les plus connus, 317 et suiv. — Opinion de D. Rivet sur l'état de la chronologie chez les Occidentaux du douzième siècle, 321. — Elle n'avait

pas été
IV, 3
158a
1175
1600
1627
à 1655
à 168
des c
1681
de Bos
la chr
1682 à
verse r
tième s
tions c
Défaut
giques
giques
vres de
général
connais
cologiques
— L'op
du glob
mencer
mai plus
tre ère,
nologique
zodiacal
— L'âge
chronol
— D'ou
de la ch
Époque
pas, 342
est incer
se rattac
à l'ouver
parfaite
noire et c
siècles av
ouvrages y
étude du
l'histoire
finir les
— Difficu
causes, I
Chrono
Chrono
Chrono
livres co
29. — Ce
Chrono
V, 426.

antages et inconvénients
 roactif par années avant
 impossibilité de résoudre
 qui se rattachent aux
 is, 403. — Les supputa-
 n monde s'élevaient à plus
 lepuis le seizième siècle,
 ames suivis par Scalliger,
 is, Pezron, etc., *ibid.* —
 de chronologie ne sont
 utiles qu'à ceux qui en
 étudié la théorie, 441.
 sur l'ancienne chrono-
 s recherches partielles,
 ut se mette en état de
 es ouvrages que les plus
 es ont connus dans
 a moderne, 413. — Il
 e rien laisser d'obscur
 dans le vocabulaire de la
 447. — Causes des er-
 res par les hommes dans
 temps, 531. — La con-
 calculiers est indispen-
 onologie, 532. — Impor-
 examen des sources de la
 antérieure à l'ère vulgaire,
 Division de ses sources
 es, 195. — Quels sont les
 dont il importe particu-
 apprécier l'autorité, 196.
 us qu'il ne faut pas com-
 l'examen des sources de
 ie, 221. — Idée que Foo-
 t conçue de l'étude des
 — Quel degré de consi-
 avoir la chronologie an-
 — Défaut commun de
 èmes de chronologie po-
 s modernes, 231. — Ca-
 ologiques, 253. — Les dé-
 es perdues ont plus au-
 ses progrès, 276. — Ré-
 ts de l'histoire de la chro-
 ur les siècles antérieurs à
 ère, 307. — Résumé de
 histoire de la chronologie
 aux huit premiers siècles
 e, 311. — Idée générale
 chronologiques pendant
 e, 315. — Indication des
 plus connus, 317 et suiv.
 de D. Rivet sur l'état de
 ie chez les Occidentaux du
 siècle, 321. — Elle n'avait

pas encore fait de progrès en 1582,
 IV, 333. — La période comprise entre
 1582 et 1681 se divise en quatre sé-
 ries, 337 : première série, de 1582 à
 1600, 341 ; seconde série, de 1601 à
 1627, 346 ; troisième série, de 1627
 à 1650, 349 ; quatrième série, de 1650
 à 1681, 353. — Décadence des étu-
 des chronologiques entre 1650 et
 1681, 359. — L'*Histoire universelle*
 de Bossuet a pu servir au progrès de
 la chronologie, 365. — Période de
 1682 à 1783, 366 et suiv. — Contro-
 verse relative à l'ouverture du dix-huiti-
 ème siècle, 374. — Injustes préven-
 tions contre la chronologie, 394. —
 Défaut ordinaire des tables chronolo-
 giques, 416. — Tableaux chronolo-
 giques, 418. — Classification des li-
 vres de chronologie, 419. — Traités
 généraux de chronologie, *ibid.* — La
 connaissance des hypothèses chrono-
 logiques n'est pas indifférente, V, 1.
 — L'opinion de Buffon sur l'antiquité
 du globe n'oblige pas à faire com-
 mencer la chronologie du genre hu-
 main plus de sept mille ans avant no-
 tre ère, 35. — Conséquences chro-
 nologiques tirées de la nomenclature
 zodiacale par Legentil et Dupuis, 38.
 — L'âge mythologique ne fournit à la
 chronologie que peu de notions, 178.
 — D'où viennent toutes les difficultés
 de la chronologie ancienne, 274. —
 Époque où cette science n'existait
 pas, 342. — La chronologie ancienne
 est incertaine, 472. — Les idées qui
 se rattachent à la période julienne ou
 à l'ouverture de l'ère vulgaire sont
 parfaitement éclaircies, 487. — His-
 toire et chronologie des trois derniers
 siècles avant notre ère, 513. — Ou-
 vrages y relatifs, VII, 211. — Son
 étude doit initier à la lecture des livres
 d'histoire, VIII, 8. — Elle sert à vé-
 rifier les faits de l'histoire, XIII, 16.
 — Difficultés de cette science et leurs
 causes, 17.

Chronologie collée, IV, 349.

Chronologie litigieuse, III, 21.

Chronologie positive, III, 23. —

livres compris sous ce titre, IV,

29. — Ce qu'on doit en écarter, VI, 2.

Chronologie profane, III, 17, et
 IV, 426.

Chronologie des Romains. Difficultés
 chronologiques sur quelques dictatures
 et quelques consulats, XVI, 116.

Chronologie sacrée, III, 17 ; IV,
 426 ; V, 279, et 335 et suiv.

Chronologie systématique (Traités
 de), IV, 426.

Chronologie technique, III, 20, et
 34 et suiv. — Utilité des notions re-
 cueillies, IV, 187 et suiv. — Traités
 sur ce sujet embrassant toutes les me-
 sures du temps, 419.

Chrysante. Lui et les autres capitai-
 nes de l'armée de Cyrus témoignent le
 désir de devenir cavaliers ou hippo-
 centaures, VIII, 230.

Chrysoloras (Emmanuel), VI,
 355.

Chrysolopolis. Les Dix mille s'y ren-
 dent par terre, XI, 523.

Cybre. Voyez *Cypré*.

Cybre. Voyez *Ère de Cybre*.

Cicéron, I, 458. — Son système sur
 l'époque d'Hésiode et d'Homère, V,
 293 ; VI, 96. — En parallèle avec
 Démosthène, 97. — Son opinion sur
 les quatre règles fondamentales de
 l'histoire, VII, 31. — Préceptes in-
 dépendants de ces quatre règles, 72.
 — Portrait qu'il fait de Catulle, 414.

— Son opinion sur Thucydide, X,
 36. — Louanges qu'il donne à Péri-
 clès, 127. — Son jugement sur Xéno-
 phon, XI, 41. — Sa traduction du
 traité d'*Économie domestique et ru-
 rale* de Xénophon, 109 et 138. —
 Éloge qu'il fait de l'*Anabase* de Xé-
 nophon, 410. — Son jugement sur
 Polybe, XII, 62, 322, 547 ; XIII,
 47. — Ses réflexions sur la position
 de Rome, 297. — Ses considérations
 sur le tribunal romain, XIV, 81. —
 Comme il qualifie la loi des Douze Ta-
 bles, 292. — Son zèle et ses bons of-
 fices pour l'ordre équestre, 403. —
 Un passage de son plaidoyer pour
 Sextius a fait croire à l'élection des
 sénateurs par le peuple, 420. — Ta-
 bleau qu'il fournit de deux séances du
 sénat, 462. — Son commentaire sur
 le pouvoir consulaire, XV, 126. —
 Énumération qu'il donne des fonctions
 censoriales, 182, et 186 et suiv. —
 Éloges qu'il fait de la censure, 213 et
 214. — Sa conduite et ses travaux

pendant sa questure en Sicile, XVI, 277 et suiv. — Son témoignage sur la nécessité du tribunal plébéien à Rome, 383. — Appréciation de ses ouvrages philosophiques, XX, 92.

Cimbres (Les). Leurs invasions, XVII, 450. — Vaincus par Marius, 451. — S'ils étaient Celtes ou Germains, 512.

Ciminienne (Forêt). Victoire remportée près de là par les Romains sur les Étrusques, XVI, 108 et suiv.

Cimon. Sa mort, IX, 278; XII, 512. — Il remporte une victoire signalée aux bords de l'Eurymédon, 518. — Son expédition en Chypre, 525.

Cinadon. Sa conspiration découverte et punie, XI, 305.

Cincinnatus (Quintius). Il défend son fils *Caso* Quintius, accusé de violences contre les tribuns et les plébéiens, XIV, 220. — Rembourse les sommes engagées par les garants de son fils, 221. — Élu consul étant retiré à la campagne, 226. — Il marche contre les Éques et les Volatques, et ajourne la proposition de Téreutillus, 227. — S'oppose à sa réélection projetée par les patriciens, *ibid.* — Nommé dictateur, il quitte sa charrue et se rend à Rome, 231. — Son triomphe, 233. — Il abdique la dictature et retourne à sa campagne, *ibid.* — Est élu dictateur, 506. — Sa harangue pour calmer l'effervescence du peuple, 507. — Sa mort, 540.

Cincinnatus (Quintius). Vainqueur des Prénestins, XV, 288.

Cincius Alimentus, XII, 20; XIII, 44. — Ses livres et sa vie, XVIII, 25, 26 et 183.

Cincius Alimentus (Marcus). Promulgation et objet de la loi qu'il propose, XIX, 403.

Citéas (Le philosophe). Son entretien avec Pyrrhus, XVI, 455. — Il fait rompre les négociations avec les Romains, 458 et 459. — Envoyé à Rome par Pyrrhus, 478. — Conditions de la paix qu'il négocie à Rome, 491. — Personne n'y accepte ses présents, 492. — Son discours dans le sénat, 493. — Ses propositions combattues par Appius Claudius, *ibid.* — Sa nouvelle ambassade à Rome aussi in-

fructueuse que la première, XVI, 514.

Cinethon de Lacédémone, V, 397.

Cingilia (Ville de). Prise par les Romains, XV, 481.

Cinnamus (Jean), VI, 265.

Cipus (Le préteur Géméus). Envoyé au secours du consul Falto contre les Gaulois Boïens, XVII, 262. — Ce que racontent de lui Ovide et Valère-Maxime, 262.

Circéi (ville et promontoire). Expédition des Romains retardée par une peste, XV, 277.

Circumscription. Sorte d'interdiction contre les tribuns du peuple, et en quoi elle consistait, XVI, 363 et 364.

Cirque flaminius. Sa construction, XVIII, 22 et 23.

Cirthe. Prise par Massinissa, XIV, 418.

Cissa. Victoire remportée par Cnéus Scipion sur Haunon, XVIII, 168.

Cissie. Darius donne aux Érétriens des terres en ce pays, IX, 298.

Cissiens (Les), IX, 336.

Citoyen romain. Les censeurs pouvaient le déplacer d'une tribu dans une autre et le priver du droit de cité, XV, 201 et 202.

Civilisation. Ses progrès, II, 161.

Clairant, VI, 486.

Clarendon, VI, 452.

Clarté. Voyez *Diction*, *Style*, *Style historique*.

Classique (Le). Le système ainsi appelé est le seul qu'il faille suivre, XIX, 10. — Époque où les écoles expérimentales et classiques se sont peu à peu relevées, 16. Voyez *Romantisme*.

Clastidium. Diversion opérée par les Gaulois sur cette ville, XVII, 406.

Claude, VI, 109. — Harangue que lui attribue Tacite, VII, 485.

Claude Albin. Voyez *Albin*.

Claude II, VI, 122.

Claude Ptolémée. Voyez *Ptolémée* (Claude).

Claudia (La patricienne). Proscrip-tion qui lui est intenté, et sa condamnation à une amende, XVII, 177 et 178.

Claudien, VI, 144.

Claudius (Caius). Son discours contre les décemvirs, XIV, 251.

Cla
Claud
clave,
Virgini
exilé

Cla
et 335

Cla

voyé à
XVII,

ranque
Rhégini

de con
Messin

Cla
loi sur
sénaten

Cla
Cerrin

427 et 4

Cla
Clau

Clau

sévérie

XVII,
de jeter

151. —
les débr

153. —
mer un

jugeme

amende

Cla
déclarée

Clav
Clavi

travail

es de la

thème su

XIII, 20

Clav
Clavij

Clav
Clavij

IV, 341

Clav
Clavij

Clavij

Clavij

Clavij

Clavij

Clavij

Clavij

Clavij

la première, XVI, 514.
 de Lacédémone, V, 397.
 Ville de). Prise par les
 V, 481.
 Jean), VI, 265.
 préteur Genucius). En-
 riers du consul Falto con-
 is Boiens, XVII, 262.
 content de lui Ovide e
 ne, 262.
 le et promontoire). Ex-
 Romains retardée par une
 177.
 iptio. Sorte d'interdiction
 ums du peuple, et en quoi
 it, XVI, 363 et 364.
 minien. Sa construction,
 et 23.
 prise par Massinissa, XIX,
 victoire remportée par
 ion sur Hannon, XVIII,
 arius donne aux Étrétiens
 ce pays, IX, 298.
 Les), IX, 336.
 romain. Les censeurs pou-
 éplacer d'une tribu dans
 le priver du droit de cité,
 et 202.
 on. Ses progrès, II, 163,
 VI, 486.
 on, VI, 452.
 Voyez *Diction, Style, Style*
 (Le). Le système au-
 le seul qu'il faille suivre.
 — Époque où les écoles
 ales et classiques se son-
 élevées, 16. Voyez *Roman-*
 um. Diversion opérée par
 sur cette ville, XVII, 404.
 VI, 109. — Harangue que
 Tacite, VII, 485.
 Albin. Voyez *Albin*.
 II, VI, 122.
 Ptolémée. Voyez *Ptolémée*
 (La patricienne). Princesse
 nté, et sa condamnation
 e, XVII, 177 et 178.
 VI, 144.
 s (Cinius). Son discou-
 déceuvrés, XIV, 251.

Claudius (M.), client d'Appius
 Claudius. Il arrête Virginie comme es-
 clave, XIV, 260. — On lui adjuge
 Virginie comme esclave, 263. — Il est
 exilé à Tibur, 281.
Claudius. Son tribunat, XVI, 334
 et 335. — Il fait exiler Cicéron, *ibid.*
Claudius, tribun légionnaire. En-
 voyé à Rhégium avec une flotte,
 XVII, 20. — Il passe à Messine, y ha-
 rangue les Mamertins, et revient à
 Rhégium, 21 et 22. — Reçoit l'ordre
 de conduire la flotte romaine devant
 Messine et s'en empare, 22.
Claudius (Le tribun). Son projet de
 loi sur la contenance des navires des
 sénateurs, XVIII, 56.
Claudius Asellus. Son combat avec
 Cerrinus Jubellius Tauréa, XVIII,
 427 et 428.
Claudius Centhon. Voyez *Centhon*.
Claudius Pulcher. Son excessive
 sévérité et son impéritie à Lilybée,
 XVII, 146 et 147. — Il donne ordre
 de jeter à la mer les poulets sacrés,
 151. — Son stratagème pour ramener
 les débris de sa flotte devant Lilybée,
 153. — Rappelé et contraint de nom-
 mer un dictateur, *ibid.* — Traduit en
 jugement et condamné à une forte
 amende, 149 et 154.
Claudius Regillensis. Sa dictature
 déclarée vicieuse, XV, 454.
Clavier. Examen critique de son
 travail sur les généalogies des prin-
 ces de la Grèce, V, 159. — Son sys-
 tème sur la colonisation de l'Italie,
 XIII, 205.
Clavijo. Son journal, II, 403.
Clavius. Jugements portés sur lui,
 IV, 341; VI, 422.
Clasomène (Ville de). Alcibiade y
 passe arrêté par Tissapherne, XI, 244.
Cléandre (Le Lacédémonien). Il ar-
 rête auprès des Dix mille, XI, 521.
 — Son orgueil et ses exigences, *ibid.*
 — Déférence de Xénophon à son
 regard, *ibid.*
Cléanor. Il veut mettre les Dix mille
 au service de Seuthés, XI, 529.
Cléarque. Il enrôle des troupes grec-
 ques pour Cyrus le Jeune, XI, 428.
 — Sa ruse et son discours pour déci-
 der les Grecs à ne pas abandonner
 l'expédition de Cyrus, 430. — Vive

querelle entre ses soldats et ceux de
 Ménon, XI, 434. — Il propose de dé-
 férer la couronne de Perse à Ariée,
 451. — Nouvelle conférence avec Tissa-
 pherne, 459. — Il est assassiné, 460.
Clélie. Donnée en otage, elle traverse
 le Tibre et rentre dans Rome, XIV, 24.
 — Nouveaux détails sur son aventure
 fournis par Plutarque, 28.
Clément IV (Le pape), VI, 269.
Clément V (Le pape), VI, 329.
Clément VI (Le pape), VI, 330.
Clément VII (Le pape), VI, 330,
 394 et 397.
Clément VIII (Le pape), VI, 419.
Clément IX (Le pape), VI, 456.
Clément X (Le pape), VI, 457.
Clément XII (Le pape), VI, 484.
Clément XIII (Le pape), VI, 494.
Clément XIV (Le pape), VI,
 399.
Clément Marot. Voyez *Marot*.
Cléobis. Ce qui est dit de lui et de
 son frère Biton d'Argos dans l'entre-
 tien de Crésus avec Solon, VIII, 110.
Cléombrote. Il marche sur Thèbes,
 et se retire en Laconie, XI, 350. —
 A la tête d'une nouvelle expédition,
 il marche de nouveau contre Thèbes,
 351 et 359. — Sa mort glorieuse,
 364.
Cléombrote, père de Pausanias. Il
 offre un sacrifice pendant une éclipse,
 IX, 456.
Cléomène (Le Spartiate). Il cons-
 pire contre Ptolémée Philopator, XII,
 205. — Sa mort, 206.
Cléomène, roi de Sparte, IX, 179.
 — Aristagoras de Milet lui présente
 une table d'airain où est tracé le cir-
 cuit de la terre, et l'engage à marcher
 contre l'Asie, 182. — Il haunit par un
 édit l'Athénien Clisthène, 200. —
 Entre dans Athènes et en expulse sept
 cents familles, 201. — Sort d'Athè-
 nes, *ibid.* — Veut attaquer Éleusis,
 mais, abandonné par ses alliés, il se
 retire à Sparte, 202. — S'oppose au
 projet des Éginètes, qui veulent s'allier
 aux Perses contre la Grèce, malgré
 l'avis de son collègue Démarate,
 248. — Démèlés entre lui et Démarate,
 255. — Il empêche les Éginètes de se
 soumettre à Darius, 260. — Soulève
 les Arcadiens contre sa patrie, *ibid.*

- Sa démeuce, IX, 261. — Opinions superstitieuses sur sa mort, 262. — Récit d'une guerre qu'il fait aux Argiens, *ibid.* — Récit de ce fait d'après Plutarque, 265. — Récit de ce fait d'après Pausanias, 267. — Opinion des Lacédémoniens sur sa mort, 269.
- Cléomène**, oncle du roi de Sparte. Son incursion dans l'Attique, X, 137.
- Cléon**. Il accuse Périclès, X, 123. — Défait les Lacédémoniens à Sphactérie, 172. — L'un des principaux moteurs de la guerre du Péloponnèse, 199. — Il se rend maître de Toroné, 200. — Veut reprendre Amphipolis, 201. — Sa mort, 202.
- Cléonnis**. Voyez *Aristomène*.
- Cléonyme**, roi de Lacédémone. Son expédition en Italie racontée par Tite-Live, XVI, 139. — Réflexions critiques sur ce récit, 141.
- Cléopâtre**, sœur d'Alexandre. Sa mort, XII, 722.
- Cléosthène**. Il rétablit les jeux olympiques, V, 313.
- Clérée** (Jean), VI, 378.
- Clergé** (Le). Sa domination assurée au dixième siècle par l'ignorance générale, VI, 221.
- Clients** (Les) à Rome. Comment ils devinrent débiteurs, XIV, 84. — Leurs relations avec leurs patrons, 314.
- Climax** (Jean), VI, 158.
- Clisthène l'Athénien**. Il partage le peuple d'Athènes en dix tribus, IX, 197. — Est banni d'Athènes comme *énagée* par un édit de Cléomène, 200. — Est rappelé dans Athènes, 202.
- Clithène de Sicione**, IX, 198, 300. — Concours pour épouser sa fille, 301. — Inconvenance d'Hippoclède, l'un des concurrents, 302. — Sa fille accordée à Mégaclés, 304.
- Clitarque**, fils de Dinon, historien d'Alexandre, XII, 5.
- Claudius Licinius**, XII, 307.
- Clou sacré** à Rome. Enfoncé à l'occasion d'une peste, XV, 336. — Détails sur cette cérémonie, 337. — Enfoncé à l'occasion de prétendus empoisonnements, 460.
- Clovis**. Son règne, VI, 142, 154.
- Colchius**. Il conduit les Volsques à Ardée au secours de la faction populaire, XIV, 502. — Entre enchaîné dans Rome, 503.
- Clusium** (Ville de). Les Gaulois y portent, XV, 54. — Il demande en vain des secours, 55. — Combat des Clusiniens contre les Gaulois, 67.
- Cluvia** (Ville de). Prise par Junius Bubulcus, XVI, 98.
- Cluvier**, II, 448; VI, 436. — Son opinion sur le passage des Alpes par Annibal, XVIII, 112.
- Clypéa** (Ville et port de). Les consuls Atilius Régulus et Manlius Voltus s'en emparent, XVII, 88. — Victoire qu'y remportent les Romains sur terre et sur mer, 108.
- Cnide** (Ville de). Victoire de Conon, défaite des Lacédémoniens, XI, 296.
- Cochin**. Ses voyages, II, 484.
- Code papirien**. Attribué à Papirius, XIII, 518. — Opinion et travaux de Terrasson sur ce code, 519. — Dispositions qu'il contient relativement à la religion, aux fêtes et aux sacrifices, 522. — Fragments du premier livre relatif aux vestales, au travail des esclaves, au butin de guerre, etc., 523 et 524. — Rédigé en langue osque, 525. — Fragments du second livre concernant le droit public et la police, *ibid.* — Fragments du troisième livre sur les mariages et la puissance paternelle, 527. — Dispositions du quatrième et dernier livre sur les contrats, les procédures et les funérailles, 530. — Il est une partie essentielle de l'histoire primitive de Rome, 531. — Doutes sur son authenticité, 532. — Par quels procédés d'archaïsme on lui a donné un caractère de vérité, 533. — Instruction à en tirer, 534.
- Cœlésyrie** (La). Guerre au sujet de ce pays entre Antiochus et Ptolémée, XII, 205 et 206.
- Cœlius Rhodiginus**, XX, 232.
- Coës**. Il reçoit de Darius la satrapie de Mitylène, IX, 169.
- Cœtarade** (Le Thébain). Il vient proposer aux Dix mille de les conduire dans le Delta de Thrace, XI, 529.
- Cognati**. Explication de ce terme, XIV, 306.
- Cointus**, VI, 159.
- Colchide** (La). Ses montagnes franchies par les Dix mille, XI, 493.

502. — Entre enchaîné
503.
Ville de). Les Gaulois,
54. — Il demande en vain
55. — Combat des Clu-
res les Gaulois, 67.
Ville de). Prise par Junius
VI, 98.
II, 448; VI, 436. — Sur
le passage des Alpes par
XVIII, 112.
Ville et port de). Les con-
Régulus et Manlius Valen-
ent les Romains sur terre
108.
ville de). Victoire de Conon,
Lacédémoniens, XI, 296.
Ses voyages, II, 484.
pirien. Attribué à Papirius,
— Opinion et travaux de
sur ce code, 519. — Dis-
qu'il contient relativement
on, aux fêtes et aux sacré-
— Fragments du premier
if aux vestales, au travail
es, au butin de guerre, etc.
4. — Rédigé en langue oc-
— Fragments du second
cernant le droit public et le
J. — Fragments du troisième
es mariages et la puissance
527. — Dispositions de
et dernier livre sur les con-
procédures et les funérailles
est une partie essentielle
re primitive de Rome, 531.
sur son authenticité, 532.
tels procédés d'archaïsme
onné un caractère de vérité
struction à en tirer, 533.
rie; (La). Guerre au sujet
s entre Antiochus et Ro-
II, 205 et 206.
Rhodiginus, XX, 232.
reçoit de Darius la satrapie
e, IX, 169.
de (Le Thébain). Le vier
aux Dix mille de les condit-
ta de Thraee, XI, 529.
Explication de ce terme
VI, 159.
e (La). Ses montagnes fra-
es Dix mille, XI, 493.

Colchidiens (Les), IX, 339.
Collatie (Principauté de). Tarquin
l'Ancien y installe son neveu Aruns,
XIII, 341 et 342.
Collatin, XIII, 400. — Soupçonné
de regretter les Tarquins, il est forcé de
se démettre du consulat, XIV, 3. —
Époque de sa retraite, 4. — Ses efforts
pour sauver quelques partisans des
Tarquins, 9. — Accusé par Brutus, il
abdique et se retire à Lavinium, 10 et
14.
Collège de France, XX, 226.
Collèges (Les). Au treizième siècle
de l'ère vulgaire, VI, 285.
Collier. Sa géographie, II, 465.
Colomb (Christophe). Voyez *Chris-
tophe*.
Colonies romaines. Dix-huit pro-
mettent des contingents complets;
on dédaigne de punir les douze qui
se refusent, XIX, 209. — Charges
imposées à celles qui avaient refusé
leur contingent, 373.
Coluccio Salutato, VI, 320.
Columelle, VI, 112.
Colutus, VI, 159.
Comédiens (Les). Voyez *Théâtre*.
Comestor (Pierre), VI, 262.
Comices (Les) à Rome. Comment et
où ils se réunissaient, XIV, 149. —
Étymologie de ce mot, *ibid.* — Exa-
men comparatif des modes d'élection,
194. — Rétablissement de l'appel à
ces assemblées, 272. — Les lois à leur
présenter doivent être préalablement
approuvées par le sénat, XV, 444. —
Formes dont le peuple demeurait juge
dans ces assemblées, 549 et 550.
Voyez aussi *Comices par centuries*,
Comices par tribus.
Comices par centuries ou *majora*
comitia, XIV, 150 et 164. — Quelle
influence eut sur eux la création des
comices par tribus, 160. — Ma-
gistrats qui y étaient élus, *ibid.* —
Leurs assemblées, 165. — Quels jours
on pouvait les tenir, *ibid.* et 166. —
Opérations et formules des élections,
ibid. et suiv. — Magistratures que
conféraient leurs suffrages, 172.
Comices par tribus. Leur établis-
sement donne aux plébéiens des droits
qu'ils abusent, XIV, 159. —
Quelle influence eut leur création sur

les comices par centuries, XIV, 160. —
Leurs attributions, 171. — Magistra-
tures que conféraient leurs suffrages,
172. — Par quelles causes ils pou-
vaient être interrompus, 173. —
Leurs présidents, *ibid.*
Comines. Sa description de la der-
nière maladie de Louis XI, VII, 686.
Cominium (Ville de). Prise par le con-
sul Carvilius, XVI, 215. — Elle est in-
cendiée et disparaît, 216. — Posthu-
mius ordonne aux deux Fabius de lui
laisser le soin du siège de cette ville,
229. — Prise de cette ville, 230.
Cominius. Il se rend au Capitole pour
y obtenir la dictature de Camille, XV,
76.
Comitia majora. Voyez *Comices*
par centuries.
Commandant de la cavalerie, XIV,
46.
Commandements militaires (Les).
Réflexions de Machiavel et de Coudil-
lac sur leur prolongation, XV, 467
et 468. — Funestes conséquences de
leur perpétuité, XVI, 183.
Commerce (Le). Interdit à Sparte
aux hommes libres, XI, 124. — A
Athènes, 176 et 179. — Dans l'At-
tique, 204. — Tribunaux de com-
merce dans l'Attique, 217.
Communes (Les). Leur établissement,
VI, 248.
Commène (Alexis), VI, 239.
Commène (Anne), VI, 265.
Commène (Isaac), VI, 239.
Compagni (Dino). Voyez *Dino*.
Compilations (Les), VII, 193.
Comptales (Les fêtes), XIII, 469.
Compsa (Ville de). Annibal s'en
empare, XVIII, 326.
Comput ecclésiastique. Considéra-
tions générales à ce sujet, III, 343. —
Son utilité actuelle, 352.
Concile de Bâle, VI, 346.
Concile de Constance, VI, 345.
Concile de Florence, VI, 346.
Concile de Latran. Le parlement
refuse d'enregistrer le concordat de
1515, VI, 393.
Concile de Nicée. Sa décision dans
la controverse relative à la position
de la Pâque, IV, 142.
Concile de Pise, VI, 345.
Concile de Trente, VI, 399.

Conciles (Les). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 269.

Concolitan, chef Gaulois. Il marche sur Rome, XVII, 379.

Concurrents (Les), III, 339.

Condillac, IV, 393. — Comme il a envisagé l'histoire, VII, 114. — Son jugement sur la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, 182. — Ses réflexions sur la prolongation des commandements militaires, XV, 467 et 468. — Son récit sommaire des derniers événements de la première guerre punique, XVII, 206. — Son observation fort sage sur la conduite de Fabius et d'Annibal, XVIII, 223. — Sa description de la dialectique des philosophes de l'époque d'Aristote, XX, 193. — Sa statue, son cours d'études, 352 et suiv. — Sa philosophie taxée de sensualisme et de matérialisme, 357. — Fausse idée que les Allemands ont eue de sa doctrine, 385. — Injures prodiguées à sa philosophie, 400.

Condorcet. Son jugement sur les découvertes des grands navigateurs de la fin du quinzième siècle, II, 418; VI, 499; XX, 463 et suiv.

Confucius, philosophe chinois, V, 386; VI, 40.

Congentiatius. Rétabli en Auvergne par les Romains, XVII, 450.

Connaissance des temps. Première publication de cet ouvrage, IV, 14.

Conon, VI, 98. — Il succède à Alcibiade dans le commandement de la flotte athénienne, XI, 252. — Bloqué dans Mitylène, il envoie demander des secours à Athènes, 253. — Rejoint la flotte victorieuse, 254. — Porte à Athènes la nouvelle du désastre de la flotte à Egos-Potamos, 267. — Ses services, 295. — Victoire qu'il remporte à Cnide sur les Lacédémoniens, 296. — Il fait rétablir les murs d'Athènes et du Pirée, 297. — Traditions diverses relatives à sa mort, *ibid.* — Il livre des combats sur terre et dans les villes maritimes, 326. — Relève les murailles d'Athènes et du Pirée, 326. — Est emprisonné, 327.

Conon l'historien, XII, 326. — Sa fable relative à Romulus, XIII, 295.

Conrad, empereur d'Occident, VI, 211.

Conrad de Lichstenu, IV, 324.

Conrad le Salique, VI, 234.

Conrad III, empereur d'Allemagne, VI, 250.

Conrad IV, empereur d'Allemagne, VI, 279.

Consentia. Cette ville tombe au pouvoir d'Annibal, XVIII, 393.

Consonnances (Les). Elles doivent être évitées, VII, 701.

Constance-Chlore, VI, 103.

Constance II, VI, 131.

Constant, VI, 131.

Constant II, VI, 163.

Constantin, VI, 130.

Constantin l'Africain, VI, 227.

Constantin Céphalas, VI, 206.

Constantin le jeune, VI, 131.

Constantin Manassès, Voyez *Manassès*.

Constantin Pogonat, VI, 163.

Constantin Porphyrogénète, VI, 203 et 206; XX, 169.

Constantin IV, VI, 167.

Constantin V, VI, 167.

Constantin VI, Voyez *Constantin Porphyrogénète*.

Constantin VII, VI, 203.

Constantin VIII, VI, 203.

Constantin IX, VI, 238.

Constantin X, VI, 239.

Constantinople. Prise par Mahomet II, VI, 361. Voyez aussi *Évêque de Constantinople*, *Empereurs de Constantinople*.

Consualia, fête à Rome, XIII, 477.

Consulaires députés à l'armée par le sénat romain, XIV, 263.

Consuls romains (Les). Tentatives des tribuns contre leur autorité, XIV, 235. — Sénatus-consulte qui leur substitue six tribuns militaires, 364. — On en revient au consulat, 367. — On les rétablit pour mieux tirer vengeance de Fidènes et de Vésies, 510. — On leur substitue des tribuns militaires, 522. — Stratagème des tribuns militaires et du sénat pour obtenir la nomination des consuls, 536. — L'abolition du consulat projetée par les tribuns Icilius, 551. — Ils sont rétablis après quinze ans, XV, 41. — Pouvoir qu'ils réunissaient, 104. — Pouvoir

empereur d'Occident, VI.
Lichtenau, IV, 324.
Saltique, VI, 234.
 L'empereur d'Allemagne,
 V, empereur d'Allemagne,
 V.
 Cette ville tombe au pou-
 bal, XVIII, 393.
 unces (Les). Elles doivent
 VII, 701.
 e-*Chlore*, VI, 103.
 e II, VI, 131.
 , VI, 131.
 II, VI, 163.
 in, VI, 130.
 in l'*Africain*, VI, 227.
 in *Céphalas*, VI, 206.
 in le jeune, VI, 131.
 in *Manassés*, Voyez Ma-
 tin Pogonat, VI, 163.
 tin *Porphyrogénète*, VI,
 ; XX, 169.
 tin IV, VI, 167.
 tin V, VI, 167.
 tin VI, Voyez *Constantia*
 génète.
 tin VII, VI, 203.
 tin VIII, VI, 203.
 tin IX, VI, 238.
 tin X, VI, 239.
 tinople. Prise par Maha-
 I, 361. Voyez aussi *Ere de*
 nople, *Empereurs de Con-*
 e.
 lia, fête à Rome, XIII, 47.
 aires députés à l'armée par
 main, XIV, 263.
 romains (Les). Tentatives des
 ntre leur autorité, XIV.
 enatus-consulte qui leur sub-
 tribuns militaires, 364.
 ent au consulat, 367. — On
 pour mieux tirer vengeance
 s et de *Véies*, 510. — On
 tne des tribuns militaires.
 ratagème des tribuns mi-
 du sénat pour obtenir la
 des consuls, 536. — L'abo-
 consulat projetée par *Jo-*
 lius, 551. — Ils sont rétabli-
 ze ans, XV, 41. — Pour-
 issaient, 104. — Pour-

qu'ils exerçaient, XV, 118. — Opi-
 nion de *Cicéron* à cet égard, 119. —
 Leurs attributs : chaise curule, sceptre,
 licteurs, etc., *ibid.* — Honneurs et dé-
 fiances qui leur étaient dus, 120 et
 suiv. — Pourquoi on a voulu qu'il y en
 eût deux, 123. — Des suffètes ou sub-
 rogés, *ibid.* — Aperçu des modifica-
 tions de leur puissance, 124. — Com-
 mentaire de *Cicéron* sur leur pouvoir,
 126. — Leurs attributions judiciai-
 res, 127. — Garantie qu'offrait con-
 tre leurs sentences l'appel aux comices
provoco, 128. — Étymologie et in-
 terprétation du mot *consul*, *ibid.* —
 Leur autorité à l'armée, 129. — Leurs
 relations avec les rois et les peuples
 étrangers, 131. — Partage entre eux
 des affaires et des provinces, *ibid.* —
 Décret du sénat qui augmentait leur
 autorité, 133. — Opinion de *Beaufort*
 et de *Rousseau* sur cet agrandisse-
 ment de la puissance consulaire, 134.
 — Leur puissance suspendue, inter-
 rompue par la dictature, 136. — Leur
 puissance transformée en tribunat
 militaire, 137. — Leur puissance
 contrebalancée par le sénat, surtout
 par les tribuns du peuple, 140. —
 Leur puissance démembrée par la
 cession aux censeurs et aux préteurs
 de presque toutes les attributions
 administratives et judiciaires, 144 et
 suiv. — Leurs pouvoirs, d'après *Po-*
lybe, à l'armée et à la ville, 147. —
 Leur déchéance et leurs nouvelles
 attributions sous l'empire, *ibid.* —
 Titre de consul que prennent les em-
 pereurs, 149. — Abréviation de la
 durée du consulat et abolition de
 cette magistrature, *ibid.* et 152. — Le
 nom de consuls est attribué à de tout
 autres genres de fonctions, 153. —
 Comment ils étaient élus, 156. —
 Leurs conditions d'âge, *ibid.* et 157.
 — Magistratures qu'il fallait avoir
 préalablement exercées, 158. — So-
 lemnité de leur installation, 159. — Épo-
 que où ils prenoient possession de
 leur charge, *ibid.* et 161. — Leur in-
 fluence, *ibid.* — Distinctions et hon-
 neurs qu'ils conservaient après l'exer-
 cice de leur charge, 162. — Ils n'avaient
 que rarement le temps de recenser,
 177. — Rétablissement des deux con-

suls, dont l'un sera toujours plébéin,
 XV, 298. — Il n'y en a pas eu pendant
 cinq ans, 299. — Intrigues de *Sextius*,
 de *Stolon* et de *Fabius Ambustus*
 pour faire passer la loi sur le consulat,
 302. — Loi qui les concerne, 306.
 — Luites et intrigues des patriciens
 pour faire élire des consuls de leur
 classe, 358 et 359.
Contant d'Orville, IV, 393.
Contarèni (Ambroise). Ambassade
 en Perse, II, 404; VI, 381.
Conti (Giusto degli), VI, 358.
Continuité (La). Action constante
 de sa loi, XX, 17.
Contrats (Ère des). Voyez *Ère des*
Séleucides.
Contrats à Rome, XIII, 530.
Cook, II, 507; VI, 500.
Copernic. Son système, II, 421.
 — Publication de son système, 436.
 — Réfuté par le père *Riccioli*, jé-
 suite, 439; VI, 371 et 396; XX,
 225.
Coptes (Les). Ils emploient l'ère
 moudaine d'Alexandrie, III, 399.
Coquillart. Ses poésies, VI, 380.
Coragus. Combat entre lui et
Dioxippe, XII, 640.
Corbeau. Description d'une machine
 ainsi appelée, XII, 96, et XVII, 57
 et suiv. — Batailles gagnées à l'aide
 de cette machine, 97.
Corbis, prince espagnol, XIX,
 314.
Corbinelli. Sa traduction de *Tit-*
Live, XII, 146.
Coreyre (Ile de). La flotte lacédé-
 monienne se dirige vers cette ile,
 X, 145. — Troubles dans cette ile,
 146. — Les Athéniens s'y réunissent
 avec leurs alliés, 245. — Expédition
 heureuse d'*Iphicrate* contre cette ile,
 XI, 355.
Coreyre la Noire. Elle se rend aux
 Romains, XVII, 332.
Corcyréens (Les). Trois cents jeunes
Coreyreens retenus à *Samos* sont la
 cause d'une ligue contre *Polycrate*,
 VIII, 549. — Secours que les Grecs
 leur demandent, IX, 368. — Ils assiè-
 gent *Épidamne*, secourue par les *Co-*
rinthiens, X, 81. — Négociations entre
 eux, les Athéniens et les *Corinthiens*,
 82. — Nouveau combat entre eux et

les Corinthiens, X, 84. — Des réfugiés s'établissent sur le mont Istône, 148. — Cruauté des Athéniens envers eux, 176.

Cordemoy. Ses réflexions sur l'histoire, VII, 94.

Cordistes (Les). Voyez *Scordistes (Les)*.

Corinne, V, 452.

Corinthe. Ses rois, V, 282. — Ses annales politiques de 776 à 484 avant J. C., 405. — Ses rois de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., VI, 18. — Au septième siècle avant J. C., 29. — Récit par Sosiclés de la tyrannie qui y régnait, IX, 209. — Tyrannie de Cypselus et de Périandre, 212. — Massacre des citoyens principaux partisans de Sparte, XI, 321. — Elle se rend à discrétion à Agésilas, 323. — Proscription des auteurs ou complices du massacre des partisans de Sparte, *ibid.* — Réunion en cette ville des deux armées athénienne et lacédémonienne, 376.

Corinthiens (Les). Ils se liguent avec les Samiens contre le tyran Polycrate, VIII, 349. — Trois cents jeunes Corcyréens retenus à Samos sont la cause de cette ligue, *ibid.* — Leur conduite à la bataille de Salamine, IX, 414. — Leur histoire, 531. — Ils secourent Épidamne, assiégée par les Corcyréens, X, 81. — Négociations entre eux, les Athéniens et les Corcyréens, 82. — Nouveau combat entre eux et les Corcyréens, 84. — Discours prononcé contre Athènes par leurs ambassadeurs, 85. — Autre discours de leurs ambassadeurs, 91. — Ils reprennent Astaque, 113. — Combats entre eux et les Athéniens, 175 et 227. — Leur alliance recherchée par les Syracusains, 253. — Ils envoient des forces en Sicile, 266. — Combat près de Naupacte entre eux et les Athéniens, 270. — Guerre corinthiaque, XII, 534. — Ambassade que leur envoient les Romains au sujet de la guerre d'Illyrie, 341. — Ils admettent les Romains aux jeux isthmiques, XVII, 342.

Coriolan (Cains Marcius). Discours que lui adresse Véturie dans Tite-Live et dans la Harpe, VII, 466. — Prise de Corioles, XIV, 90. — Il s'oppose à

toute distribution gratuite de blé, XIV, 94. — Harangue que lui prête Tite-Live, *ibid.* — Il est cité devant les comices, 95. — Refuse de s'y défendre, 96. — Examen de sa conduite par Lésques, *ibid.* — Il est condamné à mort, *ibid.* — Ajournement des poursuites contre lui, 97. — Les poursuites sont reprises, et il est cité devant le peuple, 99. — Détails de son procès, 100. — Il est condamné à un exil perpétuel, 101. — Quitte Rome sans dire où il se retire, 102. — Son arrivée chez les Volsques, 108. — Il projette avec les Volsques une guerre contre Rome, *ibid.* — Piège qu'il tend aux Romains pour qu'ils la déclarent eux-mêmes, 109. — Il marche à la tête des Volsques contre Rome, et remporte la victoire, 111. — Le peuple romain demande son rappel, et le sénat s'y refuse, *ibid.* — Le sénat lui envoie une ambassade, *ibid.* — Condition qu'il met aux négociations, *ibid.* — Autres députations qui lui sont envoyées sans succès, 113. — Il va au-devant de sa mère et se laisse fléchir, 114 et 115. — Assassiné par les Volsques, 116. — Degré de probabilité de toute cette partie d'histoire, 117. — Jugement qu'on doit porter sur son caractère et sa conduite, 122. — Chronologie des faits de sa vie, 127.

Corioles (Ville de). Prise par les Romains, XIV, 90.

Corneille (Pierre), VI, 450.

Corneille (Thomas), VI, 451.

Corneille le Brun. Voyez *Le Brun*.

Cornélius (Lucius). Son discours en faveur des décemvirs, XIV, 253.

Cornélius (Le prêteur). Sa mort en Sardaigne, XVI, 291.

Cornélius Arvina. Forcé par les Samnites d'accepter le combat, XV, 501. — Ses victoires sur les Samnites, XVI, 121 et suiv.

Cornélius Céthégus (M.). Voyez *Céthégus*.

Cornélius Cossus. Voyez *Cossus*.

Cornélius Lentulus. Voyez *Lentulus*.

Cornélius Lentulus Caudinus. Il continue l'expédition commencée contre les Liguriens, XVII, 268. — Victoire qu'il remporte sur les Liguriens, 271.

on gratuite de blés, arangue que lui prête — Il est cité devant le refus de s'y défendre, de sa conduite par Lé — Il est condamné à mort, ement des poursuites — Les poursuites sont est cité devant le pe- Détails de son procès, ondamné à un exil per- Quitte Rome sans dire es, 108. — Il projette es une guerre contre qu'ils la déclarent eux- — Il marche à la tête des re Rome, et remporta — Le peuple romain rappel, et le sénat s'y — Le sénat lui envoie e, *ibid.* — Condition négociations, *ibid.* — tations qui lui sont en- euccés, 113. — Il va au- mère et se laisse fléchir, — Assassiné par les Vol- — Degré de probabilité te partie d'histoire, 117. qu'on doit porter sur son sa conduite. 122. — des faits de sa vie, 127. Ville de). Prise par les IV, 90. (Pierre), VI, 450. (Thomas), VI, 451. le Brut. Voyez *Le Brun*. (Lucius). Son discours es décemvirs, XIV, 251. (Le préteur). Sa mort e, XVI, 291. *Arvina*. Forcé par les accepter le combat, XV, victoires sur les Sauni- 121 et suiv. *Céthégus* (M.). Voyez *Cossus*. Voyez *Cossus*. *Lentulus*. Voyez *Len-* *Lentulus Caudinus*. Meon- dition commencée contre s, XVII, 268. — Victorie te sur les Liguriens, 271.

Cornélius Népos. Ses notices biogra- phiques, I, 439. — Examen du texte des lettres de Thémistocle à Artaxerce, V, 467; IX, 416; XI, 143 et 152. — Réflexions critiques sur le Cornélius Népos des écoles, 153. — Détails qu'il donne sur la mort d'Alcibiade, 292. — Sa biographie de Thrasy- bule, 332. — Jugement sur ses œu- vres, XII, 342 et suiv. — Fragments plus authentiques, 351. — Sa patrie et temps où il a vécu, 352.

Cornélius. Voyez *Scipion*.

Corobius (Le Crétois). Il conduit quelques Théréens à Platée, IX, 131. *Coræbus*. Avant lui l'astronomie était encore dans l'enfance, V, 344. — On manque de monuments pour recueillir l'histoire qui lui est anté- rieure, 346.

Coræbus (Olympiade de). Traditions antérieures, VI, 2. — Obscurité des faits accomplis auparavant, VII, 310. — Les quatre siècles qui la précèdent considérés par Diodore comme histo- riques, XII, 782. Voyez aussi *Ère du couronnement de Coræbus*.

Coronée. Bataille qu'y remporta Agésilas, XI, 144 et 320.

Coronelli. Ses cartes, II, 446.

Corporations (Les) chez les Ro- mains, XIV, 316.

Corporations monastiques (Les). Au douzième, siècle de l'ère vulgaire, VI, 260.

Corps social (Le). Ses éléments na- turels, II, 135 et suiv. — État d'escla- vage dans lequel les hommes ont été, 138. — Privation ou jouissance de certains droits, 141. — Exercice des droits politiques, 143. — Principes d'économie publique, 144. — Valeur des monnaies, 154. — Différents genres de revenus, 158. — Richesses nationales, 160. — Progrès de la ci- vilisation, 163. — Pouvoirs sociaux, 171. (Voyez aussi *Systèmes politi- ques*, *Gouvernements* et *Préceptes poli- tiques*.)

Correction (La). Voyez *Diction*, *Style*, *Style historique*.

Corrège (Le), VI, 394.

Correspondances historiques, I, 70.

Corsaires romains (Les). Autorisés

par le sénat contre les vaisseaux cartha- ginois, XVII, 168. — Ils remportent une victoire près d'Égimore, 179.

Corse (La), autrefois Cyrnos. Son acquisition, VI, 496. — Établis- sement des Phocéens, VIII, 271; XII, 237 et 473. — Conquise par Corn. Scipion, XVII, 73. — Elle s'était déclara- rée indépendante et est ensuite forcée de se soumettre, 284. — Mouvements contre les Romains, 291. — Ses habi- tants dévalisent les consuls Émilus Lépulus et Publicus Malléolus, 314. — Soumise par les bons conseils et les loyaux procédés du consul Papi- rius Maso, elle devient province ro- maine, 316.

Corsini (Edouard), IV, 397.

Coruncanus (Tibérius). Il se joint en Campanie avec Lévinus, XVI, 467. — Rencontre Pyrrhus à Pré- neste, 476. — Élevé, quoique plé- béien, à la dignité de grand pontife, XVII, 119.

Corybantes (Les), XII, 442.

Cosa. Établissement d'une colonie romaine, XVI, 556.

Cosmas (Le navigateur) dit *Indo- pleustès*. Sa topographie, II, 366.

Cosmologies déraisonnables, XX, 202.

Cossurn (Ville de). Reprise par les Carthaginois, XVII, 110.

Cortyrte (Place de). Défaite par les Athéniens de sa garnison, X, 180.

Cothurne des sénateurs romains, XIV, 434.

Cotta, VI, 96.

Cotyora, colonie de Sinope. Arrivée des Dix mille, XI, 503. — Jeux qu'on y célèbre, *ibid.* — Embarquement des Dix mille, 512.

Cossus (A. Cornélius). Il tue dans une bataille Tolumnius, roi des Véiens, XIV, 511. — Offre à Jupiter des dépouilles opimes, 512. — Est nommé commandant de la cavalerie, 533.

Cossus (Publius Cornélius). Nommé dictateur, il combat les Antiates et abdi- que, XIV, 552.

Cossus (A. Cornélius). Élu dicta- teur, XV, 252. — Sa victoire sur les Volsques, 253. — Rappelé à Rome par les séditions qu'y suscite Manlius, 254. — Il somme Manlius de révé-

ler où sont les trésors qu'il accuse les patriciens de cacher dans leurs palais, XV, 257. — Fait mettre Manlius en prison, 259. — Son triomphe, comme vainqueur des Volques, *ibid.*

Coupes du discours, VII, 698.

Couplet (Le P.). Son système sur la chronologie chinoise, V, 99.

Cour de Rome. Voyez *Papes* (Les).

Courier (P. L.). Son fragment d'une traduction d'Hérodote, VIII, 97, 537 et 539. — Observations sur sa traduction d'Hérodote, 567. — Son opinion sur le style d'Hérodote, IX, 545. — Sa version des deux traités de Xénophon sur l'Équitation et le Commandement de la cavalerie, XI, 71.

Cours d'amour, VI, 324.

Court de Gébelin. Son opinion sur la longueur de l'année tropique avant le déluge, III, 202; IV, 397.

Coutumes (Les). Cas où il n'est pas permis d'offenser celles des peuples, VIII, 544. — Utilité de leurs connaissances, XIII, 536. Voyez aussi *Meurs* (Les).

Coze (William). Ses voyages, II, 487.

Cramer (Mathieu), IV, 377.

Crassus, VI, 94 et 96.

Crassus Divès (Licinius). Sa campagne malheureuse dans l'Italie méridionale, XIX, 360.

Cratère. Sa mort, XII, 679.

Cratès, poète comique, V, 451.

Cratès, philosophe, V, 458.

Cratinus, V, 451.

Créanciers (Les). Voyez *Dettes* (Les).

Crébillon, VI, 474.

Créduité. Celle dont la critique doit se préserver, XIII, 7.

Crémone. Établissement d'une colonie romaine, XVII, 416, et XVIII, 64. — Révolte dans la Gaule cisalpine au sujet de cette colonie, XVIII, 87.

Cremonini, XX, 249.

Crescence. Son consulat, VI, 217.

Crésus, cinquième roi méroïade en Lydie, VIII, 109. — Son entretien avec Solon, 110. — Son règne jusqu'à l'époque de la guerre qu'il eut à soutenir contre Cyrus, 116. — Sa famille, 118. — Son alliance avec

Lacédémone, VIII, 125. — Sa guerre contre Cyrus, 130 et suiv. — Entretien entre lui et Cyrus, 139. — Ses opinions religieuses avant son détronement, 140. — Il donne à Cyrus le plan d'un stratagème contre les Massagètes, 284. — Cruauté de Cambyse envers lui, 531.

Crète (La), XII, 453 et suiv., et 485 et suiv.

Crétois (Les). Ils défont à Cydonie les révoltés samiens, VIII, 553. — Secours que les Grecs leur demandent, IX, 368. — Notions historiques sur eux, 369. — Mercenaires dans l'armée syracusaine, XIX, 486 et 487.

Crévier. Son jugement sur *Théophraste*, XIII, 172.

Crimes d'État (Les). Leur poursuite réservée aux sénateurs à Rome, XIV, 482.

Crispinus (Titus Quintus). Combat singulier entre lui et le Capoue Badius, XIX, 76.

Crispinus (Titus Quintus). En consul, XIX, 235. — Retardé dans son départ comme consul, 257 et 259. — Il se rend en Lucanie, et commence le siège de Locres, 261. — Tombe dans une embuscade d'Annibal, 263. — Est blessé, 264. — Sa lettre au sénat, 270. — Nomme, avant de mourir, T. Manlius Torquatus pour les comices, *ibid.*

Critias, l'un des Trente, XI, 271. — Thérémène lui devient suspect, 272. — Il dénonce Thérémène comme factieux, *ibid.* — Sa réplique à la réponse de Thérémène, 277.

Critique (La). Belles réflexions de Diodore à ce sujet, XII, 739.

Critique grammaticale (La). Utilité l'histoire, I, 476.

Critique historique (La), I, 3. — Règles de critique historique applicables à la partie traditionnelle de l'histoire, 138 et 467. — Applicable aux relations contemporaines ou voisines des événements, 301. — Applicables aux traits historiques, 438. — Doit faire une distinction entre le témoignage d'un historien et celui d'un autre écrivain? 462. — Résumé de ses règles, 467. — Règles que de

VIII, 125. — Sa guerre
130 et suiv. — Entretien
Cyrus, 139. — Ses af-
faires avant son détrône-
ment. — Il donne à Cyrus le
stratagème contre les Ma-
césiens. — Cruauté de Cambise
131.
(Les), XII, 453 et suiv., et
(Les). Ils défont à Cydonie
les Samniens, VIII, 553. —
Ils les Grecs leur deman-
dent, 368. — Notions histo-
riques, 369. — Mercenaires
de Syracuse, XIX, 436.

Son jugement sur Tite-
Livy, 172.

(L'Etat) (Les). Leur poursuite
des sénateurs à Rome, XIV,
172.

(Titus Quintius). Conser-
vateur entre lui et le Capoue
XIX, 76.

(Titus Quintius). Élu
consul, XIX, 235. — Retardé dans
son départ comme consul, 237 et
suiv. — Il se rend en Lucanie, et com-
mence le siège de Locres, 261. —
Il est dans une embuscade d'Al-
cibiade, 263. — Est blessé, 264. —
Il est au sénat, 270. — Non-
veut mourir, T. Manlius
est pour les comices, *ibid.*
L'un des Trente, XI, 27.
Même lui devient suspect,
dénonce Thérémène comme
ibid. — Sa réplique à
Thérémène, 277.

(La). Belles réflexions de
ce sujet, XII, 739.

(La) *grammaticale* (La). Utilité
I, 476.

(La) *historique* (La), I, 3. — Mé-
thode historique applicable
à la traditionnelle de l'histoire,
7. — Applicable aux relations
étrangères ou voisines des événe-
ments. — Applicable aux
événements, 438. — Doit-elle
faire distinction entre le témoin
historien et celui de son
voisin? 462. — Résumé de
son histoire, 467. — Règles que

doit suivre celui qui écrit l'histoire
ancienne, VII, 321. — Règles ap-
pliquées aux récits historiques, IX,
347. — Ses devoirs, XIII, 1. — Elle
examine les sources des récits et dis-
cerne le vrai du faux, 2. — Doit se
préserver d'un pyrrhonisme obstiné
comme d'une crédulité aveugle, 7. —
Repusse les allusions et les rappro-
chements, 22. — Ses devoirs pour dis-
cerner ce qu'il faut connaître et ce qu'il
faut croire, XV, 94.

Croisades (Les), II, 373. — La pre-
mière prêchée par Urbain II, VI, 232.
— Leurs résultats au treizième siècle,
273. — Leur influence, 305.

Cromwell, VI, 455.

Crotone. Notions sur cette ville,
IX, 537. — Assiégée par le consul
Rufinus, qui en est repoussé, XVI,
525. — Stratagème de Rufinus pour
s'en rendre maître, 526. — Elle tombe
au pouvoir d'Annibal, XVIII, 393. —
Teutante des Brutiens pour s'en em-
parer, 439 et 440. — Traditions sur
le temple de Junon Lacinia en cette
ville, 440.

Crotone (Les). Ils s'emparent de
Syracuse, IX, 180.

Crousa. Son examen du pyrrho-
nisme, sa logique, XX, 330.

Ctésias. Il mérite fort peu de con-
fiance, IV, 279; V, 461. — Son récit
au sujet de l'histoire de Cyrus, VIII,
167; XI, 443. — Sa liste des rois mè-
des, XII, 425.

Cudworth, XX, 300.

Cujas, VI, 421; XX, 227.

Culte public. Voyez *Religion*.

Culte (Le) à Rome. Surveillé par
les édiles, XVI, 7.

Cumes. Tarquin le Superbe s'y ré-
fugia, et y mourut, XIV, 63. — Prise
par les Campaniens sur les Grecs,
541. — Stratagème des Campaniens
pour soumettre cette cité, XVIII, 411.
— Annibal y revient, et campe sous
ses murs, 413. — Détails archéolo-
giques et géographiques sur cette ville
et ses environs, 435.

Cumino (Ile de), XII, 473.

Cunaxa (village de la Mésopota-
mie). Bataille qui s'y livre, XI, 410,
417 et suiv., et 442. — Sa position
géographique, 439.

Curiaes (Les). Le combat avec
les Horaces, XIII, 317 et suiv. — Ré-
flexions de Machiavel sur ce com-
bat, 326.

Curies (Les) à Rome, XIII, 271.
— De combien chaque tribu était com-
posée, XIV, 146. — Noms de celles
qui ont été conservées, *ibid.* — Éty-
mologie de ce mot, 149. — Culte qui
s'y accomplissait, *ibid.* — Ce qu'elles
étaient, 162. — Leur convocation,
leurs séances, leur président, 163.

Curion (Le tribun). Il se jette dans
le parti de César, XVI, 336.

Curions (Les). Institués par Numa,
XIII, 300.

Curius Dentatus (Marcus). Il réduit
les Samnites à demander la paix,
XVI, 239. — Détails anecdotiques
sur sa vie simple et son désintéresse-
ment, 240 et 242. — Stratagème
qu'il emploie pour vaincre les Sabins,
242. — Ses victoires sur les Sabins et
les Samnites, 420. — Ses deux
trionphes, 421. — Vainqueur des
Gaulois en Étrurie, 438. — Il gagne
la bataille de Bénévent, 537. — Son
quatrième triomphe, 542. — Sa mo-
dération, 543. — Réélu consul, il
marche contre les Samnites et les Luca-
niens, 555. — Entreprend l'aqueduc
de l'Anio, 561.

Curpalate (Michel), VI, 197.

Curius (Marcus). Traditions re-
latives à ce Romain XIII, 285. —
Son dévouement, XV, 341.

Curules. Étymologie de ce mot,
XV, 103.

Cusa (Le cardinal de), VI, 356.

Culina (Ville de). Prise par les
Romains, XV, 481.

Cyauées (Iles), ou *les Bleues*.
Voyage de Darius dans ces îles, IX,
91.

Cyaxare, roi des Mèdes. Sa guerre
contre Alyatte, roi des Lydiens, VIII,
126 et 147. — Plan de campagne con-
certé entre lui et Cyrus, 214. —
Démêlé entre lui et Cyrus, 232. —
Son entrevue avec Cyrus, 251.

Cyaxare II. Son règne, V, 375.

Cybèle. Incendie de son temple à
Sardes, IX, 218. — Sa ressemblance
avec la reine Basileé, XII, 445. —
Sa fête chez les Romains, XIII, 465.

— Proposition de faire venir sa statue de Pessinonte à Rome, XIX, 361. — Sa légende, *ibid.* — Négociations et ambassades pour obtenir sa statue des Pessinontins, 363. — Arrivée de sa statue au port d'Ostie, 364. — Pompe religieuse à ce sujet, d'après Ovide et Tive-Live, 366 et suiv.

Cyclades (Les), XII, 490. — Pillées par les corsaires de Démétrius, XVIII, 15. — Détails sur ces îles, *ibid.*

Cycle pascal (Le). Il est le produit du cycle lunaire multiplié par le cycle solaire, III, 356. — Pourquoi fut-il nommé ainsi? 357. — Périodes plus courtes imaginées pour déterminer la date des Pâques, *ibid.* — On substitua à ces périodes celle de Victorius corrigée par Denys le Petit, 358. — Son utilité même depuis la réforme de 1582, *ibid.* — Le cycle pascal de Victorius, inventé au cinquième siècle, n'est pas une ère évangélique, 466.

Cycle solaire (Le), III, 338.

Cycles (Les), III, 232. — Naturels et conventionnels, 235. — Leur idée suggérée aux hommes par la nature, 236, et XIII, 514. — Leur diversité, III, 237. — Établis chez les anciens peuples, 243. — Doctrine cyclique des millénaires, 234. — Importance du nombre de quatre cent trente-deux mille, 273. — Célongam des Indiens, *ibid.* — Le nombre de quatre cent trente-deux mille entre dans quelques-unes des périodes des Chinois, 277. — Cycles démesurés de ce peuple, *ibid.* — Cycle de soixante ans des Chinois, 278. — Le nombre de quatre cent trente-deux mille a servi aux Chaldéens, *ibid.* — Période de douze mille ans subdivisée chez les Perses en cycles de trois mille et de cent vingt ans, 280. — Sabbat et jubilé des Juifs, 281. — Période sothiaque des Égyptiens, 285. — Différents cycles des Grecs, 290. — Les cycles lunisolaires ne pouvaient être qu'approximatifs, 304. — Le cycle de dix-neuf ans est encore employé aujourd'hui, 308. — Cycle lunaire des juifs modernes, 309. — Les Romains avaient

ils des cycles proprement dits? III, 324. — Considérations générales sur les cycles des anciens, 343. — Le cours de l'hégire se divise en cycles de trente ans, 513. — Notions incomplètes sur les cycles des anciens peuples, V, 488. Voyez aussi *Grande année, Épactes, Lustres, Siècles, Indications.*

Cydonie en Crète. Fondée par les révoltés samiens, qui y sont attaqués et défaits par les Éginètes et les Crétois, VIII, 553.

Cymé. Pactyas s'y réfugia, VIII, 269.

Cynégétiques (Les) de Xénophon, XI, 71.

Cynéthéens (Les). Ils abandonnent la confédération achéenne, XII, 181.

Cynus. Prise par Sulpicius Galba et par Attale, roi de Pergame, XIX, 250.

Cypre, aujourd'hui *Chypre*. Cette île secoue le joug de Darius, IX, 219.

— Les Perses combattent contre ses habitants, 221. — Elle retombe sous la domination de Darius, 223. — Expédition de Cimon contre les Cypriens, 525. — Descente des Perses en cette île, 574. — Traité des Cypriens avec les Perses, 575. — Conquête par Démétrius Poliorcète, 725.

Cypriano Mauente. Voyez *Mauente*.

Cypriens (Les). Voyez *Cypre*.

Cypselus. Son origine, IX, 210. — Sa tyrannie à Corinthe, 212; XII, 501.

Cyrène. Bâtie par le Minyen Battus, IX, 135. — Peuplée par les Libyens, *ibid.* — Discorde entre les successeurs de Battus, 136. — Les Samiens y rétablissent Arcésilaüs III, 137.

Cyrénéens (Les). Leurs traditions sur l'origine du Minyen Battus, IX, 133. — Vainqueurs des Égyptiens conduits par Apriès, 136.

Cyriaque d'Ancone, VI, 356.

Cyrnos. Voyez *Corse*.

Cyropédie de Xénophon (La). Comparée aux récits d'Hérodote, VIII, 170. — Ses manuscrits, ses éditions et ses traductions, *ibid.* — Opinions des savants sur cet ouvrage,

VI
— Cal
— gée
174
Jug
par
pas
Tho
par
l'abl
ibid.
Zeni
ibid.
Géop
Sou
un r
toriq
rapp
Bible
de ce
man r
relati
démor
Cyr
— Il e
ses, 3
484, *ib*
roi de
tretien
— Il r
— Rec
fils de M
mages
155.
Engagé
Aslyage
ses cont
queur d
fière, 2
— Il co
Assyrien
par son
tiées de
Médie,
homotim
concerté
les Armé
pour l'ex
Sa guerre
— Sa gu
224. — F
à lui con
Démétré

proprement dits? III, éradiations générales sur les égyptiens, 343. — Le cours de la mer se divise en cycles de 13. — Notions incongrues sur les cycles des anciens peuples. — Voyez aussi *Grande année*, *Lustres*, *Siècles*, *Indic*.

Crète. Fondée par les Crétois, qui y sont attaqués par les Égécètes et les Crétois. — Voyez 53.

Cypris. Les Crétois s'y réfugient, VIII, 53.

Cypris (Les) de Xénophon, VIII, 53.

Cypris (Les). Ils abandonnent la Crète, XII, 181.

Cypris. Prise par Sulpicius Galba, X, 181.

Cypris. Le roi de Pergame, XIX, 181.

Cypris. Aujourd'hui *Chypre*. Cette île fut conquise par Darius, IX, 219.

Cypris. Ses habitants combattent contre ses voisins, 219. — Elle retombe sous le joug de Darius, 223. — Exécration de Simon contre les Cypriens, 223. — Découverte de la pierre précieuse de Cypris, 223. — Traité des Cypriens avec Darius, 223. — Conquête par Darius, 225.

Cypris. Voyez *Manente*. Voyez *Manente*.

Cypris (Les). Voyez *Cypris*.

Cypris. Son origine, IX, 219.

Cypris. Sa conquête par Darius, 219.

Cypris. Bâtie par le Minyen Battus, 136. — Peuplée par les Lydiens, 136. — Discorde entre les Lydiens et Battus, 136. — Les Strabonites Arcésilaüs III, 136.

Cypris (Les). Leurs traditions sur le Minyen Battus, IX, 136. — Les conquêtes des Égyptiens conquies, 136.

Cypris. *d'Ancone*, VI, 356.

Cypris. Voyez *Corse*.

Cypris. de Xénophon (La). Ses récits d'Hérodote, 136. — Ses manuscrits, 136. — Ses traductions, *ibid.* — Ses savants sur cet ouvrage,

VIII, 172. — Jugée par Ausone, *ibid.* — Jugée par Erasme, Joseph Scaliger, Calvinus, Vivès et le P. Pétau, 173. — Jugée par Bossuet, *ibid.* — Jugée par le traducteur Charpentier, 174. — Jugée par Dupin, *ibid.* — Jugée par Fraguier, *ibid.* — Jugée par l'abbé Baunier, 178. — Jugée par Fréret, 179. — Elle ne s'accorde pas avec la Bible, 180. — Jugée par Thomas Hutclinson, 181. — Jugée par Condillac, 182. — Jugée par l'abbé Arnauld, 183. — Jugée par Zeune, 184. — Jugée par M. Dacier, *ibid.* — Jugée par l'auteur, 185. — Géographie de Xénophon, *ibid.* — Son exorde, 188. — Cet ouvrage est un roman, 252. — Il n'y a rien d'historique dans cet ouvrage, 301. — Ses rapprochements avec les textes de la Bible, 304. — Avertissement au sujet de cet ouvrage, XI, 555. — Ce roman même laisse voir l'influence des relations de Xénophon avec les Lacédémoniens, 560.

Cyrus. Sa double histoire, V, 377. — Il commence la monarchie des Perses, 379. — Ses successeurs jusqu'en 484, *ibid.* — Sa guerre contre Crésus, roi de Lydie, VIII, 130 et suiv. — Entretien entre lui et Crésus, 139 et 144. — Il reçoit le nom de *Cyrus*, 152. — Reconnu par Astyage pour être le fils de Mandane, *ibid.* — Réponse des Perses à Astyage au sujet de Cyrus, 155. — Revenu à Cambise, *ibid.* — Engagé par Harpagus à s'armer contre Astyage, 156. — Il soulève les Perses contre les Mèdes, 157. — Vainqueur d'Astyage, 158. — Son caractère, 206. — Son éducation, 207. — Il conduit les Perses contre les Assyriens, 208. — Est accompagné par son père Cambise jusqu'aux frontières de la Perse, 209. — Arrive en Médie, 210. — Ses rapports avec les homotimes, 212. — Plan de campagne concerté entre lui et Cyaxare contre les Arméniens, 214. — Ses ordres pour l'exécution de ce plan, 216. — Sa guerre contre les Chaldéens, 222. — Sa guerre contre les Assyriens, 224. — Les Hyrcaniens se joignent à lui contre les Assyriens, 228. — Démêlé entre lui et Cyaxare, 232. —

Congé qu'il donne aux Mèdes et que ceux-ci refusent, VIII, 244. — Instructions qu'il donne pour attaquer les Assyriens, 247. — Il conclut un traité avec le roi d'Assyrie, 250. — Son entrevue avec Cyaxare, 251. — Son discours au sujet de l'avis de poursuivre l'expédition contre les Assyriens, 253. — Préparatifs de cette expédition, 254. — Il charge trois députés indiens d'aller à la cour du roi d'Assyrie pour observer ses desseins, 256. — Ordre de son armée, 257. — Il rejette les propositions que lui font les Ioniens et les Éoliens de devenir ses sujets, 264. — Part pour Ecbatane, 268. — On lui livre Pactyas, 270. — Il prend Babylone, 280. — Se propose de faire la conquête du pays des Massagètes, 283. — Vainqueur des Massagètes par un stratagème dont Crésus lui donne le plan, 284. — Sa mort, VI, 39, VIII, 284 et 300. — Chronologie d'Hérodote au sujet de son règne, 286. — Sa pompe monarchique, 288. — Réflexions au sujet de ce prince, 290. — Mœurs de ce prince, *ibid.* — Son mariage, 296. — Son établissement des satrapies, 298. — Étendue de ses conquêtes, 299. — Observations critiques sur son histoire racontée par Hérodote, 302. — Opinion de Rollin sur ce prince, 305.

Cyrus le Jeune. Xénophon s'associe à son expédition, XI, 17. — Son entrevue à Sardes avec Lysandre, 251. — Il paye la solde de la flotte de Lysandre, *ibid.* — Les tributs des villes qui lui sont soumises servent à payer la flotte lacédémonienne, 266. — Son expédition, 298, et XII, 556. — Analyse de sa vie et de son expédition, XI, 425. — De sa naissance jusqu'au moment où il forme le projet de détrôner son frère Artaxerce, 426. — Son projet dévoilé par Tissapherne, 428. — Dénombrement de ses troupes, *ibid.* — Il élève la paye des mercenaires, 431. — Son armée campe sur les bords du Chalus en Syrie, 432. — Il passe à gué l'Euphrate à Thapsaque, 433. — Apaise une querelle entre les soldats de Cléarque et ceux de Ménéon, 434. — Harangue

qu'il adresse aux Grecs avant la bataille de Cunaxa, XI, 435. — Bataille de Cunaxa, 437. — Il blesse son frère Artaxerce, 438. — Sa mort, 439. — Circonstances de sa mort d'après Cléasias, 443. — Son portrait ou plutôt son éloge par Xénophon, 444. — Renseignements fournis sur lui par Plutarque, 446. — Sa mort apprise par les Grecs le lendemain de la ba-

taille, XI, 451. — L'injuste de son expédition jugée d'après l'Auabase, 545. — Opinion sur l'enrôlement des Grecs à son service, 346.

Cythère (Ile de). Démétrate conseillère à Xerxès de s'en emparer, IX, 383. — Prise par les Athéniens, X, 179.

Cyzique. Prise par Alcibiade, XI, 245.

D

D (La lettre). Ajoutée à la fin des ablatifs, XIV, 339.

Dacier (M.). Son jugement sur la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, 184. — Sa croyance aveugle pour Tite-Live, XV, 93.

Dadrics (Les), IX, 337.

D'Aguesseau, VI, 491.

D'Ailly (Pierre). Voyez *Pierre d'Ailly*.

Daimaque, XII, 12.

D'Alembert, VI, 490. — Ses réflexions sur l'histoire, VII, 115 et suiv. — Son appréciation de l'ouvrage de Diodore et de la traduction de Terrasson, XII, 378; XX, 346 et suiv.

Damascène (Jean), VI, 184.

Damascius, XX, 153 et 155.

Damien (Pierre), VI, 227.

Damon d'Athènes, V, 457.

Dampier, II, 445.

Danaüs. Culte qu'il introduit en Grèce, V, 168.

Dandolo (André), VI, 316.

Danemark (Le). Au onzième siècle de l'ère vulgaire, VI, 237. — Au douzième siècle, 245. — Après la prise de Constantinople, 372. — Au dix-septième siècle, 429, 459 et 497.

Dangeau, I, 258. — Voyez aussi *Journaux* (Les).

Daniel. Soixante-dix semaines d'années annoncées par lui, V, 358. — Exposé des différents calculs relatifs à ces semaines, 435.

Daniel (Le P.). Ses notions sur l'art historique, VII, 114. — Défaut de variété de ses tours de phrases, 692.

Danois (Les). Leurs mois, III,

179. — Leurs incursions au huitième siècle, VI, 170.

Dante, VI, 295.

Danube (Le). Voyez *Ister* (Le fleuve).

D'Anville. Ses cartes géographiques, II, 471. — Sa géographie de la Sicile, XVII, 189.

Daphnis. Notice sur lui, XII, 468.

Darès. Ses prétendus écrits, V, 217.

D'Argeas, XX, 345.

D'Argonne (Dom) ou *Vigned Marville*. Son jugement sur Polybe, XII, 70.

Darique (La). Son évaluation, XI, 431.

Darius, fils d'Hystape. Contemporain de Zoroastre, V, 253. — Il parle pour la monarchie dans la délibération des conjurés après la mort de Cambyse, VIII, 564. — Est déclaré roi, 566. — Impôts qu'il préleve sur ses satrapies, IX, 3. — Contributions qu'il impose sur divers peuples, 9. — Guéri par le médecin Démocède, 24. — Il s'empare de Samos, 29. — Assiège Babylone, 34. — S'empare de Babylone et fait crucifier trois mille habitants, 36. — Sa cruauté envers Oëbasus, 91. — Il se rend en Chalcédoine, et de là aux îles Cyanées ou îles Bleues, 91. — Fait élever deux colonnes près des rives du Bosphore, 93. — Traverse le Bosphore et va camper près des sources du Téar, 94. — Soumet les Gètes, 95. — Ordonne de garder un pont de bateaux jeté sur l'Ister par les Ioniens, 99. — Attaque les Scythes, 116. — Poursuit les Scythes, 117. — Périt de son armée, 120. — Il reçoit un

451. — L'injustice de son jugement d'après l'Auabase, opinion sur l'enrôlement des hommes en service, 346.
(Ile de). Démorate con- d'Alexandre de s'en emparer, IX, 117. — Prise par les Athéniens, X, 117.

eurs incursions au huitième siècle, 170.
VI, 295.
(Le). Voyez *Ister* (Le).

lle. Ses cartes géographiques, 189.
— Sa géographie de la Sicile, 189.
is. Notice sur lui, XII, 468.
Ses prétendus écrits, V, 217.
iens, XX, 345.
onne (Dom) ou *Vignol*. Son jugement sur Polybe,

ue (La). Son évaluation, XI, 117.
s, fils d'Hystape. Contemporain de Zoroastre, V, 253. — Il est sur la monarchie dans la doctrine des conjurés après la mort de Darius, VIII, 564. — Est décapité, 566. — Impôts qu'il prélève sur les contrées, IX, 3. — Contribution qu'il impose sur divers peuples, 3. — Écri par le médecin Démocède, 3. — S'empare de Samos, 29. — S'empare de Babylone, 34. — S'empare de la ville de 36. — Sa cruauté envers les Grecs, 91. — Il se rend en Chalcédone de là aux îles Cyanées ou Cyprées, 91. — Fait élever deux tours près des rives du Bosphore, 91. — Traverse le Bosphore et va à la recherche des sources du Téaurus, 91. — Fait élever deux tours sur les rives du Bosphore, 91. — Fait garder un pont de la ville sur l'Ister par les Ioniens, 91. — Attaque les Scythes, 116. — Poursuit les Scythes, 117. — Poursuit les Scythes, 120. — Il reçoit un

message des Scythes, IX, 120. — Reçoit de son armée, 121. — Son armée passe l'Ister, 125. — Son armée entre en Asie, 126. — Mégabaze lui soumet les villes voisines de l'Hellespont, *ibid.* — Résultat de son expédition contre les Scythes, *ibid.* — On conduit vers lui les prisonniers barbares, 150. — Il donne au Milésien Histée le territoire de Myrcine et à Coès la satrapie de Mitylène, 169. — Par les conseils de Mégabaze, il rappelle près de lui Histée, 174. — Convoque à Otanès, fils de Sizamnès, juge sous Cambyse, le commandement de l'armée des côtes de la mer, 175. — Confie à Mégabaze l'expédition contre l'île de Naxos, 177. — Révolte des Milésiens contre lui, 178. — Ordre qu'il donne aux Athéniens de recevoir Hippias, 216. — Ligue formée contre lui par Aristagoras et les Athéniens, *ibid.* — Cypre seconde le joug, 219. — Il envoie Histée à Milet, *ibid.* — Cypre retombe sous sa domination, 223. — Il ordonne aux Thasiens de détruire leurs murailles et de conduire leurs navires à Abdère, 247. — Soumission des villes maritimes et continentales de la Grèce, *ibid.* — Démarate se réfugie auprès de lui, 258. — Cléomène et Léotychide empêchent les Éginètes de se soumettre à lui, 260. — Il veut soumettre Érétrie et Athènes, 274. — Signification de son nom, 276. — Il donne aux Érétriens des terres en Cissie près de la ville d'Ardericca, 298. — Veut soumettre les Égyptiens révoltés, 313. — Sa mort, 314.

Darius Codoman. Expédition d'Alexandre contre lui, XII, 624. — Assassiné par Bessus, 633. — Sa famille arrivée à Bessus par Alexandre, 636. — La guerre d'Alexandre contre lui est-elle légitime? 667.

Darius le Mède. Son identité avec Sélonide, V, 377.

Dasclie. Combat livré aux Perses par Agésilas, XI, 307.

Datus, gouverneur de Clastidium. Il prend cette place aux Carthaginois, VIII, 161.

Datane. Ses exploits et sa mort, VIII, 588.

Dates (Les). Indiquées par les fêtes des saints, IV, 148. — Indiquées par certaines particularités liturgiques, 149. — Énumération des sources où elles peuvent se puiser, 423. — Leur incertitude, V, 439.

David de Dinan, XX, 188.

Davilla, VI, 437.

Davis, II, 430.

Débiteurs (Les). Voyez *Dettes* (Les).

Décades et décans des Égyptiens, III, 86. — Des Grecs, 87.

Décameron, IV, 155.

Dèce, VI, 122.

Décéle (Le bourg de). Notions sur ce bourg, IX, 491.

Décélie (ville). Alcibiade conseille aux Lacédémoniens de la fortifier, X, 254. — Agis, roi de Sparte, entreprend de la fortifier, 266.

Décembre. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 132, et XIII, 481.

Décemvirs (Les), XII, 532. — Idée générale des seize années qui ont précédé leur établissement, XIV, 199. — Leur nomination pour la rédaction d'un code, 245. — Réflexions sur l'imprudence et le danger de leur dictature, 247. — Ils publient leur code en dix tables, *ibid.* — De nouveaux décemvirs sont élus, *ibid.* — Leur despotisme, 248. — Ils rédigent et publient les deux dernières tables de leurs lois, 249. — Gardent le pouvoir, quoique l'année de leur magistrature soit expirée, *ibid.* — Discours prononcés contre eux par Valérius, Horatius et C. Claudius, 250 et suiv. — Enrôlements forcés, retraite des sénateurs, confiscations, 255. — L'armée se disperse sans combattre, 256. — Ils font assassiner Siccius Dentatus, *ibid.* — Facilitent la fuite des assassins, dont l'armée demandait la punition, et décernent à la victime de pompeuses funérailles, 257. — L'abolition du décemvirat demandée par Célius, 265. — Ils gardent le pouvoir, 269. — Offrent leur démission, 270. — Leur supplice demandé par le peuple, 272. — Leur abdication décrétée par le sénat, 274. — Réflexions de Machiavel et de Montesquieu sur eux et leur tyrannie,

XIV, 284 et suiv. — Glorieux momens qu'ils ont laissés dans la loi des Douze Tables, 288. — Langue dans laquelle ils avaient rédigé la loi des Douze Tables, 297. — Voyez *Douze Tables* (Loi des).

Décenvirs, ou conseillers du préteur à Rome, XV, 532.

Décimus Mus (Publius). Ils sauve une armée romaine surprise dans un défilé, XV, 398. — Sa harangue à ses soldats, 399. — Il rejoint avec ses soldats le camp du consul, 401. — Honneurs qui lui sont décernés, 403. — Sa vision sous les murs de Capoue, 428. — Son dévouement à la bataille de Vésérie, 438 et suiv. — Doutes sur cet acte de dévouement, 442.

Décimus Mus (Publius), fils du précédent. Créé consul, XVI, 116. — Ses succès en Étrurie, 117. — Son débat sur la question d'admettre les plébéiens aux dignités sacerdotales, 148 et suiv. — Élu consul avec Fabius, 161. — Sa victoire sur les Samnites, 163 et suiv. — Maître du Samnium, il pille ce pays et y vend ou massacre les prisonniers, 171. — Demandé pour consul, 179. — En désaccord avec son collègue, 181. — Il consent à servir sa patrie en Étrurie, 187. — Se dévoue comme son père, 192. — Effet prodigieux de cet acte sur l'armée romaine, 193. — Réflexions sur son dévouement, 195.

Décimus Mus (Publius). La mort de ce consul à la bataille d'Asculum fut-elle le résultat d'un dévouement religieux? XVI, 505.

Décimus Magius. Il s'oppose aux excès et à la défection des Caponiens envers les Romains, XVIII, 338. — Livré à Annibal, 344. — Embarqué pour Carthage, il est jeté sur les côtes d'Égypte, 345.

Decumæ. Nom d'une des trois grandes fermes des Romains, XIV, 400.

Dédale. Notice sur lui, XII, 467.

Déeses. Voyez *Dieux et déesses*.

Degré terrestre. Évalué par les Arabes, II, 369.

Déochus, IV, 276.

Déiphobus (Le devin). Notions sur ce devin, qui promet des succès aux Grecs, IX, 500.

Dejocès. Son règne en Médie, VIII, 145.

Delambre. Formules d'années qu'il invente pour déterminer le jour pascal avant et après 1582, III, 355; IV, 408. — Réfute le système chronologique de Newton, V, 207.

Delfini Boursaler, IV, 377.

Déliens (Les), IX, 51. — Ils veulent abandonner leur île, 275. — Alié leur rend une statue d'Apollon, 297.

Delille (Le poète), VI, 499.

Delisle (Claude), IV, 377.

Delisle (Guillaume). Ses cartes géographiques, II, 469; VI, 475.

Delisle (Simon), IV, 377.

Delisle de Sales, IV, 393.

Delits (Les), chez les Romains, XIV, 309.

Délium (Ville de). Les Athéniens sont vaincus par les Béotiens près de cette ville, X, 186. — Assiégée par les Béotiens, *ibid.*

Délos. Son tremblement de terre, IX, 275. — Sa purification, X, 158.

— Les bannis de Délos rétablis par les Athéniens, 209. — Son trésor, XI, 220.

Delphes. Temple qu'y construisent les Alcmaonides, IX, 195. — Miracles arrivés à ce temple, 401. — Agésilas part pour cette ville, XI, 321. — Dilapidation du trésor du temple, 607. — Punition des sacrilèges commis dans ce temple, 609. — Catastrophe des Gaulois sous ses murs, XVII, 439.

Delphes (Oracle de). Il ordonne à Grinus, roi de Théra, d'aller bâtir une ville en Libye, IX, 130. — Ordonne au Minyen Battus d'aller à Platée, 134. — Réponse qu'il donne aux Athéniens, 357. — Consulté par les Delphiens, 371. — Détails sur son origine, XII, 601. — Consulté par les deux fils de Tarquin le Superbe et par Brutus, XIII, 339.

Delta de Thrace, XI, 529.

Deluc (M.). Ce qu'il dit sur l'histoire suivie par Annibal pour traverser les Alpes, XII, 150 et suiv.

XVIII, 113 et suiv.

Déluge. Voyez *Ève du déluge*.

Déluge de Deucalion, V, 66.

Èpoque assignée à Deucalion par les chronologistes, 70; 79.

Déli
Déli
suthru
sont d
contre
Déli
Déli
Déli
Déli
est ple
déluges
quelque
Burnet
du dél
tion du
ples n'a
luge, 7
il écou
avant n
des Ind
Déli
par les t
époux o
262.
Déli
mort, X
Déli
fluence c
Déli
emet sur
l'allier ar
X, 248.
nificatio
es entre
supplante
explicatio
se réfu
— Son e
— Il con
e file de
eret qu'
84 et 38
Déli
en. Noti
Déli
VIII, 4
Déli
rie. Sou
e par Po
Déli
é par A
Déli
yranii
Déli
Chef su

on règne en Médie, VIII,

Formules d'années qu'il
ur déterminer le jour
et après 1582, III, 355;
Réfute le système chro-
Newton, V, 207.
oursaler, IV, 377.

Les), IX, 51. — Ils ven-
ner leur île, 275. — Abs-
ne statue d'Apollon, 297.
Le poète), VI, 499.
Claude), IV, 377.
(Guillaume). Ses cartes
nes, II, 469; VI, 475.
Simon), IV, 377.
e Sales, IV, 395.
Les), chez les Romains,

Ville de). Les Athéniens
x par les Béotiens près de
X, 186. — Assiégée par
s, *ibid.*

son tremblement de terre,
— Sa purification, X, 158.
nis de Délos rétablis par les
209. — Son trésor, XI, 220.
c. Temple qu'y construisent
onides, IX, 195. — Af-
ivés à ce temple, 401. —
part pour cette ville, XI,
Dilapidation du trésor de
07. — Punition des sacré-
mis dans ce temple, 609.
rophe des Gaulois sous ses
VII, 439.

(Oracle de). Il ordonne
pi de Théra, d'aller bâtir une
bye, IX, 130. — Ordonne
n Battus d'aller à Platée.
Réponse qu'il donne au
357. — Consulté par
niens, 371. — Détails sur
e, XII, 601. — Consulté
ux fils de Tarquin le Super-
ntus, XIII, 389.

de Thrace, XI, 529.
M.). Ce qu'il dit sur l'Éthio-
ie par Annibal pour traver-
pes, XII, 130 et suiv.
13 et suiv.

— Voyez *Ère du déluge*,
de Deucalion, V, 66.
assignée à Deucalion par
sistes, 70; 79.

Déluge des Égyptiens, VIII, 453.

Déluge de Noé. Les déluges de Xi-
suthrus, d'Ogygès et de Deucalion
sont des fables, s'ils ne sont pas des
contrefaçons de celui de Noé, V, 79.

Déluge d'Ogygès, V, 65; 79.

Déluge d'Ostris, V, 63.

Déluge de Xisuthrus, V, 55; 79.

Déluges (Les). L'antiquité profane
est pleine de traditions relatives à des
déluges, V, 62. — Indications de
quelques déluges, 73. — Opinion de
Burnet et de Whiston sur les effets
du déluge relativement à la constitu-
tion du globe, 76. — Certains peup-
les n'avaient aucun souvenir du dé-
luge, 77. — Combien de siècles s'est-
il écoulé entre le déluge et l'an 1500
avant notre ère? 87. — Traditions
des Indiens sur le déluge, 98.

Déluges périodiques (Les). Indiqués
par les traditions comme l'un des prin-
cipaux objets de la grande année, III,
202.

Démade (L'orateur), V, 460. — Sa
mort, XII, 682.

Démagogie (La). Sa pernicieuse in-
fluence dans la Grèce, XI, 372.

Démarrate, roi de Sparte. Avis qu'il
émet sur le projet des Éginiètes de
s'allier aux Perses contre la Grèce,
IX, 248. — Son origine, 253. — Si-
gnification de ce nom, 254. — Démè-
tes entre lui et Cléomène, 255. —
supplanté par Léotyclide, 256. —
Explication sur sa naissance, 257. —
Il se réfugie auprès de Darius, 258.
— Son entretien avec Xerxès, 344.
— Il conseille à Xerxès de s'emparer
de l'île de Cythère, 383. — Message
secret qu'il envoie aux Lacédémoniens,
84 et 386.

Démarrate, père de Tarquin l'An-
cien. Notice sur lui, XIII, 338.

Démarrète, femme d'Adranodore,
VIII, 477.

Démétrius, fils de Séleucus roi de
Syrrie. Son évason de Rome favori-
sée par Polybe, XII, 50.

Démétrius, fils d'Antiochus Eupator.
Tué par Alexandre Bala, XII, 750.

Démétrius, fils de Démétrius Soter.
tyrannie en Syrie, XII, 753.

Démétrius de Phalère, XII, 11.
Chef suprême des Athéniens, 693.

— Chassé d'Athènes par Démétrius
Poliocécète, 724. — Est-il l'auteur
du traité sur l'Elocution? XIII, 152.

Démétrius de Pharos. Il livre aux
Romains Coreyre la Noire, XVII,
331. — Prend le titre de roi d'Illy-
rie, et fait piller par ses corsaires les
Cyclades, XVIII, 15. — Abandonné
par les cités illyriennes, 38. — Il s'é-
chappe de son île de Pharos et se re-
tire en Macédoine, 39.

Démétrius Poliocécète. Il chasse d'A-
thènes Démétrius de Phalère, XII,
724. — Fait la conquête de l'île de
Chypre, 725. — Attaque Ptolémée,
726. — Assiège Rhodes, 727. —
Bataille d'Ipsus, 730.

Démétrius Triclinius, VI, 355.

Démocède (Le médecin). Il guérit
Darius, IX, 24. — Son histoire, 25.

— Il guérit Atossa, fille de Cyrus, 26.
— Voyage avec quinze seigneurs per-
ses sur les côtes de la Grèce, 27. —
Il s'échappe, et regagne Crotoné, sa
patrie, 28.

Démoclés, IV, 276.

Démocratie (La). Otanès parle en sa
faveur, VIII, 562. — Inconvénients
des institutions démocratiques prou-
vés par l'exemple d'Alcibiade, XI,
260. — Rétablie à Thèbes, 349.
Voyez aussi *Gouvernements* (Les).

Démocrite d'Abdère, V, 456. — Il
enseigne la philosophie atomistique,
XX, 52.

Démophile, V, 462.

Démosthène (L'orateur). V, 460. —
Il lutte contre Philippe, VI, 64. —
En parallèle avec Cicéron, 97. — Il
fait huit copies de l'ouvrage de Thucy-
dide, X, 27. — Faussement accusé de
vénéralité, XII, 645.

Démosthène (Le général). Son ex-
pédition contre les Étoliens, X, 154.
— Ses intrigues, 184. — Il s'avance
contre les Agréens, *ibid.* — Est chargé
de ravager la Laconie, 267. — Ar-
rive avec de nouvelles forces au se-
cours des Athéniens, 271. — Se rend
sous condition, 289. — Sa mort, 291.

Dempster, IV, 349.

Denham, VI, 452.

Denina. Exemple qu'il donne du
genre de réflexions qui doit être ad-
mis en histoire, VII, 368.

Dénombrements (Les). Voyez *Recensements périodiques*.

Denrées (Les). Prix de celles de l'Attique, XI, 205.

Denatus (Siccus ou Sicinius). Son discours contre les patriciens qui s'arrogent les terres conquises, XIV, 238. — Il obéit à un ordre périlleux des consuls, et décide une victoire contre les Éques, 242. — S'oppose au triomphe des consuls, *ibid.* — Est nommé tribun par le peuple, *ibid.* — Assassiné par ordre des décemvirs, 256. — Ses pompeuses funérailles, 257.

Denys (Les deux). Leur tyrannie, VI, 65.

Denys (Le Phocéén). Il obtient le commandement de la flotte des Ioniens, IX, 231. — Ce commandement lui est retiré, 232. — Il va exercer le métier de pirate sur les côtes de la Phénicie, 233.

Denys l'Ancien, XII, 3. — Relation de son règne, 559 et suiv. — Sa politique soutenue par les Spartiates, 561. — Il projette d'expulser les Carthaginois de la Sicile, 562. — Son double mariage avec Doride et Aristomacha, 563. — Il déclare la guerre à Carthage, *ibid.* — Syracuse se soulève contre sa tyrannie, 564. — Il traite avec Carthage et affermit son autorité, 566. — Concourt aux jeux olympiques, 567. — Déclare de nouveau la guerre aux Carthaginois, 569. — Une de ses tragédies obtient un prix à Athènes, 570. — Il meurt à Syracuse, et son fils lui succède, *ibid.* — Le principal fonds de son histoire est dû à Diodore, 571.

Denys d'Alexandrie, II, 321.

Denys d'Halicarnasse. Ses Annales romaines, I, 348. — Il fournit un grand nombre de dates, IV, 207. — Travaux d'Henri Lorit et de Boivin l'aîné sur sa chronologie, 208. — Il approche souvent de l'exactitude, *ibid.* — N'était pourtant ni un habile historien ni un critique éclairé, 209. — Son texte sur la date de la mort d'Alexandre, V, 473; VI, 98. — Son opinion sur Hérodote et Thucydide, VII, 36. — Il venge Hérodote, son compatriote, VIII, 55. — Sa critique de l'ouvrage de Thucydide, X, 30. — Son juge-

ment sur Xénophon, XI, 41. — Éloge qu'il fait de l'Anabase de Xénophon, 410. — Son jugement sur Polybe, XII, 62; 321. — Critique historique qui lui a été plus particulièrement appliquée, XIII, 1. — Confiance qui lui est due, 12. — Il s'est montré moins judicieux que Tite-Live, 15. — Sa biographie, 47. — Époque présumée de sa naissance et de sa mort, 49. — Confondu avec d'autres Denys, *ibid.* — Ses traités de grammaire et de rhétorique, 50. — Est-il l'auteur du traité de l'Élocution? 52. — Apprécié comme rhéteur et comme critique, 54. — Il doit surtout sa réputation à ses ouvrages historiques, 56. — Abrégé qu'il a composé de ses Antiquités romaines, 57. — Ce qu'il reste de ses ouvrages, *ibid.* — Témoignages et citations des anciens au sujet de ses ouvrages, 58. — Manuscrits qui nous ont conservé ses ouvrages, 59. — Traductions latines et éditions de ses ouvrages, 60. — Éloges et critiques de ses ouvrages par Sigonius, Muret, Badin et Scaliger, 62. — Travail sur lui au dix-septième siècle, 63. — Jugé par la Mothe le Vayer et Rapiin, 65. — Travaux littéraires de dix-huitième siècle sur cet historien, 69. — Sa chronologie, 70 et 71. — Traduit par le Jay et Bellenger, 72 et suiv. — Autres traductions de ses ouvrages en langues étrangères, 76. — Ses Antiquités romaines jugées par Beaufort, *ibid.* et 87. — Édition de ses œuvres complètes par Reiske, 77 et suiv. — Fragments découverts par M. Mai, 80. — Jugé par la Harpe, *ibid.* et 83. — Son histoire peut se diviser en quatre parties, 84. — Il a écrit une histoire proprement dite, 85. — Sources où il a puisé ses récits, 86 et 88. — Ses harangues, 86, 93 et 94. — Il manque de critique et est superstitieux, 87 et 89. — Degré de confiance qu'il mérite, 90. — Son exactitude chronologique, sa méthode d'exposition et son style, 91 et suiv. — Comparé à Tite-Live, 95. — Tradition qu'il transmet de l'Italie antique, 199 et 203. — Ce qu'il dit au sujet d'Ascagne, 240 et 251. — Désaccord entre lui et Tite-

phon, XI, 4 r. — Éloge de l'Anabase de Xénophon, jugement sur Polybe, 1 r. — Critique historique plus particulièrement appliquée, 1 r. — Confiance qui lui est montrée moins judicieuse, 15. — Sa biographie, Époque présumée de sa mort, 49. — Condamnation d'autres Denys, *ibid.* — Grammaire et de rhétorique. — Est-il l'auteur du traité de la critique? 52. — Appréciation de son auteur et comme critique, surtout sa réputation à l'égard des historiens, 56. — Il a composé de ses Antiquités, 57. — Ce qu'il reste de ses ouvrages, *ibid.* — Témoignages des anciens au sujet de ses ouvrages, 59. — Traductions et éditions de ses ouvrages, 60. — Éloges et critiques de ses ouvrages par Sigonius, Muret, Scaliger, 62. — Travaux de son dix-septième siècle, 63. — La Mothe le Vayer et Ruysser, 64. — Travaux littéraires de son siècle sur cet historien, 65. — Chronologie, 70 et 71. — Par le Jay et Bellefleur, 72. — Autres traductions de ses ouvrages en langues étrangères, 73. — Antiquités romaines jugées par lui, *ibid.* et 87. — Édition de ses ouvrages complètes par Reiske, 77. — Fragments découverts par lui, 80. — Jugé par lui, *ibid.* et 83. — Son histoire divisée en quatre parties, 84. — Il a écrit une histoire proprement dite, 85. — Sources où il a puisé, 86 et 88. — Ses biographies, 93 et 94. — Il manque de confiance qu'il mérite en exactitude chronologique de son exposition et son système, 95. — Comparé à Tite-Live, 96. — Tradition qu'il transmet, 97. — Critique, 199 et 204. — Ce qu'il a écrit au sujet d'Ascagne, 240. — Désaccord entre lui et Tit-

Live sur le nom et les actes de plusieurs consuls romains, XIV, 4 r. — Sa réflexion contre l'origine grecque des lois déceuvrales, 305.

Denys le Jeune. Sa tyrannie renversée par Dion, XII, 594. — Sa fuite en Italie, 596. — Il confie à l'historien Philistus ses troupes et sa flotte, *ibid.* — Ses nouvelles intrigues, 599.

Denys le Petit. Il corrige la période de Victorinus, III, 358. — Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, 456. — Il est mis sur la voie de l'ère chrétienne par le cycle pascal de Victorinus, 466. — A distingué cette ère du cycle pascal, 467; VI, 159.

Denys de Syracuse. Il envoie aux Lacédémoniens un secours de Celtes et d'Espagnols, XI, 376.

Denys de Thèbes, V, 462.

Denys de Thrace, VI, 98.

Depenses publiques (Les) chez les peuples anciens, IX, 563.

Depenses publiques (Les) de l'Attique, XI, 216 et suiv. — Magistrats qui y sont proposés, 219. — Elles n'étaient pas réglées chaque année par un budget, 221, 231 et suiv.

Depenses publiques (Les) à Rome. Celles que les questeurs urbains étaient chargés de faire, XVI, 267 et suiv.

Deponilles opimes (Les). Éclaircissements donnés à ce sujet par Tite-Live, XIV, 512 et 513.

Dercyllidas. Il succède à Thybron dans le commandement de l'armée grecque en Asie, XI, 299. — Dérion Midias de ses villes et de ses richesses, 301. — Trêve qu'il conclut avec Pharnabaze, 302. — Son expédition en Thrace, *ibid.* — Il se retire en Phrygie, 309.

Descartes (René). VI, 448. — Comparé à Bacon, XX, 258 et 275.

— Ses voyages; ses travaux, 273. — Examen de ses principaux ouvrages, 275. — Idée des objections qui lui ont été faites par Gassendi, 278. — Analyse des *Principes de philosophie*, 279.

— Revue de ses autres ouvrages, 280.

— Services par lui rendus aux sciences mathématiques, 281. — Ce qu'il a fait de bon et d'erreurs dont il ne s'est aperçu, 282. — Sa correspondance, commentaire instructif de ses

doctrines, XX, 283. — Son langage philosophique est un modèle de clarté et de correction, 285. — Éloge du cartésianisme, 286. — Comparé à Gassendi, 294. — Sa philosophie est enfin adoptée dans les écoles, 330.

Descriptions (Les), VII, 500. — Du genre descriptif en général, 501. — Ce qu'elles sont et à quoi elles servent en histoire, 503. — Elles ne doivent point être prodiguées, 504. — Premier ordre de descriptions, 505. — Celle de l'abdication de Charles-Quint par Robertson, 508. — Celle de l'entrée de Christophe Colomb à Barcelone par Robertson, 511. — Des dispositions militaires par Polybe, César, Salluste et Tite-Live, 515. — De la peste d'Athènes par Thucydide, 520. — Qui concernent quelques états physiques permanents, 523. — Des peuples de la Germanie par Tacite, 528. — Certaines descriptions de lieux ne peuvent être appelées digressions, 583. — Où elles doivent être placées, 625.

Deslandes, XX, 382.

Desmarets. Son atlas, II, 473.

Desmichels. Son tableau chronologique, IV, 418.

Desplaces. Ses *Épémérides*, IV, 378.

Desportes, VI, 424.

Despotisme. Voyez *Gouvernements.*

Des Vignoles. Voyez *Vignoles (Des).*

Détails (Les). Ceux que l'on doit écartier, VII, 345.

Dettes (Les) à Rome. Le peuple romain demande leur abolition, XIV, 43. — Tronbles à ce sujet, 64, 65 et 68. — Suspension des poursuites contre les débiteurs, 69. — Elles sont l'origine et la cause des discordes entre les plébéiens et les patriciens, 83. — Pourquoi ces germes de guerres intestines ne se sont pas développés sous les rois, 85. — Idées de Lévêque sur la question des dettes, *ibid.* et 86.

— Motifs présumés des rigueurs exercées à Rome par les créanciers, XIV, 88. — Droit des créanciers sur leurs débiteurs, 303. — Poursuites contre les débiteurs, XV, 287, 291 et 292. — Loi à ce sujet, 298

et 306. — *Mensarii* créés pour régler cette question, XV, 363. — Délai accordé aux débiteurs, 378. — Jugements rendus par le peuple contre les créanciers, 381. — Abolition de la loi qui réduisait à l'esclavage les débiteurs insolubles, 476. — Renouvellement de la loi y relative, XVI, 238. — Adoucissement du sort des débiteurs, 426.

Deucalion. Voyez *Déluge de Deucalion*.

Deux-Siciles (Royaume des). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 278. — Au dix-septième siècle, 440. — Au dix-huitième siècle, 483.

Dezippe, V, 457; XX, 108 et 109.

Dgélaladdin. Sa réforme donne lieu à l'ère Gélaléenne ou Malaléenne, III, 522.

Diacre (Léon), VI, 207. :

Diacre (Paul), VI, 184.

Diagoras, V, 456. — Il enseigne la philosophie atomistique, XX, 52.

Diane, XII, 471. — Sa fête à Rome, XIII, 477. — Sa fête à Syracuse, XIX, 31.

Dias (Barthélémy). Il atteint le cap des Tourmentes, II, 405; VI, 381.

Dicéarque. Sa chronologie égyptienne, V, 121; VIII, 456; XII, 7.

Dico. Explication de ce mot dans les fonctions des prêteurs romains, XV, 521.

Dictature (La). Sa création, XIV, 44. — D'où vient cette institution, *ibid.* — Quel fut le premier dictateur, 46. — Le commandant de la cavalerie, *ibid.* — Étymologie du mot dictateur, 47. — Causes pour lesquelles on y recourait, 48. — Mode de nomination, 49. — Plébéien obscur contraint d'abdiquer, *ibid.* — Les tribuns militaires ont pu aussi élire un dictateur, *ibid.* — Exemple d'une nomination par les suffrages du peuple, *ibid.* — Pouvoir dictatorial, 50 et 53. — Effets de cette institution, 51. — Incompatible avec la monarchie, 55. — Elle n'a rien de commun avec la suspension de la liberté individuelle, 56. — Conditions et garanties pour son établissement réclamées par Machiavel, 58. — Est-ce une institution qui puisse être utile dans une répu-

blique? XIV, 59 et 60. — Service qu'elle a rendu aux Romains, 60. — Pourquoi il n'y a pas eu de dictateur dans l'avant-dernier siècle de la république romaine, 61. — Dictateur nommé après la bataille de Cannes pour compléter le sénat, 414. — La puissance consulaire suspendue et interrompue par la dictature, XV, 136. — Premier exemple d'un plébéien élevé à cette dignité, 357.

Diction (La). Elle est l'énonciation exacte des idées, VII, 19 et 289. — Ne doit pas être confondue avec le style, 666. — En quoi consiste le purisme, 667. — Qualités qui la distinguent, 669. — Sa correction et sa clarté, 670. — Ses caractères, 673. — En quoi consiste sa clarté, 675. — Les historiens du dix-huitième siècle brillent par leur clarté, 677. — Locutions modernes présentant un sens vague, 680. — Moyen de donner au langage de la vivacité, de la grâce, de l'harmonie, 681. — Paroles superflues, 682. — Brièveté, 684. — Névété et simplicité, 687. — Pour être simple, elle ne doit pas cesser d'être noble, *ibid.* — Celle des historiens anciens était noble, 689. — Variété des expressions et des tours, 691. — Son élégance, 707.

Dictionnaire de l'Académie française, XI, 464.

Dictionnaires historiques, I, 451.

Dielys. Ses prétendus écrits, V, 217.

Dicuil. Sa géographie, II, 363.

Diderot, VI, 490; XX, 346 et suiv.

Didius Julianus, VI, 117.

Didon, VI, 19.

Didyme, XII, 324.

Didyme d'Alexandrie, VI, 98.

Die natali (De). Voyez *Censura*.

Diégylis. Ses cruautés chez les

Thuraces, XII, 754.

Dies Bordanum, IV, 154.

Dies Brandonum, IV, 154.

Dies Burarum, IV, 154.

Dies carnem ralinquens, IV, 154.

Dies carnivora, IV, 154.

Dies Focorum, IV, 154.

Dieu. Rapports de l'homme

dénuaturés par le paganisme,

XIII, 491.

ont suivi la guerre de Troie jusqu'à Xerxès, XII, 498. — Les fragments de son septième livre s'appliquent à Énée, aux Héraclides, à Cypselus, à Sylvius roi des Albains, à Lycurgue, à Caraus, 500 et suiv. — Les fragments de son huitième livre s'appliquent à Romulus, à Polycharès et à Évephnus, 502. — Fragments de son dixième livre, 511. — Il complète ou rectifie certains détails des récits d'Hérodote, 514. — Est le continuateur des événements postérieurs à la bataille de Mycale, *ibid.* — A fort négligé les annales romaines, 523. — On lui doit le principal fonds de l'histoire de Denys, 571. — Il ne s'accorde avec Isocrate, ni sur la durée de la guerre entre Évagoras et les Perses ni au sujet de Nicoclès, 577. — Son onzième livre et les quatre suivants ne relatent presque que des faits déjà rapportés par Hérodote, Thucydide et Xénophon, 579. — Il fournit les relations les plus exactes sur les temps qui séparent les narrations de Xénophon de celles de Polybe, 587. — Soins qu'il met à nommer les hommes de lettres, les historiens célèbres de chaque époque, 592. — Il est le plus ancien historien d'Alexandre, 619. — Ouvrages qui complètent son histoire, *ibid.* — Son opinion sur les harangues des historiens, 721 et 723. — Graves événements qui devaient remplir les vingt et unième et vingt-deuxième livres, 734. — Ses belles réflexions sur la critique et sur l'envie, 739. — Idée qu'il donne des inimitiés entre César et Pompée, 763. — Jugement sur son ouvrage, 774 et suiv. — Il exagère l'antiquité des temps, 780. — Considère à tort comme historiques les quatre siècles qui précèdent l'olympiade de Corcebus, 782. — Il n'y reste rien de l'histoire des sept premiers siècles, 784. — La partie déjà traitée par Hérodote, Thucydide et Xénophon y est peu intéressante, 784. — On y trouve le premier et l'un des plus précieux tableaux des règnes de Philippe et d'Alexandre, *ibid.* — La troisième partie ne se compose que de courts fragments, 785. — Intérêt

qu'offrent les dix-huitième, dix-neuvième et vingtième livres, XII, 786. — Est-il un compilateur ou un historien? 787 et 795. — Sa méthode chronologique, 788. — Son style, 791, 799. — Il fournira un supplément aux annales romaines, XIII, 189; XV, 85; XVI, 416.

Diodote. Sa harangue dans Thucydide, VII, 450.

Diodote d'Érythrée, historien d'Alexandre, XII, 5.

Diaus, préteur achéen. Sa résistance contre les Romains, XII, 281. — Riens confisqués sur lui et que Polybe refuse d'acheter, *ibid.*

Diogène, V, 458; XX, 56.

Diogène de Laerte. Son texte sur la date de la mort d'Alexandre, V, 475; VI, 125. — Son opinion sur Hérodote, VIII, 62; XX, 97.

Diognète, ingénieur, V, 458; XII, 5.

Diomède, VI, 144.

Diomédon, l'un des généraux vainqueurs aux Arginuses. Ses belles paroles, XI, 263.

Dion. Son expédition en Sicile, VI, 66 et suiv. — Il renverse la tyrannie de Denys le Jeune, XII, 594. — Est déclaré chef de l'armée et de l'État, 597. — Reprend Syracuse, 600. — Sa mort, 604.

Dion Cassius. Ses *Annales romaines*, I, 348; VI, 125; XIII, 190.

Dion Chrysostome. Son jugement sur Xénophon, XI, 42.

Dionigi da Fano, IV, 331.

Dionysus, fils de Jupiter et de Proserpine, XII, 459.

Diophante, VI, 138.

Dioscoride, VI, 113.

Dioscures (Les) Castor et Pollux, XII, 493. — Leur apparition sur le champ de bataille et dans Rome, XIV, 62.

Dioxippe. Combat entre lui et Cérurgus, XII, 640.

Diplomatique (Traité de), I, 217.

Discours. Voyez *Harangues, Comptes du discours.*

Discussions scientifiques, XX, 6.

Disposition (La), VII, 282. — De quoi elle consiste, 591 et suiv.; 623 et suiv.

es dix-huitième, dix-neufième livres, XII, 786. — Compilateur ou un historien et 795. — Sa méthode, 788. — Son style, — Il fournit un supplément annales romaines, XIII, 45; XVI, 416. — Sa harangue dans Thucydide, I, 450. — d'Erythirée, historien d'Asie, XII, 5. — préteur achéen. Sa réélection des Romains, XII, 281. — confisqués sur lui et que l'on seuse d'acheter, *ibid.* — de Laerte. Son texte sur la mort d'Alexandre, V, 125. — Son opinion sur l'Égypte, VIII, 62; XX, 97. — ingénieur, V, 438; VI, 144. — l'un des généraux vainqueurs d'Arginus. Ses belles paroles, 263. — Son expédition en Sicile, VI, 125. — Il renverse la tyrannie de Darius, XII, 594. — Est chef de l'armée et de l'État, 597. — d'Assacuse, 600. — Sa mort, *ibid.* — Casius. Ses *Annales* romaines, 348; VI, 125; XIII, 190. — Chrysostome. Son jugement sur Xénophon, XI, 42. — de Fano, IV, 331. — fils de Jupiter et de Proserpine, XII, 459. — de Carthage, VI, 138. — de Carthage, VI, 113. — Castor et Pollux. — Leur apparition sur le champ de bataille et dans Rome, XIV, 113. — Combat entre lui et Cratès, I, 640. — de Cratès (Traité de), I, 217. — de Cratès *Harangues*, *Comptes*. — *Sciences scientifiques*, XX, 610. — de Cratès (Ia), VII, 282. — de Cratès, 591 et suiv.; 623.

Bithmar, VI, 227. — *Dium*. Voyez *Fre de Dium*. — *Dius fidius* chez les Romains, XIII, 419 et 471. — Dédicace de son temple, XIV, 201. — *Dius Rediculus* chez les Romains, XIII, 421. — *Diverbia*, XV, 331 et suiv. — *Divinités*. Voyez *Dieux et Déeses*. — *Divinités des Égyptiens*. Partage de l'année égyptienne entre douze divinités, IV, 51. — Quelles étaient parmi ces divinités celles qui représentaient le soleil, 52. — Quelles étaient celles qui représentaient la lune, 55. — Vulcain était honoré le quatrième mois, 57. — Culte de Typhon dans le cinquième mois et d'Agatodemon dans le huitième, 58. — Autres dieux, 59. — Les trente-six décrets étaient des divinités secondaires, 61. — *Divorce (Le)* à Rome, XIV, 308. — Exemple du premier divorce donné par Sp. Carvilius, XVII, 320. — *Dis mille (Les)*. Xénophon, après avoir dirigé leur retraite, remet à Thybron les restes de l'armée, XI, 19 et 541. — Leur retraite, 454 et suiv., et XII, 557. — Leur position critique après l'assassinat des généraux, XI, 472. — Election de cinq généraux à la place de ceux qui ont été assassinés, 476. — Xénophon, élu général, propose un ordre de combat qui est adopté, 479. — Ils repoussent Mithridate, 480. — Battaillent complètement Mithridate, 481. — Arrivent à Larisse de Médie, *ibid.* — Leur arrière-garde assaillie par l'issapherne sur les bords du Centrite, 482. — Offre qui leur est faite par un Rhodien de faire passer à l'armée le Tigre sur des outres, 484. — Ils délibèrent sur la meilleure route à suivre, 485. — Combats dans les montagnes des Cadumques, 487. — Ils traversent le Centrite et entrent dans l'Arménie occidentale, 489. — Traitent avec le satrape Tiribaze, *ibid.* — Passent l'Euphrate, 490. — En proie aux souffrances du froid et de la faim, *ibid.* — Ils arrivent sur les bords du Phasge, de là à Cynnias et au mont Téthès, 492. — Leur joie à la vue

de la mer, XI, 493. — Vainqueurs des Macrons, ils franchissent les montagnes de la Colchide, *ibid.* — Arrivent à Trébizonde, 494. — Délibèrent s'ils regagneront la Grèce par terre ou par mer, 498. — Arrivent à Cérasonte, 500. — Partage de l'argent provenant des prisonniers, 501. — De Cérasonte ils arrivent chez les Mossynèques, *ibid.* — Arrivent à Cotyora, 503. — Évaluation moyenne de la marche journalière de leur armée, 504. — Conseil du retour par mer donné par les députés de Sinope, 505. — Assassinats commis par des Grecs de l'expédition, 508. — Purification de l'armée et enquète sur la conduite des généraux, 509. — Ils s'embarquent à Cotyora, et arrivent à Sinope, 512. — Dessein d'être Xénophon pour généralissime, *ibid.* — Ils élisent Chiriosophe généralissime, 514. — Se rendent de Sinope à Héraclée, *ibid.* — Délibèrent encore s'ils achèveront leur route par terre ou par mer, 515. — Veulent lever une contribution sur les habitants d'Héraclée, 516. — Élisent dix nouveaux généraux, *ibid.* — Divisés en trois corps d'armée, 517. — La première division descend au port de Calpé, et tombe dans une embuscade, 518. — Ils arrêtent que la route sera continuée par terre, 519. — Marche de deux mille Grecs, dont cinq cents sont tués par la cavalerie de Pharnabaze, 520. — Honneurs rendus aux cinq cents qui sont morts, *ibid.* — Attaqués par une armée ennemie et par la cavalerie de Pharnabaze, *ibid.* — Ils sont victorieux, 521. — Arrivée du Lacédémonien Cléandre, *ibid.* — Considérations sur la marche des Grecs de Sardes à Cunaxa, et sur leur retour par une route si peu directe, 524. — Ils évacuent la Bithynie et se transportent à Byzance, 527. — Ordre d'évacuer Byzance, 528. — Il sont sur le point de piller Byzance, *ibid.* — Proposition qui leur est faite par le Thébain Cœtade de les conduire dans le Delta de Thrace, 529. — Cléanor et Phryniscus veulent mettre l'armée au service de Seuthès, *ibid.* — Offre de Seuthès, 531. — Traité avec Seuthès, *ibid.*

— Ils se mettent en marche avec les troupes de Senthès, XI, 534. — Fout un immense butin, 535. — Périls qu'ils courent, *ibid.* — L'armée de Senthès devient plus nombreuse que la leur, 536. — Scuthès manque à ses engagements, *ibid.* — Senthès voit une occasion de s'en débarrasser, *ibid.* — On propose aux Grecs mercenaires une solde à l'armée de Thymbron et un prompt retour en Grèce, *ibid.* — Récapitulation et examen des distances parcourues dans la marche et la retraite, 544. — Opinion sur l'enrôlement des Grecs au service de Cyrus le Jeune, 546. — Opinion sur leurs marches et leurs exploits, 547. — Opinion sur leur retraite, 549.

Diyllus d'Athènes, XII, 12.

Do. Explication de ce mot dans les fonctions des préteurs romains, XV, 519.

Doctrines historiques. Voyez *Histoire*.

Doctrines philosophiques. Voyez *Philosophie*.

Documents (Les). Placés à la suite de certaines histoires, VII, 635.

Dodécaméron, IV, 157.

Dodwell. Critique de son travail sur la chronologie de Rome, IV, 106. — Ses *Annales Thucydidei*, 199. — Ses *Annales Xenophontei*, 201, et XI, 243; IV, 374. — Ses nouvelles recherches sur la chronologie, 376. — Ses recherches sur la chronologie de Denys d'Halicarnasse, XIII, 70.

Dogmatisme (Le). Ses inconvénients, XX, 8 et suiv.

Dolabella Maximus (Publius Cornélius). Vainqueur des Sénonais, XVI, 438.

Dolce (Lodovico), IV, 332.

Domaines publics de l'Attique. Leur fermage, XI, 219. — Leurs produits, 222.

Dominica duplex, IV, 155.

Dominicains (Les), VI, 270.

Domitien, VI, 110 et 117.

Domitius Enobarbus. Il réduit et extermine les Allobroges et les Avergnats, XVII, 449.

Domitius Calvinius (Cnèius). Vainqueur des Lucaniens, XVI, 438.

Dommages (Les). Manière de les

réparer chez les Romains, XIV, 309.

Don (Le fleuve). Voyez *Tanaïs*.

Donat, VI, 137.

Donato Bossio, IV, 329.

Dons patriotiques à Rome, XIX, 163.

Dorat, VI, 423.

Doride. Son mariage avec Denys de Syracuse, XII, 563.

Doriée, fils d'Axandride. Il tente d'établir des colonies en Libye et en Sicile, IX, 180. — Périt dans un combat contre les Égestains et les Phéniciens, *ibid.*

D'Origny. Sa chronologie égyptienne, V, 127, et VIII, 458.

Dorimaque. Élu nouveau préteur des Étoliens, XII, 193.

Dorisque (Château de). Conduite courageuse du gouverneur, IX, 345.

D'Orléans (Charles), VI, 358.

D'Orléans (Le P.). Exemple qu'il donne du genre de réflexions qui doit être admis en histoire, VII, 365. — Exemple qu'il donne du style historique, 683.

Dorothee, historien d'Alexandre, XII, 5.

D'Ossat, VI, 433.

Douanes (Les) dans l'Attique, XI, 217 et 227.

Doute philosophique, XX, 137.

Douze Tables (Loi des). Ses origines et ses sources, XIII, 534. — Glorieux monument laissé par les Décemvirs, XIV, 288. — Tite-Live n'entre dans aucun détail sur cette loi, 289. — Analyse qu'en a donnée Ferguson, 291. — Comment ce code a été qualifié par Cicéron, Tite-Live, Horace et Tacite, 292 et 318. — Modernes qui ont réuni et commenté cette loi, 293. — Tradition qui a attribué la rédaction au Grec Hermodore, 293, 305 et 317. — Difficulté de distinguer les lois anciennes qui appartiennent réellement aux Douze Tables, 294. — Langue dans laquelle ce code était rédigé, 297. — Quels auteurs anciens ont fourni les dispositions du premier article, 298. — Table première et suivantes jusqu'à la douzième, *ibid.* et suiv. — Appréciation de l'ensemble de ce code, son caractère et son esprit, 327 et suiv.

les Romains, XIV, 309.
 euve). Voyez *Tanaïs*.
 , 137.
 150, IV, 329.
 otiques à Rome, XIX,
 , 423.
 on mariage avec Demys
 XII, 563.
 s d'Anaxandride. Il fonde
 colonies en Lilye et en
 180. — Périt dans un
 re les Égestains et les
ibid.
 . Sa chronologie égypte
 127, et VIII, 458.
 e. Élu nouveau préteur
 , XII, 193.
 (Château de). Conduite
 du gouverneur, IX, 345.
 s (Charles), VI, 358.
 s (Le P.). Exemple qu'il
 bre de réflexions qui doit
 en histoire, VII, 365. —
 'il donne du style histo-
 , historien d'Alexandre,
 , VI, 433.
 (Les) dans l'Attique,
 227.
 philosophique, XX, 137.
 Tables (Loi des). Ses ori-
 sources, XIII, 534. —
 monument luissé par les
 XIV, 288. — Tite-Live
 as aucun détail sur cette
 — Analyse qu'en a donnée
 291. — Comment ce code
 é par Cicéron, Tite-Live,
 Tacite, 292 et 318. — Me-
 ont réuni et commenté
 93. — Tradition qui se
 rédaction au Grec Her-
 3, 305 et 317. — Difficulté
 er les lois anciennes qui
 ent réellement aux Douze
 4. — Langue dans laquelle
 t rédigé, 297. — Quels sa-
 ens ont fourni les disposi-
 premier article, 298. —
 nière et suivantes jusqu'à
 e, *ibid.* et suiv. — Appré-
 ensemble de ce code, sur
 son esprit, 327 et suiv.

— On n'en a plus les textes originaux,
 XIV, 332. — Ce code est refait, XV,
 231.
Dracon. Ses lois, V, 351 et VI, 28.
Drake (Francis), II, 450.
Drepone. Combat des flottes ro-
 maine et carthaginoise, XVII, 148
 et 149. — Continuation du siège de
 cette ville 176. — Le siège de cette
 ville pressé par Lutatius et Falto, 209.
Drilliens (Les). Expédition de Xé-
 nophon contre eux, XI, 499.
Droit canon, VI, 288.
Droit civil, VI, 288.
Droit civil à Rome. Révélé par
 Flavius, XVI, 129 et suiv. — Mo-
 nopolé que s'étaient attribué les pa-
 triens et les pontifes dans cette
 science, 132.
Droit naturel, VII, 228. — Son
 étade, 242.
Droit public, VII, 228. — Son
 étude, 240.
Droit public à Rome, XIII, 525, et
 XIV, 318.
Droits politiques (Les). Exercice de
 ces droits, II, 143.
Druides (Les). Sacrifices humains de
 la liturgie druidique, XVII, 544. —
 Cérémonie du gui sacré, 545. —
 Leur vie, leurs études et leur puis-
 sance, 547. — Leur assemblée géné-
 rale annuelle, 549. — Leurs fonctions,
 553.
Druides (Les) chez les Bretons. Leur
 antiquité antédiluvienne, V, 81.
Druus (Livius). Son tribunat,
 XVI, 332.
Dryden, VI, 466. — Sa version
 anglaise de Polybe et son jugement
 sur cet auteur, XII, 71.
Du Bellay. Voyez *Bellay*.
Ducas (Jean), IV, 328, et VI,
 329.
Ducas Vatance (Jean), VI, 273.
Ducetius. Ses entreprises, XII,
 21.
Duchezne (André), VI, 450.
Ducis, VI, 500.
Duclos. Ses voyages, II, 485. —
 son système sur les Celtes, XVII, 476.
Duilius (Caius). Il remporte sur
 flotte carthaginoise une première
 victoire, et débarque en Sicile, XVII,
 2. — Grande victoire navale qu'il

remporte près de Myles, XVII, 60. —
 Son triomphe à Rome et colonne ro-
 strale en son honneur, XII, 21, XIV,
 339, et XVII, 63 et 64. — Restauration
 de son inscription et sa traduction en
 latin classique et en français, 68 et
 suiv. — Sa censure, 81.
Duilius (Le tribun). Sa modéra-
 tion dissipe les terreurs des patri-
 ciens, XIV, 282. — Il n'est pas réélu,
 343.
Duker. Ses travaux sur l'ouvrage
 de Thucydide, X, 49.
Dulcini, IV, 331.
Dumasais, XX, 342.
Duns Scot. Voyez *Scot*.
Dupaty. Ses voyages, II, 485.
Du Perron, VI, 433.
Dupin, IV, 377. — Son jugement
 sur la Cyropédie de Xénophon, VIII,
 174.
Dupin (Jean), VI, 322.
Duport du Terre, IV, 389.
Dupuis. Critique de son ouvrage,
 IV, 27. — Conséquences chronolo-
 giques qu'il tire de la nomenclature
 zodiacale, V, 38. — Moyen proposé
 pour concilier son système avec la li-
 mite de sept mille ans avant J. C., V,
 39.
Durand de Saint-Pourçain, VI,
 313; XX, 213.
Dureau de la Malle. Sa traduction
 de Tite-Live, XIII, 147.
Durée (La). Ses définitions, III, 7
 et 34. — Elle ne peut être mesurée que
 par le moyen des mouvements qui
 s'opèrent autour de nous, *ibid.* —
 Ne pouvait être exactement ni com-
 modément mesurée par le cours de
 la lune, 100.
D'Urfe (Honoré), VI, 434.
Duris de Samos. Cité par saint
 Clément d'Alexandrie au sujet de la
 date de la mort d'Alexandre, V, 475;
 XII, 12.
Du Rosoir. Son tableau chrono-
 logique, IV, 418.
Du Ryer. Son travail sur Tite-
 Live, XIII, 146.
Duumvirs à Rome, XV, 533.
Duumvirs de mer, XVI, 95.
Dynasties parallèles (Les). Hérodote
 n'en a pas conçu l'idée, IX, 521.

E

Éber (Paul), IV, 33 r.
Èbre (L'), traversé par Annibal, XVIII, 104.

Ecbatane. Cyrus part pour cette ville, VIII, 268. — Alexandre, y séjourne XII, 646.

Éclectiques (Les), XX, 109 et suiv. — Idées plus précises des différentes doctrines qu'ils voulaient concilier, 112 et suiv. — Que penser de la mission de modération et de conciliation qu'ils se donnaient, 115 et suiv. — Détails sur l'histoire de leur doctrine, 119. — Leur doctrine repasse d'Alexandrie à Athènes, 138. — Chefs de leur école, *ibid.* et 155. — Affinité de leurs doctrines et de celles des gnostiques, 160. — Sentences ou oracles extraits de leur philosophie, 161 et suiv. — Leur doctrine aboutissait au pur mysticisme ou illuminisme, 164. — Reproduction du platonisme comme élément d'un syncrétisme nouveau, 238. — Leurs doctrines comparées à celles de Kant, 377. — Peuvent-ils former une secte particulière? 404.

Éclectisme (L'), VI, 129.

Éclipse de soleil. Pendant un combat entre les Médes et les Lydiens, VIII, 127.

Éclipses (Les). Rapportées aux années des règnes, V, 386.

École d'Alexandrie, II, 316. — Son époque la plus florissante, XX, 91.

École aristotélique, XX, 72 et 90. — Sous les empereurs, 99.

École cynique, XX, 56.

École cyrénaïque, XX, 56.

École éléatique, XX, 50. — Schisme dans cette école, 51.

École ionienne, XX, 47.

École italique, XX, 47.

École platonicienne, XX, 71. — Doctrines qui la caractérisaient, 71, 72 et 90. — Ses annales pendant les six premiers siècles de l'ère vulgaire, 105. — Académie platonicienne établie à Florence par les Médicis, 219. — Abus du mot *sensualisme*, 394. —

Réflexions sur la doctrine platonicienne, XX, 394 et suiv. — Elle reconnaît que l'école expérimentale fournit seule de véritables méthodes aux études historiques, 413.

École pythagoricienne. Ses annales pendant les six premiers siècles de l'ère vulgaire, XX, 105.

Écoles (Les). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 285.

Économie domestique et rurale (Traité d'), ouvrage de Xénophon, XI, 108 et suiv.

Économie publique (Principes d'), II, 144.

Économie publique de l'Attique, XI, 207 et suiv.

Écossais (Les). Leur école philosophique, XX, 336 et suiv.

Écrits périodiques, VII, 188.

Écriture. Son usage à Athènes, IX, 185.

Écrivains du moyen âge et des temps modernes, I, 273.

Écrivains chrétiens, VI, 119.

Écrivains grecs. Voyez *Littérature grecque*.

Écrivains italiens. Voyez *Littérature italienne*.

Écrivains latins. Voyez *Littérature latine*.

Écrivains profanes. Au sixième siècle de l'ère vulgaire, VI, 159 et suiv.

Édescon, prince espagnol. Il fut mandé à Scipion sa femme et ses enfants, les obtint et se lie avec les Romains par un traité, XIX, 228.

Édgar, roi d'Angleterre, VI, 200.

Édifices publics: Chez les peuples anciens, IX, 564.

Édifices publics à Rome. Surveillés par les édiles, XVI, 5 et 6.

Édiles romains. On en adjoint des tribuns, XIV, 80. — Leur jurisdiction, *ibid.* — On leur confie l'immolation des sacrifices et des jeux, 100.

— Nouveau mode d'élection proposé par Voléro, 189. — Création de deux qui sont patriciens, XV, 30.

XVI, 1. — Leur institution et son origine, 2 et 3. — Étymologie du

édile, XVI, 2. — Indication de leurs fonctions, 3 et suiv. — Soins qu'ils ont des édifices et de la ville, 5 et 6. — Leur censure à l'égard des femmes, 6 et 7. — Ils surveillent les funérailles et le culte, *ibid.* — Chargés de l'inspection et du soin des marchés et des vivres, 8 et 10. — Chargés de l'intendance des jeux et de l'examen des pièces de théâtre, 11 et suiv. — Les amendes qu'ils imposent servent à payer les frais de construction des monuments publics, 10. — Dépenses auxquelles ils sont entraînés, 14 et 15. — Médailles relatives à leur intendance des jeux et des spectacles, 15 et suiv. — Édits qu'ils promulguent, *jus honorarium*, 17. — Distinction entre l'édilité curule et l'édilité plébéienne, 18. — Prérogatives et attributions des édiles curules et des édiles plébéiens, 20 et suiv. — Ils dépendent du préteur pour l'exécution de leurs sentences, 22. — Accroissement de leur nombre, 23. — L'édilité se rompt et disparaît sous Constantin, 24.
Édouard I, roi d'Angleterre, VI, 20.
Édouard II, roi d'Angleterre, VI, 20.
Édouard III, roi d'Angleterre, VI, 20.
Édouard IV, roi d'Angleterre, VI, 20 et 373.
Édouard V, roi d'Angleterre, VI, 20.
Édouard VI, roi d'Angleterre, VI, 20.
Édouard le Confesseur, VI, 236.
Édouard le Martyr, VI, 210.
Édrisi (L'Arabe). Sa géographie, 205, et VI, 265.
Éducation (L'). Son influence, II, 20.
Éducation publique chez les peuples anciens, IX, 566.
Égée (Iles de la mer), XII, 481.
Égérie (La nymphe). Ses instructions et ses conseils à Numa, XIII, et 308.
Égestains (Les). Ils combattent contre Doriée, fils d'Anaxandride, IX, 20.
 — Secours qu'ils demandent à Rome pour faire la guerre à Séléucus, XI, 20.

XX.

noute et à Syracuse, X, 232. — Ils font les Athéniens leurs dupes, 245.

Égides (Les). Leur famille, IX, 130.

Égimore. Victoire qu'y remportent des corsaires romains, XVII, 179.

Égine. Sa révolution en faveur de Sparte, XI, 268. — Assiégée par les Athéniens, 336.

Éginètes (Les). Ils défont à Cydonie les révoltés samiens, VIII, 553. — Secours que leur demandent les Béotiens, IX, 204. — Origine de leur inimitié contre les Athéniens, *ibid.*

— Ils veulent s'allier aux Perses contre la Grèce, 247. — Cléomène, roi de Sparte, s'oppose à ce projet, 248. — Cléomène et Léotychine les empêchent de se soumettre à Darius, 260.

— Athènes refuse de leur rendre leurs otages, 270. — Ressentiments des Athéniens contre eux, 272. — Combat naval entre eux et les Athéniens, 273.

— Argos leur refuse des secours, *ibid.* — Ils reviennent vers les Grecs après la bataille de Platée, 492. — Leur histoire, 531. — Ils défendent Thyrcée contre les Athéniens, X, 180.

Égithalle. Victoire que Carthalon y remporte sur Junius Brutus, XVII, 159.

Église (L'). Elle a effacé de son calendrier liturgique les noms planétaires de la semaine, III, 82.

Église grecque (L'). Son schisme, VI, 232.

Éguse. Bataille près de là, livrée et gagnée par les Romains, XVII, 211 et 212.

Égypte (L'). Les Scythes en sont repoussés, VIII, 147. — Fertilité et stérilité de son sol, 317 et 500. — Sa topographie, 319 et 477. — Notions géographiques sur ce pays, 323. — Animaux de ce pays, 337. — Ses marais, 353. — Navigation en ce pays, 354. — Divisée en douze nomes, 393. — Comparaisons entre les récits d'Hérodote et ceux de Diodore de Sicile, 429 et 437.

— Animaux sacrés de ce pays, 432. — Sa vallée, 480. — Ses antiquités, 488. — Ses pyramides, 489. — Ses inscriptions hiéroglyphiques, 491. — Invasion des Perses, VIII, 508 et suiv.

— Phérette, mère d'Arcelaüs III, s'y réfugie et implore le secours du satrape Aryandès, IX, 138. — Expédition d'Agésilas en ce pays, XI, 145. — Considérés comme le berceau du genre humain, 398. — Description de ce pays, 403. — Conquise par Cambyse, 411. — Grecs illustres qui l'ont visitée, 413.

Égypte (Sortie d'). Intervalle entre Abraham et la sortie d'Égypte, V, 8. — Intervalle entre la sortie d'Égypte et l'ère chrétienne, 88.

Égyptiens (Les). Traditions qui les concernent, I, 113. — Inscriptions relatives à eux, 213. — Chez eux, suivant Lalande, l'usage de la semaine venait des phases de la lune, III, 76. — Leurs décades et décans, 86. — Leur système zodiacal, 109. — Systèmes chronologiques fondés sur les zodiaques qu'ils ont découverts, 116. — Dates diverses qui ont été assignées à ces monuments, 117. — Système de leurs mois, 133. — Explications des noms donnés à leurs mois, 137. — Tableau de leurs mois comparés avec les nôtres, 164. — Leur année, 211. — Leur période solidaire, 285 et 286. — Exposé de leurs traditions anté-génésiques, V, 28. — Réfutation des systèmes par lesquels on a tenté d'expliquer ces traditions, 30. — Leurs dynasties antédiluviennes, 56. — Leur chronologie, 119 et suiv. — Catalogues de leurs rois, 237. — Leur chronologie de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., 280, et VIII, 469. — Leur chronologie de leur incertaine et variable, V, 334. — Leurs annales, 383. — Inexactitude extrême de la chronologie de Diodore au sujet des Égyptiens, IV, 205. — Leur chronologie entre les années 2348 et 1500 avant J. C., VI, 7. — Leurs annales de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., 16. — De 884 à l'an 776 avant J. C., 22. — Au huitième siècle avant J. C., 25. — Au septième siècle avant J. C., 29. — Leurs annales de l'an 600 à l'an 323 avant J. C., 35. — Ils n'ont pas, au cinquième siècle avant J. C., d'histoire proprement dite, 48. — Au troisième siècle avant J. C., 76. — Leurs rois au deuxième siècle avant

J. C., VI, 87. — Leurs annales au premier siècle avant J. C., 100. — Au dixième siècle de l'ère vulgaire, 204. — Au dix-huitième siècle de l'ère vulgaire, 499. — Leur antiquité, VIII, 316 et 409. — Ils sont inventeurs de l'année, *ibid.* — Leurs coutumes religieuses, 327. — Leurs fêtes et leurs cérémonies religieuses, 335. — Leur nourriture, 345. — Leurs coutumes civiles, 346. — Ils consacrent chaque mois et chaque jour à un dieu, 347. — Leurs prodiges, 350. — Médecine chez eux, *ibid.* — Leurs funérailles, 351. — Leurs annales et leurs rois, 355 et suiv. — Distingués en sept classes, 393. — Leurs croyances et leurs dieux, 410. — Leurs colonies, 416. — Dynasties de leurs rois, XII, 407 et suiv. — Dynasties de leurs rois depuis Ménéès, VIII, 420. — Suite des dynasties des rois d'Égypte jusqu'à Cambyse, 424. — Leurs lois et leurs mœurs, 429, et XII, 412. — Leurs sépultures, VIII, 433. — Leurs principaux législateurs, 435. — Chronologie des dynasties de leurs rois d'après Mésithon, 441 et suiv. — Système sur leur chronologie depuis le déluge jusqu'à l'an 1500 avant J. C., 453 et suiv. — Leur chronologie de l'an 1500 à l'an 1000 avant J. C., 465 et suiv. — Leur chronologie de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., 469. — Leur chronologie de l'an 884 à l'an 776 avant J. C., 470. — Leur chronologie de l'an 776 à l'an 526 avant J. C., 471. — Examen de leur chronologie de l'an 472 et suiv. — Leur religion et leurs dieux, 491. — D'où leurs fables tirent leur origine, 496. — Leur système politique se rattache aux traditions sacrées, *ibid.* — Leur constitution politique, 497. — Leur système politique, 501. — Puissance de leurs rois, 502. — Administration de la justice, 503. — Leurs connaissances littéraires, 504. — Leurs connaissances philosophiques, *ibid.* — Leurs connaissances mathématiques et astronomiques, 505. — Leurs connaissances agricoles et mécaniques, 506. — Invasion des Perses, 508 et suiv. — Défait par les Perses, 512. — Ils

réfu
les P
Apr
neen
mett
— É
eux
les ti
de l'a
le par
33. —
nation
neme
Xéno
toire
tres p
fonder
tre A
Ptolém
33. ...
Phillip
es Rou
de leur
Voyez
ous, I
É (3
XIV, 3
Eichl
Eion
erneur
Elaph
re, I
Elbe
Eleen
reccs a
ga. —
ens,
Lacc
re a
Eleen
5. 202
Eleen
tution
M, XV
Bartl
ctures
Élide
ome, 2
Phillip
4.
Elien
ate au
re, V,
mange
7.

— Leurs annales au pré-
 avant J. C., 100. — Au
 de l'ère vulgaire, 205.
 — huitième siècle de l'ère
 99. — Leur antiquité,
 et 409. — Ils sont inven-
 née, *ibid.* — Leurs cou-
 ences, 327. — Leurs fêtes
 rémonies religieuses, 335.
 — Leur écriture, 345. — Leur
 villes, 346. — Ils consacrent
 is et chaque jour à un dieu,
 leurs prodiges, 350. — Mi-
 eux, *ibid.* — Leurs funé-
 r. — Leurs annales et leur
 et suiv. — Distingués en
 s, 393. — Leurs croyan-
 ces dieux, 410. — Leur
 416. — Dynasties de leur
 407 et suiv. — Dynasties
 rois depuis Mèues, VIII,
 suite des dynasties des rois
 jusqu'à Canbyse, 424. —
 et leurs mœurs, 429, et
 — Leurs sépultures, VIII,
 — Leurs principaux législa-
 35. — Chronologie des dy-
 de leurs rois d'après Mané-
 r et suiv. — Système de
 onologie depuis le déluge
 an 1500 avant J. C., 453 et
 — Leur chronologie de l'an
 an 1000 avant J. C., 465 et
 — Leur chronologie de l'an
 an 884 avant J. C., 469. —
 ronologie de l'an 884 à l'an
 J. C., 470. — Leur chrono-
 an 776 à l'an 526 avant J. C.
 Examen de leur chronologie
 iv. — Leur religion et leur
 91. — D'où leurs fables
 r origine, 496. — Leur sys-
 litique se rattache aux an-
 cées, *ibid.* — Leur consti-
 tution, 497. — Leur poli-
 tique, 501. — Puissance
 s, 502. — Administration
 e, 503. — Leurs connais-
 sances, 504. — Leurs connais-
 sances philosophiques, *ibid.* — Le-
 sances mathématiques et
 ques, 505. — Leurs arts
 et mécaniques, 506. —
 les Perses, 508 et suiv. —
 par les Perses, 512. — Ils

réfugient à Memphis, qui est prise par
 les Perses, VIII, 513. — Conduits par
 Apries, ils sont vaincus par les Cyré-
 néens, IX, 136. — Darius veut sou-
 mettre les Égyptiens révoltés, 313.
 — Evénements qui sont survenus chez
 eux dans l'espace de temps qui sépare
 les narrations de Xénophon de celles
 de Polybe, XII, 26 et suiv. — Après
 le partage des conquêtes d'Alexandre,
 33. — La Syrie rentre sous leur domi-
 nation, 215. — État de leur gouver-
 nement d'après Hérodote, Thucydide,
 Xénophon et Polybe, 291. — His-
 toire parallèle de leur pays et des au-
 tres pays, 315. — Colonies qu'ils
 fondent, 403. — Ils se révoltent con-
 tre Artaxerce, 518. — Tyrannie de
 Ptolémée Evergète II ou Physcon,
 53. — Leurs ambassadeurs engagent
 Philippe à terminer la guerre contre
 les Romains, XIX, 239. — Éléments
 de leur antique philosophie, XX, 42.
 Voyez aussi *Calendrier des Égypti-
 ciens, Divinités des Égyptiens.*
 — *Ei* (La diphtongue), au lieu d'*e*,
 XIX, 339.
 — *Eichhorn*, IV, 404.
 — *Eion*. Conduite courageuse du gou-
 verneur, IX, 345.
 — *Éléphaboton*. Fêtes de ce mois
 grec, IV, 91.
 — *Elbe* (Ile d'), XII, 473.
 — *Éléens* (Les). Ils reviennent vers les
 Grecs après la bataille de Platée, IX,
 92. — Leur alliance avec les Athé-
 niens, X, 216. — Leur guerre avec
 les Lacédémoniens, XI, 303. — Leur
 guerre avec les Arcadiens, 386.
 — *Éléousis*. Attaquée par Cléomène,
 X, 202.
 — *Éléusis* (Mystères d'). Leur in-
 stitution, leur histoire, leur but mo-
 ral, XVII, 342 et suiv. — Ce qu'en
 dit Barthélemy, 344 et suiv. — Con-
 jectures les plus plausibles, 353 et suiv.
 — *Élide* (L'). Alliance avec l'Étolie et
 Rome, XIX, 134. — IncurSIONS de
 Philippe roi de Macédoine en ce pays,
 44.
 — *Élien* (Claude), I, 433. — Son
 état au sujet de l'époque d'Alexan-
 dre, V, 475 et 479; VI, 125. —
 son langage qu'il donne à Polybe, XII,
 53.

— *Élis*. La citadelle prise par les Ar-
 cadiens, XI, 386. — *Assiégée* par
 Philippe, roi de Macédoine, qui est dé-
 fait et mis en fuite, XIX, 244.

— *Élisabeth*, reine d'Angleterre, VI,
 406 et 412.

— *Elocution* (L'). Distinguée du style,
 VII, 638. — Quel est l'auteur d'un
 traité sur ce sujet, XIII, 52.

— *Éloges* (Les). L'historien ne doit pas
 en composer, VII, 439. — Celui
 d'Agésilas par Xénophon est un des
 plus anciens essais de ce genre de
 compositions, XI, 151. — Composés
 par Isocrate, *ibid.*

— *Eloquence* (L'). Précédée de la
 poésie, VI, 96. — Ce mot n'est pas
 synonyme de l'art oratoire, VII, 272.

— *Embrassements périodiques*. Indiqués
 par les traditions comme l'un des
 principaux objets de la grande au-
 née, III, 262.

— *Empereurs romains*. Ils prennent le
 titre de consuls, XV, 149. — Leur
 puissance tribunitienne, XVI, 337
 et suiv. — Pour quelle raison ils
 avaient pris ce titre de tribun, 340.
 — *Empereurs français de Constanti-
 nople*, VI, 272.

— *Empereurs de Nicée*, VI, 272.
 — *Empereurs ottomans*. Au quator-
 zième siècle, VI, 338. Voyez aussi
Empire ottoman.

— *Empire grec*. Voyez *Grèce* (La).
 — *Empire musulman*. Sa division, VI,
 204.

— *Empire d'Occident*. Au cinquième
 siècle de l'ère vulgaire, VI, 138. —
 Son affaiblissement au neuvième siècle
 de l'ère vulgaire, 195. — Il devient
 électif, 211.

— *Empire d'Orient*. Au cinquième
 siècle de l'ère vulgaire, VI, 139 et
 suiv. — Au sixième siècle, 157 et suiv.
 — Au septième siècle, 162 et suiv.
 — Au huitième siècle, 166 et suiv.
 — Au onzième siècle, 238 et suiv.
 — Formation de trois nouveaux
 États mahométans, 241. — Au dou-
 zième siècle, 243 et suiv. — Au qua-
 torzième siècle, 337 et suiv. — Au
 quizième siècle, 352.

— *Empire ottoman*. Au seizième siè-
 cle, VI, 410.

— *Empire romain*. Sa décomposition,

VI, 121. — Il se maintient contre les barbares, 137.

Empoisonnements à Rome. Mortalité excessive qu'on leur attribue, XV, 459. — Condamnation de âmes romaines comme empoisonneuses, 460.

Empories. Scipion et ses troupes débarquent dans ce port, XIX, 141.

Emprunts (Les). Voyez *Prêt (Le)* et *les intérêts.*

Enchanteurs (Les). Chez les Romains, XIV, 313.

Encyclopédie (L'), VI, 490, et XX, 346.

Encyclopédie méthodique, I, 455. *Énéades*, ou descendants d'Énée. Leur liste, XIII, 253. — Notices sur eux jusqu'au règne de Numitor et d'Amulius, 257 et suiv.

Énée. Traditions relatives à ce héros troyen, V, 408; XII, 500. — État du Latium avant lui, XIII, 201 et 208. — Sa fuite et son voyage après la prise de Troie, 231. — Son arrivée en Italie, 233. — Les dieux se déclarent en sa faveur par des prodiges, 234. — Il bâtit Lavinium, 235 et 238. — Sa généalogie, 236. — Sa mort, 238. — Épisodes ajoutés à son histoire par Virgile, 239. — Détails incohérents et romanesques à son sujet, 242 et suiv. — Est-il jamais venu en Italie? 247. — Prétention des Césars de descendre de lui, 250. — Traditions différentes de celles qui le font le fondateur de l'empire romain, 251. — Représenté par Virgile comme le chef de la dynastie impériale, 252. — Liste de ses descendants, 253. — Notice sur ses descendants jusqu'au règne de Numitor et d'Amulius, 257 et suiv.

Énée. Son traité de tactique, V, 458.

Enfants (Les) à Rome. Voyez *Pères (Les)* à Rome.

Engel, IV, 404.

Engelhuse, IV, 328.

Engerrand de Monstrelet. Voyez *Monstrelet.*

Engyum (Ville d'). Clémeuce de Marcellus envers ses habitants, XIX, 48.

Ἐπιαιτός. Étymologie de ce mot, III, 197.

Enna en Sicile. Traditions sur

cette localité, XVII, 76. — Prise par Atilius Calatinus, 79. — Pinarius y prévient le massacre de la garnison romaine, XVIII, 539.

Ennius (Le poète Quintus), VI, 96; XII, 20; XIII, 42. — Sa vie et ses ouvrages, XVIII, 184 et suiv.

Enrôlements à Rome. On enrôle jusqu'aux détenus pour crimes et pour dettes, XVIII, 353; XIX, 20.

Enseignes militaires des Romains. La garde en est confiée aux questeurs urbains, XVI, 264.

Entella (Ville d'). Hannon en promet le pillage à ses troupes mercenaires, XVII, 51. — Un corps de mercenaires gaulois au service d'Hannon y est massacré, 52.

Envie (L'). Belles réflexions de Diodore à ce sujet, XII, 739.

Éolides (Iles), XII, 472.

Éolie (L'). Détails sur ce pays, VIII, 267.

Éoliens (Les). Ils proposent à Cyrus de devenir ses sujets, VIII, 264. — Demandent du secours à Sparte, 268. — Expédition des Perses contre eux, IX, 224.

Épactes (Les). Double condition qu'on voulait remplir en établissant leur calcul, III, 313. — Comment leur calcul dérive de la constitution du cycle de dix-neuf ans, 315. — Leurs chiffres disposés dans les calendriers de manière à désigner les jours de nouvelle lune, 318. — Double sens du mot *épacte*, 319. — Inexactitude de leur calcul, 320. — Divers points de départ à assigner à l'épacte, 321. — Leur calcul a été souvent modifié, 322.

Épaminondas, VI, 63. — Xénophon ne lui rend pas justice dans les Héliéniques, XI, 238. — Il n'est pas de la conspiration contre Sparte, 349. — Devenu le plus intrépide défenseur de Thèbes, où il cherche à établir le régime démocratique, *ibid.* N'est pas nommé par Xénophon dans le récit de la bataille de Leuctres, 364. — Accusé à Thèbes, 371. Forcé par Chabrias de rentrer en Béotie, 376. — Il est enfin nommé par Xénophon, 379. — Envalide par la chaise, *ibid.* — Sa modération dans la victoire, 379. — Sa nouvelle campagne

XVII, 76. — Prise par nous, 79. — Pinarius y presacre de la garnison romaine, 539.
 Le poète Quintus, VI, 42. — Sa vie et son caractère, XVIII, 184 et suiv.
 Arrivés à Rome. On enrolo les détenus pour crimes et délits, XVIII, 353; XIX, 205. — Les militaires des Romains est confiée aux questeurs, VI, 264.
 Ville d'). Hannou en proge à ses troupes mercenaires, VII, 51. — Un corps de ses gaulois au service d'Hannou, 52.
 L'). Belles réflexions de ce sujet, XII, 739.
 (Les), XII, 472.
 L'). Détails sur ce pays, (Les). Ils proposent à Cyrus ses sujets, VIII, 264. — Le secours à Sparte, 268. — La défection des Perses contre eux, (Les). Double condition qu'il fallait remplir en établissant un roi, III, 313. — Comment on a vu de la constitution du cycle de sept ans, 315. — Leurs caractères dans les calendriers de l'Égypte, à désigner les jours de mois, 318. — Double sens de l'Épacte, 319. — Inexactitude de l'Épacte, 320. — Divers points de vue assigner à l'épacte, 321. — L'Épacte a été souvent modifiée, 322. — Épactes, VI, 63. — Xénophon ne rend pas justice dans ses Anabases, XI, 238. — Il n'a été qu'une conspiration contre Sparte. — Il devient le plus intrépide de ses soldats, Thèbes, où il cherche à établir un régime démocratique, *ibid.* — Il est nommé par Xénophon dans la bataille de Leuctres, 371. — Accusé à Thèbes, 371. — Par Chabrias de rentrer dans son pays, 376. — Il est enfin nommé commandant, 379. — Envahit l'Égypte, *ibid.* — Sa modération dans son commandement, 379. — Sa nouvelle campagne

contre Lacédémone, XI, 390. — Bataille de Mantinée, 392, et XII, 587. — Mortellement blessé, XI, 392. — Ses dernières et belles paroles, 396. — Son éducation et ses maîtres, 397. — Paroles qui lui sont attribuées, 399. — Sa victoire à Leuctres, XII, 583. — Il rétablit Messène, 585. — Éducation que Philippe reçoit chez lui, 593.
 Éparites (Les). Leur solde payée par les Arcadiens avec les deniers sacrés, XI, 388. — Ce qu'ils étaient, 389.
 Éphémérides (Les). Étymologie et définition de ce mot, IV, 5. — Publiées depuis 1474 par Regiomontanus, Argoli, Képler, Simon Mayer, etc., 5. — Éphémérides scientifiques publiées après 1636, 14. — De Desplaces, 378. — De Parker, *ibid.* — De MM. Noël et Planche, 405.
 Éphèse. Les Perses poursuivent les Ioniens jusqu'à cette ville, IX, 218. — Jeunes princes de la suite de Xerxès qui y sont conduits, 424; XI, 142. — Agésilas fait voile vers cette ville, 306. — Agésilas y exerce ses troupes, 307.
 Éphestion. Sa mort, XII, 646. — Ses lunettes, 648.
 Éphore, IV, 280; V, 462; XII, 2.
 Épicharmus, V, 451.
 Épicète, VI, 113, et XX, 97.
 Épicure, V, 458. — Ses maximes, XII, 737. — Lui et sa morale, XVI, 481 et 482. — Disciple de Leucippe, il se fait chef d'une nouvelle secte, XX, 52. — Progrès de ses doctrines à Rome, 96. — Gassendi fait revivre ses doctrines, 288.
 Épicyle. Élu préteur à Syracuse, XVIII, 481. — Il insurge Léontium contre Syracuse, 483. — S'enfuit à Erbesse, 484. — Recouru pour chef de l'armée Syracusaine, 485. — Il retourne à Syracuse, et y est réélu préteur, 488. — Se retire dans l'Acchiradine, XIX, 33. — Va au-devant de la flotte de Bomilear, 39. — Se réfugie à Agrigente, *ibid.* — S'était substitué trois commandants, qui sont assassinés, 40. — Battu par Marcellus, 52.
 Epidamne. Assiégée par les Corey-

réens et secourue par les Corinthiens, X, 81.
 Épidauré. Revers qu'y éprouve Périclès, X, 123. — Les Romains vont y chercher la statue d'Esculape, XVI, 226. — Les Romains obtiennent la permission d'enlever le serpent, 227. — Détails du voyage du serpent, 228.
 Épidaurie (L'). Les Athéniens en retirent leurs soldats, X, 222.
 Épidauriens (Les). Ils reprennent les hostilités contre les Argiens, X, 218.
 Épidémie à Rome, XIV, 215. — Sa cessation, 217. — Elle dévaste aussi l'Italie, 244; et 514. Voyez aussi Peste à Rome.
 Épiphané (Couronnement d'). Sa date, V, 499.
 Épiphanée. Voyez Ère d'Épiphanée.
 Épipole (L'). Voyez Syracuse.
 Épire (L'). Chronologie de ses rois, V, 509. — Au troisième siècle avant J. C., VI, 77. — Après le partage des conquêtes d'Alexandre, XII, 34. — Révolution en ce pays, 710. — Pont de bateaux entre ce pays et l'Italie projeté par Pyrrhus et par Vurron, XVI, 502.
 Épitomé historial, VI, 379.
 Épîtres des Apôtres. Voyez Apôtres.
 Épyaxa (La reine), XI, 429.
 Éques (Les). Campagnes de Camille contre eux, XII, 572; XIII, 214. — Vaincus par les Romains, XIV, 69. — Armée romaine levée pour les soumettre, 73. — Vaincus par le consul Quintus Barbatus, 194. — Guerre avec les Romains, 197. — Hostilités reprises contre eux par les Romains, 201. — Ils investissent les murs de Rome, 202. — Repoussés et battus par Q. Capitolinus et Fabius, *ibid.* — Ils se coalisent avec les Volsques contre les Romains, 213. — Assiègent Rome, 215. — Q. Cincinnatus marche contre eux, 227. — Nouvelle campagne des Romains contre eux, *ibid.* — Vaincus, ils passent sous le joug, 232. — Une irruption de leur part détourne encore les Romains de la discussion de lois nouvelles, 241. — Vaincus par Siccius Dentatus, 242. — Leurs hostilités nécessitent des enrôlements à Rome,

XIV, 249. — Vaincus par Valérius, 282. — Ils profitent des troubles pour marcher sur Rome, 346. — Vaincus par Quintius Capitolinus et Agrippa Furius, 352. — Défaits par les Romains, 543. — Ils combattent les tribuns Æmilius et Posthumius, XV, 41. — Vaincus par les Romains, 234. — Rome tourne ses armes contre eux, XVI, 126. — Leur désastre, 127. — Défaits par le dictateur Junius Brundinius, 138.

Equinoxes (Les). Leur précession dérange la correspondance des saisons et des mois avec les signes du zodiaque, III, 112. — Influence de leurs précessions sur les rapports des mois solaires avec les signes du zodiaque, 201. — Leurs rapports avec certains articles de la mythologie antique, IV, 31. — La grande année des anciens plus naturellement rapprochée de la révolution équinoxiale, XIII, 513.

Équites. Voyez Chevaliers (Les).

Equus october. Ce que signifiait ce sacrifice, XIII, 480.

Erasistrate, l'un des Trente, XI, 271.

Erasmus, VI, 395. — Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 173. — Son jugement sur Xénophon, XI, 47; XX, 224 et 232.

Eratosthène, l'un des Trente, XI, 271.

Eratosthène, II, 317. — Son autorité comme chronologiste, IV, 253. — Fragment contenant un catalogue des trente-huit premiers rois de Thèbes dressé par lui, 255. — Série chronologiques appelées les quatre règles d'Eratosthène, 256; XII, 12.

Erbesse. Voyez Herbesse.

Ère d'Abraham, III, 406.

Ère d'Abyla, III, 424.

Ère des Abyssins. Voyez Ère de Dioclétien.

Ère actiaque, III, 439. — Distincte de l'ère d'Auguste ou des Augustes, 440.

Ère d'Alexandrie. Fournie par les calculs de Jules Africain, III, 398. — Retranchement de dix années sous Dioclétien, 399. — Elle est encore employée par les Coptes, *ibid.*

Ère d'Antioche, III, 400. — Autres

ères employées dans cette ville, III, 425.

Ère des Arméniens, III, 503. — Mesure et division de l'année civile et de l'année ecclésiastique, 504. — Système de dates des Arméniens depuis leur réconciliation avec l'Église latine, 504.

Ère des Asmonéens, III, 424.

Ère des Atlantes, V, 34.

Ère de Bostres, III, 494.

Ère de Canatha, III, 424.

Ère de la captivité, III, 415.

Ère césarienne d'Antioche, III, 425.

Ère césarienne d'Espagne. Cette expression n'a pas de sens précis, III, 439.

Ère chaldaïque, III, 415.

Ère chrétienne. Sa correspondance avec les autres ères est établie d'une manière suffisamment approximative, III, 444. — Opinion de Bossuet sur la naissance de Jésus-Christ, 452. — Remarques sur cette opinion, *ibid.*

— Différents systèmes qui ont été suivis à cet égard, 454. — Double cause des difficultés que présente cette question, 455. — Opinion de Scaliger, de Sévère, de Denys le Petit, et de Bède, 456. — Opinion de Scaliger, de Pétau, et d'Ussérius, 457. — Étrange système de Vallemont, 458. — Opinion de Riccioli et de Vaillant, 459. — Opinion de Fréret, 460. — Opinion des auteurs de l'Art de vérifier les dates, 461. — Tableau des huit systèmes principaux, 463. — Son invention et son emploi, 464. — Les chrétiens n'ont pas d'abord eu d'ère qui leur fût propre, 464. — Le cycle pascal de Victorius inventé au cinquième siècle n'est pas une ère évangélique, 466. — Ce cycle a mis Denys le Petit sur la voie de l'ère chrétienne, *ibid.* — Denys le Petit a distingué cette ère du cycle pascal, 467. — Quand a-t-elle commencé à être employée dans les dates? 468. — D'autres ères ont continué d'être en usage pendant plusieurs siècles, 470. — Noms divers qui lui sont donnés, 471. — Principales anomalies qui ont existé dans l'emploi de cette ère, 473. — Utilité des dates accessoirement fournies par l'indiction, les épactes, etc.

dans cette ville, III.
 ménéus, III, 503. —
 sion de l'année civile
 ecclésiastique, 504. —
 des Arméniens de
 conciliation avec l'Église
 monéus, III, 424.
 ntes, V, 34.
 res, III, 494.
 atha, III, 424
 aptivité, III, 415.
 enne d'Antioche, III,
 ne d'Espagne. Cette
 s de sens précis, III, 439.
 que, III, 415.
 nne. Sa correspondance
 s ères est établie d'une
 samment approximative.
 opinion de Bossuet sur la
 Jésus-Christ, 452. —
 ur cette opinion, *ibid.*
 systèmes qui ont été sui-
 l, 454. — Quelle cause
 que près de cette ques-
 — Opini sur l'origine
 Denys le Petit et de Bède,
 on de Scaliger, de Pé-
 sérius, 457. — Étrange
 Vallemont, 458. — Opi-
 nioli et de Vaillant, 459.
 de Fréret, 460. — Opinion
 e l'Art de vérifier les da-
 Tableau des huit systé-
 eux, 463. — Son inven-
 emploi, 464. — Les chré-
 s d'abord e d'ère qui leur
 464. — Le cycle pascal
 s inventé au cinquième
 pas une ère évangélique,
 cycle a mis Denys le Pre-
 ie de l'ère chrétienne,
 Denys le Petit a distingué
 cycle pascal, 467. —
 lle commencé à être em-
 les dates? 468. — D'au-
 continué d'être en usage
 usieurs siècles, 470. —
 s qui lui sont données.
 nci pales anomalies qui
 ans l'emploi de cette ère,
 lité des dates accorsées
 l'indiction, les épactes, etc.

III, 475. — Elle contribue plus que
 toute autre à éclaircir les routes de
 l'histoire, 478. — Divise les annales
 de la terre en deux parts, *ibid.* —
 Peut mesurer les cinq âges qu'on dis-
 tingué dans les temps antérieurs à son
 ouverture, 479. — Division de sa théo-
 rie en trois âges, 480. — Importance
 de sa théorie, 484. — Cette théorie
 est incomplète dans l'ouvrage de San-
 Clemente, *ibid.* — Analyse et ap-
 préciation de cet ouvrage, 485. —
 Nouvelle ère proposée par San-Cle-
 mente, 487. — L'ère de Ascension
 s'en rapproche plus qu'aucune autre,
 488. — Détails secondaires qui peu-
 vent être critiqués dans cette ère,
 489. — Variation du commencement
 de l'année, *ibid.* — Bizarre nomen-
 clature des mois, 490. — Supputa-
 tions auxquelles oblige la semaine,
 491. — Mobilité de plusieurs fêtes,
ibid. — Ères postérieures, 493. —
 Ses cinq premiers siècles, IV, 458.
 — Du sixième au quatorzième siècle,
 462. — Du quinzième au dix-huitième,
ibid. — Les idées qui s'y rattachent
 sont parfaitement éclaircies, V, 487.
 Ère de Cihyre, III, 493.
 Ère de Constantinople, III, 401.
 — Elle admet divers commencements
 pour l'année civile et l'année ecclé-
 siastique, 402. — Indication som-
 maire des différents calculs suivis
 par les chroniqueurs, *ibid.*
 Ère des contrats. Voyez Ère des
 Seleucides.
 Ère du couronnement de Coræbus,
 ou ère olympique, III, 407.
 Ère du déluge, III, 406.
 Ère de Dioclétien, III, 496. —
 Les années bissextiles n'y sont pas
 les mêmes que dans l'ère vulgaire,
 497. — Elle a été employée par les
 historiens orientaux, 498. — N'est
 en Éthiopie qu'un cycle de cinq cent
 trente-deux ans, 498.
 Ère de Dium, III, 424
 Ère d'Epiphanée, III, 494.
 Ère d'Espagne, III, 426. — Au-
 teurs principaux qui s'en sont occupés,
 427. — Recherche des Espagnols sur
 l'étymologie du mot ère, 428. —
 Quand l'ère d'Espagne a-t-elle com-
 mencé à être employée? 433. —

Quelle en est l'ouverture véritable?
 III, 435. — A quel fait historique doit-
 on en rattacher l'établissement? 436. —
 Système d'Isaac Vossius, 437. — Ce
 système combattu par Ibañez de
 Mondejar, 438. — L'expression ère
 césarienne n'a pas de sens précis, 439.
 Ère des Étrusques, V, 34.
 Ère de la fondation de Rome, III,
 408. — Date assignée à cet événe-
 ment, *ibid.*
 Ère gélaléenne. La réforme de Dgé-
 laleddin donne lieu à l'ère gélaléenne
 ou malaléenne, III, 522. — La mé-
 thode d'intercalation y est plus sim-
 ple, plus ingénieuse et plus exacte que
 chez nous, 523.
 Ère d'Iphitus, III, 407.
 Ère d'Isdegerde, III, 518. — Mar-
 que-t-elle l'avènement ou le détrône-
 ment de ce prince? 519. — Elle est
 comprise par M. Saint-Martin au
 nombre des innovations religieuses de
 ce prince, 521. — A rendu le calcul
 des années moins exact qu'il n'était
 auparavant, *ibid.*
 Ère des juifs modernes, III, 403.
 Ère julienne, III, 425.
 Ère des Machabées. Voyez Ère
 des Seleucides.
 Ère malaléenne. Voy. Ère gela-
 léenne.
 Ère des martyrs. Voyez Ère de
 Dioclétien.
 Ère de la mort de saint Martin,
 III, 498. — Incertitude de cette épo-
 que, 499. — Cette époque tient lieu
 d'ère à Grégoire de Tours, 500.
 Ère de Nabonassar, III, 411. — Opi-
 nion de M. Ideler sur l'événement
 qui sert d'origine à cette ère, 412. —
 Purement astronomique dans le prin-
 cipe, elle a été ensuite appliquée à la
 chronologie, 414.
 Ère de Nicopolis, III, 494.
 Ère olympique. Voyez Ère du cou-
 ronnement de Coræbus.
 Ère des patriarches, III, 406.
 Ère de Pella, III, 424.
 Ère philippique, V, 497.
 Ère des Seleucides, III, 416. —
 Divers noms et divers commencements
 de cette ère, *ibid.* — A-t-elle pour
 origine les premières conquêtes de Sé-
 leucus? 417. — Doutes de Fréret sur

l'origine de cette ère, III, 418. — L'an 312 est le point de départ établi par l'usage pour cette ère, 419. — Le terme précis où elle s'ouvre n'est pas déterminé, 420. — Elle a été employée par les Juifs sous le nom d'ère des contrats ou des Machabées, 421.

Ère de la prise de Troie, III, 417.
Ère des Syracusains ou de Timoléon, III, 415.

Ère du 22 septembre 1792, III, 324. — Critique de cette institution, 526. — La nomenclature qui fut alors imaginée pour les mois était préférable à celle qui nous reste, 528. — En quoi aurait dû consister cette réforme, *ibid.*; IV, 404.

Ère de Tyr, III, 424.

Ère vulgaire. Voyez *Ère chrétienne*.

Ères (Les), III, 393. — Idées générales des ères, 395. — Étymologies diverses du mot *ère*, 396 et 428 et suiv. — Distinction de quatre espèces d'ères, 397. — Premiers essais d'une ère mondaine, *ibid.* — Ères nationales ou particulières comprises entre la création et la fin du règne d'Auguste, 406. — Recherches des Espagnols sur l'étymologie du mot *ère*, 428. — *Èra* n'est-il primitivement que le mot *as*, airain? 429. — Nécessité de bien connaître les ères commençant à des époques voisines de l'ouverture de la nôtre, 440. — La correspondance de l'ère vulgaire avec les autres ères est établie d'une manière suffisamment approximative, 444. — D'autres ères que l'ère chrétienne ont continué d'être employées pendant plusieurs siècles, 470. — Ères postérieures à l'ère chrétienne, 493. — Notions incomplètes sur celles des anciens peuples, V, 488.

Èrétie (Ville d'). Les Athéniens sont défaits près de son port, X, 320.

Èrétriens (Les). Ils se joignent aux Athéniens contre Darius, IX, 217.

— Darius veut les soumettre, 274.

— Secours accordé par les Athéniens, 277. — Ils sont livrés aux Perses par deux de leurs principaux citoyens, *ibid.*

— Darius leur donne des terres en Cissie, près de la station d'Ardérica, 298.

Éric Thorwadson, dit le Roux. Voyez *Thorwadson*.

Éridan (Le fleuve), IX, 15.

Érigène (Jean Scot). Voyez *Scot*.

Érinna, V, 453.

Érius Potilius. Chef d'un complot contre Rome, il le dénonce au sénat, XVII, 72.

Érix. Voyez *Éryx*.

Ernesti. Son travail sur Polybe, XII, 86. — Son opinion sur Diodore de Sicile, 385.

Ernon, abbé de Werceum, II, 383.

Érudition (L'). Ses abus, III, 59. — Les érudits ont tenté l'impossible en voulant établir un ordre rigoureux dans les livres classiques, IV, 227. — Étrange hypothèse de plusieurs érudits relativement aux registres publics des anciens, 268. — Critique de certains érudits, VII, 346.

Erycius Putéanus. Son travail sur les mundines, III, 90.

Érythres (Les). Combat en ce lieu, IX, 461.

Éryx. Notice sur ce fils de Vénus, XII, 468.

Éryx (Ville d'). Prise par les Romains, XVII, 158. — Reprise par Amilcar, qui s'y maintient, 181 et suiv. — Des Gaulois tentent sans succès de la livrer aux Romains, 184. — Lutatius marche contre Amilcar, qui y est renfermé, 213.

Eschine, V, 460; XX, 53. — Ses trois dialogues, 54.

Eschine, l'un des Trente, XI, 271.

Eschine le Socratique, V, 456.

Eschyle, V, 450.

Esclavage (L'). Celui dans lequel les hommes ont été, II, 138. — Crime de ceux qui le subissent, XIX, 41.

Esclaves (Les) dans l'Attique. L'accroissement de leur nombre exigé par le plan de Xénophon relatif à l'exploitation de mines, XI, 184. — Leur nombre et le produit des mines doivent augmenter les revenus d'Athènes en cas de guerre, 186. — Leur population, 200. — Leur prix, 209.

Esclaves (Les) à Rome. Comment on les acquérait, XIII, 375. — Leur travail, 523. — Conspiration tramée par eux, XIV, 542. — Abolition de la loi qui réduisait à l'esclavage les

adson, dit le Roux.
adson.
fleuve), IX, 15.
eau Scot). Voyez Scot,
453.
ius. Chef d'un complot
il le dénonce au sénat,
z Eryx.
a travail sur Polybe, XII,
pinion sur Diodore de
é de Wercum, II, 384.
L). Ses abus, III, 59.—
nt tenté l'impossible en
ir un ordre rigoureux
classiques, IV, 227.—
thèse de plusieurs tra-
ment aux registres pu-
iens, 268.— Critique
rudits, VII, 346.
utéanus. Son travail sur
III, 90.
Les). Combat en ce lieu,
tice sur ce fils de Vénus,
le d). Prise par les Ro-
I, 58.— Reprise par
ui s'y maintient, 181 et
Gaulois tentent sans suc-
er aux Romains, 184.—
che contre Amilcar, qui
né, 213.
V, 460; XX, 53.— Ses
es, 54.
un des Trente, XI, 271.
e Socratique, V, 456.
V, 450.
(L). Celui dans lequel les
été, II, 138.— Crime
le subissant, XIX, 41.
(Les) dans l'Attique. Lac-
de leur nombre exigé
de Xénophon relatif à
de mines, XI, 184.—
e et le produit des mines
menter les revenus d'A-
as de guerre, 186.— Leur
200.— Leur prix, 209.
(Les) à Rome. Comment
érait, XIII, 375.— Leur
— Conspiration tramée
IV, 542.— Abolition de
éduisait à l'esclavage les

débiteurs insolvables, XV, 476.—
Ils complutent le sac et l'incendie de
la ville, XVII, 71.— Leur conspira-
tion et leur supplice, XVIII, 252.—
— Huit mille sout achetés à leurs
maîtres, 313.

Esculape. Notice sur lui, XII, 466.
— Supplications que lui font les Ro-
mains, XVI, 220.— Les Romains
vont chercher sa statue à Épidaure,
226.— Ses légendes, 227.

Esape, V, 399.

Espagne (L). Son histoire, I, 363.
— Au septième siècle de l'ère vulgaire,
VI, 164.— Au huitième siècle, 170.
— Au neuvième siècle, 196.— Au
onzième siècle, 235.— Au treizième
siècle, 278.— Au quatorzième si-
ècle, 336.— Avènement de Charles-
Quint au trône, 389.— Au seizième
siècle, 409.— Au dix-septième siècle,
431, 440 et 458.— État des lettres
et des sciences en ce pays au dix-sep-
tième siècle, 436.— Au dix-huitième
siècle, 473, 488, 494 et 499.— Ex-
péditions qu'y font avec succès les
Carthaginois, XII, 111.— Succès et
victoires des Romains dans ce pays,
172.— Amilcar y est envoyé avec
une armée, XVII, 264.— Conven-
tions entre Rome et Carthage au sujet
des possessions espagnoles, 359.—
Transigrations des peuplades cel-
tiques en ce pays, 507.— Seconde
campagne ouverte par Annibal,
XVIII, 15.— Troisième campagne
d'Annibal, 41.— La guerre en ce
pays échoit au consul P. Cornélius
Scipion, 70.— Démarches inutiles
des ambassadeurs romains auprès
des peuplades espagnoles, 85.—
Cnéius Scipion y est envoyé par son
père Publius, 96.— Succès de Cnéius
Scipion, 167.— Cn. Scipion obtient
la soumission d'un grand nombre de
peuples espagnoles, 234.— Insurrection
entre Rome réprimée par un tribu-
n gonnnaire, 235.— Arrivée de Pu-
blus Scipion avec sa flotte et ses ren-
forts, 236.— Tous les peuples pas-
sent dans le parti de Rome, 432.

Voyez aussi *Ère d'Espagne*.

Espagnols (Les). Envoyés au se-
ours des Lacédémoniens par Denys
de Syracuse, XI, 376; XII, 478.—

Partage des Indes entre eux et les
Portugais par Alexandre VI, II, 417,
et VI, 382.

Espirit de faction (L). Comme il
égare, VII, 174.— Source d'erreurs
ou d'impostures historiques, 313.

Espirit de secte (L). Source d'er-
reurs ou d'impostures historiques,
VII, 313.

Esprits (Les). Leur activité au
treizième siècle, VI, 303.

Esra (Aben), VI, 265.

Essai sur les mœurs des nations de
Voltaire, IV, 391.

Esther. Peut-elle être identifiée
avec Sémiramis? V, 247.— Contro-
verse relative à son époque, 436.

Estienne (Charles), I, 453.

Estienne (Henri). Son opinion sur
Diodore de Sicile, XII, 369.

Estienne (Robert), I, 453.

Estoile (L'). Voyez *L'Estoile*.

Etablissements de bienfaisance chez
les peuples anciens, IX, 564.

États mahométans. Voyez *Empire*
d'Orient.

États du Nord. Voyez *Nord*.

Éthelred, roi d'Angleterre, VI, 210;
236.

Ethiopiens (Les). Leurs mois, III,
139.— L'ère de Dioclétien n'est chez
eux qu'un cycle de cinq cent trente-
deux ans, 498.— Leur origine et leurs
dieux, VIII, 521.— Leur écriture
hiéroglyphique, 522, et XII, 433.
— Leurs rois, VIII, 522.— Leur
culte, 523.— Peuplades voisines de
leur pays, 524; IX, 15.— Leur culte
et leurs fêtes, XII, 433.

Ethiopiens-Macrobien (Les). Cam-
byse se résout à les combattre, VIII,
516.— Cambyse envoie des Ichthy-
ophages pour les espionner, 517.—
Cambyse marche contre eux, et revient
sur ses pas, 520.

Étienne, roi d'Angleterre, VI, 246.

Étienne, médecin grec, VI, 166.

Étienne de Byzance. Sa géogra-
phie, II, 349; VI, 144.

Étienne Marchand. Voyez *Mar-
chand*.

Étienne II, VI, 181.

Étienne VI, VI, 201.

Étienne, fils de Constantin Porphy-
rogénète, VI, 203.

Étoliens (Les). Expédition de Démosthène contre eux, X, 154. — Leur guerre contre la ligue achéenne, XII, 182. — Leur victoire à Caphyes sur Aratus, 183. — Leur alliance secrète avec les Spartiates, 184. — Ils élisent pour chef ou préteur Scopas, 186. — Leur guerre contre Philippe, 192. — Ils élisent un nouveau préteur, Dorimaque, 193. — Vaincus par Philippe près du mont Apelaure, *ibid.* — Philippe rentre en Macédoine sans en avoir fini avec eux, 204. — Leurs guerres et leurs négociations avec les Achéens, 216; 255. — Leurs efforts pour empêcher Flaminius de traiter avec Philippe, 256. — Ils n'obtiennent la paix des Romains qu'aux conditions les plus dures, 263. — Soulevés contre le roi de Macédoine Philippe, XIX, 129. — Ils cherchent à faire entrer les Lacédémoniens dans leur ligue, 130. — Lyciscus prend la défense de Philippe contre eux, 131 et suiv. — Leur alliance avec Lacédémone, l'Élide, etc., 134. — Ils envahissent l'Acarnanie, 135. — Forcés par Philippe de rentrer chez eux, 136. — Les Romains leur laissent Anticyre, *ibid.*

Ἔτος. Étymologie de ce mot, III, 198.

Étovisse. Aventure merveilleuse qui arrive en cette ville à Annibal, XVIII, 103.

Étrurie (L'). Confédération des douze cités de ce pays, XIV, 521. — Annibal se dispose à y entrer, XVIII, 177. — Annibal y pénètre, 181. Voyez aussi *Tyrrhénie* et *Toscane*.

Etrusques (Les). Leur ère, V, 34. — Mécontentes des Véniciens, XV, 6. — Ils prennent Sutrium, et en sont chassés par Camille, 234. — Nouvelle guerre avec les Romains, 238. — Coalisés contre les Romains, 365. — Leurs mouvements hostiles aux Romains, XVI, 90. — Battus par Æmilius Barbula, 100. — Battus par le consul Q. Fabius, près de la forêt Cimnienne, 108 et suiv. — Nouvelle victoire remportée sur eux par le même Fabius, 113. — Valérius Corvus marche contre eux, 143. — Échec qu'ils font

subir aux Romains, qui en sont vengés par leur dictateur, XVI, 143, 145 et 146. — Conditions qu'on leur impose, *ibid.* — Ils rejettent les propositions d'alliance des Gaulois contre les Romains, 155. — Le consul T. Manlius Torquatus chargé d'une guerre contre eux, 156. — Vaincus par Scipion à Volterra, 159. — Momentanément en paix, 163. — Forcés de marcher avec les Samnites contre les Romains, 170. — Leur succès contre Appius Claudius, 171. — Victoire remportée sur eux réunis aux Samnites, 174. — Fabius demande et obtient la direction de la guerre contre eux, 182 et 184. — Arrivé en Étrurie, Fabius renvoie Appius et met l'armée en campagne, 185. — Décius adjoint à Fabius pour les combattre, 187. — Récit de la bataille qui leur est livrée par les Romains, 188 et suiv. — Nouveaux désastres qu'ils éprouvent, 196 et 197. — Leur pays dévasté par Posthumus Mègallus, 205. — Ils obtiennent une trêve de quarante ans à de dures conditions, 206. — Se soulèvent contre Rome, 216. — Assiègent les Arrétins, 429. — Leurs mouvements réprimés par Æmilijus Papius, 516. — Leurs mouvements séditieux contre Rome, XIX, 256. Voyez aussi *Tyrrhénie* et *Toscans*.

Études philosophiques (Les), VII, 238. — Des auteurs qui ont écrit sur le gouvernement et le droit des gens, 240. — Du droit naturel, 242.

Études contemplatives (Les). Leurs inconvénients, XX, 399.

Études historiques (Cours d'), I, 1. — Résumé des deux premières parties, VI, 502. — Objet de la troisième partie, 506.

Eubée (Ile d'). Premier combat naval autour de cette île entre les Grecs et les Perses, IX, 396. — Second combat, 398. — Elle se soulève contre les Athéniens, X, 320.

Eubule, V, 462.

Eubulide, V, 461.

Euclide, V, 458. — Il fonde la science de Mégare, XX, 55.

Euclide, l'un des Trente, XI, 27.

Euctémon, V, 457.

Eudème, IV, 276, et V, 438.

omains, qui en sont vengés
 ateur, XVI, 143, 145 et
 ditions qu'on leur impose,
 rejettent les propositions
 les Gaulois contre les Ro-
 s. — Le consul T. Manlius
 chargé d'une guerre contre
 — Vaincus par Scipion à
 159. — Momentanément
 63. — Forcés de marcher
 mnites contre les Romains,
 leur succès contre Appius
 171. — Victoire remportée
 unis aux Samnites, 174. —
 mande et obtient la direction
 contre eux, 182 et 184. —
 Étrurie, Fabius renvoie Ap-
 l'armée en campagne, 185.
 s adjoint à Fabius pour les
 e, 187. — Récit de la bataille
 est livrée par les Romains,
 iv. — Nouveaux désastres
 ouvent, 196 et 197. — Leur
 asté par Posthumius Mège-
 — Ils obtiennent une trêve
 ante ans à de dures condi-
 06. — Se soulèvent contre
 16. — Assiègent les Arretins,
 Leurs mouvements réprimés
 ilius Papius, 516. — Leur
 ents séditieux contre Rome,
 56. Voyez aussi *Tyrrentins*
 ans.
 es philosophiques (Les), VII.
 Des auteurs qui ont écrit sur
 rnement et le droit des gens.
 Du droit naturel, 242.
 s contemplatives (Les), Leur
 ents, XX, 399.
 s historiques (Cours d'), Le
 résumé des deux premiers
 VI, 502. — Objet de la
 e partie, 506.
 (Ile d'). Premier combat
 our de cette île entre les
 les Perses, IX, 396. — Se-
 nbat, 398. — Elle se souleva
 s Athéniens, X, 320.
 e, V, 462.
 ide, V, 461.
 le, V, 458. — Il fonda la secte
 re, XX, 55.
 e, l'un des Trente, XI, 27.
 nou, V, 457.
 e, IV, 276, et V, 458.

Eudème de Paros, V, 455.
Eudème de Rhodes, V, 461.
Eudocie, VI, 239.
Eudoxie Athénaïs, VI, 144.
Eugène II, VI, 199.
Eugène III, VI, 256.
Eugéon, IV, 276.
Eugéon de Samos, V, 454.
Euler (Léonard), VI, 492; XX,
 365.
Eumélus de Corinthe, V, 397.
Eumène, VI, 125.
Eumène de Cardie, V, 461; XII,
 5. — Victoire qu'il remporte, 679.
 — Son alliance avec Antigone, 681.
 — Ses luttes, 683. — Son désin-
 tressement, sa loyauté et son courage,
 687. — Il déjoue les intrigues de ses
 ennemis, 688. — Réduit à se retirer en
 Perse, 693. — Défait par Antigone,
 il est mis à mort, 711. — Son éloge,
ibid.
Eunape, VI, 138; XX, 137.
Euphénius, VI, 198.
Euphrate (Le fleuve). La reine Ni-
 tocris s'occupe de sa navigation, VIII,
 279. — Passé à gué par Cyrus le Jeune,
 XI, 433. — Traversé par les Dix
 mille, 490.
Enphrou. Il abandonne le parti de
 Sparte, et se rend maître absolu à Si-
 cyone, XI, 380. — Suite de son his-
 toire, 382 et suiv.
Enpolis, V, 451.
Enripide, V, 450.
Europe (L'). Gazettes ou feuilles pé-
 riodiques qui s'y sont publiées, I,
 664. — Son état au quinzisième siècle,
 II, 407. — État de ses peuples, de l'an
 600 à l'an 1000, 422. — Ses peuples
 ont emprunté au moyen âge le cadre
 du calendrier de Jules-César, IV,
 29. — Malgré l'usage de la semaine,
 ses peuples ont conservé longtemps
 ses calendes, les nones et les ides,
 40. — Envaliée par des peuples har-
 sans, VI, 146. — Son état au neuvième
 siècle, 196; IX, 61. — Sa situation
 explorable au quatorzième siècle,
 XX, 214.
Europe. Son enlèvement, VIII,
 365.
Euryale (La forteresse). Voyez
racuse.
Eurybate, chef des Argiens. Il

tombe sous les coups de l'armée athé-
 niennne IX, 274.
Eurydice, femme d'Aridée. Lutte
 entre elle, Olympias et Rhoxane,
 XII, 710.
Eurymédon. Il arrive avec de nou-
 velles forces au secours des Athéniens,
 X, 271.
Eurymédon (Le fleuve). Victoire
 remportée par Cymon aux bords de
 ce fleuve, XII, 518.
Euryptolème. Il vote contre la con-
 damnation à mort des généraux vain-
 queurs aux Arginuses, XI, 256.
Eurysthée. Il rombat les Héraclides,
 XII, 464.
Eusèbe. Il n'est pour ainsi dire que
 le copiste de Jules Africain, IV, 298.
 — Version arménienne de son tra-
 vail récemment retrouvée, 299. —
 Exposé critique de son premier
 livre, 300. — Exposé critique de
 son second livre, 302. — Version
 arménienne de son premier livre,
 411. — Son texte au sujet de la
 mort d'Alexandre, V, 475; VI, 135.
 — Son opinion sur Hérodote, VIII,
 62; XII, 23.
Eustathe, VI, 265.
Eustrate. Scoliate d'Aristote, XX,
 184.
Entrope, VI, 138.
Eutropius (Flavius), XIII, 189.
Euty chius. Voyez *Ibn Batrick*.
Évagaras, roi de Chypre. Il conclut
 un traité avec le roi de Perse, XII,
 575. — Son éloge par Isocrate, 576.
 — Durée de sa guerre avec les Perses,
 577.
Évagre, VI, 158.
Évandre. Ilamène en Italie une co-
 lonie grecque, XIII, 196.
Évaagiles (Les), VI, 113.
Événements (Les). Nécessité de
 rechercher leurs causes, XII, 129 et
 131.
Événor, V, 457.
Événus, V, 452.
Évephnus, XII, 503.
Évohémère, V, 458; XII, 6; XX,
 56.
Exactitude (L'). Elle était rare chez
 les anciens, IV, 226.
Exagération. Les faits exagérés doi-
 vent être examinés, VII, 320.

Exampée (Le vase d'), IX, 75.
Exanclare (essuyer, souffrir), XIV, 338.
Exodia, Sens de ce mot, XV, 334.
Exordes (Les), VII, 604.
Expéditions militaires (Les). Leurs relations I, 180.
Expérience (L'). Ses résultats, II, 89.
Expositions. Voyez *Introductions*.
Expressions. Leur variété, VII, 691.
Extraits historiques (Les), I, 429.
 — Ils ne suffisent pas pour rendre les

faits authentiques, I, 430. — Faits d'après un système, 431. — Indépendants de tout système, 433. — Distincts des fragments de livres perdus, 434. — Formés au moyen âge et dans les siècles modernes, 435. — Leur classification, 437. — Règles de critique qui leur sont applicables, 438. — Notices biographiques qui rentrent dans la classe des extraits historiques, *ibid.*
Eyring. Ses dissertations sur Didore, XII, 391.

F

Faber (Samuel), IV, 377.
Fabius (La famille des). Elle se charge seule de la guerre contre les Véiens, XIV, 137. — Leur désastre, 138 et suiv. — Leur défaite attribuée à Ménénus Lauatus, 183. — Leur sacrifice sur le mont Quirinal, XV, 76. — Leur origine d'après Plutarque et d'après Appien, XVIII, 219 et 221.
Fabius (Quintus). Il propose d'établir une colonie à Antium, XIV, 200. — Repousse les Éques, qui avaient investi les murs de Rome, 202.
Fabius (Quintus). Accusé d'avoir provoqué la guerre des Gaulois, il meurt avant son jugement, XV, 231.
Fabius Ambustus (Marcus). Ses trois fils envoyés en députation auprès des Gaulois, XV, 55 et 67. — Ses fils prennent part au combat des Clusiniens contre les Gaulois, *ibid.* — Les Gaulois demandent qu'on leur livre ses trois fils, 68. — Les Romains, commandés par ses fils, sont vaincus sur les bords de l'Allia, *ibid.* — Ses deux filles d'après Tite-Live, 293 et suiv. — Ses intrigues au sujet de la loi sur le consulat, 302. — Il propose la création de prêtres sibyllins, 303.
Fabius Buteo. Convaincu de vol, il est mis à mort par son père Fabius Maximus, XVIII, 10.
Fabius Buteo. Elu second dictateur pour composer la liste des sénateurs, XVIII, 380. — Il se hâte d'accomplir sa mission, et abdique, 381. — Éloge de sa conduite, 382.

Fabius Cæso. Il propose la loi agraire, XIV, 137.
Fabius, père de Fabius Maximus Rullianus. Il en appelle au peuple pour son fils, XV, 487. — Son discours dans les comices en faveur de son fils, 488 et suiv. — Il implore la clémence du dictateur, 491.
Fabius Gurgès, fils de Fabius Maximus Rullianus. Consul, XVI, 220 et 224. — Échec que lui font éprouver les Samnites, 225. — Victoire éclatante qu'il remporte grâce à son père, *ibid.* — Il reste à la tête de l'armée du Samnium comme proconsul avec son père, 226. — Ordre de Posthumus de lui laisser le soin du siège de Ciminium, 229. — On lui accorde le triomphe, 230. — Chef d'une ambassade au roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe, 556. — Envoyé contre les franchis de Volsinies, il périt à l'attaque de cette ville, XVII, 8.
Fabius Maximus Rullianus (Quintus). Commandant de la cavalerie, il attaque les Samnites malgré la défiance du dictateur Papirius Cursor, et remporte une victoire éclatante, XV, 481. — Invoque l'appui de ses compatriotes, 483. — Interrompu par le dictateur, *ibid.* — Saisi par le dictateur, il s'échappe, et se réfugie parmi les triaires, 484. — Somme de comparaitre le lendemain, il se sauve à Rome, et se rend au siège de 487. — Ordre de l'arrêter donné par Papirius, *ibid.* — On lui pardonne mais il est destitué, 492. —

iques, I, 430.—Faits d'ame, 431.—Indépendants même, 433.—Distincts de livres perdus, 434.—Au moyen âge et dans les urnes, 435.— Leur classification, 437.— Règles de critique applicables, 438.— Numismatiques qui rentrent dans les extraits historiques, *ibid.*— Ses dissertations sur Dio, 391.

Cæso. Il propose la loi IV, 137.

Père de Fabius Maximus. Il en appelle au peuple, XV, 487.— Son discours les comices en faveur de, 88 et suiv.— Il implore la du dictateur, 491.

Gurgès, fils de Fabius Maximus. Consul, XVI, 220 et échec que lui font éprouver, 225.— Victoire éclatante remporte grâce à son père, et il reste à la tête de l'armée comme proconsul avec, 226.— Ordre de Posthumus passer le soin du siège de, 229.— On lui accorde le, 230.— Chef d'une armée du roi d'Égypte Ptolémée, 556.— Envoyé contre les de Volturne, il périt à l'attaque de cette ville, XVII, 8.

Maximus Rullianus (Quintus). Commandant de la cavalerie des Samnites malgré la défiance de Papirius Cursor, et victoire éclatante, XV, 228.— Invoque l'appui de ses collègues, 483.— Intempérance, *ibid.*— Saisi par les ennemis, et se réfugie dans les montagnes, 484.— Somme paraitre le lendemain, il se rend à Rome, et se rend au sénat.— Ordre de l'arrêter donné par, *ibid.*— On lui pardonne, et est destitué, 492.— Son

consulat, XV, 500.— Tradition qui lui attribue le succès de la guerre contre les Samnites, 504.— Il remporte une victoire sur les Étrusques près de la forêt Ciminienne, XVI, 108 et suiv.— Nouvelle victoire qu'il remporte sur les Étrusques, 113.— Son triomphe, 115.— Ses succès éclatants dans le Samnium, 117.— Rappelé du Samnium, il arrête et désarme les Ombriens, 119.— Fait passer les Salentins sous le joug, 120.— Réforme qu'il opère dans la composition des tribus et surnom qu'elle lui mérita, 133.— Il repousse les Marsees, et leur prend plusieurs villes, 142.— Son édilité, 153 et 157.— Il se défend d'être prorogé dans le consulat, 160.— Élu consul malgré lui et malgré les lois, il demande et obtient pour collègue Décimus Mus, 161.— Sa victoire sur les Samnites, 163 et suiv.— Nécessité de l'élire dictateur ou consul, 178.— Il accepte le consulat en demandant pour collègue Décimus, 179.— En désaccord avec son collègue, 181.— Il demande et obtient la direction de la guerre d'Étrurie, 182 et 184.— Considérations sur son exigence, 183.— Empressement de la jeunesse romaine à s'enrôler sous ses ordres, 184.— Arrivé en Étrurie, il renvoie Appius et met l'armée en campagne, 185.— Accepte un adjoint pour rassurer le sénat et le peuple, 186.— On lui révèle les mesures prises secrètement par les ennemis coalisés, 189.— Vœu qu'il adresse à Jupiter vainqueur, 194.— Son triomphe et récompenses décernées à ses soldats, 196.— Lieutenant de son fils, et lui fait remporter une victoire éclatante, 225.— Ordre de Posthumus de lui laisser le soin du siège de Cominium, 229.— Nommé dictateur, 428.

Fabius Maximus Verrucosus (Quintus). Son consulat, XVII, 306.— Son infamie et son caractère suivant Plutarque, 306 et 307.— Il refoule les Liguriens dans les Alpes, 307.— Met à mort son fils Fabius Buteo, convaincu de vol, XVIII, 10.— Fut nommé dictateur, s'il y en eut un pour l'élection des consuls, 11.— Élu par le peuple prodictateur et de plus dic-

tateur par Servilius, XII, 169, et XVIII, 202, 209 et 250.— Il choisit Minucius Rufus pour général de la cavalerie, 203.— Prend le commandement de l'armée de Servilius, 212.— Sa tactique et sa temporisation, 213.— Il suit les mouvements d'Annibal sans s'opposer à ses dévastations, XII, 170, et XVIII, 215.— Sa biographie d'après Plutarque et d'après Appien, 219 et 221.— Observation fort sage de Condillac sur sa conduite, 223.— Il parvient à enfermer l'armée carthaginoise dans la campagne de Falerne, 224.— Suit toujours Annibal en occupant les hauteurs, 227.— Rappelé à Rome, il recommande à Minucius la même circonspection et la même tactique, *ibid.*— Calomnies répandues à Rome et dans l'armée contre lui, 239.— Pour le compromettre davantage, Annibal épargne une de ses terres, *ibid.*— Il fait vendre cette terre pour le rachat des prisonniers, 240.— En son absence, Minucius offre la bataille à Annibal, *ibid.*— Il révoque en doute les succès de Minucius, 241.— Le tribun Métellus prend la parole contre lui, 242.— Il préside les comices, et va rejoindre son armée, 243.— Rachète les captifs, *ibid.*— Sa circonspection et ses lenteurs jugées par Machiavel, *ibid.*— Dictateur avec Minucius, il partage avec lui les légions et les auxiliaires, XII, 173, et XVIII, 245.— Vole au secours de Minucius, et force Annibal à la retraite, XII, 174, et XVIII, 247.— Minucius reconnaît ses torts, et se replace sous son autorité, XII, 174, et XVIII, 248.— Glorifié à Rome et dans le camp d'Annibal, 249.— Son discours à Émilium avant son départ de Rome, 267.— Il envoie par toutes les routes des cavaliers pour avoir des nouvelles de la bataille de Cannes, 309.— Son crédit immense et espoir que le peuple met en lui, 320.— Consul pour la troisième fois, 397.— Son activité et excellente combinaison de ses mouvements, 417.— Il ravage la Campanie, 427.— S'oppose au choix d'Otacilius et de Régillus comme consuls, 447 et suiv.— Élu consul,

XVI, 451. — Il continue le siège de Casilinum, 467. — Appelle à son aide son collègue Marcellus, 468. — Ses excursions dans la Lucanie, le Samnium et l'Apulie, 469. — Il va prendre ses quartiers d'hiver à Salapia, 470. — Rencontré par son fils, auquel il sert de lieutenant, 519. — Sa sagesse et sa modération, 522. — Consul avec Fulvius Flaccus, XIX, 201. — Nommé prince du sénat, 211. — Il assiège et prend Tarente, 219 et suiv. — Déjoue une ruse tramée par Annibal à Métaponte, 224. — Il intercède pour les Tarentins, 261. — S'oppose au projet d'envoyer Scipion en Afrique, 334. — Son alliance avec Caton contre Scipion, 374. — Il accuse Scipion, 376. — Sa mort et ses obsèques, 436.

Fabius Maximus (Quintus) fils de Fabius Maximus Verrucosus. Élu consul, XVIII, 515. — Il se rend au camp de Suessula, et rencontre son père, qui doit lui servir de lieutenant, 519.

Fabius Pictor, XII, 19. — Il examine les causes de la seconde guerre punique, 127 et suiv.; XIII, 43; XVI, 416. — Exposé de ce qu'on sait de la vie et des travaux de cet historien, XVII, 369 et suiv.

Fabius Pictor. Peintre du temple de la déesse Salus, il reçoit de là le surnom de *Pictor*, XVI, 138.

Fabius Pictor. XVIII, 321. — Il rapporte à Rome la réponse de l'oracle de Delphes, 346.

Fabius Servilianus, XII, 307.

Fables. Voyez *Faussetés*.

Fables attalanes, 334.

Fabraternum, ville de la confédération volsque. Elle se met sous la protection de Rome, XV, 460.

Fabricius (Jean Albert), IV, 376.

Fabricius Luscinius. Il porte la guerre en Lucanie et dégage Thurium, XVI, 442. — Son triomphe, 443. — Sa mission de visiter les colonies et les alliés, 469. — Son entretien avec Pyrrhus, qui veut le séduire, et sa noble réponse, 478 et 479. — Soumis par Pyrrhus à une nouvelle épreuve, 480. — Son consulat, 508. — On lui propose l'empoisonnement de Pyrrhus,

XVI, 509. — Il donne avis à Pyrrhus de cette proposition, 509 et suiv. — Son expédition contre les Samnites, les Brutiens, les Tarentins et les Lucaniens, 516. — Son triomphe, 517. — Son mot au sujet de l'élection du consul Rufinus, 523.

Faction. Voyez *Esprit de faction*.

Faden. Ses cartes géographiques, II, 474.

Faits (Les). Le mot *fait* est complexe, VII, 72. — L'histoire consista d'abord dans l'enregistrement des faits matériels, 309. — Les effets et les causes de ces faits avaient une origine merveilleuse, *ibid.* — Improbables, 320. — Insignifiants, 344. — Leur enchaînement, 355. — Jusqu'à quel point l'ordre des lectures peut se combiner avec l'ordre général des faits, VIII, 10. — Rapports entre la science des faits et les divers systèmes philosophiques, XX, 36. — Voyez aussi *Vérité*, *Certitude*, *Relations originales*.

Faits et dits mémorables de Socrate, ouvrage de Xénophon, XI, 87 et suiv.

Faléries. Siège de cette ville et trahison d'un maître d'école, XV, 38.

Falerne. Annibal y arrive, XVIII, 215. — Fabius parvient à enfermer l'armée carthaginoise dans la campagne de Falerne, 224.

Faliskes (Les). Incursions des Romains sur leurs terres, XIV, 514. — Leur soumission volontaire, XV, 38. — Défaits par le consul Brutus Scéva, XVI, 225. — Ils se révoltent, sont vaincus et cruellement punis, XVII, 231. — Coalisés contre Rome, 248.

Fallope, VI, 396.

Falto (Publius Valérius). Il essuie un échec en combattant contre les Gaulois Boiens, XVII, 262.

Falto (Quintus Valérius), préteur. Adjoint au consul Lutatius, XVII, 205. — Il passe en Sicile, et presse le siège de Drépane, 209. — Son triomphe, 234 et 235.

Famille. Relations de famille, II, 105.

Famine (La) à Rome. Elle ramène les troubles, XIV, 91. — Arrivée de blés, 94. — Elle cause des soule-

ver
rég
30
A
L
l
tion
F
mot
pon
au
drie
des
par
F
F
415.
F
F
le m
F
XIII.
F
dire
147.
Live,
Histor
F
enfant
263.
Fav
Faz
Féc
Numa
sur le
335.
Fem
autorit
Fem
par les
toilette
Féne
Fera
beaux,
Ferd
Feren
Feren
les Vol
aux Ru
de cité
— Prise
203.
Ferg

donne avis à Pyrrhus
tion, 509 et suiv. —
contre les Samnites,
es Tarentins et les Lu-
— Son triomphe,
mot au sujet de l'é-
ul Rufinus, 523.
Voyez *Esprit de faction*,
cartes géographiques,
Le mot *fait* est complet,
l'histoire consista d'a-
enregistrement des faits
9. — Les effets et les
faits avaient une origine
ibid. — Improbables,
gnifians, 344. — Leur
355. — Jusqu'à quel
des lectures peut se
l'ordre général des faits,
Rapports entre la science
s divers systèmes philo-
X, 36. — Voyez aussi
titude, *Relations origi-*
ns mémorables de Socrate,
Xénophon, XI, 87 et
Siège de cette ville et tra-
nître d'école, XV, 38.
Annibal y arrive, XVIII,
jus parvient à enfermer
thaginoise dans la cam-
berne, 224.
(Les). Incursions des
sur leurs terres, XIV, 514.
mission volontaire, XV,
bits par le consul Brutus
225. — Ils se révoltent, sont
ruellement punis, XVII,
alisés contre Rome, 248.
VI, 396.
Publius Valérius). Il essuie
en combattant contre les
ens, XVII, 262.
Quintus Valérius), préteur.
consul Lutatius, XVII,
passe en Sicile, et prese
Drépane, 209. — Son
234 et 235.
Relations de famille, II,
La) à Rome. Elle ramène
, XIV, 91. — Arrivée de
— Elle cause des suite-

vements populaires, XIV, 182; 548.
— Comment elle oblige de recourir au
régime des tribuns militaires, XV, 46.
Fannius, gendre de Lélius, XII,
307.
Fannius (Claudius), XIII, 44.
Fano (Dionigi da). Voyez *Dionigi*.
Fasciculus temporum. Sa traduc-
tion française, VI, 379.
Fastes de Rome. Signification du
mot *fastes*, IV, 6, et XIII, 487. — Les
pontifes romains ont longtemps refusé
au peuple la connaissance du calend-
rier, IV, 7. — Diverses publications
des *Fastes* entreprises, 8. — Révélés
par Flavius, XVI, 129 et suiv.
Fasti (Les jours), XIII, 444.
Fatalisme (Le). En histoire, XX,
415.
Fatimites (Les). Leur chute, VI, 242.
Fatum. Distinction entre ce mot et
le mot *Fortuna*, XVII, 200 et suiv.
Faunus (Le satyre). Son histoire,
XIII, 310 et 313.
Fausseté. On ne doit jamais rien
dire de ce qu'on sait être faux, VII,
147. — Fables rapportées par Tite-
Live, 152. Voyez aussi *Histoire* et
Historiens.
Faustulus. Il trouve et élève les deux
enfants jumeaux d'Ilie ou Rhéa, XIII,
263.
Favorinus d'Arles, XX, 106.
Fazio degli Uberti, VI, 321.
Féciaux (Les) à Rome. Institués par
Noma, XIII, 302. — Nouveaux détails
sur leur ministère et leur mission,
335.
Femmes Celtes ou *Gauloises*. Leur
autorité, XVII, 550.
Femmes (Les) *Romaines*. Censurées
par les édiles, XVI, 6 et 7. — Leur
toilette, XVIII, 460.
Fénelou, VI, 466; XX, 302.
Ferialia (Les), ou *Fêtes des tom-*
béaux, XIII, 460.
Ferdoucy, VI, 226.
Ferentill, IV, 333.
Ferentinum (Ville de). Prise par
les Volsques, XIV, 548. — Fidèle
aux Romains, qui lui offrent le droit
de cité romaine, XVI, 121 et 122.
— Prise par Posthumius Mégellus,
203.
Ferguson. Analyse qu'il donne de

la loi des Douze Tables, XIV, 291.
— Son opinion sur le passage des
Alpes par Annibal, XVIII, 112; XX,
339.
Feria magna scrutinii, IV, 154.
Féries latines, XIII, 483. — On
y ajoute un troisième jour, XIV, 90.
— Leur célébration, XIX, 22.
Fermes de l'État à Rome (Les qua-
tre grandes). La perception du pro-
duit confiée aux questeurs urbains,
XVI, 266.
Fernand Cortez, II, 428.
Fernel, VI, 396.
Ferrand, VI, 159.
Ferrari (Ottavio). Son jugement
sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 63.
Ferrier (Vincent), VI, 318.
Festi (Les jours), XIII, 444.
Festum asinorum, IV, 152.
Festum campanarum, IV, 153.
Festum subdiaconorum, IV, 150.
Fésule. Bataille gagnée en ce lieu
par les Gaulois, XII, 116.
Fêtes des fous, IV, 150.
Fêtes (Les). Différentes espèces in-
troduites dans les calendriers, IV, 28.
— Bigarrure étrange et multiplicité
des fêtes païennes, 33. — Obscurité
des allégories que recèlent les fêtes
païennes, *ibid.* — Fixes et mobiles,
142. — Rapports de certaines fêtes avec
l'année tropique, 147. — On a em-
ployé pour dates les fêtes des saints,
148. — Importance de leur étude
pour pénétrer dans l'histoire de l'anti-
quité, XIII, 488. — Premières cau-
ses de leur institution, 490. — Abus
que la politique et la superstition en
ont fait, *ibid.* — Leur multiplicité et
par suite leur réduction, 491.
Fêtes chrétiennes. Leur nombre,
IV, 157. — Elles ont été réduites au
dix-huitième et au dix-neuvième siè-
cle, 158.
Fêtes mobiles. Leurs clefs, III, 354.
— Plusieurs dans l'ère chrétienne,
491.
Fêtes publiques de l'Attique. Dépen-
ses qu'y faisait le gouvernement, XI,
231.
Fêtes à Rome, XIII, 273. — Cel-
les des six premiers mois, 440 et
suiv. — Celles des six derniers mois,
474 et suiv. — Fêtes mobiles et extra-

ordinaires, XIII, 483. — Leur multiplicité, 491. — Inconvénients qui résultent de leur trop grand nombre pour le commerce et l'industrie, 498, 522; XVI, 14 et 15.

Feu (Le). Employé ainsi que le vinaigre pour dissoudre les rochers, lors du passage des Alpes par Annibal, XII, 149 et suiv. et XVII, 125.

Février. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 115, et XIII, 456.

Feyjoo, XX, 345.

Fichet (Guillaume), VI, 378.

Fichte, XX, 375.

Ficin (Marsile), VI, 359. — Ses travaux, XX, 219.

Fidénates (Les). Il massacre les légats romains, XIV, 509. — Vengeance que les Romains veulent en tirer, 510. — Bataille sanglante où ils sont vaincus par les Romains, 511. — Leur sortie contre les Romains, 533.

Fidènes. Prise par Servius Priscus, XIV, 520. — Prise et pillée par les Romains, 534.

Fielding, VI, 487.

Fienus (Thomas) ou *Fyeus*, XX, 249.

Fileso (François), VI, 368.

Filicaja, VI, 475.

Fillastre (Guillaume), IV, 331.

Finances (Les), II, 192.

Fischer. Ses voyages, II, 483.

Flaccus (Fulvius). Voyez *Fulvius*.

Flaccus (Valérius). Voyez *Valérius*.

Flamen dialis, prêtre de Jupiter, XIV, 432.

Flamines (Les) à Rome. Institués par Numa, XIII, 300, 307 et 432.

Flaminius. Comment il put vaincre Philippe, XII, 254. — Il traite avec Philippe, 256.

Flaminius (Le tribun). Il propose d'adjuger à des citoyens les terres conquises sur les Gaulois, XVII, 311. — Sommé par son père de se retirer de la place publique et de le suivre, 312.

Flaminius (Caius). Élu consul, XVIII, 173. — Détails biographiques sur lui, *ibid.* — Il va prendre le commandement de l'armée à Ariminum, 181. — Rappelé par le sénat pour

des cérémonies d'auspices, il n'en marche pas moins contre Annibal, XVIII, 182. — Il s'avance au-devant d'Annibal sans attendre son collègue, 198. — Singuliers présages dont il ne tient aucun compte, 199. — Il est surpris et enveloppé par les Carthaginois près du lac de Trasimène, *ibid.* et 200. — Sa mort, 201.

Flaminius Népos. Son armée franchit le Pô, et porte à guerre dans l'Insubrie, XVII, 392. — Il reçoit l'ordre de veuir à Rome et d'abdiquer, 395. — Livre une bataille avant d'ouvrir la lettre sénatoriale, 396. — Assure avant de partir le succès de l'expédition, 398. — Triomphe malgré le sénat, 399. — Abdiq.ue, 400.

Flavio Biondo, IV, 329.

Flavius (Marcus). Sa largesse et son élévation au tribunat, XV, 465.

Flavius (C.). Fils de Cnéius, petit-fils d'affranchi, il parvient à la grande édiilité, XVI, 127. — Dédie un temple à la Concorde, 128. — Notions fournies sur lui par Tite-Live, Cicéron et d'autres auteurs et sur sa révélation du droit civil et des fastes, 129 et suiv.

Fléaux à Rome, XVI, 528, 565 et suiv. Voyez aussi *Peste* et *Famie*.

Fleclier, VI, 451.

Fleming. Sa géographie, II, 465.

Fleury (Le cardinal). Son ministère, VI, 482.

Fleury (L'abbé). Sa crédulité, VII, 151. — Ses réflexions sur les discussions savantes ou pédantesques, 561. — Son opinion sur la hiérarchie sociale, VIII, 499.

Flodoard, VI, 207.

Floralia. Voyez *Flore*.

Flore. Ses fêtes à Rome, XIII, 467 et suiv.

Florence. Titres historiques conservés dans ses archives, I, 225. — Au treizième siècle, VI, 277. — Au quatorzième siècle, 332. — Au seizième siècle, 391 et 400. — Les Médicis y établissent une école platonicienne, XX, 219.

Florales (Les fêtes). Voyez *Flore*.

Floronia (La vestale). Elle se donne la mort, XVIII, 311 et 312.

Florus, I, 413; II, 339; VI, 11;

d'auspices, il n'en mar-
 contre Annibal, XVIII,
 ance au-devant d'Annibal
 un collègue, 198. — Sin-
 dont il ne tient aucun
 — Il est surpris et enve-
 Carthaginois près du
 ène, *ibid* et 200. — Sa

 Nèpos. Son armée fran-
 porte a guerre dans l'In-
 392. — Il reçoit l'ordre
 ome et d'abdiquer, 395.
 bataille avant d'ouvrir
 toriale, 396. — Assure
 le succès de l'expédi-
 — Triomphe malgré le
 — Abdique, 400.
 do, IV, 329.
 Marcus). Sa largesse et
 a au tribunal, XV, 465.
). Fils de Cnéius, petit-
 hi, il parvient à la grande
 '1, 127. — Dédie un
 concorde, 128. — Notions
 lui par Tite-Live, Cicéron
 auteurs et sur sa révélation
 nil et des fastes, 129 et

 Rome, XVI, 528, 565 et
 aussi Peste et Famine.
 VI, 451.
 Sa géographie, II, 465.
 le cardinal). Son ministère,

 l'abbé). Sa crédulité, VII,
 réflexions sur les discus-
 sions ou pédantesques, 561.
 tion sur la hiérarchie so-
 499.
 VI, 207.
 Voyez Flore.
 Ses fêtes à Rome, XIII,

 Titres historiques con-
 ses archives, I, 225. —
 ne siècle, VI, 277. — Au
 e siècle, 332. — Au se-
 e, 391 et 400. — Les Mé-
 blissent une école platon-
 X, 219.
 (Les fêtes). Voyez Flo-
 (La vestale). Elle se donne
 XVIII, 311 et 312.
 I, 413; II, 339; VI, 11;

— Livres de Tite-Live qui lui sont
 attribués, XIII, 109. — Notice sur
 lui et ses écrits, 110 et suiv. — Idée
 générale qu'il donne de la première
 guerre punique, XVII, 30 et suiv.
 — Détails et traits qu'il a négligés
 dans l'histoire de la première guerre
 punique, 238.
 Flotte romaine. Premier exemple
 d'une flotte expédiée aux dépens des
 particuliers, XVIII, 454.
 Flute. Voyez Joueurs de flûte.
 Foc. V, 96.
 Foggini, IV, 397.
 Foglietta. Ses ouvrages, VII, 53.
 — Son opinion sur la question de sa-
 voir s'il est nécessaire d'avoir exercé
 des fonctions publiques pour bien
 écrire l'histoire de son temps, 258.
 Foi des serments. La violation des
 serments punie à Rome par les cen-
 surs, XV, 195.
 Fofard (Le chevalier). Ses travaux
 sur Polybe, XII, 83. — Son obser-
 vation sur la prise d'Agrigente contre-
 dite par Guischart, 94; XV, 89.
 Fonctionnaires publics (Les), II,
 272.
 Fosseca (Pierre de) Voyez Pierre.
 Fontenelle. Son opinion sur
 l'usage de l'histoire, II, 25. — Idée
 qu'il avait conçue de l'étude des temps,
 IV, 228. — Son jugement sur le sys-
 tème de Newton au sujet de la chro-
 nologie ancienne, V, 193; VI,
 266 et 474. — Son opinion sur l'o-
 rigine de l'histoire, VII, 305. —
 Son opinion sur les détails que l'on
 doit écarte, 345; XX, 332.
 Forbisher, II, 430.
 Forces armées. Comment elles se
 constituaient chez les peuples anciens,
 IX, 561.
 Forces physiques et morales. Leur
 diminution, XIII, 492.
 Forces publiques, II, 191.
 Foresti de Bergame, IV, 330.
 Formey, IV, 392; XX, 368.
 Forte. Voyez Fortune (La).
 Fortuna. Distinction entre ce mot
 et le mot *fatum*, XVII, 200 et suiv.
 Fortunat, VI, 158.
 Fortune (La) à Rome. Supplica-
 tions qu'on lui faisait, XIII, 472. —
 Dédicace de son temple, XVI, 219.

Fortune Féminine (La). Temple
 qu'on lui élève à Rome, XIV, 115.
 Forum (Le) à Rome. Gouffre ou-
 vert au milieu du Forum, XV,
 341.
 Fourier. Il discute l'âge des zodia-
 ques, IV, 418.
 Fourmont l'aîné, IV, 382. — Son
 opinion sur les temps fabuleux des
 Chinois, V, 12.
 Fox Morzillo. Voyez Morzillo.
 Foy-Vaillant. Ses dissertations sur
 la chronologie, IV, 378.
 Fracastor, VI, 396.
 Fraguier. Son jugement sur la Cy-
 ropédie de Xénophon, VIII, 174.
 Français (Les). Leurs mois, III,
 179.
 France (La). Fondation de ce royau-
 me, VI, 122. — Son état au sixième
 siècle de l'ère vulgaire, 154. — Son
 état au septième siècle, 164. — Son
 état au huitième siècle, 172. — Son
 état déplorable sous les successeurs de
 Charlemagne, 19. — Son état au
 dixième siècle, 219 et suiv. — Ses
 annales au onzième siècle, 234. —
 Au douzième siècle, 247. — Ses rois
 au treizième siècle, 280 et suiv. —
 Ses rois au quatorzième siècle, 334.
 — Ses rois au quinzième siècle, 349.
 — Ses rois après la prise de Constan-
 tinople, 374. — Ses rois au seizième
 siècle, 387, 401 et 414. — Ses rois
 au dix-septième siècle, 431, 444, 446,
 453 et 462. — Au dix-huitième siè-
 cle, 472, 477 et 485.
 Français (Les), VI, 270.
 François. Sa géographie, II, 462.
 François. Sa chronologie, IV, 354.
 François I, roi de France, VI, 388
 et 401.
 François II, roi de France, VI,
 402.
 Francs (Les), II, 359; VI, 153.
 Franklin, VI, 498.
 Fréculphe, IV, 318.
 Frédégaire, VI, 158.
 Frédégonde, VI, 155.
 Frédéric Barberousse. Voyez Bar-
 berousse.
 Frédéric II, empereur d'Allema-
 gne, VI, 279; XX, 343.
 Frédéric IV, empereur d'Allema-
 gne, VI, 371.

Frédéric-Guillaume. Son avènement en Prusse, VI, 473.

Frégelles. Prise et incendiée par les Volsques, XVI, 55. — Reprise par les Romains, 89.

Freinshemius. Ses suppléments de Tite-Live, XIII, 158 et suiv. — Il refait une décade de Tite-Live, XVI, 415. — Notice sur lui, *ibid.*

Frentans (Les). Leur soumission aux Romains, XVI, 127.

Fréret. Ses doutes sur l'origine de l'ère des Séleucides, III, 418. — Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, 460. — Appréciation critique de ses travaux sur la chronologie, IV, 380. — Son opinion sur les temps fabuleux des Chinois, V, 11. — Son système sur la chronologie chinoise, 100. — Il regarde comme fabuleux les régnes en Chine antérieurs à celui d'Yao, 105. — Son opinion sur les dates diverses qui ont été assignées à ce prince, 106. — Sa chronologie égyptienne, 127, et VIII, 458. — Son système sur l'origine des Assyriens, V, 138. — Il réfute Newton au sujet de la détermination de l'époque des Argonautes, 205. — Son système sur l'existence des trois Sardanapales, 362. — Son système au sujet des annales des Lydiens ne s'accorde pas avec celui de Volney, 382; VI, 486; VII, 114. — Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 179. — Son opinion sur Polybe et son ouvrage, XII, 79. — Son système sur la colonisation de l'Italie, XIII, 207 et suiv.

Freycinet (M. de), II, 508.

Froissart, VI, 316.

Frontin, I, 431; VI, 112.

Fuffétius (Mettus), dictateur des Albains. Sa trahison et son supplice, XIII, 327.

Fulbert, VI, 227.

Fulgence, VI, 158.

Fulvio Orsini. Voyez *Orsini*.

Fulvius, lieutenant du dictateur Valérius Corvus. Piège que lui tendent les Étrusques, XVI, 144 et 145.

Fulvius Centumalus (Cnéius). Élu consul, XVI, 158. — Victoire qu'il remporte à Bovianum sur les Samnites, 159.

Fulvius Centumalus (Cnéius). Il continue la guerre d'Illyrie, XVII, 331. — Son triomphe, 358.

Fulvius Centumalus (Cnéius). Élu consul, XIX, 99. — Il vient à Rome présider les comices d'élection, 145. — Vent reprendre les villes de l'Apulie, 168. — Défait par Annibal, et tué avec onze tribuns militaires, 169. — Son échec et sa mort vengés par Marcellus, 170.

Fulvius Flaccus (Cnéius). Commandements militaires dont il est chargé, XIX, 17. — Ses troupes surprises et détruites en Apulie par Annibal, 79 et suiv. — Accusation intentée contre lui, 102. — Condamné au bannissement, il s'exile à Tarquinies, 104.

Fulvius Flaccus (Mareus). Il se rend maître de Volsinies, massacre les affranchis et transfère les Volsinies dans des colonies, XVII, 10.

Fulvius Flaccus (Quintus). Il continue l'expédition commencée contre les Liguriens, XVII, 263. — Repousse les Gaulois au delà du Pô, 338.

Fulvius Flaccus (Quintus). Élu consul, XVIII, 544. — Commandements militaires dont il est chargé, XIX, 17. — Il enlève l'approvisionnement destiné à Capoue, 66 et suiv. — Presse le siège de Capoue, 71. — Harcelé jusque dans ses retranchements, 75. — Il vient présider les comices d'élection, 99. — Reste chargé comme proconsul du siège de Capoue, *ibid.* — Continue le siège de Capoue, 104 et suiv. — Se détache et arrive au secours de Rome, 111. — Réuni à Capoue avec son collègue Appius, 120. — Ses rigueurs contre les Capouans, 123 et suiv. — Plaintes des Campaniens contre lui, 149. — Élu dictateur par le peuple, 199. — Il se fait élire consul avec Fabius Maximus, 201. — Ses succès, 217. — Les Brutiens lui demandent la paix, 218.

Fumée (Antoine), IV, 333.

Funccius ou Funcl. Son jugement sur Tite-Live, XIII, 172.

Funcks (Jean), IV, 332.

Furcrailles à Rome, XIII, 530; XIV, 324. — Surveillées par les

Antumalus (Cnéius). Il guerre d'Illyrie, XVII, triomphe, 358.
Antumalus (Cnéius). Élu 99. — Il vient à Rome comices d'élection, 145. rendre les villes de l'A — Défait par Annibal, et tribuns militaires, 169. c et sa mort vengés par 70.
Flaccus (Cnéius). Com militaires dont il est 17. — Ses troupes sur- truites en Apulie par An- suiv. — Accusation inten- lui, 102. — Condamné au ant, il s'exile à Tarquinius,
Flaccus (Marcus). Il se de Volsinies, massacrer les et transfère les Volsinies colonies, XVII, 10.
Flaccus (Quintus). Il con- édition commencée contre ens, XVII, 268. — Re- Gaulois au delà du Pô, 338.
Flaccus (Quintus). Élu XVII, 544. — Comman- militaires dont il est chargé, — Il enlève l'approvisio- destiné à Capoue, 66 et Presse le siège de Capoue, arcelé jusque dans ses re- ents, 75. — Il vient prési- comices d'élection, 99. — argé comme proconsul de apoue, *ibid.* — Continue le Capoue, 104 et suiv. — Se arrive au secours de Rome, éuni à Capoue avec son ppius, 120. — Ses rigneurs Caponans, 123 et suiv. — es Campaniens contre lui, Élu dictateur par le peuple, se fait élire consul avec Fr- ximus, 201. — Ses succès. Les Brutiens lui demandent 218.
 (Antoine), IV, 333.
 us ou *Fuoch*. Son jugement Live, XIII, 172.
 (Jean), IV, 332.
 illes à Rome, XIII, 530. 54. — Surveillées par le

édiles, XVI, 7. — Dépenses de cel- les qui se faisaient aux frais de la ré- publique, 269.
Furietère, VI, 464.
Furius (Agrippa). Sa victoire sur les Éques et les Volsques, XIV, 352.
Furius (Lucius). Échec qu'il éprouve réparé par Camille, XV, 279 et suiv.
Furius ou *Fusius* (Spurius). Assiégé dans son camp par les Éques et les Volsques, XIV, 213.

Furius Philo. Son armée franchit le Pô, et porte la guerre dans l'Insu- brie, XVII, 392. — Il reçoit l'ordre de venir à Rome et d'abdiquer, 395. — Livre une bataille avant d'ou- vrir la lettre sénatoriale, 396. — Assure avant de partir le succès de l'expédition, 398. — Triomphe malgré le sénat, 399. — Abdique, 400.
Fyenus. Voyez *Fieus* (Thomas).

G

Gabius (Les). Longue guerre avec les Romains, XIII, 382.
Gabies (Ville de). Stratagème de Sertus Tarquin pour s'en emparer, XIII, 382.
Gabrias, VI, 98.
Gadatas. Plan concerté entre lui et Gobryas pour attaquer les Assyriens, VIII, 245. — Sa blessure, 249.
Gaddi (Taddeo). Voyez *Taddeo*.
Gadès. Expédition de Marcins et de Lélius contre des mercenaires cel- tibiens et contre Magon, XIX, 315 et suiv. — Prise par Magon, 318. — Elle se rend aux Romains, 329.
Gaëtan (Jacques), VI, 320.
Gaëtan (Robert), VI, 377.
Gail (M.). Il éclaircit la géographie d'Hérodote, VIII, 94. — Son édition de Xénophon, XI, 54.
Gaillarc. Ses notions sur l'art his- torique, VII, 114. — Son opinion sur les haraques, 458.
Galates (Les). Traditions sur eux et sur leur nom, XVII, 467 et 482 et suiv. — Leurs relations avec Mithri- date, 519. — Examen du mémoire de Pelloutier sur ce peuple, 520 et suiv. — Notions sur les Galates fournies par Strabon, 523. — Voyez aussi *Gaulois* (Les).
Galatie (La). Sens géographique de ce mot, XVII, 480. — Notions sur ce pays, ses habitants et ses villes, 481 et 482. — Elle devient une province de l'Empire, 520.
Galba, VI, 110. — Son portrait par Tacite, VII, 420.

Galérius, VI, 123.
Galien, médecin, VI, 118.
Galilée, II, 436. — Sa condam- nation, VI, 447.
Galles (Principauté de). Sa topo- graphie, II, 390.
Galleii, IV, 404.
Gallien, empereur romain, VI, 122.
Gallo-Grèce. Voyez *Galatie* (La).
Gallus, VI, 122.
Gamélion. Fêtes de ce mois grec, IV, 89.
Gamphasantes (Les). Nom que l'on suppose devoir s'appliquer à l'un des deux peuples garamantes, IX, 141.
Gandariens (Les), IX, 337.
Garamantes (Les deux peuples). On suppose que le nom de Gampha- santes doit s'appliquer à l'un des deux, IX, 141.
Garnier (Robert), VI, 423.
Gassendi, IV, 352; VI, 449. — Objections qu'il fait à Descartes, XX, 278. — Rival de Descartes; idée de ses travaux et de sa doctrine, 287. — Il fait revivre l'épicurisme, 288. — Est l'intermédiaire entre Locke et Bacon, 290. — Analyse de ses ou- vrages de philosophie et de physique, 293. — Comparé à Descartes, 294.
Gaston de Foix, VI, 322.
Gatisdénus, VI, 314.
Gaubil (Le P.). Son *Traité de chronologie chinoise*, IV, 409. — Son opinion sur les temps fabuleux des Chinois, V, 12. — Son système sur la chronologie des Chinois, 99. —

Son opinion sur les dates assignées au règne d'Yao en Chine, V, 106.

Gaudio. Son opinion sur Polybe et son ouvrage, XII, 81.

Gaule (La). Sa division d'après divers auteurs, XV, 63 et 64. — Sens géographique de ce mot, XVII, 480. — Sa division au temps de Jules César et depuis, 485. — Absence de littérature et de civilisation, 488. — Contingent de chaque canton à la bataille d'Alise, 496. — Température du climat et productions du sol, *ibid.* — Noms anciens conservés dans des villes ou provinces modernes, 497. — Noms dont il n'y a plus de vestiges dans les dénominations actuelles, 498.

Gaule chevelue. Sa population et son territoire, XVII, 495.

Gaule cisalpine. Notice géographique sur ce pays, XII, 113; XVII, 487. — Son origine, 504.

Gaule narbonnaise. Sa formation, XVII, 499.

Gaule transalpine, XVII, 487.

Gaulois (Les). Leurs mois lunaires, III, 178. — Antiquité antédiluvienne de leur Tentatés, V, 81. — Commencement de leur histoire, VI, 43; 153. — Exposé de leurs anciennes guerres avec les Romains, XII, 115. — Ils gagnent la bataille de Fésule, 116. — Perdent les batailles de Télamon et de l'Adda, *ibid.* — Abandonnent les rives du Pô, 117. — Traditions de Diodore sur eux, 476. — Ils prennent Rome, 572. — Campagnes de Camille contre eux, *ibid.* — Avis écéstes qui annoncent leur approche aux Romains, XV, 47. — Notions préliminaires sur eux; leurs origines et leurs incursions, 51. — Emigrations de Sigovèse et Bellovèse, 53. — Ils fondent Milan, 54. — Se portent sur Clusium, puis sur Rome, *ibid.* — Trois fils de Fabius Ambustus envoyés en députation près d'eux, 55. — Récit de l'expédition de Brennus par Diodore, 56 et suiv. — Leur histoire d'après César, Plutarque, Ammien Marcellin, etc., 63 et 64. — Date et synchronisme de l'émigration des fils d'Ambigal, Bellovèse et Sigovèse, 65. — L'ouvrage de Beclier recommandé pour l'étude de l'origine

et des mœurs de ce peuple, XV, 66. — Combat contre les Clusiniens, 67. — Ils demandent au sénat romain qu'on leur livre les trois députés qui avoient combattu contre eux pour les Clusiniens, 68. — Marchent sur Rome, et sont vainqueurs sur les bords de l'Allia, 68. — Leur armée en fourrageant s'approche d'Ardée, 74. — Camille tombe sur leur camp, 75. — Ils escaladent le Capitole, 78. — Repoussés par Manlius, *ibid.* — Armistice convenu avec les Romains, 79. — Défaite et extermination de leur armée, 81. — Diodore ne fait point intervenir Camille pour les expulser, 83. — Accusation contre l'un des Fabius d'avoir provoqué la guerre contre eux, 231. — Battus près d'Albe par le dictateur Camille, 314. — Remarques sur cette nouvelle défaite, 321. — Leur nouvelle apparition chez les Romains, 344. — Défaits par le dictateur Servilius Ahala, 346. — Le dictateur Sulpicius défend un engagement avec eux sans son ordre, 348. — Le signal du combat est donné, 353. — Leur déroute, *ibid.* — Vaincus par Pupilius Léna, 367 et suiv. — Leurs incursions du côté de l'embouchure du Tibre, 372. — Leur nouvelle défaite, 375. — Traité entre eux et les Romains, 457. — Ils proposent aux Étrusques une alliance contre les Romains, XVI, 155. — Désaccord entre Tite-Live et Polybe au sujet des guerres des Romains avec eux, 156. — Ils taillent en pièces une légion romaine commandée par Scipion, 187. — Terreur qu'ils inspirent aux Romains, *ibid.* — Récit de la bataille qui leur est livrée par les Romains, 188 et suiv. — Ils assiègent Arrétium, 429. — Vaincus en Étrurie par Curius Dentatus, 438. — Ils sont défaits près du lac Vadimon, et évacuent l'Étrurie, 440. — Un corps de quatre mille mercenaires au service d'Hannon est livré par lui et massacré, XVII, 52. — Ils tentent sans succès de livrer Éryx aux Romains, 184. — Chassés de la Sicile, 233. — Soumis par le consul Atilius Bulbus, 283. — Proposition faite par le tribun Flaminius d'adjuger aux citoyens

ce peuple, XV, 66. — Les Clusiniens, 67. — Ils sénat romain qu'on leur députés qui avaient tre eux pour les Clu- Marchent sur Rome, et rrs sur les bords de l'Alia, armée en fourrageant Ardée, 74. — Camille r camp, 75. — Ils es- pitole, 78. — Repoussés *ibid.* — Armistice con- Romains, 79. — Di- mination de leur armée, ore ne fait point inter- e pour les expulser, 85. n contre l'un des Fabius voqué la guerre contre — Battus près d'Albe par Camille, 314. — He- r cette nouvelle défaite, eur nouvelle appétion mains, 344. — Défaits par Servilius Ahala, 346. — Sulpicius défend un en- avec eux sans son ordre, gnal du combat est domi- r déroute, *ibid.* — Vain- pilius Léna, 367 et suiv. — incursions du côté de l'em- du Tibre, 372. — Leur éfaite, 375. — Traité en- les Romains, 457. — Ils aux Étrusques une alliance Romains, XVI, 155. — entre Tite-Live et Polibe guerres des Romains avec — Ils taillent en pie et romaine commandée par 87. — Terreur qu'ils in- Romains, *ibid.* — Héct le qui leur est livrée par 88 et suiv. — Ils assiègent 429. — Vaincus en r Curius Dentatus, 433. — faits près du lac Vadua, t l'Étrurie, 440. — En quatre mille mercenaires d'Hannon est livré par cré, XVII, 52. — Ils tentent de livrer Eryx aux Romains, chassés de la Sicile, 263. — ar le consul Atilius Bullus, proposition faite par le tri- us d'adjuger aux citoyens

pauvres de Rome les terres conqui- sur les Gaulois, XVII, 311. — Les Ro- mains détachent de la ligne gauloise les les Cénomans et les Vénètes, 364. — Dénombrement et itinéraire de leur armée, 366 et suiv. — Ils marchent sur Rome, 379 et 380. — Mettent en suite un prêteur romain, 381. — Forcés à la retraite par le consul Pa- pus, 382. — Bataille de Télamon, 383. — Savantes dispositions de leur armée, 384 et 385. — Défaite et extermination de quarante mille Gau- lois, 386. — Repoussés au delà du Pô, 388. — Bataille de l'Adda, 396. — La guerre se rallume entre eux et les Romains, 407. — Diversion qu'ils opèrent sur Clastidium, 408. — Leur déroute, 409. — Réflexions de Polybe sur leur guerre contre les Romains, 413 et suiv. — Notions sur l'origine, les destinées et les mœurs de cette nation, 422. — Événements mémora- bles relatifs à cette nation, 425 et suiv. — Ils marchent sur Rome, la prennent et font une retraite, 434. — Leurs expéditions militaires et leurs hosti- lités en Italie, 435 et 436. — Leur catastrophe sous les murs de Delphes, 439. — Nouvelles guerres avec les Romains, 442 et suiv. — Précis de leurs annales jusqu'à l'ère vulgaire, 444 et suiv. — Part qu'ils prirent aux campagnes d'Annibal, 445. — Enva- his par les Cimbres et les Teutons, 450. — Expédition de Jules César contre les Gaulois, 452 et suiv. — S'ils étaient indigènes, sans fondateurs ni ancêtres, 462. — Leurs origines sui- vant Joseph, 463. — Système de Pezron sur leurs origines et leurs transmigrations, *ibid.* et suiv. — Ce qu'on sait de précis sur eux, 484. — Absence de littérature et de civilisa- tion chez ce peuple, 488. — Leurs transmigrations en Espagne, en An- gleterre et en Allemagne, 507. — Ils servent comme mercenaires dans les armées d'Orient, 518. — Ce qu'on sait de plus probable sur les affinités de ceux d'Europe et de ceux d'Asie, 524 et suiv. — Leurs usages, leurs cos- tumes et leurs armes d'après Diodore, 528. — Notions sur eux fournies par Tite-Live, 522. — Autorité attribuée

aux femmes, XVII, 550. — Leur ré- gime politique, leurs lois civiles et pé- nales, 558. — Leurs arts et leurs mo- numents, *ibid.* — Ils envoient des députés offrir leurs services à Annibal, XVIII, 65. — Démarches des ambas- sadeurs romains auprès des peuplades gauloises, 85. — Défection et attentat des Gaulois qui servaient dans l'armée romaine, 156. — Voyez aussi *Celles, Galates, Druides.*

Gaulois-Boïens (Les). Ils font éprouver un échec au consul Falto, XVII, 262.

Gaulois cisalpins (Les). Leurs dis- tensions facilitent leur défaite et leur soumission, XVII, 284. — Ils se sou- mettent complètement, 412. — Cn. Cornélius Scipion reste chez eux comme proconsul, 419. — Leurs mouvements comprimés par les consuls Véturius Philo et Lutatius Catu- lus, XVIII, 14. — Leurs révoltes et leurs combats, 87. — Annibal traite avec eux, et se les attache, 156. — Leurs mécontentements contre Annibal, 176. — Ils détruisent une armée romaine dans la forêt de Litana, 383. — Les Romains ajournent leur ven- geance, 386.

Gaupp. Son calendrier astronomi- que, IV, 378.

Gautier Burley. Voyez *Burley.*

Gautier de Coisy, VI, 302.

Gaza. Victoire remportée par Plo- lémée Soter, XII, 717.

Gaza (Théodore), IV, 328; VI, 363.

Gazettes publiques ou feuilles périodiques, I, 162. — Divers pays où elles ont été en usage, 263 et suiv. — Matériaux qu'elles fournissent, 268. — Quelle est leur autorité, 269; VII, 187.

Gébelin (Court de). Voyez *Court.* *Gebhard.* Son travail sur Tite-Live, XIII, 158.

Gégauis (Le consul). Il rentre à Rome en triomphe avec Cluilius en- chaîné, XIV, 503.

Geinos. Il réfute Plutarque, qui accuse Hérodote de partialité, VIII, 78. — Défend Hérodote contre Plu- tarque au sujet de l'établissement du culte divin en Grèce, 80. — Déve-

lope le système moral d'Hérodote, VIII, 81. — Expose la méthode et le plan d'Hérodote en le comparant à Homère, 84.

Géla en Sicile. Notions sur cette ville, IX, 537. — Congrès qui s'y tient, dans lequel Hermocrate conseille une ligue contre les Athéniens, X, 181.

Célénius. Il revoit Tite-Live, XIII, 158.

Gallus (Cn.), XIII, 44.

Gélon, roi de Syracuse. Il offre du secours aux Grecs; origine de son pouvoir, IX, 365. — Il fait observer par Cadmus les mouvements de la guerre entre les Grecs et les Perses, 367. — Sa victoire sur une armée composée de différents peuples et commandée par le Carthaginois Amilear, 368. — Il a pour successeur son frère Hiéron, XII, 515.

Gélon (Les). Leurs mœurs, IX, 102.

Gemelli Carreri. Voyez *Carreri*.

Geminus. Il a donné, dans ses *Éléments d'Astronomie*, des notes sur les phénomènes atmosphériques, IV, 8; VI, 98.

Gémiste Pléthon. Voyez *Pléthon*.

Gémonis (Les) à Rome. Ce que c'était, XVII, 286.

Généalogies (Les). Celles des anciens héros, I, 127. — Réflexions sur l'incertitude des renseignements généalogiques, IV, 224. — Chez les anciens peuples, IX, 553.

Génébrard, IV, 345.

Général d'armée (Le). Connaissances qui lui sont nécessaires, XII, 232.

Généralités (Les). Comment le goût s'en répandit dans les écoles philosophiques, XX, 180.

Gènes. Au treizième siècle, VI, 276. — Au quatorzième siècle, 331. — Au seizième siècle, 390 et 400. — Au dix-septième siècle, 435.

Genèse (La). La chronologie de ses dix premiers chapitres n'est pas la même dans le texte hébraïque, dans le texte samaritain et dans la version des Septante, V, 46. — Evénement du dixième chapitre, 113. — Origine qu'il assigne aux Assyriens ou Babyloniens, 135.

Génésius (Jos. ph), VI, 207.

Gengis-Khan. Ses conquêtes, VI, 275.

Genséric, VI, 141.

Gentiles. Explication de ce mot latin, XIV, 306.

Génucius (Le tribun). Il propose de nouveau la loi agraire, XIV, 186. — Sa mort, 187.

Géographie (La), II, 293 et suiv. — Sa définition et sa division, 294. — Mathématique, 295. — Physique, *ibid.* — Historique, 296. — Expéditions lointaines, 299. — Connaissances des Grecs dans cette science, 300. — D'Hérodote, 306. — Usage des cartes géographiques, 309. — Appréciation des connaissances géographiques des anciens, 349. — Résumé de l'ancienne géographie, 363. — Son état au commencement du sixième siècle, 365. — Cartes géographiques 367 et 405. — Évaluation du degré terrestre, 369. — Erreurs des hommes lettrés en géographie, 380. — Connaissances géographiques des Arabes, 397. — Divers traités sur cette science, 434 et 447. — Ses progrès au seizième, au dix-septième et au dix-huitième siècle, 440. — Institutions de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Sciences favorables à ses progrès, 450. — Ses progrès depuis Homère jusqu'en 1700, 456. — Résumé de l'étude de cette science, 509. — Réflexions sur cette étude, 512. — Plans pour les commencements de cette étude, 513. — Son application à l'instruction du second ordre, 515. — Son application à l'instruction du troisième ordre, 516. — Transition de l'étude de la géographie à celle de la chronologie, 521. — Imperfection des connaissances géographiques, V, 341. — Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 292. — Au quatorzième siècle, 310. — Ses progrès au quinzième siècle, 381. — Ouvrages relatifs à la géographie, VII, 211. — Son étude doit initier à la lecture des livres d'histoire, VIII, 8. — Notions géographiques que fournit la marche de Xerxès, IX, 351. — Concordance entre les noms anciens et modernes, 195.

Gé
420.
XI,
Ge
Ge
celle.
Ge
XX,
Gei
Gé
Ger
Perses
Ger
lucien
de Wo
Descrip
VII, 5
gues,
Gerr
Gers
Génu
XII, 17
Géau
Rome et
Marche
Géta,
Gètes
Goths, I
IX, 95.
peuple,
Ghour
VI, 241.
Giamb
Giann
Gibelin
parti au
Gibert
juste à l
IV, 202;
Gilbert
183.
Gilgan
Gilles
Gillies
d'Antalcid
Gillus,
les quinze
gnons de
Gindan
Giotta,
Giovann
Ginaldi
192.
Girard

Géométrie (La). Ses progrès, II, 420. — Ce que Socrate en pensait, XI, 99.

Georges (Le moine), VI, 207.

Georges le Syncelle. Voyez *Syn-celle*.

Georges de Trébizonde, VI, 363; XX, 215.

Gerardo (M. de), XX, 384.

Gérard Mercator, IV, 333.

Gerbert. Voyez *Silvestre II*.

Gergithes (Les). Expédition des Perses contre eux, IX, 224.

Germain (Les). Antiquité antédiluviennne de Tuisson, de Mannus et de Wodan, V, 81; VI, 151. — Description de ce peuple par Tacite, VII, 528. — Tableau de leurs langues, XVII, 479.

Gerrilus (Le fleuve), IX, 64.

Gerson, VI, 355; XX, 220.

Gérumium. Evacué par Annibal, XII, 173.

Géates (Les). Ils se liguent contre Rome et se fortifient, XVII, 360. — Marchent sur Rome, 379 et 380.

Geta, VI, 121.

Gètes (Les). Ils sont différents des Goths, II, 357. — Soumis par Darius, IX, 95. — Mœurs religieuses de ce peuple, 95; 163.

Glouvides (Les). Leur dynastie, VI, 241.

Giambullari, IV, 332.

Giannone, VI, 487.

Gibelins (Les), VI, 255. — Leur parti au quatorzième siècle, 334.

Gibert (Balthasar). Sa sévérité injuste à l'égard de Diodore de Sicile, IV, 202; 390.

Gilbert de la Porée, VI, 259; XX, 183.

Gilgammes (Les), IX, 140.

Gilles (Nicole), VI, 379.

Gillies. Son appréciation du traité d'Antalcidas, XI, 338.

Gillus, banni de Tarente. Il rachète les quinze seigneurs perses compagnons de Démocède, IX, 29.

Giudanes (Les), IX, 142.

Glotto, VI, 328.

Giovano Pontano. Voyez *Pontano*.

Gibaldi (Lililo), IV, 331; XX, 212.

Girard, VI, 486.

Giraud Riquier. Voyez *Riquier*.

Giusto degli Conti. Voyez *Conti*.

Gladiateurs (Les). Combats à Carthagène, auxquels prennent part des Espagnols et des princes rivaux, XIX, 314.

Gladiateurs romains. Dépenses pour leurs combats, XVI, 267. — Leurs premiers combats, XVII, 10.

Glaucos. Il aspire à gouverner la république suivant un passage extrait d'un ouvrage de Xénophon, XI, 92. — Ce passage imité en vers par Andricux, 95.

Glaucus. Son parjure, IX, 270.

Globe (Le). Voyage autour du globe II, 505. — Son ancienneté, VI, 3.

— Variantes des livres saints sur cette ancienneté, 4.

Gloire (La). Véritable, II, 122.

Glycas (Michel), IV, 327; VI, 354.

Glycérius, VI, 139.

Glycia (Claudius). Nommé dictateur, XVII, 153. — Sa mort ignominieuse: il est traîné aux gémonies, 285.

Gnomons (Les), III, 53. — Introduits à Rome, 55.

Gnostiques (Les), VI, 120; XX, 156 et suiv. — Leur doctrine fondée par Bardésane, 158. — Leur doctrine se développe à Alexandrie, 159. — Livre de Plotin contre eux, *ibid.* — Affinité de leurs doctrines et de l'éclectisme alexandrin, 160.

Gobelin Persona, IV, 328.

Gobryas (L'Assyrien). Son histoire, VIII, 232. — Plan concerté entre lui et Gadatas pour attaquer les Assyriens, 245.

Godefroy (Denis et Jacques). Comment ils ont distribué les fragments de la loi des Douze Tables, XIV, 296, 316 et 317.

Godefroy de Viterbe, IV, 322.

Goguet. Son opinion sur la semaine, III, 65. — Son opinion sur la longueur de l'année tropique avant le déluge, 202.

Gohorry (Jacques). Sa traduction de *The-Live*, XIII, 146.

Gordien le Jeune, VI, 122.

Gordien le Vieux, VI, 122.

Gordon. Sa géographie, II, 465.

Gorgias, V, 453.

Gorgias (Le rhéteur.) Envoyé en ambassade à Athènes, XII, 538.

Gorgones (Les). D'après Diodore de Sicile, IX, 105.

Gori, IV, 397.

Gorséus, XX, 247.

Goths (Les). Différents des Gètes, II, 357; VI, 149. — Divisés en Ostrogoths et Visigoths, 150.

Gouvernement mixte, XV, 106 et suiv.

Gouvernement représentatif, XV, 106 et suiv. — Les députés sont les représentants du peuple, 114. — Des autres genres de représentations, 115 et suiv. — L'élection ne suffit pas pour imprimer ce caractère de représentation, 118.

Gouvernements (Les). Leur influence, II, 53. — Leur classification, 230. — Définition du mot *gouvernement*, 233. — Despotiques, 235. — Monarchiques, 238. — Aristocratiques, 244. — Démocratiques, 245. — Définition proposée par M. de Tracy, 249. — Nationaux ou de droit commun, 249 et 268. — Spéciaux ou d'exception, 250.

Gozze (Ile de), XII, 473.

Grace (De), IV, 369.

Gracchus (Caius). Élu trib. m. malgré les patriciens, XVI, 327. — Sa mort, 328.

Gracchus (Tibérius), le tribun. Réforme qu'il tente sur le tribnat, XVI, 323. — Assassiné lui et ses partisans, 325.

Gracchus (Tibérius Sempronius). Il gagne une grande bataille sur les Boiens, les Falisques et les Liguriens coalisés, XVII, 243. — S'empare de la Sardaigne, 262.

Gracchus (Titus Sempronius). Il envoie aux habitants de Casilinum des tonneaux de blé, XVIII, 370 et 377. — Se rend à Rome pour s'entendre sur les affaires de la république, 382. — Élu consul, *ibid.* — Bon accord et discipline qu'il entretient dans son armée, 411. — Il surprend le camp des Campaniens, s'en empare et regagne Capoue en diligence, 412. — Élu consul, 515. — Accusé qu'il obtient en Lucanie, 516. — Rappelé quand il faisait la guerre en Lucanie, XIX,

72. — Il est assassiné au moment de partir, 74. — Funérailles dont l'honneur Annibal, *ibid.* — Versions diverses sur sa mort, *ibid.*

Graecques (Les), VI, 96; XIV, 577. — Attributions judiciaires qu'ils donnaient aux chevaliers, 397. — Jugements portés sur eux, XVI, 329.

Grain (Les). Voyez *Blé*.

Grammaire (La). Règles du langage appelées ainsi, VII, 276. — Éclaircissements sur différents points, 582.

Grammairien (Les). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 291. — Au quatorzième siècle, 317.

Grande année (La), III, 232. — Celle des anciens, 245. — Valeurs diverses attachées à cette expression, 246. — Idée de renouvellement ou période de restitution, 248. — Elle n'était pas la révolution des solstices ou des équinoxes dans les signes du zodiaque, 249. — Petites périodes improprement appelées de son nom, 250. — Celle qui n'exécède pas cent ans et qui n'en atteint pas quinze mille, 251. — Traits divers sur les prétendus rapports de la vie du Phénix avec la grande année, 252. — Discussion de quelques textes anciens sur sa mesure, 255. — Les traditions qui la concernent avaient cinq objets principaux, 261: 1^o déluges et embrasements périodiques, *ibid.*; 2^o degrés de force ou d'affaiblissement par lesquels devait passer la nature, 267; 3^o uniformité ou diversité des grandes années, *ibid.*; 4^o nombre des grandes années, 263; 5^o vie du Phénix, 264. — Mémoire de Larche sur la vie du Phénix et la grande année, *ibid.* — Propriété du nom de

de trente-six mille donné par Platon, 267. — Enormité des nombres qui rempliraient les conditions de la grande année, 270. — Quel sens était attaché à l'expression *megnus annus*, XIII, 507. — D'où les Romains tenaient cette idée, 510. — La vie du Phénix regardée comme mesure, 511. — Celle des années plus naturellement rapportée de la révolution équinoxiale, 513.

Grande-Bretagne (Iles de la), XII, 475.

massiné au moment de
 généralités dont l'ho-
ibid. — Versions di-
 port, *ibid.*
 (Les), VI, 96; XIV,
 notions judiciaires qu'ils
 chevaliers, 397. —
 tés sur eux, XVI, 329.
). Voyez *Blé*.
 (La). Règles du langage
 VII, 276. — Éclair-
 différents points, 582.
 en (Les). Au treizième
 vulgaire, VI, 291. —
 me siècle, 317.
 année (La), III, 232. —
 anciens, 245. — Valeurs
 chées à cette expression,
 de renouvellement ou
 restitution, 248. — Elle
 la révolution des solstices
 noxes dans les signes du
 49. — Petites périodes
 ut appelées de son nom,
 le qui n'exécède pas cent
 n'en atteint pas quinze
 — Traités divers sur les
 apports de la vie du Phé-
 grande année, 252. —
 de quelques textes anciens
 pe, 255. — Les traditions
 erment avaient cinq objets
 261 : 1^o déluges et embra-
 sidiques, *ibid.*; 2^o degrés
 d'affaiblissement par les
 t passer la nature, 261;
 ité ou diversité des gran-
 s, *ibid.*; 4^o nombre de Phé-
 nees, 263; 5^o vie du Phé-
 — Mémoire de Larche
 u Phénix et la grande an-
 — Propriété du nom.
 six mille donné par Phé-
 7. — Enormité des nom-
 emplirait les conditions
 nde année, 270. — Quel
 attaché à l'expression *mo-*
 us, XIII, 507. — D'où le
 enaient cette idée, 510. —
 Phénix regardée comme
 511. — Ceite des an-
 rellement rapproché de
 quinoxial, 513.
 .Bretagne (Iles de la

Grande Grèce (La). Annibal s'en
 compare, XII, 178.
 Grandes Annales des Romains,
 XII, 40.
 Grands hommes (Les). Leur apo-
 throse, XIII, 492.
 Grands jeux. Voyez *Jeux romains*.
 Granique (Le). Victoire d'Alexan-
 dre près de ce fleuve, XII, 624.
 Gratien, VI, 132.
 Gravina, VI, 475.
 Grèce (La). Traditions qui la con-
 concernent, I, 119. — Anciennes in-
 scriptions grecques, 208. — Distinc-
 tion de deux ordres d'époques pour
 les héros et les princes des premiers
 temps de la Grèce, V, 72. — Temps
 mythologiques en Grèce, 150. — Tra-
 ditions sur ces temps recueillies par
 les écrivains grecs, 152. — Varia-
 tions sur ces traditions, 155. — Épo-
 ques fournies par les onze premiers
 articles des Marbres de Paros, 156.
 — Travail sur les généalogies des
 premiers princes de la Grèce, 159.
 — Méthodes pour expliquer l'an-
 cienne histoire grecque, 162. — Pre-
 mières colonies grecques, 164. —
 Cultes en ce pays, 167, 168, et VIII,
 80. — Ses anciens peuples, 169, VIII,
 113; IX, 526, et X, 76 et suiv. — Sa
 population, V, 172. — Chronologie
 fournie par les Marbres de Paros,
 179. — Époques tirées par Pétau des
 anciens auteurs, 264 et suiv. — Sa
 chronologie, 282 et 516. — Princi-
 paux événements qui ont eu lieu en
 Grèce entre les années 884 et 776
 avant J. C., 325. — De 776 à 484
 avant J. C., 389 et suiv. — Éta-
 blissement des colonies grecques,
 397. — Age historique de 484 à
 333 avant J. C., 442 et suiv. — Chro-
 nologie entre les années 2348 et 1500
 avant J. C., VI, 8. — De l'an 884 à
 l'an 776 avant J. C., 21. — Au huiti-
 ème siècle avant J. C., 23. — Au septi-
 ème siècle avant J. C., 26. — Au
 sixième siècle avant J. C., 43 et suiv.
 — Ses années au cinquième siècle
 avant J. C., 52. — Ses années au qua-
 trième siècle avant J. C., 61 et suiv. —
 Au troisième siècle avant J. C., 79. —
 Événements politiques en ce pays au
 deuxième siècle avant J. C., 87. —

Au neuvième siècle de l'ère vulgaire,
 VI, 197. — Au dixième siècle de l'ère
 vulgaire, 202. — Projet d'y transférer
 les Ioniens, IX, 504. — En quoi con-
 sistait son histoire, 524. — En quoi
 consistaient les pays compris sous le
 nom de Grèce, 525. — Origines de ses
 différents peuples, 526. — Son his-
 toire du seizième au dixième siècle
 avant l'ère vulgaire, 528. — Diffi-
 culté au sujet de son histoire anté-
 rieurément à Homère, 529. — Pou-
 voirs établis par les constitutions de
 ses républiques, 560. — Tableau de
 ce pays pendant la période comprise
 entre les années 479 et 431 avant
 J. C., X, 71. — On ne possède que
 des notions faibles et confuses sur l'his-
 toire des premiers temps de ce pays,
 72. — Notions sur les peuples de la
 Grèce jusqu'à la prise de Troie, 76.
 — Notions sur plusieurs peuples de
 ce pays depuis la prise de Troie, 77.
 — Son état en l'an 411 avant J. C.,
 XI, 1. — Ses annales suivant Xé-
 nophon pendant les quarante-et-une
 années qui ont suivi la guerre du Pé-
 loponèse, 111. — Traités de Xéno-
 phon qui se rattachent à son his-
 toire, 113. — Xénophon est l'uni-
 que historien de la partie d'annales
 comprise entre les années 386 et
 382 avant J. C., 344. — Utilité d'un
 système fédéral en Grèce, 400. —
 Événements qui y sont survenus en-
 tre les récits de Xénophon et ceux
 de Polybe, XII, 27 et suiv. —
 Après le partage des conquêtes d'A-
 lexandre, 36. — Ce qui s'y passait
 lors de la bataille de Cannes, 181. —
 Proclamation de la liberté et pacifi-
 cation de ce pays aux jeux isthmiques,
 259. — Tableau de cette contrée à
 l'époque d'une guerre entre Antiochus
 et les Romains, 261 et 265. — Elle se
 partage entre Antigone et Cassandre,
 716. — Énumération de toutes les
 sources de son histoire, 798. — Si-
 tuation des affaires en l'an 205 avant
 J. C., XIX, 371.

Grecs (Les). Leurs connaissances
 sur les nations étrangères, I, 109, —
 Leurs voyages, 110. — Leur histoire
 par Xénophon, 286, et XI, 114. —
 Leurs connaissances géographiques,

II, 300. — Ils connaissent les calendriers solaires au sixième siècle avant l'ère vulgaire, III, 54. — N'ont pas employé la semaine, 67. — Leurs décades, 87. — Leur zodiaque, 111. — Leurs mois, 146. — Leurs différents cycles, 290 et suiv. — Leurs annales quelquefois altérées par Diodore, IV, 206. — Leur langue, V, 171, et VIII, 118. — Leur littérature au second siècle avant J. C., VI, 86. — Souvenirs de leur gloire, 98. — Sommaire de ce qu'Hérodote en dira, VIII, 99. — Parallèle entre leurs coutumes et celles des Indiens, 536. — Examen de leurs annales jusqu'à la guerre persique, 553. — Leurs villes continentales et maritimes se soumettent à Darius, IX, 247. — Égine veut s'allier aux Perses, *ibid.* — Leurs îles fournissent des soldats aux Perses 276. — Mardonius conseille à Xerxès de la bataille de Platée, 492. — Une partie de leurs peuples se soumet à Xerxès, 351. — Ils ne sont pas secourus par les Argiens, 363. — Secours que leur offre Gélon, roi de Syracuse, 365. — Mouvements de leur guerre avec les Perses observés par Cadmus, 367. — Ils demandent du secours aux Corcyréens et aux Crétois, 368. — Abandonnent le projet de défendre la Thessalie, 369. — Combattent contre les Perses près de l'île de Sciathos, 371. — Énumération de leurs vaisseaux, 395. — Combat naval autour de l'île d'Enhée, *ibid.* — Leur flotte quitte l'Artémisium, 399. — Leur flotte se rend à Salamine, 402. — Les Naxiens se réunissent à leur flotte, 404. — Aristide revient vers eux, 411. — Ils offrent aux dieux les prémices du butin pris sur les Perses et sur les insulaires, 432. — Leur flotte commandée par Léotychide, l'un des deux rois de Sparte, 435. — Themistocle s'oppose à ce que les villes qui n'ont pas concouru à la défense de la Grèce soient exclues du corps hellénique, 450. — Leur serment, 460. — Ils transportent leur camp aux environs de Platée, 462. — Complet tramé parmi eux en faveur de Xerxès, 465. — Dénombrement de leurs troupes, 466. — Ordres de

bataille de leur armée, IX, 467. — Leur armée reste en présence de celle des Perses sans combattre, 472. — Alexandre, roi de Macédoine, leur confie les desseins de Mardonius, 473. — Leur armée change deux fois de position, 474. — Ils prennent la résolution d'aller camper sur un terrain appelé l'île près de Platée, 476. — Désertion de quelques corps de leur armée, 477. — Troisième position de leur armée, 478. — Ceux qui sont enrôlés dans l'armée de Xerxès vaincus par Aristide, 486. — Retour vers leur armée de divers corps péloponnésiens, 487. — Nouveau combat entre eux et les Perses, 488. — Nombre des morts dans leur armée, 489. — Ceux qui se sont illustrés à la bataille de Platée, 490. — Les Mantiniens, les Éléens et les Éginiètes reviennent vers eux après la bataille de Platée, 492. — Tombeaux érigés à la mémoire des guerriers morts à Platée, 496. — Prééminence entre les guerriers qui ont combattu à Platée, *ibid.* — Cérémonie annuelle en l'honneur des guerriers morts à Platée, 497. — Trahis par les Thébains, qui en sont punis, 498. — Les Samiens se mettent dans leur parti, 499. — Succès promis par le dieu Déiphonius, 500. — Leur flotte fait voile vers Mycale, 501. — Leur alliance avec les Samiens, 504. — Leur flotte fait voile vers l'Hellespont, *ibid.* — Leur flotte s'arrête à Abydos, 507. — Nom d'Hellènes qui leur est donné, et notions sur eux jusqu'au siège de Troie, X, 76. — Démêlés entre leurs villes jusqu'à l'affaire de Potidée, 90. — Leurs cités et leurs îles se partagent entre Athènes et Lacédémone, 107. — Observations sur les factions qui déchiraient leur pays, 147. — Leur expédition en Carie, XI, 303. — Intrigues des Perses contre les Lacédémoniens, 309. — La guerre éclate dans leur pays, 319. — Ratification du traité d'Antalcidas, 338. — Paix générale négociée entre Athènes et Lacédémone, 356 et suiv. — Association des villes qui jureraient d'être fidèles au traité envoyé par le roi de Perse, 366. — Affligés par l'o-

armée, IX, 467. — Leur présence de celle des combattre, 472. — Roi de Macédoine, leur ennemi de Mardonius, vaincue change deux fois de camp. — Ils prennent la résolution de camper sur un terrain près de Platée, 476. — Quelques corps de leur armée. — Troisième position de Platée, 478. — Ceux qui sont dans l'armée de Xerxès vaincus, 486. — Retour vers de divers corps péloponnésiens. — Nouveau combat et les Perses, 488. — Les morts dans leur armée, ceux qui se sont illustrés à Platée, 490. — Les Grecs, les Éléens et les Éginiètes vers eux après la bataille de Platée, 492. — Tombeaux élevés pour des guerriers morts à Platée, 496. — Prééminence entre ceux qui ont combattu à Platée. — Cérémonie annuelle en l'honneur des guerriers morts à Platée, 498. — Les Samiens dans leur patrie, 499. — Xerxès parle de M. Déiphobus, leur flotte fait voile vers Mytilène, 504. — Leur alliance avec les Athéniens, 507. — Non seulement leur est donné, et sur eux jusqu'au siège de Mitylène, 507. — Démêlés entre leurs villes et leurs îles se paraient Athènes et Lacédémone. Observations sur les factions qui se disputent leur pays, 147. — Édition de Xerxès, XI, 303. — Des Perses contre les Lacédémoniens, 309. — La guerre éclate entre eux, 319. — Ratiocination de Xerxès, 338. — Paix négociée entre Athènes et Lacédémone, 356 et suiv. — Assiégées les villes qui juraient d'être libres, 366. — Affligés par les

démagogues, l'influence de la Perse et l'ambition de Lacédémone, XI, 372. — Lacédémone négocie à Athènes un traité général d'alliance, 375. — Passions politiques qui les agitaient, 403. — Leur arrivée à Tarse en Cilicie, 429. — Harangue que Cyrus le Jeune leur adresse, 435. — Bataille de Cunaxa, 437 et suiv. — Leur camp pillé par Artaxerce Mnémon, dont ils mettent ensuite l'armée en fuite, 447. — Ils apprennent la mort de Cyrus le Jeune le lendemain de la bataille, 451. — Sommés de se rendre, ils font une noble réponse, 452. — Rejoignent Ariée, 453. — Les Perses s'engagent à s'entre-aider loyalement, 454. — Résolution et plan de la retraite, *ibid.* — La retraite des Dix mille est l'objet d'une conférence entre Cléarque, Ariaxerce et Tissapherne, 456. — Promesse d'Artaxerce et de Tissapherne de les reconduire dans leur patrie, 457. — Ils opèrent leur retraite, *ibid.* — Traversent le Tigre, 458. — Traversent les déserts de la Médie, 459. — Assassinat de leurs généraux, 460. — Ce qu'ils auraient dû faire, 473; XII, 118. — Services que leur rendent Philopœmen et Lycortas, 264. — Leur gouvernement d'après Hérodote, Thucydide, Xénophon et Polybe, 292. — Leur littérature et leur politique, 314. — Leurs traditions sur Bacchus, 457. — Leurs guerres intestines, 519. — Guerre lamiaque, 676. — Polysperchon perd son crédit auprès d'eux, 693. — Apparition de corsaires grecs à l'embouchure du Tibre, XV, 372 et suiv. — Politique des Romains pour les soumettre, XVII, 219. — Conduite de la reine d'Illyrie Tentac envers eux, 324 et suiv. — Leur philosophie, XX, 45. — Leurs neuf écoles philosophiques, 71 et suiv. — Les neuf écoles réduites à deux, le platonisme et l'aristotélisme, 90. — État présent ces neuf écoles se sont maintenues et modifiées, 91. — Leurs philosophes, après 1453, se réfugièrent en Italie, 215. Voyez aussi Dix mille (Les). *Annales Grecques, Calendrier des Grecs et*

Greffiers (Les). Dans l'Attique, XI, 221.

Grégoire II. Sa politique, VI, 179.

Grégoire III. Sa politique, VI, 180.

Grégoire IV. VI, 199.

Grégoire V. VI, 218.

Grégoire IX. VI, 268.

Grégoire XIII (Le pape), VI, 419. — Sa réforme du calendrier, voyez *Calendrier Grégorien*.

Grégoire XIV (Le pape), VI, 419.

Grégoire le Grand, VI, 158. — A-t-il fait brûler les exemplaires de Tite-Live qu'il a pu trouver? XIII, 114 et 133.

Grégoire de Nazianze, VI, 136.

Grégoire de Nysse, VI, 136.

Grégoire de Rimini, VI, 313.

Grégoire de Tours. L'époque de la mort de saint Martin lui tient lieu d'ère, III, 500; VI, 158.

Grégoras (Nicéphore), VI, 315.

Gréllius (Joachim). Son travail sur la chronologie de Tite-Live, XIII, 156.

Grenet. Son atlas, II, 473.

Gresset, VI, 491.

Gringore (Pierre), VI, 395.

Grimus, roi de Théra. La pythie lui ordonne d'aller bâtir une ville en Libye, IX, 130.

Gronovius. Son édition d'Hérodote, VIII, 72. — Il commente Tite-Live, XIII, 158.

Grasley. Ses voyages, II, 485.

Gruter. Son travail sur Tite-Live, XIII, 158.

Gryphiander. Ses travaux sur la mesure de la Grande année, XIII, 511.

Gryphons (Les), IX, 49.

Guarin de Véronne, VI, 357.

Guarini, VI, 437.

Guazzo (Marco), IV, 332.

Guelfes (Les), VI, 255. — Leur parti au quatorzième siècle, 233.

Guëricke (Otto de). Voyez *Otto*.

Guérin. Sa traduction de Tite-Live, XIII, 147.

Guerre (La). Belles réflexions de Polybe sur ses cruautés, XII, 200.

Guerre civile. Point d'action de grâce ni de triomphe à Rome pour une victoire dans une telle guerre, XIV, 481.

Guerre lamiaque. Elle éclate contre Antipater, XII, 676.

Guerre marsique, XII, 762.

Guerre sacrée, VI, 64. — Commencée et soutenue par Philomèle, XII, 600. — Continué et prolongée par Onomarque, 604.

Guerre de sept ans, VI, 492.

Guerre sociale, VI, 64; XII, 182 et suiv. — Incidents divers de cette guerre, 187. — Continué entre les Étoliens et Philippe, 192 et suiv.

Guerre samnitique. Voyez *Samnites*

(107).
Guerres (Les). Magistrats à créer avec mission de les prévenir, XI, 187. Voyez aussi *Services militaires, Expéditions militaires.*

Guerres puniques (Les). Commencement de la première, XVII, 11 et suiv. — Réflexions sur leur conséquence, 18 et suiv. — Idée générale de la première d'après l'historien Florus, 30 et suiv. — Fin de la première et réflexions sur cette guerre, 216 et suiv. — Causes de la seconde, XII, 127 et suiv.; XVIII, 77 et suiv., et 97. — Résumé des principaux événements de la seconde, XIX, 493. — Comment ce sujet a été étudié et disposé par Polybe, XVIII, 72 et suiv.

Gucendeville, IV, 377.

Gui sacré. Sa cérémonie, XVII, 343.

Gui d'Arezzo, VI, 228.

Gui de Chauliac, VI, 314.

Guichardin, VI, 396.

Guignes (De), IV, 391. — Son opinion sur les dates assignées au règne d'Yao en Chine, V, 109. — Combattu par de Paw, 111.

Guillaume, empereur d'Allemagne, VI, 279.

Guillaume le Breton, VI, 293.

Guillaume le Conquérant, VI, 236.

Guillaume de Lorris, VI, 302.

Guillaume de Nangis, IV, 326; VI, 294.

Guillaume d'Ocham, VI, 312; XX, 213.

Guillaume d'Orange, VI, 461.

Guillaume de Poitiers, VI, 228.

Guillaume le Roux, VI, 236.

Guilleville, VI, 322.

Guisecharlt. Ses observations sur la cause de la victoire du Tésin remportée par Annibal, XII, 162.

Gun-Biorn. Sa géographie, II, 371.

Guthrie. Sa géographie, II, 465.

Gygès. Il assassine Candane, et usurpe le trône de Lydie, VIII, 108.

Gylippe, général lacédémonien, II, reste à Tarente, X, 259. — Descend en Sicile pour secourir Syracuse, 263.

— Cherche à lever des troupes en Sirie, 272. — Repoussé sur terre par les Athéniens, 275. — Sa harangue aux Syracusains, 278. — Il demande la mort des généraux athéniens prisonniers en Sicile, XII, 547.

Gymnias. Arrivée des Dix mille en cet endroit, XI, 492.

Gyzants (Les), IX, 147.

H

Habitudes (Les). Leur influence, II, 66.

Hagen (Van der), IV, 384.

Haguelon, IV, 331.

Haiton. Son histoire des pays orientaux, II, 386.

Haliarte (Ville d'). Lysandre est tué près de cette ville, XI, 311.

Halma. Son opinion sur les mois macédoniens, III, 158. — Il discute sur l'âge des zodiaques, IV, 418.

Hannon. Son périple, II, 301.

Hannon, général carthaginois. Vaincu par les Romains, XII, 94. — Il

remporte sur les mercenaires révoltés une victoire décisive, 110. — Promet à ses troupes mercenaires le pillage d'Entella, XVII, 51. — Fait massacrer un corps de Gaulois mercenaires, 52. — Sa mort et ses funérailles, 74.

Hannon, chef de la faction barcine. Il appuie la réclamation des Romains, qui demandent qu'on leur livre Annibal, XVIII, 49. — Sa réponse à Himilcon au sujet de la guerre avec les Romains, 348 et suiv. — Réflexions sur son discours, 352.

De), IV, 391. — Son
les dates assignées au
en Chine, V, 109. —
r de Paw, 111.
e, empereur d'Allemagne,
e le Breton, VI, 293.
e le Conquérant, VI, 236.
e de Lorris, VI, 302.
e de Naugis, IV, 326; VI,
e d'Ocham, VI, 312; XX,
e d'Orange, VI, 461.
e de Poitiers, VI, 223.
e le Roux, VI, 236.
e, VI, 322.
dt. Ses observations sur la
victoire du Tésin rempor-
nibal, XII, 162.
rn. Sa géographie, II, 371.
Sa géographie, II, 465.
Il assassine Candaule, et
trône de Lydie, VIII, 108.
, général lacédémonien, II
ente, X, 259. — Descend
secourir Syracuse, 263. —
lever des troupes en Sicile,
reponssé sur terre par les
, 275. — Sa harangue aux
, 278. — Il demande la mort
ix Grecs prisonniers en
II, 54.
s. Arrivée des Dix mille en
II, XI, 492.
es (Les), IX, 147.
sur les mercenaires révoltes
re décisive, 110. — Promet
pes mercenaires le pillage
XVII, 51. — Fait mas-
corps de Gaulois merce-
. — Sa mort et ses funérail-
z, chef de la faction har-
appuie la réclamation de
qui demandent qu'on leur
nibal, XVIII, 49. — Sa ré-
milicon au sujet de la guerre
romains, 348 et suiv. — Re-
sur son discours, 352.

Hannon. Défait à Cissa par Cnéius Scipion, XVIII, 168. — Il tombe au pouvoir des Romains, 169.

Hannon. Fait prisonnier par les Romains en Sardaigne, XVIII, 419.

Hannon. Battu en Lucanie par Sempromius Longus, XVIII, 415. — Ses démarches inutiles pour détacher les Volans des Romains, 422. — Sa tentative sur Rhégium, 437. — Il rencontre Sempromius sur les bords du Calore, 456. — Vaincu près de Bénévent, 457. — Il bat et disperse la bande du publicain Pomponius, et le fait prisonnier, 527.

Hannon, lieutenant d'Annibal. Défait par Marcellus, XIX, 52. — Envoyé par Annibal au secours de Capoue, 60.

Hannon, autre général carthaginois. Vaincu et fait prisonnier par Silanus, XIX, 294. — Conduit à Rome, 296.

Hannon. Succès de Scipion l'Africain contre lui, XIX, 394.

Harald, VI, 236.

Harangues (Les), VII, 442. — Sont-elles permises en histoire ? 446. — L'usage qu'en ont fait les historiens anciens, 447. — L'usage des harangues a presque disparu dans les chroniques du moyen âge, 449. — L'usage des harangues reparait à partir du quinzième siècle, *ibid.* — Celle de Diodote dans Thucydide, 450. — Celles d'Astymaque et Lacon dans Thucydide, 452. — Celle du tribun Canuleius dans Tite-Live, 454. — Opinions de Mably et de Gaillard sur les harangues, 456 et 458. — Motifs à opposer à Mably et à Gaillard, *ibid.* — Opinion de Meierotto sur la question de savoir si Thucydide ne s'est fait historien que pour composer des harangues, 459. — Naturelles au théâtre, elles ne le sont pas en histoire, 465. — Rapprochement du discours de Véturie à Coriolan dans Tite-Live et dans La Harpe, 466. — Il ne faut pas imiter les anciens sur ce point, 467. — Ne point introduire de harangues où il n'en existe pas, 473. — On doit donner une idée générale des discours qui ont été réellement prononcés, 478. — Fatale influence des raisons fictives sur les études, 481.

— Discours tenus dans les assemblées politiques, les ambassades et à la guerre, VII, 483. — Harangue attribuée par Tacite à Claude, 485. — Celles qui ont été réellement prononcées doivent être présentées par extraits, 492. — Celles qui sont abrégées n'ont pas besoin d'être présentées sous la forme indirecte, 493. — Celles qui sont historiques doivent renvoyer à l'orateur son propre caractère, 497. — Place qu'elles doivent occuper, 623.

Hardion, IV, 391.

Harménopole, VI, 315.

Harmodius (Le Géphyrien). Il tue Hipparque tyran d'Athènes, IX, 185; X, 247; XII, 512.

Harmonie (L'). Celle du discours historique, VII, 702. — Bossuet en avait un vif sentiment, 705.

Haroun-al-Raschid, VI, 169.

Harpagus. Chargé par Astyage de tuer l'enfant de Mandane, VIII, 149. — Il charge Mitradate de tuer cet enfant, 151. — Cruelle vengeance d'Astyage, 154. — Son artifice pour engager Cyrus à s'armer contre Astyage, 156. — Il s'empare de plusieurs villes de l'Ionie et entre autres de Phocée, 270. — S'empare de presque toute l'Ionie, 272. — Ses expéditions contre les Cariens, les Cauniens et les Lyciens, 273. — Vainqueur du Milésien Histiee, IX, 237.

Harpalus (Le philosophe), V, 457.

Harpalus. Ses prodigalités, sa trahison et sa mort, XII, 644.

Harpocraton, VI, 138. — Son opinion sur Hérodote, VIII, 62.

Harrington et ses aphorismes, XX, 300.

Hartley, XX, 334.

Hartog, II, 441.

Harvey (Guillaume), VI, 447.

Hassan, VI, 162.

Hastati, XV, 369.

Hébreux (Les). Commencement de leur année avant et après la sorte d'Égypte, IV, 67. — Distinction de l'année civile et de l'année religieuse, *ibid.*

Hécate d'Abdère, IV, 281; V, 461; XII, 1.

Hécate de Milet. Jugé par Barthé-

lenny, IV, 277. — Mémoire de Sévin, 278.

Hecatombæon. Fêtes de ce mois grec, IV, 77.

Hectiasis (L'). Dans l'Attique, XI, 225.

Hégémon, V, 450.

Hégésias de Magnésie, XII, 12.

Hégésistrate (Le devin). Son histoire et sa réponse à Mardonius, IX, 471.

Hégire (L'), III, 505. — Idée générale des événements qui ont amené l'établissement de cette ère, *ibid.* — Combien Mahomet est indigne de l'admiration qu'il a inspirée, 508. — Principales circonstances de la fuite de Mahomet, 509. — De quelle année et de quel jour elle part, 511. — L'histoire de Mahomet ne donne pas le moyen de résoudre cette question, 512. — On a cherché à décider cette question par les dates que les musulmans donnent à leurs actes publics, *ibid.* — Son cours se divise en cycles de trente ans, 513. — Les années de ces cycles sont irrégulières, *ibid.* — La semaine est le seul point par lequel les années de l'hégire correspondent aux nôtres, *ibid.* — On ne peut en trouver la concordance que par le compte des jours, 514. — Méthodes de calcul suivies à cet égard par divers auteurs, 515. — Changement introduit par Mahomet dans l'année des Arabes, 517. — Elle n'a pas été instituée par Mahomet, mais par Omar, 518. — Causes diverses de l'irrégularité de ses années, IV, 163. — Son ouverture, VI, 159.

Hélène. Son enlèvement, VIII, 105.

Héliades (Les), XII, 483.

Héliand, IV, 321.

Héliodore, VI, 138.

Héliogabale, VI, 121.

Hélius, ou le *Soleil*, XII, 444.

Hell, IV, 396.

Helladius. Son jugement sur Xénophon, XI, 45.

Hellanicus. Jugé par Barthélemy, IV, 277.

Hellènes (Les). Leur origine, VIII, 120. — Nom donné aux Grecs, X, 76.

Helléniques (Les), ouvrage de Xénophon, XI, 238. — Elles sont la

continuation de l'histoire de Thucydide, XI, 238. — L'ordre chronologique y est observé avec soin, *ibid.* — Xénophon n'y rend pas justice à Épaminondas, *ibid.* — Elles sont probablement une œuvre de la vieillesse de Xénophon, 240. — Manuscrits, éditions et traductions de cet ouvrage, *ibid.* — A-t-on perdu le commencement du livre premier? 241. — Analyse du premier livre, 243. — Le deuxième livre comprend la suite et la fin de la guerre du Péloponnèse, 265 et suiv. — Réflexions sur les faits contenus dans le quatrième livre, 331. — Elles retracent bien le mouvement des passions politiques qui agitaient la Grèce, 403. — Sont l'unique histoire originale de l'époque qu'elles retracent, *ibid.* — Leurs passages remarquables, 404. — Principaux faits historiques depuis cet ouvrage jusqu'à celui de Polybe, XII, 40.

Hellénotomes (Les), XI, 220.

Hellespont (L'). Villes voisines soumises à Darins, IX, 126. — Villes voisines prises par les Perses, 223. — Pays situés à l'est ravagés par les Perses et par les Phéniciens, 240. — Ponts de cordages détruits par une tempête, 326. — Constructions de deux nouveaux ponts de bateaux, 327. — Traversé par l'armée perse, 333. — Xerxès veut le traverser, 425. — Xerxès y arrive, 429. — Tempête au moment du passage de la flotte perse, 431. — Artabaze se retire de ce côté après la bataille de Platée, 486. — La flotte grecque fait voile vers ses parages, 504. — Expéditions de Thrasybule sur ses côtes, XI, 329 et suiv.

Hélos. Ravagée par les Athéniens, X, 179.

Helvétius, VI, 495; XX, 348.

Hémérologes. Étymologie et définition de ce mot, IV, 4. — Ancien hémérologe complété et corrigé par M. Champollion-Figeac, *ibid.*

Hémina (Cassius), XII, 306; XIII, 45.

Hemsterhuys, XX, 367.

Hénaut (Le président). Son *Abregé chronologique*, IV, 387.

Hén
préten
tediluv
Henr
VI, 2
Henr
Henr
246.
Henr
280.
Henr
351.
Henr
351.
Henri
352 et 3
Henri
374.
Henri
404.
Henri
Henri
Henri
Henri
431.—
Le Roy d
Sa politiq
pétuelle,
Henri
VI, 233.
Henri
VI, 234.
Henri
VI, 234.
Henri
VI, 250.
Henri
VI, 251.
Henri
VI, 333.
Henri
Henri
Henri
pagne, VI,
Hephtar
Heraclee
cette ville,
que les Dix
habitants,
Chiriosphe
de cette cor
— Victoir
Carthagino
Régulus et
Heraclee

l'histoire de Thucy.
— L'ordre chronolo-
gique avec soin, *ibid.* —
— Pas sous justice à Épa-
— Elles sont proba-
— de la vieillesse de
— Manuscrits, édi-
— de cet ouvrage,
— perdu le commence-
— premier? 241. —
— 1er livre, 243. — Le
— comprend la suite et
— re du Péloponnèse,
— Réflexions sur les
— ans le quatrième li-
— elles retracent bien le
— passions politiques
— Grèce, 403. — Sont
— originale de l'époque
— t, *ibid.* — Leurs par-
— oles, 404. — Princi-
— riques depuis cet ou-
— luelui de Polybe, XII,

(Les), XI, 220.
) Villes voisines sou-
, IX, 126. — Villes
— par les Perses, 223.
— à l'est ravagées par les
— s Phéniciens, 240. —
— ages détruits par une
— — Constructions de
— x ponts de bateaux,
— rsé par l'armée perse,
— s veut le traverser,
— s y arrive, 429. —
— ment du passage de la
— i. — Artabaze se re-
— e après la bataille de
— La flotte grecque fait
— arages, 504. — Expé-
— ssybulé sur ses côtes,
— v.
— gée par les Athéniens,

I, 495; XX, 343.
— Étymologie et défi-
— ot, IV, 4. — Ancien
— mplété et corrigé par
— n-Figeac, *ibid.*
— ssius), XII, 306; XIII,

, XX, 367.
— résident). Sou *Abregé*
IV, 387.

Hénoch. Fables consignées dans son
prétendu livre au sujet des temps an-
tédiluviens, V, 53.
Henri, empereur de Constantinople,
VI, 272.
Henri I^{er}, roi d'Angleterre, VI, 246.
Henri II, roi d'Angleterre, VI,
246.
Henri III, roi d'Angleterre, VI,
280.
Henri IV, roi d'Angleterre, VI,
351.
Henri V, roi d'Angleterre, VI,
351.
Henri VI, roi d'Angleterre, VI,
352 et 373.
Henri VII, roi d'Angleterre, VI,
374.
Henri VIII, roi d'Angleterre, VI,
404.
Henri I^{er}, roi de France, VI, 235.
Henri II, roi de France, VI, 402.
Henri III, roi de France, VI, 415.
Henri IV, roi de France, VI, 417
et 431. — Son assassinat approuvé par
le Roy de Gomberville, VII, 75. —
Sa politique tendant à une paix per-
pétuelle, XI, 190.
Hérès, II, empereur d'Allemagne,
VI, 234.
Henri III, empereur d'Allemagne,
VI, 234.
Henri IV, empereur d'Allemagne,
VI, 234.
Hercule V, empereur d'Allemagne,
VI, 250.
Henri VI, empereur d'Allemagne,
VI, 251.
Henri VII, empereur d'Allemagne,
VI, 333.
Henri l'Oiseleur, VI, 211.
Henri Philippe, IV, 351.
Henri de Transtamare, roi d'Es-
pagne, VI, 336.
Heptarchie, VI, 196.
Héraclée. Arrivée des Dix mille en
cette ville, XI, 514. — Contribution
que les Dix mille veulent lever sur les
habitants, 516. — Opposition de
Christophe et de Xénophon à la levée
de cette contribution, 516; XII, 462.
— Victoire navale gagnée sur les
Carthaginois par les consuls Atilius
Regulus et Manlius Vulso, XVII, 86.
Héraclée en Trachinie. Colonie

fondée par les Spartiates, X, 152.
Héraclée, fille d'Hieron. Episode
de son meurtre et de celui de ses
filles, XVIII, 479 et 480.
Héracléonas, VI, 163.
Héraclide (L'historien), fils de Sé-
rapion, XII, 299.
Héraclide d'Éphèse, XX, 50.
Héraclide de Pont, XII, 7; XX,
85.
Héraclides (Les). Leurs dynasties,
V, 332. — Durée de leur règne en Ly-
die, VIII, 107. — Leur histoire, XII,
464 et 500.
Héraclite, V, 399.
Héraclius, VI, 162.
Héraclius-Constantin, VI, 163.
Herbesse. Prise de cette ville par
Atilius Calatinus, XVII, 79. — Fuite
d'Épicyle et Hippocrate en cette ville,
XVIII, 484.
Hercule. Son choix entre la Volupté
et la Vertu, XI, 88 et 139. — Ses
légendes, XII, 402. — Divers per-
sonnages de ce nom, 456. — Tradi-
tions qui le concernent, 460 et suiv.
— Il conduit en Italie une colonie
grecque, XIII, 196. — Substitue des
Argées aux sacrifices humains, 198.
— Détails fabuleux sur son séjour en
Italie, *ibid.*, 419 et 471. — Son culte
à Rome délégué aux Potitiens par
Appius Claudius, XVI, 91.
Hercule gaulois. Voyez *Ogmios*.
Hercule Musagète. Ses fêtes à
Rome, XIII, 472 et 473.
Herdonius (Appius). Complot dans
lequel il s'empare du Capitole, XIV,
222. — Les tribuns s'opposent à l'ar-
mement du peuple pour le repous-
ser, 223. — Il est tué, et le Capitole
est repris, 225.
Hérennius. Conseils qu'on lui de-
mande et qu'on ne suit pas au sujet
de ce qu'il faut faire de l'armée ro-
maine, XVI, 36.
Hérésies (Les). Au troisième siècle
de l'ère vulgaire, VI, 127. — Au cin-
quième siècle de l'ère vulgaire,
143. — Au douzième siècle de l'ère
vulgaire, 259. — Au treizième siècle
de l'ère vulgaire, 269.
Hérétiques (Les). VI, 312.
Hermann, VI, 227.
Hermann Gigas, IV, 327.

- Hermann le Petit*, IV, 319.
- Hermaphrodites* (Les). Leur histoire, XII, 751.
- Herméas* (Les deux), XX, 138.
- Hermès ou Thoth*. Ses prétendus écrits, V, 215. — Ses découvertes et ses livres, XX, 40.
- Hermès* (Les). Alcibiade est accusé de leur mutilation, X, 239. — On met à mort ceux qui sont accusés de leur mutilation, 248.
- Hermésianax*, V, 462.
- Hermias* (L'historien). V, 461.
- Hermias*, ministre d'Antiochus. Antiochus s'en défait, XII, 210.
- Hermocrate*. Il conseille au congrès de Géla une ligue contre les Athéniens, X, 181. — Son discours au sujet de l'expédition des Athéniens contre la Sicile, 243.
- Hermodore* (Le Grec). Tradition qui lui attribue la rédaction de la loi des Douze Tables, XIV, 293 et 317.
- Hermogène*, VI, 117. — Son opinion sur Hérodote, VIII, 62. — Son jugement sur Xénophon, XI, 43.
- Hervault*, VI, 260.
- Hermondaville*, VI, 314.
- Hermotime* (L'eunuque). Son histoire, IX, 424.
- Hermus* (Le fleuve). Combat sur ses bords et près de l'Hyllus entre les Lydiens et les Perses, VIII, 131.
- Herniques* (Les), XIII, 214. — Secours que leur demandent les Romains, XIV, 43. — Victoires remportées sur eux, 128. — Ils complètent, à défaut de Romains, une colonie à Antium, 200. — Réclamation du contingent de troupes qu'ils devaient aux Romains, XV, 243. — Vaincus par Trémius, XVI, 121. — Supplice des chefs qui les ont excités à la révolte, 137.
- Hérode Atticus*, VI, 118.
- Hérodicus*, V, 457.
- Hérodien*, I, 293; VI, 125.
- Hérodote*. Fonds de traditions que fournissent ses premiers livres, I, 101. — Ses derniers livres, 186. — Sa géographie, II, 306. — Caractère de sa chronologie, IV, 196. — Critique du travail de Larcher sur cette chronologie, 193. — On doit lui attribuer plus d'autorité qu'à Xénophon, 200. — Son récit sur l'origine de Tyr, V, 81. — Sa chronologie égyptienne, 120. — Son témoignage sur l'origine des Assyriens, 145. — Son catalogue des rois d'Égypte, 237. — Son silence au sujet de l'époque de Zoroastre, 255. — Son récit sur la chronologie des rois d'Assyrie comparé à ceux de Ctésias et de Diodore, 367. — Son récit sur les annales des Mèdes, 372; 455. — Son éloge, VII, 28. — Jugé par Denys d'Halicarnasse, 36. — Jugé par le P. Rapin, 113. — Il a peint les coutumes et les mœurs des nations, 533. — Sa naissance, VIII, 23. — Ses parents suivant Suidas, 24. — Son séjour à Samos et son retour à Halicarnasse, 25. — Principales époques de sa vie, de ses ouvrages et de ses travaux, 27 et suiv. — Époque de ses voyages, *ibid.* — Époque de la composition de ses ouvrages, 28. — Époque de la lecture qu'il en fit aux jeux Olympiques, 30. — Lecture du récit de la bataille de Salamine, 32. — Lecture de son ouvrage à Athènes, *ibid.* — Nom des neuf Muses donné à ses ouvrages, 33 et 103. — Une vie d'Homère lui est attribuée, 34. — A-t-il écrit un ouvrage sur l'Assyrie? 39. — Opinions de Larcher, de Des Vignoles et de Boulhier sur cette question, 40. — Il promet des discours ou des livres sur la Libye, 43. — Conclusion sur les époques de la composition et de la lecture de ses ouvrages, 44. — Conclusion sur les époques de ses voyages, *ibid.* — Conclusion sur l'époque de sa mort, 45. — Sources où ont été puisés les renseignements présentés sur cet historien, 48. — Jugé par Barthélémy, 52. — Attaqué par deux auteurs, 54. — Veugé par son compatriote Denys d'Halicarnasse, 55. — Jugé par des auteurs anciens, *ibid.* — Injustice de Plutarque à son égard, 57. — Opinions émises sur lui à partir du second siècle de l'ère vulgaire, 60. — Appelé *conteur de fables* par Aulu-Gelle, 61. — Jugé par Hermogène, Longin, Diogène de Laërte, le rhéteur Aphthone, le grammairien Harpocrate, et enfin Ensele l'empereur Julien, 62. — Son ouvrage peu étudié au moyen âge.

sur l'origine de Tyr, V, 81. — Chronologie égyptienne, 120. — Témoignage sur l'origine des Égyptiens, 145. — Son catalogue des Égyptiens, 237. — Son silence au sujet de Zoroastre, 255. — Récit sur la chronologie de l'Égypte comparé à ceux de Cléodorus, 367. — Son récit des annales des Mèdes, 372. — Son éloge, VII, 28. — Jugement sur d'Halicarnasse, 36. — Jugement sur Rapin, 113. — Il a peint les mœurs et les mœurs des nations. — Sa naissance, VIII, 23. — Son récit suivant Suidas, 24. — Son éloge de Samos et son retour à Halicarnasse, 25. — Principales époques de son ouvrage et de ses traductions, 27 et suiv. — Époque de ses traductions, *ibid.* — Époque de la composition de ses ouvrages, 28. — Époque de son écriture qu'il en fit aux jeux Olympiques, 30. — Lecture du récit de la bataille de Salamine, 32. — Lecture de son ouvrage à Athènes, *ibid.* — Son éloge des neuf Muses donné à ses ouvrages, 3 et 103. — Une vie d'Homère attribuée, 34. — A-t-il écrit un ouvrage sur l'Assyrie? 39. — Opinion de Larcher, de Des Vignoles et de Miot sur cette question, 40. — Il promet des discours ou des livres sur la Libye, 43. — Conclusion de son ouvrage de la composition et de la lecture de ses ouvrages, 44. — Conclusion sur les époques de ses voyages, 45. — Conclusion sur l'époque de sa naissance, 45. — Sources où ont été puisés les renseignements présentés par l'historien, 48. — Jugé par Larcher, 52. — Attaqué par d'Herbigny, 54. — Vengé par son éloge de Denys d'Halicarnasse, 55. — Jugé par des auteurs anciens, *ibid.* — Jugé de Plutarque à son époque, 56. — Opinions émises sur lui à la fin du second siècle de l'ère vulgaire, 57. — Appelé *conteur de fables* par Longin, 61. — Jugé par Longin, Diogène de Laërce, Apollonius, le grammairien, et enfin Eusèbe, 62. — Son ouvrage peu étudié au moyen âge.

— Copies manuscrites faites au moyen âge, VIII, 65. — Version latine par Laurent Valla, 66. — Publication du texte grec, à Venise, en 1502, 67. — Publication du texte grec par Henri Estienne, 68. — Publications des textes et des traductions de ses ouvrages au seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, 71. — Accusé par Plutarque de partialité, 78. — Accusé par Plutarque au sujet de l'établissement du culte divin en Grèce, 79. — Son système moral développé par Geinoz, 81. — Son plan et sa méthode exposés par Geinoz, qui le compare à Homère, 84. — Édition de son ouvrage par Wesseling, 85. — Édition de son ouvrage par Schweighauser, 87. — Dissertation sur son ouvrage par Meierotto, *ibid.* — Traduit en langue vulgaire, en Italie, en Angleterre et en France, 89. — Traduit par Larcher, 90. — Sa géographie éclaircie par le major Rennell et par M. Gail, 94. — Sa chronologie, 95. — Traduit par M. Miot, 97. — Fragment d'une traduction projetée par Courcier, *ibid.* — Appréciation de ses travaux, 99. — Il racontera les histoires des Grecs, des Perses, des Mèdes et des Assyriens, *ibid.* — Les noms des neuf muses données à ses neuf livres, et sommaire de ce que chacun contient, 103. — Son début, 105. — Observation sur son premier livre, 133. — Conseil de l'étudier dans le texte et la version latine de Schweighauser ou dans la traduction de M. Miot, 134. — Il raconte les annales des Mèdes autrement que Diodore, 140. — Ce qu'il faut croire de ce qu'il dit, 163. — Différence entre le récit d'Hérodote et ceux de Ctésias et Justin au sujet de l'histoire des Perses, 167. — Parallèle entre ses récits et la Cyropédie de Xénophon, 170. — Sa chronologie au sujet du règne de Cyrus, 286. — Observations critiques sur son histoire de Cyrus, 292. — Son second livre offre plus de précision que le premier, 314. — Examen de son second livre, 400, 429, 431, 465, 537 et 539. — Son plan général de la terre, IX, 53.

— Sa géographie jugée par l'auteur et par le major Rennell, IX, 66. — Ses traditions sur les Sauromates et les Amazones, 103. — Sommaire de son cinquième livre, 161. — Résumé de ses cinq premiers livres, 226. — Son observation sur Callias, 299. — Observation sur son septième livre, 393 et 416. — Tableau de son huitième livre, 443 et 508. — Notions géographiques et chronologiques qu'il fournit, 514 et 517. — Chronologie et détails curieux qu'embrassent ses récits directs, 520 et 521. — Il n'a pas conçu l'idée des dynasties parallèles, 521. — Ses idées superstitieuses, 539. — Causes de ses erreurs, 540. — Notions que l'on peut recueillir de ses récits, 542. — Examen du plan de son ouvrage, 543. — Son style jugé par Courcier, 545. — Son ouvrage est le meilleur pour nous faire connaître l'histoire ancienne, 546. — Tableau qu'il présente de l'état de la plupart des peuples antérieurs à l'an 478 avant l'ère vulgaire, 548. — Peuples nomades de son temps, 549. — On doit préférer son ouvrage aux compilations connues sous le nom d'*histoires anciennes*, 576. — Il est plus exact et plus soigneux que Xénophon au point de vue géographique, XI, 424. — Comparé à Polybe, XII, 284. — Détails de ses récits complétés ou rectifiés par Diodore, 514, 579, 784.

Herophyle, V, 458.

Hersilie. Elle et les femmes sabinnes se jetèrent entre les Romains et les Sabins, XIII, 278.

Hésiode. Ses poèmes, V, 289 et suiv., et VI, 16. — Genre d'instruction à puiser dans ses poèmes, V, 347.

Hespérides (Les), XII, 462.

Hésronite (Michel), IV, 351.

Hésychius, VI, 144.

Heure (L'). Étymologie et premier sens de ce mot, *ibid.*, 50. — Chaque planète était successivement attribuée aux sept heures, 52. — Sa division en minutes, secondes et tierces, 53.

Heures diurnes (Les). Leur personification en fonctions que leur attribuent les poètes, 51.

Heures planétaires (Les). Leur série et celle des sept jours de la semaine correspondent à des intervalles musicaux; III, 79.

Heyne. Ses dissertations sur Diodore, XII, 386.

Hiatus (Les). Ils doivent être évités, VII, 702.

Hiéroclès. Sa Notice de l'empire, II, 366; VI, 144; XX, 137.

Hiéroglyphes (Les). Inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte, VIII, 491. — Écriture hiéroglyphique des Éthiopiens, 522, et XII, 433. — Livre sur ce sujet, XX, 41.

Hiéron 1^{er}, roi de Syracuse. Il succède à son frère Gélon, XII, 515.

Hiéron II, roi de Syracuse. Vainqueur des Mamertins, il est proclamé roi, XVII, 4. — Les Carthaginois se liguent avec lui contre les Romains, 23. — Il se rapproche des Romains, et répond à leurs avances, 27. — Fait un traité avec les Romains, 40. — Son éloge par Polybe, *ibid.* — Il secourt les Romains assiégés dans leur camp près d'Agrigente, 47. — Son royaume est excepté dans la réduction de la Sicile en province romaine, 215. — Il envoie des secours aux Carthaginois, 258. — Vient assister aux jeux Séculaires de Rome, 272. — Les Romains lui donnent une partie du butin pris sur les Gaulois, 419. — Services qu'il rend aux Romains, XVIII, 92 et 94. — Il hat la flotte carthaginoise, 93. — Secours en blés et en troupes qu'il envoie aux Romains, 262. — Attaqué par les Carthaginois, 311. — Sa mort; son petit-fils Hiéronyme lui succède, 441 et 442. — Une loi condamne à mort sa famille, 479.

Hiéron fils. Il se déclare pour Carthage, XVIII, 394.

Hiéron ou le Tyran, ouvrage de Xénophon, XI, 73. — Versions et éditions de cet ouvrage, 79.

Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron. Il succède à son grand-père comme roi de Syracuse, XVIII, 441 et 442. — Conjuratation contre lui, 443. — Il négocie un traité d'alliance avec Annibal, *ibid.* — Assassiné à Léontium par des conjurés, 445. — Jugement et durée de son règne, 446.

Hiéronymus, historien d'Alexandre, XII, 5.

Hilaire d'Arles, VI, 143.

Hilaries (La fête des), XIII, 465.

Hildebrand. Son influence, VI, 229. — Il parvient à la papauté, 231.

Hilotes (Les). Ils attaquent les Laécémoniens, XII, 518.

Himère en Sicile. Les Athéniens font une descente en cette ville, X, 164. — Prise par les Romains, XVII, 115.

Himilcon. Il part de Carthage avec une flotte, et va au-devant des Romains, XVIII, 232. — Son discours contre Hannon, 348. — Il est envoyé en Espagne pour remplacer Adrial, 389. — S'empare de Pétite, 392. — Reprend Agrigente, 536. S'empare de Murgance, 538. — Attaque le camp de Marcellus, XIX, 35. — Sa mort à Syracuse, 37.

Hincmar, VI, 190.

Hippacra. Défection de cette ville, qui se livre aux mercenaires, XVII, 257.

Hippagrètes (Les) à Sparte, XI, 122.

Hippane. Voyez *Sittane*.

Hipparchie (Le philosophe), V, 458.

Hipparque (Le savant). Fondateur de la géographie mathématique, II, 319. — Son cycle de trois cent quatre ans, III, 304; XII, 301.

Hipparque. Tué par Harmodius et Aristogiton, IX, 185 et suiv.; XII, 512.

Hippias. Sa tyrannie à Athènes, IX, 195. — Tentative des Alcmaeonides pour le renverser, *ibid.* — Hippias, qui était venu à Sparte, retourne à Sigée, 215. — Ordre de le recevoir donné par Darius aux Athéniens, 216. — Conduit les Perses dans les plaines de Marathon, 277. — Sa superstition, 280; XII, 512.

Hippocentaures (Les). ou cavaliers de l'armée de Cyrus, VIII, 30.

Hippoclède, l'un des aspirants à la main de la fille de Clithène. Son inconvenance, IX, 302.

Hippocrate, V, 456; XX, 56.

Hippocrate. Élu préteur à Syracuse, XVIII, 481. — Il surprend et taille et

historien d'Alexandre, *ibid.*
 Arles, VI, 143.
 La fête des, XIII, 465.
 d. Son influence, VI, parvient à la papauté, (es). Ils attaquent les Lacés, XII, 518.
 Sicile. Les Athéniens font en cette ville, X, 164. les Romains, XVII, 115. Il part de Carthagène avec et va au-devant des Romains, 232. — Son discours mon, 348. — Il est envoyé pour remplacer Asdrubal, S'empare de Pétillie, reprend Agrigente, 536. de Murgance, 538. — Attemp de Marcellus, XIX, 15. à Syracuse, 37.
 VI, 190.
 a. Défection de cette ville, aux mercenaires, XVII, (es) à Sparte, XI, c. Voyez *Sittane*.
 chie (Le philosophe), V, que (Le savant). Fondateur de la géographie mathématique, — Son cycle de trois cents, III, 304; XII, 301.
 ue. Tué par Harmodius et Aristotele, IX, 185 et suiv.; XII, Sa tyrannie à Athènes. — Tentative des Athéniens de le renverser, *ibid.* — Hipparque, venant de Sparte, retourne à Athènes, 15. — Ordre de le recevoir de Darius aux Athéniens, 216. — Les Perses dans les plaines de Marathon, 277. — Sa superstition, 512.
 ntaures (Les), ou cavaliers de Cyrus, VIII, 30.
 de, l'un des aspirants à la couronne de Cléon, Son fils, IX, 302.
 ate, V, 456; XX, 56.
 ate. Un préteur à Syracuse, — Il surprend et tue

pièces un détachement de l'armée de Marcellus, XVIII, 483. — Insurge l'Éonitium contre Syracuse, *ibid.* — S'enfuit à Erbesse, 484. — Reconnu pour chef de l'armée syracusaine, 485. — Il retourne à Syracuse et y est réélu préteur, 488. — Vaincu près d'Arcilles par Marcellus, 536. — Il attaque le camp de Marcellus, XIX, 25. — Il meurt de la peste à Syracuse, 37.
 Hippocrate, tyran de Géla. Il trahit les Zancléens, IX, 235; XII, 512.
 Hippone. Arrivée de Lélius en cette ville, XIX, 342.
 Hirpins (Les). Battus par le préteur Lévinus, X VIII, 415.
 Histide (Le Milésien). Il reçoit de Darius le territoire de Myreine, IX, 169. — Rappelé près de Darius par les conseils de Mégabaze, 174. — Envoyé par Darius à Milet, 219. — Il se rend à Sardes et de là en Ionie, 227. — Tente en vain de rentrer à Milet, et se réfugie à Mitylène, 229. — A la tête des Lesbians, il s'empare de Polychna, et achève la ruine des habitants de Chio, 237. — Vaincu par Harpagus et mis à mort par Artapherne, 237. — Tableau de son caractère, 238.
 Histoire (L'). Elle ne doit consister qu'en faits réels ou vérifiés, lorsqu'elle est un des moyens employés pour établir les règles de la morale, I, 6. — Susceptible d'exactitude, 7. — Souvent certaine, 8. — De quoi elle se compose, 12. — En quoi consiste son exactitude, 16. — Moyen de déterminer la valeur de tous ses éléments ou matériaux, 39. — Moyens de la réduire à des notions raisonnables, 43. — La valeur de ses éléments, 54. — Matériaux qui lui sont fournis par les mémoriaux privés, 261. — Inexactitude et infidélité des mémoires contemporains, 282. — Lumières qu'elle peut puiser dans ces mémoires, 281. — Publique, secrète, 312. — Quand elle devient une science proprement dite, 478. — Usages de l'histoire, II, 3 et 102. — Ses rapports avec la science des mœurs et des sociétés, 3. — Éloges de l'histoire par Diodore de Sicile, *ibid.* — Son utilité est fort diverse, 7. — Chroniqueurs

du moyen âge, II, 9. — Les philosophes, les orateurs, etc., cherchent dans l'histoire des exemples, 10. — Quand le souvenir des faits acquiert-il quelque importance? 11. — A quelles circonstances tiennent les causes des faits? 12. — En quoi consistent les effets d'un événement, 13. — Moyens de saisir l'enchaînement des faits, 15. — Comment les véritables causes des événements sont-elles quelquefois à rechercher à une assez longue distance avant l'époque où ils ont éclaté? 20. — Théorie de l'enchaînement des faits, 30. — Les anciennes institutions, les anciennes croyances exercent une influence sur les opinions, 34. — Forces qui contrebalancent l'influence des croyances, 35. — Il faut y trouver l'origine du progrès des sociétés, *ibid.* — Opinion de divers auteurs sur l'histoire, voyez aux noms. — Quand le récit des faits peut-il composer un corps d'instruction utile? 42. — Rapports de l'histoire avec l'étude des penchants de l'homme, soit naturels, soit acquis, 44. — Préceptes de morale à recueillir dans l'histoire, 72. — Leçons qu'elle donne à la politique, 264. — Résumé des différents usages, 283. — L'ère chrétienne contribue plus que toute autre à éclairer ses routes, III, 478. — Ses distributions imaginées par divers auteurs, IV, 469. — Divisée par Bède en six âges, 470. — Sa classification générale ne doit être puisée que dans le système naturel des temps, 473. — Les temps anté-génésiques ne lui fournissent rien, V, 44. — Mélanges de fictions et de l'histoire traditionnelle, 345. — On manque de monuments pour recueillir l'histoire avant Corébus, 346. — Son tableau avant l'ère vulgaire, VI, 103. — Ses rapports avec la politique et la morale, VII, 7. — Définition de ce mot, 8. — Ce qu'elle est pour ceux qui l'étudient, pour ceux qui l'écrivent et pour ceux qui la lisent, 9. — Certains historiens ont pris l'habitude de la remplir de décisions et d'en exclure presque toute critique, 10. — Elle n'est pleinement dogmatique qu'au moyen âge, 11. — On peut mêler

aux récits des réflexions morales et politiques, VII, 14. — Elle ne présuppose aucune doctrine, 15. — Doit-elle enseigner en racontant? 16. — Elle exige des formes pures et gracieuses et de riches couleurs, 17. — Examen de cette question de Pline le Jeune : *Historia quoquo modo scripta delectat*, 18. — Elle tient dans la prose le même rang que l'épopée dans la poésie, 21. — Ses quatre règles fondamentales jugées par Cicéron, 31. — Sa matière essentielle consiste dans les faits, 72. — Ses conditions nécessaires, 162. — Divisée par Bacon en naturelle et civile, 194. — Opinion de Fontenelle sur son origine, 305. — Elle consista d'abord dans l'enregistrement des faits matériels, 309. — Dans quel cas elle est philosophique, 340. — Divisée en deux sortes, l'une secrète et l'autre publique, 355. — Tableau qu'elle doit présenter, VIII, 17. — Époque où s'est annoncé le genre historique, 19. — Vérification des faits par la chronologie, XIII, 16. — L'autorité de ses leçons morales se fonde sur la vérité des faits, 20. — Elle est essentiellement politique, 21. — Doit-on lui appliquer les méthodes qui ont perfectionné les sciences? XIV, 36. — Rapports entre l'histoire d'un peuple et sa langue, 331. — Nécessité et moyens d'en faire une science exacte, XVI, 405. — Opinion de Rousseau, qui, en refusant à l'histoire toute certitude, lui concède un enseignement très-utile, *ibid.* — Les leçons de morale et de politique ne peuvent se tirer que de faits avérés, *ibid.* — Avantage du scepticisme ou doute méthodique, XIX, 6. — Inconvénients du mysticisme ou du romantisme, 6 et 13. — Inconvénients de l'unité des doctrines historiques, XX, 8 et suiv. — Ni la nouveauté ni la vétusté des doctrines ne sont des titres de réprobation non plus que de préférence, 14. — L'enthousiasme que préconise la philosophie mystique est pour l'histoire pire que l'ignorance, 22. — Résultats des études méthodiques et des travaux raisonnables des trois derniers siècles, 33 et 34. — Quelle est la philosophie qui doit fournir à l'histoire des méthodes? 36.

Voyez aussi *Théories historiques, Science historique.*

Histoire ancienne (L'). Ouvrages qui la concernent, VII, 213. — Elle est altérée par de nombreux mensonges, 311. — Incertitude sur un grand nombre d'articles, VIII, 50. — L'ouvrage d'Hérodote est le meilleur pour la faire connaître, IX, 546. — Détails obscurs dont elle est surchargée par les compilateurs du moyen âge, X, 19. — Elle ne peut s'apprendre que dans les historiens classiques grecs et latins, XII, 796 et 798. — Représentée dans les livres modernes comme homogène et uniformément vraie, XIII, 10.

Histoire antéiliaque. Voyez *Temps antéiliaques.*

Histoire de France. Titres historiques conservés dans les archives, I, 225. — Collections publiques ou feuilles périodiques, 31. — Recueils historiques, 31 et suiv. — Recueils divers, 357.

Histoire littéraire. Avantages particuliers qui résultent de son étude, XIII, 129. — La bibliographie peut être considérée comme son complément, 139.

Histoire moderne. Ouvrages qui la concernent, VII, 213. — Prévention que sa lecture inspire, 336. — Causes du désordre qu'on y remarque, 337.

Histoire du moyen âge. Ouvrages y relatifs, VII, 213.

Histoire publique, VII, 355.

Histoire romaine. Sa période traditionnelle, I, 129. — Méthodes diverses suivies dans la discussion des annales romaines, XIII, 2. — Exposé de la méthode que suivra M. Daunou, 5. — Incertitude des faits jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois, en 388 avant J. C., 6. — Depuis cette époque les faits sont mieux connus et plus certains, 7. — Moyens de vérifier les annales des premiers siècles de Rome, 16 et suiv. — Tableau de l'histoire romaine avant les guerres de Pyrrhus et de Carthage, 23. — Elle perd de son intérêt dans le système de Lévêque, 24. — Causes de l'intérêt qu'elle inspire, 26 et suiv. —

Théories historiques, *antique*.
antienne (l'). Ouvrages *antienne* (l'). Ouvrages
 ernent, VII, 213. — Elle
 par de nombreux menson-
 — Incertitude sur un grand
 articles, VIII, 50. — L'on-
 odote est le meilleur pour
 naître, IX, 546. — Détails
 nt elle est surchargée par
 ateurs du moyen âge, X,
 e ne peut s'apprendre que
 storians classiques grecs et
 , 796 et 798. — Représentée
 vres modernes comme hom-
 uniformément vraie, XIII,
 e antéiliaque. Voyez Temps
 es.
 e de France. Titres histo-
 réservés dans les archives, I,
 ubliques ou feuilles
 — Recueils histo-
 et suiv. — Recueils de
 e littéraire. Avantages par-
 qui résultent de son étude,
 9. — La bibliographie peut
 sidérée comme son comple-
 39.
 e moderne. Ouvrages qui la
 nt, VII, 213. — Prévention
 cture inspire, 336. — Causes
 ordre qu'on y remarque.
 e du moyen âge. Ouvrages
 VII, 213.
 e publique, VII, 355.
 e romaine. Sa période tra-
 e, I, 129. — Méthodes di-
 ivies dans la discussion de
 omaines, XIII, 2. — Exposé
 thode que suivra M. Dan-
 — Incertitude des faits ju-
 rise de Rome par les Gau-
 8 avant J. C., 6. — Depuis
 que les faits sont mieux con-
 us certains, 7. — Moyens
 er les annales des premiers
 Rome, 16 et suiv. — Ta-
 l'histoire romaine avant les
 e Pyrrhus et de Carthage,
 e perd de son intérêt dans le
 e Lévesque, 24. — Causes de
 elle inspire, 26 et suiv. —

Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, XIII,
 137 et suiv. — Faits de l'histoire ro-
 maine qui conservent quelque consis-
 tance dans les deux premiers siècles
 de Rome, 409. — Le code papirien
 est une partie essentielle de l'histoire
 primitive de Rome, 431. — Division
 en quatre sections des temps et des
 faits antérieurs au sac de Rome par
 les Gaulois XV, 95. — Autre par-
 tage des mêmes faits en sept périodes,
 97 et suiv. — Depuis la retraite des
 Gaulois les détails sont mieux connus,
 99. — Nécessité d'avoir des notions
 exactes de toutes les constitutions des
 Romains, 101. — Coup d'œil sur le
 siècle dont le sixième livre de Tite-
 Live et les suivants comprennent les
 annales, 227. — Authenticité de ses
 détails jusqu'à l'époque de Camille,
 215. — Difficultés chronologiques au
 sujet de l'espace compris entre les an-
 nées 360 et 343 avant J. C., 383. —
 Guerres les plus mémorables, 384. —
 Observations sur les faits antérieurs
 à l'année 290 avant J. C., XVI, 397
 et suiv. — Ce qu'on trouve plus par-
 ticulièrement dans les annales ro-
 maines de cet âge, 408. — Lucrnes
 qui se trouvent dans Tite-Live et con-
 tinuent on y suppléera, 411 et 412. —
 La décade de Tite-Live qui manque a
 été refaite par Freinsheimius, 415.
 — Sources antiques où, à défaut de
 Tite-Live, on puise la concordance
 des faits, 416.

Histoire sainte. Ses principaux
 faits d'après Bossuet, V, 355 et suiv.
 — La suite des grands prêtres est
 difficile à établir, 512. — Partie com-
 prise entre les années 2348 et 1500
 avant J. C., VI, 6. — De l'an 1500
 à l'an 1000 avant J. C., 11.

Histoire secrète, VII, 355.
Histoire universelle. Publiée par une
 société d'Anglais, IV, 385.

Histoire universelle. Ouvrages qui
 concernent, VII, 213.

Histoires. Contemporaines, VII,
 388. — Ecrites plus d'un siècle après
 les événements, 189. — Ecrites à de
 plus longs intervalles, 191. — Ori-
 ginales et authentiques, XIII, 8.

Histoires profanes. Leurs fonds
 communs, V, 310. — Du quinzième

au onzième siècle avant J. C., VI, 11
 et suiv.

Histoires spéciales. Ouvrages qui
 s'y rapportent, VII, 215.

Histoires traditionnelles. Relatives
 aux peuples les plus célèbres, I, 101.

Historien (l'). Les résultats qu'il
 présente ne peuvent être obtenus que
 par de longues investigations, VII,
 12. — Méthode qu'il doit suivre pour
 prendre les récits dans les écrivains
 originaux, 13. — Il ne peut inventer
 des fictions, 22. — Ne doit employer
 son imagination qu'à peindre des faits
 réels, 23. — Doit être homme de bien
 habile dans l'art de raconter, 25. —
 A peu d'exception près, les meilleurs
 écrivains sont à compter au nombre
 des meilleurs hommes de leur siècle,
 26. — Formules dont il ne doit pas se
 servir, 150. — Ce qu'il doit faire sui-
 vant la distance où il est des temps
 dont il veut écrire les annales, 155. —
 Il doit, s'il écrit l'histoire de son
 temps, se réserver le droit de ne
 point mettre au jour, 157. — Ne doit
 pas craindre de dévoiler les fautes et
 les attentats des gouvernements an-
 ciens et modernes, 159. — Silence
 qui peut équivaloir à un mensonge,
 160. — L'omission des bonnes actions
 est encore plus répréhensible que celle
 des vices, 161. — Il ne doit laisser
 voir la trace d'aucune prévention fa-
 vorable ou défavorable, 163. — La
 pratique de cette règle ne peut aller
 jusqu'à une apathique indifférence,
 165. — Son impartialité ne doit pas
 l'empêcher de montrer qu'il aime son
 pays, 167. — Ses affections ne doi-
 vent jamais altérer ni la vérité de ses
 récits ni la rectitude de ses jugements,
 168. — Il faut connaître à quel parti
 il appartient, 169. — Il doit être
 homme de bien, 250. — Doit être
 observateur attentif de tout ce qui se
 passe dans la société, 252. — Sa po-
 sition personnelle, 254. — Celui qui
 retrace des faits anciens, 256. — Ce-
 lui qui écrit l'histoire de son temps,
 257. — Il importe que sa position ne
 le dispose point à tromper, 261. —
 Il doit prendre une connaissance
 exacte du sujet et respecter les lois de
 l'honneur, 263. — Son silence vendu,

VII, 263. — Ses recherches ont pour objet les faits et leur caractère moral, 304. — Celui qui écrit les annales anciennes doit examiner d'abord ce qui est traditionnel, 315. — Il doit écarter tous les prodiges, à moins que ce ne soit des faits dogmatiques, 319. — Doit examiner les faits improbables ou exagérés, 320. — Règles de critique que doit suivre celui qui écrit l'histoire ancienne, 321. — Il doit écarter les faits insignifiants, 323. — Ne doit pas errer dans des détails interminables, 345. — Ce qu'il peut emprunter aux bons romanciers, 348. — Il doit savoir à quels lecteurs il s'adresse, 349. — Celui qui a su proportionner les détails à l'importance de son sujet, 351. — Il doit écrire en vue de la postérité, 352. — Devoirs de celui qui retrace les événements contemporains, 353. — Celui qui ne veut tolérer en histoire ni éloge ni censure, 364. — Il ne doit pas composer d'éloges, 439. — Doit-il admettre des digressions? 544. — Il ne doit pas employer des morceaux préparés d'avance, 545. — Quand il a besoin de remonter à quelque origine, 575. — Ses éclaircissements sur différents points de grammaire, de littérature, etc., 582. — Méthode qu'il doit suivre au sujet de l'ordre chronologique, 595. — Ses pensées, 649. — Il doit observer, peindre et sentir, 664. — Doit connaître les règles du langage dans lequel il s'exprime, 674. — La confiance qui lui est due résulte de sa position, de ses lumières et de sa bonne foi, XIII, 11. — Il ne doit pas seulement plaire, mais instruire, XIX, 14.

Historien contemporain. Ses qualités et ses relations personnelles, I, 315. — Il faut qu'il ait en les moyens de vérifier les faits qu'il raconte, *ibid.* — On a exagéré les difficultés de cette vérification, 317. — Nécessité de connaître sa vie, ses habitudes, etc., 337.

Historiens (Les). Divisés en trois classes, IV, 291. — Distributions de l'histoire imaginées par eux, 469. — Ceux du siècle de Périclès, V, 454 et suiv. — Ceux du siècle d'Alexan-

dre, V, 461 et suiv. — Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 292. — Au quatorzième siècle, 315. — Ceux de l'antiquité sobres de réflexions, VII, 373. — Quelques modernes également sobres de réflexions, 375. — Ceux de l'antiquité peignaient les coutumes et les mœurs des nations, 533.

Historiens grecs. Utilité des ouvrages critiques et bibliographiques qui les concernent, VIII, 16. — Opinion de Barthélemy sur eux, 20. — Ce qui nous en reste, 22.

Historiens latins. Ceux dont il ne subsiste que de faibles vestiges, IV, 292. — Utilité des ouvrages critiques et bibliographiques qui les concernent, VIII, 16.

Hobbes, VI, 452; XX, 261 et 331.

Holkot (Robert), VI, 313.

Hollandais (Les). Leurs mois, III, 179.

Hollande (La). Au dix-septième siècle, V, 434, 459 et 462. — Au dix-huitième siècle, VI, 471 et 489.

Home (Henri), dit lord Kames, XX, 337.

Homère. Ses poèmes, V, 289 et suiv., et VI, 16; V, 301 et suiv. — Genre d'instruction à puiser dans ses poèmes, 347. — Une histoire de sa vie attribuée à Hérodote, VIII, 31. — Geinoz le compare à Hérodote, 84; IX, 529.

Homme (L'). Ses penchants, II, 44. — Son pouvoir dans l'arrangement et la modification des détails naturels, 47. — Il résiste victorieusement à toute influence extérieure, ou reçoit d'autrui toute direction et toute opinion, 48. — Influence qu'il reçoit de l'éducation, 49. — Influence de sa profession, 52. — Influence qu'exercent sur lui les sociétés privées, 56. — Influence des gouvernements sur lui, 58. — Influence de ses affections, 63. — Influence des habitudes, 66. — Influence de ses mœurs, 67. — Influence de son caractère, 68. — Comment ont été considérées certaines actions de l'homme, 75. — Il est essentiellement sociable, 77. — Insoisible, 83. — Probe, 85. — Bon, *ibid.* — Celui qui a de l'expérience, 89. — Vertueux, 92. —

et suit. — Au treizième siècle vulgaire, VI, 292. — Quatrième siècle, 315. — Ceux des sobres de réflexions, VII, 375. — Ceux des modernes également réflexions, 375. — Ceux qui peignaient les coutumes des nations, 533. — Les grecs. Utilité des ouvrages et bibliographiques concernant, VIII, 16. — Le Barthélémy sur eux, 20. — Nous en reste, 22. — Les latins. Ceux dont il ne reste de faibles vestiges, IV, 16. — Utilité des ouvrages critiques bibliographiques qui les concernent, I, 16. — Les romains, VI, 452; XX, 261 et 331. — (Robert), VI, 313. — Les rois (Les). Leurs mois, III, 16. — Le roi (La). Au dix-septième siècle, 434, 459 et 462. — Au neuvième siècle, VI, 471 et 489. — (Henri), dit lord Kames, XX, 16. — Ses poèmes, V, 289 et 301; VI, 16; V, 301 et suiv. — Son pouvoir dans l'arrangement de l'instruction à puiser dans les livres, 347. — Une histoire attribuée à Hérodote, VIII, 31. — On le compare à Hérodote, 529. — (L'). Ses penchans, II, 16. — Son pouvoir dans l'arrangement de la modification des détails nationaux, 347. — Il résiste victorieusement à toute influence extérieure, ou à toute autre direction et toute autre influence, 48. — Influence qu'il reçoit de la nation, 49. — Influence de la nation sur lui, 52. — Influence de la nation sur lui les sociétés particulières, 53. — Influence de la nation sur lui, 58. — Influence de la nation sur lui, 63. — Influence de la nation sur lui, 66. — Influence de la nation sur lui, 67. — Influence de son caractère, 67. — Comment ont été conçues certaines actions de l'homme, 67. — Il est essentiellement sociable, 83. — Probe, 83. — (L'). Celui qui a de l'expérience, 89. — Vertueux, 92. —

doit avoir horreur des vices, II, 98. — Ses relations de famille, 105. — Relations entre maîtres et serviteurs, 107. — Ses relations amicales, 108. — Ses relations commerciales, 113. — Ses relations avec les lois et le gouvernement du pays, 116. — Ses devoirs sous le despotisme pur, *ibid.* — Ses devoirs sous le despotisme mitigé, 117. — Ses devoirs sous une constitution libérale, 119. — Son amour pour la patrie, 121. — Quelle est sa véritable gloire, 122. — L'intérêt personnel est-il pour lui le principe de toutes les lois morales? 125. — Ses rapports avec Dieu, 132. — Privé, 131. — Ses rapports avec Dieu dénaturés par le paganisme, XIII, 491. Voyez aussi *Corps social*. — *Homotimes* (Les). Rapports de Cyrus avec eux, VIII, 212. — Discours de Phéarilas à leur sujet, 213. — *Honnâit*, VI, 193. — *Honneur* (L'). Temple qui lui est élevé par Marcellus, XIX, 142. — *Honoré d'Urfé*. Voyez *D'Urfé*. — *Honorius*, VI, 133. — *Honorius II* (Le pape), VI, 255. — *Horace*. Contredit par les conclusions de Wolf au sujet de l'authenticité de l'Illiade et de l'Odyssée, V, 315; VI, 98. — Comment il qualifie la loi des Douze Tables, XIV, 292. — *Horace*, l'un des trois frères du même nom. Il tue sa sœur, XIII, 323. — Jugé et absous, 324. — Réflexions de Machiavel sur ce jugement, 326. — *Horaces* (Les). Leur combat avec les Curiaces, XIII, 317 et suiv. — Réflexions de Machiavel sur ce combat, 326. — *Horatius*. Désigné pour présider à la dédicace du temple de Jupiter, XIV, 16. — *Horatius Barbatus*. Son discours contre les Décemvirs, XIV, 251. — Il défend Icilius, qu'on veut arrêter par ordre d'Appius, 266. — Son discours contre les Décemvirs, 270. — Victoire signalée qu'il remporte sur les Sabins, 283. — Triomphe qui lui est refusé par le sénat et que lui décerne le temple, 284. — Il n'est pas réçu, 283. — *Horatius Coelès*. Il défend le passage

du pont Sublicius, XIV, 17. — Honneurs et récompenses qu'on lui décerne, 18. — D'où lui vient le nom de *Coelès*, 19. — *Horloges*. D'eau, III, 56. — A rouages et à ressorts, 57. — Légères différences entre les heures du jour vrai et celles que marquent les horloges, 59. — *Hornius*, IV, 357. — *Hortensius* (L'orateur), VI, 96; XII, 333. — *Hortensius* (Q.). Dictateur, il ramène à Rome la multitude réfugiée sur le mont Janicule, XVI, 424. — *Horus*. Ses prétendus écrits, V, 215. — Ses légendes, XII, 402. — *Horus Apollon*. Auteur du livre sur les hiéroglyphes, XX, 41. — *Hostis*. Signification de ce mot, XIV, 304. — *Hostius*, XIII, 45. — *Hotmau* ou *Hotoman*, VI, 421; XX, 227. — *Houtman* (Corneille), II, 430. — *Huarte*, XX, 248 et 249. — *Hubner*. Sa géographie, II, 463. — *Hudson*, le voyageur, II, 441. — *Hudson*. Son édition de l'ouvrage de Thucydide, X, 48. — Son édition des œuvres de Denys d'Halicarnasse, XIII, 69. — *Huet*, XX, 299. — *Hugues*, roi d'Italie, VI, 213. — *Hugues Capet*, VI, 219. — *Huile* (L'). Prix du mètre dans l'Attique, XI, 212. — *Huistace* (Robert). Voyez *Wace* (Robert). — *Hame* (David), VI, 496; XX, 334. — *Hans* (Les), VI, 147. — Peuple de la Scythie ou Tartarie occidentale, II, 352. — *Hatcheson*, XX, 333. — *Hutchinson* (Thomas). Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 181. — *Huyghens*, VI, 451. — *Hyela* (La ville d') en OEnotrie. Fondée par les Phocéens, VIII, 272. — *Hygin*. Jugement sur lui, XII, 340. — *Hylye* (L'), IX, 44. — *Hyllus*. Combat près de cette rivière et de l'Hermus entre les Lydiens et les Perses, VIII, 131. — *Hylophages* (Les), XII, 436.

Hypercyrus (fleuve), IX, 64.
Hyperis (fleuve), aujourd'hui le Bog, IX, 63.
Hyperante, IV, 153.
Hyperantie, IV, 153.
Hypatia, XX, 156.
Hyperaustralien (Les), IX, 53.
Hyperboréens (Les), IX, 51. — Détails que Diodore de Sicile donne sur eux, 76; XII, 429.

Hyper-Crestoniens (Les), IX, 163.
Hyperide, V, 460.
Hypospodes (Les). Soldats de Bacchus, XII, 454.
Hyrcanie (L'). Conquise par Alexandre, XII, 634.
Hyrcaniens (Les). Ils se joignent à Cyrus pour combattre les Assyriens, VIII, 228; IX, 336.

I

Iambule. Relation de son voyage, XII, 430.

Ibaëz de Montlejar. Il combat le système d'Isaac Vossius au sujet de l'ère d'Espagne, III, 438; IV, 384.

Ibn Batrick ou *Entychius*, VI, 205.

Ibn-al-Ouardi. Voyez *Ouardi*.

Ibycus, V, 397.

Icthyophages (Les). Envoyés par Cambise pour espionner en Éthiopie, VIII, 517; XII, 436.

Icilius, fiancé de Virginie, XIV, 259. — Il obtient un délai et envoie chercher Virginius, 262. — Demande à grands cris l'abolition du Décemvirat, 265. — Appius ordonne de l'arrêter, 266.

Icilius (Les tribuns). Ils projettent l'abolition du consulat, XIV, 551. — S'opposent à la nomination d'un dictateur, 552.

Icilius (Le tribun). Il s'arroe le droit de convoquer le sénat, XVI, 304.

Iclinus, V, 457.

Idealisme (L'). À bus que madame de Staël a fait de ce mot, XX, 393. — A son école on joint celle du scepticisme, 401.

Idées (Les). Leur fausseté indiquée par l'obscurité du langage, XX, 279.

Ideler (M.). Son opinion sur les mois macédoniens, III, 157. — Son opinion sur l'événement qui sert d'origine à l'ère de Nabouassar, 412.

Ides (Les). Conservées en Europe malgré l'usage de la semaine, IV, 140. — Chez les Romains, XIII, 446. — Étymologie de ce mot, 465.

Idiomes vulgaires. Leur état au

dixième siècle, VI, 208. — Voyez aussi *Langues vulgaires*.

Ignorance (L'). Étant générale, elle assurait au dixième siècle la domination du clergé, VI, 221.

Ile (L'), terrain près de Platée. Sa topographie, et résolution des Grecs d'aller y camper, IX, 476.

Ile (L'), langue de terre entre le Rhône et le Saône. Annibal y arrive, XII, 143, et XVIII, 115.

Ilergètes (Les). Vaincus par Cæsius Scipion, XVIII, 169.

Iles Bleues. Voyez *Cyanées* (Iles).

Iles Ioniennes. Voyez *Ionie*.

Ile. Voyez *Rhèa*.

Ilturgis. Cette place est punie de sa trahison et de ses brigandages, XIX, 311.

Illuminisme (L'). Époque où son influence a été le plus sensible, XIX, 15.

Illyrie (L'). Esquisse géographique de ce pays, XVII, 336 et suiv. — La guerre y recommence, XVIII, 14. — Démétrius y prend le titre de roi, 15. — La guerre en ce pays force les Romains à ajourner leurs hostilités contre Carthage, 20. — Les consuls y passent, 37. — Les cités abandonnent Démétrius de Pharos, et se rangent du côté des Romains, 38.

Illyriens (Les). Guerre avec les Lacédémoniens, X, 192. — Guerre avec les Romains, XII, 112, et XVII, 323 et suiv.

Imagination (L'). Son nom distingue une des facultés de notre intelligence, VII, 3. — Elle invente les fables et orne de vives couleurs les narra-

estoniens (Les), IX, 163.
V, 460.
ides (Les). Soldats de
 II, 454.
(L'). Conquise par Alexan-
 334.
ens (Les). Ils se joignent à
 combattre les Assyriens,
 IX, 336.

èce, VI, 208. — Voyez
ques vulgaires.

ice (L'). Étant générale,
 it au dixième siècle la do-
 du clergé, VI, 221.
), terrain près de Platée. Sa
 ie, et résolution des Grecs
 camper, IX, 476.

), langue de terre entre le
 le Saône. Annibal y arrive,
 et XVIII, 115.
es (Les). Vaincus par Carus
 XVIII, 169.

leues. Voyez *Cyanées* (Iles).
niennes. Voyez *Ionie*.
 voyez *Rhéc*.

is. Cette place est punie de sa
 et de ses brigandages, XIX,

isme (L'). Époque où sou
 a été le plus sensible, XIX,

(L'). Esquisse géographi-
 pays, XVII, 336 et suiv. —
 e y recommence, XVIII.
 métrius y prend le titre de
 — La guerre en ce pays force
 us à ajourner leurs hostilités
 ethage, 20. — Les consuls y
 7. — Les cités abandonnées
 s de Pharos, et se rangent du
 Romains, 38.

s (Les). Guerre avec les
 onians, X, 191. — Guerre
 omains, XII, 112, et XVII,
 iv.

ation (L'). Son nom distingue
 les facultés de notre intelli-
 1, 3. — Elle invente les laits
 à vives couleurs les mar-

tions viridiques, VII, 21. — Celle de
 l'historien ne doit être employée qu'à
 peindre des faits réels, 23.

Imbros (Ile d'). Prise par Otanès,
 IX, 175.

Impartialité (L'). Sa loi ne saurait
 empêcher un historien de montrer
 qu'il aime son pays, VII, 167.

Imperiali, X, 228.

Impevium. Valeur de ce mot, XV,
 103.

Impôts. Voyez *Revenus publics*.

Impôts de l'Attique. Directs, XI,
 223. — Fonciers, 227. — Indirects,
 228.

Impôts à Rome. Régles par les cen-
 seurs, XV, 173. — La confection des
 rôles était confiée aux questeurs ur-
 bains avant l'institution de la censure,
 XVI, 265. — Doubles pour sub-
 venir aux frais de la guerre, XVII,
 295. — Les particuliers sont tenus de
 pourvoir à la solde et à la nourriture
 des gens de mer pendant trente jours,
 XIX, 159.

Imprimerie (L'). Son invention et ses
 progrès, VI, 359, et XX, 221. — Im-
 primeurs célèbres au seizième siècle,
 VI, 424. — Son état à la fin du dix-
 septième siècle, 467.

Imprimerie xylographique, VI,
 312.

Improbabilité (L'). Les faits impro-
 bables doivent être examinés, VII, 320.

Inachus. Culte qu'il introduit en
 Grèce, V, 167. — Son époque, VIII,
 106.

Inaises (Les), VII, 699.

Incendies à Rome, XVII, 229.

Indes (Les). Conquises par Osiris
 ou Sésostris, V, 97. — Partagées en-
 tre les Portugais et les Espagnols, II,
 417, et VI, 382. — Au dix-septième
 siècle, 428. — Au dix-huitième siècle,
 472.

Indes (Compagnie des), II, 431.

— Sous l'administration de Colbert,
 450.

Indibilis, roi des Ilergètes, XIX,
 85. — Il rassemble une nouvelle armée
 contre Scipion, 324. — Son armée
 taillée en pièces, 326. — Il implore et
 obtient son pardon, *ibid.* — Se ré-
 velle contre les Romains, 358. — Est
 tué par les Romains, 360.

A.A.

Indiction (L'). Son établissement
 et sa mesure, III, 333. — Elle pour-
 rait être considérée comme la moitié de
 la période de trente ans des Gaulois,
 335.

Indictum, IV, 156.

Indiens (Les). Ils étaient les *Sères*,
 II, 351. — Ont employé la semaine,
 III, 74. — Leurs mois, 128. — Leur
 calougam, 273. — Leurs âges ou
 iougams, 274. — Leurs années chan-
 gent-elles de valeur en passant d'un
 âge à l'autre? 275. — Leur paecham,
 leur roudon, leur aïanam, *ibid.* —
 Leurs dix-sept âges ou iougams, V, 2.
 — Durée des quatre derniers âges, 3.
 — Ouverture du calougam ou der-
 nier âge, *ibid.* — Opinion de Bailly
 sur la chronologie du bagavadam,
ibid. — Exposé des systèmes imaginés
 pour réduire la durée des trois âges
 qui ont précédé le calougam, 5. —
 Réfutations de ce système, 7. —
 Leurs dynasties antédiluviennes 56.

— Antiquité antédiluvienne de leur
 bouddha, 80. — Leur chronologie
 entre les années 3000 et 1500 avant
 notre ère, 96. — Leurs traditions
 sur le déluge, 98. — Parallèle entre
 leurs coutumes et celles des Grecs,
 VIII, 536. — Leurs mœurs et leur
 pays, IX, 10, et XII, 425 et 337. —
 Sémiramis entreprend une expédition
 contre eux, XII, 421. — Leur histoire,
 425. — Voyez aussi *Calendrier des
 Indiens*.

Indigètes (Les), divinités romaines,
 XIII, 418.

Indus (L'). Navigation d'Alexandre
 sur ce fleuve, XII, 641. — Explo-
 ration de ses côtes par Néarque, 642.

Industrie (L'). Interdite à Sparte
 aux hommes libres, XI, 124.

Inhumanité (L'). Leçons à en
 II, 80.

Initiative (L'). Celle des tribuns du
 peuple à Rome, XVI, 353, 356 et
 337.

Innocent II (Le pape), VI, 255.

Innocent III (Le pape), VI, 267.

Innocent IV (Le pape), VI, 268.

Innocent VIII (Le pape), VI, 364.

Innocent IX (Le pape), VI, 419.

Innocent X (Le pape), VI, 439 et
 456.

Innocent XI (Le pape), VI, 457.

Innovations littéraires. Plus actives et plus hardies à la suite de grands mouvements politiques, XX, 15. — Quel bien espérez de la nouvelle réforme littéraire? 19.

Inquisition (L'). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 270.

Inscriptions (Les). Antiquité de leur usage, I, 194. — Celles des peuples modernes, 195. — Collections d'inscriptions, 196. — Pourquoi elles enrichissent peu la science historique, 168. — Quelles sont les principales, 204. — Leur authenticité, 205. — Mutilées, 206. — Quelquefois mensongères, 207. — Grecques, anciennes, 208. — Égyptiennes, 213. — Difficultés de celles qui sont antérieures à Auguste, IV, 239; VII, 316 et 332.

Inscriptions et Belles-lettres. Voyez *Académie des Inscriptions et belles-lettres*.

Institutions (Les). Cas où il n'est pas permis d'attaquer celles des peuples, VIII, 544. — Utilité de leur connaissance, XIII, 536. Voyez aussi *Systèmes politiques*.

Institutions civiles. Leur influence sur le système des temps, III, 242.

Institutions politiques. Chez les peuples anciens, IX, 558. — Vices essentiels de celles des Romains, XIV, 159.

Institutions religieuses. Chez les peuples anciens, IX, 569.

Instruction générale (L'). Son influence, II, 60. — Institutions qui la concernent 209.

Insulviens (Les). Armée romaine conduite contre eux par les consuls Flaminius Nepos et Furinus Philo, XVII, 392. — Siège d'Acerres, une de leurs villes, 408.

Intapherne. Son supplice et celui de plusieurs membres de sa famille, IX, 17.

Intelligences (Les). Chimère de leur union mystique, XX, 13.

Interamma (ville). Dévastée par les Samnites, XVI, 205.

Intérêt (L') dans l'Attique. Terrestre et maritime, XI, 315.

Intérêt à Rome, XIV, 301.

Introductions (Les), VII, 616.

Io. Son enlèvement, VIII, 105.

Ionie (L'). Détails sur ce pays, VIII, 265. — Harpagus s'empare de plusieurs villes de ce pays, 270 et 272. — Bannissement de ses tyrans, IX, 179. — Histée se rend en Ionie, 227. — Les Perses s'emparent de la plupart des cités de ce pays, 239. — Sa division par Artapherne, 245. — Mardonius y établit la démocratie, *ibid.* — Surveillée par la flotte perse, 434. — Les îles ioniennes soumises par les Athéniens, X, 150.

Ioniens (Les). Ils proposent à Cyrus de devenir ses sujets, VIII, 264. — Demandent du secours à Sparte, 268. — Pont de bateaux qu'ils jettent sur l'Ister, IX, 99. — Gardiens du pont de l'Ister, ils négocient avec les Scythes, 121. — Miltiade s'oppose à leur résolution, 123. — Leur fourberie envers les Scythes, 124. — Poursuivis par les Perses jusqu'à Éphèse, 218. — Ils prennent Byzance et les villes voisines de la Carie, *ibid.* — Les Perses combattent contre eux, 221. — Expédition des Perses contre eux, 224. — Ils veulent défendre Milet contre les Perses, 229. — Les Perses appellent à leur secours les ci-devant tyrans de l'Ionie, 230. — Le commandement de leur flotte confié au Phocéén Denys, 231. — Ce commandement lui est retiré, 232. — Les Samiens, les Lesbien et une grande partie des alliés abandonnent le parti des Ioniens, *ibid.* — Ils tentent de s'affirmer de la domination des Perses, 436. — Projet de les transférer en Grèce, 504.

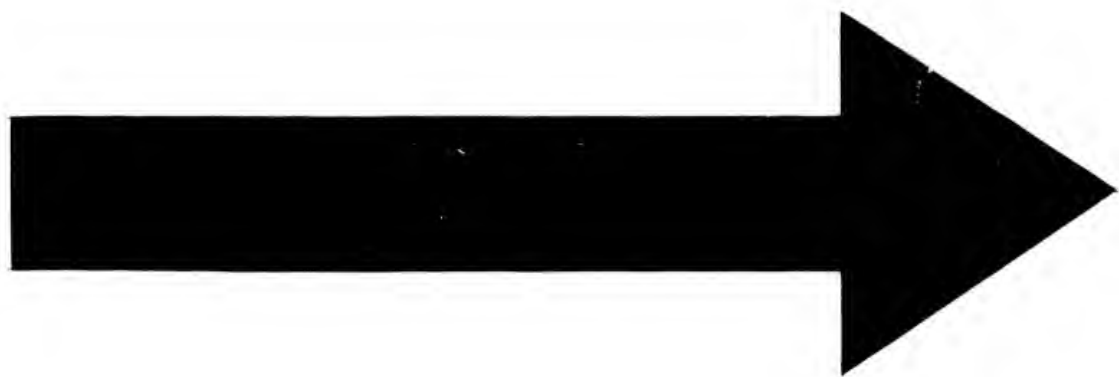
Iougan des Indiens, III, 274. — Les années des Indiens changent-elles de valeur en passant d'un âge à l'autre? 275. — Il forme dix-sept âges, V, 2. — Durée des quatre derniers âges, 3. — Ouverture du calougjan ou dernier âge, *ibid.*

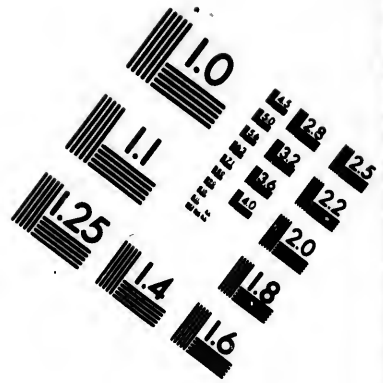
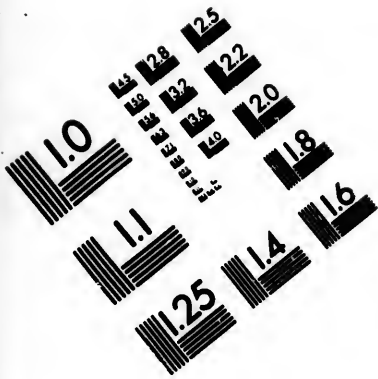
Iphierate, général athénien. Vaincu par les Spartiates, XI, 322. — Sa résistance et ses courages, 323. — Sa victoire au Léchée, port corinthien, 324. — Ses nouveaux succès, 330. — Son expédition heureuse contre Coreyre et sur les côtes de la Laconie, 355.

tions (Les), VII, 616.
 enlèvement, VIII, 105.
 Détails sur ce pays, VIII,
 Carpathes s'empare de plus
 de ce pays, 270 et 271.
 enement de ses tyrans, IX,
 stie se rend en Ionie, 227.
 s'emparent de la plu-
 ités de ce pays, 239. —
 par Artapherne, 245. —
 s y établit la démocratie,
 surveillée par la flotte perse,
 es îles ioniennes soumises
 éniens, X, 150.
 (Les). Ils proposent à Cyrus
 r ses sujets, VIII, 264. —
 nt du secours à Sparte, 268.
 le bateau qu'ils jettent sur
 , 99. — Gardiens du pont de
 négociant avec les Scythes,
 Miltiade s'oppose à leur réso-
 23. — Leur fourberie envers
 nes, 124. — Poursuivis par
 s jusqu'à Éphèse, 218. — Ils
 Byzance et les villes voisines
 rie, *ibid.* — Les Perses con-
 tre eux, 221. — Expédition
 es contre eux, 224. — Ils ren-
 dre Milet contre les Perses,
 Les Perses appellent à leur
 ci-devant tyrans de l'Ionie,
 Le commandement de leur
 onfié au Phocéen Denys,
 Ce commandement lui est res-
 2. — Les Samiens, les Les-
 une grande partie des alliés
 nent le parti des Ioniens, *ibid.*
 ent de s'affranchir de la do-
 des Perses, 436. — Projet
 ansfréer en Grèce, 504.
 m des Indiens, III, 274. —
 es des Indiens changent-elles
 en passant d'un âge à l'au-
 . — Il forme dix-sept âges.
 Durée des quatre dermies
 — Ouverture du caligouan
 âge, *ibid.*
 ate, général athénien. Vainc
 Spartiates, XI, 322. — Sa
 e et secourus, 323. — Sa
 au Léchée, port corinthien.
 Ses nouveaux succès, 330.
 expédition heureuse contre
 et sur les côtes de la La-

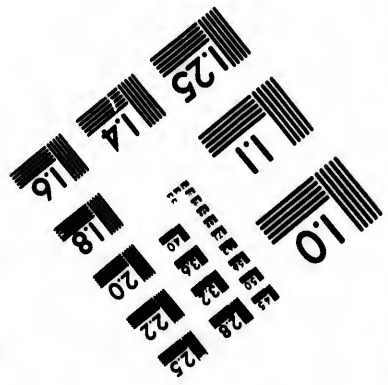
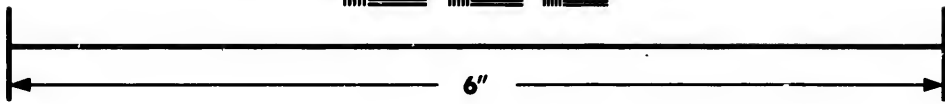
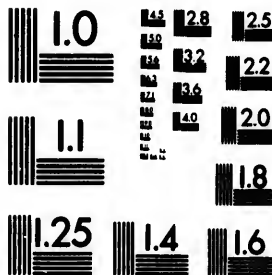
Iphippus, V, 461.
 Iphitus. Il rétablit les jeux olym-
 piques, V, 318. Voyez aussi *Ère d'I-*
phitus.
 Ipsus. Bataille qui s'y livre, XII, 730.
 Irène, VI, 168; 197.
 Irlande. Sa topographie, II, 390.
 Iner ou Warner, VI, 263.
 Isaac l'Ange, empereur d'Orient,
 VI, 244.
 Iudegerde. Voyez *Ère d'Iudegerde.*
 Iée, V, 460.
 Isidore de Séville. —
 phie, II, 367; VI, 166
 Isis. Ses légendes,
 Interdiction de son culte
 tion de son temple à Rome, X, 207.
 Islandais (Les anciens). Leurs
 mois, III, 179.
 Isocrate, V, 460. — Son jugement
 sur Xénophon, XI, 41. — Éloges
 qu'il a composés, 151. — Son éloge
 d'Évagoras, XII, 576. — Il ne s'ac-
 corde pas avec Diodore sur la durée
 de la guerre entre Évagoras et les
 Perses ni au sujet de Nicoclès, 577.
 Israel. Durée de son règne, V, 357.
 Issoues (Les), IX, 48.
 Issus en Cilicie. Victoire qu'y rem-
 porte Alexandre, XII, 625. — Mé-
 prise de Lévesque, qui fait combattre
 Pyrrhus à la Bataille d'Issus, XVI, 453.
 Ister (fleuve), aujourd'hui le Da-
 nube, IX, 62. — Pont de bateaux
 jeté sur ce fleuve par les Ioniens, 99.
 — Les Ioniens gardiens du pont négoc-
 cient avec les Scythes, 121. — Oppo-
 sition de Miltiade à la résolution des
 Ioniens gardiens du pont, 123. — Pas-
 sage du pont par l'armée perse, 125.
 Istène (Le mont). Des réfugiés cor-
 cyréens s'y établissent, X, 148.
 Istrie. Tableau géographique de
 cette contrée, XVIII, 5 et 6.
 Istriens (Les). Vaincus, ils recon-
 naissent les Romains pour maîtres,
 XVIII, 5 et 7.
 Italie (L'). Son histoire, I, 363.
 — Voyage en ce pays, II, 484. —
 Son état au septième siècle de l'ère
 vulgaire, VI, 162. — Son état au
 huitième siècle, 170. — Au neuvième
 siècle, 197. — Au dixième siècle,
 212. — Au onzième siècle, 233. —
 Au douzième siècle, 251. — Au

treizième siècle, VI, 275. — Au quin-
 zième siècle, 347. — Littérateurs
 grecs qui s'y réfugient, 362. — Son
 état politique après la prise de Con-
 stantinople, 365. — Au seizième siè-
 cle, 390, 400 et 418. — État des
 sciences et des lettres dans cette con-
 trée au dix-septième siècle, 436. —
 Annibal va y porter la guerre, XII,
 138. — Annibal marche à travers ce
 pays, qu'il dévaste, 169. — Ses an-
 ciens habitants, 192 et suiv. — Oëno-
 trus y conduit les peuples du Latium,
 XIII, 193. — Colonie grecque qu'y
 mène Évandre 196. — Autre colo-
 nie conduite par Hercule, *ibid.* —
 Éloge de ce pays, 197. — Traditions
 sur le séjour qu'y fit Hercule, 198. —
 Traditions de Denys d'Halicarnasse
 sur l'antiquité de ce pays, 199 et 204.
 — Sa colonisation d'après Clavier,
 205. — Coup d'œil sur l'ensemble et
 les détails de la presqu'île italique,
 210. — Ses anciens peuples d'après
 Montesquieu, le père Catrou, Bochart,
 etc., 221. — Récapitulation des prin-
 cipales traditions sur les origines des
 peuples de l'Italie, 223. — Autre clas-
 sification des antiques races de cette
 contrée, 224. — Systèmes politiques
 correspondant aux origines des peuples
 Italiens, 225. — Récapitulation des
 hypothèses relatives à ces origines,
 227 et suiv. — Son antiquité d'après
 Tite-Live, 240. — Classification de ses
 villes, XIV, 154. — Des commis-
 saires romains vont recueillir des lois
 dans les villes grecques de ce pays,
 243. — Dévastée par une ma-
 ladie contagieuse, 244. — Mouve-
 ment général de ses peuples pour re-
 couvrir leur indépendance, XVI,
 430. — Définitivement conquise; sa
 situation et conditions diverses de ses
 peuples vis-à-vis de Rome, 587. —
 Armements considérables ordonnés
 par le sénat romain dans toute cette
 contrée, XVIII, 174. — Exceptée
 de la situation déplorable où se trouve
 l'Europe, XX, 214. — Refuge des
 philosophes grecs après 1453, 215.
 Italiens (Les). Navigateurs, II, 383.
 Iule. Prétention des Césars de des-
 cendre de lui, XIII, 250.
 Ives de Chartres, VI, 262.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

- Jacobi*, XX, 369 et 375.
Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, VI, 429.
Jacques II, roi d'Angleterre, VI, 456 et 461.
Jacques de Vitry, VI, 293.
Jacques de Voragine, VI, 294.
Jamblique, VI, 138; XX, 134 et suiv.
Janicule (Le mont), XIII, 206. — Les Tyrrhéniens s'en enparent, XIV, 17. — La multitude s'y retire, XVI, 424.
Jansénisme (Le). Ses dernières agitations en France, VI, 485.
Janus, XIII, 206. — Son temple bâti par Numa, 305. — Les trois clôtures de ce temple, *ibid.*; 456. — Paix générale et clôture de son temple, XVII, 288. — Combien de fois ce temple fut fermé, 289. — Explication de cet usage donnée par Plutarque, *ibid.*
Janvier. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 111, et XIII, 456.
Japonais (Les). Ils ont employé la semaine, III, 74. — Leurs mois, 128. — Exposé de leurs traditions, V, 14.
Jarchi (Salomon), VI, 265.
Jarry de Mancy (M.), IV, 407.
Jasan, tyran de Phères. Proclamé chef de la Thessalie, XI, 354. — Les Thébains lui demandent des secours, 362. — Son expédition et sa mort, *ibid.*
Jean, empereur d'Orient, VI, 243.
Jean, roi de France, VI, 335.
Jean de Boves, VI, 302.
Jean de Brienne, empereur de Constantinople, VI, 272.
Jean della Casa. Voyez *Casa*.
Jean de Columna, IV, 324.
Jean de Coutances, IV, 321.
Jean de Florence, VI, 318.
Jean Louis (Le P.), IV, 370.
Jean de Meung, VI, 302.
Jean de Pise, VI, 328.
Jean de Ravenne, VI, 318.
Jean de Salisbury, VI, 263; XX, 183.
Jean sans Terre, VI, 279.
Jean VIII, VI, 200.
Jean X, VI, 215.
Jean XII. Voyez *Octavien*.
Jean XXII, VI, 329.
Jean d'Antioche, VI, 206.
Jean Climax. Voyez *Climax*.
Jean le Sophiste, VI, 227.
Jeanne, feine de Naples, VI, 332.
Jeanne d'Arc. Harangue qu'elle prononce sur le bûcher, VII, 475.
Jeanne Gray, VI, 405.
Jeannin, VI, 433.
Jefferys. Ses cartes géographiques, II, 474.
Jérémie. Il prédit soixante-dix ans de captivité, V, 358.
Jérusalem. Assiégée par Antiochus Sidètes, XII, 756.
Jésuites (Les). Leur suppression en France, VI, 493.
Jésus-Christ. Opinions diverses sur la date de sa naissance, III, 456 et 461.
Jeunesse (La déesse de la). Elle reste immobile et refuse de céder sa place pour des temples projetés, XIII, 348 et 384.
Jeux à Rome XIII, 478. — Sous l'intendance des édiles, XVI, 11 et suiv. — Jeux scéniques institués pour détourner la peste, XV, 324. Voyez aussi *Théâtre à Rome*.
Jeux apollinaires à Rome, XIII, 476 et 478. — Leur institution, XIX, 25 et suiv.
Jeux augustaux, XIII, 479.
Jeux capitolins, XIII, 478.
Jeux floraux. Au quatorzième siècle, VI, 325.
Jeux floraux à Rome. Leur célébration et leur institution, XVII, 219. — Licence de ces fêtes, 226.
Jeux des Fontaines, XIII, 479.
Jeux héréens. Présidés par Philippe, roi de Macédoine, XIX, 241.
Jeux isthmiques, XII, 259. — Leur origine, leur progrès et leur décadence, XVII, 356 et suiv.
Jeux mégalesiens, XIII, 467, et XIX, 369.
Jeux néméens. Présidés par Phi-

lippe, roi de Macédoine, XIX, 241.
Jeux olympiques. Leur caractère national, IV, 88. — Rétablis par Lycurgue, Iphitus et Cléosthène, V, 318. — Troublés par un combat entre les Areadiens et les Eléens, XI, 387; XII, 464. — Denys y concourt, 567.
Jeux publics dans l'Attique. Fonds qui leur sont destinés, XI, 220 et 231.
Jeux séculaires à Rome. Leur célébration peut-elle déterminer les siècles? III, 330. — Histoire de leur institution, XVII, 272. — Époque de leur célébration, 274 et suiv. — A quelle époque ils ont cessé, 277. — Cérémonies et rites qui s'y pratiquaient, *ibid.* et suiv. — Oracle de la sibylle relatif à ces rites et cérémonies, 281.
Jeux solennels. Ressemblance de ceux des Romains avec ceux des Grecs, XIV, 104.
Jadelle, VI, 423.
Joël, IV, 323.
Jouville, VI, 294.
Jomard. Il discute sur l'âge des zodiaques, IV, 418.
Jough (Adrien de), IV, 331.
Jouston, IV, 352.
Jornandès, VI, 159.
Joseph (L'historien), I, 288. — Son texte relatif à l'avènement de Pygmalion, V, 329. — Son texte sur la date de la mort d'Alexandre, 474; VI, 113; XII, 7. — Louanges qu'il donne à Polybe, 63. — Ce qu'il dit de l'origine de la nation gauloise, XVII, 463.
Joueurs de flûte à Rome. Leur histoire, XVI, 95 et suiv.
Jour (Le). Premières notions du jour, III, 9. — Distinction du jour solaire et du jour sidéral ou astronomique, 39. — Sens de ce mot en chronologie, 41. — Différents points du nyctimère où l'on a fait commencer le jour civil, 42. — Erreurs chronologiques qui peuvent en résulter, 45. — Distinctions des différentes espèces de jours chez les Romains, 46. — Double sens du mot *ferie*, 47. — Autres dénominations usitées chez les Romains, *ibid.* — Division du jour et de la nuit usitées chez les anciens, 48. —

Noms des sept planètes appliqués aux sept jours consécutifs, III, 75. — Les sept heures planétaires et les sept jours de la semaine correspondent à des intervalles musicaux, 79.
Jour sidéral ou *astronomique*, III, 39. — Pourquoi n'a-t-il pas été préféré au jour solaire? 40.
Jour solaire, III, 39. — Inégalités des jours solaires, *ibid.* — Pourquoi a-t-il été préféré au jour sidéral? 40.
Journaux (Les). Quels matériaux ils fournissent à l'histoire, I, 261; VII, 187.
Jours (Les) chez les Romains, XIII, 443 et 444. — De combien l'année se composait, 446. — Modifications de leur nombre dans l'année, 449.
Jours fastes à Rome. Les nundines mises au nombre des jours fastes, XVI, 427.
Jours néfastes, IV, 31.
Jours du scrutin, IV, 154.
Jove (Paul). Voyez *Paul Jove*.
Jovien, VI, 132.
Jubellius, chef d'une légion camparienne. Vengeance exercée sur lui par un médecin de Rhégium, XVI, 565.
Jubellius Tauréa (Cerrinus). Défi qu'il propose; son combat avec le Romain Claudius Asellus, XVIII, 427 et suiv. — Sa mort, XIX, 12.
Jubilé (Le). Des Juifs, III, 281. — Étymologies diverses de ce mot, 284. — Des chrétiens, 285.
Juda. Durée de son règne, V, 357.
Judaïsme (Le). Son état au deuxième siècle de l'ère vulgaire, VI, 119. — Au troisième siècle de l'ère vulgaire, 128. — Au quatrième siècle de l'ère vulgaire, 137.
Judée (La). Temps mythologiques, V, 84 et suiv. — Age historique de 484 à 323 avant J. C., 431 et suiv. — Ses annales de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., VI, 16. — De l'an 884 à l'an 776 avant J. C., 22. — Au huitième siècle avant J. C., 25. — Au septième siècle avant J. C., 30. — Ses annales de l'an 600 à l'an 323 avant J. C., 36. — Ses annales au cinquième siècle avant J. C., 48. — Son histoire ne présente rien de mémorable au qua-

I, VI, 200.
 VI, 215.
 Voyez *Octavien*.
 II, VI, 329.
 Antioche, VI, 206.
 max. Voyez *Climax*.
 Sophiste, VI, 227.
 Reine de Naples, VI, 332.
 d'Arc. Harangue qu'elle fit sur le bûcher, VII, 475.
 Gray, VI, 405.
 VI, 433.
 Ses cartes géographiques,
 Il prédit soixante-dix ans de la déesse de la). Elle mobile et refuse de céder sur des temples projetés, XIII, 14.
 Rome XIII, 478. — Sous l'ence des édiles, XVI, 11 et 12. — Jeux scéniques institués pour combattre la peste, XV, 324. Voyez *Scène* à Rome.
 Apollinaires à Rome, XIII, 8. — Leur institution, XII, 10.
 Augustaux, XIII, 479.
 Capitolins, XIII, 478.
 Oraux. Au quatorzième siècle,
 Oraux à Rome. Leur célébration et leur institution, XVII, 10. — Licences de ces fêtes, 226.
 Les Fontaines, XIII, 479.
 Créens. Présidés par Philippe, Macédoine, XIX, 241.
 Athmiques, XII, 259. — Leur progrès et leur décadence, XVII, 356 et suiv.
 Mégalésiens, XIII, 467, et 469.
 Péniéens. Présidés par Phi-

trième siècle avant J. C., VI, 59. —
 Au troisième siècle avant J. C., 78.
 — Ses annales d'après Bossuet, 90. —
 Au premier siècle avant J. C., 102.

Judex questionis à Rome, XV, 533.

Judica, IV, 155.

Jugements (Les). Idée précise de ce mot en matière historique, VII, 361. — Voyez aussi *Justice* à Rome.

Juges (Les), II, 273.

Juifs (Les). Ils ont employé la semaine, III, 73. — Rattachaient la semaine aux sept jours de la création, 75. — Leurs mois, 141. — Les noms et les systèmes de leurs mois n'ont pas été invariables, 142. — Tableau de leurs mois comparés avec les nôtres, 164. — Leur sabbat et jubilé, 281. — Cycle lunaire des Juifs modernes, 309. — Ère mondaine des Juifs modernes, 403. — Ils ont employé l'ère des Séleucides sous le nom d'ère des Contrats ou des Machabées, 421. — Après le partage des conquêtes d'Alexandre, XII, 35. — Passage de Bossuet sur eux, 317. — Particularités sur ce peuple, ses lois et ses usages, 756 et suiv. Voyez aussi *Judée*, *Calendrier des Juifs*.

Juillet. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 127, et XIII, 476.

Juin. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 124, et XIII, 471. — Étymologie de ce mot, *ibid.*

es II (Le pape), VI, 391.

es III (Le pape), VI, 398.

es Africain. Il a fourni l'ère mondaine d'Alexandrie, III, 398. — Est le fondateur du système de chronologie adopté par les écrivains ecclésiastiques, IV, 294. — La base de ce système n'était point invariablement déterminée par les livres saints, 295. — Il a obscurci la chronologie sacrée et la chronologie profane, en voulant les faire concorder, 296. — Copié par Eusèbe, 298; XII, 23.

Jules César. Voyez *César* et *Calendrier de Jules César*.

Jules Paul. Voyez *Paul* (Jules).

Jules Romain. Voyez *Romain*.

Julien, VI, 138.

Julien (L'empereur). Son opinion sur Hérodote, VIII, 62.

Julien l'Apostat, VI, 131.

Julius Nepos, empereur d'Occident, VI, 138 et 139.

Junius (Lucius). Sa réponse aux dix ambassadeurs envoyés au mont Sacré, XIV, 75. — Il demande des garanties pour l'avenir du peuple et des magistrats spéciaux qui le protègent, 78.

Junius Bubulcus (Caius). Il s'empare de Cluvia et de Bovianum, XVI, 98. — Donne dans un piège des Samnites, et s'en tire par une victoire, 99 et 100. — Son triomphe, 101. — Il élève un temple votif à la déesse Salus, 120. — Nommé dictateur, il défait les Éques et obtient les honneurs du triomphe, 138.

Junius Graecchanus, XII, 307.

Junius Pèra (Marcus). Il marche contre les Boiens et les Liguriens, XVII, 322. — Nommé dictateur, XVIII, 312. — Il prend à Rome de nouveaux auspices, 373. — Se rend à Rome pour s'entendre sur les affaires de la république, 382.

Junius Pullus. Une escadre et sa flotte presque détruites par une tempête, XVII, 157. — Battu par Carthage à Égihalles, il se donne la mort, 159.

Junius Silanus (M.). Commandements militaires dont il est chargé, XIX, 99. — Adjoint à Scipion dans le commandement en Espagne, 141.

Junon. Incendie de son temple à Argos, X, 196. — Sa fête à Rome, XIII, 471.

Junon Lacinia. Traditions sur son temple à Crotona, XVIII, 440.

Jupiter, XII, 455. — Sa fête à Rome, XIII, 457 et 477. — Statue que lui élèvent les Romains, XVI, 222.

Jupiter Capitolin. Délicieuse de son temple par Horatius, XIV, 16. — Jeux qui lui déplaisent, 104.

Jupiter Empereur. Explication d'une inscription sur sa statue, XV, 239.

Jupiter Férétrien. Construction de son temple, XIII, 275 et suiv. — Déponilles opimes qui lui sont offertes par Corneilius Cossus, XIV, 512.

Jupiter Libérateur. Ses fêtes à Rome, XIII, 479.

ostat, VI, 131.

us, empereur d'Occident,

9.
cius). Sa réponse aux
leurs envoyés au mont
75. — Il demande de sa
l'avenir du peuple et
s spéciaux qui le proté-

ulus (Caius). Il s'empare
de Bovianum, XVI, 98.
us un piège des Samnites,
par une victoire, 99 et
triomphe, 101. — Il élève
statif à la déesse Salus, 120.
ictateur, il défait les Eques
s honneurs du triomphe,

braechanus, XII, 307.

éra (Marcus). Il marche
Boiens et les Liguriens,
2. — Nommé dictateur,
2. — Il prend à Rome de
auspices, 373. — Se rend
r s'entendre sur les affaires
blique, 382.

Pullus. Une escadre et sa
que détruites par une tem-
II, 157. — Battu par Car-
githalle, il se donne la mort,

Silanus (M.). Commande-
ilitaires dont il est chargé
— Adjoint à Scipion dans
ndement en Espagne, 141.
Incendie de son temple à Ar-
96. — Sa fête à Rome, XIII,

Lacinia. Traditions sur son
Crotone, XVIII, 440.
, XII, 455. — Sa fête à
XIII, 457 et 477. — Statue
élevent les Romains, XVI,

Capitolin. Dédicace de son
par Horatius, XIV, 16. —
lui déplaisent, 104.

Empereur. Explication d'un
on sur sa statue, XV, 289.
r Frédéricien. Construction de
ple, XIII, 275 et suiv.
es opimes qui lui sont offerts
nélius Cossus, XIV, 512.
r Libérateur. Ses fêtes à Rome
79.

Jupiter Olympien, XII, 447 et suiv.
Jupiter Pistor. Ses fêtes à Rome,
XIII, 472.

Jupiter Terrible. On lui élève un
autel sur le mont Sacré, XIV, 8.

Jurés (Les), II, 276.

Jurisconsultes (Les). Au quatorzième
siècle, VI, 315.

Jurisconsultes romains. Au troi-
sième siècle de l'ère vulgaire, VI,
124.

Jurisdictio. Valeur de ce mot, XV,
103.

Jury (Le). Origine et époque de son
institution, XV, 113.

Jus honorarium. Droit qu'avaient
les édiles romains de promulguer des
édits, XVI, 17.

Jusieu (De), VI, 500.

Juste-Lipse. Voyez Lipse.

Justice à Rome, XIV, 300. Voyez
aussi Pouvoirs judiciaires à Rome.

Justin. Il abrège l'ouvrage de Tro-
gus-Pompée, IV, 214. — Funeste in-

fluence de cet abrégé sur la chrono-
logie, IV, 216. — Travail de Jacques
Bongars sur cet auteur, 217. — Son
texte au sujet de l'époque de Zoroastre,
V, 257; VI, 117 et 119. — Son
récit au sujet de l'histoire de Cyrus,
VIII, 167. — Ses notions sur la géogra-
phie et l'histoire des Scythes jusqu'à
leur guerre avec Darius, IX, 78. —
Ses traditions sur les Amazones, 106 et
416. — Ses détails sur la mort d'Al-
cibiade, XI, 292; XV, 88; XVI,
417.

Justin I^{er}, empereur d'Orient, VI,
157.

Justin II, empereur d'Orient, VI,
158.

Justinien, empereur d'Orient, VI,
157.

Justinien II, VI, 163 et 166.

Juvénal, VI, 112.

Juvénal des Ursins, VI, 379.

Juvenalia, XIII, 482.

Jyrques (Les), IX, 47.

K

Kalendes (Les). Étymologie de ce
mot, IV, 1.

Kalif Asraf. Voyez Asraf.

Kame (Lord). Voy. Home (Henri).

Kant (Emmanuel). Ses doctrines
et ses ouvrages, XX, 369 et suiv. —
Ses adversaires, 375. — Son école
comparée à celle des syncrétistes an-
ciens et des scolastiques, 377 et 378.
— Examen de son traité intitulé *Idee*
d'une histoire universelle, 416.

Kao-tsou. Meure qu'il prend pour
réparer la destruction des livres chi-
nois, V, 102.

Kaunitz. Son portrait par Rulhière,
VII, 427.

Kekerman, VII, 364.

Kennedy (John).-IV, 398.

Kepler. Ses Ephémérides, IV, 5 et
346; VI, 436.

Koch, IV, 403.

Koehler (David), IV, 377.

L

La Barre, IV, 382.

Labbe, VI, 354.

Labé (Louise), VI, 397.

Labéon. Mis en parallèle avec Ca-
pition par Tacite, VII, 436. — Il re-
fuse de déferer aux citations des tri-
buns, XVI, 359.

Labérius, tribun légionnaire. Voyez
Calpurnius Flamma.

La Borde (Alexandre). Ses voyages,
II, 483.

La Borde, IV, 403. — Sa chrono-
logie égyptienne, V, 129, et VIII, 460.

Laboureur (Le). Salaire de sa jour-
née dans l'Attique, XI, 214.

La Bruyère (Barbeau de), IV,
395.

La Bruyère, VI, 465; XX, 302.

La Caille, IV, 396; VI, 486.

Lacédémoniens (Les). Leurs mois,
III, 151. — Leurs rois, V, 284. —
Leurs annales politiques de 776 à 484

avant J. C., V, 403. — Leurs annales de l'an 1000 à l'an 884 avant J. C., VI, 17. — Leur triomphe sur les Tégéates, VIII, 124. — Leur alliance avec Créus, 125. — Guerre entre eux et les Argiens, 132. — Secours que leur demandent les Ioniens et les Éoliens, 268. — Secours que leur demandent les Samiens contre leur tyran Polycrate, 548. — Ils assiègent Samos, 551. — Ils accordent le droit de cité aux petits-fils des Argonautes, qui se disent Minyens d'origine, IX, 128. — L'un de leurs rois est Cléomène, l'un des enfants des deux femmes d'Anaxandride, 179. — Il envoie pour renverser les Pisistratides Anchimolius, qui est vaincu et tué, 196. — Leur seconde expédition contre les Pisistratides, *ibid.* — Il veut établir les Pisistratides à Athènes, 208. — Sosiclés s'oppose à ce projet, 209. — Traditions sur leur origine et celle de leurs deux rois, 248. — Prérrogatives de leurs deux rois, 250. — Secours que leur demandent les Athéniens, 279. — Ils arrivent à la bataille de Marathon après le combat, 285. — Violation du droit des gens envers les envoyés de Xerxès, 355. — Message secret qui leur est envoyé par Démarate, 384 et 386. — Ils envoient une députation aux Athéniens, 441. — Réponse à cette députation, 442. — Rivalité entre eux et les Athéniens, d'après Diodore de Sicile, 444. — Ils construisent le mur de l'isthme de Corinthe au lieu de secourir les Athéniens, 455. — Envoient Pausanias contre les Perses, 456. — Arrivent au secours d'Athènes, 458. — Provoqués par les Perses, 475. — Leur repas dans la tente de Mardonius, 495. — Leur histoire, 530. — Assemblée des députés des villes du Péloponnèse mécontentes d'Athènes, X, 85. — Trêve rompue entre eux et les Athéniens, 87. — Prédominance des Athéniens sur les Spartiates, 88. — Nouvelle assemblée à Sparte des députés des villes du Péloponnèse, 91. — Ils exigent des Athéniens l'expiation d'une offense faite à la déesse Minerve, 92. — Les Athéniens leur réclament l'expiation de deux sacrilèges, X, 93 et 96. — Partage des cités et îles grecques entre eux et les Athéniens, 107. — Ils s'avancent dans l'Attique, 111. — Lenteur de Périclès à les repousser, *ibid.* — Ils envoient demander l'alliance du roi de Perse, et leurs députés sont mis à mort par les Athéniens, 129. — Leurs revers contre les Acarnaniens, 130. — Les Mityléniens sollicitent leur alliance, 134. — Promesse de secours qu'ils font aux Mityléniens, 137. — Leur flotte se dirige sus Corcyre, 145. — Ils fondent la colonie d'Héraclée dans la Trachinie, 152. — Repoussés à l'île de Pylos par les Athéniens, 167. — Armistice qu'ils concluent avec les Athéniens, 169. — Défaits à Sphactérie par l'Athénien Cléon, 172. — Leur territoire ravagé par les Messéniens, 174. — Le roi de Perse Artaxerce leur adresse un message qui est intercepté par les Athéniens, 178. — Ils déclarent Thyre contre les Athéniens, 180. — Acanthe embrasse leur parti, 184. — Ils concluent une trêve avec les Athéniens, 189. — Défection des habitants de Scione et de Mendé en leur faveur, 191. — Alliance avec Perdiccas, roi de Macédoine, et guerre aux Lyncestes et aux Illyriens, 192 et 195. — Traité qu'ils font avec les Athéniens, 204. — Nouvelle transaction au sujet de ce traité, 206. — Leurs députés sont empêchés de négocier avec Athènes par la ruse d'Alcibiade, 210. — Alliance qu'ils font avec les Béotiens et que Nicias s'efforce inutilement de rompre, 216. — Guerre et traité avec les Argiens, 220. — Leurs institutions militaires, 222. — Dispositions du traité avec les Argiens, 222. — Ils recherchent l'alliance du roi de Macédoine Perdicos, *ibid.* — Révolte des Argiens contre eux, 223. — Combat contre les Athéniens, 227. — Leur alliance rompue par les Syracusains, 253. — Alcibiade leur conseille de fortifier Décele, 254. — Tentative qu'ils font contre les Argiens, 256. — Ils ravagent le territoire d'Argos, 259. — Envoient des forces en Sicile, 266. — Démosthène est chargé de ravager la Laconie, 267.

piation de deux sacrilèges.
 — Partages des cités et des terres entre eux et les Athéniens, s'avancent dans l'Attique, autour de Périclès à les rendre. — Ils envoient demander au roi de Perse, et leurs députés mis à mort par les Athéniens.
 — Leurs revers contre les Perses, 130. — Les Mityléniens leur alliance, 134. — Procureurs qu'ils font aux Mityléniens, 137. — Leur flotte se dirige vers l'Asie, 145. — Ils foudrent la Thracie dans la Trachinie, et repoussés à l'île de Pylos par les Athéniens, 167. — Armistice conclu avec les Athéniens, Défaits à Sphactérie par Cléon, 172. — Leur terreur par les Messéniens, Le roi de Perse Artaxerce envoie un message qui est interprété par les Athéniens, 178. — Ils envoient Thyré contre les Athéniens, l'Asie embrasse leur parti, Ils concluent une trêve avec les Perses, 189. — Défection des habitants de Scione et de Mendé au roi de Perse, 191. — Alliance avec le roi de Macédoine, et guerre avec les Perses et aux Illyriens, 192 et 193. — Traité qu'ils font avec les Perses, 204. — Nouvelle transaction sur le sujet de ce traité, 206. — Les députés sont empêchés de négocier avec Athènes par la ruse d'Alcibiade, 210. — Alliance qu'ils font avec les Bèotiens et que Nicias s'oppose inutilement de rompre, 216. — Traité avec les Argiens, 220. — Institutions militaires, 221. — Positions du traité avec les Athéniens, 222. — Ils recherchent l'alliance du roi de Macédoine Perdicaas, Révolte des Argiens contre les Athéniens, 23. — Combat contre les Athéniens, 227. — Leur alliance avec les Syracusains, 253. — Alcibiade conseille de fortifier Décée, 254. — Tentative qu'ils font contre les Argiens, 256. — Ils ravagent le territoire d'Argos, 259. — Envoient des députés en Sicile, 266. — Démocrite chargé de ravager la Laconie,

— Traité d'alliance qu'ils font avec les Perses, X, 305. — Avantages que les Athéniens obtiennent dans des combats contre eux, 306. — Leur nouveau traité avec les Perses, 308. — Intrigues d'Alcibiade pour les brouiller avec Tissapherne, *ibid.* — Leur troisième traité avec les Perses, 312. — Ils attaquent les Athéniens, qui tentent de négocier, 315. — Xénophon leur est attaché, XI, 20. — Le traité de Xénophon de la République des Lacédémoniens est d'une authenticité douteuse, 114. — Ce traité offre un panegyrique plutôt qu'une notice exacte des institutions et mœurs lacédémoniennes, 115. — Éducation des enfants à Lacédémone, 117. — Leur magistrat nommé pédonome, *ibid.* — Le vol autorisé chez eux, 118. — Examen du droit de propriété à Lacédémone, 120. — Modestie des jeunes Lacédémoniens, 121. — Leurs hippagètes, 122. — Leur repas public, 123. — L'industrie et le commerce interdits aux hommes libres à Lacédémone, 124. — La question du travail, 126. — Leur régime militaire, 128. — Les deux rois et leurs autres magistrats, 130. — Garantie et sûretés prises contre l'excès du pouvoir royal, 133. — Rencontre de leurs ambassadeurs avec ceux d'Athènes, 249. — Lysandre reprend le commandement de leur flotte, 266. — Révolution à Égine, à Salamine, etc., en leur faveur, 268. — Grande assemblée d'eux et de leurs alliés, où l'on délibère sur le sort d'Athènes, 270. — Vaincus à Crète par Couon, 296. — Guerre qu'ils font aux Éléens, 303. — Leur guerre contre Thèbes, 309. — Ils évacuent le territoire thébain, *ibid.* — Principal but de leurs expéditions en Asie, 316. — Leur richesse et leur puissance, 317. — Batailles de Némée et de Coronée, remportées par eux, 320. — Ils reprennent les hostilités, 321. — Leur victoire à Corinthe, 322. — Ils reprennent les Achéens, 324. — Leur expédition contre Argos sous la conduite d'Agésipolis, 325. — Ils envoient Antalcidas vers Tiridaze pour faire la paix, 327. — Échec éprouvé

par eux, XI, 328. — Ils reprennent et perdent de nouveau l'avantage sur mer, *ibid.* — Réflexions morales et politiques sur leur guerre avec les Athéniens, 331. — Vaincus par Chabrias, 336. — Vengeance contre les peuples qui n'avaient pas embrassé leur cause, 339. — Ils s'emparent de Thèbes, 342. — Établissement de leur domination à Thèbes, 344. — Leur défaite à Olynthe, 345. — Leur garnison se retire de Thèbes, 348. — Leurs nouvelles expéditions contre Thèbes, 351. — Situation politique de Sparte comparée à celle de Thèbes et d'Athènes, 352. — Leur traité de paix avec Athènes, 355. — Ils négocient avec les Athéniens de la paix générale de la Grèce, 356 et suiv. — Leur nouvelle guerre contre les Thébains, 359. — Ils apprennent la victoire des Thébains à Leuctres, 361. — Levée et marche d'une nouvelle armée, sous la conduite d'Archidamus, *ibid.* — Il se forme contre eux une coalition à laquelle se joignent les Thébains, 368. — Députés qu'ils envoient aux Athéniens pour obtenir des secours, 369. — Secours que leur accordent les Athéniens, 370. — Leur ambition afflige la Grèce, 372. — Ils négocient à Athènes un traité général d'alliance, 375. — Proposition de leur donner le commandement des troupes de terre, *ibid.* — On décide que le commandement tant sur terre que sur mer sera alternativement donné aux Athéniens et aux Lacédémoniens, 376. — Réunion à Corinthe des deux armées, athénienne et lacédémonienne, *ibid.* — Denys de Syracuse leur envoie un secours de Celtes et d'Espagnols, *ibid.* — Leur victoire à Midée, 377. — Abandonnés par Euphron, 380. — Secours qui leur est envoyé de Phlionte, *ibid.* — Secours qui lui fournissent aux Éléens, 387. — Échec qu'ils éprouvent, *ibid.* — Leur nouvelle guerre contre les Thébains, 390. — Leur expédition contre Tissapherne confiée à Thymlron, 536. — Leur alliance secrète avec les Étoliens, XII, 184. — Ils se soulèvent contre Philippe, roi de Macédoine, 185. — Troubles et anarchie à Lacédémone,

XII, 198. — Guerre et négociation avec les Achéens, 216. — Tremblements de terre et attaques de leurs hilotes et des Messéniens, 518. — Dégénérés, 573. — Leur expédition avec Cléonyme contre les Salentins et les Padouans, XVI, 138 et suiv. — Les Étoliens cherchent à les faire entrer dans leur ligue, XIX, 130. — Leur alliance avec l'Étolie et Rome, 134. Voyez aussi *Laconis*.

La Combe, IV, 389.

Lacon. Sa harangue dans Thucydide, VII, 452.

Laconie (La). Cléombrote s'y retire, XI, 350. — Succès d'Iphicrate sur les côtes de cette contrée, 355. — Évacuée par les confédérés, 371. — Ravagée par l'armée macédonienne, XII, 201. — Sa description topographique, 202. — Voyez aussi *Lacédémoniens*.

Lacrois, IV, 389.

Lacroix (Nicolle). Sa géographie, II, 462.

Lacroze, IV, 392.

Lacruz. Ses cartes géographiques, II, 474.

Lactance, VI, 134.

Ladistas, VI, 333.

Ladius. Voyez *Lélius*.

La Fayette (Madame de), VI, 451.

La Fontaine, VI, 451.

Lagides (Les). Canon chronologique des rois lagides par M. Champollion-Figeac, V, 496. — Importance de leur chronologie, 497. — Leur chronologie, 498 et suiv.

La Harpe, VI, 500. — Ses notions sur l'art historique, VII, 114.

— Discours de Véturie à Coriolan dans Tite-Live et dans la Harpe, 466.

— Son jugement sur Thucydide, X, 58. — Son jugement sur Xénophon, XI, 60. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse superficiel et inexact, XIII, 80 et 83. — Son jugement sur Tite-Live, 175.

Lais (La courtisane), XI, 291.

Lalamant, IV, 331.

Lalande. Il suppose à tort que l'usage de la semaine chez les Égyptiens venait des phases de la lune, III, 76; IV, 396.

Lamachus. Il se rend à Chalcédon, colonie de Mégare, X, 184. — Projet des Athéniens d'envoyer en Sicile une flotte sous son commandement, 234. — Dissensions entre lui et les deux autres généraux, Alcibiade et Nicias, 246. — Il meurt au siège de Syracuse, 258.

Lambécus, IV, 359.

Lambert, IV, 391.

Lambert d'Aschaffembourg, IV, 319.

Lambert li Cors, VI, 261.

La Mettrie, XX, 344.

La Mothe le Fayer. Son *Discours de l'histoire*, VII, 91. — Sa préface d'une histoire et dit peu de certitude qu'il y a dans l'histoire, 94 et 364. — Ses observations sur l'ouvrage de Thucydide, X, 45. — Son jugement sur Xénophon, XI, 49. — Amiral de Polybe, XII, 69. — Son jugement sur Diodore de Sicile, 360. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 64. — Son jugement sur Tite-Live, 169; XX, 298.

Lamotte, VI, 474.

Lampride ou Spartien, VI, 125.

Lamprus, V, 457.

Lampsacéniens (Les). Miltiade 1^{er} tombe entre leurs mains, IX, 241.

La Nauze. Ses dissertations sur le calendrier égyptien, IV, 46. — Son opinion sur le zodiaque égyptien, 47. — Son opinion sur l'année alexandrine, 48. — Son opinion sur un calendrier lunaire adopté par quelques habitants de l'Égypte vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, 49. — Son système sur la chronologie de Rome, 107, 382 et 390.

Lancelot (Claude), IV, 357.

Landi, IV, 156.

Landulfe de Columna, IV, 327.

Lanfranc, VI, 227.

Lanfranc de Milan, VI, 290.

Langage (Le). Son obscurité est un symptôme de la confusion ou de la fausseté des idées, XX, 379.

Langue (Guillaume), IV, 352.

Langue latine. Sa renaissance, et par là service éminent qu'elle a rendu à la philosophie, XX, 216.

Langue romane, VI, 260.

Langues (Les). Leur enseignement

Il se rend à Chalcedon, Mégare, X, 184. — Provisions d'envoyer en Sicile sous son commandement, assensions entre lui et les généraux, Alcibiade et S. — Il meurt au siège de Syracuse, IV, 359. — IV, 391. — d'Aschaffenbourg, IV, 391. — li Cors, VI, 261. — rie, XX, 344. — rie le Vayer. Son Discours de la Préface, VII, 91. — Sa préface dans l'histoire, 94 et 364. — ations sur l'ouvrage de Thucydide, 45. — Son jugement sur l'histoire, XI, 49. — Amiral, XII, 69. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, III, 64. — Son jugement sur l'histoire, 169; XX, 298. — e, VI, 474. — ide ou Spartien, VI, 125. — e, V, 457. — acéniens (Les). Miltiade 1^{er} entre leurs mains, IX, 241. — uze. Ses dissertations sur le zodiaque égyptien, 47. — opinion sur l'année alexandrine, 8. — Son opinion sur le lunetaire adopté par les habitants de l'Égypte vers le commencement de l'ère chrétienne, son système sur la chronologie, 107, 382 et 390. — lot (Claude), IV, 357. — IV, 156. — lse de Columna, IV, 327. — anc, VI, 227. — anc de Milan, VI, 290. — go (Le). Son obscurité et son système de la confusion de l'ère des idées, XX, 379. — (Guillaume), IV, 352. — e latine. Sa renaissance, et son service éminent qu'elle a rendu à la philosophie, XX, 216. — e romane, VI, 260. — es (Les). Leur enseignement

au treizième siècle, VI, 295. — Rapport entre celle d'un peuple et son histoire, XIV, 331. — Monuments de celle des Romains, *ibid.* et 336 et suiv.

Langues vulgaires. Au onzième siècle de l'ère chrétienne, VI, 228. — Au treizième siècle, 295. — Voyez aussi *Idiomes vulgaires.*

Lannoï, XX, 382.

Lao-tseu. Fondateur d'une secte philosophique en Chine, V, 385.

Laperouse, II, 508.

La Place, IV, 408.

Larauza. Son hypothèse sur le passage des Alpes par Annibal, XII, 158, et XVIII, 114 et 115.

Larcher. Ce qu'il dit de la vie du Phénix et de la Grande année, III, 264. — Critique de son travail sur la chronologie d'Hérodote, IV, 198. — Son opinion judicieuse à l'égard de la chronologie de Diodore de Sicile, 202 et 402. — Ses dissertations sur la chronologie, 410. — Sa chronologie égyptienne, V, 128, et VIII, 459. — Son système au sujet des annales des Égyptiens ne s'accorde pas avec celui de Volney, V, 382; VII, 114; VIII, 40. — Sa traduction d'Hérodote, 90. — Examen critique de son opinion sur la mort d'Hipparque, tyran d'Allyria, tué par Harmodius et Aristogiton, IX, 186. — Méthode qu'il a suivie dans la discussion des annales romaines, XIII, 3. — Sa croyance erronée pour Tite-Live, XV, 93.

Larisse de Médie. Arrivée des Dix-mille, XI, 481.

La Rochefoucauld, VI, 451.

Lartius. Nommé dictateur, XIV, 44. — Il force les Latins à conclure une trêve, et se démet de la dictature, 46. — Expose les propositions conciliantes des patriciens au sujet de la retraite au mont Sacré, 77.

Lascaris 1^{er} (Théodore), VI, 273.

Lascaris II (Théodore), VI, 273.

Lascaris (Jean), VI, 362.

Lascaris (Jean), empereur de Nicée, VI, 273.

Lascaris (Constantin), VI, 362.

Laticlave des sénateurs romains, IV, 434.

Latini (Brunetto). Voyez Brunetto.

Latin. (Le) Voyez Langue latine.

Latins (Les). Trente villes latines se soulèvent contre Rome, XIV, 43. — Forcés par Lartius de conclure une trêve, 46. — Les villes latines vaincues par le dictateur Posthumius Albus, 61. — Paix accordée aux villes latines à condition d'expulser le vieux roi Tarquin, 62. — Traité de paix avec les Romains, 90. — Ils complètent, à défaut de Romains, une colonie à Antium, 200. — Piège que, suivant Plutarque, ils veulent tendre aux Romains, XV, 234 et 235. — Nouvelle guerre avec les Romains, 238. — Taillés en pièces par les Romains, 293. — Leurs villes confédérées en guerre avec les Romains 331. — Leur défection générale, 372. — Congrès des villes latines, 374. — Leur guerre avec les Romains, 375. — Leur traité avec les Romains, 381. — Tarquin le Superbe est nommé généralissime des cités latines, 382. — Ils ravagent le Samnium, lorsque les Sidicins invoquent leur assistance contre les Samnites, 419. — Leur alliance avec les Campaniens contre les Romains, 420. — Leurs deux préteurs sont mandés au sénat, 421. — Demandes qu'ils y font, 424. — Bataille de Véséris, 438 et suiv. — Une partie de leurs terres distribuée au peuple romain, 443. — De nouveau vaincus par le consul Tib. Aëtilius, 444. — Leur soumission achevée par les consuls L. Furius Camille et C. Ménius, 450. — Le sénat romain juge séparément chacun des peuples vaincus, 451. — Leurs murmures et leurs réclamations contre des levées d'hommes à Rome, XIX, 207. Voyez aussi *Latium.*

Latinus (Titus). Révélations qu'il fait au sénat romain, XIV, 104.

Latium (Le). Origine grecque de ses peuples, XIII, 193 et 236. — Ses peuples conduits en Italie par OEnotrus, 193. — Consécration et bannissement d'une partie de leur jeunesse, 194 et 206. — Son état avant Enée, d'après Virgile, Aëtilius Victor, etc., 201, 208 et 214.

La Tour d'Auvergne. Son système sur les Celtes, XVII, 474.

- Laurent** (Joseph), IV, 351.
Laurent Vallé ou **Valla**. Voyez **Valla**.
Lavicans (Les). Défaits par les Romains, XIV, 543.
Lavinium (ville). Bâtie par Énée, XIII, 235 et 238. — Ascagne en transporte les dieux dans Alba, 255. — Collatin s'y retire, XIV, 10.
Lavoisier, VI, 501.
Law. Son Système, VI, 478.
Lazard (Jean), IV, 328.
Lebeau. Lumières qu'il jette sur la question des chevaliers romains, XIV, 385.
Le Neuf, IV, 391.
Leboyer. Son *Traité complet du calendrier*, IV, 418.
La Brigant. Modifications qu'il fait subir au système de Pezron au sujet des origines et des transmigrations des Gaulois, XVII, 466.
Le Brun (Cornille), II, 443.
Lécapène (Georges), VI, 318.
Lécapène (Romain), VI, 203.
Leclat, XX, 348.
Léchée, port corinthien. Victoire qu'y remporte Iphicrate, XI, 304.
Lectisterne (Le). Célébré à Rome, XIII, 480. — Célébration du premier, XV, 17. — Célébration du cinquième, 471.
Lecture (La). Celle des grands modèles, VII, 229. — Des orateurs, 231. — Des écrivains énergiques ou pittoresques, 234. — Des romans, 235. — Des livres historiques, 237.
Lefebvre (Tanneui). Son travail sur Tite-Live, XIII, 158.
Legentil. Conséquences chronologiques qu'il tire de la nomenclature zodiacale, V, 38.
Légions romaines. Détails fournis sur elles par Tite-Live, XV, 434.
Leibnitz, VI, 467. — Variétés de ses connaissances, ses premiers travaux, XX, 319 et 320. — Résultat de son système philosophique, 321. — Sou Harmonie préétablie, ses Monades, sa Théodicée, 322 et suiv. — Fondateur de la philosophie allemande, 325.
Léif. Sa géographie, II, 371.
Le Jay. Sa traduction de Denys d'Halicarnasse comparée à celle de Br-
 lenger, XIII, 72 et 76. — Contre-
 sens qui dépendent sa traduction, 73.
Lelius (C.). Il porte à Rome la nouvelle des succès de Scipion en Espagne, XIX, 195. — Arrive à Rome et y donne avis de la marche d'Asdrubal amenant des renforts en Italie, 205. — Son expédition contre les mercenaires celtibériens et contre Magon à Gadès, 315. — Envoyé pour ravager la côte d'Afrique, 342. — Son arrivée à Hipponne, *ibid.* — Sa conférence avec Massinissa, 343. — Massinissa le conjure de hâter la descente de Scipion en Afrique, 350. — Il poursuit Syphax jusqu'au fond de la Numidie, 416. — Envoyé à Rome pour y conduire Syphax et les prisonniers, 427 et 431. — Conduit de Rome à Carthage les négociateurs carthaginois, 445.
Lemaire, voyageur, II, 441.
Lemaire, graveur, IV, 392.
Lemierre. Ses *Fastes*, IV, 159.
Lemnos (île de). Les petits-fils des Argonautes en sont chassés, IX, 127. — Prise par Otanes, 175. — Origine de ses habitants, 306. — Assiégée et prise par Miltiade, 308.
Le Moyné (Le P.). Son *traité de l'histoire*, VII, 94.
Lémuries (Les fêtes), XIII, 469.
Lendict, IV, 156.
Lenglet du Fresnoy. Sa géographie, II, 462; IV, 383.
Lenglet du Percel, IV, 383.
Lentulus (Corn). Sa dictature omise par Tite-Live, XVI, 60.
Lentulus (Lucius). Son discours aux consuls pour l'acceptation d'un traité avec les Samnites, XVI, 39. — Examen de ses doctrines morales et politiques, 40.
Lentulus (Cn. Cornélius). Élu consul, XXI, 476.
Léon 1^{er} (L'empereur), VI, 140.
Léon II (L'empereur), VI, 140.
Léon IV (L'empereur), VI, 167.
Léon VI (L'empereur), VI, 199.
Léon III (Le pape), VI, 183.
Léon IV (Le pape), VI, 199.
Léon V (Le pape), VI, 392.
Léon l'Arménien, VI, 198.
Léon de Byzance, VI, 207; XII, 5.
Léon le Grammairien, VI, 207.

72 et 76. — Contre-
rent sa traduction, 73.
Il porta à Rome la nou-
vauté de Scipion en Es-
pagne, 195. — Arrive à
bonne avis de la marche
amenant des renforts en
— Son expédition contre
les calabériens et contra-
rès, 315. — Envoyé pour
cède d'Afrique, 342. —
à Hippone, *ibid.* — Sa
avec Massinissa, 343. —
e conjure de hâter la des-
cription en Afrique, 350.
it Syphax jusqu'au fond de
416. — Envoyé à Rome
luite Syphax et les prison-
et 431. — Conduit de
thage les négociateurs car-
445.
voyageur, II, 441.
graveur, IV, 392.
ses Fastes, IV, 159.
(Ile de). Les petits-ils
autes en sont classés, IX,
prise par Otanès, 175. —
ses habitans, 306. — At-
prise par Miltiade, 308.
sine (Le P.). Son traité De
VII, 94.
es (Les fêtes), XIII, 469.
IV, 156.
du Fresnoy. Sa géographie,
IV, 383.
du Percey, IV, 383.
s (Corn). Sa dictature omis-
Livo, XVI, 60.
z (Lucius). Son discours
ils pour l'acceptation d'un
e les Samnites, XVI, 39. —
esses doctrines morales et po-
0.
us (Cn. Cornélius). Élu con-
476,
(L'empereur), VI, 140.
I (L'empereur), VI, 148.
V (L'empereur), VI, 167.
VI (L'empereur), VI, 199.
II (Le pape), VI, 183.
V (Le pape), VI, 199.
X (Le pape), VI, 392.
Arménien, VI, 198.
e Byzance, VI, 207; XII, 5.
e Grammairien, VI, 207.

Lion l'Isaurien, VI, 166.
Lion Magentius, XX, 167.
Lionce, VI, 163.
Leone Allacci. Voyez *Allacci*.
Leonidas. Combat aux Thermo-
pyles, IX, 376 et suiv. — Honneurs
qui lui sont rendus, 383.
Léontiadé. Lui et ses partisans éta-
blissent à Thèbes la domination de
Sparte, XI, 344.
Leontins (Les). Les riches appellent
les Syracusains à leur secours pour
s'opposer au partage des terres, X,
203. — Guerre entre eux et les Syra-
cusains, 249.
Leontium (ville). Insurgée contre
Syracuse, XVIII, 483. — Prise et
saccagée par les Romains, 484.
Leotycho, roi de Sparte. Il sup-
plante Démarate, IX, 256. — Ren-
seignements sur lui, 258. — Il em-
pêche les Éginiètes de se soumettre
à Darius, 260. — Commande la flotte
grecque, 435.
Lélide, VI, 95.
Le Prévost d'Iray (M), IV, 410.
Le Roy (Joseph), IV, 383.
La Roux de Gomberville. Son *Dis-
cours sur les vertus et les vices de
l'histoire et sur la manière de la bien
écrire*, VII, 75. — Il approuve l'as-
sassinat de Henri IV, roi de France,
ibid.
Le Sage. Son atlas, IV, 407.
Le Sage, VI, 474.
Lesbiens (Les). Il se retirent du
parti des Ioniens, IX, 232. — Con-
duits par Histiée, ils s'emparent de
Polychna, et achèvent la ruine des ha-
bitans de Chios, 237. — Se révoltent
contre les Athéniens, X, 134. — Pren-
nent Rheteum et Antandros, 178.
Lesbos (île). Les Perses s'en em-
parent, IX, 239. — Sa réduction,
X, 141; XII, 489.
Lessing, XX, 367 et 368.
L'Estoile, I, 258.
Leti (Grégorio). Il a vendu son si-
lence, VII, 263.
L'Étoile (Pierre de). Voyez *Pierre*.
Letronne (M.). Ses travaux sur les
recettes et les dépenses de la république
d'Athènes, XI, 193. — Son opinion
sur le passage des Alpes par Annibal,
XII, 150 et suiv., et XVIII, 113 et 114.

Lettres (Les). Voyez *Littérature*.
Lettres dominicales, III, 344.
— Procédés divers pour calculer celles
des années juliennes et des années
grégoriennes, 346.
Lettres siriales, III, 350.
Lettres missives. Leurs caractères
au treizième siècle, VI, 297.
Leucade (île et promontoire).
Combat que s'y livrent les Corinthiens
et les Corcyréens, X, 84. — Cette île
est attaquée par les Athéniens, 153.
Leucippe, V, 456. — Fondateur
de la philosophie atomistique, XX, 50.
Leuctres. Bataille près de cette ville,
XI, 360. — Le récit de cette bataille
est très-incomplet dans Xénophon,
364. — Détails fournis par Diodore
et Plutarque sur cette bataille, *ibid.*
— Suites immédiates de cette ba-
taille, 366. — Victoire qu'y remporte
Épaminondas, XII, 583.
Lévées ou Conscriptions militaires
chez les Romains, XIV, 180.
Levera (Francois), IV, 354.
Lévesque. Son système sur l'ori-
gine de la première population de
la Grèce, V, 172. — Comment il
a prétendu confirmer les conclusions
de Wolf au sujet de l'authenticité
de l'Iliade et de l'Odyssée, 314. —
Son opinion sur les premiers siècles
de Rome, 413; VII, 114. — Sa tra-
duction de Thucydide, X, 60. — Mé-
thode qu'il a suivie dans la discussion
des annales romaines, XIII, 2. —
Cette méthode fait perdre aux annales
de Rome tout leur intérêt, 24. — Son
opinion sur le tribunal romain, XIV,
32. — Ses idées sur la question des
dettes, 85 et 86; XV, 90.
Lévinus (Valérius). Il opère sa
jonction en Campanie avec Cornu-
canus, XVI, 467. — Arbitrage entre
lui et les Tarentins proposé par Pyr-
rhus, 469. — Il rejette cette propo-
sition et marche contre Pyrrhus, 471.
— Bataille près du Siris, où il est
vaincu, *ibid.* et suiv. — On lui envoie
un renfort de deux légions, 475. —
Il entre à Capoue avant Pyrrhus, et le
force de se retirer, *ibid.*
Lévinus (M. Valérius). On con-
duit vers lui Xénophane et la députa-
tion envoyée par Philippe à Anni-

bal, XVIII, 404. — Ses succès sur les Hirpins, 415. — Il soulève l'Étolie contre le roi de Macédoine Philippe, XIX, 129. — Malade à Anticyre, il est remplacé par Sulpicius Galba, 145. — Élu consul, 146. — Son arrivée à Rome, 150. — On lui assigne l'Italie, 151. — Il échange son commandement avec Marcellus, qui avait la Sicile, 152. — Mesure qu'il propose pour aubvenir à des frais de guerre, 162. — Agrigente lui est livrée par la trahison de Mutinès, 196. — Rappelé à Rome pour présider les comices d'élection, 197. — Forcé de retourner en Sicile, il désigne Valérius Messala pour dictateur, 199. — Sa descente en Afrique, 271. — Il bat et disperse la flotte carthaginoise, *ibid.*

Libanius, VI, 138.

Libellistes (Les) à Rome. Châtiment qu'on leur infligeait, XIV, 311.

Liberalia ou *Fêtes de Bacchus*, XIII, 465.

Liberté (La). Sa cause donne aux annales de Rome un haut degré d'intérêt, XII, 38.

Liberté individuelle. Chez les peuples anciens, IX, 554. — Sa suspension n'a rien de commun avec la dictature, XIV, 66.

Libon (Scribonius), XII, 306.

Libon (Vennonius), XIII, 44.

Libre arbitre (Le). Idées du calviniste Rodon, XX, 297.

Libye (La). Hérodote promet des travaux sur ce pays, VIII, 43. — Grinus, roi de Théra, reçoit de l'oracle l'ordre d'aller bâtir une ville en ce pays, IX, 130. — Ses peuples, 140 et suiv. — Notions générales sur ce pays, 145 et 148. — Observations sur la géographie de ce pays d'après Aristote, Diodore de Sicile, Pomponius Mela, Strabon; Plin, Ptolémée et Solin, 151. — Doriée, fils d'Anaxandride, tente d'y établir des colonies, 180.

Libyens (Les). Ils peuplent Cyrène, IX, 135 et 338.

Licinus, VI, 130.

Licinius (Clodius), XIII, 45.

Licinius Calvus. Élu tribun militaire, XV, 15. — Sa bonne adminis-

tration décide l'élection de cinq plébéiens sur six tribuns militaires, XV, 16. — Rappelé au tribunal, il fait accepter son fils à sa place, 23.

Licinius Crassus (Publius). On lui défère le souverain pontificat, XIX, 21.

Licinius Maecor, XIII, 45.

Licinus (Marcus Fabius). Son consulat, XVII, 175 et 176.

Licteurs (Les). Ceux des consuls romains, XV, 119.

Ligurie (La), XIII, 220. — Les Argonautes y passent, XVII, 430.

Liguriens (Les), XII, 480. — Con-

quis contre Rome, XVII, 248. —

L'expédition commencée contre eux

est continuée par les consuls Corné-

lius Lentulus Caudinus et Fulvius

Flaccus, 268. — Notions sur l'ori-

gine et les établissements de ces

peuples, 269 et suiv. — Vaincus par

le consul Cornelius, 271. — Soumis

par le consul Atilius Bulbus, 288. —

Leurs mouvements contre les Romains,

291. — Repoussés dans les Alpes

par Fabius, 307. — Les consuls Emi-

lius Barbula et Junius Pera marchent

contre eux, 322. — Ils se liguent

contre Rome et se fortifient, 360. — Am-

bassade que leur envoient les Ro-

maines, XVIII, 252.

Ligyens (Les), IX, 338.

Lilio Giraldi. Voyez *Giraldi*.

Lilybée. Assiégée par les Romains,

XVII, 132. — Ravitaillée par An-

nibal, qui y débarque un renfort, 134.

— Les Romains entreprennent d'en

fermer le port par une digue, 135.

— Le blocus forcé par Annibal le

Rhodien, 136. — Désastre que font

épouver aux Romains, au siège de

cette ville, une tempête et une sortie

des Carthaginois, 136 et 137. — La

continuation du siège exigée par le

peuple romain, *ibid.* — Excessive sé-

vérité et impéritie du consul Claudius

Pulcher au siège de cette ville, 146.

— Stratagème de Claudius Pulcher

pour y ramener les débris de sa flotte,

153. — Nouveaux succès qu'y obtient

Carthalon contre la flotte romaine,

155. — Continuation du siège, 158,

162 et 176. — Ravitaillée par Amil-

car, 178.

l'élection de cinq prétendants militaires, XV, 23. — Il fait sceler à sa place, 23.

Crassus (Publius). On le reconnaît pour le souverain pontificat, 45.

Cæsar, XIII, 45.

Marcus Fabius. Son caractère, VII, 175 et 176.

Consuls romains. Ceux des consuls romains, XIII, 220. — Les consuls passent, XVII, 430.

Consul (Les), XII, 480. — Consul romain, XVII, 248. — Commencés contre eux par les consuls Cornélius Caudinus et Fulvius, 8. — Notions sur les établissements de ces consuls, 9 et suiv. — Vaincus par Cornélius, 271. — Soumis à Atilius Bulbus, 288. — Combats contre les Romains, repoussés dans les Alpes, 307. — Les consuls Émilia et Junius Pera marchent, 322. — Ils se liguent contre se fortifient, 360. — Amiens leur envoient les Romains, 252.

Consul (Les), IX, 338.

Giraldi. Voyez Giraldi.

Assiégée par les Romains, 136. — Ravitaillée par un renfort, 134. — Entreprennent d'enlever le port par une digue, 135. — Forcé par Annibal le 136. — Désastre que font les Romains, au siège de une tempête et une sortie ginois, 136 et 137. — La fin du siège exigée par le vain, *ibid.* — Excessive sévérité du consul Claudius siège de cette ville, 146. — Éme de Claudius Pulcher mener les débris de sa flotte, nouveaux succès qu'y obtient contre la flotte romaine, continuation du siège, 158. — Ravitaillée par Amil-

Lincoln (Robert), IV, 322.

Linné, VI, 492.

Lipari. Expédition de Dincerate contre cette île, XII, 707. — Échec que les Carthaginois y font éprouver au consul Scipion Asina, XVII, 55 et 56. — Prise par les Romains, 115. — Les descendants de Tamasiathée sont rétablis dans leur antique splendeur, 118.

Lipariens (Les). Secours qu'ils accordent à des députés romains, XV, 35.

Lipse (Juste), VI, 423. — Son jugement sur Xénophon, XI, 47. — Son travail sur Tite-Live, XIII, 15; XX, 229 et 232.

Liris ou Garigliano (Le fleuve). Passé par Annibal, XIX, 119.

Litana (Forêt de), XVIII, 383.

Litania major, IV, 155.

Litania romana, IV, 155.

Litanie, IV, 154.

Litanie gallicane, IV, 155.

Litanie mineures, IV, 155.

Lits de table, XVIII, 400.

Littérature (La). Sa décadence au septième siècle de l'ère vulgaire, VI, 165. — Son état au huitième siècle, 184. — Concours littéraires au quatorzième siècle, 325. — Au seizième siècle, 394, 395 et 420. — Au dix-septième siècle, 447 et 464. — Au dix-huitième siècle, 474, 486, 495, 499 et 501. — Est-elle l'expression de la société? VII, 293. — Éclaircissements sur différents points, 582. — Réclamations que celle des temps passés pourrait faire entendre contre les innovations littéraires, XX, 16. — Difficulté de créer un nouveau système en littérature, 20.

Littérature arabe. Au neuvième siècle de l'ère vulgaire, VI, 191. — Au dixième siècle de l'ère vulgaire, 205. — Au douzième siècle de l'ère vulgaire, 265.

Littérature classique, VII, 290.

Littérature française. Au quinzième siècle, VI, 358. — Après la prise de Constantinople, 377. — Au dix-septième siècle, 433.

Littérature grecque. Au deuxième siècle avant J. C., VI, 86. — Son infériorité, 98. — Au premier siècle de l'ère vulgaire, 113 et suiv. — Au

second siècle, VI, 117 et suiv. — Au troisième siècle, 125. — Profane au quatrième siècle, 138. — Au cinquième siècle, 144. — Au neuvième siècle, 188 et suiv. — Au dixième siècle, 206 et suiv. — Au onzième siècle, 227. — Au douzième siècle, 265 et suiv. — Au quinzième siècle, 354 et suiv. — Littérateurs grecs réfugiés en Italie lors de la prise de Constantinople, VI, 362.

Littérature italienne. Au quinzième siècle, VI, 358. — Après la prise de Constantinople, 368.

Littérature latine. Au deuxième siècle avant J. C., VI, 86. — Son caractère au premier siècle de l'ère vulgaire, 111 et suiv. — Influence du platonisme au second siècle, 117 et suiv. — Au troisième siècle, 125 et suiv. — Profane au quatrième siècle, 137. — Sa décadence au cinquième siècle, 143. — Son état au neuvième siècle, 188. — Son état au dixième siècle, 207. — Au onzième siècle, 227. — Au douzième siècle, 262 et suiv. — Au quinzième siècle, 355. — Son origine, XVII, 244. — Considérations générales sur cette littérature, 300 et suiv.

Littérature orientale. Au onzième siècle de l'ère vulgaire, VI, 225. — Au quinzième siècle, 359.

Littérature rabbinique, VI, 265.

Littérature romantique, VII, 290.

Littérature sacrée, VI, 126 et suiv.

Littérature septentrionale. Au douzième siècle de l'ère vulgaire, VI, 260.

Liutprand, VI, 207.

Livius Andronicus, VI, 96. — Il adapte le premier une action aux satires, XV, 329 et suiv. — Notice biographique et littéraire sur lui, XVII, 245 et suiv.

Livius Salinator (Marcus). Il passe en Illyrie, et assiège Dimale, XVIII, 37. — Son triomphe suivi de sa mise en accusation, 41. — Sa condamnation et sa vengeance lorsqu'il fut censeur, *ibid.* — Élu consul, XIX, 271. — Sa mésintelligence avec son collègue Claudius Néron, 273. — Envoyé au-devant d'Asdrubal, *ibid.* — Rejoint par son collègue Claudius Néron, 281 et suiv.

— Son arrivée à Rome et son triomphe, 297. — Nommé dictateur par son collègue Claudius Néron, 299. — Il se réunit au préteur Lucrétius à Ariminum, 340 et suiv. — Sa censure; manifestation scandaleuse de son inimitié avec Claudius Néron, 387.

Livonie (Chevaliers de), VI, 271.

Livres (Les). Ceux qui divisent un ouvrage, VII, 628. — Leur usage à Athènes, IX, 185.

Livres classiques. Les érudits ont tenté l'impossible en voulant y établir un ordre rigoureux, IV, 227.

Livres d'histoire. Ils sont innombrables, VIII, 1. — Choix qu'il faut en faire, 2. — Ceux qui sont mal écrits ou mal composés sont rarement utiles, 3. — Histoires originales dont la lecture est indispensable, 4. — Annales et relations qui sont éventuellement utiles, 5. — Leur lecture, 6. — De quelle étude leur lecture doit être précédée, 8. — Jusqu'à quel point l'ordre des lectures peut se concilier avec l'ordre général des faits, 10. — Étude des principaux historiens, 11. — Ouvrages remarquables par leur importance et leur étendue, 13. — Utilité des ouvrages critiques et bibliographiques sur les historiens grecs et latins, 16; XX, 5.

Livres modernes. Ils ont le tort de représenter l'histoire ancienne comme homogène et uniformément vraie, XIII, 10.

Livres saints. Leurs variantes sur le nombre des années du monde, VI, 4.

Livres sybillins (Les). Consultés au sujet de la loi de Térentillus, XIV, 218.

Lochs. Prise par Scipion l'Africain, XIX, 394.

Locke, VI, 466. — Sommaire de sa vie, XX, 310. — Ses livres et sa philosophie, 311 et suiv. — Sa philosophie au dix-huitième siècle, 333. — Partisans de sa philosophie en France, 339. — Sa philosophie propagée par Voltaire, 343. — Vicissitudes, applications diverses et abus de sa philosophie, 361. — Sa philosophie persécutée en France, 365. — Injures prodiguées à sa philosophie, 400.

Locres (Ville de). Prise par Rufinus, XVI, 526. — Dévastée par Pyrrhus, 533. — Elle tombe au pouvoir d'Annibal, XVIII, 393. — Tentative d'Amilcar sur cette ville, 438. — Assiégée par Crispinus, XIX, 261. — Les troupes romaines qu'on y envoie surprises, taillées en pièces par Annibal, 262. — Les Romains forcés d'en lever le siège, 269. — Prise par Pléminius, 352 et suiv. — Efforts d'Annibal pour la reprendre, 353. — Arrivée de Scipion; rappel des exilés et punition des promoteurs de la révolte, 354. — Indigne conduite de Pléminius, 355.

Locriens (Les). Défaits par les Athéniens, X, 158; XII, 237. — Ils viennent se plaindre à Rome des vexations de Pléminius, XIX, 374.

Logique (La). Livres du seizième siècle sur ce sujet, XX, 247.

Logique de Port-Royal. Observation de ses auteurs sur la difficulté d'accorder les livres des *Rois* et ceux des *Paralipomènes*, V, 336.

Logistes (Les). Dans l'Attique, XI, 221.

Loi agraire. Proposée par le consul Caius Visellinus, XIV, 128. — Examen de ce projet, 130. — Le peuple romain reconnaît son erreur dans cette question, 132. — Reproduction de cette loi, 134. — Proposée par le consul Fabius Cæso et rejetée par le sénat, 137. — Proposée de nouveau par le tribun Genucius, 186. — On détourne une proposition en gagnant plusieurs tribuns, 544. — Nouvelle proposition, 548. — Justification des tribuns du peuple à ce sujet, XVI, 395. — Proposition d'adjudger aux citoyens pauvres les terres conquises sur les Gaulois, XVII, 311. — Réflexions sur ce sujet, 312.

Loi Térentilla. Voyez *Térentillus*.

Lois (Les), II, 177. — Politiques, *ibid.* — Civiles, 180. — Législation romaine et législation française, 181. — Pénales, 189. — Considérations générales sur ce sujet, VII, 584. — Civiles et pénales chez les anciens, IX, 560. — Utilité de leur connaissance, XIII, 536.

Lois romaines, II, 181. — Dans la

le de). Prise par Ru-
526. — Dévastée par
3. — Elle tombe au
Annibal, XVIII, 393. —
Amitecar sur cette ville,
assiégée par Crispinus,
— Les troupes romaines
de surprises, taillées en
Annibal, 262. — Les Ro-
d'en lever le siège, 269.
Pléminius, 352 et suiv.
Annibal pour la repren-
Arrivée de Scipion ; rap-
et punition des prom-
révolte, 354. — Indigne
Pléminius, 355.
(Les). Défait par les Athé-
8 ; XII, 237. — Ils vien-
dres à Rome des vexations
as, XIX, 374.
(La). Livres du seizième
e sujet, XX, 247.
de Port-Royal. Observation
eurs sur la difficulté d'ac-
livres des Rois et ceux des
nes, V, 336.
(Les). Dans l'Attique,
raire. Proposée par le con-
Visellinus, XIV, 128. —
le ce projet, 130. — Le
main reconnaît son erreur
question, 132. — Reproduit
cette loi, 134. — Proposée
sul Fabius Cæso et rejetée
at, 137. — Proposée de
par le tribun Genucius,
et détourne une proposition
et plusieurs tribuns, 544. —
proposition, 548. — Justi-
s tribuns du peuple à ce
I, 395. — Proposition d'ad-
citoyens pauvres les terres
sur les Gaulois, XVII, 311.
ions sur ce sujet, 312.
rentilla. Voyez *Térentillus*.
(Les), II, 177. — Politiques,
Civiles, 180. — Législation
et législation française, 181.
es, 189. — Considérations
sur ce sujet, VII, 584. —
pénales chez les anciens, IX,
utilité de leur connaissance,
maines, II, 181. — Dans le

premiers siècles de Rome, XIII, 39.
Lois royales. Voyez *Code papirien*.
Lois somptuaires, XVIII, 460.
Lollius. Otage des Samnites à Rome,
il s'échappe, XVI, 569.
Lombard (Pierre), VI, 262 ; XX,
183 et 187.
Lombardie (La). Au treizième siècle,
VI, 275.
Lombards (Les), II, 359 ; VI, 152.
Lonca. Ses voyages, II, 483.
Longin, VI, 125. — Son opinion
sur Hérodote, VIII, 62. — Son pas-
sage où il dit que les Scythes furent
frappés de la maladie des femmes,
117. — Son opinion sur Thucydide,
X, 38. — Son jugement sur Xéno-
phon, XI, 44 et 121. — Il admire un
passage de Xénon, 321 ; XII, 63.
Longuerue. Ses travaux sur la chro-
nologie, IV, 379.
Longus, VI, 138.
Lope de Vega, VI, 437.
Lopez. Ses cartes géographiques, II,
474.
Lorenzetti (Ambroise), VI, 311.
Lorit de Glaritz (Henri). Son
travail sur la chronologie de Denys
d'Halycarnasse, IV, 208. — Son tra-
vail sur la chronologie de Tite-Live,
XIII, 156.
Lothaire, roi d'Italie, VI, 213.
Lothaire II, empereur d'Allema-
gne, VI, 250.
Lotophages (Les), IX, 142.
Louis d'Anjou, VI, 333.
Louis de Bavière, empereur d'Al-
lemagne, VI, 333.
Louis le Germanique. Son serment
en langue vulgaire, VI, 195.
Louis IV, empereur d'Occident,
VI, 211.
Louis VI, roi de France, VI, 247.
Louis VII, roi de France, VI, 248.
Louis VIII, roi de France, VI,
281.
Louis IX, roi de France VI, 281.
Louis X, roi de France, VI, 335.
Louis XI, roi de France, VI, 374.
— Recueil de contes qui lui est at-
tribué, 380. — Description de sa
dernière maladie par Comines, VII,
87. — Sa conduite à l'égard du duc
de Bourgogne, XVI, 513.
Louis XII, roi de France, VI, 387.

XX.

— Son portrait par Voltaire, VII,
423.

Louis XIII, roi de France, VI,
432.

Louis XIV, roi de France. Règence
d'Anne d'Autriche, VI, 446. — Fin
de sa minorité, 453. — Suite de son
règne, 462. — Sa mort, 474.

Louis XV. Règence du duc d'Or-
léans, VI, 477. — Influence des cour-
tisans sur son caractère, 488.

Louis XVI, roi de France, VI,
500.

Lua (La déesse). Dépouilles qui
lui sont consacrées, XV, 418.

Lucain, VI, 112.

Lucanie (La). Campagne qu'y fait
Alexandre, roi d'Épire, XV, 469.
— Ravagée par les Samnites, XVI,
158. — Descente qu'y fait Carthalon,
XVII, 161. — Excursions de Fabius
en ce pays, XVIII, 469.

Lucaniens (Les). Entraînés dans le
parti des Tarentins contre les Ro-
mains, XV, 475. — Ils sollicitent et
obtiennent l'alliance des Romains,
XVI, 158. — Attaquent Thurium,
437. — Vaincus par Domitius Calvi-
nus, 438. — Guerre que leur fait
Fabricius, qui dégage Thurium, 442.
— Vaincus par Fabricius, 516. —
Ils se retirent dans leurs montagnes,
lorsque Curius Dentatus marche con-
tre eux, 555. — Vainement défen-
dent leurs campagnes et sont mis en
fuite, *ibid*.

Luceres. Voyez *Chevaliers* (Les).

Lucérie (Ville de). Les Samnites
s'y réfugient, XVI, 55. — Assiégée
et prise par les Romains, 56 et suiv.
— Garnison romaine livrée aux Sam-
nites et reprise, 86. — Les habitants
massacrés par les Romains, *ibid*. —
Une nouvelle colonie de Romains y
est envoyée, *ibid*. — Défaite près de
cette ville du consul Atilius par les
Samnites, 203.

Lucetius. Épithète donnée à Jupiter,
XIV, 338.

Lucien de Samosate, VI, 118. —
Son traité sur l'art d'écrire l'histoire,
VII, 39. — Son opinion sur le style
historique, 641. — Son opinion sur
Thucydide, X, 38. — Ses observa-
tions sur la description de la peste

44

de l'Attique par Thucydide, X, 118. — Sou jugement sur Xénophon, XI, 43; XII, 63. — Sa philosophie, XX, 96.

Lucius Verus, VI, 116.

Lucius III, VI, 258.

Lucius (Le préteur ou consul). Sa défaite et sa mort, XVI, 429.

Lucques, VI, 277. — *Sempronius* s'y retire, XVIII, 180.

Lucrèce, VI, 98; XII, 512.

Lucrèce, femme de *Collatium*. Attentat de *Sextus Tarquin* sur elle, XIII, 393. — Sa mort héroïque, 394. — Sa mort rapprochée de celle de *Verginie* par *Tite-Live* et *Machiavel*, XIV, 258.

Lucrétius. Élu consul, il meurt presque aussitôt, XIV, 16.

Lucrétius (Le préteur). Il se réunit à *Ariminum* au proconsul *Livius*, XIX, 340 et 352.

Lucullus (L'écrivain), XII, 322.

Lucullus (Le général romain). Il remporte sur les esclaves révoltés en Italie et en Sicile une victoire décisive, XII, 761.

Lulle (Raymond). Sa biographie, sa méthode et ses illusions, XX, 211.

Lumières (Les). Causes qui pourraient les éteindre, VII, 27.

Lune (La). Sa révolution sidérale et sa révolution synodique, III, 98. — Son cours ne pouvait devenir une mesure exacte et commode de la durée, 100. — Elle a suggéré la première idée du mois, 101. — Considérée comme idée fondamentale de la mythologie et des calendriers, XIII, 515.

Luneau de Bois-Germain, IV, 393.

Luperques (Les), XIII, 433.

Lupi (Mario), IV, 384.

Lupus (Rutilius), XIII, 44.

Lusitanie (La). *Asdrubal* s'y retire, XVIII, 234.

Lustre (Le). Il n'avait dans son origine qu'une durée de quatre ans, III, 325. — A désigné ensuite un espace quinquennal, 328. — Chez les Romains, XIII, 373 et 500; XV, 176. — Sa clôture et son cérémonial, 207.

Lutatius (Le consul). Victoire qu'il remporte suivie d'un traité de paix, XII, 101.

Lutatius (L'historien), XII, 44.

Lutatius Catulus, XII, 331.

Lutatius Catulus (Gaius). Empêché par les augures de consulter les sorts prénestins, XVII, 195. — On lui adjoint le préteur *Valérius Falto*, 205. — Il passe en Sicile, et presse le siège de *Drépane*, 209. — Est blessé dans un assaut, et de son lit prépare une grande bataille navale, 210. — Marche contre *Amilcar*, renfermé dans *Érix*, 213. — Son triomphe, 234 et 235.

Lutatius Catulus (Gaius). Son élection comme consul annulée par le cri d'une sonris, XVIII, 11. — Il couprime des mouvements dans la Gaule cisalpine, 14.

Luther, VI, 395; XX, 225.

Lycidas (Le sénateur). Excès des Athéniens envers lui, IX, 454.

Lyciens (Les). Expédition d'*Harpagus* contre eux, VIII, 273.

Lyciscus l'Acarnanien. Il prend la défense de *Philippe* contre les *Étoliens*, XIX, 131 et suiv.

Lycomède de Mantinée. Ses exploits, XI, 377. — Sa mort, 385.

Lycortas. Services qu'il a rendus à la Grèce, XII, 264.

Lycurgue. Il rétablit les jeux olympiques, V, 318. — *Plutarque* n'a pu attacher de dates aux faits qui composent la vie de *Lycurgue*, 321. — On n'a obtenu sur ce point aucun résultat, 322. — Résumé de sa vie, *ibid.* — Observations sur ses lois, 348 et suiv. et 460. — Appréciation de ses lois, VI, 19. — Mise en parallèle avec *Numa* par *Plutarque*, VII, 431; XII, 501.

Lycurgue, roi d'Arabie, XII, 450.

Lydiat, IV, 348.

Lydie (La). Au huitième siècle avant J. C., VI, 24. — Au septième siècle avant J. C., 29. — Ses annales de l'an 600 à l'an 323 avant J. C., 38.

— Durée du règne des *Héraclides* en ce pays, VIII, 107. — *Gyges* usurpe le trône, 108. — Durée du règne des quatre premiers *Mermnades*, 109. — *Crésus*, cinquième de ces rois, 109. — Ses monuments célèbres, 114.

Lydiens (Les). Leurs prétendus annales, V, 332. — Leurs annales, 381. — Le système de *Volney* ne s'accorde point avec ceux de *Fréret*

L'historien), XII, 44.
Catulus, XII, 331.
Catulus (Caius). Empêché
 de consulter les sorts
 XVII, 195. — On lui ad-
 vint Valérius Falto, 205.
 Sicile, et presse le siège de
 209. — Est blessé dans un
 son lit prépare une grande
 ale, 210. — Marche con-
 , renfermé dans Érix, 213.
 mphe, 234 et 235.
Catulus (Caius). Son élec-
 eonul annulée par le cri-
 s, XVIII, 11. — Il comprime
 ements dans la Gaule cisal-
 VI, 395; XX, 225.
 (Le sénateur). Excès des
 envers lui, IX, 454.
 (Les). Expédition d'Har-
 re eux, VIII, 273.
 s l'*Acarnanien*. Il prend la
 Philippe contre les Étoliens,
 et suiv.
de de Mantinée. Ses ex-
 , 377. — Sa mort, 385.
 s. Services qu'il a rendus à
 XII, 264.
ne. Il rétablit les jeux olym-
 318. — Plutarque n'a pu at-
 dates aux faits qui compo-
 e de Lycurgue, 321. — On
 u sur ce point aucun ré-
 2. — Résumé de sa vie, *ibid.*
 vations sur ses lois, 348 et
 30. — Appréciation des lois,
 — Mis en parallèle avec Numa
 arque, VII, 431; XII, 501.
gue, roi d'Arabie, XII, 430.
 f, IV, 348.
 (La). An huitième siècle avant
 I, 24. — Au septième siècle
 C., 29. — Ses annales de
 à l'an 323 avant J. C., 38.
 e du règne des Héraclides es
 VIII, 107. — Gygès usurpe
 108. — Durée du règne des
 premiers Mermnades, 109.
 us, cinquième de ces rois,
 ses monuments célèbres, 115.
 s (Les). Leurs prétendus
 V, 332. — Leurs annales
 e système de Volney ne s'ac-
 joint avec ceux de Fréret et

de Larcher, V, 382. — Leur guerre avec
 les Mèdes, VIII, 126. — Paix conclue
 avec les Mèdes, 130. — Combat en-
 tre eux et les Perses dans les plaines
 de la Ptiérie, *ibid.* — Second combat
 dans une plaine entre les rivières
 l'Hyllus et l'Hermus, 131. — Leur
 émigration en Ombrie, 142. — Ils se ré-
 voltent contre Cyrus, 268; IX, 339.
 — Observation sur leur histoire, 522.
Lydus. Extravagance de ses pro-
 nostics, IV, 9.
Lynceé, fils de Duris de Samos,
 XI, 12.
Lyncestes (Les). Guerre avec les
 Lacédémoniens, X, 192.
Lyon (La ville de) ou *Lugdunum*.
 Fondée par Numatius Plancus, XVII,
 456. — Temple élevé par ses habitants
 en l'honneur d'Auguste, 457.
Lysandre. Son entrevue à Sardes
 avec Cyrus le Jeune, XI, 251. — La
 solde de sa flotte payée par Cyrus le
 Jeune, *ibid.* — Sa flotte attaquée par

l'Athénien Antiochus, en l'absence
 d'Alcibiade et contre ses ordres, XI,
 252. — Il reprend le commandement de
 la flotte lacédémonienne, 266. — Paye
 cette flotte avec les tributs des villes
 soumises à Cyrus le Jeune, *ibid.* —
 S'empare de Byzance, de Chalcé-
 doine, et rétablit partout l'oligarchie,
 268. — Aborde au Pirée, et assiège
 Athènes par terre et par mer, 269.
 — Repart pour sonmettre Samos, et
 laisse une garnison à Athènes, 271.
 — Vient bloquer le Pirée, 282. —
 Jalouise de Pausanias à son égard,
 283. — Il reçoit des éphores l'ordre
 de faire périr Alcibiade, 290. — Est
 tué près d'Haliarte, 311.
Lysias, V, 454.
Lysimaque. Il règle des conditions
 de paix avec Antigone, Cassandre et
 Ptolémée, XII, 720.
Lysippe, V, 457.
Lysistrate. Sa prophétie, IX, 415.

M

M (La lettre). Omise à la fin des
 accusatifs, XIV, 340.
Mabillon, VI, 474.
Mably. Ses ouvrages sur la science
 de l'histoire, VII, 126. — Argu-
 ments qu'il tire de la beauté de quel-
 ques harangues, 456. — Son opinion
 sur l'ordre chronologique qui doit
 être suivi par l'historien, 597. —
 Son jugement sur Tite-Live, XIII,
 174.
Macatus, gouverneur de Tarente,
 XIX, 59.
Maccio (Sébastien). Détracteur de
 Polybe, XII, 67. — Louange qu'il
 donne à Tite-Live, XIII, 167.
Macédoine (La). Époque de la
 fondation de ce royaume, V, 326. —
 Ses annales antérieures à l'année 484
 avant J. C. ne présentent rien d'im-
 portant, 406. — Chronologie de ses
 rois, 470 et suiv. et 500. — De l'an
 884 à l'an 776 avant J. C., VI, 21. —
 Au huitième siècle avant J. C., 23.
 — Au septième siècle avant J. C., 29.
 — Elle n'a pas au cinquième siècle

avant J. C. d'histoire proprement dite,
 VI, 48. — Ses annales au quatrième
 siècle avant J. C., 60. — Au troisième
 siècle avant J. C., 74. — Réduite par Mar-
 donius, IX, 246. — Elle fait partie
 du partage des conquêtes d'Alexandre,
 XII, 30 et suiv. — Destruction de ce
 royaume, 271. — Flotte romaine
 équipée pour y effectuer une des-
 cente, XVIII, 416. — Retour de
 Philippe en ce pays, 246.
Macédoniens (Les). Leurs moies, et
 discussions dont ils ont été l'objet,
 III, 152. — Opinion de M. Cham-
 pollion-Figeac, de M. Ideler et de
 MM. Halma et Saint-Martin sur cette
 matière, 153 et suiv. — Généalogie
 de leurs rois, IX, 439. — Leur
 histoire, 536. — Tableau de leurs
 moies comparés avec les nôtres, 164.
 — Iniquités des Athéniens à leur
 égard, X, 233. — Événements qui
 sont survenus chez eux dans l'espace
 de temps compris entre les récits de
 Xénophon et ceux de Polybe, XII, 27
 et suiv. — Leur armée ravage la La-

conie, XII, 201. — Comparaison de leur système militaire avec celui des Romains, 253. — Leurs affaires avant Philippe, 581. — Mécontents d'Alexandre, 644. — Événements qui se passent chez eux, où Philippe est appelé à revendiquer ses droits, XVI, 515. — Pyrrhus ajourne ses projets de vengeance contre eux, *ibid.* — Ils se révoltent sur le bruit de la mort de Philippe, XIX, 245. — Situation de ses affaires en l'an 205 avant J. C., 371.

Maces (Les), IX, 142; XII, 440.
Machabées (Ère des). Voyez *Ère des Séleucides*.

Machanidas, tyran de Sparte. Vaincu par Philopœmen, XII, 235.

Machiavel, VI, 394. — Comparé à Thucydide par un anonyme, X, 52. — Ses maximes, XI, 465. — Il est le plus savant et le plus utile des commentateurs politiques de Tite-Live, XIII, 161. — Son commentaire sur la première décade de Tite-Live, 163. — Réflexions que lui suggère la folie simulée de Junius Brutus, 391. — Ses observations sur la conduite des conjurés qui ont renversé la royauté à Rome, 402. — Il approuve et loue la rigueur de Brutus, qui condamne ses fils, XIV, 9. — Son opinion sur la dictature, 51. — Conditions et garanties qu'il réclame pour l'établissement de la dictature, 58. — Ses réflexions sur le tribunal romain, 81. — Il attribue aux querelles du Forum des effets heureux chez les Romains, 207. — Rapproche la mort de Virginie de celle de Lucrèce, 258. — Ses réflexions sur les Décemvirs et sur leur tyrannie, 284. — Sa croyance aveugle pour Tite-Live, XV, 93. — Ses réflexions sur la prolongation des commandements militaires, 467 et 468. — Son opinion sur les cérémonies superstitieuses, XVI, 208; XX, 250.

Machyles (Les), IX, 143.

Macquer, IV, 389.

Macrin, VI, 121.

Macrons (Les), IX, 339. — Vaincus par les Dix mille, XI, 493.

Macrobe, VI, 137; XX, 108 et 109.

Mœandrius, fils de Mœandrius. Il regne à Samos, IX, 29.

Mœmactérion. Fêtes de ce mois grec, IV, 81. — Précédait-il ou suivait-il l'ypanepsion? IV, 81.

Mœstlin, IV, 346.

Maffei, VI, 475.

Magalotti, VI, 453.

Magalus. Il guide Annibal pour franchir les Alpes, XVIII, 109.

Magellan, II, 429.

Magini, IV, 346.

Magister (Thomas) ou Théodule, VI, 317.

Magistrats de l'Attique. Préposés à la surveillance des marchés et à la vérification des mesures, XI, 216. — Leurs tribunaux de commerce, 217. — Préposés aux recettes et aux dépenses publiques, 219.

Magius (Décimus). Voyez *Décimus*.

Magnan (Dominique), IV, 397.

Magnès, V, 451.

Magon (Le Carthaginois). Il pénètre les intentions de Pyrrhus sur la Sicile, XVI, 501. — Son ambassade et sa négociation pendant la guerre des Romains contre Pyrrhus, XVII, 16.

Magou, parent d'Annibal. Fait prisonnier par les Romains en Sardaigne, XVIII, 419.

Magou, frère d'Annibal. Il vient annoncer au sénat de Carthage la victoire de Cannes, XVIII, 347. — Fait verser dans la curie trois boisseaux de bagues de chevaliers romains, 348 et 352. — Sa fuite, XIX, 308. — A la tête d'un corps de mercenaires celtibériens, il combat à Gadès contre Marius et Lélius, 315. — Force Marius et Lélius de se retirer, et se rend maître de Gadès, 318. — Évacue Gadès pour se rendre par mer en Italie, 327. — Teute l'escadale de Carthage et y éprouve un terrible échec, 328. — Débarque en Italie près de Gènes, 339. — On lui expédie de nouveaux renforts et des ordres pressants, 343 et 351. — Ses manœuvres déjouées en Étrurie par le consul Céthégus, 386. — Vaincu par Scipion et Massinissa, 398. — Il reçoit l'ordre de revenir à Carthage, 411. — Sa position presque désespérée en Italie, 432. — Vaincu par le préteur Varus et le consul Céthégus, 433. — Blessé, il s'embarque pour Carthage

v. Fêtes de ce mois
 — Précédait-il ou sui-
 vait-il? IV, 81.
 Sa fête, 346.
 475.
 I, 453.
 Il guide Annibal pour
 l'Espagne, XVIII, 109.
 I, 429.
 (Thomas) ou Théodote,
 de l'Attique. Préposé
 à la garde des marchés et à la
 police des mesures, XI, 216. —
 Locus de commerce, 217.
 Ses lois, 219.
 Ses recettes et aux dé-
 penses, 219.
 (Décimus). Voyez *Décimus*.
 (Dominique), IV, 397.
 V, 451.
 (de Carthaginois). Il pé-
 nétra dans la Sicile sur la Si-
 cile. — Son ambassade et sa
 mission pendant la guerre des Ro-
 mains et Pyrrhus, XVII, 16.
 Il est parent d'Annibal. Fait pri-
 sonnier par les Romains en Sardaigne,
 I, 451.
 Frère d'Annibal. Il vient au
 secours de Carthage à la vic-
 toire de Cannas, XVIII, 347. — Fait
 la curie trois fois avec ses
 chevaliers romains, 348.
 Sa fuite, XIX, 308. —
 Son corps de mercenaires
 dans le combat à Gadès contre
 Lélius, 315. — Force
 Lélius de se retirer, et se
 rend à Gadès, 318. — Éva-
 pour se rendre par mer
 7. — Tente l'escalade de
 et y éprouve un terrible
 — Débarque en Italie
 330. — On lui expédie
 renforts et des ordres
 343 et 351. — Ses ma-
 nœuvres en Étrurie par le
 386. — Vaincu par
 Massinissa, 398. — Il reçoit
 l'ordre de venir à Carthage, 413.
 — On presque désespérée en
 — Vaincu par le préteur
 consul Cœlius, 433. —
 Débarque pour Carthage

et meurt dans la traversée, XIX, 434.

Magophonie ou Massacre des ma-
 gons, VIII, 561.

Mahadi, VI, 169.

Maharbal. Il reproche à Annibal
 son inaction après la victoire de Can-
 nes, XVIII, 295.

Mahomet, VI, 160. Voyez aussi
Hégire.

Mahomet Ier, VI, 353.

Mahomet II. Il prend Constanti-
 nople, VI, 361.

Mahométans (Les). Leur annuaire.
 Voyez *Annuaire mahométan*.

Mai. Fêtes de ce mois à Rome,
 IV, 121, et XIII, 469. — Étymologie
 de ce mot, 471.

Mai (Angelo). Il découvre des frag-
 ments de Denys d'Halicarnasse, XIII,
 80.

Maillard (Olivier), VI, 378.

Maimonide (Moïse), VI, 265.

Maire (Le). Voyez *Le Maire*.

Maires du palais. Leur puissance
 au huitième siècle, VI, 171. — Di-
 gression de M. de Sismondi à ce sujet,
 VII, 573.

Maisons (Les) dans l'Attique. Leur
 prix, XI, 209. — Leurs loyers, 215.

Majorieu, VI, 139.

Makintosh, voyageur, II, 501.

Malaspina, VI, 316.

Malbranche (Nicolas), VI, 451
 et suiv. — Ses observations sur les
 commentaires des érudits au sujet de
 l'ouvrage de Thucydide, X, 50; XX,
 303 et suiv. — Sa Recherche de la
 vérité, 304. — Ses Entretiens sur
 la métaphysique et la religion, 305. —
 Ses Conversations chrétiennes et au-
 tres traités, 307. — Comparé à Ar-
 naud, 308.

Malévent. Voyez *Bénévent*.

Malherbe, VI, 424 et 433. — Sa
 traduction de Tite-Live, XIII, 146.

Maliens (Les). Guerre d'Alexandre
 contre eux, XII, 640.

Malte (Ile de) ou *Melita*, XII,
 473. — Prise par le consul Sempro-
 nius Longus, XVIII, 94.

Mambriano Roseo, IV, 331.

Mamercus (Æmilius). Il est nommé
 dictateur, XIV, 510. — Triomphe
 qui lui est décerné, 511. — Il est de
 nouveau nommé dictateur, 522. —

Réduit la durée de la magistrature
 censoriale, XIV, 522. — Vengeance
 qu'exercent contre lui les censeurs,
ibid. — Nommé dictateur pour la
 troisième fois, 529.

Mamertin, VI, 125.

Mamertins (Les). Ce qu'ils étaient,
 XVI, 486. — Vaincus par Pyrrhus,
 518. — Périls qu'ils font courir à
 Pyrrhus, 533. — Vaincus par Hié-
 ron, XVII, 4. — Ils offrent leur ville
 de Messine aux Romains ou aux Car-
 thaginois qui les secourront, *ibid.* —
 Les Romains répondent à leur appel,
 11 et 17. — Harangues par le tribun
 légionnaire Claudius, 20.

Mamilius. Sa mort, XIV, 62.

Manassés (Constantin), IV, 319.
 — Sa chronologie des Égyptiens, V,
 125, et VIII, 457.

Mandane, fille d'Astyage. Elle se
 marie avec Cambyse, VIII, 149. —
 Astyage charge Harpagus de tuer l'en-
 fant de Mandane, *ibid.* — Harpagus
 charge Mitradata de tuer cet enfant,
 151. — L'enfant mort de Mitradata
 exposé à la place de celui de Mandane,
 152. — Son enfant reçoit le nom de
 Cyrus, *ibid.* Voyez aussi *Cyrus*.

Mandeslo, II, 443.

Mandeville (Jean), II, 399; VI,
 310.

Mandonius, frère d'Indibilis, roi des
 Ilergètes. Il rassemble une nouvelle ar-
 mée contre Scipion, XIX, 324. — Son
 armée taillée en pièces, 326. — Il im-
 ploie et obtient son pardon, *ibid.* —
 Se révolte contre les Romains, 358.
 — Est livré aux Romains, 360.

Manente (Cypriano), IV, 333.

Manès. Ses hérésies, VI, 128.

Manéthon, IV, 282. — Interpolé
 ou altéré par les chronographes ec-
 clésiastiques au sujet de sa chrono-
 logie égyptienne, V, 122. — Sa chro-
 nologie des rois d'Égypte, VIII, 441
 et suiv.; XII, 7.

Manfredi (Eustaccio), IV, 384.

Mania, veuve du vice-satrapa Zé-
 nis, XI, 300 et 314. — Tuee par
 Midias, son gendre, 300.

Mauliana imperia. Explication de
 cette expression, XV, 433.

Manlius (Caius). Envoyé contre
 les Volques, il tombe avec son frère

P. Manlius dans une embuscade, XV, 291.

Manlius (Publius). Envoyé contre les Volques, il tombe avec son frère C. Manlius dans une embuscade, XV, 291. — Élu dictateur, il embrasse la cause populaire, 306.

Manlius (M.) Capitolinus. Il repousse les Gaulois du Capitole, XV, 78. — Jaloux de Camille, il capte la faveur de la populace, 251. — Séditions qu'il suscite à Rome, 254. — Moyens par lesquels il s'attache le parti populaire, 255. — Il fait courir le bruit que les patriciens cachent des trésors dans leurs palais, 256. — Sommé par Cossus de déclarer où sont ces trésors, il s'y refuse et insulte les sénateurs, 257 et 258. — Mis en prison par Cossus, 259. — La populace menace d'enfoncer sa prison, 262. — Mis en liberté par le sénat, 263. — Sa harangue à ses partisans, 264. — Son assignation devant les tribuns du peuple et sa défense, 267 et suiv. — Sa condamnation et son supplice, 270. — Réflexions sur le degré de sa culpabilité, 271 et suiv.

Manlius Impérius, dictateur. Il enfonce un clou sacré à l'occasion d'une peste, XV, 336. — Forcé d'abdiquer après cette cérémonie accomplie, 337. — Accusé de sévérité et de tyrannie, notamment à l'égard de son propre fils, *ibid.* — Obstacle que son fils met à son jugement, 338. — Il est absous, *ibid.*

Manlius (Titus), fils de Manlius Torquatus. Il oublie la défense de combattre hors des rangs sans un ordre exprès, XV, 429. — Tue un chef latin dans un combat singulier, 430. — Son supplice et ses obsèques triomphales, 432.

Manlius Torquatus, fils de Manlius Impérius. Sévérité de son père envers lui, XV, 337. — Il met obstacle au jugement contre son père, 338. — Est nommé tribun de légion, *ibid.* — Son combat singulier contre un Gaulois; il reçoit le surnom de Torquatus, 344. — Son indignation contre les demandes des Latins, 425. — Sa vision sous les murs de Capoue, 428. — Comparé à Brutus, 433.

Manlius Torquatus (C.), Sa dictature omise par Tite-Live, XVI, 61.

Manlius Torquatus (Titus). Il meurt d'une chute de cheval dans un combat contre les Étrusques, XVI, 156.

Manlius Torquatus (Titus). Il remporte sur les Sardes des avantages pour lesquels il obtient le triomphe, XVII, 288. — Reponne les Gaulois au delà du Pô, 388. — S'oppose au rachat des prisonniers romains, XVIII, 316, 322 et 323. — Son expédition en Sardaigne, 418. — Il réduit complètement la Sardaigne, 420. — Refuse le consulat, XIX, 145. — Soutient l'accusation des Syracusains contre Marcellus, 154. — Nommé dictateur, 270.

Manlius Vulso. Vainqueur des Carthaginois près d'Héraclée, XVII, 86. — Il descend en Afrique et s'empare de Clypéa, 88. — Ramène de Carthage à Rome le consul Scipion Asina avec vingt-sept mille autres captifs, et reçoit les honneurs du triomphe, 89.

Mannus, chez les Germains. Son antiquité antédiluvienne, V, 81.

Mantineé. Bataille en ce lieu, XI, 392, et XII, 587. — Résultats de cette bataille, XI, 397 et 400.

Mantiniens (Les). Ils reviennent vers les Grecs après la bataille de Platée, IX, 492. — Combat entre eux et les Tégéates, X, 196. — Leur alliance avec les Athéniens, 216. — Conduite d'Aratus à leur égard, XII, 122.

Manuel Philé. Voyez *Philé*.

Manuce (Paul). Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 62.

Manuscrits (Les). Leur utilité et leur valeur pour les progrès de l'instruction classique, XIII, 135.

Marathon. Bataille en ce lieu, IX, 282. — Les Lacédémoniens y arrivent après le combat, 285. — Renseignements fournis par les auteurs anciens sur cette bataille, 286. — Tableaux et monuments qui en consacrent la mémoire, 292. — Influence de cette bataille sur les destinées des Grecs, 296.

Marbres d'Arundel ou *Chronique de Paros*. Leur autorité, I, 128; IV, 245. — Discussion et doutes auxquelles ces marbres ont donné lieu, 247. — Résumé des observations que la

Torquatus (C.), Sa dicta-
re Tite-Live, XVI, 61.

Torquatus (Titus). Il meurt
de cheval dans un combat
étrusques, XVI, 156.

Torquatus (Titus). Il rem-
porte des avantages pour
obtenir le triomphe, XVII,
pousse les Gaulois au delà

— S'oppose au rachat des
romains, XVIII, 316.

— Son expédition en
418. — Il réduit complè-
tamment la Gaule, 420. — Refuse

— XIX, 145. — Soutient
des Syracusains contre
154. — Nommé dictateur,

Vulso. Vainqueur des Car-
thaginois d'Héraclée, XVII, 86.

— prend en Afrique et s'empare
de Carthage, 88. — Ramène de Car-
thage sept mille autres captifs, et
honneurs du triomphe, 89.

— chez les Germains. Son
antédiluvienne, V, 81.

Bataille en ce lieu, XI,
111, 587. — Résultats de cette
bataille, XI, 397 et 400.

— Grecs après la bataille de Pla-
tée, X, 196. — Leur alliance
avec les Athéniens, 216. — Conduite

— à leur égard, XII, 122.
— Voyez Philé.

— (Paul). Son jugement sur
Halicarnasse, XIII, 62.

— écrits (Les). Leur utilité et leur
importance pour le progrès de l'instruction
publique, XIII, 135.

— Bataille en ce lieu, IX,
111. — Les Lacédémoniens y arrivent
pour le combat, 285. — Renseignements

— fournis par les auteurs anciens
sur cette bataille, 286. — Tableau de
la bataille, 287. — Renseignements

— qui en consacrent la mé-
moire, 288. — Influence de cette ba-
taille sur les destinées des Grecs, 296.

— des d'Arundel ou Chronique
de l'Angleterre, I, 123, 124.

— Discussion et doutes auxquel-
les elle a donné lieu, 247. —

— des observations que la chro-

— nique peut faire contre ce monument,
IV, 260. — Époques fournies par les
onze premiers articles sur les temps
mythologiques de la Grèce, V, 156. —
Renseignements qu'ils donnent sur la
chronologie grecque, 259, 312 et 442.
— Au sujet de l'époque d'Hésiode et
d'Homère, 291. — Date qu'ils énoncent
sur l'époque d'Homère, 303. — Leurs
erreurs, 396; XII, 14.

— Marbres capitolins. Leur découverte
et leurs publications, IV, 251.

— Marc-Aurèle (L'empereur), VI,
116 et 118; XX, 99.

— Marcel (Guillaume), IV, 374.

— Marcellin. Sa généalogie de Thu-
cydide, X, 3. — Détails biographiques
qu'il fournit sur Thucydide, 4. — Son
opinion sur l'ouvrage de Thucydide, 5.

— Marcellus (Claudius). Sa dictature,
XV, 469.

— Marcellus (Marcus Claudius). Dé-
tails sur sa vie fournis par Plutarque,
XVII, 404 et suiv. — Combat sin-
gulier entre lui et Viridomare, 409.

— Il offre à Jupiter Férétrien les dé-
pouilles de Viridomare, 411. — Des-
cription de son triomphe, 416 et suiv.

— Il remplace Varron, invité à rentrer
dans Rome, XVIII, 311 et 321. —

— Arrive à Nole sur l'avis qu'on lui
donne de la position de cette ville vis-
à-vis d'Annibal, 354. — Se maintient

— à Nole, et s'attache le brave Bantius,
qui s'était déclaré pour Annibal, 356
et 358. — Bat Annibal à Nole, 360.

— Se rend à Rome pour s'entendre
sur les affaires de la république, 382.

— On lui défère le proconsulat, 395.

— Élu consul, il refuse, 396 et 397.

— Dévaste le Samnium, 420. — Anni-
bal promet aux Samnites de l'attaquer,
422. — Victorieux à Nole, de nom-
breux transfuges passent dans son

— armée, 426. — Élu consul, 451. —
Il sauve de nouveau la ville de Nole,
456 et 459. — Passe en Sicile, 470.

— Un détachement de son armée
surpris et taillé en pièces par Hip-
pocrate, 483. — Il commence le siège

— de Syracuse, défendue par Archimède,
491. — Partage avec Appius le com-
mandement des troupes et de la flotte,
503. — Attaque l'Achradine avec sa

— flotte, 504. — S'empare de Mégare et

— la détruit, XVIII, 535. — Sa victoire
près d'Acrilles sur Hippocrate et l'ar-
mée syracusaine, 536. — Il se ménage
des intelligences dans Syracuse, XIX,
29. — Mesures qu'il prend pour se ren-
dre maître de l'Achradine et des autres
quartiers de Syracuse, 33. — Son camp
attaqué par Hémilcon et par Hip-
pocrate, 35. — Ravage que la peste fait
dans son armée, *ibid.*, et suiv. — L'un des
gouverneurs de Syracuse lui livre l'A-
chradine, 43. — Ses actes de clémence,
notamment à l'égard de la ville d'En-
gyum, 48. — Il défait Épicyde et Han-
non, 52. — Fait transporter à Rome
les statues et les tableaux de Syracuse,
ibid., et suiv. — Revient de Sicile à
Rome, 141. — Son ovation et son
triomphe, *ibid.*, et 143. — Il érige les
temples de la Vertu et de l'Honneur,
144. — Élu consul, 146. — Accusation

— ourdie contre lui par le préteur
Céthégus, 147. — On lui assigne la
Sicile, 151. — Il échange son comman-
dement avec Lévinus, qui avait l'Ita-
lie, 152. — Sa réponse à la plainte
des Syracusains, 153. — La plainte
contre lui soutenue par T. Manlius

— Torquatus, 154. — Son innocence et la
régularité de ses actes reconnues et
proclamées, 155. — Honneurs qu'on
lui décerne en Sicile, à lui et à ses des-
cendants, *ibid.* — Il reprend dans le
Samnium les villes qui s'étaient livrées
aux Carthaginois, 167. — Venge Pé-
chee et la mort de Fulvius Centuma-
lus en combattant Annibal, 170. —

— Poursuit Annibal dans l'Apulie et le
rejoint à Venouse, 172. — Nouveaux
combats à son avantage, *ibid.* — Il suit
et harcèle Annibal dans le Brutium,
212 et suiv. — Livre bataille à An-
nibal près de Canusium, et pour la
première fois est vaincu, 214 et 215.

— Reproches qu'il fait à ses soldats ;
punitions qu'il inflige, *ibid.* — Le
lendemain, nouvelle bataille, où il
est vainqueur, 216. — Accusé par le
tribun Publicius, il vient se défendre à
Rome, 234. — Est élu consul, 235. —

— Retardé dans son départ comme con-
sul, 257 et 259. — Il tombe dans une
embuscade d'Annibal, 263. — Sa mort,
264. — Son éloge, *ibid.* — Particularités
relatives à ses funérailles, *ibid.*, et suiv.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

— Usage qu'Annibal fit de son anneau, XIX, 265.
Marchand (Étienne), II, 508.
Marchés (Les) de l'Attique. Surveillés par des magistrats, XI, 216.
Marchés (Les) à Rome. Sous l'inspection des édiles, XVI, 8 et 10.
Marcien. Sa géographie, II, 348; VI, 140.
Marcus (Le devin). Ses prédications, XIX, 23.
Marcus (L.). Il rallie l'armée romaine, et lui fait passer l'Èbre, XIX, 92. — Élu général par son armée, 93. — Il envoie d'Espagne un messager pour réclamer des troupes, 101. — Cl. Néron lui conduit des renforts, 137. — Attachement de Scipion pour lui, 173. — Son expédition contre les mercenaires celtibériens et contre Magon à Gades, 315.
Marco Guazzo. Voyez *Guazzo*.
Marco Polo. Ses voyages, II, 387.
Marculphé, VI, 166.
Marcy (De), IV, 393.
Mardonius. Il établit la démocratie en Ionie, IX, 245. — Réduit Thasos et la Macédoine, 246. — Conseille à Xerxès de soumettre la Grèce, 314. — Parle en faveur d'une expédition contre Athènes, 316. — Xerxès lui laisse une armée de trois cent mille hommes, 423. — Xerxès le laisse en Thessalie avec trois cent mille hommes, 429. — Artabaze retourne vers lui, 433. — Il envoie Mys consulter les oracles, 436. — Charge Alexandre, fils d'Amyntas, d'une mission auprès des Athéniens, 438. — Les Béotiens lui assurent qu'il serait facile de corrompre les magistrats d'Athènes et des villes du Péloponnèse, 451. — Il s'empare d'Athènes, dont les habitants se retirent à Salamine, 453. — Abandonne Athènes après y avoir mis le feu, 458. — Se dirige vers la Béotie et va camper près de l'Asopus, 459. — Réponse que lui fait le devin Hégésistrate, 471. — Il se résout à livrer bataille, 473. — Ses desseins confiés aux Grecs par Alexandre, roi de Macédoine, *ibid.* — Repas des Lacédémoniens dans sa tente, 495.
Mares (Les), IX, 339.
Mareschal (Nicolas), IV, 330.

Marguerite de Falois, VI, 396.
Mariages à Rome, XIII, 527. — On annule leur prohibition entre les patriciens et les plébéiens, XVI, 307.
Mariana, VI, 437.
Mariandyniens (Les), IX, 338.
Marianus Scotus. Voyez *Scotus*.
Marie d'Angleterre, VI, 405.
Marie de France, VI, 302.
Marin de Tyr, II, 337.
Marini, VI, 437.
Marino Sanudo. Voyez *Saundo*.
Mario Lupi. Voyez *Lupi*.
Marius, VI, 93. — Ses victoires sur les Cimbres et les Teutons, XVII, 451.
Marius (Cains). Son tribunal, XVI, 330 et 331.
Marius Mercator, VI, 143.
Marmarides (Les), XII, 440.
Marmontel. Son opinion sur les services que la critique grammaticale rend à l'histoire, I, 477. — Ses *Mémoires sur la régence*, VII, 708. — Son jugement sur Tite-Live, XIII, 174.
Marosie. Son influence, VI, 215.
Marot (Clément), VI, 394.
Marrucins (Les). Leur soumission aux Romains, XVI, 127.
Mars. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 118, et XIII, 462.
Mars (Le dieu). Son intervention dans une victoire remportée par les Romains sur les Lucaniens, XVI, 442.
Marseille, fondée par les Phocéens, XVII, 431, 432 et 500. — Ses lois, 500 et suiv.
Marses (Les). Guerre contre les Romains, XII, 762; XIII, 214. — Vaincus par les Romains, XVI, 117. — Leur soumission, 127. — Repoussés par Fabius, qui leur prend plusieurs villes, 142.
Marsham, IV, 358. — Sa chronologie des Égyptiens, V, 126, et VIII, 457.
Marsile Ficin. Voyez *Ficin*.
Marsyas, XII, 445.
Martial, VI, 111. — Il loue Tite-Live, XIII, 124.
Martial de Paris. Ses poésies, VI, 380.
Martianus Capella. Sa géographie, II, 348.

de Falais, VI, 396.
à Rome, XIII, 527. —
sur prohibition entre les
des plébéiens, XVI, 307.
VI, 437.
tiens (Les), IX, 338.
Scotus. Voyez Scotus.
Angleterre, VI, 405.
France, VI, 302.
Tyr, II, 337.
I, 437.
inudo. Voyez Saudo.
pi. Voyez Lupi.
VI, 93. — Ses victoires
ores et les Teutons, XVII,
(Caius). Son tribunat,
331.
ercator, VI, 143.
el. (Les), XII, 440.
el. Son opinion sur les
de la critique grammaticale
toire, I, 477. — Ses Mé-
la régence, VII, 508. —
ent sur Tite-Live, XIII,
Son influence, VI, 215.
Clément), VI, 394.
ins (Les). Leur soumission
ains, XVI, 127.
êtes de ce mois à Rome,
et XIII, 462.
Le dieu). Son intervention
victoire remportée par les
ur les Lucaniens, XVI, 442.
le, fondée par les Phocéens,
4, 432 et 500. — Ses lois,
v.
(Les). Guerre contre les
XII, 762; XIII, 214. —
ar les Romains, XVI, 117.
ommission, 127. — Repoussés
s, qui leur prend plusieurs
p, IV, 358. — Sa chrono-
gyptiens, V, 126, et VIII,
Ficin. Voyez Ficin.
p, XII, 445.
, VI, 111. — Il loue Tite-
, 124.
de Paris. Ses poésies, VI,
us Capella. Sa géographie,

Martinière (Bruzen de la). Voyez
Bruzen.

Martior, IV, 157.

Martyrologes (Les), IV, 3.

Martyrs (Ère des). Voyez Ère de
Dioclétien.

Maris de Péronse, chirurgien,
XVIII, 64.

Mascamé, gouverneur du château de
Dorique. Sa conduite courageuse,
IX, 345.

Mascamp, IV, 377.

Mascardi (Augustin). Publication
de son ouvrage intitulé *Trattati cinque
dell'arte istorica*, VII, 83. — Son
jugement sur Tite-Live, XIII, 168.

Masinissa, fils du roi des Massy-
tiens Gala, XIX, 84. — Ses succès
contre Publius Scipion, qui meurt
dans le combat, 85. — Il négocie avec
les Romains, 308. — Se lie avec les
Romains par un traité, 327. — Sa
conférence avec Lélius, 343. — Ses
aventures, ses échecs et sa victoire,
344 et suiv. — Il conjure Lélius de
hâter la descente de Scipion en Afri-
que, 350. — Agit de concert, mais
en secret, avec Scipion, 393 et 395.

— Se déclare pour les Romains,
397. — Vainqueur d'Asdrubal et de
Magan, 398. — Il poursuit Syphax
jusqu'au fond de la Numidie, 416.

— Remonte sur le trône de ses an-
cêtres, 417. — S'empare de Syphax,
de Sophonisbe et de Ciritha, 418. —
Paroles que lui adresse Sophonisbe;
son mariage avec elle, 419. — Son
entretien avec Scipion, 421. — Hon-
neurs et récompenses qui lui sont dé-
cernés par Scipion, et qui sont con-
firmés par le sénat, 426 et 432. —
Nouvelles récompenses qui lui sont
décernées, 483.

Masistès, frère de Xerxès, IX, 505.

Masistius, chef de la cavalerie perse.
Il péril au combat des Érythres, IX,
461.

Maskelyne, IV, 396.

Massagètes (Les). Cyrus se pro-
pose de faire la conquête de leur
pays, VIII, 283. — Cyrus triomphe
d'eux par un stratagème dont Crésus
lui donne le plan, 284. — Leur vic-
toire, *ibid.* — Leurs mœurs, 285.

Massillou, VI, 465 et 475.

Massiva, oncle de Masinissa. Pri-
sonnier des Romains, il est renvoyé à
son oncle, XIX, 232.

Masson (Papyre). Voyez Papyre.

Massuel, IV, 392.

Mathématiciens orientaux, XX,
174.

Mathématiques (Les). Utilité de leurs
études, III, 361. — Leurs progrès,
XX, 221. — Services que leur a
rendus Descartes, 281.

Mathieu Laensberg. Il est l'auteur
du premier almanach populaire qui
soit bien connu, IV, 13. — On ne
sait presque rien de sa vie, *ibid.*

Mathos. A la tête des mercenaires
révoltés contre Carthage, XVII, 252.
— Ses terribles représailles contre
les Carthaginois, 260. — Sa défaite
et sa mort, *ibid.*

Maténiens (Les), IX, 338.

Matralies (Les fêtes), XIII, 472.

Matronales (La fête des), XIII,
464.

Matthæus Silvaticus, VI, 314.

Maudace, roi des Médés, XII, 425.

Maupéou, VI, 496.

Maupertuis, VI, 486; XX, 344.

Maurice, empereur d'Orient, VI,
158.

Mavor, IV, 404.

Mcxence, VI, 130.

Maxime, VI, 122, 132 et 139.

Maxime de Tyr, VI, 118.

Maximes (Les). Idée précise de ce
mot, VII, 361.

Maximien-Herculeus, VI, 123.

Maximilien, empereur d'Allema-
gne, VI, 371.

Maximin, VI, 121 et 130.

Mazyes (Les), IX, 147.

Mayer (Simon). Ses *Éphémérides*,
IV, 5. — Ses dissertations sur la
chronologie, 378.

Mazarès. On lui livre Pactyas, qu'il
renvoie à Cyrus, VIII, 270.

Me-tseu. Fondateur d'une secte
philosophique en Chine, V, 386.

Meares (John), voyageur, II, 502.

Mécia (La tribu). — Sa création,
XV, 458.

Médailles (Les), I, 179. — Leurs dif-
férentes espèces et séries, 180. —
Moyens de reconnaître leur authen-
ticité, 184. — Figures et légendes nu-

mismatiques; quand elles sont inutiles à l'histoire, I, 188. — Méprises qu'elles y introduisent, 191. — Distinction de cinq ordres, IV, 234. — Celles des villes sont presque inapplicables à l'étude de la chronologie, 235. — Celles des déités, des hommes illustres et des familles ne peuvent être d'un grand secours, 236. — Celles des rois, plus instructives, laissent néanmoins bien des difficultés à résoudre, 237; VII, 316 et 332. — A Rome, dans ses premiers siècles, XIII, 39.

Médecine (La). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 290. — Au quatorzième siècle, 314.

Médecine à Rome. Ce qu'en dit Caton, XVIII, 62.

Médecins orientaux, XX, 174.

Mède. Son enlèvement, VIII, 105.

Mèdes (Les). Traditions qui les concernent, I, 117. — Les annales des Perses sont des copies défigurées de l'histoire des Assyriens et des Médes, V, 251. — Traditions relatives au commencement de leur histoire, 331. — Leurs annales, 371 et suiv. — Sommaire de ce qu'Hérodote en dira, VIII, 99. — Leur guerre avec les Lydiens, 126. — Paix conclue avec les Lydiens, 130. — Leur origine, 144. — Règne de Déjocès, 145. — Règne de Phraorte, 147. — Règne de Cyaxare, *ibid.* — Vaincus par les Scythes, *ibid.* — Règne d'Asatyage, 148. — Leurs annales racontées par Diodore de Sicile différent de celles racontées par Hérodote, 150. — Les Perses soulevés contre eux par Cyrus, 157. — Durée de leur empire en Asie jusqu'au moment où Cyrus devient leur roi, 158. — Congé que Cyrus leur donne et qu'ils refusent, 244; IX, 335. — Observations sur leur histoire, 522; XII, 424. — Liste de leurs rois d'après Ctésias, 425.

Mediana, IV, 155.

Médis (Les). Leur puissance, VI, 347. — Ils établissent à Florence une école platonicienne, XX, 219.

Médie (La). Au huitième siècle avant J. C., VI, 24. — Au septième siècle avant J. C., 29. — Arrivée de

Cyrus, VIII, 210. — Ses déserts traversés par les Dix mille, XI, 459. — Détails géographiques sur ce pays, II, 207.

Meditrinalia, fêtes à Rome, XIII, 479.

Médus (Le Thessalien). Alexandre meurt chez lui, XII, 650.

Médrano. Sa géographie, II, 466.

Mégabate. Son expédition contre l'île de Naxos, IX, 177.

Mégabaze, général perse. Il soumet les villes voisines de l'Hellespont, IX, 126. — Prend Périnthie, 162. — Vainqueur des Péoniens, il les envoie à Sardes, 170. — Massacre des députés perses qu'il envoie vers Ananias en Macédoine, 171. — Il conseille à Darius de rappeler Histée près de lui, 174.

Mégabyse. Il parle pour l'oligarchie dans la délibération des conjurés après la mort de Cambyse, VIII, 563.

Mégaclès. Il épouse la fille de Clisthène, IX, 303. — Ses descendants, *ibid.*

Mégare. Tentative des Athéniens contre cette ville, X, 182. — Ravagée par les Athéniens, 255.

Mégaride. Les Athéniens se jettent sur cette ville, X, 112.

Mégasthène ou *Métasthène*, IV, 282; XII, 4.

Méhégau, IV, 393.

Meierotto. Son opinion sur la question de savoir si Thucydide ne s'est fait historien que pour composer des harangues, VII, 459. — Sa dissertation sur Hérodote, VIII, 87. — Sa dissertation sur Thucydide, X, 55.

Mélampus. Son histoire, IX, 469.

Mélanchlènes, IX, 46. — Leurs mœurs, 102.

Mélancton, VI, 395; XX, 225.

Melchisedech Thévenot. Voyez *Thévenot*.

Mélagre, VI, 98.

Mélin, VI, 274.

Méliens (Les). Expédition des Athéniens contre eux, X, 151. — Conférence entre leurs magistrats et les députés athéniens, 223. — Ils sont vaincus, 226.

Mélistus, V, 456; XX, 50.

Méliton, IV, 383.

210. — Ses déserts tra-
les Dix mille, XI, 459.
géographiques sur ce pays,
Italia, fêtes à Rome, XIII,
Le Thessalien). Alexan-
chez lui, XII, 650.
Sa géographie, II, 466.
Son expédition contre
kos, IX, 177.
général perse. Il soumet
voisines de l'Hellespont,
— Prend Périnthe, 162. —
des Péoniens, il les envoie
170. — Massacre des dé-
qu'il envoie vers Amyn-
édoine, 171. — Il conseille
de rappeler Histiee près de
yse. Il parle pour l'oligarchie
libération des conjurés après
de Canbyse, VIII, 563.
lils. Il épouse la fille de Cli-
X, 303. — Ses descendants,
Tentative des Athéniens
ette ville, X, 182. — Ravagée
Athéniens, 255.
ride. Les Athéniens se jettent
e ville, X, 112.
sthène ou Méasthène, IV,
II, 4.
gan, IV, 393.
olto. Son opinion sur la ques-
savoir si Thucydide ne s'est
orien que pour composer des
es, VII, 459. — Sa disserta-
Hérodote, VIII, 87. — Sa
tion sur Thucydide, X, 55.
mpus. Son histoire, IX, 469.
nchlaènes, IX, 46. — Leurs
102.
nhton, VI, 395; XX, 225.
hisedeek Thénenot. Voyez
pt.
agre, VI, 98.
din, VI, 274.
ns (Les). Expédition des Athé-
ontre eux, X, 151. — Conflit
entre leurs magistrats et les
athéniens, 223. — Ils sont
226.
sus, V, 456; XX, 50.
on, IV, 383.

Mélius (Sp.), chevalier. Il distribue
gratuitement des subsistances, XIV,
505. — Dénoncé par Minucius
comme cachant des armes et aspirant
à la royauté, 506. — Tué par Servi-
lius Alala, 507. — Sa maison est rasée,
508. — Explications sur son histoire,
515 et suiv. — Son arrêt est soumis
à un nouvel examen, 516.

Mellin de Saint-Gelais, VI, 397.

Mélos. Sa révolution en faveur de
Sparte, XI, 268.

Mélot. Son opinion sur Polybe et
sur son ouvrage, XII, 78. — Ses ré-
flexions sur l'arrivée de Camille au
moment où les Gaulois pesaient la
rançon des Romains, XV, 80; 89.

Memnot, IV, 288; VI, 98. — Ses
fragments, XII, 326.

Mémoires (Les). Ceux d'un auteur
sur sa propre vie, I, 270.

Mémorial portatif de chronologie,
IV, 416.

Mémoriaux privés. Rédigés jour
par jour, I, 257.

Memphis. Elle sert de refuge aux
Égyptiens, et est prise par les Perse,
VIII, 513. — Cruauté que Cambyse
y exerça, 527.

Méandre, V, 462.

Mendé (Ville de). Sa défection en
faveur des Lacédémoniens, X, 191.
— Les Athéniens veulent la repren-
dre, 195.

Mendès. Son règne, XII, 410.

Mendez Pinto. Voyez *Pinto*.

Ménius Agrippa. Voyez *Agrippa*.

Ménius Lanatus (Agrippa). Son
triomphe, XIV, 40. — Il est accusé
d'être la cause de la défaite des Fab-
bius, 183. — Condamné à une
amende, il meurt de chagrin et d'i-
nimitation, 184.

Méris. Son règne en Égypte, VIII,
355 et 420. — Lui et sa dynastie,
XII, 407.

Ménestrier (Le P.). Son introduc-
tion à l'étude de l'histoire, VII, 209.
— Ce qu'il dit du passage des Alpes
par Annibal, XII, 150 et suiv.

Ménius, tribun du peuple. Il s'op-
pose en vain aux enrôlements, XIV,
549.

Ménius (Caius). Il achève la sou-
mission du Latium, XV, 450. — Sa

dictature omise par Tite-Live, XVI,
59. — Il réprime les manœuvres et la
révolte des Capouans, 87.

Ménius (Le Tribun). Lui et la loi
Menia, XVI, 425.

Ménologe. Étymologie de ce mot,
IV, 3.

Ménon. Vive querelle entre ses
soldats et ceux de Cléarque, XI, 434.
— Il est excepté du massacre des géné-
raux grecs, 461.

Menot (Michel), VI, 378.

Mensarii à Rome. Créés pour ré-
gler l'affaire des dettes, XV, 363.

Mensis duodecimius, IV, 153.

Mensis purgatorius, IV, 153.

Mensis undecimus, IV, 150.

Mentelle, II, 463. — Ses cartes
géographiques, 473.

Mercator (Gérard). Voyez *Gérard*.

Mercadonius (Le mois). Son in-
tercalation dans le calendrier romain,
III, 167, et XIII, 450.

Mercenaires (Les). Chassés de la
Sicile, XVII, 233. — Leur révolte
dans la ville de Sicca, et leur guerre
contre Carthage, 249. — Ils lèvent le
siège d'Utique, et sont battus par
Amilcar en plusieurs rencontres, 253.
— Défection de Naravas, qui obtient
des succès contre eux, 254. — Dans
la Sardaigne ils s'insurgent aussi contre
les Carthaginois, et les massacrent,
255. — Font périr en Afrique sept
cents Carthaginois, 256. — Utique
et Hippacra se livrent à eux, 257. —
Fin de la guerre entreprise contre
eux, 260. Voyez aussi *Carthaginois*.

Mercenaires (Troupes). Belles ré-
flexions à leur sujet, XII, 235.
Mercuriale, VI, 421.
Mérian. Ses cartes, II, 446.
Méric ou *Mérics*. Il livre l'Achra-
dine à Marcellus XIX, 43.
Mermnades (Les). Durée du règne
des quatre premiers en Lydie, VIII,
109. — Crésus, cinquième de ces rois,
ibid.

Merwan II, VI, 169.

Messala Corvinus, VI, 86. — Ju-
gement sur lui, XII, 340; XIII, 187.

Messane (Ville de). Elle se rend
aux Athéniens, X, 151. — Offerte aux
Carthaginois, XVII, 4. — La situa-
tion de ses affaires détermine l'inter-

vention du peuple romain, XVII, 17. — Arrivé du tribun légionnaire Claudius, 21. — Prise par le tribun légionnaire, qui avait reçu l'ordre d'y conduire la flotte romaine, 22. — Investie par les armées coalisées, 24. — Le consul Appius invoque une ancienne amitié pour que Hiéron renonce au siège de cette ville, 25. — Stratagème d'Appius pour s'y transporter de Rhégium, *ibid.* — Délivrée par Valérius Messala, 38.

Messène (ville). Rétablie par Épaminondas, XII, 585. — Précis de son histoire, 586.

Messénie (La). Seconde guerre, VI, 21. — Troisième guerre, 53.

Messéniens (Les). Ils ravagent le territoire de la Laconie, X, 174. — Attaquent les Lacédémoniens, XII, 518.

Messine. Voyez *Messane*.

Mésud ou *Mésuact*, VI, 193.

Mesures (Les). Leur vérification dans l'Attique, XI, 216. — Celles des distances oubliées par Xénophon, 497.

Mesures itinéraires des anciens, II, 330.

Métageitnion. Fêtes de ce mois grec, IV, 79.

Métaphysique (La), XX, 247. — Livres du seizième siècle sur ce sujet, 248.

Métaphraste (Siméon le), IV, 318; VI, 207.

Métaponte (ville). Elle tombe au pouvoir des Carthagiens, XIX, 71. — Ruse d'Annibal, 224.

Métastase, VI, 487.

Métasthène. Voyez *Mégasthène*.

Métellus (Lucius Cécilius). Il remporte sur Asdrubal une victoire éclatante, XVII, 120 et suiv. — Son triomphe à Rome, *ibid.* — Souverain pontife, il sauve le Palladium dans un incendie, 229 et suiv. — Créé dictateur pour les comices d'élection, 389.

Métellus (Publius). Dégradé du rang de chevalier, XVIII, 461.

Métellus (Q. Cécilius). Élu consul, XIX, 299. — Il se joint à Véturius Philo près du camp d'Annibal, 301. — Nommé dictateur pour les comices d'élection, 361.

Métèques (Les). Impôts auxquels ils étaient taxés dans l'Attique, XI, 223.

Méthodes d'observation (Les). Elles sont prescrites par la raison, VII, 4. — Ont assuré les progrès des sciences exactes, *ibid.* — Observations et règles à recueillir dans les ouvrages de Xénophon publiés jusqu'en 1623, 67.

Méthodes historiques. Examen des nouvelles méthodes qui prédominent, XX, 5. — Avantages qui résultent du libre examen de toutes les théories, 7 et 11.

Métillus (Le tribun). Il prend la parole contre Fabius, XVIII, 242. — Propose le partage égal du commandement entre le général de la cavalerie et le dictateur, *ibid.* — Sa proposition décrétée, 243.

Métiochus. Fait prisonnier par les Phéniciens, IX, 243.

Méton. Son cycle de dix-neuf ans, III, 300 et 302. — Mis en scène par Aristophane, 307; V, 457. — Invention de son cycle, XII, 535.

Meursius, IV, 349; VI, 450.

Mexicains (Les). Exactitude remarquable de leurs mois, III, 181.

Mézérai. Il méconnaît la règle de ne point introduire de baraganes où il n'en existe pas, VII, 475. — Sa description de la Saint-Barthélemy, 513.

Micali (M.). Autorité de son ouvrage sur les origines des peuples de l'Italie, XIII, 225.

Michel, le Lorrain, IV, 382.

Michel IV, empereur d'Orient, VI, 238.

Michel V, empereur d'Orient, VI, 238.

Michel VI, empereur d'Orient, VI, 239.

Michel VII, empereur d'Orient, VI, 239.

Michel-Ange, VI, 394.

Michel le Bègue, VI, 198.

Michel l'Iroquois, VI, 198.

Micon, V, 457.

Middelbourg (Paul de). Voyez *Paul*.

Milée (ville). Victoire qu'y remporte les Lacédémoniens, XI, 377.

Milidas. Il tue sa belle-mère *Mama*

(Les). Impôts auxquels
dans l'Attique, XI,

observation (Les). Elles
par la raison, VII,
assuré les progrès des
es, *ibid.* — Observations
cueillir dans les ouvrages
publiés jusqu'en 1623,

historiques. Examen des
thodes qui prédominent,
Avantages qui résultent
de toutes les théories,

Le tribun). Il prend le pa-
Fabius, XVIII, 242. —
partage égal du comman-
de le général de la cava-
létateur, *ibid.* — Sa propo-
sition, 243.

Il fait prisonnier par les
IX, 243.
son cycle de dix-neuf ans,
302. — Mis en scène par
e, 307; V, 457. — In-
son cycle, XII, 535.
s, IV, 349; VI, 450.

ns (Les). Exactitude re-
de leurs mois, III, 181.
Il méconnaît la règle de ne
roduire de harangues où il
pas, VII, 475. — Sa dé-
la Saint-Barthélemy, 513.
M.). Autorité de son ou-
origines des peuples de
III, 225.

le Lorrain, IV, 382.

IV, empereur d'Orient,

V, empereur d'Orient, VI,

VII, empereur d'Orient,

ange, VI, 394.

e Bègue, VI, 198.

Avrogne, VI, 198.

7, 457.

bourg (Paul de). Voyez

ville). Victoire qu'y rem-
Lacédémoniens, XI, 377.
Il tue sa belle-mère Mania

XI, 300. — Est dépouillé de ses vil-
les et de ses trésors par Dercyllidas,
XI, 301.

Milan (ville). Au seizième siècle,
VI, 390. — Sa fondation par les Gau-
lois, XV, 54. — Prise par les Romains,
XVII, 412.

Milésiens (Les). Voyez *Milet*.

Milet. Troubles dans cette ville, IX,
176. — Elle se révolte contre Darius,
178. — Darius y envoie Histée, 219.
— Histée tente en vain d'y rentrer,
229. — Expédition des Perses contre
cette ville, *ibid.* — Prise par les Per-
ses, 233. — Histoire des Milésiens,
335. — Prise par Alexandre, XII,
624.

Milonia (ville). Prise par Posthu-
mus Megellus, XVI, 203.

Millénaires. Leur doctrine cycli-
que, III, 266.

Millonius, préteur des Latins,
XV, 442.

Millot, IV, 393.

Milon. Son tribunat, XVI, 335. —
Il obtient le rappel de Cicéron, 335.

Milon. Laisse par Pyrrhus pour
gouverneur de Tarente, XVI, 515. —
Le consul Papirius traite avec lui, et
s'empare de Tarente, 558.

Miltiade I^{er}. Son origine; il défend
Cardia contre les Perses, IX, 240.
— Tombe entre les mains des Laup-
saciens, 241. — Recouvre sa li-
berte, et meurt peu de temps après,
ibid.

Miltiade II. Il s'oppose à la résolu-
tion des Ioniens, gardiens du pont de
l'Ister, IX, 123. — Va en Cherso-
nèse, 242. — S'exile et est ramené par
les Dolonces, *ibid.* — Retourne à
Athènes, 243. — Son histoire d'a-
près la notice attribuée à Cornélius
Népos, *ibid.* et 408. — Il a le com-
mandement de l'armée athénienne,
282. — Sa victoire à Marathon, 286.
— Tient Paros bloquée, 304. — Sa
maladie, 305. — Il est condamné à
une amende et meurt, *ibid.* — Il as-
sige et prend Lemnos, 308.

Milton, VI, 452.

Milyens (Les), IX, 339.

Mim ou Ming. Leur dyuastie en
Chine, VI, 339.

Minermus, V, 398.

Minerve. Offense qui lui est faite
par les Athéniens, X, 92; XII, 453
et suiv., et 471. — Fête à Rome en
son honneur, XIII, 472.

Mines (Les) de l'Attique. Leur
exploitation, XI, 179. — Moyens
proposés par Xénophon pour aug-
menter cette source des revenus pu-
blics, 182. — Leurs produits, 222.

Ming, dynastie en Chine. Voyez
Mim.

Minturnes (Ville). Elle tombe au
pouvoir des Romains, XVI, 85 et 86.
— Une colonie romaine y est en-
voyée, 178.

Minucia (La vestale). Son supplice,
XV, 455.

Minucius (Titus). Élu consul, XVI,
123. — Vainqueur des Samnites, 124.

Minucius (Lucius). Créé préfet de
l'annone, XIV, 505. — Il dénonce Sp.
Mélius comme cachant des armes et
aspirant à la royauté, 506. — Tradi-
tions qui le concernent, 508.

Minucius Rufus (Marcus). Géné-
ral de la cavalerie, il oblige Annibal à
évacuer Gérunium, XII, 173. — Est
nommé dictateur avec Fabius, et part-
tage avec lui l'armée, *ibid.* — Tombe
dans une embuscade d'où il tire son
collègue, 174. — Choisi pour com-
mandant de la cavalerie par Fabius
Maximus, XVIII, 208. — Il blâme et
contrarie la tactique et la temporisa-
tion du dictateur, 214. — Sa hara-
ngue séditieuse, 216. — Circonspec-
tion et tactique que lui recommande
Fabius, 227. — En l'absence de Fa-
bius, il offre la bataille à Annibal et
obtient des succès que révoque en
doute le dictateur, 241. — Ses faits
d'armes, 243. — Il partage avec Fa-
bius les légions et les auxiliaires, 245.
— Les légions qu'il commande mises
en déroute par Annibal, 246. — Il
reconnaît ses torts vis-à-vis de Fabius,
et se replace sous son autorité, 247.

Minyens (Les). Les petit-fils des
Argonautes se disent Minyens d'ori-
gine, IX, 128.

Minoa. Réduction de cette ville,
X, 141.

Miot. Sa traduction d'Hérodote,
VIII, 97. — Cette traduction doit
servir à l'étude de l'ouvrage d'Héro-

date, VIII, 134. — Sa traduction de Diodore de Sicile, XII, 394.

Mirkhond, historien persan, VI, 380.

Misson. Ses voyages, II, 484.

Mithridate (Le Perse). Il emmène avec lui quelques Grecs transfuges, XI, 479. — Attaque les Grecs et est repoussé, 480. — Attaque de nouveau les Grecs et est complètement battu, 481.

Mithridate, roi de Pont. Il déclare la guerre aux Sinopéens, XII, 192.

Mitradate (Le père). Chargé par Harpagus de tuer l'enfant de Mandane, VIII, 151. — Il expose son enfant mort à la place de celui qu'il a ordre de tuer, 152.

Mitylène (ville). Darius la donne à Coès comme satrapie, IX, 169. — Histiée s'y réfugie, 229. — Assiégée par les Athéniens, X, 136. — Conon y est bloqué, XI, 253.

Mityléniens (Les). Leur dispute avec les Athéniens au sujet de Sigée, IX, 215. — Ils sollicitent l'alliance de Sparte, X, 134. — Message du Lacédémonien Salthus pour leur promettre des secours, 137. — Ils traitent avec les Athéniens, *ibid.* — Vengeance que les Athéniens veulent exercer à leur égard, 138. — Massacre de mille d'entre eux, 140. — Les exilés prennent Rhœtium et Antandros, 178. — Les Athéniens les empêchent de fortifier Antandros, 184.

Moavias, VI, 162.

Mobilité (La). Action constante de sa loi, XX, 17.

Moctadi-Bamrillah, VI, 240.

Modestin, VI, 124.

Modius. Ses notes sur Tite-Live, XIII, 157.

Mæris, VI, 117.

Mæris. Son règne en Égypte, VIII, 355, et XII, 408.

Mæris (Le lac). Description de ce lac et du labyrinthe construit un peu au-dessus, VIII, 385.

Mœurs (Les). Recueils qui peuvent servir à l'étude de celles du moyen âge, I, 460. — Leur influence, II, 67. — Corrompues au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 284. — Les historiens antiques peignaient les

mœurs et les coutumes des nations, VII, 533. — Considérations générales à ce sujet, 584.

Mœurs romaines. Temple construit à Vénus avec les amendes des dames condamnées pour déréglemens, XVI, 197.

Moines (Les). Voyez *Corporations monastiques*.

Mois (Les). Premières notions des mois, III, 9. — L'étymologie de ce mot prouve que la lune a suggéré la première idée de cette somme de jours, 101. — Origine des mois solaires, 103. — La précession des équinoxes dérange la correspondance des saisons et des mois avec les signes du zodiaque, 112. — Quelles différentes espèces ont été en usage, 120. — Simplicité du système des mois solaires, 122. — Complication du système des mois lunaires combinés avec l'année solaire, *ibid.* — Quel aurait dû être le partage du temps par saisons et par mois, 188. — Méthode suivie par les différents peuples pour la division de leurs mois, 189. — Tous leurs systèmes peuvent se diviser en cinq classes, 192. — Influence de la précession des équinoxes sur les rapports des mois solaires avec les signes du zodiaque, 201. — Bizarre nomenclature des mois de l'ère chrétienne, 490. — Distribués entre certains dieux et certaines déesses, IV, 29. — Divisés en deux quinzaines, 141.

Mois des Anglo-Saxons, III, 179.

Mois des Arabes, III, 139 et 140.

Mois des Arméniens, III, 145.

Mois des Athéniens, III, 146 et suiv. — Comparés aux nôtres, 164.

— Leurs quantités, V, 483.

Mois des Babyloniens, III, 143.

Mois des Béotiens, III, 151.

Mois des Chaldéens, III, 143.

Mois des Chinois, III, 124.

Mois des Danois, III, 179.

Mois des Égyptiens. Leur système, III, 133. — Leurs noms, 137. — Comparés aux nôtres, 164.

Mois des Éthiopiens, III, 139.

Mois fénel, IV, 156.

Mois des Français, III, 164. — Nomenclature de ceux du calendrier publicain, 177 et 179.

LE

les coutumes des nations,
— Considérations générales
, 584.
romaines. Temple con-
sacré à Vénus avec les amendes des
condamnées pour dérégle-
ment, XVI, 197.
(Les). Voyez *Corporations*
romaines.
(Les). Premières notions des
mois, I, 9. — L'étymologie de ce
nom, I, 9. — L'idée que la lune a suggéré la
nom, I, 9. — Origine de cette somme de
l'année, I, 10. — La précession des
équinoxes dérange la correspondance
des mois avec les signes
zodiacaux, I, 12. — Quelles différen-
ces ont été en usage, I, 12. —
Le système des mois solai-
res, I, 12. — Complication du système
des mois lunaires combinés avec l'an-
née, *ibid.* — Quel aurait dû
être le partage du temps par saisons
pour les différents peuples pour la di-
vision des équinoxes sur les rap-
ports des mois solaires avec les signes
zodiacaux, 201. — Bizarre no-
tation des mois de l'ère chré-
tienne, 490. — Distribués entre cer-
tains lieux et certaines déesses, IV,
141. — Des Anglo-Saxons, III, 179.
— Des Arabes, III, 139 et 140.
— Des Arméniens, III, 145.
— Des Athéniens, III, 146 et
147. — Comparés aux nôtres, 164.
— Quantités, V, 483.
— Des Babyloniens, III, 143.
— Des Béotiens, III, 151.
— Des Chaldéens, III, 143.
— Des Chinois, III, 124.
— Des Danois, III, 179.
— Des Égyptiens. Leur système,
III, 13. — Leurs noms, 137. —
Comparés aux nôtres, 164.
— Des Éthiopiens, III, 139.
— Fénelon, IV, 156.
— Des Français, III, 164. — No-
tation de ceux du calendrier
romain, 177 et 179.

Mois des Gaulois, III, 178.
Mois des Grecs, III, 146 et suiv.
Mois des Hollandais, III, 179.
Mois des Indiens, III, 128.
Mois des Islandais, III, 179.
Mois des Japonais, III, 128.
Mois des Juifs, III, 141 et 142.
— Comparés aux nôtres, 164.
Mois des Lacédémoniens, III, 151.
Mois des Macédoniens, III, 152
et suiv. — Comparés aux nôtres,
164. — Leurs quantités, V, 483.
Mois des Messons ou *Moissons*,
IV, 156.
Mois des Mexicains, III, 181.
Mois des Perses, III, 144.
Mois des Romains. Leur division,
III, 91 et 92; et XIII, 446, 449 et
464. — Leur nombre, III, 165 et
166; XIII, 447, 449 et 462. —
Intercalation du mois mercédonius,
III, 167, et XIII, 450. — Leurs
noms, 172 et suiv., et XIII, 484 et
485.
Mois des Scandinaves, III, 179.
Mois de Seval, IV, 156.
Mois des Siamois, III, 128.
Mois des Suédois, III, 179.
Mois des Syriens, III, 142.
Moïse de Khoren. Son texte au
sujet de l'époque de Zoroastre, V,
257.
Moïse Maimonide. Voyez *Maimo-
nide*.
Molière, VI, 451. — Quelquefois
nommé *le Philosophe*, XX, 297.
Molina, VI, 420; XX, 227.
Molinet (Jean). Ses poésies, VI,
380.
Molon, gouverneur de la Médie.
Il se révolte contre Antiochus, XII,
206. — Échappe au supplice par une
ruse volontaire, 209.
Monarchie (La). Darius parle en fa-
veur de ce système, VIII, 564. — In-
compatible avec la dictature, XIV,
55. Voyez aussi *Gouvernements*.
Monarque. Distinction de ce terme
d'avec celui de roi, XV, 105.
Moncoys, II, 444.
Monde (Le). Son état à la fin du
moyen âge, VI, 343.
Mondéjar (Ibáñez de). Voyez
Ibáñez.
Mondino, VI, 314.
Moneta. Étymologie de ce mot,
XVI, 577.
Mongols (Les). Leurs conquêtes sous
Gengis-Khan et Chi-tsou, VI, 275.
Monnaies (Les). Leur valeur, II,
154. — Rapports de la valeur de l'ar-
gent et de celle de l'or chez les anciens
et chez les modernes, IX, 7.
Monnaies dans l'Attique. Système
monétaire des Athéniens, XI, 194.
— Rapport de l'or à l'argent à Athè-
nes, 195.
Monnaies à Rome. Vaisseau qui
y est empreint, XIII, 206. — Intro-
duction de celles d'argent, XVI, 570.
— Notions sur le système monétaire
des Romains, *ibid.* et suiv. — Alté-
rées dans leur fabrication, 574 et
suiv. — Altération du système moné-
taire sous la dictature de Fabius,
XVIII, 256 et suiv. Voyez aussi *Ar-
gent* chez les Romains.
Monothéisme, VI, 165.
Monstrelet (Enguerrand de), VI,
258.
Mont (Robert du). Voyez *Robert*.
Mont sacré (Le). Retraite de Sici-
nius et de l'armée romaine, XIV,
73. — Le sénat y envoie dix ambas-
sadeurs, 74. — On y élève un autel
à Jupiter Terrible, 80. — Retraite
du peuple et de l'armée, 270. —
Le peuple et l'armée rentrent dans
Rome, 275.
Montagne (Milady), II, 498; VI,
476.
Montaigne. Ses voyages, II, 493,
VI, 424. — Son opinion sur les
faussetés historiques, VII, 149. —
Ses observations sur la défaite des Ro-
mains à la Trébie, XII, 165; XX,
229 et 251.
Montesquieu, VI, 475 et 486. —
Son *Esprit des Lois*, 489. — Ses ré-
flexions sur la bataille de Cannes,
XII, 178. — Son panégyrique d'A-
lexandre, 669. — Ses observations
sur les anciens peuples de l'Italie,
XIII, 221. — Son opinion sur la dic-
tature, XIV, 52. — Ses réflexions
sur les Décemvirs et sur leur tyrannie,
286. — Ses observations sur la peine
du talion, 312 et 313. — Ses ob-
servations sur le sénat romain, 495.
— Ses observations sur l'état poli-

tique de Rome pendant tout le second siècle avant J.-C., XVIII, 27 et suiv.; XX, 341.

Montfaucon, VI, 475.

Monuments historiques, I, 60 et 160. — Quels sont ceux dont la réalité n'est pas douteuse, 161. — Leur étude, 163. — Conditions qu'ils doivent remplir, 167, 169 et 172. — Classification des différentes espèces de monuments, 175. — Notions qu'ils fournissent, VII, 316. — Quelle foi on doit ajouter à ceux qui sont contemporains, VII, 332.

Monuments publics à Rome. Payés avec les amendes imposées par les édiles, XVI, 10.

Morale (La). Moyens d'en établir les règles, I, 60. — Préceptes à recueillir dans l'histoire, II, 72. — Sa base, 74. — Leçons à tirer de l'humanité, 78. — En quoi consiste la probité, 81. — Caractère de la bonté, 87. — Définition de la vertu, 92. — Les jeunes gens doivent avoir horreur des vices, 102. — L'intérêt personnel est-il le principe des lois morales? 125. — Livres du seizième siècle sur ce sujet, XX, 250.

Moralités (Les), VI, 380.

Moréri, I, 453.

Morhof, XX, 382.

Mornay, VI, 433.

Mortalité à Rome. Voyez *Empoisonnements*.

Morzillo (Fox). Son traité de *Historia institutione*, VII, 48.

Moschion, VI, 166.

Moschopules (Les deux), VI, 355.

Moschus, VI, 166.

Mosinaques (Les), IX, 339.

Mosques (Les), IX, 339.

Mossynœciens ou *Mossynœques* (Les). Les Dix mille arrivent chez eux, XI, 501. — Leur capitale prise et pillée par les Dix mille, 502. — Leurs coutumes particulières et leur tatouage, *ibid.*

Mostanzer, VI, 274.

Mostazem, VI, 274.

Motassein, VI, 191.

Mothavakel, VI, 191.

Moussa, VI, 353.

Mouskes (Philippe), VI, 293.

Moyen âge (Le), XX, 165.

Mucius Scævola (Le grand pontife). Sa mort, XII, 767.

Mucius Scævola. Son dévouement, XIV, 20. — Ses révélations à Porcenna, 21. — Récompenses qu'on lui décerne, 22.

Muler (Nicolas), IV, 351.

Müller (Jean), VI, 371.

Muncker (Philippe), IV, 358.

Mundus patet. Explication de cette formule, XIII, 479.

Munychion. Fête de ce mois grec, IV, 93.

Muratori, IV, 388; VI, 491.

Muret, VI, 423. — Son jugement sur Xénophon, XI, 47. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 62; XX, 229 et 232.

Murgance (ville). Elle tombe au pouvoir d'Himéon, XVIII, 538.

Musa (Ascras). Voyez *Ascras*.

Musantio, IV, 374.

Musée. Ses prétendus écrits, V, 216.

Muses (Les neuf). Leurs noms donnés aux neuf livres d'Hérodote, VIII, 33 et 103.

Musique (La). Remarques de Polybe sur l'influence de cet art, XII, 184.

Mussato (Albertino), VI, 320.

Musulmans (Les). Voyez *Hégire*.

Mutinès, lieutenant d'Annibal. Il relève en Sicile les affaires des Carthaginois, XIX, 50. — Sur les bords de l'Himère, il refoule les Romains dans leurs retranchements, 51. — Livre par trahison Agrigente au consul Lévinus, 196. — On lui confère les droits de citoyen romain, 198.

Mycalé (promontoire). La flotte grecque vogua de ce côté, IX, 501. — Bataille qui s'y livre, 502. — Parallèle entre les récits d'Hérodote et ceux de Diodore au sujet de cette bataille, 508.

Mycalésse (Ville de). Cruauté qu'y exercent les Thraces, X, 269.

Mycérianus. Son règne en Égypte, VIII, 374; XII, 411.

Myciens (Les), IX, 337.

Myles (Ville de). Prise par les Athéniens, X, 151. — Victoire navale remportée près de là par Duitius sur les Carthaginois, XVII, 60.

Myrcine. Darius donne son titre

Scavola (Le grand pontife), XII, 767.
Scavola. Son dévouement, — Ses révélations à Porcius. — Récompenses qu'on lui fait, 22.
 (Nicolas), IV, 351.
 (Jean), VI, 371.
 (Philippe), IV, 358.
Scavola patet. Explication de cette phrase, XIII, 479.
Schedel. Fête de ce mois grec, XIII, 229 et 232.
Schedel. Elle tombe au mois de Mars (ville). Elle tombe au mois de Mars (ville), XVIII, 538.
Schedel (Ascrif). Voyez *Ascrif*.
Schedel (Ascrif), IV, 374.
Schedel. Ses prétendus écrits, V, 216.
Schedel (Les neuf). Leurs noms donnés par Hérodoté, VIII, 103.
Schedel (La). Remarques de Porcius sur l'influence de cet art, XII, 293 et suiv.
Schedel (Albertino), VI, 320.
Schedel (Les). Voyez *Hégire*.
Schedel, lieutenant d'Annibal, il traite les affaires des Carthaginois en Sicile, XIX, 50. — Sur les bords de la Sicile, il refuse les Romains dans leurs retranchements, 51. — Livre d'Annibal Agrigente au consul Lélius, 196. — On lui confère les droits de citoyen romain, 198.
Schedel (promontoire). La flotte romaine vogue de ce côté, IX, 501.
Schedel qui s'y livre, 502. — Par comparaison entre les récits d'Hérodoté et de Diodore au sujet de cette ville, 508.
Schedel (Ville de). Cruauté qu'on lui fait subir, X, 269.
Schedel. Son règne en Égypte, III, 374; XII, 411.
Schedel (Les), IX, 337.
Schedel (Ville de). Prise par les Romains, X, 151. — Victoire navale obtenue près de là par Duilius sur les Carthaginois, XVII, 60.
Schedel. Darius donne son territoire

au Milésien Histée, IX, 169.
 — Aristagoras s'y retire, 225.
Myrine, reine des Amazones, XII, 440.
Myronide (Le général Athénien). Ses victoires, XII, 519.
Myrtis, V, 452.
Myrto (La Phocéenne). Prise par Artaxerce-Mnémon, XI, 447.
Mys. Envoyé par Mardonius, il consulte les oracles, IX, 436.
Mysiens (Les), IX, 339.
Mystères (Les), VI, 380.
Mysticisme (Le). Ses inconvénients en histoire, XIX, 6 et 13. — En quoi il consiste, XX, 403.
Mythologie (La). Son influence sur le système des temps, III, 241. — Rap-

ports de certains articles de la mythologie antique avec les solstices et les équinoxes, IV, 31. — L'antique mythologie fut une sorte d'astrologie, 38. — On a vainement tenté de changer la nomenclature mythologique du zodiaque, 42. — Diodore fournit le plus riche recueil de légendes mythologiques, XII, 777. — Le soleil et la lune considérés comme son idée fondamentale, XIII, 515.

Mythologie païenne. Son universalité et son identité en divers pays, XII, 495. — Attributions particulières de personnages héroïques à chaque contrée, 496.
Mytistrate, ville de la Sicile. Assiégée par les Romains, XVII, 77.

N

Nabis, tyran de Lacédémone, XII, 240. — Expédition de Philopœmen contre lui, 251. — Ses cruautés, 741.
Nabonassar. Voyez *Frère de Nabonassar*.
Nabonide. Son identité avec Darius le Mède, V, 377.
Nævius (Le poète). Notice biographique et littéraire sur ce poète, XVII, 293 et suiv.
Naïveté (La). Celle de quelques historiens, VII, 686. — Elle convient mieux aux mémoires qu'à l'histoire, 687.
Nani, VI, 452.
Nanni d'Almaer (Pierre). Ses notes sur Tite-Live, XIII, 156.
Napione. Son *Saggio sopra l'arte storica*, VII, 123 et 204.
Naples (Ville de). Offrande apportée par ses députés au sénat romain, XVIII, 251. — Annibal marche sur cette ville, 326. — Annibal désespère de la prendre d'assaut, 327.
Naples (Royaume de). Au onzième siècle de l'ère vulgaire, VI, 33. — Au quatorzième siècle, 332. — Au quinzième siècle, 347. — Au dix-septième siècle, 435. — Au dix-huitième siècle, 491.
Naravus (Le Numide). Sa défection,

et ses succès contre les mercenaires, XVII, 254.

Narsès. Ses victoires, VI, 157.
Nassir-Eddin, XX, 186.
Naucleer Schedel, IV, 330.
Naupacte (ville). Expédition des Péloponésiens contre cette ville, X, 156. — Combat près de cette ville entre les Athéniens et les Corinthiens, 270.

Nausiniqu (L'archonte). Nouveau cens qu'il établit dans l'Attique, XI, 227.

Navarre (Royaume de), VI, 372.
Navigateurs (Les). Ceux de la fin du quinzième siècle, II, 418.

Navigation (La). A Athènes, XI, 179.

Nævius (L'augure Accius). Consulté au sujet de l'immobilité du dieu Terme, XIII, 348. — Son histoire et celle du rasoir et du vaillon, 348 et suiv.

Nævius (Le centurion). Tactique nouvelle imaginée par lui, XIX, 105.

Naxiens (Les). Troubles dans leur île, IX, 176. — Expédition des Perses contre eux, 177. — Au lieu de se joindre à l'armée de Xerxès, ils vont se réunir à la flotte grecque, 404; XII, 482.

- Nasamons* (Les), IX, 140; XII, 440.
- Néarque*. Son périple, II, 312 et XII, 7; V, 458. — Envoyé par Alexandre pour explorer les côtes de l'Indus, XII, 642.
- Néarque* (Le tyran), XII, 512.
- Nécos*. Son règne en Égypte, VIII, 390.
- Nécrologes* (Les), IV, 3.
- Nefasti* (Les jours), XIII, 444.
- Némée*. Bataille qu'y remportent les Lacédémoniens, XI, 320.
- Némésien*, VI, 125.
- Nénésius*, XX, 108 et 109.
- Néo-platoniciens* (Les). Voy. *Électriques*.
- Néon* (Ville de). Bâtie sur une des cimes du Parnasse, IX, 401.
- Nepété* (Ville de). Camille s'en empare, XV, 242 et 243.
- Neptune*. Ses fêtes à Rome, XIII, 477, 480 et 481.
- Néquinum*, aujourd'hui Narni (ville). Assiégée et prise par Apuléius Pansa, XVI, 153 et 154.
- Néron*, VI, 109.
- Néron* (C. Claudius). Commandement militaire dont il est chargé, XIX, 18. — Il conduit des renforts à Marcins en Espagne, 137. — Élu consul, 271. — Sa mésintelligence avec son collègue Claudius Néron, 273. — Opposé à Annibal dans le Bruttium, *ibid.* — Vainqueur d'Annibal, 279. — Il laisse son camp à son lieutenant Catus, et rejoint son collègue Salinator, 281 et suiv. — Asdrubal s'aperçoit de son arrivée, 284. — Il retourne à Causinum emportant la tête d'Asdrubal, 291. — Son arrivée à Rome et son triomphe, 297. — Ce que dit Machiavel du grand parti qu'il osa prendre, 298. — Il nomme dictateur son collègue Livius Salinator, 299. — Sa censure; manifestation scandaleuse de son inimitié avec Livius Salinator, 387.
- Néron* (Tib. Claudius). Élu consul, il est envoyé en Afrique, XIX, 447. — Part pour l'Afrique avec la flotte qu'il commande, 473. — Sa flotte dispersée par une tempête revient en Italie, 474.
- Néros* des Chaldéens (Le), III, 278.
- Nerva*, VI, 111.
- Nessa*. Les Athéniens y éprouvent un échec, X, 158.
- Nestor*, VI, 260.
- Neures* (Les), IX, 44. — Leurs mœurs, 102.
- Neustrie* (La). Cédée aux Normands, VI, 219.
- Newton*. Sa chronologie, IV, 379. — Il réforme l'ensemble de la chronologie ancienne, V, 186. — Réfutation de son système, 191. — Jugement de Fontenelle, 193. — Publication posthume de son ouvrage, 194. — Ses raisonnements à l'appui de son système, 195 et suiv. — Réfuté par Fréret, Soucier et Whiston, 205. — Réfuté par Delambre, 207. — Nouvelles objections à ce sujet, 211. — Conclusion, 213. — Son hypothèse sur la date de la prise de Troie, 270; VI, 466; XX, 316. — Sa philosophie au dix-huitième siècle, 331. — Sa philosophie propagée par Voltaire, 341.
- Nicée*. Voyez *Concile de Nicée*, *Empereurs de Nicée*.
- Nicée* (Ville de). Prise par les Athéniens, X, 182.
- Nicéphore*, VI, 197.
- Nicéphore Botaniate*, VI, 239.
- Nicéphore Brienne*, VI, 239.
- Nicias*, VI, 227.
- Nicias*. Il s'efforce inutilement de détacher Sparte de l'alliance des Bœtiens, X, 216. — Projet des Athéniens d'envoyer en Sicile une flotte commandée par lui, 234. — Dissensions entre lui et les deux autres généraux Alcibiade et Lamachus, 246. — Il demande du renfort à Athènes, 265. — Sa harangue aux Athéniens, 276. — Sa nouvelle harangue aux Athéniens, 284. — Il se rend à discrétion, 290. — Sa mort, 291. — Détails biographiques fournis sur lui par Plutarque, 295.
- Nicias d'Engyum*, XIX, 48 et 49.
- Nico*. Il livre Tarente aux Carthaginois, 59 et suiv.
- Nicoletès*, XII, 577.
- Nicolas I^r* (Le pape), VI, 199.
- Nicolas V* (Le pape), VI, 364.
- Nicolas de Damas*, IV, 288; VI, 98. — Ses fragments, XII, 326; XX, 100.
- Nicolaüs* (Le Sicilien). Son des

Athéniens y éprouvent
 X, 158.
 VI, 260.
 (Les), IX, 44. — Leurs
 (La). Cédée aux Normands,
 Sa chronologie, IV, 379.
 me l'ensemble de la chrono-
 logie, V, 186. — Réfutation
 même, 191. — Jugement de
 193. — Publication post-
 mortem, 194. — Ses rai-
 sons à l'appui de son système,
 iv. — Réfuté par Fréret,
 Whiston, 205. — Réfuté
 par l'abbé, 207. — Nouvelles ob-
 jections sur ce sujet, 211. — Conclu-
 sion. — Son hypothèse sur la
 prise de Troie, 270; VI,
 316. — Sa philosophie au
 sixième siècle, 333. — Sa phi-
 losophie propagée par Voltaire, 341.
 Voyez *Concile de Nicée, Em-
 pereur de Nicée*.
 (Ville de). Prise par les
 Romains, X, 182.
 (Shore), VI, 197.
 (Shore Botanique), VI, 239.
 (Shore Brienne), VI, 239.
 (Sas), VI, 227.
 Il s'efforce inutilement de
 rompre Sparte de l'alliance des Réo-
 liens, 216. — Projet des Athé-
 niens d'envoyer en Sicile une flotte
 commandée par lui, 234. — Dissen-
 timent entre lui et les deux autres gé-
 néralissimes Alcibiade et Lamachus, 246.
 Demande du renfort à Athènes.
 Sa harangue aux Athéniens.
 Sa nouvelle harangue aux Athé-
 niens, 284. — Il se rend à discrétion,
 — Sa mort, 291. — Détails
 historiques fournis sur lui par Phi-
 lostratus, 295.
 (Sas d'Engy), XIX, 48 et 49.
 Il livre Tarente aux Carthagi-
 niens et suiv.
 (Sas), XII, 577.
 (Sas 1^{er} (Le pape), VI, 199.
 (Sas 2^e (Le pape), VI, 364.
 (Sas de Damas), IV, 288; VI,
 Ses fragments, XII, 326; XX,
 (Sas) (Le Sicilien). Son dé-

cours en faveur des prisonniers athé-
 niens, XII, 543.

Nicole, VI, 451.
Nicole Gilles. Voyez *Gilles*.
Nicopolis. Voyez *Ere de Nicopolis*.
Nicostrate, V, 462.
Nider, VI, 356.

Niebuhr. Ses voyages en Orient, II,
 489.

Nieper (Le). Voyez *Dorysthène*
 (fleuve).

Nil (fleuve). Son débordement,
 VIII, 323 et 417. — Son cours, 480.
 — Causes de son débordement, XII,
 404.

Nilus. Son règne, XII, 411.
Niive. Notions sur cette ville, XII,
 418 et 419.

Ninus. Ses conquêtes, XII, 418.
 — Il épouse Sémiramis, 419.

Ninyas, XII, 422.

Nitocris (La reine). Elle s'occupe de
 la navigation de l'Euphrate, VIII, 279.

Noë, VI, 274.

Noë. Quelques auteurs le font bien
 moins ancien que Sésostrius, V, 81.
 — Intervalle entre lui et Abraham,
 87. — Noms antiques desquels on a
 prétendu rapprocher le nom de Noë,
 92.

Noël. Année commencée à Noël et
 au 1^{er} janvier, III, 223.

Noël. Ses *Ephémérides*, IV, 405.

Nole (ville). Conquise par les Ro-
 mains, XVI, 89. — Annibal passe sur
 son territoire, XVIII, 353. — Le
 peuple y incline à la défection; le sénat
 dissimule et temporise, 354. —

Avis de cette situation donné à Mar-
 cellus, qui arrive, *ibid.* — Annibal y

revient, et y est battu par Marcellus,
 360. — Annibal promet aux Samnites

de marcher sur cette ville, 422. —

Démarches inutiles d'Hannon pour la
 détacher des Romains, *ibid.* — In-

vestie par l'armée carthaginoise, 423.

— Sortie des Romains et combat
 qui interrompt un orage, 424. — Vic-

toire des Romains, 426. — Sauvée de
 nouveau par Marcellus, 456. — Nou-

vel échec d'Annibal sous ses murs,
 459.

Nombre d'or. Son origine, III, 302.

Nominaux (Les), VI, 264. — Leur

dispute avec les réalistes, XX, 177 et
 184. — Gravité de la question qui
 s'agitait entre eux et les réalistes,
 178. — Condamnation de Roscelin,
 leur chef, *ibid.*

Nonas (Les). Conservées en Eu-
 rope malgré l'usage de la semaine,
 IV, 140. — Chez les Romains, XIII,
 446.

Nonnus, VI, 144.

Nord (États du), VI, 337.

Noris, IV, 374. — Ses nouvelles
 recherches sur la chronologie, IV,
 376.

Normands (Les). On leur cède la
 Neustrie, VI, 219. — Leurs princes
 en Sicile, 252.

Norvège (La). Son état au dixième
 siècle de l'ère vulgaire, VI, 209. —
 Au onzième siècle de l'ère vulgaire,
 237. — Au douzième siècle de l'ère
 vulgaire, 245. — Après la prise de
 Constantinople, 372.

Notes (Les) dans un ouvrage, VII,
 630.

Notices biographiques. Pouvant être
 considérées comme des extraits, I, 438:

— Composées par différents auteurs,
 439 et suiv. — Rédigées depuis le
 milieu du quatorzième siècle, 447. —
 Accompanyées de portraits authentiques,
 449.

Nothar, VI, 228.

Notre-Dame l'Augevine, IV, 159.

Notre-Dame Chasse-Mars, IV, 153.

Novet. Sa Chronologie égyptienne,
 V, 131, et VIII, 462.

Nouvelle-Hollande (La). Décou-
 verte, II, 442.

Novat. Ses hérésies, VI, 127.

Novatien. Ses hérésies, VI, 127.

Novembre. Fêtes de ce mois à Rome,
 IV, 131, et XIII, 480 et 481.

Nucérie (ville). Les esclaves s'y ré-
 voltent, XII, 760. — Assiégée par
 Annibal, XVIII, 355.

Nuit (La). Sa division est celle du
 jour chez les anciens, III, 48.

Numa Pompilius, V, 422. — En
 parallèle avec Lycurgue, VII, 431.

— Élu roi de Rome, XIII, 299. —
 A-t-il pu être disciple de Pythagore?
 299 et 309. — Instructions et conseils

que lui donne la nymphe Égérie, 300
 et 308. — Il institue les curions, les

flamines, les augures, les vestales, les prêtres saliens, les féciaux, les pontifes, XIII, 300, 303, 307 et 309. — Sa mort et son éloge, 304 et 311. — Cérémonie de son sacre, 305. — Il bâtit le temple de Janus, *ibid.* — Règle l'année civile, 306. — Notions tournées sur lui par Plutarque, 308. — Il distribue les Romains par profession, 311. — Ses femmes et ses enfants, *ibid.* — Livres sacrés qu'il avait écrits, 312. — Son bouclier sacré ou ancile, *ibid.* et 315. — Longue paix qui signale son règne, 315. — La pour successeur Tullus Hostilius, 316. — Ses institutions remises en vigueur par Ancus Marcius, 334.

Numatius Plancus. Il fonde Lyon, XVII, 456.

Numérien. VI, 123.

Numides (Les). Guerre de Carthage contre eux, XVII, 249. Voyez aussi *Mercenaires (Les)*.

Numismatique (La). Utilité des figures et légendes numismatiques, I, 188. — Lumières que les monuments numismatiques ont jetées sur la chronologie, 193.

Numitor, XIII, 261. — Sa fille Ilie ou Rhea accouche de deux jumeaux, 263. — Aidé par ces enfants à détrôner Amulius, 264. — Devenu roi d'Albe, il cède à ses petits-fils un territoire pour y fonder une ville, 265.

Nummus. Étymologie de ce mot, XVI, 577.

Nundines (Les). A Rome, II, 88. — Erreur de langage à l'occasion de ce mot, *ibid.* — Leurs institutions, 89. — Lettres nundinales, *ibid.* — Travail d'Érycius Putéanus sur les nundines, 90. — Mises au nombre des jours fastes, XVI, 427.

Nunès de Halboa (Le Castillau), II, 428.

Nutrie. Siège et prise de cette ville, XVII, 333.

Nyctimère (Le). Celui des Grecs, III, 41. — Ses différents points où l'on a fait commencer le jour civil, 42.

Nypsius, agent de Denys le Jeune. Il se rend maître de Syracuse, XII, 599.

Nyse (Ville de), 445 et suiv.

O

O (La lettre). Au lieu d'*u*, XIV, 339.

Occentare. Explication de ce terme, XIV, 311.

Ocellus de Lucanie V, 456, et XX, 48.

Ockam (Guillaume d'). Voyez *Guillaume d'Ockam*.

Octobre. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 130, et XIII, 479.

Oderic de Portenon, VI, 311.

Odin chez les Scandinaves. Son antiquité antédiluvienne, V, 81.

Odoacre, VI, 142.

Occident (L'). Voyez *Empire d'Occident*.

Octave, VI, 95.

Octavien. Son consulat, VI, 215. — Il devient pape sous le nom de Jean XII, VI, 216.

Odin (Siggé). Voyez *Siggé*.

OEnotrus. Il conduit en Italie les peuples du Latium, XIII, 193.

Oëobasus (Le Perse). Cruauté de Darius envers lui, IX, 91.

Offerhaus, IV, 398.

Ogmios, ou l'Hercule Gaulois, XVII, 429.

Ogulnius (Les deux frères). Ils rallument la discorde entre les patriciens et les plébéiens, XVI, 146. — Proposent d'admettre les plébéiens aux dignités sacerdotales, 147 et 314. — Leur proposition passe comme loi et reçoit son exécution, 152.

Ogygès. Voyez *Déluge d'Ogygès*.

Olbipolites (Les). Voyez *Scythus cultivateurs*.

Olcades (Les). Attaqués par Annibal, XVIII, 10. — Vaincus par Annibal, 16.

Olcarius (Adam), II, 143.

E
 XIII, 261. — Sa fille lie
 couche de deux jumaux,
 adé par ces enfants à dé-
 alius, 264. — Devenu roi
 ède à ses petits-fils un ter-
 y fonder une ville, 265.
 Étymologie de ce mot,
 (Les). A Rome, III, 88.
 de langage à l'occasion de
ibid. — Leurs institutions,
 ttes mundinales, *ibid.* —
 Érycius Putéanus sur les
 90. — Mises au nombre
 fastes, XVI, 427.
 de Halboa (Le Castillan),
 Siège et prise de cette ville,
 3.
 ère (Le). Celui des Grecs,
 — Ses différents points où
 commencer le jour civil,
 us, agent de Denys le Jeune.
 maître de Syracuse, XII,
 (Ville de), 445 et suiv.
 us. Il conduit en Italie les
 du Latium, XIII, 193.
 us (Le Perse). Cruauté de
 vers lui, IX, 91.
 us, IV, 398.
 s, ou FHercule Gaulois
 29.
 us (Les deux frères). Hs rallu-
 discorde entre les patriciens
 ébéiens, XVI, 146. — Pro-
 admettre les plébéiens aux
 sacerdotales, 147 et 314. —
 position passe comme lui et
 à exécution, 152.
 s. Voyez Déluge d'Ogygée.
 olites (Les). Voyez Scythi-
 us.
 s (Les). Attaqués par An-
 VIII, 10. — Vaincus par
 16.
 s (Adam), II, 143.

Olga. Sa régence en Russie, VI,

²⁴⁹*Oligarchie* (L'). Mégabysse parle en
 faveur de ce système, VIII, 563. —
 Alcibiade veut l'établir à Athènes,
 X, 310 et 312. — Crimes de la faction
 oligarchique à Athènes, 313. — Fac-
 tion oligarchique à Samos, 316. — Les
 Athéniens de Samos se décident à
 combattre à la fois et les Péloponé-
 siens et l'oligarchie à Athènes, 317.
 — Alcibiade promet aux Athéniens
 de Samos de renverser l'oligarchie à
 Athènes, *ibid.* — Renversée à Athè-
 nes, 320. — Rétablie par Lysandre
 dans plusieurs parties de la Grèce,
 XI, 268.

Olivier de la Marche, VI, 379.

Olivier de Serre, VI, 433.

Olybrius, VI, 139.

Olympiades (Les). Leur origine,
 III, 294. — Variations dans leur em-
 ploi, 295.

Olympias, mère d'Alexandre. Lutte
 entre elle, Eurydice et Rhoxane,
 XII, 710. — Assiégée dans Pydna
 par Cassandre, 712. — Sa mort, *ibid.*
 — Cassandre poursuivi comme son
 meurtrier, 715.

Olympiodore, XX, 102.

Olythe (ville). Prise par le général
 perse Artabaze, IX, 433. — Dénon-
 cée comme rivale de Sparte, XI, 341.
 — Expédition contre cette ville, 342.
 — Elle résiste avec des alternatives de
 succès et de revers, 345. — Agési-
 polis marche contre cette ville, 346.
 — Elle demande la paix, 347.

Omar. Il a institué l'hégire, III,
 583; VI, 161.

Ombriens (Les). Ils marchent sur
 Rome, XVI, 118. — Arrêtés et dé-
 sarmés par Q. Fabius, 119. — Ex-
 pédition des Romains contre des bri-
 gands ombriens, qu'on brûle dans leurs
 cavernes, 138. — Campagne d'Ap-
 pius Claudius Crassus contre eux,
 380. — Leur soumission complète,
 385.

Onciserte, historien d'Alexandre,
 XII, 5.

Ouomacrite (Le devin). Sa prédic-
 tion, IX, 314.

Ouomarque. Il continue et prolonge
 la guerre Sacrée, XII, 604.

Opales (Les), XIII, 482.

Ophellas (L'Athénien). Victime
 de la perfidie d'Agathocle, XII, 702.

Ophiodios (L'île d'), XII, 438.

Opimia (La vestale). Son supplice,
 XVIII, 311 et 312.

Opitz, VI, 450.

Oppien, VI, 117.

Oppius, le décemvir. Il convoque le
 sénat, XIV, 267. — Meurt avant son
 jugement, 281.

Or (L'). Rapports entre sa valeur et
 celle de l'argent chez les anciens et
 chez les modernes, IX, 7. — Opinion
 de Philippe roi de Macédoine sur son
 usage en politique et dans la guerre,
 XII, 606. Voyez aussi *Monnaie*.

Or à Rome. Voyez *Monnaie* à
 Rome.

Or vicésimaire à Rome. La réserve
 ainsi appelée supprimée au déficit des
 recettes, XIX, 210.

Oracles (Les). Chez les peuples an-
 ciens, IX, 572. — Prédications sur
 les dispositions des entrailles des vic-
 times, 573. — Leur origine et leur
 fausseté, XVII, 199 et suiv.

Oraisons funèbres, XIV, 13.

Orateurs (Les). Ceux du siècle de
 Périclès, V, 453. — Ceux du siècle
 d'Alexandre, 460 et suiv. — Au qua-
 torzième siècle, VI, 317. — Ils pa-
 raissent être les inventeurs des di-
 gressions, VII, 548.

Ordre chronologique. Celui qu'il
 faut observer en histoire, VII, 592.
 — Méthode que doit suivre l'histo-
 rien, 595. — Méthode d'écrire l'his-
 toire à rebours, en rétrogradant, 598.

Ordres monastiques. Établissement
 de plusieurs au onzième siècle de
 l'ère vulgaire, VI, 232.

Orée (Ville d'). Assiégée par Sul-
 picius Galba et par Attale, roi de
 Pergame, XIX, 248. — Livre par
 Plator, *ibid.*

Orésme (Nicolas), VI, 318.

Orétans (Les). Leur insurrection
 contre Annibal, XVIII, 45.

Oribase, VI, 138.

Oricum (Ville d'). Prise par le roi de
 Macédoine Philippe, XVIII, 509. —
 Reprise par le précur Valérius, 510.

Orient (L'). Chute de l'empire, II,
 407. — Voyages dans cette contrée,

489. — Antiquité de ses peuples, VI, 2. Voyez aussi *Empire d'Orient*.
Origène, VI, 126.
Origny. Voyez *D'Origny*.
Oringis (ville). Assiégée et prise par Lucius Scipion, XIX, 295.
 par Lucius Scipion, XIX, 295.
 géant, XII, 469.
Orkan, empereur ottoman, VI, 338.
Orléans (Le duc d'). Sa régence, VI, 477. — Son caractère et sa politique, 479. — Fin de sa régence, 481.
Orléans (Charles d'). Voyez *D'Orléans*.
Orlendi. Sa géographie, II, 466.
Ornés (ville). Attaquée et rasée par les Athéniens, X, 233.
Orontès. Il fait mourir Polycrate, tyran de Samos, IX, 18. — Son supplice, 23.
Oronte. Sa trahison et son supplice, XI, 434.
Orope. Expédition des Athéniens contre cette ville, X, 152.
Orose, VI, 143; XIII, 189; XV, 88.
Orphée. Ses prétendus écrits, V, 215; XII, 350.
Orsini (Fulvio), IV, 346. — Ses notes sur Tite-Live, XIII, 157.
Orsua, prince espagnol, XIX, 314.
Osiris. Ses exploits et ses bienfaits, XII, 401. — Interdiction de son culte et destruction de son temple à Rome, XVIII, 57. Voyez aussi *Sésostris*.
Osque (La langue). Celle du code papirien, XIII, 525. — Indication de ses textes authentiques, 533; XIV, 334 et suiv. — Emprunts qu'on lui a faits, 342. — Était-elle parlée du temps d'Auguste? *ibid*.
Ossat. Voyez *D'Ossat*.
Ostéode (Ile d'), XII, 473.
Ostie. Fondation de la ville et du port, XIII, 337.
Ostrogoths (Les), II, 358; VI, 150 et suiv.
Osymandyas. Son tombeau et sa bibliothèque, VIII, 421; XII, 407.
Otacilius Crassus (Marcus). Il part pour la Sicile, XVII, 38. — Son consulat, 175 et 176.

Otacilius (T.). Il va saccager le territoire de Carthage, et en revenant rencontre et bat la flotte carthaginoise, XVIII, 420. — Fabius s'oppose à ce qu'il soit choisi pour consul, 447 et suiv.
Otanès. Il parle pour la démocratie dans la délibération des conjurés après la mort de Cambyse, VIII, 562.
Otanès, fils de Sisamnès, juge sous Cambyse. Il recoit de Darius le commandement de l'armée des côtes de la mer, IX, 175. — Soumet les Byzantins et les Calcédoniens et s'empare des îles de Lemmos et d'Imbros, *ibid*.
Othman, VI, 161.
Othman, empereur ottoman, VI, 338.
Othon, VI, 110.
Othon 1^{er}, empereur d'Occident, VI, 211.
Othon II, empereur d'Occident, VI, 211.
Othon III, empereur d'Occident, VI, 212.
Othon IV, empereur d'Allemagne, VI, 278.
Othon 1^{er}, roi d'Italie, VI, 213.
Othon de Frisingue, IV, 322; VI, 263. — Exemple qu'il donne du genre de réflexions qui doit être admis en histoire, VII, 370. — Exemple qu'il donne d'un genre de digressions, 551.
Othon le Grand. Ses entreprises, VI, 216.
Ottobre, IV, 157.
Otto de Guêricke, VI, 452.
Ottomans (Les). Voyez *Empereurs ottomans*.
Otway, VI, 452.
Ouardi ou *Ibn-al-Ouardi*. Sa géographie, II, 391.
Outiens (Les), IX, 337.
Ovation. Voyez *Triomphe*.
Ovide. A-t-il composé plus de six livres de Fastes? IV, 125. — Appréciation de cet ouvrage, 126; VI, 98. — Son portrait de la Renommée, VII, 329. — Son poème des Fastes ne comprend que les six derniers mois, XIII, 474. — Appréciation et éloge de ses Fastes, 475 et 487.
Oxydraques (Les). Guerre d'Alexandre contre eux, XII, 640.

P

(T.). Il va saccager le ter-
 Carthage, et en revenant ren-
 bat la flotte carthaginoise,
 o. — Fabius s'oppose à ce
 choisi pour consul, 447 et
 Il parle pour la démocratie
 libération des conjurés après
 e Cambyse, VIII, 562.
 , fils de Sisamnès, juge sous
 Il recoit de Darius le com-
 ment de l'armée des côtes de la
 175. — Soumet les Byzantins
 cédoniens et s'empare des îles
 nos et d'Imbros, *ibid.*
 n, VI, 161.
 n, empereur ottoman, VI,
 VI, 110.
 1^{er}, empereur d'Occident,
 II, empereur d'Occident,
 III, empereur d'Occident,
 IV, empereur d'Allemagne,
 1^{er}, roi d'Italie, VI, 213.
 n de Frisingue, IV, 322; VI,
 — Exemple qu'il donne du
 le réflexions qui doit être ad-
 histoire, VII, 370. — Exemple
 donne d'un genre de digres-
 551.
 n le Grand. Ses entreprises,
 5.
 mbre, IV, 157.
 de Guéricke, VI, 452.
 nans (Les). Voyez *Empereurs*
 15.
 y, VI, 452.
 di ou *Ibn-al-Ouardi*. Sa géo-
 11, 391.
 us (Les), IX, 337.
 ou. Voyez *Triomphe*.
 2. A-t-il composé plus de six
 e Fastes? IV, 125. — Ap-
 ou de cet ouvrage, 126; VI,
 Son portrait de la Renommée,
 9. — Son poème des Fastes
 prend que les six derniers
 III, 474. — Appréciation et
 ses Fastes, 475 et 487.
 raques (Les). Guerre d'A-
 e contre eux, XII, 640.

Paccham des Indiens (Le), III, 275.
Pachymère (George), XX, 187.
Pachound. Sa géographie, II, 465.
Pactole (Le). Victoire remportée
 près de ce fleuve par Agésilas sur les
 Perses, XI, 308.
Pactyas (Le Lydien). Il se réfugie à
 Cymé, VIII, 269. — Livré à Maza-
 res, qui le renvoie à Cyrus, 270.
Pactyces (Les), IX, 337.
Pacuvius Calavius. Son discours à
 son fils dans Tite-Live, VII, 478. —
 Artifice qu'il emploie pour asservir
 à ses volontés le sénat de Capoue,
 XVIII, 327. — Annibal dîne chez
 lui, 340. — Son entretien avec son
 fils Pérolla, *ibid* et suiv.
Palouans (Les). Attaqués par Cléo-
 nyne, roi de Lacédémone, XVI, 139.
Paoniens (Les). Ils combattent
 contre les Périnthiens, IX, 162. —
 vaincus par Mégabaze et envoyés à
 Sardes, 169. — Ils s'affranchissent, 217.
Patus Tubéro (Le préteur). Pro-
 dige du pivot, qui lui est arrivé,
 XVIII, 59.
Paganalia, ou Fête des tribus rus-
 siques, XIII, 483.
Paganisme (Le). Son culte entre
 les années 2348 et 1500 avant J. C.,
 VI, 10. — Au troisième siècle de
 l'ère vulgaire, 128. — Au quatrième
 siècle de l'ère vulgaire, 137. — Il a
 dénaturé les rapports de l'homme avec
 Dieu, XIII, 491.
Pagi, IV, 370.
Paix (La). Nécessaire à la garantie
 des revenus publics, XI, 187. — Pre-
 mière mention du projet d'une paix
 qui serait perpétuelle, *ibid.* —
 Par elle Athènes reconvrerait la su-
 prématie maritime, 188. — Même
 de quelque durée, elle était difficile
 chez les anciens, 189. — Perpétuelle
 d'après la politique de Henri IV et
 suivant l'abbé Saint-Pierre, 190.
Paléologue (Jean), empereur
 d'Orient, VI, 338 et 353.
Paléologue (Mannel), empereur
 d'Orient, VI, 338 et 352.
Paléologue (Michel), VI, 273.

Palépolis (Ville de). Livrée aux Ro-
 mains par trahison, XV, 472.
Palépolitains (Les). Leur hostilité
 envers les Romains, XV, 465.
Palès (La déesse). Ses fêtes à Rome,
 XIII, 467.
Palimpsestes. Leur usage, VI, 228.
Palingénésie. Renaissance des idées
 palingénésiques au treizième siècle,
 III, 267.
Pallade d'Antioche, VI, 159.
Palladium (Le). Sauvé dans un in-
 cendie par le pontife Métellus, XVII,
 229 et suiv.
Pallas. Sa fête chez les Romains,
 XIII, 465.
Pallavicini, VI, 438.
Palmieri (Mathieu et Mathias),
 IV, 329.
Pau-Kou. Ses annales, V, 103.
Pauactum (ville). Rendue par les
 Béotiens aux Athéniens, X, 209.
Panchaie, île sacrée, XII, 481.
Paworme (ville). Assiégée par la
 flotte romaine et l'armée consulaire,
 XVII, 111. — Victoire éclatante rem-
 portée près de cette ville par Métel-
 lus sur les Carthaginois, 120 et suiv.
Panthée (La Susienne). Son his-
 toire et celle d'Abrodate, VIII, 235.
Pauticapès (Le lleuve), IX, 64.
Pavini. Son jugement sur Denys
 d'Halicarnasse, XIII, 62.
Pauyasis, V, 398.
Papebrock. Ses travaux et sa con-
 damnation, IV, 373.
Papes (Les). Premiers accroisse-
 ments de leur pouvoir, VI, 143. —
 Accroissements de leur pouvoir au
 septième siècle de l'ère vulgaire,
 165. — Leur puissance temporelle,
 177. — Leur pouvoir au neuvième
 siècle, 201. — État de la cour de
 Rome au dixième siècle, 214 et suiv.
 — Au douzième siècle, 254. — Au
 treizième siècle, 267 et suiv. — Leur
 influence, 304. — Au quatorzième
 siècle, 329. — Réconciliation des
 Italiens avec la cour de Rome, 348.
 — Après la prise de Constantinople,
 364. — Au seizième siècle, 391, 397

et 418. — Au dix-septième siècle, VI, 438 et 456.

Paphlagoniens (Les), IX, 338.

Papier, VI, 124.

Papier de chiffé, VI, 311.

Papirus, XIII, 518. Voyez aussi *l'ode papirien*.

Papirus (Le tribun). Il obtient la création de juges triumvirs, XVI, 421.

Papirus Crassus. Sa dictature, XV, 458.

Papirus Cursor. Nommé dictateur, XV, 480. — Son retour à Rome pour une formalité d'auspices, 481.

— Il revient en hâte à Rome pour y punir une infraction à ses ordres et à la discipline, 482. — Interroge Fabius, commandant de la cavalerie, 483. — Ordonne d'arrêter Fabius, 487. — Son discours dans les comices contre Fabius, 490. — On implore sa clémence, 491. — Il pardonne à Fabius, mais le destitue, 492. — Appréciation de sa conduite, 493 et suiv.

— Il livre aux Samnites une bataille dont le succès est incertain, 496. — Regagne l'affection de l'armée par les soins qu'il prend des blessés, *ibid.*

— Sa dictature prolongée au delà du terme légitime, 497. — Après son abdication, reprise des hostilités de la part des Samnites et des Apuliens, 498. — Il s'empare de Lucérie, XVI, 57 et suiv.

— Son triomphe et son éloge, 63 et 64. — Nommé dictateur, 112. — Il remporte une victoire sur les Samnites, 113.

Papirus Cursor (Lucius). Consul, XVI, 207. — Ses succès dans le Samnium, 209. — Il livre une bataille aux Samnites, 210. — Son stratagème décide la défaite des Samnites, 213.

— Il continue la guerre contre les Samnites et s'empare de Sépinum, 217. — Son triomphe, 218 et 219. — Nommé préteur, 221. — Il traite avec Milon, et s'empare de Tarente, 558.

Papirus Maso. Il soumet la Corse par de bons conseils et de loyaux procédés, XVII, 316. — Obtient de l'armée et du peuple le triomphe que lui avait refusé le sénat, 320.

Papius (Le tribun du peuple). Il fait

rendre une loi qui admet les plébéiennes parmi les vestales, XVII, 162.

Pappus, VI, 138.

Papyre Masson, I, 448.

Pâques. Année commencée à Pâques, III, 225. — Formules d'années inventées par Delambre pour déterminer ce jour avant et après 1582, 355. — Périodes imaginées pour déterminer la date de Pâques, 357.

— Controverse relative à sa position, IV, 142. — Décision du concile de Nicée à ce sujet, 146.

Paracelse, chef des théosophes, XX, 242.

Paragraphes (Les), VII, 628.

Paralipomènes (Les livres des). Difficultés de les accorder avec les livres des Rois. V, 336.

Parallèles (Les). Au nombre des morceaux qui produisent le plus d'effet, VII, 400. — En quoi ils consistent, 430. — Place qu'ils doivent occuper, 623.

Parapegmes, IV, 6.

Parasanges (Les). Mesures de distance employées par Xénophon, XI, 423.

Parchemin (Le). Sa rareté ramène l'usage des palimpsestes, VI, 228.

Paré (Ambroise), VI, 421; XX, 228.

Paria (Le). Il n'est pas déconstruit par Amerigo Vespucci, II, 413.

Paricaniens (Les), IX, 337.

Parker. Ses *Éphémérides*, IV, 378.

Parlements (Les). Leur origine, VI, 289.

Parme. Au dix-huitième siècle, VI, 483, 489 et 498.

Parménide, V, 398; XX, 50.

Parménion. Sa mort, XII, 635.

Paroréates (Les). Les petits fils des Argonautes se réfugient sur leur territoire, IX, 129.

Paros (île). Bloquée par Miltiade, IX, 305. — Exactions de Thémistocle envers ses habitants, 428.

Paros (Chronique de). Voyez *Marbres d'Arundel*.

Parrhasius, V, 458.

Partage des terres. Voyez *Loi agraire*.

loi qui admet les plé-
parmi les restates, XVII.
VI, 138.
Masson, I, 448.
Année commencée à Pa-
I, 225. — Formules d'an-
nées par Delambre pour dé-
ce jour avant et après 1582,
Périodes imaginées pour dé-
la date de Pâques, 357.
verse relative à sa position,
— Décision du concile de
ce sujet, 146.
else, chef des théosophes,
2.
graphes (Les), VII, 628.
iponiens (Les livres des).
es de les accorder avec les
es Rois, V, 336.
lèles (Les). Au nombre des
ix qui produisent le plus
VII, 400. — En quoi ils cou-
430. — Placc qu'ils doivent
r, 623.
peges, IV, 6.
anges (Les). Mesures de dis-
employées par Xénophon, XI,
chemin (Le). Sa rareté ramène
des palimpsestes, VI, 228.
i (Ambroise), VI, 421; XX,
a (Le). Il n'est pas découvert
nerigo Vespucii, II, 413.
cariens (Les), IX, 337.
er. Ses *Éphémérides*, IV,
ements (Les). Leur origine, VI,
ve. Au dix-huitième siècle, VI,
9 et 498.
énide, V, 398; XX, 50.
nition. Sa mort, XII, 635.
réates (Les). Les petits fils
onantes se réfugient sur leur
re, IX, 129.
s (île). Bloquée par Miltiade,
5. — Exactions de Thémis-
vers ses habitants, 428.
s (Chronique de). Voyez
d'Arundel.
asins, V, 458.
ge des terres. Voyez Lo

Parthénus, VI, 93; XII, 326.
Parthes (Les). Chronologie de
leurs rois, V, 510. — Au troisième
siècle avant J. C., VI, 78. — Au
premier siècle avant J. C., 102; IX,
337. — Après le partage des couqu-
tes d'Alexandre, XII, 35.
Pascal, VI, 451; XX, 297.
Pascal I^{er} (Le pape), VI, 199.
Pascal II (Le pape), VI, 254.
Pascha clausum, IV, 155.
Paschase, VI, 190.
Pasquier (Étienne), VI, 424; XX,
229.
Passeri, IV, 397.
Pataïques ou *Pataques*. Éclaircis-
sements sur ces mots, VIII, 533.
Patelin. Sa farce, VI, 380.
Patizthès, frère de Smerdis le
Mage. Sa mort, VIII, 560.
Patriarches (Les). Voyez *Ère des*
Patriarches.
Patriciens (Les) à Rome, XIII,
271. — Si la chute des rois leur
profita, 401. — Discordes entre eux
et les plébiens, XIV, 83 et 143. —
Comment s'acquerraient le patriciat et
le droit d'images, 144. — Ils font écar-
ter la loi Tarentilla, 222. — Discours de
Dentatus contre les patriciens, qui s'ar-
rogent les terres conquises, et tumulte
à ce sujet, 238 et suiv. — Leurs ter-
reurs dissipées par la modération de
Dmitius, 282. — Troubles au sujet
de la prohibition du mariage entre
eux et les plébiens, 355. — Loi qui
permet ces alliances, 363. — Dis-
corde rallouée entre eux et les plé-
biens, XVI, 146. — La prohibition de
leur mariage avec les plébiens est
abolue, 307. — Élection d'un tribu-
au peuple malgré eux, 327 et 328.
— Brigues et débats entre eux et les
plébiens pour l'élection des consuls,
XVIII, 253.
Patrizzi (Francesco). Son traité
sur l'art historique, VI, 47; XX, 240.
Patrons (Les) à Rome. Leurs rela-
tions avec leurs clients, XIV, 314.
Paul Jove. Notices biographiques
sur lui composées, I, 447; VI, 396.
— Il a vendu son silence, VII, 263.
Paul II (Le pape), VI, 364.
Paul III (Le pape), VI, 397.
Paul IV (Le pape), VI, 398.

XX.

Paul V (Le pape). Ses prétentions
contre l'autorité civile, VI, 436.
Paul (Jules), jurisconsulte ro-
main, VI, 124.
Paul d'Égine, VI, 166.
Paul Émile. Voyez *Æmilus Paulus*.
Paul Émile de Vérone, VI, 378.
Paul de Middelbourg, IV, 331.
Paul de Samosate. Ses hérésies,
VI, 128.
Pausanias, général lacédémonien.
Envoyé par les Lacédémoniens contre
les Perses avec cinq mille Spartiates
et trente-cinq mille hilotes, IX, 456.
Une femme transfuge de l'armée des
Perses se rend auprès de lui, 491. —
Détails sur les dernières années de
sa vie, X, 93.
Pausanias, roi de Sparte. Jaloux de
Lysandre, il favorise les projets de l'hra-
sybule, XI, 283. — Sa condamnation
et sa mort, 312, et XII, 576.
Pausanias, l'auteur. Sa géographie,
II, 343; VI, 118. — Récit par lui
fait d'une guerre de Cléomène contre
les Argiens, IX, 267. — Sa notice sur
Thucydide, X, 11; XII, 63.
Paw (De). Il combat l'opinion de
de Guignes au sujet du règne d'Yao en
Chine, V, 111.
Payens (Les). Bigarrure et mul-
tiplicité de leurs fêtes, IV, 33. —
Obscurité des allégories que récitent
leurs fêtes, *ibid.* — Comment s'est
perdue chez eux la croyance en un
seul Dieu, 35. — Le paganisme a
laissé des traces chez les peuples mo-
dernes, 42.
Pays-Bas (Les). Gazettes publiques
ou feuilles périodiques en ce pays, I,
265. — Au dix-septième siècle, VI,
441.
Pecunia. Étymologie de ce mot,
XVI, 577.
Pédonome, magistrat de Sparte, XI,
117.
Peintres (Les), VI, 328.
Pélasges (Les). Leur origine, VIII,
120. — Ils chassent de Lemnos les
petits-fils des Argonautes, IX, 127.
— Leur origine et leur établissement
en Italie, XIII, 194.
Peligiens (Les). Vaincus par les
Romains, XVI, 117. — Leur sou-
mission, 127.

47

Pella. Voyez *Ère de Pella*.
Pellontier. Ce qu'il dit de l'origine des Celtes, XVII, 470. — Ce qu'il dit des limites de leur pays et de leur langue, 472 et suiv.
Pélopidas. Il n'est pas nommé par Xénophon, XI, 349. — N'est pas nommé par Xénophon dans le récit de la bataille de Leuctres, 364. — Accusé à Thèbes, 371. — Ses négociations auprès d'Artaxerce, 378.
Péloponnèse (Guerre du). Écrits de Thucydide sur cette guerre, I, 286; VI, 53. — Effets désastreux de cette guerre, dont Brasidas et Cléon étaient les principaux moteurs, X, 199. — Observations de Thucydide sur sa durée, 208. — Poètes existant en Grèce pendant cette guerre, 228. — Sommaire des faits qui doivent terminer cette guerre à partir de l'époque où s'arrêtent les récits de Thucydide, 321. — Nullité du conseil des Amphictyons dans cette guerre, XI, 2. — Observations générales sur cette guerre, 6. — Le dixième livre des Helleniques de Xénophon contient la suite et la fin de cette guerre, 265. Voyez aussi *Péloponnésiens* (Les).
Péloponnésiens (Les). Facilité de corrompre leurs magistrats, IX, 451. — Divers corps de leurs troupes reviennent vers l'armée des Grecs, IX, 487. — Leurs origines, 527. — Rupture de leur trêve avec Athènes, X, 82. — Assemblée à Sparte des députés des villes mécontentes d'Athènes, 85. — Leur nouvelle assemblée à Sparte, 91. — Les Athéniens s'emparent de plusieurs de leurs villes, 112. — Ils dévastent Zacynthe, 129. — Harangues de leurs généraux, 131. — Leurs incursions dans l'Attique, 133. — Platée se rend à eux, 142. — Des tremblements de terre en Attique les empêchent de fondre sur ce pays, 150. — Leur expédition contre Naupacte, 156. — Leur projet d'envahir l'Amphilochie et l'Acarnanie, 158. — Suite de cette expédition contre les Amphiloques et les Acarnaniens, 161. — Perdicas soulève les Thessaliens contre les Péloponnésiens, 196. — Plusieurs villes se liquent avec di-

vers peuples de la Thrace, X, 209. — Alcibiade se réfugie chez eux, 249. — Chariclès est chargé de côtoyer leur pays et d'inviter les hoplites argiens à se joindre à lui, 267. — Silyrides que les Perses doivent fournir pour l'entretien de la flotte des Péloponnésiens, 307 et 317. — Leur flotte vaincue près des Sestos par celle des Athéniens, 321.

Peluse (Ville). Prise par les Perses, VIII, 513.

Pénates (Les). Notice sur ces dieux, XIII, 255.

Pénée (fleuve). Xerxès veut détourner son cours, IX, 350.

Pensées (Les). Idée précise de ce mot, VII, 361. — Morales ou politiques, 367. — Celles de l'historien, 649.

Péparèthe (Ile de). Attale, roi de Pergame, y fait une descente, XIX, 239.

Pépin le Bref, VI, 171.

Pépin d'Héristel ou d'*Héristal*, VI, 171.

Percennius. Son portrait par Tacite, VII, 418.

Perdiccas, roi de Macédoine. Son alliance avec les Lacédémoniens, X, 192. — Il abandonne l'alliance des Spartiates et recherche celle des Athéniens, 195. — Soulève les Thessaliens contre les Péloponnésiens, 196. — Son alliance recherchée par Sparte et Argos, 222. — Il est égorgé dans sa tente, XII, 680.

Pérenna. Voy. *Anna Pérenna*.

Perellus, IV, 331.

Pères (Les) à Rome. Leur autorité sur leurs enfants, XIII, 273, 527, et XIV, 305. — Réflexions sur un acte de leur autorité, XVII, 312.

Pereyra (Gomez). Accusé d'athéisme, XX, 245.

Pergame (Royaume de). Chronologie de ses rois, V, 505. — Au troisième siècle avant J. C., VI, 76. — Xénophon y tente un coup de main contre le château d'Asidate, XI, 542. — Après le partage des conquêtes d'Alexandre, XII, 33.

Périandre. Sa tyrannie à Corinthe, IX, 212.

Périsclès. Son siècle, V, 450 et 451.

de la Thrace, X, 209. —
 e refuge chez eux, 249.
 is est chargé de cotoyer
 d'inviter les hoplites ar-
 oindre à lui, 267. — Sub-
 es Perses doivent fournir
 etien de la flotte des Pélo-
 307 et 317. — Leur flotte
 es des Sestos par celle des
 321.
 (Ville). Prise par les Perses,
 (Les). Notice sur ces dieux,
 (Leuve). Xerxès veut détour-
 ours, IX, 350.
 (Les). Idée précise de ce
 361. — Morales ou poli-
 37. — Celles de l'historien,
 (Ile de). Attale, roi de
 y fait une descente, XIX,
 le Bref, VI, 171.
 d'Héristal ou d'Héristal, VI,
 nnius. Son portrait par Tacite,
 ccas, roi de Macédoine. Son
 avec les Lacédémoniens, X,
 Il abandonne l'alliance des
 es et recherche celle des
 ns, 195. — Soulève les The-
 ontres les Péloponnésiens, 196.
 alliance recherchée par Sparte
 , 222 — Il est égorgé dans
 XII, 680.
 na. Voy. *Anna Pérenna*.
 lus, IV, 331.
 (Les) à Rome. Leur autorité
 enfants, XIII, 273, 527, et
 55. — Réflexions sur un acte
 autorité, XVII, 312.
 ra (Gomez). Accusé d'a-
 XX, 245.
 me (Royaume de). Chronolo-
 rois, V, 505. — Au troisième
 ant J. C., VI, 76. — Xénophon
 un coup de main contre le
 d'Asiade, XI, 542. — Après
 e des conquêtes d'Alexandre,
 dre. Sa tyrannie à Corinthe,
 es. Son siècle, V, 450 et 451.

VI, 54. — Sa harangue dans une déli-
 bération des Athéniens, X, 96. —
 Détails sur sa vie jusqu'à la fin de
 l'année 432 avant J. C., 99. — Persé-
 cution de ses amis, 110. — Conseil
 qu'il donne aux Athéniens, *ibid.* —
 Sa lenteur à repousser les Lacédémo-
 niens, 111. — Son discours au sujet
 des guerriers d'Athènes morts pour
 la patrie, 113. — Il éprouve un re-
 vers à Epidauré, et est accusé par
 Cléon, 123. — Ses malheurs publics
 et particuliers, 124. — Sa mort, 125.
 — Il est humain, modéré, non au-
 perstitieux, 126. — Louanges que lui
 donne Cicéron, 127. — A-t-il laissé
 des discours écrits, et ses harauges
 étaient-elles préparées? *ibid.* — Hom-
 mages que lui rend Thucydide, 128.
 — Son expédition contre Samos,
 XII, 533. — Notions sur lui fournies
 par Diodore, 537.
 Périnthe (Ville). Prise par Méga-
 baze, général perse, IX, 162.
 Période (La). Explications diverses
 de celle de trente-six mille cinq cent
 vingt-cinq ans, III, 289.
 Période Julienne, III, 363. — Jo-
 seph Scaliger a compris l'indiction
 dans la période qu'il a inventée, 365.
 — Pourquoi Joseph Scaliger a-t-il
 nommé cette période *Julienne*? *ibid.*
 — Point de départ assigné à cette pé-
 riode, 366. — Elle facilite les calculs
 chronologiques, *ibid.* — Son usage
 recommandé par Pétau, 368. — Son
 invention attribuée à tort aux Grecs
 par Pétau, 370. — Son utilité contestée
 par quelques savants, 372. — Re-
 proche qu'on peut lui adresser, 373.
 — Examen du cycle scaligérien par
 rapport aux années de l'ère chrétienne,
 375. — Examen du même cycle par
 rapport aux années antérieures à l'ère
 chrétienne, 378. — Les inconvénients
 du compte rétroactif par années avant
 J. C. n'existent pas dans la période
 julienne, 383. — Moyen de retrouver
 dans le calendrier perpétuel, par le
 nombre d'or, l'âge de la lune, quand il
 s'agit d'années juliennes, IV, 178. —
 Elle simplifie le plus possible l'applica-
 tion du calendrier perpétuel aux an-
 nées antérieures à l'ère vulgaire,
 186. — Les idées qui peuvent s'y rat-

tacher sont parfaitement éclaircies,
 V, 487.

Période Louise. Imaginée en 1683,
 III, 386.

Période Sothiaque. Considérée
 comme la mesure de la vie du Phénix,
 III, 252. — Celle des Égyptiens, 285.
 — Celle des Égyptiens multipliée par
 vingt-cinq a produit un cycle de trente-
 six mille cinq cent vingt-cinq ans, 286.
 — Point de départ de celle des Égypti-
 tiens, *ibid.*

Péripatéticiens (Les), XX, 85 et
 suiv. — Ce qu'on savait, ce qu'on en-
 seignait de leurs doctrines, 190. —
 Bon effet de leur doctrine au treizième
 siècle, 195. — Un schisme se déclare
 dans leur école, 218.

Périsonius (Jacques), IV, 376. —
 Ses remarques sur Tite-Live, XIII,
 158.

Pérolla, fils de Pacuvius. Il projette
 le meurtre d'Annibal, XVIII, 340. —
 Son entretien avec son père, *ibid.* et
 346. — Il se laisse désarmer et renonce
 à son projet, 343.

Pernin de Clavanette, IV, 393.

Pérouse (Ville de). Elle se soumet
 à la domination romaine, XVI, 115.

Perrault (Charles), I, 448.

Perron (Du). Voyez *Du Perron*.

Perse (La). Ambassade du Véniti-
 tien Ambroise Coutareni, II, 404.
 — Ses annales de l'an 600 à l'an
 323 avant J. C., VI, 39. — Ses an-
 nales au cinquième siècle avant J. C.,
 50. — Ses annales au quatrième siè-
 cle avant J. C., 59. — Ses dynasties
 d'Arsacides et de Sassanides, 124. —
 Son état au sixième siècle de l'ère
 vulgaire, 156. — Sa décadence au
 septième siècle, 162. — Au dix-sep-
 tième siècle, 428. — Au dix-huiti-
 ème siècle, 477, 483 et 489. — Cyrus
 accompagné par son père Cambyse
 jusqu'aux frontières de ce pays, VIII,
 209. — Contestation entre les deux
 fils de Darius au sujet du gouverne-
 ment de ce pays, IX, 31. — Événements
 qui y sont survenus entre les
 récits Xénophon et ceux de Polybe,
 XII, 26 et suiv. — Parcourue et pil-
 lée par Antigone, 712.

Perse, poète, VI, 111.

Persée, roi de Macédoine. Sa guerre

contre les Romains, XII, 268 et suiv. — Détrôné, 271. — Son règne, 744. — *Persée*, fils de Danaë. Un temple lui est consacré à Chemnis, VIII, 352. — *Perses (Les)*. Traditionnels sur eux, I, 117. — Livres d'Hérodote relatifs à la guerre persique, 286. — Ils n'ont pas employé la semaine, III, 66. — Leurs mois, 144. — Leur année, 211. — Ils rectifient, au onzième siècle, le calendrier Julien, 214. — Leur période de douze mille ans subdivisée en cycles de trois mille et de cent vingt ans, 280. — Leurs traditions anté-géné-siques, V, 23. — Bailly a soutenu la réalité de quelques-unes de ces traditions, 24. — Réfutation de cette opinion, 25. — Leurs dynasties antédiluviennes, 56. — Leur chronologie fabuleuse, 250. — Leurs prétendues annales sont des copies défigurées de l'histoire des Assyriens et des Mèdes, 251 et suiv. — Leur monarchie commence à Cyrus, 379. — Successeurs de Cyrus jusqu'en 484 avant J. C., *ibid.* — Chronologie de leurs rois de 484 à 323 avant J. C., 466 et suiv. — Sommaire de ce qu'Hérodote en dira, VIII, 99. — Leur opinion sur les enlèvements des femmes, 106. — Combat entre eux et les Lydiens dans les plaines de la Pétérie, 130. — Second combat dans une plaine entre l'Hyllus et l'Hermus, 131. — Soulevés par Cyrus contre les Mèdes, 157. — Leur culte, 159. — Leurs mœurs, 160. — Leurs lois et leurs usages, 161. — Éducation de leurs enfants jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, 191. — Occupation des adolescents de dix-sept à vingt-sept ans, 193. — Fonctions des hommes de vingt-sept à cinquante-deux ans, 194. — Fonctions des vieillards ou anciens à partir de cinquante-deux ans, *ibid.* — Ce système politique n'est attribué aux Perses que par Xénophon, 195. — Examen critique de ce système politique, 196. — Conduits par Cyrus contre les Assyriens, 208. — Leur invasion en Égypte, 508 et suiv. — Ils défont les Égyptiens, 512. — Prennent Memphis, où s'étaient réfugiés les Égyptiens, 513. — Perdent cinquante mille hommes, qu'ils ont envoyés contre les Ammoniens, VIII, 526. — Prennent Barcé, IX, 149. — Sont repoussés à Cyrène, 150. — Poursuivent les Ioniens jusqu'à Éphèse, 218. — Combattent contre les Cypriens et les Ioniens, 221. — Prennent plusieurs villes voisines de l'Hellespont, 223. — Leur expédition contre les Cariens, *ibid.* — Leur expédition contre les Éoliens, les Gergithes et les Ioniens, 224. — Leur expédition contre Milet, 229. — Ils appellent à leur secours les ci-devant tyrans de l'Ionie, 230. — Prennent Milet, 233. — Mènagent les Samiens, 236. — S'emparent de la Carie, de Lesbos, de Ténédos, de la plupart des cités de l'Ionie, 237 et 239. — Leur barbarie, *ibid.* — Ils ravagent le pays situé à l'est de l'Hellespont, 240. — Ils attaquent Cardéa, *ibid.* — Désastre de leur flotte par une tempête, 246. — Égine veut s'allier à eux contre la Grèce, 247. — Soldats qui leur sont fournis par les îles de la Grèce, 276. — Les Érytriens leur sont livrés, 277. — Conduits par Hippas dans la plaine de Marathon, *ibid.* — Ils n'osent attaquer Athènes, 297. — Les Alcmaeonides accusés d'avoir eu des intelligences avec eux, 299 et 335. — Mouvements de leur guerre contre les Grecs observés par Cadmus, 367. — Ils combattent contre les Perses de l'île de Scythos, 371. — Dénombrement de leur armée, 372. — Leurs vaisseaux submergés par une tempête près de Sépias, 373. — Leur armée traverse la Thessalie et l'Achaïe, 375. — Exagération du nombre de leur armée, 387. — Ils ravagent la Phocide, 401. — Présages funestes pour eux, 408. — Ils délibèrent d'attaquer les Grecs sur mer, malgré l'avis de la reine Artémise, 409. — Tempête au moment du passage de l'Hellespont par leur flotte, 431. — Position de leur flotte, qui surveille l'Ionie, 434. — Les Ioniens tentent de s'affranchir de leur domination, 436. — Pausanias envoyé contre eux, 456. — Ils simulent une attaque contre les Phociens, 466. — Ordre de bataille de leur armée, 467. — Leur armée reste en présence de celle des Grecs sans combattre.

ens, VIII, 526. — Prennent X, 149. — Sont repoussés à 150. — Poursuivent les usqu'à Éphèse, 218. — Contre les Cypriens et les 221. — Prennent plusieurs isines de l'Hellespont, 223. — Expédition contre les Cariens. — Leur expédition contre les Gergithes et les Ioniens. — Leur expédition contre Milet. — Ils appellent à leur secours ci-devant tyrans de l'Ionie. — Prennent Milet, 233. — Mécènes Samiens, 236. — S'emparent de la Carie, de Lesbos, de Ténédos, de la plupart des cités de l'Ionie, 239. — Leur barbarie, *ibid.* — Ravagent le pays situé à l'est de l'Hellespont, 240. — Ils attaquent Égée, 241. — Désastre de leur flotte pendant la tempête, 246. — Égée veut se battre avec eux contre la Grèce, 247. — Soldats qui leur sont fournis par les Grecs de la Grèce, 276. — Les Ériens leur sont livrés, 277. — Comparaison de Hippias dans la plaine de Marathon, *ibid.* — Ils n'osent attaquer les Perses, 297. — Les Alcéméonides se refusent d'avoir eu des intelligences avec eux, 299 et 335. — Mouvements de guerre contre les Grecs observés par Cadmus, 367. — Ils combattent contre les Perses de l'île de Scyros, 371. — Dénombrement de leur flotte, 372. — Leurs vaisseaux submergés par une tempête près de Scyros, 373. — Leur armée traverse la Grèce et l'Achaïe, 375. — Exagère le nombre de leur armée, 380. — Ravagent la Phocide, 401. — Les Grecs fuient pour eux, 408. — Ils se refusent d'attaquer les Grecs sur l'Hellespont malgré l'avis de la reine Artémise, 409. — Tempête au moment de leur départ de l'Hellespont par leur flotte, 410. — Position de leur flotte, qui surprend les Ioniens, 434. — Les Ioniens tentent de s'affranchir de leur domination, 436. — Pausanias envoyé contre eux, 456. — Ils simulent une alliance avec les Phocidiens, 466. — Ils se battent contre les Phocidiens, 466. — Leurs armées se battent pendant la bataille de leur armée. — Leur armée reste en présence de la Grèce sans combattre.

IX, 472. — Leur désastre prédit par Bacis, 473. — Ils provoquent les Spartiates, 475. — Nouveau combat entre eux et les Grecs, 488. — Nombre des morts dans leur armée, *ibid.* — Une femme transfuge de leur armée se rend auprès de Pausanias, 491. — Butin pris sur leur armée à la bataille de Platée, 492. — Ils s'enfuient et arrivent à Sardes, 504. — Observation sur leur histoire, 522. — Traité d'alliance qu'ils concluent avec les Lacédémoniens, X, 305. — Subsidés qu'ils doivent fournir pour l'entretien de la flotte péloponnésienne, 307. — Nouveau traité avec les Lacédémoniens, 308. — Troisième traité avec les Lacédémoniens, 312. — Vaincus par Agésilas, près du Pactole, XI, 308. — Leurs intrigues et leurs négociations en Grèce contre les Lacédémoniens, 309. — Alliance négociée avec Antalcidas, 337. — Leur influence et leurs intrigues affligent la Grèce, 372. — Bataille qui leur est livrée à Cunaxa, 437 et suiv. — Ils pillent le camp des Grecs et sont ensuite mis en fuite, 447. — Proposent la couronne à Ariée, 451. — Eux et les Grecs s'engagent à s'entraider loyalement, 454. — Leur descente dans l'île de Chypre, XII, 574. — Leur traité avec Évagoras, roi de Chypre, 575. — Durée de leur guerre avec Évagoras, 577. — Zoroastre ou Zoroast, fondateur de leur philosophie et de leur théologie, XX, 39. — Voyez aussi *Calendrier des Perses*.
Persona (Gobelin). Voyez *Gobelin*.
Pertinax, VI, 117.
Pescenninus Niger, VI, 117.
Pessinontinus (Les). Négociations et ambassades des Romains pour obtenir d'eux la statue de Cybèle, XIX, 363.
Peste (La) à Rome, XIV, 548. — Exploitée comme signe du courroux céleste, XV, 18. — Comment elle oblige de recourir au régime des tribuns militaires, 46. — Elle retarde une expédition contre Circé et Vélétris, 277. — Ses ravages, 323. — Jeux scéniques institués pour détourner ce fléau, 324. — Elle fournit l'occasion de nommer un dictateur,

qui enfonce un clou sacré, XV, 336; XVI, 197, 220 et 226. — Sa cessation, 229; XVII, 9. Voyez aussi *Épidémie à Rome*.

Pétan (Le P). Il recommande l'usage de la période julienne, III, 368. — Attribue à tort aux Grecs l'invention de cette période, 370. — Son système de supputation d'ères mondiales, 404. — Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, 457; IV, 549. — Son opinion sur les temps antédiluviens, V, 48. — Sa chronologie égyptienne, 125. — Son système sur l'origine des Assyriens, 137. — Son opinion sur la date de la prise de Troie, 272. — Son opinion particulière sur la fondation de Carthage, 329; VI, 450. — Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 173. — Sa chronologie des Égyptiens, 457.
Petite (Ville). Prise par les Carthaginois et massacre de ses habitants, XVIII, 392.

Pétiliens (Les). Ils donnent un noble exemple de courage et de fidélité, XVIII, 372 et 377.

Petit (Samuel), IV, 351.

Petit-Radel. Ses dissertations sur la chronologie, IV, 410.

Petites Républiques. Collection géographique ainsi intitulée, II, 449.

Pétrarque. Vies d'hommes illustres qu'on lui attribue, I, 447; VI, 320. — Son influence et son caractère, 321. — Hommage qu'il rend à Tite-Live, XIII, 124.

Pétrone, VI, 111.

Peuples nomades du temps d'Hérodote, IX, 549.

Pentinger. Sa carte, II, 345.

Pezron. Son système de supputation d'ères mondiales, III, 404. — Querelle provoquée par sa chronologie, IV, 371. — Son opinion sur les temps antédiluviens, V, 50. — Sa chronologie égyptienne, 127, et VIII, 458. — Son système sur l'origine des Assyriens, V, 138. — Son système sur les origines et les transigrations des Gantois, XVII, 463 et suiv. — Modifications que Le Brigant fait subir à ce système, 466.

Pfeffel, IV, 389.

Phœnus, V, 457.

Phalaris, V, 399.
Phalère (La) des chevaliers romains, XIV, 395.

Pharnabaze. Il arrête pendant trois ans les ambassadeurs d'Athènes, XI, 249. — Ses sicaires tuent Alcibiade, 291. — Trêve qu'il conclut avec Dercyllidas, 302. — Il tue cinq cents Grecs d'une division des Dix mille, 520. — Sa cavalerie attaque les Dix mille, *ibid.* — Sur sa demande, Anaxibins fait évacuer la Bithynie aux Grecs, et les transporte à Byzance, 527.

Pharsale (bataille de), VI, 94.

Phase (Le). Arrivée des Dix mille près de ce fleuve, XI, 492. — Projet de Xénophon pour une expédition sur ses bords, 507.

Phédon. Il fonde la secte éliaque, XX, 755.

Phénicie (La). Piraterie du Phocéen Denys sur les côtes de ce pays, IX, 233.

Phéniciens (Les). Leurs traditions cosmogoniques, V, 33. — D'où provient leur nom, VIII, 106. — Ils combattent contre Dorée, fils d'Anaxandride, IX, 180. — Ravagent les pays situés à l'est de l'Hellespont, 240. — Font prisonnier Métiochus, 243. — Cruauté de Xerxès envers eux, 413. — Ils arment une flotte, XI, 305. — Colonie phénicienne qui passe d'Espagne en Aquitaine, XVII, 430. — Leur religion et leur philosophie, XX, 43.

Phénix (La vie du). Période sothiaque considérée comme sa mesure, III, 252. — Traités divers sur les prétendus rapports de la vie du Phénix avec la Grande année, *ibid.* — Elle est indiquée par les traditions comme l'un des cinq principaux objets de la Grande année, 264. — Mémoire de Larcher sur la vie du Phénix et la Grande année, *ibid.* — Regardée comme mesure du grand cycle ou de la Grande année, XIII, 511.

Phéraulas. Son discours au sujet des honnêtes, VIII, 213.

Phérocate, V, 451.

Phérocyle, I, 123. — Jugé par Barthélémy, IV, 277; V, 398; XX, 46.

Phères. Voyez *Jasou*, tyran de Phères.

Phérette, mère d'Arcésilaus III. Elle se réfugie en Égypte, et implore le secours du satrape Aryandès, IX, 138. — Sa vengeance, 149. — Sa mort, 150.

Phéron. Son règne en Égypte, VIII, 361; XII, 409.

Phidias, V, 457.

Philémon, V, 462.

Philès (Manuel), VI, 320.

Philippe, fils d'Amintas et père d'Alexandre, roi de Macédoine. Son règne, VI, 60. — Fondation de sa puissance, 64. — Son éducation chez Epaminondas, XII, 593. — Il triomphe de ses compétiteurs au trône de Macédoine, 594. — Sa politique et ses premières victoires, *ibid.* — Ses entreprises contre les Phocéens, contre les villes de la Chalcidie et contre les Athéniens, 606. — Son opinion sur la puissance de l'or en politique et dans la guerre, *ibid.* — Haute idée qu'il sait donner de sa piété, 609. — Il projette la ruine d'Athènes, 613. — Sa victoire à Chéronée, 614. — Sa tyrannie, 743 et 784. — Il meurt assassiné, 615.

Philippe, fils de Démétrius et père de Persée, roi de Macédoine. Les Spartiates se soulèvent contre lui, XII, 185. — Sa guerre contre les Étoliens, 192. — Vainqueur des Étoliens près du mont Apelaure, 193. — Son éloge, 196. — Opinion de Plutarque sur ce prince, 197. — Il rentre en Macédoine sans en avoir fini avec les Étoliens, 204. — Reçoit la nouvelle des succès d'Annibal contre les Romains, 217, et XVIII, 404. — Fait un traité avec les Carthaginois, XII, 226, et XVIII, 405. — Empoisonne Aratus, XII, 231. — Les Romains lui déclarent la guerre, 252. — Vaincu par Flaminius, 254. — Il traite avec Flaminius, 256 et 581. — Il prend Oricum, XVIII, 509. — Son camp pillé, 510 et 511. — L'Étolie soulevée contre lui par le préteur Lévinus, XIX, 129. — Sa défense prise par Lyciscus, 131 et suiv. — Appelé par les Acarnaniens à leur secours, 136. — Il force les Étoliens à rentrer chez eux, et retourne à Pellé, *ibid.* — Histoire de la campagne de

ère, mère d'Arcésilas III. — en Égypte, et implorer le satrape Aryandès, IX. — vengeance, 149. — Sa

Son règne en Égypte, XII, 409.

V, 457.

V, 462.

(Manuel), VI, 320.

fils d'Amyntas et père de roi de Macédoine. Son

60. — Fondation de sa

64. — Son éducation chez las, XII, 593. — Il triomphe péteurs au trône de Ma-

94. — Sa politique et ses victoires, *ibid.* — Ses entre- re les Phocéens, contre les a Chalcidie et contre les

606. — Son opinion sur ce de l'or en politique et terre, *ibid.* — Haute idée donner de sa piété, 609. — la ruine d'Athènes, 613. — à Chéronée, 614. — Sa ly- 3 et 784. — Il meurt assas-

re, fils de Démétrius et père e, roi de Macédoine. Les se soulèvent contre lui,

5. — Sa guerre contre les

192. — Vainqueur des près du mont Apelaure, 193.

oge, 196. — Opinion de Plu- ce prince, 197. — Il rentre oine sans en avoir fini avec us, 204. — Reçoit la nou- succès d'Amibal contre les

217, et XVIII, 404. — traité avec les Carthaginois, et XVIII, 405. — Empoi- atus, XII, 231. — Les Ro- déclarent la guerre, 252.

u par Flaminius, 254. — Il e Flaminius, 256 et 581. — Oricum, XVIII, 509. — Son é, 510 et 511. — L'Étolie contre lui par le préteur Lé- IX, 129. — Sa défense Lyciscus, 131 et suiv. — ar les Acarnaniens à leur se- 6. — Il force les Étoliens à chez eux, et retourne à Pella, Histoire de la campagne de

Sulpicius Galba contre lui, XIX, 238. — Ses marches et ses campements dans la Grèce, 239. — Engagé à finir cette guerre par des ambassadeurs d'Égypte, de Rhodes et d'Athènes, *ibid.* — Il préside aux jeux héréens et néméens, 241. — Congrès hellé- nique de Rhium, où l'on incline vainement à la paix entre lui et les Romains, 242. — Il surprend Sulpicius Galba, 243. — Assiège Elis, où il est défait et mis en fuite, 244. — Le bruit de sa mort excite une révolte en Macédoine, 245. — Il retourne en Macédoine pour se montrer à ses sujets, 246. — Prend plusieurs villes, et retourne par mer en Macédoine, 251 et suiv. — Son traité avec les Romains, 372. — Secours qu'il envoie aux Carthaginois contrairement aux traités, 430. — Le sénat romain donne audience à ses députés, 477. — La guerre est presque déclarée entre lui et les Romains, 479.

Philippe Aridée. Il partage avec Alexandre II la couronne d'Alexandre, V, 497.

Philippe (Henri), IV, 351.

Philippe, empereur romain, VI, 122.

Philippe, empereur de Constanti- nople, VI, 272.

Philippe, empereur d'Allemagne, VI, 278.

Philippe II, roi d'Espagne, VI, 401. — Sa tyrannie en Amérique, 407. — Sa tyrannie dans les Pays-Bas, 408.

Philippe Ier, roi de France, VI, 235.

Philippe-Auguste, VI, 249 et 280.

Philippe III, roi de France, VI, 281.

Philippe IV, dit le Bel, roi de France, VI, 284 et 334.

Philippe V, roi de France, VI, 335.

Philippe VI, roi de France, VI, 335.

Philippe de Comines, VI, 379.

Philippe de Thaur, IV, 321.

Philiste (L'historien), V, 461; XII, 3. — Denys le Jeune lui confie ses troupes et sa flotte, 596. — Sa défaite et sa mort, 597.

Philo. Voyez *Publius Philo.*

Philochore (L'historien), XII, 299.

Philolaüs, V, 458; XX, 49.

Philomèle (Le Phocéen). Récit de la guerre Sacrée qu'il a commencée et soutenue, XII, 600. — Sa mort, 604.

Philomène (Le Tarentin). Il livre Tarente aux Carthaginois, XIX, 59 et suiv.

Philon. Fondateur de la quatrième académie, XX, 71.

Philopæmen. Sa conduite à la bataille de Sellasie, XII, 125. — Bataille qu'il gagne sur Machanidas, tyran de Sparte, 235. — Son expédition contre Nabis, tyran de Sparte, 251. — Services qu'il a rendus à la Grèce, 264.

Philopon (Jean), VI, 159; XX, 104.

Philosophes (Les). Ceux du siècle de Périclès, V, 446. — Du siècle d'Alexandre, 458 et suiv. — Au septième siècle avant J. C., VI, 27. — Ce que recherchaient avant tout ceux de l'antiquité, XX, 36. — Immobilité de leurs doctrines traditionnellement transmises, 38.

Philosophes orientaux, XX, 174.

Philosophie (La). Son éloge, II, 266. — Au second siècle de l'ère vulgaire, VI, 119. — Sa lutte contre la théologie au cinquième siècle de l'ère vulgaire, 144. — Au treizième siècle de l'ère vulgaire, 291. — Son étude, VII, 238. — Chapitres de philosophie morale et politique introduits dans l'histoire, 566. — Inconvénients du dogmatisme en philosophie comme en histoire, XX, 8 et suiv. — Ni la vétusté ni la nouveauté des doctrines ne sont des titres de réprobation non plus que de préférence, 14. — Réclamation que la philosophie des temps passés pourrait faire entendre contre les innovations littéraires, 16. — Difficulté de créer un nouveau système philosophique, 20. — Rapports entre la science des faits et les divers systèmes philosophiques, 36. — Quelle est celle qui doit fournir des méthodes à l'histoire, *ibid.* — Son discrédit à la fin du sixième siècle, 166.

— Les études ou disputes philosophiques se raniment au quinzième siècle, XX, 214. — Service que lui a rendu la renaissance de la langue latine, 216. — Faits mémorables fournis à son histoire par le quinzième siècle, 221. — Grands événements qui s'accomplissent au seizième siècle, 223. — Ses annales rapprochées de l'histoire des lettres et des arts, 224. — Celle des écoles conserve ses anciennes routines, 329. — Distinction de l'école anglaise et de l'école écossaise, 336. — Sources de l'histoire des systèmes et des sectes philosophiques, 380. — Esquisse à faire du tableau général des systèmes et des sectes philosophiques, 386 et suiv. — Division à établir entre les systèmes philosophiques, 391 et 392. — Divisée en quatre écoles, 403. — Meilleure classification de la philosophie, 404.

Philosophie allemande. Mise en lumière et à la mode par M^{me} de Staël, XX, 366. — Son histoire sommaire de 1750 à 1800, 366 et suiv. — Fausse idée que les historiens allemands de la philosophie se sont faite des doctrines de Condillac et de ses successeurs, 385. — Propagation de doctrines vagues en Allemagne, 409.

Philosophie anglaise, XX, 336.

Philosophie atomistique. Fondée par Leucippe, XX, 52. — Enseignée par Démocrite d'Abdère, Protagoras, et Diagoras, *ibid.*

Philosophie contemplative, XX, 404.

Philosophie écossaise, XX, 336. — Propagation de doctrines vagues en Écosse, 409.

Philosophie expérimentale. Ses annales de 1740 à 1778, XX, 342. — Son apologie, 397, 400, 404 et 413.

Philosophie française. Propagation de doctrines vagues en France, XX, 409.

Philosophie du moyen âge, XX, 166.

Philosophie mystique. Ses opinions et ses maximes, XX, 21. — Enthousiasme qu'elle préconise, 22. — Le syncrétisme Alexandrin y aboutissait, 164. — Ses effets funestes sur les lettres, les arts et la politique, 165.

Philostorge, VI, 144.

Philostrates (Les deux), VI, 125; XX, 108.

Philotas. Sa mort, XII, 635.

Philotas. Voyez *Tutola*.

Philoxène. Son anecdote, XII, 567.

Philoxène de Cythère, V, 462.

Philus. Sa censure, XVIII, 459.

Phintia. L'escadre romaine refoulée dans sa rade, XVII, 156.

Phlasié (La). Envahie par les Argiens, X, 260.

Phlasiens (Les). Combats avec eux et les Argiens, X, 227.

Phlionte. (Ville) Elle envoie des secours à Lacédémone, XI, 380. — Assiégée, 381.

Phocas (Le Grec Jean). Sa géographie, II, 374.

Phocas, empereur d'Orient, VI, 162.

Phocas (Léon), VI, 203.

Phocas (Nicéphore), VI, 203.

Phocée (ville). Harpagus s'en empare, VIII, 270.

Phociens (Les). Ils s'établissent dans l'île de Cyrnos (Corse), VIII, 271. — Sont vainqueurs des Tyrhéniens et des Carthaginois, 272. — Se retirent à Rhégium, et fondent la ville d'Ilyéla dans l'OEnotrie, *ibid.* — Entrepris de Philippe contre eux, XII, 606. — Sentence des amphictyons contre eux, au sujet de la dilapidation du temple de Delphes, 608. — Ils loulent Marseille, XVII, 431, 432 et 500.

Phocide (La). Ravagée par les Perses et les Thessaliens, IX, 401.

Phocidiens (Les). Démêlés entre eux et les Thessaliens, IX, 400. — Ils se réfugient à Néon, ville bâtie sur une des cimes du Parnasse, 401. — Veulent s'allier à Xerxès, 460.

Phocion. Il lutte contre Philippe, fils d'Amyntas, VI, 64. — Sa mort, XII, 691.

Phocylide, V, 398.

Phonix, historien d'Alexandre, XII, 5.

Phormion. Il commande la flotte athénienne, X, 129. — Ses succès, 130.

Phoronée. Culte qu'il introduit en Grèce, V, 167.

Photius (Le patriarche), VI, 188; XII, 63; XX, 168. — Son jugement sur Diodore de Sicile, 359.

Phraorte. Son règne en Médie, VIII, 147.

Phrygie (La). Dereyllidas s'y retire, XI, 309.

Phrygiens (Les), IX, 338.

Phrynichus. Il s'oppose au retour d'Alcibiade à Athènes, X, 310. — Dénoncé par Alcibiade aux Athéniens, 311. — Destitué du commandement de la flotte athénienne, 312.

Phrynichus (Le grammairien), VI, 117.

Phrynis, V, 457.

Phryniscus. Il veut mettre les Dix mille au service de Seuthès, XI, 309.

Phylé, forteresse de l'Attique. Thrasibule s'en empare, XI, 278.

Physique (La). Progrès de cette science, XX, 221.

Physique (La), ou état de la nature. Ce qu'elle était au moyen âge, XX, 197, 199 et 200.

Phyton. Son supplice, XII, 566.

Pic de la Mirandole, VI, 369. — Sa fameuse thèse, XX, 219.

Piccolomini (Alexandre et François), XX, 233.

Picenum (Le). Expédition des Romains dans ce pays, XVI, 569, 581 et 582.

Picot de Genève (M.), IV, 408.

Picus (Le Satire). Son histoire, XIII, 310 et 313.

Pie II (Le pape), VI, 364.

Pie IV (Le pape), VI, 399.

Pie V (Le pape), VI, 418.

Pièces officielles, VII, 329.

Piémont (Le). Au treizième siècle, VI, 277. — Au dix-huitième siècle, 382.

Pierre d'Ally, VI, 355; XX, 220.

Pierre d'Ansol, VI, 302.

Pierre de Apono, VI, 314.

Pierre de Blois, VI, 262.

Pierre de Courtenai, VI, 272.

Pierre d'Espagne, VI, 291.

Pierre de l'Étoile, VI, 433.

Pierre de Fonseca, XX, 247.

Pierre le Cruel, roi d'Espagne, VI, 316.

Pierre le Grand. Son ascèment au trône de Russie, VI, 460. — Mis en parallèle avec Charles XII par Voltaire, VII, 438.

Pierre le Vénéral, XX, 184.

Pietro della Valle. Voyez *Valle*.

Pighius (Étienne Vinand), IV, 331.

Pillage (Le). Comment s'accomplissait celui d'une ville prise par les Romains, XIX, 34 et 183.

Pinarius, préfet d'Enna. Il prévient le massacre de la garnison romaine, XVIII, 539. — Réflexions sur sa conduite, 542.

Pinarius (Famille des), XII, 461; XIII, 282.

Pindare, V, 451.

Pingré, IV, 396 et 402.

Pinkerton. Sa géographie, II, 465.

Pinnée, fils de Teuta, reine d'Illyrie. Il accepte le traité imposé par les Romains, XVII, 335. — On lui rend une partie de ses États, mais à des conditions très-onéreuses, XVIII, 40. — Ambassade que lui envoient les Romains, 252.

Pinto (Mendez), II, 429.

Pipulum. Explication de ce terme, XIV, 311.

Pirée (Le), port d'Athènes. Sa fortification, IX, 449. — Lysandre y aborde, XI, 269. — Thrasibule s'en rend maître, 280. — Bloqué par Lysandre, 282. — Ses murs rétablis par Conon, 297 et 326. — Pris par le fils de Polysperchon, XII, 690.

Piron, VI, 486.

Piscine à Rome, XVIII, 397.

Pise, VI, 277.

Pisidès (George), VI, 166.

Pisigani (Les frères), VI, 311.

Pisistrate. Sa naissance, VIII, 121. — Sa première, sa seconde et sa troisième usurpation, 121 et 123.

Pisistratides (Les). Sparte envoie Anchimolius pour les renverser, IX, 196. — Seconde expédition des Spartiates contre eux, 196. — Ils sont chassés de l'Attique, 197. — Sparte veut les rétablir à Athènes, 208. — Sosiclés s'oppose à ce projet, 209. — Ils promettent des secours à Xerxès, 314.

Piso Frugi (Calpurnius), XIII, 44.

Pisoa (Calpurnius), XII, 305.

Pitanates (Les). Le chef de leur légion refuse de suivre l'armée grecque, IX, 477.

Pitard, VI, 290.

Pithou (Pierre), VI, 421; XX, 227.

Pizarr (François), II, 429.

Plaisance (Ville). Une colonie romaine s'y établit, XVII, 416; XVIII, 64. — Révolte dans la Gaule cisalpine au sujet de cette colonie, 87. — Scipion s'y retire avec son armée, 155. — Évacuée par Scipion, 158. — Semppronius s'y retire et y est rejoint par Scipion, 165. — Annibal y retourne, 179.

Plaisirs (Les). Réflexions de Diodore sur l'abus des plaisirs, XI, 740.

Plan Carpin. Son voyage, II, 385.

Planche. Ses *Éphémérides*, IV, 405.

Planude, VI, 318.

Platée (Ville). Le Crétois Corobius y conduit quelques Théréens, IX, 131. — Des Samiens s'y rendent, *ibid.*

— Les Théréens y envoient une colonie sous la conduite du Minyen Battus, 132. — Battus y va par ordre de la pythie, 134. — Les Grecs y transportent leur camp, 462. — Terrain près de cette ville et où les Grecs prennent la résolution d'aller camper, 476. — Bataille livrée sous ses murs, 483. — Grecs qui se sont illustrés à cette bataille, 490 et 492. — Tombes qu'on y érige à la mémoire des guerriers grecs, 496. — Prééminence entre les guerriers grecs qui y ont combattu, *ibid.* — Cérémonie annuelle en l'honneur des guerriers qui y sont morts, 497. — Punition des Thébains, qui avaient trahi les Grecs, 498. — Parallèle entre les récits d'Hérodote et ceux de Diodore de Sicile au sujet de la bataille de Platée, 508. — Entrée de trois mille Thébains, qui veulent soulever cette ville contre les Athéniens, X, 107. — Son siège, qui est changé en blocus, 129. — Sa garnison se réfugie chez les Athéniens, 136. — Elle se rend aux Péloponnésiens, 142. — Procès fait aux Platéens, *ibid.* — Cruauté à l'égard des Platéens, *ibid.* — Platée est rasée, et les matériaux provenant du désastre de cette ville servent à construire un hospice, 145.

Platéens (Les). Ils vont au secours des Athéniens, IX, 280.

Platon, V, 459. — Son voyage en Sicile, VI, 65. — Sa rivalité avec Xénophon, XI, 30 et 461; 102. — Comparé à Xénophon, 561. — Ses écrits les plus et les moins importants pour l'histoire de l'esprit humain, 562. — Son séjour à Syracuse, XII, 568. — Disciple de Socrate, XX, 53. — Lui et son système, 58. — Influence de ses doctrines, 60. — Critique de sa philosophie, 61. — Énumération de ses ouvrages, leur distribution en tétralogie, 62 et suiv. — Sa notice biographique, 69. — Son école ou ancienne Académie, 71. — Doctrines qui caractérisaient son école, *ibid.* et 72. — Sa philosophie, 90.

Platoniciens (Les). Voyez *École platonicienne*.

Platonisme (Le). Son influence sur la littérature latine, VI, 177; XX, 90. — Ses annales, 105. — Sa reproduction comme élément d'un syncrétisme nouveau, 238. Voyez aussi *Platon*. *École platonicienne*.

Plator. Il livre Orée aux Romains, XIX, 248.

Plaute, VI, 96. — Notice sur sa vie et ses ouvrages, XVIII, 548 et suiv.

Plébiennes (Les) à Rome. Admises parmi les vestales, XVII, 162.

Plébiens (Les) à Rome, XIII, 271. — Leurs attributions, 272. — Si la chute des rois leur profita, 401. — Avances intéressées du sénat à leur égard, XIV, 17. — Discordes entre eux et les patriciens, 83, 143. — Ils abusent des droits que leur donne l'établissement des comices par tribus, 159. — Leur résistance à une levée de troupes ordonnée par le sénat, 187. — Partage entre les plus pauvres des terres du mont Aventin, 236. — Troubles au sujet de leur admission au consulat et de la prohibition du mariage entre eux et les patriciens, 355. — Loi qui permet ces alliances, 363. — Domage que leur a causé l'érection des chevaliers en ordre de l'État, 389. — Leur deuil et leurs menaces au sujet de l'emprisonnement de M. Manlius, XV, 259. — Ils menacent d'enfoncer

(Les). Ils vont au secours des Grecs, IX, 280.
 V, 459. — Son voyage en Italie, 65. — Sa rivalité avec Alcibiade, XI, 30 et 461; 102. — Sa rivalité avec Xénophon, 561. — Ses opinions et les moins importants de l'esprit humain, son séjour à Syracuse, XII, 1. — Sa philosophie, XX, 53. — Son système, 58. — Ses doctrines, 60. — Critique de sa philosophie, 61. — Étude de ses ouvrages, leur distribution, 62 et suiv. — Sa biographie, 69. — Son école, 70. — Académie, 71. — Doctrines qui caractérisaient son école, 72. — Sa philosophie, 73. — Les Platoniciens (Les). Voyez École platonicienne.
 Platonisme (Le). Son influence sur la littérature latine, VI, 177. — Ses annales, 105. — Sa philosophie comme élément d'une religion nouvelle, 238. Voyez Platon.
 Platon (Le). Il livre Orée aux Romains, 8.
 Platon, VI, 96. — Notice sur ses ouvrages, XVIII, 548 et 549.
 Platoniciens (Les) à Rome. Admis dans le sénat, XVII, 162.
 Platoniciens (Les) à Rome, XIII, 271. — Attributions, 272. — Si les Platoniciens ont profité de la faveur des rois leur profita, 401. — Intérêts du sénat à leur égard, IV, 17. — Discordes entre eux et les Aristotéliens, 83, 143. — Ils abusent de la faveur que leur donne l'établissement des comices par tribus, 159. — Opposition à une levée de troupes faite par le sénat, 187. — Partage des terres des plus pauvres des terres de l'État, 236. — Troubles au sujet de leur admission au consulat, 236. — Prohibition du mariage entre les Platoniciens, 355. — Loi qui défend les alliances, 363. — Douceur de leur caractère, 363. — Leur influence sur l'érection de l'État, 389. — Leur influence sur les menaces au sujet du mariage de M. Manlius, 431. — Ils menacent d'enlever

la prison de Manlius, XV, 262. — Discorde rallumée entre eux et les Aristotéliens, XVI, 146. — Proposition de les admettre aux fonctions sacerdotales, 147 et suiv. — Cette proposition passe comme loi et reçoit son exécution, 152. — La prohibition de leur mariage avec les Aristotéliens annulée, 307. — Concessions obtenues à leur profit, *ibid.* et 309. — Protégés par les tribuns, 354. — À quoi aurait dû se borner cette protection, 385. — Brigues et débats entre eux et les Aristotéliens pour l'élection des consuls, XVIII, 253.

Plébiscites (Les). Ils ont la force de lois publiques, XV, 447. — Devenant obligatoires pour tous les Romains, XVI, 425.

Pléminius. Sa condamnation et sa mort, XII, 741. — Il prend Locres, XIX, 352 et suiv. — Son indigne conduite envers les Locriens, 355. — Les Locriens se plaignent de ses vexations, 374. — Arrêté par ordre de Scipion et conduit à Rome, 376 et 389. — Il meurt dans sa prison, 381.

Plemmyrium (Lignes de). Combat en cet endroit entre les Athéniens et les Syracusains, X, 267.

Pléthon (Gémistus), IV, 328; VI, 362; XX, 215. — Influence de la mission platonicienne qu'il s'était donnée, 218.

Plinius l'Ancien. Il n'a pas connu l'ouvrage de Strabon, II, 337; VI, 112. — Ses notions géographiques sur la Libye, IX, 151. — Sa notice sur Thucydide, X, 9. — Son jugement sur Diodore, XII, 358. — Ce qu'il dit de Tite-Live, XIII, 124.

Plinius le Jeune, VI, 112. — Son texte sur les Chrétiens, 114. — Ce qu'il dit de Tite-Live, XIII, 124.

Plotin, VI, 125; XX, 121 et suiv. — Son livre sur les gnostiques, 159.

Plotius (L'usurier). Troubles qu'il suscite, XVI, 422.

Plutarque. Son texte sur la date de la mort d'Alexandre, V, 474; VI, 113. — Sa crédulité, VII, 312. — Son parallèle de Lycurgue et de Numa, 431. — Injuste envers Hérodote, VIII, 57 et suiv. — Il accuse Hérodote de partialité, 78. — Accuse Hé-

rodote au sujet de l'établissement du culte divin en Grèce, VIII, 80. — Son récit d'une guerre de Cléomène contre les Argiens, IX, 265, 416, 417, 425, 445 et 509. — Sa notice sur Thucydide, X, 10. — Son opinion sur Thucydide, 37. — Détails biographiques qu'il fournit sur Nicias, 295. — Sa *Vie d'Agésilas*, XI, 153 et suiv. — Renseignements qu'il fournit sur Alcibiade, 285. — Détails qu'il fournit sur la bataille de Leuctres, 364. — Ce qu'il dit sur la bataille de Cunaxa, 410 et 442. — Renseignements qu'il fournit sur Cyrus le Jeune et sur son frère Artaxerce, 446. — Son opinion sur Artaxerce, 469. — Son jugement sur Polybe, XII, 63. — Son opinion sur Philippe, roi de Macédoine, 197. — Il n'a pas connu le Cornélius Népos de nos écoles, 350. — Fournira un supplément aux annales romaines, XIII, 189. — Éloges qu'il fait de la censure, XV, 213 et 214. — Son conte sur le stratège de l'esclave Tutola, 235; XVI, 417; XX, 106.

Plutarque, fils de Nestorius, XX, 138.

Pluton. Ses fêtes à Rome, XIII, 480 et 481.

Pō (Le). Pub. Corn. Scipion s'avance contre Annibal dans les plaines que ce fleuve arrose, XII, 146. — Marche de l'armée de Sempronius vers ce fleuve, XVIII, 141.

Pococke, II, 499.

Pœlitz, IV, 404.

Poésie (La). Elle a précédé l'éloquence, VI, 96. — Les progrès et la décadence de l'art d'écrire en prose correspondent à l'état de la poésie, VII, 296. — Le sentiment poétique est nécessaire pour bien écrire l'histoire, 301. — Ce qu'elle était à Rome dans les premiers siècles, XIII, 39.

Poètes (Les). Au siècle d'Alexandre, V, 462 et suiv. — Au septième siècle avant J. C., VI, 27. — Au quatorzième siècle de l'ère vulgaire, 320. — Ceux qui existaient en Grèce pendant la guerre du Péloponnèse, X, 228.

Poètes comiques du siècle de Périclès, V, 451.

Poètes lyriques et autres du siècle de Périclès, V, 451.

Poètes tragiques du siècle de Périclès, V, 450.

Poggio Bracciolini. Voyez *Bracciolini*.

Pogonat (Constantin). Voyez *Constantin*.

Poirson (M.). Son tableau chronologique, IV, 418.

Poirre, voyageur, II, 501.

Polémon (Le géographe), XII, 299.

Police à Rome XIII, 525.

Politien (Ange), VI, 368. — Ses poésies, VI, 370; XX, 217.

Politique (La), II, 169. — Sor. but, *ibid.* — Application du système politique aux différentes parties de l'État, 221.

— Eu quoi elle consiste, 256. — Préceptes politiques, 261. — Leçons que lui donne l'histoire, 264.

— Politique des chefs d'un État libre, 270.

— Devoirs des fonctionnaires publics, 272.

— Devoirs des juges, 273.

— Devoirs des représentants, 274.

— Devoirs des jurés, 276.

— Devoirs des hommes privés, 281.

— Durée d'un système politique, 283.

Voyez aussi *Systèmes politiques*.

Pollux. Voyez *Dioscures* (Les).

Pollux (Jules), VI, 117.

Pologne (La). Au sixième siècle de l'ère vulgaire, VI, 156.

— Au neuvième siècle, 196.

— Au dixième siècle, 209.

— Après la prise de Constantinople, 372.

— Au seizième siècle, 411.

— Au dix-septième siècle, 459.

— Au dix-huitième siècle, 471, 483 et 497.

Polusca, ville de la confédération volsque. Elle se met sous la protection de Rome, XV, 460.

Polybe, I, 286, II, 320; IV, 286; V, 457.

— Caractères généraux de ses ouvrages, VII, 29.

— Il distingue deux espèces de faussetés en histoire, 148.

— Ses descriptions de dispositions militaires, 515.

— Digressions dont il a rempli l'histoire, 568.

— Ses estimations erronées de tout l'avoir de l'Attique, XI, 197.

— Époque de sa naissance, XII, 1 et 42.

— Tableau des événements survenus depuis les récits de Xénophon jusqu'à ceux de Polybe, en Perse et en

Egypte, en Macédoine, en Grèce, en Sicile, XII, 26 et suiv.

— Son histoire commence en 218, et embrasse un demi-siècle, 39.

— Il est après les trois grands historiens de la Grèce le seul qui donne des documents

directs et originaux, 41.

— Est le sujet d'un article biographique de Suidas, *ibid.*

— Son éducation et ses premières campagnes, 42.

— Déporté à Rome, il est reçu dans la famille des Scipions, 46.

— Il fait l'éducation des deux fils de Paul-Émile, *ibid.*, et 49.

— Ses idées sur la Providence et la religion, 48.

— Il favorise l'évasion de Démétrius, fils de Séleucus, roi de Syrie, 50.

— La liberté lui est rendue, 51.

— Voyages qu'il a entrepris, 52 et 55.

— Services qu'il a rendus à ses concitoyens, 53.

— Statues qu'on lui a élevées, 54.

— A quelle époque il termina son histoire, 55.

— Circonstances et date de sa mort, 56.

— Des autres personnages qui ont porté son nom, 57 et 236.

— Ouvrages qu'il avait laissés, *ibid.*

— Quels événements embrasse son histoire et nombre des livres qui la composent, 59.

— Ce qui reste de son histoire, 60.

— Sommaire des matières traitées dans les cinq livres de son histoire qui sont entiers, 61.

— Jugements portés sur lui et sur son grand ouvrage, 62.

— Manuscrits de son ouvrage qui se trouvent dans diverses bibliothèques, 61.

— Anciennes traductions latines de son ouvrage, 65.

— Éditions et traductions modernes de son ouvrage, 66 et 68.

— Ses détracteurs et ses apologistes, 67 et 69.

— Opinions sur Polybe et son histoire exprimées par Rollin, Mélot, Fréret, de Bougainville et Gaudio, 75 et suiv.

— Ressemblance entre sa diction et celle de Saint-Luc, 81.

— Travaux entrepris sur lui: traduction et commentaire du chevalier Folard et de dom Thuillier, de Schweighæuser et d'Ernesti, 83 et suiv., 86.

— Analyse des préliminaires ou avant-propos de son histoire et des deux livres d'introduction, 87.

— Ce que signifie le terme de *prognostique* qu'il donne à son histoire, 89.

— Quelle idée il avait de la tyrannie, 123.

— Il expose, dans son troisième

Macédoine, en Grèce, en 26 et suiv. — Son histoire en 218, et embrasse un 39. — Il est après les historiens de la Grèce qui donne des documents originaux, 41. — Est le article biographique de d. — Son éducation et ses campagnes, 42. — Député est reçu dans la famille des 6. — Il fait l'éducation des Paul-Émile, *ibid.* et 49. — Ses sur la Providence et la 8. — Il favorise l'évasion de Séleucus, roi de — La liberté lui est rendue, voyages qu'il a entrepris, 51 Services qu'il a rendus à ses 6. — Statues qu'on lui a 4. — A quelle époque il ter- histoire, 55. — Circon- date de sa mort, 56. — Des ronnages qui ont porté son et 236. — Ouvrages qu'il sés, *ibid.* — Quels événements son histoire et nombre des i la composaient, 59. — este de son histoire, 60. — e des matières traitées dans ivres de son histoire qui sont 61. — Jugements portés sur son grand ouvrage, 62. — ts de son ouvrage qui se trou- diverses bibliothèques, 64. ennes traductions latines de age, 65. — Éditions et tra- modernes de son ouvrage. — Ses détracteurs et ses es, 67 et 69. — Opinions sur et son histoire exprimées par Mélot, Fréret, de Bougainville 0, 75 et suiv. — Ressemblance diction et celle de Saint-Luc. Travaux entrepris sur lui: on et commentaire du ches- lard et de dom Thuillier, de neuser et d'Ernesti, 83 et — Analyse des préliminaires -propos de son histoire et des es d'introduction, 87. — Ce- lie le terme de *pragmatique* me à son histoire, 89. — ée il avait de la tyrannie, il expose, dans son troisième

livre, le plan général de son histoire, XII, 126. — Examine les causes de la guerre punique, 127 et suiv. — Examine qui des Carthaginois on des Romains avaient tort, 137. — Ses re- marques sur l'influence de la musique, 184. — Ses belles réflexions sur les cruautés de la guerre, 200. — Des trente-cinq derniers livres de son his- toire, 220. — Analyse des sixième, septième et huitième livres, 222. — Il reproche aux Romains de transporter dans leur ville les richesses et le luxe des peuples vaincus, 231. — Confondit par dom Thuillier avec un autre Polybe, 236. — Il réfute les historiens Timée et Callisthène, 237. — Avait allié la géographie à l'histoire, 274. — Re- fuse d'acheter les biens confisqués sur le préteur Diaeus, 281. — Ce qui nous reste de ses ouvrages, 282. — Apprécié comme écrivain et comme historien, 283. — Comparé à Héro- dote, à Thucydide et à Xénophon, 284 et 799. — Injustice de Tite-Live envers lui, XIII, 181; XV, 87. — Ce qu'il dit au sujet des pouvoirs des consuls à l'armée et à la ville, 147; XVI, 416. — Ce qu'il dit au sujet de l'intervention des Romains dans les affaires de la Sicile, XVII, 17 et 29, 182. — Comment cet historien des guerres puniques a étudié et disposé sa matière, XVIII, 72 et suiv. — A quels faits il réduit une expédition d'Annibal sur Rome, XIX, 120. *Polybiade.* Il succède à Agésipolis dans le commandement de l'armée la- cédémonienne, XI, 347. *Polycharès*, XII, 503. *Polyrhna* (Ville). Prise par Histée à la tête des Lesbians, IX, 237. *Polycète*, V, 457. *Polycrate*, tyran de Samos. Son rè- que, VIII, 545. — Révolte contre lui, *ibid.* et suiv. — Attiré à Sardes, où Orates le fait mourir, IX, 18. — Dé- tails que fournissent sur lui des au- teur anciens et modernes, 20; XII, 512. *Polyen*, I, 431; VI, 118. *Polynote*, V, 457. *Polygraphie*, VII, 219. *Polyhistor* (Alexandre), IV, 288. *Polysperchon*. Ses intrigues, XII,

683. — Son décret pour le rétablisse- ment de la démocratie, XII, 684. — Les Athéniens réclament auprès de lui l'exécution du traité, 689. — Il envoie en Attique son fils, qui s'empare du Pirée, 690. — Rejoint Cassandre dans l'Attique, qui devient le théâtre de la guerre, 692. — Perd son crédit au- près des villes grecques, 693.

Pompée, VI, 94. — Son portrait par Tacite, 420. — Ses inimitiés contre César d'après Diodore, XII, 763. — Il étudie les lois et rend la justice avec intégrité, 768.

Pomponace, VI, 395; XX, 225. — Accusé d'athéisme, 245.

Pomponius (Le publicain). Les brigandages qu'il exerce, s'étant fait général d'armée, XVIII, 526. — Il est fait prisonnier, et sa bande est bat- tue et dispersée par Haumon, 527.

Pomponius (Quintus). Condamné à l'amende pour avoir servi la cause des patriciens, XV, 42.

Pomponius (Le tribun). Il accuse Manlius Impérius de sévérité et de tyrannie, notamment à l'égard de son propre fils, XV, 337.

Pomponius Matho (Marcus). Son consulat, XVII, 306. — Il rétablit en Sardaigne la domination romaine, 307. — Soumet la Sardaigne en se servant de meutes de chiens, 315.

Pomponius Méla, II, 322, VI, 112. — Ses notions géographiques sur la Libye, IX, 151. — Sa description de la Sicile, XVII, 187.

Pomptine (La tribu). Sa création, XV, 355.

Pont (Le royaume de). Chronologie de ses rois, V, 506. — Au troi- sième siècle avant J. C., VI, 76. — Au premier siècle avant J. C., VI, 101.

Pont-Euxin (Le). Son étendue, IX, 91. — Projet de Xénophon de fonder une colonie sur ses bords, XI, 505. — Sa description, XII, 190.

Pontano (Giovano). Son dialogue latin sur l'art historique, VII, 45 et 46.

Pontus de Thiard, VI, 423.

Pontifes (Les) à Rome. Institués par Numa, XIII, 303. — Pouvoir qu'ils avaient d'ajouter on de supprimer des

jours au mois intercalaire mercédonius, XIII, 450.

Pontius (C.), général samnite. Son discours aux Samnites pour les exciter à la guerre contre Rome, XVI, 32. — Il va camper près de Caudium, 33. — Son stratagème pour engager l'armée romaine dans les défilés de Caudium ou Fourches-Caudines, 34. — Conditions d'un traité qu'il exige des Romains, 38. — Il réclame contre la manière dont Posthumius veut interpréter le traité, 52. — Rend magnanimement la liberté à Posthumius et aux autres captifs, 54. — Pris et mis à mort, 226 et 231.

Poniz (Antouio). Ses voyages, II, 483.

Pope. Contredit par les conclusions de M. Wolf au sujet de l'authenticité de l'Iliade et de l'Odyssée, V, 315; VI, 475 et 487.

*Popilius Léna*s. Élu consul, il remporte une victoire signalée sur les Gaulois, XV, 367 et suiv.

Porphyre. Il adopte le système de Cicéron au sujet de l'époque d'Hésiode et d'Homère, V, 293; VI, 125; XX, 128 et suiv.

Porphyrogénète (Constantin). Voy. *Constantin*.

Porseuna, roi de Clusium. Il déclare la guerre aux Romains, XIV, 16. — Somme les Romains de recevoir Tarkin, 20. — Son secrétaire tué par Mucius Scevola, 21. — Il traite avec les Romains, *ibid.* — Otages qu'on lui livre comme garantie du traité, 23. — Il fait la paix avec les Romains et rend les otages, 25 et 26. — Vente de ses biens, 25. — Il se serait rendu maître de Rome, d'après Tacite et Pline, 26. — Réciprocité des bons offices entre lui et les Romains, 37.

Porta (Simon). Accusé d'athéisme, XX, 245.

Porte-faix (Le). Salaire de sa journée dans l'Attique, XI, 214.

Portenon (Oderic de). Voyez *Oderic*.

Portocium. Nom d'une des trois grandes fermes des Romains, XIV, 400.

Portraits (Les). Au nombre des morceaux qui produisent le plus d'ef-

fet, VII, 400. — Leur utilité, 402. — Ils ne doivent point consister en de simples jeux d'esprit, 404. — Leur premier mérite est d'être ressemblants, 405. — Les personnages principaux doivent seuls être peints, 410. — Les personnages secondaires, mais qui ont un caractère, peuvent aussi être peints, 412. — Place qu'ils doivent occuper, 623.

Port-Royal. Sa logique et sa grammaire, XX, 297.

Portugais (Les). Leurs expéditions, II, 405. — Leurs découvertes, *ibid.* — Partage des Indes entre eux et les Espagnols par Alexandre VI, II, 417; VI, 382.

Portugal (Le). Au seizième siècle, VI, 409. — Au dix-huitième siècle, 472 et 494.

Porus, XII, 637.

Poseidon. Fêtes de ce mois grec, IV, 85.

Posidonius d'Apamée, XII, 324.

Possevin (Antoine). Sa *Méthode historique*. VII, 55.

Postel (Guillaume), XX, 240. — Son extravagante philosophie; il est déclaré fou, 241.

Posthumia (La vestale). Son procès, XIV, 541.

Posthumius Albinus (L'historien), XII, 300; XIII, 44.

Posthumius Albinus (Aulus). Consul, retenu à Rome comme flamme de Mars, XVII, 194.

Posthumius Albinus (Lucius). Il continue la guerre d'Illyrie, XVII, 331. — Élu consul, XVIII, 382. — Sa mort dans un combat contre les Gaulois Cisalpins, 383.

Posthumius Albinus (Sp.). Sommé au sein du sénat de rendre compte du traité de Caudium, XVI, 46. — Il propose de recommencer la guerre après avoir livré aux Samnites tous ceux qui ont souscrit à la capitulation, 47. — Refus de deux tribuns d'adhérer à cette proposition, 48. — Il insiste, et obtient l'assentiment du sénat, 50. — Devenu Samnite, il insulte le fécial romain pour légitimer la reprise des hostilités, 52. — On lui rend la liberté, 54.

Posthumius Albinus Regillensis

— Leur utilité, 402. —
 point consister en de
 d'esprit, 404. — Leur
 est d'être ressemblants,
 personnages principaux
 être peints, 410. — Les
 secondaires, mais qui ont
 peuvent aussi être peints,
 ce qu'ils doivent occuper,

l. Sa logique et sa gram-
 , 297.
 (Les). Leurs expéditions.
 Leurs découvertes, *ibid.*
 les Indes entre eux et les
 par Alexandre VI, II,
 32.
 (Le). Au seizième siècle,
 - Au dix-huitième siècle,

II, 637.

n. Fêtes de ce mois grec,

us d'Apamée, XII, 324.
 (Antoine). Sa Méthode
 VII, 55.
 Guillaume), XX, 240. —
 agante philosophie; il est
 I, 241.

ria (La vestale). Son procès,

ius Albinus (L'historien),
 XIII, 44.

ius Albinus (Aulus). Con-
 à Rome comme flamme de
 II, 194.

ius Albinus (Lucius). Il
 la guerre d'Illyrie, XVII,
 le consul, XVIII, 382. —
 dans un combat contre les
 salpins, 383.

ius Albinus (Sp.). Sommé
 le sénat de rendre compte du
 Caudium, XVI, 46. — Il
 recommencer la guerre
 livrée aux Samnites tous
 souscrit à la capitulation,
 s de deux tribuns d'adhérer
 position, 48. — Il insiste,
 l'assentiment du sénat, 50.
 Samnite, il insulte le fécial
 ur légitimer la reprise des
 52. — On lui rend la li-

ius Albinus Regillensis

(Spurius). Combat contre les Éques,
 XV, 41.

Posthumius Albus. Sa dictature et sa
 victoire sur les villes latines, XIV, 61.

Posthumius Mægellus (Lucius). Élu
 consul, XVI, 123. — Vainqueur des
 Samnites, 124. — Il prend Miliona,
 Férentinum et autres places du Sam-
 nium, 203. — Passe en Étrurie, et
 dévaste ce pays, 205 et 206. — De-
 mande le triomphe, et on le lui refuse,
 205. — En appelle au peuple, et ob-
 tient le triomphe, 206. — Part pour
 le Samnium, 229. — Fait défricher
 un champ à lui appartenant par les
 légionnaires, *ibid.* — Ordonne aux
 deux Fabius de lui laisser le soin du
 siège de Cominium, *ibid.* — Prend
 Cominium, 230. — On lui refuse le
 triomphe, *ibid.* — Son ressentiment
 et sa vengeance, 231. — Il est mis
 en jugement et condamné à une grosse
 amende, 236 et 237.

Posthumius de Pyrgès, le publicain.
 Poursuites exercées contre lui et ses
 complices, XIX, 18.

Posthumius Regillensis. Il refuse aux
 soldats leur part du butin, XIV, 545.
 — Est tué à coups de pierres, 546.
 — Enquête ordonnée contre ses as-
 sassins, 546 et 547.

Posthumius Tubertus. Son triom-
 phe, XIV, 40.

Potamon d'Alexandrie, XX, 119.

Potidée (Ville de). Assiégée par le
 général perse Artabaze, IX, 433. —
 Assiégée par les Athéniens, X, 84 et
 90. — Fin du siège, 129. — Tentative
 de Brasidas contre cette ville, 197.

Potitius (Famille des), XIII, 282.

— Autorisée par Appius Claudius à
 déléguer à des esclaves le culte d'Her-
 cule, XVI, 91. — Frappée de pu-
 nitions célestes, *ibid.* — Voyez aussi
 Pinarius (Famille des).

Potocki, IV, 408.

Poudre à canon. Sa découverte,
 VI, 291, et XX, 201.

Pouilly. Son mémoire dans le *Re-
 cueil de l'Académie des Inscriptions
 et Belles-Lettres*, VII, 114. — Mé-
 thode qu'il a suivie dans la discussion
 des annales romaines, XIII, 2.

Poulets sacrés (Les) à Rome, XVII,
 151.

Pouqueville, II, 499.

Poursuites juridiques à Rome.
 Exemples de celles qui étaient con-
 fées aux questeurs urbains, 271.

Pouvoir exécutif (Le), II, 175.

Pouvoir exécutif à Rome. Son dé-
 faut d'organisation, XVI, 290.

Pouvoir judiciaire (Le), II, 174.

Pouvoirs judiciaires à Rome. Ré-
 volutions qui y sont survenues, XV,
 528. — Liste générale ou rôle sur le-
 quel on prenait les juges selon les es-
 pèces des causes, 529. — Diverses
 espèces de jugements, 538. — Formes
 des jugements et systèmes de procé-
 dure, 543 et 545. — Accusations et
 plaidoiries, 543 et 544. — Formules
 abrégées des différentes sentences,
 546. — Institutions des *questiones
 perpetue*, 547 et suiv. — Variations
 de l'administration de la justice, 548.
 — Crimes dont le peuple était juge
 dans les comices, 549 et 550.

Pouvoir législatif (Le), II, 173.

Pouvoirs politiques à Rome. Défaut
 d'uniformité et de règle dans leur
 distribution, XV, 565.

Pouvoirs sociaux (Les), II, 171.

Pouzoles (Ville). Amibal cherche
 inutilement à s'en emparer, XVIII,
 455.

Pragmatique. Ce que signifie cette
 qualification donnée par Polybe à son
 histoire, XII, 89.

Prati (Agostino), XX, 217.

Pratinas, V, 450.

Praxéas. Ses hérésies, VI, 127.

Praxilla, V, 452.

Praxitèle, V, 458.

Précéptes politiques. Voyez *Poli-
 tique et Systèmes politiques*.

Préneste (ville). Prise par les Ro-
 mains, XV, 288. — Rentrée de la
 garnison, XVIII, 372.

Préneste (Sort de). Leur origine
 et leur fausseté, XVII, 196.

Prénestins (Les). Ils prennent Satri-
 cum, XV, 278. — Profitent des trou-
 bles de Rome pour marcher sur cette
 ville, 288. — Vaincus par Quintus
 Cincinnatus, *ibid.*

Prêt (Le) et les intérêts à Athènes,
 XI, 178.

Préteurs romains (Les). Cession
 qui leur est faite des attributions ad-

administratives et judiciaires des consuls, XV, 144. — Signification primitive et étymologie du mot *préteur*, 509 et 510. — Leurs anciens commandements militaires, 510. — Époque où ce terme générique prit un sens plus déterminé, *ibid.* — Comment et par qui la préture était conférée, 511. — Premier exemple d'un plébéien élevé à la préture, *ibid.* — Marques extérieures et distinctives de cette dignité, 512. — Leurs fonctions militaires, administratives et judiciaires, 513 et suiv. — Explication des trois mots, *do, dico, addico*, 519 et suiv. — Création d'un second préteur ou préteur des étrangers, 524 et 525. — Tirage au sort entre les deux préteurs, et prééminence du préteur de la ville, 525. — Augmentations successives de leur nombre, 527. — Juges qui étaient subordonnés au préteur de la ville, 528 et suiv. — Tribunal du préteur de la ville, 534. — Diverses espèces de jugements, 535. — Édit perpétuel ou mieux annuel du préteur de la ville et ses autres édits, 551 et suiv. — Autorité qu'acquiert le droit prétorien, 557. — Résumé chronologique et vicissitude de la préture, 561 et suiv. — Leur pouvoir nécessaire pour l'exécution des sentences des édiles, XVI, 22. — Établissement de deux préteurs provinciaux, XVII, 360. Voyez aussi *Pouvoirs judiciaires à Rome.*

Prétexte (La). Son institution à Rome, XIII, 345.

Prêtres (Les). Leur pouvoir moral chez les peuples anciens, IX, 571.

Prêtres sibyllins à Rome. Création de dix, dont cinq sont pris parmi les plébéiens, XV, 303. — Loi qui les concerne obtenue par Sextius et Licinius, 314.

Prévost, VI, 486.

Prévôt d'Iray (M. Le). Voyez *Le Prévôt d'Iray.*

Prexaspes (Le courtisan). Cruauté de Cambyse envers lui, VIII, 530. — Son portrait, 555. — Sa mort et nouvelles observations sur lui, 559.

Prideaux, IV, 369.

Priestley, IV, 395; XX, 336.

Prince de Beaumont (M^{me} le), IV, 391.

Princes (Les). Leur influence au treizième siècle, VI, 305.

Principes, nom donné à des soldats romains, XV, 369.

Prior, VI, 475.

Priscien, VI, 159.

Prisonniers romains. Députation qu'ils envoient pour qu'on traite de leur rançon, XVIII, 314 et 322. — Manlius Torquatus s'oppose à leur rachat, 316, 322 et 323. — Autre manière dont on raconte leur histoire, 318.

Priveruates (Les). Leur défection, XV, 417. — Vaincus par les Romains, *ibid.* — Défaite, fuite et capture de leur général, 461 et 462. — Leur ville est emportée d'assaut, 462. — Belle réponse de leurs députés dans le sénat romain, 464. — Ils obtiennent le droit de cité à Rome, *ibid.*

Privilage (Le). Explication de ce mot chez les Romains, XIV, 319.

Probabilité historique, I, 3. Voyez aussi *Certitude.*

Probité (La), II, 81 et 85.

Probus, VI, 123.

Procédures à Rome, XIII, 530.

Procès politiques, VI, 496.

Procès-verbaux, actes, etc. Inconvénients qu'ils peuvent présenter, I, 251 et suiv. Voyez aussi *Relations originales.*

Proclès. Sa harangue en faveur des Spartiates demandant des secours aux Athéniens, XI, 370.

Proclus, VI, 144. — Sa biographie, XX, 141 et suiv. — Ses principaux disciples, 143. — Fables et miracles racontés à son sujet par Marinus, son biographe, 144, 145 et 155. — Sa doctrine, son enseignement et ses ouvrages, 147 et suiv. — Appréciation et jugements qu'on en a portés, 155.

Procope, VI, 159.

Prodicus. Xénophon lui a emprunté le deuxième livre de ses *Faits et dits mémorables de Socrate*, XI, 88.

Prodiges (Les). Quand ils doivent être écartés par l'historien, VII, 319.

Prodiges à Rome, XIV, 103. — Ils suspendent à propos des luttes

Beaumont (M^{me} le), IV, 475.
 (Les). Leur influence au siècle, VI, 305.
 nom donné à des soldats, V, 369.
 VI, 159.
rs romains. Députation pour qu'on traite de, XVIII, 314 et 322. — Equatus s'oppose à leur rade et 323. — Autre maison raconte leur histoire, 475.
es (Les). Leur défection, — vaincus par les Romains, — Défaite, fuite et capture générale, 461 et 462. — et emportée d'assaut, 462. — réponse de leurs députés au romain, 464. — Ils obtiennent droit de cité à Rome, *ibid.* (Le). Explication de ce mot romains, XIV, 319.
ité historique, I, 3. Voyez *ude*.
 (La), II, 81 et 85.
 VI, 123.
es à Rome, XIII, 530.
olitiques, VI, 496.
erbaux, actes, etc. Inconveniens qu'ils peuvent présenter, I, v. Voyez aussi *Relations*.
 Sa harangue en faveur des demandant des secours, XI, 370.
 VI, 144. — Sa biographie, 141 et suiv. — Ses principes, 143. — Fables et contes à son sujet par M^{me} de Bièvre, 144, 145 et 146. — Sa doctrine, son enseignement, ses ouvrages, 147 et suiv. — son caractère et jugemens qu'on en fait, 148.
 VI, 159.
 Xénophon lui a emprunté le livre de ses Faits et dits de Socrate, XI, 88.
 (Les). Quand ils doivent par l'historien, VII, 319. — à Rome, XIV, 103. — Ils sont employés à propos des luttes

acharnées, XIV, 188. — Suspendent l'examen de la loi de Térentillus, 218, 514; XV, 18; XVI, 528, 565 et suiv.; XVII, 9 et 85; XVIII, 59, 89, 311, 312, 453 et 516; XIX, 203, 210, 257, 259, 274, 372, 403 et 472.

Prodrome (Théodore), VI, 265.
Produits matériels. Chez les peuples anciens, IX, 556.

Profession (La). Son influence, II, 52.

Profesti (Les jours), XIII, 444.

Proletarii. Ce qu'ils étaient chez les Romains, XIII, 369.

Promenerval (Il avertit), XIV, 338.

Properce, VI, 98.

Propriété (Droit de) chez les Romains, XIV, 308.

Propriété à Rome. Loi y relative, XV, 298 et 306.

Prose (La). Elle n'était pas née au temps de Lycurgue, V, 351. — Le progrès et la décadence de l'art d'écrire en prose correspondent à l'état de la poésie, VII, 296.

Proserpine, XII, 471. — Son temple dévasté par Pyrrhus, XVI, 533. — Restitution des trésors en sacrifices expiatoires, 535. — Jeux à Rome en son honneur, XIX, 474.

Prosper, VI, 143.

Protagoras, V, 456. — Il enseigne la philosophie atomistique, XX, 52.

Protection (La). Celle des tribuns du peuple à Rome. Voyez *Plébéiens*.

Protée. Son règne en Égypte, VIII, 361, et XII, 410.

Protestantisme (Le). Son état en Allemagne et en Suisse au seizième siècle, VI, 410.

Protospathare (Théophile), VI, 166.

Province romaine. Ce que c'était et en quoi consistait son administration, XVII, 233.

Provoco, appel aux comices. Garanties que cet appel offrait contre les sentences consulaires, XV, 128.

Prozène. Il enrôle des troupes grecques pour Cyrus le Jeune, XI, 428. — Est assasiné, 460.

Prozènes (Les) dans l'Attique, XI, 217.

Prudence (La). Dédicace de son temple à Rome, XVIII, 396.

Prusias, roi de Bithynie, XII, 270. — Son portrait, 280. — Sa servilité, 747. — Il attaque le roi de Pergame, Attale, XIX, 250.

Prusse (La). Fondation de ce royaume, VI, 471. — Avènement de Frédéric Guillaume au trône de Prusse, 473. — Au dix-huitième siècle, 484.

Psammis. Son règne en Égypte, VIII, 391.

Psammiticus. Son règne en Égypte, VIII, 388; XII, 411.

Psellus (Michel Constantin), VI, 227; XX, 176.

Psophis (ville). Assiégée par Philippe, roi de Macédoine, XII, 194.

Ptolémée (Claude). Sa géographie, II, 339. — Ses cartes, 433. — Propriété du nombre de trente-six mille donné par lui, II, 267. — Ses notes sur les phénomènes atmosphériques, IV, 9. — Son canon chronologique se rejoint presque immédiatement au *Quatre règles* d'Ératosthène, 257. — Est-il l'auteur de ce canon? 258. — Méthode employée dans la rédaction de ce tableau, 259. — Les dates qui se trouvent consignées dans le canon de Ptolémée ont des rapports intimes avec l'*Almageste*, 261. — Critiques et embarras auxquels son canon chronologique a donné lieu, 263. — Ce canon est néanmoins digne de confiance, 265; VI, 118.

Ptolémée Alexandre II. Durée de son règne, V, 500.

Ptolémée Évergète II ou Phiscou, XII, 300. — Sa tyrannie en Égypte, 753.

Ptolémée Philopator. Guerre entre lui et Antiochus au sujet de la Carélie, XII, 205 et 206. — Bataille de Raphie, 213. — La Syrie rentre sous sa domination, 215. — Sa vie, 244. — Ambassade des Romains vers lui, XIX, 200.

Ptolémée Soter. Dates indiquées pour la fin de son règne, V, 498; XII, 5. — Atteint d'une fièvre empoisonnée, il en guérit, 642. — Discorde entre lui et Antipater, 679. — Il remporte la victoire de Gaza, 717. — Paix avec

Antigone, Cassandre et Lysimaque, XII, 720. — Attaqué par Antigone et Démétrius Poliorcète, il déjoue leur tentative, 726. — Confédération resserrée entre lui, Cassandre et Séleucus, 729. — Bataille d'Ipsus, 730.

Ptolémée de Fiadonibus, IV, 326.

Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte. Il envoie des ambassadeurs féliciter les Romains d'avoir vaincu Pyrrhus, XVI, 556. — Reçoit une ambassade romaine, dont on admire le désintéressement, 556.

Publicani. Voyez *Chevaliers*.

Publications périodiques, I, 273.

Publicius Bibulus (Caius). Il accuse Marcellus, XIX, 234.

Publicus Malleolus. Il pille la Sardaigne, et est dévalisé par les Corses, XVII, 314.

Publienne (La tribu). Sa création, XV, 355.

Publius Philo (Q.). Sa dictature, XV, 445. — Son commandement prolongé sous le titre, pour la première fois donné, de proconsul, 467. — Son triomphe, 474. — Son excursion en Apulie, XVI, 58.

Publius Victor, XIII, 188.

Puffendorf, IV, 369.

Puissance paternelle. Voyez *Pères*.

Pulci (Les frères), VI, 370.

Pullarius (gardien des poulets sacrés à Rome), XVI, 210 et 211.

Pulleyn (Robert), XX, 183.

Purbach, VI, 371.

Purisme (Le). En quoi il consiste, VII, 667.

Putte (Van de), IV, 352.

Pyanepsion. Ce mois grec précédait-il ou suivait-il *mænactérion*? IV, 81. — Ses fêtes, 84.

Pydna (ville). Olympias, mère d'Alexandre, y est assiégée par Cassandre, XII, 712.

Pygmalion. Texte de Josèphe relatif à son avènement, V, 329.

Pylos (Ile de). Les Athéniens s'en emparent, et repoussent les Lacédémoniens qui voulaient la reprendre, X, 167. — Les Athéniens y mettent une garnison, 174.

Pyramides d'Égypte, XII, 411.

Pyraud de Laval, II, 444.

Pyrrénées (Les). Traversées par

Annibal, XII, 138, et XVIII, 101.

Pyrrhon, XX, 89. — Examen de sa philosophie par Crousaz, 330.

Pyrrhoniens (Les), XX, 87, 298 et suiv. — Leur école jointe à celle de l'idéalisme et du sensualisme, 401.

Pyrrhonisme (Le). Celui dont la critique doit se préserver, XIII, 7.

Pyrrhus, roi d'Épire. Appelé par les Tarentins à leur aide, XVI, 446. — Sa généalogie et son histoire depuis sa naissance jusqu'à son entrée en Italie, *ibid.* et suiv. — Anciens textes où

peut se puiser son histoire, 453. — Méprise de Lévésque, qui le fait combattre à la bataille d'Issus, *ibid.* —

Son entretien avec Cinéas avant de partir pour l'Italie, 455. — Il consulte l'oracle de Delphes, *ibid.* — Dénombrement des forces qu'il amène en

Italie, 462. — Son naufrage sur les côtes de Messapie et son entrée à Tarente,

ibid. et 463. — Traditions relatives à sa personne et à son caractère, *ibid.* — Réformes qu'il opère chez les

Tarentins, 467. — Pièges qu'il tend à l'orateur Aristarchus, 469. — Propose

son arbitrage entre les Tarentins et Lévinus, *ibid.* — Lévinus rejette sa

proposition et marche contre lui, 471. — Périls qu'il court dans la bataille,

472. — Sa victoire, 473. — Incident de cette bataille, *ibid.* et suiv. — Il se

dispose à prendre Capoue, 475. — Marche sur Rome, et rencontre à Préneste

le consul Coruncanus, 476. — Bat en retraite sur Tarente, *ibid.* —

Honorable accueil qu'il fait aux envoyés de Rome, 477. — Il rend sans

raçon les prisonniers romains, et envoie Cinéas à Rome, 478. — Son

entretien avec Fabricius pour le séduire, 479. — Il soumet Fabricius à

une nouvelle épreuve, 480. — Invite les députés de Rome à un repas

où il est question d'Épicure et de sa morale, *ibid.* et 481. — Permet aux

prisonniers romains de se rendre à Rome pour les Saturnales, 483. — Ses

propositions de paix rejetées, et continuation de la guerre, 496. — Secours

contre lui offerts à Rome par les Carthaginois, 499. — Ses intentions contre

la Sicile découvertes par le Carthaginois Magon, 501. — Il projette un

KII, 138, et XVIII, 101.
 I, XX, 89. — Examen de
 sibilité par Croussaz, 330.
 iens (Les), XX, 87, 298
 Leur école jointe à celle
 me et du sensualisme, 401.
 isme (Le). Celui dont la cri-
 se préserver, XIII, 7.
 i, roi d'Épire. Appelé par les
 à leur aide, XVI, 446. —
 ogie et son histoire depuis sa
 jusqu'à son entrée en Italie,
 suiv. — Anciens textes où
 aiser son histoire, 453. —
 e Lévesque, qui le fait com-
 a bataille d'Issus, *ibid.* —
 ction avec Cinéas avant de
 r l'Italie, 455. — Il consulte
 e Delphes, *ibid.* — Dénom-
 des forces qu'il amène en
 . — Son naufrage sur les côtes
 oie et son entrée à Tarente,
 463. — Traditions relatives à
 ne et à son caractère, *ibid.*
 mes qu'il opère chez les Tar-
 467. — Pièges qu'il tend à
 Aristarchus, 469. — Propose
 age entre les Tarentins et Lé-
ibid. — Lévinus rejette sa
 on et marche contre lui, 471.
 qu'il court dans la bataille,
 Sa victoire, 473. — Incident
 bataille, *ibid.* et suiv. — Il se
 prendre Capoue, 475. —
 ur Rome, et rencontre à Pré-
 consul Cornucanius, 476. —
 traite sur Tarente, *ibid.* —
 le accueil qu'il fait aux en-
 Rome, 477. — Il rend sans
 es prisonniers romains, et
 néas à Rome, 478. — Son
 avec Fabricius pour le sé-
 9. — Il soumet Fabricius à
 elle épreuve, 480. — In-
 députés de Rome à un repas
 question d'Épicure et de sa
ibid. et 481. — Permet aux
 ers romains de se rendre à
 les Saturnales, 483. — Ses
 ns de paix rejetées, et con-
 de la guerre, 496. — Secours
 offerts à Rome par les Car-
 499. — Ses intentions contre
 écouvertes par le Carthagi-
 on, 501. — Il projette un

pont de bateaux entre l'Épire et l'Italie,
 XVI, 502. — Recommence les hos-
 tilités avec les Romains, *ibid.* — Ba-
 taille d'Asculum, *ibid.* et suiv. —
 Son empoisonnement proposé à Fa-
 bricius, 509. — Avis qu'il reçoit des
 consuls de cette tentative d'empoison-
 nement, *ibid.* — Il envoie de nouveau
 Cinéas à Rome, 514. — Est appelé à
 revendiquer ses droits, 515. — Les
 Siciliens invoquent son aide contre
 les Carthaginois, XII, 736, et XVI,
 515. — Il ajourne ses projets contre la
 Macédoine et part pour la Sicile, *ibid.*
 — Son discours aux Tarentins, aux-
 quels il laisse une garnison et Milon
 pour gouverneur, *ibid.* — Ses victoires
 sur les Carthaginois et les Mamertins,
 518. — Il proclame ses fils rois d'Ita-
 lie, de Sicile et d'Épire, 519. —
 Projette une descente en Afrique, 527
 et 528. — Les contributions levées
 en vue de cette expédition lui aliènent
 les esprits des Siciliens, 528.
 — Il est rappelé par les vœux des
 peuples de l'Italie méridionale, par
 les Tarentins et leurs alliés, 530.
 — Les Siciliens se lassent de plus en

plus de son administration, XVI, 530
 et 531. — Il évacue la Sicile et revient
 en Italie, 532. — Périls que lui font
 courir la flotte carthaginoise et les
 Mamertins, 533. — Son combat sin-
 gulier avec un Mamertin, *ibid.* —
 Il dévaste Locres et pille le temple de
 Proserpine, *ibid.* — Ses vaisseaux
 chargés des trésors de la déesse sont
 assaillis par une tempête, 535. —
 Restitution des trésors et sacrifice
 d'expiation, *ibid.* — Nouvel enrôle-
 ment à Rome contre lui, 536. — Ba-
 taille de Bénévent, 537. — Pillage de
 son camp, 538. — Les Romains admi-
 rent les savantes dispositions de ce
 camp qu'ils imitent depuis, 539. —
 Il trompe les Tarentins, et s'en re-
 tourne en Épire, 544 et 545. — Ex-
 posé sommaire des aventures de ce
 prince jusqu'à sa mort, 546 et suiv. —
 Ambassade et négociation du carthagi-
 nois Magon pendant sa guerre contre
 les Romains, XVII, 16.

Pythagore, V, 398; XX, 46.

Pythéas, II, 312; VI, 458.

Pythius. Cruauté de Xerxès envers
 lui, IX, 329.

Q

Quadrigrarius (Claudius), XII, 45.

Quadrigati. Deniers romains ainsi
 appelés et leur valeur, XVIII, 303.

Quarto-décimans. Leurs hérésies,
 VI, 119.

Quasimodo, IV, 155.

Quatre règles d'Ératosthène. Séries
 chronologiques ainsi appelées, IV,
 256.

Questeurs romains. Origine et an-
 cieneté de la questure, XIV, 15, et
 XVI, 247 et 250. — Étymologie du
 mot *questor*, 248 et 256. — Leur
 nombre, 249, 253 et 255. — Comment
 on obtenait la questure et à quel âge,
 251 et 252. — Attributions des *ques-
 tores urbani*, 253 et 256. — Ces
 questeurs étaient surtout des officiers
 de finances, 257 et suiv. — Autres
 attributions de ces questeurs, 264 et
 suiv. — Titre de *questorius* et préro-
 gatives y attachées, 272. — Vicissi-

tudes qui ont réduit la questure ur-
 baine à un vain nom, XVI, 272. —
 Questure militaire et provinciale, 273.
 — Nombre des questeurs militaires, et
 mode de leur élection, 274. — Na-
 ture et importance des fonctions des
 questeurs militaires, 275 et suiv. —
 Comptes que les questeurs militaires
 avaient à rendre et fonctions judiciai-
 res qui leur étaient déléguées, 280.
 — Relation du questeur militaire avec
 le consul, le proconsul, 282. — Durée
 de la questure dans les provinces,
ibid. — Autres sortes de questeurs,
 255, 283 et suiv. — Fonctions des
questores paricidii, 283 et 284. —
 Questeurs ou plutôt triumvirs noctur-
 nes, 285. — *Questores candidati*, *ibid.*
 — *Questores palatii*, 286. — Comp-
 d'eil récapitulatif sur la questure et
 ses accroissements, 288.

Quinault, VI, 451.

Quindécenvirs (Les) à Rome. Leur collège, XIII, 429.

Quinquatries (La fête des) à Rome, XIII, 465 et 472.

Quinte-Curce, VI, 117. — Renseignements qu'il donne sur le caractère et sur la géographie des Scythes, IX, 81. — Notice sur sa vie et ses ouvrages, XIX, 528 et suiv.

Quintilien, VI, 112. — Son opinion sur la question de savoir si les orateurs ont été les inventeurs des digressions, VII, 548. — Son opinion sur Thucydide, X, 37. — Son jugement sur Xénophon, XI, 42; XII, 63. — Son opinion sur Tite-Live, XIII, 122.

Quintille, VI, 122.

Quintius (D.). Chargé de ravitailler la citadelle de Tarente, XIX, 165. — Il attaque la flotte carthaginoise qui bloque le port de Tarente, 166. — Sa flotte est coulée bas ou dispersée, et lui-même périt dans les flots, 167.

Quintius (Titus). Chef d'une cohorte révoltée, XV, 407. — Il se re-

met lui et les siens au pouvoir de dictateur, XV, 411. — Amnistie qu'il obtient, *ibid.* — Traditions relatives à cette sédition, 412.

Quintus Barbatus Capitolinus. Élu consul, XIV, 190. — Ses victoires sur les Éques, 194. — Vainqueur des Éques, des Sabins et des Volques, 199. — Il repousse les Éques qui avaient investi les murs de Rome, 202. — Dégage le consul Furius, assiégé par les Éques et les Volques, 213. — Son magnifique discours au peuple, 346 et suiv. — Il remporte une victoire sur les Volques, 352.

Quintius Cincinnatus. Voyez *Cincinnatus*.

Quirinal (Le mont). Les Fabius y font un sacrifice, XV, 76.

Quirinales (Les) ou Fêtes des Fous, XIII, 461.

Quirini, VI, 381.

Quirinus. Dédicace de son temple, XVI, 219.

R

R (La consonne). Remplacée par *rs*, XIV, 338.

Raban-Maure, VI, 190.

Rabelais, VI, 397; XX, 226.

Ravine, VI, 451. — Ses derniers ouvrages, 464. — Extrait qu'il a fait du traité de Lucien sur l'Art d'écrire l'histoire, VII, 39.

Ragon. Son tableau chronologique, IV, 418.

Raison (La). Son nom distingue une des facultés de notre intelligence, VII, 3. — Elle prescrit les méthodes d'observation, 4.

Raison (désesse de la raison, *Mens*), XVIII, 210.

Raleigh, II, 441.

Ramond. Ses voyages, II, 483.

Ramus, VI, 422; XX, 229 et 247.

Raoul de Diceto, IV, 322.

Raoul de Presles, VI, 318.

Raphaël, VI, 394.

Raphia (ville). Bataille qui s'y livre entre l'armée d'Antiochus et celle de Ptolémée, XII, 213.

Rapin (Le P.). Ses réflexions sur l'art des historiens, VII, 109. — Son opinion sur les historiens de l'antiquité et sur Hérodote, 113. — Il dit que Tacite a enfreint la règle qui défend à l'historien toute apparence d'animosité, 182. — Son opinion sur la question de savoir si les pensées morales ou politiques doivent devenir assez fréquentes pour interrompre le cours des récits, 367. — Ses observations sur l'ouvrage de Thucydide, X, 46. — Son jugement sur Xénophon, XI, 49. — Son jugement sur Polybe, XII, 70. — Son jugement sur Diodore de Sicile, 372. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 65. — Son jugement sur Tite-Live, 170; XX, 302.

Rapports. Voyez *Relations originales*.

Ratramne, VI, 190.

Radin (Jean), VI, 378.

Ravenne (L'anonyme de). Compositeur ignorant, II, 375.

siens au pouvoir du
411. — Amnistie qu'il
— Traditions relatives
on, 412.
Barbatus Capitolinus.
XIV, 190. — Ses vic-
s Èques, 194. — Vain-
ques, des Sabins et des
9. — Il repousse les Èques
investi les murs de Rome,
gage le consul Furius, as-
Èques et les Volsques,
a magnifique discours au
6 et suiv. — Il remporte
sur les Volsques, 352.
Cincinnatus. Voyez Cin-

(Le mont). Les Fabius y
rifices, XV, 76.
es (Les) ou Fêtes des Fous,

VI, 381.
s. Dédicace de son temple,

(Le P.). Ses réflexions sur
historiens, VII, 109. — Son
sur les historiens de l'anti-
sur Hérodote, 113. — Il dit
e a enfreint la règle qui dé-
storien toute apparence d'a-
182. — Son opinion sur la
de savoir si les pensées mo-
olitiques doivent devenir as-
entes pour interrompre le
écits, 367. — Ses obser-
Pouvrage de Thucydide,
— Son jugement sur Xéno-
, 49. — Son jugement sur
II, 70. — Son jugement sur
de Sicile, 372. — Son juge-
Denys d'Halicarnasse, XIII,
un jugement sur Tite-Live,
302.

ts. Voyez *Relations origi-*
ne, VI, 190.

(Jean), VI, 378.
e (L'anonyme de). Comp-
brant, II, 375.

Ravy (Jean), VI, 329.
Rajnal, VI, 500.
Razi. Voyez *Rhasis*.
Réalistes (Les), VI, 264. — Leurs
disputes avec les nominaux, XX,
177 et 184. — Gravité de la question
qui s'agitait entre eux et les nomi-
naux, 178.

Réaumur, VI, 486.
Recensements périodiques à Rome,
XIV, 177. — Résultat et évaluations
des recensements de Servius Tullius
et des recensements suivants, 178.
— Sacrifices expiatoires qui termi-
naient l'opération du cens, 179. —
Modes de procéder à ces opérations,
ibid. — Examen et résultat d'un re-
censement, 202. — Celui des person-
nes et des biens, 369. — Institution
des censeurs pour y procéder, 370. —
Celui qu'ordonna Servius Tullius,
XV, 176. — Série chronologique de
recensements, 215. — Résultats du
trente et nième, XVI, 422. — On
en fait un qui constate une di-
minution énorme dans la population,
XVII, 228. — Résultat de celui de
l'an 220 avant J. C., XVIII, 21.

Recettes publiques chez les peu-
ples anciens, IX, 563. Voyez aussi
Revenus publiques.

Recherches (Les). Méthode néces-
saire, VII, 325.

Recueils historiques, I, 342. —
Ne pas les confondre avec les sources,
343. — Quels sont ceux du premier
ordre, 344. — Relatifs à la Grèce,
à Rome, à la France et à divers pays,
ibid. et suiv. — Comment on doit les
examiner, 354. — Valeur qu'ils peu-
vent avoir, 381. — Quels sont ceux
du second ordre, 383. — Leur utilité,
384. — Leur valeur, 390. — Indica-
tion de quelques-uns de ces recueils,
391 et suiv.

Redi, VI, 453.
Rediculus (Le dieu). Temple que
lui vouèrent les Romains, XIX, 117.
— Double étymologie de ce mot, *ibid.*

Réflexions (Les), VII, 361. — Elles
doivent jamais être prolixes ni com-
munes, 365. — Deviennent pres-
que vulgaires lorsqu'elles se multi-
plient, 370. — Il faut éviter l'affecta-
tion, le raffinement et l'emphase dans

les réflexions, VII, 377. — Elles doi-
vent être d'une clarté parfaite, 380. —
Doivent naître immédiatement des
faits, 384. — Ne doivent point être
servilement empruntées des auteurs
anciens, 387. — Doivent être essen-
tiellement vraies, 388. — Ne doivent
point être exagérées, 395. — Place
qu'elles doivent occuper, 623.

Régifuge (La fête du), XIII, 462.

Régillus (Le flamme). Fabius s'op-
pose à ce qu'il soit nommé consul,
XVII, 447 et suiv.

Régionon, IV, 318; VI, 207.

Régiomontanus. Sea éphémérides,
IV, 5. — Projet de réforme de caleu-
drier ajourné après sa mort, 334.

Registres historiques. Tenus par
des particuliers, VII, 187.

Registes publics, I, 89. — Étran-
ge hypothèse de plusieurs érudits re-
lativement aux registres publics des
anciens, IV, 268. — Chez les Ro-
mains, XIII, 40.

Regnard. Ses voyages, II, 487.

Regnard, VI, 464 et 474.

Régner, VI, 424.

Réguliers (Les). Solaires, III, 340.

— Lunaires, 342.

Régulus (Atilius). Son camp sur-
pris par les Samnites, XVI, 202. —
Vaincu près de Lucérie, 203. —
Autre échec qu'il éprouve avec les
Samnites, et qu'il répare bientôt par
une victoire, 204. — Il surprend les
Samnites, qui venaient de dévaster In-
teramna, et les taille en pièces, 205.
— Demande le triomphe, et on le lui
refuse, *ibid.*

Régulus (Caius Atilius). Il part pour
réprimer la révolte en Sardaigne,
XVII, 379. — Rencontre par les
Gaulois en revenant de Sardaigne,
il périt à la bataille de Télamon, 383.

Régulus (Marcus Atilius). Son
passage en Afrique, ses succès et ses
revers, XII, 97 et 98. — Fictions
relatives à sa mort, 738; XVII, 83.
— Vainqueur des Carthaginois près
d'Héraclée, 86. — Il descend en Afri-
que, et s'empare de Clypéa, 88. —
Combat livré par son armée au ser-
pent du fleuve Bagrada, 90 et suiv.
— Conditions de paix qu'il propose
repoussées par le sénat carthaginois,

XVII, 93 et suiv. — Maintenu comme proconsul à la tête de l'armée romaine, 95. — S'il a demandé à être dispensé de ce proconsulat pour ses affaires privées, 96. — Son mépris pour le mercenaire Xanthippe, 102. — Disposition stratégique de son armée, 103 et suiv. — Vaincu et fait prisonnier, 104. — Outrages dont il est accablé par les Carthaginois, 106. — Fin de son histoire, sa mission à Rome, son retour à Carthage et sa mort héroïque, 124 et suiv. — Représailles exercées par ses fils sur les prisonniers carthaginois, 129. — Jugement sur sa conduite et sa mission, 131.

Régulus (Atilius). Sa censure, XVIII, 459.

Reid (Thomas), XX, 337.

Reiske. Ses remarques sur la machine Apéga, XII, 241. — Sou édition des œuvres complètes de Denys d'Halicarnasse, XIII, 77 et suiv.

Reisser, IV, 404.

Relations antiques, II, 102 et 108.

Relations civiles. — Lois et gouvernement du pays, II, 116. — Devoirs sous le despotisme pur, *ibid.* — Devoirs sous le despotisme mitigé, 117. — Devoirs sous une constitution libérale, 119. — Amour de la patrie, 121. — Quelle est la véritable gloire? 122. — L'intérêt personnel est-il le principe de toutes les lois morales? 125.

Relations commerciales, II, 102 et 113.

Relations domestiques, II, 102, 105 et suiv.

Relations extérieures, II, 226.

Relations originales. Divisibles en six ordres, I, 64 : savoir, 1° Procès-verbaux, actes, récépissés officiels, 251; 2° Mémoires privés, rédigés jour par jour, 257; 3° Gazettes publiques, 262; 4° Mémoires d'un auteur sur sa vie, 276; 5° Historiens qui racontent ce qui s'est passé de leur temps, 285; 6° Relations tardives composées de cinquante à cent cinquante ans après les événements, 299. — S'assurer de leur authenticité, 301. — Quand leur témoignage doit-il être rejeté? 304 et suiv. — Exigeant certaines qualités, 315. —

Moyens de les vérifier, I, 317. — Garantie de leurs vérités, 320. — Pouvant être suspectes, 321 et suiv. — Écrites en présence des faits, VII, 185 et suiv. — Composées à l'époque même, 318.

Relations satiriques, I, 327.

Religion (La). Dogmes et sentiments religieux, II, 74. — Rapports de l'homme avec Dieu, 132. — Caractère des idées religieuses chez les anciens, VI, 107.

Religion (La) à Rome. Établissement du sacerdoce, XIII, 273. — Le sacerdoce se confondait avec la royauté, 413. — Exposé des institutions religieuses, *ibid.* — Les premières divinités des Romains n'ont été que celles des Celtes, *ibid.* — Ordre de divinités reconnues, 415. — Revue et attribution des douze grands dieux, 416. — Établissement du culte, 417 et 422. — Divinités intermédiaires, 417. — Divinités inférieures, 418 et 420. — Autres divinités, 421. — Causes qui ont multiplié les dieux, 423. — État et nomenclature des sacerdoxes, 424. — Le roi des sacrifices et le grand pontife, *ibid.* — Augures et aruspices, 426 et suiv. — Collège des quindécemvirs, 429. — Les frères Arvales, 430. — Prêtres d'Auguste ou *Sodales Augustales*, 431. — Les flamines, 432. — Les prêtres saliens, les lupercques, les vestales, 433. — Notions relatives au matériel du culte et à ses revenus, 435. — Dédicace des temples, 436. — Victimes qu'on immolait aux différentes divinités, *ibid.* — Rites et superstitions des sacrifices, 437. — Autres détails et exemples de la liturgie des Romains, 438 et 522. Voyez aussi *Fêtes des Romains*.

Remphis. Son règne en Égypte, XII, 411.

Rémus. Son enfance, XIII, 263 et suiv. — Il aide son aïeul Numitor à détrôner Amulius, 264. — Territoire qui lui est cédé pour y fonder une ville, 265. — Débats entre lui et Romulus au sujet de l'emplacement de cette ville, *ibid.* — Tué par Romulus, 266.

Renaudot, IV, 392.

Rennell (Le major). Ses cartes

géographiques, I, 317. —
 s vérifier, I, 317. —
 s vérités, 300. —
 suspects, 321 et suiv.
 présence des faits, VII.
 Composées à l'époque
 satiriques, I, 327.
 a). Dogmes et sentiments
 a), 74. — Rappports de
 Dieu, 132. — Carac-
 religieuses chez les an-
 27.
 La) à Rome. Établis-
 sacerdoce, XIII, 273.
 ce se confondait avec la
 3. — Exposé des institu-
 uses, *ibid.* — Les pre-
 nités des Romains n'ont
 des Celtes, *ibid.* — Ordre
 reconnues, 415. — Revue
 on des douze grands dieux,
 blissement du culte, 417 et
 blissement intermédiaires, 417.
 is inférieures, 418 et 420. —
 nités, 421. — Causes qui
 alié les dieux, 423. — État
 ture des sacerdoce, 421.
 i des sacrifices et le grand
ibid. — Augures et aruspice
 et suiv. — Collège des quin-
 s, 429. — Les frères Arvales,
 rêtres d'Auguste ou *Sodales*,
 s, 431. — Les flamines,
 Les prêtres saliens, les lu-
 les vestales, 433. — No-
 tives au matériel du culte et
 us, 435. — Dédicace des
 436. — Victimes qu'on im-
 x différentes divinités, *ibid.*
 et superstitions des sacrifices,
 Autres détails et exemples
 gie des Romains, 438 et 522.
 ssi *Fêtes des Romains*.
 is. Son règne en Egypte,
 . Son enfance, XIII, 263 et
 Il aide son aïeul Numitor à
 Amulius, 264. — Territoire
 st cédé pour y fonder une
 5. — Débats entre lui et Ro-
 sujet de l'emplacement de
 e, *ibid.* — Tué par Romulus,
 dot, IV, 392.
 ll (Le major). Ses caracté-

géographiques, II, 474. — Il éclaircit
 la géographie d'Hérodote, VIII, 94. —
 Son opinion sur la géographie d'Hé-
 rodote, IX, 66. — Dates, suivant lui,
 des principaux faits de l'Anabase de
 Xénophon, XI, 425.
Renommée (La). Ses portraits par
 Virgile et Ovide, VII, 329.
Représentants (Les), II, 274.
Représentation nationale. Voyez
Gouvernements politiques et Systèmes
politiques.
Reprus, IV, 155.
République (La). A-t-elle besoin
 de l'institution de la dictature? XIV,
 59 et suiv.
République d'Athènes (La), ou-
 vrage de Xénophon. C'est une critique
 amère du gouvernement athénien,
 XI, 134, 162 et suiv.
Repus, IV, 155.
Retz (Le cardinal de), VI, 451;
 VII, 351.
Reuchlin, XX, 238.
Revenus publics, II, 158. — Ri-
 chesse nationale, 160. — La paix
 nécessaire à leur garantie, XI, 187.
Revenus de l'Attique, ouvrage de
 Xénophon, XI, 173 et suiv.
Revenus publics de l'Attique, XI,
 216 et suiv. — Magistrats qui y sont
 préposés, 219. — Tous les impôts régu-
 liers s'affirmaient, *ibid.* — Adjudica-
 tions des fermes d'impôts et des do-
 maines publics, *ibid.* — Trésorier gé-
 néral ou ministre des finances, 220.
 — Ceux dont la république d'A-
 thènes pouvait annuellement dispo-
 ser, 222. — Produits des domaines
 et des mines, *ibid.* — Produits des
 impôts directs et de la taxe des
 métèques, 223. — Produits des tri-
 buts payés par les alliés, 224. —
 Produits des liturgies et prestations :
 savoir, la chorégie, l'hestiasis, la
 triérarchie, 225. — Produit de l'im-
 pôt foncier, 227. — Produits des
 impôts indirects, 228. — Produits
 des amendes, des prytaniques, des
 frais de justice, etc., 229. — Récapitu-
 lation des produits de divers im-
 pôts, *ibid.*
Révolutions (Les). Pourquoi si peu
 ont tourné au profit de la société,
 X, 18.

Rhannenses. Voyez *Chevaïers*.
Rhampsinite. Son règne en Egypte,
 VIII, 363.
Rhasis ou *Rhazès* ou *Razi*, VI,
 205, XX, 175.
Rhéc, fille d'Uranus, XII, 444,
 452 et suiv.
Rhéc ou *Ilie*. Elle accouche de deux
 jumeaux, XIII, 263.
Rhéc ou *Ilie* (Enfants de). Ils sont
 allaités par une louve, XIII, 263. —
 Trouvés et élevés par Faustulus,
ibid. — Ils aident Numitor à détrôner
 Amulius, 264. — Autres traditions
 sur leur enfance et leur éducation,
 265.
Rhégium. Les Phocéens s'y reti-
 rent, VIII, 272. — Secours que les
 Romains y envoient, XVI, 465. —
 Cette ville et ses révolutions physi-
 ques, *ibid.* — Gardée par la légion
 campanienne, qui s'en empare à
 l'exemple des Mamerains, 484 et
 suiv. — Châtiment terrible qu'y reçoit
 cette légion campanienne, 563. — Les
 consuls romains y envoient avec une
 flotte le tribun légionnaire Claudius,
 XVII, 20. — Ce Claudius y revient,
 22. — Stratagème du consul Appius
 pour se transporter de là à Messine,
 25. — Tentative d'Hannon sur cette
 ville, XVIII, 437.
Rhétieurs (Les). Au quatorzième
 siècle, VI, 317. — Ils se sont abusés
 lorsqu'ils ont imaginé les trois styles,
 VII, 295. — Leur gain dans l'At-
 tique, XI, 215.
Rhétorique (La). Traités y relatifs,
 VII, 269. — Ce n'est pas dans ces
 traités que l'on peut étudier la ma-
 nière d'écrire l'histoire, 274.
Rhianus (Le poète), XII, 13.
Rhinton de Syracuse, V, 462.
Rhium (ville). Congrès hellénique
 où vainement on incline à la paix entre
 Philippe, roi de Macédoine, et les Ro-
 mains, XIX, 242.
Rhizophages (Les), XII, 436.
Rhodé (ville). Bâtie par les Rho-
 diens, XVII, 430.
Rhodes (Le colosse de). Renversé
 par un tremblement de terre, XII,
 216.
Rhodes (Ile de), XII, 482.
Rhodes (Ville de). Assiégée par

- Démétrius Poliorcète, XII, 727.
- Rhodiens** (Les). Leur guerre contre les Byzantins, XII, 191. — Ils sont vainqueurs, 192. — Leur conduite héroïque au siège de leur capitale par Démétrius Poliorcète, 727. — Ils donnent au Rhône (*Rhodanus*) leur nom, et bâtissent Rhodé, XVII, 430. — Leurs ambassadeurs engagent Philippe à terminer la guerre contre les Romains, XIX, 239.
- Rhodiginus** (Cælius). Voyez *Cælius*.
- Rhætium** (ville). Prise par les exilés de Mitylène et d'autres Lesbien, X, 178.
- Rhône** (Le). Il reçoit son nom des Rhodiens, XVII, 430. — Passé par Annibal, XII, 142, et XVIII, 107. — Moyens employés pour faire passer ce fleuve aux éléphants, 109.
- Rhozanc**, femme d'Alexandre. Lutte entre elle, Eurydice et Olympias, XII, 710. — Assassinée ainsi que son fils, 720.
- Riccioli**, jésuite (Le père). Il s'efforce de réfuter Copernic, II, 439. — Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, III, 459; IV, 354. — Son opinion sur les temps antédiluviens, V, 50; VI, 453.
- Richard**, empereur d'Allemagne, VI, 279.
- Richard**. Ses voyages, II, 485.
- Richard Chandler**. Voyez *Chandler*.
- Richard**, fils de Cromwell, VI, 455.
- Richard II**, roi d'Angleterre, VI, 337.
- Richard III**, roi d'Angleterre, VI, 373.
- Richardson**, VI, 491.
- Richelieu**. Sa toute-puissance, VI, 444.
- Richer** (Adrien), IV, 389.
- Rig wd**, VI, 292.
- Riquier** (Giraud), VI, 300.
- Rivard**, IV, 383.
- Rivet** (D.). Son opinion sur l'état de la chronologie chez les Occidentaux du douzième siècle, IV, 321.
- Robert**, fils de Hugues-Capet, VI, 220.
- Robert**, roi de France, VI, 234.
- Robert de Courtenai**, VI, 272.
- Robert Estienne**. Voyez *Estienne*.
- Robert Garnier**. Voyez *Garnier*.
- Robert du Mont**, IV, 323.
- Robertson**, VI, 500. — Sa description de l'abdication de Charles-Quint, VII, 508. — Sa description de l'entrée de Christophe Colomb à Barcelone, 311.
- Robigales** (Les fêtes), XIII, 407.
- Robortel d'Udine** (François), IV, 331. — Sa dissertation sur la fin et l'objet de l'histoire, VII, 49. — Ses notes sur Tite-Live, XIII, 256.
- Rocher-Blanc** (Le). Annibal y arrive, XII, 144, et XVIII, 131.
- Rochester**, VI, 452.
- Rochon**, voyageur, II, 501.
- Rodolphe de Habsbourg**, VI, 279.
- Rodolphe**, roi d'Italie, VI, 213.
- Rodon** (Le calviniste). Ses idées sur le libre arbitre, XX, 296.
- Roffin**, IV, 333.
- Roffiniac** (Christophe de), IV, 330.
- Roi** (Le). Distinction de ce terme avec celui de monarque, XV, 105.
- Rois** (Les livres des). Difficulté de les accorder avec ceux des Paralipomènes, V, 336.
- Rois** (Les). Frais des réceptions qu'on leur faisait à Rome, XVI, 271.
- Rois Lagides**. Voyez *Lagides*.
- Rolewinck** (Werner). Voyez *Werner*.
- Rollin**. Sa chronologie égyptienne, V, 127; VI, 486; VIII, 458. — Ses notions sur l'art historique, VII, 117. — Son opinion sur Cyrus, VIII, 305. — Passage de son *Histoire ancienne* relatif au supplice de trois mille Babyloniens ordonné par Darius, IX, 37. — Son opinion sur Polybe et son ouvrage, XII, 75. — Ses remarques sur la machine Apéga, 241. — Son opinion sur Diodore de Sicile, 380. — Il amplifie la fable d'Aristomène et Cléonnis, 510. — Son opinion sur le caractère d'Alexandre, 657. — Méthode qu'il a suivie dans la discussion des annales romaines, XIII, 3. — Son jugement sur Tite-Live, 172. — Son opinion sur les effets du jour d'Annibal et de son armée à Capoue, XVIII, 365.

Courtenai, VI, 272.
Estienne. Voyez *Estienne*.
Garnier. Voyez *Garnier*.
du Mont, IV, 323.
de, VI, 500. — Sa description de l'abbatiation de Charles, 508. — Sa description de Christophe Colomb à 511.
des (Les fêtes), XIII, 407.
d'Udine (François), IV, dissertation sur la fin et l'histoire, VII, 49. — Ses *Tite-Live*, XIII, 156.
Blanc (Le). *Annibal* y a, 144, et XVIII, 131.
ter, VI, 452.
de, voyageur, II, 501.
de Habsbourg, VI, 279.
de, roi d'Italie, VI, 213.
de (Le calviniste). Ses idées libre arbitre, XX, 296.
de, IV, 333.
de (Christophe de), I, 17.
 Le). Distinction de ce terme d'uni de monarque, XV, 105.
 (Les livres des). Difficulté d'ordonner avec ceux des *Paralipomènes*, 336.
 (Les). Frais des réceptions pour faisait à Rome, XVI, 271.
Lagides. Voyez *Lagides*.
Wernick (Werner). Voyez *Wernick*.
de. Sa chronologie égyptienne, VI, 486; VIII, 458. — Ses idées sur l'art historique, VII, 117. — Son opinion sur Cyrus, VIII, 305. — Sa description de son *Histoire ancienne* au supplice de trois mille Babeliens ordonné par Darius. IX. — Son opinion sur Polybe et son *de*, XII, 75. — Ses remarques sur machine Apéga, 241. — Son opinion sur Diodore de Sicile, 380. — Son amplification de la fable d'Aristomène, 510. — Son opinion sur caractère d'Alexandre, 657. — Son opinion de qu'il a suivie dans la description des annales romaines, XIII, 333. — Son jugement sur Tite-Live, 173. — Son opinion sur les effets du siège d'Annibal et de son armée à 280, XVIII, 365.

Romain le Jeune, VI, 203.
Romain III, VI, 238.
Romain Diogène, VI, 239.
Romain (Jules), VI, 394.
Romain Lécapène. Voyez *Lécapène*.
Romains (Les). Leurs différentes espèces de jours, III, 46. — Double sens qu'ils donnaient au mot *ferie*, 47. — Autres dénominations usitées chez eux, *ibid.* — Introduction des gnomons dans leur ville, 55. — Ils n'ont pas employé la semaine, 69. — Leurs numéros, 88. — Division de leurs mois en calendes, nones et ides, 91. — Ils n'ont eu d'abord que dix mois, 165. — Le nombre de leurs mois fut ensuite porté à douze, 166. — Intercalation du mois mércédonius dans leur calendrier, 167. — Jules César, aidé de Sosigène, réforme leur calendrier, 169. — Explication des noms donnés à leurs mois, 172. — Changements de quelques-uns de ces noms, 175. — Bizarrerie de cette nomenclature, 176. — Avaient-ils des cycles proprement dits? 324. — La célébration de leurs jeux séculaires peut-elle déterminer leurs siècles? 330. — Signification qu'ils attribuaient au mot *fastes*, IV, 6. — Diverses publications des *fastes* entreprises chez eux, 8. — Leurs divinités et leurs prêtres, 100. — Leurs fêtes, 115 et suiv. — Distinction des fêtes fixes, des fêtes mobiles et des fêtes extraordinaires, 133. — Multiplicité de leurs fêtes, 137. — Ces fêtes ont altéré le système général du calendrier des Égyptiens, 138. — Leur chronologie antérieure, au deuxième et au premier siècle avant J. C., V, 518 et suiv. — Leur littérature au premier siècle avant J. C., VI, 96 et suiv. — La cause de la liberté donnée à leurs annales au haut degré d'intérêt, XII, 38. — Considérations générales sur leur gouvernement et leurs lois, 223. — De la distribution des pouvoirs dans leur gouvernement, 225. — De leur régime militaire et des levées d'hommes, *ibid.* — Leurs institutions comparées à d'autres systèmes politiques, 223 et 226. — Ils transportent dans leur ville les richesses et le luxe des peuples vaincus, 231. — Comparai-

son de leur système militaire avec celui des Macédoniens, XII, 253. — État de leur gouvernement d'après Polybe, 295. — Tableau de leurs guerres et de leurs conquêtes pendant le second siècle avant J. C., 311. — Progrès des lettres et des arts, 313. — Diodore a fort négligé leurs annales, 523. — Leur politique à l'égard de leurs ennemis, 750. — L'histoire des Romains ne se trouve avec ensemble et détail ni dans Polybe ni dans Diodore, 799. — Leur éloge par Bossuet, XIII, 24 et suiv. — Leur liberté, 26. — Leur ardeur guerrière, 27. — Leurs révolutions intérieures, 29. — Talent de leurs historiens, et surtout de Tite-Live, 31 et suiv. — La connaissance de leurs institutions civiles et religieuses sera exposée au fur et à mesure de leur développement, 34. — Revue de leurs historiens, 42 et suiv. — Leur origine d'après Tite-Live et Salluste, 200. — Au milieu d'une fête, ils suivent les femmes étrangères, 274 et suiv. — Leur distribution par profession, 311. — Origine toscane de plusieurs de leurs institutions, 344. — Les premiers essais de leur civilisation datent du règne de Tarquin l'Ancien, 353. — Divisés par Servius Tullius en quatre-vingt-treize centuries ou six classes, 359 et suiv., et XIV, 155 et suiv. — Leur territoire partagé en dix-sept régions ou tribus, XIII, 372. — Recensement général ordonné par Servius Tullius, *ibid.* — Comment ils acquerraient les esclaves, 373. — Révolution qui s'opère chez eux, 394 et suiv. — A qui profita le plus cette révolution, de l'aristocratie ou des plébéiens, 401. — Observations de Machiavel sur la conduite des conjurés, 402. — Quand ont-ils acquis l'idée des saisons? 495. — La multiplicité de leurs fêtes nuisait au commerce et à l'industrie, 498. — Étrange confusion de leur calendrier, 499. — Haute idée qu'ils avaient de leur nom et de leur cité, XIV, 142. — Définition de leur formule *Senatus populusque romanus*, 143. — Difficulté de connaître parfaitement leur classification politique, 157. — Vices essentiels de leurs

institutions politiques, XIV, 159. — Sommaire des quarante-cinq premières années de leur république, 204. — Leurs révolutions intérieures offrent autant d'instruction que d'intérêt, 206. — Effets heureux que Machiavel attribue aux querelles du Forum, 207. — Causes auxquelles sont assignées les guerres qu'ils ont avec leurs voisins, 211. — Monuments de leur langue, 331 et suiv. — Leurs magistratures intérieures et supérieures ou cirurales, XV, 102. — Réflexions sur leur caractère, 174 et suiv. — Superstition grossière qui caractérisait leurs mœurs à l'époque de Camille, 247. — Rapports entre leurs magistratures suprêmes et les ministères des États modernes, XVI, 289. — Défaut d'organisation de la puissance exécutive chez eux, 290. — Données sur lesquelles on a pu se former une idée vraie de leurs mœurs et de leur gouvernement, 407 et 408. — Honorables caractères qui distinguaient les citoyens, 410. — Institutions tutélaires qu'avait suggérées l'amour de la liberté, *ibid.* — En quoi consistaient leurs manœuvres dans les combats sur mer, XVII, 57 et suiv. — Revue des succès qu'ils ont obtenus de l'an 290 à l'an 255 avant J. C., 97 et suiv. — Observations de Montesquieu sur leur état politique durant le troisième siècle avant J. C., XVIII, 27 et suiv. — Vicissitudes à observer dans leurs institutions religieuses et politiques, XIX, 4. — Leurs philosophes, XX, 92 et suiv. — Voyez aussi *Calendrier des Romains; Jeux séculaires à Rome; Religion à Rome; Royauté à Rome.*

Roman (Jérôme), IV, 333.

Romanciers (Les). Quels sont les auteurs qu'il faut compter parmi eux, I, 336. — Au treizième siècle, VI, 299. — Au quatorzième siècle, 317. — Ce qu'on peut emprunter aux bons romanciers, VII, 343.

Romans (Les). Leurs succès au quatorzième siècle, VI, 323.

Romantisme (Le). Ses inconvénients en histoire, XIX, 6 et 13. — Époque où son influence a été le plus sensible, 15. — Quel bien espérer de cette in-

novation littéraire, XX, 19. — Sa qualification, 23 et 24. — Dans ses rapports avec l'histoire, 25 et suiv. — Triple effet de son influence sur les compositions historiques, 28 et suiv. — Nécessité de résister à ce système, 31 et 32.

Rome. Titres historiques conservés dans ses archives, I, 225. — Ses gazettes publiques ou feuilles périodiques, 263. — Recueils historiques relatifs à cette ville, 344 et suiv. — Age historique de 776 à 484 avant J. C., V, 408 et suiv. — Age historique de 484 à 323 avant J. C., 438 et suiv. — Au huitième siècle avant J. C., VI, 24. — Au septième siècle avant J. C., 26. — Annales de l'an 600 à l'an 323 avant J. C., 41 et suiv. — Ses annales au cinquième siècle avant J. C., 49. — Au quatrième siècle avant J. C., 58. — Au troisième siècle avant J. C., 81. — Au deuxième siècle avant J. C., 84. — Au premier siècle avant J. C., 93 et suiv. — Avant les guerres de Pyrrhus et de Carthage, XIII, 23. — Fondée par Romulus, 266. — Discussion sur l'année de cette fondation, *ibid.* — Quels furent ses premiers habitants, 268. — Romulus en est proclamé roi, 269. — Réflexions de Cicéron sur la position de cette ville, 297. — Son enceinte étendue et fixée par Servius Tullius, 322. — Partagée en quatre quartiers, *ibid.* — Division des temps et des faits antérieurs au sac de cette ville par les Gaulois, XV, 95. — Voyez aussi *Empire romain; Ère de la fondation de Rome.*

Rome (Cour de). Voyez *Papes*.

Romer, IV, 318.

Romilius (Le consul). Condamné à une amende, XIV, 243.

Romulus. Traditions sur ses prédécesseurs, V, 408; XII, 502; XIII, 262. — Son enfance, 263 et suiv. — Il aide son aïeul Numitor à détrôner Amulius, 264. — Territoire qui lui est cédé pour y fonder une ville, 265. — Débats entre lui et Rémus au sujet de l'emplacement de cette ville, *ibid.* — Il tue Rémus, 266. — Fonde Rome, *ibid.* — Est proclamé roi de Rome, 269. — Ses diverses institu-

éraire, XX, 19. — Sa qua-
3 et 24. — Dans ses rap-
l'histoire, 25 et suiv. —
de son influence sur les
his historiques, 28 et suiv.
é de résister à ce système,

itres historiques conservés
chives, I, 225. — Ses gazet-
on feuilles périodiques,
ueils historiques relatifs à
344 et suiv. — Age his-
776 à 484 avant J. C., V,
. — Age historique de 484
t J. C., 438 et suiv. — Au
siècle avant J. C., VI, 21.
ntième siècle avant J. C.,
nales de l'an 600 à l'an 321
, 41 et suiv. — Ses anna-
quième siècle avant J. C.,
u quatrième siècle avant
— Au troisième siècle avant
— Au deuxième siècle
, 84. — Au premier siècle
, 93 et suiv. — Avant les
e Pyrrhus et de Carthage,
— Fondée par Romulus,
iscussion sur l'année de cette
, *ibid.* — Quels furent ses
habitants, 268. — Romulus
oclamé roi, 269. — Ré-
e Cicéron sur la position de
, 297. — Son enceinte éten-
ée en quatre quartiers, *ibid.*
n des temps et des faits anti-
sac de cette ville par les
XV, 95. — Voyez aussi
omain; *Ère de la fondation*

Cour de). Voyez *Papes*.
IV, 318.
us (Le consul). Condamné
ende, XIV, 243.
s. Traditions sur ses pré-
s, V, 408; XII, 502; XIII,
on enfance, 263 et suiv. —
on aieul Numitor à détrou-
264. — Territoire qui lui
our y fonder une ville, 265.
s entre lui et Rémus au su-
placement de cette ville,
tue Rémus, 266. — Fonde-
id. — Est proclamé roi de
69. — Ses diverses insti-
tutions, XIII, 271. — Il constitue la so-
cété romaine, *ibid.* — Distribue les pou-
voirs publics, 272. — Fait enlever au
milieu d'une fête des femmes étrangè-
res, 274 et suiv. — Ses victoires sur les
Cérimates, 275 et suiv. — Il règne
avec Tatius, 278 et suiv. — Sa dis-
parition ou plutôt son assassinat et son
apothéose, 280 et suiv. — Son his-
toire abrégée d'après Tite-Live, *ibid.*
— Son histoire d'après Plutarque,
ibid. et suiv. — Son histoire d'après
Velléius Paterculus, Florus et Auré-
lius-Victor, 293 et suiv. — Narration
ou fable de Conon relative à Romulus,
295. — Sa vie est plus mythologique
qu'historique, 296. — Interrègne qui
suivit sa mort, 298.
Ronsard, VI, 423; XX, 229.
Roscelin, VI, 227.
Roscommon, VI, 452.
Rosco (Mambrino). Voyez *Mam-
brino*.
Rosette (Inscription de). Son
analyse, IV, 242. — Sa date, V,
499.
Rotrou, VI, 450.
Rou, IV, 357.
Rouband, IV, 393.
Roucaill, IV, 403.
Roucher. Son poème des *Mois*, IV,
160.
Roulou (Le) des Indiens, III, 275.
Rousseau (J. B.), VI, 474.
Rousseau (J. J.), VI, 491 et 495.
— Définition historique et précise
qu'il donne de la dictature, XIV, 53.
— Son opinion sur le tribunal ro-
main, 82. — Caractère qu'il semble
attacher aux fonctions de censeurs
romains, XV, 163. — Examen cri-
tique de son chapitre sur le tribunal
à Rome, XVI, 371 et suiv. et 389;
XX, 351.
Roux (Joseph le). Voyez *Le Roux*.
Royauté à Sparte, XI, 130 et 133.
Royauté à Rome. Renversée, XIII,
402. — Durée des sept rois, 405. —
Raisons qui ont amené son renverse-
ment, 407. — Jugements sur la poli-
tique et les institutions des sept rois,
409. — Conditions et attributions du
pouvoir royal, 272 et 410. — Pre-
mières dignités après celle du monar-

que, XIII, 412. — Confondue avec le
sacerdoce, 413. — Haine qu'elle ex-
citait toujours au temps de Camille,
XV, 248.

Rubicon (Le). Il sert de limite au
nord à la domination romaine, XVI,
441.

Rubruquis ou *Auisbrok* (Le corde-
lier). Son voyage, II, 385.

Rues de Rome. Dépenses pour leur
entretien, XVI, 267.

Rufinus (Publius Cornélius). Sa
dictature, XV, 457.

Rufinus (Publius Cornélius). Élu
consul, XVI, 523. — Il assiège Cro-
tone et est repoussé, 525. — Son
stratagème pour se rendre maître de
cette place, 526. — Il prend Locres,
ibid. — Son triomphe, *ibid.* — Rayé
par les censeurs de la liste des sénate-
urs, 540.

Ruisbrok. Voy. *Rubruquis*.

Rulhière. Sobre de réflexions, VII,
375. — Son portrait de Catherine II,
425. — Son portrait de Kaunitz, 427.

Rullus. Son tribunal, XVI, 334.

Rupilius. Voyez *Rutilius*.

Ruscino (Ville). Annibal y arrive,
XVIII, 106.

Rusname, almanach courant des
Mahométans, IV, 163. — Indica-
tions qu'il fournit, 165.

Russie (La). Voyages en ce pays, II,
488. — Son état au neuvième siècle
de l'ère vulgaire, VI, 196. — Régence
d'Olga, 209. — Au onzième siècle,
237. — Au douzième siècle, 245.
— Après la prise de Constantinople,
372. — Au dix-septième siècle, 429.
— Avènement de Pierre le Grand,
460. — Au dix-huitième siècle, 497.

Rutebeuf, VI, 302.

Rutilius (L'Écrivain), XII, 322.

Rutilius ou *Rupilius*, général romain.
Il purge la Sicile des esclaves, XII,
759.

Rutilus (Caius Marcius). Nommé
dictateur, il fournit le premier exemple
d'un plébéien élevé à cette dignité,
XV, 357. — Élu consul, 362. —
Nommé censeur, il offre le premier
exemple d'un plébéien élevé à cette
dignité, 366. — Il déjoue un com-
plot tramé par les soldats romains

pour s'emparer de Capoue, XV, 405.
Rutilus (Marcius). Ses succès dans le Samnium suivis d'une bataille sanglante et indécise, XVI, 111.

Rutilus Censorius (Marcins). Perpétué, malgré lui, dans ses fonctions censoriales, il reçoit le surnom de *Censorius*, XVII, 9.

S

Saba (Ville de), XII, 438.
Sabacos ou *Sabacon*. Son règne en Egypte, VIII, 378, et XII, 411.
Sabbadino degli Arienti, VI, 319.
Sabbat des Juifs, III, 281.
Sabéisme (Le), ou culte du Soleil, XX, 43.
Sabellicus, IV, 330. — Ses notes sur Tite-Live, XIII, 155.
Sabellius. Ses hérésies, VI, 128.
Sabines (Les). Leur enlèvement, V, 421.
Sabins (Les). Leurs guerres avec les Romains, XIII, 276. — Hersilie et les femmes sabinnes se jettent entre les Romains et les Sabins, 278. — Digression sur leurs origines, *ibid.* — Guerre qu'ils entreprennent contre les Romains, 331. — Leur double défaite, XIV, 38. — Nouvelle guerre avec les Romains, 39. — Ils demandent la paix, 40. — Armée romaine levée contre eux, 73. — Ils envahissent le territoire romain, 193 et 197. — Leurs hostilités nécessitent des enrôlements à Rome, 249. — Vaincus par Horatius, 283. — Stratagème employé par Curius Dentatus pour les vaincre, XVI, 242. — Leur défaite par Curius Dentatus, 420.
Saccas (Ammonius). Voyez *Ammonius*.
Sacchetti, VI, 318.
Sacerdoce à Rome. Voy. *Religion* à Rome.
Saces (Les), IX, 336.
Sacrifices à Rome, XIII, 522.
Sacro Bosco, IV, 322.
Sadolet, XX, 232.
Sagonte (Ville). Prise par Annibal, XII, 134. — Conventions entre les Romains et les Carthaginois au sujet de cette ville, XVII, 359. — Impression que la prise de cette ville produit à Rome, XVIII, 70. — Reprise par les Romains, 514.

Sagontius (Les). Ils implorèrent les secours des Romains, XVIII, 17. — Les Romains somment Annibal et Carthage de s'abstenir de toute entreprise contre eux, 18 et 19. — Assiégés par Annibal, 41 et suiv. — Leur défense héroïque et désespérée; incendie de leur ville et de leurs richesses, 43, 47 et 48. — P. et Cn. Scipion marchent contre eux pour délivrer les otages donnés à Annibal, 236. — Ils envoient à Rome des prisonniers carthaginois, XIX, 440.
Saint Ambroise, VI, 134.
Saint Antonin, archevêque de Florence, IV, 329; VI, 356.
Saint Athanase, VI, 135.
Saint Augustin, VI, 135.
Saint Barthélemy (Massacre de la). Sa description par Mézerai, VII, 513.
Saint Basile, VI, 136.
Saint Bernard, VI, 262; XX, 183.
Saint Bonaventure, VI, 287. — Sa physique, XX, 198 et 201.
Saint Chrysostôme, VI, 136.
Saint Clément d'Alexandrie. Il cite Duris de Samos au sujet de la mort d'Alexandre, V, 475; VI, 119 et 126.
Saint Cyprien, VI, 127.
Saint Cyrille, VI, 144.
Saint-Denis (Chroniques de). Voyez *Chroniques*.
Saint Dunstan. Sa domination sur l'Angleterre, VI, 210.
Saint Épiphanes, VI, 136.
Saint-Gelais (Mellin de). Voyez *Mellin*.
Saint Irénée, VI, 119.
Saint Jérôme, VI, 134.
Saint-Lambert. Son poème des *Saisons*, IV, 159.
Saint Léon 1^{er}, VI, 143.
Saint Marc, IV, 388.
Saint-Martin. Son opinion sur

Censorinus (Marcus). Il reçoit le surnom de *Censurinus*, dans ses fonctions. — VII, 9.

Les (Les). Ils implorent les Romains, XVIII, 17. — Ils somment Annibal de se tenir à l'écart et de s'abstenir de toute entreprise sur eux, 18 et 19. — Assiégés par eux, 41 et suiv. — Leur détresse et désespérée; incendie de leur ville et de leurs richesses, 48. — P. et Cn. Scipion combattent contre eux pour délivrer les prisonniers donnés à Annibal, 236. — À Rome des prisonniers, XIX, 440.

Ambroise, VI, 134.

Antonin, archevêque de Flore, 329; VI, 356.

Athanase, VI, 135.

Augustin, VI, 135.

Barthélemy (Massacre de la), 135. — Réception par Mézèrar, VII, 136.

Bernard, VI, 262; XX, 184.

Bonaventure, VI, 287. — Son œuvre, XX, 198 et 201.

Chrysostôme, VI, 136.

Clément d'Alexandrie. Il cite le Samos au sujet de la mort de Socrate, V, 475; VI, 119 et 120.

Cyprien, VI, 127.

Cyrille, VI, 144.

Denys (Chroniques de), VI, 127.

Dunstan. Sa domination sur l'Angleterre, VI, 210.

Epipliane, VI, 136.

Gelais (Mellin de). Voyez *la*.

Irénée, VI, 119.

Jérôme, VI, 134.

Lambert. Son poème des *Saisons*, 159.

Léon 1^{er}, VI, 143.

Marc, IV, 388.

Martin. Son opinion sur

les mois macédoniens, III, 158. — Il comprend l'ère d'Isidore de nombre des innovations religieuses de ce prince, 521. — Ses dissertations sur la chronologie, IV, 410. — Il discute sur l'âge des zodiacs, 418. — Sa chronologie des Égyptiens, V, 132, et VIII, 463. — Son système au sujet de la vie d'Alexandre, 485.

Saint Nicéphore, VI, 189.

Saint Paulin, VI, 143.

Saint-Pierre (L'abbé). Son plan de paix perpétuelle, XI, 190.

Saint Pierre Angoul-aoust, IV, 156.

Saint-Pourçain (Durand de). Voyez *Durand*.

Saint-Réal. Son opinion sur l'usage de l'histoire, II, 21; VI, 465; XX, 302.

Saint Thomas d'Aquin, VI, 290; XX, 190. — Sa doctrine opposée à celle de Jean Duns Scot, 195. — Sa physique, 198 et 201.

Saint Vladimir, VI, 237.

Saint-Victor (Hugues de), VI, 262.

Saint-Victor (Richard de), VI, 262.

Sainte Ampoule. Exemple que fournit son histoire sur les circonstances qui sont indignes de fixer l'attention, VII, 563.

Sainte Brigitte, VI, 319.

Sainte-Croix. Son jugement sur Diodore de Sicile, XII, 385.

Saints (Les). Leurs fêtes employées pour dates, IV, 148.

Saisons (Les). La précession des équinoxes dérange la correspondance du cours des saisons et des mois avec les signes du zodiaque, III, 112; 182. — Leur nombre a varié chez les anciens peuples, 183. — Les anciens les faisaient un peu inégales, 184. — Les anciens ne les ouvraient pas constamment au même point de l'année civile, 185. — Allégories des poètes au sujet des saisons, *ibid.* — Celles des Arabes, 186. — Méthodes de certains auteurs pour leur division, 187. — Les Anglo-Saxons comptaient les années par automnes, 188. — Quel aurait dû être le partage du temps

par saisons et par mois, III, 188.

Saisons (Les) à Rome, et leur nombre, XIII, 493. — Quand les Romains en ont-ils acquis l'idée? 495.

Salathus (Le Lacédémonien). Son message pour promettre des secours aux Mityléniens, X, 137.

Salaires des travaux, dans l'Attique, XI, 214 et suiv.

Salamine (Ile de). La flotte grecque s'y rend, IX, 402. — Thémistocle pense que la flotte grecque doit y rester, 406. — Artifice de Thémistocle pour que le combat s'engage dans le détroit de Salamine, 410. — Bataille qui s'y livre, VIII, 32, et IX, 412 et 419. — Les Athéniens s'y retirent après la prise de leur ville par Mardonius, 43. — Sa révolution en faveur de Sparte, XI, 268.

Salapia (ville), Fabius y va prendre ses quartiers d'hiver, XVIII, 470. — Elle se rend aux Romains; la garnison carthaginoise est massacrée, XIX, 165.

Salentins (Les). Volumnius leur fait la guerre, XVI, 120. — Ils passent sous le joug, *ibid.* — Expédition de Cléonyme, roi de Lacédémone, contre eux, 138. — Succès remportés sur eux par Émilien Barbulus, 466. — Expédition des Romains contre eux, 569 et 583. — Leur soumission complète, 585.

Salère (ville). Prise par Scipion l'Africain, XIX, 397.

Sales (Delisle de). Voyez *Delisle*.

Saliens (Les prêtres). Institués par Numa, XIII, 302 et 433. — Hymnes composés par eux; leurs chefs, leurs boucliers, XIV, 335.

Sallier. Son mémoire dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, VII, 114. — Méthode qu'il a suivie dans la discussion des annales romaines, XIII, 3.

Salluste, I, 288; VI, 98. — Caractères généraux de ses ouvrages, VII, 29 et 351. — Portrait qu'il fait de Sempornia, 412. — Son parallèle de César et de Caton, 435. — Ses descriptions de dispositions militaires, 515. — Digressions dont il a rempli l'histoire, 568; XII, 322. — Injustice de Tite-Live envers lui,

XIII, 181. — Son opinion sur les origines des Romains, 200.

Sallustius Crispus. Son portrait par Tacite, VII, 418.

Sallustius Promotus (Secundus), XX, 108 et 109.

Salmon. Sa géographie, II, 465.

Salomon Jarchi. Voyez *Jarchi*.

Salus (La déesse). Temple qui lui est élevé par Junius Bubulcus, XVI, 120. — Son temple peint par un Fabius, qui est surnommé de là *Pictor*, 138.

Salutato (Coluccio). Voyez *Coluccio*.

Salvien, VI, 143.

Salvius Julianus. Son édit perpétuel ou code sanctionné par l'empereur Adrien, XV, 558.

Samiens (Les). Quelques-uns abordent à Platée et se rendent de là à Tartessus, IX, 131. — Ils rétablissent Arcésilaüs III à Cyrène, 137. — Se détachent du parti des Ioniens, 232. — S'emparent de Zancle, 235. — Mûnés par les Perses, 236. — Ils se mettent dans le parti des Grecs, 499. — Traité d'alliance qu'ils concluent avec les Grecs, 504. — Leur histoire, 535. — Révolte du parti populaire en faveur des Athéniens, X, 306.

Sammites (Les). Ils s'emparent de Vulture, qu'ils nomment Capoue, XIV, 536. — Leur traité avec les Romains, XV, 360. — Eux et leur puissance, 385 et suiv. — Éloge de leurs mariages par Montesquieu, 386. — Origine et cause des guerres entre eux et les Romains, 387. — Les Campaniens implorèrent contre eux le secours des Romains, 388. — Les Romains leur ordonnent d'évacuer la Campanie, 393. — Sur leur refus, la guerre leur est déclarée par les Romains, *ibid.* — Ils se défendent avec acharnement et sont vaincus, 397. — Armée romaine surprise par eux dans un défilé et sauvée par Décius, 398. — Taillés en pièces par l'armée romaine, 402. — Vaincus près de Suesula, 403. — Leur ambassade aux Romains pour obtenir l'autorisation de faire la guerre aux Sidicins, 418. — Nouvelle ambassade aux Romains pour

qu'ils contiennent les Latins, XV, 419. — Deux armées romaines marchent contre eux, 426. — Ils provoquent les Romains, 465. — Mis en fuite, 472. — Leur alliance avec les Tarentins, 475. — Les Vestins s'allient à eux contre les Romains, 479. — Les consuls Brutus Scéva et Furius Camille marchent contre eux, 480. — Vaincus par le commandant de la cavalerie, Fabius, 481. — Papirius leur livre une bataille dont le succès est incertain, 496. — Nouvelle bataille, et cette fois victoire complète des Romains et pillage du Samnium, 497. — Ils reprennent les hostilités contre les Romains, 498. — Forcent le dictateur Cornélius Arvina d'accepter le combat, 501. — Incidents de ce combat et victoire des Romains, *ibid.* et suiv. — Tradition qui attribue à Q. Fabius le succès de cette guerre, 503. — Discours que C. Pontius leur adresse pour les exciter à la guerre contre Rome, XVI, 32. — Conseils qu'ils demandent à Hérennius, père de leur général, 36. — Conditions d'un traité qu'ils concluent avec les Romains, 38. — Les Romains leur livrent six cents otages, déposent leurs armes et passent sous le joug, 43. — Les Romains leur livrent les félicieux et les garants du traité, 52. — Satricum se livre à eux, 54. — Ils prennent et incendient Frégeselles, 55. — Battus par les Romains, ils se réfugient à Lucérie, *ibid.* — Signification par les ambassadeurs tarentins de cesser les hostilités, 56 et 57. — Leur armée passe sous le joug, 58. — Leur garnison à Satricum massacrée par les Romains, 62. — On leur refuse la paix qu'ils demandent, 81. — Ils reprennent les armes et sont de nouveau vaincus, 82 et suiv. — Massacrés à Lucérie par les Romains, 86. — Vaincus près de Malévent, appelée depuis Bénévent, 89. — La guerre se continue contre eux, 99. — Ils font tomber dans un piège le consul Junius Bubulcus, qui s'en tire par une victoire, 99 et 100. — Le consul Rutilus a contre eux des succès qui sont suivis d'une bataille sanglante et indécise, 111. — Victoire

ment les Latins, XV, 419. — Les armées romaines marchent, 426. — Ils provoquent les Grecs, 426. — Mis en fuite, 472. — Alliance avec les Tarentins, 472. — Vestins s'allient à eux contre les Grecs, 479. — Les consuls Fabius et Furius Camille marchent contre eux, 480. — Vaincus par les Grecs, 480. — Mandant de la cavalerie, 480. — Papirius leur livre une bataille, dont le succès est incertain, 480. — Nouvelle bataille, et cette fois victoire complète des Romains, 480. — Ils reprennent les hostilités contre les Grecs, 480. — Forcent le dictateur Arvina d'accepter le combat, 480. — Incidents de ce combat, 480. — Les Grecs se retirent, 480. — Les Romains, *ibid.* et suiv. — Le succès attribué à Q. Fabius, 480. — Fin de cette guerre, 503. — Le consul C. Pontius leur adresse une lettre excitant à la guerre contre eux, VI, 32. — Conseils qu'ils leur donnent, 32. — Hérennius, père de leur consul, 36. — Conditions d'un traité, 36. — Ils concluent avec les Grecs, 36. — Les Romains leur livrent des otages, déposent leurs armes, passent sous le joug, 43. — Les Grecs leur livrent les féciaux, 43. — Conditions du traité, 52. — Saleté du traité, 54. — Ils prennent les féciaux, 55. — Les Grecs, ils se réfugient à Lucérie, *ibid.* — Signification par les Grecs de cesser la guerre, 56 et 57. — Leur armée sous le joug, 58. — Leur consul Satrium massacrée par eux, 62. — On leur reproche qu'ils demandent, 81. — Ils prennent les armes et sont de nouveau vaincus, 82 et suiv. — Massacre de Lucérie par les Romains, 82. — Vaincus près de Malévent, 89. — Le consul Bénévent, 89. — La guerre continue contre eux, 99. — Ils tombent dans un piège le consul Bubulcus, qui s'en tire par sa ruse, 99 et 100. — Le consul Bénévent se retire, suivi de ses soldats, 111. — Victoire

remportée sur eux par le dictateur Papirius, XVI, 113. — Leurs armures, *ibid.* — Vaincus par Q. Fabius, 117. — Vaincus par les consuls Trémulus et Arvina, Posthumius et Minucius, 121 et suiv. — Ils demandent la paix aux Romains, 125. — On renouvelle avec eux l'ancien traité, 126. — Ils ravagent la Lucanie, 158. — Guerre avec les Romains, 159. — Vaincus par Fulvius à Bovianum, *ibid.* — Les deux consuls romains marchent contre eux, 163. — Ils sont vaincus, malgré leurs embuscades, 164. — Leur armée repoussée sur le territoire des Étrusques, 170. — Victoire remportée sur eux réunis aux Étrusques, 174. — Vaincus par Volturnus, 176 et suiv. — Récit de la bataille qui leur est livrée par les Romains, 188 et suiv. — Leurs nouveaux désastres, 196 et suiv. — Ils surprennent le camp du consul Atilius, 202. — Atilius vaincu par eux près de Lucérie, 203. — Ils défont Atilius, qui répare bientôt cet échec par une victoire, 204. — Dévastent Interamna, et sont surpris par Atilius, qui les taille en pièces, 205. — Recommencent la guerre avec une nouvelle énergie, 207. — Rassemblent leur armée à Aquilonie, et font un sacrifice mystérieux, *ibid.* — Serments et imprécations qu'on fait prononcer aux guerriers d'élite, 208. — Comment on en forme une légion dite *lineata*, *ibid.* — Vaincus par les consuls Carvilius et Papirius, 209. — Bataille que leur livre le consul Papirius, 210. — Leur défaite décidée par un stratagème de Papirius, 213. — Prise de leur camp et de leur capitale par les Romains, 217. — Papirius continue la guerre contre eux, 217. — Opinions diverses sur les pertes qu'ils ont essayées en hommes et en métaux, 217, 218 et 222. — Malgré leurs désastres, ils recommencent les hostilités, 224. — Échec qu'ils font éprouver au consul Fabius Gurgés, 225. — Défaits à leur tour, *ibid.* — Rome prend la résolution d'en finir avec eux, 238. — Réduits par Carvius Dentatus à demander la paix, 239. — Évaluation de la durée

de la guerre Samnitique, des pertes des Romains et des Samnites, du nombre des prisonniers, XVI, 243. — Avantage que la république romaine a recueilli de cette guerre, 244. — Vaincus par Curvius Dentatus, 420. — Vaincus par Fabricius, 516. — Ils se retirent dans leurs montagnes lorsque Curvius Dentatus marche contre eux, 555. — Reviennent ensuite défendre leurs campagnes et sont mis en fuite, *ibid.* — La guerre des Romains contre eux est rallumée, 569. — Ils comptent le sac et l'incendie de Rome, XVII, 71. — Leur territoire dévasté par Marcellus, XVIII, 420. — Ils se plaignent à Annibal et implorent ses secours, 421. — Promesse d'Annibal de marcher sur Nole et d'y attaquer Marcellus, 422.

Samnium (Le). Ravagé par les armées romaines, XVI, 524. — Il tombe définitivement au pouvoir des Romains, 559. — Excursions de Fabius dans ce pays, XVIII, 469. — Les villes du Samnium qui appartenaient aux Carthaginois reprises par Marcellus, XIX, 167.

Samos (Ile de). Hérodote y séjourne, VIII, 28. — Règne du tyran Polycrate, 545. — Révolte contre ce tyran, *ibid.* — Les révoltés demandent du secours aux Spartiates, 548. — Siège de cette île par les Lacédémoniens, 551. — Les révoltés se réfugient à Siphnos, et la pillent, 552. — Les révoltés fondent Cydonie en Crète, et y sont attaqués et défaits par les Égynètes et les Crétois, 553. — Darius s'en empare, IX, 29. — Les Athéniens y envoient une députation à leur armée, X, 316. — Faction oligarchique à Samos, où triomphe néanmoins le parti populaire, *ibid.* — Lysandre repart pour la soumettre, XI, 271. — Expédition de Périclès contre Samos, XII, 533.

Samothrace (L'île de), XII, 441 et 481.

San-Clemente. La théorie de l'ère chrétienne est incomplète dans son ouvrage, III, 484. — Analyse et appréciation de cet ouvrage, 485. — Il propose une nouvelle ère, 487; IV, 420. — *Sanchez* ou *Sancheius* (François),

VI, 420. — Ses observations philologiques sur Tite-Live, XIII, 157; XX, 227 et 298.

Sanchoniaton, IV, 276. — Son récit au sujet des temps antédiluviens, V, 53. — Ses prétendus écrits, 216.

Sancus des Romains. Voyez *Dius Fidius*.

Sannazar, VI, 394.

Sansons (Les). Leurs cartes géographiques, II, 446.

Sansovino, IV, 333.

Sanudo. (Marino). Ses cartes géographiques, II, 398; VI, 310.

Sappho, V, 397.

Saraugéens (Les), IX, 337.

Sardaigne (La). Au dix-huitième siècle, VI, 482; 474. — Conquise par Corn. Scipion, XVII, 73. — Les mercenaires s'y révoltent contre les Carthaginois, et les massacrent, 255. — Livrée aux Romains par les mercenaires révoltés, XII, 110. — Le consul Sempronius s'en empare, XVII, 261.

— Avantages qu'y remporte le consul Manlius Torquatus, 287. — Mouvements contre les Romains, 291. — La révolte réprimée par le consul Carvilius Maximus, 292. — Pillée par les consuls Émilien Lépidus et Publius Malleolus, 314. — Soumise par le consul Pomponius Matho, 315. — Elle devient province romaine, 316. — Se révolte contre Rome, 379. — État des affaires des Romains en ce pays, XVIII, 378. — Mission de l'enlever aux Romains donnée à Asdrubal le Chauve, 398. — Mesures concertées par les Romains pour comprimer la nouvelle révolte, 410. — Bataille où sont faits prisonniers trois chefs carthaginois, Hannon, Asdrubal et Magon, 419. — Sa réduction complète par Manlius Torquatus, 420. — Flotte que le sénat romain envoie sur ses côtes, XIX, 260.

Sardanapale. Existence de trois personnages de ce nom, d'après Fréret, V, 362. — De Brosses n'en admet que deux, 366; XII, 422.

Sardes (ville). Assiégée par Cyrus, VIII, 132. — Prise par Cyrus, 136 et 262. — Mégabaze y envoie les Pœoniens qu'il a vaincus, IX, 169. —

Route de cette ville à Suse, IX, 183. — Prise et incendie de cette ville par les Ioniens, 218. — Histiee s'y rend, 227. — Route que prend Xerxès pour aller de Suse à Sardes, 325. — Cortège de Xerxès au sortir de cette ville, 330. — Les Perses y arrivent, 504. — Agésilas marche sur cette ville, XI, 142. — Prise par Alexandre, XII, 624.

Sares (Le) des Chaldéens, III, 278.

Sarpi (Fra Paolo), VI, 438.

Sarrasin. Portrait qu'il fait de Vals-tein, VII, 407.

Sarsina (ville). Prise par les Romains, XVI, 565.

Saspires (Les), IX, 339.

Sassanides. Leur dynastie, VI, 124.

Sataspe. Son voyage, IX, 57.

Satire (la). Étymologie et signification de ce mot, XV, 330. — Livius Andronicus y adapte le premier une action, *ibid.* et suiv.

Satrapies (Les). Leur établissement sous Cyrus, VIII, 298. — Nomenclature des peuples dont elles se composaient sous Darius et à combien de talents elles étaient imposées, IX, 3.

Satricum (ville). Prise par les Romains, XV, 241. — Est-ce à Sutrium ou à Satricum que les Romains envoient une colonie? 261. — Prise par les Prénestins, 278. — Elle se livre aux Samnites, XVI, 54. — Prise par le consul Papirius Cursor, 62.

Saturnales (Les), XIII, 481.

Saturne, XII, 446 et suiv.

Saturninus. Son tribunat, XVI, 331.

Saumaise, VI, 450.

Sauronates (Les), IX, 47. — Traditions d'Hérodote qui les concernent, 103.

Saussure. Ses voyages, II, 483.

Savants (Les) au siècle d'Alexandre, V, 458 et suiv.

Savoie (La), VI, 277.

Saxons (Les), II, 359.

Scaliger (Joseph). Il a compris l'indiction dans la période qu'il a inventée, III, 365. — Pourquoi l'a-t-il nommée Julienne? 366. — Sa notice biographique et littéraire, 367. —

ette ville à Suse, IX, 183.
 incendie de cette ville par
 218. — Histiee s'y rend,
 te que prend Xerxès pour
 e à Sardes, 325. — Cor-
 xès au sortir de cette ville,
 s Perses y arrivent, 504.
 s marche sur cette ville,
 — Prise par Alexandre, XII,
 (Le) des Chaldéens, III,
 Fra Paolo), VI, 438.
 r. Portrait qu'il fait de Vals-
 407.
 (ville). Prise par les Ro-
 VI, 565.
 s (Les), IX, 339.
 des. Leur dynastie, VI,
 e. Son voyage, IX, 57.
 (La). Étymologie et signifi-
 e mot, XV, 330. — Livius
 ns y adapte le premier une
 id. et suiv.
 ies (Les). Leur établissement
 s, VIII, 298. — Nomencla-
 euples dont elles se compo-
 s Darius et à combien de ta-
 s étaient imposées, IX, 3.
 am (ville). Prise par les Ro-
 V, 241. — Est-ce à Sutrium
 ricum que les Romains en-
 e colonie? 261. — Prise par
 stius, 278. — Elle se livre
 ites, XVI, 54. — Prise par
 Papius Cursor, 62.
 ales (Les), XIII, 481.
 e, XII, 446 et suiv.
 ius. Son tribunal, XVI,
 se, VI, 450.
 ates (Les), IX, 47. — Tra-
 Hérodote qui les concer-
 e. Ses voyages, II, 483.
 (Les) au siècle d'Alexan-
 58 et suiv.
 (La), VI, 277.
 (Les), II, 359.
 (Joseph). Il a compris l'in-
 us la période qu'il a inven-
 365. — Pourquoi l'a-t-il
 ulienne? 366. — Sa notice
 que et littéraire, 387. —

Son système de supputation de l'ère
 mondiale, III, 404. — Son opinion sur
 la naissance de Jésus-Christ, 457; IV,
 344. — Son opinion sur les temps
 antédiluviens, V, 49. — Son système
 sur l'origine des Assyriens, 137. —
 Son opinion sur la date de la prise de
 Troie, 272; VI, 423. — Son juge-
 ment sur la Cyropédie de Xénophon,
 VIII, 173. — Son jugement sur
 Denys d'Halicarnasse, XIII, 62.

Scaliger (Jules César), VI, 396;
 XX, 225.

Scandinaves (Les). Leurs décou-
 vertes géographiques, II, 370. — Rap-
 ports de leurs mois civils avec les lu-
 naisons ou avec l'année solaire, III,
 179. — Antiquité antédiluvienne de
 leur Odin, V, 81.

Scaptia (La tribu). Sa création,
 XV, 458.

Scaptius. Sa conduite dans le juge-
 ment rendu par les Romains au sujet
 d'un territoire contesté entre les Arde-
 aites et les Ariciens, XIV, 352 et suiv.

Scavrus (Æmilium), XII, 308.

Septicisme (Le). Son avantage en
 histoire, XIX, 6.

Septiques (Les). Voyez *Pyrrho-*
nien.

Septre (Le). Celui des consuls ro-
 mains, XV, 119.

Schedel (Naucler). Voyez *Naucler*.

Schelling, XX, 375.

Schmid (André), IV, 377.

Schappflin. Son système sur les Cel-
 tes, XVII, 474.

Schouten, II, 441.

Schrader, IV, 359.

Schweighæuser. Il éditte l'ouvrage
 d'Hérodote, VIII, 87. — Son texte
 et sa version latine doivent servir à
 l'étude de l'ouvrage d'Hérodote, 134.
 — Son travail sur Polybe, XII, 86.

Sciatère (Le), III, 53.

Sciathos (Ile de). Combat près de
 cette île entre les Perses et les Grecs,
 IX, 371.

Science historique. Ce qui la caracté-
 rise, XIX, 1 et 5.

Sciences (Les). Relations entre
 elles, II, 425. — Au seizième siècle,
 VI, 395 et 420. — Au dix-septième
 siècle, 447. — Au dix-huitième siècle,
 486, 499 et 501.

Sciences (Académie des). Son
 institution favorable aux progrès de
 la géographie, II, 450.

Sciences exactes. Leurs progrès as-
 surés par les méthodes d'observation,
 VII, 4.

Sciences morales et politiques. On
 leur applique les faits, II, 102. — Elles
 n'ont pas jusqu'ici atteint le degré
 des sciences exactes, VII, 4. — Leur
 progrès, 5 et suiv.; 228.

Scillonte (Ville de). Xénophon s'y
 retire, et s'y fixe jusqu'à la fin de sa
 vie, XI, 21. — Xénophon y meurt
 plus que nonagénaire, 25. — Occu-
 pations de Xénophon en cette ville,
 26. — Probabilité que Xénophon y
 a entrepris ou achevé presque tous ses
 ouvrages, 37.

Scioue (Ville de). Sa défection en
 faveur des Lacédémoniens, X, 191.
 — Les Athéniens veulent la reprendre,
 195. — Les Athéniens s'en retirent,
 mais en y laissant des troupes, 196.
 — Reprise par les Athéniens, 209.

Scipion fils de Barbatus. Son inscrip-
 tion, XIV, 339.

Scipion (Cornélius). Sa victoire
 sur les Étrusques à Volterra, XVI,
 159. — Une légion romaine sous ses
 ordres est taillée en pièces par les
 Gaulois, 187.

Scipion Asina (Cornélius). Il
 éprouve un échec à Lipari, et tombe
 au pouvoir des Carthaginois, XVII,
 55 et suiv. — Est délivré des mains
 des Carthaginois, 88. — Ramené à
 Rome avec vingt-sept mille captifs,
 89. — Consul, 110. — Son retour à
 Rome, 112. — Est renvoyé en Sicile
 comme proconsul, et à son retour ob-
 tient le triomphe, 113. — Son con-
 sulat, et à ce sujet étymologie et ori-
 gine des surnoms de *Scipion* et d'*A-*
sina, XVIII, 4.

Scipion (L. Cornélius). Son con-
 sulat, XVII, 71. — Il fait la conquête
 de la Corse et de la Sardaigne, 73. —
 Texte et traduction de l'inscription
 relative à ses exploits, 75. — Sa cen-
 sure, 81.

Scipion Calvus (Cn. Cornélius). Son
 consulat, XVII, 404. — Il reste dans
 la Gaule Cisalpine comme proconsul,
 419.

Scipion (Cnéius Cornélius). Envoyé en Espagne par son frère Publius, XVIII, 96. — Ses succès en Espagne, 167. — Il remporte près de Cissa une victoire sur Hannon; 168. — Se rend maître d'Hannon et de plusieurs places espagnoles, 169. — Met à la voile et surprend les Carthaginois à l'embouchure de l'Èbre, 232. — Obtient la soumission d'un grand nombre de cités espagnoles, 234. — Marche, avec son frère Publius, sur Sagonte pour délivrer les otages donnés à Annibal, 236. — Commaude, avec son frère, en Espagne, 386. — Les deux frères cherchent à traverser la marche d'Asdrubal, 389. — Ils défont Asdrubal dans une bataille sanglante, 391. — Demandent de l'argent, des vêtements et du blé, 429. — Ravitaillent Illiturgi, 431. — Leurs victoires signalées sur les Carthaginois, *ibid.* — Leurs succès en Espagne, 511 et suiv. — Traité d'alliance qu'ils proposent à Syphax, 532. — Ils introduisent les Celtibériens dans leurs troupes, 534. — Défection des Celtibériens qui servaient sous ses ordres, XIX, 84. — Les forces des Carthaginois et de leurs alliés se réunissent contre lui, 86. — Sa mort glorieuse et son éloge, 87.

Scipion (Publius Cornélius). La guerre en Espagne lui échoit, XVIII, 70. — Il débarque à l'embouchure du Rhône, 95. — Se hâte de revenir dans le nord de l'Italie, *ibid.* et 110. — Envoie son frère Cnéius en Espagne, 96. — S'avance avec son armée vers le Tésin, XII, 146, et XVIII, 141. — Son armée se trouve en présence de celle d'Annibal, *ibid.* — Son discours à ses soldats, 142 et suiv. — Blessé à la bataille du Tésin, il est sauvé par son fils, et se retire avec son armée à Plaisance, 155. — Évacue Plaisance, passe la Trébie et attend Sempronius, 158. — Sa jonction avec Sempronius, 159. — Sa méintelligence avec Sempronius, 160. — Il n'est pas d'avis que Sempronius livre bataille à Annibal, 161. — Bataille de la Trébie, 163 et suiv. — Il rejoint Sempronius à Plaisance, 165. — Le proconsulat lui est déferé, 173. — Ses exploits en Espagne

[Voyez à ce sujet l'article de son frère, *Scipion* (Cnéius Cornélius)]; — Son projet d'attaquer les Carthaginois en Espagne, XIX, 83. — Il est tué dans un combat contre Indibilis et Masiussa, 85. — Son éloge, 87.

Scipion (Lucius Cornélius), édile, XVIII, 545. — Il assiège et prend Aurinx ou Oringis, XIX, 295. — Chargé par son frère Scipion l'Africain de conduire à Rome Hannon et d'autres prisonniers de marque, 296.

Scipion (Publius Cornélius), fils de Publius, dit l'Africain. On lui défère le commandement de l'armée romaine après la bataille de Cannes, XVIII, 297. — Il contraint les Romains qui voulaient abandonner l'Italie à renoncer à ce projet, 298. — Il est rejoint par Varron à Cannusium, 299. — Édile avant l'âge, 545. — Il brigue et obtient le proconsulat d'Espagne, XIX, 138. — Idée qu'on s'est faite de son pouvoir surnaturel, de ses rapports avec les dieux, 139. — Il débarque avec ses troupes au port d'Empories, 141. — Ses succès en Espagne et son attachement pour Marcins, 173. — Discours qu'il adresse à son armée avant d'entrer en campagne, 174. — Ses mesures administratives et ses dispositions stratégiques, 175. — Il assiège Carthagène ou Carthage la Neuve, 176 et suiv. — Prend cette ville, 182. — La fait piller, 183. — Ses mesures généreuses à l'égard des prisonniers et des otages, 184 et suiv. — Récompenses qu'il décerne à ses soldats, 188. — Ses mesures à l'égard des captives, 189 et suiv. — Il rend une jeune et belle Espagnole à son fiancé le prince Allucius, 190. — Excellents résultats de sa conduite envers Allucius et les otages, 193. — La nouvelle de ses succès portés à Rome par Lélius, *ibid.* — Suite de ses succès en Espagne, 226. — Il quitte Carthagène et se rend à Tarragone, 227. — Sa méthode dans les exercices et les revues, *ibid.* — Édesco, prince espagnol, lui redemande sa femme et ses enfants, 228. — D'autres princes espagnols se rendent auprès de lui, 229. — Il attaque Asdrubal, le met en

sujet l'article de son frère, (Lucius Cornélius). — Son triomphe des Carthaginois en XIX, 83. — Il est tué dans la bataille contre Indibilis et Masiuba. — Son éloge, 87. — (Lucius Cornélius), édile, 175. — Il assiège et prend Carthage, XIX, 295. — Son frère Scipion l'Africain à Rome Hannon et d'autres généraux de marque, 296. — (Publius Cornélius), fils de Scipion, dit l'Africain. On lui recommande de l'armée lors de la bataille de Cannes, 297. — Il contraint les Romains de vouloir abandonner l'Italie à ce projet, 298. — Il est tué par Varron à Canusium, 298. — Édile avant l'âge, 545. — Il obtient le proconsulat d'Espagne, XIX, 138. — Idée qu'on s'est eue de son pouvoir surnaturel, de ses prodiges avec les dieux, 139. — Il est tué avec ses troupes au pont de Rueda, 141. — Ses succès en Espagne et son attachement pour Scipion, 173. — Discours qu'il fait à son armée avant d'entrer en Espagne, 174. — Ses mesures défensives et ses dispositions stratégiques, 175. — Il assiège Carthage la Neuve, 176 et prend cette ville, 182. — Il est tué, 183. — Ses mesures défensives à l'égard des prisonniers des otages, 184 et suiv. — Ses succès qu'il décerne à ses soldats, 188. — Ses mesures à l'égard des prisonniers, 189 et suiv. — Il rend la paix à l'Espagne et à l'Espagne à son frère Scipion l'Africain, 190. — Ses résultats de sa conduite en Espagne, 195. — Nouvelle de ses succès par Lélius, *ibid.* — Suite de ses succès en Espagne, 226. — Il quitte l'Espagne et se rend à Tarragone, Sa méthode dans les exercices militaires, *ibid.* — Edescon, prince des Asturies, lui redemande sa femme et son fils, 228. — D'autres princes de sa race se rendent auprès de lui, Il attaque Asdrubal, le met en

fuite et s'empare de son camp, XIX, 230. — Les princes ibériens lui offrent le titre de roi, qu'il refuse, 232. — Éloge qu'on fait de lui à Rome, 234. — Suite de ses succès en Espagne, 293. — Il se met à la poursuite d'Asdrubal fils de Giscon, 294. — Charge son frère Lucius de conduire à Rome Hannon et d'autres prisonniers de marque, 296. — Son activité et ses marches en Espagne, 301 et suiv. — Par quels moyens il exaltait l'esprit de ses troupes, 303. — Son armée en présence de celle d'Asdrubal, 305. — Il s'élançe au fort de la mêlée et décide la victoire, 306. — S'entend avec Syphax et se rend à sa cour, 308. — S'y rencontre avec Asdrubal; hommage que lui rend le général africain, 310. — Il traite avec Syphax et se rend à Carthage, 311. — Célèbre à Carthage des jeux funéraires en mémoire de son père et de son oncle, 313. — Sa maladie; défiances et révoltes dans son armée, 319. — Mesures qu'il prend pour rétablir la discipline dans son armée, 320. — Nouvelle armée rassemblée contre lui par Mandonius et Indibilis, 324. — Il passe l'Èbre, 325. — Taille en pièces l'armée d'Indibilis et de Mandonius, 326. — Leur accorde leur pardon, *ibid.* — Remplacé dans son proconsulat, il revient à Rome, 330. — Demande le triomphe et ne l'obtient pas, 331. — Nommé consul avant l'âge, il demande à être chargé de la guerre d'Afrique, 333. — Discours de Fabius contre ce projet, et réponse de Scipion, 334 et suiv. — Le sénat lui donne la province de Sicile, 336. — Ses préparatifs pour opérer sa descente en Afrique, 341. — Sa descente en Afrique pressée par Masinissa, 350. — Il veut auparavant qu'on reprenne Locres, 352. — Arrivée de Scipion à Locres, 354. — Il continue ses préparatifs de descente en Afrique, 358. — Alliance de Caton et de Fabius contre lui, 374. — Accusé par Fabius, 376. — Il ordonne d'arrêter Pléminius et de le conduire à Rome, 376 et 389. — Se trouve justifié par les dépositions des Locriens, 379. — Rapport de la commission d'enquête

en ce qui le concerne, XIX, 380. — L'expédition d'Afrique autorisée par le sénat, 381. — Lettre de Syphax, 382. — Embarquement et départ de son armée et dénombrement de ses forces, 384. — Il débarque en Afrique, 385. — Masinissa agit de concert avec lui, mais en secret, 393 et 395. — Ses succès contre Hannon; prise de Locha, de Salère, d'Anda, de Tunis, 394, 397, 409 et 413. — Vainqueur d'Asdrubal et de Magon, 398. — Par quels moyens il prend connaissance du camp et des forces de Syphax et d'Asdrubal, 406. — Ses victoires sur Syphax, XII, 343. — Il prend et incendie les camps de Syphax et d'Asdrubal et détruit leurs armées, XIX, 407 et 408. — Remporte sur Syphax et sur Asdrubal une nouvelle et complète victoire, 412. — Son entretien avec Syphax et son entretien avec Masinissa, 421. — Honneurs et récompenses qu'il décerne à Masinissa, 426 et 432. — Il traite de la paix avec les Carthaginois, 430. — Sa tentative de négociation avec Annibal, 451. — Nouvelles négociations avec Annibal, 452 et suiv. — Une grande bataille est résolue; dispositions stratégiques de son armée, 456. — Préludes, incidents et résultats de la bataille de Zama, XII, 245, et XIX, 460. — Il se rapproche de la côte, et va camper à Tunis, 465. — Conditions qu'il dicte aux Carthaginois, qui implorent la paix, 469. — On lui laisse la conduite de la guerre d'Afrique, 477. — Le peuple lui confie le soin et le pouvoir de conclure la paix, 481. — Il revient à Rome; son triomphe, 484 et suiv.

Scipion Nasica (P. Corn.). Chargé de recevoir la statue de Cybèle venant de Pessinonte, XIX, 364.

Scipions (Famille des), VI, 96. — Polybe est reçu dans cette famille, XII, 46. — Tableau généalogique de ses principaux personnages, XIX, 88.

Scirophorion. Fêtes de ce mois grec, IV, 96.

Sclavons. Voyez *Slaves*.

Scolastique (La). Sa fineste influence, VI, 286. — Ses précédés,

- XX, 181. — Première période de son histoire, 183. — Son deuxième âge, 187. — Son troisième âge, 213.
- Scylastiques* (Les), XX, 377 et suiv.
- Scopas*. Élu pour chef ou préteur des Étoliens, XII, 186; 255.
- Scordisques* (Les). Faits et particularités qui les distinguent, XVII, 514.
- Scot* (Jean Duns), VI, 288. — Son école opposée à celle de saint Thomas d'Aquin, XX, 195.
- Scot Erigène* (Jean), VI, 190; XX, 168 et 199.
- Scotus* (Marianus), IV, 319.
- Scriptura*, nom d'une des trois grandes fermes des Romains, XIV, 400.
- Scylax*. Son périple, II, 304; IX, 58; XII, 62.
- Scylès* (Le roi), IX, 74.
- Scylitzès* (Jean), IV, 319; VI, 227.
- Scymnus de Chio*, VI, 98, et II, 321.
- Scythes* (Les). Leurs traditions anté-génésiques, V, 11. — Vainqueurs des Mèdes, ils sont repoussés en Égypte, VIII, 147. — Frappés de la maladie des femmes, *ibid.* — Comparaison entre les anciens et les modernes, IX, 67. — Leur culte, *ibid.* — Leurs mœurs guerrières, 68. — Leurs devins, 70. — Leurs alliances et leurs funérailles, 71. — Leurs bains, 72. — Leur horreur des usages étrangers, *ibid.* — Détails que Diodore de Sicile donne sur eux, 76. — Leur géographie et leur histoire jusqu'à la guerre de Darius d'après Justin, 78. — Leur caractère et leur géographie d'après Quinte-Curce, 81. — Observations sur leur caractère, 89. — Leur plan de défense contre Darius, 116. — Leur message à Darius, 120. — Leur négociation avec les Ioniens gardiens du pont de l'Ister, 121. — Ils sont trompés par les Ioniens, 124. — Résultat de l'expédition de Darius contre eux, 126; XII, 427.
- Scythes cultivateurs* ou *Borysthéniens* et *Olbiopolites*, IX, 45.
- Scythes laboureurs*, IX, 44.
- Scythes montés*, IX, 46.
- Scythes royaux*, IX, 46.
- Scythie* (La). Origine traditionnelle des peuples de ce pays, IX, 39. — Détails géographiques sur ce pays, 44 et suiv. — Son climat, 49. — Sa population, 75. — Détails donnés sur la Scythie par les anciens géographes, 82. — Géographie de ce pays d'après Bayer, 83. — Observations critiques de Voltaire sur ce qui a été dit de ce pays par les auteurs anciens, 84. — Observations sur la géographie de ce pays, 86. — Notions géographiques sur l'étendue de ce pays, 100.
- Scythie* ou *Tartarie occidentale*. Habitée par les Huns, II, 352.
- Secte*. Voyez *Esprit de Secte*.
- Secte éliaque*, XX, 55.
- Secte mégarique*, XX, 55.
- Sectes religieuses*. Leur multiplication au seizième siècle, XX, 227.
- Secundus Sallustius Promotus*. Voyez *Sallustius*.
- Sédulius*, VI, 143.
- Ségestains* (Les). Secourus par les Romains contre les Carthaginois, XVII, 61.
- Séjan*. Son portrait par Tacite, VII, 419.
- Selden*, IV, 348 et 352.
- Séléne* ou la Lune, XII, 444.
- Séléucides*. Voyez *Ère des Séléucides*.
- Séleucie* (Ville). Antiochus s'en empare, XII, 212.
- Séleucus*. Ses premières conquêtes ont-elles été l'origine de l'ère des Séléucides? III, 417. — Discorde entre lui et Antigone, XII, 714. — Son succès d'où date l'ère des Séléucides, 718. — Confédération resserrée entre lui, Cassandre et Ptoïmée, 729. — Bataille d'Ipsus, 730.
- Sélinontins* (Les). Les Égestains veulent leur faire la guerre, X, 232.
- Sellasia*. Bataille en ce lieu, XII, 124.
- Semailles* (Fêtes des), XIII, 483.
- Semaine* (La), III, 82. — Double erreur de plusieurs savants à l'égard de son usage dans l'antiquité, 64. — Opinion de Goguet sur la semaine, 65. — Elle n'a pas été employée par les Perses, 66. — N'a pas été employée

mades, IX, 46.
aux, IX, 46.
 a.) Origine tradition-
 nales de ce pays, IX, 39.
 graphiques sur ce pays,
 Son climat, 49. — Sa
 75. — Détails donnés
 e par les anciens géogra-
 Géographie de ce pays
 er, 83. — Observations
 Voltaire sur ce qui a été
 s par les auteurs anciens,
 ervations sur la géographie
 86. — Notions géogra-
 l'étendue de ce pays, 100.
 ou *Tartarie occidentale*.
 les Huns, II, 352.
 yez *Esprit de Secte*.
 que, XX, 55.
 arique, XX, 55.
 ligieuses. Leur multiplia-
 ième siècle, XX, 227.
 s *Sallustius Promotus*.
ustius.
 , VI, 143.
 us (Les). Secours par les
 contre les Carthaginois,
 on portrait par Tacite, VII,
 IV, 348 et 352.
 ou la Lune, XII, 444.
 les. Voyez *Ère des Séleu-*
de (Ville). Antiochus s'en
 XII, 212.
 s. Ses premières conquêtes
 été l'origine de l'ère des Sé-
 III, 417. — Discorde entre
 égone, XII, 714. — Son suc-
 cès l'ère des Séleucides, 718.
 lération resserrée entre lui,
 et Ptoimée, 729. — Ba-
 sus, 730.
 tins (Les). Les Égestains
 ur faire la guerre, X, 232.
 2. Bataille eu ce lieu, XII,
 es (Fêtes des), XIII, 483.
 e (La), III, 62. — Double
 plusieurs savants à l'égard de
 e dans l'antiquité, 64. —
 de Goguet sur la semaine.
 lle n'a pas été employée par
 66. — N'a pas été employée

par les Grecs, III, 67. — N'a pas été em-
 ployée par les Romains, 69. — N'a
 pas été employée par les Carthaginois,
 72. — A été employée par les Juifs,
 73. — A été employée par les Chi-
 nois, 74. — A été employée par les
 Indiens, les Japonais, *ibid.* — A été
 employée par les Chaldéens, les Assy-
 riens, les Arabes, 75. — Noms des sept
 planètes appliqués aux sept jours consé-
 cutifs de la semaine, *ibid.* — Lalande
 suppose que son usage chez les Égypti-
 ens venait des phases de la lune,
 76. — Son origine expliquée par la
 dénomination des heures du jour dé-
 diées aux planètes, 77. — Ses sept
 jours et les sept heures planétaires
 correspondent à des intervalles musi-
 caux, 79. — Ses noms planétaires
 subsistent dans nos langues modernes,
 81. — Ses noms planétaires ont été
 effacés par l'Église de son calendrier
 liturgique, 82. — La semaine plané-
 taire introduite en Occident, 83. —
 Il y a eu des semaines d'années chez
 certains peuples, 284. — Supputa-
 tions auxquelles oblige la semaine de
 l'ère chrétienne, 491. — Elle est le
 seul point par lequel les années de
 l'hégire correspondent avec les nô-
 tres, 513.

Semaine (La) des Romains, XIII,
 445 et 488.

Sémélé. Ses légendes, XII, 402,
 448 et suiv.

Sémiramis. Sa biographie, V, 243.
 — A-t-elle porté le nom d'Atossa?
 246. — Peut-elle être identifiée
 avec Esther? 247. — Elle s'empare de
 Balthaz, XII, 418. — Épouse Ninus,
 et lui succède, 419. — Entrepren-
 d une expédition contre les Indiens,
 421.

Semo-Sancus (Le) des Romains. Pris
 par Justin le Martyr pour Simon le
 Magicien, XIII, 420.

Semones, divinités romaines, XIII,
 418 et 240.

Sempronia. Son portrait par Sal-
 luste, VII, 412.

Sempronius Asellio, XII, 308.

Sempronius Atratinus (Cains).
 Il compromet l'armée romaine, XIV,
 537. — Est accusé de lâcheté et de
 trahison, 538.

Sempronius Longus (Tibérius). La
 guerre en Afrique lui échoit, XVIII,
 70. — Il s'empare de Mélita (Malte),
 et de là est appelé sur les rives du
 Pô, 94. — S'avance avec son armée
 vers le Pô, 141. — Sa jonction avec
 Scipion, 159. — Sa mésintelligence
 avec Scipion, 160. — Il s'apprête à li-
 vrer bataille à Annibal malgré Scipion
 161. — Bataille de la Trébie,
 163 et suiv. — Vaincu, il se retire à
 Plaisance, où Scipion le rejoint, 165.
 — Se rend à Rome pour y présider
 les élections, 172. — Proconsul, il part
 de Plaisance et rejoint son armée,
 173. — Remporte un avantage sur
 Annibal, 175. — Son armée mise en
 déroute par Annibal, 180. — Il se re-
 tire à Lucques, *ibid.* — Ses succès
 contre Hannon en Lucanie, 415. —
 Sa position militaire, 441. — Il ren-
 contre Hannon sur les bords du Ca-
 lore, et promet à ses volons la liberté
 s'ils sont vainqueurs, 456. — Vic-
 toire éclatante qu'il remporte, 457.

Sempronius Sophus (tribun et con-
 sul). Son discours contre le censeur
 Appius Claudius, qu'il menace de la
 prison, XVI, 105.

Sempronius Sophus (P.). Échec qu'il
 subit contre les Étrusques comme
 commandant de la cavalerie, XVI,
 143 et 145. — Explication qu'il
 donne d'un tremblement de terre au
 moment d'une bataille contre les Pi-
 centins, 581. — Son triomphe, 582.

Sempronius Tuditanus (L'histori-
 cien), XII, 368.

Sempronius Tuditanus (P.). Sa
 censure, XIX, 211 et suiv. — Vain-
 queur d'Annibal, 386.

Séna. Une colonie romaine s'y éta-
 blit, XVI, 421.

Sénat romain. Tableau représen-
 tant la victoire de Mesala sur les Car-
 thaginois exposé dans le sénat, XVII,
 43.

Sénateurs romains, XIII, 271. —
 Leurs attributions, 272. — Leur nom-
 bre augmenté par Tarquin l'Ancien,
 340. — Leur distribution en *majo-
 rum* et *minorum gentium*, *ibid.* — Leur
 nombre augmenté après l'expulsion
 des Tarquins, XIV, 2 et 11. — Ex-
 plication des mots *pères conscrits*,

XIV, 3. — A qui attribuer la recomposition du sénat? *ibid.* — Leurs avances intérieures à l'égard des plébéiens, 17. — Ils ordonnent une levée de troupes, 187. — Adoptent le nouveau mode présenté par Voléro pour l'élection des tribuns et des édiles, 192. — Décrètent un nouvel événement au moment de la proposition de Térentius, 218. — Leur autorité attaquée par les tribuns, 235. — Le pouvoir judiciaire leur est rendu par Sylla, 397. — Origine et accroissement du sénat, 404. — Leur droit d'impôts, 405. — Leurs distinctions, droits et prérogatives, 407. — Comment et par qui ils étaient armés, 410. — Droit de les nommer et de les exclure conféré aux censeurs, 412. — Dictateur nommé pour compléter le sénat après la bataille de Cannes, 414. — Admission dans le sénat d'un grand nombre de chevaliers, 416. — Passage de Cicéron qui a fait croire à leur élection par le peuple, 420. — Leur élection dans les comices populaires, 422. — Conclusion sur les modes d'admission au sénat, 423. — Examen critique des auteurs qui ont discuté cette question, 424. — Leur nombre, 426. — Conditions qu'il fallait réunir pour être admis au sénat, 427. — Cens sénatorial, 429. — Admission parmi les sénateurs du *flamen dialis*, 432. — Honneurs et avantages auxquels ils avaient droit, 433. — Leur laticlave et leur cotturne, 434. — Honneurs qu'on leur rendait dans les provinces, *ibid.* — Leurs places au cirque et dans l'orchestre, 435. — Leur droit exclusif aux fonctions d'ambassadeurs, 436. — Leur pouvoir judiciaire avant la préture, *ibid.* — Assessors des préteurs jusqu'aux Gracques, 438. — Quelles obligations leur étaient imposées, 439. — Emprunts, alliances et voyages qui leur sont interdits, 440. — Comment se perdait leur dignité, et moyens d'y être réintégré, 442 et 443. — Le prince du sénat, 445. — Dans quel lieu ils s'assemblaient, 449. — Nombre et durée de leurs séances, 450 et 451. — Nombre de sénateurs présents qui était nécessaire pour les

délibérations, XIV, 454. — Par qui se faisaient les convocations, 452 et 455. — Durée des délibérations, présidence, etc., 456 et 466. — Tableau de deux séances fourni par Cicéron, 462. — Sens des expressions *senatus auctoritas*, *senatus-consulte* et *décrets*, 466, 471 et 489. — Personnes qui assistaient aux séances, 467. — Intervention des tribuns du peuple dans leurs assemblées, 469. — Leur pouvoir et leurs attributions, 470. — Leur institution affaiblie par le tribunal onserve toujours son éclat et son prestige, 471. — Examen plus détaillé de leurs prérogatives et de leur pouvoir, 476. — Surintendance des affaires religieuses, dédicace des temples, *ibid.* — Leur intervention dans les déclarations de guerre et dans les traités de paix, 477. — Ils dirigent les fonds publics, *ibid.* — Assignent des provinces aux ex-consuls et aux ex-préteurs, 478. — Administrent les affaires militaires, 479. — Poursuivent les crimes d'État, 482. — Résolutions qu'ils pouvaient prendre au sujet des lois, 484. — Comment ils pouvaient accroître ou concentrer leur pouvoir, 486. — Leurs attributions judiciaires, 487. — Leur politique extérieure, 490. — Leur politique dans les affaires intérieures, 491. — Conclusion empruntée à Montesquieu, 495. — Stratagème qu'ils emploient pour obtenir la nomination de consuls, 536. — Les vieux sénateurs sacrés sur leurs chaises curules, XV, 72. — Ils contrebalancent la puissance consulaire, 140. — Leurs listes rédigées par les censeurs, 172. — Rayés par les censeurs, 200. — Leur approbation préalable des lois à présenter aux comices, 448. — Obligés de prendre un des censeurs dans l'ordre plébéien, 449. — Ils jugent séparément chacun des peuples vaincus du Latium, 451. — Proposition de prendre des Latins pour remplir les vides du sénat, XVIII, 373 et 380. — Fabius Bibula le second dictateur pour composer la liste des sénateurs, 380. — *Senatus-consulte*, VI, 112. — Il flétrit les crimes d'Alexandre, XII, 664; XX, 97.

KIV, 454. — Par qui se convocations, 452 et des délibérations, pré-456 et 466. — Tableau ces fourni par Cicéron, des expressions *senatus consultus* et décrets, 489. — Personnes qui x séances, 467. — In- tribuns du peuple dans lées, 469. — Leur pou- s attributions, 470. — tion affaiblie par le tribu- toujours son éclat et son r. — Examen plus détaillé rogatives et de leur pou- Surintendance des af- fenses, dédicace des tem- Leur intervention dans ions de guerre et dans les paix, 477. — Ils dirigent publics, *ibid.* — Assignent ces aux ex-consuls et aux s, 478. — Administrant militaires, 479. — Pour- crimes d'État, 482. — Ré- qu'ils pouvaient prendre au lois, 484. — Comment ils accroître ou concentrer leur 486. — Leurs attributions ju- 487. — Leur politique ex- 490. — Leur politique dans es intérieures, 491. — Cou- empruntée à Montesquieu, Stratagème qu'ils employent tenir la nomination de con- s. — Les vieux sénateurs mas- leurs chaises curules, XV, s contrebalaient la puissance re, 140. — Leurs listes rédi- les censeurs, 172. — Rayés censeurs, 200. — Leur ap- préalable des lois à pré- eux conices, 448. — Obligés dre un des censeurs dans l'or- ézien, 449. — Ils jugent séparé- aucun des peuples vaincus du s, 451. — Proposition de pre- Latius pour remplir les vides s, XVIII, 379 et 380. — Pa- du second dictateur pour la liste des sénateurs, 380. que, VI, 112. — Il flétrit le d'Alexandre, XII, 664; XX,

Senèque (Les deux). Hommages qu'ils rendent à Tite-Live, XIII, 122. *Senes deponanti*. Signification de ces mots, XV, 232.

Sénonais (Les). Vaincus par le consul Dolabella, XVI, 438.

Sensualisme (Le). Abus de ce mot par les platoniciens, XX, 394. — A sou école on joint celle du scepticisme, 401.

Sépias (Le cap). Vaisseaux perses submergés par une tempête près de ce cap, IX, 373.

Sépinum (Ville). Prise par le consul Papirius, XVI, 217.

Septante (Version des). La chronologie des dix premiers chapitres de la Genèse n'est pas la même dans cette version que dans le texte hébraïque et dans le texte samaritain, V, 46. — Époque où se fit cette traduction, 498.

Septembre. Fêtes de ce mois à Rome, IV, 128, et XIII, 478.

Septime Sévère. Voyez *Sévère* (Septime).

Sépulture à Rome, XIV, 324.

Sepulveda, IV, 331.

Seran de la Tour. Son jugement sur l'histoire du tribunal romain, XVI, 319.

Serbonnis (Marais de), VIII, 416.

Sérs (Les) étaient les Indiens, II, 351.

Sergius. Tribun militaire, forcé de donner sa démission, XV, 12. — Son procès, 13.

Serment (Le) chez les Romains, XIV, 324.

Serpent d'Épidaure (Le). Voyez *Épidaure*.

Serre (Olivier de). Voyez *Olivier*.

Servet (Michel), VI, 396; XX, 225.

Services militaires. Dépenses annuelles de l'Attique pour ces services sur terre et sur mer, XI, 233.

Servien, VI, 137.

Servilianus (Fabius Maximus), XIII, 45.

Servilius (Publius). Le peuple cède à ses promesses, XIV, 66. — Compromis par son collègue Appius Claudius, *ibid.* — Conduit solennellement au Capitole par le peuple, 67.

Servus (Quintus). Nommé dictateur, XIV, 543.

Servilius (Spirius). Il compromet l'armée romaine, XIV, 183. — Accusé d'avoir perdu l'armée romaine, 185. — Absous, il se signale par de nouvelles victoires, *ibid.*

Servilius Ahala. Maître de la cavalerie, il tue Sp. Mélius, XIV, 507. — Traditions diverses qui le concernent, 508.

Servilius Ahala. Nommé dictateur, il défait les Gaulois, XV, 346.

Servilius Capio. Voyez *Capio*.

Servilius Geminus (Publius). Élu consul, XVII, 173. — Installé en bonne forme, il est proclamé l'unique consul, XVIII, 196. — Se rapproche de Rome, et nomme un dictateur, 209. — Le commandement de son armée pris par Fabius Maximus, 212. — Il reçoit l'ordre de pourvoir à la défense des côtes de l'Italie, *ibid.* — Détails sur son expédition en Afrique et en Sicile, 250. — Il prend le commandement de l'armée de Minucius, *ibid.* et 251. — Reste à la tête des légions comme proconsul, 254.

Servilius Geminus ou *Nepos* (C.). Élu consul, XIX, 401. — Dictateur, 474.

Servilius Pulex (M.). Élu consul, il est envoyé en Étrurie, XIX, 447.

Servius Priscus. Sa dictature, XIV, 520.

Servius Sulpicius, gendre de Fabius Ambustus, XV, 293.

Servius Tullius. Sa législation, VI, 41. — Sa naissance miraculeuse, XIII, 354. — Il épouse une fille de Tarquin l'Ancien, 355. — Est appelé au trône par les sénateurs, 356. — Ses réformes politiques, 359. — Il divise le peuple de Rome en quatre-vingt-treize centuries ou six classes, *ibid.* et suiv., et XIV, 155. — État passif des tribus par suite de sa réforme, 157. — Il étend et fixe l'enceinte de Rome, XIII, 372. — Ordonne un recensement général, *ibid.* et XIV, 178. — Marie ses deux filles avec les petits-fils de Tarquin l'Ancien, XII, 375. — Est assassiné, 377.

Sésostris. Quelques auteurs le font bien plus ancien que Noé, V, 81. — A-t-il conquis l'Inde? 97. — Son

régne en Égypte, VIII, 357, et XII, 408.

Nésostris II. Voyez *Phéron*.

Sestos (ville). Assiégée par les Athéniens, IX, 507; X, 321.

Séthon. Son règne en Égypte, VIII, 380.

Séthus (Siméon), VI, 227.

Seuthès, prince thrace. Cléanor et Phryniscus veulent mettre les Dix mille à son service, XI, 529. — Ses offres à l'armée grecque, 531. — Son traité avec les Dix mille, *ibid.* — Festin qu'il donne, *ibid.* — Ses troupes se mettent en marche avec les Dix mille, 534. — Ses troupes font un immense butin, 535. — Reconnu pour souverain par les Thyniens, *ibid.* — Son armée se grossit, et devient plus nombreuse que celle des Grecs, 536. — Il manque à ses engagements, *ibid.* — Occasion qu'il saisit de se débarrasser des troupes grecques, *ibid.* — Il donne un à compte de la solde arriérée, 540.

Sévère (Alexandre), VI, 121.

Sévère II, VI, 130.

Sévère III, VI, 139.

Sévère (Septime), VI, 117 et 121.

Sévère (Sulpice). Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, III, 456.

Sévigné (Madame de), VI, 451.

Sévin. Ses mémoires sur Hécateé de Milet et Charon de Lampsaque, IV, 278.

Sextia ou *Sextilia* (La vestale). Son supplice, XVI, 529.

Sextius ou *Sextus* (Le philosophe). Voyez *Sextus*.

Sextius. Son tribunat pendant dix ans, XVI, 311 et 312.

Sextius (Le primipilaire). Son discours en faveur de l'armée romaine, XV, 348.

Sextius, tribun du peuple. Ses invectives contre Posthumius, XIV, 545.

Sextius (Lucius), XV, 295. — Élu tribun du peuple, il propose trois lois, 298. — Ses intrigues au sujet de la loi sur le consulat, 302. — Il propose la création de prêtres sibyllins, 303. — Camille lui est opposé comme dictateur, *ibid.* — Il obtient la loi relative aux prêtres sibyllins, 314. — Premier consul plébéien, 315.

Sextus ou *Sextius* (Le philosophe), XX, 108.

Sextus Empiricus, VI, 118. — Analyse de ses ouvrages et examen de ses doctrines philosophiques, XX, 93.

Sextus Rufus, XIII, 188.

S' Gravesande, XX, 366 et suiv.

Shaftesbury. Lui et ses Caractéristiques, XX, 316. — Disciple de Locke, 333.

Shakspeare, VI, 423; XX, 229.

Siam (Le royaume de). Habité par les *Sinæ*, II, 351.

Siamois (Les). Leurs mois, III, 128.

Sibrand Siccama, IV, 346.

Sibylles (Les). Livres qu'elles vendent à Tarquin le Superbe, XIII, 387.

Sicaniens (Les), X, 231.

Sicca. Révolte des Numides et des mercenaires en cette ville XVII, 249.

Siccama (Sibrand). Voyez *Sibrand*.

Siccus ou *Siccinius Dentatus*. Voy. *Dentatus*.

Sicile (L.). Ses annales, VI, 65 et suiv. — Do: iée, fils d'Anaxandride, tente d'y établir des colonies, IX, 180. — Projet des Athéniens d'y envoyer une flotte, X, 234. — Départ de cette flotte, 242. — Discours d'Hermocrate et d'Athénagoras au sujet de cette expédition, 243. — Gylippe y descend pour secourir Syracuse, 263. — Forces qui y sont envoyées par les Lacédémoniens, les Béotiens, les Corinthiens et les Sicyoniens, 266. — Fâcheuse position des Athéniens en ce pays, 267. — Gylippe cherche à y lever des troupes, 272. — Délibération des généraux athéniens sur le projet de quitter ce pays, 273. — Énumération des peuples qui ont pris part à la guerre de ce pays, 275. — Conséquences du désastre des Athéniens, 303. — Événements qui y sont survenus entre Xénophon et Polybe, XII, 29. — Séjour de Diane, de Minerve et de Proserpine, 471. — Ses premiers habitants, 472. — Ses îles, 473. — Troubles en ce pays, 521. — Expédition des Athéniens contre elle, 539. — Issue de cette expédition, 542. —

Sextius (Le philosophe),
Pyrrhiens, VI, 118. —
 ses ouvrages et examens
 philosophiques, XX,
Pyrrhus, XIII, 188.
Sasande, XX, 366 et suiv.
Sary. Lui et ses Caractères,
 XX, 316. — Disciple de
 Pyrrhus.
Sare, VI, 423; XX, 229.
 (Le royaume de). Habité par
 les Sars.
 II, 351.
 (Les). Leurs mois, III, 128.
Siccama, IV, 346.
 (Les). Livres qu'elles ven-
 draient le Superbe, XIII,
 188.
 (Les), X, 231.
 Révolte des Numides et
 des Sarrasins en cette ville XVII,
 188.
Sicca (Silhrand). Voyez *Sic-
 cina*.
 ou *Siccinius Dentatus*. Voy.
 Siccina.
 (La). Ses annales, VI, 65 et
 suiv. — Histoire de son
 empire, fils d'Anaxandride, tente
 de conquérir des colonies, IX,
 180. —
 Les Athéniens d'y envoyer une
 flotte, 234. — Départ de cette
 flotte, 242. — Discours d'Hermocrate
 à Xénocrate au sujet de cette
 expédition, 243. — Gylippe y des-
 cend pour secourir Syracuse, 263. —
 Les Grecs qui y sont envoyées par les La-
 cédémoniens, les Béotiens, les Corin-
 thiens et les Sicyoniens, 266. — Éta-
 blissement des Athéniens en ce
 pays, 270. — Gylippe cherche à y lever
 des troupes, 272. — Délibération des
 Grecs athéniens sur le projet de
 conquérir ce pays, 273. — Énumération
 des peuples qui ont pris part à
 la conquête de ce pays, 275. — Consé-
 quences du désastre des Athéniens,
 Événements qui y sont sur-
 venus, Xénophon et Polybe, XII,
 188. — Séjour de Diane, de Minerve et
 de Serapis, 471. — Ses premiers
 habitants, 472. — Ses îles, 473. —
 Les Grecs en ce pays, 521. — Expé-
 dition des Athéniens contre elle, 529.
 Histoire de cette expédition, 542. —

dehération sur le traitement à faire
 subir aux prisonniers athéniens, XII,
 543 et suiv. — Guerre avec les Cartha-
 ginois, 553. — Projet d'expulser les
 Carthaginois, 562. — La guerre des
 esclaves y éclate, 757. — Purgée de
 ses bandits par Rutilius, 759. —
 Nouvelle révolte d'esclaves, 760. —
 Les Romains y envoient chercher des
 blés, XIV, 91. — Intentions de Pyrr-
 hus sur ce pays découvertes par le
 Carthaginois Magon, XVI, 501. —
 Sa situation politique à l'arrivée de
 Pyrrhus, 517. — Évacuée par Pyrr-
 hus, 532. — Soumission aux Romains
 de plusieurs villes, en souvenir
 d'une alliance avec Eucée, XVII, 41.
 — Les Romains conçoivent l'espoir
 de s'en emparer, 51. — Les Cartha-
 ginois s'arment pour la défendre, 53.
 — Le consul Caius Duilius y débar-
 que, 56. — Campagne d'Aquilius
 Florus en ce pays, 76. — Description
 de ce pays par Pomponius Mela, 187.
 — Détails géographiques de Plin, So-
 lin et autres, 188. — Précis géogra-
 phique de d'Anville, 189. — Récit
 sommaire par Condillac de la guerre
 des Romains, 206. — Évacuée par
 les Carthaginois, 214. — Réduite en
 province romaine, à l'exception du
 royaume d'Hicron, 215. — Les con-
 suls romains consacrent en ce pays,
 par des cérémonies religieuses, le traité
 conclu avec Carthage, 232. — On en
 chasse les étrangers mercenaires, les
 Gaulois, etc., 233. — Le propréteur
 Otacilius demande des secours pour
 défendre ce pays, XVIII, 311. —
 État des affaires des Romains en ce
 pays, 378. — Les mouvements en
 ce pays épiés par le préteur Appius
 Claudius, 446. — Efforts des Car-
 thaginois pour la reconquerir, 535. —
 Les villes se révoltent, et les garnisons
 romaines y sont massacrées, 538. —
 Une flotte cartthaginoise amène une
 armée qui s'empare de plusieurs pla-
 ces, XIX, 141. — Ces places reprises
 par Céthégnus, 142. — Elle passe tout
 entière sous la domination romaine,
 146. — Les Romains chargent Scipion
 de la guerre en ce pays, 336. —
 Les Normands en ce pays, VI,
 261. — Au dix-septième siècle,

VI, 457. — Au dix-huitième siècle,
 473.

Siciliens (Les). Alliés des Athé-
 niens, ils en reçoivent des secours en
 vaisseaux, X, 164. — Notions sur
 eux, 231. — Ils invoquent l'aide de
 Pyrrhus contre les Carthaginois, XVI,
 515. — Pyrrhus s'aliène leurs esprits,
 528. — Ils se lassent de plus en plus de
 l'administration de Pyrrhus, 530 et
 531.

Sicinius. Chef de l'armée romaine
 qui se retire sur le mont Sacré, XIV, 73.

Sicules (Les), X, 232. — Leur al-
 liance recherchée par les Athéniens,
 253. (Voyez aussi *Sicile*.)

Sicyone (ville). Euphron s'y rend
 maître absolu, XI, 380. — Histoire
 d'Euphron, 382 et suiv.

Sicyoniens (Les). Ils défont les
 Athéniens, X, 186. — Envioient des
 forces en Sicile, 266.

Sidicins (Les). Les Samnites de-
 mandent à leur faire la guerre, XV,
 418. — Ils veulent se donner aux Ro-
 mains, 419. — Invoquent l'assis-
 tance des Latins, *ibid*.

Siducey, VI, 452; XX, 300.

Silvoine Apollinaire, VI, 143.

Sicile (Ic). Étymologies de ce mot,
 III, 329, et XIII, 504. — Valeurs di-
 verses qui lui sont attribuées, III, 330,
 et XVII, 277. — Les siècles romains
 peuvent-ils être déterminés par la
 célébration des jeux séculaires? III,
 330. — Noms des dix siècles qui ont
 précédé l'ère vulgaire, VI, 105. —
 Noms des cinq premiers de l'ère vul-
 gaire, 145. — Nom du sixième, du
 septième et du huitième, 185. —
 Aperçu du neuvième et du dixième,
 187. — Nom du neuvième et du
 dixième, 222. — Chronologie abrégée
 du treizième, 307. — Le qua-
 torzième est-il inférieur au treizième?
 310. — Chronologie abrégée du qua-
 torzième, 339. — Tableau sommaire
 du seizième, 384. — Division du
 dix-septième, 427. — Comparaison
 du seizième avec le dix-septième,
 468. — Appréciation du dix-huiti-
 ème, 501.

Sienne (ville), VI, 277.

Sigebert de Gemblou, IV, 321, et
 VI, 227.

Sigée (ville). Inscription qu'on y a découverte, I, 208. — Hippas, qui était à Sparte, retourne à Sigée, IX, 215. — Elle est un sujet de dispute entre les Mityléniens et les Athéniens, *ibid.*

Siggé Odin, VI, 103.

Sigennes (Les), IX, 165.

Signaux (Les), XIII, 233.

Sigonius ou *Sigonio*, IV, 332; VI, 423. — Son jugement sur Denys d'Halicarnasse, XIII, 62. — Ses notes sur Tite-Live, 156.

Sigavèse. Son émigration, XV, 53. — Date et synchronisme de son émigration, 65. — Envoyé en Allemagne, XVII, 433. — Histoire de la colonie gauloise qu'il conduit en Allemagne, 437.

Silanus (Le devin), XI, 506.

Silanus (M. Junius). Il remporte une victoire sur Hannon, et le fait prisonnier, XIX, 294.

Silènes (Les), XII, 454.

Silhon. Ses conditions de l'histoire, VII, 81.

Silius Italicus, VI, 112.

Silvestre II ou *Gerbert*, 218.

Siméon le Métaphraste. Voyez *Métaphraste*.

Simocatta (Théophylacte). Voyez *Théophylacte*.

Simon de Stenne, VI, 328.

Simonide (Le poète), V, 398. — Hommage qu'il rend aux guerriers de Sparte qui ont combattu aux Thermopyles, IX, 393.

Simonide (l'historien), XII, 3.

Simplicius, VI, 159; XX, 103.

Sinae (Les). Ils habitaient le royaume de Siam, II, 351.

Sinope (ville). Ses députés conseillent aux Dix mille le retour par mer, XI, 505. — Les Dix mille et Christophe y arrivent, 512 et 514.

Sinopéens (Les). En guerre avec Mithridate roi de Pont, XII, 192.

Sinuessa. Une colonie romaine s'y établit, XVI, 178.

Siphnos (Ile de). Les révoltés samiens s'y réfugient, et la pillent, VIII, 552.

Siri (Vittorio). Il a vendu son silence, VII, 263.

Siris (Le fleuve). Bataille sur ses

bords entre Pyrrhus et les Romains, XVI, 471 et suiv.

Sisenna, XII, 331; XIII, 45.

Sismoudi (De). Sa digression sur les maires des palais, VII, 573. — Ses considérations générales sur l'état des lois et des mœurs, 586.

Sithiu. Ses annales, IV, 325.

Sitane ou *Hippane*. Prise par Attius Calatinus, XVII, 79.

Sixte IV, VI, 364.

Sixte-Quint (Le pape), VI, 419.

Slaves ou *Sclavons* (Les), II, 353; VI, 147.

Sleidan, IV, 332.

Smerdis, frère de Cambyse. Cruauté de Cambyse envers lui, VIII, 528.

Smerdis le mage. Il succède à Cambyse, VIII, 555. — On découvre qu'il n'est pas le fils de Cyrus, 556. — Conjuraison contre ce faux Smerdis, 557. — Tué par les conjurés, 560. — Observations critiques sur les récits de cette conjuraison, 567.

Smith (Adam), XX, 337.

Sociétés privées, II, 56.

Socrate, V, 456. — Sa condamnation, VI, 47 et 144. — Ses relations avec Xénophon, X, 29. — Sa manière de former ses disciples, l'art de raisonner, XI, 97. — Son

exposé des différentes espèces de gouvernement, 98. — Sa méthode, 99. — Ce qu'il pensait de la géométrie de l'astronomie, etc., *ibid.* — Appropriation de sa vie, de ses doctrines, etc., 101. — Mieux connu par les écrits de Xénophon que par ceux de Platon, 102. — Son génie ou caractère familial, 104. — Sa naissance et mort, 106. — Ses principaux disciples, *ibid.* — Motifs qui animèrent ses ennemis et ses accusateurs, *ibid.* — Il vote contre la condamnation

mort des généraux vainqueurs d'Arginuses, 256. — Ses efforts pour sauver Thérémène, 278. — Sa mort, XII, 558; XX, 52 et 56. — Ses disciples, 53. — Ses dogmes, 54. — Division en cinq des écoles sorties de la sienne, 402. (Voyez aussi *Apologie de Socrate*, ouvrage de Xénophon, *Faits et dits mémorables de Socrate*, ouvrage de Xénophon.)

Pyrrhus et les Romains, et suiv.
 XII, 331; XIII, 45.
 (De). Sa digression sur les palais, VII, 53. Considérations générales sur les lois et des mœurs, 586. Ses annales, IV, 325. ou *Hippane*. Prise par Attinus, XVII, 79.
 V, VI, 364.
 Quint (Le pape), VI, 419. ou *Sclavons* (Les), II, 353; III, IV, 332.
 Crésus, frère de Cambyse. Cruauté de Cambyse envers lui, VIII, 528. *Le mage*. Il succède à Cambyse, VIII, 555. — On découvre qu'il n'est pas le fils de Cyrus, 556. Jururation contre ce faux Smerdis, 57. — Tué par les conjurés, 57. — Observations critiques sur les récits de cette conjuration, 57.
 Adam), XX, 337.
 Intérêts privés, II, 56.
 Crésus, V, 456. — Sa condamnation, VI, 47 et 144. — Ses relations avec Xénophon, X, 29. — Méthode de former ses disciples à l'art de raisonner, XI, 97. — Sa méthode des différentes espèces de géométrie, 98. — Sa méthode, 98. — Appréhension qu'il pensait de la géométrie astronomie, etc., *ibid.* — Application de sa vie, de ses doctrines, etc., 98. — Mieux connu par les écrits de Xénophon que par ceux de Crésus, 102. — Son génie ou démonstration, 104. — Sa naissance et son éducation, 106. — Ses principaux discours, *ibid.* — Motifs qui animaient ses ennemis et ses accusateurs, *ibid.* — Vote contre la condamnation de Crésus, 256. — Ses efforts pour empêcher Thérémène, 278. — Sa mort, 558; XX, 52 et 56. — Ses principes, 53. — Ses dogmes, 54. — Application en cinq des écoles sorties de son école, 402. (Voyez aussi *Apologie de Socrate*, ouvrage de Xénophon, et *dit* mémorables de Socrate, ouvrage de Xénophon.)

Socrate d'Achaïe. Il est assassiné, XI, 460.
Soudates Augustales, prêtres d'Auguste, XIII, 431.
Sogdiens (Les), IX, 337.
Solde militaire chez les Romains. On assigne aux troupes une paye régulière, XIV, 555. — Considérations à ce sujet, 557. — Inconvénients et avantages, XV, 2.
Soleil (Le). Considéré comme idée fondamentale de la mythologie et des calendriers, XIII, 515.
Soliman, VI, 168 et 353.
Solin. Sa géographie, II, 345. — Il adopte le système de Cicéron au sujet de l'époque d'Hésiode et d'Homère, V, 293; VI, 125.
Solis, VI, 452.
Solon, V, 398. — Son entretien avec Crésus, roi de Lydie, VIII, 110. — Division de l'Attique introduite par lui, XI, 226.
Solstices (Les). Leurs rapports avec certains articles de la mythologie antique, IV, 31.
Somestras, IV, 155.
Sopater. Son discours contre la famille d'Hiéron à Syracuse, XVIII, 478.
Soplanès (Le-Décéléen). Notions sur lui, IX, 491.
Sophocle, V, 450.
Sophocle, l'un des Trente, XI, 71.
Sophonète. Il enrôle des troupes grecques pour Cyrus le Jeune, XI, 28.
Sophonisbe, épouse de Syphax. Elle empêche Syphax de passer aux Romains, XIX, 411. — Prisonnière de Masinissa, 418. — Ses paroles à Masinissa; leur mariage, 419. — Sa mort et ses funérailles, XII, 742, et XIX, 422.
La Sophonisbe de Trissino, traductions et imitations, *ibid.* et suiv.
Sora (Ville de). Elle tombe au pouvoir des Romains, XVI, 84. — Jonction en cet endroit de deux armées romaines, 203.
Sortilèges (Les) à Rome, XIV, 309.
Sosarme, roi des Mèdes, XII, 5.
Sostocès. Il s'oppose au rétablissement des Pisistratides à Athènes, et fait le

récit de la tyrannie qui régnait à Corinthe, IX, 209.
Sosigène. Il aide Jules César à réformer le calendrier romain, III, 169.
Sosis. Il arrive à Syracuse, et appelle la multitude aux armes, XVIII, 474. — Adranodore lui remet les clefs de la citadelle et du trésor de Syracuse, 476. — Élu préteur, *ibid.* — Il assassine Adranodore et Thémistus, 477.
Sossos (Le) des Chaldéens, III, 278.
Sotade, V, 462.
Sotérides (Le Sicyonien). Son insolence envers Xénophon, XI, 483.
Soties et moralités, VI, 380.
Souciét. Il réfute Newton au sujet de la détermination de l'époque des Argonautes, V, 205.
Sources de l'histoire, I, 42. — Leur examen, 54. — Leur tableau général, 55. — Pouvant exister ailleurs que chez les historiens, 462.
Souris. Le cri d'une souris annulait une élection à Rome, XVIII, 11.
Sazomène, VI, 144.
Spaco, femme de Mithradate. Elle expose son enfant mort à la place de celui de Mandane, qu'elle a ordre de tuer, VIII, 152.
Spartien. Voyez *Lampride*.
Spendius. A la tête des mercenaires révoltés contre Carthage, XVII, 252. — Amilcar le fait crucifier, 259.
Spermatophages (Les), XII, 436.
Spartiens (Le Spartiate). Son dévouement, IX, 355.
Sphactérie (Ile de). Les Lacédémoniens y sont défaits par l'Athénien Cléon, X, 172.
Spilberg, II, 441.
Spinosa. Ses dogmes et son système, XX, 301.
Spolète, ville de l'Ombrie. Attaquée par Annibal, qui en est repoussé, XVIII, 208.
Sporades. Détails sur ces îles, XVIII, 15.
Sséma-Thuan. Ses annales, V, 103.
Stace, VI, 112.
Staël (M^{me} de). Sa *Corinne*, II, 485. — Elle met en lumière et à la mode la philosophie allemande, XX, 366. — Abus qu'elle a fait du mot *idéalisme*, 393.

- Stahl*, VI, 475.
- Stanley*, XX, 381 et 382.
- Stathines* (Les), mesures de distance employées par Xénophon, XI, 423.
- Staines* (Les), VII, 332.
- Staurace*, VI, 197.
- Stéron* (Henri), IV, 326.
- Stésagoras*, successeur de Miltiade premier. Il est tué d'un coup de hache, IX, 242.
- Stésichore*, V, 398.
- Sthénelaidas* (L'éphore). Il fait rompre la trêve entre Sparte et Athènes, X, 87.
- Stobée*, VI, 144.
- Stoffer*, IV, 331.
- Stoïciens* (Les), XX, 87, 97 et suiv.
- Stolon* (Licinius), gendre de Fabius Ambustus, X-V, 293. — Élu tribun du peuple, il propose trois lois, 298. — Ses intrigues au sujet de la loi sur le consulat, 302. — Il propose la création de prêtres sibyllins, 303. — Camille lui est opposé comme dictateur, *ibid.* — Identité entre lui et celui qui est élu tribun militaire, 307. — Il obtient la loi relative aux prêtres sibyllins, 314. — Arrive au consulat, 324.
- Stolon*. Son tribunat perpétué pendant dix ans, XVI, 311 et suiv.
- Strabon*, II, 328. — Résumé de sa *Géographie*, 335. — Son ouvrage n'a pas été connu de Pline l'Ancien, 337; VI, 113. — Ses notions géographiques sur la Libye, IX, 151.
- Strada* (Zanobi de). Voyez *Zanobi*.
- Strépi* (Martin), IV, 323.
- Struthophages* (Les), XII, 436.
- Strymon* (Le). Marche de l'armée de Xerxès jusqu'à ce fleuve, IX, 345.
- Style* (Le), VII, 278. — Les rhéteurs se sont abusés lorsqu'ils en ont imaginé trois, 295. — Distingué de l'élocution, 638. — En quoi il consiste, 639. — Il doit avoir de la noblesse, de la dignité, de l'énergie, 645. — Ne doit point être emprunté, 646. — Est l'expression de toutes les habitudes intellectuelles et morales de l'écrivain, 647. — Ne doit pas être confondu avec la diction, 666.
- Style historique*. Il doit être pittoresque, VII, 20 et 652. — Ses qualités, VII, 279. — Opinion de Lucien au ce sujet, 641. — Il diffère de celui de l'orateur, 642. — L'un de ses effets doit être d'inspirer de paisibles et profonds sentiments, 659. — Règles du langage que doit connaître l'historien, 674. — Clarté, vivacité, grâce et harmonie du langage historique, et de la brièveté qu'il exige, 675 et 681. — Des paroles superflues qu'il rejette, 682 et 684.
- Style lapidaire*. Observations sur ce style, I, 200.
- Sublicius* (Le pont). Sa construction, XIII, 337. — Défendu par Horatius Coelès, XIV, 17.
- Successions* (Les) chez les Romains, XIV, 306.
- Suède* (La). Au neuvième siècle de l'ère vulgaire, VI, 196. — Au dixième siècle, 209. — Après la prise de Constantinople, 372. — Au seizième siècle, 412. — Au dix-septième siècle, 429, 442, 459 et 460. — Au dix-huitième siècle, 471, 476 et 497.
- Suèdois* (Les). Leurs mots, III, 179.
- Suessula* (ville). Victoire des Romains sur les Samnites près de cette ville, XV, 403.
- Suffetes* ou *Subrogés*. Consuls romains ainsi appelés, XV, 123.
- Suffrages* (Les) à Rome. Du mode de les compter, XIII, 367. — Ceux qui s'étaient soustraits au service militaire privés de ce droit, XVIII, 462.
- Suffrid*, IV, 327.
- Suger*, XX, 184.
- Suidas*. Son texte sur la date de la mort d'Alexandre, V, 476; VI, 265. — Son opinion sur les parents d'Hérodote, VIII, 24. — Sa notice sur Thucydide, X, 9. — Son article biographique sur Polybe, XII, 41.
- Suisse* (La). Voyage en ce pays, II, 484. — Au quatorzième siècle, VI, 331. — Protestantisme en ce pays au seizième siècle, 4 ro. — Au dix-septième siècle, 441.
- Suisseth* (Roger), XX, 213.
- Sujet* (Le). Son étude, VII, 285.
- Sully*, VI, 433.
- Sulpice Sévère*. Voyez *Sévère*.
- Sulpicius*, VI, 96.
- Sulpicius* (Caius). Sa dictature

— Opinion de Lucien à ce — Il diffère de celui de l' — L'un de ses effets doit er de paisibles et profonds 659. — Règles du langage connaître l'historien, 674. vivacité, grâce et harmonie historique, et de la brièveté, 675 et 681. — Des paflus qu'il rejette, 682 et *apidaire*. Observations sur 200. *is* (Le pont). Sa construction, 1, 337. — Défendu par Coelés, XIV, 17. *ions* (Les) chez les Ro IV, 306. (La). Au neuvième siècle de aire, VI, 196. — Au dixième 9. — Après la prise de Comle, 372. — Au seizième 12. — Au dix-septième siècle, 442, 459 et 460. — Au ème siècle, 471, 476 et 497. *is* (Les). Leurs mois, III, *ala* (ville). Victoire des Ro sur les Samnites près de cette V, 403. *es* ou *Subrogés*. Consuls romains appelés, XV, 123. *nges* (Les) à Rome. Du mode compter, XIII, 367. — Ceux ient soustraits au service militaires de ce droit, XVIII, 462. *id*, IV, 327. *z*, XX, 184. *z*. Son texte sur la date de la Alexandre, V, 476; VI, 265. opinion sur les parents d'Hé VIII, 24. — Sa notice sur ide, X, 9. — Son article bioe sur Polybe, XII, 41. *z* (La). Voyage en ce pays, II. — Au quatorzième siècle, VI. Protestantisme en ce pays au e siècle, 470. — Au dix-septième, 441. *elli* (Roger), XX, 213. *(Le)*. Son étude, VII, 283. VI, 433. *ce Sévère*. Voyez *Sévère*. *cius*, VI, 96. *cius* (Caius). Sa dictature

XV, 347. — Il défend tout engagement avec les Gaulois sans un ordre, 348. *Sulpicius Paterculus* (Q.). Victoire navale qu'il remporte sur les Carthaginois, XVII, 80. *Sulpicius Galba* (P.). Élu consul, XIX, 99. — Il remplace en Grèce Lévinus malade à Anticyre, 145. — Histoire de sa première campagne contre Philippe roi de Macédoine, 238. — Surpris par Philippe, il est forcé de se rembarquer, 243. — Récit de sa seconde campagne, 246. — Il entreprend avec Attale le siège d'Orée, 248. — Renonce à s'emparer de Chalcis, et prend Cynus, 250. *Sultais* (Les). Au treizième siècle, VI, 274. *Sulzbach*, IV, 404. *Superstition* (La). Terreurs superstitieuses à la fin du dixième siècle, VI, 218. — Opinion de Machiavel sur les cérémonies superstitieuses, XVI, 208. *Superstition* à Rome. Présage tiré par les Romains au sujet d'une louve qui se réfugie dans leurs rangs, XVI, 189. — Gaulois et Gauloises, Grecs et femmes grecques enterrés vivants à Rome, XVII, 361 et suiv., et XVIII, 312. — Présages funestes, tremblements de terre attribués au vice d'élection des consuls, XVII, 394 et suiv. — Préjugés superstitieux attestés par deux faits, 403. — Mesures tyraniques prises contre de nouvelles superstitions, XVIII, 517. — Influences exercées sur les délibérations publiques par les rats et les souris, XIX, 257 et 258. Voyez aussi *Prodiges* à Rome. *Surius*, IV, 332. *Suse* (ville). Route de cette ville à Sardes, IX, 183. — Route que prend Xerxès pour aller de cette ville à Sardes, 325. — On y reçoit la nouvelle de la bataille de Salamine, 422. *Sutrium* (ville). Prise par les Étrusques et reprise par les Romains, XV, 234. — Camille s'en empare, 242. — Nombreuse colonie qu'on y envoie, 259. — Est-ce bien là ou à Satrium que cette colonie est envoyée? 261. *Suzarion*, V, 398. *Svedenborg*, XX, 367.

Sverrer, VI, 260. *Swift*, VI, 475. *Sybaris* (ville). Les Crotoniates s'en emparent, IX, 180. *Synnésis* (Le satrape ou roi), XI, 429. *Sylla*, VI, 93. — Ses proscriptions et son pillage des temples, XII, 766 et 767. *Sylogisme* (Le). Son abus, XX, 181. *Syloson*, frère de Polycrate. Il engage Darius à s'emparer de Saoua, IX, 29. *Sylvestre II* ou Gerbert, XX, 170. *Sylvius* (Énéas). Voyez *Énéas*. *Sylvius*, roi des Albains, XII, 501. *Symé* (Ile de), XII, 482. *Symnaque*, VI, 137. *Synelle* (George le). Exposé critique de son ouvrage, IV, 304; VI, 184; XII, 8 et 23. *Syncretistes* (Les). Voyez *Éclectiques*. *Synhalus*, chirurgien, XVIII, 63. *Syphax*, roi des Masséyliens. Vaincu en Afrique par Scipion, XII, 243. — Il se déclare ennemi de Carthage, XVIII, 531. — Traité d'alliance que lui proposent les Scipions, 532. — Il demande aux Scipions un centurion pour discipliner son infanterie. *ibid.* — Avec la tactique romaine il parvient à vaincre les Carthaginois en bataille rangée, 533. — Marche de des Romains vers lui, XVIII, 599. — Scipion s'entend avec lui, 601 à sa cour, 308. — Il t. 311. — Sa lettre à Scipion, 312. — Il se montre ennemi des Romains, 397. — Surprend la garnison romaine de Tholus, et la passe au fil de l'épée, 399. — Scipion prend connaissance du camp et des forces de ce prince, 406. — Prise et incendie de son camp et destruction de son armée, 407. — Sa jonction avec Asdrubal, 410. — Empêché de passer aux Romains par Sophonisbe, 411. — Vaincu par Scipion, 412. — Poursuivi par Lélius et Masinissa jusqu'au fond de la Numidie, 416. — Prisonnier de Masinissa, 418. — Son entretien avec Scipion, 421. — Conduit à Rome

- par Lélius, XIX, 427 et 431. Sa mort, 487.
- Syracusains* (Les). Guerre entre eux et les Léontius, X, 149. — Appelés par les riches Léontins pour s'opposer au partage des terres, 203. — Les Égestains veulent leur faire la guerre, 232. — Bataille de Léontium, qu'ils perdent contre les Athéniens, 249. — Ils recherchent l'alliance de Camarione, 251. — Recherchent l'alliance des Lacédémoniens et des Corinthiens, 253. — Gylippe descend en Sicile pour les secourir, 263. — Défaits par les Athéniens dans un premier combat, vainqueurs dans un second, 264. — Secours qui leur arrivent, *ibid.* — Leur combat contre les Athéniens près des lignes de Plemmyrium, 267. — Ils attaquent les Athéniens sur terre et sur mer, 270. — Demandent l'alliance d'Agrigente, 272. — Combat naval entre eux et les Athéniens, 274. — Harangue que Gylippe leur adresse, 278. — Bataille navale entre eux et les Athéniens, qui sont vaincus, 280. — Ils se détachent de Pyrrhus et l'abandonnent, XVI, 532. — Ils réclament contre l'assignation de la Sicile donnée à Marcellus, XIX, 152. — Exposent leurs griefs au sénat romain, *ibid.* Voyez aussi *Frère des Syracusains*.
- Syracuse* (ville). Notions sur cette ville, IX, 537. — Tentative des Athéniens sur l'Épipole, X, 271. — Elle se soulève contre la tyrannie de Denys, 564. — Bataille sanglante perdue par Philistus, 596. — Prise par Nypsius, agent de Denys le Jeune, 599. — Reprise par Dion, 600. — Timoléon s'en empare, 612. — Les Carthaginois en continuent le siège, 609. — Hiéron est proclamé roi, XVII, 4. — Investie et assiégée par les Romains, 39. — Adranodore s'installe dans la citadelle, XVIII, 471. — Son ancienne topographie, *ibid.* et suiv. — Arrivée de Théodote et de Sosis, 474. — Les clefs de la citadelle et du trésor remises par Adranodore à Théodote et à Sosis, 476. — La flotte romaine se présente devant la ville, 482. — Insurrection de Léontium contre Syracuse, 483. — Marcellus et Appius commencent le siège de cette ville, défendue par Archimède, XII, 229, et XVIII, 491 et suiv. — Les Romains forcés de changer le siège en blocus, 508. — Marcellus s'y ménage des intelligences, XIX, 29. — Un complot pour livrer cette place est découvert et puni, 30. — Les remparts sont escaladés pendant la célébration d'une fête de Diane, 32. — Épicycle se retire dans l'Achratine, 33. — Mesures que prend Marcellus pour se rendre maître de l'Achratine et du reste de la ville, *ibid.* — Pillage méthodique des quartiers occupés par les Romains, 34. — La forteresse d'Euryale est remise aux Romains, 35. — Secours qu'y envoie Carthage, 39. — Assassinat des trois commandants qu'Épicycle s'était substitués, 40. — Six autres gouverneurs y remplacent ces trois commandants, 42. — L'un de ces gouverneurs livre l'Achratine à Marcellus, 43. — Pillage de la ville, 45. — Les statues et les tableaux transportés à Rome, 52 et suiv.
- Syrianus*, XX, 138.
- Syrie* (La). Livre de Volney sur ce pays, II, 500. — Chronologie de ses rois, V, 504. — Au troisième siècle avant J. C., VI, 75. — Au premier siècle avant J. C., 101. — Après le partage des conquêtes d'Alexandre, XII, 32. — Antiochus s'empare de plusieurs villes, 212. — Elle rentre sous la domination du roi d'Égypte, 215. — Tyrannie qu'y exerce Démétrius, 753.
- Syriens* (Les). Leurs mois, III, 143; IX, 338. — Leurs poissons sacrés, XI, 432.
- Système monétaire*. Voyez *Monnaie*.
- Systèmes littéraires*. Voyez *Littérature*.
- Systèmes philosophiques*. Voyez *Philosophie*.
- Systèmes politiques*, II, 168. — Définition et but de la politique, 169. — Définition des pouvoirs sociaux, 171. — Du pouvoir législatif, 173. — Du pouvoir judiciaire, 174. — Du pouvoir exécutif, 175. — Des lois, 177. — Des lois politiques, *ibid.* —

LE

nt le siège de cette ville, dé-
r Archimède, XII, 229, et
91 et suiv. — Les Romains
changer le siège en blocus,
Marcellus s'y ménagea des
ces, XIX, 29. — Un com-
livrer cette place est décou-
uni, 30. — Les remparts
adés pendant la célébration
e de Diane, 32. — Épicyle
dans l'Achradine, 33. —
que prend Marcellus pour
e maître de l'Achradine et du
e la ville, *ibid.* — Pillage
ue des quartiers occupés
Romains, 34. — La forie-
Euryale est remise aux Ro-
35. — Secours qu'y envoie
e, 39. — Assassinat des trois
dants qu'Épicyle s'était
és, 40. — Six autres gous-
y remplacent ces trois com-
és, 42. — L'un de ces gous-
s livre l'Achradine à Mar-
43. — Pillage de la ville, 45.
statues et les tableaux trans-
à Rome, 52 et suiv.
nus, XX, 138.
e (La). Livre de Volney sur
e, II, 500. — Chronologie de
e, V, 504. — Au troisième
avant J. C., VI, 75. — Au
e siècle avant J. C., 101. —
e partage des conquêtes d'A-
e, XII, 32. — Antiochus
e de plusieurs villes, 212. —
e autre sous la domination du roi
e, 215. — Tyrannie qu'y exerce
e, 753.
e (Les). Leurs mois, III,
X, 338. — Leurs poissons
e, XI, 432.
e me monétaire. Voyez *Mon-*
naies littéraires. Voyez *Litté-*
raires philosophiques. Voyez
Philosophie.
es politiques, II, 168. —
on et but de la politique, 169.
inition des pouvoirs sociaux,
e. Du pouvoir législatif, 173.
ouvoir judiciaire, 174. — Du
exécutif, 175. — Des lois,
e. Des lois politiques, *ibid.* —

Des lois civiles, II, 180. — Législation
romaine et législation française, 181.
— Définition des lois pénales, 189.
— Des forces publiques, 191. — Des
finances, 192. — Du culte public,
200. — Instruction publique, 209.
— Travaux publics, 216. — Éta-
blissements de bienfaisance, 219. —
Application des systèmes politiques
aux différentes parties de l'État, 221.

— Relations extérieures, 226. — Les
systèmes nationaux se réduisent à
deux : la démocratie directe, et la
représentation, 253 et suiv. — Chez
les nations civilisées de l'antiquité,
IX, 550. — Régime intérieur des
nations de l'antiquité, 552. Voyez
aussi *Corps social, Gouvernements,*
Politique.

T

Table d'airain, où est tracé le
circuit de la terre, IX, 182.

Tableaux (Les), VII, 332.

Tables de bronze trouvées à
Lyon en 1529, VII, 487.

Tacite, I, 288. — Tableau tracé
par Tacite du siècle dont il veut ra-
conter l'histoire, II, 37; VI, 112.
— Son texte sur les chrétiens, 114.
— Caractères généraux de ses ou-
vrages, VII, 29. — Suivant Rapin,
il a enfreint la règle qui défend à l'his-
torien toute apparence d'animosité,
182. — Sa crédulité, 312 et 351. —
Portraits qu'il fait de Percennius et de
Sallustius Crispus, 418. — Son
portrait de Séjan, 419. — Son por-
trait de Tibère, *ibid.* — Son portrait
de Pompée, 420. — Son portrait de
Galba, *ibid.* — Son parallèle de Ca-
pitou et de Labéon, 436. — Ha-
rangue qu'il attribue à Claude, 485.
— Sa description de l'île de Caprée,
525. — Ce qu'il dit sur l'origine à
laquelle l'historien a besoin de re-
monter, 576. — Ce qu'il dit sur le
Phénix, 578. — Exemples qu'il
donne du style historique, 653. —
Comment il qualifie la loi des Douze
Tables, XIV, 292. — Apprécié
comme historien des peuples celti-
ques, XVII, 533. — Notice sur sa
vie et ses ouvrages, XIX, 546 et suiv.

Tacite, empereur romain, VI, 123.

Taddeo Gaddi, VI, 328.

Taffin (Pierre), IV, 352.

Takwim, almanach courant des
Mahométans, IV, 163.

Talents babyloniens, IX, 1.

Talents cuboïques, IX, 1.

Talio (Peine du), XIV, 312 et
313.

Tamasilthée. Ses descendants à Li-
pari, XVII, 118.

Tamerlan Ses conquêtes, VI, 339.
— Chute de sa dynastie, 372.

Tanagra. Expédition des Athé-
niens contre cette ville, X, 152.

Tanaïs (Le fleuve), aujourd'hui le
Don, IX, 65.

Tannequi Lefebvre. Voyez *Lefeb-*
vre.

Tarcagnota, IV, 330.

Tarente (ville), X, 259. — Son
origine, son antiquité historique et
ses institutions, XVI, 431 et suiv. —
Son port, 436. — La flotte romaine
se présente devant cette ville, 443. —
Son entrée dans le port, 462 et suiv.
— Une flotte carthaginoise se pré-
sente devant cette ville, 558. —
Annibal cherche à la surprendre,
XIX, 58. — Livrée aux Carthaginois,
59 et suiv. — Massacre d'une partie
de la garnison et pillage des habita-
tions romaines, 63. — Les troupes
retirées dans la citadelle y sont as-
siégées, 64 et suiv. — Les troupes se
dégagent, repoussent les assaillants et
bloquent le port, 65. — Les vaisseaux
sortent du port et gagnent la haute
mer, 66. — Le blocus de la citadelle
abandonné par Annibal, 106. —
D. Quintius chargé de ravitailler la
citadelle, 165. — Sa garnison ravi-
taillée par une escadre romaine,
173. — Assiégée et prise par Fabius
Maximus, 219 et suiv.

Tarentins (Les). Ils s'allient aux Sam-
nites et entraînent dans leur parti les

Lucaniens, XV, 475. — Leurs ambassadeurs signifient aux Romains et aux Samnites de cesser les hostilités, XVI, 56. — Ils favorisent secrètement les ennemis de Rome, 430. — Cause de leur guerre avec les Romains, 436. — Leurs mœurs, 437. — Ils attaquent la flotte romaine, s'emparent de quelques vaisseaux et en égorgent les équipages, 444. — Outragent les téciaux romains qui viennent demander réparation, *ibid.* et suiv. — Appellent à leur aide Pyrrhus, roi d'Épire, 446. — Ordre au consul Émilien de marcher contre eux, 454. — Ils attaquent le consul Émilien, qui les refoule dans leur ville, 460. — Réformes que Pyrrhus opère chez eux, 467. — Ils regrettent trop tard de s'être donné un maître, 468. — Arbitrage entre eux et Lévinus proposé par Pyrrhus, 469. — Discours que leur fait Pyrrhus en leur laissant une garnison et Milou pour gouverneur, 515. — Vaincus par Fabricius, 516. — Ils rappellent Pyrrhus, 530. — Trompés par Pyrrhus, 544 et suiv. — Leurs otages s'échappent de Rome, y sont ramenés et massacrés, XIX, 58. — Délibération du sénat romain au sujet de leur rébellion, 61. — Fabius, prince du sénat, interède pour eux, *ibid.*

Targélion. Fêtes de ce mois grec, IV, 94.

Tarpécia. Son aventure, XIII, 276.

Tarpéien (Le mont). On trouve une tête dans ses fouilles, XIII, 385. — Il prend le nom de Capitolin, 386. — Temples qu'on y construit, 387.

Tarquain l'Ancien, V, 423. — Ên roi de Rome, XIII, 338 et 340. — Il augmente le nombre des sénateurs, *ibid.* — Ses guerres et ses conquêtes, 341 et suiv. — Il installe son neveu Aruns dans la principauté de Collatie, 341 et suiv. — Réformes et innovations civiles et religieuses qu'il entreprend, 345. — Il orne le Forum, construit des égouts, agrandit le cirque, 346. — Crée de nouvelles centurries de chevaliers, 350. — Assassiné par les fils de son prédécesseur, 352. — C'est de son règne que datent les premiers essais de la civilisa-

tion des Romains, XIII, 353. — Sa fille épouse Servius Tullius, 354.

Tarquain (Lucius) le *Superbe*. Ses intrigues et ses crimes contre Servius Tullius, XIII, 376. — Il fait assassiner Servius Tullius, son beau-père, 377. — Son avènement au trône, 379. — Sa perfidie envers Turinus Herdonius d'Aricie, 380. — Il est nommé généralissime des cités latines, 382. — Achète les livres des Sibylles, 387. — Envoie ses deux fils et Brutus consulter l'oracle de Delphes, 389. — Erreur de Denys et de Tite-Live sur sa filiation et le degré de parenté de Brutus, 390. — Ses fils assiègent Ardée, 392. — Ses fils se rendent à Collatie chez Lucrece, 393. — Sa royauté renversée par Junius Brutus, 394 et suiv. — Porsenna somme les Romains de recevoir Tarquain, XIV, 20. — Condition de l'expulser imposée aux villes latines, 62. — Il se réfugie à Cumès et y meurt, 63.

Tarquain (Sextus). Stratagème qu'il emploie pour s'emparer de Gabies, XIII, 382. — Son attentat sur Lucrece, femme de Collatin, 393. — Il se sauve à Gabies, où il est tué, 397 et suiv. — A la tête de la coalition des villes latines contre Rome, suivant Denys d'Halicarnasse, XIV, 43. — Sa mort suivant le même auteur, 62.

Tarquins (Les). Après leur expulsion, on augmente le nombre des sénateurs, XV, 2 et 11. — Collatin est soupçonné de les regretter, 3. — Complot en leur faveur, 4. — La restitution de leurs biens redemandée par les députés tyrrhéniens, *ibid.* — Leur rentrée concertée par des ambassadeurs, 5. — Leur rentrée dénoncée par l'esclave Vindex, *ibid.* et 11. — Le décret de restitution de leurs biens est révoqué, 6. — Une de leurs terres est consacrée au dieu des batailles et devient le Champ de Mars, *ibid.* — Les Tyrrhéniens s'arment pour leur cause, 11. — Bataille entre leur armée et celles des Romains, 12. — Leur nouvelle conspiration, 42.

Tarquinien (Les). Ils massacrent les prisonniers romains, XV, 355. — Représailles sanglantes exercées sur

Romains, XIII, 353. — Sa
se Servius Tullius, 354.
in (Lucius) le *Superbe*. Ses
et ses crimes contre Servius
XIII, 376. — Il fait assassiner
Tullius, son beau-père, 377.
vènement au trône, 379. —
die envers Turnus Herdonius
380. — Il est nommé généra-
des cités latines, 382. —
des livres des Sibylles, 387.
ie ses deux fils et Brutus con-
traire de Delphes, 389. —
de Denys et de Tite-Live sur
on et le degré de parenté de
390. — Ses fils assiègent Ar-
2. — Ses fils se rendent à Col-
chez Lucrèce, 393. — Sa royauté
ée par Junius Brutus, 394.
— Porsenna comme les Ro-
le recevoir Tarquin, XIV, 20. —
ion de l'expulser imposée aux
latines, 62. — Il se réfugie à
et y meurt, 63.
quin (Sextus). Stratagème qu'il
e pour s'emparer de Gabies,
182. — Son attentat sur Lu-
femme de Collatin, 393. — Il
ve à Gabies, où il est tué, 397.
— A la tête de la coalition
des latines contre Rome, sui-
Denys d'Halicarnasse, XIV, 43.
mort suivant le même auteur.
quins (Les). Après leur ex-
p, on augmente le nombre des
urs, XI V, 2 et 11. — Collatin
pégnant de les regretter, 3. —
ot en leur faveur, 4. — La
tion de leurs biens redemandée
s députés tyrrhéniens, *ibid.* —
entrée concertée par des ambi-
5. — Leur rentrée dénoncée
sclave Viradex, *ibid.* et 11. — Le
de restitution de leurs biens
oqué, 6. — Une de leurs terres
sacrée au dieu des batailles et
t le Champ de Mars, *ibid.* —
tyrrhéniens s'arment pour leur
11. — Bataille entre leur
et celles des Romains, 12. —
r nouvelle conspiration, 12.
quiniens (Les). Ils massacrent
sonniers romains, XV, 355. —
saillies sanglantes exercées sur

leurs prisonniers par les Romains,
XV, 359. — Vaincus par les Romains,
XVI, 117.
Tarse en Cilicie. Arrivée des Grecs,
qui refusent d'aller plus loin, XI,
430.
Tartares (Les). Leur conquête sur
Gengis-khan et Chi tsou, VI, 275.
Tartarie occidentale. Voyez *Scy-
thie*.
Tartessus (ville). Quelques Samiens
s'y rendent, IX, 131.
Tasman (Abel). Il découvre la terre
de Van-Diémèn, II, 442.
Tasse (Le), VI, 423; XX, 229.
Tassoni, VI, 450.
Tatien, VI, 119.
Tatius (Achille), VI, 138.
Tatius, roi des Sabins. Il régné avec
Romulus, XIII, 278 et 286. — Périt
victime d'une conspiration, 279.
Taureau (Le). Siècles où l'équi-
noxe vernal avait lieu dans ce signe,
IV, 19.
Taurillus, XX, 245.
Taurus (Les). Leurs mœurs, IX, 101.
Tavernier, II, 444.
Taxes (Les) à Rome. Régles par
les censeurs, XV, 173.
Taxile, XII, 637.
Taygète (Le mont). Les petits-fils
des Argonautes s'y réfugient, IX,
127.
Tchéou-loung. Observation astro-
nomique qui lui est attribuée, V, 234.
Téano, ville d'Apulie. Elle se soumet
aux Romains, XVI, 81.
Téare (Le fleuve). Darius va
camper près de ses sources, IX, 94.
— Description de ce fleuve, *ibid.*
Téchès (Le mont). Les Dix-mille
y arrivent, XI, 409.
Tégéates (Les). Vaincus par les
Lacédémoniens, VIII, 124. — Con-
testations entre eux et les Athéniens,
IX, 463. — Combat entre eux et les
Mantiniens, X, 196.
Télamon. Bataille gagnée en ce lieu
par les Romains, XII, 116, et XVII,
383.
Téléclide, V, 451.
Télésiô. Lui et sa doctrine, XX,
241.
Téléste (Le poète), V, 452.
Téléntius. Il attaque le port d'A-

thènes, et y fait un butin considérable,
XI, 337. — Sa mort, 345.
Tellus (L'Athénien). Ce qui est
dit de lui dans l'entretien de Crésus
avec Solon, VIII, 110.
Témoignages (Les). Ils ne peuvent
être appréciés par le calcul, I, 19.
Témoignages particuliers, VII,
329. — En quoi ils consistent, 332.
Témoins (Les). Punition des faux
témoins chez les Romains, XIV, 313.
Tempanius (Sextus). Il arrête la dé-
route de l'armée romaine compromise
par Sempronius, XIV, 537. — Sa
noble conduite, 538. — Il est élu tri-
bun du peuple, 540.
Temporarius (Johannes), IV, 346.
Temps (Le). Division des temps
anciens, I, 98. — Quelle idée exprime
ce mot, III, 4. — Idée du mouvement
liée à celle du temps, 6. — Ses
définitions, 7 et 34. — Le soleil a
fourni l'unité qui devait servir de
base au calcul des temps, 37. —
Quel aurait dû être son partage par
saisons et par mois, 188. — Trois
genres de notions ont contribué à
former le système des temps, 237. —
Influence des notions astronomiques,
238. — Influence des notions mytho-
logiques, 241. — Influence des insti-
tutions civiles, 242. — Cause des
erreurs commises par les hommes
dans le calcul des temps, 531. — Au
moyen âge les livres de compt gé-
néralisèrent aussi la science des temps,
IV, 12. — Traités de chronologie
technique, embrassant toutes les me-
sures du temps, 419. — Traités re-
latifs à certaines divisions du temps,
422. — Tableau général des temps,
434. — Plan d'après lequel le tableau
des temps sera placé, 435. — Compris
entre le déluge et l'an 1500 avant
J. C., 444. — L'antiquité des temps
exagérée par Diodore, XII, 780. —
Sa division à Rome, XIII, 443. —
Supplément par semaine, 445 et 448.
Temps moyen (Le), III, 39.
Temps vrai (Le), III, 39. — Lé-
gères différences entre les heures du
jour vrai et celles que marquent les
horloges, 59.
Temps antédiluviens. Ils ne sont con-
nus que par nos livres sacrés, I, 140;

IV, 441. — Division des faits antédiluviens en deux classes, 442; V, 44 et suiv. — Problèmes à résoudre pour les limiter avec précision, 48.

Temps antéogénésiques, IV, 437; V, 1 et suiv. — Ils ne fournissent rien à l'histoire, 40.

Temps antéiliaques. Les six premiers livres de Diodore en forment le plus grand corps d'histoire, XII, 497. — Ce qu'en dit Diodore, 776.

Temps historiques, I, 98 et 144. *Temps mythologiques*. En Judée, dans l'Inde et en Chine, V, 84 et suiv. — En Égypte et en Assyrie, 116 et suiv. — Difficultés que présentent leur chronologie chez tous les peuples de l'antiquité, 148. — En Grèce, 150 et suiv. — Ils ne fournissent que peu de notions chronologiques, 178. — Courte durée que donnent les textes sacrés, 175.

Ténédos (Ile). Les Perses s'en emparent, IX, 239; XII, 489.

Térence. Notice sur sa vie et ses ouvrages, XIX, 499 et suiv.

Térentillus. Il propose la rédaction d'un code général, XIV, 217. — Sa proposition est écartée par la résistance des patriciens, 222 et 227.

Térentillus Arsa (Le tribun). Troubles que suscitent ses propositions, XVI, 302 et suiv.

Terme (Le dieu). Il reste immobile, et refuse de céder sa place pour des temples projetés, XIII, 348 et 384.

Terminales (La fête des), XIII, 462.

Terrasson. Sa traduction de Diodore de Sicile, XII, 377. — Son opinion et ses travaux sur le code papirien, XIII, 519. — Comment il a distribué les fragments de la loi des Douze Tables, XIV, 296. — Son étrange inadvertance au sujet de cette loi, 317.

Terray (L'abbé), VI, 496.

Terre (La). Sa figure, II, 502. — Tableau général qu'en trace Hérodote, IX, 53. — Son circuit tracé sur une table d'airain, 182.

Terres (Les) dans l'Attique. Prix de l'hectare, XI, 209. — Leurs produits, 215.

Terres Australes. Voyez *Australes*. *Tertullien*, VI, 127.

Tésin (Le). L'armée de Scipion s'avance vers ce fleuve, XVII, 141. — Détermination du lieu où les armées romaine et carthaginoise s'y rencontrèrent, 154. — Bataille livrée sur les bords de ce fleuve, XII, 161.

Tenta, reine d'Illyrie. Sa conduite envers les Grecs et les Romains, XVII, 324 et suiv. — Elle accepte le traité imposé par les Romains, 335.

Teutates chez les Gaulois. Son antiquité antédiluviennne, V, 81.

Teutons (Les). Leurs invasions, XVII, 450. — Vaincus par Marius, 451. — Pays qu'ils habitaient, 514.

Texte hébraïque et Texte Samaritain. La chronologie des dix premiers chapitres de la Genèse n'est pas la même dans ces textes et dans la version des Septante, V, 46.

Thabet. Voyez *Thébit*.

Thalamès (ville). Assiégée par Philippe, roi de Macédoine, XII, 194.

Thalès. Son éclipse, V, 373 et 397. — Ses doctrines, XX, 46.

Tharops, roi de Thrace, XII, 450.

Thasos (île et ville). Réduite par Mardouins, IX, 246. — Darius ordonne aux habitants de détruire leurs murailles et de conduire leurs navires à Abdère, 247. — Ses mines, *ibid.*

Théagène de Rhégium, V, 454.

Théâtre (Le). Premiers comédiens, VI, 326. — Au quinzième siècle, 353.

Théâtre Français. Son origine, VI, 303.

Théâtre à Rome. Jeux introduits par des histrions toscans, XIV, 521. — Origine de l'art théâtral, XV, 324 et suiv., et XVII, 244. — Examen et éclaircissement du texte de Tite-Live relatif aux spectacles, XV, 327. — Livius Andronicus adapte le premier une action aux satires, 329 et suiv. — Les pièces examinées par les édiles, XVI, 11 et suiv.

Thébains (Les). Secours qu'ils demandent aux Éginiètes, IX, 204. — Leur lâche conduite, 382. — Ils sont punis d'avoir trahi les Grecs, 498. — Leur histoire, 535. — Trois mille

Australes. Voyez *Australes*.
lien, VI, 127.
 (Le). L'armée de Scipion
 vers ce fleuve, XVII, 141.
 mination du lieu où les ar-
 maine et carthaginoise s'y
 rèrent, 154. — Bataille livrée
 bords de ce fleuve, XII,

7, reine d'Illyrie. Sa conduite
 les Grecs et les Romains,
 324 et suiv. — Elle accepte le
 complot par les Romains, 335.
 atés chez les Gaulois. Son an-
 antédiluvienne, V, 81.
 tons (Les). Leurs invasions,
 450. — Vaincus par Ma-
 51. — Pays qu'ils habitaient,

te hébraïque et Texte Saui-
 a chronologie des dix premiers
 res de la Genèse n'est pas la
 dans ces textes et dans la version
 septante, V, 46.

abet. Voyez *Thébit*.

atalamés (ville). Assiégée par Phi-
 roi de Macédoine, XI, 194.
alés. Son éclipse, V, 373 et 397.
 es doctrines, XX, 46.

arops, roi de Thrace, XII, 450.
onius (île et ville). Réduite par
 asos, IX, 246. — Darius ou-
 aux habitants de détruire leurs
 illes et de conduire leurs navires
 ère, 247. — Ses mines, *ibid.*
éagène de Rhégium, V, 454.
éâtre (Le). Premiers comédiens,
 26. — Au quinzième siècle, 358.
éâtre Français. Son origine,
 303.

éâtre à Rome. Jeux introduits par
 istrions toscans, XIV, 521. —
 me de l'art théâtral, XV, 324 et
 et XVII, 244. — Examen et
 cisement du texte de Tite-Live
 f aux spectacles, XV, 327. —
 s Andronicus adapte le premier
 ction aux satires, 329 et suiv.
 s pièces examinées par les écoles,
 11 et suiv.

ébains (Les). Secours qu'ils de-
 vent aux Égimètes, IX, 201. —
 lèche conduite, 382. — Ils sont
 d'avoir trahi les Grecs, 498.
 eur histoire, 535. — Trois mille

hommes entrent à Platée, qu'ils ven-
 tent soulever contre les Athéniens,
 X, 107. — Ils rasent les murs de
 Thespiès, 196. — Attaquent les
 Thraces, 269. — Leur guerre contre
 Sparte, XI, 309. — Ils proposent
 une alliance aux Athéniens, 310. —
 Athènes se déclare pour eux, 311. —
 Evacuation de leur territoire par les
 Spartiates, *ibid.* — La guerre éclate
 de nouveau entre eux et les Spartiates,
 359. — Leur victoire de Leuctres, 360.
 — Ils demandent des secours à Jason
 de Phères, 362. — Se joignent à une
 coalition contre Sparte, 368. — Dé-
 vastent les environs de Sparte, 369.
 — Leurs nouvelles victoires, 376. —
 Ils envahissent l'Achaïe, 379. — Nou-
 velle campagne contre Lacédémone,
 390.

Thèbes (ville). Fragment contenant
 un catalogue de ses trente-huit pre-
 miers rois dressé par Ératosthène, IV,
 255. — Sa puissance sous Épaminon-
 das, 63. — Observations sur le mot
 Θῆβαι, VIII, 319. — Ses temples,
 420. — Ses ruines, 485. — Saccagée
 par Cambyse, 526. — Prise par les La-
 cédémoniens, XI, 342. — Léontiade et
 ses partisans y établissent la domina-
 tion de Sparte, 344. — Sept bannis y
 rentrent de nuit, et y opèrent une révo-
 lution, 348. — Retraite de la garnison
 lacédémonienne, *ibid.* — Rétablisse-
 ment du système démocratique,
 349. — Cléombrote marche sur cette
 ville, 350. — Nouvelles expéditions
 des Spartiates contre cette ville, 352.

— Sa situation politique comparée à
 celle de Sparte et d'Athènes, 352. —
 Athènes en est jalouse et mécontente,
 355. — Cléombrote marche contre
 cette ville, 359. — On y accuse Pé-
 lopidas et Épaminondas, 371. — Elle
 est détruite par Alexandre, XII, 621.
Thébit ou *Thabet*, VI, 192; XX,
 175.

Thémiste ou *Thémistius*, VI, 138,
 et XX, 101.

Thémistocle. Sa lettre à Artaxerce,
 V, 467. — Détails historiques qui
 le concernent, IX, 358. — Son avis
 que la flotte grecque doit rester à Sala-
 mine, 406. — Son artifice pour que le
 combat s'engage à Salamine, 410. — Il

favorise la retraite de Xerxès, qui vent
 traverser l'Helléspont, IX, 425. —
 Observations critiques sur sa conduite,
 427. — Ses exactions envers les habi-
 tants d'Andros, les Carysiens et les Pa-
 riens, 428. — Honneurs qui lui sont
 rendus, 432. — Son caractère d'après
 Plutarque, 445. — Il s'oppose à ce que
 les villes qui n'avaient pas concouru à
 la défense de la Grèce soient exclues
 du corps hellénique, 450. — No-
 tions fournies sur lui par Plutarque,
 509. — Détails sur sa vie fournis par
 Thucydide, X, 94. — Son exil et sa
 mort, XII, 517.

Thémistogène. Son histoire est l'ou-
 vrage auquel Xénophon renvoie pour
 l'expédition de Cyrus le Jeune, XI,
 298. — Est-ce son ouvrage ou celui
 de Xénophon qui nous est parvenu
 dans l'Anabase? 407.

Thémistus. Assassiné par Théodote
 et Sosis, VIII, 477.

Théodect. V, 462.

Théodora. Son influence à la cour
 de Rome et sur le pape Jean X, VI, 215.

Théodora, impératrice d'Orient,
 VI, 238.

Théodore, le philosophe, XX, 56.

Théodoret, VI, 144.

Théodoric, VI, 142.

Théodose le Grand, VI, 132.

Théodose II, VI, 139.

Théodose III, VI, 166.

Théodote, gouverneur de la Célé-
 syrie. Il livre au roi de Syrie Antiochus
 les villes qui lui étaient confiées, XII,
 206.

Théodote. Il arrive à Syracuse et ap-
 pelle la multitude aux armes, XVIII,
 474. — Adranodore remet les clefs de
 la citadelle et du trésor de Syracuse,
 476. — Élu préteur, *ibid.* — Il assas-
 sine Adranodore et Thémistius, 477.

Théodrick, VI, 260.

Théodule. Voyez *Magister* (Tho-
 mas).

Théognis, poète, V, 398.

Théognis, l'un des Trente, XI,
 271.

Théologie (La). Sa lutte contre la
 philosophie, VI, 144. — Querelle des
trois chapitres, 158. — Sa prédomi-
 nance à la fin du sixième siècle, XX,
 167.

Théologiens (Les). Leurs sermons et leurs épîtres, I, 460. — Au sixième siècle de l'ère vulgaire, VI, 158. — Au quatorzième siècle, 312.

Théologiens grecs. Au quatrième siècle de l'ère vulgaire, VI, 135.

Théologiens latins. Au quatrième siècle de l'ère vulgaire, VI, 134.

Théon, VI, 138.

Théopane, VI, 189.

Théopane de Lesbos, XII, 323.

Théophaux (Épiphane), IV, 152.

Théophile, VI, 198.

Théophile d'Épidaure, V, 451.

Théophile Protospathare. Voyez *Protospathare*.

Théophraste, XII, 6; XX, 85.

Théophylacte Simocatta, VI, 166.

Théopompe, IV, 280; V, 462; XII, 2.

Théories historiques. Résumé des meilleures théories de l'histoire, XX, 418 et suiv.

Théosophes (Les), XX, 242. — Leur idée la plus générale et quelques-unes de leurs maximes, 243.

Théra (Ile de). Colonie fondée par Théras, dans l'île de Calliste, qui prit le nom de Théra, IX, 129. — Le roi Grinus reçoit de l'oracle l'ordre d'aller bâtir une ville en Libye, 130. — Le Crétois Corobius conduit quelques Théréens à Platée, 131. — Les Théréens envoient une colonie à Platée, sous la conduite du Minyen Batus, 132.

Thérémène, l'un des Trente, XI, 271. — Il devient suspect à Critias, 272. — Dénoncé par Critias comme factieux, *ibid.* — Sa réponse et son apologie, 274. — Il est mis en prison et boit la ciguë, 277. — Efforts de Socrate pour le sauver, 278.

Théras. Il est accompagné par les petits-fils des Argonautes pour aller à l'île de Calliste, qui prit alors le nom de Théra, IX, 129.

Thérme (ville). La flotte de Xercès et son armée de terre y arrivent, IX, 348 et 349.

Thermopyles (Le défilé des), IX, 370. — Combat en ce lieu, 376. — Détails fournis sur ce combat par les historiens anciens, 388. — Tableau de ce défilé par Barthélémy, 389. —

Parallèle entre les récits d'Hérodote et ceux des écrivains anciens au sujet de ce combat, IX, 390. — Opinion de Longin sur le récit de ce combat par Hérodote, 392. — Hommages rendus aux guerriers de Sparte qui y périrent par le poète Simonide, Diodore de Sicile et Barthélémy, 393. — Observation sur ce combat, *ibid.* — Le champ de bataille des Thermopyles montré aux soldats perses, 399.

Théron d'Agrigente, XII, 512.

Thésée. Ses exploits, XII, 465.

Thespies (Ville de). Les Thébains rasant ses murs, X, 196. — Son insurrection, 256.

Thespis, V, 399.

Thessalie (La). Les Grecs abandonnent le projet de la défendre, IX, 369. — Traversée par l'armée perse, 375. — Xercès y laisse Mardonius avec trois cent mille hommes, 429. — Elle a pour chef Jason, tyran de Phères, 354.

Thessaliens (Les). Démêlés entre eux et les Phocidiens, IX, 400. — Ils ravagent la Phocide, 401. — Soulevés par Perdiccas contre les Péloponnésiens, X, 196.

Thessalus, V, 457.

Thévenot (Jean), II, 444.

Thévenot (Melchisedech), II, 444.

Thévet (André), ancien biographe français, I, 448.

Thibaut de Champagne, VI, 302.

Thimasthée, gouverneur de Lipari. Secours qu'il porte à des députés romains, XV, 35.

Tholus (Ville de). Surprise par Syphax, XIX, 399.

Thomas, VI, 495. — Ses observations sur un discours de Périclès, X, 117. — Son jugement sur Xénophon, XI, 55.

Thomas Magister. Voyez *Magister*.

Thomas de Pisan, VI, 319.

Thomasius (Chrétien), XX, 325.

Thophail, XX, 186.

Thorwadson (Éric) dit le Roux. Sa géographie, II, 371.

Thoth. Voyez *Hermès*.

Thou (De), VI, 433.

Thouret. Ses *Tableaux chronologiques*, IV, 413.

entre les récits d'Hérodote
 des écrivains anciens au sujet
 combat, IX, 392. — Opinion de
 sur le récit de ce combat par
 te, 392. — Hommages rendus
 erriers de Sparte qui y péri-
 e et Barthélemy, 393. — Ob-
 sur ce combat, *ibid.* — Le
 de bataille des Thermopyles
 aux soldats perses, 399.
 on d'Agrigente, XII, 512.
 sée. Ses exploits, XII, 465.
 spis (Ville de). Les Thébains
 ses murs, X, 196. — Son in-
 on, 256.
 spis, V, 399.
 ssalie (La). Les Grecs aban-
 ent le projet de la défendre, IX,
 — Traversée par l'armée perse,
 — Xerxès y laisse Mardonius
 trois cent mille hommes, 429. —
 pour chef Jason, tyran de Phé-
 354.
 ssaliens (Les). Démêlés entre
 et les Phocidiens, IX, 400. —
 ravagent la Phocide, 401. — Sou-
 par Perdicas contre les Pélo-
 nésiens, X, 196.
 ssalus, V, 457.
 évenot (Jean), II, 444.
 évenot (Melchisedech), II,
 évet (André), ancien biogra-
 français, I, 448.
 ibaut de Champagne, VI, 302.
 imasithé, gouverneur de Lipari,
 urs qu'il porte à des députés ro-
 s, XV, 35.
 otus (Ville de). Surprise par
 ax, XIX, 399.
 omas, VI, 495. — Ses observa-
 sur un discours de Périclès, X,
 — Son jugement sur Xénophon,
 55.
 omas Magister. Voyez *Magister*.
 omas de Pisan, VI, 319.
 omasius (Chrétien), XX, 325.
 ophail, XX, 186.
 orwadson (Éric) dit le Roux. Sa
 raphie, II, 371.
 oth. Voyez *Hermès*.
 ou (De), VI, 433.
 ouret. Ses *Tableaux chronolo-*
 s, IV, 413.

Thrace (La). Peuples de cette con-
 trée, IX, 163 et suiv. — Son climat,
 166. — Géographie de ce pays d'après
 auteurs anciens, *ibid.* — Ligue de
 divers peuples de Thrace avec plu-
 sieurs villes de Péloponnèse, X, 209.
 — Expédition de Dercyllidas en ce
 pays, XI, 302.

Thracés (Les). Leurs mœurs et
 leurs dieux, IX, 164. — Notions his-
 toriques sur eux, 168 et 339. — Leur
 cruauté à Mycalesse, X, 269. — At-
 taqués par les Thébains, *ibid.* — Cruautés
 exercées contre eux par Biégylis,
 XII, 754.

Thrasylule. Il détrône les trente ty-
 rans d'Athènes, VI, 55. — Revient à
 Athènes, et s'empare de Phylé, XI,
 278. — Se rend maître du Pirée, 280.
 — Ses projets favorisés par Pausa-
 nias, 283. — Son discours aux par-
 tisans des Trente, *ibid.* — Il ne doit
 pas être confondu avec un autre Thra-
 sylule, 297. — Enlève aux Lacédé-
 moniens leur avantage sur mer, 328.
 — Ses expéditions du côté de l'Helles-
 pont, ses victoires et sa mort, *ibid.* et
 suiv. — Examen de sa vie et de son
 caractère, 332. — De sa biographie
 par Cornélius Népos, *ibid.* — Des deux
 actes les plus mémorables de sa vie, 333.

Thrasydée (L'Élén). Sa victoire
 sur les Spartiates, XI, 304. — Sa
 paix avec les Lacédémoniens, *ibid.*

Thrasyle. Il porte à Athènes la nou-
 velle de la victoire navale remportée
 à Abydos par Alcibiade, XI, 244. —
 Son expédition sur les côtes d'Asie,
 246. — Vaincu par Tissapherne, *ibid.*
 — Il rejoint Alcibiade et la flotte
 athénienne, *ibid.*

Thsin-chi-hoang-ti. Il détruit les li-
 vres chinois, V, 101.

Thucydide. Il avoue l'obscurité des
 premiers temps de la Grèce, I, 119. —
 Ses écrits sur la guerre du Pélopon-
 nèse, 286. — Examen de sa chrono-
 logie, IV, 199. — On doit lui attri-
 buer plus d'autorité qu'à Xénophon,
 200. — Ses harangues, V, 454 et suiv.
 — Son texte sur la lettre de Thémis-
 tocle à Artaxerce, 467. — Caractères
 généraux de ses ouvrages, VII, 29 et
 351. — Sa harangue de Diodote,
 450. — Ses harangues d'Asymaque

et de Lacon, VII, 452. — Ce qu'il dit
 de la mort d'Hipparque, tyran d'Athè-
 nes, IX, 188. — Soins qu'il prend de
 donner des récits exacts, X, 1. —
 Ce qu'il fournit sur sa propre histoire,
 2. — Sa généalogie et sa biographie
 d'après Marcellin et d'autres auteurs,
 3 et 4. — Opinion de Marcellin sur
 son ouvrage, 5. — Notice sur lui par
 un anonyme, 7. — Notice sur lui par
 Suidas, 9. — Notice sur lui par Plin-
 e l'Ancien, *ibid.* — Notice sur lui par
 Plutarque et par Aulu-Gelle, 10. —
 Notice sur lui par Pausanias, 11. —
 Examen critique des renseignements
 fournis par tous ces auteurs, *ibid.* —
 Ce que ces renseignements offrent de
 positif, 13. — Époque où il a composé
 son ouvrage, 15. — Date de sa mort,
 16. — Résumé chronologique de sa
 vie, 18. — Épître qui lui est attri-
 buée, 20. — Son Histoire divisée
 en livres, *ibid.* — Doutes sur l'authen-
 ticité de son huitième livre, 21. —
 Tableau de son premier livre, 22. —
 Tableau de son deuxième livre, 23.
 — Tableaux de son troisième et de
 son quatrième livre, 24. — Tableau
 de son cinquième livre, 25. — Tableaux
 de son sixième, de son septième et
 de son huitième livre, 26. — Un
 exemplaire de son ouvrage conservé
 par Xénophon, 27. — Huit copies de
 son ouvrage faites par Démosthène,
ibid. — Jugements sur son ouvrage
 attribués aux Athéniens par Barthé-
 lemy, 28. — Critique de son ou-
 vrage par Denys d'Halicarnasse, VII,
 36 et 38, et X, 30. — Jugé par Cicé-
 ron, 36. — Jugé par Quintilien, 37.
 — Jugé par Plutarque, *ibid.* — Jugé
 par Lucien et Longin, 38. — Trans-
 cription de son ouvrage, 39. — Tra-
 duit par Laurent Valla, 42. — Publi-
 cation de son texte grec, *ibid.* — Tra-
 ductions au seizième siècle, 43. —
 Traductions au dix-septième siècle,
 44. — Observations sur son ouvrage
 par la Mothe le Vayer, 45. — Obser-
 vations sur son ouvrage par Rapin,
 46. — Édité par Hudson, 48. — Dis-
 sertations sur son ouvrage par Bene-
 detto Averani, 49. — Travaux de Du-
 ker, d'Abresch et de Bauer, *ibid.* —
 Commentaires des érudits sur son ou-

vrage et observation de Malebranche sur ces commentaires, X, 50. — Traductions en langues vulgaires, 51. — Comparé à Machiavel par un anonyme, 52. — Nouvelles éditions au dix-huitième siècle, 55. — Dissertations sur lui par Meierotto, *ibid.* — Jugé par la Harpe, 58. — Traduit par Lèvesque, 60. — Éditions depuis 1800, 62. — Son ouvrage jugé par M. Daunou, 63. — Son exorde, 72. — Sa diction est quelquefois obscure, 73. — Ses réflexions sur la nature de son propre travail, 80. — Résumé de son premier livre, 97. — Il divise l'année par étés et par hivers, 106. — Sa description de la peste de l'Attique, VII, 520, et X, 118. — Hommages qu'il rend à Périclès, 128. — Ses observations sur la durée de la guerre du Péloponnèse, 208. — Observations critiques sur son récit de la conspiration d'Harmodius et d'Aristogiton, 247. — Doutes sur l'authenticité de son huitième livre, 302. — Observations sur les faits qu'il a racontés, 324. — Observations générales sur lui, comme historien de la guerre de Péloponnèse, XI, 6. — Il en dit plus encore que Xénophon contre le gouvernement d'Athènes, 170. — Son Histoire continuée dans les Helléniques de Xénophon, 238. — Son impartialité, 365. — Comparé à Polybe, XII, 284, 579 et 784; XX, 1 et suiv. — Mérite dont il peut se prévaloir, 3 et 5. — En quoi il diffère des historiens du moyen âge et des historiens modernes, 3. — Autre genre d'intérêt qu'il offre comme témoin des faits qu'il raconte, 4.

Thuillier (Dom). Ses travaux sur Polybe, XII, 83. — Il confond l'historien avec un autre Polybe, 236.

Thurium (ville). Sa fondation, XII, 527. — Prise par Cléonyme, roi de Lacédémone, XVI, 138. — Attaquée par les Lucaniens, 427. — Dégagée par Fabricius, 442. — Annibal cherche à la surprendre, XIX, 58. — Elle tombe au pouvoir des Carthaginois, 71.

Thyrid (Ponthus de). Voyez *Ponthus*.

Thymbrée (ville). Bataille de Thymbrée, VIII, 261.

Thynbron. Xénophon lui remet les restes de l'armée, après la retraite des Dix-mille, XI, 19 et 541. — Il passe avec une armée en Asie, 299 et 543. — Il a pour successeur Dercyllidas, *ibid.* — Sparte lui confie une expédition contre Tissapherne, 536. — Son arrivée en Perse, 543.

Thyniens (Les). Leur reconnaissance de Seuthès pour leur souverain, XI, 535.

Thyrée (Ville de). Les Athéniens s'en emparent, X, 180.

Thyssagètes (Les), IX, 47.

Tibarènes (Les), IX, 339.

Tibère. Son règne, VI, 108. — Son portrait par Tacite, VII, 419.

Tibre (Le). Apparition de corsaires grecs à son embouchure, X, 372 et suiv. — Son débordement, XVII, 229.

Tibulle, VI, 18.

Tiéphagne, IV, 152.

Tiferne (ville). Assiégée par les Romains, XVI, 124.

Tigre (Le). Traversé par les Grecs dans leur retraite, XI, 458. — Proposition faite aux Dix-mille de traverser ce fleuve sur des outres, 484.

Timagène, XII, 324.

Timandra (La courtisane). Concubine d'Alcibiade, XI, 291.

Timanthe (Le peintre), V, 458.

Timée de Locres, V, 456; XX, 48.

Timée de Sicile, IV, 284; V, 461; XII, 7 et 9. — Réfuté par Polybe, 237.

Timoléon. Son expédition en Sicile, VI, 67. — Il tue son frère Timophane, XII, 611. — Part pour la Sicile, *ibid.* — S'empare de Syracuse, 612.

Timoléon. Voyez *Frère des Syracusains* ou *de Timoléon*.

Timophane. Tué par son frère Timoléon, XII, 611.

Timothée, général athénien. Sa victoire sur les Spartiates, XI, 352.

Timothée de Milet, V, 462.

Tiphaigne, IV, 152.

Tiraboschi. Son jugement sur Titelive, XIII, 174.

Tiribaze (Le satrape). Antalcidas envoyé vers lui par les Lacédémoniens pour faire la paix, XI, 326. — Né-

rou. Xénophon lui remet les l'armée, après la retraite des XI, 19 et 541. — Il passe armée en Asie, 299 et 543. Pour successeur Dercyllidas, Sparte lui confie une expédition Tissapherne, 536. — Son n Perse, 543. tiens (Les). Il reconnaissent pour leur souverain, XI, (Ville de). Les Athéniens parent, X, 180. sagètes (Les), IX, 47. rènes (Les), IX, 339. e. Son règne, VI, 108. — Son par Tacite, VII, 419. e (Le). Apparition de corcecs à son embouchure, XV, suiv. — Son débordement, 229. alle, VI, 18. hague, IV, 152. rne (ville). Assiégée par les ns, XVI, 124. re (Le). Traversé par les Grecs on retraite, XI, 458. — Proen faite aux Dix-mille de traversfleuve sur des autres, 484. agène, XII, 324. audra (La courtisane). ConcutAlcibiade, XI, 291. ranthe (Le peintre), V, 458. née de Locres, V, 456; XX, née de Sicile, IV, 284; V, 461; 7 et 9. — Réfuté par Polybe, oléon. Son expédition en Sicile, 7. — Il tue son frère Timophane, 611. — Part pour la Sicile, — S'empare de Syracuse, 612. oléon. Voyez Ère des Syracou de Timoléon. nophane. Tué par son frère Timophane, XII, 611. nothée, général athénien. Sa vic sur les Spartiates, XI, 352. nothée de Milet, V, 462. shaigue, IV, 152. boschi. Son jugement sur Tite XIII, 174. ibaze (Le satrape). Antalcidas é vers lui par les Lacédémoniens faire la paix, XI, 326. — Né

gociations des Athéniens auprès de lui, XI, 327. — Il traite avec les Dix-mille, 489.

Tirin (Le jésuite), IV, 352.

Tisamène (Le devin). Son histoire, IX, 468. — Sa réponse aux Athéniens, 470.

Tissapherne. Il avertit Artaxerce des desseins de son frère Cyrus le Jeune, XI, 428. — Conférence avec Cléarque au sujet de la retraite des Grecs, 456. — Promesse de reconduire les Grecs dans leur patrie, 457. — Il détache Ariée du parti des Grecs, *ibid.* — Il conduit la retraite des Grecs, *ibid.* — Nouvelle conférence avec Cléarque, XII, 459. — Fait massacrer Cléarque et d'autres Grecs, 460. — Jugement sur sa conduite, 464. — Expédition de Sparte contre lui, 536. — Intrigues d'Alcibiade pour le brouiller avec les Lacédémoniens, X, 308. — Vaincu par Agésilas, XI, 141. — Il arrête Alcibiade, qui s'évade et passe à Clazomène, 244. — Échec qu'il fait éprouver à Thrasyllé, 246. — Sa mort, 308.

Titans (Les), XII, 444 et suiv.

Tite-Live. Ses annales romaines, 1, 348. — Examen de sa chronologie, IV, 209; VI, 98 et 112. — Caractères généraux de ses ouvrages, VII, 29. — Fables qu'il rapporte, 152. — Sa crédulité, 312. — Sa harangue du tribun Cannuléus, 454. — Discours de Véturie à Coréolan dans Tite-Live et dans la Harpe, 466. — Il compose le discours de Pœvius à son fils, 478.

— Ses descriptions de dispositions militaires, 515. — Exemples qu'il donne du style historique, 653. — Son jugement sur Polybe, XII, 63.

— Ce qu'il dit du passage des Alpes par Annibal, 148 et 321. — Critique historique qui lui est plus particulièrement appliquée, XIII, 1. — Confiance qui lui est due, 12. — En matière de prodiges et de fables, il se distingue par une raison éclairée et pénétrante, 15. — Son talent comme historien, 32 et suiv. — Comparé à Denys d'Halicarnasse, 95. — Lieu de sa naissance, 97. — Sa patavinité, 97, 122, 167 et 183. — Rang que tenait sa famille, 98. — Son arrivée à Rome,

XIII, 98. — Honoré par les bonnes grâces d'Auguste, quoique pompéien, 100. — Renommé dont il a joui de son vivant, 101. — Sa famille et les inscriptions qui la concernent, 102, 104 et 109. — Date présumée de sa mort, 103. — Examen et discussion des inscriptions précitées, 105. — Personnes qui ont porté le nom de Livius, 108. — Ses écrits perdus et ce qui reste de son histoire, 109. — Citations de ses livres perdus, 113. — Époque et cause de la destruction de ses livres, 114. — Si Grégoire le Grand a fait brûler les exemplaires de ses ouvrages, *ibid.* et 133. — Découvertes et publications successives des parties de son histoire, 116. — Fragments déchiffrés sur des palimpsestes, 118. — Espoir qu'on eut de retrouver le complément de ses ouvrages, 119. — Hommages qui lui sont rendus par les deux Sénèques, par Quintilien, etc., 122 et suiv. — A-t-il divisé lui-même son histoire en décades? 126. — Ses manuscrits, 136. — Ses éditions, 140. — Versions en langues modernes, 144. — Traductions françaises, 145. — Difficulté de le traduire, 149. — Ses commentateurs, 155 et suiv. — Continué par Freinsheimius, 158 et suiv. — Ses commentateurs politiques, 161. — Machiavel le plus savant et le plus utile de tous ses commentateurs, *ibid.* — Examen du commentaire de Machiavel sur la première décade, 163. — Jugements les plus catégoriques et les mieux motivés portés sur lui par les modernes, 165 et suiv. — S'il est superstitieux, 176. — Ses erreurs et ses négligences, 178. — Son enthousiasme pour Rome, 179. — Son injustice envers Polybe et Saluste, 181. — Jugement sur ses harangues, *ibid.* — Ses digressions, 182. — Il ne remonte pas aux antiquités ténébreuses des peuples de l'Italie, 200. — Son opinion sur les origines des Romains, *ibid.* — Au sujet des antiquités de l'Italie, 240. — Au sujet d'Ascarque, *ibid.* et 254. — Il rapproche la mort de Virginie de celle de Lucrece, XIV, 258. — N'est entré dans aucun examen de la loi des Douze Tables, 289. — Comment il

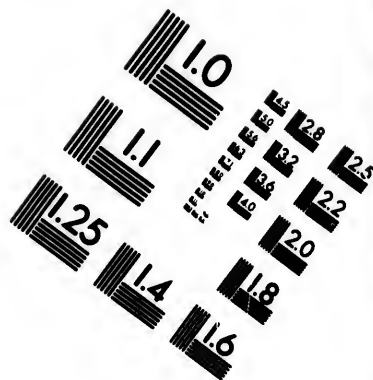
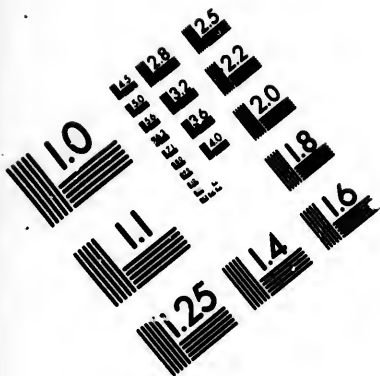
- qualifié cetteloï, XIV, 318. — Analyse et division de son cinquième livre, XV, 5, 88, 89, 384 et 420. — Lacunes qui se trouvent dans ses ouvrages, XVI, 411 et 412. — Décade qui manque refaite par Freinshémius, 415.
- Titienses*. Voyez *Chevaliers* (Les).
- Titus*, VI, 110.
- Toland* (Jean). Son jugement sur Tite-Live, XIII, 171.
- Tolmide* (Le général athénien). Ses victoires, XII, 519.
- Tullinius*, roi des Véiens. Il excite les Fidénates à massacrer les légats romains, XIV, 509.
- Toroné* (ville). Brasidas s'en empare, X, 188. — Cléon s'en rend maître, 200.
- Torriceili*, VI, 447.
- Toscane* (La). Au dix-huitième siècle, VI, 483, 488 et 498. Voyez aussi *Tyrrhénie* et *Étrurie*.
- Toscans* (Les). Voyez *Tyrrhéniens* et *Etrusques*.
- Toscat* (Alphonse), IV, 328.
- Tourmentes* (Le cap des). Atteint par Barthélemy Dias, II, 405.
- Tournesfort*. Ses voyages en Orient, II, 489; VI, 476.
- Tournémine*. Ses dissertations sur la chronologie, IV, 378.
- Tours de phrases*. Leur variété, VII, 691. — Les anciens doivent servir de modèles, 694.
- Toxaris* (Le philosophe), IX, 89.
- Trabée* (La) des chevaliers romains, XIV, 395.
- Tracy* (M. de). Il propose une nouvelle définition des gouvernements, II, 249.
- Traditions* (Les), I, 57. — Leur définition, 75. — Leur origine, 76. — Leurs différents états, 77 et suiv. — Celles qui méritent peu de confiance, 88 et suiv. — Espaces historiques qui ne sont connus que par elles, 101. — Écrivains qui les ont recueillies, 103 et suiv. — Celles qui sont relatives à différents peuples, 139. — Siècles composés de traditions, 144. — Quelles sont celles qui sont dénuées de toute probabilité, 148. — Quelques fois probables ou certaines, 152. — Incertaines ou fabuleuses, VIII, 164; XIII, 8. (Voyez aussi *Sources de l'histoire*.)
- Traducteurs* (Les). Au treizième siècle, VI, 299.
- Traductions* (Les). Réflexions sur l'art de traduire et sur la difficulté de traduire certains auteurs, particulièrement Tite-Live, XIII, 147 et suiv.
- Trajan*. Son règne, VI, 115.
- Transitions* (Les), VII, 627.
- Trasimène* (Le lac de). Bataille célèbre près de ce lac, XII, 168, et XVIII, 199 et suiv. — Variantes fournies par Polybe sur les suites de cette bataille, 217 et suiv.
- Trauses* (Les), IX, 163.
- Travail* (Le) à Sparte, XI, 120.
- Travaux publics*, II, 216.
- Traversari* (Ambrosio), VI, 357.
- Trebie* (La). Passée par Scipion, XVIII, 158. — Bataille près de ce fleuve entre les Romains et les Carthaginois, XII, 164, et XVIII, 163 et suiv. — Alarmes que cause dans Rome la nouvelle de la défaite, 166.
- Trebizonde* (Ville de). Arrivée des Dix-mille, XI, 494. — Jeux qu'on y célèbre, 495.
- Tremblement de terre* à Rome, XVI, 581.
- Tremulus* (Marcins). Sa victoire sur les Herniques, XVI, 121.
- Trente* (Les). Leur gouvernement à Athènes, XI, 271, 284, et XII, 556.
- Trésor public* à Rome. Sa garde en est confiée aux *questores urbani*, XVI, 258. — Pillage de ce trésor par Jules César, 259. — Distinction entre l'*æarium* et le trésor du prince, *fiscus*, 261.
- Triarii*, XV, 369.
- Tribonica*, VI, 659.
- Tribu prérogative* (La) à Rome, XVI, 161.
- Tribunaux* (Les). Voyez *Magistrats*.
- Tribuns* à Rome. Magistrats qui ont porté le nom générique des tribuns, XVI, 292 et 293.
- Tribuns légionnaires* à Rome. Lois populaires qui les concernent, XVI, 9.
- Tribuns militaires* à Rome. Ils ont pu être un dictateur, XIV, 49. — Élus par l'armée romaine, 268,

1, 8. (Voyez aussi Sources
aire.)
teurs (Les). Au treizième
299.
tions (Les). Réflexions sur
aduire et sur la difficulté de
certains auteurs, particulièrement
ite-Live, XIII, 147 et suiv.
a. Son règne, VI, 115.
tions (Les). (Le lac de). Bataille
près de ce lac, XII, 168, et
199 et suiv. — Variantes
par Polybe sur les suites de
bataille, 217 et suiv.
tes (Les), IX, 163.
uil (Le) à Sparte, XI, 120.
aux publics, II, 216.
ersari (Ambrusio), VI, 357.
ie (La). Passée par Scipion,
158. — Bataille près de re
entre les Romains et les Car-
s, XII, 164, et XVIII, 163.
— Alarmes que cause dans
la nouvelle de la défaite, 166.
onzone (Ville de). Arrivée
x-mille, XI, 494. — Jeux
y célèbre, 495.
mblement de terre à Rome,
581.
ulus (Marcius). Sa victoire
Herniques, XVI, 121.
te (Les). Leur gouvernement
nes, XI, 271, 284, et XII.
or public à Rome. La garde en
fiée aux *questores urbani*, XVI,
— Pillage de ce trésor par Jules
259. — Distinction entre l'ac-
et le trésor du prince, *fiscus*,
vii, XV, 369.
onien, VI, 659.
u prérogative (La) à Rome,
161.
unauz (Les). Voyez *Magistrats*.
uns à Rome. Magistrats qui
porté le nom générique des
, XVI, 292 et 293.
uns légionnaires à Rome. Lois
rés qui les concernent,
D.
uns militaires à Rome. Ils ont
été un dictateur, XIV, 49.
s par l'armée romaine, 268.

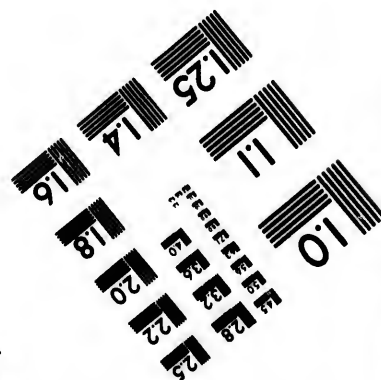
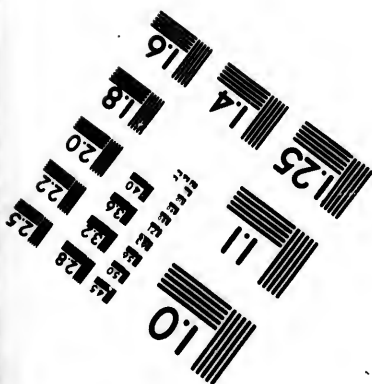
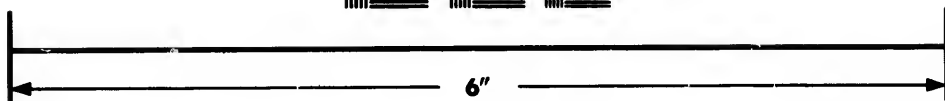
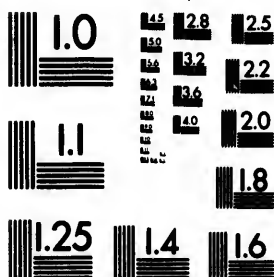
— Elus par une autre armée romaine,
XIV, 269. — Les tribuns de ces deux
armées confient à deux d'entre eux la
direction des affaires, *ibid.* — Sénatus-
consulte qui en substitue six au
consulat, 364. — Le peuple en élit
trois, qu'il prend dans la classe patri-
cienne, *ibid.* — Leur abdication,
366. — Elus au lieu de consuls, 509.
— Substitués aux consuls, 522. —
Récrimination au sujet de l'élection
des patriciens au tribunat militaire,
535. — Ils sont punis pour obtenir
la nomination de consuls, 536. —
Élection de consuls, XV, 16.
— Élection de tribuns, 18. —
Comment la pénurie de blé oblige
rent de recourir à leur régime, 44.
— Puissance des consuls transformée
en tribunat militaire, 137. — Nomi-
nation de nouveaux tribuns militaires,
290, 291, 292, 299 et 301. — Il n'y
en a pas eu pendant cinq ans, 299 et
306.
Tribuns du peuple à Rome. Leur
élection après la retraite sur le mont
Sacré, XIV, 79. — Loi qui leur confère
un pouvoir inviolable, 80. —
On leur adjoint des édiles, *ibid.* —
Considérations sur leur institution,
81 et suiv. — Débats entre eux et
les consuls, 93. — Ils inventent les co-
mices par tribus, 97 et 101. — Nou-
veau mode pour leur élection en co-
mices par tribus, 189. — Des tribuns se
font renommer malgré le décret contre
les réélections immédiates, 227. —
On double leur nombre en le portant
à dix, 234. — Leur nouvelle tentative
contre l'autorité des consuls et du
sénat, 235. — Ils somment les consuls
de nommer les rédacteurs d'un code,
244. — Rétablissement de leur puis-
sance, 272 et 274. — Elus avec des
droits nouveaux, 275 et 276. — Nou-
veau mode d'élection, 344. — Leur
intervention dans l'assemblée des sé-
nateurs, 469. — Leur récrimination
au sujet de l'élection des patriciens au
tribunat militaire, 535. — Débats
entre eux apaisés par l'intervention
de l'autorité paternelle, 542. — Elus
encore dans l'ordre des patriciens,
572. — Mécontents du décret qui as-
signe aux troupes une paye régulière,

XIV, 555. — Leurs plaintes contre la
permanence du service et la continua-
tion du blocus autour de Véies, XV, 7.
— Ils contre-balaient la puissance
consulaire, 140. — Leurs plaintes au
sujet des poursuites contre les débi-
teurs et des nouvelles levées, 287.
— Écrivains politiques dont leur ma-
gistrature a particulièrement fixé l'at-
tention, XVI, 291. — Magistrats qui
contre les tribuns du peuple, ont porté
le nom générique de tribuns, 292
et 293. — Origine et cause de l'ar-
bitraire du tribunat plébéien, 295 et 296. — Noms
des premiers tribuns élus par le peu-
ple, 296. — Légitimité et avantages
de cette institution, 297. — Leurs
annales particulières, 299. — Ils
accusent et poursuivent Coriolan,
Camille, etc., *ibid.* et 300. — Chang-
ments obtenus par le tribun Voléro
dans l'élection des tribuns, 300 et
301. — Poursuites exercées contre
Appius par les tribuns Duilius et Si-
cinius, 302. — Propositions du tri-
bun Tarentillus et troubles qu'elles
suscitent, *ibid.* et 303. — Le tribun
Teilius s'arroge le droit de convoquer
le sénat, 304. — Élection de six tri-
buns après la chute des Décemvirs,
305. — On décrète leur inviolabilité,
306. — Ils font annuler la prohibition
des mariages entre les patriciens et
les plébéiens, 307. — Concessions
qu'ils obtiennent au profit de l'ordre
plébéien, *ibid.* et 309. — Lutte entre les
tribuns et Camille au sujet de Véies,
309 et 310. — Tribunat de Stolon et
de Sextius perpétué pendant dix ans,
311 et 312. — Les Ogulnius ouvrent
aux plébéiens l'accès des sacerdoees,
314. — Ils font condamner à une
amende considérable l'ex-consul Postu-
humus, 315. — Principaux actes du
tribunat au troisième et au deuxième
siècle avant notre ère, *ibid.* et suiv.
— Jugement sur l'*Histoire du Tri-
bunat* de Seran de la Tour, 319.
— Ils accusent les deux Scipions,
320. — Autres accusations émanées
du tribunat, *ibid.* et 322. — Loi *Voconia*,
ouvrage du tribun Voconius,
322. — Exemples où le tribunat
parut moins sacré que le pontificat,
ibid. — Réformes tentées par le





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11
12

tribun Tibérius Gracchus, XVI, 323. — Assassinat de ce tribun et de ses partisans, 325. — Tribunat de Carbon et d'Atinius, 326. — Caius Gracchus élu tribun malgré les patriciens, 327. — Lutte entre les patriciens et les partisans de Caius Gracchus; mort de ce tribun, 328. — Tribunat de Marius, de Saturninus, son complice, de Drusus, 330 et suiv. — Décadence de cette magistrature, 331 et suiv. — Tribunat de Caton d'Utique, de Rullus, de Claudius, de Milon, 334 et 335. — Le tribun Curion se jette dans le parti de César, 336. — Pompée destitue les tribuns qui se transportent au camp de César, 337. — Le nom de cette magistrature populaire passe aux empereurs, *ibid.* et 340. — Pour quelle raison les empereurs avaient pris ce titre, *ibid.* — Idée juste qu'on peut se former du tribunat républicain, 341. — Leur nombre sous la république, 342. — Mode de leur élection et conditions d'éligibilité, 343. — Époque à laquelle ils entraient en charge, 345. — Leurs prérogatives, absence d'insignes ou marque de leur puissance, 346 et suiv. — Fonctions publiques qui leur étaient propres, suivant Cicéron, 352. — Leurs trois principales attributions, 353 et suiv. — Autres prérogatives qu'ils se sont attribuées, 357. — Varron et Laëon refusent de déférer à leurs citations, 359. — Leur indépendance et leur suprématie, 360 et 362. — Contre-poids et limites de leur puissance, 362 et 363. — En quoi consistait la *circumscriptio*, sorte d'interdiction prononcée contre eux, 363 et 364. — Leur décadence et leur abolition, 365 et suiv. — Apologie de cette magistrature par Beaufort, 368 et 369. — Examen critique du chapitre de Rousseau sur le tribunal, 371 et suiv., et 389. — Fallait-il un tribunal à Rome? 382. — Témoignage de Cicéron sur la nécessité de cette institution, 383. — Le tribunal était-il sagement organisé? 384. — A quoi auraient dû se borner leur protection et leur *veto*, 385. — Autres fonctions accessoires qu'il est impossible de justifier, 388. — Ont-ils fait un bon ou

un mauvais usage de leurs pouvoirs? XVI, 389. — Énumération des fautes qu'ils ont commises, *ibid.* et suiv. — Services qu'ils ont rendus, 393. — Conclusion en faveur du tribunal, 394. — Leur justification au sujet des lois agraires, 395. — Petit nombre de ceux dont l'histoire a conservé les noms, 396 et 397.

Tribus à Rome, XIII, 271. — Double acception de ce mot, XIV, 145. — Contradiction sur leur établissement, leur nombre et l'étymologie de ce mot, *ibid.* — De combien de curies chacune était composée, 146. — Du territoire de Rome occupé par les plus anciennes tribus, 147. — Noms et fonctions de leurs chefs, *ibid.* et 157. — Leur nombre augmenté, 150 et 152. — Leur état passif par suite de la réforme de Servius Tullius, 157. — Création de quatre nouvelles tribus, XV, 238. — Création de deux nouvelles, la Pomptine et la Publilienne, 355. — Création de deux tribus, Mécia et Scaptia, 458. — Création de deux autres tribus, XVII, 226 et suiv. — Réforme dans leur composition opérée par Q. Fabius, XVI, 133. (Voyez aussi *Comices par tribus.*)

Tribus rustiques chez les Romains. Leurs noms et leurs territoires, XIV, 151. — Leur nombre, 152.

Triclinius (Démétrius). Voyez *Démétrius*.

Triérarchie dans l'Attique, XI, 225.

Triomphe à Rome. Le grand et le petit, XIV, 40. — On ne l'accordait pas pour une victoire dans une guerre civile, 481. — Description d'un triomphe, XIX, 437.

Tripudium solistimum, XVI, 211.

Trissin (Le) ou *Trissino*, VI, 396.

— Sa *Sophonisba*, traductions et imitations, XIX, 422 et suiv.

Triumviri mensarii. Leur établissement, XVIII, 378.

Triumvirs capitaux à Rome, XV, 532. — Leur création et leurs attributions, XVI, 421.

Triumvirs nocturnes à Rome. Voyez *Questeurs romains*.

Triveth (Nicolas), VI, 313.

rais usage de leurs pouvoirs?
 9. — Énumération des fautes
 commises, *ibid.* et suiv. —
 qu'ils ont rendus, 393. —
 tion en faveur du tribunal, 394.
 justification au sujet des
 aires, 395. — Petit nombre
 dont l'histoire a conservé les
 396 et 397.
 us à Rome, XIII, 271. —
 acception de ce mot, XIV,
 — Contradiction sur leur éta-
 tement, leur nombre et l'étymolo-
 gie mot, *ibid.* — De combien
 ies chacune était composée,
 — Du territoire de Rome oc-
 car les plus anciennes tribus,
 — Noms et fonctions de leurs
ibid. et 157. — Leur nombre
 enté, 150 et 152. — Leur état
 par suite de la réforme de Servius
 us, 157. — Création de quatre
 elles tribus, XV, 238. — Créa-
 de deux nouvelles, la Pomptine
 Publiienne, 355. — Création
 eux tribus, Mécia et Scaptia,
 — Création de deux autres tri-
 XVII, 226 et suiv. — Réforme
 leur composition opérée par Q.
 us, XVI, 133. (Voyez aussi *Co-*
par tribus.)
 ribus rustiques chez les Romains,
 s noms et leurs territoires, XIV,
 — Leur nombre, 152.
 iclinius (Démétrius). Voyez
 étrius.
 riérarchie dans l'Attique, XI,
 rionne à Rome. Le grand et le
 s, XIV, 40. — On ne l'accor-
 pas pour une victoire dans une
 rive civile, 481. — Description
 triomphe, XIX, 437.
 ripudium solistimum, XVI, 211.
 rissin (Le) ou Trissino, VI, 396.
 a Sophonisba, traductions et im-
 ons, XIX, 422 et suiv.
 riumviri mensarii. Leur établisse-
 t, XVIII, 378.
 riumviri capitales à Rome, XV,
 — Leur création et leurs attribus,
 s, XVI, 421.
 riumviri nocturnes à Rome. Voyez
 steurs romains.
 riveith (Nicolas), VI, 313.

Troglodytes (Les), XII, 436.
Trogon. Son tableau chronologi-
 que, IV, 418.
Troguè-Pompée. Son ouvrage
 abrégé par Justin, IV, 214; VI, 98;
 XII, 335. — Notice sur sa vie et ses
 ouvrages, XIX, 525.
Troie (Prise de). Fixation de sa
 date par Diodore, IV, 206. — Sa
 date, V, 268. — Hypothèses de
 Newton et de Volney à ce sujet, 270.
 — Quatre classes de systèmes, 271.
 — Opinion de Pétau et de Scaliger,
 272. — La lune a-t-elle paru sur l'ho-
 rizon la nuit de la prise de Troie?
ibid. — Postérieure à la fondation de
 Carthage, 327. — Considérations sur
 cette expédition, X, 77; XIII, 231.
 Voyez aussi *Ère de la prise de Troie*.
Troubadours et *Trouvères*. Leurs
 romans de chevalerie et leurs poésies,
 I, 460. — Au douzième siècle, VI,
 261. — Au treizième siècle, 300 et 301.
Troyens (Les). Leur origine grec-
 que, XIII, 236. — Détails roma-
 nesques et incohérents à leur sujet,
 242 et suiv.
Truare (sauter), XIV, 336.
Tryphiodore, VI, 159.
Tschirnhausen, XX, 317,
Tubéro (Ælius), XIII, 44.
Tubertus (Posthumius). Nommé
 dictateur, XIV, 524. — Il remporte
 une victoire sur les Volsques, 525.
 — A-t-il condamné à mort son pro-
 pre fils? 525.
Tuccia (La vestale). Son procès,
 XVII, 292.
Tudèle (Benjamin de). Voyez *Ben-*
jamin.
Tudeschi (Nicolas), VI, 355.
Tuiston chez les Germains. Son
 antiquité antédiluvienne, V, 81.
Tullie, fille de Servius Tullius. Ses
 intrigues avec Lucius Tarquin, XIII,
 376. — Son horrible attentat sur le
 cadavre de son père, 377.
Tullus Hostilius. Il succède à Numa,
 XIII, 316. — Meurt dans l'incen-
 die de son palais, 331. — Jugement
 sur lui, 332.
Tunis (ville). Prise par les Romains,
 XVII, 92 et suiv. — Prise par Scipion
 l'Africain, XIX, 413. — Scipion
 va y camper, 465.

Turin (ville). Prise par Annibal,
 XII, 147. — Annibal y arrive avec
 son armée, XVIII, 140.
Turnèbe, XX, 232.
Turnus Herdonius. Perfidie de Tar-
 quin envers lui, XIII, 380.
Turquie (La). Au deuxième siècle,
 VI, 242. — Au quinzième siècle,
 353. — Au dix-septième siècle, 428,
 442, 460 et 462. — Au dix-huitième
 siècle, 476, 484 et 495.
Turselin, IV, 345.
Tusculans (Les). Ils viennent au
 secours des Romains, XIV, 225. —
 Demandent grâce, et l'obtiennent,
 XV, 499.
Tusculum (ville). Épargnée par
 Camille, qui n'y voit aucune apparence
 de guerre, XV, 282. — Les Ro-
 mains lèvent le siège de cette ville,
 301.
Tutelles (Les) chez les Romains,
 XIV, 306. — Loi *Atilia* à ce sujet,
 XVI, 221.
Tutola (L'esclave). Conte de Plu-
 tarque sur un stratagème qu'elle ima-
 gina, XV, 235.
Tycho-Bralé, VI, 422; XX, 229.
Tyndarides (Les). Leurs entre-
 prises, XII, 521.
Tyranichus, V, 562.
Typhon. Son culte en Égypte était
 célébré dans le cinquième mois, IV,
 58. — Ses légendes, XII, 402.
Tyr (ville). Récit d'Hérodote sur
 son origine, V, 81. — Discussions
 sur cette origine, 285. — Liste de
 ses rois, 289. — Ses rois de l'an 1000
 à l'an 884 avant J. C., VI, 18. —
 Assiégée et prise par Alexandre, XII,
 626. Voyez aussi *Ère de Tyr*.
Tyras ou *Tyritès* (Le fleuve), au-
 jourd'hui le Niester, IX, 63.
Tyrrhéniens (Les). Vaincus par
 les Phocéens, VIII, 272; XII, 480.
 — Campagne de Camille contre eux,
 572. — Leur origine et leurs éta-
 blissements en Italie, XIII, 94; 215.
 — Guerre avec les Romains, 375. —
 Ils demandent la restitution des biens
 des Tarquins, XIV, 4. — S'arment
 pour les Tarquins, 11. — S'emparent
 du Janicule, 17. — Secours demandé
 contre eux par les Romains, 43. —
 Ils se rallient aux Vêtiens, 138. — Les

Romains leur font la guerre, XIV, 183. recherchée par les Athéniens, X, 253.
 Voyez aussi *Étrusques* et *Toscans*.
Tyrsciens (Les). Leur alliance | *Tyrée*, V, 397; VI, 26.

U

Uberti (Fazio degli). Voyez *Fazio*.
Uchoréus. Son règne, XII, 408.
Ulpian, VI, 124.
Ulugh-Begh, IV, 327; VI, 359.
Unigenitus (Bulle), VI, 473.
Univers (L'). Systèmes relatifs à sa formation, XII, 406.
Universités (Les). Au treizième siècle de l'ère vulgaire, VI, 285.
Uranus, XII, 443.
Urbain II (Le pape). Il prêche la première croisade, VI, 232.
Urbain IV (Le pape), VI, 268.
Urbain VI (Le pape), VI, 330.
Urbain VII (Le pape), VI, 419.
Urbain VIII (Le pape), VI, 438.
Ussérius. Son système de supputation de l'ère mondaine, III, 404. — Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, 457; IV, 353. — Sa chronologie égyptienne, V, 125; VIII, 457; VI, 450.
Utique (ville). Amilcar en fait lever le siège aux mercenaires, XVII, 253. — Défection de cette ville, qui se livre aux mercenaires, 257. — Combat que s'y livrent les Romains et les Carthaginois, XIX, 395 et suiv. — Assiégée par les Romains, 398.

V

Vaccéens (Les). Vaincus par Annibal, XVIII, 16.
Vaccus (Vitruvius), général des Privernates. Défait et pris par les Romains, XV, 461 et suiv.
Vadimon (Le lac). Sa description, XVI, 439. — Défaite des Gaulois près de ce lac, 440.
Vaillant. Son opinion sur la naissance de Jésus-Christ, III, 459.
Vaissète. Sa Géographie, II, 462.
Valens, VI, 132.
Valentinien, VI, 132.
Valentinien II, VI, 132.
Valentinien III, VI, 138.
Valère-Maxime, I; 429; XVI, 417.
Valérien, VI, 122.
Valérius Flaccus, VI, 112.
Valérius Publicola. Il livre aux consuls les conjurés pour le rétablissement des Tarquins, XIV, 6. — Soupçonné d'aspirer à la royauté, 14. — Il dissipe ces soupçons, et mérite le nom de *Publicola*, 15. — Son second et son troisième consulat, 16. — Mais son qui lui est donnée en récompense, XIV, 38. — Sa mort et ses funérailles, *ibid*.
Valérius Publicola (Publius). Éloquentes et patriotiques paroles qu'il adresse aux tribuns, XIV, 224. — Il promet qu'après l'expulsion d'Herdonius ou s'occupera de la loi *Terentilla*, 225. — Sa mort, *ibid*.
Valérius (Lucius). Son discours contre les Décemvirs, XIV, 250. — Il défend Icilius, qu'on veut arrêter par ordre d'Appius, 266. — Son discours contre les Décemvirs, 270. — Victoire signalée qu'il remporte sur les Éques et les Volsques, 282. — Triomphe qui lui est décerné par le peuple, 284. — Il n'est pas réélu, 343.
Valérius (Manius). Élu dictateur, XV, 69. — Il se démet de la dictature, 70.
Valérius (Cnéius). Créé dictateur pour enfoncer un clou sacré, XV, 460.
Valérius Corvus. Son miraculeux combat contre un Gaulois, XV, 374 et suiv. — Son complot et son triomphe sur les Antiates, 379. —

LE

e par les Athéniens, X,
V, 397; VI, 26.

VIII (Le pape), VI, 438.
us. Son système de supputa-
re mondaine, III, 404. — Son
sur la naissance de Jésus-
457; IV, 353. — Sa chro-
gyptienne, V, 125; VIII, 457;

(ville). Amilcar en fait lever
aux mercenaires, XVII, 253.
ction de cette ville, qui se li-
mercenaires, 257. — Com-
s'y livrent les Romains et les
inois, XIX, 395 et suiv. —
e par les Romains, 398.

XIV, 38. — Sa mort et ses
elles, *ibid.*

rius Publicola (Publius). Élo-
s et patriotiques paroles qu'il
aux tribuns, XIV, 224. — Il
qu'après l'expulsion d'Héro-
s'occupera de la loi Teren-
225. — Sa mort, *ibid.*

rius (Lucius). Son discours
les Décemvirs, XIV, 250. —
nd Icilius, qu'on veut arrêter par
l'Appius, 266. — Son discours
les Décemvirs, 270. — Vie-
signalée qu'il remporte sur les
et les Volsques, 282. — Triom-
i lui est décerné par le peuple,
— Il n'est pas réélu, 343.

rius (Manius). Élu dictateur,
69. — Il se démet de la dicta-
70.

rius (Cnéius). Créé dictateur
enfoncer un clou sacré, XV,

rius Corvus. Son miracleux
t contre un Gaulois, XV,
suiv. — Son complot et son
he sur les Antiates, 379. —

Son discours avant d'attaquer les Sam-
nites, XV, 395. — Nommé dictateur,
il marche contre les séditeux, 408. —
Il les harangue et leur propose la paix,
409. — Marche contre les Étrusques,
XVI, 143. — Dictateur, il venge un
échec subi contre les Étrusques par
le général de la cavalerie, *ibid.* et
146. — Propose une loi sur l'appel
au peuple, 152. — Élu consul pour
la sixième fois, 157. — Son éloge,
158.

Valérius Maximus (M.). Créé pré-
teur, XVI, 116.

Valérius Messala. Il part pour la Si-
cile, XVII, 38. — Délivre Messine,
et de là son surnom de *Messala*, *ibid.*
— Reçoit à Rome les honneurs du
triomphe, 42. — Apporte de Catane
un cadran solaire, *ibid.* et suiv.

Valérius Maximus (Le préteur).
Il reprend Oricum, pille le camp macé-
donien et délivre Apollonie, XVIII,
510.

Valérius Flaccus (C.), prêtre de
Jupiter. Il revendique et obtient l'en-
trée du sénat, XIX, 206.

Valérius Messala (M.). Son expé-
dition sur la côte d'Afrique, XIX,
199. — Désigné pour dictateur par
Lévinus, *ibid.*

Valla (George), XX, 217.

Valla (Laurent), VI, 368. — Pu-
blication de sa version latine d'Héro-
dote, VIII, 66. — Sa traduction de
l'ouvrage de Thucydide, X, 42. —
Ses commentaires sur Tite-Live, XIII,
155; XX, 217.

Valle (Pietro della), II, 443.

Vallemont. Son étrange système
sur la naissance de Jésus-Christ, III,
458.

Valois (Henri). Son travail sur
Tite-Live, XIII, 158.

Valstein. Son portrait par Sarrazin,
VII, 407.

Vau-Couver, II, 508.

Vau-Diemen (Terre de). Décou-
verte par Abel Tasman, II, 442.

Vau der Hagen. Voyez Hagen.

Van de Putte. Voyez Putte.

Vandales (Les), II, 355; VI,
149.

Vanini. Brûlé à Toulouse, XX,
216.

Vanité nationale (La). Source d'im-
postures historiques, VII, 312.

Varchi, VI, 396.

Varron (C. Térentius). Il fait
décréter la proposition de Métilius,
XVIII, 243. — Élu consul, XII,
174, et XVIII, 253. — On lui
donne pour collègue ou antagoniste
L. Æmilius, 254. — Il ordonne des
levées d'hommes et des armements,
261. — Ses paroles arrogantes et
ses promesses présomptueuses, 264.
— Son départ et son arrivée au
camp, 271. — Malgré les conseils
d'Æmilius, il se précipite sur le camp
d'Annibal, 273. — En mésintelligence
avec son collègue Æmilius, 276. —
Bataille de Cannes, *ibid.* et suiv. —
Il se retire à Venouse, 286 et 290. —
Secours qu'il reçoit des habitants de
Venouse, 298. — Il rejoint Scipion à
Canusium, 299. — Fait connaître par
une lettre le désastre de Cannes, l'état
de l'armée et des affaires, 310. —
Remplacé par Marcellus, 311. — Ac-
cueil que lui font tous les ordres de
l'État pour n'avoir pas désespéré de
la République, 320 et 325. — On
continue de l'employer pour des ex-
péditions peu importantes, 326. —
Son discours maladroit achève de
ruiner l'influence de Rome à Capoue,
332 et 337. — Son commandement
en Apulie lui est continué pour un
an, 386. — Réflexions sur la con-
fiance que les Romains continuèrent
de lui accorder, 399. — Chargé de
réprimer des mouvements séditeux
en Étrurie, XIX, 236.

Varron (Marcus Térentius), II,
321. — Système que lui attribue Au-
lu-Gelle au sujet de l'époque d'Hé-
siode et d'Homère, V, 293; VI, 98;
XII, 332, et XIII, 46. — Il refuse de
désérer aux citations des tribuns, XVI,
359. — Pont de bateaux qu'il projette
pour unir la Grèce et l'Italie, 502.

Varus (Le préteur). Sa victoire sur
Magon, XIX, 433.

Vasco de Gama, II, 416; VI,
382; XX, 222.

Vatace (Jean Ducas). Voyez Du-
cas.

Vatry (L'abbé). Examen de la
question qu'il a traitée, à savoir si

Énée est jamais venu en Italie, XIII, 247.

Faudois, VI, 259.

Faugelas, VI, 450.

Fauveaux, XX, 341.

Fauvilliers, IV, 402.

Fecchietti, IV, 347. — Il censure la chronologie sacrée, V, 335.

Fégoce, VI, 137.

Féiens (Les). Ils attaquent les Romains, XIV, 136. — La famille des Fabius se charge seule de la guerre contre eux, 137. — La Tyrhénie se rallie à leur cause, 138. — Ils obtiennent une trêve de quarante ans, 186. — Vengeance que les Romains veulent en tirer, 510. — Bataille sanglante où est tué Tolumnius, 511. — Incursions des Romains sur leurs terres, 514. — Guerre des Romains contre eux, 527. — Ils sont appuyés par les cités voisines, 532. — Une trêve leur est accordée, 535. — Prolongation de cette trêve, 554. — Ils se donnent un roi, et s'aliènent toute l'Étrurie, XV, 6. — Bataille qu'eux et leurs alliés perdent contre les Romains, 17.

Féies (ville). Hivernage de l'armée romaine autour de cette ville, XV, 6. — Rude échec essayé sous ses murs par les Romains, 11. — Sa perte prédite par un aruspice véien, 20. — Prédiction semblable de l'oracle de Delphes, 21. — Son siège pressé avec vigueur par les Romains, 24. — Le sénat romain délibère d'avance sur l'emploi du butin, *ibid.* et 25. — Prise, incendiée et pillée, 26. — Les habitants vendus, 27. — Les dieux transportés solennellement à Rome, *ibid.* — Allégresse que la prise de cette ville excite à Rome, 33. — Une partie de l'armée romaine s'y réfugie, 69. — Les Romains y projettent une transmigration, 82 et suiv.

Félétri. Expédition des Romains contre cette ville retardée par la peste, XV, 277. — Les Romains en commencent le siège, 301.

Felléus Paterculius. Examen des époques consignées dans son premier livre, IV, 211. — Inexactitude de cet historien, 213. — Il adopte le système de Cicéron au sujet de l'épo-

que d'Hésiode et d'Homère, V, 293; VI, 112. — Son jugement sur Polybe, XII, 63. — Ce qu'il dit au sujet de Tite-Live, XIII, 122 et 188.

Vendanges (Dates des), IV, 157.

Véndètes (Les), IX, 166; XVI, 139 et suiv. — Détachés par les Romains de la ligue gauloise, 364. — Notions sur ce peuple, XVII, 504.

Venise (ville). Ses commencements, VI, 142. — Au neuvième siècle de l'ère vulgaire, 197. — Au dixième siècle, 214. — Au onzième siècle, 233. — Au douzième siècle, 253. — Au treizième siècle, 276. — Au quatorzième siècle, 331. — Au seizième siècle, 390 et 400. — Au dix-septième siècle, 435 et 458.

Vénitiens (Voyages des), II, 404. Voyez aussi *Véndètes*.

Venouse (ville). Varron s'y retire après la bataille de Cannes, XVIII, 286 et 290. — Succès de Marcellus contre Annibal près de cette ville, XIX, 172.

Vénus. Sa fête chez les Romains, XIII, 467 et 477. — Temple qu'on lui construit à Rome avec les amendes des dames condamnées pour déreglements de mœurs, XVI, 197.

Vénus Erycine. Dédicace de son temple à Rome, XVIII, 394 et 396.

Venus Genitrix. Sa fête à Rome, XIII, 479.

Ver sacrum. Proposé aux comices et adopté, XVIII, 210.

Verdi aoré, IV, 155.

Vérité (La). On ne doit rien omettre de vrai, VII, 153. — Restrictions que doit souffrir cette règle, *ibid.* et suiv. — Il n'y a pas de juste milieu pour la vérité, XX, 116. Voyez aussi *Histoire et Historiens*.

Vermina, fils de Syphax. Il est défait par les Romains en venant au secours des Carthaginois, XIX, 468.

Vernet (Jean), IV, 391.

Verres convexes. Leur découverte, XX, 201.

Versification (La). Toute trace en est interdite dans les livres d'histoire, VII, 700.

Vertot, VI, 466 et 475. — Son portrait de Jules César, VII, 422.

Vertu (La), II, 92 et 98. — Temple

de et d'Homère, V, 293 ;
 — Son jugement sur Polybe,
 — Ce qu'il dit au sujet de
 XIII, 122 et 188.
 ges (Dates des), IV, 157.
 (Les), IX, 166 ; XVI,
 — Détachés par les Ru-
 la ligue gauloise, 364. —
 ar ce peuple, XVII, 504.
 (ville). Ses commence-
 I, 142. — Au neuvième
 l'ère vulgaire, 197. — Au
 siècle, 214. — Au onzième
 33. — Au douzième siècle,
 Au treizième siècle, 276. —
 orzième siècle, 331. — Au
 siècle, 390 et 400. — Au
 siècle, 435 et 458.
 iens (Voyages des), II, 404.
 ussi *Vénètes*.
 use (ville). Varron s'y retire
 bataille de Cannes, XVIII,
 290. — Succès de Marcellus
 Annibal près de cette ville,
 172.
 us. Sa fête chez les Romains,
 467 et 477. — Temple qu'on
 a construit à Rome avec les amendes
 des condamnés pour dérègle-
 de mœurs, XVI, 197.
 us *Érycina*. Dédicace de son
 à Rome, XVIII, 394 et 396.
 us *Genitrix*. Sa fête à Rome,
 479.
 sacrum. Proposé aux comices
 pté, XVIII, 210.
 di aoré, IV, 155.
 rité (La). On ne doit rien omettre
 al, VII, 153. — Restrictions
 doit souffrir cette règle, *ibid.* et
 — Il n'y a pas de juste milieu
 la vérité, XX, 116. Voyez aussi
 ire et *Historiens*.
 rmina, fils de Syphax. Il est dé-
 par les Romains en venant au se-
 des Carthaginois, XIX, 468.
 ernet (Jean), IV, 391.
 rres convexes. Leur découverte,
 201.
 ersification (La). Toute trace en
 interdite dans les livres d'histoire,
 700.
 ertot, VI, 466 et 475. — Son
 trait de Jules César, VII, 422.
 ertu (La), II, 92 et 98. — Temple

qui lui est élevé à Rome, XIX, 144.
 — Choix d'Hercule entre elle et la
 Volupté, XI, 88.

Vérules (Ville de). Fidèle aux
 Romains, qui lui offrent le droit de
 cité romaine, XVI, 121 et 122.

Vésale, VI, 396.

Vescia (Ville de). Elle tombe au
 pouvoir des Romains, XVI, 85 et
 86.

Véséris (Bataille de), XV, 438
 et suiv.

Vespasien, VI, 110.

Vespucci (Amerigo). Voyez *Ame-
 rigo*.

Vestales (Les) à Rome. Instituées
 par Numa, XIII, 301. — Leur puni-
 tion, 309, 433 et 523. — Supplices
 d'une vestale, XIV, 134. — Faute
 et supplices d'une autre vestale, 138.
 — Admission des plébéiennes, XVII,
 162.

Vestins (Les). Ils s'allient aux Sam-
 nites contre les Romains, XV, 479.
 — Les consuls Brutus Scéva et Furius
 Camille marchent contre eux, 480. —
 Battus par Brutus Scéva, *ibid.* —
 Leur alliance avec les Romains, XVI,
 142.

Vêtements (Les) dans l'Attique.
 Prix de celui des hommes et de celui
 des femmes, XI, 213.

Veto. Étendue et effets de celui des
 tribuns, XVI, 354. — A quoi il au-
 rait dû se borner, 385.

Vettori, XX, 232.

Véturie. Son discours à Coriolan
 dans Tite-Live et dans la Harpe,
 VII, 466. — Elle se rend au camp des
 Volques, XIV, 113.

Véturius (Le consul). Condamné
 à une amende, XIV, 243.

Véturius Philo (Lucius). Son élec-
 tion comme consul annulée par le
 cri d'une souris, XVIII, 11. — Il
 comprime des mouvements dans la
 Gaule Cisalpine, 14.

Véturius Philo. Élu consul, XIX,
 299. — Il se réunit à son collègue près
 du camp d'Annibal, 301.

Vibius Sequester. Sa géographie,
 II, 348 ; VI, 144.

Vibius Virrius. D'après ses sugges-
 tions, les Capouans s'allient à Annibal,
 XVIII, 337. — Son discours et sa

mort dans un repas funèbre, XIX,
 122 et suiv.

Vices (Les). Invitation à les éviter,
 II, 98.

Victor (Le pape), VI, 256.

Victor, théologien, VI, 158.

Victorius. Sa période substituée à
 d'autres, qui avaient été imaginées
 pour déterminer la date des Pâques,
 est corrigée par Denys le Petit, III,
 358. — Son cycle paschal, inventé au
 cinquième siècle, n'est pas une ère
 évangélique, 466.

Vido, VI, 396.

Vieillards (Les) à Rome. En a-
 ton jeté dans le Tibre ? XV, 232.

Viede, VI, 422 ; XX, 229.

Vigneul-Marville. Voyez *d'Ar-
 goune* (Dun).

Vignier (Nicolas), IV, 345.

Vignoles (Des), IV, 383. — Son
 opinion sur les temps antédiluviens,
 V, 51. — Son système sur l'origine
 des Assyriens, 138. — Sa chronolo-
 gie sacrée, 336 et suiv. — Son opi-
 nion sur la question de savoir si Hé-
 rodoté a écrit un ouvrage sur l'Assyrie,
 VIII, 40.

Villani (Jean), VI, 316.

Villani (Mathieu), VI, 316.

Villani (Philippe), VI, 316.

Villehardouin, VI, 292.

Villon. Ses poésies, VI, 380.

Vin (Le) dans l'Attique. Prix du
 mètre, XI, 211.

Vinaigre (Le). Annibal l'emploie
 avec le feu pour dissoudre les rochers
 des Alpes, XII, 149 et suiv., et XVIII,
 125.

Vinalées (Les fêtes), XIII, 467,
 477 et 478.

Vinand Pighius (Étienne). Voyez
Pighius.

Vincent de Beauvais. Sa géogra-
 phie, II, 381 ; IV, 324 ; VI, 291 et
 293. — Son encyclopédie, XX, 195.

Vincent de Lérins, VI, 143.

Vindex (L'esclave). Il dénonce les
 complots formés pour la rentrée des
 Tarquins, XIV, 5 et 11.

Vintimille, VI, 321.

Viola, IV, 331.

Piperano. Ses ouvrages, VII, 53.

Virgile, VI, 98. — Son portrait
 de la Renommée, 329. — Ce qu'il

dit sur l'état du Latium avant Énée et au sujet d'Ascagne, XIII, 201, 208 et 240. — Son but en représentant Énée comme le chef de la dynastie impériale, 252.

Virginie. Fiancée d' Icilius, elle inspire à Appius une passion criminelle, 259. — Arrêtée comme esclave par ordre d'Appius Claudius, 260. — Elle comparait au tribunal d'Appius, 262. — Est adjugée comme esclave à M. Claudius, 263. — Sa mort, XII, 532, et XIV, 257, 258 et 264. — Belle pensée sur les vengeances de sa mort, 281.

Virginie, femme de Volumnius. Sa contestation avec les patriciennes, XVI, 180.

Virginius (Anlus). Il sauve l'armée romaine, compromise par son collègue Servilius, XIV, 183. — Défend son collègue Servilius, accusé, 185.

Virginius, père de Virginie. Icilius l'envoie chercher, XIV, 262. — Appius envoie l'ordre de le retenir, *ibid.* — Il comparait au tribunal d'Appius, *ibid.* — Tue sa fille et rejoint l'armée, 264. — Dénonce le crime d'Appius à l'armée, qui marche sur Rome, 267. — Refuse d'être tribun militaire, 268. — Accuse et saisit Appius, 278.

Virginus, tribun militaire. Forcé de donner sa démission, XV, 12. — Son procès, 13.

Virginus (Aulus). Tribun du peuple, il est condamné à l'amende pour avoir servi la cause des patriciens, XV, 42.

Virriatho (Le Lusitanien). Vaincu par les Romains, XII, 752. — Vaincu et tué traîtreusement par Cépion, 753.

Viscontii (Les). Leur affaiblissement, VI, 347.

Visigoths (Les), II, 358; VI, 150 et 151.

Vitellius, VI, 110.

Vitruvius Vaccus. Voyez *Vaccus*.

Vivès. Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 173. — Son jugement sur Diodore de Sicile, XII, 369; XX, 232.

Viviani, VI, 453.

Vivres (Les) à Rome. Sous l'inspection des édiles, XVI, 8 et 10.

Vocouius (Le tribun). Sa loi relative au tribunal, XVI, 322.

Voie Appienne, XVI, 93.

Voie Flaminienne. Sa construction, XVIII, 22 et 24.

Voirie (La) à Rome, XIV, 315.

Voiture, VI, 450.

Voléro (Le plébien). Saisi et frappé, il en appelle au peuple, XIV, 187. — Est élu tribun du peuple et propose un nouveau mode d'élection des magistrats plébéiens, 189. — Changement qu'il obtient dans l'élection des tribuns, 300 et 301.

Volney. Son livre sur la Syrie, II, 500; IV, 408. — Sa chronologie égyptienne, V, 129. — Son système sur l'origine des Assyriens, 143. — Comparaison de son système avec celui de Bossuet, 146. — Son hypothèse sur la date de la prise de Troie, 270. — Son système au sujet des annales lydiennes ne s'accorde point avec ceux de Fréret et de Larcher, 382. — Sa chronologie des Égyptiens, VIII, 461. — Son tableau de la topographie de l'Égypte, 477.

Volscius. Accusé de faux témoignage dans l'affaire du jeune Cæso, XIV, 229.

Volsiniens (Les). Vaincus par les Romains, XVI, 117. — Ils se révoltent, 427.

Volsinies (Ville de). Monstrueuse tyrannie exercée dans cette ville par les affranchis, XVII, 6. — Attaquée par Fabius Gurgès, 8. — Prise par le consul Fulvius Flaccus, qui massacre les affranchis et transfère les Volsiniens dans des colonies, 10.

Volsques (Les). Campagnes de Camille contre eux, XII, 572. — Secours que leur demandent les Romains, XIV, 43. — Les plébéiens de Rome refusent de prendre les armes contre les Volsques, 64. — Ils marchent sur Rome, 65. — Sont attaqués, vaincus et pillés, 66, 69 et 70. — Arrivée de Coriolan chez eux, 108. — Coriolan marche à leur tête contre Rome, 111. — Ils assassinent Coriolan, 116. — Nouvelles victoires que remportent sur eux les consuls, 128. — Échec qu'ils font éprouver aux Romains, 134. — Ils envahissent le territoire

de Rome, XIV, 193, 197. — Ils se coalisent avec les Éques contre les Romains, 213. — Q. Cincinnatus marche contre eux, 227. — Nouvelle campagne des Romains contre les Volsques, 228. — Vaincus par Valérius, 282. — Ils profitent des troubles pour marcher sur Rome, 346. — Vaincus par Quintius Capitolinus et Agrippa Furius, 352. — Ils viennent à Ardée au secours de la faction populaire, 502. — Vaincus par les Romains, ils passent sous le joug, 503. — Vaincus par Posthumius Tubertus, 525. — Étourderie du consul Sempronius dans une bataille contre eux, 537. — Ils prennent Férentinum, 548. — Perdent et reprennent Carventum, 549 et 551. — Perdent et reprennent Anxur, 554, et XV, 11 et 16. — Autres défaites que leur font éprouver les Romains et le dictateur Cossus, 233, 234 et 253. — Ils ne savent pas profiter de la victoire qu'ils remportent sur les deux Manlius, 291. — Dévastent le territoire romain, *ibid.* — Sont repoussés et battus par les Romains, *ibid.* et 418. — Deux villes de leur confédération se mettent sous la protection de Rome, 460. — Ils reçoivent l'ordre de s'abstenir de toute hostilité contre elles, *ibid.*

Voltaire. Son *Essai sur les mœurs des nations*, IV, 391. — Son opinion sur les temps fabuleux des Chinois, V, 12. — Exposition et réfutation de ses idées sur l'antiquité des Chaldéens, 20. — Doute qu'il émet sur l'authenticité de l'Iliade et de l'Odysée, 305; VI, 475, 486, 491, 495, 499 et 501. — Ses écrits sur le pyrrhonisme et la philosophie de l'histoire, VII, 114. — Ses notions sur l'art historique, *ibid.* — Son portrait de Louis XII, 324. — Son portrait de Charles XII, 324. — Son parallèle de Pierre le Grand et de Charles XII, 438. — Il peint les coutumes et les mœurs des nations, 533. — Ses observations critiques sur ce qui a été dit des Seythes par les auteurs anciens, IX, 84. — Son jugement sur l'Anabase et sur Xénophon, XI, 414 et suiv. — Son erreur en ce qui concerne Xénophon, 517. — Son jugement sur Diodore,

(Le tribun). Sa loi retribuat, XVI, 322.

(Plébéienne). Sa construction, a et 24.

(La) à Rome, XIV, 315.

(Le plébéien). Saisi et en appelle au peuple, XIV, Est élu tribun du peuple et un nouveau mode d'élection des tribuns, 189. — obtient dans l'élection des tribuns, 300 et 301.

(Le livre sur la Syrie, II, 408. — Sa chronologie de l'Assyrie, V, 129. — Son système de l'Assyrie, 143. — Son système avec Cossus, 146. — Son hypothèse sur la date de la prise de Tyr, 170. — Son système au sujet des lois lydiennes ne s'accorde pas avec ceux de Fréret et de Larcher, 12. — Sa chronologie des Égyptiens, VIII, 461. — Son tableau de la géographie de l'Égypte, 477.

(Les). Accusé de faux témoignages dans l'affaire du jeune Cæsar, 229.

(Les). Vaincus par les Romains, XVI, 117. — Ils se révoltent, 127.

(Ville de). Monstrueuse épidémie exercée dans cette ville par les Perses, XVII, 6. — Attaquée par Fulvius Gurgès, 8. — Prise par le consul Fulvius Flaccus, qui massacre les Perses et transfère les Perses dans des colonies, 10.

(Les). Campagnes de l'Assyrie contre eux, XII, 572. — Ses tribus leur demandent les Romains, 583. — Les plébéiens de Rome tentent de prendre les armes contre les Romains, 64. — Ils marchent sur Rome, 65. — Sont attaqués, vaincus par les Romains, 66, 69 et 90. — Arrivée de l'Assyrie chez eux, 108. — Coriolan fait à leur tête contre Rome, 116. — Ils assassinent Coriolan, 116. — Leurs victoires que remportent les consuls, 128. — Échec qu'ils éprouvent aux Romains, 128. — Ils envahissent le territoire

XII, 383. — Réfutation des éloges qu'il prodigue à Alexandre, 663. — Il propage la philosophie de Locke et de Newton, XX, 343.

Volterra (ville). Victoire que Scipion y remporte sur les Étrusques, XVI, 159.

Volumnie, épouse de Coriolan. Elle se rend au camp des Volsques, XIV, 113.

Volumnius Flamma (L.). Il fait la guerre aux Salentins, XVI, 120. — Va en Étrurie au secours de son collègue Appius Claudius, 171. — Insolent accueil qu'il en reçoit, 173. — Son retour dans le Sannium et victoire qu'il y remporte, 176 et suiv. — Il expose la nécessité d'élire Fabius dictateur ou consul, 178.

Volupté (La). Choix d'Hercule entre elle et la Vertu, XI, 88.

Volsien, VI, 122.

Vorstius (Henri), IV, 352.

Vossius (Gérard Jean), IV, 352; VI, 450. — Ses ouvrages, VII, 59, et XX, 270. — Son analyse des connaissances historiques, VII, 206; 364. — Son jugement sur Xénophon, XI, 48. — Admirateur de Polybe, XII, 66 et suiv.

Vossius (Isaac). Son système sur l'ère d'Espagne, III, 437; IV, 357.

Voyages (Les). Ceux de quelques Grecs lettrés au sixième et au cinquième siècle avant notre ère, I, 110. — Relations de voyages, 280. — Inexactitudes qui s'y rencontrent, 282. — Lumières que l'histoire y doit puiser, 284. — Ceux de quelques Vénitiens, II, 404. — Collections de voyages, 478. — Ceux entrepris pendant le dix-huitième siècle, 482. — Voyages en Suisse, en Italie, 484. — Voyages en Russie, 488. — Voyages en Orient, 489. — En Afrique, 490. — En Amérique, 491. — Aux terres australes, 492. — Ouvrages relatifs aux voyages, VII, 211.

Voyages maritimes. Au dix-septième siècle, VI, 427.

Voyageurs (Les). Au quatorzième siècle, VI, 310.

Vulcain. Il était honoré dans le quatrième mois chez les Égyptiens, IV, 57. — Cambyse se moque de ce

dieu, VIII, 532. — Sa fête à Rome, XIII, 477.
Vulturne, ville étrusque. Prise par les Samnites et appelée *Capoue*, XIV, 536. Voyez aussi *Capoue*.

W

Wace ou Huistace (Robert), VI, 261.

Wagner, IV, 404.

Wald, VI, 168.

Waller, VI, 452.

Wanleb, II, 445.

Warner. Voyez *Imer*.

Watck, VI, 191.

Wegelin, IV, 393. — Comment il a envisagé l'histoire, VII, 114. — Ses mémoires sur la théorie de l'enchaînement des faits, II, 36.

Weiske. Son édition de *Xénophon*, XI, 50.

Welsh (Jérôme), IV, 354.

Wenceslas, empereur d'Allemagne, VI, 333.

Werner Rolewinck, IV, 329.

Weissling. Il édite l'ouvrage d'Hérodote, VIII, 85. — Son excellente édition de *Diodore de Sicile*, XII, 381.

Whiston, IV, 376. — Son opinion sur les effets du déluge relativement à la constitution du globe, V, 76. — Il réfute *Newton* au sujet de la détermination de l'époque des Argonautes, 205.

Wielef, VI, 312.

Willerams, VI, 228.

Witave, IV, 157.

Witve, IV, 157.

Wodan chez les Germains. Son antiquité antédiluviennne, V, 81.

Wolf (Frédéric-Auguste). Son opinion sur l'authenticité de l'Iliade et de l'Odyssee, V, 305 et suiv. — Ses idées sur les rhapsodes, 312. — Ses conclusions, 313 et suiv.

Wolf (Jean). Son *Artis historice penus*, VII, 108.

Wolf (Jean Chrétien), XX, 325.

X

Xanthippe (Le Lacédémonien), XII, 97 et suiv. — Il prend le commandement de l'armée carthaginoise, XVII, 94. — Méprisé par *Régulus*, 102. — Disposition stratégique de son armée, 103 et 104. — Pour échapper à ses envieux, il retourne en Grèce, 105.

Xanthus. Jugé par *Barthélemy*, IV, 277; V, 399 et 452.

Xénophane (poète et philosophe), V, 398; XX, 50.

Xénophane, chef d'une députation macédonienne. Surpris par les postes romains et conduit à *Lévius*, XVIII, 404. — Il s'échappe et se rend au camp d'*Annibal*, *ibid.* — Est pris de nouveau à son retour et envoyé à Rome, 409. — Arrive à Rome, y est interrogé et emprisonné ainsi que les autres députés, 416.

Xénophon, I, 276. — Son His-

toire grecque, I, 286. — Sa géographie, II, 310. — On ne peut lui attribuer la même autorité qu'à *Hérodote* et à *Thucydide*, IV, 200. — Controverse au sujet de son âge en l'an 400 avant J. C., V, 446. — Caractères généraux de ses ouvrages, VII, 29. — Prise de *Babylone* d'après lui, VIII, 287. — Il conserve un exemplaire de l'ouvrage de *Thucydide*, X, 27. — Continue l'histoire de la guerre du Péloponnèse depuis l'an 411 jusqu'à sa fin, en 403 avant J. C., et y ajoute les annales de la Grèce pendant les quarante et une années qui ont suivi la guerre du Péloponnèse, XI, 11. — Ses autres ouvrages, *ibid.* — Faits et dates de sa vie d'après plusieurs biographes, 13. — Opinion de l'auteur sur l'époque et le lieu de sa naissance, 14. — Il s'associe à l'expédition de *Cyrus le Jeune*, 17. — Après avoir dirigé la retraite des Dix-mille, il

es et appelée Capoue, Voyez aussi Capoue.

, IV, 376. — Son opinion sur les effets du déluge relatif à la constitution du globe. — Il réfute Newton au sujet de l'extinction de l'époque des

VI, 312.

me, VI, 228.

, IV, 157.

, IV, 157.

chez les Germains. Son

antédiluvienne, V, 81.

(Frédéric-Auguste). Son opi-

authentique de l'Iliade et

de l'Énéide, V, 305 et suiv. — Ses

les rhapsodes, 312. — Ses

313 et suiv.

(Jean). Son *Artis historica*

VII, 108.

(Jean Chrétien), XX, 325.

que, I, 286. — Sa géographie.

— On ne peut lui attribuer

l'autorité qu'à Hérodote et à

le, IV, 200. — Controverse au

son âge en l'an 400 avant J. C.,

— Caractères généraux de ses

VII, 29. — Priso de Baby-

lons lui, VIII, 287. — Il con-

un exemplaire de l'ouvrage de

le, X, 27. — Continue l'his-

toire de la guerre du Péloponnèse de

411 jusqu'à sa fin, en 403

C., et y ajoute les annales de la

pendant les quarante et une années

qu'il a suivies pendant la guerre du Pélopon-

11. — Ses autres ouvrages,

Faits et dates de sa vie d'après

biographes, 13. — Opinion

sur l'époque et le lieu de sa

14. — Ils l'associe à l'expédition

de Cyrus le Jeune, 17. — Après

il a écrit la retraite des Dix-mille, il

renvoya à Thymbron les restes de l'armée, XI, 19. — Est banni d'Athènes à cause de son attachement aux Spartiates, 20. — S'était déjà retiré à Scillonte, où il se fixa jusqu'à la fin de sa vie, 21. — Rappelé dans Athènes, il s'abstient d'y rentrer, 24. — Meurt à Scillonte plus que nonagénaire, 25. — Ses occupations à Scillonte; son goût pour la chasse, 26. — Ses relations avec Socrate, 29. — Sa rivalité avec Platon, 30 et 461. — Époque de sa mort, 31. — Autres personnages de son nom, 32. — Liste de ses ouvrages, 35. — Difficulté de classer chronologiquement ses ouvrages, 36. — Probabilité que ses ouvrages ont été presque tous entrepris ou achevés à Scillonte, 37. — Division et classement de ses ouvrages par ordre de matières, 38. — De ceux que l'on croit perdus, *ibid.* — Est-il l'auteur des *Æquivoqa*, que lui attribue Annius de Viterbe? 39. — Jugé par Isocrate, Denys d'Halicarnasse et Cicéron, 41. — Jugé par Quintilien, Dion Chrysostome, Aulu-Gelle et Athénée, 42. — Jugé par Lucien et par Hermogène, 43. — Jugé par Longin, 44. — Jugé par Helladius, 45. — Jugé par Érasme, Muret et Juste-Lipse, 47. — Jugé par Vossius, 48. — Jugé par La Mothe-le-Vayer et Rapin, 49. — Jugé par Thomas, 55. — Jugé par Voltaire, 414 et suiv. — Jugé par La Harpe, 60. — Manuscrits de ses œuvres, 46. — Premières éditions, 47. — Édité par Weiske, 50. — Édité par Zeune et Gail, 54. — Traductions générales et complètes, 55. — Examen critique de cinq lettres qui lui sont attribuées, 63. — Notices sur son traité de la Chasse, 68. — Supplément à ce traité de la Chasse par Arrien, 70. — Ses Cynégétiques, 71. — Ses deux traités de l'Équitation et du Commandement de la cavalerie, *ibid.* — Analyse de son dialogue intitulé Hiéron ou le Tyran, 73. — Versions et éditions de ce dialogue, 79. — Analyse de son *Συμπόσιον* ou Banquet, *ibid.* — Son Apologie de Socrate, 84 et suiv. — Ses quatre livres des Faits et dits mémorables de Socrate, 87 et suiv. —

Son traité d'Économie domestique et rurale, XI, 108 et suiv. — Ses autres traités se rattachant à l'histoire de la Grèce, 113. — Son traité de la République des Lacédémoniens, 114 et suiv. — Sa vie d'Agésilas, 134 et suiv. — Il reparla d'Agésilas avec plus d'exactitude dans ses *Helléniques*, 162. — Son traité de la République d'Athènes, *ibid.* et suiv. — Son ressentiment contre Athènes, 169. — Il en dit moins encore que Thucydide contre le gouvernement d'Athènes, 170. — Conçoit le projet d'une paix perpétuelle, 187. — Veut qu'on interroge les oracles avant d'exécuter son plan de paix perpétuelle, 192. — Ses opinions superstitieuses, *ibid.* — Ses *Helléniques*, 238 et suiv. — Son silence sur la mort d'Alcibiade, 285. — Un de ses passages admiré par Longin, 321. — Unique historien de la partie des annales grecques compris entre les années 386 et 382 avant J. C., 344. — Il ne nomme pas Pélopidas, 349. — Donne un récit très-incomplet de la bataille de Leuctres, 364. — Ne nomme pas Épaminondas ni Pélopidas, *ibid.* — Sa partialité opposée à l'impartialité de Thucydide, 365. — Il nomme enfin Épaminondas, 379. — Omet des détails sur la bataille de Mantinée, 393. — Sa méthode historique, 404. — Son style, 405. — Son ouvrage intitulé l'Anabase ou Expédition de Cyrus le Jeune, 407 et suiv. — Il est moins exact et moins soigneux qu'Hérodote au point de vue géographique, 424. — Son songe, 473. — Sa résolution courageuse et sa harangue, 475. — Élu général, 476. — Il organise un corps de cinquante cavaliers et de deux cents frondeurs, 481. — Insolence du Sicyonien Sotéridas envers lui, 483. — Son nouveau songe, 487. — On lui fait connaître un gué pour traverser le Centrite, 488. — Il avait peut-être oublié la vraie mesure des distances, 497. — Est réellement le chef des Dix-mille en l'absence de Chirisophe, 499. — Dirige diverses expéditions, notamment contre les Drilliens, *ibid.* — L'importance de ses fonctions mili-

taires beaucoup trop rabaisée par Voltaire, XI, 500. — Il conduit l'armée à Cérésote, *ibid.* — Son projet de fonder une colonie sur les bords du Pont-Euxin, 505. — Accusé à ce sujet et au sujet d'une expédition sur les bords du Phage, 507. — Il se justifie et révèle en même temps des assassinats commis par des Grecs de l'expédition, 508. — L'examen de sa conduite tourne à sa gloire, 510. — Les Dix-mille forment le projet de le nommer leur généralissime, 512. — Il déclare que les dieux lui ont défendu d'accepter le commandement suprême, *ibid.* — De bonne foi dans ses croyances superstitieuses, 513. — Il s'oppose à la levée d'une contribution sur les habitants d'Héraclee, 516. — Chargé du troisième corps de l'armée des Dix-mille, 517. — Il rejoint la première division des Dix-mille à Calpé, et la délivre d'une embuscade, 518. — Vole au secours d'une division des Dix-mille, et la ramène au camp, 520. — Sa victoire, 521. — Sa déférence envers Cléandre, *ibid.* — Son caractère, ses services, sa crédulité, 524. — Il rétablit l'ordre, et conseille aux Dix-mille de se soumettre aux Lacédémoniens, 529. — Son avis adopté, *ibid.* — Il se rend au camp de Seuthès, *ibid.* — Festin que lui donne Seuthès, 531. — Accusé de garder pour lui seul les bienfaits de Seuthès, 537. — Député à Seuthès pour réclamer la solde arriérée, 540. — Il reconduit l'armée en Asie pour la remettre à Thymbron, 541. — Tente à Pergame un coup de main contre le château d'Asidate, 542. — Opinion sur lui considéré comme général, 550. — Opinion sur lui considéré comme historien, 553. — Ses ouvrages renferment l'histoire de sa vie, de ses goûts et de son caractère, 557. — Appréciation critique de ses ouvrages, 558. — Influence de ses relations avec les Lacédémoniens sur ses travaux historiques, 559. — Profit à retirer de l'étude de ses ouvrages pour l'histoire, la politique et la morale, 560. — Comparé à Platon, 561. — Ses ouvrages sont d'un usage plus gé-

néral et d'une instruction plus positive que ceux de Platon, XI, 562. — Caractères particuliers des mérites et des défauts de ses ouvrages, 563. — Comparé à Polybe, XII, 284; 579 et 784; XX, 1 et 2. — Mérite dont il peut se prévaloir, 3 et 5. — En quoi il diffère des historiens du moyen âge et des historiens modernes, 3. — Autre genre d'intérêt qu'il offre comme témoin des faits qu'il raconte, 4. — Disciple de Socrate, 53. Voyez aussi *Cyropédie* de Xénophon.

Xénophon le Jeune, VI, 138.

Xersès. Son règne, V, 466. — Ce que signifie son nom, IX, 276. — Contestation entre lui et Artabanus au sujet du gouvernement de la Perse, 311. — Mardonius lui conseille de soumettre la Grèce, 314. — Les Aleuades et les Pisistratides lui promettent des secours, *ibid.* — Son discours en faveur d'une expédition contre Athènes, 315. — Ses visions nocturnes, 321. — Route qu'il prend pour aller de Susa à Sardes, 325. — Épouvanté d'un phénomène céleste, 328. — Sa cruauté envers Pithius, 329. — Son cortège au sortir de Sardes, 330. — Son armée va camper à Alydos, 331. — Il reçoit de nouveaux conseils d'Artabanus, et le renvoie à Susa, 332. — Dénombrement de son armée et de sa flotte, et énumération des peuples qui lui ont fourni des soldats, 335 et suiv. — Il passe en revue son armée, 343. — Son entretien avec Démarate, 344. — Marche de son armée jusqu'au Strymon, 345. — Son armée arrive à Acanthe, 347. — Sa flotte traverse le canal creusé dans le mont Athos et arrive à Therme, 348. — Son armée de terre part d'Acanthe et se rend aussi à Therme, 349. — Il veut détourner le cours du Pénée, 350. — Une partie des peuples de la Grèce se soumet à lui, 351. — Il s'était allié avec les Carthaginois d'après Diodore de Sicile, 352. — Les Athéniens et les Lacédémoniens violent le droit de gens envers ses envoyés, 355. — Artabanus se rapproche de son armée, 362. — Démarate lui conseille de s'emparer de l'île de Cythère, 383. — Il visite

d'une instruction plus positive de Platon, XI, 562. — Des particuliers des mérites et des vices de ses ouvrages, 563. — Cité à Polybe, XII, 284; 579 et 580, 1 et 2. — Mérite dont il jouit, 580. — Mérite des historiens du moyen âge et des historiens modernes, 3. — Autre intérêt qu'il offre comme témoin des faits qu'il raconte, 4. — Le de Socrate, 53. Voyez aussi *l'Anabase* de Xénophon.

Xénophon le Jeune, VI, 138.

Xerxès. Son règne, V, 466. — Ce qui signifie son nom, IX, 276. — La relation entre lui et Artaban et du gouvernement de la Perse, 277. — Mardonius lui conseille de ne pas aller en Grèce, 314. — Les Perses et les Pisistratides lui proposent des secours, *ibid.* — Son rôle dans la faveur d'une expédition en Grèce, 315. — Ses vices nocturnes, 321. — Route qu'il prend pour aller de Suse à Sardes, 322. — Épouvanté d'un phénomène céleste, 328. — Sa cruauté envers les Grecs, 329. — Son cortège au départ de Sardes, 330. — Son armée campée à Alydos, 331. — Il reçoit de nouveaux conseils d'Artaban, et se retire de Sardes, 332. — Dénombrement de son armée et de sa flotte, et détermination des peuples qui lui ont fourni des soldats, 335 et suiv. — Il se retire de son armée, 343. — Il se retire avec Démarate, 344. — Il se retire de son armée jusqu'au Strymon, 345. — Son armée arrive à Abydos, 347. — Sa flotte traverse le canal creusé dans le mont Athos et arrive à Therme, 348. — Son armée se retire de Therme et se rend à Abydos, 349. — Il veut dériver le cours du Pénée, 350. — Il se retire de son armée de la Grèce et se retire à lui, 351. — Il s'était allié avec les Carthaginois d'après Diodore de Sicile, 352. — Les Athéniens et les Lacédémoniens violent le droit de passage envers ses envoyés, 355. — Il se retire de son armée, 362. — Démarate lui conseille de s'emparer de la ville de Cythère, 383. — Il visite

le champ de bataille des Thermopyles, IX, 383. — Exagération des travaux qu'il a commandés, 387. — Les Naxiens, au lieu de se joindre à son armée, se réunissent à la flotte grecque, 404. — Sa cruauté envers les Phéaciens, 413. — Il se prépare à retourner à Suse, 422. — Laisse à Mardonius une armée de trois cent mille hommes, 423. — Jeunes princes de sa suite conduits à Éphèse, 424. — Il veut traverser l'Hellespont, 425. — Laisse Mardonius en Thessalie avec trois cent mille hommes, 429. — Gagne l'Hellespont, *ibid.* — État misérable de son armée pendant sa retraite en

Asie, IX, 430. — Tempête sur l'Hellespont au moment de son passage, 431. — Les Athéniens refusent de se soumettre à lui, 454. — Les Phocidiens veulent s'allier à lui, 460. — Complot tramé en sa faveur parmi les Grecs, 465. — Les Grecs enrôlés dans son armée vaincus par Aristide, 486. — Sa passion pour la femme de son frère Masistès, 505.

Xeusis, V, 458.

Xiphilin, VI, 227. — Son jugement sur Polybe, XII, 63.

Xisuthrus. Voyez *Déluge de Xisuthrus*.

Y

Y (La lettre). Remplacée par le z, XIV, 338.

Yang, fondateur d'une secte philosophique en Chine, V, 386.

Yolande, empereur de Constantinople, VI, 272.

Young (Arthur). Ses voyages, II, 482.

Z

Zabarella, VI, 355; XX, 233.

Zacharie (Le pape). A-t-il approuvé la déposition de Childéric III? VI, 171 et 181.

Zacynthe (Ile de). Dévastée par les Péloponnésiens, X, 129.

Zaleucus et ses lois, XII, 531.

Zalmoxis. Notions sur lui, IX, 95.

Zama (ville). Carthage ordonne à Annibal d'y venir camper, XIX, 450.

— Bataille en ce lieu, XII, 245, et XIX, 456 et suiv. — Date de cette bataille, 465.

Zancle (Ville de). Les Samiens s'en emparent, IX, 235. — Trahie par Hippocrate, tyran de Gêla, 236.

Zanobi de Strada, VI, 320.

Zarzas. Amilcar le fait crucifier, XVII, 259.

Zaucès (Les), IX, 147.

Zeiller. Ses cartes, II, 446.

Zeni (Les frères), II, 400; VI, 311.

Zénis (Le vice-satrape), XI, 300 et 314.

Zeno (Apostolo), VI, 475.

Zénon d'Elée, V, 456; XII, 512; XX, 50.

Zénon de Citium, V, 459; XX, 87.

Zénon, empereur de Constantinople, VI, 140.

Zerdust. Voyez *Zoroastre*.

Zeune. Son jugement sur la Cyropédie de Xénophon, VIII, 184.

— Son édition de Xénophon, XI, 54.

Zimiscès (Jean), VI, 203.

Ziriczca (Armand de). Voyez *Armand*.

Zodiaque (Le). Celui des anciens, III, 103. — Les zodiaques lunaires ont en général précédé les zodiaques solaires, 106. — Celui des Chalcéens fait exception à cette règle, 107. — Système zodiacal des Égyptiens, 109. — Celui des Grecs, 111. — La correspondance de ses signes avec le cours des saisons et des mois est dérangée par la précession des équinoxes, 112. — Date probable de son invention, 115, et IV, 16. — Systèmes chronologiques fondés sur les

662 TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

zodiaques découverts en Égypte, III, 116. — Dates diverses assignées à ces monuments, 117. — Ses constellations correspondent encore aux douze mois de l'année, IV, 17. — Inexactitude des expressions employées dans les almanachs actuels, 18. — Les plus anciens calendriers se rattachent aux siècles où l'équinoxe vernal avait lieu dans le Taureau ou le Bélier, 19. — Son antiquité, *ibid.*, et XIII, 496. — C'est aux levers et aux couchers des étoiles zodiacales qu'on a fait le plus d'attention en rédigeant les anciens calendriers, IV, 25. — On a vainement tenté de changer sa nomenclature mythologique, 42. — Discussions sur l'âge des zodiaques, 418. — Conséquences chronologiques tirées de la nomen-

clature zodiacale par Legentil et par Dupuis, V, 38. — Résumé critique des faits relatifs aux notions zodiacales, 40.

Zoé, épouse de Michel IV, empereur d'Orient, VI, 238.

Zonaras de Constantinople (Jean), IV, 320.

Zonaras, VI, 265.

Zoroastre ou *Zerdust*, V, 96. — Ses sentences, 214. — Son époque, 252. — Contemporain de Darius fils d'Hystaspe, 253. — Cette assertion contredite par Pline, 254. — Silence d'Hérodote à ce sujet, 255. — Textes de Justin et de Moïse de Khoren à ce sujet, 257. — Conclusion, 259. — Fondateur de la philosophie et de la théologie des Perses, XX, 39.

Zosime, VI, 144.

ATIÈRES.

cale par Legenil et par
38. — Résumé critique
latifs aux notions zodia-

use de Michel IV, empe-
ent, VI, 238.
de Constantinople (Jean),

VI, 265.
re ou Zerdust, V, 96. —
ces, 214. — Son époque,
contemporain de Darius fils
253. — Cette assertion
par Pline, 254. — Silence
e à ce sujet, 255. — Textes
et de Moïse de Khoren à ce
r. — Conclusion, 259. —
r de la philosophie et de la
des Perses, XX, 39.
VI, 144.

ERRATA

POUR TOUT L'OUVRAGE.

N. B. On a réuni dans cet errata les fautes qui avaient été déjà signalées dans quelques-uns des volumes et celles qu'on a pu découvrir depuis.

- Tome II, pag. 16, lig. 10, effacez le chiffre de renvoi; et, lig. 24, au lieu de (2), lisez (1).
- 30, — 29, au lieu de Wéguelin, lisez Wegelin.
- 46, à la note, au lieu de OËtas, lisez Ætas.
- 304, lig. 6, au lieu de Gosselin, lisez partout Gosselin.
- 314, — 12, au lieu de Peyresc, lisez Peiresc.
- 366, — 22, au lieu de Indopleustès (Ἰνδοπλευστής), lisez Indicopleustès (Ἰνδικοπλευστής).
- 371, — 19, au lieu de Windland, lisez partout Winland.
- 384, — 9, et pag. 531, lig. 27, au lieu de Ernon, abbé de Wercum, lisez Émon, abbé de Werum.
- 413, — 5, au lieu de Béhain, lisez Behaim.
- 462, — 22, au lieu de Nicolle Lacroix, lisez Nicolle de Laeroix.
- Tome III, — 39, — 13 et 17, au lieu de Le mouvement de rotation du globe terrestre sur lui-même ne demeure point, lisez Le mouvement de translation du globe terrestre ne demeure point. (Indiqué par M. Arago.)
- Tome IV, — 113, — 31, au lieu de 14, lisez 16.
- Tome V, — 329, — 13, au lieu de 393, lisez 893.
- 462, — 13, au lieu de Tinichus, lisez Tynnichus.
- Tome VI, — 143, — 25, au lieu de Salvius, lisez Salvien.
- 254, — 25 et 32, au lieu de Callisto, lisez Calixte.
- 294, — dernière, au lieu de de Vorages, lisez de Voragine.
- 366, — 18, au lieu de César Borgia, neveu du pape Alexandre, lisez César Borgia, fils du pape Alexandre.
- 421, — 12, au lieu de Hotoman, lisez Hotman.

- Tome VIII, pag. 324, lig. 20, au lieu de Syrie, lisez Syrte.
 — 407, — dernière, au lieu de 1184 ou 1184, lisez 1184
 ou 1183.
 — 416, — 4, au lieu de Astro, lisez Astu ou Asty.
 — 426, — 19, au lieu de Hérodote, lisez Diodore.
 — 551, — 20, au lieu de Schweigehuser, lisez Schwei-
 ghäuser.
- Tome XI, — 34, — 5, au lieu de l'an 310, lisez l'an 410.
 — 67, — 19, au lieu de l'an 311, lisez l'an 411.
 — 259, — 14, au lieu de l'u à la suite, lisez qu'à la suite.
 — 267, — 32, au lieu de except, lisez excepté le.
- Tome XII, — 51, — 29, au lieu de Il:meseuble, lisez Il meseuble.
 — 69, — 25, au lieu de nn, lisez un.
 — 132, — 4, au lieu de Ils le sont, lisez ils les ont.
 — 311, — 32, au lieu de Paul Émilie, lisez Paul Émile.
 — 438, — 9, au lieu de avaient, lisez avalent.
 — 440, — 20, au lieu de vénéneuse, lisez venimeuse.
 — 641, — 30, au lieu de venimeux, lisez vénéneux.
 — 773, — 27, au lieu de Contantin, lisez Constantin.
- Tome XIII, — 167, — 1, au lieu de Macci, lisez Maccio.
 — 221, — 13, au lieu de oisivité, lisez oisiveté.
 — 358, — 28, au lieu de vvlgaire, lisez vulgaire.
- Tom. XVII, — 306, — 11, au lieu de Marius, lisez Marcus.
- Tom. XVIII, — 370, — 6, au lieu de génréal, lisez général.
 — 447, — 27, au lieu de Annibal, lisez Annibali.
- Tome XIX, — 463, — dernière, après le mot villes ajoutez levé des.
- Tome XX, — 29, — 10, au lieu de ses ouvrages, lisez les ouvrages.
 — 222, — 3 et 4, au lieu de Muller de Montréal, lisez
 Müller de Königsberg.
 — 396, — 26 et 27, au lieu de nulle tendance l'irreligion,
 lisez nulle tendance à l'irreligion.

rie, lisez Syrte.

de 1184 ou 1184, lisez 1184

re, lisez Astu ou Asty.

rodote, lisez Diodore.

Schweighuser, lisez Schwei-

n 310, lisez l'an 410.

n 311, lisez l'an 411.

à la suite, lisez qu'à la suite.

cept, lisez excepté le.

me semble, lisez Il me semble.

, lisez un.

le sont, lisez ils les ont.

ul Émilie, lisez Paul Émile.

ient, lisez avalent.

néneuse, lisez venimeuse.

nimeux, lisez vénéneux.

ntantin, lisez Constantin.

acci, lisez Maccio.

ivité, lisez oisiveté.

lgairo, lisez vulgaire.

rius, lisez Marcus.

nréal, lisez général.

nnibal, lisez Annibali.

le mot villes ajoutez levé des.

ouvrages, lisez les ouvrages.

de Muller de Montréal, lisez

Königsberg.

de nulle tendance l'irreligion,

tendance à l'irreligion.

